LE MAGASIN PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-TROISIÈME ANNÉE.

1855

Prix du volume broché . . . . . 6 fr.
expédié par la poste. 7 fr. 50
relié . . . . . 7 fr. 50

La poste ne se charge pas des volumes reliés.



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

RUE JACOB, 30.

M DCCC LV

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXIIIe ANNÉE. — 1855.

BALBOA.

LA DÉCOUVERTE DE LA MER DU SUD.



29 novembre 1513. — Balboa prend possession de la mer du Sud au nom de la Castille et du royaume de Léon. — Dessin de Gilbert.

En l'année 1508, un navire parti de Saint-Domingue transportait à la côte de Veragua, en Amérique, cent cinquante aventuriers, qui avaient pour chef don Martin-Fernandez Enciso, bachelier fort considéré dans Hispaniola, et riche de 2 000 castillans d'or. Nommé récemment au poste d'alcade mayor de la ville de Saint-Sébastien d'Uraba, que venait de fonder Alonso de Ojeda, l'opulent bachelier avait mis une partie de sa fortune dans la nouvelle entreprise et s'en allait en terre ferme exercer ses fonctions de magistrat suprême, en même temps qu'il voulait s'enquérir de la manière dont ses fonds étaient administrés.

Peut-être Enciso et quelques-uns de ses compagnons s'entretenaient-ils des espérances exagérées que faisait naître à cette époque la tradition confuse des richesses de Dobaïda, le cacique du pays de l'or, quand on vit sortir des profondeurs d'une énorme barrique (quelques historiens disent des plis d'une grande voile) un homme à la forte encolure, à l'air déterminé, et qui pouvait avoir trente-cinq ans. Sa présence inopinée frappa à bon droit de surprise et excita au plus haut degré le mécontentement du nouvel alcade. Cependant que faire en pleine mer, avec un compagnon qui se présentait si résolûment? Son nom ne figurait sur aucun des rôles d'équipage, toutefois il se disait gentilhomme, natif de Xérès de los Caballeros, et portait empreinte sur son front la hardiesse du conquistador; on ne pouvait le renvoyer, on l'accepta. Ainsi parut sur la scène du monde Vasco-Nunez de Balboa, celui qui, sans un seul maravédis pour payer son passage en terre ferme, sut si bien commander à la fortune, qu'il soumit l'isthme tout entier et acquit en moins de neuf ans plus de trésors à l'Espagne qu'elle n'en avait encore reçu de ses plus hardis conquérants.

Durant la courte navigation qu'il restait à accomplir pour gagner Uraba, Nunez de Balboa était plus humble en présence de l'alcade mayor que quelques-uns de ses compagnons, et peut-être l'honnête bachelier ne devina-t-il pas tout d'abord ce que valait son nouvel hôte; mais lorsqu'une fois en vue de la terre on apprit, par une embarcation portant le pavillon de détresse, qu'Alonso de Ojeda s'était enfui de l'établissement naissant, et que, traqué par les Indiens, il avait tout abandonné; lorsque l'intrépide Francisco Pizarre, qui portait alors un nom tout aussi inconnu que celui de Balboa, fut venu offrir à Enciso ses services, en rappelant que la poignée d'hommes restée dans la colonie comptait sur les vrais soldats, on comprit ce que valait celui qui était venu partager volontairement tant de périls, et auquel ses compagnons reconnaissaient par une sorte d'instinct le droit du commandement, même en présence de l'alcade mayor, que préoccupait trop souvent la science du bachelier.

En effet, lorsque cette troupe de braves eut pénétré dans les forêts de la côte, faute d'être dirigée, elle fut battue par les Indiens. En vain fit-elle sa retraite sur Uraba dévasté, elle se vit bientôt contrainte à gagner les sources du Darien, et là, dès l'année 1509, Enciso fonda la ville de *Santa-Maria de la Antigua;* mais l'homme de loi disert ne devait pas tarder à apprécier la rude éloquence de l'aventurier. Quelques mois après l'érection de la ville, Balboa y fut reconnu comme le maître, et Enciso laissé libre, mais privé de ses biens, s'embarquait seul à bord d'un navire qui le conduisait en Europe. Dix ans plus tard, il acquérait, par le travail patient du cabinet, le seul genre de renommée qu'il eût dû ambitionner; il donnait à Séville son précieux Traité de cosmographie, dans lequel il réduisait la géographie moderne aux lois d'une théorie raisonnable; Balboa pendant ce temps ne songeait guère à écrire sur le monde, il l'agrandissait.

Nous n'essayerons pas de pallier ici ce qu'il y eut d'inique dans la façon dont Enciso fut dépouillé de ses droits et privé de ses attributions. On était dans un pays où l'inhabileté du chef pouvait compromettre toute la colonie, et un vieux chroniqueur répond ainsi à toutes les accusations qui s'élevaient, dès le seizième siècle, contre Balboa : « C'était, dit-il, la meilleure lance et la meilleure tête qui eussent jamais protégé un camp en terre contre les sauvages idolâtres! » Une des premières preuves que donna Balboa de sa haute capacité comme colonisateur, ce fut de transporter l'établissement formé déjà par Enciso dans le lieu où s'éleva définitivement Santa-Maria de la Antigua, sur les rives de ce golfe où se jette le rio Darien, qui imposait son nom à une portion du détroit. De ce camp fortifié, il envoyait des troupes d'exploration dans toutes les directions de l'isthme, et le plus habile géographe de ces régions, le général Acosta, fait remarquer que jamais ce pays inextricable, si rarement visité dans quelques-unes de ses parties, ne fut mieux connu qu'au temps de la conquête. Lorsqu'on se rappelle, d'ailleurs, que vingt nations, dont quelques-unes étaient redoutables, furent subjuguées alors par Balboa, avec une poignée d'Espagnols, on comprend qu'une tâche pareille ne pouvait être accomplie que par un conquistador digne de figurer à côté de Pizarre et de Cortez.

Nous ne saurions dénombrer ici les diverses expéditions qui partirent de l'Antigua, en quête de ces régions aurifères qu'une tradition, sortie des villages de la côte, faisait connaître aux indigènes et dont ceux-ci ne dévoilaient l'existence qu'à la dernière extrémité. Ces explorations armées, tout importantes qu'elles pouvaient être, même au point de vue géographique, n'étaient que secondaires; nous avons hâte d'arriver à l'expédition mémorable qui place le nom de Balboa à côté des grands noms de Colomb et de Magellan.

Un jour, le futur adelantado, suivi de son lieutenant, recevait l'hospitalité d'un des chefs les plus puissants de ces contrées. Ce chef, nommé Comogres, ravi de posséder Balboa sous le vaste appentis qui lui servait de palais, le comblait de présents, lorsqu'une circonstance insignifiante, et qui se renouvelait alors bien fréquemment, mit tout à coup le conquistador sur la voie de ses grandes découvertes. Les Espagnols se disputaient l'or que Comogres leur abandonnait avec tant d'indifférence, et se plaignaient d'un déni de justice dans sa répartition, quand le cacique arrêta tout à coup les balances dont on se servait pour le peser. « Ne vous animez pas entre vous : ceci est peu de chose. Si c'est le désir de posséder de l'or qui vous amène dans notre pays, vous en aurez à satiété; mais il faut être plus nombreux que vous n'êtes ici. Mille d'entre vous suffiraient toutefois pour subjuguer des pays voisins où règnent des chefs puissants, où l'on boit dans des vases d'or, où l'on navigue sur des barques presque semblables aux vôtres. Il faut voir six fois le soleil pour contempler la mer qui baigne nos plages de ce côté (et il leur montrait le sud). Je vous servirai de guide. » Ce discours, rapporté par les vieux historiens, est une tradition douteuse, que nous admettons pour un moment; mais une réalité magnifique, ce fut la découverte de la mer du Sud.

Riche des présents de Comogres, plus riche en espérance des biens immenses qu'ils lui annonçaient, Balboa retourna à la bourgade naissante du Darien. Au bout de quelques mois, il expédia vers Saint-Domingue le régidor Valdivia, chargé de remettre à l'amiral le *quint* du roi et de lui demander un millier d'hommes pour poursuivre la conquête de la terre ferme; il n'attendit pas toutefois ce renfort et il se jeta dans les forêts inextricables de l'isthme, à la tête de 190 Espagnols et de 1 000 indigènes : il commençait ainsi, dans la géographie, une révolution dont Magellan devait dire le dernier mot.

Ce fut du port de Caréta, où l'avaient amené un brigantin et dix canots d'Indiens, que le conquistador partit pour accomplir sa grande découverte. Le 1er septembre 1513, un jeudi, il quitta la plage et s'enfonça dans les forêts; un

chef indien, nommé Ponca, lui donna des guides, et après vingt jours de marche, interrompus par une action sanglante, il arriva, le 25 septembre, dans le voisinage des campagnes verdoyantes que baigne le grand Océan.

Tout à la fois homme d'action et homme à vues profondes, Balboa ne comprit cependant d'abord que d'une manière confuse l'immensité de sa découverte; mais il en prévit les premiers résultats et il voulut jouir le premier du spectacle que lui avaient annoncé les Indiens. Il laissa ses compagnons et gravit seul la montagne. L'histoire, qui a enregistré tant de mots apocryphes, tant de paroles pompeuses transmises après coup, n'a rien dit qui soit plus éloquent que le geste du conquistador : à genoux, sur la cime escarpée d'où il contemplait l'océan, il éleva les mains au ciel, en signe d'admiration et de reconnaissance. Ce fut cette prière muette qui annonça aux Espagnols de combien de régions inconnues allait s'accroître leur immense empire!... Ils comprirent la pensée de leur chef, ils gravirent à leur tour la montagne, et ils s'embrassèrent; puis une croix façonnée grossièrement fut dressée au-dessus d'un tumulus de roches amoncelées sans art. C'est le seul monument qui ait jamais été élevé pour rappeler aux hommes la découverte de Balboa.

Il était dix heures du matin, nous dit Oviedo, lorsque le conquistador vit la mer. Il fallut encore se battre avant d'atteindre la plage. Heureusement un cacique nommé Cheapes servit d'hôte à ceux qu'il voulait d'abord exterminer. Balboa s'arrêta quelque temps dans sa cabane, puis il envoya Pizarre, J. de Escary et Alonso Martin en quête du chemin le plus court pour se rendre à la mer; ce fut le dernier des trois qui gagna la plage, et qui, se jetant dans un canot amarré le long du rivage, put dire qu'il avait été le premier à se balancer sur les flots de l'océan Pacifique. Le 29 novembre, vers le soir, Balboa, suivi de vingt-six de ses compagnons, en prit possession d'une façon toute solennelle. Il ne jeta pas son anneau à la mer comme le faisait le doge, parlant à l'Adriatique au milieu des pavois dorés : revêtu de son armure, en présence de ses rudes compagnons, il marcha quelques instants dans l'eau, puis s'arrêta; d'une main il tenait la bannière de Castille, de l'autre il agitait son épée nue. Alors seulement il prononça les paroles qui consacraient la prise de possession : sorte de rituel guerrier admis en ce temps. San-Martin de Val de Iglesias, le tabellion du roi, dressa l'acte qui rappelait cette cérémonie. Désormais la mer du Sud et les vastes régions qu'elle baigne devaient appartenir à Castille et à Léon, sans qu'aucune autre puissance de l'Europe pût réclamer sa part dans cette étrange conquête (1).

LE SPLUGEN.

Le canton des Grisons, où sont situés le village et la route du Splugen (2), est une des contrées les plus montagneuses de la Suisse. Plusieurs sommets des Alpes Lépontiennes et des Alpes Rhétiques, qui couvrent la plus grande partie du pays, s'élèvent jusqu'à près de 4000 mètres. On y voit des vallées profondes; plus de deux cents glaciers alimentent les affluents du So, ceux du Danube et les diverses branches du Rhin, envoyant ainsi le tribut de leurs réservoirs éternels à la Méditerranée, à la mer Noire et à celle du Nord. Les mers de glace y sont quelquefois d'une étendue considérable. L'escarpement des roches, la rapidité des torrents, sont faits pour exciter au plus haut degré l'étonnement des voyageurs.

Quelques passages ont été pratiqués à grand'peine dans ces rudes montagnes pour faire communiquer entre elles les diverses vallées du canton, et le canton avec les pays voisins. Les Romains escaladaient ces pentes, lorsque leurs aigles allaient porter la guerre aux courageux Rhétiens et foudroyer leurs redoutables citadelles. Dès lors les habitants de ces âpres vallées purent souvent reconnaître que les plus fortes barrières naturelles sont trop faibles pour arrêter les passions des hommes. Ces remparts gigantesques ne préservèrent point les Grisons de l'invasion espagnole, et l'on sait quels rudes combats furent livrés dans ces contrées, à l'époque où Richelieu, relevant la France de l'abattement où elle était tombée depuis la mort de Henri IV, s'efforçait d'arracher l'Europe à la domination de la maison d'Autriche. Henri de Rohan y signala son courage et délivra les Grisons en 1635. Ainsi étaient coupées les communications entre les diverses parties de la redoutable monarchie qui avait failli entourer toute la France de ses possessions, depuis la mer du Nord jusqu'aux côtes de Toscane.

Ces majestueux sommets devaient être témoins, au bout de cent soixante-cinq ans, de nouveaux faits d'armes non moins extraordinaires.

En 1800, Napoléon Bonaparte, alors premier consul, poussait avec ardeur la guerre en Allemagne et en Italie pour amener la conclusion d'une paix vivement désirée. Dans le emps même où Moreau allait livrer la plus mémorable de ses batailles, à Hohenlinden, Macdonald, qui commandait l'armée des Grisons, reçut du premier consul l'ordre de franchir le Splugen, afin de porter ses forces en Italie, où elles étaient plus nécessaires.

Bonaparte, qui avait franchi le Saint-Bernard cette année, au mois de mai, comptait que son intrépide lieutenant saurait imiter son exemple, et surmonter même les difficultés que lui opposaient les rigueurs de la saison. On touchait au mois de décembre.

Peut-être, si le premier consul s'était trouvé lui-même sur les lieux, aurait-il hésité à lancer ses soldats dans une route pareille. Ce n'était pas celle qui existe aujourd'hui. Cette dernière, commencée en 1818, et terminée en 1822, aux frais des Grisons et de l'Autriche, est si bien ménagée, qu'en été on n'a presque pas besoin de doubler les chevaux; elle a 18 pieds de large sur le versant méridional, et 15 sur le versant septentrional. Des galeries voûtées, un hospice, trois maisons de refuge, facilitent singulièrement le passage aux voyageurs. L'ancienne route était bien différente, et de redoutables épreuves attendaient dans ce terrible passage l'armée de Macdonald.

Cependant le général n'hésita point. Il fit placer l'artillerie sur des traîneaux et distribuer aux soldats un peu de biscuit et d'eau-de-vie. Le temps parut d'abord favoriser cette audacieuse entreprise. Mais à peine la première colonne fut-elle engagée dans les hauteurs qu'une tourmente épouvantable vint l'assaillir. Les tourbillons de neige aveuglaient les soldats et les forçaient de suspendre leur marche; le froid glaçait leurs membres; une avalanche survint et emporta plusieurs cavaliers.

Il fallut faire une halte de trois jours; on ne se rebuta point; au bout de ce temps, on fit une nouvelle tentative. La tempête s'était apaisée; mais la route se trouvait obstruée par des amas de neige. On eut recours, pour la fouler, à un moyen assez singulier, que nous voyons pourtant déjà employé par l'escorte du malheureux empereur Henri IV, lorsque, dans l'hiver le plus rigoureux du onzième siècle, après avoir passé à Besançon les fêtes de Noël, il se décida, au mois de janvier 1077, à franchir le Saint-Bernard pour aller demander l'absolution au pape Grégoire VII. On fit marcher devant l'armée un troupeau de bœufs (1). Ces vigoureux pionniers pratiquaient à grand'peine

(1) M. Ferdinand Denis, auteur de cet article, nous avertit qu'il en a extrait une partie de celui qu'il a consacré à Balboa dans la Biographie universelle dirigée par le docteur Hœfer.

(2) On prononce *Splughen*: les Italiens disent *Spluga*.

(1) La chronique rapporte que la femme de Henri IV, Berthe de Sa-

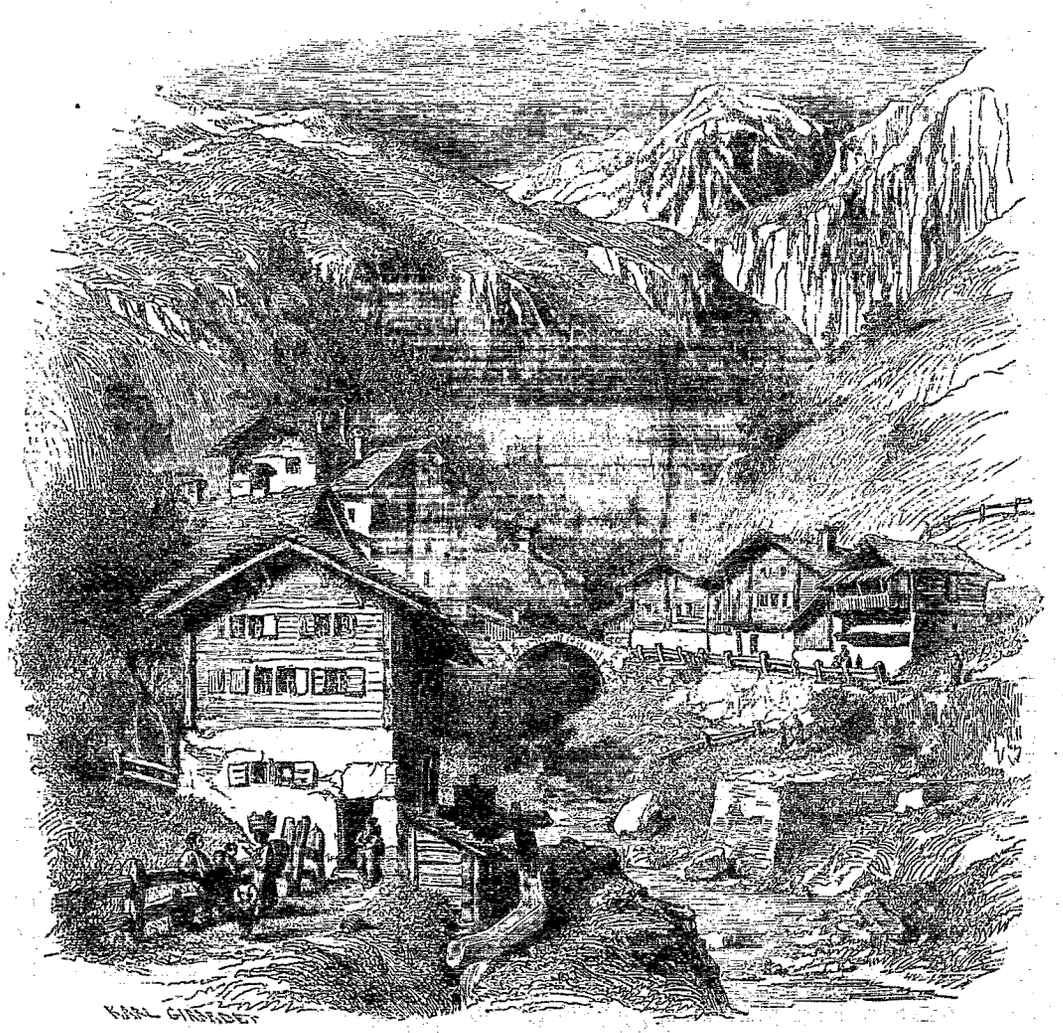
la première ouverture; des ouvriers achevaient de déblayer la route, puis l'infanterie passait, et après elle la cavalerie et les canons.

Souvent la route se trouvait trop étroite, et le passage des traîneaux était arrêté par d'énormes glaçons; il fallait alors que les sapeurs vinssent les briser à coups de hache.

La dernière colonne, qui semblait devoir moins souffrir que les autres, puisque la route avait été battue devant elle, fut cependant la plus maltraitée, parce qu'un véritable ouragan la surprit vers le sommet du passage. On crut cette troupe entièrement perdue; il était aussi périlleux pour elle de rétrograder que d'aller en avant; mais, soutenue par son courage et par la présence de son général, dont la fermeté et la vigilance ne se démentirent pas un instant dans cette marche aussi glorieuse pour lui qu'une victoire, elle parvint enfin à rejoindre les autres colonnes et à déboucher aussi dans la Valteline, après avoir perdu une centaine d'hommes engloutis dans la neige.

La route du Splugen était donc bien insuffisante à cette époque, et pourtant c'était le principal passage des Grisons en Italie.

Le village de Splugen se trouve au pied de la montagne, à l'endroit où la nouvelle route se bifurque pour lui former, d'une part, le chemin qui mène au lac Majeur par le Bernardin, et de l'autre, le passage du Splugen, qui conduit au lac de Côme. Ce sont deux rudes traversées, et l'on s'arrête ordinairement au village pour se refaire un peu en attendant de nouvelles fatigues.



Quelques maisons du Splugen. — Dessin de Karl Girardet.

Ce village, comme on peut le voir ici, est dans un site fort sauvage, sur le bord d'un torrent, au cours accidenté, dont les rives escarpées portent çà et là quelques maisons établies, comme l'a voulu la nature du sol, dans un désordre pittoresque.

Les paisibles habitants ne sont distraits aujourd'hui de leurs occupations pastorales que par le passage assez fréquent des voyageurs. Ce qui frappe les yeux des touristes, c'est le pont couvert, et le mouvement continuel des chaises de poste et des diligences sur la place devant l'hôtel. Trois moulins et une scierie sont mis en activité par le torrent. Il existe à Splugen des carrières de marbre et d'albâtre, et on en fabriquait, il y a quelques années, dans cette agreste solitude, des objets d'art qui n'étaient pas sans mérite. Du côté de Suvers est une tour, débris d'un ancien château nommé *zur Burg*, que des antiquaires ont considéré comme le *Spelunca* des Romains.

voie, accompagnait son mari dans ce voyage, et que, transie de froid et de frayeur, elle allait périr avec les dames de sa suite, lorsqu'on imagina de tuer quelques-uns de ces bœufs secourables, et de faire, avec les cuirs encore chauds, des espèces de traîneaux où ces femmes furent attachées. Les guides s'attelèrent à ces singulières machines, et sauvèrent ainsi l'impératrice et ses compagnes.

ORFÉVRERIE DU MOYEN AGE

ET DE LA RENAISSANCE.

Ce vase, destiné à contenir le sel qui sert aux onctions, et réduit, dans le dessin, au tiers environ de sa dimension réelle, fut donné, vers 1517, par Richard Fox, évêque de Winchester, au collége *Corpus Christi* de l'université d'Oxford. Il est en argent doré et émaillé en bleu; le renflement qui sépare le pied et la coupe, et où des lions debout encadrent de charmants bas-reliefs, est seul émaillé en rouge.



Seizième siècle. — Salière en vermeil et émaillée. — Dessin de Montalan.

Le style de l'ornementation, remarquablement riche, ne se ressent pas encore des influences du nouvel art qui est la gloire du seizième siècle. Un grand nombre de petites figures, familières à ceux qui connaissent le symbolisme chrétien, se jouent parmi les entrelacs bizarres du feuillage. Ces allégories, petits enfants, vierges agenouillées, lions, pélicans, etc., se rapportent aux propriétés du sel et au caractère des rites : la Force, la Charité, la Pureté, l'Innocence. L'Esprit saint, représenté sous la forme ordinaire de la colombe, n'est pas doré; il se détache en blanc.

Richard Fox, protecteur du cardinal Wolsey, qui le paya d'ingratitude, avait été le fondateur du collége *Corpus Christi*.

LE JEUNE PASTEUR.

NOUVELLE INÉDITE D'ÉMILE SOUVESTRE (1).

Un homme d'environ trente ans venait de s'arrêter au sommet d'une colline sous laquelle s'éparpillaient les maisons d'un village champêtre, entrecoupé de vergers et de jardins. Ses regards semblaient chercher une habitation sans doute inconnue, car ils allaient d'un toit à l'autre avec hésitation; enfin ils s'arrêtèrent sur une maisonnette d'assez chétive apparence placée à la droite du temple; il parut comparer par la pensée tous les détails de l'humble demeure à quelque description confiée à sa mémoire, et ne plus conserver de doute sur leur identité.

C'est bien en effet le modeste presbytère du village; c'était là que Joël Trévoux était envoyé par le choix du consistoire pour gouverner « le royaume qui n'est pas de ce monde ! »

Le jeune pasteur n'avait pas accepté sans combat cette espèce d'exil. Accoutumé à la fréquentation des esprits cultivés, aux entretiens savants, aux curieuses études, il s'était effrayé de cette société de pâtres et de laboureurs. Il avait fallu un long effort pour renoncer à ce qui avait fait jusqu'alors toutes ses joies, et peut-être à des espérances de renommée ! Pendant plusieurs jours, il avait supplié Dieu « d'éloigner de lui ce calice, » et ce n'était qu'après les sollicitations de protecteurs qui étaient pour lui des guides et presque des maîtres, qu'il avait consenti à ce sacrifice de ses plus douces habitudes et de ses rêves ambitieux.

Aussi, après avoir reconnu le toit sous lequel allait se cacher sa vie, peut-être pour jamais, se remit-il en route à petits pas, comme un homme qui marche au sacrifice. Tout ce qu'il apercevait lui semblait triste et sans attrait. Enfermé jusqu'alors dans l'étude, il n'avait point appris à comprendre les charmes de la création. Son esprit, égaré dans les subtiles profondeurs de la dialectique, s'y était fortifié; mais il lui manquait la naïve douceur des simples ! — Non que l'orgueil du savoir eût endurci son cœur; il l'avait seulement laissé alanguir faute d'exercice.

Tel n'avait pas été celui auquel il allait succéder. Pendant trente années, M. Revard avait pour ainsi dire nourri de sa tendresse toutes les âmes qui lui étaient confiées. Pauvres ou riches, heureux et affligés le trouvaient également pour consoler leur souffrance ou éclairer leur prospérité. Son inépuisable charité lui avait fait une de ces gloires qui s'étendent lentement de jour en jour, et qui, pour se perpétuer, n'ont besoin d'aucun autre monument que la mémoire de tout le monde. A une autre époque et dans une autre église, M. Revard eût été placé au ciel comme un de ces saints intercesseurs qu'on invoque dans les épreuves journalières.

Depuis quelques semaines seulement, il avait rejoint au cimetière la génération dont lui-même avait béni les tombes, et il ne restait plus au presbytère que sa veuve et sa fille Léa.

Toutes deux étaient assises à l'entrée d'une petite cour qui précédait la maison, et qu'éclairait dans ce moment un dernier rayon de soleil à son déclin. Vêtues de leurs habits de deuil, elles travaillaient sans échanger un seul mot; le silence n'était troublé que par le ronflement monotone du rouet de la veuve ou le grincement du fil de Léa dans la grosse toile qu'elle cousait activement. Le visage de la première avait cette expression de mélancolie sereine qui semble révéler l'acceptation religieuse de la vie, sans crainte et sans impatience de la mort. Celui de la jeune fille était plus mobile. A travers le nuage de tristesse dont il semblait assombri, brillaient par instant des éclairs fugitifs qui annonçaient une âme prête à se reprendre à l'espérance. Un vieux chien assis à ses pieds levait de loin en loin vers elle sa tête alourdie, et Léa lui faisait un signe d'amitié accompagné d'un vague sourire.

Les lueurs du soir commençaient à pâlir; Mme Revard se hâtait d'achever le lin qui chargeait sa quenouille, et elle allait dire à sa fille de rentrer, lorsque Joël Trevoux parut à la petite grille de la cour, devant laquelle il s'arrêta avec une sorte d'incertitude. A sa vue, elle arrêta son rouet en travaillant. Il venait de pousser timidement la porte à claire-voie, et, debout sur le seuil, il s'était découvert.

Mme Revard se leva; elle fit un pas à sa rencontre; mais elle avait sans doute deviné le visiteur, car elle était devenue plus pâle, et ses lèvres tremblaient.

— Pardon, dit Joël, avec une politesse embarrassée, je cherche le presbytère...

— C'est ici, Monsieur, répliqua la veuve.

— Alors, j'ai sans doute l'honneur de parler à Mme Revard ?

— Et moi... à M. Joël Trevoux ?

Il s'inclina en signe d'affirmation. La jeune fille laissa tomber son ouvrage et se leva avec un léger cri, Joël se tourna vers elle en saluant.

— Pardon, dit-il, j'aurais voulu ne point arriver à cette heure, mais je n'en ai pas eu le choix... vous faire prévenir de mon arrivée, mais je ne connaissais ici personne... Pardon de vous surprendre ainsi...

— Pourquoi vous excuser? reprit la veuve dont la voix tremblait encore, mais dont le regard s'affermissait; vous étiez attendu, Monsieur, et le champ de Dieu ne peut rester sans laboureur. Ne vous arrêtez pas à l'émotion de deux femmes qui ont moins de courage qu'elles ne le devraient, et ne prenez pas leur premier trouble pour un mauvais accueil... Celui qui gardait le troupeau a enfin obtenu le droit de se reposer... Vous qui venez le remplacer, soyez le bienvenu... Vous êtes ici chez vous, monsieur le pasteur !

A ces mots, elle alla prendre son rouet qu'elle rentra, et, invitant du geste M. Trevoux à la suivre, elle le fit entrer dans une petite salle à manger, dont les murs blanchis à la chaux n'avaient d'autres ornements que quelques étagères de sapin, chargées de vieux livres de toute reliure et de tout format; deux grands vases garnis de fleurs et de feuillages ornaient la cheminée à tablette de pierre. Au milieu de la pièce se dressait une petite table ronde; tout autour étaient rangés quelques chaises de paille et un buffet en bois de peuplier.

Mme Revard invita son hôte à s'asseoir; elle fit un signe à Léa, qui alla au buffet, en retira du beurre, du vin, quelques fruits, et mit un couvert en silence.

Le jeune pasteur, embarrassé, s'excusa d'abord de la peine qu'on prenait à son intention, et finit par accepter ce qui lui était offert.

Mme Revard s'était remise peu à peu; elle s'assit de l'autre côté de la table et servit elle-même son hôte.

(1) Voy. une notice biographique sur Émile Souvestre dans notre dernier volume (t. XXII, p. 401).

Tous deux échangèrent d'abord ces questions et ces réponses qui n'ont d'autre but que de vous épargner l'embarras du silence. Enfin la veuve apprit à Joël que son arrivée avait été annoncée au village comme à elle-même, et que la plupart des fidèles attendaient avec impatience leur nouveau pasteur.

— C'est demain jour de repos, ajouta-t-elle, et vous leur ferez sans doute entendre la sainte parole.

— Je viens dans cette intention, répliqua-t-il; demain me fera connaître si c'est ici que je dois vivre, puisque c'est après le sermon d'épreuve que sont recueillis les suffrages de la paroisse.

— J'espère qu'ils vous seront favorables, répliqua Mme Revard.

— Un échec contrarierait moins mes goûts que mon orgueil, fit observer Joël en souriant; je connais mal vos campagnes, et je crains de ne point satisfaire à la tâche qu'on a voulu me faire accepter. Je le crains surtout quand je songe au pasteur que je viens remplacer!

— Celui dont vous parlez, reprit la veuve avec un peu d'altération dans la voix, avait coutume de dire que, chez les ministres de *bonne volonté*, Dieu proportionnait la force au devoir. Ayez donc confiance, Monsieur... Je suis fâchée seulement que vous n'ayez pu visiter d'abord tous vos paroissiens selon l'usage; on sympathise plus facilement avec l'homme qu'on a vu de près et qui a serré votre main... Peut-être serait-il sage de voir au moins les plus notables suffragants.

— Le consistoire m'en avait fait la recommandation, fit observer Joël.

— Je puis vous les indiquer, reprit la veuve, et il vous reste encore le temps de faire leur connaissance. Mais, avant de partir, ne voulez-vous point visiter la demeure qui doit vraisemblablement devenir la vôtre?

Joël avoua avec franchise qu'il éprouvait une curiosité impatiente de la connaître; mais, au mouvement que fit Mme Revard, il s'interrompit en s'excusant, et voulut remettre cet examen.

— Non, dit la veuve qui s'était levée; excusez-moi, Monsieur... A la pensée que je dois abandonner ces lieux chers à tant de titres... les laisser à un autre... mon cœur se trouble malgré moi; mais c'est une faiblesse que je dois surmonter.

— Restez, ma mère, interrompit vivement Léa; je conduirai Monsieur.

Et, sans écouter les objections de Mme Revard, elle ouvrit vivement la porte du salon, en appelant du regard le jeune pasteur; celui-ci, heureux d'épargner à la veuve un douloureux effort, se hâta de la suivre.

Dès qu'ils furent sortis, il s'excusa près de la jeune fille et voulut remettre cette visite du presbytère à un autre moment; mais elle refusa.

— Le plus fort est fait maintenant, dit-elle; il vaut mieux que ma mère reste seule quelques instants; la prière lui redonnera courage.

Elle-même avait la voix émue; Joël s'inclina sans insister, de peur d'augmenter son émotion, et tous deux commencèrent à monter l'escalier.

Les marches de pierre étaient hautes, roides et déformées par l'usage. Une simple corde fixée au mur servait de main courante; une fenêtre fermée par des demi-volets n'y laissait arriver qu'une faible lueur. Ils atteignirent un palier également obscur, servant d'entrée à un long corridor, sur lequel ouvraient plusieurs portes. Les boiseries de sapin, sans peinture, avaient été réparées à diverses reprises, et ces rapiéçages, différents de teinte, leur donnaient je ne sais quel aspect misérable dont le jeune pasteur fut péniblement frappé. Sa pensée se reporta involontairement vers le petit appartement qu'il occupait en ville, sous les combles; il se rappela l'escalier clair et ciré, la balustrade d'acajou poli, les portes artistement peintes, tout ce confort qui rendait la vie plus facile et plaisait au regard. Ces deux aspects semblaient le symbole de l'existence qu'il avait quittée et de celle qu'il allait subir; car le contraste ne serait pas moindre dans le domaine intellectuel. Là aussi la nudité devait succéder à l'ornement, la rusticité à l'élégance, et, par suite, son esprit se retourna avec un regret redoublé vers des habitudes auxquelles il devait renoncer.

Cependant la jeune fille venait d'ouvrir une porte, et tous deux entrèrent dans une chambre à coucher dont l'aspect arracha Joël à ses réflexions.

Les rideaux de l'alcôve à demi fermés semblaient vouloir encore la défendre contre la lumière et le bruit; une couchette de sangle se dressait près du chevet, et l'on voyait posée sur un guéridon une lampe de nuit avec quelques fioles garnies d'étiquettes. Devant le feu éteint, une bouilloire de terre brune avait été oubliée, et, aux pieds du lit, une grande Bible était encore ouverte.

Léa remarqua la surprise du jeune pasteur.

— Ceci est la chambre de mon père, telle que l'avait faite une longue maladie; ma mère n'a point voulu la quitter et n'y a rien changé. Ces preuves des derniers soins donnés à celui que nous ne cesserons jamais de regretter sont pour elle autant de souvenirs qui le rendent, pour ainsi dire, moins absent. Par instant, elle peut croire encore qu'il est là, au fond de l'alcôve sombre, et qu'il repose plus doucement.

Joël promena les yeux sur ce qui l'entourait. Toutes ces annonces d'affliction et de souffrance étaient en même temps des témoignages de fidèle union, de devoirs saintement accomplis. Cette chambre avait été le théâtre d'une longue maladie patiemment soufferte et adoucie par les soins les plus tendres. Là, deux destinées unies pendant plus de trente années s'étaient doucement détachées l'une de l'autre, sans que l'oubli eût pu suivre la séparation. Il cessa de voir la pauvreté de l'ameublement; il lui sembla qu'il se trouvait dans le sanctuaire de toutes les vertus domestiques, et il se découvrit.

— Puisse celui qui me succédera retrouver cette chambre telle que je la vois aujourd'hui, dit-il d'un accent pénétré.

La jeune fille ne répondit rien; mais elle lui jeta un regard qui remerciait, et elle s'avança vers une seconde pièce.

Celle-ci avait servi de cabinet à M. Revard. Le bureau était couvert de livres entrecoupés de signets et d'un certain nombre de feuilles éparses, mais numérotées. Léa apprit au jeune pasteur que c'était le dernier sermon composé par son père, et que la maladie ne lui avait point permis d'achever. La plume qui l'avait écrit était encore là, près d'un petit vase de cristal d'où pendaient quelques fleurettes desséchées.

Le reste de la pièce était occupé par des chaises de paille, une bibliothèque, des cartons et un grand crucifix.

Les rayons du soleil couchant glissaient à travers la fenêtre entr'ouverte. Joël s'en approcha : la vue était bornée par les maisons voisines, et l'on n'apercevait que le petit jardin du presbytère qui s'étendait au-dessous. Il était composé de quelques compartiments symétriques formant parterre, et de plusieurs plates-bandes consacrées à la culture des légumes; mais la fumeterre et le mouron avaient tout envahi. Les arbres fruitiers oubliés par la serpe laissaient pendre leur branches échevelées, les espaliers détachés du mur surplombaient au sol en friche, et les allées avaient été envahies par les lances des fraisiers ou les repousses des héliotropes d'hiver.

Cet abandon, qui attristait le regard, ramena le jeune pasteur à ses premières impressions. Après avoir promené

ses yeux un instant sur les hautes murailles dont le petit jardin était enveloppé, et le long des toits crevassés qu'il avait pour perspective, il les arrêta sur quelques pigeons qui s'y étaient abattus pour becqueter les bourgeons et effeuiller les fleurs.

— Sont-ils donc ici les seuls maîtres? demanda-t-il à sa conductrice, et leur avez-vous tout livré?

— Tout, depuis quelques mois, répondit Léa; mais il ne faudrait pas juger du passé par le présent. Avant la maladie de mon père, ce jardin, aujourd'hui délaissé, eût fait votre admiration. Lui-même le cultivait à ses heures de loisir; c'était sa distraction et sa joie. Il l'appelait le *champ des pauvres*, parce qu'eux seuls avaient droit d'y récolter. Quand le mal commença à lui ôter toute vigueur, son plus vif regret fut de ne pouvoir continuer ce qu'il appelait son aumône de sueur. — Pauvre père! la veille de sa mort il demandait encore si l'herbe avait tout envahi, et si les plus misérables ne trouveraient rien ici à moissonner.

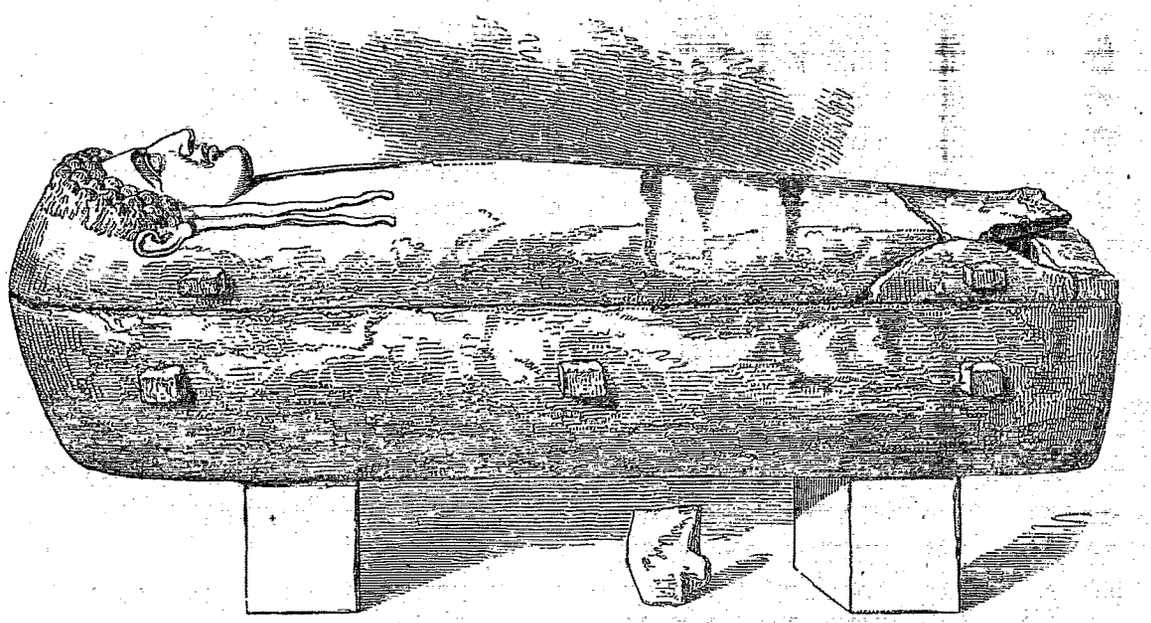
La jeune fille s'arrêta, la voix lui manquait; elle se pencha à la fenêtre pour dérober ses larmes. Dans cette attitude demi-honteuse, éclairée par les lueurs pourprées du soir, ses cheveux blonds agités par la brise, et ne laissant voir qu'un profil incertain de son doux visage, elle avait une grâce attendrissante qui saisit le jeune pasteur. Pour la première fois, son attention s'y arrêta. Rien ne se faisait remarquer d'abord dans Léa; c'était seulement plus tard qu'on découvrait en elle ce qui pouvait plaire. Sans être jolie, elle avait une sorte d'attrait qui semblait venir de l'intérieur et transluire dans tous ses traits. Son regard direct, ses mouvements assouplis, sa voix fraîche, lui donnaient je ne sais quoi d'attirant qui finissait par éveiller la sympathie; au moment où l'on prenait garde à son charme on était déjà gagné.

Joël l'éprouva pour son compte. L'œil fixé sur la jeune fille avec une sorte de compassion affectueuse, il eût voulu trouver quelque parole consolante à lui adresser, et, malgré lui, il s'oubliait dans cette contemplation.

La suite à la prochaine livraison.

SARCOPHAGE PHÉNICIEN.

On remarque, dans les galeries d'antiquités asiatiques du Louvre, un sarcophage de marbre blanc taillé en gaîne, dont la moitié inférieure a été creusée avec un grand soin pour recevoir le corps; autour de la partie évidée règne une moulure sur laquelle s'ajuste avec précision un couvercle bombé qui se relève vers les pieds, et dont la partie la plus large présente un buste de femme sculpté en haut-relief; la tête est couronnée d'une triple rangée de boucles de cheveux qui ont été peints en bleu foncé; quatre longues mèches ondulées descendent au-



Musée du Louvre. — Un Sarcophage phénicien.

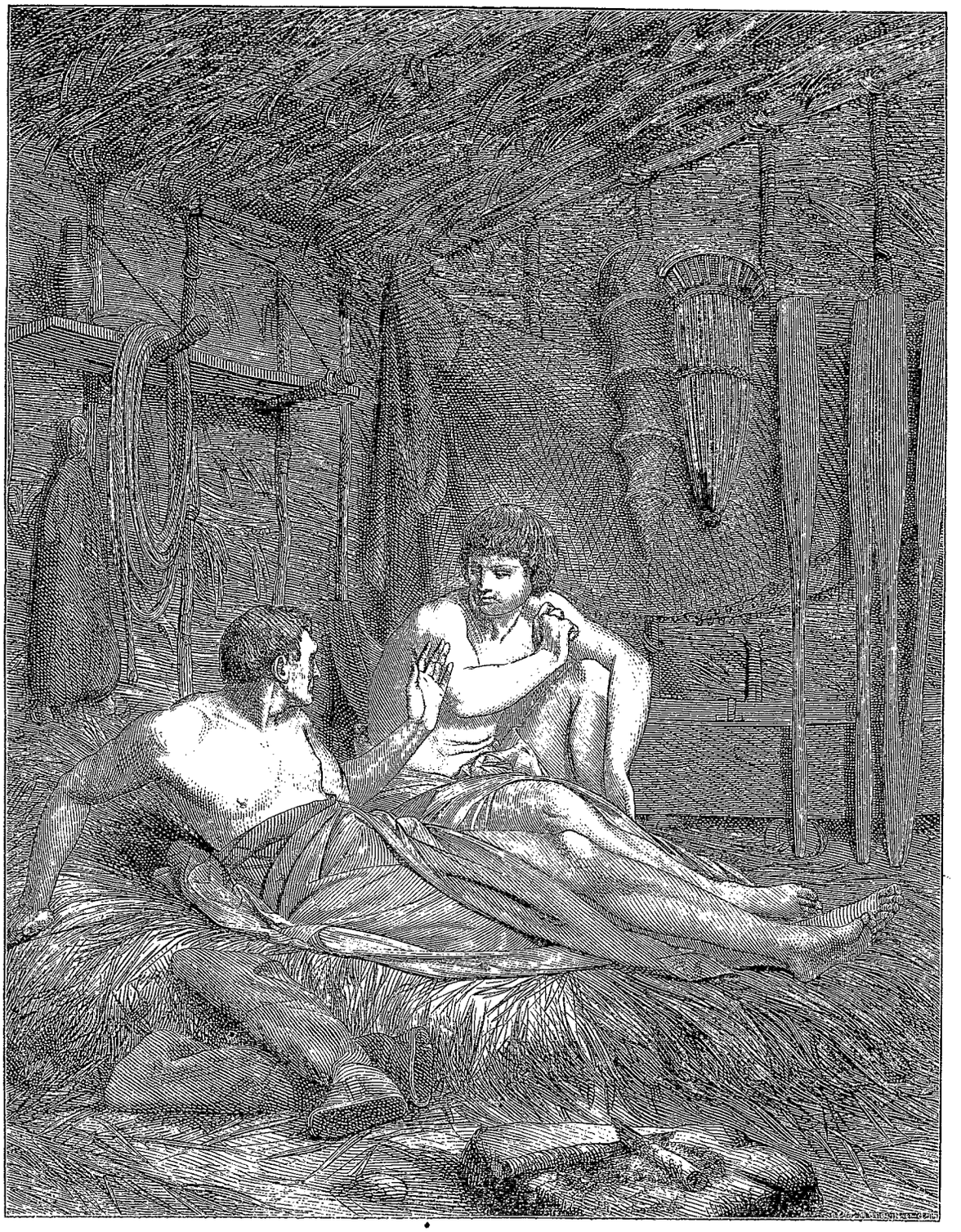
dessous des épaules. Le couvercle peut être soulevé à l'aide de quatre poignées saillantes qui ont été ménagées dans le marbre; la caisse inférieure présente six de ces poignées; le trou auriculaire du côté gauche est percé dans toute l'épaisseur du couvercle (1). On est naturellement conduit à penser que cette ouverture a été pratiquée dans l'intention de prononcer des prières à l'oreille de la personne dont le sarcophage renfermait la dépouille mortelle.

Ce monument, découvert par M. Pérétie, près de Tripoli de Phénicie, offre certaines analogies avec les tombeaux égyptiens exécutés sous la vingt-sixième dynastie, c'est-à-dire pendant les septième et sixième siècles avant l'ère chrétienne; mais la tête offre un caractère qui n'est nullement égyptien, et qui, se retrouvant dans les œuvres de la plus haute antiquité grecque, donne un des premiers spécimens connus de l'art phénicien.

(1) Voy. Adrien de Longpérier, *Notice des antiquités assyriennes*, etc.; 3e édition, Paris, 1854, in-12, p. 135

LES PÊCHEURS, OU LA PAUVRETÉ.

IDYLLE DE THÉOCRITE.



Les Pêcheurs de Théocrite. — Composition et dessin de Gérome.

La pauvreté, Diophante, est l'aiguillon de l'industrie; elle seule pousse les hommes au travail; car les cruels soucis qui forment son cortége ne laissent pas même aux travailleurs leurs nuits tranquilles; si le sommeil, durant les heures obscures, effleure un moment leurs paupières, l'inquiétude survient et le met tout à coup en fuite.

Deux vieux pêcheurs étaient couchés dans une cabane de joncs entrelacés; l'algue sèche, étendue près du mur de feuillage, formait leur lit commun. A côté d'eux reposaient les instruments de leurs rudes labeurs : les petits paniers, les roseaux, les hameçons, les appâts couverts d'herbes marines, des lignes, des nasses, des labyrinthes

de jonc, des cordes, deux rames, une vieille barque appuyée sur des étais; sous leur tête une natte chétive, des vêtements, des bonnets : c'était là tous leurs instruments de travail, toute leur richesse. Le seuil n'avait ni porte pour le fermer, ni chien pour le défendre; pareille protection leur était superflue : la pauvreté les gardait. Ils n'avaient pas de voisins; la mer aux flots caressants baignait de tous côtés leur modeste cabane.

Le char de la lune n'était pas encore au milieu de sa course quand le travail, leur compagnon vigilant, les réveilla. Ils chassèrent le sommeil de leurs paupières, et les pensées de leur esprit mirent ces paroles dans leur bouche :

Asphalion. Ils mentent, ô ami, ceux qui prétendent que les nuits sont plus courtes en été, quand Jupiter nous donne des jours plus longs; des milliers de songes ont passé devant moi, et l'aurore n'est pas encore venue. Me trompé-je? Qu'est-ce donc? La nuit certainement fournit une longue carrière.

Olpis. Asphalion, pourquoi accuser cette heureuse saison? Le temps n'a pas changé sa marche; c'est le souci qui, agitant ton sommeil, allonge pour toi les heures de la nuit.

Asphalion. Sais-tu interpréter les songes? D'heureuses visions ont bercé mon repos, et je veux t'en faire jouir à ton tour. Il faut que tu aies ta part de mes rêves, toi qui partages avec moi les chances de notre métier. Ton intelligence est supérieure à bien d'autres, et celui-là est le meilleur interprète des songes qui a pour guide une droite intelligence. Nous avons d'ailleurs du loisir; que ferions-nous de mieux, couchés au bord des flots sur un lit de feuillages, et ne dormant pas? L'âne est dans les broussailles et la lampe au Prytanée; celle-là, dit-on, a toujours sa subsistance prête.

Olpis. Dis-moi enfin ta vision nocturne, ami; raconte-m'en toutes les circonstances.

Asphalion. Hier, je m'endormis tard et fatigué par le travail de ma journée. Mon estomac était vide; nous avions soupé de bonne heure, si tu t'en souviens, et nous n'avions fait qu'un modeste repas. Je me vis, dans mon rêve, assis sur un rocher d'où j'épiais les poissons, laissant pendre au bout de ma ligne un appât trompeur. Un des plus gros se laissa prendre au piége. Le chien rêve au pain, moi je rêve au poisson. La proie était donc attachée à l'hameçon, le sang coulait, et le poids faisait plier ma ligne. J'étendais les deux mains, courbé en avant dans cette lutte hasardeuse, et espérant à peine prendre un si gros poisson avec un hameçon si faible. Je piquai en tirant doucement pour rendre au blessé le sentiment de sa blessure; puis je laissai aller, et, ne sentant pas de mouvement, je tirai à moi. Enfin je réussis, et j'amenai au rivage un poisson d'or massif. J'eus peur d'abord que ce ne fût quelque poisson aimé de Neptune, ou quelque joyau de la glauque Amphitrite. Je le détachai doucement de l'hameçon, de peur que le fer n'enlevât quelque parcelle d'or, et, me rassurant peu à peu, je déposai ma riche proie sur la terre ferme. Alors je jurai de ne plus mettre le pied sur l'eau, mais de rester au rivage et de vivre en homme riche. En ce moment je m'éveillai. Tends ton esprit, mon camarade, et rassure-moi; car je suis épouvanté du serment que j'ai fait.

Olpis. Chasse tes craintes vaines; tu n'as rien juré, car tu n'as pas trouvé de poisson d'or, ainsi que tu l'as vu en rêve. Les visions de la nuit sont de purs mensonges; si, ne dormant plus, tu veux trouver dans ces parages le bonheur que tes songes t'ont promis, cherche de vrais poissons bons à manger; sinon, avec tes songes d'or, tu pourrais bien mourir de faim (1).

Théocrite, auteur de cette idylle, était né en Sicile, à Syracuse, vers la fin du quatrième ou le commencement du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Sa famille était originaire de l'île de Cos. Sa mère se nommait Philnia; son père, surnommé Simichus Praxagoras, était médecin. On croit qu'il fut envoyé, jeune encore, en Égypte, peut-être pour y étudier la médecine. Mais Théocrite, entraîné vers la poésie, préféra, aux leçons des plus fameux médecins, les conseils de Philétas de Cos, grammairien, poëte et précepteur de Ptolémée Philadelphe. Il composa, dès ce temps, plusieurs idylles où il fit l'éloge de ce prince.

« Ptolémée, dit-il (idylle XIV), est, de tous les princes qui payent les armées, le meilleur chef pour un homme libre. Prudent, ami des Muses, sensible de cœur, d'une affabilité sans égale, sachant connaître qui l'aime, et mieux encore qui ne l'aime pas, toujours prêt à donner, ne repoussant jamais une demande quand sa dignité lui permet de l'accorder. »

Sa dix-septième idylle est tout entière un éloge du même roi. On croit cependant voir dans son idylle seizième, composée à son retour en Sicile, vers 273 ou 270 avant J.-C., en l'honneur d'Hiéron le jeune, quelques allusions qui donneraient à penser que Théocrite ne fut pas toujours satisfait de la générosité de Ptolémée.

Hiéron sut-il mieux gagner le cœur du poëte, ou le poëte, désabusé des cours, sut-il mieux se passer des largesses royales? On l'ignore. Il paraît du moins certain qu'à l'exception de quelques voyages de plaisir en Grèce et en Asie, il passa le reste de sa vie paisiblement en Sicile, où il continua de composer ces charmants petits tableaux poétiques qui ont depuis servi de modèles à Virgile, et dont la grâce, l'harmonie n'ont jamais été surpassées. On a quelquefois appelé Théocrite « l'Homère de la poésie pastorale, » et ceux qui peuvent lire ses vers dans le texte original ne sauraient trouver d'exagération à ce surnom glorieux.

(1) Traduction de M. Léon Renier.

ANECDOTES SUR XAVIER DE MAISTRE.

(Voy. tome XXI, page 257.)

L'auteur du *Voyage autour de ma chambre* eut dans son talent et dans son caractère plusieurs points de ressemblance avec Jean la Fontaine. Comme lui plein de bonhomie et de naturel, un rien suffisait pour l'alarmer ou le séduire; le moindre objet nouveau captivait son attention; c'était un enfant pour la fraîcheur et la vivacité des sensations. Voici deux faits qui me paraissent le peindre; je tiens le premier d'un sénateur de chambre, parent de l'illustre conteur, et le second de son ami M. de la Saussaye, pasteur de l'église réformée à Saint-Pétersbourg.

On sait que Xavier de Maistre passa la fin de sa carrière dans la capitale de la Russie, auprès de son frère Joseph qui s'y était retiré, fuyant les tourmentes de la révolution. Toutefois, désireux de revoir sa terre natale avant de mourir, il revint, il y a quelques années, en Savoie, où il fut accueilli avec le respect et l'enthousiasme dus à l'un des plus illustres enfants de cette contrée.

Dans une visite qu'il fit à l'un de ses parents, propriétaire d'une maison à Chambéry, derrière laquelle s'étendait un jardin où il avait joué dans son enfance, il voulut revoir seul ce théâtre de ses premiers plaisirs. Il demanda et obtint facilement de son ami la permission de s'y rendre sans témoins; mais comme sa visite au modeste clos se prolongeait outre mesure, son ami, inquiet de sa longue absence, alla l'y chercher et ne l'aperçut point; nul arbre, nul objet saillant ne pouvait cependant l'y dérober aux regards; enfin, au bout d'une heure d'inquiète investigation, il fut découvert étendu à plat ventre auprès d'une flaque d'eau; craignant pour lui un accident, on s'empressa d'accourir et

de le relever; mais on eut bientôt lieu d'être complétement rassuré. Xavier de Maistre jetait sur la surface de l'eau de petits morceaux de papier, et regardait se jouer autour d'eux des araignées aquatiques. « Je me rappelais, dit-il à son ami, qu'enfant cette distraction m'amusait beaucoup; j'ai voulu voir s'il en serait de même aujourd'hui que me voilà vieux, et vraiment je n'y ai pas trouvé une bien grande différence. »

Alors qu'il rejoignit à Saint-Pétersbourg son frère Joseph, celui-ci, rempli de ferveur religieuse, découvrit avec peine que Xavier se ressentait des principes philosophiques régnant en France, d'où il arrivait. Il s'était peu à peu relâché dans la pratique de ses obligations religieuses, et il y avait longtemps qu'il ne s'était approché du tribunal de la pénitence. Joseph était un homme de génie, catholique exalté; bientôt il prit sur son frère un grand ascendant et l'engagea à se confesser. Cependant on peut concevoir l'angoisse que Xavier éprouvait à l'idée d'avouer à un prêtre des fautes et des péchés d'autant plus nombreux qu'ils remontaient fort loin dans le passé, et dont le souvenir même s'était effacé ou obscurci dans sa mémoire.

Ce fut alors que, dans son inquiétude, il alla voir et consulter M. de la Saussaye, son ami.

Celui-ci le vit entrer dans sa chambre, pâle, la figure attristée, le front plissé et soucieux : « Vous me voyez bien embarrassé, dit-il au pasteur protestant; mon frère, dont je reconnais la supériorité et les bonnes intentions, m'a tant prêché et pressé que je m'en vais *à confesse!* Oui, mon bon ami, voilà où j'en suis, grâce à lui; jugez de mon anxiété? » Et tout en parlant ainsi, il se promenait à grands pas dans l'appartement, tenant à la main une feuille de papier qu'il agitait avec violence. « Mais, répondit M. de la Saussaye, je ne vois pas ce qu'il y a là de si embarrassant pour vous, mon cher ami; votre frère a bien fait de vous rappeler à la pratique de vos devoirs religieux, et je ne puis que vous engager à suivre ses avis. Mais que tenez-vous donc à la main? — Ah! vous concevez que j'ai dû chercher dans le fond de ma mémoire mes nombreux péchés et les coucher sur le papier; de là cette note que voici. » Et il montrait de loin à son ami la liste de ses méfaits.

« Mais, dit M. de la Saussaye, elle me semble courte et ne doit point trop charger votre conscience. — C'est ce qui vous trompe, mon cher, répondit Xavier, en redoublant de précipitation dans sa marche, et faisant flamboyer la feuille dépliée; il n'y a que quelques mots sur ce papier, c'est vrai; mais ce sont *des têtes de colonnes, des têtes de colonnes, des têtes de colonnes!* » répéta-t-il plusieurs fois; et il s'en alla tout consterné (1).

ABONDANCE DU GIBIER EN ALLEMAGNE

AU SIÈCLE DERNIER.

En 1755, l'empereur François Ier ayant été chasser sur les terres du prince de Colloredo, en Bohême, les chasseurs, au nombre de vingt-trois, tuèrent en dix-huit jours : 19 cerfs, 77 chevreuils, 10 renards, 18 243 lièvres, 19 545 perdrix, 9 499 faisans, 353 cailles, 54 oiseaux de diverses espèces; en tout 47 800 pièces. L'empereur avait tiré, pour sa part, 9 789 coups.

En 1792, le roi de Naples, ayant été faire un voyage en Allemagne, fut invité à diverses chasses en Autriche et en Bohême. Les gazettes allemandes, qui eurent alors communication de l'État officiel de ces chasses dressées selon l'étiquette de la cour, rapportent que l'on tua : 5 ours, 1 820 sangliers, 1 968 cerfs, 13 loups, 354 renards, 15 350 faisans, 1 121 lapins, 16 354 lièvres, 1 625 chèvres et 1 145 chevreuils, 12 435 perdrix.

Voilà des chiffres qui, en comparaison des ressources du temps actuel en matière de vénerie, paraissent fabuleux, et qui le paraîtront bien plus encore à la postérité. Il est vraisemblable que l'énorme quantité d'animaux sauvages dont ces chiffres donnent l'idée dépasse de beaucoup ce qui existerait dans l'état de nature. Mais l'homme, en détruisant, d'une part, les animaux carnassiers, et de l'autre en donnant par ses cultures une alimentation abondante au gibier, laisse à celui-ci le moyen de se multiplier outre mesure. Il est vrai que des chasses princières pareilles à celles que nous venons d'indiquer devaient suffire pour ramener de temps en temps l'équilibre, au grand soulagement des paysans.

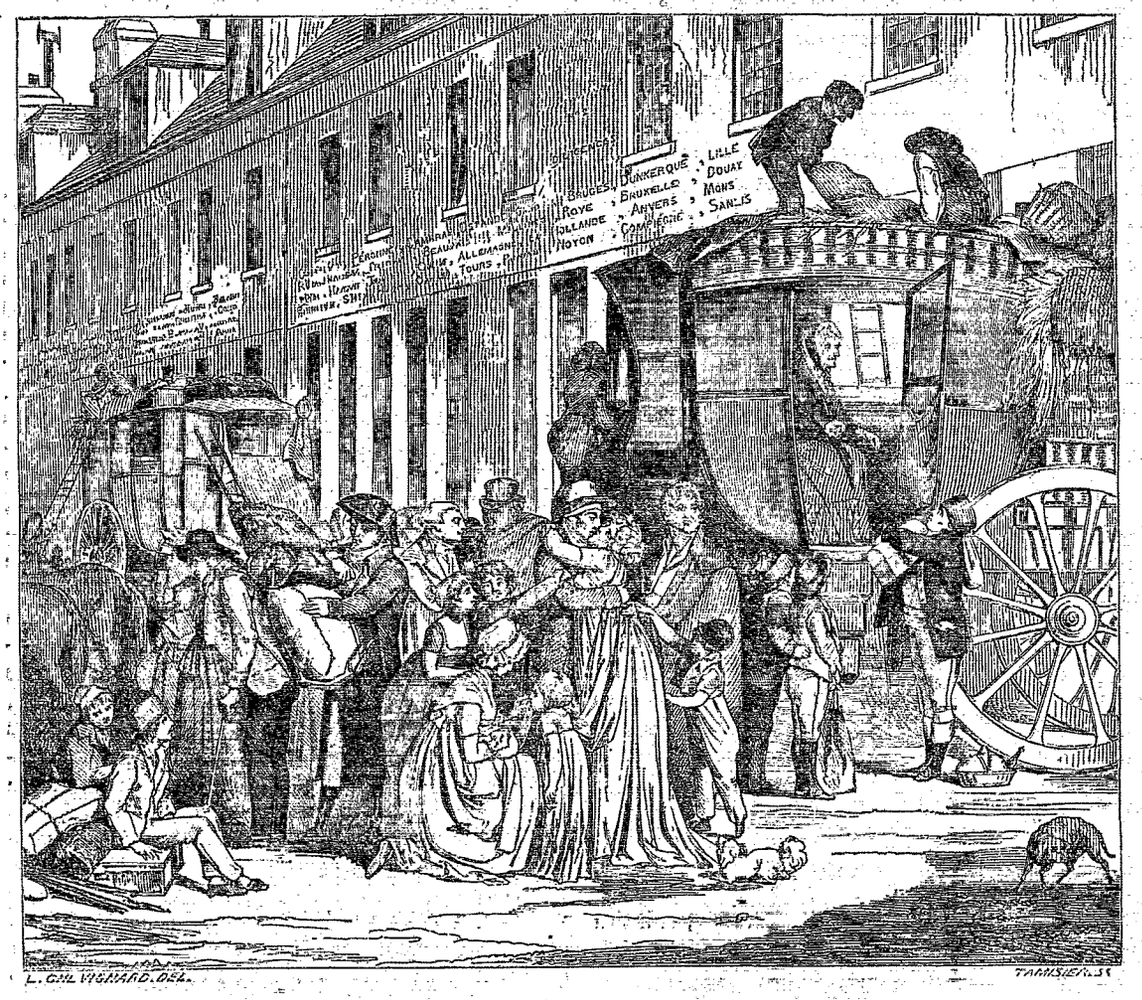
ARRIVÉE D'UNE DILIGENCE.

C'était en l'an 9 de la république; les émigrés commençaient à rentrer; la province affluait à Paris. Avec quelle émotion n'attendait-on pas l'arrivée de la diligence qui ramenait un père, un frère, un mari, depuis longtemps absent! Quelle joie de se revoir, de se retrouver sains et saufs, de s'embrasser, d'interroger de part et d'autre ces chers visages pâlis par la souffrance, altérés par le temps! Après avoir cédé le premier moment à leur mère, le fils, la fille aînée veulent avoir leur part de caresses, les petits réclament un baiser; car toute la famille est là, jusqu'à la bambinette accrochée à la robe de la maman, jusqu'au nourrisson porté dans les bras de la bonne. C'est à qui fêtera le retour du cher voyageur que les soucis de l'absence ont rendu plus grave. La pauvre vieille dame, restée seule dans la voiture, rentre peut-être aussi de loin. Mais, hélas! personne n'est là pour l'accueillir. Elle est seule à s'occuper des paquets, des bagages. Seule elle se retrouvera peut-être en sa maison déserte, vide d'amis, vide d'enfants. Ah! les révolutions sont fatales aux vieillards qui, sans pouvoir participer à leur activité, en reçoivent les rudes contre-coups. Elle ne se hâte pas, elle, de quitter l'intérieur de la diligence. Elle s'y était installée tant bien que mal; elle y avait pris ses habitudes, elle y faisait économiquement ses modestes repas, comme en témoigne le petit panier à provisions que le facteur vient de déposer à terre. Jadis on habitait plusieurs jours de suite ces énormes véhicules, véritables maisons roulantes que nos descendants ne connaîtront plus que de nom ou par la gravure, et qui maintenant, hissées à l'aide de puissants leviers sur les trucs des chemins de fer, luttent encore pour conserver un reste d'existence. Tout informes et tout incommodes qu'elles nous apparaissent aujourd'hui, elles furent, lors de leur apparition, un grand progrès. Substituée aux coches embourbés qui mettaient quinze jours à accomplir laborieusement un trajet de cent lieues, la diligence promettait de franchir le même espace en une semaine. Peu à peu la vitesse s'accrut. De meilleures routes et de meilleurs relais s'entr'aidant mutuellement, on gagna vingt-quatre heures, puis quarante-huit, puis trois et quatre jours; enfin on atteignit le maximum, trois lieues et demie à l'heure : chevaux, postillons et roues ne pouvaient faire mieux. Mais comme la loi de perfectionnement veut qu'une fois entré dans la voie du progrès l'homme ne s'arrête plus, les chemins de fer détrônèrent les grandes routes, et les wagons importés d'Angleterre remplacèrent nos vieilles diligences. Alors l'espace et le temps ne furent plus que d'insignifiants obstacles

Si, à l'époque où remonte le tableau de Boilly, dont nous

(1) Communiqué par M. J. Petit-Senn.

ayons gravé le principal épisode, un quasi sorcier, de par la science, se fût avisé de prédire à cette foule affairée dans la cour des messageries, à ces voyageurs, qu'un jour viendrait, peu éloigné, où les cent lieues qu'à leur grande satisfaction ils étaient parvenus à faire en quatre jours seraient franchies en huit heures, non-seulement avec plus de confort et de bien-être, et par tous les temps imaginables, tonnerre, pluie ou grêle, mais en lisant paisiblement le journal, en regardant se dérouler le paysage, se succéder des sites riants et variés, avec une rapidité d'abord étourdissante, mais à laquelle on s'accoutume, et qui permet de distinguer nettement tous ces fuyants aspects, qui eût voulu croire le véridique prophète? qui ne l'eût traité de fou? Et cependant nous assistons chaque jour à l'accomplissement de cette prophétie. Elle n'est déjà plus pour nous un sujet d'étonnement, tant l'esprit marche vite. Nos enfants, dont les petits prédécesseurs menaient autrefois à grands guides quatre chaises, attelage fantastique de leur fantastique diligence, jouent aujourd'hui avec le même joyeux entrain au chemin de fer, délivrent les billets, grimpent dans les wagons, imitent le sifflement aigu de la soupape, et miment le souffle bruyant de la gigantesque locomotive qui



Musée du Louvre. — Arrivée d'une diligence, esquisse d'après un tableau de Boilly. — Dessin de Chevignard.

remorque à sa suite une population tout entière. Encore quelques siècles, et peut-être leurs petits descendants imiteront, dans leurs jeux, les barques et les chaloupes aériennes, qui, sans plus de danger, grâce à la science, transporteront les voyageurs sur les ailes du vent, au-dessus des champs, des fleuves et des villes; et alors un tableau qui représentera le débarcadère d'un chemin de fer n'excitera pas moins de curiosité et de sourires qu'aujourd'hui celui d'une diligence.

JUPITER TROPHONIUS.

Le buste dont nous donnons le dessin est en marbre de Paros. Il a appartenu à M. de Talleyrand, et il fait maintenant partie des riches collections du Musée du Louvre. On l'a placé dans la salle où sont exposés des fragments de l'art primitif des Grecs; son style archaïque le rend très-précieux; mais il mérite surtout l'admiration par l'exquise délicatesse et le fini de son exécution.

On a cru d'abord y voir l'ancien type de Bacchus à longue barbe, connu sous le nom de Bacchus indien, dont on possède d'autres représentations; mais un archéologue allemand, M. Panofka, l'a reconnu pour un Jupiter roi, bien caractérisé par son diadème. D'autres considérations ingénieuses ont conduit ce savant à penser que cette divinité pourrait être celle que Strabon et Tite Live nomment Jupiter Trophonius. Cette dernière opinion a été généralement acceptée; cependant l'origine du surnom de Jupiter Trophonius est restée fort obscure. On sait, il est vrai, que les anciens aimaient à qualifier les grandes divinités mythologiques d'épithètes qui rappelaient, soit les puissances qui

leur étaient attribuées, soit quelque particularité de leur culte, ou même le nom des localités où elles étaient adorées. Or Pausanias rapporte que Trophonius était un célèbre architecte qui, après avoir construit avec son frère Agamède un grand nombre d'édifices, parmi lesquels on remarquait le temple d'Apollon à Delphes, se rendit coupable d'un grand crime dont les dieux le punirent en ouvrant sous ses pieds un gouffre qui l'engloutit. Malgré ce châtiment des dieux, la pythie de Delphes ayant été consultée sur les moyens de faire cesser une grande sécheresse qui désolait la Béotie, Apollon lui fit dire, par reconnaissance pour celui qui avait construit son temple, qu'on allât chercher la réponse dans l'antre, alors inconnu, où Trophonius devait rendre des oracles près de la ville de Lébadée (Lividie).

Il y avait dans cet antre une statue de Trophonius,



Musée du Louvre. — Jupiter Trophonius, buste en marbre. — Dessin de Chevignard.

sculptée par Dédale (1), une statue de Jupiter roi, et celles de plusieurs autres divinités ; l'avenir y était révélé de différentes manières, et ceux qui, comme Pausanias lui-même, en avaient fait l'épreuve, demeuraient sérieux et tristes le reste de leur vie; rien ne pouvait les égayer, et c'est pour cela que les Grecs les appelaient *Agelastoi*, « qui ne rient jamais. »

Trophonius était vénéré dans ce lieu, tantôt comme un héros, tantôt comme une véritable divinité, et toujours conjointement avec Jupiter roi, dont la statue était près de la sienne (1).

C'est peut-être là ce qui a donné lieu à une de ces confusions dont on connaît tant d'exemples dans l'antiquité grecque, et il est possible qu'à une époque que nous ignorons, Trophonius, considéré comme un dieu lui-même, ait été assimilé, sous le nom de Jupiter Trophonius, à ce Jupiter roi dont il partageait le culte.

(1) Probablement Dédale de Sicyone, qu'il ne faut pas confondre avec le premier Dédale.

(1) Voy. pour plus de détails les *Voyageurs anciens*, p. 348.

LE JEUNE PASTEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 6.

Léa fut la première à sentir la gêne du silence qui se prolongeait. Elle retourna la tête, rencontra le regard du jeune pasteur, et, rougissant beaucoup, elle traversa la pièce, s'avança vers une seconde porte sans trop savoir ce qu'elle faisait, et l'ouvrit.

C'était la chambre qu'elle occupait elle-même. Une alcôve fermée lui donnait l'apparence d'un petit salon très-simple, mais embelli par ces mille ornements sans valeur auxquels le souvenir ou l'intention donnent seules du prix. Il y avait plusieurs dessins d'amies simplement encadrés, de petites corbeilles qu'une aiguille patiente avait ornées de laines variées, des sachets de soie sur lesquels s'épanouissaient des fleurs délicieusement brodées; quelques livres aux reliures élégantes, témoignages des succès de la pension ou présents d'une compagne absente.

Près de la fenêtre un vieux piano ouvert laissait voir, sur le pupitre, un feuillet de musique manuscrite. Le pasteur y jeta les yeux et lut le titre d'une des belles imitations allemandes des Psaumes de David. Mais son regard, qui n'avait d'abord fait qu'effleurer, pour ainsi dire, l'écriture, s'y arrêta tout à coup, sembla la parcourir, et, arrivant rapidement à la fin de la page, lut le nom de la copiste. Il se redressa avec une exclamation de surprise.

— Charlotte!... répéta-t-il; en effet, c'est bien son écriture!...

— Vous la reconnaissez? dit la jeune fille en souriant.

— Comment ne reconnaîtrais-je pas la main de ma sœur? répliqua Joël; mais, au nom du ciel, Mademoiselle, de qui tenez-vous cette page de musique?

— D'elle-même.

— Vous l'avez connue?

— Comme on connaît sa meilleure amie de pension. Voyez plutôt!

Elle avait retourné le feuillet, et montra au revers ces mots écrits de la même main :

Copie pour ma chère Léa.

Joël recula d'un pas,

— Léa! s'écria-t-il; mais l'amie de ma sœur... s'appelait... Léa Dambur!

— C'est le nom de ma mère, répliqua la jeune fille; il m'avait été donné à la pension pour me distinguer d'une cousine qui portait celui de Revard.

— Ainsi vous êtes cette Léa que ma Charlotte bien-aimée chérissait comme une sœur! reprit Joël avec émotion; c'est vous dont les lettres la faisaient si joyeuse; vous dont elle me parlait avec tant d'amour, quand je suis allé la voir dans cette dernière maladie... qui devait nous l'enlever sitôt!...

— C'est moi, répondit Léa, dont les yeux s'étaient remplis de larmes; hélas! que de fois elle m'a entretenue de son frère! Quand vous êtes arrivé tout à l'heure, alors même que votre nom ne vous eût pas fait connaître, je l'aurais deviné à votre ressemblance avec Charlotte.

— Ah! pourquoi ne pas m'avoir averti plus tôt, s'écria le pasteur avec une expression de reproche... j'aurais su que je n'étais pas dans une maison étrangère... car bien que cette reconnaissance soit faite sur une tombe, elle n'en sera, je l'espère, que plus confiante et plus sainte!

Il avait tendu la main à la jeune fille qui lui donna la sienne en rougissant, mais sans hésitation. Le frère de Charlotte la pressa en silence, regarda encore cette page écrite par celle qui avait été jusqu'alors son plus doux attachement; puis, se maîtrisant avec effort, il poussa un soupir et passa la main sur ses yeux, et redescendit lentement au salon.

Il y retrouva la veuve, à qui un mot de Léda fit connaître l'explication qui venait d'avoir lieu. L'entretien reprit et se prolongea sur la douce intimité des deux amies de pension. Presque toujours séparé de sa sœur, Joël l'avait aimée par un de ces instincts du cœur qui sont à la fois le résultat des liens du sang et de la sympathie; mais il avait moins profondément pénétré dans son esprit que Léa; elle lui révéla mille détails familiers sur ses habitudes, sur ses goûts, sur ses projets, qui la firent, pour ainsi dire, revivre plus complète devant ses yeux.

Le temps s'écoulait dans ces touchantes causeries, et Joël oubliait tout le reste. Le bruit de la pendule qui sonnait six heures lui rappela enfin les visites qu'il devait faire le soir même. Il voulut prendre congé jusqu'au lendemain; mais Mme Revard l'avertit que Léa faisait préparer sa chambre au presbytère, et exigea de lui la promesse qu'il ne chercherait point ailleurs un asile pour cette nuit.

— Nous avons encore à parler de votre sœur, cher Monsieur, dit-elle avec une cordialité mélancolique; songez-y, d'ailleurs; vous en faites qu'avancer de quelques heures votre prise de possession d'une demeure où celles qui vous donnent aujourd'hui l'hospitalité vous la demanderont demain!

— Ah! puissent-elles l'accepter aussi longtemps que je serais heureux de la leur offrir, répliqua le jeune pasteur, de plus en plus touché.

Mais la veuve l'interrompit :

— Allez visiter ceux qui ont le crédit de vous servir, dit-elle avec une sollicitude amicale, et si Dieu écoute ma prière, il pliera leur cœur à votre volonté.

Joël remercia, et après s'être informé de la demeure des suffragants qu'il devait voir, il salua et sortit.

Tout ce qui venait de se passer avait insensiblement modifié les impressions de Joël; et lorsqu'il quitta le presbytère, son aspect lui parut complétement changé. Il avait oublié la ville; son esprit, détourné de ce qui l'avait jusqu'alors occupé, venait de prendre une nouvelle direction. Sans qu'il sût lui-même pourquoi, mille images de famille heureuse, de devoirs noblement accomplis, de joies et de souffrances partagées, se pressaient dans sa pensée. Sa résignation s'était transformée en empressement; il se réjouissait maintenant d'avoir obéi à l'espèce d'ordre donné par ses conseillers, il tremblait de n'être pas agréé. Aucune existence ne lui souriait autant que celle qu'il avait craint quelques heures plus tôt; la pauvreté du presbytère ne lui paraissait qu'une simplicité sainte; il se complaisait dans l'idée de cette vie de retirement; il renonçait librement à toute espérance de vaine gloire, pour ne songer qu'au modeste bonheur du foyer.

Ces nouvelles dispositions de Joël avaient changé l'apparence de tout ce qui frappait ses yeux. Tous les visages qu'il apercevait sur les seuils lui semblaient empreints d'une honnêteté sereine; toutes les demeures avaient un air d'aisance laborieuse; quelle bénédiction que le pastorat au milieu d'un pareil troupeau! Puis venaient les vagues projets, les rêves auxquels l'esprit n'osait s'arrêter, mais qui l'agitaient délicieusement. Jusqu'alors il avait attendu que Dieu lui fît une place dans la vie pour chercher la compagne qui devait en prendre sa part; ce moment était venu; bientôt il devrait choisir, car l'Écriture avait dit : « Malheur à l'homme seul! »

Et à cette pensée sa rêverie devenait encore plus confuse, et parmi toutes les images qui passaient dans sa mémoire, celle de Léa revenait plus souvent sans qu'il osât pourtant s'y arrêter.

Il arriva ainsi à la porte du premier suffragant, déclara son nom, ses qualités, et fut enfin admis.

M. Dutour était un ancien magistrat qui, à force de parler au nom de la loi, avait fini par croire qu'il en faisait partie, et éprouvait pour lui-même le respect qu'il avait pendant vingt ans réclamé pour elle.

Il reçut M. Trevoux avec une impassibilité auguste, le laissa expliquer sa visite sans l'aider par aucune marque d'approbation, et comme s'il eût entendu le plaidoyer d'un avocat; enfin, quand tout eut été dit, il toussa trois fois, prit une pose magistrale, et commença le développement d'une thèse de laquelle il résultait que la présentation du jeune pasteur n'était point régulière et que, par suite, son devoir était de s'opposer à une pareille violation des règlements constitutifs de l'Église. Joël objecta la nécessité de pourvoir la paroisse sans plus de retard, et la liberté laissée à l'élection; mais l'ancien magistrat secoua la tête.

— Ce sont là des considérations accessoires, Monsieur, dit-il d'un ton d'autorité; il y a une question préjudicielle que je vous ai compendieusement commentée. Mon devoir, comme ancien magistrat, est de prévenir les empiétements de votre consistoire.

— Pardon, dit le jeune pasteur, dont un souvenir subit traversa la mémoire; mais il me semble que M. Dutour avait recommandé lui-même à ce consistoire un de ses neveux...

— Auquel vous avez été préféré, Monsieur, acheva le défenseur de la loi; je ne prétends pas attaquer cette préférence.....

— Ni moi la défendre, répliqua modestement Joël. Votre protégé la méritait sans doute, et, mieux connu, n'eût pas manqué de l'obtenir. Mais je cherche comment ce choix, légal à vos yeux s'il se fût porté sur lui, a pu devenir illégal en se portant sur moi!

M. Dutour prit un air de dédain superbe.

— Permettez, dit-il; monsieur le pasteur est sans doute un excellent théologien; mais la législation n'est point de son domaine : *cuique suum* (à chacun son métier); je suis fâché de ne pouvoir subordonner ces principes à ma bonne volonté, mais je ne puis oublier que j'ai longtemps siégé dans le sanctuaire de la justice : *Amicus Plato, magis amica veritas* (j'aime Platon, mais j'aime plus encore la vérité).

En parlant ainsi, il avait fait un mouvement pour se lever; Joël comprit que c'était une manière de le congédier. L'ancien magistrat le regardait évidemment comme l'*amicus Plato*, tandis que le neveu évincé était l'*amica veritas*. Bien convaincu qu'une plus longue résistance serait inutile, il salua et se rendit chez le second notable qui lui avait été désigné.

Celui-ci était un ex-marchand de bois enrichi, parlant très-haut pour se donner l'air franc, et toujours flottant entre le gros rire ou les grandes colères. Le jeune ministre arriva au bon moment. Il fut reçu avec jovialité; M. Vivarais le fit asseoir, lui frappa sur les genoux en déclarant que sa figure lui revenait, et voulut à toute force lui faire goûter son vin.

— C'est du beaujolais, fit-il observer en versant doucement dans un verre... vrai cru de Fleury! J'ai la meilleure cave du pays; tout le monde vous le dira, et vous m'aiderez à la vider, monsieur le pasteur! eh! eh! eh! Rappelez-vous que votre couvert sera toujours mis chez moi.

Joël s'inclina en remerciant.

— Vous verrez, reprit le marchand, ma cuisinière est un vrai cordon bleu... je veux que vous goûtiez ses omelettes soufflées!... Après le dîner, nous faisons une partie de trente et un et on boit un grog ou un bischop. Voulez-vous rester ce soir?

Le jeune ministre s'excusa en prétextant les visites qu'il avait à faire.

— Alors demain, après-demain, reprit M. Vivarais. Prenons un jour, que diable! je n'ai personne ici pour me tenir tête; le percepteur est sourd comme un pot, le juge de paix ménage son estomac, et celui que vous remplacez n'a jamais su ce que c'était que vivre...

Joël parut étonné.

— Je croyais, objecta-t-il, que l'existence entière de M. Revard avait été consacrée aux bonnes œuvres...

— Précisément, continua l'ex-marchand : il perdait son temps chez des gueux qui lui arrachaient sa dernière pièce de six livres... au lieu de fréquenter les gens comme il faut et qui avaient de quoi!... Dans nos petits endroits, il faut que le pasteur soit au moins une société... qu'il puisse faire votre partie et se montrer bon convive!... Je suppose que ce sera votre cas; eh! eh! eh! à votre âge on doit être un franc compagnon.

— Pardon! dit Joël, scandalisé de la grossière bienveillance de M. Vivarais; mais le saint ministère que j'ai accepté laisse peu de temps aux plaisirs, et, avec l'aide de Dieu, je compte ne point l'oublier. Saint Luc a dit : « Quand tu fais un festin, convie surtout les pauvres. »

La figure du marchand retiré se rembrunit.

— Ah! ah! dit-il d'un ton mécontent, vous êtes donc aussi comme l'ancien, vous parlez en versets?... Faut qu'on se soit trompé! on m'avait dit que le consistoire nous envoyait un bon vivant.

— Le consistoire se rappelle la recommandation du Christ, répliqua Joël avec fermeté, et s'occupe moins de chercher des compagnons aux heureux que des amis à ceux qui pleurent.

— Oui-da! reprit brusquement M. Vivarais; alors ce n'est pas pour moi que vous venez; moi, je n'aime pas les momiers, voyez-vous; je veux vivre de mon vivant!... et je vois que je ne suis pas votre homme.

— C'est me dire : Vous n'êtes pas le mien, répliqua Joël en se levant; je vous remercie, Monsieur, de cette franchise, et, si je reste dans la paroisse, je ferai tous mes efforts pour que vous me pardonniez de songer à mes devoirs plutôt qu'à mes plaisirs.

Il gagna la porte après avoir salué le marchand, qui rentra en haussant les épaules.

Jusqu'alors le hasard lui avait été peu favorable : aussi ce ne fut point sans un certain battement de cœur qu'il frappa à la troisième porte.

La vieille servante qui vint lui ouvrir avait le costume sombre d'une tourière de couvent. Elle l'introduisit dans une petite pièce qu'on eût prise pour un oratoire, et M. de Sentisse ne tarda point à paraître.

C'était un grand vieillard très-maigre, à l'œil scrutateur et à la mine austère. Il accueillit le pasteur avec une sorte de prudence soupçonneuse, et lorsqu'il eut expliqué le but de sa visite, il le regarda fixement.

— Ainsi vous venez ici prendre charge d'âmes, monsieur le ministre, dit-il d'un ton très-lent; êtes-vous bien en mesure d'accomplir une pareille mission?

Joël releva la tête.

— Mais... je le suppose, Monsieur, répliqua-t-il avec surprise; ceux qui m'envoient en ont du moins jugé ainsi. Je compte, d'ailleurs, sur l'appui des hommes de bonne volonté.

M. de Sentisse fit un geste de protestation.

— Les hommes de bonne volonté ne peuvent donner la doctrine, interrompit-il gravement; la bonté de l'œuvre n'est rien sans l'orthodoxie des intentions! Vous me demandez mon suffrage, monsieur le pasteur; avant de vous le promettre, je dois être éclairé sur l'ensemble de vos croyances, et m'assurer que nous servons le même maître.

— Je croyais que le titre qui m'a été conféré ne pouvait vous laisser, à cet égard, aucun doute, dit Joël de plus en plus étonné.

— Veuillez m'entendre, Monsieur, reprit M. de Sentisse, et répondre sans détour aux questions que j'adresse à votre conscience.

A ces mots, le grand vieillard se redressa dans son fauteuil, et, élevant la voix, il commença à énoncer une série de propositions théologiques, parmi lesquelles le jeune pasteur reconnut toutes celles qui avaient récemment soulevé dans l'Église des dissidences suivies de séparations. Il voulut échapper au débat de ces questions subtiles et obscures en ramenant son interlocuteur à la simplicité de l'Évangile (1). . . . . .

. . . . . .

Ce fut ainsi que Joël rencontra presque partout des prétentions personnelles ou une réserve défiante! Il comprit que la paroisse était partagée entre plusieurs influences contraires, dont chacune tendait à s'emparer de lui et ne le soutiendrait qu'à cette condition. Aussi revint-il au presbytère complétement découragé. Ses joyeuses espérances s'étaient envolées l'une après l'autre; il entrevoyait mille difficultés imprévues, et tout se trouvait remis en question dans son avenir.

La fin à la prochaine livraison.

LE JOUR DE L'AN AU JAPON.

Dans leurs fêtes les plus religieuses, les Japonais ne se contentent pas d'entrer dans les temples, d'adresser leurs prières à la Divinité, et de déposer des offrandes; ils aiment surtout à rendre visite à leurs patrons, à leurs parents et à leurs amis, persuadés que ces actes de civilité sont agréables aux puissances d'en haut, qui tiennent beaucoup à ce que l'homme soit heureux sur la terre.

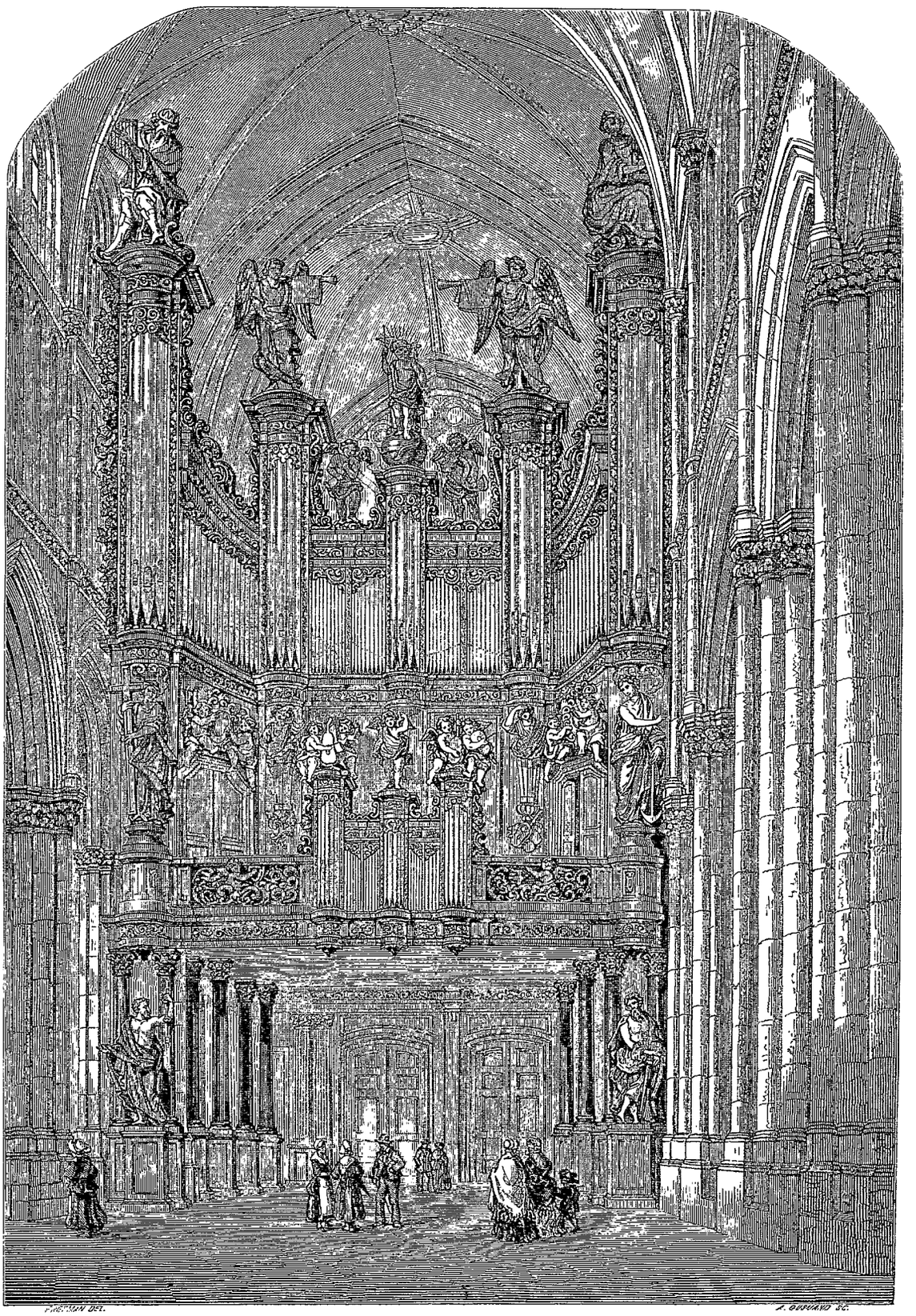
Au premier jour de l'an chacun s'habille proprement; on revêt la robe nommée *kamisijno*, et l'on va chez les hommes puissants, chez ses amis, chez les membres de sa famille. Après un compliment approprié à la circonstance, on offre une boîte qui contient plusieurs éventails. Sur le couvercle de cette boîte est inscrit le nom du donataire, car la personne à laquelle ce présent est destiné peut ne pas se trouver à la maison, ou n'être pas en état de recevoir les visiteurs. On a soin d'attacher aux éventails un morceau d'*awabi (Auris marina)*, afin que les Japonais n'oublient pas combien la manière de vivre de leurs ancêtres était simple et frugale. Il y a, dans le vestibule de certaines maisons, un homme chargé d'inscrire le nom des visiteurs et de recevoir les présents qu'ils apportent. Le soir, chaque famille donne un grand repas. La fête, qui s'appelle *sôgwats*, dure trois jours; mais on se visite et on s'envoie des cadeaux pendant tout le mois. Les plus pauvres même prennent part à la joie générale; ils empruntent une robe de cérémonie et un cimeterre qu'ils pendent à la ceinture, et ils parcourent ainsi les rues de la ville, faisant mille contorsions, se livrant aux pantomimes les plus grotesques, et recevant des aumônes.



Une scène du jour de l'an au Japon. — D'après Siebold.

(1) Ici le manuscrit est interrompu. Six ou huit lignes ont été égarées, et l'auteur n'est plus! Mais cette lacune ne nuit ni à l'intérêt ni à la clarté du récit : il est facile à l'imagination du lecteur de la remplir.

LES BUFFETS D'ORGUES DE L'ANCIENNE CATHÉDRALE DE NOTRE-DAME DE SAINT-OMER.



Les Orgues de Notre-Dame de Saint-Omer, restaurées par M. A. Cavaillé-Coll. — Dessin de Freeman.

Près de l'emplacement où l'on voit aujourd'hui le buffet d'orgues de Notre-Dame de Saint-Omer, s'élevait, à la fin du septième siècle, un oratoire dédié à la Vierge Marie. Là, dans une sépulture qu'il avait choisie, reposait le saint évêque

Omer, l'apôtre des Morins. Dans la suite, lorsque le bourg de Sithieu, étendant ses limites, devint la ville de Saint-Omer, on entreprit la construction de l'église cathédrale, et les travaux ne durèrent pas moins de cinq siècles avant que l'édifice ne fût entièrement achevé ; à l'intérieur on avait prodigué le luxe des ornements. Les châsses des saints patrons s'étaient couvertes d'or et d'argent. Le marbre, le cuivre, l'acier poli, brillaient sous toutes les formes. Afin de compléter ce magnifique ensemble, le chapitre de l'église Notre-Dame vota, le 20 décembre 1715, une somme de plus de 14 000 francs pour la confection de grandes orgues.

« Par-devant les notaires royaux résidant à Saint-Omer, disent les Archives de Notre-Dame, comparurent les sieurs Thomas et Jean-Jacques des Fontainnes frères, bourgeois de la ville de Douay, facteurs d'orgues, lesquels s'engagèrent de faire, parfaire, fournir bien dûment et suffisamment, à vénérables et discrets seigneurs Messieurs les Doyen et Chapitre de la cathédrale de Saint-Omer, un instrument d'orgue de seize pieds, à quatre claviers à la main, et un de pédale. Lequel orgue sera composé de cinquante-deux jeux ; promettant le faire aussi bon, aussi fort, aussi mélodieux, aussi agréable que faire se peut, et livrer, moyennant la somme de quatorze mille trois cent soixante-quinze livres, monnaie courante. » Mais l'orgue fut ce qui coûta le moins. Le buffet et les sculptures « en beau bois de Danemarcq » entraînèrent à bien d'autres dépenses. On estime que le prix total des orgues ne s'éleva pas à moins de deux cent mille francs de notre monnaie actuelle. Avant la fin du siècle, la partie essentielle de cette œuvre si dispendieuse, la plupart des jeux, le mécanisme, la soufflerie, étaient dans un état de dégradation déplorable. En 1850, on eut l'idée d'ouvrir une loterie pour subvenir aux frais d'une restauration complète. La somme nécessaire fut bientôt recueillie. Un des premiers facteurs de notre temps, M. A. Cavaillé-Coll, a réparé ou plutôt refait l'instrument, dont la puissance et le charme ne le céderont en rien aux plus célèbres orgues de l'Europe. La décoration du buffet, remise à neuf, est digne des autres ornements de l'église. Les sculptures sont disposées avec art, de manière à composer une sorte de tableau dont le sens est clair et convient parfaitement au sujet. Au premier plan, et comme soutiens de l'édifice, se trouvent, près du sol de la nef, les Princes des apôtres ; plus haut, à l'endroit des galeries, les deux premières Vertus théologales ; enfin, près des voûtes, Débora et David accompagnant un chœur d'anges qui chantent autour de Jésus.

C'est assurément un grand avantage pour une ville de posséder un de ces instruments gigantesques qui égalent les plus nombreux et les plus habiles orchestres, et qui, touchés par un véritable musicien, font éprouver à l'âme les plus nobles et les plus délicieuses émotions d'art qu'il soit possible de concevoir. Qui a entendu une fois les orgues de Fribourg en Suisse, de Harlem, de Saint-Eustache, de la Madeleine, de Saint-Vincent de Paul à Paris, n'oubliera jamais les ravissements qu'il a dus à leurs divins concerts.

LE JEUNE PASTEUR.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 6 et 13.

Lorsqu'il rentra, la veuve l'attendait dans le petit salon, où un feu de sarments avait été allumé ; elle lui demanda le résultat de ses démarches, et Joël lui raconta tristement ce qui s'était passé. Il ne pouvait douter que les principaux suffragants auxquels il s'était adressé ne fussent indifférents ou hostiles ; il avait tout à craindre de quelques-uns, et rien à attendre de la plupart des autres : aussi son acceptation lui semblait-elle sérieusement aventurée !

Mme Revard s'efforça de le rassurer. Ceux qu'il avait vus étaient, après tout, en petit nombre, et n'avaient contre lui aucun grief qu'ils pussent articuler. S'il agréait au troupeau, nul doute que la majorité des suffrages ne confirmât le choix du consistoire, et, dans ce cas, ceux qui s'étaient montrés les plus froids seraient les premiers à réclamer une part de son succès ; tout dépendait donc de la prédication du lendemain, qui devait le faire connaître aux fidèles.

Joël déclara qu'il y avait apporté tous ses soins. Mais s'était-il bien mis à la portée de ses nouveaux auditeurs ? leur avait-il parlé leur langage ? ne devait-il craindre aucune fausse interprétation ? Là était le point difficile ! Appelé à parler devant une foule inconnue, il avait cherché au hasard l'entrée de ces esprits, sans être sûr de l'avoir trouvée ! La veuve et Léa pouvaient seules l'éclairer à ce sujet : en leur lisant son sermon du lendemain, il en eût essayé, pour ainsi dire, l'effet ; leur connaissance des dispositions de la paroisse permettait à toutes deux de le reprendre et de le conseiller.

Cette demande, faite avec quelque hésitation, fut franchement accueillie par Mme Revard ; le jeune pasteur tira de la poche de son surtout un rouleau de papier noué d'un petit ruban couleur d'espérance, il le développa, et, après quelques précautions oratoires, comme l'Oronte du *Misanthrope*, il commença lentement la lecture.

Travaillé de longue main, ce sermon d'épreuve avait été successivement enrichi de tout ce que la science théologique et l'étude des Écritures avait pu fournir de déductions élevées ou de démonstrations profondes. Chaque phrase, laborieusement cadencée, eût pu soutenir l'examen d'une commission académique. L'ensemble abondait en allusions ingénieuses, en images choisies et en tours élégants ; c'était visiblement l'œuvre d'une intelligence des plus distinguées, soutenue par une sérieuse instruction. Cependant, quand il eut achevé, la mère et la fille restèrent silencieuses ; toutes deux paraissaient embarrassées ; enfin Mme Revard se décida à parler.

— M. le pasteur nous a demandé franchement notre opinion, dit-elle ; il m'excusera de la donner selon ma conscience : malgré mon peu de lumière, j'ai senti combien ce qu'il vient de lire prouvait de savoir ; mais... qu'il me pardonne... j'aurais voulu y trouver autre chose ! Nous sommes ici des cœurs simples qui ne comprenons guère que le langage de la famille ; un ministre est à nos yeux un père qui avertit et qui encourage ; nous aimons que sa voix ait l'onction sans apprêt, qui prouve l'amitié, non la science ; celle-ci nous étonne et nous fait peur. En voyant l'esprit de notre pasteur si haut, nous n'espérons pas y atteindre, tandis que la simplicité bienveillante nous rassure ; les cœurs sont toujours de plain-pied.

— Alors, dit Joël déconcerté, vous pensez que mes paroles n'arriveront point à mon auditoire ?

— Je crains au moins qu'elles n'éveillent pas la sympathie émue qui assurerait l'accueil que vous méritez.

Joël regarda Léa, comme s'il eût espéré de ce côté une plus heureuse prédiction ; mais les yeux baissés et le silence de la jeune fille confirmèrent l'opinion de la veuve.

Le pasteur posa son cahier sur le guéridon avec un geste de découragement.

— De sorte, dit-il, que la dernière chance m'échappe, et que cette épreuve, qui de votre aveu doit décider de tout, me sera vraisemblablement défavorable ! Je ne pourrais compter demain sur d'autre protecteur que sur ce sermon d'épreuve ; c'était lui qui devait ramener les indifférents, ramener les adversaires, et je n'ai pas su trouver les paroles qui m'auraient concilié les âmes. L'intelligence de ma mission m'a manqué !

— N'est-ce pas plutôt l'expérience ? hasarda Léa ; élevé dans les villes, M. le pasteur ne pouvait connaître ni les habitudes, ni les besoins de nos paysans ; mieux instruit,

il saura prendre le ton qui leur convient... et... peut-être même a-t-il assez de temps d'ici demain pour simplifier ce qu'il doit leur dire.

Mme Revard appuya l'opinion de Léa. Après avoir objecté le peu d'heures, la difficulté d'un pareil travail et sa crainte d'échouer, Joël se décida à suivre leur conseil, et la jeune fille se hâta d'allumer une lampe pour le conduire au cabinet de travail de l'ancien pasteur, où il s'établit.

Elle-même était à peine moins préoccupée que Joël de ce qui devait arriver le lendemain. En lui parlant de son intime liaison avec leur bien-aimée Charlotte, elle était loin d'avoir tout dit. Le jeune homme ignorait combien il avait pris de place, sans le soupçonner, dans cette amitié de pension; avec quelle impatience ses lettres étaient attendues; comme elles étaient lues et commentées; avec quelle ardeur Charlotte souhaitait de lui faire connaître son amie, et comme elle espérait voir changer un jour ce nom en celui de sœur! Bien qu'elle se fût contentée de murmurer son roman tout bas, Léa l'avait entendu, et tout en le repoussant comme une folie, elle l'avait recueilli au fond de son cœur. Sans en faire un projet, elle s'était accoutumée à y penser; la destinée du frère de Charlotte lui avait semblé liée à la sienne par une sorte de parenté d'âme; elle s'était intéressée à tous ses bonheurs et à toutes ses tristesses jusqu'au moment où la mort de son amie l'avait brusquement privée de tout renseignement sur Joël. Cependant elle ne l'avait point oublié, lorsqu'à la mort de son père elle apprit qu'il était désigné pour le remplacer. Nous avons dit comment l'arrivée du jeune pasteur avait été suivie d'une explication qui ne pouvait manquer de réveiller plus vivement le rêve confus de la jeune fille. En voyant sa réussite menacée, elle avait encore senti grandir son intérêt. Les inquiétudes du frère de Charlotte justifiaient ses propres angoisses. Heureux, elle eût pu le laisser à son bonheur. Mais menacé dans toutes ses espérances, elle lui devait ses sympathies et ses consolations.

Le sentiment de ce *devoir* s'empara si vivement de tout son être que la nuit entière se passa sans qu'elle pût trouver le sommeil. A la vérité, la lampe de leur hôte continuait à briller, et la jeune fille ne cessa de la distinguer qu'aux clartés plus éclatantes du jour naissant.

Elle se leva alors doucement et gagna le corridor pour descendre; mais en passant devant le cabinet de travail, elle aperçut la porte entr'ouverte et y jeta un regard involontaire.

La lampe achevait de se consumer en jetant une lueur rougeâtre; le plancher était couvert de feuilles éparses, et Joël était appuyé au bureau, la tête cachée dans ses deux mains. Son attitude exprimait tant de découragement que Léa ne put retenir une exclamation; elle s'avança jusqu'au seuil sans oser le dépasser; mais, au bruit de ses pas, Joël retourna la tête. Il était très-pâle.

— Au nom de Dieu! qu'avez-vous? demanda vivement la jeune fille qui s'avança.

— Ce que j'ai? répéta le jeune pasteur d'un accent très-bas; vous le voyez!... Et il montrait les feuilles déchirées éparses à ses pieds. — Dieu m'a refusé son inspiration... En vain j'ai passé toute la nuit à me débattre; impossible de sortir de ce premier travail! Plus je l'ai relu, plus j'ai senti la justesse de ce que m'a dit hier votre mère, et plus ce sentiment m'a troublé, plus mon impuissance a grandi!

— Vous voyez le résultat d'une nuit entière d'efforts!...

— Que dites-vous! s'écria Léa saisie... Alors ce que vous aviez préparé?...

— N'existe plus!

— Et ce que vous vouliez y substituer?

— Est encore à trouver!

La jeune fille joignit les mains

— Mon Dieu!.. Mais alors qu'allez-vous faire? demanda-t-elle.

— Ce que je dois, répondit Joël : puisque je n'ai pu trouver en moi la source vive qu'il faut pour désaltérer ces cœurs simples, je laisserai la place à un autre que Dieu aura mieux doué.

— Quoi! s'écria Léa, vous renonceriez à ces fonctions, à ce séjour... qui semblaient tant vous sourire?...

— Ah! ce ne sera point sans un douloureux effort! répliqua le jeune pasteur ému... Hier, quand je suis arrivé dans cette demeure sanctifiée par le souvenir de celui que je venais remplacer, quand j'ai vu cet humble intérieur où il avait trouvé à louer toutes les vertus et toutes les joies, moi aussi j'ai rêvé qu'il serait doux d'y vivre! Je m'étais déjà habitué à ce soleil, à cette vigne, à ces roucoulements de colombes... En retrouvant ici le souvenir de ma bien-aimée sœur, j'y avais marqué ma place... sans prendre celle de personne... car j'avais un projet... ou du moins une espérance!... Mais à quoi bon revenir là-dessus!... Dieu m'a donné, Dieu m'a ôté; que son nom soit béni!

Il y avait dans la voix de Joël un tremblement qui fit tressaillir Léa; au flot de sang qui lui était monté au visage succéda une subite pâleur; elle releva les yeux, joignit les mains et balbutia :

— Ainsi vous nous quitterez!

Il y avait dans ces simples mots tant de reproche et de regret, que Joël se sentit touché jusqu'au fond du cœur. Il se leva et voulut prendre la main de la jeune fille; mais celle-ci, gagnée par les larmes, poussa un léger cri, se cacha le visage et s'échappa brusquement.

Cette douleur et cette fuite laissèrent Joël singulièrement troublé. C'était l'aveu d'un intérêt plus tendre qu'on n'avait voulu le montrer, et cette découverte acheva de l'éclairer sur les dispositions de son propre cœur.

Bien que la correspondance et les conversations de sa sœur n'eussent point agi aussi vivement sur lui que sur Léa, elles l'avaient préparé aux impressions reçues depuis la veille. En rencontrant la jeune fille, il lui avait semblé la retrouver; c'était une connaissance déjà vieille qui prenait seulement un corps; l'image devenait une réalité!

Aussi éprouva-t-il une sorte de transport à la pensée que sa préférence était non-seulement partagée, mais prévenue! Le rêve qui flottait dans son imagination prit à l'instant même une forme distincte et un nom. Là où il n'avait vu qu'une demeure, il vit un ménage. Dieu lui rendait avec usure ce qu'il lui avait pris, en lui donnant une mère et une épouse! Mais cet élan de joie fut court; le sentiment véritable de sa position ne tarda pas à lui revenir. Tous ces projets de bonheur domestique n'étaient-ils pas subordonnés à son acceptation, et lui-même ne venait-il pas de la déclarer impossible? N'avait-il pas reconnu qu'il ne pouvait rien dire à cet auditoire convoqué au temple pour l'entendre? Ne venait-il pas de renoncer lui-même à l'épreuve?

Ainsi ballotté entre les sollicitations de son cœur et les impuissances de son esprit, il se sentait saisi d'une espèce de vertige; il prenait son front à deux mains et s'efforçait en vain de réunir ses pensées flottantes, d'obliger sa réflexion au calme, de saisir au vol quelques fugitives inspirations. Les minutes se succédaient, l'horloge venait de sonner une heure nouvelle, et le jeune pasteur se débattait toujours dans le même chaos!

Il s'était laissé retomber sur le fauteuil placé devant le bureau; son regard errait autour de lui avec désespoir; tout à coup il s'arrêta sur un manuscrit : c'était ce dernier sermon que le père de Léa n'avait pu achever. En tête se lisaient ces mots du Psalmiste : « J'ai mis mon espérance dans sa parole! » Joël parcourut avec distraction les premières lignes; son attention fut retenue; il poursuivit toujours plus charmé, et, à mesure qu'il avançait, une sorte d'ouverture lumineuse se faisait dans le brouillard arrêté

sur son intelligence. Ce qu'il cherchait, il l'avait là! c'était la simplicité et la tendresse du Christ parlant au peuple sur la montagne.

Il continua toujours, et, à mesure qu'il avançait, son émotion semblait grandir; une sorte de vibration intérieure se communiquait à tout son être; il sentait la source fermée s'ouvrir enfin et couler avec abondance. Les flots de charité qui gonflaient son cœur ne demandaient qu'à se répandre; il ne pensait plus à la science, au bien dire, ni même au désir d'être agréé du troupeau, mais au bien qu'il pouvait lui faire, à l'amour dont il voulait s'entourer!

Tout son sermon se représenta subitement à sa pensée, mais en se transformant: les sentiments prenaient la place des idées; le cœur, moins difficile que l'esprit, lui fournissait en abondance les mouvements et la parole; et quand la cloche se fit entendre pour appeler les fidèles, il descendit sans crainte, se rendit au temple et monta en chaire l'œil brillant d'une divine confiance; il ne s'agissait plus de son sort, mais de son devoir. Il avait oublié que de ses paroles allait dépendre sa destinée; il ne voyait que celle de la foule qui l'écoutait.

Il parla comme il sentait, c'est-à-dire avec la chaleur d'une foi pleine d'amour. Il confessa ses premières impressions lors de son arrivée, son impuissance et l'espèce de transfiguration qui s'était opérée en lui après la lecture des pages écrites par l'homme dont il voulait continuer l'œuvre. L'auditoire, suspendu à ses lèvres, partageait toutes ses émotions; et lorsque, en terminant, il invoqua la mémoire du mort pour lui demander de nouvelles inspirations et de nouveaux encouragements, l'attendrissement fut général; tout le monde crut sentir que celui qu'on avait pleuré n'était point perdu, et que son âme venait de revêtir une forme plus jeune pour continuer à soulager et à bénir!

Joël fut accepté pour pasteur à l'unanimité, le petit nombre de ceux qui l'eussent repoussé s'étant abstenu de prendre part au suffrage. Quand il revint au presbytère, la veuve, les yeux baignés de larmes, et les mains tendues:

— Ah! Dieu soit remercié! dit-elle; le vide que la mort a fait ici ne sera plus senti que de nous seules, car, pour les autres, vous l'aurez rempli. Le cœur s'est ouvert et la source d'eau vive a jailli!

— Parce que la parole de celui qui n'est plus a été pour ce cœur comme la baguette de Moïse pour le rocher stérile, dit Joël. Ah! maintenant, j'ai compris, j'ai compris! Je sais que la puissance de l'homme qui enseigne n'est ni dans l'orgueil du savoir ni dans la puissance de la volonté, mais qu'elle est tout entière dans l'amour!

. . . . . .

Plusieurs années se sont écoulées. Les habits de deuil ont disparu du presbytère; Mme Revard fait toujours tourner son rouet, et Léa continue à tirer l'aiguille; mais toutes deux tournent souvent les yeux vers Joël qui instruit en se jouant deux jeunes enfants. Et lorsqu'un paroissien, venu pour le consulter, s'étonne de voir le jeune pasteur dont on vante la science se faire ainsi l'instituteur de son fils et de sa fille, et prendre plaisir à leurs débats enfantins, Joël ne manque jamais de leur répéter les paroles de saint Matthieu: « Soyez simples comme des colombes. »

LES MAISONS DE KOSSERY.

Auprès du lac Tchad, dans l'Afrique centrale, se trouve une ville forte et murée, nommée Kossery. Les maisons y sont construites d'une manière singulière: ce sont littéralement cinq ou six caveaux situés à la suite les uns des autres. Cette distribution a pour objet de garantir les habitants des attaques des mouches et des abeilles, qui abondent dans cet endroit. Durant plusieurs heures du jour, ils n'osent pas sortir de chez eux, de crainte d'être assaillis par ces ennemis ailés. Un domestique du major Denham, qui voulut braver le danger, rentra avec les yeux et la tête en si mauvais état qu'il en fut malade pendant trois jours.

S'ARRÊTER A L'AISANCE.

Celui qui s'est assuré une demeure propre, simple et élégante, et une table saine, ne devrait rien demander de plus pour les sens; mais il devrait consacrer son loisir, et ce qu'il peut épargner sur son salaire, à son éducation et à celle de sa famille, aux meilleurs livres, au meilleur enseignement, à des relations agréables et utiles, à la sympathie et aux devoirs de l'humanité, enfin à la jouissance du beau dans la nature et dans l'art.

Malheureusement, on se laisse souvent séduire par l'envie de rivaliser de luxe avec ses voisins riches, au lieu de s'élever sagement et heureusement au-dessus d'eux par de nobles conquêtes; on se condamne à la stérilité de l'intelligence, à l'infécondité de l'esprit et de l'imagination, à la privation des jouissances les plus pures et les plus élevées, à l'ignorance, sinon au vice, pour une vaine apparence.

LE SAKADJIOU DE BUCAREST (1).

Bucarest possède depuis huit ans une conduite d'eau et des fontaines établies avec beaucoup de talent par un ingénieur français, M. Marsillon, ancien élève de l'École centrale. Cependant les ressources très-limitées qui ont été mises à la disposition de notre compatriote ne lui ont pas permis d'approvisionner la ville entière, ni, à plus forte raison, d'en arriver à une distribution à domicile. Aussi le *sakadjiou* (porteur d'eau) n'a-t-il pas été interrompu dans l'exercice de sa profession, et Bucarest a conservé un de ses traits caractéristiques.

Notre figure n'est pas une composition de fantaisie. C'est la reproduction fidèle d'une épreuve photographique prise à Bucarest même, le 12 août 1853, sur le sakadjiou Constantin Poujou. Il y a, dans cette figure, bien des détails de nature à attirer l'attention. Le train à deux roues sur lequel est monté le tonneau est tout en bois; des chevilles tiennent lieu de ferrures, et pas une seule pièce métallique n'entre dans la construction. Le tonneau lui-même est de petites dimensions, ce que l'on s'explique facilement lorsque l'on voit la pauvre bête qui doit le traîner. La *donitza*, ou broc de bois destiné à remplir le tonneau, est accrochée à un bâton fiché dans le brancard. Malgré le manque absolu de suspension, c'est sur les brancards mêmes que le sakadjiou se tient, jambes et pieds nus, mais fièrement campé, dans l'attitude d'un triompateur.

Comme chez tous les Valaques, la lèvre supérieure est ornée d'une moustache, mais le menton est rasé. Constantin Poujou, en sa qualité de Roumain de Transylvanie, porte le feutre rond et à larges bords, le sarreau de toile et la ceinture à longs replis qui donnent à ses compatriotes tant de ressemblance avec nos Kimris de Bretagne Nous croyons qu'on peut se ressembler de plus loin; mais il serait hors de propos d'exposer ici les motifs à l'appui de notre opinion.

Quelques mots seulement sur le contenu du tonneau, que le sakadjiou va puiser dans le lit même de la Dîmbovitza, petite rivière qui traverse la ville. C'est une eau très-sale, et pour cause; très-jaune, chargée d'une quantité de limon qui s'élève parfois jusqu'au centième de son volume. Pour

(1) Nous écrivons *Bucarest*, comme l'exigent l'étymologie et l'orthographe valaques.

la boire, et même pour l'employer aux usages domestiques, il faut qu'elle ait été préalablement clarifiée et filtrée. La clarification s'opère d'une manière très-simple, au moyen d'alun. Dans le réservoir que chaque habitation particulière possède, on projette, au moment où elle vient d'être versée, quelques pincées de poudre alumineuse, et on laisse reposer. Au bout de quelques heures, le limon s'est accumulé à la partie inférieure du réservoir (1). La partie supérieure n'en renferme presque plus ; cependant, pour obtenir une limpidité complète, il faut puiser à cette partie supérieure et faire filtrer à travers un cône, une sorte de grand cornet de terre cuite poreuse. On recueille enfin, goutte à goutte, au bas de ce filtre, une eau d'une excellente qualité, d'une limpidité parfaite, d'un goût irréprochable. Mais, en vérité, à la voir couler entre des berges irrégulières, roulant des immondices dans les bas quartiers de Bucarest, on ne serait guère tenté d'accepter l'adage valaque :

Dimbovitza, apa dulce!
(Dimbovitza, aqua dulcis)
Quine obea nu se mai duce.
(Qui bibit non se magis ducit.)

« Dimbovitza, eau douce! qui en a bu ne s'en va plus. »



Sakadjiou ou Porteur d'eau valaque. — Dessin de H. Valentin, d'après une photographie.

La traduction latine que nous avons placée mot pour mot au-dessous du texte valaque, montre la ressemblance des deux langues et le passage de la basse latinité au *roumain*.

CAUSERIE GÉOGRAPHIQUE.

LES MEILLEURS ATLAS.

Pour le public français, la géographie est un peu comme ces vieilles amitiés qu'on néglige insensiblement, sauf à y revenir avec empressement quand un intérêt direct les rappelle au souvenir. Elle tient peu de place dans les études classiques, et encore moins dans les lectures ou les travaux d'un âge plus avancé. Mais vienne une grande préoccupation de politique extérieure, une expédition maritime, une guerre, et vous verrez s'étaler aux vitres des librairies une légion de cartes, de plans, de notices du théâtre des événements. Au moment où nous écrivons, le dépôt légal de la librairie reçoit, sur une soixantaine de cartes nouvelles, cinquante-quatre ou cinquante-cinq « Théâtres de la guerre » luttant entre eux d'illustrations, de promptitude, et surtout d'imperfection. Mais ce n'est là que le caprice d'un moment, le besoin de réparer par le secours matériel d'une carte ou d'un livre les lacunes d'un premier enseignement.

Nous n'avons parlé que du public français, car, il faut bien l'avouer, nous sommes, en cette matière, bien au-dessous de deux grands peuples voisins : l'Allemagne et l'Angleterre. L'Allemand, studieux et patient, aime la science pour la science; l'Anglais, actif, voyageur, commerçant, l'aime comme une des nécessités de sa vie, et, qu'on nous pardonne un mot vulgaire, comme un ouvrier son outil. Si le premier a fait faire de plus grands progrès à la géographie savante et critique, le second a été pour la géographie usuelle un merveilleux vulgarisateur : nulle part on n'a d'œuvre analogue au merveilleux *Atlas* anglais *des connais-*

(1) Quel est le rôle de l'alun dans cette opération? Nous l'ignorons complétement. M. Arago, qui connaissait le fait, ne l'a pas expliqué. Un chimiste anglais, interrogé sur l'alunage de l'eau, s'en tira en répondant : « Que proposez-vous là? Comme la femme de César, l'eau ne doit pas même être soupçonnée. » Ce que nous pouvons affirmer par expérience, c'est que le dosage de l'alun se fait, à Bucarest, par des gens de service du rang le plus infime, sans que l'eau contracte aucune qualité nuisible, sans que jamais un accident résulte d'un emploi de ce sel à trop haute dose.

sances utiles (Atlas of useful knowledges). Un mot dira tout sur cet Atlas *à bon marché :* les plans de toutes les villes importantes du globe (anciennes et modernes) qu'on y trouve annexés, sont les plus beaux et les plus parfaitement gravés que nous ayons jamais vus!

L'Allemagne n'a pas ainsi son « Atlas du peuple, » mais elle y supplée par ses nombreux recueils scolaires *(Schule-Atlas),* consciencieux, peu attrayants au regard. Nos voisins d'outre-Rhin savent pourtant bien exécuter les tracés de ce genre, et leurs belles cartes d'état-major en sont la preuve; mais ils semblent dédaigner un peu les choses élémentaires et garder toute leur perfection graphique pour la géographie savante. Sous ce dernier rapport, ils sont sans rivaux. On ne peut rien mettre en ligne avec l'*Atlas historique* de K. Sprüner, où nous sommes réduits à aller étudier la géographie comparée de notre pays; l'*Atlas physique,* de Berghaus; l'*Atlas des batailles,* de Werner, et vingt autres. Si ce grand peuple savait populariser les sciences dont il porte si haut le drapeau, nul autre au monde ne serait un agent aussi puissant de lumières en tout genre. C'est surtout dans la classe populaire que se manifeste cette ardeur de savoir. Un observateur distingué a fait ce rapprochement : « Entrez dans un cabaret de village français, vous y verrez au mur : *Crédit est mort,* ou toute autre grossière enluminure d'Épinal; au delà du Rhin, l'image niaise ou parfois immorale fait place à une bonne carte d'Europe ou d'Allemagne, où les clients suivent avec assez d'intelligence les faits qui occupent l'attention publique. Un jour que je suivais, sur une carte muette, les contours d'une grande île qui occupait toute la carte, un garçon de café badois s'arrêta devant ce tracé, et dit : « Ah! voilà Bornéo. » Ce garçon n'avait jamais fréquenté d'autre école que l'école primaire de Carlsruhe. Ce n'est pas lui, sans doute, qui m'aurait demandé, comme l'a fait, il y a huit jours, un écrivain de talent qui imprime un gros livre à l'heure qu'il est, *par quel point la Circassie confine au Monténégro.* »

Les notions usuelles de la géographie seraient plus répandues dans nos classes lettrées, si elles possédaient, en même tempe que des précis et des dictionnaires rédigés avec une exactitude qui n'exclurait pas l'attrait, des atlas pouvant tenir le milieu entre les recueils trop élémentaires usités dans les colléges, et les collections trop savantes éditées par quelques instituts spéciaux. Or nous avons des livres qui ont fait une réputation méritée à MM. Balbi, Maccarthy, Guibert; quant à des cartes, nous hésitons à répondre aussi affirmativement.

Il y a cent ans, Robert de Vaugondy, cartographe estimable d'ailleurs, jouissait, grâce à son *Atlas universel,* d'une vogue qui se maintint environ un demi-siècle. Ce recueil est pourtant fort au-dessous de sa réputation, et même de son temps (puisqu'il ne venait que plusieurs années après d'Anville) : à côté de quelques cartes vraiment recommandables (comme celle de la Lorraine, en deux feuilles, faite par le roi Stanislas), il y en a d'autres pitoyables; telles sont celles de la France centrale, ou de la Bretagne, province moins connue des géographes d'alors que certains districts de la Chine; telles sont encore, à plus forte raison, celles des contrées de l'Europe orientale et des trois autres parties du monde. Aujourd'hui, cependant, on consulte encore Vaugondy avec quelque intérêt, quand il s'agit d'étudier la géographie politique de cette Europe du dix-huitième siècle, si rudement bouleversée par les conquêtes de la république et de l'empire.

L'Atlas Vaugondy, devenu trop vieux par suite de ces événements, fut remplacé par quelques autres qui n'eurent pas le même succès. Devant cette disette de cartes, le recueil d'Arrowsmith, petit format, fut bien accueilli en France, et fit bientôt place à celui de Malte-Brun. Mais l'un et l'autre furent rapidement distancés par les Atlas de Brué, qui, depuis près de quarante ans, ont eu peu de concurrents à redouter, sauf toutefois l'Atlas du colonel Lapie.

Il y a deux *Atlas universels* de Brué : le grand, de soixante-cinq feuilles, et l'autre, qui en a trente-six et qui n'est que l'extrait du premier. Cet Atlas date de 1822, et a été corrigé après 1830, plusieurs cartes ayant vieilli dans cet intervalle (Turquie, Grèce, Afrique, etc.). Il se compose de 13 cartes pour la géographie ancienne, 5 pour diverses époques historiques, 47 modernes; 20 de ces dernières concernent l'Europe seule. Ces cartes sont consciencieuses et bien faites; c'est surtout l'exécution matérielle qui les distingue; elles sont vraiment admirables sous ce rapport.

Mais malgré ses corrections, Brué a commencé, depuis longtemps, à devenir d'un usage peu sûr. Nous avons beaucoup de peine, en France, à faire subir à nos cartes les plus estimées les changements que le temps y apporte nécessairement. Nous ne parlons pas des affreuses choses qui se vendent sous le nom de *Cartes du commerce* (comme si le commerce, pour lequel Philips publie en ce moment son bel Atlas, n'exigeait pas les travaux les plus sûrs et les plus parfaits). Mais pour ne parler ici que de Brué, c'est-à-dire d'un savant sérieux, et dont la vogue dure encore, quelles sont celles de ses cartes modernes que l'on puisse consulter aujourd'hui de point en point? La France, l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, où il ne donne pas une seule ligne de chemin de fer; l'Espagne, avec ses vieilles divisions en royaumes; la Suisse, sans ses deux derniers cantons; la Russie, mal délimitée vers le Caucase; la Turquie et la Grèce, sans leurs circonscriptions administratives et sans les indications spéciales nécessaires pour les trois principautés danubiennes; l'Inde et les pays limitrophes, remaniés par les Anglais; l'Asie centrale, l'Afrique, l'Australie, éclairées par les explorations récentes : que de choses à renouveler!

Cet Atlas a encore un autre défaut, il contient plusieurs inutilités, qui eussent été avantageusement remplacées par des cartes plus utiles. En géographie ancienne, par exemple, pourquoi une carte spéciale des contrées danubiennes, et en géographie moderne, des cartes de la Sibérie, de la Colombie, du Canada, de l'Australie, etc.? N'eussent-elles pas été avantageusement remplacées par une carte des explorations et découvertes maritimes depuis le quinzième siècle; une carte physique ou géologique de la France; une autre des chemins de fer européens; une autre des diverses races du globe; une dernière feuille, enfin, consacrée aux plans des dix ou douze villes les plus souvent citées?

Il m'importe peu, je l'avoue, de connaître les noms de vingt misérables villages étalés le long du Iénisséi ou des bourgades de l'ancienne Mœsie. Quant aux lacunes indiquées, pour ne parler que d'une seule, celle des races, qui n'a eu depuis six ans l'oreille rebattue des guerres de races et de nationalités depuis le Jutland jusqu'au golfe d'Arta? Et cependant, faute de cartes spéciales, on peut défier qui que ce soit d'avoir pu se faire une idée bien nette de ces graves questions, à moins qu'il n'ait eu en main, par faveur spéciale, les belles cartes allemandes et slaves de Sefarik, Berghaus et Bernhardi. Cherchez dans nos meilleurs Atlas les noms de « Tchèques, Magyars, Serbes, Roumains, Slovaques, Szeklers, Albanais, Turcomans, Kurdes, Tcherkesses, Druzes, Maronites, » et toute la revue que la fée Actualité fait défiler sous nos yeux depuis que nous lisons un journal ou un récit de voyage!

L'Atlas Lapie est certainement très-supérieur à celui de Brué : c'est à la fois de la géographie de savant et d'homme du monde; le dessin est mathématiquement exact; l'exécution est nette, élégante et pure. Ce bel Atlas n'a qu'un défaut, et, hâtons-nous de le dire, ce défaut est indépen-

dant de sa valeur intrinsèque : il coûte fort cher (70 francs environ). Le plan est à peu près le même que celui de Brué, et les observations que nous avons faites sur ce dernier sont applicables à son émule.

Après Brué et Lapie, sont venus quelques recueils, la plupart classiques, sauf ceux de Dufour, Monin, Huot (accompagnant la réédition de Malte-Brun, 1841), et Heck, géographe allemand, dont les travaux ont une perfection que le public français n'a pas assez sentie, bien que le format et le bon marché de cet Atlas parussent de nature à assurer son succès.

En résumé, la cartographie française est sous l'empire d'une routine qu'elle a besoin de secouer : cette routine nous semble la suite d'un enseignement défectueux. Feu Monteil se plaignait, il y a trente ans, de l'histoire *bataille;* nous nous plaindrons, nous, de la géographie *nomenclature*. Un professeur prend une carte, la déploie devant l'élève, et le condamne à retenir des noms bizarres ou sauvages qu'il n'entendra plus de sa vie. J'ai souvenir qu'au collége j'ai appris ainsi le nom de quelques îles désertes de la côte de Russie, comme Kalgouef; mais par compensation je n'y entendis jamais les noms d'Odessa, Cronstadt, Sébastopol. On ne peut pas tout apprendre à la fois.

La géographie doit avoir un autre objet : la carte ne doit pas être pour l'enfant ou pour l'homme un papier couvert de signes bizarres et d'enluminures fantastiques; ce doit être une image aussi fidèle que possible du spectacle que pourrait offrir la terre réelle à quelque nouveau Cyrano planant à cent mille mètres au-dessus d'elle. On nous pardonnera l'extravagance de la comparaison, pourvu qu'on en saisisse l'objet. Les Allemands, qu'il faut toujours citer en matière de progrès géographique, ont commencé à réaliser ces réductions figuratives, d'abord par leurs cartes en relief (Bauerkeller et autres), puis par les cartes à deux ou trois teintes, où les rivières et la mer sont figurées en bleu, les montagnes en brun, les forêts en vert, les déserts en jaune (sable). Ce ne seront pas ces cartes-là qui rebuteront l'enfant et lui feront prendre en dégoût une science si utile, et dont le seul malheur est d'avoir été interprétée par des esprits arides ou peu intelligents.

J'ai voulu un jour donner quelques notions de géographie physique à un enfant de huit à dix ans; je n'ai pas ouvert un atlas, mais je l'ai mené au bord d'une rivière, dont les bords offraient des découpures très-variées, et je lui ai dit en somme : « Mon enfant, voilà la terre en abrégé; ceci est une île, ceci une presqu'île, ceci un cap, ceci un rivage, cela une vallée, cela un plateau, etc. » La démonstration sur la nature elle-même, et sans l'intermédiaire du papier, fit un effet merveilleux; l'enfant comprit, se rappela, et demanda lui-même à voir, sur les cartes, comment on figurait toutes ces choses. Je suppose qu'il ne trouva pas toujours la copie très-fidèle; mais il n'osa pas le dire, et apprit avec attrait ses définitions, ce qui était l'essentiel.

La suite à une autre livraison.

Être trop mécontent de soi est une faiblesse; être trop content de soi est une sottise.

Il y a un certain empire dans la manière de parler et dans les actions, qui se fait faire place partout et qui gagne par avance la considération et le respect.

Une méchante manière gâte tout, même la justice et la raison. Le *comment* fait la meilleure partie des choses, et l'air qu'on leur donne dore, accommode et adoucit les plus fâcheuses.

Dans la connaissance des choses humaines, notre esprit ne doit jamais se rendre esclave en s'assujettissant aux fantaisies d'autrui. Il faut étendre la liberté de son jugement et ne rien mettre dans sa tête par aucune autorité purement humaine. Quand on nous propose la diversité des opinions, il faut choisir, s'il y a lieu; sinon, il faut rester dans le doute.

Il n'y a rien qui n'ait quelque perfection : c'est le bonheur du bon goût de le trouver en chaque chose; mais la malignité naturelle fait découvrir un vice entre plusieurs vertus pour le relever et le publier, ce qui est plutôt une marque du mauvais naturel qu'un avantage du discernement; et c'est bien mal passer sa vie que de se nourrir toujours des imperfections d'autrui. Mme DE SABLÉ.

DONJON DE SAINTINES

(Département de l'Oise).

A l'entrée d'une jolie vallée arrosée par la petite rivière d'Automne, l'un des affluents de l'Oise, s'élève l'ancien manoir de Saintines, appelé d'abord dans les vieux manuscrits : Saine-Isle, puis Saint-Ives, et enfin Sainct-Inès, dont on a fait depuis Saintines.

Sa première fondation remonte au onzième siècle, lors de la décadence du palais de Verberie, abandonné par les descendants de Charlemagne, et est attribuée à un fils de Thibaut Ier, comte de Senlis, à qui le roi Robert avait donné le territoire en récompense de ses services. Il date de l'origine de la féodalité. Adam de l'Isle, petit-fils du comte Thibaut, fit construire le donjon, sur l'emplacement duquel a été élevé plus tard celui qui existe encore aujourd'hui.

Vers l'an 1320, le manoir de Saintines devint la propriété du célèbre Pierre de Cugnières, connu par la lutte persévérante qu'il soutint contre l'archevêque de Sens, Roger, depuis pape sous le nom de Clément VI, en défendant les prérogatives de l'autorité temporelle du roi contre les prétentions de Rome (1).

Pierre de Cugnières mourut dans son château de Saintines vers l'an 1356.

Pendant le siècle suivant, le vieux manoir fut exposé à toutes les calamités qui désolèrent une grande partie de la France pendant la folie de Charles VI et les guerres des Anglais. Pris et repris plusieurs fois, mutilé, démantelé et ruiné successivement par le canon des Anglais et des Français, le donjon ne resta définitivement à ces derniers qu'en 1430, lorsque les troupes du maréchal de Boussac en chassèrent une dernière fois les Anglais.

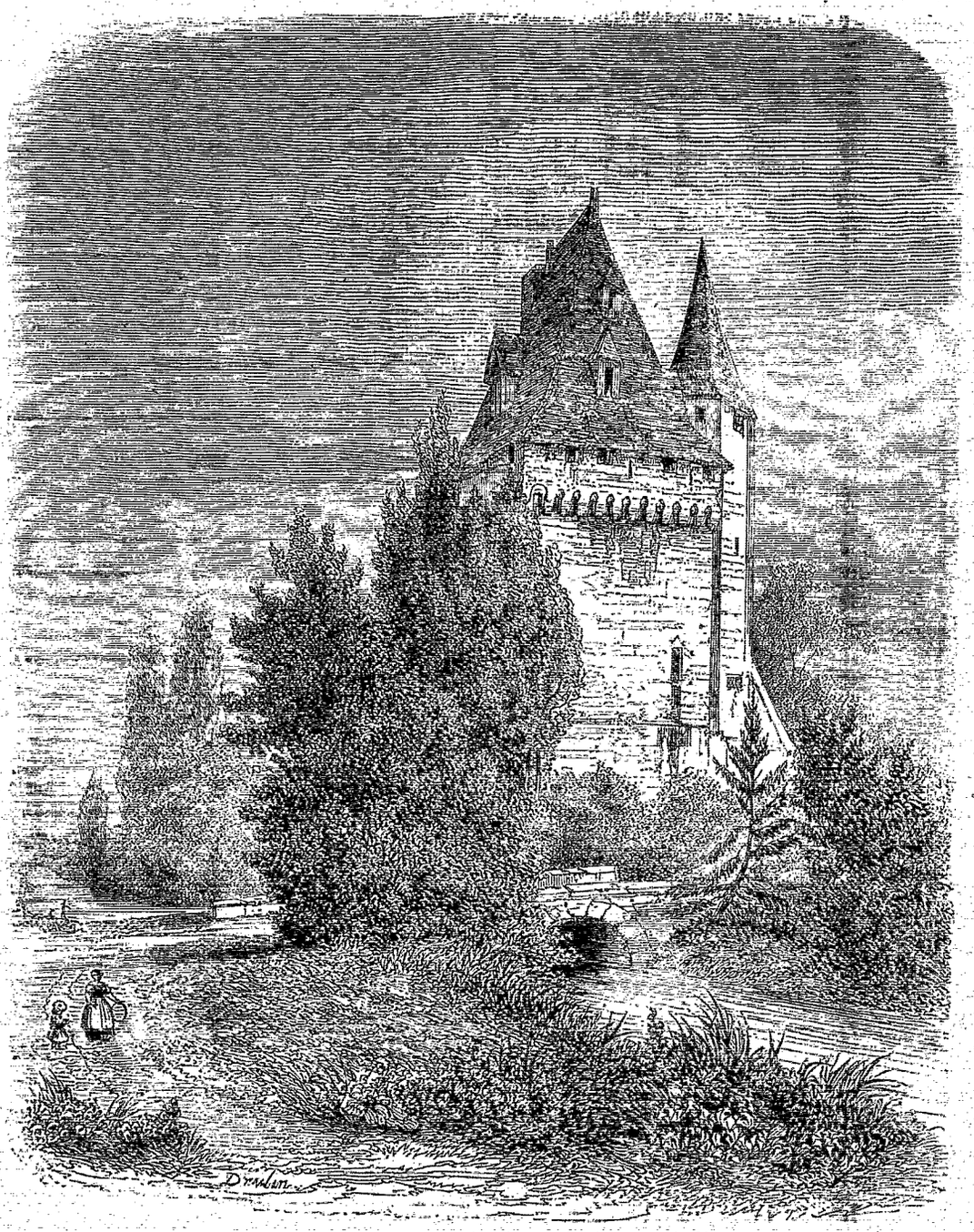
Le manoir avait alors tant souffert des assauts multipliés et des dévastations dont il avait été le théâtre, que, plus tard, Louis Devaux, seigneur de Saintines, fut obligé de le faire reconstruire presque tout entier, au commencement du seizième siècle. C'est à cette époque que fut bâti le donjon tel qu'on le voit aujourd'hui.

Il s'élève au milieu de nombreux massifs de peupliers, dans une île formée par deux bras de la rivière d'Automne, qui encadrent gracieusement une belle et vaste pelouse devant laquelle est bâti le château moderne flanqué de quatre tourelles. Le donjon est placé, comme un poste de défense, en avant du château, à droite d'un pont qui donne entrée dans l'ancienne cour d'honneur, aujourd'hui convertie en un élégant parterre. De l'autre côté du pont, et comme parallèle, s'élève un autre donjon beaucoup moins ancien, peu curieux et presque entièrement enseveli sous un massif d'arbres élevés et vigoureux. A gauche du château, à l'entrée d'un riche jardin, se déploie le plus beau monument qu'on puisse voir dans la végétation naturelle : c'est un magnifique salon de verdure formé par quatre marronniers séculaires, dont les basses branches pendent jusqu'à terre, et dont la cime majestueuse s'élève bien au-

(1) Voy. la Table des vingt premières années.

dessus du château, et même du donjon. On peut rester sous leur feuillage pendant une ondée qui passe, sans être mouillé.

On pénètre dans le vieux donjon par une porte basse à cintre surbaissé, qui paraît remonter, ainsi qu'une partie du rez-de-chaussée, à la construction du premier donjon; on se trouve alors dans une vaste salle à ogives très-élevées, éclairée par de longues et étroites croisées à demi murées; c'était la salle d'armes. L'escalier qui conduit aux étages supérieurs est dégradé et porte des traces encore visibles d'incendie. Le premier étage a été refait à la moderne, et servait, sous la restauration, de logement

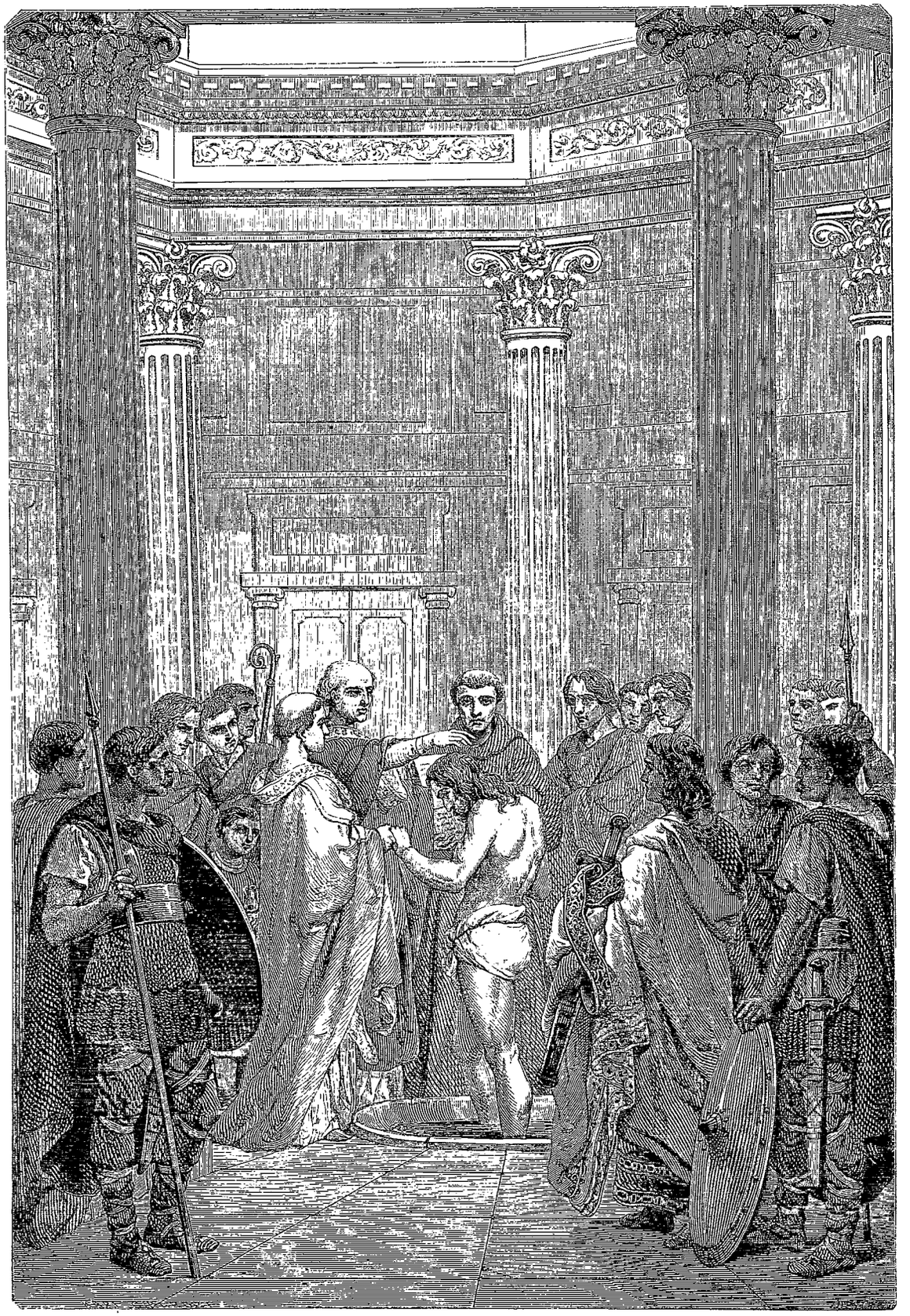


Le Donjon de Saintines, dans le département de l'Oise.

à un régisseur. Le deuxième étage existe encore dans son état primitif; on y voit une fort belle cheminée du seizième siècle, de toute la hauteur de la salle, avec des colonnettes et une très-jolie croisée, malheureusement masquée par les arbres. Les murs ont à cette hauteur plus de deux mètres d'épaisseur. Le troisième étage paraît avoir été restauré en briques à une époque plus rapprochée, et après l'un des derniers incendies. C'est à la hauteur du troisième étage que se trouve le chemin de ronde qui circule tout autour du donjon, et dont le parapet est crénelé et le bas garni de mâchecoulis. Au-dessus se trouvent un grenier qui sert de colombier, et enfin les combles.

En résumé, le donjon de Saintines, s'il n'est pas l'un des plus considérables débris des monuments de l'art féodal, comme la tour de Coucy ou le château de Pierrefonds, présente du moins l'un des modèles les plus complets et les mieux conservés des curieuses constructions de cette époque historique.

BAPTÊME DE CLOVIS.



25 décembre 496. — Le Baptême de Clovis. — Composition et dessin de Karl Girardet.

Lorsque Clovis eut détruit la dernière armée romaine refoulée au nord par les Goths et par les Bourguignons, lorsqu'il eut arrêté le cours de l'invasion en rejetant les Allemands de l'autre côté du Rhin, il fut un personnage

redoutable entre sept ou huit rois barbares qui se partageaient alors le territoire de la Gaule ; le jour où il se convertit au christianisme, il devint le fondateur d'un grand empire.

Entendons-nous sur la portée du mot fondateur.

Il y a des États qui doivent au même homme leur existence et les institutions d'où a découlé leur grandeur. Nous ne sommes pas obligés à ce point envers Clovis. Il ne créa rien, ne constitua rien. Mais il releva la Gaule qui se laissait mourir, et il lui apprit à vivre par elle-même, chose qu'elle n'avait pas faite depuis qu'elle s'était policée.

Rien de ce qu'on connaît ne peut donner l'idée de l'état de la Gaule lorsque Rome cessa de gouverner l'Occident. Dire que depuis deux cent cinquante ans ce malheureux pays était exposé aux insultes des barbares ; que ses campagnes avaient été comme périodiquement ravagées de vingt en vingt ans ; que pas une de ses villes n'était debout qui n'eût été deux ou trois fois détruite ; que sa population amoindrie, appauvrie, dégénérée, végétait entre des monceaux de ruines : c'est peindre des misères dont le tableau se retrouve partout où la civilisation, insuffisamment défendue, a pour voisins des sauvages belliqueux. Un trait bien plus fort caractérise la désolation du cinquième siècle. Elle était de telle sorte, que ceux qu'elle affligeait avaient perdu le courage de s'y soustraire. Tous les sentiments qui font qu'un peuple est un peuple, l'activité, le patriotisme, l'amour de l'indépendance, à plus forte raison celui de la gloire, celui même de la possession, avaient déserté les âmes. La société tombée en dissolution était en proie à qui voulait la prendre. Aucune des choses du monde n'était plus capable de l'émouvoir. Elle se préparait au pied des autels à la vie future dont l'Église lui prêchait la consolation.

Voilà où avait abouti cette organisation romaine si savante, si forte, si brillante par ses premiers résultats. Elle avait fait éclore le bien-être comme par enchantement, prodigué l'ivresse des plaisirs, décoré de priviléges et de titres une quantité innombrable de vaincus ; mais aussi elle avait dérobé le gouvernement à tous les regards derrière une double haie de fonctionnaires et de soldats ; mais elle avait réduit les droits du citoyen à jouir de la félicité publique et à la payer : de sorte que sous cette félicité sans contrôle l'abîme se creusa à l'insu de tout le monde, et qu'à la première catastrophe, au lieu de voir des millions d'hommes se lever pour sauver l'empire, on ne vit que des multitudes éperdues se tourner en suppliantes vers le maître qui s'était chargé de veiller, d'agir, de penser pour elles. De là le succès des barbares, de là les fureurs du despotisme ne se lassant plus de décréter, pour le salut de l'État, les impôts, les emprunts, les confiscations, les réquisitions, les supplices, enfin tant d'attentats contre les propriétés et les personnes, que le joug des envahisseurs ne parut pas plus exécrable que la domination romaine.

Il aurait fallu que les premiers Césars, pour leur châtiment, fussent témoins de tant d'opprobre, et qu'ils apprissent par là où l'on conduit finalement les peuples lorsqu'on les gouverne uniquement pour satisfaire leurs besoins matériels.

Le régime qui remplaça l'œuvre d'Auguste dans les diverses provinces de la Gaule ne couvrait, à la différence de celle-ci, aucune arrière-pensée politique. Ce fut une conception enfantine dictée par la passion des anciens Germains pour la liberté individuelle. Les peuples de cette race, tous tant qu'ils furent, eurent la même ambition : s'établir dans les cantons les plus fertiles de l'empire, et y vivre en famille en conservant leurs lois, leurs habitudes, leur indépendance. Ces choses-là une fois assurées, la civilisation romaine, loin de les blesser, leur plut au contraire parce qu'elle leur fournissait mille objets dont ils avaient besoin. Ils souffrirent donc que les Romains vécussent à leur guise comme ils vivaient eux-mêmes à la leur, et, en définitive, le principe de leurs monarchies fut la juxtaposition de peuple à peuple, de lois à lois. La fonction du roi barbare fut de maintenir ce singulier amalgame : gouvernant les hommes de sa nation comme il eût fait au delà du Rhin, il s'étudia à diriger l'administration romaine comme aurait fait l'empereur au pouvoir duquel il s'était substitué.

Clovis en était là lorsque par son baptême il toucha au cœur ses sujets gallo-romains. De dominateur indifférent qu'il était, il devint pour eux un roi chéri, et par ce premier lien il commença à les rattacher aux intérêts de la terre ; il les eut pour auxiliaires dévoués dans toutes ses entreprises. Ce fut bien autre chose lorsque la plupart des Francs se furent convertis à l'exemple de leur roi. Alors il y eut quelque chose de commun entre les deux peuples. Ils eurent beau continuer à vivre séparément, ils cessèrent d'être ennemis. La fusion des consciences prépara de loin celle du sang, des lois et des mœurs. Enfin, comme la foi dans laquelle s'engagea Clovis était la foi catholique, celle que professait la majorité des Romains de la Gaule ; comme les autres rois barbares, déjà convertis, étaient hérétiques, par conséquent plus odieux à leurs sujets que des païens : la domination du roi orthodoxe fut partout désirée, partout préparée avec une dévotion telle qu'il n'eut plus tard qu'à sortir l'épée du fourreau pour être le maître partout.

En voyant tant d'avantages temporels couronner la conversion de Clovis, on s'est demandé s'il n'y fut pas porté par la politique plutôt que par une conviction sincère. Il est difficile de se prononcer là-dessus. Nos anciens historiens, tous hommes d'église, n'ont pas pu soupçonner la raison d'intérêt. C'est parce qu'ils ont cru que la grâce toute seule avait opéré qu'ils ont parlé du fait avec quelque étendue.

A sainte Clotilde, épouse de Clovis, appartient, d'après Grégoire de Tours, l'honneur d'avoir catéchisé son mari. Les hagiographes des divers pays donnent à cette reine d'éloquents coopérateurs : saint Remi, évêque de Reims ; saint Vaast, apôtre de l'Artois retombé dans le paganisme ; saint Jean de Réome, fils d'un sénateur romain, qui, lorsque l'empire substituait encore, avait préféré la robe des cénobites à la pourpre. Le roi barbare résista longtemps par crainte de l'opinion de son peuple. Enfin, sur le champ de bataille de Tolbiac, voyant la fortune prête à l'abandonner, il s'engagea par un vœu solennel. La religion chrétienne remporta cette grande victoire en l'an 496.

L'église de Reims fut choisie pour la célébration de la cérémonie. Tout ce que la misère du temps comportait de splendeur fut déployé pour recevoir dignement le glorieux ouvrier de la dernière heure. Les patriciens de la Gaule apportèrent à l'envi les richesses de leurs palais. La vieille cité put cacher les ruines de ses monuments sous la soie et sous la pourpre. Ses rues furent garnies de tentures et couvertes de ciels d'où pendaient dans tous les sens des milliers de lampes disposées en guirlandes. L'éclat d'une illumination féerique avait remplacé le jour ; l'encens fumait partout, et des voix sans nombre, les voix d'un peuple transporté et recueilli tout ensemble, proféraient, sur le mode imposant des litanies, les louanges de Dieu, des saints et du roi.

Celui-ci s'avança, grave et pacifique, habillé de la robe blanche des catéchumènes. Ses pères spirituels, Remi et Jean, le tenaient chacun par une main. L'appareil étalé autour de lui l'étonna et l'émut. Il se pencha vers l'oreille de l'évêque de Reims, et lui dit : « Parrain, est-ce là cette joie céleste dont vous m'avez entretenu tant de fois ? — Pas encore, mon fils, répondit le prélat ; mais c'est le chemin pour y parvenir. »

Lorsqu'il fut arrivé au baptistère, on lui ôta ses vêtements et il descendit dans la piscine pour recevoir le sacrement à la façon dont Jésus-Christ l'avait reçu dans le Jourdain.

C'est alors que saint Remi lui adressa ces paroles si connues : « Sicambre adouci, courbe la tête; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » Le reste s'accomplit suivant le rite antique de l'Église. On baptisa encore, le même jour, la princesse Alboflède, sœur du roi, et trois mille guerriers francs de la tribu des Saliens.

Les contemporains ne nous en ont pas appris davantage. Le baptême de Clovis fut avoué comme le titre fondamental de la monarchie française. C'est encore en mémoire de ce grand événement que nos rois ont été appelés *Fils aînés de l'Église*. Cela voulut dire qu'ils succédaient au premier des rois barbares qui eût professé la religion catholique.

RUINES DE BALBEK.

Voy. la Table des vingt premières années.

C'est dans la plaine de la Bkaa, l'ancienne Célésyrie des Romains, séparée de Damas par la chaîne de l'Antiliban, que l'on rencontre les ruines de Balbek. Les voyageurs qui viennent de Damas ne peuvent guère franchir cet espace en moins de deux ou trois journées. La route longe la base de l'Antiliban, en suivant les petits coteaux formés par les derniers ressauts de la montagne. On n'est plus qu'à une lieue de distance des ruines, lorsque quelques colonnes commencent à se montrer et annoncent les autres monuments de l'antique cité.

Voici quelles furent les impressions de l'auteur du *Voyage en Orient*, M. de Lamartine, au premier aspect de Balbek : « L'acropolis, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monuments d'Héliopolis, nous apparaissait çà et là, entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres; enfin nous la découvrîmes en entier, et toute la caravane s'arrêta, comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau ne pourraient décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'âme. Sous nos pas, dans le lit du torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune aussi éclatante que le marbre de Paros; tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablements, piédestaux; membres épars, et qui semblent palpitants, des statues tombées la face contre terre; tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé et ruisselant de toutes parts, comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire; à peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre. Le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas dans les acanthes polies des corniches, ou sur le sein de neige d'un torse de femme : l'eau seule de la rivière se faisait jour parmi ces lits de fragments et lavait de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours. »

Les monuments sont enfermés dans une petite citadelle. Deux lignes de remparts, dont les vestiges ne sont pas encore effacés, la reliaient au système de fortifications destiné à défendre la ville. Il ne reste plus aujourd'hui de ces murs que quelques pierres éparses sur le sol; les maisons ont été démolies, et la citadelle s'élève isolée à quelques centaines de pas des masures qui composent le village moderne de Balbek.

Un ruisseau, dont l'eau limpide laisse voir le lit caillouteux, coule au pied des remparts qui soutiennent les temples. Il se replie gracieusement autour de leur enceinte, et les enveloppe de deux côtés comme d'un fossé naturel. On voit quelques arbres isolés entre la citadelle et les dernières maisons; du côté opposé, de nombreux groupes de noyers rafraîchissent la vue lassée de la stérilité monotone de la plaine.

Sur la façade qui regarde le village, se montre à nu le mur d'un temple dépouillé des colonnes qui soutenaient son portique. Au-dessus apparaissent six grandes colonnes, derrière lesquelles on aperçoit dans le lointain le Liban, dont les flancs ont une couleur de cendre rougie: Les remparts supportent une esplanade de 250 pas de long à peu près sur 60 de large. Trois monolithes énormes sont encastrés dans le mur de la face occidentale, à plus de 20 pieds de hauteur. Deux monolithes semblables sont restés dans une carrière voisine de Balbek, et d'où ont été extraits la plupart des matériaux qui ont servi à construire les temples. L'un d'eux a été mesuré par M. de Saulcy, auteur du *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*. « Cette masse, dit le voyageur, a près de 20 mètres de longueur, 5 de largeur et autant de hauteur. Les Arabes la nomment Hadjer-el-Kiblah (la pierre du midi, ou vers laquelle on se tourne pour prier). Il faudrait une machine de la force de vingt mille chevaux pour la mettre en mouvement, ou l'effort constant et simultané de quarante mille hommes pour lui faire parcourir un mètre en une seconde de temps. L'intelligence recule épouvantée devant un pareil résultat, et l'on se demande si l'on n'a pas rêvé quand on croit voir des masses aussi considérables que celles-là, transportées à un kilomètre de distance, et à plus de dix mètres au-dessus du sol, par-dessus d'autres masses presque aussi étonnantes, jointoyées avec la précision que d'habiles ouvriers pourraient apporter à l'assemblage de petites pierres d'un ou deux mètres cubes. »

Du côté de l'orient, les remparts sont surmontés de deux tours carrées, sous lesquelles une large entrée conduit à une voûte souterraine. Les Arabes ont voulu utiliser cette construction et y ont établi une tannerie.

Au premier abord, l'œil surpris par le spectacle confus de tous ces débris éprouve une sorte d'éblouissement; l'esprit est attiré par tant de choses à la fois qu'il ne peut plus se rendre compte de la forme et de la disposition des temples. Il faut, pour en avoir l'intelligence, se recueillir et étudier chaque monument en particulier.

Six grandes colonnes, seuls vestiges d'un temple magnifique, s'élèvent au milieu des décombres, écrasant les autres monuments de leur stature gigantesque. Autour d'elles sont épars les tambours des colonnes récemment tombées. On découvre encore sur le sol les bases qui les ont portées.

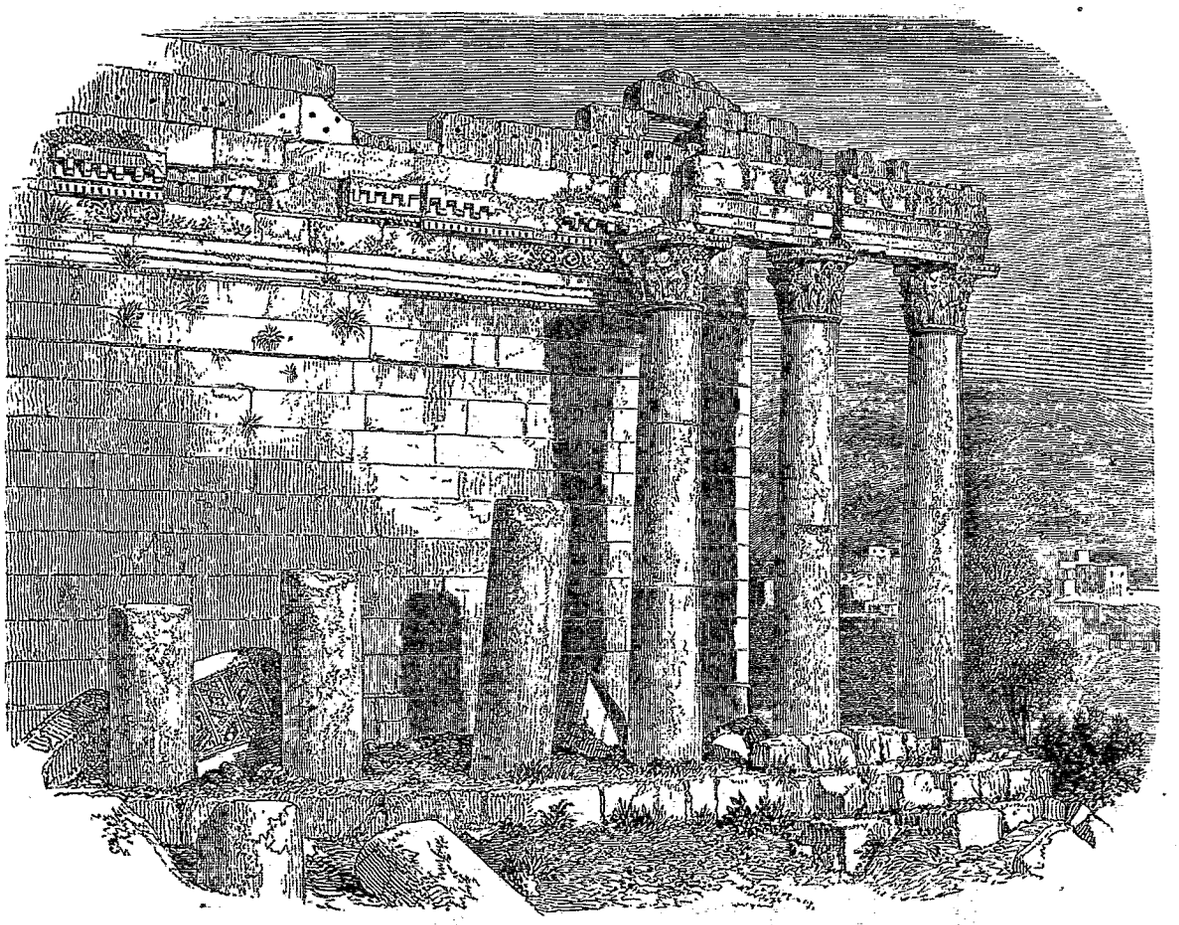
Au siècle dernier, lorsque Robert Wood visita ces temples, neuf colonnes étaient encore debout. Trois sont tombées depuis. Les six colonnes qui ont résisté au temps produisent un effet grandiose; le soleil leur a donné une teinte de rouille; elles supportent encore leur entablement enrichi de sculptures élégantes, et, malgré leur taille énorme, elles s'élancent légèrement dans l'air et se dessinent vigoureusement sur le bleu pâle du ciel. « Dans ce couronnement d'un édifice colossal, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, dit M. Léon de Laborde : la singularité du genre, la grandeur du caractère, les richesses des ornements, la longue projection des ombres, la hardiesse dans les formes, l'exécution mâle et terrible, la justesse des allégories, tout étonne, tout échauffe l'imagination, tout inspire de hautes idées, tout amène à de profondes réflexions. L'entablement de ce qu'on appelle communément le frontispice de Néron, à Rome, et l'entablement du temple d'Éphèse, sont les seuls qui puissent être comparés en quelques points avec l'entablement du temple de Balbek. Nulle autre part on ne retrouve des masses pareilles, des masses aussi larges, aussi bien disposées et aussi susceptibles de détails dont l'effet, même dans un grand éloignement et à une hauteur prodigieuse, soit encore sensible et remarquable. »

M. de Lamartine parle de ces colonnes avec la même admiration : « Le silence est le seul langage de l'homme quand ce qu'il éprouve dépasse la mesure ordinaire de ses impres-

sions; nous restâmes muets à contempler ces colonnes et à mesurer de l'œil leur diamètre, leur élévation et l'admirable sculpture de leurs architraves et de leurs corniches; elles ont 7 pieds de diamètre et plus de 70 pieds de hauteur; elles sont composées de deux ou trois blocs seulement, si parfaitement joints ensemble qu'on peut à peine distinguer les lignes de jonction; leur matière est d'un jaune légèrement doré qui tient le milieu entre l'éclat du marbre et le mat du travertin; le soleil les frappait alors d'un seul côté, et nous nous assîmes un moment à leur ombre; de grands oiseaux, semblables à des aigles, volaient effrayés du bruit de nos pas, au-dessus de leurs chapiteaux où ils ont leurs nids, et, revenant se poser sur les acanthes des corniches, les frappaient du bec et remuaient leur ailes comme des ornements animés de ces restes merveilleux. »

A gauche des six colonnes on voit le monument le plus complet de Balbek, le temple de Jupiter Héliopolitain. Il est construit sur le modèle du temple romain. Quarante-quatre colonnes corinthiennes (huit sur la largeur, quatorze sur la longueur) soutenaient le portique qui l'entourait. La façade orientale est ornée d'un double rang de colonnes dont les cannelures sont inachevées, et qui forment le vestibule du temple.

Ce monument a été décrit par un jeune poëte trop prématurément enlevé aux lettres, M. Charles Reynaud, auteur d'une relation intitulée : *D'Athènes à Balbek*. « Au mi-



Colonnade du Temple du Soleil, à Balbek. — Tiré du bel ouvrage photographié de M. Maxime du Camp, intitulé : *Egypte, Nubie, Palestine et Syrie*. — Dessin de Freeman.

lieu de la destruction presque totale du monument, celui-ci est resté debout, sauf la ligne de colonnes qui regardait le midi. Elle est entièrement démolie. Les chapiteaux, les tambours ont comblé la profondeur des remparts, et forment un escalier de débris qui conduit jusque sur la plate-forme. Une seule colonne a glissé sans se rompre du haut du rempart, et demeure appuyée contre le mur, comme le tronc d'un arbre déraciné.

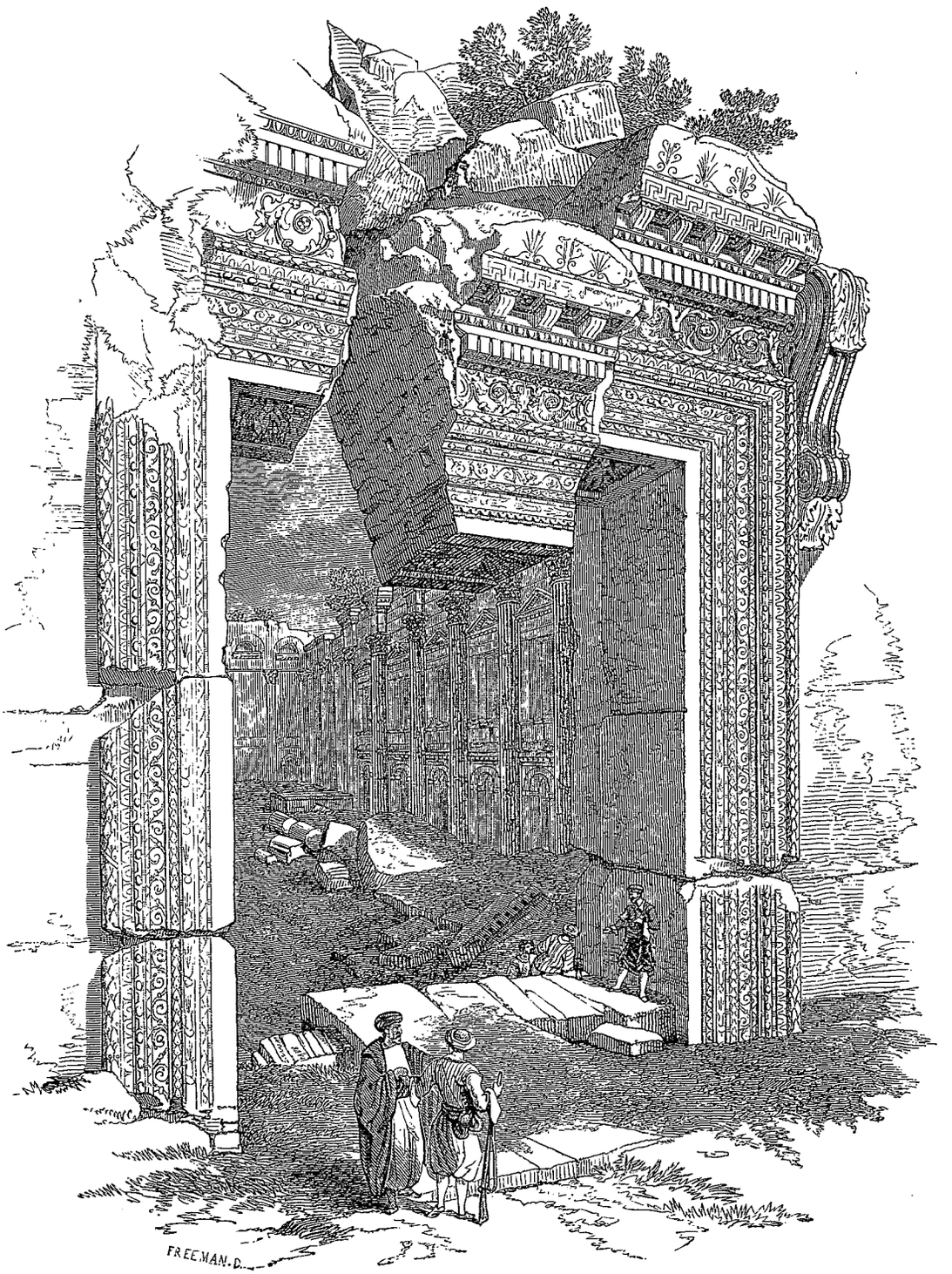
» Dès qu'on arrive sous le portique, on est frappé de la richesse du plafond; sur les caissons qui le composent se dessinent alternativement un hexagone et quatre losanges qui renferment des têtes relevées en bosse. Les triangles intermédiaires sont garnis de sculptures très-élégantes; les hexagones, plus grands de deux tiers à peu près que les petits losanges, renferment de grands bustes ou des figures entières : Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter; — Léda et le Cygne divin; — Diane, la tête couronnée du croissant. Dans les losanges sont sculptées des têtes de dieux, de héros et d'empereurs.

» Quelques-uns de ces blocs se sont détachés du plafond et sont étendus sur les dalles du portique.

» Le vestibule du palais est encombré de débris à une hauteur de trois ou quatre pieds, en sorte qu'on y arrive difficilement. La porte du temple est d'un très-beau travail. Les ornements de la console à double volute qui supportait la corniche étaient d'une délicatesse exquise. Sur l'entablement de la porte est représenté un aigle colossal qui réunit dans son bec deux festons soutenus aux extrémités opposées par deux cupidons ou deux renommées. Il tient entre ses serres un caducée sans serpent, qui se termine par la tête d'une clef. Cet entablement est composé de trois blocs énormes : celui du milieu a glissé de deux ou trois pieds

entre les deux autres, et reste suspendu par la cime au-dessus de la porte, menaçant d'écraser les profanes qui viendraient troubler la solitude solennelle de ce temple désert. »

L'énormité des matériaux, la richesse des ornements, et surtout la situation de ces temples au milieu d'une plaine presque déserte, entre deux hautes montagnes, offrent un tableau remarquable par son caractère et sa grandeur. Ces autels élevés au culte du Soleil, sous ce ciel lumineux, dans cette atmosphère embrasée, semblent environnés d'une certaine terreur religieuse.



Porte d'entrée du Temple de Jupiter, à Balbek. — Tiré de l'ouvrage de Roberts sur la Syrie. — Dessin de Freeman.

La profonde obscurité qui enveloppe l'origine de ces monuments ajoute encore à la surprise et à l'admiration du voyageur. On s'étonne de trouver à peine dans les historiens le nom d'une ville assez importante pour mériter de pareils édifices. La légende populaire attribue ces édifices à Salomon, qui est le héros merveilleux de la Syrie. D'après les auteurs romains ils remonteraient seulement à l'époque d'Antonin le Pieux. Jean d'Antioche raconte que cet empereur « fit bâtir dans la ville d'Héliopolis, près du mont Liban, en Phénicie, un temple qui passait pour une des merveilles du monde. » Cela s'applique probablement au temple de Jupiter qui est encore debout. Mais à qui faut-il attribuer la construction des autres monuments, surtout de ce temple du Soleil, qui diffère essentiellement par

sa disposition du plan ordinaire des temples romains?

Le temple de Jupiter et celui dont il ne reste que six colonnes portent l'empreinte irrécusable de la décadence de l'art. Ils étonnent les yeux par leurs dimensions, au lieu de satisfaire le goût et la raison par de sages proportions qui unissent la grâce à la solidité; le fini d'exécution y est remplacé par la profusion des ornements, et la qualité des matériaux par la grandeur des blocs. Partout on retrouve l'effort d'imagination et l'élégance exagérée d'un peuple qui dégénère.

Quant aux statues qui remplissaient les niches et les tabernacles, on ne peut juger de leur beauté que par de vagues inductions, car il n'en existe pas le moindre vestige. Macrobe, dans ses *Saturnales*, décrit une statue d'Héliopolis : elle était d'or, et représentait Jupiter avec une figure sans barbe, tenant d'une main le fouet de Phébus et de l'autre la foudre avec des épis de blé. Cela peut expliquer la disparition totale des statues : les Bédouins qui ont renversé les colonnes pour en tirer un morceau de fer n'étaient pas gens à faire grâce à des statues d'or et d'argent.

A l'époque des croisades, les ruines de Balbek devinrent une importante position militaire; c'est alors que l'on construisit le mur d'enceinte et les deux tours carrées percées de longues meurtrières, surmontées de créneaux et construites avec des matériaux empruntés aux temples. De cette forteresse il reste une seule chambre intacte et beaucoup de pierres sur lesquelles les voyageurs écrivent leurs noms (1).

La ville d'Héliopolis, qui paraît avoir été une des plus grandes cités de la Syrie, était encore très-considérable du temps des califes, sous le nom de Balbek, traduction arabe de son nom grec. Lorsque Robert Wood la visita, elle renfermait cinq mille habitants. Aujourd'hui la ville du Soleil est tout à fait déchue; ce n'est plus qu'un amas de tristes masures habitées par quelques centaines de paysans de la religion grecque, régis par un évêque. On distingue encore autour d'elle les restes de murs qui l'ont entourée au moyen âge; ils s'élèvent sur la colline qui domine le village, traçant un long sillon de débris, puis viennent des deux côtés rejoindre la citadelle.

« Sous cet heureux climat, dit M. Charles Reynaud, les nuits sont aussi claires que les jours. A peine un léger crépuscule, semblable à un voile de brume transparente, s'étend-il sur la plaine après le coucher du soleil. La lune monte lentement dans un ciel blanchâtre, tant il est lumineux. C'est le moment le plus favorable pour contempler les ruines à quelque distance. Dans ce demi-jour vaporeux, il ne reste plus de traces des mutilations que la main des hommes et l'œuvre du temps ont exercées sur ces monuments. Cette petite colline couverte de temples sort resplendissante du sein de la nuit; les rayons de la lune et le mouvement des ombres animent les colonnes et leur rendent l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté. Tout se tait dans le pauvre village; les paysans sont rentrés dans leurs maisons, et le silence de la nuit n'est interrompu que par le bêlement plaintif des chèvres ou le hennissement des chevaux. L'esprit dégagé de toute pensée étrangère peut oublier un instant les misères de la moderne Balbek, pour rêver toutes les splendeurs d'Héliopolis. »

(1) Nous trouvons, au sujet de ces inscriptions, une note assez curieuse dans le journal inédit d'un voyage en Syrie que fit M. Maxime du Camp en 1850 : « A Balbek, c'est une frénésie, et ce n'est pas sans un sentiment de joie que j'ai retrouvé le *Carlo Vidua, Italiano, 1820*, que j'ai vu dans *tous* les temples d'Égypte et de Nubie, et qui doit se reconnaître dans quelques-unes de mes épreuves. Partout son nom, entaillé de plusieurs pouces, est gravé avec une netteté et une habileté remarquables. Par Botta, à Jérusalem, nous avons appris sa fin; il est tombé dans un volcan à Java, sans doute au moment où il écrivait son nom quelque part, ou peut-être se sera-t-il précipité dans le cratère de désespoir de n'avoir pas pu y écrire son nom. »

DEVISES FRANÇAISES

ADOPTÉES EN ANGLETERRE PAR LES FAMILLES NOBLES, LES CITÉS, LES ASSOCIATIONS PUBLIQUES, &c.

A fin. Devise d'Airlie; comte.
A jamais. James.
A la volonté de Dieu. Strickland, baronnet.
A ma puissance. Stamford, comte.
A ma vie. Lievre; ordre de l'Épi de blé et de l'Hermine.
A tout pourvoir. Oliphant.
Agincourt..... Wodehouse, baronnet; Lenthall, d'Oxon; Berks Waller, baronnet.
Aides, Dieu! Mill, baronnet.
Aimez loyauté. Winchester, marquis; Bolton, baron; Cowan, baronnet; Paulet, baronnet.
Ainsi et peut-estre meilleur. Rolleston du château de Watnall, etc.
Attendez-vous (Attendez patiemment). Boyes.
Au bon droit. Egremont, comte; Wyndham de Cromer; Wyndham de Dinton.
Au plaisir fort de Dieu. Mount Edgecumbe, comte.
Autre n'auray. Ordre de la Toison d'or.
Avance. Portmore, comte.
Avancez. Hill, baron; Hill, baronnet; Chambers.
Avancez et archez bien (tirez bien). Swinnerton de Butterton.
Avant! (En avant!) Stewart, baronnet.
Avis la fin (Considère la fin). Ailisa, marquis; Keydon.
Ayez prudence. Biss.
Aymez loyaulté. Winchester, marquis; Bolton, baron; Towan, baronnet.

Bon fin. Graham de Fintry.
Bonne et belle assez. Bellasyse.
Boulogne et Cadiz. Heygate, baronnet.
Boutez en avant. Barry.

Caen, Cressie, Calais. Radclyffe de Fox Denton.
Chacun le sien. Bourke.
Comme je fus. Ward, baron.
Comme je trouve. Ormonde, marquis; Butler, baronnet.
Constante et ferme. Osbaldeston.
Constant. Gray.
Constant en tout. Standish de Duxbury.
Contentement passe richesse. Bowyer, baronnet.
Courage! Cumming, baronnet; Gordon, baronnet; Downie; Hillson; Turnbull; Cummin.
Courage à l'Écosse. Spense ou Spenser.
Courage et espérance. Histow de Springfield-Lodge.
Courage sans peur. Gage, vicomte.
Craignez honte. Portland; Weston; Dillroyn de Burrough Lodge.

De bon vouloir servir le roi. Tankerville; Grey, comte; Grey, baronnet; Gray; Grey de Northumberland.
De Dieu est tout, et de Dieu tout. Mervyn; Beckford de Fonthill.
Débonnaire. Bethume, baronnet; Bethume de Balfour; Lindsay.
Demeure pas la vérité. Mason.
D'en haut. Whitefoord.
De tout mon cœur. Boileau, baronnet.
De tout mon cœur. Pollen de Little-Book-Ham.
Devant si je puis. Mainwaring, baronnet; Mainwaring de Whitmore; Mainwaring d'Oteley-Park; Scroope de Danby.
Dieppe. Harvey.
Dieu aidant. Balfour.

Dieu aide au premier chrétien et baron de France. Ordre du Chien et du Coq.
Dieu avec nous. Berkeley, comte; Segrave, baron; Berkeley de Spetchley et Cotheridge.
Dieu ayde. Mountmorres, vicomte; Frankfort de Montmorency, vicomte.
Dieu défend le droit. Spencer, comte; Churchill, baron; Spencer Blenkinsop; Letaon.
Dieu donne. Colpoys.
Dieu est ma roche. Roche.
Dieu est mon aide. Band de Wookey-House.
Dieu et ma patrie. Marton de Capernwray.
Dieu et mon droit. Le souverain d'Angleterre.
Dieu et mon pays. M'Kirdy.
Dieu me conduise. Delaval.
Dieu pour la tranchée, qui contre? Le Poer Trench.
Dieu pour nous. Fletcher, Peters.
Droit. Tunstall.
Droit et avant. Sydney, vicomte.
Droit et loyal. Huntingfield, baron.
Droit et loyauté. Vanneck.

En bon espoir. Nicholas de East-Looe.
En bon foy. Chadwick.
En Dieu est ma fiance. Luttrell-Olmius.
En Dieu est ma foy. Legh-Keck de Staughton-Grange; Staunton.
En Dieu est mon espérance. Gerard, baronnet; Walmsley.
En Dieu est tout. Wentworth, baronnet; Conolly de Castletown.
En Dieu ma foy. Staunton de Longbridge; Manleverer d'Arncliffe.
En Dieu ma foi. Favill.
En la rose je fleurie. Richmond, duc.
En parole je vis. Legge.
En suivant la vérité. Portsmouth, comte.
En vain espère qui ne craint Dieu. Janssen.
Endure fort. Lindsay.
Espérance. Wallace.
Espérance en Dieu. Northumberland, duc; Beverley, comte; Prudhoe, baron; Bullock.
Essayez. Zetland, comte; Dundas, baronnet; Dundas de Dundas; Bruce Dundas de Blair-Castle; Dundas de Barton-Court.
Essayez hardiment. Dundas.
Et Dieu mon appui. Hungeford, de Dingley-Park.
Et juste et vrai. Wray; Wray de Kelfield.

Faire mon devoir. Roden, comte.
Faire sans dire. Ilchester, comte; Fox de Grove-Hill.
Fais qui doit, arrive qui pourra. Cure de Blake-Hall.
Faut être. Mumbee.
Fidèle. Roupell.
Fidélité est de Dieu. Powerscourt, vicomte.
Force avec vertu. Leigh de West-Hall, près High-Leigh; de Leatherlake.
Forte en loyauté. Dacre.
Fortune de guerre. Chute.
Fortune le veut. Chaytor, baronnet.
Foy. Gilpin.
Foy en tout. Yelverton.
Foy est tout. Ripon, comte.
Foy pour devoir. Somerset, duc.
Foy, roi, droit. Lynes de Tooley-Park.
Frappe fort. Wodehouse; Woodhouse.

Garde. M'Kenzie.
Garde bien. Carrick.
Garde le roy. Lane de King's Bromley.
Gardez. Cave, baronnet.
Gardez bien. Elington, comte; Montgomery de Stanhope, baronnet.
Gardez l'honneur. Hammer, baronnet.
Gardez la foy. Kensington, baron; Poulett, comte.
Guarde la foy. Rich.

Haut et bon. Doneraile, vicomte; Saint-Leger.
Honi soit qui mal y pense. Ordre de la Jarretière.
Honneur et patrie. Ordre de la Légion d'honneur.
Honneur sans repos. Montgomery.

Immobile. Grant.
Impromptu. Dunbar de Mochrun.
Inébranlable. Acland de Devon, baronnet.

La suite à une autre livraison.

On trouve dans les règlements de bienfaisance des fabriques et confréries du dix-huitième siècle, ces pensées, réduites en aphorismes par le docteur J.-F. Payen :

— La charité est la base de la religion chrétienne.

— Le travail est la source de toute moralité.

— Le secours à domicile est une école de charité pour les riches; une école de dévouement, d'économie, de vertus domestiques pour les pauvres.

— Ce qu'il y a d'incomplet, d'intermittent dans le secours des bureaux de charité, est une prime à la prévoyance. Cela entretient l'activité et oblige l'assisté à se ménager quelques ressources. L'idée de l'hôpital, au contraire, détruit tout projet d'économie, exclut toute pensée d'avenir.

— Le bien fait sans discernement entretient l'oisiveté; il engendre le mensonge, la fraude, les artifices de toute nature.

— Le mauvais pauvre met tout à prix, jusqu'à la vertu.

— Les secours mal appliqués créent et perpétuent les mauvais pauvres.

— La charité, étant d'obligation religieuse, n'humilie pas celui qui reçoit : celui qui donne assiste comme frère d'égale origine, comme enfant d'un même père.

LES POISSONS ROYAUX.

Voici ce que l'on lit à l'article 1er, titre VII, des ordonnances de marine publiées au temps de Louis XIV : « Déclarons les dauphins, esturgeons, saumons et truites, être poissons royaux, et en cette qualité nous appartenir, quand ils sont trouvez *(sic)* échoués sur les bords de la mer, en payant les salaires de ceux qui les auront rencontrez et mis en lieu de sécurité. » Suit une appréciation au point de vue zoologique et gastronomique des espèces désignées plus haut, dans laquelle le rédacteur de ce livret se plaît à rappeler à ses lecteurs « que les dauphins aiment les hommes. » Et l'on demandait naguère à quoi pouvaient servir des notions, même superficielles, d'histoire naturelle !

LA PAVIOLA.

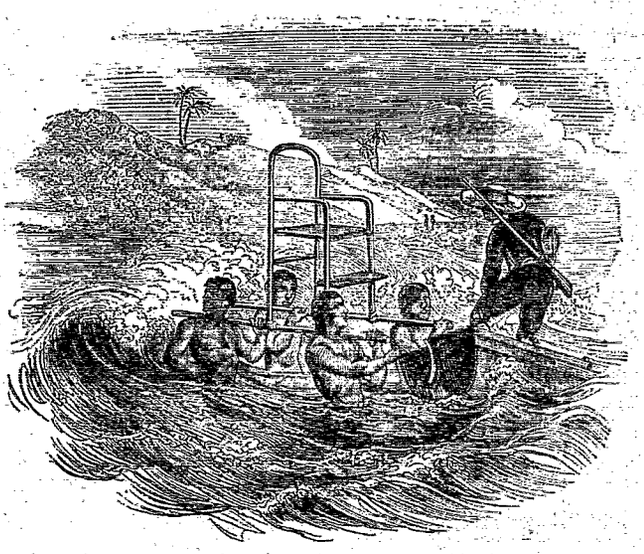
On donne ce nom à une espèce de chaise gigantesque ayant à peu près l'apparence de celles sur lesquelles s'assoient les enfants pour se maintenir convenablement à table. La paviola n'est guère usitée, au Brésil, que sur les rives abruptes et sablonneuses du Ciara, vaste prò-

vince dont le nom nous est bien peu familier en France.

Quatre hommes, appartenant presque toujours à la race mêlée des mulâtres, des noirs et des Indiens, se chargent d'aller au-devant des voyageurs, en portant sur leurs épaules ce singulier véhicule; ils s'arrangent de manière à présenter à peu près la même taille. De bonne heure ils se sont habitués à marcher d'un pas ferme au milieu des vagues, et la turbulence des flots ne les trouble jamais; il arrive cependant parfois que des vagues formidables passent au-dessus de leurs têtes et les cachent complétement aux yeux du passager, très-peu rassuré, qui doit bientôt se confier à eux; ils n'en continuent pas moins leur promenade aquatique avec un sang-froid impassible. Arrivés près de l'embarcation où se tient le voyageur qu'ils viennent chercher, les deux porteurs qui marchent en avant la saisissent d'une main ferme, et l'on peut grimper alors sur la paviola. En dépit de la hauteur du siége sur lequel on doit se maintenir, une rosée maritime très-intense vous atteint plus d'une fois; mais, comme le fait observer le révérend Daniel Kidder (1), qui effectua son débarquement au Ciara sur ce trône rustique, on doit se trouver encore heureux de ne point faire un plongeon au milieu du ressac. D'ailleurs le soleil et le vent ont bientôt séché vos vêtements.

Pour bien des lecteurs, la contrée où l'on aborde d'une manière si étrange est un pays complétement inconnu. Enchâssé entre les régions les plus fertiles du monde, le Ciara, avec ses quatre-vingt-dix lieues de long sur une profondeur à peu près égale, offre cependant plusieurs caractères curieux à examiner, caractères qui le rapprochent des régions les moins favorisées de l'Afrique. C'est peut-être aujourd'hui la province du Brésil qui renferme comparativement le plus grand nombre d'indigènes. La raison en est fort simple : ces malheureux ont gagné, dès le dix-septième siècle, les terres sablonneuses que la culture des Européens n'envahissait pas encore, et la difficulté même de peupler ce pays a fait qu'ils ont pu s'y maintenir. Dès les premiers temps, un Français, M. de Bombille, avait fait une alliance étroite avec l'un de leurs chefs, que les Portugais désignaient sous le nom de *Melredondo* (la Ruche ronde), qui faisait sa demeure dans les montagnes d'Ybiappaba. Le donataire du pays, Pedro Coelho, après avoir évincé le premier occupant, prétendit fonder dans le Ciara ce qu'il appelait la *Nouvelle-Lisbonne;* mais les Indiens le forcèrent de s'éloigner à son tour. A partir de 1632, et lors des guerres de la Hollande, ce pays fut le théâtre de nombreuses actions militaires, et les *Petiguaras,* littéralement les Buveurs de tabac, peuplade indomptable, que les jésuites étaient parvenus à civiliser, s'unissant aux *Tabajaras* (les Seigneurs de la terre), commencèrent une foule d'exploits mémorables dont le souvenir ne s'est pas éteint. Leur chef, Cameran, devint même alors l'Indien le plus héroïque qui se soit jamais illustré dans les fastes du Brésil.

L'histoire du Ciara n'est, à vrai dire, ensuite, que l'histoire des sécheresses horribles par lesquelles ce malheureux pays est habituellement désolé, et qui en déciment la population, malgré les efforts du gouvernement pour venir en aide à tant de malheureux (2). Dans les parties arrosées le terroir est néanmoins d'une fertilité admirable. On a proposé deux choses qui pourraient remédier aux maux dont l'intérieur est surtout affligé : c'est, d'une part, l'introduction du chameau dans ses plaines arides, et de l'autre, le percement, sur plusieurs points, de puits artésiens. La province entière ne possède que cinq fleuves, dont le Jaguaribe est le seul navigable. Ces fleuves divers, et les rares flaques d'eau dont le pays est parsemé, renferment un étrange ennemi de l'homme : c'est une petite raie, armée d'une sorte d'éperon sous la queue, et dont la piqûre serait, dit-on, mortelle, si on ne la cautérisait pas immédiatement. Heureusement cet hôte dangereux inquiète rarement les nageurs; il se tient dans la vase, au fond des eaux. Le mot Ciara exprimait, chez les Indiens, le cri assez monotone d'une sorte de perruche que l'on appelle le *jandaya.*



Manière de débarquer au Ciara. — La Paviola.

(1) *Sketches of residence and travels in Brazil, embracing historical and geographical notices of the empire.* London, 1845, 2 vol. in-8, fig.

(2) En 1792 commença une sécheresse qui dura quatre ans, et qui fit périr tous les animaux domestiques. La population de sept paroisses fut contrainte de déserter, sans qu'il restât dans les villages un seul individu. Ces désastres se sont renouvelés de nos jours.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

L'AQUARIUM,

AU JARDIN DES PLANTES DE PARIS.

LA VICTORIA REGINA.



L'Aquarium du jardin des Plantes. — Dessin de Freeman.

L'aquarium récemment construit dans une serre nouvelle du jardin des Plantes n'a pas moins de 12 à 13 mètres en longueur sur 7 en largeur; c'est le plus grand des bassins de ce genre que l'on connaisse. Destiné particulièrement à la culture des plantes hydrophites des régions chaudes, il est rempli d'eau à une température constante qui ne descend pas au-dessous de 25 degrés. A cette température, il est possible d'y cultiver les végétaux aquatiques même des parties les plus chaudes du Sénégal. L'intérieur est composé de gradins qui permettent d'y assortir les plantes par différentes

grosseurs. L'un des gradins a 36 centimètres d'eau et entoure la pièce; le suivant a 77 centimètres d'eau; celui qui est le moins élevé en a près de 95 centimètres. Un grand nombre de plantes curieuses ou rares sont dès aujourd'hui cultivées dans ce vaste bassin. Nous y avons admiré particulièrement : le souchet à papier, qui fournissait le papyrus aux anciens; le *Pontederia crassipes*, dont les feuilles renflées se tiennent sur l'eau au moyen de la base élargie de leurs pétioles; le *Desmanthus natans*, espèce de sensitive d'eau des parties chaudes du Sénégal, et qui est très-rare; le *Ceratopteris thalictroides*, fougère de Cayenne qui ne croît que dans l'eau; le *Colocasia antiquorum* ou colocase d'Égypte, et surtout de nombreux *Nymphæa* à taille gigantesque.

L'*Euryale ferox*, des mers de la partie australe de la Chine, étend sur la surface de l'eau ses larges feuilles dont quelques-unes ont jusqu'à 1 mètre de diamètre; elles sont d'un beau bleu en dedans, et leurs nervures très-saillantes sont munies d'épines aiguës, ce qui a sans doute fait donner à la plante le nom qu'elle porte. Deux *Nymphæa* bleus aux riches corolles, l'un originaire des mers des Indes et l'autre des bords du Nil, répandent dans l'air un suave parfum. Le *Nymphæa* denté, de la Sénégambie, placé un peu plus loin, pourrait lutter avec avantage, de grandeur et d'éclat, avec les espèces précédentes de la même famille. Sa fleur est blanche, avec étamines d'un jaune d'or; mais, fleur modeste ou mystérieuse, elle ne s'ouvre que pendant la nuit. Le *Nymphæa* gigantesque de la Nouvelle-Hollande tropicale élève avec plus de hardiesse sa magnifique fleur, la plus grande connue des espèces de ce genre; il est voisin d'un autre *Nymphæa* que distingue sa couleur d'un rouge vif; cette dernière fleur est une hybride obtenue du *Nymphæa* denté et du *Nymphæa* rouge par un savant horticulteur de Gand, M. Van-Houtte; mais, comme le *Nymphæa* denté, elle ne fleurit que pendant la nuit.

Au milieu de ces riches et nombreuses espèces de *Nymphæa*, vers le centre du bassin, on remarque le *Nymphæa* reine, la *Victoria regina* (1). Majesté de port, grandiose des proportions, élégance des formes, richesse de coloris, suavité de parfum, rien ne manque à cette fleur. On ne saurait voir rien de plus varié de forme et de structure que ses feuilles, qui offrent à la fois toutes les différentes phases de leur développement. Ici, ce ne sont que des masses brunes sous forme de barques, comme cerclées sur leurs flancs et leur carène de côtes saillantes armées de piquants; ces feuilles ne sont encore que rudimentaires. Plus loin, d'autres, un peu plus âgées, ont déroulé leurs flancs, dépouillé leur couleur terreuse, et se sont ornées de reflets pourprés à travers leur substance de plus en plus délicate et translucide; puis, étalées en larges soucoupes aux bords gaufrés, à surface comme ciselée en cônes mousses et saillants, d'autres nagent avec grâce auprès de la fleur. Plus loin encore (car les feuilles s'écartent d'autant plus de la tige mère qu'elles sont plus développées), au lieu d'une soucoupe à larges bords, paraît un disque circulaire à pourtour régulièrement relevé en rebord étroit, à surface symétriquement bosselée de rugosités qui rappellent les circonvolutions cérébrales, et sur lesquelles des teintes d'un pourpre vineux, rehaussées d'un fin réseau de carmin, effacent le vert jaunâtre du fond; le dessous du bord relevé se détache comme une bande uniforme de rouge violet : c'est la feuille parvenue à la période brillante de sa jeunesse. Sur un autre point, elle a pris encore un autre aspect : son bord n'est plus aussi relevé; les rugosités de la surface, en s'affaissant, ont fait place à des aréoles quadrangulaires, dessinées par des veinules, et qui s'étendent en lignes rayonnantes du centre aux bords, dans la direction des nervures principales et de leurs bifurcations successives. Aux teintes vineuses a succédé le vert gai, d'abord avec des espèces de pommelures dues à des tons alternativement clairs et foncés, toujours du velouté le plus moelleux. C'est le caractère de la maturité parfaite, de l'apogée de vigueur et de croissance. A cette époque, la feuille a pris son complet développement, ses proportions sont devenues énormes; on a vu de ces feuilles qui ne mesuraient pas moins de 4m,75 de tour.

Les fleurs apparaissent plus tard une à une; un calice commence à poindre hors de l'onde; bientôt il surgit en entier, flottant dans l'attitude réclinée que lui fait prendre son propre poids; au troisième jour, même position, mais déjà les bords de ses quatre valves se détachent en bandelettes blanches sur la teinte pourprée du bouton; ce n'est là que le prélude du complet développement, qui va commencer au crépuscule. A ce moment, le bouton ouvre d'abord une de ses valves, puis une seconde, puis un pétale, puis la troisième valve, puis d'autres pétales; les blanches languettes se détachent et s'étalent en rose; d'autres plus internes les suivent; dans le centre seulement quelques pétales restent fermés; un parfum délicieux se répand dans l'atmosphère.

Ainsi s'écoule la première nuit : dès le matin, les pétales se referment; ils s'abritent même sous les valves coriaces du calice, comme si les feux du jour devaient ternir leur pure blancheur. Alors tout rentre dans le repos. Avant le retour du crépuscule, la fleur de nouveau se réveille. La corolle s'étale en coupe, puis en large cloche évasée dont les bords reposent sur l'onde; le cercle interne des pétales encadre un globe rose qui ferme encore son sein; mais, à son tour, cette dernière barrière s'entr'ouvre; ses arceaux se dressent en dentelures de couronne, et la fleur est dès lors dans son plus complet développement.

Hænke avait rencontré cette plante, vers l'année 1801, dans la province bolivienne de Moxos; elle fut retrouvée au même lieu, en 1833, par M. Alcide d'Orbigny; une année auparavant, elle avait été pareillement signalée par Pœppig à Égra; quatre ans plus tard, Schomburgk la rencontra sur la Berbice, dans la Guyane française. C'est par les soins de ce dernier voyageur que des dessins coloriés et une description détaillée furent envoyés en Europe, et donnèrent lieu à la création de l'espèce nouvelle, sous le nom de *Victoria regina*.

On se rappelle encore la sensation que cette magnifique plante excita chez les botanistes lorsque Lindley en publia la description; plusieurs essais eurent lieu immédiatement pour l'introduire et la cultiver dans les serres d'Europe. Ces tentatives ne furent pas d'abord couronnées de succès; en 1849, des Anglais, résidant à Georgestown (Demerara), eurent idée d'envoyer au jardin de Kew des graines dans de petites fioles d'eau pure; une partie de ces graines arrivèrent dans un état parfait de conservation et toutes prêtes à germer. Dès ce moment, la *Victoria* fut acquise à l'Europe. Le 23 mars 1849, six plantes prospéraient à Kew; l'une d'elles, reçue à Chastworth (chez le duc de Devonshire), le 3 août, y montra, trois mois après (8 novmbre), sa première fleur. Ce fut un événement en horticulture. La plante merveilleuse fut alors décrite et figurée cent fois; nous nous rappelons une gravure du *London illustrated news* qui la représentait avec l'un de ses pavois flottants, supportant une jeune fille de neuf ans.

(1) Le *Magasin* a donné, en 1838, p. 294 et 295, deux gravures de la *Victoria regina*, l'une de la plante dans son ensemble, et l'autre d'une feuille isolément. Le texte qui accompagne ces gravures décrit sommairement les principaux caractères de la fleur; mais à l'époque où l'article fut publié, cette plante remarquable n'était encore connue que par les récits des voyageurs, l'espèce n'avait pas encore été établie, et elle n'avait pas été cultivée en Europe. Nous complétons aujourd'hui, d'après l'étude que nous avons pu faire de la plante elle-même au jardin des Plantes, les détails de notre première description.

Cependant aujourd'hui cette célèbre plante n'existe encore, en Europe, que dans quelques serres privilégiées; sa culture entraîne de grands frais; elle exige un bassin d'eau chaude dont l'étendue soit en rapport avec ses larges proportions. L'aquarium nouvellement construit au jardin des Plantes en a offert cette année un magnifique exemplaire qui a donné plusieurs fleurs, et que de nombreux visiteurs sont venus admirer. Il avait été semé de graine; il a complétement prospéré, grâce aux avantages du local, grâce surtout aux soins éclairés du jardinier spécialement chargé de ce département des serres au jardin des Plantes.

Nous avons dit que la *Victoria regina* était originaire de l'Amérique méridionale; son habitat paraît assez étendu dans cette vaste région. La ville de Santa-Anna, dans la province de Moxos, où elle fut observée pour la première fois, est située entre les 13e et 14e parallèles de latitude sud. C'est sa limite la plus méridionale; on la cherche en vain plus loin au sud, dans le département de la Santa-Cruz de la Sierra. Le docteur Weddell l'a rencontrée vers la même latitude dans le Brésil. Elle croît vraisemblablement dans un grand nombre de ces immenses lacs qui se trouvent entre les rivières Mamoré, Béni et les Amazones, partie centrale du continent encore peu connue. Les Indiens la connaissent parfaitement. Les Moinas ou indigènes de Santa-Anna lui donnent le nom de *Morinqua*. Les Cayababas, leurs voisins, qui habitent la ville de la Exaltacion, la connaissent sous celui de *Dachocho*. Elle croît dans des eaux profondes de 4 à 5 pieds, et là ses feuilles et ses fleurs se succèdent rapidement. Chaque individu émet rarement plus de quatre ou cinq feuilles à la fois sur l'eau, même dans les parties où ils sont le plus nombreux, et dont ils couvrent parfois la surface, de façon qu'une feuille touche l'autre. On ne la rencontre dans aucune rivière sujette à se gonfler immensément ou à décroître dans les mêmes proportions. Les lagunes, étant peu susceptibles de varier dans la hauteur de leurs eaux, sont les endroits où elle se développe dans toute sa grandeur et dans toute sa beauté. Elle paraît se plaire dans les parties des eaux entièrement exposées aux rayons du soleil, et elle ne croît point dans celles sur lesquelles les arbres jettent de l'ombre.

JUSTUS MŒSER.

Les écrits de Justus Mœser sont peu connus en dehors de l'Allemagne; cependant ils méritent de l'être par le bon sens naturel et vigoureux, le style original et la profonde moralité qu'ils renferment. « Le but de Mœser, » dit judicieusement mistress Austin, à qui nous empruntons cette notice, « fut plus élevé que celui des écrivains ordinaires: il ne chercha pas à satisfaire sa vanité et à conquérir une renommée d'auteur, il eut en vue le progrès et le bonheur des classes laborieuses de la société, et s'efforça de faire comprendre au peuple ses véritables intérêts. »

Né en 1730, à Osnabrück, ville importante du Hanovre, d'un père qui avait rempli de hauts emplois dans le gouvernement du pays, il donna de bonne heure des preuves de grands talents. Il étudia les lois à Iéna et à Gœttingue; mais le livre de la vie humaine fut son étude favorite. Comme homme d'affaires, il se montra le défenseur zélé et capable des opprimés. On le vit, seul, résister à la volonté arbitraire du gouverneur d'Osnabrück. En 1747, la confiance de ses concitoyens l'éleva à l'honorable fonction d'avocat de la patrie *(advocatus patriæ)*, et l'assemblée des états le nomma secrétaire et syndic de l'ordre des chevaliers. Durant les troubles de la guerre de sept ans, la noblesse de son caractère fut mise à l'épreuve; elle lui assura le respect du duc Ferdinand de Brunswick. Il passa huit mois à Londres à arranger l'affaire des subsides que devait fournir l'Angleterre, et le séjour qu'il fit en ce pays augmenta beaucoup ses connaissances pratiques. Durant toute la minorité du prince anglais qui, en 1761, fut nommé évêque protestant et souverain d'Osnabrück, il fut de fait, quoique non nominativement, conseiller en chef du régent. Sa grande intelligence des affaires, sa franchise et son intégrité parfaite, le mirent à même, au milieu des conflits qui s'élevèrent entre le souverain et les états, de les servir également tous les deux sans encourir le moindre reproche. Après avoir été six ans justicier de la cour criminelle d'Osnabrück, il se démit de cet emploi pour remplir celui de référendaire privé du gouvernement. Il garda ce poste jusqu'à sa mort, qui arriva le 7 janvier 1794. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

On trouve dans la vie de Gœthe un beau passage à son sujet. Voici de quelle manière en parle l'illustre poëte:

« Les petits écrits ou articles de cet homme admirable, relativement aux matières d'intérêt social et politique, ont été imprimés il y a quelques années dans le journal d'Osnabrück, et m'ont été signalés par Herder, qui ne souffrait pas qu'aucun mérite passât inaperçu. La fille de Mœser s'occupe maintenant à les recueillir. Ils ont tous été conçus dans un même esprit, et ils se distinguent par une profonde connaissance de la condition des classes basses et moyennes, je dirai plus, de l'édifice entier de la société. L'auteur, avec un esprit libre de tout préjugé, analyse les relations des diverses classes les unes avec les autres et celles qui existent entre les villes et les villages du pays. Les revenus et les dépenses de l'État, les avantages et désavantages des différentes branches de l'industrie, sont exposés par lui de la façon la plus nette, ainsi que les us et coutumes du vieux temps, qu'il compare avec l'âge nouveau. L'organisation interne d'Osnabrück, et ses rapports avec les autres contrées, particulièrement avec l'Angleterre, sont établis avec la même clarté, et il en montre justement les conséquences. Quoique Mœser appelle ses articles *Fantaisies patriotiques*, ce sont des écrits pleins de vérités pratiques. Comme la famille est la base de l'édifice social, c'est à elle principalement qu'il consacre son attention. Soit d'une manière sérieuse, soit d'une manière enjouée, il traite de tous les changements survenus dans les usages, les habitudes, les costumes, le régime, la vie intérieure et l'éducation. Il faudrait faire un inventaire de chaque incident de la vie sociale si l'on voulait épuiser les sujets qu'il touche; et quel inimitable coup de pinceau! C'est un véritable homme d'affaires qui parle au peuple au moyen d'un journal, et qui veut rendre intelligibles à tout le monde les intentions et les projets d'un gouvernement sage et bienveillant; et cela il le fait, non pas avec un style purement didactique, mais avec une variété de formes que nous appellerons presque de la poésie, et qui mérite certainement le nom de rhétorique dans le meilleur sens du mot. Toujours maître de son sujet, il a l'art de donner les couleurs de la vie aux choses les plus sérieuses. Il prend souvent un masque, tantôt l'un, tantôt l'autre; il parle aussi en son propre nom avec une ironie gaie et légère. Plein de vigueur et de vérité, il va quelquefois même jusqu'à la rudesse et la grossièreté. En tout cas, son ton est si juste et si bien approprié au sujet, qu'il est impossible de ne pas admirer le bon sens, la facilité, la clarté, le goût et l'originalité de l'écrivain. Enfin, par le choix de ses sujets, la parfaite connaissance qu'il en a, ses vues larges, sa touche juste et savante, sa profonde et joyeuse humeur, je ne le puis comparer qu'à Franklin. »

On ne peut rien ajouter à cette magnifique description

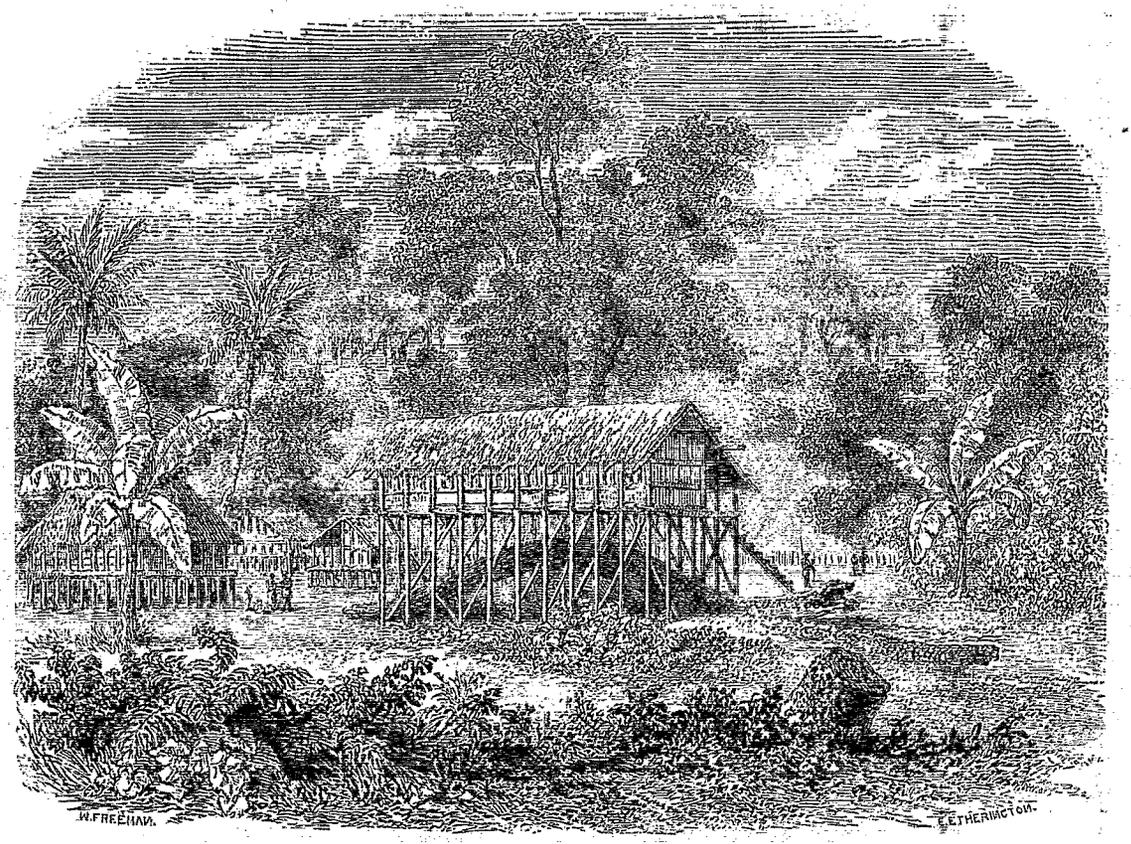
des *Fantaisies patriotiques* de Mœser. Il reste à dire que son *Histoire d'Osnabrück* est également remarquable par les connaissances exactes d'antiquaire qu'il y a déployées. Il a laissé plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels se trouvent une tragédie, une lettre adressée à Jean-Jacques Rousseau, et une défense de la langue et de la littérature allemandes en réponse à Frédéric le Grand.

Le morceau que nous donnerons, dans notre prochain article, comme un *spécimen* de sa manière en ce qu'elle a de fin et de délicat, est tiré des *Fantaisies patriotiques*. Il touche un des points les plus importants de la vie humaine, les années qui viennent après le mariage. Le lecteur pourra voir combien Mœser a montré de bon sens là où trop souvent, par malheur, on en rencontre si peu.

La fin à une autre livraison.

HABITATIONS GAULOISES SUR LES LACS.

La sécheresse et le froid soutenu de l'hiver dernier ayant amené un ralentissement extraordinaire dans le mouvement des eaux qui alimentent les lacs des Alpes, le niveau de ces bassins s'est, sur quelques points, considérablement abaissé et a mis ainsi de nouveaux rivages à découvert. Ces terrains,



Village papou, sur pilotis, dans la Nouvelle-Guinée. — Dessin de Freeman, d'après Dumont d'Urville (1).

qui n'avaient peut-être jamais vu le jour ou qui du moins ne l'avaient probablement pas vu depuis des siècles, ont offert aux archéologues des mines fécondes et fort inattendues. Des masses de pilotis qui s'étaient déjà laissé soupçonner dans la profondeur des eaux ont attiré dès l'abord l'attention; et en fouillant entre leurs interstices, on a mis la main sur divers objets des plus anciens et des plus instructifs.

Deux localités, situées l'une sur le lac de Zurich, l'autre sur le petit lac de Bienne, ont été particulièrement explorées avec des soins tout à fait louables; et il en est résulté des renseignements extrêmement précieux sur les mœurs et l'état de civilisation des anciens Helvètes. Ces deux localités paraissant se rapporter soit à des peuplades inégalement riches, soit plutôt encore à des époques différentes de l'antiquité celtique, nous exposerons successivement ce qui les concerne. Comme il ne s'agit ici d'autre chose, toute considérable que soit cette chose aux yeux de l'archéologie, que d'une question de mobilier, la méthode la plus claire et la plus convenable se réduit tout simplement à donner des inventaires succincts des pièces les plus essentielles.

(1) Voici ce que dit Dumont d'Urville : « Les habitants de Doréi sont distribués en quatre villages au bord de l'eau. Chaque village renferme de huit à quinze maisons établies sur des pieux; mais chaque maison se compose d'une rangée de cellules distinctes et reçoit plusieurs familles. Quelques-unes de ces maisons contiennent une double rangée de cellules séparées par un couloir qui règne dans toute leur étendue.

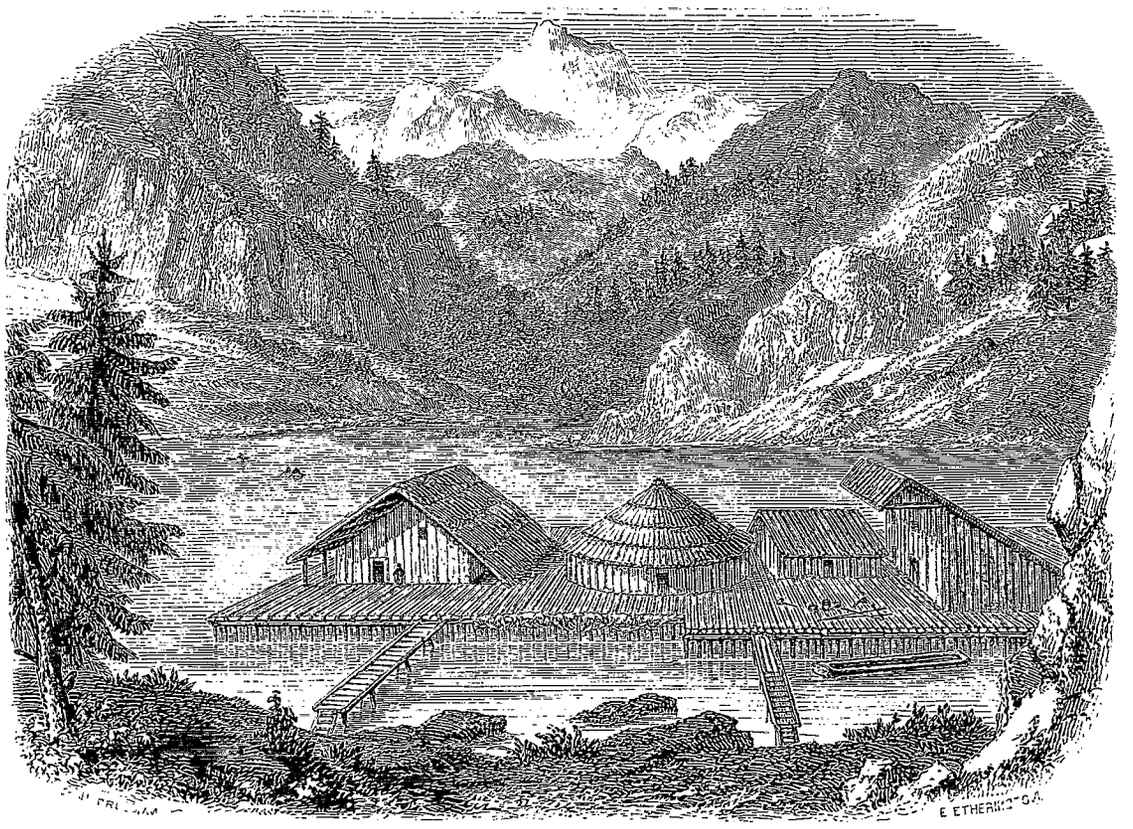
FOUILLES DU LAC DE ZURICH.

Dès le mois de janvier 1854, un établissement, dont on avait déjà eu quelque vague notion en 1829, commença à se mettre à sec près du village de Meilen. Il était indiqué par des têtes de pilotis. On s'empressa d'y appliquer des ouvriers. Sous une première couche d'argile sableuse d'un à deux pieds d'épaisseur, formée par les dépôts journaliers du lac, la pioche mit à découvert une seconde couche épaisse de près de 3 pieds, noircie par l'abondance des matières organiques en décomposition, et présentant entre les assemblages de pilotis une foule d'antiquités. Cette couche meuble reposait sur le fond primitif des eaux, formé d'argile sableuse comme la couche supérieure, exempt également d'antiquités, en

exceptant, bien entendu, les extrémités des pilotis qui venaient s'y enfoncer.

Ces pilotis sont de bois de chêne, de hêtre, de bouleau, de sapin, et sont assez menus comparativement à nos usages d'aujourd'hui, car leur diamètre ne dépasse guère quatre à cinq pouces. Ils sont rarement formés par un tronc entier, et proviennent la plupart de troncs fendus en trois ou en quatre quartiers. Tous sont aiguisés à leur extrémité soit par la hache, soit par le feu. Il est difficile d'estimer leur longueur primitive, car la partie qui s'élevait au-dessus de l'eau est détruite depuis longtemps : quelques fragments avaient plus de neuf pieds. La plupart étaient tellement décomposés qu'ils n'offraient plus aucune résistance, et se laissaient couper aussi facilement que de l'argile. Ils étaient distribués suivant des lignes parallèles au rivage, inégalement espacés, mais à une distance moyenne les uns des autres d'environ 18 pouces. L'ensemble de l'ouvrage a été reconnu sur une cinquantaine de mètres en avançant dans le lac, et sur une étendue de cent cinquante mètres environ.

Objets en pierres. Si intéressantes que soient par elles-mêmes ces constructions antiques, leur intérêt le cède à celui des objets trouvés dans le sol où elles sont implantées. On peut évaluer à plus d'une centaine le nombre des haches



Village gaulois sur pilotis, non loin du village de Meilen, au lac de Zurich. — Restauration d'après les découvertes de 1854. — Dessin de Freeman.

de pierre recueillies dans les fouilles, qui n'ont porté cependant que sur un petit nombre de mètres carrés. Ces instruments, très-différents de forme, le sont plus encore de grandeur : les uns ont jusqu'à sept pouces de long, tandis que d'autres n'ont guère qu'un pouce. Quant à la pierre dont ils se composent, les uns sont faits avec de la pierre dure du pays, les autres avec des roches qui ne se rencontrent qu'au loin, et il s'en est même trouvé qui sont faites avec une pierre bien connue des minéralogistes, le jade, dont jusqu'ici on ne connaît de gisement qu'en Orient : circonstance bien remarquable, puisqu'elle nous met sur la trace des relations des anciens habitants de la Gaule avec l'Orient, et devant laquelle on serait peut-être tenté de reculer si elle n'avait déjà été observée dans plusieurs autres localités, et notamment dans un tumulus celtique de Normandie, où se sont rencontrées des armes du même genre.

Non-seulement le nombre des haches, mais l'état plus ou moins avancé de fabrication dans lequel elles se présentent, ne peuvent laisser aucun doute qu'il n'y eût sur ce point une véritable manufacture de haches de pierre. Ce travail constituait peut-être une sorte d'industrie domestique qui occupait dans chaque famille les loisirs des jours d'hiver : C'était affaire de patience.

La suite à une autre livraison.

CHACUN A SON TOUR.

Surpris la nuit, non loin de Montpellier, par un orage violent, je me réfugiai dans l'auberge du premier village qui se trouva sur ma route. La mort d'un maigre poulet fut la conséquence immédiate de cette visite inattendue. La cuisinière mit l'animal décharné à la broche, et incontinent chercha à saisir un chien basset, lequel, introduit dans certain tambour d'assez grande dimension, situé sous le manteau de la cheminée, devait faire l'office de la combinaison de poids, de ressorts et de roues dentelées qu'on trouve aujourd'hui dans la plus humble cuisine, mais qui alors était, au midi de la France, une véritable rareté. Le basset refusa obstinément le rôle qu'on lui réservait; il ne

céda pas plus aux caresses qu'aux menaces et aux coups. Tant de ténacité, de résolution, de courage, attirèrent mon attention, et je demandai si le pauvre chien en était à son début. — Pauvre chien! me répondit-on avec dépit et brusquerie; si vous le plaignez, ma foi, il ne le mérite guère, car chaque jour ces scènes se renouvellent. Savez-vous pourquoi ce « beau monsieur » ne veut pas maintenant tourner la broche? C'est qu'il a décidé, dans sa tête, que lui et son camarade doivent se partager la besogne du rôtissage par parties précisément égales; c'est, je me le rappelle, qu'il a effectivement travaillé le dernier; c'est qu'il trouve dès lors « que ce n'est pas en ce moment son tour! »

Il y avait pour moi tout un monde dans les mots : « Ce n'est pas en ce moment son tour! » A ma prière, un valet d'écurie alla dans la rue chercher le second chien. Celui-ci montra une docilité exemplaire; le tambour rotatif le reçut, et il aurait bientôt conduit l'opération à son terme, si, voulant compléter l'expérience, je ne l'avais fait ôter après un certain temps pour soumettre à une nouvelle épreuve le chien récalcitrant. Le chien récalcitrant, « dont le tour était alors venu, » obéit au premier signe de la cuisinière, entra sans difficulté dans « le tournebroche rustique, » et y fonctionna comme l'écureuil dans sa cage.

« Ne résulte-t-il pas de là, ajoute à demi sérieusement la personne qui raconte cette anecdote (1), que les chiens peuvent avoir le sentiment du juste et de l'injuste, se faire une sorte de charte, et endurer des souffrances corporelles plutôt que de la laisser violer? »

Le nom de *mandarin* est inconnu des Chinois; il a été inventé par les premiers Européens qui ont abordé en Chine, et dérive probablement du mot portugais *mandar*, qui signifie ordonner, commander.

CAUSERIE GÉOGRAPHIQUE.

LES MEILLEURS ATLAS.

Voy. p. 21.

La France est, des trois pays cités au début de notre premier article, celui où les atlas de géographie se font le plus exclusivement en vue des colléges. C'est une nécessité que l'on s'explique aisément. En Allemagne, en Angleterre même, un recueil de cartes s'adresse au public, et est assuré d'un accueil honnête : en France, où le goût de l'instruction est malheureusement si peu répandu, il faut bien, faute d'un public suffisant, qu'un éditeur se réserve un débouché dans les établissements d'instruction secondaire. Le jour où cet état de choses changera, où un éditeur aurait à compter sur de nombreux clients, et non plus seulement sur des lycéens, voici le plan que l'on pourrait proposer pour un véritable *Atlas universel* destiné à remplacer Brué ou Lapie.

Quarante cartes à 1 franc, pouvant se vendre séparément. — Astronomie, 2 feuilles. — Géographie physique (glaciers, volcans, coupes géologiques, formation des alluvions modernes, etc., etc.), 1 feuille. — Mappemonde, 1 feuille. — Planisphère à projection Mercator (avec quelques notions climatologiques, zoographiques, etc.), 1 feuille. — Planisphère ethnographique (langues et races), 1 feuille. — Monde connu des anciens (avec des suppléments pour les systèmes d'Homère, de Strabon, etc.), 1 feuille. — Palestine (avec un supplément pour la géographie sacrée et un plan de Jérusalem), 1 feuille. — Empire des Perses et d'Alexandre (supplément pour la dissolution de l'empire macédonien), 1 feuille. — Asie Mineure, avec la Syrie, la Phénicie, les contrées de l'Euphrate et du Caucase (et un plan de Tyr), 1 feuille. — Grèce (et plans d'Athènes, Sparte, Salamine, Platée), 1 feuille. — Italie (avec les détails des environs de Rome, et un plan de cette ville), 1 feuille. — L'empire romain, avec la division en provinces sous Théodose, et les plans de Carthage, Byzance, Lutèce, en 2 feuilles. — Le monde connu après l'invasion des Barbares (avec un supplément pour la France mérovingienne), 1 feuille. — Le même au temps des croisades (deux suppléments pour la France féodale et le royaume de Jérusalem), 1 feuille. — Planisphère en 1492, et tracé des grandes explorations maritimes et autres depuis le treizième siècle, 1 feuille. — Europe en 1789 (un supplément pour l'Europe en 1812), 1 feuille. — Europe actuelle, 1 feuille. — France administrative et Belgique, 1 feuille. — France physique, géologique et climatologique, 1 feuille. — Allemagne, Hollande et Suisse, 1 feuille. — Russie (un supplément pour la Pologne et ses anciennes limites), 1 feuille. — États Scandinaves, 1 feuille. — Iles Britanniques, 1 feuille. — Espagne et Portugal, 1 feuille. — Italie, 1 feuille. — Turquie et Grèce, 1 feuille. (Avec les plans des capitales de tous ces États.) — Asie, carte générale, 1 feuille. — Turquie d'Asie, Perse, Indo-Perse, Boukhara, 1 feuille. — Indes, 1 feuille. — Chine et Japon, 1 feuille. — Afrique, carte générale, 2 feuilles. — Nord et nord-est (et plans d'Alger et du Caire), 1 feuille. — Amérique du Nord, 1 feuille. — États-Unis (plans de New-York, la Nouvelle-Orléans, Boston), 1 feuille. — Antilles (supplément pour la Martinique, la Guadeloupe, plan de la Havane), 1 feuille. — Amérique du Sud (avec des suppléments pour la Guyane et Rio-Janeiro), 1 feuille. — Océanie, carte générale (des suppléments pour Taïti, la Nouvelle-Galles du Sud, Java), 2 feuilles.

En attendant la publication d'un recueil exécuté d'après des données analogues, nous n'avons qu'un conseil à donner aux personnes qui, de temps à autre, nous consultent sur le choix d'un atlas : c'est de s'en composer un, feuille par feuille. Les bonnes cartes qui paraissent isolément à Paris ou en Allemagne sont assez nombreuses pour qu'il soit facile de se faire peu à peu une collection dans le genre de celle qu'a faite, par exemple, la Bibliothèque Mazarine. Nous pouvons donner aux amateurs quelques indications de nature à les mettre sur la voie des cartes à la fois recommandables et accessibles, par leur prix, à de modestes collectionneurs.

Nous connaissons deux bonnes cartes de la FRANCE : l'une, de M. Walckenaër, qui a ainsi comblé une grande lacune dans notre cartographie, l'autre de Heck. La feuille de M. Walckenaër, exécutée avec un soin minutieux, résume toutes les notions désirables sur la France physique, administrative, industrielle; son relief, ses montagnes, ses moindres rivières, ses chemins de fer; elle contient, dans les mêmes conditions, la HOLLANDE, la BELGIQUE, l'ALLEMAGNE centrale, la SUISSE, toute la HAUTE ITALIE, et peut servir en conséquence pour toutes ces contrées. Cependant les personnes qui pourraient trouver cette carte trop restreinte en ce qui concerne la France, peuvent prendre celle de Heck (4 feuilles petit format), une merveille du genre.

Pour la PRUSSE, nous recommandons une carte en 2 feuilles, d'Engelhardt, publiée à Berlin. Disons en passant que le gouvernement prussien a fait publier un excellent Atlas statistique et historique de la Prusse, digne de servir de modèle à toute œuvre de ce genre.

(1) Un ami de l'illustre Ampère. — Notice biographique sur Ampère lue par Arago, en séance publique de l'Académie des science, le 21 août 1839. Tome II des Notices biographiques.

Pour l'ALLEMAGNE, la PRUSSE, l'AUTRICHE, la carte d'Allemagne, d'Andriveau-Goujon, est ce que nous connaissons de mieux comme carte d'ensemble. Nous recommandons le même auteur pour les ILES BRITANNIQUES ; cependant il y a d'excellentes cartes anglaises qu'on ferait bien de se procurer, si on en a l'occasion. Cruchley a publié l'*Écosse* et l'*Irlande;* les lecteurs de Walter Scott seraient sans doute fort aises d'avoir une carte détaillée d'un pays avec lequel leur auteur leur fait faire si ample connaissance. Il serait à désirer qu'on eût une carte exacte du système de montagnes qui couvre cette poétique contrée; mais il est à craindre qu'elle nous manque longtemps encore.

Pour les PAYS SCANDINAVES, la RUSSIE, la TURQUIE, l'ITALIE, l'ESPAGNE, le PORTUGAL, on peut se contenter des cartes de Dufour, Heck, Morin. En prenant la carte de la Méditerranée de M. Andriveau-Goujon, on a les quatre dernières de ces contrées. En Russie, on publie d'excellentes cartes; mais l'alphabet russe empêchera probablement toujours les Occidentaux d'en faire usage : en Italie (sauf la Toscane et le Piémont), la géographie est à l'état barbare, et en Espagne, autant ou davantage : ces deux pays, du moins, sont au-dessous de la France en instruction comme sous beaucoup d'autres rapports.

Un pays aussi glorieusement historique que la GRÈCE mérite une attention toute spéciale. Nous ne connaissons sur le Péloponèse rien de supérieur, comme carte d'ensemble, à celle qu'a donnée l'expédition scientifique de Morée; elle donne les situations anciennes et modernes, et même celles du moyen âge, au temps des Français, des Catalans et des Vénitiens.

Un fait fort bizarre, c'est la disette de bonnes cartes relatives à la SUISSE : on peut se contenter, pour ce pays, d'une bonne petite carte de Heck ou de Dufour. Nous ne parlons pas pour les touristes, qui trouveront, soit dans la dernière édition de l'Itinéraire Joanne, soit à Genève, à Bâle, à Cologne, à Manheim, à Nice et à Turin, d'excellentes cartes pour la Suisse, l'Italie et les provinces Rhénanes.

La suite à une autre livraison.

TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE.

Voy. la Table des vingt premières années.

Pour ses dépêches, l'État conserve l'usage des anciens signaux du télégraphe aérien ; on fait ces signaux à l'aide d'aiguilles mobiles sur un cadran. Les chemins de fer ont adopté l'alphabet et les chiffres ordinaires : c'est sur ce dernier mode que nous donnerons aujourd'hui quelques détails.

L'appareil télégraphique des chemins de fer est tout entier contenu dans un bureau de grandeur moyenne adossé à un mur. (Voy. les deux planches, p. 40.) Sous la table de ce bureau est placée la pile qui produit le courant électrique; sur la table, à droite, est le cadran *manipulateur;* en face, sur une tablette, se trouve le cadran *récepteur,* sous verre comme celui d'une pendule, ayant de chaque côté une *sonnerie* et une *boussole.* Chacun des deux cadrans porte sur une circonférence les vingt-cinq lettres de l'alphabet, et sur une autre circonférence les nombres de 1 à 25; au sommet du cadran, entre l'A et le Z, est une croix qui forme la 26e division, au point où serait midi.

Au centre du cadran manipulateur est fixée une manivelle appelée *manette,* semblable à celle d'un moulin à café; au récepteur on a placé une aiguille ordinaire de pendule. En tournant la manette dans le sens des lettres, on peut donc l'amener sur une d'elles ou sur un des nombres; afin que l'indication de la lettre soit exacte, la manette peut se soulever un peu et retomber sur la lettre, en faisant pénétrer une petite dent, en saillie près de la poignée, dans une des vingt-six échancrures qui se trouvent au centre de chaque division : de cette façon on voit bien clairement la lettre indiquée par l'ouverture de la manette. Quand on tourne ainsi la manette, l'aiguille du récepteur du poste auquel on écrit fait les mêmes mouvements et s'arrête aussi bien exactement en face de la lettre indiquée.

A moins de se trouver à l'extrémité d'une ligne, par exemple à Paris, un poste télégraphique doit correspondre avec deux autres postes dans les deux directions de la ligne, et comme chaque poste n'a qu'un manipulateur et un récepteur, il faut qu'il puisse à volonté se mettre en communication avec l'un ou l'autre des postes voisins. De plus, l'employé ne peut être astreint à regarder continuellement si l'aiguille du récepteur marche et transmet une dépêche; pour qu'il puisse s'éloigner, on fait agir au besoin le courant électrique sur la sonnerie, où il détache l'échappement d'un marteau qui frappe alors à coups redoublés sur le timbre qu'on voit sur chaque sonnerie, et fait paraître le mot *répondez* à l'ouverture ovale de la boîte de la sonnerie.

Ces changements de communication s'obtiennent à l'aide de deux instruments appelés *commutateurs,* placés près du cadran, sur la boîte du manipulateur, et indiqués par les lettres L, L'. Le commutateur consiste en une petite lame de cuivre mobile; à l'aide d'une petite poignée autour d'un axe vertical, l'extrémité de la lame glisse en tournant sur la boîte du cadran, et peut se placer à volonté sur une des touches *a, d, g.* Les *touches* sont de petites lames de cuivre incrustées sur la boîte, et auxquelles viennent aboutir les fils des diverses communications.

La première touche, *a,* à droite, est en communication avec le récepteur et l'un des postes de la ligne; la seconde touche, *d,* relie la sonnerie avec le même poste, et la troisième touche, *g,* sert à perdre dans le sol le courant électrique; les touches de gauche offrent les mêmes dispositions pour l'autre poste correspondant.

Supposons maintenant que nous soyons à la station d'Ablon, située sur le chemin de fer de Paris à Orléans, entre celles de Choisy et de Juvisy; le commutateur, les touches et la sonnerie de droite correspondent avec Choisy, et ceux de gauche avec Juvisy. Ablon, n'ayant aucune dépêche à transmettre, a sa manette sur la croix et ses commutateurs sur les sonneries.

Tout à coup une sonnerie bruyante appelle l'employé; il arrive et voit le mot *répondez* à l'ouverture de la boîte de droite : c'est Choisy qui veut lui parler. L'employé pousse alors sur la touche *a'* le commutateur L' qui était sur *d',* et il fait faire un tour à la manette. L'aiguille du cadran récepteur de Choisy fait au même moment un tour et avertit qu'on est prêt à recevoir la dépêche. Mais en mettant ses deux commutateurs sur la bande où est écrit *communication directe*, Ablon rendrait son récepteur insensible et ferait ainsi transmettre directement à celui de Juvisy les mouvements de la manette de Choisy. Choisy, qui ne sait pas comment sont placés les commutateurs, demande d'abord QUI, en faisant arrêter successivement sa manette sur Q, sur U et sur I.

Ablon répond ABLON.

Alors Choisy peut transmettre sa dépêche en connaissance de cause. Supposons qu'il veuille faire la question suivante :

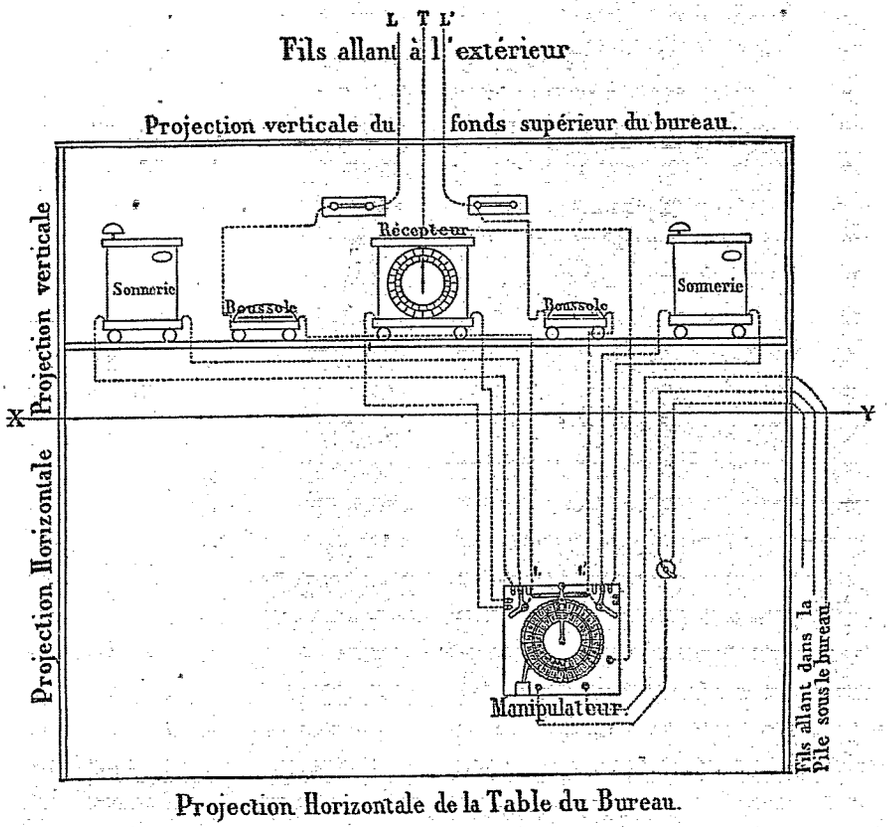
A quelle heure est parti le train 12?

On mettra d'abord la manette sur A, puis sur la croix + pour indiquer que le premier mot est fini; on écrira ensuite Q, U, E, L, L, E, et on reviendra à la croix pour séparer encore ce mot du suivant; on dira, ainsi de suite, HEURE + jusqu'à TRAIN; mais après TRAIN, comme on passe de l'alphabet aux chiffres, on fera deux tours consécutifs + + pour

indiquer ce changement; puis, après les signes 1, 2, on fera un tour, et on marquera le z et la croix + pour indiquer que la phrase est finie.

Ablon alors pourra répondre : *A 5 heures 25 minutes.*

A, deux tours (pour indiquer que l'on passe aux chiffres) + +, puis 5, puis la croix +, puis HEURES, puis deux

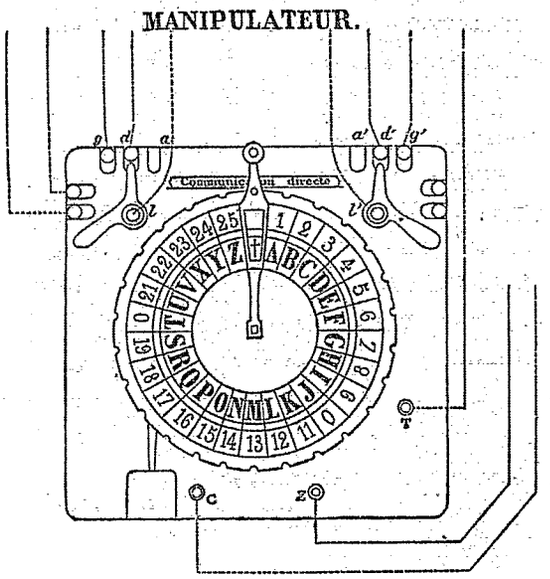


Projection Horizontale de la Table du Bureau.

Appareil télégraphique des chemins de fer.

tours pour indiquer les chiffres + +, etc. La réponse finie, Choisy dira BC *(bien compris)*.

La conversation peut donc se résumer ainsi, en indiquant par son nom le poste qui écrit :



Choisy : Plusieurs tours pour sonner et avertir le poste voisin.

Ablon (après avoir changé le commutateur) : Un tour qui veut dire : *Prêt à répondre.*

Choisy : + QUI + Z +.

Ablon : + ABLON + Z +.

Choisy : + A + QUELLE + HEURE + EST + PARTI + LE + TRAIN + + 12 + Z +.

Ablon : + A + + 5 + HEURES + + 35 + MINUTES + Z +.

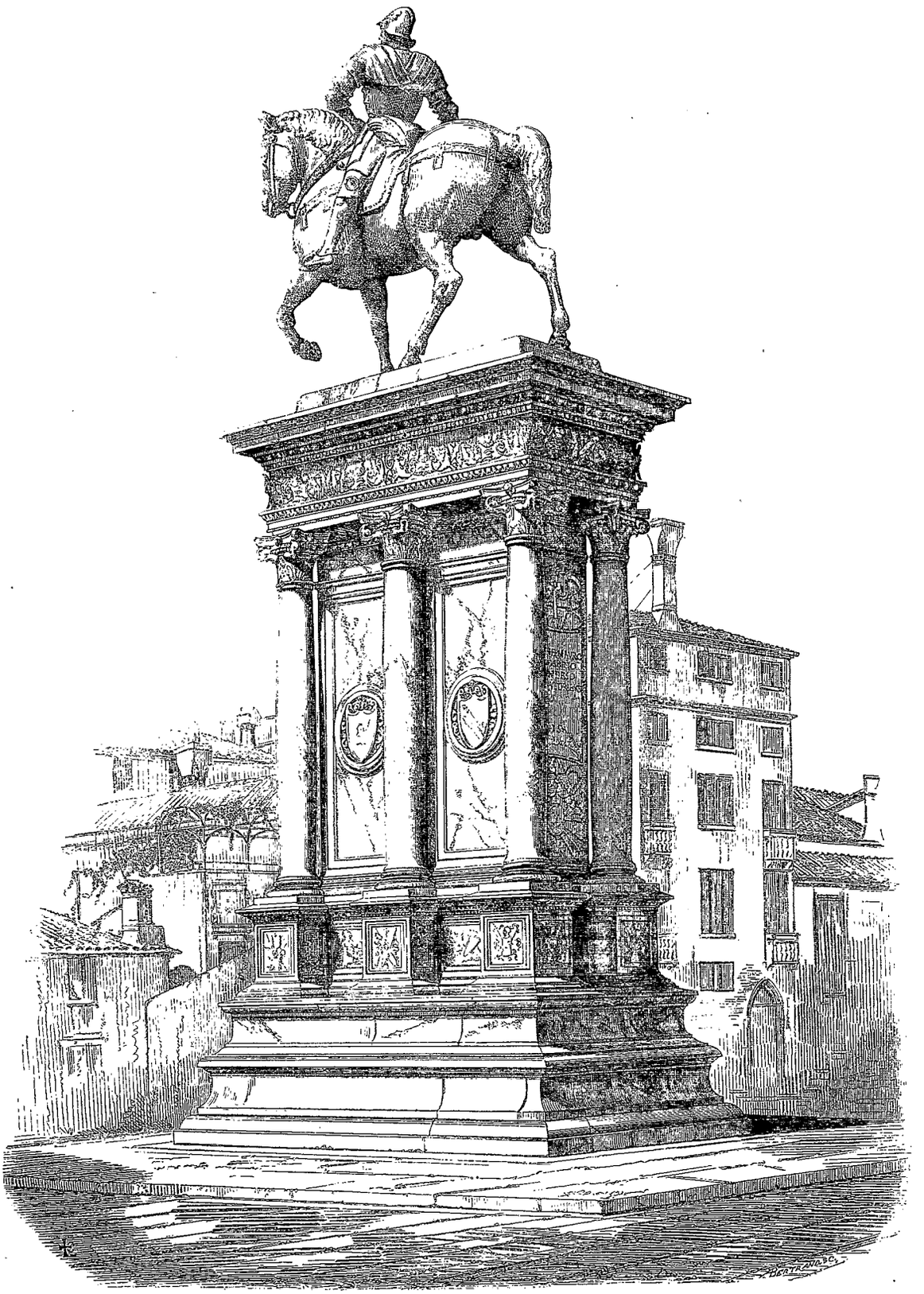
Choisy : + BC +.

Nous avons dit que Choisy pouvait être en communication directe avec Juvisy, si Ablon mettait ses deux commutateurs sur la bande marquée *communication directe.* Cette communication se demande souvent : ainsi Choisy, au lieu d'avoir affaire à Ablon, veut parler à une station plus éloignée; quand, à sa demande QUI? il reçoit la réponse ABLON, il écrit *communication directe,* en abrégé CD; alors Ablon met ses commutateurs sur la bande, et la dépêche peut être transmise sans qu'il en ait connaissance.

Les boussoles servent à indiquer au poste qui a donné la communication la durée de la conversation des deux autres postes : par exemple, tant que Choisy et Juvisy parleront, les boussoles d'Ablon seront en mouvement; lorsqu'elles reviendront au repos, c'est que la conversation aura cessé, et Ablon pourra, sans risque de l'interrompre, se remettre sur les sonneries et attendre, soit une dépêche à transmettre, soit une dépêche à recevoir.

Les touches *g, g,* ne sont destinées à recevoir les commutateurs qu'en temps d'orage; quand l'électricité de l'atmosphère, soutirée par les fils extérieurs, entre dans les appareils, non-seulement elle peut faire marcher les sonneries ou les aiguilles du récepteur, mais elle peut encore causer des accidents, qu'on prévient en perdant le courant dans le sol.

BARTOLOMEO COLLEONI.



Statue équestre de Bartolomeo Colleoni, devant l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise. — Dessin de Chevignard.

Ce monument a beaucoup plus de valeur que le personnage qu'il représente : dans son ensemble, c'est un chef-d'œuvre, et Bartolomeo Colleoni n'était qu'un batailleur. Être ardent à la guerre, aimer à frapper d'estoc et de taille, se montrer habile ou heureux dans les combats, ce n'est pas assez pour faire un homme de génie, encore moins un

grand homme. Il n'est point de vraie grandeur sans désintéressement et sans dévouement. Colleoni avait une vaillante épée, mais il la mettait au service de quiconque le payait le mieux : il était guerrier, comme on est aujourd'hui ingénieur, à la disposition de tous les gouvernements, avec cette différence capitale qu'un ingénieur civil, en quelque pays qu'il porte son art, est, en définitive, utile au monde entier, tandis qu'un soldat mercenaire, prenant indistinctement la défense des bonnes ou mauvaises causes, suivant ses intérêts ou ses passions, n'était qu'un fléau. C'était la terreur, et non l'admiration ou la reconnaissance, qui faisait dresser des statues à de pareils hommes.

Issu d'une famille noble de Bergame, né dans le commencement du quinzième siècle, Barthélemy Colleoni apprit le métier des armes, d'abord en servant de page au seigneur de Plaisance, puis en combattant avec les Napolitains, sous Sforza et Braccio de Montone. Il se mit ensuite à la solde de la république de Venise, sut se faire distinguer rapidement de son chef, le célèbre Carmagnola, et obtint le grade de capitaine général d'infanterie dans les guerres contre le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti. Mais tout à coup il déserta la cause des Vénitiens, et, entraînant avec lui 500 gendarmes, il passa dans l'armée ennemie. Après avoir servi Visconti contre Sforza, son ancien général, et contre Venise qui lui avait en vain prodigué l'argent et les honneurs, il conspira contre son nouveau maître. On le jeta en prison; il fut délivré à l'extinction de la maison Visconti, et défendit avec bonheur, le 11 octobre 1447, la république milanaise contre le duc d'Orléans. Tout à coup, l'année suivante, il s'éloigne des Milanais, retourne aux Vénitiens, qu'il abandonne bientôt eux-mêmes avec une troupe nombreuse pour soumettre à la domination de François Sforza cette république milanaise défendue par lui naguère contre la France. Il revient enfin une dernière fois aux Vénitiens, et, grâce sans doute à l'apaisement des guerres en Italie, il fixe enfin son séjour parmi eux, et passe sa vieillesse dans son château de Malpaga, où il déploie le faste et la magnificence d'un souverain. Chacune de ses défections et chacun de ses retours avaient été achetés à grand prix : il était immensément riche. Il mourut le 4 novembre 1475, léguant 100 000 florins à Venise, fondant des établissements d'utilité publique à Bergame, et laissant en outre une très-grande fortune à ses quatre filles.

Les historiens rapportent que Colleoni fut l'un des premiers généraux italiens qui firent usage du canon. Quelques-uns le louent de ce qu'il ne prétendit point détruire à son profit la république de Venise et s'en proclamer le souverain, à l'exemple des Sforza, des Braccio, des Malatesta, et de tant d'autres de ses contemporains. L'éloge est au moins singulier : on s'honore par la vertu, et non pour s'être seulement abstenu d'actes qui lui sont contraires.

La république de Venise lui fit ériger la statue équestre en bronze que l'on voit encore aujourd'hui sur une petite place, devant la façade de l'admirable église de Saint-Jean et de Saint-Paul. C'est, dit-on, le second monument de ce genre élevé en Italie depuis la renaissance des arts. On considère comme la première statue équestre fondue en bronze dans les temps modernes, celle que les Vénitiens avaient fait exécuter, par l'illustre Donatello, en l'honneur d'un autre condottiere, Erasmo da Narni, dit Gatemalata, et que l'on admire devant la façade de l'église Saint-Antoine, à Padoue. On doit porter le même jugement sur ce Gatemalata que sur Colleoni : « Quelque habile qu'ait pu se montrer ce général, dit Valéry, il ne paraît point qu'un chef de soldats mercenaires fût digne d'un tel honneur et d'un tel monument. Avec de pareils combattants, la guerre semble perdre une partie de son héroïsme; elle n'est qu'une nouvelle espèce de spéculation et de trafic. Ces *condottieri*, aux gages d'états divers, prenaient soin, comme on sait, de se ménager; leurs manœuvres sur le champ de bataille n'étaient fort souvent que de simples évolutions, et leurs campagnes que de grandes parades. »

La statue de Colleoni et le cheval sont l'œuvre d'Andrea da Verocchio, artiste toscan, sculpteur et orfévre, maître de Léonard de Vinci, et mort à Venise en 1488. Du moins ce fut lui qui fit les modèles en terre ou en plâtre; quelques auteurs croient qu'ayant entrepris la fonte, il n'y réussit point et en mourut de douleur. Il est seulement certain que l'honneur d'avoir fondu ou refondu cette statue équestre appartient à Alessandro Leopardo, statuaire, fondeur et architecte vénitien. Sous le ventre du cheval et sur la sangle, on lit ces mots : « Alexander Leopardus, V., f. opus, » que l'on peut traduire : « Alessandro Leopardo, Vénitien, *fit* ou *fondit* cette œuvre. » Mais ce qui semble bien démontrer que cet artiste ne prétendait pas s'attribuer la composition et l'exécution première du modèle, c'est que, sur la tombe qu'il s'éleva lui-même dans le cloître de la Madonna dell' Orto, il se contente de se désigner comme l'auteur de la base que surmonte la statue. Cette base est, du reste, plus remarquable peut-être que la statue elle-même; elle est aussi admirable par l'invention et le dessin général que par les détails. Dans une ville comme Venise, où les places ont presque toutes très-peu d'étendue et sont dominées par de hauts édifices, une statue équestre qui n'aurait pour base qu'un bloc de quelques pieds serait comme écrasée et ne produirait aucune impression de grandeur : ce fut une idée nouvelle et hardie de donner pour piédestal à une statue équestre une œuvre d'architecture véritable et, pour ainsi dire, un monument; les proportions en sont élégantes, et l'ordre corinthien lui imprime le caractère qui convenait au sujet, en même temps que les trophées, dauphins, chevaux marins, faisant allusion à la puissance de Venise sur mer et sur terre, sculptés avec une grâce et un art infinis, animent le marbre de leurs détails aussi riches que variés. Ce fut vers 1495 qu'Alessandro Leopardo exécuta ce beau piédestal, qui augmenta sa réputation et qui aurait suffi, comme il semble le reconnaître lui-même dans son épitaphe, pour faire sortir son nom de l'obscurité. En 1831, on a restauré le monument entier aux dépens du trésor public.

LE GRAND CAPITAINE.

L'homme appelé à commander aux autres sur les champs de bataille a d'abord, comme dans toutes les professions libérales, une instruction scientifique à acquérir. Il faut qu'il possède les sciences exactes, les arts graphiques, la théorie des fortifications. Ingénieur, artilleur, bon officier de troupes, il faut qu'il devienne en outre géographe, et non géographe vulgaire, qui sait sous quel rocher naissent le Rhin ou le Danube, et dans quel bassin ils tombent, mais géographe profond qui est plein de la carte, de son dessein, de ses lignes, de leur rapport, de leur valeur. Il faut qu'il ait ensuite des connaissances exactes sur la force, les intérêts et le caractère des peuples; qu'il sache leur histoire politique, et particulièrement leur histoire militaire; il faut surtout qu'il connaisse les hommes, car les hommes à la guerre ne sont pas des machines : au contraire, ils y deviennent plus sensibles, plus irritables qu'ailleurs, et l'art de les manier d'une main délicate et ferme fut toujours une partie importante de l'art des grands capitaines. A toutes ces connaissances supérieures, il faut enfin que l'homme de guerre ajoute les connaissances plus vulgaires, mais non moins nécessaires, de l'administration. Il lui faut l'esprit d'ordre et de détail d'un commis; car ce n'est pas tout que de faire battre les hommes, il faut les nourrir, les vêtir, les armer, les guérir. Tout ce savoir si vaste, il faut le

déployer à la fois et au milieu des circonstances les plus extraordinaires. A chaque mouvement il faut songer à la veille, au lendemain, à ses flancs, à ses derrières; mouvoir tout avec soi : munitions, vivres, hôpitaux; calculer à la fois sur l'atmosphère et sur le moral des hommes; et tous ces éléments si divers, si mobiles, qui changent, se compliquent sans cesse, les combiner au milieu du froid, du chaud, de la faim et des boulets. Tandis que vous pensez à tant de choses, le canon gronde, votre tête est menacée; mais, ce qui est pire, des milliers d'hommes vous regardent, cherchent dans vos traits l'espérance de leur salut; plus loin, derrière eux, est la patrie avec des lauriers et des cyprès; et toutes ces images, il faut les chasser, il faut penser, penser vite; car une minute de plus, et la combinaison la plus belle a perdu son à-propos, et au lieu de la gloire, c'est la honte qui vous attend.

A. THIERS, *Revue française*, 1828.

CHARLES WALCKENAER.

La géographie savante a perdu, à un an et demi d'intervalle, deux hommes qui lui ont dû, à divers titres, une réputation méritée : M. Walckenaër et M. Guérard. Tous deux ont succombé dans des conditions bien différentes; et la mort, qui a si brusquement arrêté chez le second une carrière qui promettait tant d'œuvres utiles, n'a frappé le premier qu'après lui avoir laissé du moins le temps de se faire, dans les annales de sa science favorite, une place entre d'Anville et Barbié du Bocage.

Charles Walckenaër est né à Paris, en 1771, d'une famille flamande ou néerlandaise. Orphelin de bonne heure, il fut élevé sous les yeux de son oncle, M. Duclos-Dufrénoy, conseiller privé du roi, et chez lequel se réunissait la société la plus distinguée des années qui précédèrent la révolution. Le jeune Walckenaër prit part aux événements de cette grande époque, mais seulement dans les armées, qu'il accompagna comme employé dans l'administration des transports militaires. Il avait alors vingt-deux ans, et aima toujours, depuis, à se rappeler quelques-uns des incidents bizarres ou dramatiques de cette époque accidentée de sa vie.

Il raconte qu'un jour, comme il se promenait sur la côte de Saintonge, livré à des préoccupations de touriste oisif, des douaniers ou des paysans soupçonneux s'émurent de le voir interroger l'horizon avec sa longue-vue, et le prirent pour un espion anglais. Saisi, il est entraîné devant la première autorité venue : bégayant de surprise et de colère (il n'avait nullement le flegme flamand), il s'explique fort mal, et son nom étranger excite des défiances que confirme la saisie d'une lettre écrite en anglais, où l'on entrevoit vaguement des termes quelque peu stratégiques. Mais un ami du prisonnier lève le quiproquo, et quant à la lettre incriminée, on prouve simplement qu'il ne s'agit que d'une correspondance intime et qu'il n'y est question que d'une stratégie de plaisir.

A quelque temps de là, étant à Bordeaux, le jeune employé a besoin d'un passe-port pour Paris; il veut le demander à Tallien, proconsul du lieu, et, se voyant consigné, il escalade le jardin du représentant et lui expose à brûle-pourpoint son affaire. Heureusement Tallien prit favorablement la chose et accorda le passe-port demandé.

Au sortir des convois militaires, Walckenaër entra à l'École polytechnique, que la Convention venait de créer, et y fit de brillantes études; mais il ne voulut point s'en servir comme d'un marche-pied pour arriver à une situation. Il avait de la fortune, des goûts fort simples, une jeune cousine qu'il aimait depuis longtemps et qui avait été élevée, en quelque sorte, pour lui : il l'épousa et se retira à la campagne, où il commença à ébaucher les travaux qui devaient lui acquérir une réputation sérieuse. A vingt-sept ans, il publie son *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, livre incomplet, mais qui promet beaucoup (1798). Puis vient une traduction de la Géographie de Pinkerton, le Ritter des premières années du dix-neuvième siècle : traduction qui a le mérite d'une œuvre originale, car elle est accompagnée de notes et d'additions qui décèlent un futur maître. Pinkerton se montra reconnaissant envers son traducteur; il lui rendit un hommage chaleureux dans une édition subséquente, et profita, surtout pour l'étude de la France, des notes rectificatives et complémentaires de M. Walckenaër.

Enhardi par ce succès, le jeune savant mena de front la géographie et l'histoire naturelle, et publia une étude sur les *Aranéides* (1805), une traduction des *Voyages en Amérique* d'Azara, une édition du géographe irlandais Dicuil, inconnu avant lui et sur lequel Letronne a écrit un beau Commentaire. Durant toute cette période, M. Walckenaër flotta entre la géographie, l'histoire, les sciences d'observation, et la littérature d'imagination elle-même : aux œuvres précédemment citées il faut ajouter une *Faune* des environs de Paris (1802), des articles remarquables dans la *Biographie Michaud*, entre autres *Clovis*, et un roman philosophique. Un événement heureux vint lui révéler sa vocation véritable et à peu près définitive.

En 1811, l'Académie des inscriptions a l'heureuse idée de mettre au concours la *Géographie comparée des Gaules*. Ce sujet enflamme Walckenaër; il concourt et remporte le prix. Son mémoire ne fut imprimé que fort longtemps après; mais il lui ouvrit les portes de l'Institut.

Au retour des Bourbons, M. Walckenaër, que ses opinions rattachaient à la monarchie constitutionnelle, obtint de la restauration quelques faveurs, entre autres la préfecture de l'Aisne (1819). On crut qu'il lui faudrait opter entre les goûts les plus chers et ses fonctions; il n'en fit rien et concilia les deux choses au point d'être un excellent administrateur, tout en publiant son *Tableau de la Polynésie* (1819), ses *Recherches sur l'Afrique septentrionale* (1821), et la première partie de son *Histoire des Voyages* (Afrique, 1826-1830.

Rendu, après 1830, à sa vie studieuse et à ses loisirs si bien employés *(otium cum dignitate)*, il sembla négliger un instant la géographie pour les études littéraires, et prépara les éléments de ses Mémoires sur Horace, sur la Fontaine, sur Mme de Sévigné, immenses biographies où vient se résumer toute l'histoire intime des siècles d'Auguste et de Louis XIV. En 1839, il donna au public son mémoire de 1812, grossi au point de former trois volumes avec Atlas : c'est la *Géographie ancienne des Gaules*, qui mérite une appréciation toute spéciale.

M. Walckenaër n'était pas le premier qui eût traité ce beau sujet. Sans parler de Cluverius *(Orbis antiquus)*, d'Hadrien de Valois *(Notitia Galliarum)*, d'Anville avait, dans son admirable *Notice des Gaules*, sondé les ténèbres de nos origines géographiques. En province, des historiens recommandables avaient éclairé de même de grandes étendues de territoire : Marca, pour les Pyrénées; Astruc et Vaissette, pour le Languedoc; Schœpflin, pour l'Alsace, et tant d'autres. Et cependant il restait encore beaucoup à faire pour la topographie antique de ce pays. Valois, d'Anville, n'avaient guère fait que des dictionnaires et des nomenclatures; Cluverius avait seulement effleuré le sujet; de plus, de nombreuses découvertes et d'infatigables érudits locaux avaient établi la certitude de beaucoup de choses encore douteuses au temps de d'Anville. Il s'agissait donc de corriger les erreurs de ce dernier et de combler ses lacunes à l'aide des résultats récemment

acquis par les mille ou quinze cents mémoires publiés en province sur les antiquités régionales.

M. Walckenaër s'était voué à cette tâche et l'avait remplie avec un succès incontesté, quoique peut-être surfait par la critique. Son plan est excellent : il prend la géographie des deux Gaules (Transalpine et Cisalpine, qu'il a raison de ne pas disjoindre) à l'origine de leur histoire, et la continue ainsi jusqu'à la chute de l'empire romain au cinquième siècle. Ce plan n'a guère qu'un défaut : il oblige à des redites nombreuses, car César ou Pline se rencontrent souvent, pour des noms de peuples et de tribus, avec Strabon et Ptolémée ; mais ce léger inconvénient est plus que compensé par la clarté de la méthode et la rectitude de la critique.

Malheureusement, l'auteur, préoccupé de l'influence de d'Anville, se laisse entraîner fort loin par le besoin de relever quelques erreurs vraies ou supposées de l'éminent géographe, et il cède trop souvent à l'amour d'interprétations hasardeuses et de similitudes topologiques. Dans ces voies conjecturales, il faut un tact et une sorte de divination qui manquaient parfois à M. Walckenaër : aussi, depuis l'apparition de son livre, diverses découvertes locales ont été faites, qui ont donné raison à d'Anville contre lui (1).

A la géographie des Gaules succèdent les études bio-



Walckenaër, mort en 1852. — Dessin de Chevignard.

graphiques que nous avons indiquées, puis l'édition annotée de la Bruyère (1845), et d'innombrables travaux insérés dans divers recueils encyclopédiques ou spéciaux. L'activité dévorante de M. Walckenaër, alors secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, suffisait à tant de travaux. « Ceux qui ont vécu dans sa familiarité, dit M. Naudet (1), peuvent dire son secret : il ne perdit pas un seul jour, et le jour avait pour lui une durée qu'il n'a pas pour tout le monde. De plus, il reçut ce don du ciel de pouvoir lire, méditer, écrire dix ou douze heures sans éprouver de fatigue... Pendant plus de cinquante années veilla près de lui, comme un ange familier dont la bénigne influence l'environnait sans cesse en se montrant à peine, son épouse, aussi bonne que modeste, qui, prenant pour elle-même tous les soucis du régime intérieur et des affaires, et ne partageant avec lui que les récréations des joies de la famille, lui ménagea pour la culture des lettres la liberté d'un célibataire. Il vint un jour où cette félicité fut soudainement brisée par un coup funeste ; il perdit la compagne de sa jeunesse, de son âge mûr, de sa vieillesse, et il en demeura longtemps accablé. Il aurait succombé, s'il était resté seul... Peu à peu il se ranima aux tendres impressions, aux douces haleines de ce printemps qui fleurissait autour de lui. La vigueur du corps et de l'esprit fit le reste ; il se remit à travailler, il était sauvé. »

Ce n'était qu'une fausse espérance. En août 1852, l'illustre érudit mourut subitement en corrigeant les épreuves du tome V de ses *Mémoires sur madame de Sévigné*, laissant une de ces rares renommées que peuvent revendiquer à la fois les lettres et la science.

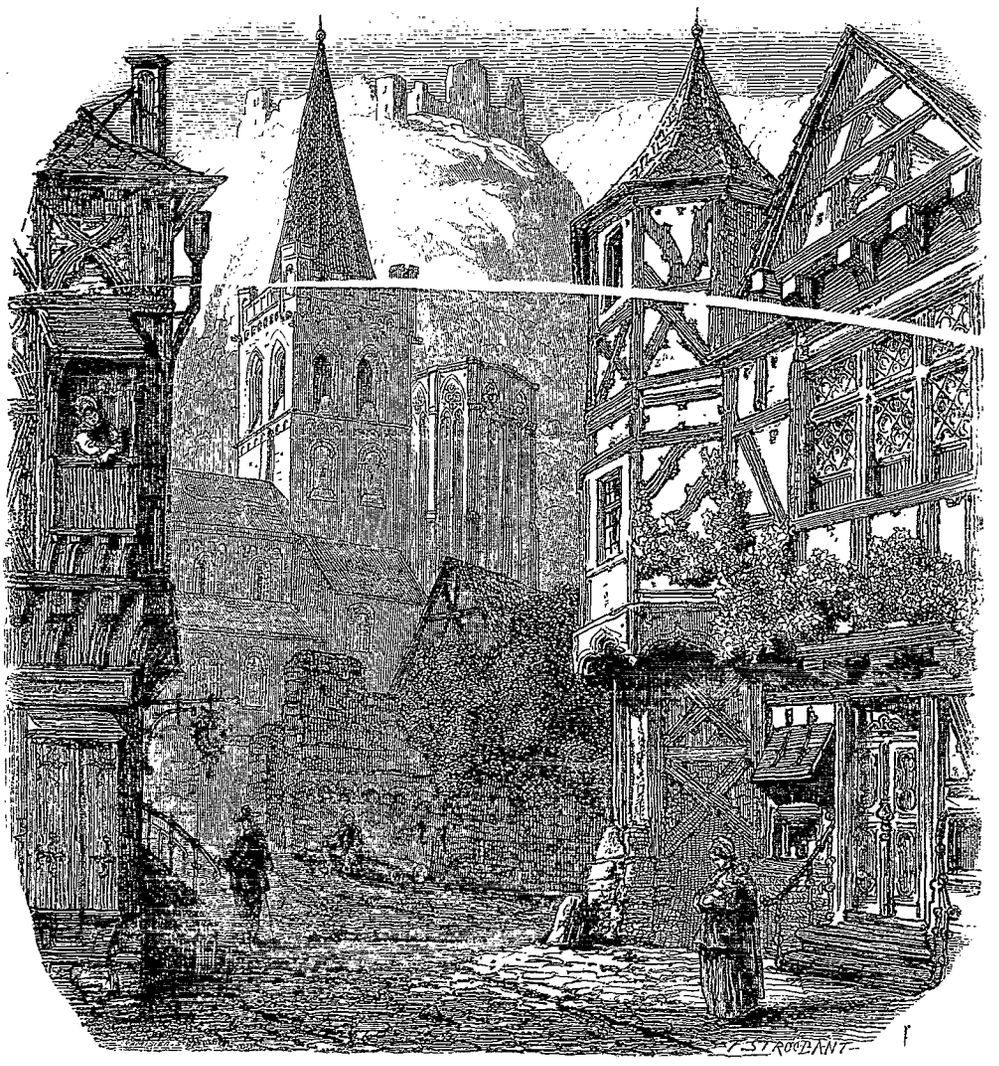
(1) *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le baron Walckenaër*, lue à l'Institut le 12 novembre 1852.

(1) Notamment sur la grande voie armoricaine, que d'Anville dirige par le centre de la péninsule, et M. Walckenaër par le littoral.

BACHARACH.

Bacharach ou Bacherach, qui produit d'excellents vins, est situé, sur la rive gauche du Rhin, à 12 kilomètres au-dessous de Bingen, et un peu au-dessus d'Oberwesel. Vis-à-vis, sur l'autre rive, se dressent des rochers nus dont l'aspect sauvage prépare à la rencontre du Lurleifelsen que le voyageur, en descendant, ne tardera pas à rencontrer. Ce qui donne une physionomie particulière à ce bourg, où l'on compte près de deux mille habitants, c'est le caractère de ses vieilles maisons, plus encore que les ruines de son église de Werner ou son église des réformés, construite dans le style byzantin pur. Un des premiers poëtes de notre temps, Victor Hugo, s'est amusé à tracer une esquisse vive et plaisante de Bacharach, et nous ne saurions mieux faire que de la rappler à nos lecteurs :

« On dirait qu'un géant, marchand de bric-à-brac, voulant tenir boutique sur le Rhin, a pris une montagne pour étagère, et y a déposé du haut en bas, avec son goût de géant, un tas de curiosités énormes; cela commence sous la surface du Rhin même. Il y a là à fleur d'eau un rocher



Vieilles maisons à Bacharach, sur la rive gauche du Rhin. — Dessin de Stroobant.

volcanique selon les uns, un peulven celtique selon les autres, un autel romain selon les derniers.

» Puis, au bord du fleuve, deux ou trois vieilles coques de navires vermoulues, coupées en deux et plantées debout en terre, qui servent de cahutes à des pêcheurs; puis, derrière ces cahutes, une enceinte jadis crénelée, contre-butée par quatre tours carrées les plus ébréchées, les plus mitraillées, les plus croulantes qu'il y ait; puis contre l'enceinte même, où les maisons se sont percé des fenêtres et des galeries, et au delà, sur le pied de la montagne, un indescriptible pêle-mêle d'édifices amusants, masures-bijoux, tourelles fantastiques, façades bossues, pignons impossibles dont le double escalier porte un clocheton poussé comme une asperge sur chacun de ses degrés, lourdes poutres désignant sur des cabanes de délicates arabesques, greniers en volutes, balcons à jour, cheminées figurant des tiares et des couronnes philosophiquement pleines de fumée, girouettes extravagantes... Dans cet admirable fouillis, une place, une place tortue faite par des blocs de maisons tombés du ciel au hasard, qui a plus de baies, d'îlots, de récifs et de promontoires qu'un golfe de Norvége. D'un côté de cette place, deux polyèdres composés de constructions gothiques surplombant, penchés, grimaçant et se tenant effrontément debout contre toute géométrie et tout équilibre. De l'autre côté, une belle et rare église (Saint-Pierre), percée d'un portail à losanges, surmontée d'un

haut clocher militaire, coordonnée à l'abside d'une galerie de petites archivoltes à colonnettes de marbre noir, et partout incrustée de tombes de la renaissance comme une châsse de pierreries. Au-dessus de l'église byzantine, à mi-côte, la ruine d'une autre église du quinzième siècle (Saint-Werner), détruite par les Suédois dans la guerre de trente ans, en grès rouge, sans porte, sans toits et sans vitraux, magnifique squelette qui se profile fièrement sur le ciel; enfin, pour couronnement, au haut de la montagne, les décombres et les arrachements couverts de lierre d'un *shloss*, le château de Stahlock, résidence des comtes palatins au treizième siècle. Tout cela est Bacharach. »

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD,

Par Émile Souvestre (1).

Suite. — Voyez les Tables du tome XXII.

XXVI. LE VIEUX DUELLISTE.

Le printemps continue à être pluvieux; les longues promenades nous sont interdites, et Roger et moi devons nous contenter de la place plantée où nous nous donnons rendez-vous.

Cette après-midi, des vieillards, nos contemporains, y étaient dispersés, comme d'habitude. C'étaient des couples amis mesurant d'un pas régulier les allées sablées, ou des groupes causeurs occupant les bancs à claire voie. Roger m'a fait regarder toutes ces figures où le temps a marqué si diversement son passage.

— Nous ressemblons tous, m'a-t-il dit en riant, à ces vieux monuments égyptiens qui portent au front l'histoire d'une dynastie; le tout est de savoir déchiffrer l'inscription. Les plis qui sillonnent nos traits, nos yeux éteints, nos cous branlants, nos têtes chenues, sont autant d'hiéroglyphes qui racontent l'histoire de notre vie. On a beaucoup parlé de la tranquillité de certains coupables et de la prospérité de certains méchants; mais regardez-les en face, quand la vieillesse aura gravé sur leur front les secrets de leur âme: vous aurez le masque de Louis XI, de Philippe II, de Catherine de Médicis ou de Tibère. Après tout, nulle maison ne conserve soixante ans un mauvais locataire sans en garder les marques; le front qui a longtemps renfermé d'odieuses pensées est comme le cachot où sont restés longtemps enchaînés de grands coupables: en cherchant bien, vous trouvez le mur souillé par quelque inscription infâme.

— Peut-être, ai-je répondu; mais combien d'hommes n'ont rien à écrire! Les grands coupables sont, comme les grands saints, des exceptions; l'immense majorité flotte entre le bien et le mal, presque sans préférence; enlevée plus haut ou précipitée plus bas, selon la raffale qui passe, et, comme le cerf-volant que lance l'écolier, toujours entre le ruisseau et la nuée. Que vous lisiez sur le masque de Tibère, je le comprends; mais que pourrez-vous découvrir sur celui de Polichinelle?

— Ses vices, a repris Roger. Pensez-vous donc que les inscriptions doivent avoir la gravité épique pour être déchiffrées? Oubliez-vous qu'on a trouvé sur les pyramides je ne sais quel compte de cuisine? Polichinelle, dites-vous! mais n'a-t-il pas maltraité sa femme, battu le commissaire, provoqué le diable, c'est-à-dire manqué à ses devoirs envers sa famille, envers la société, envers Dieu? Et qui peut se dire, à cet égard, pur de tous points? Polichinelle, cher ami, c'est moi, c'est vous, c'est tout le monde; et pour être vulgaire l'histoire n'en est ni moins réelle, ni moins visible. Étudiez bien ces physionomies qui nous entourent: il n'y a là, je suppose, ni fameux criminels, ni vertus admirables, ni génies merveilleux. Ce que vous voyez n'est que de la monnaie humaine; mais, comme les pièces d'argent ou d'or, elle a son empreinte; le coin du temps l'a frappée et en creuse chaque jour les traits.

Alors, pour me prouver son dire, Roger s'est mis à me commenter chacun des vieux visages qui passaient sous nos yeux, et à me faire l'histoire de celui qui le portait; on eût dit une série d'*illustrations* vivantes et sans titres dont il devait inventer l'explication.

J'ai pris plaisir quelque temps à ce jeu, dans lequel mon compagnon de promenade mettait sa gaieté accoutumée et son inépuisable imaginative; mais mon regard a fini par s'arrêter sur un promeneur solitaire qui avait jusqu'alors échappé aux remarques de Roger.

Son aspect annonçait une de ces décrépitudes hâtives qui accusent moins le nombre que l'emploi des années. Courbé sur une béquille, il traînait lentement ses pieds endoloris en agitant sa tête, qui semblait vaciller sur un cou tordu; lorsqu'il la relevait par un effort, il promenait autour de lui un œil hagard dont l'audace sombre semblait défier. Nul compagnon n'égayait sa promenade; aucun salut ne l'accueillait au passage; il était seul entre la double rangée d'arbres qu'il avait choisie, comme si on eût voulu lui laisser sa place et son air.

Je n'avais fait toutes ces remarques que successivement, et je ne savais encore si je ne donnais pas une intention au hasard, lorsque je vis le promeneur isolé s'avancer vers un banc pour s'asseoir. A sa vue, deux vieillards qui s'y trouvaient se levèrent brusquement et s'éloignèrent en silence. L'infirme les suivit d'un regard courroucé, en murmurant quelques mots qui se perdirent dans un sourire fauve.

Étonné, je le montrai à Roger.

— Savez-vous quel est cet homme? demandai-je.

Il se tourna vers le banc qu'indiquait mon regard, et tressaillit.

— Cet homme! répéta-t-il en faisant un mouvement qui nous éloignait de lui; ne le connaissez-vous point?

— Je crois l'avoir déjà aperçu, mais sans savoir son nom.

— C'est Simon Chamard.

— Le duelliste?

— Oui; il habitait depuis longtemps un village des environs; la nécessité de se faire soigner l'aura sans doute ramené à la ville.

Je fis observer que le malheureux pouvait à peine se soutenir.

— Plût à Dieu qu'il en eût été toujours ainsi! répliqua Roger; ou plutôt, qui pourrait dire pourquoi un pareil homme est né?... à moins que ce ne soit comme châtiment de nos folies... Oui, je veux croire que même ces misérables qui ont le privilége d'assassiner devant témoins ne sont point complétement inutiles; qu'ils font comprendre à la société la barbarie de ses préjugés, et qu'en lui montrant leurs excès dans toute leur horreur ils préparent les réformes de l'avenir.

— Ah! qu'elles se hâtent donc! me suis-je écrié, et qu'on cesse enfin de justifier une insulte en frappant celui qui l'a reçue. Pourquoi avoir supprimé des codes le *jugement de Dieu* du moyen âge, quand on l'a conservé dans les mœurs? Sont-ce bien des nations civilisées par le christianisme que celles où l'adresse et l'audace peuvent prescrire la moralité et la raison? où, pour être respecté, il suffit, non d'être respectable, mais de faire peur? où l'honneur consiste, dans un débat, non à avoir de son côté le bon droit, mais à tuer ou à être tué?

— Patience, a dit Roger; la lumière se fera dans les consciences! Elle commence déjà; cet homme en est la

(1) Voy., dans notre tome XXII, p. 401, le portrait et la biographie d'Émile Souvestre.

preuve : il expie aujourd'hui le meurtre du capitaine Ribert.

J'ai regardé Roger d'un air interrogateur.

— Peut-être ignorez-vous cette triste histoire, a-t-il continué; vous étiez alors parti pour votre voyage d'Allemagne. Mais tous nos contemporains pourront vous la raconter; car qui n'a connu le capitaine Ribert? On l'aimait pour la grâce qu'il savait mettre dans sa bonté, et aussi pour sa bonne humeur; où il se montrait, c'était toujours fête. Quand il se promenait au Mail, tenant le bras de sa jeune femme et la main de son enfant, tout le monde se retournait et bénissait l'heureux ménage, tant il semblait mériter son bonheur. Un seul homme en paraissait blessé; c'était Simon Chamard. Il haïssait le capitaine; pourquoi? nul n'aurait pu le dire. Jamais une parole ne s'était échangée entre eux; Ribert savait à peine que Simon existât. Mais cette ignorance même était une insulte pour le duelliste; il s'étonnait, sans doute, qu'un homme eût la prétention de vivre sans qu'il le lui eût permis. Ce bonheur qu'il n'épouvantait point lui parut une insulte; l'attention générale qui se tournait vers le capitaine irritait d'ailleurs sa vanité : tous les temples d'Éphèse font naître leurs Érostrates. Il se décida à éteindre un concert de louanges qui le fatiguait; mais il fallait un prétexte. Le capitaine ne visitait aucun des lieux fréquentés par Simon Chamard; l'occasion d'une rencontre pouvait ne se présenter de longtemps; Simon n'eut point la patience de l'attendre. Un jour que le capitaine traversait cette promenade, il alla droit à lui, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche, et lui demanda brusquement pourquoi il le regardait. Le capitaine surpris voulut protester; mais c'était la scène du loup et de l'agneau. Chamard prétendit que son adversaire avait aussi *médit de lui l'an passé* et devait en rendre raison. Le reste est facile à deviner : l'uniforme du capitaine le faisait esclave de l'usage féroce qui met la vie de l'honnête homme à la merci du premier bandit qui passe; le duel eut lieu et lui fut fatal. On le rapporta mourant à sa femme, qui ne voulait point croire à un tel malheur. Il eut encore la force de la nommer, d'embrasser son enfant; puis il expira.

— Et son meurtrier resta impuni! me suis-je écrié.

— Non, a repris Roger; cette fois l'opinion se souleva; à force d'indignation on cessa d'avoir peur, le mépris se laissa voir librement, et les provocations de Simon Chamard ne furent plus relevées. Après avoir lutté quelque temps contre l'animadversion publique, il dut abandonner la ville, et depuis il n'avait point quitté sa solitude. Mais vous voyez que son absence n'a pu faire oublier le passé; une popularité d'infamie reste attachée à son nom; tout le monde ici le connaît; on le fuit, on le montre au doigt, on l'insulte, sans qu'il puisse s'en défendre ni se venger... Et tenez, n'est-ce point lui que poursuivent, là-bas, ces huées?

La main de Roger m'indiquait la porte de la promenade, où j'aperçus, en effet, le vieux duelliste arrêté. Il s'efforçait de descendre les marches du perron d'entrée en s'appuyant, avec un geste douloureux, à la balustrade de pierre, tandis qu'une troupe d'écoliers ameutée dans le carrefour raillait ses efforts et lui jetait les rires et l'insulte.

— C'est Simon le Tueur! criaient les voix... Ah! ah! regarde comme il se traîne!

— Veux-tu te battre maintenant avec nous, Simon?

— Nous te défions tous!

— Eh! le lâche, qui refuse!

— Voyez, voyez, il a peur!

Et les huées reprenaient plus bruyantes.

Celui auquel elles s'adressaient avait d'abord essayé de descendre, en menaçant la troupe injurieuse du bâton qui le soutenait; mais, vaincu par la douleur, il avait dû s'arrêter. Appuyé au mur, les lèvres frémissantes et les mains crispées, il exprimait si complétement la rage impuissante, que je me sentis saisi à la fois d'horreur et de pitié.

— Quelle punition! m'écriai-je très-ému.

— Quelle, mais juste! répliqua Roger sévèrement. Il n'a point reconnu le droit, le droit ne le reconnaît plus; il s'est montré sans pitié, on est pour lui sans merci; il a abusé de l'audace, de la force, de l'adresse, et les voilà qui se retournent maintenant contre lui. Ah! je voudrais que tous ceux qui se plaisent aux émotions du duel comme à une chasse perfectionnée, que tous ces dégustateurs de sang humain qui disposent de la vie d'un homme entre leurs repas, pussent voir un pareil exemple! Dans ces flétrissantes clameurs d'enfants, je crois entendre la voix de tous les orphelins qu'a faits cet homme : leur chœur de malédictions s'élève maintenant qu'il ne peut y échapper; la suprême faiblesse venge les faibles, et l'homme implacable est puni par l'implacabilité des enfants! Ici, comme toujours, la jeunesse et l'âge mûr ont préparé la vieillesse; car cette dernière n'est qu'une conséquence, nous la faisons nous-mêmes. Un grand orateur (1) l'a dit, l'âme humaine subit sur la terre une série de métempsycoses qui ressortent l'une de l'autre : portée, à travers les ignorances du premier âge, jusqu'aux flammes de la jeunesse, elle s'y envenime ou s'y purifie, puis accomplit les graves devoirs de la maturité, dont elle sort allourdie d'expérience pour entrer dans la vieillesse; et là enfin est le port ou le naufrage.

La suite à une autre livraison.

La fortune d'un grand homme est de représenter mieux qu'aucun autre homme de son temps les idées de ce temps, ses intérêts, ses besoins. COUSIN.

FIBRES ÉLÉMENTAIRES DES TISSUS.

Les matières premières employées pour la fabrication des différents tissus nous sont fournies par les trois règnes de la nature. Les draps, les étoffes qui doivent nous garantir des intempéries des saisons, sont faits avec la laine de différentes espèces de moutons, celle des alpacas, des vigognes et le poil fin et soyeux de certaines chèvres et des chameaux. Le fil dont sont tissues ces belles et riches étoffes qui font la principale industrie de Lyon, est produit par la chenille d'un papillon, le *Bombyx mori*. Le cotonnier, le chanvre, le lin, l'aloès, plusieurs plantes de la famille des malvacées et de celle des urticées, le *Phormium tenax* ou lin de la Nouvelle-Zélande, nous permettent de fabriquer des étoffes plus légères ou qui par leur solidité et leur prix peu élevé peuvent être employées à un grand nombre d'usages. Enfin quelques tissus sont tirés du règne minéral : l'amiante nous en donne d'incombustibles; l'or et l'argent unis à la soie nous en fournissent d'un grand luxe; le verre lui-même diversement coloré, et filé sert à composer de magnifiques tentures. Cependant parmi ces produits de notre industrie nous en rencontrons fréquemment qui sont altérés par l'introduction frauduleuse et habilement cachée de divers éléments de qualité inférieure. Plusieurs procédés chimiques ont été proposés pour reconnaître ces falsifications; mais pour les employer avec succès il est nécessaire d'avoir une grande habitude, une certaine connaissance de l'action qu'exercent les corps les uns sur les autres, et de plus il faut pouvoir consacrer à ces analyses un temps quelquefois assez long.

Le microscope nous fournit le moyen d'arriver au même but plus facilement, plus promptement, et avec tout autant de certitude (2).

(1) Le P. Lacordaire.

(2) Voy. les Études sur le microscope, dans notre dernier volume.

Les fibres textiles possèdent en effet des caractères de forme et de grandeur tels que nous pouvons non-seulement reconnaître leur nature animale ou végétale, mais encore nous assurer si c'est une chèvre ou un mouton, le lin ou le cotonnier, qui les a fournies, et par conséquent si tel tissu qui ne doit contenir que du lin, de la laine ou de la soie, ne renferme pas du coton ou du chanvre.

Nous nous occuperons seulement des éléments qui entrent dans les tissus qui sont le plus en usage. Par des recherches faites dans le même sens, on arrivera facilement à distinguer la laine des alpacas, des vigognes, et les poils des autres animaux, ou les fibres de l'aloès, de l'*Althæa cannabina*, etc.

Le microscope dont on se servira pour ces observations pourra être simple ou composé; ce qui importe, c'est qu'il soit le meilleur possible : un instrument médiocre pourrait occasionner des erreurs. Si, du reste, on a le choix, on devra préférer le microscope composé, dont le champ est plus vaste et qui fatigue moins l'observateur. Quant au pouvoir amplifiant, il peut varier entre 200 et 400 diamètres.

La préparation des objets à examiner est des plus simples. Si l'on veut s'assurer de la pureté d'un tissu ou des éléments qui entrent dans sa composition, on effilera un petit morceau de ce tissu et on placera une petite quantité de fibres dans une goutte de liquide, entre deux lames de verre. On pourra observer séparément les fibres de la trame et des autres parties. S'il s'agit simplement d'un fil, on le détordra entre les doigts et on en coupera l'extrémité, qui sera de même baignée dans un liquide. C'est l'eau que l'on emploie le plus souvent; cependant, pour les poils des animaux, il est préférable de les plonger dans de l'huile ou de la térébenthine.

Parmi les végétaux qui fournissent des fibres textiles en assez grande abondance pour faire l'objet d'une exploitation régulière, le chanvre et le lin sont les seuls cultivés en France.

Le chanvre (Cannabis sativa) (voy. la Table des vingt premières années) est originaire de la Perse; mais il est depuis longtemps acclimaté dans toute l'Europe. Toutefois ce n'est que dans les temps modernes qu'il a pu être obtenu en assez belle qualité pour faire de la toile. A l'époque où Olivier de Serres écrivait, la filasse qu'on en tirait était encore très-grossière, et l'histoire cite comme une rareté les deux chemises de toile de chanvre que possédait Catherine de Médicis.

On cultive en Europe deux variétés de cette plante : le chanvre ordinaire, et le chanvre du Piémont qui acquiert jusqu'à trois et quatre mètres de hauteur.

Ces deux variétés présentent une modification remarquable du tissu utriculaire placé immédiatement au-dessous de l'écorce, et c'est cette modification qui nous les rend si précieuses. Les utricules, au lieu de conserver la forme d'un solide dont toutes les dimensions seraient à peu près égales, prennent un développement considérable en longueur et se soudent bout à bout, de manière à former de longs tubes divisés par des cloisons transversales. Ces tubes se remplissent promptement d'une substance incrustante qui leur laisse toute leur flexibilité tout en leur donnant une grande solidité; séparés du reste de la plante par le *rouissage*, ils constituent la filasse ou les fibres textiles du chanvre. Ces fibres, que nous avons représentées figure 1, ont un diamètre qui varie entre 0,01 et 0,023 (1); soumises au microscope, elles laissent voir des nœuds ou cloisons placées irrégulièrement et accompagnées de petits filaments qui figurent assez bien les racines adventives de certaines plantes. Ce sont des débris du tissu environnant. On aperçoit quelquefois l'extrémité de l'une des fibres divisée en pinceau.

Les agriculteurs savent, du reste, que pour obtenir une filasse fine et de qualité supérieure il faut semer *dru*, c'est-à-dire de telle sorte que les tiges soient très-rapprochées les unes des autres, ce qui les force à prendre un accroissement considérable en hauteur au détriment de leur développement en grosseur, et que pour avoir une filasse plus

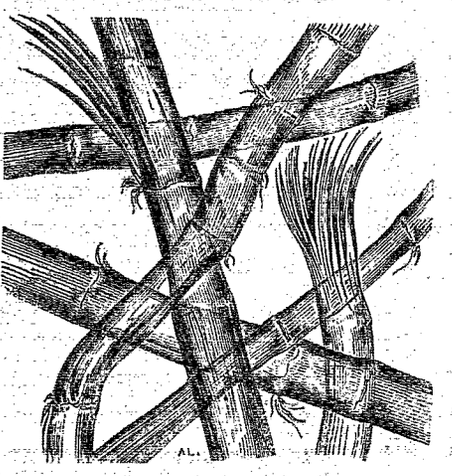


Fig. 1. Fibres de chanvre, grossies 400 fois.

grossière et plus résistante, pour la fabrication des cordages et des grosses toiles, il faut au contraire semer clair pour laisser la plante se développer normalement.

Le lin (Linum usitatissimum) croît naturellement dans une grande partie de l'Europe. Dans les provinces du nord il est l'objet d'une très-grande culture. On connaît plusieurs espèces de cette plante qui diffèrent entre elles soit par la taille, soit par la couleur des fleurs; mais, dans toutes, le tissu utriculaire placé au-dessous de l'écorce est modifié de la même manière que dans le chanvre. Les fibres du lin (fig. 2) ont beaucoup de ressemblance avec celles de cette dernière plante, mais on peut les reconnaître à leur diamètre moindre (0,007 à 0,01), à leur aspect moins grossier, et à l'absence des petits filaments qui entourent les cloisons. Les procédés d'extraction sont les mêmes que pour le chanvre, et on peut comme avec lui obtenir des filasses plus ou moins fines en semant plus ou moins dru.

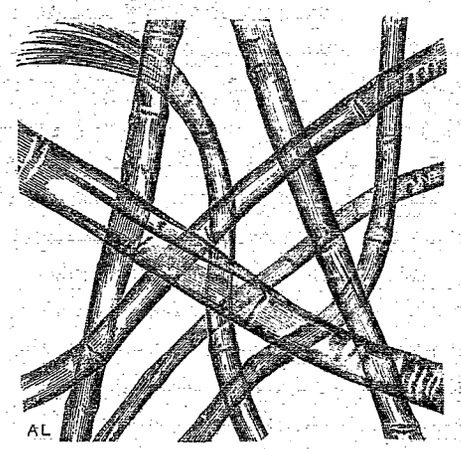


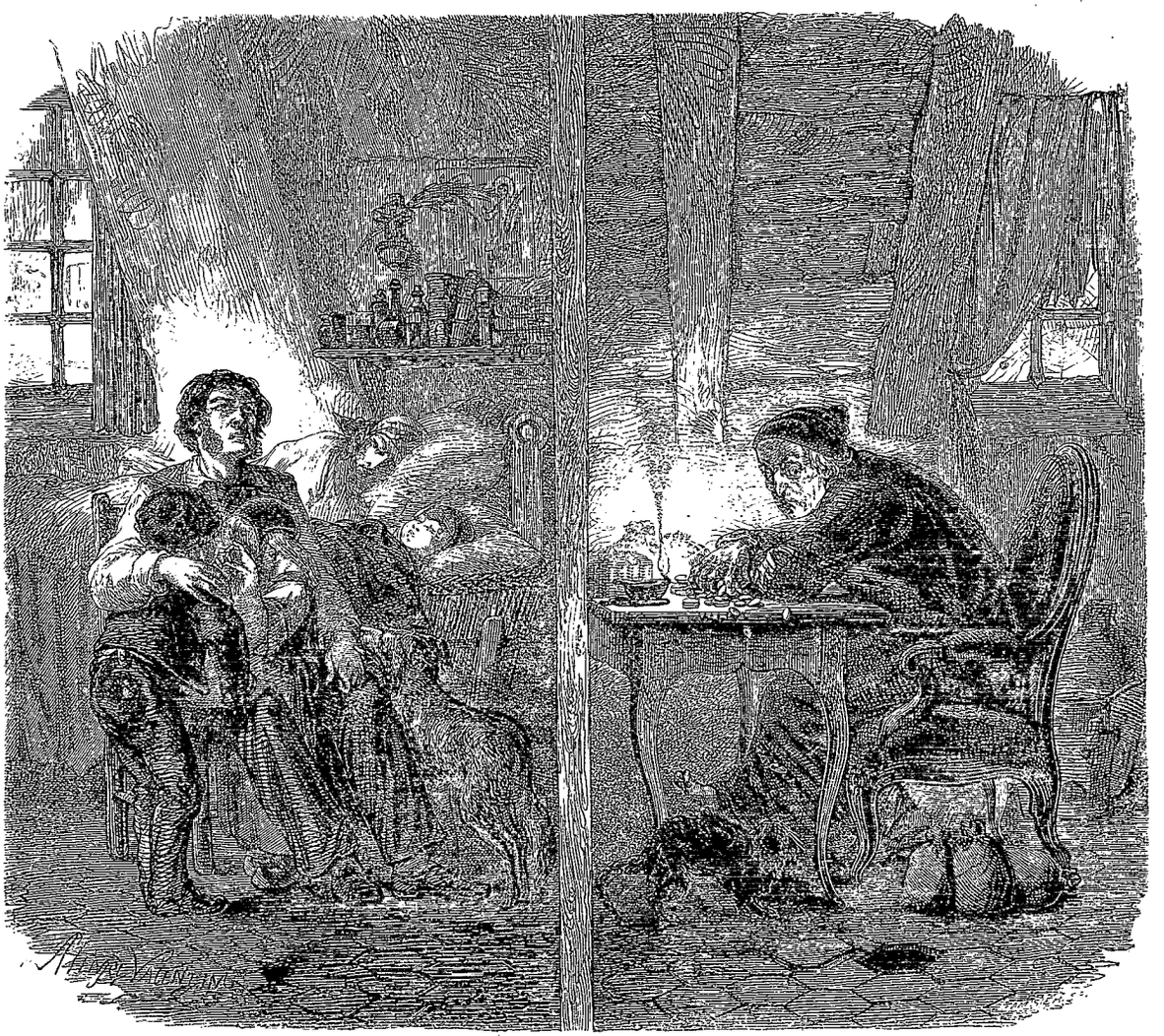
Fig. 2. Fil de lin, grossi 400 fois.

Il est remarquable que les fibres de lin provenant des bandelettes des momies égyptiennes présentent absolument les mêmes caractères que celles que nous récoltons actuellement.

La fin à une autre livraison.

(1) Toutes les dimensions sont données en fractions de millimètre.

DEUX MANSARDES.



Deux Mansardes. — Dessin de Valentin, d'après une composition de M. Ratel.

A la vue de ces deux mansardes, si voisines et pourtant si différentes, l'âme se sent saisie d'une profonde pitié, mais sympathique pour le pauvre père de famille, et pleine de répulsion pour l'avare, ce qui toutefois n'empêche pas de plaindre cet homme dont l'or a fermé le cœur à tous les sentiments humains. Il regorge de biens; qui les voudrait cependant à ce prix? qui ne préférerait la misère d'à côté, si remplie d'angoisses, mais la misère ennoblie par le dévouement et le sacrifice? Malgré le froid, l'avare se réchauffe à l'éclat et au contact de son cher métal; il s'est relevé au milieu de la nuit pour contempler son or; il a jeté sur ses épaules un vêtement, reste du luxe qu'il connut autrefois, et, à la lueur d'une lampe fumante, il a tiré furtivement ses richesses du milieu des débris sans nom où il les a cachées avec son âme; il ne peut voir l'aube qui paraît à travers sa fenêtre qu'il a close en partie avec des ais vermoulus, et dont de sales insectes ont fait leur demeure; peut-être est-il jaloux même du rayon de soleil qui tomberait sur son trésor. Il essaye, le pauvre insensé! ce que sa main peut contenir de piles entassées.... Va, elle n'en contiendra guère, et elle sera encore bien plus vide quand tu paraîtras devant Dieu. Le plaisir qu'il éprouve est corrosif comme celui que produit l'abus des liqueurs spiritueuses; dans un mouvement nerveux, il a allongé son pied crispé, et heurté son chat au poil sec et rêche, animal égoïste qui est venu chercher un peu de chaleur dans les plis de sa robe, et le seul que puisse avoir l'avare, parce qu'il trouve à vivre dans les combles qu'habite son maître, ou aux dépens des voisins qu'il rançonne. Tiré de sa fiévreuse extase, l'avare a fait un mouvement subit qui fait rouler à terre quelques pièces; il interrompt alors son sourire grimaçant, et jette un regard furtif vers la porte. N'a-t-il pas entendu du bruit? Ne vient-on pas lui ravir ce qu'il entasse depuis si longtemps?... Et la crainte revient le torturer; châtiment mérité qu'il éprouve sur cette terre, en attendant l'heure de la justice divine.

L'autre mansarde est nue aussi, mais elle est propre. Ordre et propreté sont presque des vertus. Tous les meubles ont été portés, les uns après les autres, au mont-de-piété pour acheter des médicaments et pour nourrir la malheureuse famille. Quelques livres restent encore sur un rayon et attestent que le père sait ouvrir son esprit à la culture intellectuelle. La mère est enchaînée à son lit par la maladie; pourtant un peu de calme sommeil a fermé ses yeux, et elle a laissé retomber son bras qui, malgré la souffrance, balançait encore son dernier né dans le berceau,

où l'époux a jeté sa veste pour garantir la malheureuse petite créature du froid intense de la nuit. Un chien, fidèle ami du pauvre, n'ose pas troubler sa douleur ; il voudrait le consoler par la tendresse d'un regard caressant. Les deux enfants aînés, amaigris par de longues privations, se pressent contre la poitrine de leur père pour y réchauffer leurs pauvres membres et y étouffer le cri de la faim. Que de douleur empreinte sur la figure de l'ouvrier ! et pourtant c'est une douleur sans révolte ; son corps est encore affaissé sous le poids des fatigues et des veilles ; mais sa tête se relève, ses lèvres s'entr'ouvrent pour la prière, et son regard cherche le ciel. L'espérance renaît dans son cœur en même temps que pénètre dans sa demeure, à travers le givre qui fleuronne la fenêtre, un premier rayon de soleil promettant un beau jour d'hiver... un beau jour d'hiver ! Oui, pour ceux que protégent un abondant foyer, de chaudes fourrures et de gais tapis, l'hiver, ce sont les bals et les théâtres tout ruisselants de lumière, longues fêtes qui prodiguent l'harmonie et tous les plaisirs. L'hiver, pour le pauvre, c'est la bise qui siffle à travers la porte, et disperse la cendre du foyer éteint ; c'est la faim, c'est le froid qui bleuit les membres des petits enfants, qui fait claquer les dents des pauvres vieillards. Ah ! vous qui ne comptez pas du moins la misère au nombre de vos épreuves, montez à la mansarde de l'homme qui souffre, mais qui espère encore ; qu'il ne soit pas trompé dans son attente, soyez pour lui la main de la Providence ; hâtez-vous, vous pouvez sauver une famille !

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 46.

XXVII. M. DUTILLEUL ET SA DÉFINITION DE L'IDÉE. — LETTRE D'IMAAM ALI-TADE. — A QUOI PEUT SERVIR L'INACTIVITÉ DES VIEILLARDS.

Le petit commerce de Félicité prospère ; elle voudrait l'étendre, mais le capital lui manque ; elle est venue me visiter ce matin et m'a fait part de son embarras. Elle ne voit qu'un seul moyen d'en sortir, c'est d'obtenir un crédit de quelques milliers de francs en marchandises chez M. Dutilleul, notre plus riche négociant. Mais comment oserait-elle seulement le demander, elle pauvre fille qui ne peut finir une phrase dès qu'on la regarde ? Elle avait d'abord pensé à faire écrire une lettre par René ; car René a le don de la rédaction, comme j'ai déjà pu m'en apercevoir pour sa demande de mariage ; puis tous deux ont pensé qu'une demande de ma part aurait bien plus de chance de réussir. Je la ferai, bien que j'aie peu d'espoir.

.... M. Dutilleul est mon aîné de plusieurs années, et on le dit cinq à six fois millionnaire ; mais ni l'âge ni la richesse n'ont pu lui faire prendre goût au repos. Il est levé avant le jour et veille, avec ses commis, très-avant dans la nuit. Il conduit tout de l'intelligence, de la voix et de l'œil, — de cet œil de maître qui, au dire du fabuliste, suffit pour engraisser le bétail. — Le bétail de M. Dutilleul, ce sont les écus, et Dieu sait s'il connaît l'art de les faire multiplier !

Il a fallu le poursuivre de magasin en magasin. Il venait toujours de quitter ceux où j'arrivais ; enfin je l'ai trouvé surveillant un déchargement de marchandises coloniales. Il vérifiait le compte des boucans, refusait ceux qui avaient souffert du voyage, et discutait l'application des tarifs. Dix personnes étaient occupées à exécuter ses ordres, dix autres à recevoir ses réclamations. Il a fallu le laisser faire ; enfin, quand tout a été réglé, il a pris le chemin d'un autre quai où s'opérait un chargement ; nous avons pu causer en faisant route ensemble.

Ma requête formulée, il en a pris note, a dit qu'il s'informerait, et m'a promis réponse après examen. Je me suis excusé de l'avoir interrompu dans ses occupations pour une demande de si faible importance.

— Tout est important en affaires, cher professeur, a-t-il répondu de sa forte voix qu'accompagne un gros rire ; nous autres commerçants, nous ne dédaignons rien. C'est avec les gros sous qu'on fait les écus ; — eh ! eh ! eh ! — Je suis un vrai yankie : aussi, tout m'est bon de ce qui profite à l'actif. Je ne ressemble pas à vos damoiseaux de négociants qui, dès qu'ils ont quelques centaines de mille francs, laissent la place à d'autres et se retirent à la campagne pour lire et cultiver des œillets. — Eh ! eh ! eh ! — A soixante et onze ans, je suis encore le plus actif d'eux tous, et la camarde me trouvera le nez sur mon grand livre ou la sonde à la main dans mes entrepôts.

— De sorte que vous ne sentez pas le besoin de quelques heures de recueillement vers la fin de la vie ?

— Moi ! pourquoi faire ?

— Mais pour se rappeler, pour regarder en avant ! Lorsque les cochers arrivent à un passage inconnu et sombre, ils mettent leur attelage au pas.

— Temps perdu ! temps perdu ! L'homme est ici-bas pour faire son métier, pour gagner de l'argent ! J'ai la devise, moi, de ce gentleman anglais qui a été, à ce qu'on dit, un grand poëte : *En avant !* mais en avant dans un champ de blé. — Eh ! eh ! eh ! — Tant qu'on est debout il faut moissonner.

— Oui, c'est ce que Carlyle appelle *l'Évangile des œuvres ;* pour lui, agir, c'est accomplir la loi de Dieu ; mais un de ses compatriotes, M. Mill, vante de son côté *l'Évangile des loisirs*.

— Quelque fainéant, sans doute ?

— Non, un économiste philosophe.

— C'est la même chose.

— Il donne pourtant des raisons qui ne m'ont point paru sans force. Selon lui, employer l'énergie humaine, sans trêve, à lutter contre des concurrents pour acquérir des richesses, ressemble singulièrement à ce que faisaient nos pères lorsqu'ils dépensaient leur vie à conquérir des terres par l'épée ; c'est un déplacement de la volonté, un progrès sans doute, mais un emploi encore exagéré de nos facultés. Il ne peut croire que l'idéal de la société soit dans cette bataille toujours croissante de gens qui, pour se dépasser, se heurtent, se foulent, s'abattent, et arrivent ainsi à se procurer un superflu dont ils ne peuvent jouir et dont ils privent les autres. Il est médiocrement épris de ce monde américain, où toute la vie d'un sexe est employée à chasser des dollars, et toute la vie de l'autre à élever de petits chasseurs de dollars. Il préfère sans doute cette fièvre d'activité à l'apathie de certaines nations déclinantes ; il y voit une des phases indispensables, mais douloureuses, du progrès de l'humanité, et il aspire au moment où chaque homme, après avoir donné à la société la fleur de son intelligence, de ses forces et de sa vie, rentrera dans un repos occupé pour laisser le champ libre à de plus jeunes travailleurs.

— Bien, bien, je comprends ; c'est une idée qu'a M. Mill ! s'est écrié mon compagnon avec son gros rire ; mais mon cocher m'a appris l'autre jour ce que c'était qu'une idée. Je voulais lui faire prendre une route, il voulait en prendre une autre, et comme je soutenais que la mienne était la plus courte, il a haussé les épaules en disant : — C'est une idée de Monsieur... comme il eût dit : — C'est une bêtise. — Eh ! eh ! eh !

Là-dessus, M. Dutilleul a pris congé de moi ; nous

étions arrivés au navire dont il venait surveiller le chargement. Je l'ai vu se perdre au milieu des caisses, des futailles, des ballots, et je suis revenu à petits pas en réfléchissant.

Est-il bien vrai que l'idée de l'économiste anglais soit de celles dont parlait le cocher? Quoi! tant de dons accordés par Dieu à sa créature, tant d'efforts d'intelligence et de courage, tant de sang versé, tant de dévouements sublimes, et tout cela seulement pour augmenter l'encaisse du genre humain? Ne serions-nous donc ici-bas que pour acquérir une richesse dont nous ne devons pas jouir, et la transmettre à des descendants qui l'augmenteront à leur tour sans en jouir davantage? Tous ces penchants qui ne trouvent satisfaction que dans le loisir, l'art, la science, la contemplation de la nature et de l'homme, l'élancement de l'âme vers Dieu, tout cela serait autant *d'idées,* comme le dit M. Dutilleul par euphémisme. N'est-ce pas lui plutôt qui ment à sa nature d'homme en sacrifiant toutes les aspirations naturelles à un seul instinct? Qu'est-il autre chose qu'un sauvage, ce furieux travailleur qui réduit la vie à la transformation de la matière ou à l'échange, et qui néglige les besoins les plus délicats de son âme? Ce que le peau-rouge dépense d'activité, de patience, de courage à trapper le castor et à scalper ses ennemis, il l'emploie, lui, à scalper ses concurrents et à trapper les écus! C'est la différence des sociétés, mais, au fond, l'emploi des mêmes instincts. Ce qu'il fait n'est qu'une guerre déguisée, préférable à l'autre sans doute, mais qui ne peut être le but définitif de l'homme sur la terre.

C'est devant cette fièvre saxonne que les natures passives se sentent prises d'un plus vif amour pour l'état stationnaire; en voyant tant de vains mouvements, on persiste, plus que jamais, à rester assis.

Nous avons trouvé, il y a quelques jours, dans l'appendice de la Ninive de l'anglais Layard, un témoignage éloquent de cet effet de notre turbulente agitation. C'est la réponse d'un cadi musulman à la lettre dans laquelle le voyageur anglais lui demandait des détails sur la population, le commerce et le passé de la ville où il avait exercé sa magistrature. Je traduis ici cette réponse pour mon propre plaisir.

« Mon illustre ami, ô joie des vivants!

» Ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible.

» Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à compter ses maisons ni à m'informer du nombre de leurs habitants; et quant à ce que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, en vérité c'est une chose qui ne me regarde nullement. Pour l'histoire antérieure de cette cité, Dieu seul la sait, et seul il pourrait dire de combien d'erreurs ses habitants se sont abreuvés avant la conquête de l'islamisme; il serait dangereux à nous de vouloir les connaître.

» O mon ami! ô ma brebis! ne cherche pas à apprendre ce qui ne te concerne pas. Tu es venu parmi nous et nous t'avons donné le salut de bienvenue; va-t-en en paix! A la vérité, toutes les paroles que tu m'as dites n'ont fait aucun mal, car celui qui parle est un et celui qui écoute est un autre. Selon la coutume des hommes de ta nation, tu as parcouru beaucoup de contrées, jusqu'à ce que tu n'aies plus trouvé le bonheur nulle part; nous (Dieu en soit béni!), nous sommes nés ici et nous ne désirons point en partir.

» Écoute, ô mon fils, il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu; il a créé le monde; devons-nous tenter de l'égaler en cherchant à pénétrer les mystères de sa création? devons-nous dire: — Vois cette étoile qui tourne autour de cette étoile; regarde cette autre étoile qui traîne une queue, et qui met tant d'années à venir et tant d'années à s'éloigner! Laisse-là, mon fils; celui dont les mains la formèrent saura bien la conduire et la diriger.

» Mais tu me diras peut-être: O homme! retire-toi, car je suis plus savant que toi et j'ai vu des choses que tu ignores. — Si tu penses que ces choses t'ont rendu meilleur que je ne le suis, sois doublement le bienvenu; mais moi je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es instruit dans des choses qui ne m'intéressent pas, et ce que tu as vu je le dédaigne. Beaucoup de science te créera-t-elle un second estomac, et tes yeux qui vont furetant partout te feront-ils trouver un paradis?

» O mon ami! si tu veux être heureux, écrie-toi: — Dieu seul est Dieu! — Ne fais point de mal, et alors tu ne craindras ni les hommes, ni la mort, car ton heure viendra. »

IMAAM ALI-TADE.

Voilà l'autre sauvage, celui qui attend sur sa colonne que les corbeaux du ciel viennent lui fournir la nourriture. Le devoir et la vérité sont entre le Turc et M. Dutilleul, entre l'immobilité du fataliste et l'activité sans repos de l'utilitaire. Salomon l'a dit: « Il y a un temps d'être debout et un temps d'être assis. » L'homme n'est ni une plante qui doit végéter attachée à une racine sans mouvement, ni un cheval aveugle attelé jusqu'à la mort à la meule qui broie le blé destiné au pain du corps. Il faut aussi qu'il songe au pain de l'âme; qu'il prenne le temps de féconder son cœur, d'ouvrir les yeux de son esprit.

C'est à cela surtout que doit servir la vieillesse. Après avoir fait sa journée de labeur, il faut employer le soir aux récréations spirituelles, aux loisirs affectueux, à cette étude de l'impalpable et de l'invisible qui est aussi certainement que la terre et l'océan une partie de l'héritage d'Adam.

La suite à une autre livraison.

Lorsqu'il n'y a pas de malheurs extraordinaires, je ne sens aucune peine jusqu'à cinq heures après midi que finit pour moi le moment du travail. MADAME DE STAEL.

OBSERVATION JUDICIEUSE ATTRIBUÉE A HENRI IV.

Il y avait à la Rochelle un certain *chandelier,* autrement dit marchand de chandelles, à qui tout réussissait. La populace de son quartier, qui l'avait connu pauvre et qui le voyait riche, prétendait qu'il avait une « mandragore » (1); car chacun aurait cru se faire tort à soi-même en supposant que le chandelier avait réussi grâce à son amour du travail, à son intelligence, à sa probité. Au contraire, s'il avait trouvé une mandragore, c'était une affaire de hasard, et peut-être même de maléfice. On en parla dans ce sens devant Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre, et qui se trouvait à la Rochelle. Le Béarnais ordonna à un de ses gens d'aller, à minuit, chez cet homme, acheter une chandelle. Minuit, en ce temps-là, et en province, c'était une heure tout à fait indue: on dormait chez le marchand, cependant le domestique frappe à tour de bras, et à travers la porte demande une chandelle, sans dire, bien entendu, pour quelle pratique. Aussitôt le chandelier se lève et livre la marchandise demandée.

Le lendemain, le roi de Navarre dit à ceux qui avaient calomnié l'honnête bourgeois: — J'ai découvert la mandragore du chandelier: c'est qu'il ne néglige jamais une occasion profitable.

(1) Voy., sur la mandragore, les gravures et l'article de notre t. XXII (1854), p. 308.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

Suite. — Voy. t. XXII, p. 195, 220.

ELCHE, ORIHUELA, MURCIE, CARTHAGÈNE.

Les voyageurs qui n'ont entrepris leurs pérégrinations que dans un but spécial, ont sur les autres un grand avantage. Sans doute ils peuvent négliger une foule de choses intéressantes ou curieuses, lorsqu'elles ne rentrent pas dans le cadre de leurs recherches; sans doute ils peuvent porter dans l'observation d'une nature nouvelle, de sites nouveaux, un esprit moins ouvert, moins désintéressé, plus prévenu. Mais en revanche, dans la voie particulière qu'ils se sont proposé de parcourir, rien ne leur échappe. Tout chez eux est soigneusement noté, couché par écrit; tout pour eux se résout en chiffres, en résultats positifs; et en feuilletant leurs notes de voyages, ils peuvent encore, au bout de vingt ans, retrouver la trace vivante des faits qui les ont frappés.

Pour moi, qui ne parcourais le midi de l'Espagne dans aucun but déterminé de science ou de négoce, qui voyageais pour voyager, c'est-à-dire pour voir, comparer, recueillir des impressions et des notions générales sur un pays, une race, un climat, une civilisation si peu semblables aux nôtres, il me reste bien dans la tête des impressions, des tableaux, des souvenirs, mais tout entremêlés de lacunes, de pages blanches. Si donc le lecteur veut bien me suivre à travers cette course un peu désordonnée, il faut qu'il soit bien résigné d'avance à tout ce qu'une pareille allure offre nécessairement d'incomplet, de décousu, et qu'il ne me demande pas autre chose que ce que je peux lui donner. Si, après ce renseignement préalable, il lui convient encore de monter en croupe derrière moi, nous pouvons partir.



Pont d'Elche (1). — Dessin de Rouargue.

Mon intention étant de parcourir tout le sud de l'Espagne, avant de revoir la France, que j'avais quittée depuis un an déjà, je partis d'Alicante dans le courant du mois de juillet, par une chaleur tropicale, pour visiter Murcie et Carthagène avant de prendre la route de Grenade. Je louai donc une petite carriole ou charrette non suspendue, seul véhicule alors usité dans ces parages, et fis marché avec mon Automédon pour me rendre à Murcie, capitale de l'ancien royaume de Murcie.

Les débuts du voyage furent d'une assez grande monotonie. Beaucoup de soleil, encore plus de poussière,

(1) Elche est une ville d'une moyenne grandeur, située dans une plaine presque entièrement couverte de palmiers. Elle était comprise, sous les Romains, dans le pays des *Contestani;* elle portait alors le nom d'*Illici*, et donna son nom au golfe *Illicitanus;* elle avait le titre et les droits de colonie romaine. On y compte 2 700 maisons et une population de 15 000 âmes. Elle a quelques rues assez belles, quelques maisons apparentes, plusieurs places grandes et carrées, mais sans aucune décoration, et six fontaines: une de celles-ci est de marbre et faite en forme de tombeau; elle jette l'eau par vingt tuyaux; c'est la seule dont l'eau soit potable; celle des autres fontaines est amère.

Cette ville a trois églises paroissiales, deux couvents de moines, un couvent de religieuses et un hôpital.

L'église paroissiale de Sainte-Marie a un portail exécuté en marbre; c'est un assemblage monstrueux de colonnes unies, torses et cannelées en spirale. On trouve quelques inscriptions sur la place de Sainte-Louise.

Elche a une fabrique de savon, plusieurs tanneries, et fait un grand commerce de dattes et de palmes. (Alexandre de Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, t. Ier, p. 152.)

de grandes plaines desséchées peu ou point cultivées, tel est à peu près le paysage à travers lequel on circule jusqu'à Elche. Ici la scène change; on traverse un bois de palmiers-dattiers qui a bien un bon quart de lieue de long, et je ne saurais dire l'étrange impression que fait sur un homme du Nord cette végétation africaine, qui n'est plus là à l'état de curiosité de serre chaude, mais qui se développe avec une vigueur et une profusion d'où il ressort manifestement qu'on est entré dans une zone véritablement nouvelle. Jetez dans ce paysage un beau fleuve, animez-le par des caravanes de chameaux, et vous êtes en Égypte. Les toits plats des maisons fermées où les habitants ont cherché dans le sommeil un refuge contre la chaleur, les cactus et les aloès qui commencent à se montrer le long des chemins, tout annonce le voisinage de l'Afrique, qu'un coup de la redoutable massue de l'Hercule antique a seul, dit-on, séparée de l'Espagne.

A mesure qu'on se rapproche de Murcie, le paysage se transforme rapidement. Déjà, en approchant d'Orihuela, on découvre, au tournant d'une colline escarpée et pierreuse, un changement complet de décoration. On retrouve ce qu'on a perdu depuis Valence, de la végétation, de la verdure. Cette métamorphose est due à quelque affluent, peut-être même à quelque bras du rio Segura, qui traverse et fertilise cette belle campagne; car en Espagne, partout où l'on trouve de l'eau, on rencontre en même temps une végétation luxuriante, une admirable fertilité. Aussitôt que l'eau manque, l'oasis s'arrête et le désert recommence; mais entre Orihuela et Murcie, la végétation s'interrompt à peine, et l'on retrouve entre ces deux villes, et surtout aux alentours de chacune d'elles, des cultures qui, pour être aussi riches que celles de Valence, n'auraient besoin que d'une industrie aussi soigneuse que celle du *labrador* valencien.



Couvent de la Rambla, à Elche. — Dessin de Rouargue.

Le paysan des environs de Murcie n'est pas beau; il a le teint pâle, bilieux, fiévreux. Il paraît d'une constitution apathique; et l'isolement géographique de sa province, ainsi que le défaut d'animation commerciale et intellectuelle qui résulte de cet isolement même, n'ont pu qu'entretenir et fortifier son indolence naturelle.

La suite à une autre livraison.

RÉFLEXIONS SUR LA VIE HEUREUSE.

« La vie heureuse ici-bas, dit Leibniz dans un intéressant fragment récemment retrouvé et publié, consiste dans une âme tout à fait contente et tranquille. » C'est une définition simple et claire, et à laquelle tout le monde doit aisément consentir; et le seul point qui fasse question est de savoir si ce contentement et cette tranquillité sont possibles ici-bas, ou, mieux encore, puisque ce serait démontrer par le fait cette possibilité, quels sont les moyens d'y parvenir. Selon Leibniz, il faut commencer par s'appliquer à distinguer les vrais biens des faux biens, et, ayant une fois connu les vrais biens, s'efforcer de les atteindre malgré l'opposition des passions. « Enfin, ajoute le philosophe, ayant fait notre possible pour connaître les vrais biens et pour y parvenir, il faut être content quoi qu'il en arrive, et il faut être persuadé que tout ce qui est hors de notre pouvoir, c'est-à-dire tout ce que nous n'avons pas pu obtenir après avoir fait notre devoir, n'est pas du nombre des vrais biens; et par conséquent, il faut, en un mot,

avoir toujours l'esprit en repos sans se plaindre d'aucune chose. »

Cette thèse, qui a été celle de tant de philosophes, est-elle juste? N'y a-t-il pas ici-bas une multitude de vrais biens que nous ne pouvons obtenir, ou qui nous échappent, encore que nous ayons fait notre devoir. Autrement dit, la terre étant destinée par la Providence à former un lieu d'épreuve, n'y aurait-il pas contradiction à ce qu'il dépendît de chacun de nous d'y goûter une vie réellement heureuse? Et si pour goûter la prétendue vie heureuse que l'on nous offre, il faut renoncer à tenir la santé, l'aisance, la liberté, la patrie, la famille, les amis, pour de vrais biens, sur ce qu'ils ne sont pas en notre pouvoir, n'est-ce pas en réalité se payer de mots et dégarnir arbitrairement la vie de tous ses charmes légitimes?

Il semble que le seul but que la philosophie puisse raisonnablement nous proposer soit de demeurer, non pas absolument contents et tranquilles dans les accidents inséparables de la vie d'épreuve que nous menons aujourd'hui, mais aussi contents et tranquilles qu'il se peut; et pour y atteindre, le bon chemin n'est pas de forcer en nous la nature humaine pour nous persuader que nous ne souffrons pas, lorsque tant de choses qui torturent irrésistiblement nos cœurs nous adviennent, comme ce philosophe qui, affligé de la goutte, s'écriait en frappant du pied : « Douleur, tu n'es qu'un mot! » mais, bien au contraire, tout en demeurant parfaitement convaincus que les maux que nous endurons sont très-réels, de nous persuader en même temps que ces maux, pourvu que nous les supportions comme il faut et même que nous en tirions tout le parti qu'ils renferment, sont éminemment propres à tourner en notre faveur, et à devenir, par l'exercice salutaire qu'ils nous donnent, des causes de bien pour l'avenir.

Leibniz a mis en avant un autre principe qui lui appartient de plus près que les paroles dont nous venons de faire mention, et qui est propre à donner quelque éclaircissement sur la question envisagée de cette manière. Ce principe, qu'on ne saurait trop méditer, consiste à dire que tous les maux qui existent dans l'univers sont les conditions du bien qui y règne, et que, tout pesé, ce monde, tel qu'il est, se trouve meilleur que tous les autres mondes qui seraient possibles. Il s'ensuit donc qu'en nous attachant de tout notre cœur à cet univers, dont nous sommes membres et qui est en quelque sorte notre grande famille, nous devons sans peine faire sacrifice de nos souffrances personnelles au bien de son ensemble; à peu près comme le soldat qui, tenant par-dessus tout à l'honneur de son drapeau, supporte vaillamment les blessures qu'il a reçues, en considérant qu'elles sont la condition de la marche glorieuse du régiment : au lieu de se désespérer, comme il le ferait peut-être s'il ne pensait qu'à lui, il pense au corps magnifique dont il fait partie, et, jouissant de ses succès, il demeure, au milieu de ses souffrances, non pas absolument tranquille et content, mais aussi tranquille et content qu'il est possible.

Il n'est même pas difficile, en suivant cette même trace, de pousser les choses encore plus loin. En effet, si toute âme est créée en vue de tout l'univers, réfléchit en elle sous le point de vue qui lui est propre, comme on l'a fort bien dit, tout l'univers, toute âme vivante est au fond un abrégé plus ou moins explicite de tout l'univers; et par conséquent, si le mieux règne à chaque instant dans les conditions générales de l'univers, le mieux règne aussi à chaque instant dans les conditions générales de l'individu, ce qui n'est pas moins convenable à la bonté et à la puissance de Dieu. De même que les maux qui se produisent dans l'ensemble sont destinés à déterminer la meilleure harmonie possible de cet ensemble, de même les maux qui, dans une secrète corrélation avec les fautes émanées de la liberté de chacun, affectent les individus qui composent l'ensemble, sont destinés de leur côté au plus grand bien de chaque individu. Donc, les peines qui traversent cette vie et qui constituent des désavantages très-réels si nous ne considérons que l'intérêt de notre état présent, deviennent au contraire des avantages non moins réels si nous portons notre attention sur l'intérêt de notre état futur. Dieu fait tout pour le mieux, et non pas seulement pour la multitude, mais pour chacun des éléments dont la multitude se compose. Ces maux de tout genre qui nous blessent dans nos affections les plus légitimes, et contre lesquels, dans notre aveuglement, nous nous sentons passionnément excités à nous soulever, sont, tout à l'opposé, vu notre état, le meilleur régime qui puisse nous être imposé; à condition, toutefois, que nous les acceptions volontiers et que nous tirions dorénavant parti des circonstances nouvelles dans lesquelles ils nous placent, comme des circonstances les mieux calculées pour donner à notre âme les exercices qu'il lui faut.

Lors même que, par ces afflictions qu'il nous envoie, Dieu entend nous punir, nous ne devons pas moins lui rendre grâce, de quelques gémissements que ce juste châtiment soit accompagné; car ces afflictions nous mettent en mesure, mieux qu'aucun autre genre de vie, de nous redresser, de nous fortifier, de mériter. Même dans les plus cruelles épreuves, à l'aide de cette manière de considérer nos tourments, tenons-nous donc autant que possible contents et tranquilles; car en nous appliquant à nous bien comporter sur les nouveaux fondements que reçoit notre vie, nous corrigerons notre faiblesse, réparerons notre passé, assurerons notre avenir, plus efficacement que nous ne serions capables de le faire, vu notre situation morale actuelle, au milieu des sérénités et des insouciances d'une vie sans nuages. Soyons semblables à celui qui, ayant fait une chute, souffre du traitement auquel le médecin juge à propos de soumettre l'organe malade, mais se réjouit cependant de cette souffrance même, dans l'idée qu'elle est la condition héroïque de son rétablissement, et accélère effectivement sa guérison par cette idée et par le repos d'esprit qu'elle lui cause.

C'est ainsi qu'il faut prendre ce vieux proverbe, si énergique dans sa concision, « que tout événement a deux anses et qu'il ne s'agit que de prendre la bonne et de laisser la mauvaise. » Les principes que nous venons d'indiquer aident en effet parfaitement à déterminer cette bonne anse, à l'aide de laquelle on soulève sans difficulté les événements les plus lourds. La bonne anse n'est pas du côté des petites compensations; ces petites compensations sur lesquelles, à l'aide d'un peu d'arguties et de sophismes, il est presque toujours assez facile de mettre le doigt, se trouvent, en définitive, presque toujours trop légères quand on veut s'en servir pour équilibrer ce que l'oppression que nous en ressentons nous fait sans hésitation nommer douleur et malheur. C'est ce qui fait le travers de ce fameux système des compensations que s'était amusé à crayonner, il y a quelques années, un homme d'esprit. Il y a chimère à chercher les compensations dans le cercle même de la vie pratique, car c'est uniquement dans celui de la vie morale la plus élevée qu'elles se trouvent. C'est là que vont les prendre les âmes sérieuses.

Voyez, par exemple, ce courageux marin que toute l'Europe a loué, emporté sur un glaçon dans la débâcle de l'océan Polaire; comment essaye-t-il de relever le courage de ses compagnons d'infortune? « Nous devons, leur dit-il, nous regarder comme plus heureux que nos compagnons qui dorment tranquillement sur le navire, car nous devons sentir que nous avons le mérite d'accomplir en ce moment un devoir. » Dans quelque circonstance que tu sois placé par ta destinée, fais ton devoir le mieux possible, et réjouis-toi d'autant plus que tu trouveras ce devoir plus difficile à

remplir, car plus il est difficile, plus tu as de mérite et plus tu prépares efficacement ton perfectionnement moral et, par suite, ton bonheur futur.

Ces réflexions philosophiques doivent sembler d'ailleurs dans un parfait accord avec cette grande parole qu'il est si facile d'admirer et si difficile de suivre : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, que la volonté de Dieu soit bénie. » Les uns, pour s'y conformer, cherchent à éteindre en eux toute volonté propre, prennent la vie comme un rêve et ses accidents comme des ombres, se prosternent, s'oublient, s'évanouissent; c'est le renoncement à soi-même. D'autres cherchent à se pénétrer assez de l'amour de Dieu pour se complaire absolument à tout ce qui lui convient, et sans se soucier de ce qui peut les toucher hors de lui, acquiesçant même de bon cœur à tout événement qu'il ordonne, ne veulent en tout dans ce monde d'autre plaisir que son plaisir; c'est le point suprême de la piété. Mais ce sont là des efforts véritablement surhumains et auxquels la vie commune ne saurait sérieusement viser. Cherchons donc plutôt une autre voie : dans ce que Dieu nous donne, même de plus pénible, à endurer, dans ce qu'il nous ôte, même de plus charmant, voyons d'un ferme regard une secrète disposition de sa sagesse pour le plus grand bien possible de notre avenir; nous nous sentirons en état de bénir son décret, lors même que l'insuffisance de nos lumières relativement aux conditions nécessaires de notre perfectionnement ne nous permettrait pas d'apercevoir distinctement, dès à présent, en quoi nous devons lui être reconnaissants des douleurs qu'il nous envoie ou des satisfactions qu'il nous retire. En quelque situation qu'il lui plaise de nous placer, remercions-le comme de la situation la plus avantageuse à notre vie future, en comparaison de laquelle celle-ci est de si peu de durée; et, même dans les derniers abîmes de l'affliction, notre âme pourra réussir à se donner ainsi autant de contentement et de tranquillité qu'il est permis à une saine philosophie d'en demander.

LE CAOUTCHOUC.

SON USAGE CHEZ LES OMAGUAS. — PREMIÈRES TENTATIVES DE LA CONDAMINE POUR LE FAIRE CONNAITRE EN FRANCE. — DÉCOUVERTE DU CAPITAINE FRESNEAU. — LES CANOTS D'HALKETT.

C'est à une grande nation de l'Amazonie, redoutable à la guerre, bizarre dans ses coutumes, que l'on doit le premier emploi de la gomme élastique, obtenue par incision de l'*Hewœa Guyanensis*. Les Omaguas, que l'on désigne aussi sous le nom de Cambébas ou de « têtes aplaties, » occupaient, le long de la rive gauche de l'Amazone, un territoire d'environ deux cents lieues, entre le Tamburagua et le Putumayo. Chez ce peuple, venu, dit-on, de la Bolivie, et qui n'était pas étranger, quoique à demi sauvage, aux raffinements les plus étranges de la civilisation telle que l'entendaient du moins les Romains, l'usage voulait qu'après un repas vraiment homérique, comme on en pouvait faire au milieu de ces vastes campagnes, si abondantes en gibier, chaque convive reçût une bouteille de gomme élastique, dont l'euphémisme des langues les plus polies ne saurait déguiser l'emploi, surtout quand il se mêle aux joies d'un banquet; il résulte de cette coutume que les vaillants Omaguas reçurent des premiers colons du Para, en échange d'un nom redouté, celui de *Seringueiros*, qui n'a point besoin de traduction et qui persista plus que la nation à laquelle il avait été imposé.

Les Omaguas, convertis en partie au christianisme, de 1646 à 1769, ne subsistent plus en effet comme nation et se sont réfugiés dans la partie supérieure du Solimoens, vers les déserts qu'arrose le Jutahi; mais leur procédé d'extraction pour obtenir de l'hevæa la gomme précieuse si vulgaire aujourd'hui a survécu aux souvenirs guerriers qui la rendaient redoutable même à Raleigh. Les Cambébas ne s'aplatissent plus la tête entre deux planches façonnées adroitement pour cela; ils ne tentent plus, par cette pression lente et quelquefois douloureuse, de donner à leur visage l'aspect d'une carapace de tortue; mais ils ont hérité de tous les secrets de leurs pères et les ont légués à leurs conquérants : c'est grâce à leur esprit d'observation que nous savons aujourd'hui comment on parvient à donner une certaine solidité à la gomme connue dans Quito sous le nom de *caoutchouc*, en l'exposant pendant un temps plus ou moins long à la fumée d'un feu alimenté par les fruits de *l'urucuri;* c'est encore à eux que l'on doit les premiers procédés d'un genre de moulage qui vient faire aujourd'hui une concurrence si redoutable à la cordonnerie de nos grandes cités.

Il n'était plus question depuis longtemps des *Seringueiros* au Para, que les Brésiliens établis à Sainte-Marie de Belem faisaient déjà servir le suc de l'hevæa à un nombre considérable d'ustensiles domestiques : ils avaient même opéré le mélange de divers sucs laiteux obtenus d'autres arbres du même genre, et l'Europe restait encore parfaitement étrangère aux propriétés vraiment merveilleuses de ces divers végétaux. L'honneur des premières tentatives pour en faire apprécier l'utilité revient incontestablement à un savant français que l'opinion publique place chaque jour plus haut, moins en souvenir de ses travaux astronomiques qu'en reconnaissance de ses efforts continus pour adoucir les misères de l'humanité. La Condamine était arrivé depuis quelques mois à peine en Amérique, lorsqu'en l'année 1736, il envoya à l'Académie des sciences plusieurs lanières de gomme flexible, en s'efforçant de faire connaître à ses confrères la variété des usages auxquels cette substance pouvait servir.

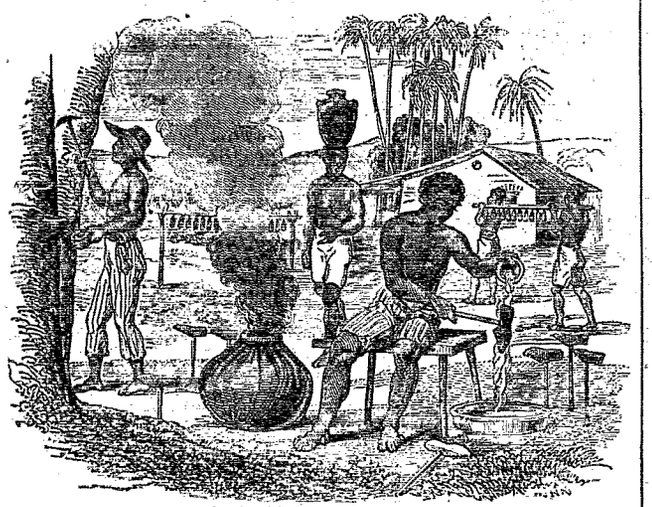
C'était toutefois à un ingénieur habile, dont le nom est aujourd'hui parfaitement inconnu, que l'on allait devoir et la connaissance réelle de l'arbre employé par les Omaguas, et les précieuses expériences qui, succédant aux tentatives d'une nation sauvage, devaient faire de la résine élastique un des agents les plus indispensables de l'industrie moderne. La mémoire du capitaine Fresneau, si complétement effacée du souvenir des savants, vit toutefois encore à la Guyane française, dont cet ingénieur projetait de rebâtir la capitale sur un plus favorable emplacement (1).

Il y avait quatorze ans que cet officier résidait dans la colonie, lorsqu'il fut plus particulièrement frappé du parti qu'on pouvait obtenir des sucs laiteux qui découlent de certains arbres, et qui lui semblaient identiques avec les gommes du Para, sur lesquelles on n'avait alors que les renseignements les plus erronés et les plus confus. Une circonstance toute particulière vint hâter cette découverte. La tradition raconte que Fresneau fuyait la société des villes; une amère laideur dont il ne pouvait se cacher à lui-même le caractère bizarre lui avait fait quitter l'Europe; c'était, dit-on, le sentiment de cette disgrâce naturelle qui l'entraînait dans les forêts. Ses traits, d'ailleurs intelligents, avaient le caractère sauvage du sanglier; l'espérance d'échapper aux railleries continues de la foule lui fit un besoin de la solitude. Observateur sérieux, botaniste aussi habile qu'on pouvait l'être il y a plus d'un siècle, ce fut au milieu des bois vierges qu'il acquit enfin la certitude que si l'on n'avait point à Cayenne le véritable *Pao Syringa*, richesse de nos voisins, les vastes campagnes de l'intérieur devaient recéler

(1) Ce projet, d'abord bien accueilli, fut ensuite rejeté. Il a donné lieu à un mémoire de Fresneau, qui existe dans la bibliothèque des fortifications de la marine.

cet arbre précieux. Les deux couronnes étaient alors en guerre, mais les tribus sauvage se visitaient; ce fut par le moyen le plus ingénieux que Fresneau obtint de quelques Indiens du Mayaracaré ce qu'il cherchait depuis si longtemps. Un jour qu'il était tombé par hasard au milieu d'une compagnie de Noragues, venus clandestinement sur nos terres dans le but d'y harponner quelques lamantins, il se trouva que le chef de la troupe pacifique, élevé dans les missions portugaises, savait le français. Interroger les visiteurs sur la précieuse résine, leur montrer divers ouvrages en gomme élastique fabriqués au Para, tout cela fut l'affaire de quelques moments. La réponse du chef fut des plus concluantes : il y avait sur le territoire même de Mayaracaré un nombre infini de ces arbres au sujet desquels on les interrogeait. Mais pour se rendre dans cette région, il fallait remonter 40 lieues de courants violents et sans espérance de rencontrer des vents favorables, peut-être même craindre une rencontre hostile des Portugais; malgré l'hilarité que sa proposition excita parmi l'assemblée, Fresneau eut l'idée de faire servir à ses projets l'adresse bien connue des Indiens; il leur proposa de modeler avec de la terre anglaise le fruit de l'arbre syringa, et il obtint ainsi, au milieu des rires les plus bruyants, dit-il, la forme d'un fruit triangulaire, qui devait renfermer les trois amandes que rapporte l'arbre à la résine élastique. Le chef intelligent qui commandait à cette troupe d'artistes improvisés consentit lui-même à se transformer en dessinateur et traça l'image d'une feuille d'hewæa.

Muni de ces précieux renseignements, l'infatigable Fresneau expédia ses simulacres de graines vers les points les plus reculés de la colonie. Ce fut sur les terres baignées par l'Aprouague qu'un colon laborieux, M. Mérigot, trouva, au pied d'un arbre de grande dimension, le fruit signalé comme une pure curiosité; il transmit cette nouvelle à Cayenne. Obtenir du gouverneur de la Guyane, M. d'Orvillers, une mission pour l'Aprouague, se munir en même temps des objets indispensables pour faire quelques expériences concluantes, tout cela fut l'affaire de quelques



Fabrication de chaussures en caoutchouc, au Para (Brésil).

jours. Fresneau tenta plus encore : les terres du colon français produisaient bien quelques individus de ce précieux végétal si vivement convoité, mais ils étaient en nombre fort limité; l'ingénieur en chef de Cayenne alla en chercher d'autres dans les forêts lointaines qu'habitaient encore les sauvages indépendants. Conduit par un chef norague nommé Jacuarou, il parvint jusque chez les Coussavis, et là, en société d'un autre Français, il acquit la certitude qu'il y avait chez ces Indiens hospitaliers d'innombrables hevæa; les deux rives du fleuve Mataruni en étaient littéralement couvertes. Campé au milieu de ces forêts magnifiques, après avoir été reçu solennellement par les Coussavis, le capitaine Fresneau s'installa résolûment dans le désert et y fit sur place les expériences les plus concluantes. On était alors au mois d'octobre 1749, et la sécheresse avait été si désolante, que la récolte de gomme en fut sensiblement diminuée; elle suffit pour ne point laisser de doutes sur le parti qu'on pouvait tirer des hevæa de nos forêts. On peut le dire, d'ailleurs, après la lecture du mémoire que l'ingénieur explorateur adressa aux autorités, il n'y a pas un seul des objets utiles obtenus du caoutchouc par l'industrie moderne, dont Fresneau n'ait annoncé un siècle à l'avance la fabrication. Il fit lui-même des chaussures imperméables, des bottes pour les orpailleurs, des seaux propres à contenir certains liquides; il annonça que les populations de nos villes substitueraient bientôt aux manteaux de drap les manteaux rendus imperméables grâce à sa nouvelle découverte. Il fit plus encore · de retour à Cayenne, il multiplia les expériences sur les sucs de l'hevæa, et il acquit la certitude que le caoutchouc pouvait être dissous par l'alcool, il fit succéder enfin à ces premiers essais une série de tentatives nouvelles qui, soumises au patronage de la Condamine, guidèrent certainement le petit nombre d'industriels occupés des applications du caoutchouc durant tout le dix-huitième siècle (1). Chose étrange, ces efforts persévérants n'aboutirent d'abord qu'à faire venir du Para quelques-unes de ces bouteilles que l'on y désigne sous le nom de *borrachas*, et à multiplier les balles élastiques, si chères à tous les écoliers. Un peu plus tard la précieuse résine fut découpée symétriquement en petits carrés, et servit, comme on le sait, aux travaux du dessinateur. Les taffetas gommés augmentèrent ensuite son importation; mais on peut dire que la grande industrie négligeait ce produit merveilleux. Aujourd'hui, grâce à un nouvel effort de la science, on va bien au delà des prévisions de la Condamine et de Fresneau; l'une des plus grandes découvertes des temps modernes n aura peut-être toutes ses conséquences que grâce au caoutchouc façonné désormais en légères gondoles. Mac-Clure a pu dire dans son rapport à l'amirauté : « Je ne puis trop insister sur l'excellence des canots de Halkett, ni trop vanter l'habileté qui a inspiré leur invention. Ces admirables petits esquifs sont gonflés à bord, puis transportés avec une extrême facilité, sur les épaules d'un seul homme, à travers les glaces les plus difficiles dont les aspérités mettraient en pièces toute espèce d'embarcation; grâce à eux, on a réussi à sauver une troupe nombreuse qui, sans tentes, sans couvertures, sans feu et sans provisions, allait être exposée aux rigueurs d'une nuit polaire, pendant laquelle le thermomètre descendit jusqu'à 8°,22 au-dessous de glace (2). »

La suite à une autre livraison.

(1) Peu de temps après son retour en Europe, la Condamine publia un premier mémoire sur le caoutchouc et ses usages, en basant tout son travail sur les observations de son ami l'ingénieur en chef de Cayenne, avec lequel, du reste, il avait exécuté quelques travaux géodésiques à la Guyane. Ce dernier a consigné les résultats de ses précieuses observations dans un manuscrit assez étendu que l'on conserve aux archives des fortifications de la marine; il est intitulé : « Mémoire du sieur Fresneau, chevalier de l'ordre royal et militaire de » Saint-Louis, ci-devant capitaine d'infanterie et ingénieur en chef à » Cayenne, sur divers sucs laiteux d'arbres qu'il a découverts en » cherchant la résine élastique, etc., etc. » 1749, petit in-fol., avec plusieurs dessins à la plume.

(2) Voy. *Revue britannique*, décembre 1853, la découverte du passage du nord-ouest.

THOMAS MOORE.



Thomas Moore. — Dessin de Gilbert.

« Il sera beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu. » Lorsqu'on médite ces paroles, le cœur se gonfle de pitié pour l'homme doué de hauts talents qui n'a point compris le sérieux de la vie, et qui a vieilli infidèle à sa mission; fleur dont le fruit n'a point noué, et qui, jetant aux folâtres vents de mars des pétales flétris et d'infécondes étamines, meurt sans laisser de traces durables.

Chacun de nous, petit ou grand, est, en sa capacité, appelé à coopérer à l'œuvre divine, à l'incessante transformation, à la continuelle amélioration de l'ensemble dont il fait partie. Seulement il prête une aide ardente et voulue, ou froide et involontaire. A lui de devenir le zélé, le persévérant serviteur, le fils aimant et docile du père qui le créa, ou bien à n'être que l'animal, et même la matière vile qui, sans participer, sert par sa décomposition même. — L'arbre qui se corrompt au sein d'un marécage aide à l'œuvre éternelle de la vivante et féconde nature, autant peut-être que celui qui prodigue à tous son ombre, ses fleurs, ses fruits, et dont le magnifique feuillage éveille à la fois le gazouillement des oiseaux et la mélodieuse chanson du poëte. Mais l'arbre subit sa destinée, l'homme fait la sienne; il peut toujours fleurir sa fleur, toujours mûrir son fruit; s'ils avortent et périssent, c'est lui qui l'aura voulu. Ainsi Moore, l'harmonieux, le gracieux Moore,

jeta aux vents la plupart de ses parfums, et perdit ses accords sur toutes les brises. Hélas ! il aima mieux échauffer les passions que les diriger. Au lieu de servir sa malheureuse patrie, sa chère Irlande, il s'est contenté de la mettre un moment à la mode ; et celui qui aurait dû éclairer, aplanir pour elle une route difficile, s'est borné à faire briller sur ses tristes tourbières d'éphémères feux follets.

Né à Dublin, le 28 mai 1779, Moore était fils d'un petit marchand de vin qui, marié assez tard, put donner un peu plus d'extension à son modeste établissement, grâce à la modique dot de sa femme, Anastasie Codd de Wexford. Premier fruit d'une union tardive, l'enfant fut tout d'abord l'objet d'une idolâtrie sans bornes. Sa mémoire prodigieuse, sa merveilleuse facilité, des talents dont sa figure enfantine et sa taille de pygmée, bien prise en son exiguïté, exagérèrent longtemps les précoces avantages, firent de lui tout l'orgueil de sa mère, et le but, toujours adulé, des espérances et des ambitions de la famille. Vers la fin du dix-huitième siècle, l'intérieur des ménages de la petite bourgeoisie était plus littéraire qu'il ne l'est devenu depuis. Dans ces réunions fréquentes, au lieu de l'assaut de luxe et de toilette, seule distraction des soirées de notre époque, on recherchait les jouissances intellectuelles ; on causait, on lisait, on faisait de la musique, on dansait, on jouait des proverbes, de petites comédies ; bref, on s'amusait. Moore, dans ses Mémoires, écrits en 1833, où il raconte seulement ses premières années, s'arrête avec complaisance sur les plaisirs et les succès de ce temps de primeurs. Dès lors il était le point de mire de tous les regards, et, prodige entre les petits, préludant à l'honneur de devenir le jouet des grands. Ses visites à miss Dodd, chez laquelle sa mère, empressée de le produire au milieu d'un monde plus élevé que le sien, l'envoyait passer les fêtes de Noël, étaient de véritables ovations : « Je me rappelle surtout, dit-il, mon ravissement, certain soir où elle donnait un thé, et où, dans le secret, je restai deux heures caché sous la table. Je guettais, tenant une serinette entre mes genoux, le moment de surprendre tout le monde par une musique inattendue, arrivée on ne saurait d'où. Malgré ma vive intelligence, ajoute-t-il, j'étais pleinement enfant, et ne voyais *alors* aucune différence entre moi et les autres marmots de mon âge ; mais un certain capitaine Mahony, hôte de miss Dodd, s'amusait à dire en riant à ma mère qu'il était sûr que j'avais des accointances avec la race farfadette. Souvent, aux déjeuners, il m'interpellait, à ma grande satisfaction, et s'écriait : « Eh ! Tom, la lune était belle et claire cette nuit ! Quelles nouvelles de vos amis des collines? Vous aurez joliment gambadé avec eux, j'en réponds ! »

A sept ans, Moore, devenant élève de Samuel Whyte, auquel s'adresse son premier sonnet, entrait dans l'école de grammaire où, trente ans auparavant, Sheridan avait été élevé. Là les succès d'examen cultivèrent les vanités semées dans cette jeune âme par les ravissements maternels et les exagérations du monde. L'envie des parents des autres écoliers rehaussait encore les triomphes du petit Tom. « C'est un vieux poupard qui a tout au moins douze ans ! s'écria un jour la jalouse mère d'un de ses rivaux.— Bah ! rétorque un ami, il faut alors qu'il soit né âgé de quatre ans ! » Et la mémoire du bambin enregistre cette réplique.

Le passage d'une actrice de renom à Dublin fut une nouvelle occasion de gloriole pour le précoce enfant. Admis à réciter devant miss Campion *la Fête d'Alexandre*, célèbre pièce de vers de Dryden, il se sentait, dit-il, plus fier des regards et des éloges de la belle dame qu'il n'eût pu l'être plus tard d'un salut de Corinne montant au Capitole. Bientôt, sur le théâtre de société de lady Borrowe, le petit garçon récitait l'épilogue par-devant un public choisi, et frémissait d'aise en lisant son nom imprimé sur le programme.

Dans ses vacances passées au bord de la mer, il organisait de petites comédies de société, et, au milieu de la troupe d'enfants qu'électrisait sa gaieté, l'alerte Tom, acteur et directeur tout à la fois, le nez en l'air, les yeux pétillants, avec sa taille svelte et bien prise, brillait comme le plus petit, le plus pimpant, le plus agile des Arlequins. L'adieu de l'enfantine troupe au départ, mimé et récité par Moore, fut son second essai poétique ; le premier avait été inspiré par un jouet à la mode, le bandalore ou *émigrant*.

L'ébranlement de la vieille société française en dissolution se faisait alors sentir par toute l'Europe, et nulle part plus qu'en Irlande. Se rattachant de bonne heure, bien que par de fragiles liens, au mouvement politique de son temps, Moore, dès l'origine, comme il le fit durant tout le cours de sa vie, effleurait d'un vol de papillon les sujets sérieux ou frivoles. Un journal venait de se fonder à Dublin et voulait publier le portrait de l'enfant poëte ; sa mère eut la sagesse de refuser, mais elle s'applaudit de voir l'écolier, en sa treizième année, devenir un des collaborateurs de l'Anthologie, revue qui mourut au bout de deux ans (comme meurent en Irlande toutes les tentatives de ce genre, écrivait plus tard Moore lui-même), faute d'argent et de talent ; « car insiste-t-il, jamais Irlandais ne combat ni n'écrit passablement sur son propre terrain. »

A peine âgé de quinze ans, passant de l'école de Whyte à l'université de Dublin, le jeune Moore, qui déjà galvanisait les deux commis de son frère, et érigeait avec eux en bureau d'esprit l'obscur recoin ménagé dans l'arrière-boutique, se trouva tout fier de devenir membre d'une *Société historique*, fondée par des étudiants plus vieux et plus sérieux que lui, société qui devint le noyau de la conspiration « provoquée avec tant de scélératesse, a dit Moore, engagée avec tant de témérité, et si cruellement écrasée en 1798. » Ce fut dans cette association qu'il se lia avec le pauvre Edward Hudson, déporté ensuite en Amérique. L'impulsion qui devait éveiller ses vrais accents poétiques lui vint de ce jeune homme. Hudson avait consciencieusement recueilli, collationné, transcrit les vieux airs irlandais qu'il jouait sur sa flûte avec émotion et sentiment, et, comme Moore le répétait volontiers, la poésie est née chez lui d'un profond sentiment musical.

Le rhythme, la sensation, l'harmonie, semblent être, en effet, la véritable source de ces vers de nuances variées, mélodieux, coulants, scintillants, de peu d'haleine, qui bercent la pensée sans la creuser jamais, et s'interrompent soudain comme pour laisser respirer le chanteur,

Les sentiments patriotiques du poëte datent de cette époque de souffrances pour l'Irlande. Moore vit saigner cette ardente jeunesse qui, avec plus de dévouement que de bon sens, resserrait les liens de la patrie en les voulant briser, et la mort héroïque d'Emmet, l'un des chefs des conjurés, est devenue plus tard le sujet de deux des plus touchantes mélodies du poëte irlandais. Les preuves de la conspiration s'étaient trouvées dans une lettre saisie chez une jeune fille. Emmet l'avait écrite, et, tremblant de voir compromettre celle qu'il aimait, il promit de ne pas ouvrir la bouche en sa propre défense, pourvu que le ministère public s'engageât à ne faire aucun usage de la lettre et à ne point inquiéter la jeune personne et sa famille. On redoutait l'éloquence d'Emmet à la barre et sur l'échafaud ; la condition fut acceptée. Il mourut silencieux. « Que personne n'écrive mon nom sur ma tombe ! » fut sa seule prière, et Moore l'a rendue ainsi :

« On ne murmure pas son nom ! Qu'il dorme dans l'ombre où, froide et sans honneur, repose sa dépouille. Muettes,

sombres, glacées, tombent nos larmes comme la rosée qui, sur sa tête, humecte le gazon.

» Mais la rosée des nuits, lorsqu'elle pleure en silence, reverdit l'herbe sur sa couche, et nos larmes, en secret répandues, conserveront sa mémoire fraîche et verte en nos cœurs. »

La quinzième mélodie semble aussi inspirée par cette douloureuse histoire. Moore y confond les deux amours auxquels fut sacrifiée la vie du jeune héros irlandais, et, parlant dans la première strophe à sa fiancée, s'adresse dans la seconde à sa patrie :

« Quand celui qui t'adore n'aura laissé derrière lui que le nom de sa faute et de ses douleurs, oh ! dis, pleureras-tu s'ils noircissent la mémoire d'une vie qui a été livrée pour toi? Oui, pleure ! Et quel que soit l'arrêt de mes ennemis, tes larmes l'effaceront; car le ciel m'est témoin que, coupable envers eux, je n'ai été que trop fidèle pour toi.

» Idole des rêves de mon premier amour, chaque pensée de ma naissante raison t'appartenait, ton nom se mêlera au mien dans mon humble et dernière prière. Oh ! que bénis soient les amants, les amis qui vivront pour voir les jours de ta gloire ! mais, après cette joie, la plus chère bénédiction que puisse accorder le ciel, c'est l'orgueil de mourir pour toi (1). »

L'attrait des mélodies qui furent l'apogée du talent de Moore nous a fait franchir un intervalle de quatorze années. Loin de là encore, repoussé comme catholique de toutes les professions libérales, le pauvre jeune Irlandais, simple bachelier ès arts, muni pour toute fortune d'un scapulaire béni qui devait mal protéger son innocence, et de quelques guinées cousues par la main maternelle dans la ceinture de son pantalon, allait, en 1800, s'ouvrir à Londres la seule carrière qui fût alors permise aux jeunes gens de sa religion et de sa nation, celle d'avocat.

La suite à une autre livraison.

HISTOIRE

DE LA FABRICATION DES ÉTOFFES DE SOIE,

A LYON.

Les Romains tiraient la soie de l'Inde : on sait quelles sommes énormes dépensa César pour établir une tente en soie sur un cirque pendant les jeux qu'il y donna. Une livre de soie valait une livre d'or : aussi Aurélien s'écria-t-il en entendant l'impératrice, son épouse, lui demander une robe de ce tissu : « Que Jupiter me préserve de donner tant d'or pour si peu de fil ! » Héliogabale fut le premier empereur qui eût osé porter des vêtements entièrement de soie.

Vers le milieu du sixième siècle arrivèrent à Constantinople deux moines indiens qui apportèrent des vers à soie. L'empereur Justinien encouragea cette industrie nouvelle qui devait être une source de richesse pour le pays, et créa ainsi une concurrence à la Perse et aux Indes.

Les croisades, étendant les relations de l'Italie, lui fournirent les moyens d'établir elle-même des fabriques de soieries. Ce fut au retour de ces guerres religieuses que la culture du mûrier s'introduisit en Sicile avec l'aide d'ouvriers ramenés de la Grèce ; peu à peu la science de l'éducation des vers à soie se répandit dans le reste de l'Italie, dans l'Espagne, puis en France. « Et la soierie devint si commune, au dire de Mézerai, que, vers le milieu du quatorzième siècle, on vit jusqu'à mille citoyens de Gênes paraître dans une procession vêtus de robes de soie. »

Toutefois ce ne fut qu'au treizième siècle que les papes, qui résidaient alors à Avignon, introduisirent le tissage de la soie en Provence, d'où il s'étendit dans les contrées voisines, mais sans se perfectionner. Louis XI naturalisa cet art en France. Il appela d'Italie des ouvriers, avec le secours desquels Guillaume Brissonnet établit à Lyon des ateliers pour la fabrication des étoffes de soie mélangées d'or et d'argent. Par lettres patentes datées d'Orléans, le 23 décembre 1466, ce prince institue formellement à Lyon une fabrique de draps d'or et de soie, « qui y avait déjà un commencement d'existence; » et pour encourager cette industrie, il ordonne qu'une levée de deux mille livres tournois sera faite chaque année sur les habitants de Lyon, » pour payer lesdits métiers, les maîtres ouvriers qu'on fera venir, et les choses indispensables aux teinturiers. » Il exempta en même temps pour douze ans de tous droits, taxes et impôts, tous les ouvriers dont le travail se rattachait par quelque point à l'industrie des soies.

Quatre ans plus tard, en 1470, une colonie d'ouvriers italiens s'établit à Tours, et y fonda la fabrique qui s'y est maintenue jusqu'à présent ; enfin ce fut vers la fin du même siècle que furent plantés pour la première fois des mûriers en France; on voyait encore, en 1802, à Allan, près de Montélimart, le premier de ces arbres qui eût été nourri par le sol français.

Malgré ces progrès apparents, la fabrique de France eut longtemps peine à se soutenir quoiqu'elle fût loin de suffire à la consommation, puisque certaines étoffes, telles que les draps d'or, d'argent et de soie, dont on faisait grand usage dans toutes les fêtes, venaient presque toutes de l'étranger. François Ier offrit, par lettres patentes du 2 décembre 1536, de très-grands avantages aux ouvriers génois et étrangers qui voudraient venir s'établir à Lyon. Les essais de Louis XI avaient été presque infructueux ; François Ier fut plus heureux dans son entreprise. Deux Génois, Étienne Turqueti et Barthélemy Nariz, donnèrent l'exemple ; leurs bénéfices considérables encouragèrent bientôt des imitateurs : l'élan fut général, et la manufacture de soie, développée par le talent et la persévérance des fabricants, soutenue par la protection des rois et les administrations, grandit rapidement et marcha vers cette supériorité qui rendit le monde entier tributaire de la France, et qu'elle a su maintenir jusqu'à ce jour.

Cependant la fabrique de Gênes était une terrible concurrence pour les fabriques françaises ; sa réputation, la perfection de ses produits, inquiétaient vivement la manufacture lyonnaise, dont la production augmentait rapidement : aussi voyons-nous, dès 1560, celle-ci demander l'exclusion des produits étrangers, ou tout au moins l'établissement d'un fort droit à l'entrée en France. Ces réclamations ne furent pas écoutées. La fabrique lyonnaise s'établit donc au milieu même de la concurrence dont elle commença par n'être que la copie, et dont elle ne tarda pas à devenir le modèle.

En 1590, le conseil du roi admit en principe l'interdiction de l'entrée et de l'usage de toutes les marchandises qui se fabriquaient à l'étranger; mais ce fut seulement l'année suivante, sur la réclamation des fabricants de Tours, appuyée de quelques Lyonnais, que l'édit de prohibition fut promulgué; il n'eut, du reste, qu'une application bien éphémère, car il est constant qu'en 1600 les marchandises étrangères entraient en France.

Au milieu des guerres civiles qui déchiraient le pays, le mouvement industriel eut beaucoup à souffrir, mais ne fut pas entièrement arrêté. Les capitaux se cachèrent, les ouvriers, pourchassés par leurs ennemis religieux, s'expatrièrent en grand nombre et allèrent établir en Suisse des fabriques rivales. Le peu de succès qu'elles obtinrent d'abord justifie en quelque sorte l'erreur généralement répandue que leur institution est encore récente. La fabrique lyonnaise ne fut pas longue à se relever quand le calme

(1) Traduction de Mme Belloc, publiée en 1823.

se fut un peu rétabli. La protection accordée par Sully aux manufactures leur donna une vive impulsion : de nouvelles plantations de mûriers furent faites par ses ordres, en 1603, à Paris, Tours, Orléans et dans le Poitou; il fit distribuer en même temps de grandes quantités de graines de ce précieux végétal, et des livrets qui indiquaient les moyens de l'utiliser.

Les grands ouvrages d'or, d'argent et de soie, ne se faisaient pas encore à Lyon; l'Italie et l'Orient avaient toujours le monopole de la production « des grands ramages » et compartiments pour ornements d'église, meubles de » princes et grands seigneurs, et habits d'hommes et de » femmes, rissotailles, salins et damas à figures et à fleurs » en diverses couleurs. » Henri IV fit venir à Paris des ouvriers milanais; des ateliers furent montés, mais ne réussirent pas; c'était à un Lyonnais qu'était réservé l'honneur d'enrichir la France de cette magnifique industrie; ce fut Claude Dangon qui établit, en 1605, les premiers métiers de façonné. Ses essais furent d'abord bien imparfaits, mais sa persévérance, aidée de toutes les ressources de l'industrie locale, surmonta toutes les difficultés, et il put bientôt présenter au consulat des échantillons assez remarquables pour en obtenir d'abord, à titre de dédommagement de ses dépenses, une somme de deux cents livres, puis une pension de six mille livres, et des lettres patentes qui lui accordaient pour cinq ans le privilége de l'industrie qu'il avait importée, dans le but de le récompenser de l'avantage que le public tirait de ses nouveaux métiers, lesquels « occupaient des enfants, donnaient de l'ouvrage à un plus grand nombre de personnes pour dessiner et disposer les figures, dévider et ourdir les pièces, monter les métiers, et par la multiplicité des façons. »

La suite à une autre livraison.

FABRICATION DES ÉTOFFES DE SOIE.

La fabrication des étoffes de soie comporte quatre séries d'opérations dont nous suivrons la division, et qui sont : *la préparation des soies, le montage du métier, le dessin, l'étoffe.*

La préparation des soies comprend : le mettage en mains, la teinture, le dévidage, l'ourdissage, le pliage, le cannetage.

Le montage du métier : le corps, l'empoutage, le colletage, l'appareillage, le remisse, le peigne.

Le dessin : la mise en carte, le lisage, le piquage, l'enlaçage.

L'étoffe : le tissage, l'apprêt.

PRÉPARATION DES SOIES.

Mettage en mains. — Quand la soie arrive en balles dans la fabrique, elle est pliée en *matteaux* ou en masses. Il faut donc la défaire et l'ouvrir pour qu'on puisse la teindre, et quoique chez le moulinier elle ait déjà été choisie de manière à ne former les balles que de fils de la même grosseur à peu près, comme la première condition pour faire une belle étoffe est la régularité de la matière, on profite de ce moment pour faire un nouveau triage, beaucoup plus minutieux et beaucoup plus soigné. Les *metteuses en mains* (fig. 1) ouvrent les soies sur une cheville, comparent les grosseurs, réunissent les parties qui se ressemblent et séparent celles qui diffèrent; on fait ordinairement quatre choix. Cette opération exige une grande habitude et beaucoup d'attention. Quand la balle entière est choisie et divisée, on réunit ensemble un certain nombre de flottes dont on fait une *pantine*, puis quatre pantines ensemble, ce qui forme une main, et enfin vingt mains qui composent un paquet. Les flottes, les pantines et les mains sont séparées par des liens qui maintiennent les fils pendant les opérations de la teinture et les empêchent de se mêler.

Teinture. — Nous n'entreprendrons pas aujourd'hui de décrire les opérations de la teinture, dont le nombre et le détail pourront fournir la matière d'un autre article; nous ne nous occuperons absolument que de ce qui est proprement la fabrication de l'étoffe.

Quand la soie rentre de teinture, on la reconnaît en la pesant, et, nous le disons une fois pour toutes, c'est une précaution qu'on ne manque jamais de prendre après chaque opération qui a exigé de nouveaux ouvriers. Ainsi, à son entrée en magasin, après le mettage en mains, la teinture, le dévidage, l'ourdissage et le tissage, la soie est soumise



Fig. 1. Mettage en mains.

à cette vérification que justifient assez sa valeur et la facilité qu'on a de la dérober et de s'en défaire. Généralement la soie perd à la teinture un quart de son poids; cependant il est des teintures où elle vaut non-seulement poids pour poids, mais où elle gagne même dans une certaine proportion.

Dévidage. — Lorsqu'on s'est assuré que rien n'a été soustrait, on remet la soie à la *dévideuse,* dont le travail consiste à transformer les flottes en bobines, appelées *roquets.* Le dévidoir (fig. 2) est une mécanique ronde, composée de guindres et d'un nombre correspondant de broches sur lesquelles sont fixés les roquets. Pour dévider, on passe chaque flotte de soie sur un des guindres, en ayant soin d'amener l'extrémité du fil sur le roquet où on le fixe en l'humectant de salive; un mouvement de rotation est imprimé à ce dernier au moyen d'une marche horizontale sur laquelle l'ouvrière tient ses pieds, et le fil entraîné par ce mouvement vient se rouler sur le roquet, en passant par un petit anneau de verre, lequel éprouve à son tour aussi un mouvement de promenade d'un bout du roquet à l'autre et lui donne une forme bombée dans le milieu. Quand la flotte est embrouillée, ou qu'un fil est cassé, toute la partie du mécanisme relative à cette flotte ou à ce fil est arrêtée. Sans se déranger alors de son siége et sans arrêter le reste de la mécanique, la dévideuse la fait tourner sur un pivot jusqu'à ce que la flotte embrouillée ou le fil cassé se trouve devant elle; elle la remet alors en état de se dévider, et continue ainsi jusqu'à ce que la flotte entière soit dévidée.

Ourdissage. — C'est l'opération par laquelle on assemble parallèlement, à la même longueur et à la même tension, un certain nombre de fils dont la réunion forme la *chaîne*. L'ourdissoir (fig. 3), se compose d'un tambour vertical haut



Fig. 2. Dévidage.



Fig. 3. Ourdissage.

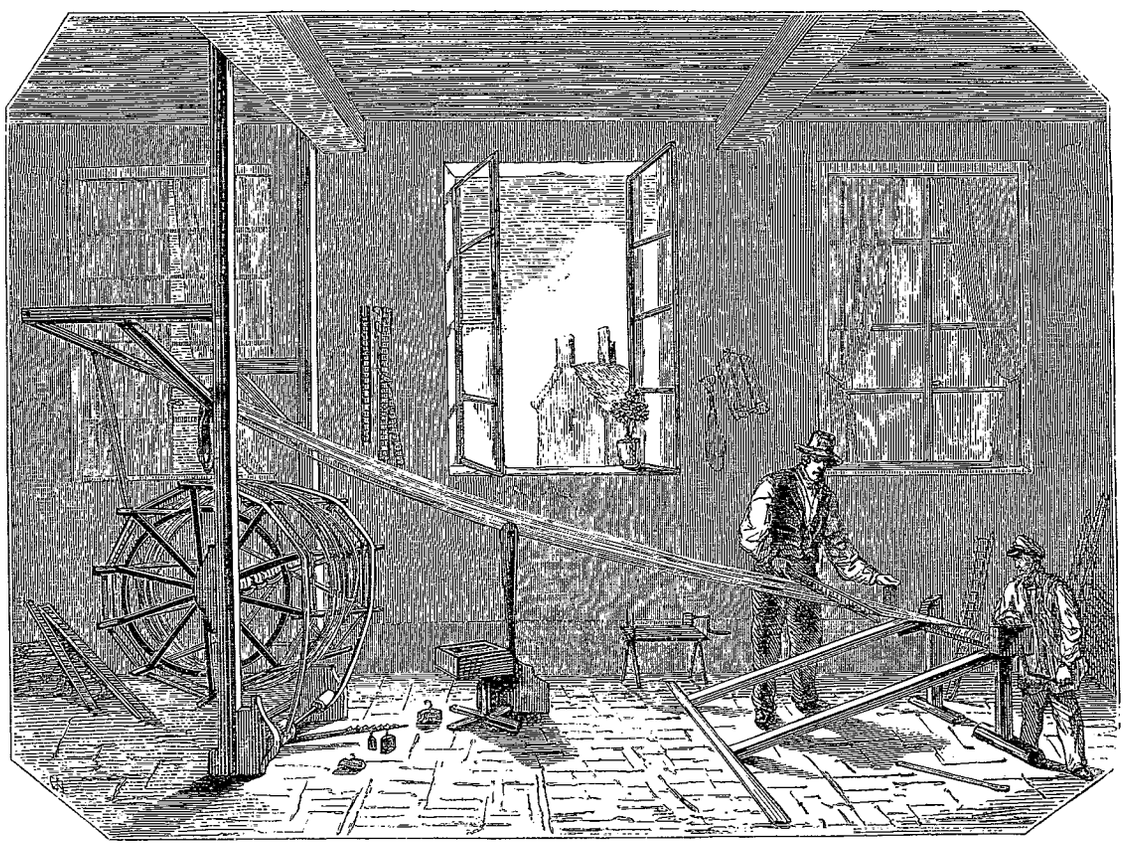


Fig. 4. Pliage.

d'environ 2 mètres, sur un diamètre de 1m, 50, tournant sur un pivot, et autour duquel sont fichées des chevilles en haut et en bas. Quand on a dévidé une quantité de soie suffisante pour faire une pièce, ce qui se reconnaît au poids, l'*ourdis-*

seuse s'en empare et commence par *encantrer*, c'est-à-dire qu'elle place un certain nombre de roquets sur des broches alignées et solidement fixées dans un châssis qu'on nomme la *cantre;* les fils de chaque roquet, passant chacun dans une boucle en verre, arrivent dans la main de l'ourdisseuse qui les rassemble par un nœud et les accroche aux chevilles de l'ourdissoir, en ayant soin de les placer l'un dessus, l'autre dessous. Cette précaution de croiser les fils forme ce qu'on appelle *l'enverjure;* elle les maintient dans leurs positions respectives et fait retrouver la place de ceux qui se seraient cassés. Quand un mouvement de rotation est imprimé à l'ourdissoir, au moyen d'une manivelle que l'ouvrière fait agir de sa main gauche, les fils de la cantre viennent se rouler en ruban autour du tambour, en formant une spirale régulière que dirige le *plot*. Le plot est une pièce mobile qui monte ou descend verticalement le long des montants de l'ourdissoir, et dont le mouvement guide les fils. L'égalité de la tension des fils dépend de la régularité de ces spirales.

Chaque encantrage forme ce qu'on appelle une *musette;* la réunion de 80 fils, une *portée;* et le nombre de portées voulues, la pièce. Ce nombre varie suivant l'étoffe à fabriquer; il n'y a d'autre règle en cela que le goût du fabricant et la richesse que l'on veut donner au tissu. Ainsi tel genre d'étoffe, de 60 centimètres de large, ne comportera que 30 ou 40 portées, tandis que tel autre en exigera pour la même largeur 150, soit 12 000 fils.

Lors donc qu'on a ourdi le nombre des portées voulues, qu'on a fixé les enverjures par des liens pour qu'elles ne se défassent pas, car dans ce cas les fils se mêleraient et la pièce ne pourait plus s'employer, on lève la pièce, en réunissant tous les fils et les pliant autour d'une cheville de bois, ou simplement en forme d'anneaux, d'où vient le nom de chaîne donné à l'assemblage des fils ourdis.

Pliage. — Le pliage consiste à disposer la pièce sur le rouleau du métier à tisser. Voici comment cela se fait. On commence par rouler la pièce sur un tambour horizontal (fig. 4), puis on fait passer chaque musette, que l'on sépare par le fait, entre deux dents d'un rateau de la largeur de l'étoffe à tisser. Les musettes ainsi disposées viennent s'appliquer sur un rouleau qui s'adaptera plus tard au métier, et où elles sont retenues par une baguette qu'on introduit dans une rainure pratiquée dans sa longueur. Ce rouleau est lui-même placé, à hauteur d'appui, sur deux supports solidement fixés à terre, à une distance de quelques mètres du tambour. A mesure qu'un ouvrier le fait tourner, la pièce passe du tambour sur ce rouleau, à travers le rateau, qu'un autre ouvrier tient à la main pour dégager les fils qui se seraient groupés. Chaque fois que le rouleau a fait cinq tours, on glisse un papier sous la pièce, qui servira pendant la fabrication de l'étoffe à en reconnaître les progrès. Durant cette opération, des contre-poids attachés au tambour pour empêcher qu'il ne tourne trop vite sont chargés de maintenir une tension égale à la chaîne : les liens d'enverjures sont remplacés par des verges, ordinairement en canne. Le rateau est enlevé au moyen d'un chapeau supérieur mobile, et la pièce est prête à aller sur le métier.

La suite à une autre livraison.

LA MORT DANS LA VIE.

Extrait des Mémoires de MARGUERITE FULLER.

La lune m'attira dehors et je sortis : une tiède brise soufflait du sud-ouest; les cieux étaient inondés de lumière qui ne pouvait cependant éclipser tout à fait le pur et vibrant éclat de l'étoile du soir. L'air était rempli de murmures printaniers, et la terre exhalait de douces senteurs. J'éprouvais cette agréable sensation de sentir mon âme, dégagée des entraves du corps, planer librement dans l'espace. Mon esprit était peuplé de pensées poétiques, et mon cœur chantait à l'unisson de toute la nature si riche de promesses.

Mais quel contraste quand j'entrai dans cette pauvre demeure! La petite chambre, l'unique, contient un lit, une table, quelques vieilles chaises; un seul tison fume sur l'âtre. On se pourrait passer de feu à présent; mais celles qui sont assises là ont depuis longtemps cessé de savoir qu'il existe un printemps : pour elles l'hiver est éternel. Tout, dans cet intérieur, est vieux et flétri, quoique soigneusement rapiécé, et aussi propre que possible; car le seul plaisir que connaissent celles qui l'habitent est de rallier un peu de force pour balayer cet étroit plancher et raccommoder ces débris de rideaux. C'est tout ce que de longues années de misère leur ont laissé d'orgueil et de dignité.

Là végètent une mère et sa fille! Chez la mère, quatre-vingt-dix ans ont éteint toute pensée, tout sentiment, sauf une affection instinctive et impotente pour sa compagne, et un vague respect de soi. Le mari, les fils, la santé, la jeunesse, la maison et les terres, tout a passé; et cependant ces pertes successives n'ont pas eu le pouvoir de coucher dans sa tombe cette tête paralytique. Matin après matin, elle se lève sans une espérance; soir après soir, elle se couche inerte, sans une idée; et tout l'emploi qu'elle peut faire du jour, c'est de se traîner trois ou quatre fois à travers la chambre, à l'aide de son bâton. Tandis que nous contemplons cette morte debout, cette feuille desséchée que l'hiver n'a pas encore balayée et qui charge la terre d'un poids inutile, notre pensée se reporte au temps où elle était verte, et où les oiseaux chantaient alentour en son jour d'été.

Mais comment associer le printemps, l'été, ou quoi que ce soit de joyeux ou de vivant, à la fille, — cette pâle effigie humaine, dont tout le souci est de prolonger cette débile existence par les aumônes précaires de ceux qui savent jusqu'à quel point elle a été pour cette pauvre créature décrépite une enfant fidèle et dévouée. Elle qui se trouve heureuse quand elle se sent assez bien pour accomplir par des heures d'un patient labeur les humbles services nécessaires à toutes deux; elle dont tout l'entretien roule sur le prix d'une livre de sucre, d'une once de thé, de quelques aunes de flanelle; dont la seule nourriture intellectuelle est la lecture journalière de cinq ou six versets de la Bible : « Ma pauvre tête, dit-elle, n'en saurait porter davantage; » qui n'a d'espoir qu'en la mort, vers laquelle elle a lentement et péniblement cheminé, à travers bien des années pareilles à celle-ci!

Le plus triste, c'est qu'elle ne souhaite pas la mort. Elle se cramponne à cette existence sordide. Son âme est si habituellement absorbée par les plus mesquins soucis, que si elle était élevée de deux ou trois degrés plus haut, elle ne saurait que faire de la vie. Comment donc atteindra-t-elle aux célestes hauteurs? Et cependant, elle y viendra, car elle a toujours été bonne, et ses étroits et étouffants devoirs ont été accomplis avec une constance d'abnégation que peu oseraient se flatter d'égaler.

Pendant que je l'écoutais, — et il m'est salutaire de l'écouter souvent, — je me rappelais mon dédain pour les réalités prosaïques de chaque jour, mon respect pour les sublimes élans de l'âme vers l'infini. C'est un noble culte que celui de la pensée; mais si nous n'y joignons la pratique positive du *devoir*, je crains qu'il ne dégénère en idolâtrie.

Je suis ressortie au grand air. J'ai revu les astres resplendissants qui se meuvent en un harmonieux silence, et qu'habitent peut-être, comme ici-bas, non-seulement des êtres chez lesquels je puis découvrir le germe de l'ange, mais encore des myriades de créatures engourdies comme celles-ci en qui ce germe est, du moins à nos yeux, com-

plétement atrophié, et je n'ai pu me défendre de m'écrier : « O mon père, toi qu'on nous dit être toute puissance et aussi tout amour, comment souffres-tu ces taches passagères sur la brillante surface de ta création? ces existences de larves que la passion même n'ennoblit pas? ces longues éclipses de l'étincelle divine qui durent toute une vie? Ta bienveillance paternelle n'est-elle pas impatiente de dissiper ces ombres de mort? »

Jadis de telles questions me troublaient profondément. Aujourd'hui elles effleurent mon esprit sans l'agiter. J'ai foi en une glorieuse explication qui rendra manifeste la parfaite justice et la parfaite sagesse du Créateur.

ORGUEIL ET FIERTÉ.

Mademoiselle, disait un jour la comtesse de Boufflers à une demoiselle de compagnie qu'elle se plaisait à tourmenter, vous êtes bien orgueilleuse. — Vous vous trompez, Madame, je ne suis que fière. — Quelle différence faites-vous donc entre les deux? — L'orgueil est offensif et la fierté est défensive.

LES TROIS URNES.

TRADITION ARABE.

Le roi Nemrod fit comparaître devant lui, un jour, ses trois fils; il fit apporter devant eux, par ses esclaves, trois urnes scellées : l'une de ces urnes était d'or, l'autre d'ambre, la dernière d'argile. Le roi dit à l'aîné de ses fils de choisir parmi ces urnes celle qui lui paraîtrait contenir le trésor du plus grand prix.

L'aîné choisit le vase d'or, sur lequel était écrit : EMPIRE; il l'ouvrit, et le trouva plein de sang.

Le second prit le vase d'ambre, sur lequel était écrit : GLOIRE; il l'ouvrit, et le trouva plein de la cendre des hommes qui avaient fait du bruit dans le monde.

Le troisième prit le seul vase qui restait, celui d'argile; il l'ouvrit, et le trouva vide; mais, au fond, le potier avait écrit un des noms de Dieu.

— Lequel de ces vases pèse le plus? demanda le roi à sa cour.

Les ambitieux répondirent que c'était le vase d'or; les poëtes et les conquérants, que c'était le vase d'ambre; les sages, que c'était le vase vide, parce qu'une seule lettre du nom de Dieu pesait plus que le globe de la terre.

« Nous sommes de l'avis des sages, dit M. de Lamartine qui rapporte cette tradition (1), nous croyons que les plus grandes choses ne sont grandes qu'à la proportion de divinité qu'elles contiennent, et que quand le Rétributeur suprême jugera les poussières de nos actes, de nos vanités et de nos gloires, il ne glorifiera que son nom. »

(1) *Histoire de la Turquie*, t. Ier.

LES ÉDITIONS INCUNABLES.

Les éditions du quinzième siècle sont appelées *incunables* du latin *incunabula* (berceau), parce qu'à cette époque l'art de l'imprimerie était encore dans l'enfance. Cependant la typographie, découverte seulement dans la seconde moitié du quinzième siècle, fit tout d'abord des progrès assez rapides, car on évalue environ à quinze mille le nombre des impressions faites en Europe durant cette période. Malgré leurs imperfections, ces premiers essais sont, à divers égards, dignes de l'attention des curieux.

Les planches gravées dont on se servait pour l'impression des *livres xylographiques* (1) mirent Gutenberg sur la voie de la découverte qui, tout en immortalisant son nom, devait lui occasionner bien des tribulations et bien des misères. Une insurrection ayant éclaté à Mayence, sa ville natale, il avait été forcé de s'exiler, et il s'était réfugié à Strasbourg, où, dès 1436, il fit ses premiers essais. L'emploi des planches fixes entraînait une suite d'opérations très-longues et très-difficiles qui ne permettaient pas d'imprimer des ouvrages considérables, et il pensa qu'on éviterait tous ces inconvénients en faisant usage des caractères mobiles. Il commença donc par tailler en bois des caractères mobiles, et composa ainsi quelques feuilles d'un manuscrit peu important. Mais comme ce travail nécessitait des dépenses considérables, il s'associa trois habitants de Strasbourg à qui il offrit d'entreprendre l'impression d'une Bible in-folio à deux colonnes dont on devait trouver un énorme débit à Aix-la-Chapelle, lors de la grande réunion des pèlerins, en 1440. Cette entreprise était encore au-dessus de leurs forces; ils ne purent la mener à bonne fin, et d'ailleurs la mort d'un des associés vint bientôt désorganiser l'association.

Gutenberg resta encore plusieurs années à Strasbourg, qu'il quitta enfin en 1446 pour retourner dans sa patrie. Ses diverses tentatives avaient complétement épuisé ses ressources, et il fut fort heureux d'être aidé par son compatriote Jean Fust, orfévre aussi distingué par ses richesses que par ses connaissances dans les arts. Ils s'associèrent, en 1450, par un acte dont le texte a été conservé. Fust apportait les capitaux, et Gutenberg son invention et son travail. Dans les premiers temps, ils ne tentèrent rien de bien nouveau; ils se servirent des caractères mobiles en bois et même des table fixes avec lesquelles ils imprimèrent un petit vocabulaire et un *Donatus minor;* mais enfin, vers 1452 ou 1453, ils trouvèrent, suivant les expressions de Trithème, « une méthode pour fondres les formes de l'alphabet latin, formes qu'ils appelaient *matrices,* et, dans ces matrices, ils fondaient de nouveau des caractères de cuivre ou d'étain. »

On avait trouvé la partie la plus importante, mais le procédé était encore incomplet, et il fallait lui donner un dernier perfectionnement que trouva un ouvrier de Fust. Pierre Schœffer, né à Gerusheim, dans le pays de Darmstadt, après avoir exercé à Paris pendant quelques années le métier de copiste, se rendit à Mayence vers 1450, et fut admis ou employé dans la société formée par Fust et Gutenberg. Ceux-ci se servaient de lettres fondues au moyen de matrices fondues elles-mêmes, et Schœffer, que tous les auteurs s'accordent à représenter comme un jeune homme plein de talent, imagina les *poinçons.* Il obtint ainsi des types plus nets et d'une forme plus élégante. Cette dernière invention, qui constitua la découverte définitive de l'imprimerie, causa à Fust une si grande joie qu'il donna immédiatement en mariage sa fille unique à Pierre. En 1455, Fust devint, du reste, seul possesseur de tout l'attirail de l'imprimerie. Il réclama de Gutenberg 2020 florins qu'il avait avancés pour leurs différents travaux. Gutenberg rendit compte de l'emploi de ces fonds et prétendit ne rien devoir; mais il perdit le procès que lui intenta son associé et fut complétement dépouillé.

Après ce procès peu loyal, Fust et Schœffer continuèrent de travailler ensemble. Ils publièrent, en 1457, le premier livre connu portant une date précise et le nom des imprimeurs. C'est ce que l'on appelle le Psautier de Mayence, ou *Psalmorum Codex.* Cette première édition fut suivie, deux ans après, d'une seconde, dont il existe un exemplaire à la Bibliothèque impériale. Ce livre, comme tous ceux que Schœffer a imprimés, porte la marque très-simple dont nous donnons plus loin le dessin.

(1) Voy. t. XIX, p. 263.

La recherche de la perfection typographique, dont nous avons une preuve dans le *Guilelmi Durandi rationale divinorum officiorum*, publié en 1459 et justement considéré comme un chef-d'œuvre, fit négliger la partie décorative aux inventeurs de l'imprimerie. Leurs livres contiennent des capitales gravées avec une certaine délicatesse, mais on y chercherait vainement des vignettes et des encadrements. Leurs successeurs immédiats, au contraire, surchargèrent les ouvrages qu'ils publièrent d'une foule d'ornements dans lesquels on trouve déjà un progrès sensible sur les grossières images des livres xylographiques.

Au quinzième siècle, le corps des imprimeurs et des libraires se composait d'hommes éclairés qui travaillaient au moins autant sous l'influence des idées d'art et de science que dans une pensée de lucre. Colard Mansion, qui appartenait, en qualité de calligraphe, à la corporation de Saint-Jean l'Évangéliste de Bruges, occupe parmi eux une place



Marque de Schœffer.



Marque de Mansion.

distinguée. Forcé par la découverte de l'imprimerie d'abandonner sa profession, il quitta Bruges pendant deux ans pour aller étudier le nouvel art, qu'il apporta dans cette ville en 1471. On suppose que, quoique habitant la Belgique, il était né en France, car il a traduit plusieurs ouvrages en français et n'a imprimé que des ouvrages écrits en cette langue. Malgré son goût très-primitif, il avait parfois des inventions décoratives assez amusantes, et nous trouvons dans un de ses livres un musicien à quatre pattes qui joue de la basse avec beaucoup de gravité.

Les érudits se préoccupaient beaucoup de la nouvelle découverte, et deux docteurs de Sorbonne, Guillaume Fichet et Jean de la Pierre, firent venir d'Allemagne trois ouvriers imprimeurs, Ulric Gering, Martin Crantz et Michel Friburger, qui établirent, dans les salles mêmes de la Sorbonne, la première imprimerie connue en France. Leurs éditions et celles de quelques-uns de leurs successeurs sont ordinairement sans indication de nom ni de date, et on les distingue par des marques qui ne présentent d'ailleurs aucun intérêt. Ils s'occupaient avant tout de l'essentiel, c'est-à-dire des textes; mais l'imprimerie, particulièrement favorisée par le roi Louis XI, s'améliora peu à peu. Elle devint plus élégante, et, à partir de 1484, on se mit à fabriquer des livres remplis de planches décoratives.

Simon Vostre fut le premier qui, à Paris, fit des livres où la gravure s'alliait à la typographie. Il demeurait rue Notre-Dame, à l'enseigne de *Saint-Jean l'Évangéliste*, et il fut assisté dans ses travaux par l'imprimeur Philippe Pigouchet et par un artiste qui, selon Papillon, s'appelait Jolat. Chaque page de ses livres d'Heures est entourée de bordures représentant des arabesques, des chasses, des sujets tirés de l'Écriture sainte ou même de l'histoire profane, et enfin des danses des morts, connues sous le nom de danses macabres. Ces bordures se composaient de petits compartiments qui se divisaient, se changeaient et se réunissaient à volonté, de telle sorte que, tout en employant les mêmes pièces, on pouvait y mettre une si grande variété qu'on ne trouve presque jamais, dans les diverses éditions, deux pages identiques. Ces livres d'Heures, remarquables par la finesse de la gravure, devinrent une industrie très-importante pour la ville de Paris, qui en fournit à toute



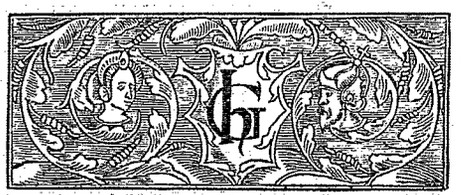
Ornements des livres d'Heures de Simon Vostre.

l'Europe. Les éditions de Simon Vostre sont marquées avec une vignette très-joliment faite qui représente son chiffre supporté par deux lévriers entourés de fleurs et d'arbustes.



Marque de Simon Vostre.

Philippe Pigouchet et Gilles ou Gillet Hardouyn publièrent aussi des Heures. Elles sont inférieures à celles de Thielman Kerver et surtout à celles de Vostre. Pourtant, quoiqu'elles soient en général médiocrement gravées et qu'elles ne renferment pas les scènes si curieuses de la danse macabre, quelques-unes sont très-délicatement décorées de peintures et de lettres ornées faites par Germain Hardouyn associé et successeur de Gilles Hardouyn.



Marque de Gilles Hardouyn.

La fin à une autre livraison.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

INFLUENCE DES FEMMES.



Composition et dessin de Staal.

Le foyer domestique, ce centre aimé d'où rayonne tout le bonheur de la maison, existerait-il si une femme n'était là pour entretenir sa flamme? Sans maîtresse du logis, l'âtre semble froid et désert. L'œil qui dirige tout, la voix qui concilie, la main qui guérit, le sourire qui égaye, le cœur qui console, qui rend la force au découragé, l'espoir au malheureux, où sont-ils lorsque la femme est absente? Qu'est devenue l'âme de la vie de famille?

Voyez la jeune fille, soigner la vieillesse de ses parents infirmes, et rendre au père, à son déclin, les tendres soins qu'enfant elle recevait de sa mère. Ses charmes commencent-ils à s'épanouir? elle n'apprend que son sourire est une récompense que pour l'accorder aux louables efforts, au mérite d'un frère ou d'un fiancé; son regard, plein de tendresse, leur enseigne le chemin du devoir qu'elle sait leur rendre plus facile et plus doux.

Épouse, c'est son amour qui fonde le logis, où seule elle peut entretenir le bien-être et la paix. C'est de son sein que l'enfant va tirer le lait qui le soutient; les doigts agiles et prévoyants de la mère qui le nourrit sauront préparer à ses membres délicats de souples et chauds vêtements, à sa naissante beauté de gracieuses parures.

Les biens qu'amasse le travail énergique de l'homme, c'est la main, à la fois prudente et libérale, de la femme qui les répand et les ménage; elle sait économiser pour donner. L'ordre lui sert à alimenter, à entretenir l'aumône, elle relève le pauvre qu'elle secourt par sa tendre pitié, et enseigne la charité par l'exemple. Son affection rayonne sans cesse sans s'épuiser jamais. Pour instruire l'enfant elle rajeunit sa souple intelligence; elle stimule les vertus de l'adolescent auquel elle promet une compagne; elle apporte à l'homme fait l'appui de sa patience et de sa douceur, appui le plus fort de tous, parce qu'il est le plus constant; elle le soutient dans ses découragements, lui fait supporter l'injustice, et adoucit pour lui jusqu'à l'aiguillon du remords; car tout mortel peut faillir, et la prompte inclinaison du fléau de la balance marque souvent plutôt la délicatesse de la conscience qui juge, que l'énormité de la faute qui l'a fait pencher.

Ce que l'homme acquiert, c'est la femme qui le conserve, parce qu'elle l'aime; ce qu'il construit, elle l'orne, elle l'embellit, parce qu'elle l'aime; lorsqu'il juge, elle plaint; lorsqu'il punit, elle pardonne, toujours fidèle à sa mission de tendresse et d'amour.

La religion chrétienne a consacré dans la mère de l'Homme-Dieu un admirable symbole de toutes les vertus qu'elle demande à la femme : pureté, prudence, fidélité, sagesse, dévouement, pitié. Qu'elle soit la ressource des infirmes, le refuge des pécheurs, ou la consolation de l'affligé; tous ses attraits, toute sa force, tout son pouvoir, se résument dans ce seul mot des Grecs : *Charis!* qui veut dire à la fois grâce et charité.

JUSTUS MŒSER.

Voy. p. 35.

LETTRE D'UNE FEMME AGÉE A UNE JEUNE FEMME.

Chère enfant, vous êtes injuste envers votre mari si vous pensez qu'il vous aime moins aujourd'hui qu'au premier jour. C'est un homme d'une nature ardente et active à qui vont le travail et l'effort, et qui trouve en eux son plaisir. Aussi longtemps que son amour pour vous exigea peine et effort, aussi longtemps cet amour l'absorba tout entier. Mais la peine a cessé; de là changement dans votre position réciproque, mais nullement dans l'amour de votre mari, comme vous l'imaginez.

Il faut, chère enfant, vous attendre à cette différence naturelle et inévitable; et si votre mari trouve maintenant plus de plaisir à ses affaires qu'à vos sourires, vous ne devez y voir rien qui vous offense. Vous désirez, n'est-ce pas, qu'il vienne s'asseoir solitairement près de vous, sur le banc de mousse de quelque grotte, comme il avait l'habitude de le faire aux premiers temps de votre amour, regardant vos yeux bleus et faisant l'éloge de votre beauté. Vous désirez qu'il vous peigne en couleurs plus vives que jamais ces délices d'aimer que les amants savent décrire avec tant d'art et de passion, transportant votre imagination de ravissement en ravissement. Quant à moi, mes désirs furent tels, et, au moins pour la première année de mon mariage, ils n'ont pas manqué d'être satisfaits. Cependant cela ne peut durer. Le meilleur mari est aussi celui qui se montre le plus utile et le plus actif dans la famille. Quand l'amour n'éprouve plus ni trouble ni peine, quand chaque triomphe n'est qu'une simple répétition du commencement, quand le succès a perdu avec la nouveauté quelque chose de sa valeur, le goût de l'activité n'est pas long à chercher un aliment qui lui soit propre, et il se tourne bientôt vers de nouveaux objets de poursuite. La nécessité d'une occupation et d'un progrès est de l'essence de nos âmes. Si nos maris sont guidés par la raison dans le choix d'une occupation, nous ne devons point nous chagriner de ce qu'ils ne viennent plus s'asseoir près de nous au bord d'un frais ruisseau et soupirer sous l'ombrage d'un hêtre. Moi aussi je trouvai d'abord un tel changement difficile à supporter; mais mon mari me parla à ce sujet avec une parfaite sincérité et une entière franchise. « La joie avec laquelle vous m'accueillez, me dit-il, ne me cache point votre chagrin, et votre œil triste essaye en vain de prendre une joyeuse expression. Je vois que vous voudriez que je ne m'occupasse que de vous et que j'allasse passer les heures auprès de vous sur un banc de mousse, agenouillé à vos pieds, et m'enivrant de votre haleine; mais cela ne se peut plus. Je vous aurais descendue du haut d'un clocher sur une échelle de corde, au péril de ma vie, si je n'avais pu vous obtenir autrement; mais aujourd'hui que vous êtes bien à moi, que tous les dangers sont passés et les obstacles vaincus, ma passion ne peut plus trouver satisfaction dans cette voie. Ce qui a été une fois sacrifié à mon amour-propre cesse d'être un sacrifice. L'esprit d'invention, de découverte et de conquête, inhérent à l'homme, demande une nouvelle carrière. Avant de vous obtenir, j'usai de tous les efforts dont j'étais capable comme d'autant d'échelons pour vous atteindre. Maintenant que je vous possède, je vous place au sommet de ces efforts et vous regarde comme le plus haut degré duquel j'espère m'élancer encore pour monter plus haut. »

Je goûtai peu, je l'avoue, cette idée de clocher, c'est-à-dire cet honneur d'être le plus haut degré sous les pieds de mon mari; cependant le temps et mes réflexions sur le cours des choses humaines me convainquirent qu'il ne pouvait en être autrement. Je tournai l'activité de mon esprit, qui peut-être se fût lassé avant le temps des promenades solitaires et du banc de mousse, aux soins domestiques de mon ressort; et lorsque tous les deux, après avoir été bien occupés et affairés pendant le jour dans nos différentes voies, le soir nous nous racontions ce que nous avions fait, lui dans les champs, moi dans la maison ou le jardin, nous nous trouvions plus heureux et plus contents que le plus amoureux couple de l'univers.

Ce qui est le meilleur, c'est que ce plaisir ne nous a pas quittés après trente ans de mariage. Nous parlons avec autant d'animation que jamais de nos affaires domestiques. J'ai appris à connaître les goûts de mon mari; je lui rapporte des journaux tout ce que je sais lui plaire en histoire de notre temps ou en littérature. Je lui recommande la lec-

ture de certains livres, et je les laisse devant lui. Je lui fais part de ma correspondance avec nos enfants mariés, et je l'enchante des bonnes nouvelles que je reçois d'eux et de nos petits-enfants. Pour ses comptes, je les comprends aussi bien que lui, et même je les lui rends plus aisés, en ayant un journal de tout ce qui me passe par les mains, bien disposé et en ordre. Mon écriture, sur notre livre de caisse, fait aussi bonne figure que la sienne. Nous sommes habitués au même ordre, nous connaissons l'esprit de nos affaires et de nos devoirs, et nous n'avons qu'une visée et qu'une règle pour toutes nos entreprises.

En eût-il été ainsi, chère enfant, si, après le mariage comme avant, nous eussions joué le rôle de tendres amants, dépensé toute notre énergie en protestations d'un mutuel amour? Nous nous fussions peut-être regardés l'un l'autre avec ennui; nous eussions bientôt trouvé la grotte trop humide, l'air du soir trop frais, l'heure du midi trop chaude et celle du matin trop fatigante. S'il nous eût pris envie d'avoir des visites, les visiteurs ou les visités ne nous amusant pas, nous eussions désiré ardemment qu'ils partissent, ou nous-mêmes, à peine arrivés chez eux, nous eussions eu hâte d'en sortir. Gâtés par un badinage efféminé, besoin aurait été pour nous de le continuer et de partager des plaisirs incapables de nous réjouir, ou bien obligation forcée de trouver un refuge à la table de jeu, dernier endroit où le vieil âge peut figurer avec le jeune.

Voudriez-vous tomber en cet état? Oh! non, n'est-ce pas, chère enfant? Suivez donc mon exemple, et cessez de tourmenter vous et votre excellent mari par des exigences déraisonnables.

Ne croyez pas, cependant, que j'aie entièrement renoncé au plaisir de voir mon mari à mes pieds. L'occasion s'en présente beaucoup plus fréquemment pour les femmes qui, au lieu de la rechercher, semblent même l'éviter, que pour celles qui ne pensent qu'au banc de mousse et désirent s'y trouver en tout temps et aussi souvent que cela plaît à leur seigneur et maître.

Je chante quelquefois à mes petits-enfants, lorsqu'ils viennent me voir, une chanson qui avait coutume de ravir mon mari au temps où son amour avait toutes sortes d'obstacles à vaincre; et quand un des petits se met à crier: « Encore, grand'maman, encore! » lui, mon cher mari, il a les yeux remplis de douces larmes de joie. Je lui demandais un jour si, maintenant, il trouverait trop de danger à me descendre du haut d'un clocher sur une échelle de corde. Il me répondit, en criant aussi fort que l'enfant: « Oh! encore, grand'maman, encore! »

P. S. Chère enfant, j'oubliais une chose. Il me semble que vous vous confiez trop entièrement à votre bonne cause et à votre bon cœur, peut-être aussi à vos jolis yeux bleus, et que vous ne faites pas assez d'efforts pour attirer et charmer votre mari. J'imagine que vous êtes chez vous justement telle que vous étiez, il y a une semaine environ, dans la société qui se trouvait chez notre excellent ami G... Je vous y vis aussi roide et aussi silencieuse que si vous eussiez eu dessein d'ennuyer mortellement tout le monde. N'avez-vous pas vu avec quelle promptitude je mis la compagnie en mouvement? Ce fut par quelques mots adressés gaiement à chacun sur le sujet que je pensai lui être agréable et flatteur. Quelques moments après, on commença à se sentir plus à l'aise et plus heureux, et nous partîmes tous, l'esprit animé et de bonne humeur. Ce que je fis là, je le fais journellement à la maison : je m'y efforce de rendre agréables et ma personne et tout ce qui m'entoure. Le moyen pour cela n'est pas de laisser un homme à lui-même jusqu'à ce qu'il vous revienne, en ne prenant aucune peine pour le charmer, ou en ne paraissant à ses yeux qu'avec une figure longue. Croyez-le bien, il n'est pas aussi difficile que vous le pensez de se comporter avec un mari de telle sorte qu'il demeure, en certaine mesure, votre amant. Je suis une vieille femme; mais je sais que vous pourrez toujours arriver à faire ce qui vous plaît. Un mot juste de vous jeté à propos ne manquera jamais son effet, et vous n'avez nul besoin de jouer le rôle de la vertu malheureuse. Une larme coulant des yeux d'une jeune fille qui aime, dit un vieux proverbe, est comme une goutte de rosée sur une rose; mais une larme sur la joue d'une jeune femme est une goutte de poison pour son mari. Efforcez-vous donc de paraître de bonne humeur et contente, et votre mari le sera; et quand vous l'aurez rendu heureux, vous le deviendrez vous-même, non en apparence, mais en réalité.

Cela ne demande pas une grande science. Rien ne flatte tant un homme que le bonheur de sa femme; il est toujours orgueilleux de lui-même comme de la source de ce bonheur. Plus vous serez de bonne humeur, plus vous serez vive et alerte, et chaque moment vous fournira l'occasion de laisser tomber un mot agréable. Votre éducation, qui vous donne un immense avantage, vous aidera considérablement en ceci, et votre sensibilité deviendra le plus beau don que la nature vous ait fait, lorsque, se manifestant par une affection assidue, elle imprimera sur chacune de vos actions un caractère de douceur, de tendresse et de bonté, au lieu de s'user et de se ruiner en chagrins secrets.

ANECDOTE ARABE.

On sait quel prix les Arabes attachent à leurs montures. L'un d'eux, appelé Abou-Taleb (je ne garantis pas le nom, mais qu'importe le nom si l'histoire est vraie?) avait une jument qui réunissait tous les *signes* (1) favorables, et dont la vitesse était réputée dans tout le Hedjaz. Un cheik du voisinage la vit et fut saisi aussitôt d'un ardent désir de la posséder; mais vainement offrit-on, de sa part, une somme considérable au propriétaire, celui-ci refusa de se défaire, à aucun prix, d'un animal qui était considéré à la fois comme l'ornement et le palladium de la tribu. Le cheik, voyant ses offres repoussées, imagina alors un artifice qui devait le rendre maître de l'objet de sa convoitise. Un jour qu'Abou-Taleb passait avec sa jument dans un chemin creux, à quelque distance de la ville, il entendit une voix lamentable qui sortait d'un des buissons de la route: « Arrête, disait la voix, et si tu portes une âme de mulsuman, aie pitié d'un malheureux! » Abou-Taleb tourna les yeux du côté d'où partaient ces accents plaintifs, et aperçut, assis sur le bord du chemin, un homme à moitié couvert de haillons, qui paraissait exténué de fatigue. « — Qu'as-tu, mon frère, lui dit-il en s'approchant, et que puis-je pour te soulager? — Frère, répondit l'étranger, j'ai cru que je pourrais gagner la ville avant la nuit; mais la fatigue et la maladie ont épuisé mes forces; prends-moi sur ton cheval et sauve-moi ainsi de la morsure des bêtes sauvages, je te le demande au nom de Dieu! — Viens, reprit Abou-Taleb, et monte en croupe derrière moi; je te conduirai dans ma maison. — Hélas! fit l'autre, mes jambes peuvent à peine me soutenir; comment pourrais-je, sans ton aide, m'élever jusqu'à la selle? » Abou-Taleb descendit alors de sa monture; puis, saisissant l'étranger à bras-le-corps, il le déposa doucement sur la selle et lui mit les pieds dans les étriers et la bride à la main. Au même

(1) Les *signes* auxquels les Arabes attachent une grande importance sont certaines marques extérieures d'après lesquelles ils prétendent reconnaître non-seulement les qualités bonnes ou mauvaises de la monture, mais même deviner la destinée heureuse ou malheureuse du possesseur. Cette connaissance des signes, privilége d'un petit nombre, est une des sciences que prisent le plus les Arabes, bien que plus d'une de ses données soit fort sujette à controverse.

instant le prétendu malade, frappant la jument du talon, partit comme un trait, et, s'arrêtant à quelques centaines de pas de l'Arabe stupéfait, il lui cria d'un air railleur : « Holà ! hé ! Abou-Taled, fils d'Amrou, reconnais-moi; je suis celui qui ai envoyé trois fois à ta demeure pour acheter ta jument; tu as refusé de me la vendre, je te l'ai prise : bon voyage ! » En entendant ces mots, Abou-Taleb soupira; mais, s'adressant au ravisseur : « Arrête, à ton tour, et écoute une prière. Quand tu seras de retour parmi les tiens, ne leur parle pas de mon malheur, de peur que le bruit de ton action, venant à se répandre, ne détourne les autres hommes de la charité et ne les empêche de se faire du bien les uns aux autres; je te le demande au nom de Dieu. »

Alors le cheik descendit de sa monture, et, la ramenant à Abou-Taleb, lui dit : « J'ai trop écouté ma passion, et elle m'a dérobé la vue de cette lumière que Dieu a mise au dedans de chaque homme pour le diriger. Non, je ne dois pas persister dans mon action, puisqu'elle aurait de pareilles conséquences pour le pauvre genre humain. »

Ainsi parla le cheik à Abou-Taleb, et l'on ajoute que, à partir de ce moment, ils furent unis d'une amitié inaltérable.

BOUCLIER DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce bouclier est en bois sculpté, et l'on présume qu'il est l'œuvre d'un artiste italien. Suivant toute apparence, il a servi à quelques-unes de ces fêtes splendides que les princes des villes italiennes prodiguaient au peuple dans le cours du seizième siècle, et où d'énormes chars de triomphe promenaient dans les rues et sur les places des scènes pompeuses dont les sujets étaient empruntés à la mythologie ou à l'histoire ancienne de la Grèce et de Rome. Sans doute le bouclier que nous reproduisons était au bras de quelque jeune noble florentin ou pisan, figurant un empereur romain au retour de ses victoires. Les arabesques de la bordure sont remarquables par leur richesse; on considère toute cette sculpture comme un exemple précieux du goût italien au beau temps de la renaissance.



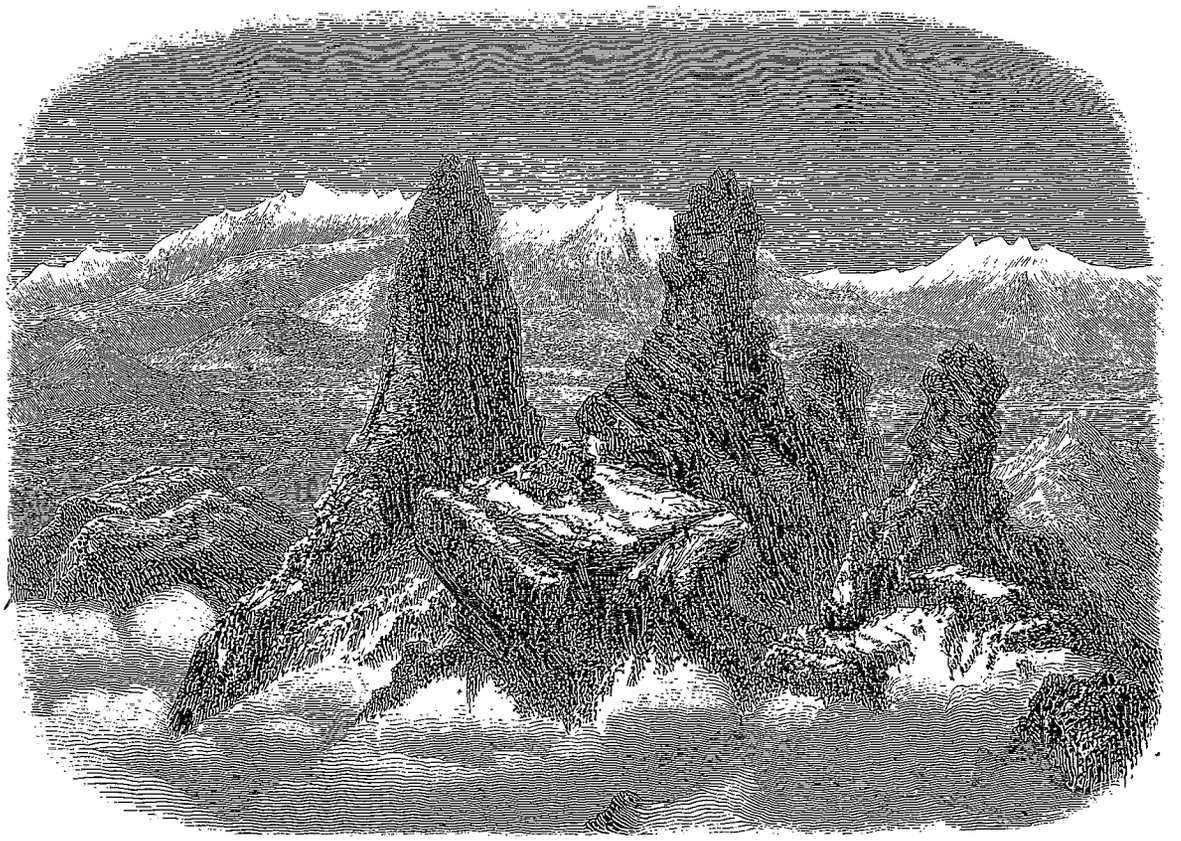
Musée de Cluny. — Bouclier de bois du seizième siècle. — Dessin de Thérond.

LE MONT ARGÉE, EN ASIE MINEURE.

Le mont Argée *(Argæus)* est situé à 13 kilomètres sud de la célèbre ville de Cappadoce appelée tour à tour *Mazaca, Eusebia, Cæsarea,* et aujourd'hui *Kaïsariah*. Avec les massifs qui se rattachent directement à son noyau central, ou qui servent, soit de ceinture, soit de piédestal à ce dernier, cette montagne occupe une surface de près de soixante-dix lieues carrées métriques.

Au nord, la limite du mont Argée est marquée d'une manière assez précise par la plaine de Kaïsariah, qui, dans cette ville, a une altitude de 1 048 mètres.

A l'ouest, le domaine central du mont Argée se trouve bordé par des vallées profondes et étroites, qui forment souvent de véritables défilés, parmi lesquels le *Yanach-Dervent* est le plus considérable; ces vallées ont fréquemment au delà de 1 500 mètres d'élévation; celle où se trouve



Sommets du mont Argée, dans l'ancienne Cappadoce, près de Césarée. — Dessin de Grandsire, d'après P. de Tchihatcheff (1).

le village de Bachkoi, qui est déjà fort rapproché des cônes et des hauteurs qui constituent la ceinture occidentale du mont Argée, a une altitude de 1 507 mètres.

Du côté du sud, la limite est tout aussi nettement prononcée que du côté du nord; elle est formée par une plaine assez horizontale; cette plaine, haute de 1 225 mètres à Everek, et hérissée localement de petites hauteurs coniques, s'étend depuis le village d'Everek jusqu'à la série des collines basaltiques qui, de ce côté, peuvent être considérées comme constituant le pied méridional du mont Argée.

« La ville de *Mazaca* (Kaïsariah), dit Strabon, s'appelle *Eusebia;* avec l'épithète *ad Argæum,* car elle se trouve, au pied de *l'Argæus,* la plus haute parmi toutes les montagnes de l'Asie Mineure; son sommet est constamment revêtu de neige, et ceux qui sont parvenus à l'atteindre, « ce qui » n'est arrivé qu'à un très-petit nombre d'individus, » prétendent que par un ciel serein ils ont pu apercevoir les deux mers : le Pont-Euxin et la mer d'Issus . . . . . .

» Les environs de Mazaca sont également stériles et peu susceptibles de culture, car, à la surface, le sol est sablonneux, et, à une certaine profondeur, on atteint la roche. A peu de distance de la ville, on entre dans une vaste plaine de plusieurs stades d'étendue; elle est ravagée par le feu et sillonnée d'excavations vomissant des flammes, ce qui fait que les habitants de la ville sont obligés d'aller très-loin pour acheter leurs vivres... Tandis que toute la Cappadoce est déboisée, le mont Argée est entouré de forêts, ce qui met le bois à la portée des habitants; malheureusement les localités limitrophes de ces forêts sont également ignivomes. Il y a aussi de l'eau froide sous le sol; mais ni le feu ni l'eau ne se trouvent à sa surface, qui est revêtue de gazon. Çà et là le sol est marécageux, et l'on en voit sortir des flammes pendant la nuit. Ceux qui le savent mettent de la précaution à aller couper le bois; mais, pour le plus grand nombre, il devient fort dangereux de s'aventurer dans ces localités; c'est surtout le bétail qui en pâtit, car on en voit périr beaucoup dans les cavités ignivomes, dont les orifices sont à peine perceptibles. »

Un passage du poëte Claudien semble prouver qu'au quatrième siècle de notre ère, l'Argée avait également la réputation d'une montagne *ignivome*, d'un volcan.

D'ailleurs, plusieurs monnaies antiques, retrouvées dans les environs de Kaïsariah, représentent l'Argée environné d'une gerbe de flammes.

Ce massif majestueux de l'*Argæus* n'est, du reste, que le point culminant, pour ainsi dire, d'une foule de montagnes disséminées sur la surface du vaste plateau trachytique qui lui sert de piédestal, plateau qui, du nord-est au nord-ouest, c'est-à-dire depuis le groupe Argéen jusqu'à l'extrémité du Karadja-Dagh (près du lac d'Érégli), n'a pas moins de trente-huit lieues de longueur.

M. Hamilton est le premier savant moderne qui ait fait l'ascension du mont Argée; il n'a pu l'effectuer que du côté d'Éverek.

Le 15 août 1848, M. P. de Tchihatcheff, après une marche pénible de sept heures depuis Éverek, dressa sa tente à une hauteur de 3 005 mètres.

(1) *Asie Mineure.* — Paris, Gide et Baudry, 1853.

Les glaciers ne commencent à se faire voir que dans les échancrures et les dépressions que présentent les deux pics du cône; encore ne dépassent-ils guère de beaucoup le bord méridional du cratère.

Les parois intérieures du cratère sont hérissées d'une énorme quantité de rochers; lorsqu'on est placé sur les flancs escarpés d'un des deux pics du sommet, tout ce que le regard peut découvrir dans cet abîme, c'est un immense entonnoir plus remarquable peut-être par sa profondeur que par sa circonférence; la hauteur du bord méridional du cratère, au pied d'un des pics les plus élevés qui le bordent de ce côté, est de 3841 mètres. C'est le point le plus élevé qu'il soit possible d'atteindre, car les aiguilles s'élèvent perpendiculairement, et toutes les tentatives que fit M. de Tchihatcheff pour les gravir échouèrent complétement; les parois des rochers n'offrent pas de saillies suffisantes pour y placer les pieds, et il n'y a aucun moyen d'y fixer une corde afin de se hisser, même en se balançant au-dessus de l'abîme.

Lorsqu'on se trouve au pied d'une des aiguilles les plus élevées, qui pourrait avoir 100 mètres environ de hauteur au-dessus du sommet qu'elle couronne, la vue embrasse un espace immense; au sud, au sud-ouest et au nord-est, l'horizon est borné par la chaîne de l'Alla-Dagh et du Boulgar-Dagh; au nord et au nord-est, la contrée se présente d'une manière moins saillante, à cause des vapeurs, et l'on n'aperçoit qu'une surface horizontale sillonnée par un mince cordon blanchâtre qui figure le Kizil-Irmak. La ville de Kaïsariah n'apparaît que comme un petit point noir à peine perceptible. La chaîne de montagnes qui, du côté du nord-est, borde l'horizon, est probablement le massif du Pont et de l'Arménie, qui ne permet pas d'apercevoir la mer Noire. Ainsi s'évanouit l'assertion de Strabon, qui prétend que, du haut du mont Argée, on aperçoit tout à la fois la Méditerranée et le Pont-Euxin.

Rien de plus majestueux que le spectacle qui, le matin, s'offre aux regards du voyageur. L'aube s'annonce tout à coup par des détonations que suit une grêle de blocs se croisant en tous sens, et décrivant quelquefois des paraboles dans les airs. Ces énormes blocs accumulés dans la neige durcie y demeurent fixés pendant la nuit; mais aussitôt que le soleil ramollit ce ciment qui les tient captifs, ils s'échappent comme de la bouche d'un mortier, et, répercutés par les rochers qu'ils rencontrent sur leur passage, bondissent avec violence. « Malgré la précaution que nous eûmes, dit M. de Tchihatcheff, avertis par nos guides de devancer l'heure de l'apparition du soleil, en commençant notre ascension à la fin de la nuit, nous ne pûmes éviter l'honneur dangereux d'assister au lever du géant argéen, et nous essuyâmes une bonne partie des salves tirées à cette occasion, en nous trouvant souvent au milieu d'un feu tellement bien nourri que, tandis que nous étions assaillis par des blocs roulant à notre rencontre, d'autres projectiles croisaient par-dessus nos têtes, lancés de tous côtés comme du fond d'embuscades : aussi, au lieu de trois heures, nous en mîmes cinq pour gravir une hauteur de 836 mètres seulement. »

LE CAOUTCHOUC.

Suite et fin. — Voy. p. 55.

C'est à un arbre magnifique, qui croît précisément sous la ligne équinoxiale, que l'on doit aujourd'hui la facilité de franchir les régions désolées qui avoisinent le pôle. Grâce aux derniers progrès de l'industrie moderne, le suc de l'hevæa se transforme de plus en objets si variés, que l'art de la guerre a trouvé récemment en lui l'un de ses agents les plus destructeurs. Il ne faut pas l'oublier néanmoins, c'est par la confection des ustensiles les plus humbles que son commerce a pris dans le Brésil une extension inespérée, à laquelle pourrait certainement participer notre colonie de la Guyane. Nous allons reproduire ici, avec quelques détails, les divers procédés employés au Para pour la confection de ces chaussures de caoutchouc qui enrichissent aujourd'hui toute une province. Les observaions du révérend Daniel, père Kidder nous seront, sur ce point, d'un grand secours.

Le caoutchouc, au Para, est appelé généralement *borracha* (petite outre); l'arbre qui le produit s'élève à une hauteur de 80 pieds, et va quelquefois jusqu'à 100. Il pousse ordinairement droit jusqu'à 40 ou 50 pieds, sans perte de branches; son sommet est luxuriant, et il est orné d'un épais et brillant feuillage; à la plus légère incision, la gomme exsude, et elle a la consistance d'une crême épaisse et jaunâtre.

Les arbres en exploitation sont généralement percés dans la matinée, et il sort de l'incision environ une calebasse de fluide dans le cours de la journée. Ce suc est recueilli dans une petite coupe de terre façonnée à la main pour cet objet. Lorsque toutes les petites terrines sont remplies, on déverse le tout dans une jarre. La gomme n'a pas été plutôt recueillie qu'elle se trouve prête immédiatement pour l'usage que l'on en veut faire; des moules de diverses sortes, offrant des formes variées de souliers, de bottes, d'une foule d'autres objets, ont été à l'avance préparés en terre pour la recevoir. (Voy. la planche, p. 56.)

Lorsqu'on veut fabriquer des souliers, il y a néanmoins de l'économie à se servir de formes en bois; on a soin seulement de les revêtir d'une légère couche de terre, afin de pouvoir les retirer plus aisément. Pour la plus grande commodité du travailleur, un manche est également fixé à cet instrument. La forme ainsi préparée est destinée à recevoir le liquide que l'on verse lentement et de manière à former une couche légère qui adhère immédiatement à l'argile. La seconde opération consiste à exposer la gomme à l'action de la fumée. La substance brûlée dans ce but est le fruit de *l'urucuri*, que l'on nomme au Para le palmier *ouassou*. Cette fumigation a le double résultat de sécher la gomme et de lui donner une teinte sombre. Lorsqu'une couche est suffisamment séchée, une autre est ajoutée et de nouveau soumise à la fumée. Toute variété de marchandise, quant à l'épaisseur, peut être obtenue de cette façon; il est rare néanmoins qu'un soulier très-fort exige plus d'une douzaine de couches. Quand le travail a reçu son complément, l'objet fabriqué est exposé au soleil. Durant un ou deux jours, il conserve encore assez de mollesse pour prendre une empreinte permanente, quelle qu'elle soit. Ce temps est donc mis à profit pour donner au soulier les ornements que la fantaisie de l'ouvrier lui destine; l'opération se fait au moyen d'un poinçon ou d'un simple bâton pointu. Ces chaussures gardent leur couleur jaunâtre même après que les formes en ont été retirées; on les considère néanmoins comme étant propres à être mises en vente sur-le-champ; généralement elles sont achetées lorsque la gomme est assez fraîche pour que les pièces adhèrent encore entre elles, et pour qu'il soit nécessaire de les séparer; en conséquence, toutes ces paires de souliers sont ordinairement réunies, mais suspendues à une longue gaule : on en voit ainsi journellement, au Para, qui sont exposées sur le pont des embarcations descendant le fleuve, ou sur les épaules des hommes qui les portent aux marchands. Ceux qui destinent des souliers de caoutchouc à des voyages de long cours, les entourent presque toujours avec de l'herbe sèche pour éviter leur dilatation. — A Sainte-Marie de Belem même, capitale du Para, plusieurs habitants des

faubourgs recueillent du caoutchouc en petite quantité et le manufacturent sur une petite échelle ; mais c'est surtout grâce aux plantations spécialement consacrées à cette fabrique que les marchés sont approvisionnés. M. Gaetano Osculati a constaté récemment, dans son voyage au fleuve des Amazones, qu'il y avait maintenant de vastes fabriques de ce genre dans la grande île de Marajo, à laquelle on donne trente lieues de tour, et dont nos marins ont fait récemment l'hydrographie. A lui seul, le village de Brèves renferme une population nombreuse qui ne s'occupe guère que de cette fructueuse industrie.

La gomme peut être recueillie pendant toute l'année ; mais en général on l'extrait plus aisément et on l'emploie avec plus d'avantage durant la saison sèche, c'est-à-dire pendant les mois de mai, juin, juillet et août. On évaluait, il y a neuf ou dix ans, à environ trois cent mille paires de souliers, le nombre des chaussures imperméables exportées du Para ; mais nous savons de source certaine que cette exportation s'est accrue d'une manière prodigieuse, et qu'elle n'a pas encore reçu toute son extension.

Plusieurs autres arbres, appartenant pour la plupart à la classe des euphorbes, produisent une gomme analogue à celle de l'hevæa ; mais aucun d'eux ne peut entrer en comparaison avec ce précieux végétal, et les caractères qu'ils présentent n'ont pas tous été déterminés d'ailleurs par les botanistes. Parmi ceux que l'on signale à la Guyane, les principaux sont le *mapa*, le figuier sauvage, le *conma*, le *puo comprido* des Brésiliens, et un homme tout spécial, M. Noyer, a constaté que le mélange de parties égales du suc laiteux du mapa et du suc de figuier sauvage, donnait des courroies ou des semelles aussi solides que celles de cuir.

Nous ne terminerons pas cette espèce d'histoire du caoutchouc sans rappeler que l'introduction de la gutta-percha (1), due, en 1843, au docteur Montgomery, a été suivie d'une exploitation encore plus rapide. Pourquoi n'en serait-il pas de même d'une gomme élastique africaine que nous signale M. Bertrand Bocandé, résident du gouvernement français à la rivière Casamença ? On en compte deux espèces, désignées, dans les établissements portugais voisins, sous les noms de *phol* et de *phol* d'éléphant. Les noirs du Sénégal en laissent perdre une quantité prodigieuse que pourrait utiliser l'industrie.

Si je savais quelque chose qui me fût utile et fût préjudiciable à ma famille, je la rejeterais de mon esprit ; si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille et ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier ; si je savais quelque chose qui fût utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je la regarderais comme un crime. MONTESQUIEU.

DEVISES FRANÇAISES

ADOPTÉES EN ANGLETERRE PAR LES FAMILLES NOBLES, LES CITÉS, LES ASSOCIATIONS PUBLIQUES, &c.

Suite. — Voy. p. 30.

J'aspire. Devizmes.
J'avance. Bartram ; East ; Ker.
J'ayme à jamais. James de Langley-Hall, baronnet.
J'ai bonne cause. Bath, marquis.
J'ai bonne espérance. Graig ; M'Kean.
J'ai la clef. Grieve ; Grive.
J'ai espéré mieux avoir. Dine.
J'aime l'honneur qui vient par la vertu. Ordre de la Noble-Passion.
J'aime la liberté. Ribton, baronnet.
J'espère. Swinton de Swinton.
J'espère bien. Carew de Carew-Castle, et Crowcombe.
Jamais arrière. Selkirk, comte ; Douglas, baron ; Douglas de Genbervie, baronnet.
Je dis la vérité. Pedder.
Je le ferai durant ma vie. Fairfax de Gilling-Castle
Je le tiens. Audley, baron.
Je maintiendrai. Malmesbury, comte.
Je me fie en Dieu. Plymouth, comte ; Blois, baronnet.
Je mourrai pour ceux que j'aime. Blenkinsopp ; Coulson.
Je ne change qu'en mourant. Salvin de Croxdale.
Je ne cherche que ung. Northampton, marquis ; Compton de Carham-Hall.
Je ne puis. Delves.
Je n'oublierai jamais. Bristol, marquis ; Hervey.
Je pense. Wemyss, comte.
Je pense plus. Marr, comte.
Je reçois pour donner. Innes.
Je suis petite, mais mes piqûres sont profondes. Ordre de l'Abeille.
Je suis prest. Fraser, baronnet.
Je suis prêt. Farham, baron ; Lovat ; Simpson.
Je veux bonne guerre. Thompson.
Je veux le droit. Duckett, baronnet.
Je vive en espoir. Steadbroke, comte.
Je voys. Jossey.
Jouir en bien. Berckwith de Thurcrost et Trimdon.
Jour de ma vie ! Delawarr, comte.
Juste et droit. Whichcote, baronnet.

L'amour de Dieu est pacifique. Ordre de Marie-Madeleine.
La fin couronne les œuvres. Yarker.
La fortune passe partout. Rollo, baron.
La générosité. Ordre de la Générosité.
La liaison fait ma valeur, la division me perd. Ordre de la Fan.
La vertu est la seule noblesse. Guilford, comte.
La vie durante. Cornewall, baronnet ; Cornwall ; Amyand.
Laissez dire. Middleton.
L'antiquité ne peut pas l'abolir. Conroy, baronnet.
L'espérance me comfort. Nairne, baron.
L'espérance me console. De Cardonnel.
Le bon temps viendra. Wrey, baronnet ; Farrington, baronnet ; Harcourt d'Aukerwycke.
L'homme vrai aime son pays. Homfray.
Le jour viendra. Durham, comte.
Le roy et l'Église. Roger.
Le roy et l'Estat. Ashburnham, comte.
Le roy le veut. De Clifford.
Liberté toute entière. Lanesborough, comte ; Butler Danvers.
Loyal à mort. Ely, marquis ; Laforey, baronnet ; Adair, baronnet.
Loyal à la mort. Loftus, baronnet ; Lyster de Rowton-Castle.
Loyal au mort. Adair ; Drummond ; Laforey.
Loyal devoir. Carteret, baron.
Loyal en tout. Kenmare, comte.
Loyal secret. Lawson d'Adborough ; Boroughbridge.
Loyal je serai durant ma vie. Stourton, baron.
Loyalment je sers. Jephson ; Norreys.
Loyalté me lie. Margesson d'Offington.

(1) Ou mieux *getah percha*. Le mot malai *getah* signifie gomme. Suivant le Moniteur des Indes orientales et occidentales, publié à la Haye, il serait plus rationnel de l'appeler gomme *touban*.

Loyaulté n'a honte. Newcastle, duc.
Loyauté m'oblige. Lindsey, comte; Bertie.
Loyauté sans tâche. Dare.

Ma force d'en haut. Malet, baronnet.
Ma joy en Dieu seulement. Mompesson.
Malgré le tort. Houghton.
Mal au tour. Patten.
Mérite. Currer.
Méritez. Waltham.
Mon Dieu est ma roche. Roche; Rowche de Carap; Limerick.
Mon privilége et mon devoir. Shewill.
Monte dessus. Bunny.
Mort en droit. Drax; Esle-Drax de Charborough.

Ne m'oubliez. Carsair.
N'oublie. Graham; Moure.
Ne oubliez. Montrose, duc.
Ni plus ni moins. Knyvitt de Sonning.
Non pas l'ouvrage, mais l'ouvrier. Workman Macnaghten.
Nous maintiendrons. Suffolck, comte.
Nous travaillerons en espérance. Blakett, baronnet; Blackett, de Wylam.

Observe. Achieson; Atcheson.
Oublier ne puis. Colville, baron.

La suite à une autre livraison.

LABYRINTHES DE JARDINS.

Les labyrinthes de jardins ne sont plus de mode. On a trouvé que le plaisir qu'on y cherchait n'en valait pas la peine. C'était l'avis de Delille, non qu'il admirât beaucoup la symétrie des anciens jardins français :

> Quand de leur symétrique et pompeuse ordonnance
> Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
> Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :
> Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir ;
> Tout s'aligna. Partout, en deux rangs étalées,
> S'allongèrent sans fin d'éternelles allées.

Le poëte conseille de mêler aux sentiers uniformes qui offrent de longues et belles perspectives, le sentier qui égare

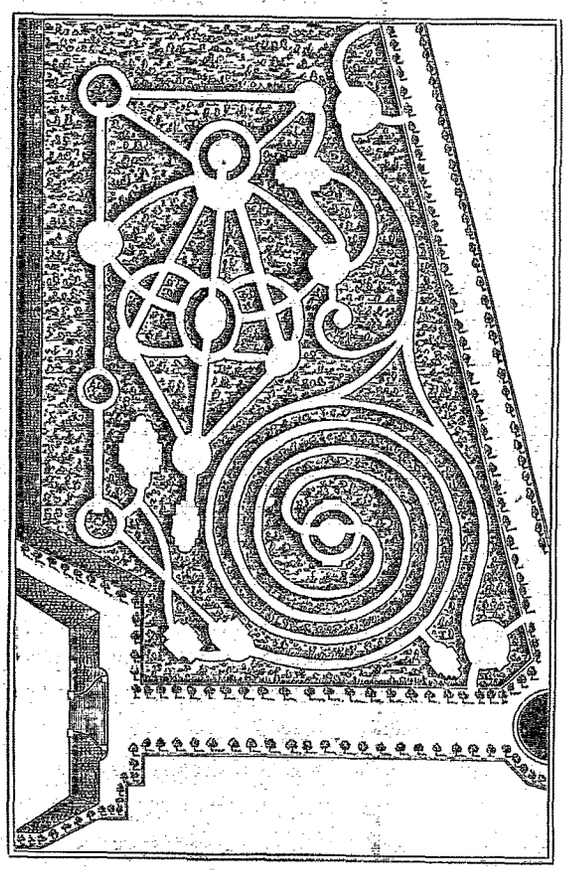
> dans ces réduits secrets
> Qu'un art mystérieux semble voiler exprès.
> Mais rendez naturel ce dédale factice !

Les tromperies *du dédale* avaient causé évidemment à Delille plus d'une impatience :

> Des longs alignements si je hais la tristesse,
> Je hais bien plus encor le cours embarrassé
> D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
> En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
> De détours redoublés *m'inquiète*, me lasse,
> Et sans variété, brusque et capricieux,
> Tourmente et le terrain, et mes pas, et mes yeux
> . . . . . .
> Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi ;
> Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
> Et, maudissant vingt fois votre importune adresse,
> Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.

La définition que les dessinateurs de jardins donnent du labyrinthe justifie parfaitement cette mauvaise humeur de Delille. « Par le moyen, disent-ils, de sentiers ou d'allées ingénieusement tracés, se mêlant et s'entremêlant de mille manières, on embarrasse le promeneur, on l'*inquiète*, et souvent on le fait revenir sur ses pas lorsqu'il croyait toujours avancer pour arriver à un but qu'il cherchait. »

Dans les anciens jardins dont le dessin était classique, les labyrinthes, formés par des haies de charmille (on a préféré depuis le lilas ou le thuya), étaient eux-mêmes tracés symétriquement. Ceux de Versailles et de Choisy-le-Roi,



Labyrinthe de l'ancien château de Choisy-le-Roi.

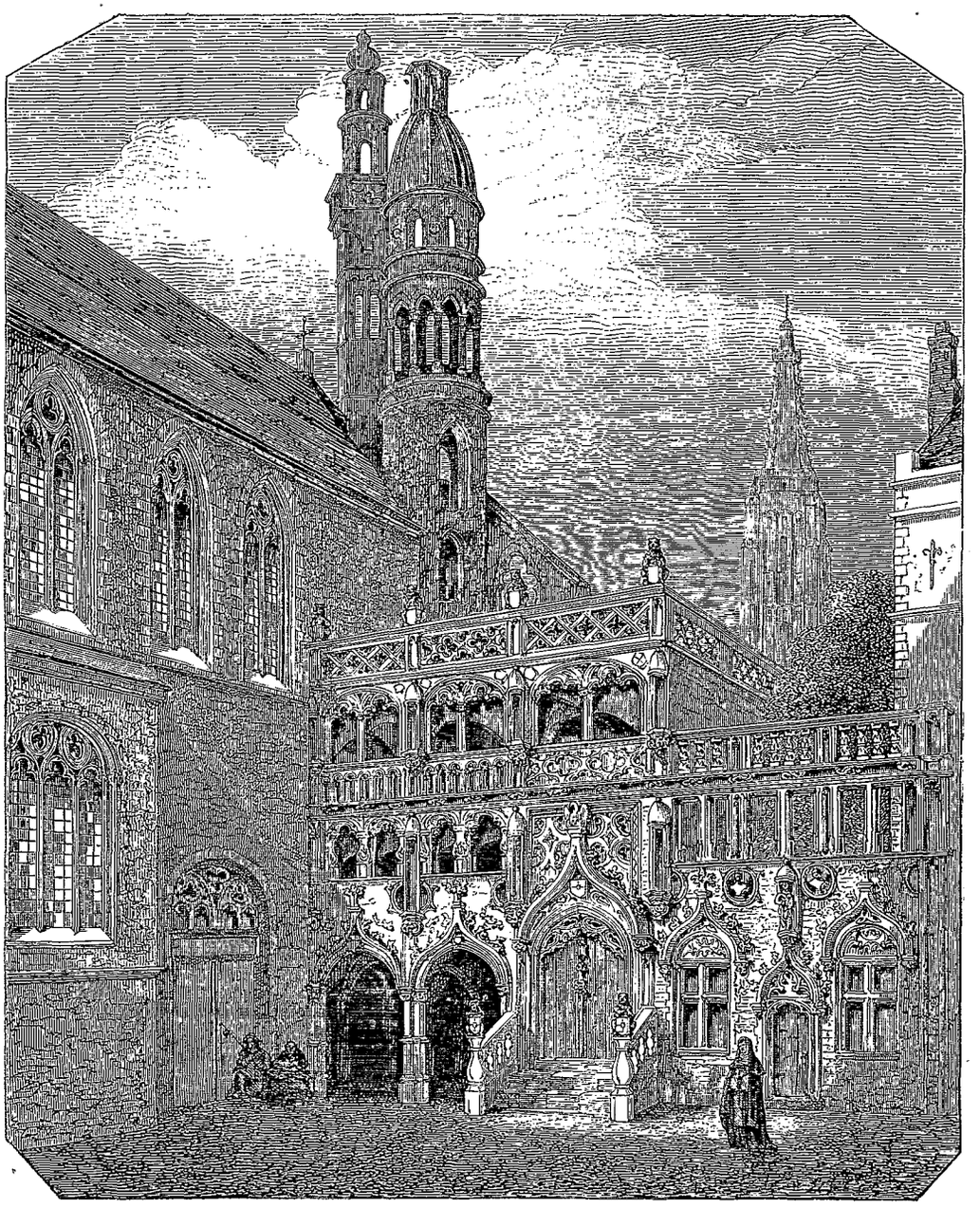
très-différents l'un de l'autre, servaient de modèles à la province. Il y eut un temps surtout où le château de Choisy était devenu un objet universel d'admiration et d'envie. Tout fermier général voulut avoir le sien. Après avoir appartenu à Mlle de Montpensier, au Dauphin fils de Louis XIV, à Louis XIV, à Mme de Louvois, à la princesse de Conti, au duc de la Vallière, ce château était devenu la propriété de Louis XV, qui se plut à l'embellir. « Il en fit une merveille, dit un auteur de notre temps (1) ; l'eau bouillonnait dans les bassins de marbre et de porphyre, ou se répandait dans des bouquets de rose et de jasmin, ornés de précieuses statues que le marquis d'Antin commandait aux plus célèbres artistes, à Lemoine, à Coysevox ou à Pigalle. » Nous ne trouvons aucune description particulière du labyrinthe. Il semble qu'en un siècle où les sujets les plus frivoles inspiraient des poëmes entiers, il eût aisément fourni tout au moins la matière d'une épître à quelque poëte galant, par exemple, à Gentil-Bernard, qui était le bibliothécaire du château de Choisy; mais la gravure seule nous en a conservé le souvenir; où verdissaient ses charmilles mystérieuses, des arbres portent des fruits, et sur les ruines du voluptueux château retentissent les bruits incessants d'une manufacture.

> .....Ils ne sont plus ces temples de verdure,
> Ces dômes que le temps, les soins et la culture
> Avaient si lentement élevés jusqu'aux cieux (2).

(1) Capefigue, *Louis XV et la société du dix-huitième siècle*
(2) De Marnésia, *Essai sur la nature champêtre.*

CHAPELLE DU SAINT-SANG,

A BRUGES.



Chapelle du Saint-Sang, à Bruges. — Dessin de Stroobant.

Cette chapelle est un des derniers monuments construits en Europe dans le style gothique, car elle date de l'année 1533, époque où l'art semi-païen de la renaissance avait presque partout remplacé l'art ogival. Elle succédait à un édifice plus ancien qui contenait la même relique. Nous avons recueilli sur cette relique et sur les deux constructions des détails curieux.

En 1147, Thierry d'Alsace, comte de Flandre, ayant perdu sa femme et voulant se distraire de sa douleur, partit pour la terre sainte avec trois cents chevaliers. C'était la seconde fois qu'il visitait la Palestine et allait guerroyer contre les infidèles. Il prit plusieurs forteresses, gagna plusieurs batailles, et montra une telle bravoure que les croisés le nommèrent d'un commun accord prince de Damas. Désirant lui témoigner personnellement sa gratitude, le roi de Jérusalem eut un entretien à cet égard avec le patriarche de la ville sainte. Ils résolurent de lui offrir une partie du sang de Jésus, que Nicodème et Joseph d'Arimathie avaient exprimé de leur éponge, après avoir lavé les plaies du Christ descendu de la croix [1].

Ils convoquèrent donc tous les princes latins dans l'église du Saint-Sépulcre; là, devant l'empereur Conrad, le roi de France Louis le Jeune, et une foule de puissants seigneurs, le grand pontife remplit du sang vénéré un petit cylindre de cristal, recouvert d'un étui de velours lamé d'or, et suspendu à une chaîne du même métal. L'opération terminée, il passa la chaîne au cou de Thierry d'Alsace. Le comte, avec une humilité toute chrétienne, se jugeant

[1] Le P. d'Outreman, *Constantinopolis Belgica*. Tournay, 1 vol. in-fo.

indigne de porter un trésor si précieux, le remit à Leonius, abbé de Saint-Bertin, qui devait soigneusement garder la relique pendant tout le voyage.

Les princes croisés lui firent leurs adieux dans un repas splendide, et le vaillant chef s'embarqua pour la Flandre. Il y rentra en 1149. Informé du don qu'il avait reçu, le peuple accourait sur son passage : on voulait voir le reliquaire sanctifié par le divin liquide, on voulait admirer le vainqueur des Sarrasins. Le 7 avril, quand il approcha de Bruges, toutes les cloches sonnèrent à grande volée : les prêtres, la noblesse, la magistrature, suivis des bourgeois et des hommes de métier, sortirent processionnellement de la ville pour aller le recevoir. C'était une fête religieuse en même temps qu'une solennité féodale. Des tapis, des banderoles, des fleurs et des festons de verdure pavoisaient les rues. Une foule compacte s'y pressait, garnissait les fenêtres et couvrait même les toits. Thierry d'Alsace montait un cheval blanc que deux moines déchaussés conduisaient par la bride. Devant lui cheminait, sur une haquenée, le prieur de Saint-Bertin portant toujours la relique pendue à son cou. « Lorsque le cortége fut arrivé au palais du comte, dit Mme Clément, Leonius remit le saint sang à Thierry, qui ordonna de le déposer dans la chapelle de Saint-Basile du Bourg (1). » Le prince nomma ensuite quatre chapelains et un clerc pour veiller sur cette noble récompense de sa valeur. On leur accorda plus tard de nombreux priviléges.

La chapelle de Saint-Basile faisait autrefois partie de la première demeure des comtes de Flandre, élevée par Baudouin Bras-de-Fer en 865. C'est pourquoi on disait *Saint-Basile du Bourg*, le mot *bourg* signifiant château dans les langues germaniques. Ce vieil oratoire menaçant ruine, Thierry d'Alsace ordonna de l'abattre et ne conserva que la crypte en plein cintre qui existe encore. La construction du deuxième siècle eut le même sort que la précédente ; le temps rongea peu à peu les pierres, et l'eau du ciel, pénétrant les voûtes, tomba sur les dalles. On fut donc obligé de rebâtir la chapelle en 1533. De cette époque date la façade que l'on voit aujourd'hui, et que représente notre gravure. Elle offre tous les caractères du gothique arrivé à son extrême décadence : les accolades, les lourds meneaux, les cintres surbaissés, les festons bordant les ogives, le manque de proportions dans l'ensemble, et la surabondance des ornements. C'est néanmoins un élégant portail, quoiqu'il dût nécessairement participer aux vices d'un art qui mourait. Trois portiques superposés, avec leurs arcades à jour, lui donnent une grâce et une légèreté peu ordinaires. La porte, splendidement ornée, que précèdent trois marches, s'ouvre sur un escalier tournant très-remarquable ; plusieurs personnes le regardent même comme un chef-d'œuvre. L'intérieur de la chapelle est fort simple : on ne fit probablement que le restaurer et le consolider en 1533, car on n'y voit point les fastueuses décorations du gothique fleuri. L'attention s'y porte donc principalement sur la châsse magnifique où l'on a déposé le saint sang. Elle a employé 769 onces de métal : l'argent en forme la plus grande partie ; mais quelques ornements et un certain nombre de bas-reliefs sont en or massif. Des perles et des pierres précieuses ajoutent d'ailleurs à son éclat. Elle fut exécutée, en 1617, par Jean Crabbe, échevin de la ville de Bruges, qui lui donna l'aspect d'un temple hexagone abritant le reliquaire. Trois tourelles le surmontent et renferment les statuettes du Christ, de la Vierge, de saint Basile, de saint Augustin. Trente-deux écussons émaillés environnent la base : ce sont les armoiries du prévôt et des confrères du Saint-Sang, qui payèrent ce morceau d'orfévrerie. Dessinée dans le style de la renaissance, la châsse est une des plus belles que le temps ait laissé parvenir jusqu'à nous.

Au surplus, l'architecture seule de la façade date du seizième siècle ; presque toutes les pierres en sont nouvelles. Pendant l'Empire, cette gracieuse construction menaçait de disparaître : il ne restait plus que deux ou trois marches du grand escalier ; les voûtes s'étaient rompues ; des décombres jonchaient le parvis. Les habitants de Bruges prirent alors la détermination de reconstruire la chapelle. On démolit le peu qui restait debout, en ayant soin de numéroter les pierres ; on s'aida d'anciennes vues, de plans détaillés. M. Van-Giergedom commença la restauration, M. Budd l'acheva.

La petite façade que l'on remarque sur la droite ne fait point partie de la chapelle, quoiqu'elle soit du même style et ait été construite à la même époque ; dans ce bâtiment se trouvait jadis établi le greffe du tribunal de Bruges.

Une cérémonie instituée le 3 mai 1311 pour rappeler aux contemporains et aux générations futures le retour solennel de Thierry d'Alsace, avait contribué à rendre fameuse la chapelle brugeoise. C'était une immense procession où figuraient toutes les autorités de la ville en grand costume, et toutes les corporations avec leurs chars, leurs bannières et leurs insignes. La veille de la fête, les musiciens des divers métiers se réunissaient devant la façade ; chacun d'eux montait à son tour sur la plus haute marche de l'escalier, puis entonnait un hymne ; les maîtres de musique chantaient ensuite les vêpres dans le chœur de l'église, située près de la chapelle et consacrée à saint Basile, comme la dernière. Quand minuit sonnait, le saint sang était exposé aux regards du public. Vers une heure, les béguines, ayant leur curé en tête et suivies d'une foule nombreuse, commençaient une procession autour des remparts, qui ne durait pas moins de quatre heures. Ces longues files de religieuses, chantant à la lueur des torches, devaient produire un effet poétique. Enfin, à dix heures, commençait le grand défilé : le clergé de la cathédrale, les ordres monastiques, ouvraient la marche ; puis venaient la magistrature et les corps de métiers, qui dépassaient le nombre de cent ; les confréries armées, comme celles de la Grande et de la Petite-Arbalète, terminaient le cortége. La plus brillante de ces processions eut lieu le 3 mai 1749, pour le sixième jubilé du retour de Thierry d'Alsace. On y vit toutes sortes de géants et de figures symboliques traînées sur des chars. La révolution française ayant interrompu cette solennité d'un autre âge, elle demeura supprimée jusqu'en 1820, où une ordonnance royale la rétablit. On ne la célèbre plus néanmoins avec la même pompe qu'autrefois.

(1) *Histoire des fêtes civiles et religieuses de la Belgique méridionale* Avesnes, 1846, 1 vol in-8.

HISTOIRE

DE LA FABRICATION DES ÉTOFFES DE SOIE,

A LYON.

Suite et fin. — Voy. p. 59.

Ce nouveau métier, qui produisit une si grande et si heureuse révolution dans la fabrique, était le métier *à la tire ;* il fut employé jusqu'à l'invention de celui de Jacquard, qui l'a remplacé partout. L'élan donné à la fabrique ne s'arrêta pas là ; les perfectionnements se succédèrent rapidement. En 1666, Antoine Bourget présente au consulat les lettres patentes qu'il a obtenues pour la fabrication privilégiée, pendant quinze ans, à Lyon, Saint-Étienne et Saint-Chamond, des crêpes façon Bologne, et le moulinage des organsins, qui avaient été souvent tentés, mais sans succès. Il s'engageait à fabriquer la quantité de cette étoffe suffi-

sante pour la consommation de tout le royaume, et à monter deux mille métiers battants.

Le lustrage des soies et l'apprêt des étoffes avaient été inventés trois ans avant. Cette découverte, la seule peut-être qui soit due au hasard dans cette industrie, où l'on ne progressait qu'à force d'études et de travaux raisonnés, mérite d'être mentionnée. Octavio Mey, négociant de Lyon, plongé dans une préoccupation assez fréquente chez les industriels, avait machinalement porté à sa bouche quelques fils de soie, et, les ayant mâchés sans réflexion, fut frappé du brillant qu'ils avaient acquis. Il répéta alors, et cette fois avec intention, la même opération, en étudia soigneusement les effets, et imagina dès lors le procédé du lustrage des soies, puis, par induction, celui de l'apprêt, et dota ainsi l'industrie d'un perfectionnement qui, outre les richesses particulières qu'il put amasser par son application, lui fit accorder un privilége par le consulat.

Cette prospérité ne se maintint pas longtemps; les dissensions religieuses jetèrent de nouveau le trouble dans l'industrie; défense fut faite à tous maîtres de recevoir aucun apprenti de la religion prétendue réformée. Enfin la révocation de l'édit de Nantes vint porter à l'industrie lyonnaise, déjà si malade, un coup dont l'on connaît les suites désastreuses. L'émigration fut telle que le nombre des métiers diminua des deux tiers. Ce déplorable état est constaté par un acte que fit dresser le consulat de Lyon quelques années après. On y voit que le nombre des métiers servant à la fabrication des étoffes de soie, qui était de dix mille, se trouva réduit à trois mille cinq cents, et ceux de rubans et passementeries, de huit mille à quatre mille. Cette industrie se trouva subitement disséminée à Genève, Zurich, Creveld, Berlin, Elberfeld et Londres, où se trouvent encore, chez les ouvriers en soie, de nombreux souvenirs de l'ancienne organisation française.

A la chute du système de Law, les manufactures reprirent un peu d'activité, par suite du retour de l'argent qui était resté caché, et des dépenses de luxe résultant du déplacement des fortunes. Le gouvernement, venant encore à leur aide, donna le titre de manufacture royale à la fabrique de velours du sieur Quinson, pour le récompenser de sa persévérance et encourager par cette distinction le zèle des autres fabricants; puis des récompenses furent instituées pour tous ceux qui feraient quelque découverte ou quelque entreprise utile à la fabrique; usage qui, sans être réglé jusqu'alors par des arrêts, avait été généralement suivi, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le voir.

En 1744, le cardinal Fleury envoya Vaucanson à Lyon pour inspecter les métiers et améliorer les moyens de fabrique. Le célèbre mécanicien remplit avec empressement sa mission; il proposa plusieurs procédés, fit quelques mécaniques qui simplifiaient considérablement l'ouvrage, un métier, entre autres, propre à tisser plusieurs pièces d'étoffe à la fois. Les ouvriers se persuadèrent qu'il voulait avec ces machines rendre leurs bras inutiles, et le poursuivirent à coups de pierres. Vaucanson, par représailles, construisit une machine au moyen de laquelle un âne tissait une étoffe de soie. Le *Mercure de France* du mois de novembre 1745 rend un compte très-détaillé de ce métier, et énumère au long les avantages qu'il offrait sur ceux qui étaient menés par des hommes.

Pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, la fabrique fit de nouveaux progrès, qu'elle dut surtout à Philippe Lassalle, habile mécanicien; aussi excellent dessinateur que fabricant, ce citoyen dota l'industrie d'un ingénieux mécanisme, au moyen duquel il porta la perfection des étoffes brochées au point de faire exécuter, entre autres choses remarquables, les portraits de Louis XV et de Catherine II, qui font encore l'admiration des fabricants, et qu'on a vus à l'exposition universelle à Londres, en 1851. Philippe Lassalle, qu'on peut regarder comme le précurseur de Jacquard, mourut en 1804.

Après la révolution, Napoléon voulut que les velours et autres tissus riches de Lyon servissent aux décorations des palais impériaux, et fussent employés dans les costumes officiels des premiers dignitaires de l'État. Cette industrie lyonnaise reprit une première place en Europe, et les pays étrangers recherchèrent plus que jamais ses produits. Bientôt parut Jacquard. (Voy. la table des vingt premières années.)

On rapporte que Jacquard n'était ni mécanicien, ni artiste, ni même un ouvrier supérieur. Cependant il eut le talent de savoir distinguer dans une machine de Vaucanson qui était oubliée le parti qu'on pouvait en tirer avec quelques modifications. Avant lui rien n'était plus compliqué et plus coûteux que le tissage de la soie. Comme un montage de métier ne pouvait exécuter qu'un même tissu, il fallait, chaque fois qu'on voulait en changer, démonter et remonter complétement le métier, ce qui était une perte considérable de temps et d'argent. La fabrication, quoique beaucoup plus lente que de nos jours, exigeait le concours de deux ouvriers. Le métier de Jacquard a supprimé le second ouvrier dont le travail était extrêmement pénible, simplifié le montage des métiers et le travail de l'ouvrier tisseur. C'est à l'exposition des produits de l'industrie nationale de 1801 que parut la première mécanique de Jacquard: elle fit peu de sensation et n'obtint que la médaille de bronze; et Jacquard eût dû croire qu'il avait fait une invention bien plus avantageuse dans son métier à tisser du filet, s'il n'eût eu plus de persévérance. Il ne se découragea pourtant pas, monta quelques métiers dans un hospice dont les résultats inquiétèrent les ouvriers qui s'ameutèrent contre lui; mais cette entreprise ne réussit pas encore, et ses métiers furent vendus, en 1804, sur une place publique pour du vieux fer et du vieux bois. Enfin la lumière se fit: le gouvernement alloua à Jacquard une prime de 50 francs pour chaque métier qu'il établirait; en 1806, l'administration municipale acheta l'exploitation de sa mécanique au prix d'une rente viagère de trois mille francs; en 1819 il reçut la décoration de la Légion d'honneur; une statue lui fut érigée, en 1839, sur l'une des places de la ville.

Dans tous les pays de l'Europe, l'industrie des soies se développe. La Russie compte déjà dix mille métiers; la Prusse et la Saxe, vingt-cinq mille; Bâle et Zurich, autant; l'Autriche et l'Italie marchent à grands pas, et l'Angleterre couvre tous les marchés de produits rivaux des nôtres, auxquels l'infériorité des prix fait souvent donner la préférence à défaut de perfection.

En France les métiers, qui avaient atteint le chiffre de dix-sept mille avant la révolution de 1789, ne furent qu'au nombre de douze mille pendant les jours les plus florissants de l'empire; en 1825, ils atteignirent celui de vingt-sept mille; en 1835, on en comptait quarante mille, et en 1847, cinquante à soixante mille. Les statistiques établissent, pour le produit de ces cinquante mille métiers, une valeur de 250 millions de francs.

FABRICATION DES ÉTOFFES DE SOIE.

Suite. — Voy. p. 60.

PRÉPARATION DES SOIES. (Suite.)

Cannetage. — Quoique le cannetage ne se fasse ordinairement que dans l'atelier du tissage et au moment de le commencer, nous le décrirons ici, car il est une préparation de la *trame* comme le dévidage.

La trame ne peut pas s'employer en roquets, il faut la

mettre en *cannettes*. La cannette est un petit canon ou tuyau en carton, de 5 centimètres de long, autour duquel on pelotonne la trame. Ici encore la mécanique vient nous prêter son concours, pour économiser le temps.

Autrefois, et cela arrive encore quelquefois, l'ouvrière s'asseyait devant un rouet (fig. 5), semblable à celui qu'emploient les fileuses de chanvre; le tuyau de carton était entré fortement sur une broche qui était la continuation de

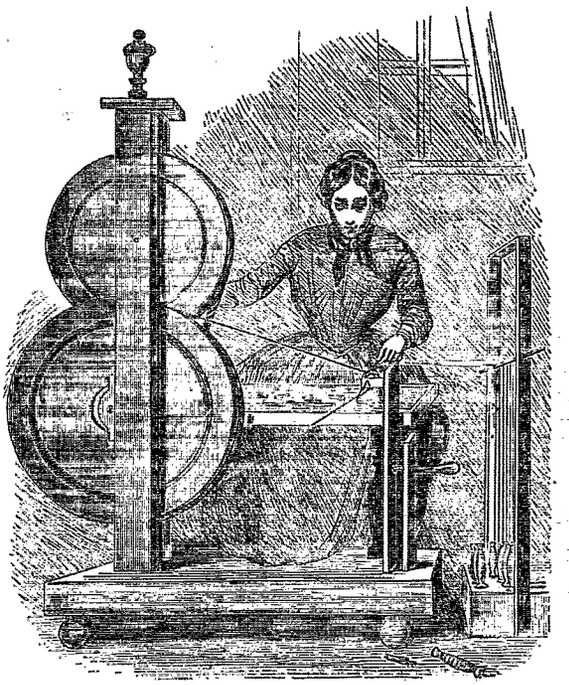


Fig. 5. Rouet.

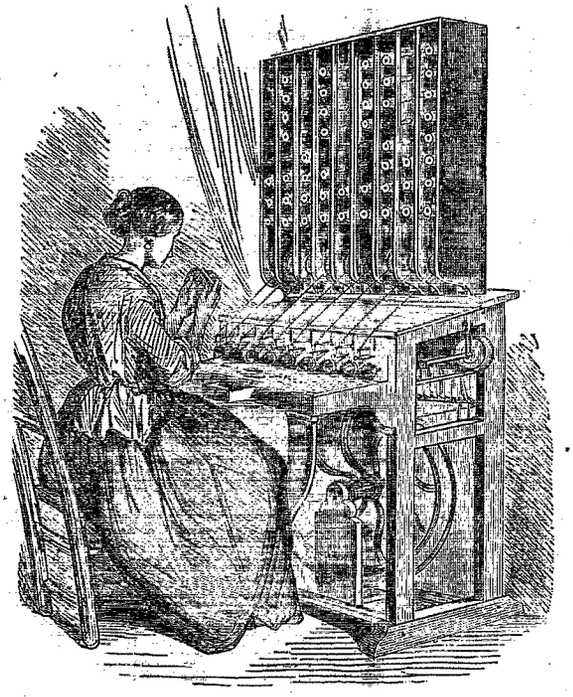


Fig. 6. Cannetière.

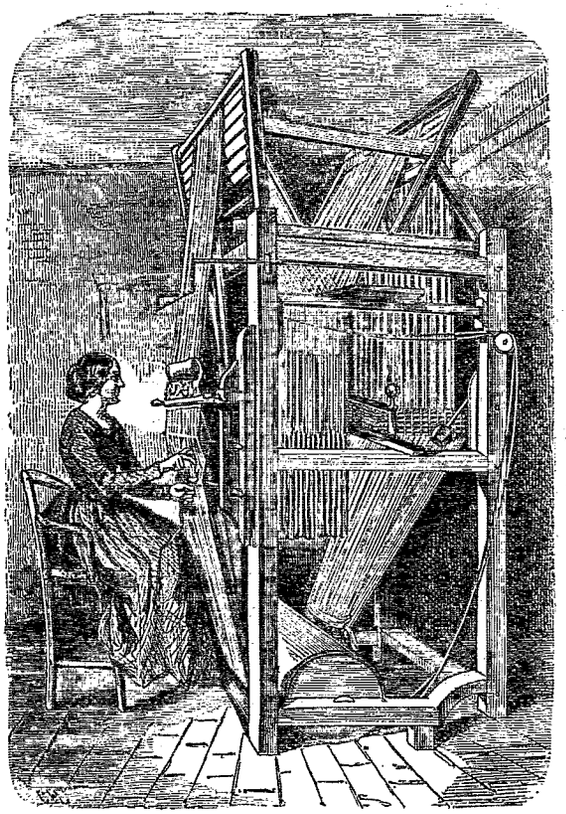


Fig. 7. Lisage.

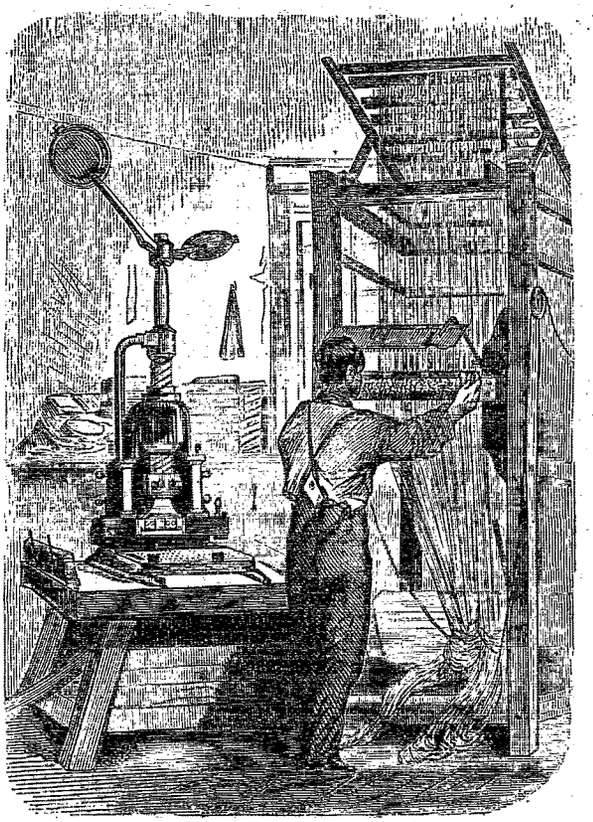


Fig. 8. Piquage.

l'axe de la plus petite des deux roues; sur des tringles en fil de fer, placées horizontalement dans un petit châssis vertical, étaient enfilés un, deux, trois roquets garnis de soie, autant, en un mot, que l'on voulait mettre de bouts à la trame; tous ces bouts se réunissaient entre le pouce et l'index de la main gauche de l'ouvrière, pendant que la main droite

imprimait au rouet un mouvement de rotation; les bouts assemblés venaient se rouler autour du tuyau, comme au dévidage autour du roquet, en glissant entre les deux doigts de l'ouvrière, qui les maintenait à une tension égale, en les dirigeant sur les tuyaux de manière à leur donner une forme bombée comme au roquet.

Par ce moyen on ne pouvait faire qu'une cannette à la fois. Aujourd'hui on se sert généralement d'une *cannetière* qui peut en faire plusieurs. Le mécanisme (fig. 6) a beaucoup d'analogie avec le dévidoir que nous avons fait connaître plus haut. Au lieu d'être rond, il est droit; à la place de chaque guindre sont des broches sur lesquelles on enfile autant de roquets que l'on veut de bouts de soie à la trame, et à celle des roquets sont les canons ou tuyaux, sur lesquels viennent se rouler tous les bouts de trame quand la mécanique est mise en mouvement, ce qui se fait encore au moyen d'une marche horizontale comme au dévidage. Il est important que le nombre des bouts soit toujours le même dans la même étoffe et par conséquent dans la cannette : aussi chaque fil passe-t-il dans une boucle de verre fixée au sommet d'une petite broche de bois verticale et mobile dans une coulisse nommée *pantin*. Quand le mécanisme

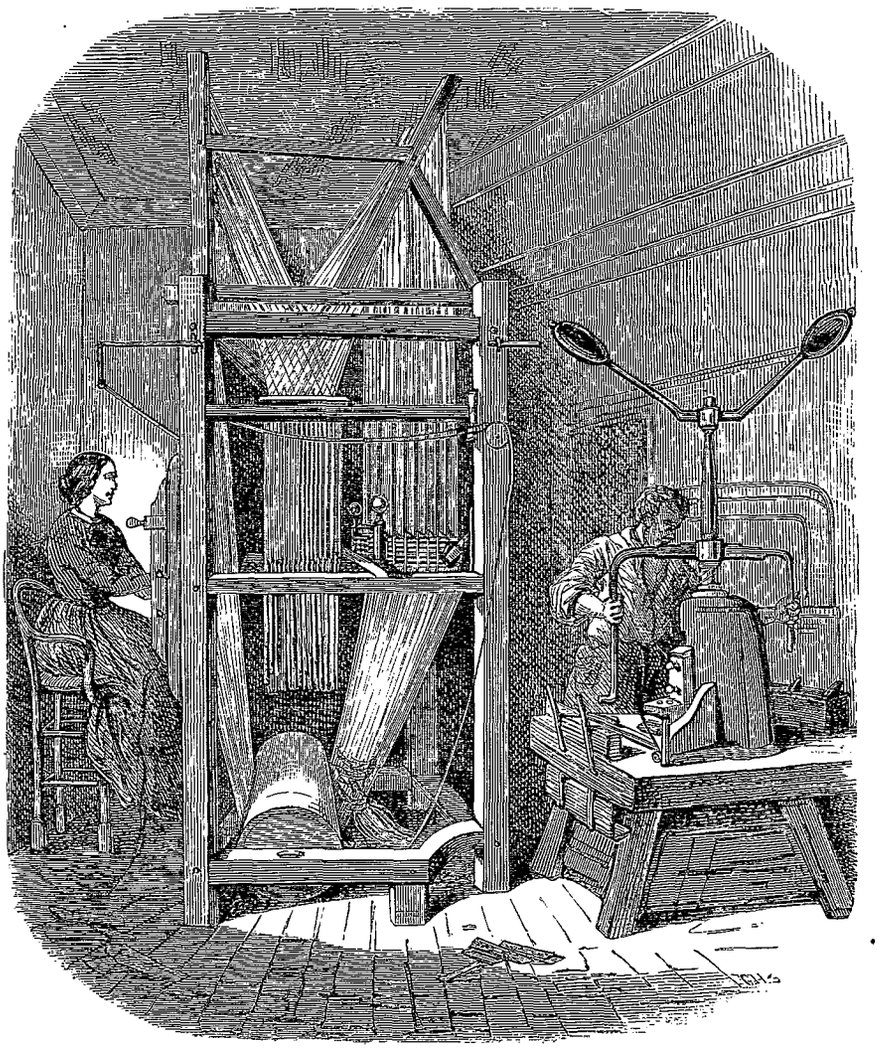


Fig. 9. Piquage.

fonctionne, si le fil n'est pas rompu, il est tendu entre le roquet et la cannette; le pantin est alors suspendu; si le fil casse, la tension cessant, le pantin retombe et par son poids fait lever une petite bascule qui arrête à son tour la cannette, jusqu'à ce que le nombre de bouts soit rétabli.

Quand la cannette est faite, on l'introduit dans la navette. Celle-ci, comme chacun le sait, est l'instrument au moyen duquel on lance la trame à travers les fils de la chaîne. Elle est ordinairement en buis, d'une longueur de 8 pouces sur une largeur de 1 $^1/_2$, terminée à chaque extrémité par une pointe arrondie, et évidée dans le milieu de manière à recevoir la cannette dans sa cavité. Celle-ci y est fixée par une petite broche appellée *pointiselle*, autour de laquelle elle peut tourner comme autour d'un axe, de manière à se dérouler facilement; sur l'une des parois de la navette est percé un petit trou appelé *agnolet*, par lequel s'échappent les bouts de la trame pendant le tissage.

MONTAGE DU MÉTIER.

La pièce une fois pliée sur le rouleau, on porte ce dernier à la place qu'il doit occuper au métier pendant le tissage, et l'on s'occupe du remettage, c'est-à-dire de la disposition de chaque fil dans les différentes parties du métier qui doivent le maintenir ou le faire manœuvrer pour obtenir le fond et le dessin de l'étoffe; la disposition de ces parties est le montage du métier.

Le corps. — Le corps se compose d'un certain nombre de *maillons* en verre, percés de plusieurs trous. Chacun de ces maillons est pendu à une corde verticale qu'on nomme *arcade*, laquelle passe d'abord dans un trou de la

planche à arcades ; celle-ci est un plateau de bois horizontalement placé au-dessus de la chaîne, de la largeur du métier, et percé d'autant de trous que le dessin à exécuter exige de maillons. Après l'avoir traversée, la corde vient s'attacher à un crochet de la mécanique qui lui communiquera le mouvement nécessaire. Au-dessous de chaque maillon est attaché un poids en plomb destiné à tenir la corde tendue. Chaque fil de la chaîne passe dans un trou du maillon, lequel peut en recevoir jusqu'à dix ou douze suivant la délicatesse et la perfection que l'on veut donner aux traits et aux contours du dessin : c'est là ce qui détermine le nombre des maillons, qui varie de mille à plusieurs mille, toujours en supposant, comme nous l'avons fait en commençant, que l'étoffe dont nous nous occuperons doit avoir 60 centimètres de large.

Empoutage. — La disposition des arcades dans les trous de la planche forme ce qu'on appelle *l'empoutage*. Elle est subordonnée au dessin à exécuter qui doit se faire à un ou plusieurs *chemins*, c'est-à-dire se représenter une ou plusieurs fois dans la largeur de l'étoffe.

Colletage. — On appelle *colletage* la disposition dans laquelle les arcades, après avoir traversé la planche, viennent s'attacher aux crochets de la mécanique.

Appareillage. — Comme il est important que les fils de la chaîne soient bien horizontalement placés, sans que l'un soit plus élevé que l'autre, on a soin d'aligner les maillons en allongeant les cordes de ceux qui sont trop haut et raccourcissant celles de ceux qui sont trop bas ; c'est en cela que consiste *l'appareillage*.

Remisse. — Quand la chaîne a été passée dans le corps, qui ne sert absolument qu'à former le dessin, il faut la passer dans les *lisses* qui lui font faire le fond de l'étoffe, ou le tissu proprement dit.

Une *lisse* se compose d'une lame horizontale en bois, qu'on nomme *lisseron* ou *lamette*, haute d'environ deux pouces et d'une longueur proportionnée à la largeur de l'étoffe ; sur le lisseron sont, à cheval, les *mailles*, boucles en cordonnet très-fin, dans chacune desquelles doit passer un des fils de la chaîne. Ces mailles sont tenues dans une position verticale par un lisseron semblable à celui qui les porte, et auquel sont attachés des poids en plomb destinés à leur donner une tension égale. Elles sont ordinairement en soie pour les étoffes très-fournies en chaîne, et en fil ou en coton pour celles qui le sont moins : la raison en est que plus il y a de fils dans une pièce, et, par conséquent, de mailles dans une lisse, plus le frottement est considérable, et que dans ce cas le fil ou le coton ne tarderait pas à former une bourre qui d'abord aurait l'inconvénient de grouper les fils entre eux, et ensuite de laisser un duvet dans l'étoffe qui ternirait l'éclat de la soie.

Le nombre des mailles de chaque lisse dépend du *compte* de chaînes ou nombre de fils qui la composent et du nombre des lisses, lequel dépend à son tour du tissu que l'on veut fabriquer. Si, par exemple, il s'agit d'un satin en 150 portées et qu'il faille 8 lisses, comme toutes les lisses doivent avoir le même nombre de fils et que chaque maille ne doit contenir qu'un seul fil, on divise le nombre des fils par 8, ce qui donne 1500 fils, soit 1500 mailles sur chaque lisse, et l'on procède ainsi : le premier fil est passé dans la première maille de la première lisse; le second, dans la première de la seconde; le troisième, dans celle de la troisième, et ainsi jusqu'au huitième. Le neuvième fil se passe dans la deuxième maille de la première lisse; le dixième, dans la deuxième de la deuxième lisse, et ainsi de suite par séries de 8 fils, jusqu'à la fin, en sorte que tous les premiers fils de chaque série de 8 se trouvent passés dans la première lisse, tous les seconds dans la deuxième, etc. Si le tissu ne comportait que cinq lisses, la division se ferait par 5, et les séries seraient également du nombre 5.

La réunion des lisses formant un tissu se nomme *corps de lisses*.

Il y a des étoffes qui, avec une seule chaîne, comportent plusieurs corps de lisses, afin d'avoir des effets de différents tissus, comme satin et gros de tour, par exemple. Les fils de la chaîne, après avoir été *remis* dans le premier corps, sont réunis ensuite dans le second ; mais on comprend qu'il faille une grande combinaison dans la disposition de ce *remettage* pour que le travail d'un corps ne vienne pas contrarier celui de l'autre.

L'ensemble des corps de lisses d'un métier se nomme *remisse*.

Les lisses sont suspendues chacune à un crochet de la mécanique, qui a pour mission de les faire mouvoir de bas en haut pour celles qui doivent faire lever les fils et qu'on nomme *lisses de levée*, et de haut en bas pour celles qui doivent les faire baisser et qui sont dites *lisses de rabat*.

Peigne. — En sortant du remisse, le fil de chaîne n'a encore rien qui le retienne positivement à la place qu'il doit occuper précisément dans l'étoffe, puisqu'il n'est encore retenu que par des mailles en soie et des maillons retenus eux-mêmes par de simples cordes. Le *peigne* remédiera à cela : c'est une espèce de rateau fermé des deux côtés ; les dents en sont formées par de petites lames d'acier parfaitement poli ; on comprendra combien qu'il faut qu'elles soient minces en même temps, puisque leur nombre peut s'élever jusqu'à 100 dans la longueur d'un pouce ; il faut de plus qu'elles soient bien régulièrement espacées, puisque de cette régularité dépend celle des fils de la chaîne dans le tissu, où ils restent exactement à la place que le peigne leur assigne.

Chaque dent renferme un nombre de fils qui varie suivant les comptes de chaîne et de peigne.

Le peigne est maintenu à la hauteur de la pièce par le *battant*, auquel il est attaché. Le *battant* est un rectangle presque vertical, dont l'un des côtés est suspendu à la charpente supérieure du métier, de manière que le côté inférieur, dans lequel le peigne est enchâssé, puisse éprouver un mouvement de va et vient dans le sens longitudinal de la chaîne. C'est par ce mouvement que dans le tissage l'ouvrier serre les uns contre les autres les fils de la trame, à chaque coup de navette, en ramenant à lui le battant avec plus ou moins de force, selon l'étoffe qu'il fabrique. Il arrive quelquefois qu'on est obligé d'ajouter au battant des poids de 100, 150 et 200 livres, pour aider l'ouvrier à réduire l'étoffe.

La chaîne, après avoir traversé le peigne, vient s'appliquer sur le rouleau de devant du métier, où on l'arrête par une verge dans une rainure, absolument de même qu'on l'a fait au pliage sur le rouleau de derrière, pour l'autre extrémité de la pièce : c'est sur ce cylindre que se roulera l'étoffe à mesure qu'elle se fabriquera.

LE DESSIN.

Pendant que les opérations que nous venons de décrire se font, souvent même avant qu'elles ne se fassent, on s'occupe de la préparation du dessin et des transformations qu'il doit subir pour pouvoir se reproduire mécaniquement sur l'étoffe. Ces travaux sont : la *mise en carte*, le *lisage*, le *piquage* et l'*enlaçage*.

Mise en carte. — Mettre en carte un dessin, c'est le transporter sur un papier quadrillé, dans le genre de celui qu'on emploie pour la broderie. Les lignes verticales représentent chacune un maillon ou une corde du métier, et s'appellent *cordes ;* les lignes transversales figurent les passées de trame, et s'appellent *coups*.

Chaque croisement de ces lignes représente donc un

point de l'étoffe. Si ce point doit faire partie du dessin, on le couvre de couleur sur la carte, et la réunion de tous ces points coloriés forme le dessin.

La proportion numérale des cordes et des coups est déterminée par le genre de l'étoffe et le degré de perfection et de fini qu'on veut lui donner. Pour certaines étoffes, les cordes sont plus nombreuses que les coups ; pour d'autres, c'est le contraire : c'est cette proportion qui constitue la *réduction*.

La corde de la carte est beaucoup plus large que celle de l'étoffe, afin, d'abord, que le dessinateur puisse bien combiner son dessin dans tous ses détails et en corriger les défauts ; et ensuite, pour l'opération du lisage que nous verrons plus bas. Le dessin se trouve donc sur la carte, 2, 4, 5, 10, 20 fois plus grand que l'esquisse ou l'étoffe, et plus l'étoffe doit être délicate ou réduite, plus la carte se trouve grande.

Lisage. — Le nom de lisage s'applique à deux choses : l'opération de *lire* un dessin, et la machine sur laquelle on le lit. Le lisage machine (fig. 7) se compose de quatre piliers en bois hauts de 2 mètres environ, verticaux, et reliés en carré entre eux par des traverses latérales. Au sommet de deux des côtés, que nous appellerons le devant et le derrière du lisage, sont placés un certain nombre de rouleaux en bois horizontaux et parallèles entre eux ; à l'extrémité inférieure du lisage se trouve un tambour de 50 centimètres de diamètre, parallèle aux rouleaux supérieurs ; les rouleaux et le tambour sont placés de manière à pouvoir tourner sur leurs axes. Des cordes sans fin, c'est-à-dire dont les deux bouts sont réunis, passent extérieurement sur ces rouleaux et sur le tambour, et sont maintenues dans une tension égale par de petits poids en plomb analogues à ceux du métier.

Sur le devant du lisage s'applique la carte à l'*escalette*, planchette fixée aux deux montants de devant du lisage, et vers laquelle on amène autant de cordes du lisage qu'il y en a dans la carte, de manière que les unes correspondent exactement aux autres.

L'ouvrière, assise en face de l'escalette, suivant la première ligne horizontale ou coup de la carte, sépare avec ses doigts toutes les cordes du lisage correspondant à celles de la carte qui sont couvertes par le dessin, et fait passer derrière elle, en les croisant, une *embarde* ou corde flottante indépendante du lisage. Chaque embarde représente un coup de navette; on recommence autant de fois qu'il y a de couleurs sur le même coup de la carte ; et la série de toutes les embardes d'un coup de la carte se nomme une *passée*. Quand une passée est finie, on opère de même pour la suivante, et ainsi jusqu'à ce que le dessin soit tout lu. En sorte que les embardes et les cordes du lisage sont croisées absolument comme les fils de la chaine et la trame le seront dans l'étoffe.

Piquage. — Sur le lisage et à la place correspondante à celle qu'occupe l'escalette, sur le devant (fig. 8), est un plateau en métal percé d'autant de trous qu'il y a de cordes au lisage et qu'on nomme *étui*, parce que dans chacun de ces trous est un emporte-pièce en acier et mobile. La corde, après avoir quitté l'escalette, descend sous le tambour, remonte sur l'un des rouleaux supérieurs du derrière du lisage, traverse un anneau auquel est fixé le poids qui lui donne sa tension, et revient à l'escalette. Mais en remontant elle passe dans une aiguille horizontale dont l'une des extrémités arrive exactement à l'un des trous de l'étui, et par conséquent à un emporte-pièce. En sorte que si, étant placé derrière le lisage, on tire à soi l'une des cordes, elle amène une aiguille, laquelle à son tour chasse un emporte-pièce.

Ceci posé, le *piqueur*, qui est placé derrière le lisage, après avoir amené de son côté, en les faisant glisser sous le tambour, les embardes pleines, prend la première par ses deux bouts, l'attire fortement à lui et avec elle toutes les cordes sous lesquelles elle passe, et par ce mouvement chasse hors de leurs cases les emporte-pièce correspondants, qui sont reçus dans une plaque métallique de même grandeur, de même forme, et percée absolument de même que l'étui contre lequel elle est appliquée. Puis il porte cette plaque dans une presse en fonte (fig. 9), sur une bande de carton de même grandeur exactement; il donne un coup de presse, et le carton est percé d'autant de trous qu'il y a d'emporte-pièce, c'est-à-dire d'autant de trous qu'il y a de cordes couvertes de la même couleur sur le même coup de la carte. Il reporte la plaque et les emporte-pièce contre l'étui, dans lequel il les fait rentrer au moyen d'une troisième plaque hérissée d'aiguilles correspondant à tous les trous; enfin il enlève le carton de la presse pour le remplacer par un autre, et il recommence avec une autre embarde.

On comprend que chaque coup de trame exigeant un carton, la production d'un dessin en entraîne une très-grande quantité ; mais on ne se doute cependant pas que ce nombre s'élève à 10, 20, 30, 40 000 et quelquefois beaucoup plus. Ce sont d'énormes dépenses qu'accroîtrait considérablement la loi d'impôt sur les papiers et les cartons si elle devait s'appliquer, dépenses qui sont tout à fait perdues si le dessin a le malheur de ne pas réussir à la vente. *La suite à une autre livraison.*

PLUS DE BIEN QUE DE MAL.

Il y a plus de bien moral dans le monde que de mal : il peut y avoir plus d'hommes méchants que de bons, parce qu'une seule mauvaise action suffit pour qualifier un homme de méchant; mais d'un autre côté, ceux qu'on appelle méchants font souvent dans leur vie dix bonnes actions pour une mauvaise. D'ailleurs, on parle beaucoup plus d'un grand crime que de cent bonnes actions qui ne font point de bruit dans le monde, et cela même prouve que les premières sont beaucoup plus rares que les dernières. DUTENS.

Étant né d'une mère qui mourut, peu de jours après ma naissance, d'un mal de poumon causé par quelques déplaisirs, j'avais hérité d'elle une toux sèche et une couleur pâle que j'ai gardée jusqu'à l'âge de plus de vingt ans, et qui faisait que tous les médecins qui m'ont vu avant ce temps-là me condamnaient à mourir jeune; mais je crois que l'inclination que j'ai toujours eue à regarder les choses qui se présentaient du biais qui me les pouvait rendre le plus agréables, et à faire que mon principal contentement ne dépendît que de moi seul, est cause que cette indisposition, qui m'était comme naturelle, s'est peu à peu entièrement passée. DESCARTES.

KAHTCHENN-LAUZANG-MONNELAMNE,

CHEF DE L'ÉGLISE THIBÉTAINE EN KANNAWER.

On ne lit guère de Victor Jacquemont que sa spirituelle correspondance ; peu de personnes connaissent la relation même de son *Voyage dans l'Inde*. C'est de ce dernier ouvrage qu'est tiré le portrait de prêtre bouddhiste reproduit dans notre gravure. Jacquemont en avait fait le croquis dans le Thibet, au mois de septembre 1830. Aucun document

ne peut confirmer plus complétement que ne le fait celui-ci l'étrange analogie remarquée par l'abbé Huc entre les vêtements sacerdotaux des Thibétains et ceux des prêtres du culte catholique dans l'Orient et dans l'Occident.

Voici ce que dit Jacquemont sur ce chef religieux :

« L'Église thibétaine est affligée de quelques sectes dissidentes, quoique toutes soumises au grand lama. Certains lamas portent un bonnet rouge, d'autres jaune ; c'est la couleur du chef de l'Église thibétaine en Kannawer.

» Son costume, couleur à part, et si je l'eusse pu prolonger jusqu'aux pieds, eût ressemblé jusque-là à celui de l'Église romaine. Sa coiffure est une mitre exactement ; mais il porte sous sa longue robe de soie jaune des bottes de cuir rouge et vert, dont les semelles ont un pouce au moins d'épaisseur ; sous ce large vêtement, il y en a d'autres qu'on ne voit pas et qui représentent assez bien les pièces nombreuses du costume ecclésiastique. — Il porte dans la main droite un petit instrument de cuivre, sorte de sceptre en raccourci, qui est le signe de son autorité ; un chiffon de soie blanche est roulé autour du manche. Dans la main gauche, il tient une lourde sonnette. Le dessous de la mitre



Kahtchenn-Lauzang-Monnelamne, chef de l'Église thibétaine en Kannawer. — Dessin de Chevignard, d'après Victor Jacquemont.

est rouge, et de chaque côté, au-dessus de l'oreille, pend un long appendice qui est rejeté en arrière, et attaché à celui du côté opposé.

» *Kahtchenn-Lauzang-Monnelâmne* sont trois mots thibétains qui ne forment pas une sentence. *Kahtchenn* signifie docteur, — docteur dans les hautes sciences ; — M. Csoma de Koros ne peut, ni en anglais, ni en latin, me traduire d'une manière satisfaisante les deux autres mots.

» Kahtchenn-Lauzang-Monnelâmne, élu depuis trois mois seulement à sa dignité d'abbé, payait sa bienvenue tandis que je séjournais à Kanum. Le régal donné à tous les lamas et à toutes les nonnes de Kanum, dans le temple de *Takhourdouar*, ou monastère, une trentaine de personnes environ, dut lui coûter, selon Csoma, 3 ou 4 roupies (7 fr. 80 cent. ou 10 francs). »

EXPÉRIENCES DE L'ABBÉ CHAPPE.



Expérience faite par l'abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie des sciences, à Tobolsk, en Sibérie, l'an 1761. — Dessin de Pauquet, d'après Leprince.

On cite plusieurs expériences de l'abbé Chappe, qui ne furent pas sans influence sur les progrès faits au dernier siècle dans l'étude de l'électricité.

A Bitche, en Lorraine, le 28 mai 1757, à cinq heures dix minutes du soir, dans son cabinet de physique, le carillon électrique sonna tout à coup avec une vitesse extraordinaire. L'abbé Chappe avait défendu qu'on approchât du conducteur, car l'électricité atmosphérique ne lui avait jamais paru si considérable. Cependant un soldat qu'il occupait ordinairement à tourner la machine, lorsqu'il faisait des expériences sur l'électricité artificielle, voulut tirer une étincelle, en tenant la bouteille de Leyde suspendue à la barre de fer par son crochet. Le pauvre diable fut à l'instant renversé avec tant de violence qu'il cassa la bouteille et les cordons qui soutenaient le conducteur. Il fut plus d'une heure à recouvrer l'usage de ses sens, et

garda de l'événement une telle frayeur, qu'on ne put jamais le décider à tirer une étincelle dans les expériences ordinaires.

A Tobolsk, en Sibérie, le 11 juin 1761, le ciel était serein ; cependant tout semblait annoncer un orage. On respirait à peine, quoique le thermomètre ne fût qu'à 18 degrés. Un nuage sombre parut vers midi à l'horizon ; il s'éleva insensiblement, et bientôt un sourd bourdonnement annonça son approche ; mais on ne voyait point d'éclair, on n'entendait point le tonnerre ; un vent impétueux succéda à ce bruit ; des tourbillons de poussière parurent au loin, c'était l'avant-garde de la nuée orageuse. Bientôt les éclairs sillonnèrent l'espace, le tonnerre se fit entendre et la lumière du soleil s'affaiblit. A midi vingt-huit minutes, l'abbé Chappe vit la foudre s'élever de terre, sous la forme d'une fusée, à environ 2 592 toises de lui, et jusqu'à 110 toises de hauteur ; la barre donnait alors de faibles signes d'électricité. A midi trente-cinq minutes, l'électricité était si considérable qu'on n'osait plus toucher à la barre : on en tirait des étincelles à quatre pouces, avec un morceau de fer attaché à un tuyau de verre. Les éclairs se multipliaient, le tonnerre grondait toujours, et l'électricité était devenue si intense qu'elle produisait un sifflement effrayant. L'observateur et les assistants durent se retirer à l'autre extrémité de l'observatoire. A midi quarante-sept minutes, on voyait deux grosses gerbes d'électricité aux deux extrémités de la barre, malgré la pluie qui commençait à tomber. Ces gerbes étaient de la plus grande vivacité, et les étincelles en partaient de toutes parts, avec un petillement qu'on aurait pu entendre de beaucoup plus loin. L'observateur était occupé de ces différents phénomènes qui avaient répandu la terreur dans tous les assistants, lorsqu'à midi quarante-huit minutes deux secondes, la barre et cette partie de l'observatoire s'enflammèrent subitement, et ce phénomène fut suivi d'un éclat de tonnerre si prompt et si violent, que tous ces gens, dit l'abbé Chappe, se culbutèrent les uns sur les autres en voulant se sauver. L'instant d'après, la flamme disparut, et la barre ne donnait plus que de faibles signes d'électricité.

A l'observatoire de Paris, le 6 août 1767, vers dix heures et demie du soir, la foudre, que l'abbé Chappe guettait depuis cinq heures, s'éleva le long d'un mât isolé sur la terrasse de l'observatoire, et le savant physicien s'écria : « Ah ! la voilà. » Le fils de Cassini fut témoin du fait, qui contribua à démontrer que la foudre se dirige quelquefois de bas en haut. « J'aperçus très-distinctement, dit l'abbé Chappe, un petit intervalle entre le bruit et le moment où la foudre parut au bas du mât ; de façon qu'elle s'éleva sans bruit, et le coup de tonnerre n'éclata qu'à l'instant où la foudre disparut, ou plutôt lorsqu'elle fit explosion ; car si le bruit avait été produit par l'étincelle au moment où elle s'éleva de terre, je n'aurais pas dû observer cet intervalle, parce que je n'étais éloigné du mât que de 32 toises, et alors il n'y aurait eu aucun intervalle sensible entre l'éclair et le bruit. Il résulte de là que le tonnerre n'est une suite de l'éclair qu'autant qu'il y a explosion, et qu'il peut y avoir, par la même raison, beaucoup d'éclairs sans tonnerre, ainsi qu'on l'observe souvent. »

« Les éclairs, dit Arago (1), s'échappent quelquefois des nuages par leur surface supérieure, et se propagent dans l'atmosphère de bas en haut.

» Il y a, dans la Styrie, une montagne fort élevée, qu'on appelle le mont Sainte-Ursule, au sommet de laquelle une église a été bâtie. Jean-Baptiste Werloschningg, médecin, qui visitait cette église le 1er mai 1700, vit se former, vers la moitié de la hauteur de la montagne, des nuages très-épais et très-noirs, qui furent bientôt le foyer d'un grand orage. Le ciel continua à rester très-serein au sommet ; le soleil y brillait du plus vif éclat. Chacun pouvait donc se croire en parfaite sûreté dans l'église, et cependant la foudre, partie du nuage inférieur, y alla tuer sept personnes à côté du docteur Werloschningg. »

(1) Œuvres de François Arago. Notices scientifiques, tome Ier : le tonnerre, page 58. — 1854, Gide et Baudry.

ÉDUCATION D'UN PRINCE EN PERSE.

M. le colonel Colombari, officier européen attaché au service du schah de Perse, attendait un jour l'arrivée de ce souverain, dans un des salons où se tiennent ses officiers. Il remarqua un des fils du roi, âgé de trois ans à peine, qui, armé d'un canif, piquait et torturait une pauvre perdrix, à laquelle il s'efforçait de couper la tête. A chaque coup nouveau, les courtisans s'écriaient : *Barikiallâ!* (bravo !) Le gouverneur de l'enfant, homme à la barbe grisonnante, le dirigeait dans ce cruel passe-temps. Le colonel Colombari ne put s'empêcher de faire remarquer au précepteur combien cet amusement barbare était peu en rapport avec les sentiments qu'il convient d'inspirer à un prince, dont la clémence doit être la principale vertu. « Je ne vous comprends pas, répondit le musulman ; c'est précisément parce que Son Altesse est appelée à régner plus tard, qu'il faut la familiariser avec la vue du sang. »

La doctrine professée par ce Mentor fait assez présumer quel doit être un jour le Télémaque. Cependant, il faut le dire en frémissant, la sauvage aristocratie des chefs de tribu écrase si impitoyablement ses inférieurs, que les barbaries du schah envers ces petits tyrans sont toujours regardées par le peuple persan comme des actes de justice et de protection.

DEVISES FRANÇAISES

ADOPTÉES EN ANGLETERRE PAR LES FAMILLES NOBLES, LES CITÉS, LES ASSOCIATIONS PUBLIQUES, &c.

Suite et fin. — Voy. p. 30, 71.

Paix et peu. Maitland ; Walrond de Calder-Park.
Par ce signe à Azincourt. Entwisle de Foxholes.
Par commerce. French.
Par l'amour et la fidélité envers la patrie. Ordre de Sainte-Catherine.
Par la volonté de Dieu. Wyvill ; Gunman.
Par pari. Sicklemore de Wetheringsett.
Passez avant. Waldegrave.
Patience. Dowie ; Dow.
Patience passe science. Falmouth, comte.
Pensés comment. Davell ; Deyvelle.
Pensez forte. Bromley, baronnet ; Paunceforte.
Pensez en bien. Wentworth.
Persévérance. Webley ; Parry ; Hume.
Pieux quoique preux. Long de Hampton-Lodge ; de Ronde-Ashton ; Monkton-Farleigh ; Preshaw.
Pour apprendre oublier ne puis. Palmer.
Pour avoir fidèlement servi. Ordre de la Charité chrétienne.
Pour bien désirer. Dacre, baron ; Barett-Lennard.
Pour jamais. Gorwood.
Pour le mérite. Ordre du Mérite.
Pour le roy. Macaul ; Peaterson.
Pour ma patrie. Dalgairns.
Pour mon Dieu. Pietere ; Peter ; Mac-Peter.

Pour parvenir à bonne foy. La compagnie des couteliers.
Pour y parvenir. Rutland, duc; Canterbury, vicomte; Manners, baron; Manners de Goodby Marwood-Park.
Poussez en avant. Barry.
Preignes haleine, tire fort. Smith de Ashlyns-Hall; Giffard de Chilington.
Prends-moi tel que je suis. Ely, marquis; Ricketts, baronnet.
Prenez en gré. Ogle, baronnet.
Prenez garde. Elmsley; Elmsly; M'Intosh; Macritchie.
Prest d'accomplir. Sheensbury, comte.
Prest pour mon pays. Monson, baron.
Prêt. Aston.
Prêt d'accomplir. Astom
Providence. Craick.

Qui pense? Howth, comte; Lawrance.
Qui sera sera. Folkes, baronnet; Bettenson.
Qui s'estime petyt deviendra grand. Petyt.
Qui vit content tient assez. Bradshaigh; Bradshaw de Barton.

Redoutable et fongueux. Harvey.
Regard bien. Milligan; Milliken.
Regardez mon droit. Middleton, baronnet.

Sans changer. Derby, comte; Stanley d'Alderley-Park; Musgrave d'Eden-Hall, baronnet; Musgrave de Myrtle-Grove, baronnet; Stanley de Dalegarth.
Sans crainte. Tyrell, baronnet; Gordon-Cumming; Petre; Sanderson.
Sans Dieu rien. Petre, baron; Peter de Harlyn; Hodgkinson.
Sans peur. Hogart; Karr; Sutherland.
Sans recuiller jamais. Brackanbury.
Sans tache. Gormanston, vicomte; le Blanc; Martin de Abercairny; Martin de Colston-Basset; Michell; Murray; Napier; Ure Urie.
Sans varier. Charlton.
Sera déshormais hardi. Hardie.
Si Dieu veult. Preston de Lancashire.
Si je puis. Newburgh, comte; Colquhon, baronnet; Cahun; Eyre; Radcliffe.
Si je pouvais. Cleland.
Si je n'estoy. Curwen de Workington.
Souvenez. Graham.
Soyez ferme. Carrick, comte; Foljambe d'Osberton.
Soyez sage et simple. Spry de Place et Tregolls.
Suivez la raison. Armistead; Browne.
Suivez-moi. Borough, baronnet.
Suivez raison. Sligo, marquis; Kilmaine, baronnet; Dixon d'Uuhhank-Hall.
Sur espérance. Monteriel, baronnet; Moir.

Tâche sans tache. Northesk, comte; Carnagie; Patterson.
Tâchez surpassez en vertu. Taylor.
Tant que je puis. Hilton; Jolliffe, baronnet; Lawson; de Cardonnell.
Téméraire. Harvey.
Tenez le droit. Clifton, baronnet.
Tenez le vraye. Touneley de Touneley.
Tiens le droit. Clench.
Tiens à la vérité. De Blaquiere, baron; Lenthwait.
Tiens ta foy. Bathurst, comte.

Toujours fidèle. Proctor, baronnet; Bladen; Hickman; Hairstanes; Mercier; Mill; Beauchamp; Waters.
Toujours firme. Heneage de Hainton.
Toujours jeune. Young.
Toujours la même. Tait; ordre de l'Aigle-Rouge.
Toujours loyale. Stule, Perkins de Sutton-Coldufield.
Toujours prest. Toujours prêt. Clanwilliam, comte; Anstruther d'Elie-House, baronnet; Carmichael.—Smyth, baronnet; Donald; Hawkins; M'Connell; Gally-Knight de Firbeck et Langold.
Toujours propice. Cremorne, baron.
Toujours loyal. Fenwick.
Tout bien ou rien. Barham, baron.
Tout d'en haut. Bellew, baronnet; Bellew de Stockley-Court; Whitford.
Tout droit. Carre; Ker; Carling.
Tout en bon heure. Hicks, baronnet; Hicks de Silton-Hall.
Tout fin fait. Saint-Hill.
Tout hardi. M'Hardie.
Tout jour. Ogilvie.
Tout jours prest. Sutton, baronnet.
Tout pour Dieu et ma patrie. Winn.
Tout pour l'Église.
Tout pour l'Empire. Ordre de Re-Union.
Tout pourvoir. Oliphant.
Tout prest. Murray; Murray de Touchadam et Polmaise.
Tout ung durant ma vie. Barrington.
Tout vient de Dieu. Clinton, baron; Leigh.
Toutes foys preste. Pigott de Doddershall.

Un dieu, un roi. D'Arcy; Lyttleton.
Un dieu, un roi, un cœur. Lake, baronnet.
Un Dieu, un roy, un foy. Curle; Rush.
Un durant ma vie. Barrington, baronnet.
Un roy, une foy, une loy. De Burgh.
Une foy mesme. Gilpin.
Ung dieu et ung roy. Hatherton, baron.
Ung dieu, ung roy. Lyttelton, baron; D'Arcy de Kiltulla.
Ung je servirai. Carnarvon, comte.
Ung je serviray. Pembroke, comte; Fitz-Herbert de Norbury et Swinnerton; Ruxtan Fitzherbert de Black-Castle.
Ung roy, ung foy, ung loy. Clanricarde, marquis; Burke de Marble-Hill, baronnet; de Burgo, baronnet.
Ung tout seul. Verney.

Vérité sans peur. Gunning; Middleton, baron.
Vigilance. Laing.
Vigueur de dessus. Thomond, marquis; Braidwood; O'Brien; O'Brien de Blatherwycke.
Vigueur l'amour de croix. Andrews.
Vise à la fin. Home, baronnet; Calder.
Vive en espoir. Starr.
Vive le roy. Gairden.
Vraye foy, Boswell.

POSITANO (1).

Positano est une petite ville d'environ 4 000 habitants, qui n'a jamais eu la célébrité d'Amalfi, sa voisine, située à 15 kilomètres plus à l'est, mais qui n'a pas déchu comme elle. Elle paraît être, aujourd'hui, à peu près ce qu'elle était

(1) Le *Dictionnaire universel de géographie* dit *Pasitano*, et M. Bouillet donne les deux orthographes; on verra plus bas que *Positano* a pour lui non-seulement l'autorité de l'usage local, mais encore celle d'une tradition qui n'est pas sans grâce.

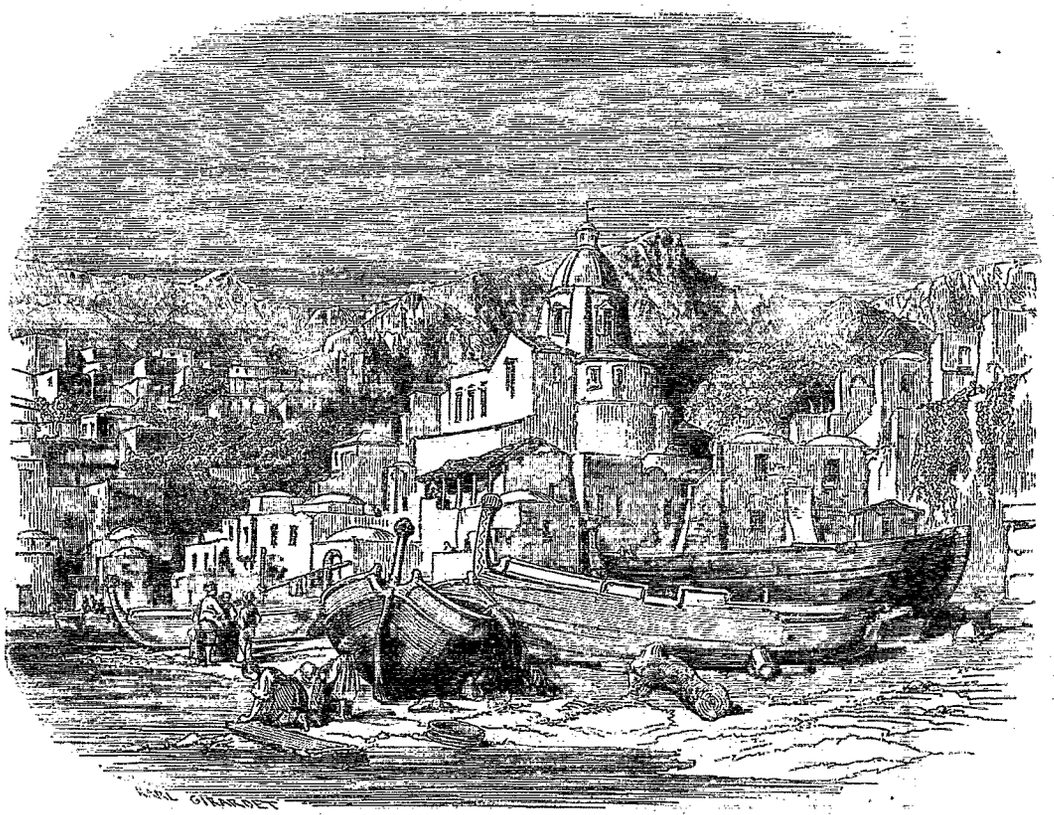
au commencement du siècle passé, à l'époque où l'historien d'Amalfi, Francesco Pansa, décrivant toute cette côte avec amour, nous a donné sur Positano les détails suivants :

Le premier bourg qu'on trouve en venant de Sorrente, et en suivant la côte de l'ouest à l'est, pour arriver au fond du golfe de Salerne, est Positano, qui forme pour ainsi dire l'extrémité du demi-cercle. Il y avait autrefois dans ce port beaucoup de grands vaisseaux, et il s'y en trouve encore; mais ils transportaient les marchandises des négociants de l'endroit, tandis qu'aujourd'hui ils sont au service de négociants étrangers. Cependant il se trouve encore à Positano des personnes qui s'occupent de commerce; mais elles passent à Naples la plus grande partie de l'année. Il y a d'ailleurs dans cette petite ville une société cultivée, des rentiers, des savants, qui lui assurent une certaine importance.

On fabrique de la toile, dont les barques prennent des chargements, et qui s'écoule dans les diverses parties du royaume.

Le climat passe pour être extraordinairement salubre, particulièrement à Montepertuso, où il n'est pas rare de voir des personnes de cent, cent dix et même cent vingt ans.

Quant au nom de Positano, voici ce que la tradition



Positano, dans le golfe d'Amalfi. — Dessin de Karl Girardet.

rapporte sur son origine. Un navire longeait la côte, portant une image de la Vierge, quand le capitaine entendit une voix du ciel qui criait : *Posa ! posa !* Cet homme, saisi d'une pieuse admiration, de ce que l'image sainte voulait être *posée* en ce lieu, sans doute afin de le prendre sous sa garde, s'arrêta soudain, et séjourna sur ce rivage, jusqu'à ce qu'il eût élevé une église à sainte Marie, qui fut surnommée *di Positano*. De là le nom de l'endroit.

Cette église fut desservie par des bénédictins. Il s'y trouve quelques mosaïques remarquables, et l'on admire, dans le pavé même, des marbres précieux, entre autres du vert antique. De ce monastère sont sortis plusieurs évêques, et particulièrement deux archevêques d'Amalfi.

Les pierres du rivage ont aussi leur intérêt pour les amateurs de légendes naïves. Ces pierres, soit grandes, soit petites, ont presque toutes des cavités profondes, et passent pour avoir la vertu de guérir toutes sortes de maux. Même les marins se gardent bien de les employer comme lest; car on prétend que si cela leur arrive, ils ne peuvent partir, ils sont comme enchaînés au rivage, et le sable de la côte a la même propriété.

Il y a beaucoup d'églises dans cette localité; il y a même des oratoires dans chaque maison; usage qui témoigne, dit le bon Francesco Pansa, soit la grande modestie des dames, soit l'inquiète jalousie des maris, soit enfin la grande piété de ce peuple, qui veut pouvoir adorer Dieu à son aise et à chaque moment. Nous croyons cependant que Pansa donne une explication plus historique de cette coutume de joindre une chapelle à chaque maison, quand il rappelle que ce pays eut souvent à souffrir de brigandages qui ne permettaient ni aux hommes, ni surtout aux femmes, d'aller au dehors et au loin accomplir le devoir du culte.

Sur les hauteurs sont les hameaux d'Agerola. « J'y trouvai, au mois d'août, dit Pansa, la fraîcheur de mars et d'avril. En passant d'un hameau dans l'autre, je voyais, avec un vif plaisir, les glacières au milieu de belles et vastes campagnes couvertes de châtaigniers et de pommiers. Là sont les plus belles eaux du pays; elles descendent des montagnes voisines, qui sont celles qu'on aperçoit de Naples, au-dessus de Castellamare. C'est là que les barques de cette dernière ville vont chercher en abondance la glace et la neige, qui permettent aux glaciers napolitains de donner à bon marché les délicieux sorbets devenus si nécessaires aux habitants de la voluptueuse capitale. »

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des volumes précédents.

RÈGNE DE HENRI III.

Costume civil. — Voici le portrait d'un roi qui fut un héros de la mode, « Henri de Valois », comme disait le peuple de Paris, « roi de France incertain, et de Pologne imaginaire; empeseur des collets de sa femme et friseur de ses cheveux; » un homme richement doué par la nature et qui possédait les plus brillantes qualités du général et de l'orateur, mais que la fainéantise et les habitudes d'une dépravation précoce, fruits d'une odieuse éducation, firent tomber aussi bas que pas un de ces monarques de sérail par lesquels ont fini toutes les dynasties de l'Orient.

Prenons-le donc pour ce qu'il fut; pénétrons dans sa vie



Musée du Louvre. — Portrait de Henri III, d'après un peintre inconnu. — Dessin de Chevignard.

intérieure; ou plutôt n'y pénétrons pas, mais laissons les contemporains nous raconter quelques-unes de ses folies en matière de toilette.

Il avait un goût invincible pour tout ce qui était le propre des femmes, à ce point que pas une des innovations qu'il introduisit dans le costume ne lui vint d'autre part que de ses études sur la garde-robe de la reine; et c'était là une chose qu'il connaissait mieux que toutes les dames d'atour réunies.

Il lui fallait des senteurs, du fard, des pâtes pour adoucir la peau, des eaux pour la rafraîchir. A la fin du règne de Charles IX, les dames s'étaient mises à se poudrer avec une certaine poudre violette qui se vendait un prix exorbitant : aussitôt après son retour de Pologne, il adopta la poudre violette.

Il rejeta les chausses bouffantes pour n'en porter plus que d'étroites, taillées et froncées comme les caleçons des femmes. Il prit les chapeaux d'homme en horreur, jusqu'à les proscrire absolument du Louvre ; et il les remplaça par un bonnet à plumes qui n'était rien autre chose que l'escoffion ou coiffe féminine des règnes précédents.

Les fraises godronnées (collerettes à tuyaux), qu'il avait été des premiers à porter du vivant de son frère, parurent lui déplaire en 1575, et il prit à la place le petit col rabattu à l'italienne ; mais ce fut un temps d'arrêt pour donner à son esprit le temps de méditer une réapparition triomphante de ces fraises, trop chères à sa mollesse pour qu'il y renonçât. En 1578, il en exhiba une comme on n'en avait jamais vu, formée de quinze lés de linon et large d'un tiers d'aune. Il avait jugé que l'amidon ne fournirait pas assez de maintien pour tant d'étoffe ; il expérimenta lui-même et composa un empois exprès avec de la farine de riz. L'invention fit pitié aux gens de Paris. « A voir la tête d'un homme sur ces fraises, dit Lestoile, il semblait que ce fût le chef de saint Jean dans un plat. » Au carnaval suivant, des écoliers allèrent se promener à la foire Saint-Germain avec des fraises de même modèle en papier, et, au milieu des rires, ils disaient tout haut : « A la fraise on connaît le veau. » Ils croyaient que le roi était à Chartres en ce moment. Il y était allé effectivement ; mais étant revenu sans se faire annoncer, il vint aussi se promener à la foire, fut témoin de la plaisanterie et ne la goûta point. Messieurs les écoliers furent appréhendés au corps et coffrés au Châtelet.

Pour les bijoux il avait une faiblesse plus que féminine. Il en achetait toujours, et il ne les avait pas plutôt qu'il s'ingéniait à trouver d'autres façons de les monter. Il rêvait à cela des journées entières. Pour une agrafe, pour un collier, pour une boucle, c'était, avec ses joailliers, des pourparlers plus longs et plus fréquents qu'avec ses ministres pour aucune affaire d'État. Il fut le premier roi qui eut un carrosse. Quand on voyait le carrosse de Henri III sortir du Louvre, le peuple disait : « Voilà le roi qui va aux merceries du Palais pour ses bijoux (alors les plus belles boutiques de joaillerie étaient au Palais). — Eh non, répliquaient d'autres ; ne voyez-vous pas que Sa Majesté va en ville chercher des petits chiens? » car il avait aussi la passion des chiens de luxe, et lorsqu'on lui avait parlé d'une personne qui en avait, il y allait en visite pour se les faire donner.

Après de pareils témoignages portés par l'histoire, on ne trouvera pas trop forts les traits de la satire :

Avoir ras le menton, garder la face pâle,
Le geste efféminé, l'œil d'un Sardanapale,
Si bien, qu'un jour des Rois, ce douteux animal,
Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal:
De cordons emperlés sa chevelure pleine,
Sous un bonnet sans bord, fait à l'italienne,
Faisait deux arcs voûtés. Son menton pinceté,
Son visage, de rouge et de blanc empâté,
Son chef tout empoudré, nous montrèrent l'idée,
En la place d'un roi, d'une (guenon) fardée.
Pensez quel beau spectacle, et comme il fit bon voir
Ce prince avec un buse, un corps de satin noir
Coupé à l'espagnole, où, des déchiquetures
Sortaient des passements et de blanches tirures ;
Et afin que l'habit s'entresuivît de rang,
Il montrait des manchons gaufrés de satin blanc,
D'autres manches encor qui s'étendaient fendues,
Et puis jusques aux pieds d'autres manches perdues.
Pour nouveau parement, il porta tout le jour
Cet habit monstrueux . . . . . .
Si, qu'au premier abord, chacun était en peine
S'il voyait un roi-femme ou bien un homme-reine.

D'Aubigné, qui est l'auteur de ce portrait, s'en prend ensuite, avec non moins de verve et de colère, aux seigneurs de la compagnie du roi.

On sait les insolences de cette troupe de favoris qui, sous le nom de mignons, formait le seul état-major au milieu duquel aimait à se montrer la majesté de Henri III. Les mignons étaient poudrés, frisés, godronnés comme leur maître. Ils avaient mêmes habits, mêmes bijoux, et le roi n'achetait rien pour lui qu'il ne fît emplette de quelque chose de pareil pour chacun d'eux. De là le désordre des finances, la gêne de tous les services publics, l'indignation des gens réfléchis et les chansons qui précédèrent la révolte :

Notre roi doit cent millions,
Et faut, pour acquitter ses dettes,
Que messieurs les mignons ont faites,
Rechercher les inventions
D'un nouveau tyran de Florence,
Et les pratiquer en la France.
Avant que l'argent en soit prêt
Monsieur le mignon le consomme,
Et fait un parti de la somme
A cent pour cent pour l'intérêt.

Cela se chantait en 1576, et les choses ne firent qu'empirer jusqu'en 1581, année qui fut témoin de la plus grande extravagance à laquelle se soit porté Henri III. Il créa duc et pair, sous le nom de Joyeuse, son premier mignon, et lui fit épouser la sœur de la reine, avec un étalage de luxe d'autant plus scandaleux que depuis plusieurs mois l'armée n'avait pas touché un écu de paye.

« Le roi mena la mariée au moustier, suivie de la reine, princesses et dames de la cour, tant richement et pompeusement vêtues, qu'il n'est mémoire d'avoir vu en France chose si somptueuse. Les habillements du roi et du marié étaient semblables, tant couverts de broderie, perles et pierreries, qu'il était impossible de les estimer ; car tel accoutrement y avait qui coûtait dix mille écus de façon. Et toutefois, aux dix-sept festins qui de rang, de jour à autre, par l'ordonnance du roi, depuis les noces furent faits par les princes et seigneurs, parents de la mariée, tous les seigneurs et les dames changèrent d'accoutrements, dont la plupart étaient de toile et drap d'or et d'argent, enrichis de passements, guipures, récamures et broderies d'or et d'argent, et de pierres et perles en grand nombre et de grand prix. La dépense y fut faite si grande, y compris les mascarades, combats à pied et à cheval, joutes, tournois, musiques, danses d'hommes et de femmes, et chevaux, présents et livrées, que le bruit était que le roi n'en serait pas quitte pour douze cent mille écus. »

Douze cent mille écus de ce temps-là feraient bien une dizaine de millions de notre monnaie.

Qui s'attendrait, après tout cela, à voir Henri III figurer parmi les législateurs qui ont sévi contre le luxe? *Le fait* est pourtant avéré. Il reste de lui deux édits somptuaires, l'un rendu en 1577, l'autre en 1583.

Le premier était un rappel aux règlements des règnes antérieurs ; mais on en fit si peu de cas que, lorsque les édits de Henri II et de Charles IX défendaient aux gentilshommes d'habiller leurs domestiques d'étoffes précieuses, Bussy d'Amboise affecta de se présenter au Louvre avec six pages couverts de drap d'or depuis la tête jusqu'aux pieds ; et quoiqu'il mêlât à cette bravade mille impertinences, comme de dire « que la saison était venue que les plus bélîtres fussent les plus braves, » on fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

L'édit de 1583 fut au contraire exécuté avec une rigueur qui n'était pas dans les errements habituels de Henri III. Il alla jusqu'à autoriser l'incarcération de plus de trente dames de Paris, tant nobles que bourgeoises, quoique le texte de l'édit ne portât pas d'autre punition que des amendes. Le prévôt du palais, en personne, fit ce grand

exemple, et les belles délinquantes allèrent coucher au For-l'Evêque, quelques offres d'argent que sussent faire leurs parents et maris. Pendant plus d'une semaine, les commissaires de Paris ne furent occupés qu'à envoyer des assignations devant le lieutenant civil. La pénurie du trésor provoquait sans doute ces rigueurs. La ruine de l'État commençait alors à se déclarer, et comme elle ne tarda pas à atteindre la fortune des particuliers, la misère vint en aide aux tribunaux pour faire triompher la volonté d'un roi qui donnait de si mauvais exemples.

La suite à une autre livraison.

LES ÉDITIONS INCUNABLES.

Suite et fin. — Voy. p. 63.

On ne doit pas négliger, parmi les publications faites à Paris à la fin du quinzième siècle, un ouvrage très-curieux de Sébastien Brandt, intitulé *Stultifera navis*, ou *Nef des fous*. C'est une description des folies humaines, au nombre desquelles on remarque la folie de l'astrologie dont nous donnons le dessin. Ce livre, d'abord écrit en allemand, fut traduit en français, et il eut une très-grande vogue quand il fut publié à Paris par Geoffroy Marnef. Les gravures qu'on y trouve presque à chaque page paraissent plus grossières que celles des Heures dont nous avons parlé page 64, parce qu'elles sont plus grandes et moins chargées de détails ; mais, dans ces contours tâtonnés et encore bien naïfs, on peut déjà découvrir une certaine recherche de l'expression qui, jusqu'alors, avait été complétement négligée.

Pendant toute cette période, les imprimeurs allemands employèrent à profusion les ornements typographiques. Parmi les plus habiles, il faut surtout distinguer Antoine Koburger, que Badius Ascensius appelle « le prince des libraires. » Il publia, en 1493, le *Liber chronicorum*, compilation du célèbre Herman Schedel, historiographe



Une scène de *la Nef des fous*. — L'Astrologie.

et médecin. M. de Heinecken croit que Schedel, grand dessinateur d'estampes, fit travailler Micaël Wolgemut, maître d'Albert Dürer. Wolgemut aurait fait les dessins et Guillaume Pleydenwurff, aidé de quelques autres graveurs, les aurait taillés. Quoi qu'il en soit, ce livre, très-connu sous le nom de *Chronique de Nuremberg*, contient près de deux mille gravures, fort intéressantes par leur dimension et par la bizarrerie des sujets. Elles sont faites dans le goût gothique allemand qui a précédé le beau temps d'Albert Dürer, et toutes les figures portent le costume du moyen âge, comme on le voit dans la reine de Saba que nous reproduisons page 88.

Les bizarres créations des artistes allemands de cette époque sont rendues d'une façon lourde et confuse qui ne pouvait convenir au goût sobre et correct des Italiens. Ceux-ci cherchèrent la pureté des contours plutôt que l'abondance et l'étrangeté des détails. Nous en trouvons la preuve dans les livres édités à Venise par Alde Manuce. Aldo, diminutif de Theobaldo, naquit en 1447, à Brassiano, bourgade du duché de Simonta, dans l'État romain. En 1482, il se retira auprès de Pic de la Mirandole, avec lequel il vint rejoindre son élève, le prince Pio Alberto. Les deux princes lui fournirent les moyens d'aller fonder une imprimerie à Venise, en 1488. Outre plusieurs éditions fort estimées d'ouvrages grecs et d'ouvrages latins, il publia l'*Hypnerotomachia* du dominicain Franciscus Columna. Ce livre bizarre, plus connu sous le nom de *Songe de Polyphile*, est écrit en langage italien, mêlé de mots estropiés du grec et de l'hébreu. C'est une suite de descriptions pittoresques et d'idées sur l'architecture, où l'au-

teur cherche à inspirer le goût des chefs-d'œuvre de l'antiquité à ses contemporains, encore trop attachés au gothique. Le *Songe de Polyphile* contient un grand nombre de gravures, dont quelques-unes sont d'un très-bon goût et d'une très-riche ordonnance. Ces vignettes, qu'on suppose dessinées par le peintre Jean Belin, ne sont, en



Chronique de Nuremberg. — La Reine de Saba.



Fac-simile d'une gravure du Songe de Polyphile.

réalité, que des traits légèrement massés; mais le fac-simile que nous donnons prouve qu'on se préoccupait déjà, en Italie, de la beauté des lignes et de la vérité de l'expression. Les formes élégantes, quoique un peu sèches, adoptées par Jean Belin, annoncent que la renaissance n'est pas éloignée.

LE CARDINAL DE CHEVERUS,

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

(1768-1836.)



Dessin de Chevignard.

Les hommes supérieurs, dans toutes les carrières, sont ceux qui aux vertus propres de leur état joignent les qualités civiques et morales, sources de la véritable grandeur d'âme. Ce qui distingue surtout ces rares et belles natures, c'est un sentiment de l'humanité pur et élevé qui les fait rayonner, comme des astres limpides, au-dessus de nos orageuses dissensions de peuples, d'opinions et de partis. Calmes et sereins au milieu des haines et des luttes qui divisent le monde, ils semblent les plénipotentiaires de Dieu auprès des hommes pour les unir dans la paix et l'amour. Une physionomie douce, une parole lumineuse et persuasive, un son de voix touchant, un geste sympathique, je ne sais quoi, enfin, de vénérable tout à la fois et d'attrayant, reflète d'ordinaire la beauté de leur âme et marque comme d'un signe visible leur mission divine. Tel fut au dix-septième siècle Fénelon; tel a été de nos jours le cardinal de Cheverus, dont nous sommes heureux d'honorer ici la mémoire.

Né à Mayenne, le 28 janvier 1768, d'une ancienne et honorable famille de robe, M. de Cheverus avait les instincts religieux et monarchiques d'un noble vendéen, tempérés par la philosophie d'un sage. C'était un de ces naturels heureux, tendres et paisibles, qui portent avec eux dès l'enfance comme une auréole religieuse. Il fit ses études à Paris, au collége Louis-le-Grand, d'où Voltaire était sorti soixante ans auparavant, et où il put voir Robespierre. Son âme croyante et pure ne fut point atteinte par le souffle d'impiété licencieuse qui régnait dans la société aristocratique d'alors, et dont les murs mêmes d'un collége tenu par les jésuites ne défendaient point la jeunesse. Aussi traversa-t-il cette période délicate de la vie sans rien sentir des troubles dangereux de cet âge, et il ne sortit du collége que pour entrer aussitôt, sans la moindre hésitation, au séminaire Saint-Magloire, où il devait étudier la théologie et se préparer aux ordres. Il n'avait pas encore atteint sa vingt-troisième année lorsque, par une exception d'âge due à sa piété, il reçut la prêtrise. C'était le 18 décembre 1790. Nous remarquons cette date, parce qu'elle porte avec elle le témoignage du désintéressement et du courage du jeune lévite. Le règne des riches bénéfices et des jeunes abbés commandataires venait de finir; les immenses biens du clergé étaient passés dans la propriété de l'État; la constitution civile de l'ordre ecclésiastique venait d'être décrétée, et le refus du serment prescrit devait avoir pour peine la déchéance d'abord, et la déportation ensuite. Choisir un tel moment pour s'engager dans le sacerdoce, avec la résolution préalablement arrêtée de se placer hors la loi; braver toutes les menaces d'une situation formidable et faire ainsi de gaieté de cœur le sacrifice de sa jeunesse et de son avenir, c'était assurément témoigner d'une vocation sincère.

Le décret du 26 août ayant condamné à la déportation

les prêtres insermentés, M. de Cheverus prit de lui-même le chemin de l'exil, et se rendit en Angleterre, cet asile de tous les proscrits. Quoiqu'il fût à peu près sans ressources, il refusa les secours que le gouvernement anglais accordait aux prêtres français réfugiés, et ne voulut vivre que de son travail; il se plaça comme professeur de français et de mathématiques dans une pension tenue par un ministre protestant. Son éloquence et sa douceur évangéliques firent bientôt de lui, quoique prêtre catholique, le prédicateur de la maison. Peut-être dut-il à cette circonstance cet heureux mélange de foi et de tolérance chrétienne dont sa vie entière porta l'empreinte.

Après un séjour de trois années en Angleterre, M. de Cheverus passa en Amérique, pour aller prendre part aux travaux de la mission catholique de Boston. Cette église, faible et peu nombreuse, ne tarda pas à s'accroître, grâce à son nouvel apôtre, qui se concilia promptement la bienveillance de toutes les sectes rivales. Il était à la fois le plus fervent et le plus indulgent des hommes; simple et modeste dans ses manières, spirituel, brillant, gracieux par la parole, il charmait les protestants américains en leur prêchant l'Évangile dans la langue de leurs pères. Il avait appris, en effet, si parfaitement l'anglais, dit un journal de Boston, « qu'il était devenu le maître des difficultés de la langue : c'était lui qui en connaissait le mieux les arrangements, les constructions et les étymologies. »

Cet apostolat dans une ville fut bientôt trop étroit pour son zèle et sa charité. Aux confins des six États nommés autrefois la Nouvelle-Angleterre, au delà du Connecticut, erraient encore des tribus sauvages : c'étaient les Indiens de Passamaquody et de Pénobscot. Le jeune prêtre se sentit appelé à l'œuvre de leur civilisation. Il partit sous la conduite d'un guide, à pied, le bâton à la main, comme les premiers prédicateurs de l'Évangile ou plutôt comme le missionnaire dont *le Génie du christianisme* a tracé l'immortelle peinture; s'enfonçant dans les sombres forêts, à travers les épines et les broussailles, sans chemin tracé, sans autre nourriture que le morceau de pain pris au départ, sans autre lit que quelques branches d'arbre étendues par terre, au milieu des périls de tout genre. Après plusieurs jours de marche, il entend retentir un jour dans le lointain des chants chrétiens, répétés par des voix nombreuses. C'étaient les restes d'une mission, qui venaient comme d'eux-mêmes à sa rencontre. Il les rassemble, il les vivifie, et la mission s'accroît comme par miracle. Vivant sous les huttes de ces pauvres tribus, traversant les fleuves dans leurs frêles pirogues, M. de Cheverus passa là plusieurs mois à instruire, à consoler, à guérir; et dans la suite il revint plusieurs fois visiter son église du désert. Mais il dut la quitter alors pour retourner à Boston, où sévissait une horrible épidémie de la fièvre jaune. C'était comme une fête pour sa charité. Il se multiplia pour secourir les malades, ne faisant aucune distinction de catholiques et de protestants, et s'acquittant auprès d'eux de tous les services d'un infirmier. On lui représenta qu'il devait se conserver et ne pas s'exposer ainsi : « Il n'est pas nécessaire que je vive, répondit-il, mais il est nécessaire que les malades soient soignés et les moribonds assistés. » Ce dévouement héroïque acheva de donner à son nom une popularité qui se répandit dans toute l'Amérique. Il reçut, un jour, une lettre de Northampton : c'étaient deux Irlandais catholiques, condamnés à mort pour un crime dont ils étaient innocents, qui lui écrivaient pour réclamer l'assistance de son ministère. L'homme de Dieu accourut. Le jour de l'exécution, la foule, partout avide de cet horrible spectacle, se pressait autour de l'échafaud; et dans cette foule, par un phénomène trop général, qui déconcerte et attriste l'étude du cœur humain, les femmes dominaient. C'est la coutume, aux États-Unis, que le prêtre prononce, en cette circonstance, une sorte de discours funèbre. La parole de M. de Cheverus, toujours douce et clémente, tonna cette fois, mais ce fut contre la scandaleuse curiosité de son auditoire faisant outrage à l'humanité : « Les orateurs, s'écria-t-il, sont d'ordinaire flattés d'avoir un auditoire nombreux; et moi, j'ai honte de celui que j'ai sous les yeux. Il y a donc des hommes pour qui la mort de leurs semblables est un spectacle de plaisir, un objet de curiosité! Mais vous surtout, femmes, que venez-vous faire ici? Ah! j'ai honte pour vous; vos yeux sont pleins d'homicide. Vous vous vantez d'être sensibles, et vous dites que c'est la première vertu de la femme; mais si le supplice d'autrui est pour vous un plaisir et la mort d'un homme un amusement de curiosité qui vous attire, je ne dois plus croire à la vertu : vous oubliez votre sexe, vous en faites le déshonneur et l'opprobre! »

Le bruit des vertus et des travaux apostoliques de M. de Cheverus retentit bientôt jusqu'en Europe. Rome, qui voyait alors (1798) le culte catholique menacé dans une partie de l'ancien monde, apprit avec une joie bien vive les miracles de charité qu'un prêtre français exilé suscitait au delà de l'Océan, et elle se hâta de les honorer, en le nommant évêque de Boston. Ce titre, sans crédit temporel, devint pour M. de Cheverus, comme pour un évêque de l'église primitive, un signe public de conciliation et de paix, au milieu de la division des sectes. L'âpreté des rivalités religieuses tomba devant sa douceur; et souvent les pasteurs des différents cultes le priaient de prêcher dans leurs temples, comme si sa parole, vraiment apostolique, fût venue rendre aux chrétiens leur unité primitive.

Son titre d'évêque ne changea rien à la simplicité de ses habitudes. On rapporte mille traits touchants et véritablement sublimes de sa charité. Un jour, c'est un marin qui, rentrant chez lui après un voyage de long cours, le trouve faisant l'office d'infirmier auprès de sa femme malade, portant lui-même le bois pour allumer le feu, et lui rendant jusqu'aux services les plus répugnants. Une autre fois, c'est un pauvre nègre vieux et infirme, couvert de plaies, et abandonné de tout le monde hors des murs de la ville. L'évêque le découvre, et va tous les soirs, à la nuit faite, panser ses plaies, faire son lit et pourvoir à tous ses besoins. Sa servante, étonnée de trouver tous les matins sa soutane couverte de poussière et de duvet, le suit un soir par curiosité, et l'acte de charité qu'il cachait comme d'autres cachent une faute n'est révélé que par cette indiscrétion. C'est ainsi que M. de Cheverus fut occupé près de trente ans en Amérique, étendant son influence et sa vertu depuis Boston jusqu'à Baltimore.

Dans cet intervalle, les destinées orageuses de la France avaient changé bien des fois. Passée de la monarchie à la république, de la république à l'empire, elle revenait à son point de départ. La restauration de la vieille monarchie était debout pour la seconde fois. Par les conseils de M. Hyde de Neuville, qui avait été témoin en Amérique des travaux apostoliques de M. de Cheverus, Louis XVIII se hâta de le rappeler en France en lui offrant le siége de Montauban. Il refusa d'abord, suppliant le roi « de lui pardonner de faire ce qu'il croyait, devant Dieu, être son devoir. » Louis XVIII insista avec plus de force, et de manière à ne plus laisser aucune possibilité d'un nouveau refus. M. de Cheverus se gagna tous les cœurs à Montauban comme à Boston. La division des sectes, qu'une fausse politique avait ranimée, céda sans peine au saint évêque, qui venait, en 1824, apporter dans une de nos villes du midi la tolérance américaine, avec l'effusion d'âme et la douceur de Fénelon. Il s'appliquait surtout à maintenir partout la bonne harmonie du prêtre avec les représentants du pouvoir civil. Informé un jour qu'un maire est en querelle avec son curé, il va le

trouver : « Monsieur, lui dit-il, j'ai un grand service à vous demander; vous me trouverez peut-être indiscret, mais j'attends tout de votre indulgence. » Le maire, hors de lui-même, se met à la discrétion du prélat. « Eh bien, lui dit celui-ci, en se jetant à son cou et l'embrassant, le service que j'ai à vous demander, c'est d'aller porter ce baiser de paix à votre curé. » Le maire fut vaincu et remplit avec fidélité le message.

Une inondation désola, en 1825, le département du Tarn. Payant partout de sa vie et de sa bourse, l'intrépide et saint prélat courut à tous les dangers et à toutes les infortunes. Les organes de la publicité, si divisés déjà, furent unanimes à louer tant de dévouement et de courage, unis à une modestie si touchante.

L'année suivante, M. d'Aviau, archevêque de Bordeaux, étant mort, il n'y eut qu'une voix en France pour déférer à M. de Cheverus, comme une sorte de succession légitime, un siége où venaient de s'éteindre les mêmes vertus et les mêmes grâces qu'on admirait en lui. Les dignités de l'État lui furent prodiguées comme celles de l'Église. Il fut nommé successivement pair de France, conseiller d'État, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Sa modération, son humilité, sa tolérance, sa popularité même, n'en éprouvèrent aucune atteinte. Dans des jours de réaction politique et de défiance, il restait, pour tout le monde, bienveillant et respecté.

La révolution de 1830, en brisant ses affections politiques, n'atteignit point l'inaltérable sérénité de l'évêque. Il sut, dans une position réellement difficile, concilier la soumission avec la dignité, et respecter le pouvoir nouveau sans l'encenser. Les pairs de la création de Charles X ayant été supprimés, il déclina toutes les propositions, toutes les instances qui lui furent faites pour rentrer dans la nouvelle chambre. « Je me réjouis, répondit-il, de me trouver hors de la carrière politique; j'ai pris la ferme résolution de ne pas y rentrer et de n'accepter aucune place, aucune fonction. Je désire rester au milieu de mon troupeau et continuer à y exercer un ministère de charité, de paix et d'union. Je prêcherai la soumission au gouvernement, j'en donnerai l'exemple. Le vœu de mon cœur est de vivre et de mourir au milieu des habitants de Bordeaux, mais sans autre titre que celui de leur archevêque et de leur ami. »

Trouvant M. de Cheverus inaccessible du côté des honneurs et des fonctions politiques, le gouvernement de Juillet se hâta de disposer en sa faveur de la seule dignité ecclésiastique qui pût encore venir à un archevêque par les mains du pouvoir. Sa promotion au cardinalat eut tout l'éclat d'une élection populaire, par l'enthousiasme et les applaudissements qui l'accueillirent. Lui seul restait insensible, et parfois profondément triste, au milieu de tant d'honneurs. « Qu'importe, disait-il, d'être enveloppé, après la mort, d'un suaire rouge, violet ou noir? »

C'est le 9 mars 1836 que M. de Cheverus reçut la barette. Quatre mois après, il tombait frappé d'une attaque d'apoplexie et de paralysie, et rendait le dernier soupir au milieu des pleurs de la ville entière dont il était le pasteur et le père, laissant une mémoire à jamais bénie.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

Suite. — Voy. p. 52.

MURCIE, CARTHAGÈNE.

La ville même de Murcie est grande et assez belle, coupée en deux par le Segura dont les deux rives communiquent par un pont de pierre. La cathédrale me parut vaste et d'un style assez imposant, quoique le portail, qui semblait plus moderne, fût surchargé d'ornements d'un goût équivoque.

Au moment où je la visitai, la cathédrale était déserte. Je n'y rencontrai qu'un seul individu de mauvaise mine, qui aurait pu avantageusement poser devant un peintre comme voleur ou contrebandier, qui se tenait à genoux, les bras étendus en croix, et paraissait prier avec une ferveur toute particulière. Si j'avais fait cette rencontre dans une église de France, j'aurais pensé que ce saint de mine équivoque attendait que je fusse sorti pour forcer le tronc des pauvres ou dérober les vases sacrés; mais à Murcie, pas n'était besoin d'une pareille supposition. C'était quelque voleur de grand chemin qui faisait dévotement sa prière, et qui demandait peut-être au ciel d'amener dans ses filets quelque voyageur à la ceinture bien garnie. Aussi suis-je convaincu que ce même homme, qui m'eût dévalisé au coin de la rue avec une parfaite tranquillité d'âme, n'aurait voulu pour rien au monde s'aliéner la protection du ciel en dérobant une seule perle fine du manteau posé sur les épaules de la statue de la Vierge. Ces contradictions se rencontrent fréquemment en Espagne, où la dévotion revêt facilement un caractère presque idolâtrique et n'exerce aucune action sensible sur la conduite et sur les mœurs.

Je n'avais pu me procurer pour Murcie aucune lettre de recommandation : aussi, après avoir vu la cathédrale, le pont, et parcouru la campagne environnante, fallut-il, n'ayant plus rien qui me retînt, songer au départ.

De Murcie à Carthagène, il y a une forte journée de marche; et je dus me mettre en quête d'un mode quelconque de transport. L'auberge où j'étais descendu était le rendez-vous d'une foule de voituriers de toute sorte; mais ces honnêtes gens, me reconnaissant pour étranger et se figurant que j'étais Anglais, c'est-à-dire tout cousu d'or, s'étaient entendus pour me faire payer leurs services quatre ou cinq fois plus cher qu'ils ne valaient. Peut-être, pour en finir, aurais-je fini par consentir à me laisser voler; malheureusement pour eux, j'étais un peu à court d'argent. Je devais en toucher à Carthagène; mais, ayant mal calculé ma dépense, j'étais obligé, pour y arriver, de défendre le fond de ma bourse avec une opiniâtreté désespérée.

Il y avait peut-être dans la cour de l'auberge vingt voituriers ou muletiers. Le premier que je fis venir me demanda cinquante francs (10 duros); je lui en offris dix; il m'en restait vingt. Il refusa net. Même demande adressée à un autre, suivie de la même réponse. Après trois ou quatre épreuves, je vis qu'il y avait de leur part concert et parti pris.

Mon parti à moi aussi était tout pris. Je ne pouvais pas céder, par les excellentes raisons que je viens de dire. D'ailleurs l'amour-propre s'en mêla, et je me dis que, fussé-je aussi cousu d'or qu'ils voulaient bien le supposer, je ne céderais point à ces fils d'Arabes, si dignes en tout point de leurs ancêtres. Je rompis donc toute négociation, fermai majestueusement la porte de ma chambre, et sortis de l'auberge.

J'avais fait une assez belle sortie. J'avais à la ceinture mes deux excellents pistolets anglais, et le sang-froid méprisant ainsi que le ton péremptoire de mon refus avait dû donner à ces coquins d'*arrieros* une assez haute idée de la fermeté de mon caractère. Mais tout ce qui brille n'est pas or; et à y regarder de près, ma situation n'était pas brillante. Seul, sans relation avec âme qui vive dans une ville d'ailleurs assez mal famée, vingt francs dans la poche, lesquels encore allaient fondre pour peu que mon séjour à l'auberge se prolongeât, tout cela formait un texte de méditation assez mélancolique, et je m'acheminai vers le bord de la rivière, afin de tenir conseil en moi-même, d'envisager la question sous toutes ses faces et d'en épuiser toutes les ressources, ce qui malheureusement ne paraissait pas difficile.

J'avais franchi le pont et je m'avançais dans le faubourg, ne croyant pas avoir fait un seul pas vers la solution cherchée,

lorsque tout à coup, d'une sorte d'auberge *(mesa)* de la plus piètre apparence, sort un homme, un fouet à la main, conduisant une *galera* tirée par deux chevaux.

— Où allez-vous, lui dis-je?

— A Carthagène.

— Combien demandez-vous pour m'y conduire?

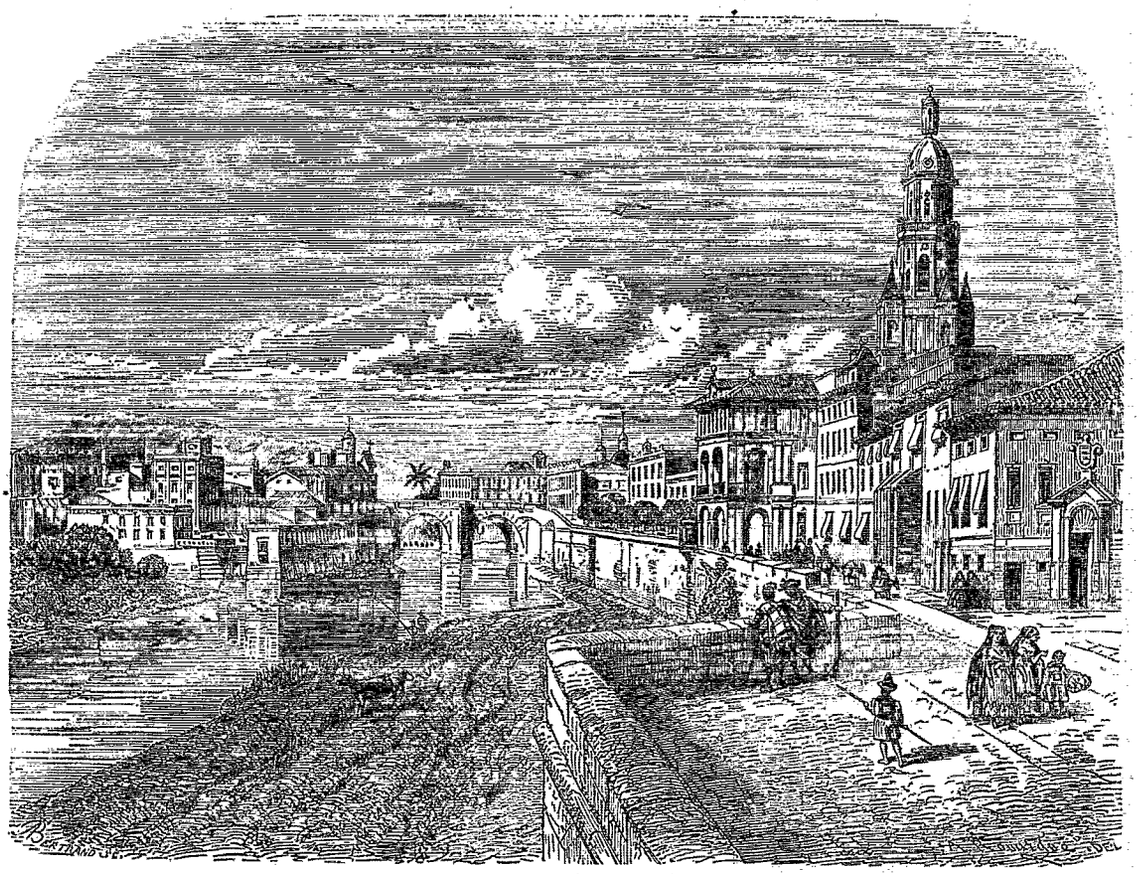
— Dix francs.

— Attendez-moi dix minutes; je pars avec vous.

— C'est entendu.

Aussitôt, je m'achemine vers mon auberge; je paye mon hôte, je charge en toute hâte mon sac et ma valise sur mes épaules, et je me dirige au pas de course vers le faubourg où le voiturier, qui n'avait pas eu le temps d'être prévenu par ses confrères coalisés de l'auberge, m'attendait fidèlement. Je lui jette mes deux paquets, je m'élance moi-même après eux, et vogue la galère!

C'est un assez peu commode véhicule qu'une galère. Figurez-vous un grand chariot à quatre roues, non suspendu, chargé de sacs de blé ou de maïs; par-dessus les sacs des voyageurs s'asseyent, se couchent, s'accommodent comme ils peuvent; une toile soutenue sur des cerceaux les abrite tant bien que mal contre le soleil ou la pluie, pendant que les chevaux les cahotent jour et nuit à travers des chemins exécrables. Heureusement j'étais seul, et aucun



Vue de Murcie (1). — Dessin de Rouargue.

supplément d'ennui provenant de compagnons malpropres ou incommodes ne venait s'ajouter aux inconvénients de ce mode primitif de transport.

La suite à une autre livraison.

LA CRIMÉE.

On sait qu'à une époque fort reculée en histoire et fort récente en géologie, les eaux de la mer Noire couvraient encore les terrains que sillonnent aujourd'hui le Bog, le Dniéper, le Don, dont les seuls affluents seraient de grands fleuves en Occident. Alors cette immense nappe d'eau ne présentait d'autre île qu'une longue arête rocheuse, inclinée au sud-ouest, dont le nœud principal dominait les eaux environnantes de plus de 1 500 mètres de haut. Ces eaux se sont retirées peu à peu; entre les montagnes du sud et les plateaux du nord une plaine marécageuse a émergé, et le marais, à son tour, a fait place au steppe et à la forêt. Ainsi s'est formée la Crimée.

Le spectacle que présente ce pays, vu de la route de Moscou à Pérékop et à Sévastopol, est des plus saisissants pour un voyageur accoutumé aux monotones immensités des paysages de la Petite-Russie. Aux déserts de la

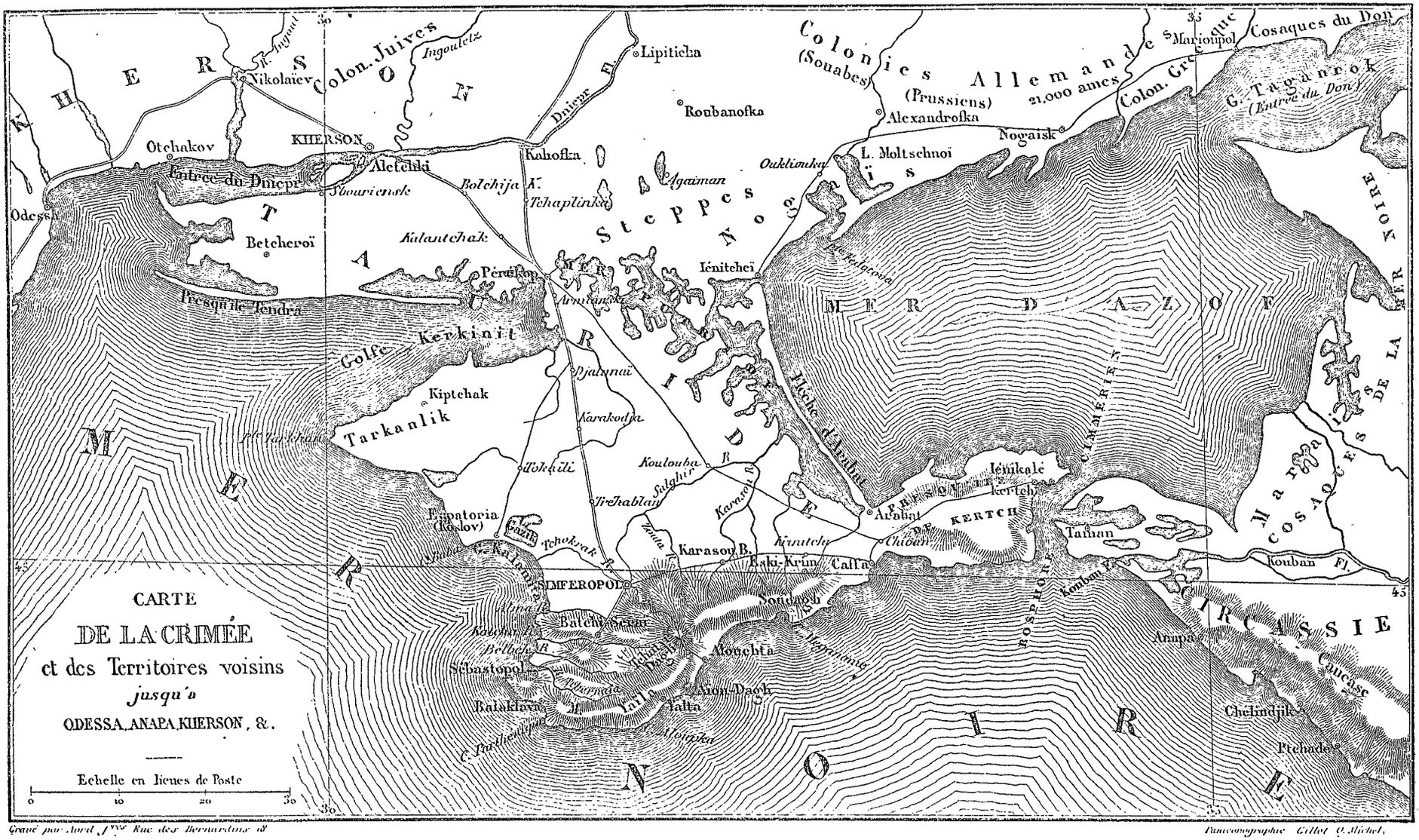
(1) Murcie, capitale de la province de même nom, est située sur la rive gauche de la Segura, dans un grand et beau vallon. Sa population est évaluée de 36 à 40 000 habitants

(Le plus remarquable de ses édifices, la cathédrale, monument du quinzième siècle, a été, le 4 février 1854, la proie d'un incendie. Voyez l'*Almanach du Magasin pittoresque* pour 1855.)

Son industrie se réduit à quelques fabriques de poudre à canon, de poteries, de sparteries, d'étoffes et de rubans de soie.

Le ciel de Murcie est très-beau et toujours pur; il se passe souvent sept à huit mois de l'année sans qu'il tombe une goutte de pluie. L'air est brûlant le jour, et d'une humidité pénétrante pendant la nuit.

Le Murcien est paresseux, ignorant, superstitieux. Il se fait remarquer par son goût prononcé pour l'eau à la glace, et l'habitude de se faire saigner sans nécessité et souvent par fantaisie. Cette ville, très-ancienne, fut prise par les Maures en 713, et érigée en capitale du royaume du même nom. Alphonse X de Castille la reprit en 1265, en chassa les Maures, et la repeupla de Catalans, d'Aragonais et de Français émigrés. (Delaborde, *Itinéraire en Espagne.*)


CARTE
DE LA CRIMÉE
et des Territoires voisins
jusqu'à
ODESSA, ANAPA, KHERSON, &.
Echelle en lieues de Poste
0 10 20 30
KHERSON
Nikolaïev
Colon. Juives
Ingoultz
Lipiticha
Roubanofka
Colonies Allemandes
(Souabes)
(Prussiens)
21,000 ames
Alexandrofka
Nogaisk
Colon. Grecque
Marioupol
Cosaques du Don
G. Taganrok
(Entrée du Don)
Otchakov
Entrée du Dniepr
Aletchki
Sbouriensk
Kahofka
Dniepr Fl.
Bolchija K.
Tchaplinka
Agaiman
Ouklioukа
L. Moltschnoï
Odessa
Betcheroï
Kalantchak
Steppes Nogaïs
Péréikop
Iénitcheï
Presqu'île Tendra
Golfe Kerkinit
Kiptchak
Tarkanlik
Djalamaï
Karakodja
Tokaïli
Koulouba
Salghir R.
Trehablan
Karasou R.
Eupatoria
(Koslov)
Tchokrak R.
Karasou B.
Eski-Krim
Caffa
Chiban
Arabat
Iénikalé
Kertch
Taman
Kouban Fl.
Kouban F.
Marais
COSAQUES DE LA MER NOIRE
MER D'AZOF
Flèche d'Arabat
CIMMERIEN
BOSPHORE
CIRCASSIE
Caucase
Anapa
Chélindjik
Ptchade
SIMFEROPOL
Batchi-Serai
Sébastopol
Balaklava
Aïou-Dagh
Yalta
Aloupka
Souadagh
Aïouchta
MER NOIRE
Gravé par Avril J.ᵉˢ Rue des Bernardins 18
Panicomographie Gillot Q. Michel.

Tauride du nord succèdent, dès qu'on a passé l'isthme, les innombrables villages tartares. Le sol a peu changé ; c'est toujours le steppe plat et nu, mais peuplé d'une race énergique et active, qui a tiré du sol tout le parti possible. Par moments la route coupe des vallées qu'anime une végétation plus riante ; elle remonte le pli du terrain où coule le Salghir, et atteint Simféropol, jolie et insignifiante cité russe élevée au point d'intersection des quatre grandes voies de la péninsule, ville principale administrative destinée, dans la pensée des fondateurs, à faire oublier sa vieille et pittoresque voisine Batchi-Seraï, la ville sacrée des khans. A partir de Simféropol, la plaine cesse pour faire place aux âpres beautés de la montagne : la route, presque droite depuis l'isthme, devient un ruban sinueux qui passe et repasse cinq fois le Salghir pour aboutir au Tchatyr-Dagh, la *Table (Trapezon)* des anciens Grecs. Les gorges du Tchatyr, c'est le chaos ; mais le sommet est le plus magnifique belvédère qu'on puisse rêver, même après avoir admiré la rivière de Gênes du haut des Alpes Liguriennes. La comparaison n'est pas trop hasardée pour ceux qui ont eu le rare et fatigant bonheur de longer le littoral de la mer Noire depuis Ai-Todor jusqu'à Aloucha.

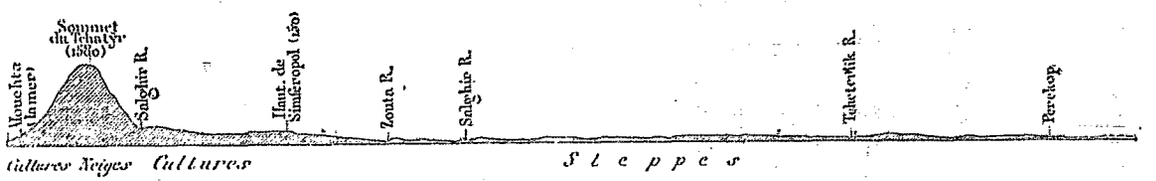
La Crimée est un losange irrégulier d'environ 57 lieues depuis l'isthme jusqu'à la pointe Parthénique, et de 81 de la pointe Tarkanski à Yenikaleh. On peut diviser ce vaste territoire en deux parties, la *montagne* et la *plaine*. Celle-ci, nous l'avons vu, est un terrain d'alluvion : le travail de retirement des eaux peut encore s'étudier au nord-est, le long de la lagune Sivas, qui porte aussi le nom expressif de mer Putride.

Le Sivas est moins une mer qu'un long marais salé, séparé de la mer d'Azof par un ruban de sable de quelques pouces seulement d'élévation au delà du niveau des flots ; du côté de la terre, il offre de nombreuses échancrures et des salines importantes. Un petit goulet, dominé par la ville d'Ienitchei, est le point par lequel il verse à la mer d'Azof le tribut des rivières qu'il reçoit, le Salghir, le Kara-Sou (eau noire) et quelques autres. Ce goulet a eu, au dernier siècle, une certaine importance historique. Il y a environ soixante-dix ans, les Russes le franchirent et envahirent la Crimée par le sillon de sables dont nous avons parlé. Ce sillon se nomme *Flèche d'Arabat :* une singularité curieuse qu'il présente est l'existence de plusieurs puits *(kopani)* d'eau douce qu'on a trouvé moyen d'y faire jaillir à quelques mètres seulement des deux vastes nappes salées qui resserrent la Flèche ; bizarre effet de capillarité qui a été signalé récemment par un voyageur (1).

La montagne taurique est une bande d'une largeur moyenne de neuf à dix lieues ; elle protége toute la presqu'île depuis les roches tertiaires de la Chersonèse jusqu'aux falaises rouges de Kertch, qui font face à la presqu'île de Taman, si connue par ses curieux *volcans de boue*. Le calcaire jurassique est la roche dominante de la chaîne centrale, dont le point culminant est le Tchatyr (1 580 mètres). Cette chaîne elle-même présente plusieurs coupures, celle de Balaklava, par où l'on peut communiquer avec Sévastopol ; celle d'Aloutcha, qui sépare le massif de Yaïla de celui du Tchatyr. A partir des environs d'Arabat, elle s'abaisse au point de n'être qu'un plateau accidenté à Kertch, où le bosphore Cimmérien, profond à peine de 40 pieds, la sépare des premières assises du Caucase.

Les contrastes les plus saisissants s'entassent et se heurtent sur les deux versants de la chaîne Taurique, mais surtout au midi, où l'on passe sans transition d'un amas de roches nues comme dans certaines vallées du Dauphiné à des espaces où la végétation déploie une sorte de vitalité luxurieuse. L'illustre voyageur Pallas, malgré sa froideur habituelle, a trouvé des expressions pittoresques pour décrire ces vallées « qui jouissent du climat de l'Asie Mineure, où l'hiver se fait à peine sentir, où les primevères et les safrans printaniers poussent en février et quelquefois en janvier, où le chêne conserve quelquefois pendant l'hiver ses feuilles vertes... Là le laurier, toujours verdoyant, s'associe à l'olivier, au figuier, au micocoulier, au grenadier, au celtis ; le frêne mammifère, le térébenthinier, le ciste à feuilles de sauge, le fraisier arbousier, poussent partout en plein vent. Le dernier surtout occupe les rochers les plus escarpés, et fait pendant l'hiver leur plus bel ornement par son feuillage toujours vert et l'écorce rouge de ses gros troncs. Le noyer et tous les arbres fruitiers sont les plus communs de la forêt, ou plutôt la forêt n'est qu'un jardin fruitier abandonné à lui-même. Les vignes domestiques et sauvages s'élèvent à l'envi sur les plus gros arbres, et forment avec la viorne fleurie des guirlandes et des berceaux sans aucun secours de l'art. »

Voilà pour les beautés douces de cette Italie scythique ; mais elle a aussi ses Alpes, nous devrions dire ses Andes, car la chaîne du Tchatyr-Dagh est couverte de grands cratères éteints. Dans l'un de ces cratères, à Ophitone, le comte Woronzoff a eu l'originale idée de créer un jardin de plaisance aujourd'hui en plein rapport. Nous avons cité plus haut les volcans de boue de Taman : la Crimée a aussi les siens, en face des premiers, près de Kertch. Ce sont d'innombrables trous noirs, vrais soupiraux d'enfer, recouverts de petits cratères coniques, d'où sort une boue épaisse,



noirâtre ou grise, très-bitumineuse. Le plus important de ces cratères, le patriarche du groupe, comme l'appelle Dubois de Montpéreux (2) n'a pas moins de 500 pieds de tour et de 35 de haut.

Pour revenir aux montagnes Tauriques, aucune des âpres beautés de la nature ne leur fait défaut. Ici, au cap Parthénique, des ponts naturels sur la mer comme au cap de Camaret en Bretagne ; là, aux sources du Salghir, des cataractes moins imposantes par le volume de leurs eaux que par le formidable caractère des ravins et des monts où elles mugissent.

La topographie du pays donne le mot de ses divisions agricoles : — le steppe, propre à l'élève des troupeaux, dans la plaine ; — la forêt, le long de la montagne ; — sur la pente douce du nord, arrosée par de nombreux cours d'eau, les cultures de céréales ; — enfin les vignobles, le long des coteaux du sud.

Ces vignobles méritent bien une mention sommaire : ils

(1) Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne*, III.
(2) *Voyage autour du Caucase*, t. V.

sont de très-ancienne date, témoin l'inscription de Cherson, conservée au Musée de Nikolaïef, et relative au vote d'une couronne de lierre à une propagatrice de la culture de la vigne dans la Chersonèse. Les Génois trouvèrent cette culture en activité, et la développèrent encore. Sous les Tartares, les crus de Sondâgh conservèrent une réputation qu'on a peut-être exagérée. Les Zaporogues faisaient chaque année d'énormes achats de ces vins. Il leur revenait, pris sur les lieux, à 12 centimes le litre (évaluation française); aujourd'hui, quelques propriétaires voisins de Sévastopol vendent leur vin, sur place, 50 centimes le litre. Quelques-uns des nombreux grands seigneurs qui font de la villégiature en Crimée ont acclimaté à grands frais des ceps français, espagnols, allemands : on récolte du champagne et du johannisberg autour de Sondâgh; mais il ne paraît pas que ces essais, louables d'ailleurs, aient été très-heureux. On évalue à plus de 7 000 000 le nombre de ceps existant en Crimée; en une seule année, on en a planté jusqu'à 500 000 nouveaux.

La population dominante (qui, à l'époque de la conquête, en 1783, était la seule occupante de la Crimée) est *tartare,* mot impropre bien qu'usuel, car les prétendus Tartares de la Russie sont généralement des Turcs, et leur langue est la même que celle des Osmanlis. C'est une race qui a été méconnue, probablement à cause du nom arbitraire que l'usage a consacré : elle n'a rien des traits traditionnels des bandes de Gengiskhan et de Timour, et elle est, sous tous les rapports, aussi belle et plus civilisée que ses frères les Ottomans de l'Asie Mineure. Conquis par Catherine la Grande à la suite d'une guerre sanglante, ce peuple fut traité avec une férocité que ne justifiaient ni ses antécédents, ni les prétendus dangers qu'il pouvait faire courir à ses voisins russes en cas de soulèvement. Des villages entiers furent détruits, des populations exterminées, et pour repeupler ce désert créé par la barbarie humaine, il fallut appeler des colons de toute nation. C'est ainsi qu'on cantonna des Allemands en quatre endroits, au pied de la montagne et près Simféropol; des Hellènes émigrés de Turquie peuplèrent Balaklava; des Russes (ce sont eux qui ont le moins prospéré) s'établirent autour de Sévastopol et de Simféropol; enfin des Arméniens fondèrent les deux petites localités d'Armianski, l'une près Eski-Krim, l'autre dans l'isthme. Tout cela forme un ensemble de 320 000 âmes environ. Les Grecs ne dépassent guère 2 000; les Russes, presque tous enfermés dans les villes, 14 000 à peu près; les Arméniens sont peu nombreux. Les Allemands datent du règne d'Alexandre : ils occupent de beaux villages dont les noms rappellent presque tous la même patrie (Zurichthal, Heilbronn, Rosenthal, etc.); leur nombre était, il y a vingt ans, de 10 884, dont la moitié à peu près venait de la Prusse proprement dite. Tout le reste est Tartare.

L'état social de ce dernier peuple est, sans exagération, aussi avancé que celui d'une grande partie de l'Europe; plus que celui de la Russie, à coup sûr, car s'ils ont une féodalité, ils n'ont pas le servage. La noblesse possède les terres et salarie les bras qu'elle emploie à la culture; elle fuit généralement les villes, qui sont peuplées de marchands et de fabricants. Les paysans se groupent dans des villages, sous la direction d'un *mursah*, sorte de staroste, comme disent les Russes, ou de maire, dirions-nous; il est nommé par eux. Ils appartiennent, bien entendu, à l'islamisme, et ce culte a un séminaire à Simféropol.

Au point de vue administratif, la Crimée fait partie du vaste gouvernement de la Tauride, qui comprend, au delà de l'isthme, le pays de Nogaïs. Ce nom de Tauride est un caprice érudit de Catherine II, qui voulait rappeler, par des noms antiques, l'époque de la splendeur de la petite Scythie au temps des colonies grecques, des rois du Bosphore et de l'empire d'Orient. Elle y trouvait d'ailleurs l'avantage de battre en brèche, au moins sur les cartes, les souvenirs de la nationalité tartare. Ainsi le nom de Crimée *(Krim)* fit place à celui de *Tauride,* Ak-Tiar (village blanc) à *Sévastopol*, Ak-Mesched (mosquée blanche) à *Simféropol,* Caffa à *Théodosie,* Kosleveh à *Eupatoria;* on pourrait multiplier ces exemples.

Les voies de communication sont assez nombreuses en Crimée; mais pour la plupart elles sont mal entretenues. La première en importance est la route de Kherson à Sévastopol, par Pérékop, Simféropol, Batchi-Séraï; elle n'aboutit pas à Sévastopol même, mais au pied du fort du Nord, qui fait face à la ville. C'est la voie stratégique de la péninsule. De Simféropol, quelques autres routes divergent en tous sens : celle d'Aloutchta, par les montagnes; celle d'Eupatoria, au nord-ouest; celle de Kertch, au levant. Sur celle-ci s'embranche, à Krimtchki, la route de Sondâgh, par Eski-Krim. Nous ne tenons pas compte de quelques routes secondaires, qui n'existent guère que de nom, comme la route de Pérékop à Eupatoria, celle de Pérékop à Caffa, celle d'Eupatoria à Sévastopol par Touzla et Alma-Lamuk, devenue historique par la fameuse marche des armées alliées en septembre 1854.

L'œil humain est constitué de manière qu'une sensation lumineuse ne s'évanouit qu'un dixième de seconde après la disparition complète de la cause qui l'a produite.

Quand on ne sait de langue vivante que la sienne, on est trop de son pays; quand on ne sait que les langues vivantes, on est trop de son temps.

Mme DE CHARRIÈRE.

DES VILLES CHINOISES.

Les villes chinoises sont presque toutes construites sur le même plan; elles ont ordinairement la forme d'un quadrilatère et sont entourées de hautes murailles, flanquées de tours d'espace en espace; elles ont quelquefois de larges fossés secs ou remplis d'eau. Dans les livres qui parlent de la Chine, il est dit que les rues sont larges et alignées au cordeau; il n'en est pas moins vrai qu'elles sont étroites et tortueuses, surtout dans les provinces du midi. Nous avons bien rencontré çà et là quelques exceptions, mais elles sont très-rares. Les maisons des villes, comme celles des campagnes, sont basses et n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée. Les premières sont construites en briques ou en bois peint, et vernies à l'extérieur; elles sont recouvertes de tuiles grises. Les secondes sont en bois on en terre et ont des toits de chaume. Les constructions du nord sont toujours inférieures à celles du midi, surtout dans les villages. Dans les maisons des riches, il y a ordinairement plusieurs cours, l'une derrière l'autre; l'appartement des femmes et les jardins sont à l'extrémité. L'exposition du midi passe pour la plus favorable. Les fenêtres occupent tout un côté de l'appartement; elles présentent des dessins très-variés et sont garnies de talc, d'une espèce de coquilles transparentes, ou de papier blanc et colorié. Les bords des toits sont relevés en forme de gouttière, et les angles, terminés en arc, représentent des dragons ailés ou des animaux fabuleux. Les boutiques sont soutenues par des pilastres ornés d'inscriptions sur de grandes planches peintes et vernies; le mélange de toutes ces couleurs produit de loin un effet assez agréable.

La magnificence est généralement exclue des construc-

tions particulières; elle se fait quelquefois remarquer dans les édifices publics. A Pékin les hôtels des différents corps administratifs et les palais des princes sont élevés sur un soubassement et recouverts de tuiles vernissées. Les monuments les plus remarquables de la Chine sont les ponts, les tours et les pagodes. Les ponts sont très-multipliés, et nous en avons vu un grand nombre d'une beauté imposante; ils sont en pierre, formés d'arcs en plein ceintre, d'une solidité et d'une longueur remarquables.

On ne trouve pas, en Chine, des temples d'une grande antiquité. Ils ne sont pas d'assez forte construction pour résister aux injures du temps et des hommes. On les laisse tomber en ruine, puis l'on en élève de nouveaux. « Les Song, dit un proverbe chinois, faisaient des routes et des ponts; les Tang, des tours; les Ming, des pagodes. » Nous pouvons ajouter que les Tsing ne font rien, et ne cherchent pas même à conserver ce qui a été fait par les dynasties précédentes. Huc.

UN SPHINX.

Ce sphinx a été trouvé parmi les ruines qui couvrent le sol de l'île de Délos, et qui, pour la plupart, sont malheureusement méconnaissables. Délos, où la fable plaçait la naissance de Diane et d'Apollon, consacrée par le culte universel de la Grèce, possédait un grand nombre de monuments : il n'en reste aujourd'hui que des débris, dont il est impossible de déterminer avec exactitude la forme et la destination. Ces précieux marbres ont servi pendant longtemps de carrières exploitées par les fabricants de chaux.



Sphinx en marbre, trouvé dans l'île de Délos (1).

Quelques morceaux échappés à la destruction ont été transportés au Musée d'Égine. Un des plus remarquables est cette statue. Il est facile de voir qu'elle n'est qu'ébauchée; le masque seul est dans un état plus avancé; le reste du corps, vigoureusement dessiné dans le bloc à peine dégrossi en quelques parties, serait sans doute pour nos sculpteurs un utile sujet d'étude, s'ils pouvaient examiner de près par quels degrés les artistes de l'antiquité amenaient une ébauche à la perfection délicate des détails, en conservant dans l'œuvre achevée tant de largeur et de simplicité. Bien qu'il fût nécessaire, pour une pareille démonstration, de voir et presque de toucher le marbre lui-même, on peut encore admirer dans ce dessin ce grand caractère et cette sûreté de travail qui donnent à une première indication la beauté de l'art accompli.

Toute cette figure exprime avec énergie le contraste des formes que la tradition attribuait aux sphinx; mais ce n'est pas en unissant simplement le buste d'une femme et le corps d'un lion : l'heureux choix des mouvements et l'habileté du modelé font sentir dans toutes les parties cette opposition de deux natures et réussissent à la rendre harmonieuse. Ces muscles énormes, ces ongles du lion accroupi, cette posture sauvage, si naturelle et si vivante, ne montrent que la force et la férocité, tandis que l'attitude de la tête et du cou, la chevelure nouée sur le sommet du front, et dans cette griffe monstrueuse les longues boucles flottantes, l'expression du visage, enfin toute la partie humaine de ce corps, respire la grâce et le calme, caractères plus ordinaires de la statuaire antique.

Il ne faut pas chercher sans doute une interprétation de cette figure dans le culte des divinités particulièrement honorées à Délos. Aucun mythe, aucune tradition, ne rattachaient le sphinx à la religion de Diane ou d'Apollon, et nous pouvons ajouter qu'il n'était pas chez les Grecs, comme en Égypte, où il a pris naissance, l'attribut propre ou le symbole d'aucune divinité. Les prêtres de ce dernier pays, dans leur écriture figurée et dans leurs monuments, avaient fait de cette figure humaine unie au corps d'un lion la personnification de la Minerve égyptienne, l'image de la force s'alliant à la sagesse, de l'intelligence et de la puissance divines se manifestant à la fois dans la création. Les Grecs adoptèrent cette allégorie. Elle fut, chez eux, le symbole de la sagesse suprême qui se révèle seulement à ceux qui savent pénétrer ses secrets. La science des premiers âges s'exprimait en sentences concises et enveloppait, sous la forme de véritables énigmes impénétrables au vulgaire, les idées les plus élevées et les plus précieuses découvertes. L'obscurité même de ces leçons les rendait plus durables pour ceux qui savaient les entendre, et faisait sur les esprits une impression plus profonde que la vérité qui leur eût été présentée sans voiles. Ainsi nous voyons dans les fables ou dans les monuments de la Grèce les sphinx, gardiens de quelque mystère, redoutables à ceux qui osent s'en approcher sans initiation. Puis la poésie et les arts s'emparèrent des mythes où cette figure était mêlée, et cherchèrent moins à conserver le sens religieux et le caractère auguste du symbole primitif qu'à plaire aux yeux et à amuser l'imagination, jusqu'à ce qu'enfin le donneur d'énigmes ne fût plus qu'un jeu d'esprit, et la figure du lion à tête humaine qu'un motif d'ornement.

Nous conjecturons que la statue dont nous donnons le dessin appartient à une époque où l'antique tradition n'était pas encore perdue. Cette figure isolée n'était pas une décoration monumentale; elle devait avoir par elle-même sa signification et son importance. Sans doute elle fermait l'entrée d'un sanctuaire où étaient admis les seuls initiés. Le vase sur lequel s'appuie le sphinx, et qui était souvent une allusion aux mystères, confirmerait cette interprétation. Il est difficile de ne pas reconnaître cependant que l'art tout individuel qui a si librement composé cette figure marque une époque très-éloignée déjà de la roideur consacrée des premiers siècles.

(1) Expédition de Morée.

CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS.

Voy. t. XXII, p. 337.



Porte d'entrée du Conservatoire des arts et métiers; architecte, M. Léon Vaudoyer. — Dessin d'Espérandieu.

L'espace occupé par le Conservatoire des arts et métiers était devenu insuffisant, surtout par suite des empiétements du marché Saint-Martin et de la mairie du sixième arrondissement. En 1839, M. Léon Vaudoyer, nommé architecte du Conservatoire, étudia le terrain qu'on avait mis à sa disposition pour donner à l'édifice tous les développements que comportait sa destination. La tâche était difficile : sans qu'il fût possible de modifier les débris précieux des siècles passés, épars sans ordre et sans symétrie dans les cours et les jardins de l'ancien prieuré, il fallait coordonner les plans de manière à donner à l'édifice un caractère monumental, en même temps qu'il était indispensable d'en approprier les divisions pour le double service de la conservation des modèles et de la distribution des cours. Trois constructions importantes exigeaient surtout l'attention de l'architecte, et méritaient, par leur caractère historique, de figurer dans les nouveaux plans. C'étaient : l'église du prieuré, qui remonte au onzième siècle ; le réfectoire du cloître, l'un des plus jolis spécimens

de l'art gothique; et enfin le portique et l'escalier du cloître achevé, en 1786, par Antoine, architecte de la Monnaie. Cette dernière partie des bâtiments, étant mieux en rapport que les précédentes avec le caractère de l'architecture moderne, fut choisie par M. Vaudoyer pour servir de centre à la disposition générale de son plan. C'est dans l'axe de ce grand escalier, d'un style extrêmement remarquable, que l'architecte a construit la façade et le portique du Conservatoire. Une vaste cour bordée de constructions neuves et en retour, à gauche, sur la rue Saint-Martin, est bornée à droite par l'ancien réfectoire converti en bibliothèque, et par un passage conduisant à la cour de l'église. La façade sur la rue se compose d'une galerie de la hauteur d'un rez-de-chaussée, surmontée de la grande porte d'entrée.

Cette porte, d'un caractère grandiose et monumental, a été conçue avec l'intention de donner, dès le premier coup d'œil, une grande idée de l'édifice dont elle est comme le frontispice. Elle a la forme d'un arc de triomphe avec une seule voûte. Au milieu du fronton, une belle tête de femme, dans un cartouche appuyé sur des arabesques, représente l'Industrie française, due, ainsi que les cariatides de la façade, au ciseau de M. Robert. Au-dessous de la frise on lit l'inscription suivante : CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET MÉTIERS. Les tympans de la voûte sont décorés, du côté de la rue, par des branches de chêne, et l'entablement est soutenu par deux cariatides en bas-relief, représentant l'Art et la Science, les deux grandes bases de l'enseignement industriel. Du côté de la cour, le fronton présente une tête de Mercure, symbole du Commerce, tandis que les cartouches des portes latérales offrent les symboles de l'Agriculture et de l'Industrie. La frise contient trois inscriptions qui rappellent les différentes phases historiques de l'édifice : 1° « L'an 1060, fondation et dotation de » l'abbaye royale de Saint-Martin des Champs par Henri Ier, » roi de France. » 2° « L'an 3 (1794), institution du Conser» vatoire des arts et métiers, par décret de la convention na» tionale, du 19 vendémiaire (10 octobre). » 3° « L'an 1798, » institution du Conservatoire dans les bâtiments de l'ancien » prieuré royal de Saint-Martin des Champs. » On a sculpté, en lettres d'or, entre trois guirlandes de fruits : AGRICULTURE — COMMERCE — INDUSTRIE. La voûte est fermée par une grille en fer ouvragé qui rappelle les plus beaux morceaux de serrurerie des deux derniers siècles.

L'aile neuve est destinée aux salles d'étude placées au rez-de-chaussée, et à la galerie des portefeuilles des brevets et dessins, au premier étage. On y arrive par un bel escalier élégamment, mais simplement décoré. La voûte de cet escalier contient quatre bas-reliefs consacrés aux Sciences, aux Arts, à l'Agriculture et à l'Industrie. Chacun de ces bas-reliefs est accompagné de médaillons dans lesquels sont inscrits les noms des savants et des artistes qui ont eu le plus d'influence sur les développements successifs de l'industrie française. On y lit ceux de Léonard Limousin et Keller, Delambre et Méchain, Oberkampf et Jacquart, Parmentier et Adam de Craponne.

On entre dans la galerie des modèles par le grand escalier, au fond de la cour.

Le réfectoire, charmante composition gothique attribuée à Pierre de Montereau, a été converti en bibliothèque. C'est dans la construction de cette partie du monument que M. Léon Vaudoyer a eu particulièrement l'occasion de faire preuve à la fois de goût et de science. Entièrement remise dans son état primitif, sans oublier les décorations polychromes du moyen âge, les dorures, les vitraux, les boiseries sculptées, le carrelage varié, les tuiles de la couverture en mosaïque et la serrurerie historiée, cette salle est d'un aspect saisissant. Cette restauration a nécessité un tour de force qui peut donner une idée des ressources de l'architecture moderne. Cinq des colonnettes, si sveltes et si pures, qui supportent seules les retombées des voûtes, avaient perdu leur aplomb; M. Vaudoyer les a fait démonter et replacer dans la verticale.

Afin de compléter l'ensemble de cette merveilleuse bibliothèque, qui ne contient pas moins de 15 000 volumes relatifs aux arts et aux sciences, on a chargé M. Gérome, peintre d'histoire, d'exécuter des peintures murales représentant l'Art et la Science, la Plastique, le Coloris, la Physique et la Chimie. Ces compositions ne manquent ni d'élégance ni de distinction.

L'église du prieuré était dans un déplorable état de délabrement. M. Vaudoyer a su consolider cette masse imposante tout en conservant intacte la belle abside du onzième siècle qui remonte à la fondation du monastère. C'est dans cette église restaurée qu'on installera les machines hydrauliques; elles fonctionneront, suivant les besoins de la démonstration, au moyen de réservoirs d'eau établis à cet effet dans la tour de l'église.

ÉTAT DE L'ÉGLISE DE FRANCE

ET DE SON REVENU A LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE (1).

L'Église romaine de France, autrement l'Église gallicane, est douée

De quatorze archevêchés ou primaties, qui sont : Lyon, Sens, Rouen, Auch, Arles, Tours, Bourges, Reims, Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Aix, Vienne et Paris;

Sous lesquels archevêchés est contenu le nombre de quatre-vingt-quinze évêchés garnis de six-vingt mille cures ou paroisses; et outre le nombre des paroisses, se trouvent quatorze cent cinquante-six abbayes, douze mille quatre cents prieurés, deux cent six commanderies de Malte;

Cent cinquante-deux mille chapelles ayant toutes chapelain, sans comprendre les abbayes des religieuses qui sont au nombre de cinq cent soixante et sept.

En outre, se trouvent sept cents couvents de Cordeliers, sans comprendre les Jacobins, Carmes, Augustins, Bonshommes, Célestins, Chartreux, Jésuites et autres pauvres religieux, desquels le nombre est de quatorze cent soixante et sept mille.

Lesquels ecclésiastiques tiennent ensemble et possèdent neuf mille places, châteaux et maisons, ayant haute, moyenne et basse justice.

Sont fournies lesdites places et châteaux de deux cent quarante-neuf mille métairies et dix-sept mille arpents de vigne qu'ils font en leurs mains ou baillent à ferme; en ceci non compris quatre mille arpents de vigne où ils prennent le quart.

Partant, il se trouvera que ladite Église a de revenu par an, en deniers comptants et clairs, la somme de quatre-vingt-douze millions d'écus;

Sans comprendre les réservations qu'ils font dans leurs baux à ferme, qui se montent à douze millions cinq cent mille écus.

Somme toute de ce qui est de revenu, tant en deniers clairs qu'en réservation, cent trois millions cinq cent mille écus par an.

LE POLYPE A VINAIGRE DE LA MER JAUNE.

Le *dzou-no-dzé*, ou polype à vinaigre (c'est le nom sous lequel l'animal est connu), est un être qui, à raison de sa bizarre propriété de fabriquer d'excellent vinaigre, mérite une mention particulière. Ce polype est un monstrueux assemblage de membranes charnues et gluantes, de tubes et

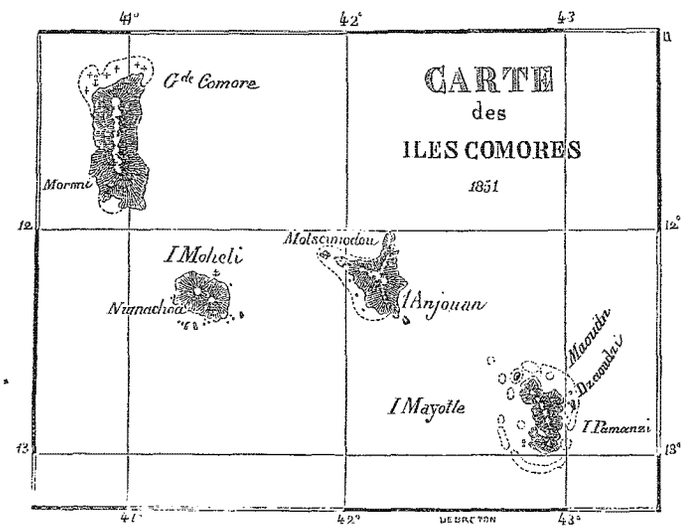
(1) Notice extraite d'un des registres du chapitre de Chartres.

d'une foule d'appendices informes qui lui donnent un aspect hideux et repoussant; on dirait une masse inerte et morte. Cependant, quand on le touche, il se contracte ou se dilate, et se donne des formes diverses. C'est un animal vivant, dont la structure et l'existence ne sont pas plus connues que celles des autres polypes. Le *dzou-no-dzé* a été découvert dans la mer Jaune, et les Chinois le pêchent sur les côtes du Leao-tong; mais on n'en prend qu'un petit nombre. Peut-être sont-ils plus abondants ailleurs, où l'on néglige de les prendre, faute de connaître leur propriété.

On place ce polype dans un grand vase rempli d'eau douce, à laquelle on ajoute quelques verres d'eau-de-vie. Après vingt ou trente jours, ce liquide se trouve transformé en excellent vinaigre, sans qu'il soit besoin de lui faire subir aucune manipulation, ni d'y ajouter le moindre ingrédient. Ce vinaigre est clair comme de l'eau de roche, d'une grande force et d'un goût très-agréable. Cette première transformation une fois terminée, la source est intarissable; car, à mesure qu'on en tire pour la consommation, on n'a qu'à ajouter une égale quantité d'eau pure, sans addition d'eau-de-vie.

Le *dzou-no-dzé,* comme les autres polypes, se multiplie facilement par bourgeons, c'est-à-dire qu'il suffit d'en détacher un membre, un appendice, qui végète, en quelque sorte, grossit en peu de temps et jouit également de la propriété de changer l'eau en vinaigre. Ces détails ne sont pas uniquement basés sur les renseignements que nous avons pu recueillir dans nos voyages. Nous avons possédé nous-même un de ces polypes; nous l'avons gardé pendant un an, faisant usage journellement du délicieux vinaigre qu'il nous distillait. Lors de notre départ pour le Thibet, nous le laissâmes en héritage aux chrétiens de notre mission de la vallée des Eaux-Noires (1).

ILES COMORES.



Les îles Comores sont situées entre les 11° 10′ et 13° lat. S. et les 41 et 43° long. E., dans la mer des Indes, au milieu du canal de Mozambique, entre Madagascar et le continent africain.

ANJOUAN.

Les montagnes de l'île d'Anjouan, située à 95 lieues de Madagascar, sont peu élevées, et ses coteaux fertiles sont arrosés par un grand nombre de petites rivières, qui abondent en bons poissons et en anguilles d'une grosseur extraordinaire. Le sol produit presque sans culture toutes les plantes et tous les arbres fruitiers de l'Inde; on assure qu'il serait facile aussi d'y introduire ceux d'Europe. On y trouve des mangues délicieuses, des mangoustans, des pamplemousses, des grenades, des oranges, des ananas d'un goût exquis. Les cocotiers qui couvrent toutes les montagnes de l'île donnent des fruits plus gros et d'une eau meilleure que ceux de l'Afrique et des îles voisines.

Anjouan est habitée par une colonie d'Arabes sectateurs d'Ali. La tradition rapporte qu'un prince de l'Yémen, après avoir soutenu plusieurs guerres, fut à la fin vaincu et réduit à prendre la fuite, accompagné de sa famille et d'une partie de ses sujets; une tempête assaillit ses vaisseaux, dont trois seulement résistèrent. Le chef s'établit à Anjouan avec sa famille; ses sujets, dans les autres îles du groupe, à Mayotte, Mohéli et Comore, qui ont reconnu pendant longtemps la supériorité d'Anjouan.

On compte à Anjouan trois villes dont les maisons sont bâties en pierres : l'une, Domoni, se trouve dans l'est, c'est la capitale; la deuxième, moins grande, est à 4 kilomètres environ à l'ouest; la troisième, Moutsa-Moudu, est à plus de 12 kilomètres dans le nord; toutes les trois sont situées près du rivage. Domoni est défendue par un mur d'enceinte et par une forteresse entourée d'un fossé plein d'eau; on voit en batterie, sur les murs épais de ce bâtiment carré, des canons de gros calibre et deux pièces de campagne donnés aux Anjouanais par le premier consul Bonaparte, qui fit déporter dans cette île le général Rossignol et d'autres personnes accusées de conspiration. La mort ne tarda pas à mettre fin à la captivité de ces malheureux.

Les maisons de Domoni sont hautes, les murs solides, les rues étroites et sombres. La ville est divisée en quatre arrondissements, qui ont chacun une mosquée.

Le palais du sultan, dont l'intérieur n'est pas dénué d'élégance, a la forme d'une poupe de vaisseau. Le commandant Romain Desfossés, aujourd'hui vice-amiral, qui passa trois années dans les parages de Madagascar pour protéger notre commerce, aborda à Anjouan le 16 décembre 1846, sur la *Belle-Poule,* remorquée par le *Crocodile.*

C'est à cette époque qu'eut lieu, entre le commandant français et Sélim, sultan d'Anjouan, le *kabar,* ou entrevue solennelle, que reproduit notre gravure (p. 101). Le représentant de la France rencontra de vives préventions contre nous chez le sultan, gagné d'ailleurs par les Anglais et l'iman de Mascate. Jadis les Français avaient toujours été bien accueillis à Anjouan, lorsqu'en 1829, un officier de notre marine ayant été chargé par le gouverneur de Bourbon de faire une enquête sur la conduite du sultan envers un de nos bâtiments, la ville de Domoni fut canonnée par suite d'un malentendu déplorable : telle était la cause du froid accueil que le sultan fit d'abord au commandant Romain Desfossés; mais, après une heure de conversation, une entente cordiale commença à s'établir entre toute la cour et nos officiers de marine. Peut-être aussi Sélim comprenait-il que l'appui des Français pouvait lui être utile : il avait en effet, dans un autre chef, Seid-Hamza, qui aspirait à le détrôner, un rival redoutable dont le nombre des partisans allait tous les jours croissant. De son côté, au contraire, la désaffection augmentait; il devenait de moins en moins populaire, non qu'il eût donné lieu personnellement à la haine, mais à cause des exactions de son ministre Bakkari. D'un caractère faible et timide, il se laissait complétement dominer par son ministre.

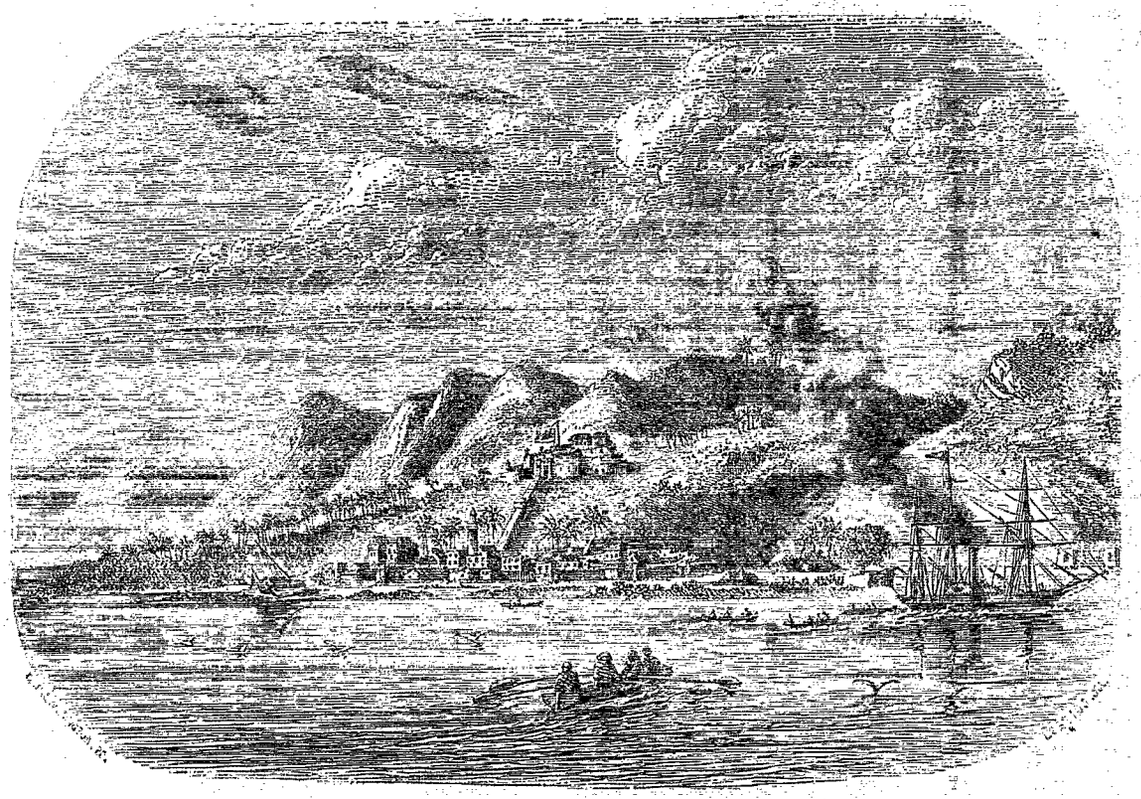
(1) Huc, *l'Empire chinois.*

Il est à regretter que M. le vice-amiral Romain Desfossés n'ait publié aucun récit sur son séjour dans l'île d'Anjouan, en dehors de ses rapports officiels. Heureusement nous trouvons quelques détails intéressants dans la relation d'un autre de nos compatriotes, M. Leguével de Lacombe (1). Voici comment ce voyageur décrit l'intérieur de la maison d'un prince anjouanais :

« Ali, oncle du sultan, m'invita à une fête qu'il donnait aux principaux habitants de l'île. Il me fit voir toutes les chambres de son palais, dans lesquelles je remarquai plus de trente lits couverts de riches étoffes de Perse et de Chine à brocards d'or; le plus beau de ces lits était dans la salle du festin; on y avait étalé les brillants habits du prince, qui presque tous étaient rouges ou verts, et brodés en or et en argent. Ses sabres, ses poignards à fourreau et à poignée d'argent, étaient incrustés d'or et de pierres précieuses. Un Coran manuscrit, couvert d'une belle reliure et fermé par des agrafes d'or, était déposé au milieu du lit, sur un coussin de soie à franges d'or.

» Autour d'une large table couverte de plats, d'assiettes et de cuillers d'or, étaient rangés plusieurs sofas sur lesquels les convives se placèrent, les jambes croisées.

» Avant le repas, on nous apporta de l'eau de rose pour nous laver les mains, ce qu'on réitéra à chaque service, précaution nécessaire pour les Anjouanais qui ne se servent pas de fourchettes. Les convives faisaient avec les doigts des boulettes de riz et de viande, et les trempaient dans des sauces pleines de piments et d'aromates.



Anjouan. — Vue de Moutsa-Moudu. — Dessin de L. Lebreton.

» A la fin du repas, des négresses, dont les oreilles, le cou et les bras étaient ornés de plaques d'or et de brillants, s'approchèrent des convives et leur parfumèrent la barbe avec un encensoir; chacun se frotta alors le menton comme s'il se fût lavé dans la vapeur odorante. »

Le costume des frères du sultan se composait d'une longue robe de mousseline blanche, d'une écharpe de soie à raies rouges et bleues qui leur couvrait les épaules, et d'un turban de cachemire. Leurs sandales de maroquin, à semelles larges et épaisses, étaient tenues par une courroie qui leur couvrait une partie de l'orteil; ils avaient les ongles des pieds et des mains teints en rouge, les sourcils et les cils en bleu foncé; leurs lèvres étaient rougies par la teinture du bétel et de l'arek, qu'ils mâchent continuellement.

La population d'Anjouan se compose non pas uniquement d'Arabes, mais aussi de Nègres et d'une race nommée *Souhéli*, qui provient de leur fusion.

(1) Auteur d'un *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, auquel nous devons d'utiles renseignements pour cet article.

Les Nègres sont esclaves et cultivent les terres; les Arabes, propriétaires du sol, consomment une partie des produits et échangent le reste contre les marchandises que leur apportent les indigènes de Zanzibar.

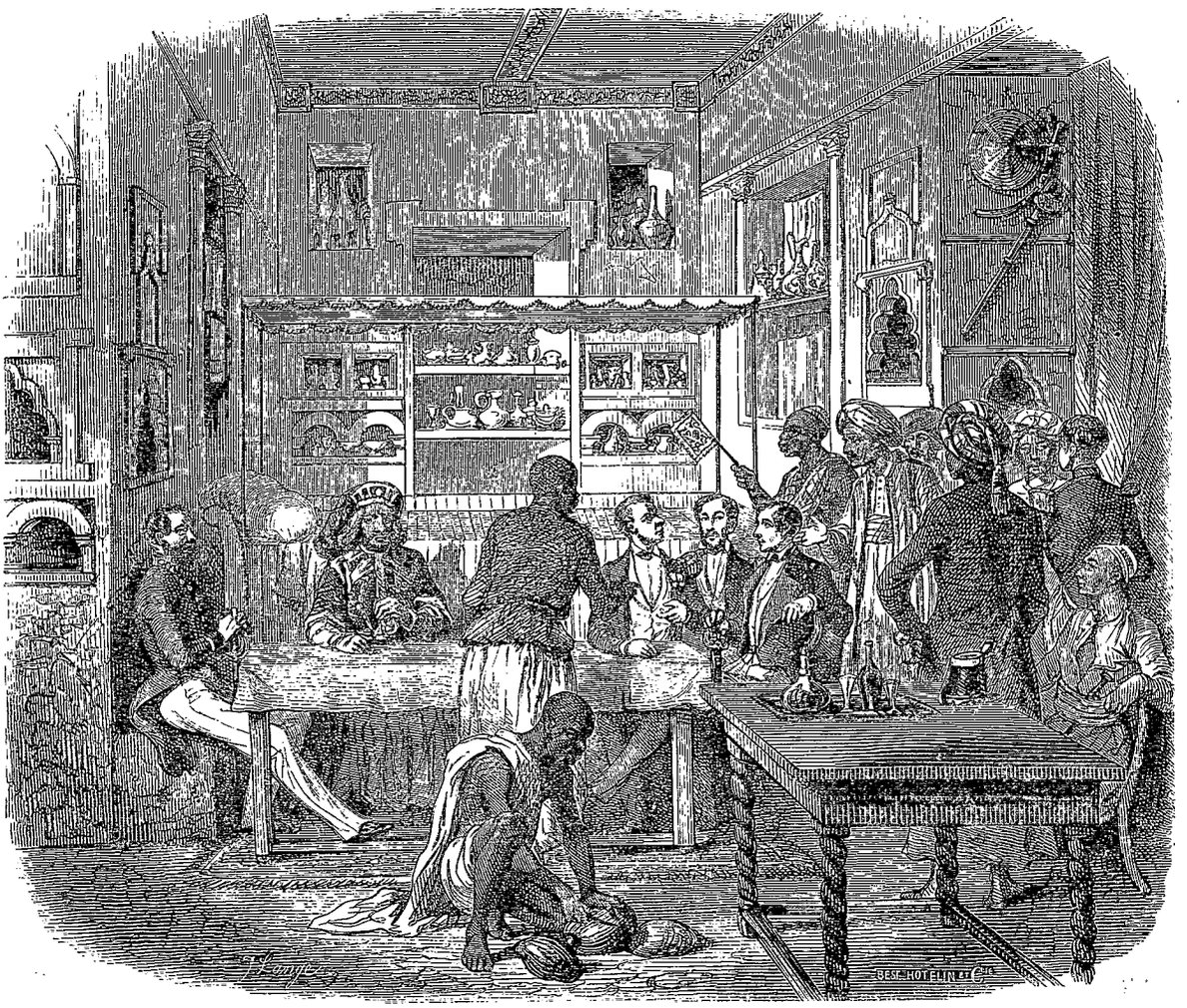
Les Anjouanais ont conservé longtemps le souvenir du général Linois, et de sa brave division, qui, montée sur *le Marengo*, relâcha à Anjouan dans la première année du siècle. La bonne humeur et la libéralité de nos marins, qui payaient largement les rafraîchissements qu'on leur offrait dans la ville, avaient fait sur eux une vive impression.

Dans la ville la plus rapprochée de la capitale, on voit une maison en ruines dont les pierres paraissent noircies par l'action du feu : c'est un monument de l'héroïsme des Anjouanaises. Des tribus ennemies de Madagascar s'étaient emparées de Domoni et ravageaient Anjouan. Pendant que les hommes se battaient, les femmes, réfugiées dans un fort, où elles se croyaient en sûreté, furent assiégées, et, voyant l'impossibilité de résister, elles mirent le feu aux poudres et furent ensevelies sous les ruines.

Les habitants d'Anjouan, où, du reste, le gibier est

rare, sont trop indolents pour aimer beaucoup la chasse. Cependant le goût prononcé qu'ils ont pour les parfums parvient à surmonter leur apathie, quand il s'agit de chasser la civette. Voici comment ils s'y prennent :

« Lorsque nous fûmes arrivés au milieu d'un petit bois de cocotiers et d'orangers dont le sol était couvert de lianes et de longues herbes, dit M. Leguével, mes compagnons attachèrent des poulets de distance en distance, et nous nous plaçâmes à une demi-portée de fusil, derrière les arbres les plus gros et les plus touffus. Nous n'attendîmes pas longtemps les civettes. Attirées par l'odeur et les cris des poulets, elles s'allongeaient et se traînaient comme des chats, afin de les mieux surprendre ; nous fîmes feu presque tous ensemble, et il en resta six sur la place.



Entrevue entre le commandant Desfossés et le sultan d'Anjouan, en 1846. — Dessin de Janet Lange, d'après un dessin fait à Anjouan par L. Lebreton.

La civette d'Anjouan a le corps, le museau, les oreilles, les pattes et la queue du furet ; mais sa couleur est différente ; sa robe, rayée comme celle de l'hyène, a le poil court et fin ; elle est moins grosse qu'un jeune renard. Quand les Anjouanais les prennent vivantes, ils font à la poche qui contient le musc une incision par laquelle ils retirent les grains de ce parfum au fur et à mesure qu'il se forme. *La suite à une autre livraison.*

UNE RENCONTRE,

OU LE DUEL AU TÉLESCOPE.

NOUVELLE.

Une conversation venait de s'engager depuis un moment entre deux hommes assis à peu de distance l'un de l'autre dans un café du boulevard des Italiens. Une exclamation poussée en lisant le journal avait été le prélude d'une discussion qui menaçait de dégénérer en querelle. Les têtes s'échauffaient, les voix s'enrouaient ; enfin l'un des deux interlocuteurs se leva brusquement, demanda à l'autre son nom, son adresse, et, jetant sa carte sur la table :

— Vous me rendrez raison, Monsieur, dit-il, et pas plus tard que demain.

Il sortit, remonta dans son tilbury, et disparut.

— Quoi? qu'y a-t-il? s'écrièrent les assistants groupés autour de celui qui était resté tranquillement assis.

— Il y a que ce monsieur me paraît être à la recherche de *sa raison*, que je n'ai pas trouvée, et que par conséquent je ne saurais lui rendre.

— Le connaissez-vous?

— Ma foi non ! je suis entré ici par hasard aujourd'hui pour déjeuner, et, par un hasard plus fatal encore, je me suis avisé de trouver que mon voisin déraisonnait en politique, et je le lui ai dit assez crûment.

— Voilà une méchante affaire. M. V... est une de nos meilleures lames, et au pistolet il est sûr de son coup.

— Mais je n'ai nulle envie de me battre avec lui.

— Vous ne pouvez vous en dispenser, reprit un homme à longue moustache, dont l'habit râpé, boutonné jusqu'au col, la cravate noire, la démarche roide, singeaient assez mal l'allure militaire : il s'est cru insulté ; il vous a provoqué en public, vous lui devez satisfaction.

— La satisfaction de me tuer roide, car je suis négociant et n'ai point appris à faire des armes; je n'ai jamais tiré qu'une canonnière de sureau.

— Il est fâcheux alors que vous ayez à faire face à un adversaire aussi redoutable que l'est M. V... Du reste, la fortune est capricieuse; il se peut que votre balle aille plus droit au but que la sienne. J'ai vu dans ce genre-là des choses surprenantes. L'important pour vous est de tirer le premier. Je suis assez au courant de ces sortes de rencontres, et si vous voulez m'accepter pour second, je suis votre homme.

— Je vous rends grâces, Monsieur, dit d'un ton froid le négociant. Je ne manque pas d'amis, Dieu merci, tous prêts à partager mon danger, s'il y en a.

— Vous ferez bien de vous mettre en mesure sans retard, répliqua l'homme aux moustaches; ou je me trompe fort, ou vous trouverez en rentrant chez vous un message de M. V...; il n'a pas l'habitude de traîner les affaires en longueur.

Fatigué d'être, bien malgré lui, le point de mire de tous les habitués du café, et impatient d'échapper aux commentaires et aux avis, le négociant paya son écot, et suivit, d'un pas leste et dégagé, la contre-allée du boulevard. En approchant de sa demeure, sa marche se ralentit, et sa physionomie devint pensive. Il y avait, en effet, lieu de réfléchir pour un homme qui, sorti gaiement de chez lui le matin, plein d'entrain et de rêves d'avenir, y revenait sous le coup d'une provocation brutale jetée en travers de sa route, et contre laquelle devait se briser tout le laborieux édifice de sa vie.

Quelqu'un l'attendait au salon, le concierge le lui dit; il n'en gravit que plus vite les trois étages. Il avait hâte d'en finir avec ce cauchemar. L'envoyé de M. V..., muni de pleins pouvoirs pour régler les préliminaires du duel, s'amadoua cependant jusqu'à consentir à porter des paroles de paix à son *honorable* ami. Le jeune négociant convenait qu'il avait été trop vif; chatouilleux sur tout ce qui touchait à l'honneur national, il avait pu mal interpréter les paroles de M. V..., et il en avait regret. — Non, cela ne pouvait suffire. Il fallait à M. V... des excuses en règle, au café même où avait eu lieu l'insulte, et en présence des mêmes personnes. Ces conditions impossibles équivalaient à un refus. Il fut donc arrêté que la rencontre aurait lieu le lendemain, et que l'on se battrait au pistolet. Seulement le négociant s'était réservé le choix du terrain et de l'heure. Il désigna huit heures du matin, et la butte Montmartre.

— Singulier lieu pour un pareil rendez-vous ! remarqua le plénipotentiaire. Vous voulez apparemment avoir tout Paris pour témoin du combat.

— Pas le moins du monde. Je vous garantis la solitude la plus absolue. Un de mes amis possède là une maison, j'en ai les clefs ; il est absent, nous nous battrons dans le jardin.

— Soit ! ce qui ne m'empêche pas d'affirmer que c'est contre toutes les règles. Et si la maison était fermée?

— Vous la trouverez ouverte; je vous y devancerai.

— A demain.

— A demain.

Et les deux hommes se séparèrent comme s'ils venaient de prendre jour pour une partie de plaisir.

On était en automne; les premiers rayons d'un soleil tardif, perçant le brouillard, éclairaient la butte Montmartre, lorsque M. V... et son second, laissant leur voiture au bas de la pente, gravirent lestement la colline, et arrivèrent en face d'une maison blanche, à volets verts, dont la porte à deux battants, largement ouverte, indiquait le lieu convenu. Le négociant les attendait au jardin. Il était accompagné d'un homme grave, vêtu de noir, dont l'allure n'avait rien de martial, et qui, empêtré dans ses mouvements, dissimulait mal un objet de forme étrange enfoui sous les plis de sa redingote.

— Je soupçonne quelque embûche, s'écria le second de M. V..., en marchant droit à l'homme noir, et je vous somme, Monsieur, de nous montrer sur l'heure l'arme que vous vous efforcez de cacher, et dont j'aperçois le canon sortant de votre poche. A en juger par la dimension, ce ne peut être qu'une carabine ou un pistolet d'arçon.

— Votre perspicacité est en défaut cette fois. Il n'y eut jamais d'instrument plus pacifique, et vous en pouvez juger.

Tout en parlant, l'homme noir tira de sa poche les trois tubes d'un télescope, les ajouta l'un à l'autre, et les présenta à M. V...

— Est-ce une nouvelle insulte? que signifie cette mauvaise plaisanterie? s'écria le bretteur.

— Rien n'est moins plaisant, Monsieur, je vous le jure, répliqua le négociant.

— C'est une manière de créer des longueurs afin d'en venir aux mains le plus tard possible, reprit le second.

Le jeune homme tira froidement sa montre : — Je ne vous dois ma vie qu'à huit heures précises, dit-il; il s'en faut de vingt-cinq minutes, qui m'appartiennent; et vous ne refuserez pas de satisfaire aux dernières fantaisies d'un condamné à mort. Ne l'essayez pas, croyez-moi, cela vous porterait malheur.

— Mais à quoi diable voulez-vous en venir?

— A la chose du monde la plus simple.

Pendant ce temps, le négociant ajustait le télescope sur son support, et le pointait vers la campagne. — Veuillez, je vous prie, regarder à travers cette longue-vue.

— Il est fou, grommela M. V..., mais je ne veux pas avoir ce refus sur la conscience. Et il appliqua son œil au verre de la lunette.

— Que voyez-vous ?

— Une femme debout sur un balcon.

— Est-elle seule?

— Non, elle tient un enfant dans ses bras et un autre la tire par sa robe. — Mais, encore une fois, quel rapport y a-t-il entre ce télescope, cette femme, ces marmots, et l'affaire qui nous amène ici?

— Un rapport très-direct et que vous ne pouvez manquer de saisir. Cette femme est ma femme, ces enfants sont mes enfants, leur existence repose sur la mienne : c'est mon travail et mes efforts de chaque jour qui les font vivre...

— Mais...

— Ne m'interrompez pas, Monsieur; vous parlerez après. Moi mort, ma femme et mes enfants restent à la merci de la charité publique, en laquelle j'ai peu de foi.

— Alors, vous refusez de vous battre?

— Je n'ai pas dit cela, je suis aussi disposé que vous à échanger les balles qui chargent ces pistolets. Seulement, il y a une formalité à remplir, qui vous semblera juste.

— Et quelle est-elle? demanda en ricanant le second, qui se croyait passé maître dans la science des préliminaires.

— C'est tout simplement d'assurer à ma femme, au cas où je serais tué dans ce duel, six mille francs de rente, reversibles sur la tête de mes enfants. J'en gagne plus du double : M. V... doit donc trouver la demande modeste. Il est riche, adroit, fort habile en escrime; il aime à exercer

ses talents; je m'y prête, mais je fais mes conditions, et je crois en avoir le droit.

M. V... était devenu rêveur.

—Quant au droit, Monsieur, je le conteste; puis, imaginez-vous qu'on vienne sur le terrain muni de papier timbré et en mesure de passer un acte par-devant notaire?

—Nous y avons pourvu, dit l'homme au télescope, tirant de sa poche une donation en règle. Il ne s'agit que d'apposer là votre signature. Monsieur et moi servirons de témoins.

—Quand je disais que c'était un infâme guet-apens! se récria le second.

— Pardon, Monsieur, reprit l'homme noir avec un imperturbable sang-froid; je suis légiste et peux vous apprendre que le code, d'accord avec le dictionnaire, définit le guet-apens une embûche dressée pour assassiner les gens. Or qui de nous ici a soif du sang de son prochain? qui, au nom d'un chimérique point d'honneur, impose à un homme laborieux, inoffensif, à un père de famille, la nécessité de tuer ou d'être tué? Nos conditions à nous n'ont rien que d'honorable. Si Monsieur veut prendre la peine de parcourir le papier que voici, il y verra qu'au cas où il succomberait, car il y a parfois de singuliers hasards, l'acte est nul; mais, par exemple, si les deux adversaires sont également blessés à mort (il faut prévoir toutes les chances), la donation est parfaitement valable.

—C'est-à-dire que je constituerais mes héritiers la femme et les enfants de Monsieur?

—Précisément; toujours au cas où vous entraîneriez Monsieur dans la fosse que vous auriez volontairement creusée sous vos pieds.

M. V... toussa, regarda son second, et dit enfin: —Abrégeons; je conclus de tout ceci que Monsieur recule, et ne veut pas se battre.

—Vous concluez mal, Monsieur; je suis plus prêt que vous, car je n'hésite pas, moi. J'ai dû assurer le sort d'une femme que j'aime, d'enfants que je ne voulais pas laisser orphelins sans ressource; mais, tranquille sur ce point, — car vous signerez, Monsieur, à votre choix, cet acte ou une déclaration nette et précise que j'ai satisfait aux plus strictes lois de l'honneur, — je vous rappellerai que nous sommes de dix minutes en retard et que je suis pressé.

M. V... se mordit les lèvres, et pirouetta sur le talon. — Je signerai, Messieurs.

— Laquelle des deux pièces? demanda malicieusement le jurisconsulte, en déployant les deux papiers et en présentant une plume et un encrier portatif à M. V..., qui apposa, non sans un pénible effort, son nom au bas de l'acte de donation. Les deux témoins ayant réglé les distances, on résolut de s'en remettre au sort pour décider qui tirerait le premier. Cet avantage échut à M. V...

—Vous le voyez, Monsieur, tout vous favorise, reprit l'homme de loi.

Les deux adversaires en présence, les seconds à leur poste, M. V... arma son pistolet et visa. Pour la première fois sa main trembla, son coup d'œil manqua de justesse: la balle, effleurant l'oreille du témoin pacifique, alla se loger dans le tronc d'un innocent poirier.

— En vérité, pensa le légiste, j'aurais sagement fait de stipuler quelques petites rentes pour mes descendants.

Le jeune négociant tira en l'air. L'affaire étant ainsi *heureusement* et honorablement terminée, l'acte fut déchiré. On échangea de part et d'autre de rapides saluts; M. V... et son second regagnèrent leur voiture, l'oreille basse, peu pressés de s'aller vanter au jockey-club de leur dernier exploit.

— Avouez, mon ami, que j'ai eu là une heureuse idée! dit en riant l'homme de loi au négociant: plût à Dieu que toutes les rencontres de ce genre se terminassent de même, et qu'il n'y eût plus désormais de duels qu'au télescope!

UNE COMPARAISON.

Le cours du temps et celui des fleuves est le même. Ils poursuivent également leur voyage sans le moindre repos. Aucune richesse ne peut acquérir le calme silencieux avec lequel ils s'enfuient, aucune prière ne peut parvenir à les arrêter. Lorsqu'ils passent, c'est d'une façon irrévocable, et au bout de leur course un large océan également les engouffre. Bien qu'en tout point ils se ressemblent, il est cependant une différence entre eux qui frappe le cœur pensif. Où les flots abondent, combien la terre est riante et combien elle se couronne de fleurs et de fruits variés! mais le temps, qui devrait enrichir l'esprit, chose plus noble, le temps, s'il est négligé, laisse après lui un horrible ravage.

WILLIAM COWPER.

ON N'EST JAMAIS TROP VIEUX POUR SE CORRIGER.

Je viens de recevoir le livre de l'abbé Nicole; je voudrais en faire un bouillon et l'avaler. Il est écrit pour bien du monde; mais je crois qu'il n'a eu véritablement que moi en vue. Ce qu'il dit de l'orgueil et de l'amour-propre, qui se trouve dans toutes les disputes et que l'on recouvre du beau nom de vérité, c'est une chose qui me ravit. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent: « Je suis trop vieux pour me corriger. » Je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire: « Je suis trop jeune. » La jeunesse est si aimable, qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps. Mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner et tâcher de regagner par les bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que je fais ces réflexions, et, par cette raison, *je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur et à mes sentiments;* voilà de quoi je suis pleine.

Mme DE SÉVIGNÉ.

LES PLUS BELLES ORGUES D'EUROPE.

Voy. les Orgues de Saint-Omer, p. 17.

Les principales orgues que l'on cite en Europe sont, savoir:

En Hollande, les grandes orgues de Harlem, de Rotterdam et d'Amsterdam.

En Suisse, les grandes orgues de Fribourg et de la cathédrale de Berne.

En Angleterre, les orgues de Birmingham et de la cathédrale d'York; les anciennes orgues du temple de l'abbaye de Westminster, et le nouvel orgue du *Royal Panopticon of science and art,* à Londres.

Les orgues de Saint-Paul à Francfort et de la cathédrale de Stuttgard; celles de Saint-Nicolas, de Saint-Michaël et de Sainte-Catherine à Hambourg.

Les orgues de l'abbaye de Weingarten (en Souabe).

Les orgues de la cathédrale de Halberstadt, de Weimar (en Saxe) et de Wismar (en Mecklenbourg). Ces deux dernières sont construites d'après les principes et sous la direction de M. G. Topfer, auteur d'un ouvrage sur l'art du facteur d'orgues.

Les grandes orgues de Sainte-Marie, à Lubeck.

Le nouvel orgue de Saint-Nicolas, à Berlin, construit par C.-A. Buchholz; les orgues de Saint-Pierre, dans la même ville; les grandes orgues de Siebenburgen (Cronstadt,

dans la Hongrie), et plusieurs grandes orgues à Stralsund, à Greisswald, à Stettin, exécutées par le même auteur.

Les grandes orgues de Prague, de Vienne, à Saint-Michaël (Autriche), de Dresde, à Notre-Dame et à l'église catholique (orgues de Silbermann).

Les grandes orgues de Merseburg (Saxe).

Les grandes orgues de Séville, de Saint-Antoine de Padoue, en Espagne.

En France, les orgues de la basilique de Saint-Denis; de la Madeleine, de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Eustache et de Saint-Sulpice, à Paris; et un grand nombre d'autres instruments semblables dans les diverses cathédrales de province.

Les orgues de Saint-Omer, restaurées par M. Aristide Cavaillé-Coll, dont nous avons représenté, p. 17, l'aspect extérieur, ne le cèdent point en puissance et en beauté à celles que nous venons de citer. Cinquante jeux complets, formant ensemble 68 rangées de tuyaux et un total de 3 294 tuyaux, sont mis en jeu par quatre claviers à mains et un clavier de pédales; 13 nouvelles pédales de combinaisons, à la portée des pieds de l'organiste, lui permettent de nuancer et de varier à son gré la puissance de l'orgue. L'orgue de la Madeleine, que la plupart de nos lecteurs ont admiré, ne comporte que 48 jeux et 2 882 tuyaux. La restauration de la partie instrumentale de l'orgue de Saint-Omer n'aura pas coûté moins de 75 000 francs. Le buffet, qui, en 1716, a été payé seulement 6 300 livres, ne serait point exécuté aujourd'hui pour un prix inférieur à 75 000 francs; on peut évaluer la valeur matérielle de ces orgues à 150 000 francs.

LA GRANDE-OURSE.

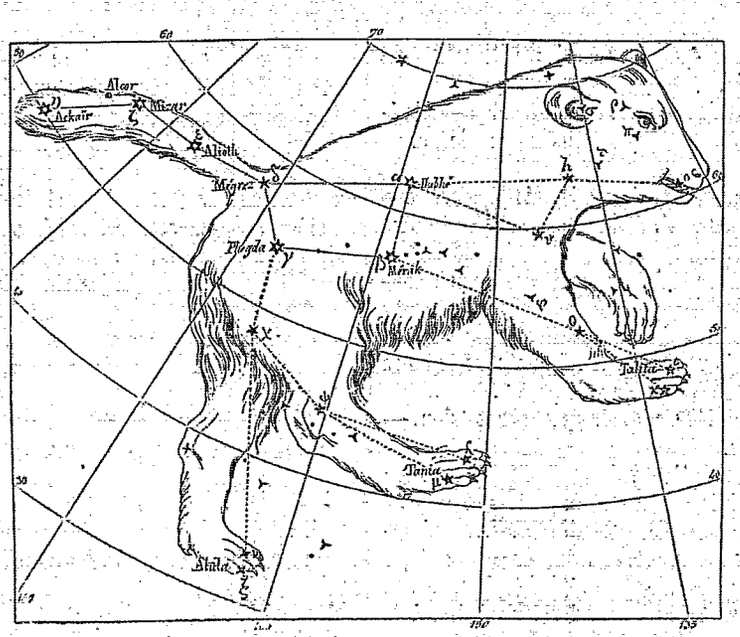
Les principales étoiles de la Grande-Ourse ont toutes le même éclat et sont disposées ainsi que le montre notre gravure.

Les étoiles α, β, γ, δ, sont dans le corps de la Grande-Ourse; les étoiles ε, ζ, η, dessinent la queue.

Dans la Grande-Ourse, α et β s'appellent les gardes. Presque toutes les étoiles de cette belle constellation ont reçu en outre chacune un nom particulier; ces noms, quoique peu en usage, sont cités et employés par quelques astronomes. Ce sont:

Pour α, *Dubhé;*
β, *Mérak;*
γ, *Phegda;*
δ, *Mégrez;*
Pour ε, *Alioth;*
ζ, *Mizar;*
η, *Achaïr* ou *Benetnasch.*

Les petites étoiles o, τ, h, υ, etc., placées à peu près en demi-cercle convexe par rapport au carré principal α, β, γ, δ, forment la tête de l'Ourse. Les étoiles des pattes se nomment: λ et μ, *Tania;* ν et ξ, *Alula;* ι, *Talita.*



Constellation de la Grande-Ourse (1).

Il y a lieu de citer aussi une petite étoile de cinquième à sixième grandeur, nommée *Alcor*, qui se trouve dans la queue de la Grande-Ourse, à 11′ 84″ de distance de Mizar, dont l'éclat paraît l'éclipser. Alexandre de Humboldt fait remarquer que les Arabes l'appelaient *Saidak*, c'est-à-dire l'épreuve, parce qu'ils s'en servaient pour éprouver la perte de la vue.

Ceux qui voient dans cet astérisme un chariot (le chariot de David) considèrent les étoiles α, β, γ, δ, comme représentant les quatre roues; les trois suivants, ε, ζ, η, figurent le timon.

Remarquons cependant que cette assimilation est bien défectueuse, car le timon est courbe et implanté dans le chariot en un point correspondant à l'une des roues.

La ligne $\beta\alpha$, prolongée du côté d'α, quelle que soit d'ailleurs la position de la constellation, passe près d'une étoile isolée de deuxième à troisième grandeur. Cette étoile est la Polaire actuelle.

Les Iroquois, dit Goguet, connaissaient la Grande-Ourse au moment de la découverte de l'Amérique; ils la désignaient par le terme *Okouari*, c'est-à-dire l'Ours.

(1) *Astronomie populaire*, par François Arago, publiée, d'après son ordre, sous la direction de M. S.-A. Barral. 1854, Paris, Gide et Baudry, éditeurs.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

ILES COMORES.

Voy. p. 99.

L'ILE MOHÉLI.



Cascade à Mohéli. — Dessin d'après nature par L. Lebreton.

Une petite mosquée blanche, située dans la direction du nord-est, et nommée Chapelle-Américaine, sert de marque aux navigateurs qui approchent de l'île Mohéli. C'est près de là que les bâtiments s'arrêtent; ils mouillent à peu de distance des récifs et des bancs de corail, sur un fond rocailleux, où malheureusement ils sont exposés aux vents du large. L'île est arrosée par plusieurs petites rivières qui fertilisent son sol et nourrissent un grand nombre de poissons, particulièrement des carpes, des gouramis et des anguilles d'une grosseur extraordinaire. Ces cours d'eau répandent de l'animation et de la fraîcheur dans le paysage : la riche végétation qui, en quelques endroits, ombrage leurs rives, offre d'agréables refuges contre les ardeurs du jour : la cascade que représente notre gravure peut donner au lecteur une idée de ces charmantes oasis.

On récolte à Mohéli du coton, du riz, des ignames, des patates sucrées, des mangues, des cocos et des ananas délicieux; beaucoup d'arbres et de plantes de l'Inde et d'Europe pourraient y être acclimatés facilement, mais les Arabes sont trop indolents pour se donner la peine de le tenter. Les pâturages sont magnifiques, et il y a tant de cabris et de moutons qu'on en donne quatre pour une piastre. Les bœufs, d'une espèce fort petite, ont la chair très-délicate; les plus beaux ne se vendent pas plus de cinq ou six piastres d'Espagne.

L'industrie est presque nulle à Mohéli; on y fabrique quelques toiles grossières qui restent quelquefois plusieurs mois sur des métiers défectueux; les orfévres et les forgerons ne manquent cependant pas d'adresse : les premiers font des poignées et des fourreaux de sabre que l'on paye soixante et même quatre-vingts piastres; les lames qu'ils trempent eux-mêmes sont supérieures à celles d'Europe.

On trouve sur les côtes de Mohéli un grand nombre de tortues carets : l'écaille que l'on en tire et l'huile de cocos sont à peu près les seuls articles de son commerce. Ces produits sont expédiés à Mozambique et à Quilimane.

La capitale de Mohéli est située à l'est de cette île, sur un large plateau de sable qui n'est pas à plus de deux milles du rivage; elle contient environ six cents maisons en pierre, en y comprenant celles des faubourgs. Ces maisons sont presque toutes surmontées de jolies terrasses où les Arabes jouissent de la fraîcheur pendant la nuit.

La ville, entourée de murailles assez hautes, est divisée en trois quartiers ou arrondissements, qui ont chacun une mosquée. Le palais des sultans est au centre, sur une grande place carrée, décorée d'une belle mosquée, d'une fontaine et de quelques mausolées remarquables. On entre dans ce palais par un beau portique et plusieurs portes ornées de bas-reliefs. Ses murailles, comme presque toutes celles des maisons de la ville, ont plus de deux pieds d'épaisseur.

La suite à une prochaine livraison.

GRENOBLE.

UN RESTAURANT POPULAIRE.

A la suite d'une excursion dans nos Alpes françaises, trop peu visitées par les touristes, qui auraient du moins le plaisir d'y rencontrer des sentiers étrangers à la foule, j'étais venu me reposer à Grenoble. J'y avais été accueilli par quelques amis avec cette riante cordialité que l'âpre préoccupation des affaires, *auri sacra fames*, rend de plus en plus rare, hélas! dans notre vieille Gaule. Assis à une table magnifiquement servie, comme je me récriais sur ce trop de splendeur : « Eh bien! me dit l'un de mes voisins, je vous retiens, et demain je vous ferai faire connaissance avec notre guinguette. — Soit, lui dis-je; vous savez que je vous suivrais partout les yeux fermés. » Je croyais à une plaisanterie; c'était une réalité. Le lendemain, nous allâmes effectivement dîner à la guinguette, et comme c'est un des dîners les plus intéressants que j'aie faits de ma vie, je veux le raconter.

Dans un des faubourgs de cette charmante capitale du Dauphiné, sur les bords de l'Isère, au pied des sublimes escarpements des Alpes qui encaissent la vallée, précédé d'une avant-cour bien plantée, avec des eaux jaillissantes au milieu des fleurs et une belle grille sur la rue, s'élève un édifice spacieux, sans luxe, mais de proportions dignes et élégantes : c'est l'établissement en faveur chez la population laborieuse de la ville; c'est là que presque tous les ouvriers viennent, matin et soir, prendre leurs repas; c'est le siége de l'association alimentaire, ou, comme le dit le peuple tout simplement, c'est *l'Alimentaire*.

Il y a quelques années, plusieurs honorables citoyens de la ville, le maire en tête, frappés des inconvénients de toute nature qu'entraîne pour la classe ouvrière la fréquentation de ces restaurants de bas étage, si voisins des cabarets, où les conditions d'existence d'une partie de ses membres la conduisent par malheur à prendre habituellement sa nourriture, conçurent l'idée d'une réforme. Il s'agissait à leurs yeux d'une œuvre de moralisation bien plus encore que d'assistance. Au lieu de ces scènes de tabagie, de disputes, de cris, de grossièreté, d'ivrognerie, de désordres de toute espèce dont l'ouvrier honnête et paisible est trop souvent forcé de se trouver le témoin dans ces lieux de réunion, il fallait viser à lui donner des leçons de modération, de convenance, de savoir-vivre. Subsidiairement, au lieu d'une nourriture mauvaise, malpropre, frelatée, il fallait lui apprendre à rechercher les aliments sains, sagement préparés, conformes à ceux qui se rencontrent sur les tables de la petite bourgeoisie, cette classe si digne, à tant d'égards, de fournir des modèles à celle qui vient immédiatement au-dessous d'elle. Enfin, pour couronner tant d'avantages, il fallait parvenir de plus à procurer aux habitués une économie sensible dans leurs dépenses de nourriture, et par là même à achalander l'établissement. C'est à quoi les fondateurs ont admirablement réussi. L'association alimentaire est une des institutions que Grenoble peut montrer avec le plus juste orgueil aux étrangers qui visitent ses murs; car il n'en existe pas où respirent des sentiments d'un caractère à la fois plus élevé et plus pratique.

Un des points de discipline intérieure qui m'a le plus frappé dans l'établissement, et auquel, malgré sa simplicité, on doit peut-être tout le succès, c'est que chacun se sert soi-même, ce qui évite les reproches ou les appels bruyants aux garçons de service; et de plus, toute la consommation se trouve payée d'avance, ce qui évite les comptes, les discussions et, en définitive, les inconvénients de ce fameux quart d'heure de l'hôte, si connu depuis longtemps par le proverbe. De là des habitudes tranquilles, paisibles, régulières, et la bienséance la plus parfaite.

A peine entrés dans la cour : « Choisissez, me dit mon guide, votre dîner; voici la carte du jour. » Contre la muraille était appliqué, en effet, un vaste tableau composé de compartiments mobiles, et offrant de loin, à tous les regards, la liste des mets préparés ce jour-là. Autant qu'il m'en souvient, il s'y trouvait deux sortes de potages, quatre sortes de viandes, autant de légumes, divers desserts. C'était assez pour répondre à tous les goûts, et d'ailleurs, d'un jour à l'autre, il est de règle qu'il y ait changement. Le choix fait, nous nous approchâmes d'un guichet protégé, comme à l'entrée des salles de spectacle, par une longue barrière destinée à obliger les files à se former sans encombrement, et, en échange de notre argent, nous reçûmes autant de petites médailles de cuivre, de couleurs ou de figures variées, que nous voulions de portions. Le lecteur voudra bien

excuser ces détails, qui, ainsi que je viens de le dire, me semblent tout le secret de l'établissement, et par conséquent il me suivra sans peine à un autre guichet, disposé de la même manière à l'autre extrémité de la cour, et donnant non plus sur la caisse, mais bien sur la cuisine. Là, devant une belle et grandiose cuisine, d'une propreté étincelante, et que contrôlent à l'aise tous les yeux, se fait l'échange des jetons contre les divers objets de consommation qu'ils représentent; et chacun, tenant à la main son plat ou ses deux plats, va prendre place dans une superbe salle à manger à plafond élevé, à fenêtres nombreuses, bien peinte, garnie d'une série de larges et grandes tables, et dans laquelle assez d'espace est réservé à la circulation pour qu'il y ait partout coudées franches. Quand on a fini un plat, on se lève, on retourne au guichet de la cuisine situé à l'extrémité de la salle, on en prend un autre, et l'on revient s'asseoir dans le même ordre. Quand le repas est achevé, on se lève, on s'en va, tout est dit : les garçons n'ont d'autre office que d'enlever les assiettes et de nettoyer incessamment les places devenues vides. Au moment où j'entrai, il y avait plusieurs centaines de personnes : aucun bruit, aucun désordre, partout des conversations à voix modérée, de la politesse, des prévenances, enfin un air de bonne compagnie. Du premier regard, il était aisé de s'en convaincre, car à côté des ouvriers étaient assis, sans aucune gêne, des étudiants, des commis marchands, même des ecclésiastiques. « A Paris, dis-je à mon ami, nos omnibus sont devenus des écoles pratiques de politesse pour la classe ouvrière; ici, j'en vois une bien plus efficace encore. »

La bourgeoisie de Grenoble ne s'est pas contentée d'avoir fondé cet établissement : elle fait plus; elle le surveille avec une sollicitude et un esprit de suite, sans lesquels il est vraisemblable qu'il ne tarderait pas à dégénérer et à tomber en décadence. Elle s'est montrée fidèle à cette devise protectrice de toute aristocratie : « Noblesse oblige. » Une centaine de commissaires choisis dans son sein se partagent le travail. Chaque jour trois d'entre eux sont de service : l'un préside au bureau de recette; les deux autres se promènent dans les salles, inspectant les cuisines, écoutant les plaintes, s'il y en a, faisant respecter l'ordre, enseignant à tous par leur seule présence qu'on n'est point là chez un traiteur banal, mais dans une maison de bonne tenue. Le règlement a institué divers moyens secondaires de discipline, tels que l'usage de salles à manger séparées pour les hommes qui dînent seuls et qui forment la grande majorité, et pour les femmes, les enfants et les familles; la réserve sur le vin, dont nul n'est autorisé à consommer plus de deux portions, soit un demi-litre; enfin la faculté d'exclusion; mais, autant qu'il m'a paru, rien n'égale l'effet de ces deux commissaires polis, empressés, dévoués, bien mis, faisant véritablement les honneurs de la maison.

Maintenant, après ces indispensables préliminaires, s'il m'est permis de parler de mon repas, je dirai que non-seulement j'ai dîné plus tranquillement, plus proprement que dans bien des restaurants de second ordre, mais que j'ai très-bien dîné; non sans doute, comme on doit s'y attendre, que l'on m'ait offert aucun chef-d'œuvre de haute gastronomie, mais rien ne m'a été servi qui ne se soit trouvé d'excellente qualité. Nous avons d'ailleurs un vieux mot qui suffit heureusement, sans plus de description, pour peindre au juste la chose : « Bonne cuisine bourgeoise. » Aussi faut-il ajouter que l'association a eu le bon goût de choisir pour cuisinier un homme sortant d'une grande maison et connaissant toutes les ressources de son art. Le tableau général des denrées qui viennent à tour de rôle figurer au tableau, et que l'on voulut bien mettre sous mes yeux, comprenait à peu près tout ce que nous sommes habitués à lire sur les cartes de restaurant : tous les légumes, tous les fruits, une vingtaine de viandes et objets divers de boucherie, même dindes et volailles. Le potage surtout fait envie; et comme il est facultatif de consommer au dehors tous les produits que fournit l'établissement, il s'en emporte considérablement. De tous côtés, à l'heure des repas, affluent des enfants qui, un petit panier au bras, viennent chercher au guichet cette base fondamentale et savoureuse du repas de la famille. « Convenez, me disait mon ami, que, dans chacun de ces ménages, y eût-il la poule au pot, on ne mangerait pas meilleure soupe. » *La fin à la prochaine livraison.*

Il n'y a pas grande différence entre un homme et un homme : la supériorité dépend de la manière dont on met à profit les leçons de la nécessité. THUCYDIDE.

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. BOSSUET.

LE SÉRAPÉUM DE MEMPHIS.

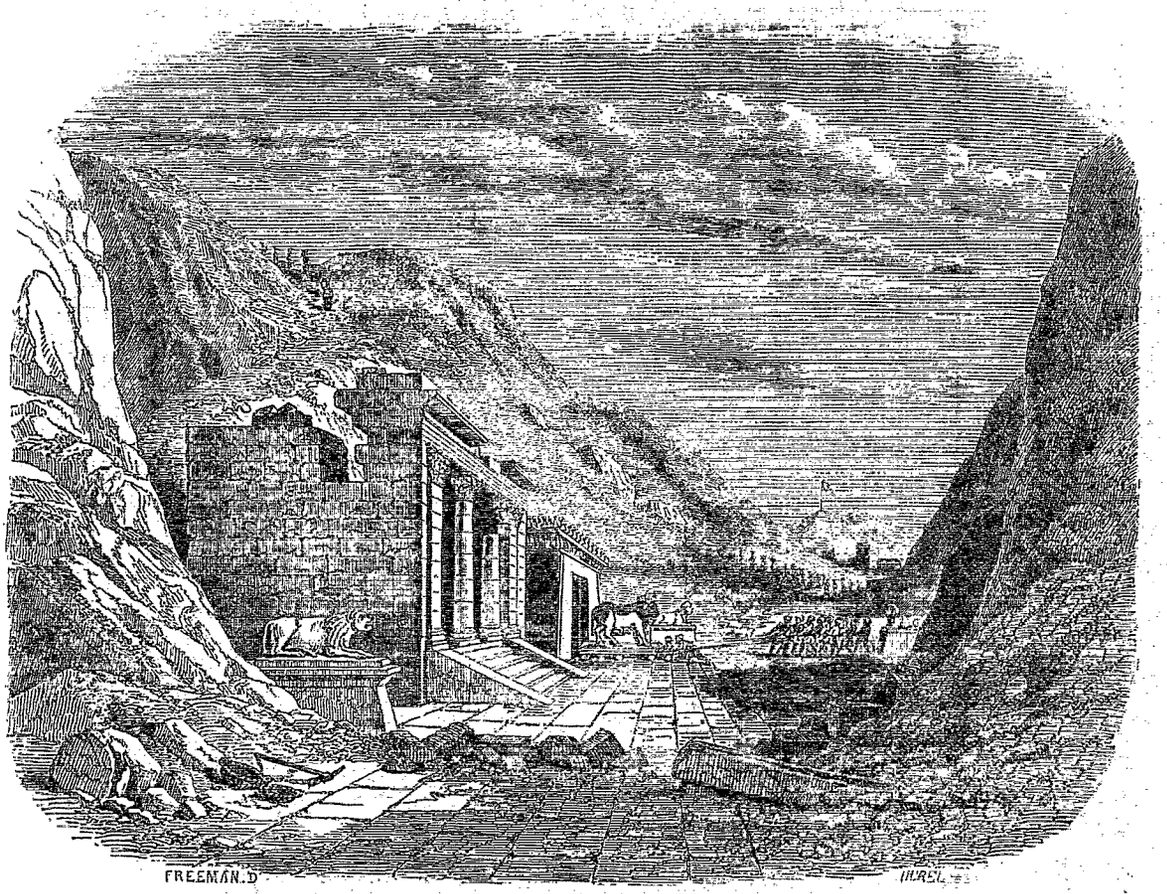
Le Sérapéum de Memphis s'élevait dans la nécropole de cette ville célèbre. On s'étonnerait à juste titre de voir un temple construit au milieu des tombeaux, si le témoignage des écrivains grecs, confirmé par les découvertes récentes de M. Mariette, ne nous apprenait que le Sérapéum n'était autre chose que le monument sépulcral du bœuf Apis. Le Sérapéum s'est donc retrouvé sous les sables qui l'ont caché à tous les yeux pendant tant de siècles, et on devait d'autant moins s'attendre à le rencontrer autre part que, par son assimilation à Osiris, le grand juge des morts, Apis devient lui-même un des dieux de l'enfer égyptien.

Le Sérapéum, que les fouilles poursuivies pendant quatre années par M. Mariette ont mis au jour, se composait de deux parties bien distinctes. L'une était le temple proprement dit. On y arrivait par une allée de cinq ou six cents sphinx, qui partait des faubourgs de Memphis, serpentait pendant près d'une lieue à travers les tombeaux de la nécropole, et aboutissait à cent mètres environ en avant du pylône principal. Entre les derniers sphinx et ce pylône étaient rangées, sur deux lignes parallèles, une trentaine de figures de style hellénique : les onze premières représentent des poëtes et des philosophes grecs; les autres, par un assemblage bizarre que le temple seul de Sérapis pouvait offrir, nous montrent les génies, sous la forme d'enfants, de diverses divinités grecques, génies placés, à la manière égyptienne, sur les animaux qui symbolisent ces mêmes divinités. Après le pylône se rencontraient les diverses chambres servant au culte et enfermées dans une enceinte commune.

La seconde partie est tout entière souterraine, et réservée au taureau adoré à Memphis. Pendant que ce taureau, sous son nom constant et unique d'Apis, recevait de son vivant, à Memphis même et près du temple de Vulcain, les hommages de ses adorateurs, il était vénéré, après sa mort et dans la nécropole de Memphis, sous le nom d'Osiris-Apis, Osorapis, dont, par une corruption facile à comprendre, les Grecs ont fait plus tard cette divinité que le monde connut sous le nom de Sérapis. Sérapis n'est donc, en définitive, qu'Apis mort, et le Sérapéum ne peut, par conséquent, être autre chose que la tombe d'Apis.

Cette tombe, souterraine comme nous l'avons dit, est creusée à même du roc vif et a son entrée dans le sanc-

tuaire du Sérapéum. Elle se compose de plusieurs longues galeries des deux côtés desquelles s'ouvrent environ quatre-vingts grandes chambres. Chaque chambre est voûtée, et au centre d'une trentaine d'entre elles on remarque de gigantesques monolithes de granit qui, sous les pharaons des dernières dynasties, ont servi de lieu de dépôt à la momie du bœuf sacré. Ces monolithes pèsent chacun un peu plus de soixante-dix mille kilogrammes, c'est-à-dire presque le tiers de l'obélisque de Louqsor. Ils sont, malgré la dureté proverbiale de la matière, d'un poli brillant à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Quelques-uns portent les légendes des rois qui les firent tailler, et ce n'est pas sans quelque surprise qu'au milieu de ces rois M. Mariette a reconnu celui-là même qu'il devait s'attendre le moins à y rencontrer, c'est-à-dire le farouche et despotique Cambyse, que ses conquêtes n'ont pas plus immortalisé que le traitement barbare que, selon les historiens grecs, il fit subir à Apis.



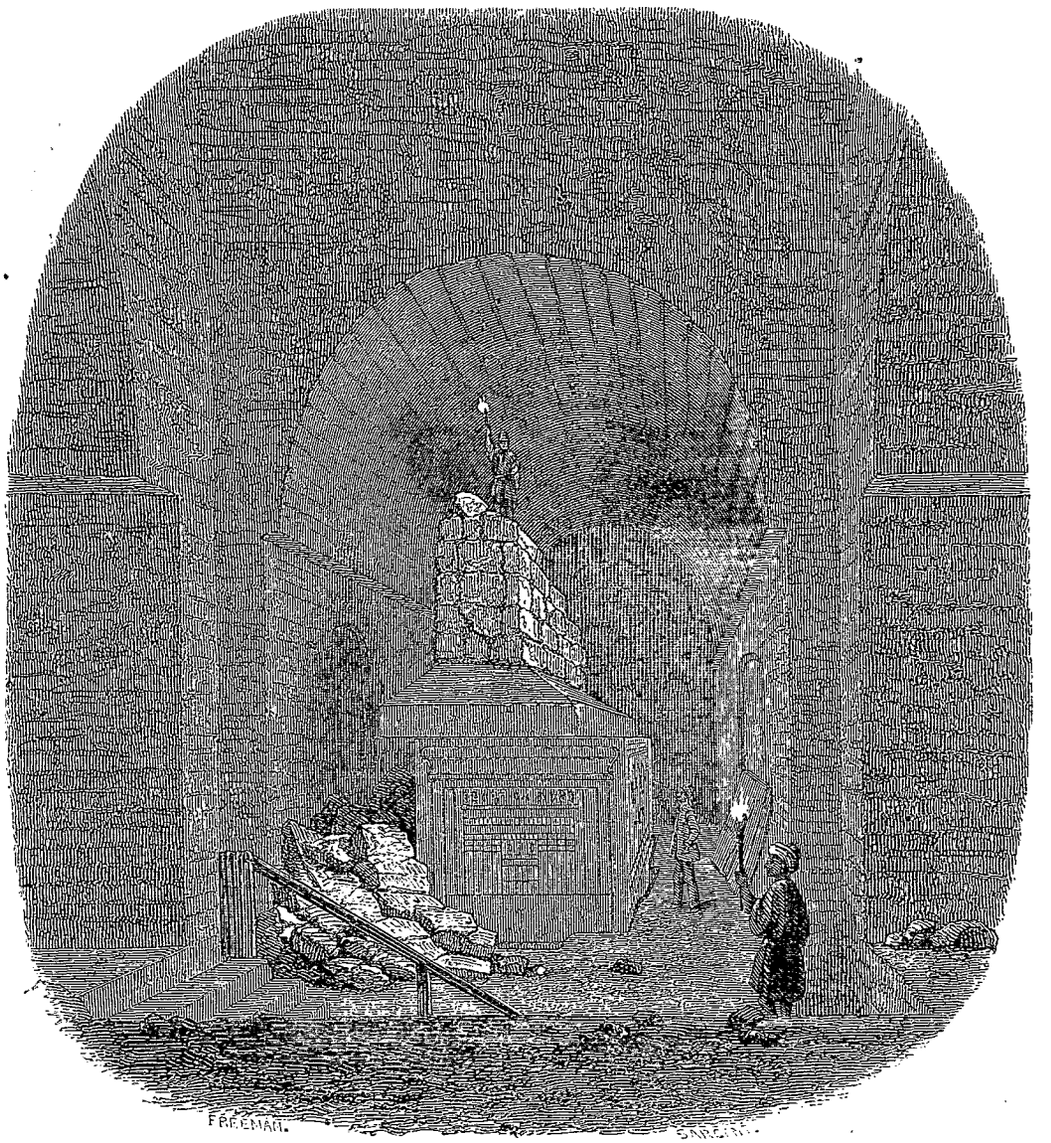
Le Sérapéum de Memphis. — Vue extérieure. — Dessin de Freeman, d'après M. Mariette.

Mais la recherche à laquelle M Mariette a le plus donné de soins est celle des stèles en écriture égyptienne dont presque toutes les parois de la tombe étaient tapissées. Elles sont de deux sortes. Les unes sont de simples proscynèmes. Un dévot à Apis, un voyageur qui, en passant, est venu adorer le dieu dans sa dernière demeure, a consacré par un petit monument votif le souvenir de sa visite pieuse. Quelquefois le proscynème n'offre que le nom du visiteur et celui de divers membres de sa famille; mais le plus souvent la formule s'allonge, et, quand bien même elle ne débute pas par l'énoncé précis d'une date historique empruntée au calendrier du temps, on est toujours sûr de rencontrer, chemin faisant, quelque donnée dont la mythologie et l'histoire peuvent également faire leur profit. En ce sens, les proscynèmes de la tombe d'Apis sont de véritables trésors, et offrent une mine toujours nouvelle de matériaux au sein de laquelle la science pourra longtemps puiser. Les autres stèles ont un caractère différent. Ce sont des monuments officiels, émanés du collége des prêtres de Memphis, et déposés par eux à côté des momies d'Apis au moment des funérailles. Ils contiennent, sous une formule religieuse, une courte notice nécrologique du taureau. Ils disent le jour de sa naissance, celui de son intronisation, celui de sa mort et de ses funérailles, ainsi que la durée de la vie de l'animal sacré. On conçoit sans peine de quel secours puissant ces épitaphes si précises seront un jour pour la chronologie et l'histoire de l'antique Égypte. Les stèles des deux salles sont au nombre d'environ quatre cents, et elles suffiraient, à elles seules, à placer le Musée du Louvre au premier rang des musées égyptiens de l'Europe, si les autres objets non moins nombreux de la collection de M. Mariette, tels que statues, bijoux, vases et figurines de toutes sortes, ne faisaient du Louvre un musée désormais hors ligne.

Notre premier dessin présente une vue des fouilles prise du sommet du pylône principal, au mois de mai 1852. Un naos égyptien y est à côté d'une chapelle grecque. Le taureau, que des Arabes tirent du sanctuaire où il avait été si longtemps adoré, est aujourd'hui au Louvre.

L'autre dessin est une vue de l'intérieur de la grande tombe d'Apis. Le sarcophage que l'on y voit représenté est celui que l'un des derniers Ptolémées fit tailler pour l'Apis mort sous son règne. Dans leur construction originale, les chambres n'étaient pas, comme elles paraissent ici, dépour-

vues d'ornements. La nature friable du rocher avait obligé les Égyptiens à recouvrir les voûtes et les parois de dalles que, selon l'habitude, ils avaient ornées de représentations figurées. M. Mariette a reconnu que ce vaste ensemble de



Le Sérapéum de Memphis. — Vue intérieure. — Dessin de M. Freeman, d'après M. Mariette.

chambres avait été dévasté et saccagé par les premiers chrétiens à la chute définitive du culte de Sérapis.

LE SERMENT DES PETITS HOMMES.

NOUVELLE (1).

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

VICTOR HUGO.

I. — LA NOURRICE PARASKA.

Dans une rue ordinairement tranquille de la petite ville de Podhaïtzy, en Gallicie, plusieurs femmes pleines d'empressement et de trouble couraient de porte en porte, se demandant l'une à l'autre et de quart d'heure en quart d'heure : « Avez-vous vu mon enfant? — Le vôtre est-il revenu? » Et, n'ayant rien à se répondre de consolant, depuis la veille au soir que durait cette enquête, recommençaient de courir, se croisant en tous sens, rapides comme des hirondelles qui rasent le sol par un temps d'orage.

La bonne Paraska, nourrice de Léonard qu'elle cherchait depuis l'aube, ayant marché cinq heures avec l'anxiété d'une nourrice idolâtre de son nourrisson, revenait inondée de sueur. Elle suspendit un moment sa course au bord de la Kropia, rivière agile qui traversait son chemin, et trempa dedans son mouchoir pour laver son visage; car il était brûlé par le soleil, et par les larmes qui l'empêchaient de percer de toute la longueur de ses yeux les haies, les steppes, les bois et les murailles.

Elle avait vu grandir et diminuer son ombre, suivant l'heure, tantôt devant et tantôt derrière elle, comme une personne aussi inquiète qu'elle-même, lui tenant étroite

(1) L'auteur de cette nouvelle est madame Desbordes-Valmore, dont nous regrettions le trop long silence. C'était bien heureusement par erreur que, sur la liste de nos collaborateurs dans la Table des vingt premières années, on avait marqué d'un signe funèbre ce nom si cher à tous ceux qui aiment la poésie et la vraie sensibilité.

compagnie, s'allongeant à perte de vue ou s'abaissant à croire qu'elle se mettait à genoux dans sa détresse de ne pas rencontrer Léonard.

Ombre et nourrice s'arrêtèrent vainement chez le faiseur de meules, qui laissait souvent Léonard tourner de petites meules à sa taille; vainement chez le potier, où l'enfant passait de longues heures à façonner de menus plats qu'il faisait cuire et durcir lui-même dans le grand four; vainement chez le poissonnier d'eau douce, dont les viviers attiraient Léonard, ami passionné des poissons et de leur élément qui brille; et enfin chez le charron et le tollier, qui tenaient Léonard dans des ravissements infinis devant les merveilles qu'il leur voyait créer pour le bonheur du monde. Tous ces goûts de Léonard, que la nourrice ne manquait pas d'observer, la faisaient songer en elle-même qu'un enfant qui veut apprendre tant de choses est un prodigieux enfant destiné peut-être à se faire roi. Mais en ce moment elle ne brûlait de l'atteindre que pour le traiter en nourrisson qui lui était encore subordonné.

Ayant ainsi roulé ses pas et son âme pour découvrir la trace de l'écolier errant, Paraska vit de loin le vieux Pater-Noster traînant sa jambe enveloppée d'une peau de chèvre, et s'aidant de sa béquille pour aller s'asseoir sous la grande figure de saint Christophe. Pater-Noster regarda curieusement Paraska et Paraska regarda Pater-Noster; mais, ayant cette fois tout autre chose en tête que de lui faire l'aumône, elle passa comme une flèche devant lui, se contentant de tirer une courte révérence à saint Christophe et de répondre au salut des cheveux blancs du pauvre qu'il inclinait devant elle : « Oui, oui! Dieu vous aide! » Puis tout à coup elle songea que le vieux Pater-Noster aimait Léonnard qui lui parlait et lui donnait souvent, et qu'il aurait pu le reconnaître partout s'il l'avait rencontré loin de sa maison. Elle revint donc vivement jusqu'à l'angle du carrefour où le mendiant faisait halte sur sa béquille. « Ami Pater-Noster, lui dit-elle, avez-vous vu mon panitch, mon Léonard? le plus jeune maître de notre maison où vous venez souvent, là-bas, sous les grands sureaux plantés devant?... Je cherche partout mon panitch; vous ne l'avez donc pas rencontré? » Pater-Noster répondit qu'il ne l'avait pas rencontré, et qu'il allait demander à Dieu sa recouvrance avec celle des trois autres enfants que cherchaient les trois autres mères.

Alors il entonna de toute la voix qui lui restait cette belle litanie qui semblait faite exprès pour la circonstance :

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi,
Miserere nobis!

Paraska, les joues couvertes de poussière, essuyant comme elle pouvait la trace des pleurs qui filtraient à travers, se remit à courir au milieu de cette litanie qui l'enivrait et d'un tourbillon de projets qui lui battaient le front comme des ailes.

« Qu'est-ce que je donnerais donc bien à saint Christophe pour qu'il fasse revenir mon Panitch? » se demandait-elle en se retournant de ci de là vers le saint colossal sculpté en saillie dans l'angle du carrefour. Les flots de bois découpés parmi lesquels il marchait plongé jusqu'aux genoux imitaient assez bien une rivière pour contenter la dévotion des femmes, tandis que le doux Christ porté sur les larges épaules du passeur de l'eau symbolisait pour elles tous les enfants en péril, au nom desquels montaient les prières de leurs parents.

Paraska, continuant à se demander ce qui pourrait toucher un si grand saint, délibéra de lui offrir son collier de corail à huit rangs, ce qu'elle avait de plus beau. Puis elle craignit qu'il n'aimât pas le corail parce que c'était un vestige de vanité de femme, et cette pensée la fit rougir pour sa jeunesse. Mais quoi! son doux panitch y avait tant de fois passé ses petites mains blanches du temps qu'elle l'allaitait. Seigneur! et il en cassait les fils avec une telle joie, le bel ange! « Il ne courait pas les champs dans ces jours ni dans ces nuits-là, saint Christophe, où je le tenais si bien contre moi! Mon Dieu, faites-moi donc inventer ce qu'aimerait saint Christophe pour sauver sur ses épaules mon panitch, comme il vous a sauvé, Seigneur! »

A mesure qu'elle approchait, une idée se levait dans son cœur, et c'était comme une petite lumière au milieu de ce cœur haletant. L'idée disait qu'elle allait peut-être retrouver au logis son jeune maître, tranquillement assis sous les grands sureaux parmi lesquels filtrait une source, et qu'il lui crierait tout à l'heure : « C'est moi, Paraska, viens! »

« Comme je vais lui en donner du : C'est moi, Paraska, viens! pensa-t-elle en agitant en l'air sa main avec courroux, tandis qu'il y avait sur ses lèvres le rire convulsif de la joie mêlée aux pleurs. Ah! ce n'est pas moi qui lui pardonnerai jamais. Sa mère, je ne dis pas; elle est si faible dans son adoration, à cause qu'il est blond comme Jésus, et qu'elle est sa mère enfin; moi je ne suis que sa nourrice, rien que sa nourrice, une pauvre servante; mais quoi! la vache noire donne aussi du lait blanc, et il va voir, il va voir! »

Et ses yeux brûlaient du grand amour que les femmes donnent avec leur lait, avec leurs soins, à l'enfant qui devient leur roi quand elles ont veillé, souffert et vieilli alentour de sa jeune existence.

II. — LA MAISON MATERNELLE.

Léonard n'était pas sous les grands sureaux, et la main irritée de Paraska s'abaissa toute molle et découragée. Ses lèvres sèches ne s'ouvrirent pas pour raconter que personne, ni les gens, ni les moutons, ni les chevaux, ni les maisons questionnées sur son passage, n'avaient pu lui donner aucun renseignement sur Léonard. Sa figure entière ne montra plus ni espoir, ni courroux, ni animation; elle parut comme couverte de cendre, et, s'asseyant exténuée de chaleur et d'abattement, elle ne put répondre aux regards ardents de la mère qui l'interrogeait rien que cette seule parole qui disait tout : « Me voilà! »

La mère aussi avait dit en rentrant : « Me voilà! sans lui! sans rien! » après avoir erré à travers mille passages connus et inconnus, où sa journée s'était écoulée dans le triste et tendre rêve de la fièvre des mères. On dit que c'est la reine des fièvres.

Pour lors, cette mère regardait le soleil rouge qui descendait au milieu des vapeurs de l'horizon; elle le regardait fixement comme pour le retenir au-dessus des montagnes et des hauts arbres lointains qu'il inondait de lumière. Ce départ, splendide et calme pour toute la nature, n'en disait pas moins adieu; et pour la mère de l'enfant absent, c'était le désespoir si l'enfant ne rentrait pas avant la nuit.

Les autres femmes étaient revenues effarées comme elle, une par une, sans les fuyards échappés tous quatre ensemble de l'école, dont ils n'avaient touché le seuil au matin de la veille que pour y prendre l'essor et la clef des champs, l'ayant choisi comme point de ralliement pour leur audacieuse équipée. Ils s'étaient envolés à l'heure où toutes les maisons affairées dans les soins domestiques ne voyaient ni n'entendaient les événements de la rue, à moins qu'ils ne fussent bruyants comme le son de la trompette. Qui donc aurait pu répondre plus tard à cette question des femmes et des pères, renouvelée cent fois depuis l'heure où l'on dîne par quatre familles qui ne dînaient pas : « Avez-vous vu mon enfant? N'auriez-vous pas vu passer nos enfants? » Le repas avait été dans tous ces ménages à l'état de rêve. On s'était regardé sans pouvoir manger.

Vers le soir aussi le père de Léonard, M. Sipaïlo, venait de rentrer, comme les autres pères, le front soucieux, les jambes lasses et l'esprit plus labouré de terreur qu'il ne voulait l'avouer à personne. Après avoir fumé sans goût et regardé sans voir la fumée de trois pipes consumées en pure perte, il eut un pourparler grave avec sa femme Franciska, qui ne pouvait plus lui cacher son épouvante, et il lui dit ces paroles en forme de conseil :

— Écoutez-moi bien, Franciska. Ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué dans Léonard une propension extraordinaire aux voyages ; il regarde toujours l'horizon, et jamais il ne consulte ses pieds pour y courir. Il faut assurément que Léonard soit un oiseau et qu'il ait oublié ses ailes quelque part. Voyez comme il s'en passe ! Eh bien ! si vous me croyez, sans châtiments, sans reproches, sans dureté, qui nous rendraient plus malheureux que lui, il faut le corriger, l'aider à se faire quelques racines qui l'attachent à la terre où nous sommes ; il faut qu'il ait peur de nous devenir étranger s'il s'absente ; qu'en dites-vous ? et c'est à force de caresses qu'il faut le punir.

— Je ne demande pas mieux, répondit Franciska sanglotante, et dont les bras s'ouvraient déjà pour le recevoir.

Enfin s'il revient, reprit le père, qui s'arrêta tout d'abord effrayé d'avoir osé dire : s'il revient... et que vous ne suiviez pas de point en point le conseil que la raison vous donne, je déclare que nous manquerons pour toujours l'occasion d'empêcher Léonard de jeter ainsi sa tête dans les nuages. Dieu vous envoie cette occasion plus triste et plus longue que toutes les autres, peut-être pour que vous ayez la force de la rendre profitable à notre enfant. Il ne faut donc point paraître que nous le reconnaissons quand il rentrera, voulez-vous ?

Mme Franciska parut atterrée. Ce ne fut qu'après un long moment de réflexions confuses qu'elle dit avec douceur :

— Ne craignez-vous pas que Léonard, quand il sera grand, ne se rappelle cette épreuve et ne s'en raille comme d'un jeu ?...

— Un jeu ! dit gravement le père ; il faudrait donc qu'il fût sans âme, et je n'en ai pas peur. Non : plus il deviendra grand, plus il comprendra qu'il a fallu l'aimer infiniment pour nous faire surmonter la tentation du châtiment qu'il avait mérité ; car nous aurons mis la réprimande à la portée de sa force et de son intelligence ; il n'a pas sept ans, le pauvre ! Plus tard il se rendra compte qu'une faute pareille rend un enfant méconnaissable aux yeux de sa famille ; et si cette famille désespérée n'a pas usé du droit de l'en punir autrement qu'en lui faisant accroire qu'il n'est pour lors devant ses yeux qu'un étranger, il pleurera de reconnaissance et du regret de l'avoir tant affligée. S'il ne sentait pas l'effort terrible qu'il nous coûte, il serait indigne de ce que nous souffrons pour lui... Vraiment nous souffrons beaucoup ! dit d'un cœur étouffé M. Sipaïlo en secouant la cendre de sa pipe. Qu'on lui fasse l'accueil doux et les secours abondants, la leçon sans aigreur et sans violence ; mais qu'il s'étonne, vous comprenez, et qu'il s'efforce de se faire reconnaître par l'amour pour reconquérir la source, un moment interrompue, de cet amour que nous n'avons, il faut bien l'avouer, que pour l'enfant qui vient de nos entrailles ; ne le pensez-vous pas, ma femme ?

La femme pleurait et dit oui de la tête ; puis elle se leva toute droite et toute prête à son devoir.

Cette pauvre femme, qui n'envisageait dans la promesse de son obéissance que la probabilité de revoir Léonard, et de ressaisir ainsi sa propre vie, consentit à tout ce que l'autorité d'un père ordonnait. Ce fut presque avec joie qu'elle se soumit à recevoir son fils comme un étranger ; c'était le racheter à un si haut prix !

— Oui, répéta-t-elle, pleine de résolution et de courage, oui, je ferai ce que vous me dites ; je le commanderai à Paraska ; oui, je le jure !

Le père s'en alla donc étendre et poursuivre sa fiévreuse recherche.

Ainsi, parmi le grand nombre d'infortunés qui remplissaient déjà la Pologne éternellement chère au monde entier, il y avait, à cette heure du soir que l'on raconte, une dame toute seule, appuyée contre la fenêtre de sa maison déserte, l'oreille tendue, tantôt à droite, tantôt à gauche, attendant debout avec les transes de l'âme, la voix ou l'apparition d'un enfant qui ne se montrait ni ne répondait au nom de Léonard.

C'est alors, et après l'entretien du père, que Paraska retrouvait sa maîtresse les yeux rouges et enflammés comme le soleil dont elle épiait la fuite rayon par rayon, et c'est en voyant revenir la nourrice aussi épuisée, aussi incertaine encore, que Mme Franciska s'assit devant elle en cachant son visage dans ses mains, où les couleurs du soleil et les larmes se confondirent longtemps.

Paraska ne trouva plus un mot dans tous ceux de sa connaissance pour interrompre le recueillement de sa maîtresse ; il était, à tant d'égards, conforme au sien !

— Sais-tu ce qui nous est ordonné par ton maître ? dit enfin la mère en relevant tout à coup la tête, et respirant de voir que le soleil n'était pas tout à fait disparu.

— Dites toujours, répondit Paraska, cherchant, comme sa maîtresse, un devoir, une colère, une lueur d'autre chose que le mal poignant qui traversait leurs deux cœurs.

— Vois-tu, nourrice, quand Léonard rentrera...

Paraska tendit les oreilles comme si les pas mêmes de Léonard eussent déjà retenti derrière elle.

— Eh bien, quoi ? demanda-t-elle avidement.

— Quand il va rentrer, continua la mère, s'enfonçant de plus en plus dans la persuasion qui lui berçait l'âme, tout en se rapprochant de Paraska pour unir son courage au sien et s'envelopper de la même conviction ; son père, qui est le maître enfin, ton maître et le mien, nourrice, ordonne que pour empêcher à tout jamais l'enfant de faire ce qu'il a fait, ce qui est affreux, Paraska...

— Affreux ! affreux ! répéta la nourrice, s'excitant à l'indignation. Je le dis, je le dirai tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines. Ah ! peut-on nous faire des peurs comme ça ! Et qu'est-ce qu'on ordonne contre le panitch ? demanda-t-elle en s'interrompant avec inquiétude.

— Qu'on lui fasse l'accueil doux et les secours abondants, qu'on le reçoive sans reproches, sans châtiment, sans dureté ; enfin, qu'on ne le punisse qu'à force de caresses, dit Franciska, répétant mot pour mot la leçon dont elle s'autorisait et qu'elle avait si bien retenue par cœur, tandis qu'à chaque parole, tous les traits de Paraska donnaient une adhésion entière à cet ordre, le plus facile à suivre qu'elle eût jamais reçu.

— Mais c'est à la condition que ni moi, ni toi, ni personne ici n'aura l'air de le reconnaître, ajouta la maîtresse, développant la leçon tout entière. Pour moi, je l'ai juré ; il faut que tu le jures toi-même.

Paraska réfléchit à sa manière, promptement, sainement, et, reprenant encore, une fois pour toutes, la colère avec l'espérance, elle recommença d'agiter, en la levant, sa main fustigeante. Elle en battit l'air avec un empressement qui surmonta sa fatigue. Ainsi mère et nourrice furent relevées l'une par l'autre, comme se tenant par une même fibre mystérieuse des mamelles et des entrailles.

— Il n'a plus qu'à venir à cette heure ! résuma Paraska, en se tenant ferme sur ses hanches robustes.

— Nous le recevrons avec toutes sortes d'honneurs, Paraska, comme si nous le prenions pour un jeune étranger, et dans toute l'étendue de l'hospitalité polonaise.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répliqua la Ruthénienne, dont le jugement s'éclairait par son émotion profonde, et charmée qu'elle était de punir en caressant. Qu'il vienne; il sera traité comme un petit Christ en voyage.

— Que tu m'entends bien, Paraska! et que tu serais riche, si je l'étais!

— Dieu béni! voilà son pain coupé sur la table, couverte encore de tout ce qu'il aime, de quoi le restaurer huit jours, quand il amènerait les trois brigands de grande route qui l'ont entraîné; car ils l'ont entraîné, soutint Paraska, puisqu'ils ont tous, l'un six mois, l'autre un an et l'autre quatorze mois de plus que lui. Léonard n'a pas l'air d'un chef de bande. Comment! lui qui n'aura sept ans qu'à la coupe des fèves.

— Oui, Paraska, le proverbe est véritable·

Fèves en fleurs,
Mères en pleurs.

— J'avais entendu dire :

Fèves en fleurs,
Nourrices en pleurs,

objecta la nourrice, arrangeant le proverbe suivant le besoin de son cœur. Et elle continuait de parler comme au hasard, en replaçant tous les mets bousculés dans l'agitation d'une attente qui avait empêché la famille de se nourrir.

Soudain, croyant entendre une marche précipitée devant la maison, elles s'écrièrent en même temps : « Mon Dieu! » Puis elles restèrent pâles comme la nappe, sans ajouter : Ce n'est personne!

C'étaient les sureaux entremêlant leurs têtes sous la brise rafraîchie du soir.

La suite à la prochaine livraison.

LA MÈRE DOLLY.



La Mère Dolly.

Parternoster-Row est une rue de Londres où l'on vend plus de livres que n'en produit Paris tout entier; parallèlement, à quelques pas, est une rue redoutée de tous ceux que l'ignorance ou la misère entraînent au crime, celle où l'on voit la prison de Newgate, chef-d'œuvre d'architecture, dont les murs massifs, nus et sombres, inspirent aux passants la tristesse et l'effroi.

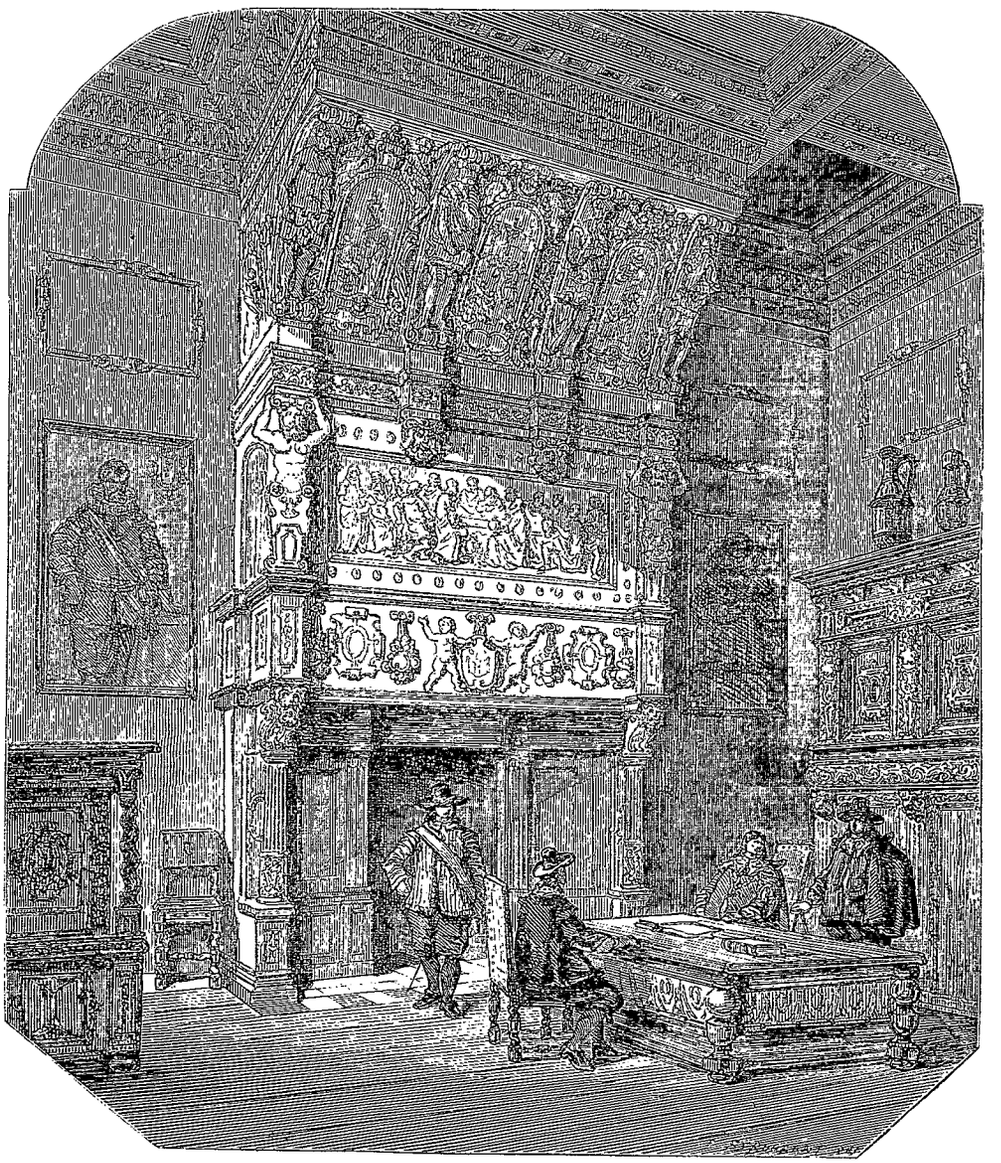
On peut se rendre de l'une des deux rues à l'autre en traversant le passage de la « Tête de la Reine » *(Queen's-Head passage)*.

Il y a cent ans environ, les citoyens paisibles évitaient avec soin cette ruelle, toujours pleine de tumulte et de querelles : une mauvaise taverne y attirait une foule incessante de gens plus enclins, pour la plupart, à devenir les pratiques de Newgate que celles des libraires de Paternoster-Row. Malgré leur affluence, le tavernier ne faisait pas fortune; on buvait les poisons du père Nick, mais on ne le payait pas. Un matin, la porte resta fermée, et durant plusieurs semaines des groupes de buveurs désappointés se succédèrent devant la boutique close et silencieuse, se retirant à pas lents et faisant entendre de grossiers murmures. Cependant une voisine, veuve d'un honnête ouvrier brasseur, eut l'idée de louer la boutique et d'entreprendre de continuer le commerce du père Nick. C'était la pauvreté qui l'obligeait à prendre cette résolution; elle avait une jeune fille douce et jolie; elle-même avait en horreur le tapage et toutes les brutalités de l'ivrognerie; un commerce plus pacifique eût été mieux son affaire, mais l'ancien patron de son mari voulait bien s'engager à lui avancer quelques barriques pleines, non de l'argent. Les premiers individus qui vinrent en souvenir de l'ancienne célébrité de la taverne trouvèrent l'hôtesse et sa fille bien froides parce qu'elles n'étaient que polies, et bien prudes parce qu'elles étaient promptes à s'effaroucher de leurs sottises; d'ailleurs, si les boissons étaient de bonne qualité, elles n'avaient pas assez du feu diabolique de celles de Nick, elles étaient peu variées, et quand on en avait bu un peu plus que de raison, il était visible que Dolly avait de la répugnance à en servir davantage. La vieille clientèle du passage de la « Tête de la Reine, » ne se trouvant donc pas assez à son aise avec l'honnête tavernière, se découragea. Cette désertion menaça de laisser la boutique déserte. Cependant peu à peu quelques ménages s'accoutumèrent à s'approvisionner chez la mère Dolly; les petites filles qu'on envoyait en commission n'étaient plus effrayées par les rugissements d'autrefois; elles étaient attirées au contraire par la bonne humeur et les paroles aimables de la mère et de la fille; les femmes sensées surent bientôt que leurs maris pouvaient aller se rafraîchir et causer au comptoir de Dolly sans y rencontrer de dangereux compagnons; tout était propre, net, brillant, en ordre, brocs, verres, bancs et le reste. On était sûr de trouver toujours le sourire sur les lèvres des deux hôtesses et d'entendre sortir de leurs bouches d'agréables paroles. Les habitués augmentèrent, et en peu de temps commença pour la taverne une nouvelle renommée, tout aussi étendue et beaucoup plus honorable que l'ancienne. Deux personnes ne suffisant plus pour le service, la mère Dolly choisit d'honnêtes jeunes servantes à son goût et qui furent aussitôt à celui de tout le monde. Quelques hommes de lettres, des artistes, prirent l'habitude de se donner rendez-vous dans une des petites salles successivement ouvertes à droite et à gauche; un peintre esquissa le portrait de la mère Dolly, on grava son croquis, et l'estampe fut répandue par les colporteurs. Aucun tavernier n'eut en ce temps une célébrité comparable à celle de la mère Dolly. Sa fille, bien dotée, épousa le fils d'un riche caboteur.

La taverne existe et prospère encore, et lors de notre dernière visite chez les libraires de Paternoster-Row, le souvenir et la curiosité nous ayant conduit dans la ruelle voisine, nous vîmes avec plaisir le portrait populaire de la mère Dolly cloué entre la porte et son comptoir. Son sourire obligeant lui survit; il semble qu'il ait été conservé par les tavernier modernes comme une sorte de talisman. L'histoire de cette brave femme est assurément très-simple : comment se fait-il que nous ayons pris plaisir à l'écrire? Sans doute parce qu'il est toujours agréable de voir, même dans la sphère la plus humble, le succès être le prix de l'honnêteté, et le mal vaincu céder la place au bien.

HOTEL DE VILLE D'ANVERS.

LA SALLE DES MARIAGES.



Cheminée de la salle des mariages, à l'hôtel de ville d'Anvers. — Dessin de Stroobant.

Dans l'hôtel de ville d'Anvers, monument un peu lourd, mais qui ne manque ni d'originalité, ni de grandeur, on remarque la salle des mariages, et surtout sa cheminée, que ses lignes élégantes, ses formes gracieuses et ses ingénieux ornements permettent de comparer à la célèbre cheminée du *Franc*, à Bruges.

Un bas-relief représentant *les Noces de Cana* forme la première partie du manteau. Des cariatides largement exécutées supportent et divisent le double attique, qui renferme trois bas-reliefs représentant Jésus en croix, le Serpent d'airain et le Sacrifice d'Abraham.

Cette belle cheminée, placée en 1828 à l'hôtel de ville, est un des débris de l'abbaye de Tongerloo, riche et puissante maison religieuse, qui possédait presque toute la Campine anversoise, et qui, en 1789, leva et équipa à ses frais un régiment de cavalerie pour l'armée brabançonne.

A la suite de l'invasion française, Tongerloo vit se disperser ses chefs-d'œuvre de Van-Eyck, de Van-Dyck, de Rubens, ses sculptures admirables, et une bibliothèque que Mirœus comparait à celle du Vatican ; l'abbaye est en ruines, le feu et la mine ont lézardé ses murailles, et de tant d'œuvres d'art recueillies par les disciples de Jansénius il ne reste que de rares vestiges.

LE SERMENT DES PETITS HOMMES.

Suite. — Voy. p. 109.

III. — L'ENFANT ÉTRANGER.

On ne pouvait plus se faire illusion : le soleil était entièrement couché. Ses longs draps d'or, comme on dit là-bas, avaient pris une teinte soufrée, puis bleuâtre et grise, où se montraient, une par une, des étoiles sereines qui allumaient la prière au ciel. Le silence s'étendait au

loin et laissait distinct le bruit clair et sautillant du ruisseau. Il était, ce soir-là, d'une mélancolie inexprimable, et son filet brillant, qui se montrait et se cachait tour à tour, avait en lui comme une voix. Cette voix, pour l'oreille de la femme effrayée, semblait dire tour à tour, comme le soleil fuyant : Bonsoir ! Adieu ! Bonsoir ! Adieu ! Suivant elle, tout parlait, tout attendait, tout pleurait.

Enfants, vous êtes donc le ciel des mères !

Tout à coup, une d'elles passa vivement la tête et la moitié de son corps à travers le feuillage de la croisée ouverte, en criant d'une voix étouffée de bonheur et d'indignation :

— Avez-vous le vôtre? Moi j'ai le mien; le voilà, le monstre; regardez comme il est fait !

Et elle l'emportait, moitié dans ses bras, moitié le chassant devant elle avec une branche de saule qui lui donnait un maintien d'autorité suffisant à sa vengeance; car elle frappait et bénissait tout ensemble, pareille à Jésus Flagellateur.

L'enfant ne soufflait pas sous cette espèce de caresse corrective, car il sentait bien que c'était une caresse. Ah ! qu'il était content d'avoir eu tant de liberté pour si peu de punition !

Celui-là était Rudolf, grand farouche, plus roux que blond et long comme un jour sans pain. Il avait perdu sa tchapka (1) dans la bagarre, et les coups de branche de saule qui pleuvaient sur ses cheveux ne faisaient vraiment que les rafraîchir et en ôter les souillures.

Il y avait donc un fugitif de retrouvé !

Cette nouvelle, entrée comme un coup de tambour chez la mère de Léonard, y répandit un tel saisissement, que la force manqua pour s'enquérir des autres. Rudolf revenait-il d'avec eux? Où les avait-ils conduits? Où les avait-ils laissés? Étaient-ils tombés de lassitude quelque part sur le chemin? Étaient-ils vivants? Toutes ces questions qui se pressaient en foule devant la curiosité stupéfaite des deux femmes, surmontèrent encore une fois leur fatigue. Paraska rebondit de nouveau sur les traces de la mère heureuse, en recommandant à sa maîtresse de rester là pour recevoir Léonard, *sans le reconnaître*, s'il rentrait, ce qu'elle allait demander en passant à saint Christophe. Puis elle s'arrêta tout à coup devant sa quenouille qui gisait échevelée contre la muraille. Cette quenouille, pensa-t-elle, comme la voilà ! On dirait qu'elle se doute de quelque chose; tant les objets matériels semblent se teindre de nos regards affligés ou joyeux. Paraska prit instinctivement la quenouille, compagne de tant de soirs laborieux passés près du berceau de son panitch, et, la couvrant de son tablier, elle résolut de l'offrir à saint Christophe, avec tout ce qu'elle croyait digne d'attirer son attention sur ses prières.

Mais de tous les objets agréables qu'elle avait fourrés dans ses poches pour les donner au saint, ce qu'elle n'en put retirer sans un serrement d'estomac infini, quand elle fut devant sa présence, ce furent les bottines presque neuves de Léonard, ces bottines de maroquin vert, bien cousues en soie, devenues trop étroites, par la raison qu'on ne les lui laissait mettre que les dimanches et les grands jours de fête. Paraska les gardait soigneusement dans son armoire, passant quelquefois sa main dessus en mémoire des petits pieds de son panitch.

Elle pria donc avec ferveur saint Christophe de prendre ce sacrifice en considération et de lui pardonner cette remarque ainsi que le mal d'estomac dont elle ne pouvait se défendre en se séparant des bottines lisses comme le visage de son enfant. Quant au collier de corail à huit rangs, elle n'en parla que pour regretter qu'il n'en eût pas seize, afin que l'offrande en valût davantage. Elle couvrit le tout de sureaux en fleurs; et jusqu'aux coins de l'autel il n'y avait plus un flot visible de l'eau où le saint marchait debout et fort. Enfin les hommages et les raisons ne manquèrent pas à la nourrice pour recommander Léonard devant le tribunal redoutable de saint Christophe Sauveur.

Il ne faut pas croire pourtant que Paraska émît au dehors toutes les paroles de ses sentiments, qu'elle raconta plus tard, par des secousses de sa mémoire.

Elle parlait peu d'ordinaire. Occupée d'éprouver et d'agir, ce n'était guère qu'une fois l'an que toutes les sources renfermées de son âme débordaient en discours éloquents et interminables. Alors elle parlait, elle parlait, jusqu'à ce qu'elle se fût bien contentée de mettre toute son âme à jour devant ses maîtres. C'était comme une sorte de confession de tendresse qui ne pouvait se contenir, une vendange des belles pensées mûres de cette fidèle servante. Puis elle se taisait quand elle n'avait plus rien à raconter d'émouvant aux autres et à elle-même. On le savait depuis si longtemps, qu'on prévoyait le jour fixe de la révélation; et quand arrivait le flux des belles pensées, on le laissait aller, se disant les uns aux autres : « C'est le jour de Paraska ! Allons, qu'elle parle, qu'elle parle; elle l'a bien gagné par un an de silence ! » Et l'on reconnaissait, dans sa voix intarissable, toutes les agitations qui avaient passé sous ses joues mobiles et dans ses yeux noirs, ardents comme des cierges.

Restée seule, après la seconde sortie de la nourrice, Mme Franciska eut un moment de repos inattendu, par l'effet des grands bouleversements de l'esprit, qui portent en eux des intervalles d'abattement salutaire. Il se fit un calme saint dans cette maison et dans le cœur inspiré de cette mère; elle céda sans résistance à l'ascendant de la foi dont c'était l'heure, et, s'agenouillant, les bras tendus dans l'ombre, au bas de la fenêtre où coulait le ruisseau toujours en mouvement, elle ne put retenir ces mots de sa voix basse et apaisée :

— Je vous remercie, mon cher Créateur ! Oh ! je vous remercie d'avoir écouté votre Mère... priant pour toutes les pauvres mères !

— C'est moi ! je suis là ! répondit on n'eût su dire quelle voix, qui fit lever d'un frisson les longs cheveux renfermés de cette femme à genoux.

S'étant levée en toute hâte, elle marcha droit à la cloison contre laquelle avait résonné le souffle de son fils vivant. Charité divine ! et elle y trouva Léonard, roulant contre le mur sa tête blonde et honteuse. Après s'être glissé à pied de chat dans l'allée, et promenant ses bras le long de la porte par laquelle il n'osait plus rentrer :

— Je suis là ! répéta-t-il de sa voix dolente, et puissante comme une armée pour ouvrir la poitrine de sa mère.

Elle fit une révérence de bonne volonté à l'enfant dans l'ombre, que la lune rendait visible; et puis elle dit :

— Entrez, entrez, mon jeune seigneur. Êtes-vous un petit étranger charitable, et nous apportez-vous des nouvelles de Léonard?

— Je suis Léonard moi-même, répondit l'enfant, et je reviens pour vous voir, ma mère ! Alors, puis-je entrer?

— Si vous avez besoin de vous rafraîchir et de vous reposer, jeune étranger, toute ruse est inutile, reprit-elle; entrez sans prendre un nom qui ne vous appartient pas, et pour l'amour de votre mère, si vous en avez une, vous serez reçu comme Dieu l'ordonne; entrez !

Léonard entra; tandis que la lune était un peu cachée; mais, sous la lueur des étoiles filtrant par la fenêtre, sa mère vit briller ses deux yeux comme deux petites lampes bleues qui cherchaient les siens. Oh ! quel ciel ouvert eût éclairé

(1) Casquette polonaise.

cette femme et sa maison d'une illumination plus glorieuse!

En ce moment, Paraska franchissait l'allée pour raconter ce qu'elle venait d'apprendre dans les demeures des autres vagabonds, et Léonard, enhardi, s'avança vers sa nourrice en répétant, bien sûr d'être reconnu de suite :

— N'est-ce pas que c'est moi, Paraska? N'est-ce pas que je suis Léonard, ton petit panitch?

— Ah! bon! s'écria la nourrice d'un ton de fermeté puisé dans l'immense joie qui lui payait ses peines. Nous allons entendre parler de Léonard; il était temps!

Et elle battit le briquet dont l'étincelle alluma la lampe.

— Je dis que c'est moi! moi! Écoute bien, Paraska : c'est moi! moi!

Et la voix de Léonard commençait à s'altérer.

— Donnez plus de lumière, nourrice; donnez ce qu'il faut et ce que vous avez de mieux, pour reconnaître le bon office de cet enfant inconnu, qui vient nous parler de Léonard. Il s'est privé pour nous de la sainte joie de rentrer ce soir dans sa famille, et nous devons lui en témoigner notre reconnaissance : qu'il boive le lait et le vin préparés pour notre cher absent; ce petit seigneur ne partira pas avant demain, bien remis de sa fatigue et longtemps après l'aurore. Je veux que le père de Léonard l'embrasse d'être venu nous saluer au nom de notre pauvre enfant.

Léonard, qu'une soif affreuse tourmentait, et qui commençait de porter le verre à sa bouche, le remit alors sur la table; il répéta, stupéfait et troublé :

— Mais comment! je suis Léonard, toujours, toujours! Cela est vrai, vrai, ma mère! Écoutez comme cela est vrai!

Et ses mains suppliantes se joignirent avec force pour appuyer son jeune serment.

— Si vous vous nommez Léonard, mon petit gentilhomme, recommença la mère, vous n'en serez que mieux accueilli dans l'absence du cher fils qui nous manque!

— Mon Dieu! ah! mon Dieu! balbutia l'enfant, courant vers la seconde lampe qu'allumait Paraska, afin d'en recevoir toute la lumière dans la figure, cette figure qu'il ne savait pas valoir le monde entier pour sa famille.

Paraska le salua profondément et lui dit, dans le sens de sa maîtresse, qu'il eût à s'asseoir et à manger.

— Car si j'en crois, poursuivit-elle, la poussière de vos souliers et de vos habits, mon petit seigneur, vous êtes de bien loin d'ici.

Alors elle lui demanda où il avait laissé Léonard et comment il se portait, l'excitant à boire et à ne pas trop parler encore, le temps ne devant pas lui manquer jusqu'au lendemain.

— Non, certes! ajouta, d'une voix douce, sa mère qui comblait son assiette et posait les plats devant lui. Il resterait même ici pour longtemps, sous le toit honoré du père de Léonard, si ses parents à lui pouvaient vivre loin de leur fils sans mourir! Mangez donc, mangez et buvez, cher étranger; les soins que nous prenons de vous me consolent; tout ce qui est devant vous est à vous.

Léonard, consterné, ne touchait à rien.

Elle ne parla plus pour lors qu'à la nourrice du plaisir d'offrir le lit et les habits de Léonard au petit voyageur.

— Les habits de leur âge, dit-elle, puisqu'il est grand comme lui, et son lit blanc délassera l'inconnu d'avoir cheminé par de longues routes, loin de tous ceux qu'il aime.

La voix et le cœur menacèrent de manquer à Mme Sipaïlo, car le visage de l'enfant commençait à se couvrir de pâleur, quand, au milieu de ces feintes, le père de Léonard entra, jetant un regard rapide sur le jeune hôte qui s'était levé tout frissonnant à son approche; il emmena sa femme en l'interrogeant à voix haute, et s'étonnant de trouver dans ce blond convive muet un peu de ressemblance avec Léonard.

— Je suis Léonard! cria l'enfant ranimé, courant arrêter son père près d'entrer dans la chambre voisine, et se jetant à genoux devant lui.

Son père le regarda sans courroux, mais sans paraître l'avoir jamais vu, et lui dit avec une bonté pénétrante :

— Au nom de notre fils Léonard, errant en pays lointain, je vous reçois, enfant voyageur; et j'approuve l'accueil que l'on vous a fait en mon absence.

Léonard se releva chancelant, et, voyant que son père le quittait sans l'avoir reconnu, il revint contre la table en se cachant le visage, tandis que Paraska, dont les tempes battaient comme sous un marteau, l'écoutait sangloter sans lui rien dire, liée par son serment d'obéissance.

Et c'était à quoi s'occupait alors sa mère, n'en pouvant plus d'avoir tenu jusqu'au bout la même promesse. La pauvre dame délaçait en toute hâte son corset, renversant sa tête pour ne pas étouffer de contrainte amère et de joie indicible. Dès que M. Sipaïlo l'eut ainsi trouvée, ils se racontèrent, à voix basse, comment s'étaient passées les choses.

— Présentement, lui dit-il, que nous le possédons sain et sauf, ne pleurez plus, ma femme; sitôt que la fatigue l'aura bien endormi, ce qui ne tardera guère, après avoir rendu grâces à Dieu, prenons ensemble quelque nourriture.

Et ils se serrèrent les mains longtemps, et longtemps se regardèrent en silence, comme des gens heureux, dont la parole affaiblirait le sentiment.

La suite à la prochaine livraison.

PROVERBES ALLEMANDS.

Supporte et évite.

Aux plus hautes marées succèdent les plus basses eaux.

Robes de velours et de soie ont plus d'une fois éteint le feu de la cuisine.

Veux-tu des œufs, souffre le caquetage des poules.

Chacun croit que la chouette est un faucon.

Ne te déshabille que pour dormir.

La sagesse du mari et la patience de la femme font le bonheur du ménage.

Sage doit être la main qui rase le menton d'un fou.

Rien ne nous instruit plus que ce qui nous manque.

Têtes de beurre, n'approchez pas du four.

L'or faux n'aime pas qu'on le touche.

Mieux vaut encore la moitié de l'œuf que la coquille entière.

Le chaudron trouve que la poêle est trop noire.

Aujourd'hui fleur, demain poussière.

LE CHATEAU D'ORTENSTEIN.

CANTON DES GRISONS.

Le canton des Grisons, s'il est un des mieux partagés de la Suisse pour ses paysages pittoresques, est aussi l'un des plus riches en souvenirs de la féodalité. La seule vallée de Domleschg, si remarquable par les beautés et les horreurs que la nature y a répandues à profusion, offre plus de vingt châteaux, la plupart en ruines, dont l'aspect se marie parfaitement avec le caractère sauvage de cette merveilleuse contrée.

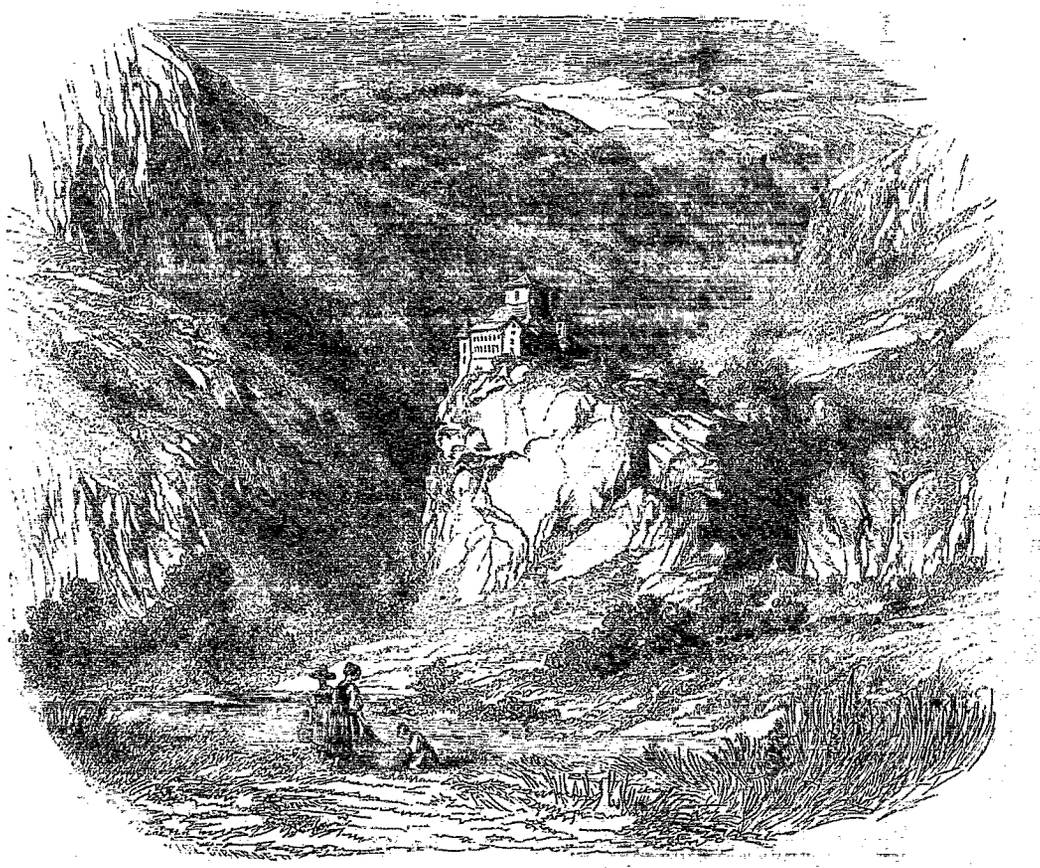
Le château d'Ortenstein est un des plus vastes et des mieux conservés. Il appartint autrefois à l'une des branches de la famille de Werdenberg, la branche de Sargans, dont

la bannière blanche fut longtemps portée par Rodolphe, gendre du baron de Waz, qui lui transmit en héritage le manoir d'Ortenstein.

Ce Rodolphe eut pour fils Jean de Werdenberg, qui commandait les troupes autrichiennes à la bataille de Næfels (9 août 1388), dans laquelle quelques centaines de Suisses de Glaris vainquirent les Autrichiens dix fois plus nombreux.

Werdenberg ne recueillit pas de sa fidélité à l'Autriche les récompenses qu'il avait espérées. Après avoir subi l'échec de Næfels, il aurait voulu se rapprocher des Suisses; il eût préféré la vie simple de Glaris à la ruineuse magnificence de la cour; mais on se rappelait en Suisse qu'il avait été un ennemi perfide, on ne crut pas qu'il pût jamais être un allié fidèle. Il se rapprocha donc de nouveau des ducs autrichiens, et la vie qu'il mena le conduisit à la ruine; il hypothéqua ou vendit ses meilleures terres. Douze ans après la bataille de Næfels, trente-neuf ans après avoir pris possession des domaines paternels, Jean de Werdenberg mourut dans le château d'Ortenstein (1400).

Quelle devait être, dans un lieu si sauvage, la vie de cet ambitieux, mécontent de la cour et de lui-même, en proie aux besoins toujours croissants, peut-être aux remords, et certainement aux regrets que lui causait sa vie militaire? Il semble que le vieil édifice, sur sa roche escarpée, rongé comme lui par le temps, porte l'empreinte des sombres pensées qui dévoraient sourdement Jean de Werdenberg.



Le Château d'Ortenstein. — Dessin de Karl Girardet.

Pour vous, pauvres femmes, paisiblement occupées au pied de ces gothiques murailles, vous passez devant elles sans soupçonner les douleurs dont elles furent l'asile; à moins, peut-être, qu'une légende populaire, vous tenant lieu de l'histoire, qui vous échappe par le nombre et l'aridité de ses détails, ne vous représente, dans les récits de la veillée, un comte de Sargans, errant la nuit dans sa demeure solitaire, et redemandant aux ducs d'Autriche ses trésors follement dissipés à leur service, et aux Suisses de Glaris ses compagnons d'armes écrasés par les masses aux pointes aiguës, après avoir cent fois appelé leur général trop lent à les secourir.

FRANÇOIS BONNEMÈRE.

« Moïse répondit à Dieu : Ils ne me croiront pas et ils n'écouteront point ma voix, mais ils diront : Le Seigneur ne vous a point apparu.

» Dieu lui dit donc : Que tenez-vous en votre main? Une verge, lui répondit-il.

» Le Seigneur ajouta : Jetez-la à terre. Moïse la jeta, et elle fut changée en serpent, de sorte que Moïse voulut fuir.

» Le Seigneur lui dit encore : Étendez votre main, et prenez ce serpent par la queue. Il étendit la main et le prit, et aussitôt la verge changée en serpent redevint verge.

» Le Seigneur ajouta : J'ai fait ceci afin qu'ils croient que le Seigneur Dieu de vos pères vous a apparu. »

Charles Lebrun a pris ces paroles de l'Exode pour sujet d'une composition qu'il a dédiée au marquis de Seignelay, fils de Colbert, par allusion sans doute au serpent qui figurait sur l'écusson de ce seigneur. On sait combien la flatterie allégorique était à la mode au dix-septième siècle, et le peintre favori de Louis XIV ne s'est pas montré, en cette circonstance, plus courtisan de la puissance que la plupart des artistes et des poëtes de son temps. Nous ignorons ce qu'est devenu le tableau; mais la gravure qu'en a faite

Bonnemère et que nous reproduisons en donne une idée favorable.

François Bonnemère, né à Falaise, vers 1640, était élève de Charles Lebrun. Quelques tableaux estimables et la protection de son maître le firent recevoir membre de l'Académie de sculpture et de peinture. Il avait fait un assez bon portrait du duc de Vendôme qui a été gravé par Louis Cossin (dont le véritable nom était Coquin). C'est, du reste, par ses



Le Buisson ardent, gravure de François Bonnemère, d'après Charles Lebrun. — Dessin de Chevignard.

gravures à l'eau-forte surtout que Bonnemère s'est sauvé de l'oubli. Il a imité la manière de Gérard Audran, sans l'égaler. On connaît trois états de la gravure du *Buisson ardent :* l'un à l'eau-forte pure, un autre fini, le troisième beaucoup plus travaillé. On cite aussi une gravure de Bonnemère qu'il exécuta d'après une composition dont lui-même était l'auteur : l'*Ange du Seigneur apparaissant à Manué et à sa femme et leur prédisant la naissance de Samson.* Le choix de ce sujet assez obscur peut paraître singulier; mais en cherchant bien, on trouverait probablement que c'était encore quelque allégorie adressée aux parents d'un des Samsons du règne de Louis XIV.

DES MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT.

Toutes les méthodes d'enseignement, même celles que repoussent la raison et l'expérience, peuvent donner des résultats satisfaisants, mais seulement à cette condition particulière de réussite, qu'elles soient appliquées par les inventeurs ou par ceux qui ont quelque intérêt à les propager. C'est que rien n'aide puissamment à la transmission de la science comme la lucidité et la précision de la parole jointes à un zèle ardent soutenu. Or ces qualités, qui sont l'âme de la *didactique*, tout homme d'intelligence s'en approprie facilement le secret quand il exploite une *découverte* quelconque réelle ou imaginaire dont il attend de la gloire ou des avantages matériels. Elles réalisent dans l'enseignement les mêmes prodiges qu'une conviction profonde dans l'art oratoire. On s'abuse donc étrangement quand on attribue ces prodiges à l'excellence d'une méthode particulière, au lieu de les regarder comme le fruit d'une persévérance qui, appliquée à des objets sérieux, ne saurait manquer d'être féconde.

Faut-il s'étonner après cela si des procédés ou des systèmes d'éducation dont les auteurs avaient tiré, dit-on, un parti merveilleux ont été frappés de stérilité quand on les a employés avec les chances ordinaires, c'est-à-dire quand on les a expérimentés avec la froide ponctualité du zèle officiel, pour ainsi parler, de ce zèle qu'il faut se garder d'accuser ou de récuser, car il est le seul qui puisse se soutenir, le seul sur lequel on ait le droit de compter?

Il y a d'ailleurs dans ces méthodes nouvelles un défaut capital : c'est l'esprit d'exclusion qui s'y remarque. Il n'y en a pas une, en effet, que l'on ne préconise comme seule bonne, seule raisonnable, seule capable de diriger l'intelligence naissante des enfants dans des voies hors desquelles il n'y a pas de salut (1).

PISCICULTURE EN CHINE.

Vers le commencement du printemps, dans la province de Kiong-si, un grand nombre de marchands de frai de poisson, venus, dit-on, de la province de Canton, parcourent les campagnes pour vendre leurs précieuses semences aux propriétaires des étangs. Leur marchandise, renfermée dans des tonneaux qu'ils traînent sur des brouettes, est tout simplement une sorte de liquide épais, jaunâtre, assez semblable à de la vase. Il est impossible d'y distinguer, à l'œil nu, le moindre animalcule. Pour quelques sapèques, on achète plein une écuelle de cette eau bourbeuse, qui suffit pour ensemencer, selon l'expression du pays, un étang assez considérable. On se contente de jeter cette vase dans l'eau, et, dans quelques jours, les poissons éclosent à foison. Quand ils sont devenus un peu gras, on les nourrit en jetant, sur la surface des viviers, des herbes tendres et hachées menu; on augmente la ration à mesure qu'ils grossissent. Le développement de ces poissons s'opère avec une rapidité incroyable. Un mois tout au plus après leur éclosion, ils sont déjà pleins de force, et c'est le moment de leur donner de la pâture en abondance. Matin et soir, les possesseurs des viviers s'en vont faucher les champs, et apportent à leurs poissons d'énormes charges d'herbe. Les poissons montent à la surface de l'eau, et se précipitent avec avidité sur cette herbe, qu'ils dévorent en folâtrant et en faisant entendre un bruissement perpétuel : on dirait un grand troupeau de lapins aquatiques. La voracité de ces poissons ne peut être comparée qu'à celle des vers à soie quand ils sont sur le point de filer leur cocon. Après avoir été nourris de cette manière pendant une quinzaine de jours, ils atteignent ordinairement le poids de deux ou trois livres, et ne grossissent plus. Alors on les pêche, et on va les vendre, tout vivants, dans les grands centres de population.

Huc.

(1) Extrait de la préface d'un ouvrage inédit intitulé : *Livrets auxiliaires de l'enseignement*; première partie. Botanique.

LES LANTERNES DE NOVO-TSCHERKASK.

Novo-Tscherkask est une grande ville aux vastes avenues, que l'administration russe a intitulée capitale du Don. Lorsque, en 1837, l'empereur Nicolas alla visiter cette cité moitié européenne, moitié orientale, il prétendit la doter de réverbères; cette attention plut fort aux habitants, mais dans un sens qui n'avait peut-être pas été prévu par le czar. Pour empêcher qu'on ne volât les lanternes, on fut obligé, dit-on, de faire garder chacune d'elles par un Cosaque armé. (Hommaire de Hell, *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne.*)

GRENOBLE.

UN RESTAURANT POPULAIRE.

Fin. — Voy. p. 106.

Quand nous eûmes fini notre repas, potage, fricandeau, rôti, légumes, dessert : « Complétez, dis-je à mon amphytrion, vos procédés de courtoisie en m'avouant ce que vous avez dépensé pour mon écot. — Ah! me répondit-il, remarquez bien que vous n'avez pas dîné avec la simplicité d'un ouvrier; vous m'avez ruiné : vous me coûtez 82 centimes! Voici, en général, comment procèdent nos habitués : le matin, un potage et une portion de vin; à dîner, une portion de viande entourée de légumes, une portion de vin; à souper, comme à déjeuner. Ces trois repas réunis leur reviennent en tout à 75 centimes. » Et comme je me récriais sur le bon marché : « Tels sont, me dit-il, les bienfaits de l'association : les frais de main-d'œuvre diminuent en se répartissant entre un grand nombre, et les approvisionnements se faisant en grand, il devient facile de surveiller leur qualité, en même temps que les bénéfices du commerce nous demeurent acquis. Le potage, que vous venez de trouver tellement parfait que vous avez réussi à vider l'énorme bol qui a semblé vous épouvanter quand vous l'avez aperçu, se sert par portions de trois quarts de litre et se paye deux sous; les légumes, l'assiette pleine, le même prix; le plat de viande, d'un tiers à un quart de livre, avec ou sans assaisonnement de légumes, le double; le pain, en même quantité que la viande, un sou; le vin, sept centimes le quart de litre. Nos prix sont invariables. Lorsque la cherté des subsistances augmente, nous réduisons un peu nos portions. Les appétits qui ne peuvent se restreindre prennent une portion de pain de supplément, et tout est dit. D'ailleurs nous sommes de plus en plus en faveur. Je viens de présider aux *comptes* du dernier trimestre : nous avons placé 255 000 jetons. Vous voyez que c'est une affaire : les trimestres correspondants de 1850, 51 et 52 avaient donné les chiffres de 160000, 191 000, 244 000. Il est évident que notre progrès est sensible et bien soutenu. Bien que l'association n'ait pour but ni de faire des charités, ni de faire des bénéfices, il résulte de l'économie apportée à toutes ses opérations que la balance des comptes est toujours un peu à notre avantage; et ce *boni*, appliqué jusqu'ici à l'amélioration de notre mobilier et à nous procurer même, comme vous l'avez vu, un peu de luxe, puisque l'on vous a servi votre potage dans de la porcelaine, pourra, en s'accumulant, former plus tard une réserve, qui deviendrait notre res-

source aux jours de disette. Nos habitués, dans une mesure que vous comprenez, tout en se nourrissant confortablement et économiquement, placeraient ainsi, pour ainsi dire, sans y prendre garde, une obole quotidienne à une caisse de prévoyance; et comme tous ceux qui ont goûté de notre cuisine lui demeurent généralement assez fidèles, cette nuance de communauté ne saurait, sans doute, servir de texte contre nous, même aux partisans les plus fanatiques du *chacun chez soi, chacun pour soi.* »

Il me restait une dernière objection considérable : « Au risque de vous paraître le plus ingrat des convives, vous me permettrez, dis-je à mon tour, de ne pas vous admirer sans réserve. Ce n'est pas assez de bien dîner, ce n'est pas assez de dîner économiquement, ce n'est même pas assez de dîner en bonne compagnie : il faut dîner en famille. Des familles qui renoncent à dîner ensemble, renoncent au trait le plus saisissant et le plus pratique de leur communauté, et leur union tend évidemment à se relâcher. Je ne veux pas d'un bienfait qui renverse la table du ménage; car ce bienfait risque fort, si je ne me trompe, d'éteindre du même coup le foyer domestique. — Comme vous y allez, me répondit mon ami. Vous m'effrayeriez si je n'étais rassuré, non-seulement par nos intentions, mais par les résultats qui se sont produits. La réponse à la difficulté que vous soulevez est sous vos yeux : elle consiste dans la disproportion de nos deux salles à manger : la salle des hommes et celle des familles. Cette dernière est une exception; car non-seulement elle est, comparativement à l'autre, tout à fait exiguë, mais elle ne réunit pour ainsi dire que des femmes. Il est vrai que, grâce aux ressources que fournit notre établissement, beaucoup de ménages ont renoncé à faire leur cuisine. Au lieu d'aller au marché ou chez les fournisseurs faire elle-même, fort chèrement, les acquisitions nécessaires, la mère envoie tout simplement ici, à l'heure du repas, l'un des enfants chercher ce qu'il faut; et si elle renonce à préparer les aliments, ce n'est pas moins elle qui met la nappe et sert le couvert. La paisible table du ménage n'est donc point renversée, comme vous le craignez, parce que le foyer domestique ne s'allume, comme dans les appartements des riches, que durant la mauvaise saison. La mère de famille, pour demeurer essentiellement ménagère, n'a pas besoin d'exercer elle-même les fonctions culinaires. Affranchie de tant de soins importuns, elle devient plus libre de se consacrer à la surveillance de ses enfants, à la tenue de sa maison, à ses travaux personnels. Le bien-être du ménage augmente, et avec ce bien-être, la satisfaction que le père de famille éprouve à se trouver au milieu des siens. Soyez sûr que la mauvaise qualité des repas et la malpropreté d'une cuisine dans une chambre encombrée, ont plus d'une fois contribué à faire oublier à l'ouvrier le chemin du logis, et à lui communiquer, d'entraînement en entraînement, la funeste habitude du cabaret. D'ailleurs, ajouta-t-il, venez avec moi; j'ai justement affaire à un journalier que j'emploie quelquefois et qui demeure dans ce quartier; nous le trouverons sans doute à table, et vous jugerez par vos propres yeux si, comme vous dites, elle est renversée. »

Une chambre parfaitement rangée, pas un ustensile de cuisine, pas une tache de graisse, les lits en ordre, et dans l'espace libre, une table avec sa nappe et ses six convives, dont quatre enfants. La mère est gantière et garde le logis avec les deux plus jeunes; aux heures des repas, quand arrive le père, que son labeur quotidien retient le reste du jour dans une fabrique du voisinage, la table est dressée et le service appétissant et même varié; les portions sont assez copieuses, en effet, pour qu'on puisse les subdiviser, et, grâce à la sobriété du ménage, les enfants, sauf le pain, dînent, pour ainsi dire, par-dessus le marché. Précédemment, avant la création de la société, la mère était souvent trop pressée d'ouvrage pour avoir le temps de s'occuper du manger, et il n'y avait pas de cuisine du tout : on vivait avec du pain et de la charcuterie, et trop souvent le père, entraîné par des camarades, se laissait aller à dîner dehors. Aujourd'hui, cela n'arrive plus; le brave homme nous parla, en se moquant, du vin du cabaret, et, levant son verre, il but à la santé de *l'Alimentaire!*

Il avait raison, car la santé de cette société doit être considérée, comme un des principes essentiels de la santé physique et morale de la population ouvrière. En l'instituant, la ville de Grenoble a montré, ce me semble, par un frappant exemple, comment les villes de nos départements, loin d'être privées, par l'effet de la centralisation, de toute influence sur les destinées du pays, sont, au contraire, en position de travailler au perfectionnement des mœurs populaires, ce qui est le problème le plus délicat de la civilisation, plus efficacement qu'il n'est possible de le faire au sein même de la capitale. C'est en 1803 que Grenoble a fondé la première société de secours mutuels, et aujourd'hui ce genre d'institutions est répandu dans toute la France, et prépare contre la misère la ligue la plus excellente que l'on puisse souhaiter : il n'est peut-être pas chimérique d'imaginer que l'association alimentaire fondée par cette même cité, en 1850, est appelée à se propager de même, et à concourir d'une manière aussi brillante à la prospérité générale de notre nation.

LE VER LUISANT.

Le ver luisant, désigné sous le nom de *Lampyre* par les zoologistes, est un petit insecte de l'ordre des coléoptères. On en distingue plusieurs espèces : les plus communes en Europe sont celles auxquelles les zoologistes ont donné les noms de *Lampyre splendidule* et *Lampyre noctiluque*. C'est cette dernière espèce qui est figurée page 120. Le mâle est pourvu d'élytres et d'ailes; il n'est pas lumineux dans l'obscurité. La femelle est privée d'ailes; c'est elle que l'on voit communément dans les buissons, pendant les nuits chaudes de l'été, répandre une lueur vive qui ressemble à celle qu'émet le phosphore dans l'obscurité, et qui lui a fait donner le nom vulgaire de *Ver luisant*. Le lampyre noctiluque, pendant le jour, reste caché sous l'herbe.

Dans les contrées méridionales, on trouve un grand nombre de lampyres dont les deux sexes sont ailés, et ces insectes, en voltigeant pendant l'obscurité, produisent une sorte d'illumination naturelle. On leur donne, en Italie, le nom de *Luciola*.

En France, la lumière des lampyres commence à être visible entre sept et huit heures du soir dans les mois chauds de l'année, et assez ordinairement au coucher du soleil. Des taches situées sur le dessus des deux ou trois derniers anneaux de l'abdomen émettent la lueur phosphorescente; elles sont formées d'une matière jaune blanchâtre, demi-transparente, qui, vue au microscope, présente une organisation de fibrilles composées de nombreuses ramifications. On a remarqué que la volonté de l'animal influait singulièrement sur le phénomène : l'animal peut, en effet, en faire varier l'intensité, et le bruit ou le mouvement suffisent pour le déterminer à affaiblir sa faculté lumineuse.

Voici, au surplus, quelques observations spéciales dues en partie à M. Macaire de Genève, en partie à M. Becquerel, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Les lampyres conservés dans une boîte, à l'abri de la lu-

mière du jour, ne deviennent pas lumineux lorsqu'on ouvre la boîte pendant la nuit. L'influence de la lumière solaire est donc nécessaire pour la production du phénomène, à moins que l'animal, gêné dans ses habitudes, ne soit plus apte à devenir lumineux. Sa volonté dominant cette faculté, il est certain que l'action nerveuse y entre pour beaucoup.

Si l'on chauffe un lampyre vivant et obscur dans de l'eau dont la température soit de 14 degrés centigrades, à la première sensation de chaleur l'animal s'agite beaucoup, et à 27 degrés la lumière commence à paraître; son éclat est des plus vifs à 41 degrés. Bientôt après l'animal meurt, sans que, pour cela, la phosphorescence disparaisse, car elle continue jusqu'à 57 degrés. Si le lampyre est jeté dans de l'eau à 45 ou 50 degrés, il meurt de suite et acquiert une vive phosphorescence. Il en est encore de même avec les lampyres morts, mais non desséchés, pourvu toutefois qu'ils n'aient pas été exposés à une température de 55 à 60 degrés.

Un lampyre mort ayant été placé dans 48 grammes d'eau à la température de 14 degrés, dans une fiole à large ouverture que l'on mit ensuite dans de l'eau bouillante, la lumière du lampyre augmenta en intensité et devint plus vive.

La phosphorescence diminue par le froid et cesse quand la température est au-dessous de 12 degrés. Si l'on expose l'animal à l'action de la chaleur, il reprend sa faculté lumineuse. Cette propriété se retrouve également dans les corps inorganiques doués de la phosphorescence.

En enlevant la tête d'un lampyre, la lumière s'affaiblit peu à peu, puis s'éteint pour reparaître ensuite, mais avec moins d'éclat qu'avant; en augmentant l'action de la chaleur, il reluit davantage.

Dans le vide, l'animal paraît mort pendant quelque temps. Si on le chauffe alors jusqu'à 50 degrés, la lumière ne paraît pas; tandis que s'il est chauffé préalablement dans un tube plein d'air, il jette une vive lumière; aussitôt que l'on rend l'air, le corps de l'animal reprend ses dimensions, et une vive lumière se manifeste. Dans le gaz oxygène, il y a aussi émission d'une vive lumière qui jette plus d'éclat que celle que l'on obtient dans l'air à l'instant où on élève la température. Le gaz oxyde de carbone produit à peu près les mêmes effets. Dans l'hydrogène, un lampyre luisant meurt bientôt, et la lumière ne paraît plus, même si l'on applique l'action de la chaleur; l'effet est semblable dans les gaz acide carbonique, sulfureux, hydrogène sulfuré.

Les décharges électriques successives ne raniment pas la phosphorescence lorsqu'elle est perdue. Il n'en est pas de même de l'électricité voltaïque. L'animal vivant et obscur, placé dans le circuit voltaïque, y devient légèrement lumineux; on augmente encore l'action en l'humectant d'eau pour rendre son corps meilleur conducteur. Si l'on enlève la tête de l'animal et que l'on introduise l'un des fils conducteurs de la pile jusqu'auprès des trois anneaux, et l'autre dans une partie telle que le courant traverse le corps, la phosphorescence se manifeste de la manière la



Le Lampyre noctiluque : le mâle (ailé) et la femelle (sans ailes). — Dessin de Freeman.

plus vive, surtout lorsque le courant traverse la partie inférieure de l'abdomen où se trouve l'organe lumineux. Dans le vide, il n'y a aucun effet.

La matière seule, soumise à l'expérience, augmente d'éclat jusqu'à environ 41 degrés; après quoi elle diminue, devient rougeâtre et cesse tout à fait à 52 degrés. Elle se comporte en général dans le gaz comme le lampyre.

Tout concourt donc à faire rentrer les phénomènes lumineux propres à ces insectes dans la phosphorescence spontanée. On voit en effet que dans le lampyre, et probablement dans la plupart des autres animaux lumineux, la phosphorescence est le résultat d'une action chimique que domine la volonté de l'animal, puisqu'il a la faculté de la diminuer insensiblement jusqu'au point de la faire disparaître tout à fait.

LES SERRES

ET LEURS DIVERSES DESTINATIONS.



Serre Lemichez, à Paris. — Dessin d'après nature, par Freeman.

Les grandes conquêtes des Portugais aux Indes orientales et la découverte du nouveau monde révélèrent aux botanistes européens toute une végétation nouvelle. Ces plantes rares et précieuses qui leur étaient envoyées des régions intertropicales ne pouvaient être cultivées à l'air libre : telle paraît être l'origine moderne des serres.

Suivant une tradition contestable, la première serre aurait été construite dans le jardin botanique de la savante université de Padoue. Quoi qu'il en soit, dès le commencement du seizième siècle, on possédait en Belgique et en Hollande

un nombre considérable de serres abritant les plus belles plantes des deux hémisphères. Ces deux pays n'ont pas cessé d'être ceux où l'on rencontre les serres les plus nombreuses, les plus vastes et les mieux tenues. La seule ville de Gand, avec sa banlieue, en compte au delà de cinq cents, parmi lesquelles figurent en première ligne celles de l'établissement horticole de Van-Houtte, dont l'école d'horticulture, entretenue aux frais du gouvernement belge, est si justement célèbre.

Les serres, au point de vue pratique, sont classées sous quatre divisions principales : *Orangeries*, *Serres froides*, *Serres tempérées*, *Serres chaudes*. Cette dernière division admet elle-même quatre subdivisions : *Serre chaude sèche*, *Serre chaude humide*, *Serre à forcer*, *Aquarium*.

L'*Orangerie* a précédé tous les autres genres de serres. Longtemps avant que les serres proprement dites fussent devenues d'un usage universel dans tous les pays de l'Europe centrale, les rois, les princes et les gens opulents recherchaient avec passion les orangers, pour l'hivernage desquels ils élevaient près de leurs châteaux de somptueuses constructions. L'un des plus beaux orangers de Versailles fit partie, en 1527, de la confiscation des biens du connétable de Bourbon; à cette époque, il figurait depuis plus d'un siècle dans l'orangerie des ducs de Bourbon.

L'orangerie, couverte comme un bâtiment destiné à être habité, doit être percée, seulement du côté du midi, de grandes fenêtres, très-rapprochées les unes des autres. Cette construction admet, outre l'oranger et toute la tribu des *Aurantiacées*, les *Nériums* (lauriers-roses), les grenadiers, les myrtes, et un certain nombre de plantes et d'arbustes qui, sans posséder assez de rusticité pour passer sous le climat de Paris l'hiver à l'air libre, ont leur période de sommeil végétal pendant la mauvaise saison, et veulent être préservés des atteintes de la gelée. Il fait toujours assez chaud dans une orangerie tant qu'il n'y gèle pas. La chaleur en hiver serait aussi nuisible aux plantes et arbustes d'orangerie, qu'elle est indispensable aux plantes de serre tempérée ou de serre chaude; elle les ferait entrer à contre-temps en végétation; elle provoquerait l'émission intempestive de pousses étiolées; elle compromettrait non-seulement la beauté des végétaux et leur floraison de l'année suivante, mais même leur existence.

On peut citer comme des orangeries modèles celle du jardin des Plantes de Paris, et celle du palais du Luxembourg.

Les plantes et arbustes d'orangerie, sous le climat de Paris, sont sortis du 10 au 15 mai, et rentrés du 10 au 15 octobre. Le grand Frédéric força son jardinier à sortir ses orangers, à Potsdam, le 1er mai 1757 : ainsi que le jardinier l'avait prédit, tous furent gelés, et heureusement le roi fut assez bon prince pour ne pas s'en prendre à son jardinier des suites de sa propre imprudence.

La *Serre froide* ne reçoit, comme l'orangerie, la chaleur artificielle que pour éloigner la gelée. C'est une construction dont la maçonnerie ne s'élève pas au delà d'un mètre à 1m, 50 au-dessus du niveau du sol environnant; tout ce qui dépasse cette hauteur est de bois, de fer ou de verre. Quand la serre froide est adossée à un mur à l'exposition du plein midi, on la construit à un seul versant; dans le cas contraire, elle est à deux versants, formant une sorte de cage isolée, comme toute autre serre; on lui donne aussi assez souvent la forme bombée.

La serre froide diffère de l'orangerie seulement en un point : dans l'orangerie les plantes, durant l'hivernage, reçoivent la lumière dans une seule direction, par les fenêtres de la façade; dans la serre froide, dont le toit est un vitrage, la lumière leur arrive de tous les côtés. Il en résulte qu'à dépense égale, la construction d'une serre froide permet à l'amateur d'horticulture de cultiver un nombre considérable d'espèces et de variétés de plantes d'ornement qui, faute de lumière, ne pourraient hiverner dans l'orangerie. On comprend pourquoi, de nos jours, l'orangerie est à peu près partout remplacée par la serre froide.

Les avantages évidents de la serre froide sur l'orangerie ont fait naître l'idée de convertir tout un jardin en serre froide, en le couvrant d'un vitrage, et d'y cultiver en pleine terre des végétaux d'ornement auxquels suffit une température peu élevée.

A Paris, le quartier neuf élevé sur l'emplacement de l'ancien Tivoli a fait disparaître les vastes serres de Boursault, opulent amateur qui avait donné le premier au public parisien un spécimen de jardin couvert. Après lui, M. Fion, horticulteur de profession, eut l'idée de convertir en jardin couvert un établissement de la rue des Trois-Couronnes. Les traditions de cet horticulteur ont été continuées par MM. Lemichez, ses successeurs; ils ont introduit dans l'ancien établissement Fion toutes les plantes nouvelles que pouvait contenir l'espace limité à leur disposition. Plusieurs des principaux embellissements, spécialement les colonnes, les arcades et les vases de verdure, sont non-seulement de leur invention, mais encore ils sont l'œuvre de leurs mains.

La plante dont ils ont su tirer le meilleur parti est une humble mousse du nouveau monde, le *Lycopode du Brésil*, mis par eux à la mode parmi le public horticole, et devenu l'ornement de tout ce qui se nomme orangerie, serre froide, ou jardin couvert; c'est avec ce lycopode, facile à maintenir vert et frais toute l'année, que sont construits les vases et les arcades de verdure.

La serre que représente notre gravure abrite un bosquet dont les camélias sont les plus beaux qui existent dans l'horticulture parisienne; quelques-uns sont dirigés en espalier, et couvrent une immense surface de leurs rameaux florifères. Plantés et cultivés par M. Fion, ces beaux arbres ont atteint et dépassé même les dimensions des pêchers en espalier de taille ordinaire. Les connaisseurs admirent dans une autre serre un espalier unique à Paris dans son genre, garni de magnifiques orangers sur lesquels on peut cueillir des fruits mûrs. Des massifs d'azalées, de rhododendrons et d'autres arbustes exotiques, tous en pleine terre, garnissent les autres serres, où il n'est pas rare, malgré le quartier perdu dont fait partie l'établissement Lemichez, de rencontrer l'élite du monde élégant.

Il nous a paru d'autant plus intéressant de reproduire cette charmante oasis de fleurs sous verre, qu'elle va disparaître prochainement : une rue nouvelle va passer tout au milieu; mais il est probable qu'on transportera dans un autre local plus spacieux toute cette richesse végétale.

La suite à une autre livraison.

RENAISSANCE DE L'ANTIQUITÉ.

Virgile fut imprimé en 1470, Homère en 1488, Aristote en 1498, Platon en 1512.

Si Pétrarque pleurait de joie en voyant Homère manuscrit, le touchait et le baisait, ne pouvant encore le comprendre, quel aurait été son transport de le voir multiplié dans les nobles caractères de Venise et de Florence, circuler par toute l'Europe, versant à tous la pure lumière du ciel hellénique, la fraîcheur de ses vives eaux, ces torrents de jeunesse qui coulent éternellement des sources de l'Iliade!

Mais on ne sait plus aujourd'hui les sueurs, les veilles inquiètes, que coûtèrent aux grands imprimeurs ces premières publications des manuscrits difficiles, discordants,

de l'antiquité. Œuvre sainte[1] ceux qui y mirent les premiers la main furent saisis d'une émotion religieuse et d'une anxiété immense. Tels ils allaient les rendre au monde, ces dieux de la pensée, tels il les garderait. Imprimeurs, correcteurs, éditeurs, ils ne dormaient plus (l'un d'eux, trois heures par nuit); ils demandaient à Dieu de réussir, et leur travail était mêlé de prières. Ils sentaient qu'en ces lettres de plomb, viles et ternes, était la Jouvence du monde, le trésor d'immortalité.

La Rome et la Jérusalem de cette religion nouvelle, l'imprimerie, sont bien moins Mayence et Strasbourg que Venise, Bâle et Paris. Les premières n'ont fait qu'imprimer; Paris, Bâle et Venise ont édité, avec des travaux infinis d'épuration, correction, critique, discussion des textes et variantes, les bibles épineuses de la philosophie, je veux dire l'œuvre immense de Platon, si délicate de finesse, de grâce et de dialectique, où l'accent, la virgule, change tout, détruit tout, rend l'intelligence impossible; — l'œuvre encore bien plus gigantesque d'Aristote, formidable encyclopédie de l'antiquité, écrite dans une langue algébrique, tellement concise et abstraite! On avait bavardé infiniment sur Aristote et Platon; on les avait traduits faiblement, peu fidèlement. Tout cela n'était rien auprès de ce que firent, à Venise, les Alde dans l'épouvantable travail qu'ils mirent à fin, ressuscitant et dressant sur ses jambes ce double colosse, ce cheval de Troie, plein de guerres fécondes, qui, dans le ventre, a toute école, toute dispute et toute hérésie, le duel inextinguible de l'intelligence humaine.....

... Combien cette grande mère, la noble, la sereine, l'héroïque antiquité, parut supérieure à tout ce que l'on connaissait, quand on revit, après tant de siècles, sa face vénérable et charmante! « O mère, que vous êtes jeune! disait le monde avec des larmes; de quels attraits imposants nous vous revoyons parée!... » (1)

LA DORMITONA.

On désigne sous ce nom significatif, dans l'ancien royaume de Quito, un petit reptile qui n'a pas plus de six pouces de long sur quatre lignes de diamètre. Par sa forme et par sa couleur, il ressemble on ne peut mieux à un cigare; mais il n'y a heureusement qu'un bien petit nombre de serpents dont la morsure soit plus dangereuse. La dormitona se tient parfaitement immobile sur les chemins, et ne fait guère de mouvement que pour piquer : malheur au fumeur passionné ou plutôt au voyageur novice qui se penche et la ramasse, croyant saisir un cigare; une blessure rapide et souvent mortelle lui apprend que l'étude de l'erpétologie est souvent bonne à quelque chose. (Albert Salazzo, *Histoire de Quito,* manuscrit inédit.)

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 85.

RÈGNE DE HENRI III.

Suite du costume civil. — Après tout ce que l'étude des goûts puérils de Henri III nous a appris sur la façon des merveilleux de son temps, il reste encore à faire ressortir quelques parties de leur toilette. Nos lecteurs voudront bien suivre nos explications sur les planches qui accompagnent cet article.

Et d'abord, qu'on remarque les dimensions excessivement réduites du manteau. Il avait fini par n'être plus, à proprement parler, qu'un grand collet qui laissait la poitrine à découvert pour favoriser l'exhibition de quoi?... Ici il n'y a pas lieu de s'indigner, mais de rire. Le pourpoint à la Henri III était muni sur le devant d'une belle bosse, allongée et inclinée, la pointe en bas, comme celle qui abrite du vent l'estomac de Polichinelle. On appelait cela une *panse.* C'était le contre-pied du buste, qui s'était porté auparavant précisément pour tenir le ventre aplati. La panse était produite à force de coton; elle comportait deux épaisseurs de bourre, l'une fixée au pourpoint même, l'autre piquée dans un gilet du nom de *camisole,* parce qu'il se mettait par-dessus la chemise.

Le haut-de-chausses était devenu quelque chose qui ressemblait fort à la culotte courte, imparfaitement ressuscitée en ces derniers temps; mais il en différait par des agréments d'aiguille auxquels nous ne sommes pas encore revenus, et surtout par une garniture de coques de rubans placés à la ceinture pour enjoliver la rencontre du pourpoint. Ce fut l'embryon de ces fameux canons si notables dans le costume du dix-septième siècle. Le nom fut trouvé du temps même de Henri III, sans doute par ces tailleurs au vocabulaire martial, qui, selon le dire de Henri Estienne, promettaient à leurs pratiques de leur faire des habits « qui les armassent bien. »

La mode d'appareiller la couleur des bas à celle des chausses fut remplacée par l'usage contraire, de sorte qu'on porta les hauts-de-chausses d'une couleur et les bas d'une autre. Le bigarrement, admis en cet endroit, ne tarda pas d'envahir tout le costume. On vit les gentilshommes habillés de huit ou dix couleurs, comme l'avaient été les laquais du temps de Charles IX. Cependant le vert eut ce privilége, que ceux qui l'adoptaient se mettaient ainsi des pieds jusqu'à la tête : singulière préférence, attendu que le vert avait été auparavant la livrée des fous. Le duc d'Alençon, frère de Henri III, fut le propagateur de l'habillement tout vert.

Il est dit que nous trouverons toujours des Valois à l'origine des modes qui signalèrent le déclin du seizième siècle. De même que les frères donnaient le ton aux hommes, la sœur (celle qui fut mariée d'abord à Henri IV) le donnait aux femmes. Brantôme parle avec un véritable enthousiasme de ses toilettes et des inventions par lesquelles elle les variait sans cesse.

« On donne le los à la reine Isabelle de Bavière, dit-il, d'avoir apporté en France les pompes et gorgiosetés pour bien habiller les dames; mais à voir les vieilles tapisseries de ce temps, où sont portraites les dames ainsi habillées, ce ne sont que toutes drôleries, bifferies et grosseries, au prix des belles et superbes façons, coiffures gentilles, inventions et ornements de notre reine, en laquelle toutes les dames et la cour de France se sont si bien mirées, que depuis, paraissant parées à sa mode, sentaient mieux leurs grandes dames qu'auparavant leurs simples demoiselles : aussi toutes en doivent cette obligation à notre reine Marguerite.

» Je me souviens (car j'y étais) que lorsque la reine, mère du roi, mena cette reine sa fille au roi de Navarre, son mari, elle passa à Cognac, où elle fit quelque séjour: et là plusieurs grandes belles et honnêtes dames du pays les vinrent voir et faire la révérence, qui toutes furent ravies de voir la beauté de cette reine de Navarre, et ne se pouvaient soûler de la louer à la reine sa mère, qui en était perdue de joie : par quoi elle pria sa fille un jour de s'habiller à son plus beau et superbe appareil, qu'elle portait à la cour en ses plus grandes magnificences, pour en donner le plaisir à ces honnêtes dames; ce qu'elle fit pour obéir à une si bonne mère, et parut vêtue fort superbement d'une robe de toile d'argent et colombin à la bou-

(1) Extrait du nouvel ouvrage de M. J. Michelet, intitulé : *la Renaissance.*

lonaise, manches pendantes, coiffée si très-richement, et avec un voile blanc ni trop grand, ni trop petit, et accompagnée avec cela d'une majesté si belle et si bonne grâce, qu'on l'eût plutôt dite déesse du ciel que reine en terre. Les dames, qui auparavant en avaient été éperdues, le furent cent fois davantage.» La reine lui dit alors : « Ma fille, vous » êtes très-bien ! » Elle lui répondit : « Madame, je commence » de bonne heure à porter et user mes robes et les façons » que j'emporte avec moi de la cour; car quand j'y retour- » nerai, je ne les emporterai point; mais je m'y entrerai » avec des ciseaux et des étoffes seulement pour me faire » habiller selon la mode qui courra. » La reine lui répondit : « Pourquoi dites-vous cela, ma fille? C'est vous qui in- » ventez et produisez les belles façons de s'habiller; et, en » quelque part que vous alliez, la cour les prendra de vous, » et non vous de la cour. » Comme de vrai, après qu'elle y retourna, on ne trouva rien à dire en elle qui ne fût plus que de la cour, tant elle sait bien inventer en son gentil esprit toutes choses.

» Cette belle reine, en quelque façon qu'elle s'habillât, fût à la française avec son chapeau, fût en simple escoffion, fût avec son grand voile, fût avec un bonnet, on ne pouvait juger qui lui séyait le mieux, ni quelle façon la rendait plus belle, plus admirable et plus aimable, tant en toutes ces



Louise de Vaudemont, femme de Henri III; le duc de Guise; Marguerite de Vaudemont et Anne de Joyeuse (1581). — D'après le tableau des Noces de Joyeuse, au Musée du Louvre. — Dessin de Chevignard.

façons se savait-elle accommoder, toujours en y ajoutant quelque invention nouvelle, non commune et nullement imitable, ou si d'autres dames à son patron s'y voulaient former, n'en approchaient nullement. Je l'ai vue quelquefois, et d'autres avec moi, vêtue d'une robe de satin blanc avec force clinquant et un peu d'incarnadin mêlé, avec un voile de crêpe tanné, ou gaze à la romaine, jeté sur sa tête comme négligemment; mais jamais rien ne fut vu si beau; et quoi qu'on die des déesses du temps passé et des empérières, comme nous les voyons par leurs médailles antiques, ne paraissaient que chambrières auprès d'elles.

» Je vis aussi cette notre grande reine aux premiers États de Blois (1576), le jour que le roi son frère fit sa harangue, vêtue d'une robe d'orangé et noir; mais le champ était noir avec force clinquant, et son grand voile de majesté, qu'étant assise en son rang, elle se montra si belle que j'ouïs dire à plus de trois cents de l'assemblée qu'ils étaient plus ravis à la contemplation d'une si divine beauté, qu'à l'ouïe des graves et beaux propos du roi son frère, encore qu'il eût harangué des mieux.

» Je l'ai vue aussi s'habiller quelquefois avec ses cheveux naturels, sans y ajouter aucun artifice de perruque; et encore qu'ils fussent fort noirs, les ayant empruntés du roi Henri son père, elle les savait si bien tortiller, frisonner et accommoder, en imitation de la reine d'Espagne sa sœur, que telle coiffure et parure lui séyait aussi bien ou mieux que toute autre que ce fût. Voilà qu'est d'un naturel beau, qui surpasse tout artifice, tel soit-il. Et pourtant elle ne s'y plaisait guère et peu souvent s'en accommodait, sinon de perruques bien gentiment façonnées. »

Voilà ce que dit Brantôme, trop achevé courtisan pour avoir été homme de goût. Les grâces qu'il vante dans sa princesse étaient de celles qui enchantaient une cour dissolue, aussi étrangère au sentiment du beau qu'à celui de l'honnêteté. Aux yeux d'un juge désintéressé, la reine Marguerite corrompit les modes plutôt que de les embellir

C'est elle qui déforma la grâce des corsages montants, en les faisant ouvrir outrageusement sur la poitrine et descendre en pointe, si longs et si bas que les épaules et la tête d'une femme ainsi habillée semblaient sortir d'un cornet. C'est elle aussi qui imagina ces vilaines manches enflées par le haut, serrées par le bas, à la manière de deux gros pilons; elle encore qui remplaça les vertugades par des amas de bourrelets posés sur les hanches pour donner aux jupes l'apparence d'un tambour. Que dire de son goût pour les perruques? Son admirateur lui-même semble en parler avec un certain regret, et il y avait de quoi quand on voyait cette brune se charger la tête de faux cheveux blonds, et n'admettre à son service que des blondins de pages qu'elle faisait tondre à mesure pour se parer de leur dépouille.

Ces correctifs apportés aux élans d'une admiration indiscrète, il faut reconnaître que le costume féminin du temps de Henri III, tout ridicule qu'il fut dans ses parties, valut, comme ensemble, infiniment mieux que le costume des hommes. Cela tint sans doute au privilége qu'avaient dès lors les dames françaises de porter avec agrément même les choses les plus laides. Elles l'avaient il y a deux cents ans, et elles l'ont encore aujourd'hui; et il n'y a pas de danger à leur en faire le compliment pourvu qu'on leur



Dames et Gentilshommes d'environ 1584. — D'après un tableau de Clouet, dit Janet, au Musée du Louvre. — Dessin de Chevignard.

remontre qu'elles devraient se sentir obligées, par cette grâce d'état, à ne pas prendre leurs modes de toutes mains comme elles font; car tout l'art qu'elles dépensent à avantager le laid retournerait à leur profit, s'il était avantagé lui-même par la beauté de l'ajustement.

La suite à une autre livraison.

LE SERMENT DES PETITS HOMMES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 109, 113.

IV. — LE COUCHER DE L'ENFANT.

— Paraska, dit Léonard, dont l'étonnement ouvrait l'esprit; écoute! Est-ce que tu n'entends pas que je t'appelle Paraska? Vois comme je connais bien cette porte où est l'escalier qui conduit à ma chambre! comme je sais bien que dans ma chambre il y a mon oiseau, mon pauvre oiseau, qui ne dirait jamais que je ne suis pas Léonard, lui; car je suis Léonard enfin, depuis que je te connais, Paraska! et je le serai toujours, tant que je vivrai, si je vis toujours. Ah! si j'avais un chien, un bon chien pour me regarder et pour me reconnaître, il me reconnaîtrait bien vite et me sauterait au cou, et ne dirait jamais que je ne suis pas Léonard. Mon Dieu! mon Dieu!

Paraska se détourna vivement, bouleversée que son affection fût appréciée moindre que celle d'un chien, sur quoi elle faillit éclater comme une bombe et envoyer promener cette sévère comédie.

Mais, suivant son habitude, elle garda tout en elle, et l'extrême vivacité de ses mouvements à placer, déplacer et replacer tout sur la table, témoignait seule du grand combat intérieur auquel elle employait ses forces.

Ayant enfin obtenu que Léonard mangeât comme un loup, malgré les larmes qui lavaient son assiette, et qu'il bût de toute sa soif ardente, Paraska commença de vouloir le faire monter à sa chambre, parce que le temps coulait, et

que ses maîtres, qui n'avaient pas dîné depuis deux jours, devaient attendre le souper avec une légitime impatience. Léonard alors déclara qu'il ne rentrerait plus jamais dans sa chambre et ne coucherait plus jamais dans son lit, puisqu'il n'était pas reconnu pour Léonard et pour le nourrisson de Paraska. Le débat menaçait d'être long entre la nourrice peu oppressive et l'enfant décidé. Mais la nature vint à leur secours, et l'énergique résistance de Léonard ne trouva plus, par degrés, que ces paroles :

— Ah !... mon Dieu ! mon Dieu !

La lampe, la chambre, les bois, les steppes, la table et Paraska tournoyèrent bientôt devant ses yeux, qui se fermèrent, se rouvrirent, et se refermèrent enfin sous le sommeil le plus pesant et le plus réparateur qui soit accordé à cet âge turbulent. Ce fut alors que Paraska l'enleva comme un sac de blé mûr et le porta, sans qu'il le sentît lui-même, ainsi qu'aux plus nouveaux de ses jours. Beaux jours, où Paraska était toute maîtresse de sa veille et de son sommeil.

— Résiste à présent, pensait-elle en le déshabillant triomphante, tandis qu'il ronflait comme l'orgue de la forêt dans les branches. Résiste, Juif errant, et dis-moi si un chien t'arrangerait à la manière que je t'arrange dans ton bon lit, haut comme une voiture et blanc comme une chapelle, ingrat ! Allons, marche, et dors !

Dès que les parents de Léonard furent assurés qu'il dormait profondément, ils franchirent l'escalier de sa chambre et rassasièrent leurs yeux du bonheur de le regarder. Son père demeura pensif devant son sommeil.

— Quelle innocence ! dit-il tout bas ; ne croirait-on pas qu'il se repose d'une bonne action ?

— N'est-ce donc pas vrai, puisqu'il vient de nous rendre notre enfant ? répondit sa mère penchée sur lui et ne pouvant se retenir davantage de presser son front contre la joue du petit dormeur.

Ce chuchotement près de son lit, et l'haleine douce qui l'effleurait, avertirent l'enfant ; il ne bougea plus, mais il bégaya confusément, comme un pigeon roucoule durant la nuit, les dernières paroles qui s'étaient assoupies sur ses lèvres :

— Ah !... mon Dieu ! mon Dieu !

Et ses parents descendirent le plus précipitamment qu'il leur fut possible, craignant de ne pouvoir résister au besoin de le consoler de son rêve. Mais un repos plus parfait l'en consola jusqu'à l'aube.

Paraska, n'ayant pas perdu une parole des récits qu'elle avait entendus chez les mères consolées, les rapporta toutes durant le repas qu'elle servait alors et partageait à la fois avec ses maîtres.

V. LE SERMENT DES PETITS POLONAIS.

Si Roudolf le farouche ne se laissait pas vaincre par le reproche ardent de Paraska et soupait en silence, sans avoir voulu rien avouer encore, les autres, plus expansifs, n'avaient pu cacher à leurs mères ce qu'elles brûlaient de savoir.

Le voyage, comploté depuis plusieurs dimanches, avait été mis à exécution la veille au matin, jour d'école. Ce hasard fit que les voyageurs furent plus à l'aise dans des habillements moins serrés ; et voici l'incident qui avait donné lieu à ce grand acte d'indépendance : une gravure enluminée du Serment des trois Suisses, ayant été apportée à l'école par un colporteur, puis achetée et fixée avec quatre épingles au-dessus d'une carte de géographie, était devenue l'objet de l'admiration des écoliers, et le sujet de préoccupations profondes chez les plus intelligents. Roudolf, morose et penseur, enflammé de ressentiment contre les Gesslers de la Pologne, souffla, jour par jour, dans les oreilles de ses plus chers camarades, l'esprit de résolution dont il était rempli. Ils voulurent aussi faire leur serment dans une forêt, au pied de quelque colline en forme de Sulisberg, devant la lune claire et pleine, à visage presque humain, telle qu'elle était dans la gravure coloriée vendue par le colporteur. Décidés à se mettre à la recherche d'un Grutli, lieu choisi par les trois Suisses pour leur serment immortel, Roudolf, au nom de ses amis, surveilla dans l'almanach une nuit où la lune devait être toute pleine. S'étant bien assurés de cette lumière protectrice, les quatre enfants s'étaient mis en route, résolus à marcher jusqu'à la rencontre d'un lac à peu près pareil à l'eau bleue de l'image, et bordant une prairie ombragée par le bois le plus sombre possible.

Ils firent cinq lieues sans retourner leur tête, occupés du serment qui les tenait en oubli de tout le reste. Ils couraient devant eux, ne sentant ni les cailloux, ni les orties qui s'entortillaient à leurs jambes et déchiraient leurs bas. Rien ne pouvait les distraire ni les inquiéter, parce que Roudolf leur avait dit : « Nous trouverons ce qu'il faut. »

Quand ils rencontraient des courants parmi les sables et les genêts jaunes, ils ne prenaient pas le temps de se regarder dans l'eau, ni d'y plonger leurs bras, ni de s'en jeter au visage, comme il arrive aux écoliers qui se donnent des vacances ; ils passaient sous les arbres couverts de nids, ruisselants d'ombrage et de fraîcheur, sans y monter comme dans une chambre, pour se laisser glisser ensuite, au mépris des genoux et des blouses. Enfin les nids eurent bon temps ; les fauvettes couveuses purent les regarder de côté filer comme des éclairs, sans se crier entre elles : Miséricorde ! voici messieurs les écoliers !

Une belle vache blonde les regarda passer, les suivant de ses grands yeux humides et levant sa tête par-dessus la haie de framboisiers noirs. Puis elle poussa son mugissement comme pour leur dire : Venez ! j'ai du bon lait à vous offrir. Ce fut inutile ; ils n'y faisaient pas attention, parce qu'il n'y avait pas de forêt derrière elle. Mais quand ils eurent trouvé ce qu'ils cherchaient, ils ne se sentirent pas de joie, et firent les Suisses comme ils purent durant le reste du jour, qui touchait à son déclin. En parcourant la forêt où les oiseaux chantaient encore merveilleusement, ils découvrirent une source fraîche qui valait du vin pour leur donner à boire. Cette source propice offrait abondamment du cresson menu et vert, qui grelottait dans les bulles d'eau vive, et les poissons, qui n'ont peur de rien dans ces larges solitudes, ne se retenaient pas de bondir parmi les joncs de la rive, en se poursuivant avec mille grâces subtiles.

Les écoliers attendirent donc ainsi la nuit, remplis d'une agitation croissante, mais sans peur, ne se rendant aucun compte de l'effet affreux que devait produire leur absence à cette heure, le plus pressé pour eux étant alors de sauver la Pologne. Tout à coup, ils s'aperçurent que Roudolf, leur chef, devenait soucieux, et comme ils plaçaient en lui toute leur confiance, à cause de son âge de douze ans et de son caractère concentré, ils l'entourèrent pour savoir le motif de ses réflexions taciturnes.

— C'est, leur dit-il, que nous avons oublié deux choses. Quand les Suisses ont fait leur serment, ils étaient trois, et nous sommes quatre ; puis, chacun d'eux avait amené dix hommes qui les suivaient comme témoins et comme une armée représentant la Suisse ; nous n'avons pas de témoins ni d'armée ; comment faire ?

Il y eut un moment de consternation générale. Mais après avoir discuté sur les dissemblances imprévues, on agréa d'être quatre au lieu de trois, par la raison qu'on était unis de manière à ne faire qu'un dès qu'on serait

grands; après quoi, tous décidèrent que les arbres leur serviraient de témoins et figureraient des hommes, se trouvant là naturellement rangés en bataille. Ils en marquèrent cinquante-trois à l'écorce qui devaient garder pour toujours une lettre de leur serment, ainsi composé par Roudolf :

— A la liberté des enfants polonais! à la délivrance de leurs pères!

Après quoi, courant à travers et alentour de ces arbres consacrés, ils poussèrent des clameurs si héroïques que les oiseaux s'envolèrent. Enfin, quand ils virent la lune monter ronde et lente à l'horizon, comme une tête mouvante, ce fut pour eux un saisissement suprême à ne pouvoir jamais être rendu. Persuadés qu'elle les regardait et qu'elle allait les entendre, ils lui tendirent les bras à l'exemple de Roudolf qui dirigeait leurs âmes, et ils se mirent à genoux pour faire leur prière avant de jurer le serment. Alors les quatre petits héros sans armes, voués à la guerre sainte, écoutèrent avec un recueillement adorable cette triste invocation de Roudolf, qu'il avait apprise de son grand-père :

— Ne meurs pas, ô mère Pologne! L'avenir viendra, et avec lui recroîtront les trèfles coupés, et nous en ferons des massues. Ils ne te tueront pas! ils ne te tueront pas! Il n'y a que Dieu qui tue!

— Il n'y a que Dieu qui tue! répétèrent les enfants, et aussi la forêt qui avait de longs échos.

— Et c'est nous qui sommes les trèfles, n'est-ce pas? demandèrent les jeunes Polonais sanglotants.

— Oui, nous sommes les trèfles, et nous serons les massues, répondit le pieux garçon qui les électrisait. Dites avec moi, comme moi :

« A la liberté des enfants polonais! A l'affranchissement de leurs pères! »

Ce qui fut répété par les quatre voix, argentines comme des voix d'enfants de chœur.

Après qu'ils se furent signés et qu'ils eurent dit : « Amen! » les mains sur leurs poitrines, tous les bonnets furent jetés en l'air par-dessus les arbres. Ils étreignirent à bras unis les gros chênes et les vieux hêtres là présents; puis, leur frappant le cœur pour le faire battre :

— Remuez-vous tous! crièrent-ils, et chantez vos grandes chansons pour porter notre serment dans le ciel!

La lune et la nuit, qui passaient ensemble, durent tendrement sourire de cette veillée buissonnière; et puisque rien n'est caché ni perdu de ce monde surveillé par la Providence, il est permis de croire qu'elle marqua d'un signe les quatre enfants bientôt étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre. A cet âge, l'immobilité suit de près les commotions violentes : la fraîcheur du grand bois, que le soir couvrait d'ombre, les ayant fait se rapprocher, l'accablement invincible de la fatigue rendit pour eux plus distinct et quelque peu redoutable le silence solennel de la forêt, et la nuit les garda bientôt plongés dans leur profond sommeil.

Un bûcheron, traversant la forêt pour y faire du menu bois par le beau clair de lune qui lui servait de lanterne, s'arrêta, tout surpris, devant les quatre dormeurs. Leurs traits fins, inondés des rayons blancs de la lune, leurs vêtements bien taillés, la grâce et l'abandon de leur repos, le tinrent sous un respect et sous un charme.

Toutes les légendes, tous les contes de fées dont sa mémoire était pleine, lui rapprirent leurs thèmes et chantèrent en lui. Il crut voir des anges passagers, ou des petits lutins fatigués d'avoir dansé leur ronde. Moitié par crainte, moitié par admiration, il resta stupéfait devant eux, disant pour plus de sûreté, tantôt l'oraison qui préserve des sorciers, tantôt l'Angélus qui rend les séraphins secourables. Il lui parut même prudent de désarmer leur malice, s'ils étaient méchants, ou de mériter leur gratitude, s'ils étaient bons. Dans ce dessein, revenant à pied de chat jusqu'au rond magique formé par les dormeurs, il posa un canard sauvage tout plumé sur le flanc de Roudolf, afin que son poids l'avertît, en se réveillant, qu'un brave homme était passé par là. Ce canard sauvage se faisandait depuis deux jours au fond de son sac, réservé au festin dont il tâchait parfois de réjouir sa chaumière.

— Anges de Dieu! bénissez le pauvre charitable, marmota-t-il du bout des lèvres. Lutins agréables, laissez travailler le bûcheron qui travaille pour sa famille.

Après cette offrande, ce fut à grand'peine qu'il détacha ses pieds, comme cloués sous les feuilles, et qu'il s'éloigna avec trouble, sans avoir osé réveiller l'apparition silencieuse. Il ne put penser à autre chose en frappant les branches avec sa cognée et cherchant tout ensemble à étouffer le bruit qu'elle envoyait sous les ombrages frémissants. Il tremblait de voir accourir vers lui la ronde mignonne, mais inquiétante, et chaque coup qu'il donnait était suivi d'un regard allumé comme une étincelle. Il faut dire aussi que le frisson qu'il sentait courir dans ses membres était mêlé d'une curiosité si attrayante, qu'elle l'entraînait à toute minute vers le point mystérieux où il avait pris peur et joie. Il continuait pourtant d'abattre ce qu'il pouvait de branches, car la provision manquait au ménage qu'il nourrissait de son labeur.

Durant ce temps, les jeunes conjurés, qui s'étaient endormis sobres comme des apôtres, se réveillèrent affamés comme des écoliers; redevenus enfants, agités de tous les instincts de leur âge, ils eurent peur d'abord et se poussèrent l'un l'autre pour se rassurer au milieu de ce vaste espace qu'ils ne reconnaissaient plus.

Roudolf se délivra le premier des appréhensions vagues de la nuit, et, debout sur ses jambes courageuses, pour en finir avec le sommeil, il fureta les coins de la source où les poissons dormaient encore parmi les nénuphars dont elle était tapissée. Ni le saule, ni l'osier ne manquaient pour leur figurer des armes agrestes; Roudolf s'arma donc d'une branche de saule, cette même branche qui servit plus tard à le fustiger mollement par sa mère. Alors il s'écria d'une voix guerrière qui fit éclater la courroie de ses livres, dont il avait serré sa lévite retroussée en valise :

— Vive la Pologne! et vive le ruisseau qui donne à boire!

Ce cri, poussé par quatre gosiers altérés et stridents, ne fit pas envoler une cigogne noire abattue sur le sol, qui les regardait avec le même étonnement et la même sympathie que le bûcheron, mais sans aucune arrière-pensée. Descendue des hauts sapins qui peuplaient la forêt et l'assainissaient par leur âpre senteur, elle se promenait au bord du lac, y cherchant de la nourriture pour ses enfants qui dormaient encore sous leurs ailes en duvet. Son bec rouge et son long cou arqué s'avançaient familièrement vers les quatre écoliers dont les yeux s'arrêtaient avec surprise sur cette visiteuse inattendue de leur grande chambre à coucher. Elle allait et venait presque sur leurs pieds, avec une contenance amicale où l'on ne voyait nulle trace de superstition humaine. L'oiseau intelligent cédait à ce charme dont l'enfance est parée aux yeux des bêtes innocentes comme aux yeux des hommes soupçonneux. Après quelques passes devant eux, intelligentes comme des saluts entre voyageurs inoffensifs, elle s'envola bruyamment par-dessus leur tête et disparut dans les arbres, leur jetant pour adieu la note sonore et prolongée de sa race, qui parut à Roudolf d'un merveilleux augure pour la Pologne, se figurant qu'ils la représentaient alors, et ayant entendu dire mille biens du naturel prophétique de la cigogne.

Ce fut alors qu'il trouva le canard glissé le long de sa tchamarka que sa ceinture de cuir ne retroussait plus.

Après s'être beaucoup étonné, on résolut de profiter du miracle qui dotait un bois de canards sauvages tout plumés.

Voici comment les voyageurs y parvinrent : ils creusèrent un trou dans la terre et le remplirent de branches, de feuilles et de glands secs, y mirent le feu qu'ils firent jaillir en frappant deux cailloux l'un contre l'autre; et par-dessus la flamme, quand elle devint moins ardente, ils posèrent le canard qui ne manqua pas de rôtir presque aussi bien que les font rôtir les mères et les nourrices : et même, selon Gasper, l'un des narrateurs qui avaient édifié Paraska, le canard leur parut meilleur sans pain qu'avec du pain, dont ils manquaient absolument dans la forêt. Le bûcheron n'eût osé, pour sa vie, laisser à leurs pieds le pain dur et noir si peu fait, selon lui, pour alimenter de si fines créatures.

On étendit le repas sur une masse de cresson qui servit de nappe et d'assaisonnement de haut goût; tout fut mangé pour attendre patiemment le soleil que l'aurore annonçait dans les branches. Ce fut ainsi que le bûcheron les retrouva tout à fait réveillés par l'appétit et le chant des oiseaux, autour du feu mourant, et buvant à plat ventre l'eau de la source qui lui servait souvent de cabaret à lui-même.

Il ne reconnut pas sans un peu de regret qu'il n'avait tant redouté que des écoliers vagabonds. Mais, tout désenchanté qu'il fût de ne trouver en eux ni des anges, ni des magiciens, il leur offrit de bon cœur quelques pommes vertes que la circonstance fit trouver douces. Léonard seul, plus près de l'âge nourri de lait, se hâta de retirer ses dents agacées de la pomme dure et âpre qu'il jeta loin de lui. Roudolf, l'ayant blâmé, la releva et la mordit toute vive, en disant :

— Merci, pomme verte; car j'ai soif, et tu me donnes à boire !

Comme ils commençaient tous à sentir l'attrait invincible du retour au foyer, ils apprirent qu'ils étaient à cinq lieues du grand bourg de Podhaïtzy.

— Adieu, bûcheron, dirent-ils en lui serrant les mains par gratitude du miracle du canard, garde notre bénédiction, puisque nous n'avons pas autre chose à te rendre; mais ce sera plus tard. Si tu as des enfants, ils seront nos amis. En as-tu, des enfants, bon bûcheron?

— Oui, répondit le paysan, subjugué par la grâce commanderesse de ces petits hommes errants; j'ai un enfant bûcheron comme moi, et pauvre comme son père.

— Les oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître d'hôtel, répartit Roudolf, laissant aller sa langue biblique, tandis que ses jeunes camarades l'écoutaient gravement.

Après quoi le singulier garçon, ayant tenu son front sous sa main, ajouta comme soufflé par ce qu'il croyait entendre dans ses oreilles :

— Écoute ! cette forêt portera bonheur à qui travaillera parmi les arbres que tu vois : quand on entendra parler de guerre jusque dans ta cabane, viens sous les pins et les chênes marqués d'une lettre qui va grandir avec eux. Il faudra prier alors, bon bûcheron, car ce sera la fête des morts !

Le bûcheron se découvrit involontairement.

— Tiens, ajouta Roudolf, en se découvrant lui-même, prends ma tchapka pour la donner à ton enfant; c'est un gage qu'il sera libre un jour comme nous.

Sur quoi, touchant ses trois compagnons de sa branche de saule, il les fit passer devant lui comme un jeune berger dirige ses chers et dociles agneaux.

Le bûcheron, les ayant conduits sur le bord de la forêt, les suivit des yeux autant qu'il put les apercevoir, et demeura longtemps pensif, demi-soucieux, demi-content de cette rencontre qui faisait luire quelque chose dans son pauvre avenir.

Remis en route et dans le droit chemin par ses instructions, les enfants marchèrent jusqu'au soir sans prendre aucune nourriture, tantôt d'une force renouvelée par l'approche de leur maison, tantôt ralentis par l'appréhension de l'accueil irrité des parents, mais toujours ignorants des larmes que l'on versait pour eux. Étrange mystère, les enfants ne savent jamais que les reproches de leurs parents ne sont que des pleurs qui leur disent : Je t'aime !

Par deux fois, Gasper et Léonard, les moindres d'âge et de force, fléchirent sur l'herbe des sentiers et des rudes passages; car leurs pieds s'étaient gonflés dans les souliers durcis qu'ils avaient gardés toute la nuit. Roudolf les prit tour à tour dans ses bras.

— Car il est rigide, c'est vrai, mais fort et charitable comme saint Christophe, dit la nourrice en s'interrompant pour reprendre haleine, de peur que l'attendrissement ne l'empêchât de finir son récit. Ce pauvre grand roux, donc, reprit-elle après avoir surmonté son émotion, ce hardi Roudolf qui est toujours là devant vous muet comme un poisson, mais qui ne passe pas un jour sans trouver une idée, et une belle ! voyant que les enfants mièvres ne pouvaient plus se tenir, refusant de remonter dans ses bras pour ne pas l'écraser, les a très-bien rapportés jusqu'au bourg, d'une manière à les réjouir et à se soulager lui-même; tellement que ce serait à l'embrasser, s'il n'était pas juste de le battre d'abord pour nous avoir fait mourir d'inquiétude.

— Comment a-t-il fait? demanda curieusement Mme Sipaïlo, qui brûlait de reconnaissance pour Roudolf.

— Voilà ce qu'il a fait, repartit Paraska, en entrelaçant fortement sa main à celle de sa maîtresse, et démontrant l'espèce de palanquin formé par deux bras fortement tendus, qu'ils avaient recouverts avec la lévite longue et moelleuse de Roudolf; l'autre bras était celui de Baltsar, plus robuste et plus carré que mon bahut de frêne. Madame comprend bien qu'ils les portaient ainsi comme sur un banc, une balançoire solide et commode, et que cette invention les rendait joyeux et fiers, comme s'ils rentraient en triomphe dans le bourg. Aussi, voilà que Marinovitch, l'étainier, n'a pu s'empêcher de leur crier de sa porte : « Où allez-vous, les effarés? On dirait que vous portez le vin du paradis. » Et le petit Gasper dit lui-même à sa mère que c'était en effet à se croire dans la voiture du paradis.

Durant le récit, que le père de Léonard se gardait d'interrompre, voyant évidemment que c'était le *jour* de Paraska, il l'écoutait comme affamé d'apprendre les moindres particularités d'une telle faute, car elle lui paraissait renfermer un oracle. Cette perspective de liberté féconde élargissait son cerveau et s'y reflétait comme dans une chambre noire. Sa bien-aimée Pologne, sortant du sépulcre, en était éclairée, et ces visions rayonnantes, allumées par la main d'un enfant, son enfant ! le faisaient frissonner immobile sur sa chaise. Il se passe de grandes choses sous le front des hommes que l'on croit abattus par l'esclavage et courbés sous le sabre.

Paraska, comme ivre de sa parole, l'entrecoupait elle-même, ne pouvant plus tranquilliser sa joie. Elle se levait pour rien; elle allait et venait dix fois de la table où rien ne manquait, à l'armoire où rien ne restait, et elle en rapportait un verre, une tasse vide dont personne n'avait besoin. Mais, pour y prendre garde, l'esprit des maîtres était trop tendu vers l'avenir. Le chef de famille y dirigeait ses flèches, en songeant à Guillaume Tell, et toutes ses flèches portaient, toutes sifflaient victorieuses sur la tête de Léonard, son Léonard qui lui paraissait grand, grand !... et libre au bout de l'horizon.

La fin à la prochaine livraison.

TYPES RUSSES.



Serbe. Juif. Ziriane. Allemand. Arabe.
Polonais. Géorgien. Arménien.
Russe. Kalmouk.

La population de l'empire de Russie s'élève, d'après la dernière statistique dressée par M. P. de Kœppen, à soixante-six millions d'habitants, sur lesquels un peu moins de soixante millions appartiennent à la Russie européenne (la Pologne et la Finlande comprises).

Cette population, peu en rapport, d'ailleurs, avec l'étendue du territoire, puisqu'elle ne donne pas plus de 192 habitants par mille carré géographique, présente une telle variété de types et de races, que les ethnographes les plus experts ont peine à s'y reconnaître. M. Vsevolojsky, dans son *Dictionnaire géographique et historique de l'empire de Russie*, imprimé à Moscou en 1813, donne l'énumération de soixante-cinq peuples qu'il partage, d'après leur origine, en dix groupes distincts : le groupe *slave*, qui comprend les Russes et les Polonais; le groupe *tchoude*, composé des Esthoniens et des Lithuaniens; le groupe *allemand* et *scandinave;* le groupe *finnois;* le groupe *tatare;* le groupe *mongol;* le groupe *samoyède;* le groupe *mandjoure* ou *mantchou;* le groupe *sibérien oriental*. Le dixième groupe comprend les peuples étrangers qui ont formé des colonies, ou qui vivent disséminés dans l'empire, tels que les Grecs, les Serbes, les Bulgares, les Arméniens, les Roumains ou Moldo-Valaques, les Arnautes (Albanais), les Persans, les Indiens, les Bohémiens ou Tsiganes, les Khivintzys, les Juifs, etc.

Si l'on ajoute à cette liste les vingt grandes peuplades de la Géorgie et du Caucase, dont le territoire a été annexé postérieurement à la Russie, l'on trouve que la population de cet empire est formée de plus de quatre-vingts nations différant entre elles d'origine, de mœurs, de langage, de religion (1). C'est sept et une fraction de plus qu'en Turquie, où l'on compte, suivant un dicton populaire, soixante-douze peuples *et demi :* en sorte que s'il n'existe pas d'État en Europe égal à la Russie en étendue, il n'en est pas non plus qui soit formé d'éléments aussi divers et aussi hétérogènes, et que l'on peut dire d'elle, à plus forte raison, ce qu'on a dit de la Turquie et de l'Autriche, qu'elle n'est pas une nation, mais un composé de nations.

Les types que reproduit notre gravure sont empruntés aux diverses catégories que nous avons énumérées.

Le Russe, le Polonais et le Serbe font partie du groupe slave, lequel forme à lui seul les quatre cinquièmes de la population totale.

(1) Sous le rapport religieux, cette population se classerait (approximativement) de la manière suivante :

Église russe du rit oriental	49 000 000
latine	7 300 000
protestante	3 500 000
Musulmans	2 400 000
Israélites	1 500 000
Arméniens catholiques et grégoriens	1 000 000
Idolâtres	600 000
	65 300 000

Les Russes se subdivisent ordinairement en Russes de la Grande-Russie, de la Petite-Russie, et de la Russie-Blanche (incorporée au royaume des czars dès le premier partage de la Pologne, en 1771). Contrairement à l'opinion de Muller, qu'il n'y aurait eu anciennement qu'une seule Russie, indivise sous cette dénomination générale, laquelle s'étendait dans l'ouest à peu près vers la Vistule, il paraît probable, d'après les recherches des ethnographes et des philologues modernes, que non-seulement les Petits-Russiens n'ont jamais été confondus avec les Grands-Russes, mais même que les premiers formeraient une race à part, entièrement distincte de la race slave. Nous citerons à l'appui de cette dernière opinion un travail fort remarquable que le *Journal de Constantinople* a publié dans le courant de l'année dernière.

Nous ne faisons que mentionner pour mémoire les Polonais et les Serbes ou Serviens. Ces derniers appartiennent moins à la Russie qu'à la Turquie d'Europe, où ils forment le fond de la population de la Bosnie, de l'Herzégovine, de la Métotrie, et de la principauté de Serbie.

Les Allemands ont formé un grand nombre de colonies dans l'intérieur de l'empire. De plus, toute la noblesse et la bourgeoisie des gouvernements de Finlande, d'Esthonie, de Livonie et de Courlande sont d'origine germanique, comme la famille impériale elle-même. La plupart des notabilités de l'empire, dans l'armée et dans la politique, le comte de Nesselrode, grand-chancelier, le comte de Brock, ministre des finances, le comte Panin, ministre de la justice, les généraux de Pahlen, Rudiger, Dannenberg, de Wrangel, Lüders, Osten-Sacken, etc., appartiennent également à l'Allemagne.

Les Zirianes sont un peuple finnois de la même famille que les Permiens. Ils se désignent comme eux sous le nom de *Comi*, ou *Comi-Mourte*, et habitent les gouvernements de Vologda, de Perm et de Tobolsk, voisins de l'Oural. Longtemps plongés dans l'idolâtrie et la barbarie, ils furent convertis au quatorzième siècle par saint Étienne, qui traduisit plusieurs livres d'église dans leur dialecte et leur composa un alphabet, malheureusement perdu.

Les Kalmouks sont un peuple de race mongole, originaire de la Grande-Tatarie. Les vexations et les abus du gouvernement russe ont de beaucoup diminué leur nombre dans l'empire, et, depuis la grande émigration de 1771, on en compte tout au plus quarante et quelques mille, campés sur la rive droite du Volga et sur les deux rives de la Couma, vers Mosdoc. Les Kalmouks sont de taille moyenne, ont les cheveux noirs, durs et luisants, des yeux très-étroits, le nez large et épaté, ainsi que tout le visage. Ils ont de l'esprit naturel, sont diligents et beaucoup moins sauvages qu'on ne le croit communément. On peut consulter, sur l'origine, les antiquités et l'histoire des émigrations des Kalmouks, l'excellent ouvrage de M. le conseiller d'État Ritchkof, et sur leurs coutumes, tant religieuses que civiles, le *Journal* de l'académicien Lépékin. (Voy. aussi t. XXII, p. 83, et la Table des vingt premières années.)

La race Kartvel, à laquelle se rattachent les Géorgiens, les Mingréliens, les Ghuriels, les Imérétiens, tient sans contredit le premier rang parmi les races du Caucase. Grands, robustes, superbes à cheval et sous le costume de guerre persan, la ceinture chargée d'armes étincelantes, grands amateurs de tournois et de joutes, les Géorgiens ont conservé la beauté physique et la bravoure qui furent l'apanage de leurs ancêtres. Mais leurs mœurs se sont corrompues au contact des Persans, et l'énervement de la race amena la perte de l'indépendance nationale. Catherine II, par un manifeste daté du 24 juillet 1783, déclara solennellement qu'elle prenait la Géorgie sous sa protection; le 18 janvier 1801, un ukase du czar Alexandre Ier l'annexa « pour jamais » à l'empire.

« Leurs femmes, dit M. Famin, ont des traits délicats et réguliers, le regard doux, la taille élancée et la peau blanche. Leur beauté leur a de tout temps valu une grande célébrité. A l'époque où les provinces du Caucase n'étaient pas sous la protection de la Russie, les Géorgiennes peuplaient les harems de l'Orient, et partageaient avec les Circassiennes l'honneur de donner des souveraines à l'Asie. » Ajoutons que la Turquie a fait récemment pour la Circassie et les autres contrées du Caucase ce que le Russie avait fait pour les provinces géorgiennes, un firman du mois d'octobre dernier ayant prohibé le commerce des esclaves sur toute l'étendue de la côte de la mer Noire.

Depuis la chute du dernier royaume d'Arménie (1393), l'antique race d'Haïasdan, à l'exemple de la race juive, vit dispersée dans le monde entier. Toutefois le gros de la nation habite la Perse, la Turquie et la Russie. Les Arméniens de Russie sont au nombre de 580 000 suivant la statistique dressée par M. Berghaus de Potsdam, et d'un million suivant les éditeurs de l'*Almanach de Gotha*. La majeure partie de cette population habite la province d'Érivan, formée d'un lambeau de l'ancien royaume d'Arménie, et où se trouve le célèbre monastère d'Eczmiazin, résidence du *catholicos*, ou patriarche universel des Arméniens.

L'Arménien est dans le Caucase ce qu'est le Juif en Pologne, le factotum du pays. Actif, intelligent, très-prompt à s'assimiler les langues étrangères, on le voit partout et en même temps fermier, commerçant, industriel, courtier, interprète. Plus insinuant, plus vif, plus spirituel, sous une lourdeur apparente, que le Géorgien, il parvient plus facilement, et il se console par le cumul des emplois et des richesses de la perte de son indépendance.

Les Juifs de Russie, au nombre d'un million et demi environ, vivent disséminés dans toutes les provinces de l'empire, mais principalement en Pologne. On les trouve également en assez grand nombre dans le sud de l'empire et dans ce qu'on appelle la Nouvelle-Russie. Une partie des Juifs de Crimée appartiennent à la secte des karaïtes, c'est-à-dire qu'ils rejettent le Talmud et les explications rabbiniques pour s'attacher uniquement à la lettre de l'Écriture. « Ces Juifs, dit le duc de Raguse dans son *Voyage*, ne s'allient ni ne mangent avec les autres; ils sont fort riches et passent pour être fidèles à leurs engagements. »

L'ART DE SE PROCURER UNE VIE SAINE ET LONGUE (1),

Par un médecin chinois, dans la 36e année du règne de l'empereur Khang-hi (an 1697 de l'ère chrétienne.)

EXTRAIT.

Quoique le *Thien* ait compté nos jours, et qu'il en soit le maître, on peut pourtant dire, en un bon sens, qu'il les a laissés en notre disposition; car le souverain *Thien* ne fait point de distinction de personnes, il n'y a que la vertu qui le touche, et celui qui la pratique a au dedans de soi-même un témoignage certain de son amitié.

Il faut donc que ceux qui cherchent à prolonger leur vie s'étudient d'abord à se rendre vertueux. Le soin réglé du corps, soutenu de l'exercice continuel de la vertu, rendra le tempérament fort et robuste, d'où résultera une vie longue et heureuse.

L'auteur se cite comme exemple; il a mis ses préceptes en pratique, et c'est à leur observation qu'il dut le rétablissement d'une santé très-compromise. Ces maximes se réduisent à quatre articles, qui consistent à régler : 1° le cœur et ses affections; 2° l'usage des aliments; 3° les actions de la journée; 4° le repos de la nuit.

(1) Traduit par le P. d'Entrecolles.

ARTICLE PREMIER. — Régler son cœur et ses affections.

Le cœur est dans l'homme ce que les racines sont à l'arbre et la source au ruisseau. Il préside à tout, et dès qu'on a su le régler, les facultés de l'âme et les cinq sens sont pareillement dans l'ordre; c'est pourquoi notre premier soin doit être de veiller sur les désirs et sur les affections de notre cœur.

Pour y réussir, ne vous occupez que de pensées qui vous portent à la vertu. Ne vous bornez pas à la seule étude de votre propre perfection; efforcez-vous encore de rendre votre vertu bienfaisante et utile. C'est pourquoi vous vient-il une pensée, allez-vous prononcer une parole, méditez-vous quelque projet : réfléchissez-y auparavant, et demandez-vous à vous-même : Ce que je pense, ce que je veux dire ou faire, est-il utile ou nuisible aux autres? S'il est utile, parlez ou agissez, sans que les difficultés vous rebutent. S'il est nuisible, ne vous permettez jamais ni ces vices, ni ces entretiens, ni ces entreprises.

Conservez la paix dans votre cœur. Quand un homme n'a le cœur rempli que de vues agréables et propres à entretenir l'union dans la société civile, ses sentiments éclatent au dehors sur son visage; la joie et la sérénité intérieure qui l'accompagnent brillent dans tout son intérieur, et il n'y a personne qui ne s'aperçoive des vraies et solides douceurs qu'il goûte au fond de l'âme.

Réfléchissez souvent sur le bonheur de votre état. On est heureux quand on sait connaître son bonheur. Pour mieux sentir le mien, je pense que je vis à mon aise dans ma maison, tandis que tant de voyageurs ont à souffrir les incommodités de la poussière, du vent et de la pluie. Quand je me compare à ces infortunés, et que je me vois exempt des maux dont ils sont environnés, puis-je n'être pas content de mon sort?

Le célèbre Yen, mon compatriote, avait une belle maxime : « Si votre fortune, disait-il, devient meilleure, pensez moins à ce que vous n'avez pas qu'à ce que vous avez, autrement vous désirerez toujours, et vous ne verrez jamais vos désirs satisfaits. Si vous venez à déchoir de votre première condition, dites-vous à vous-même : Ce qui me reste me suffit; on peut me ravir mes biens, mais on ne me ravira jamais la tranquillité de mon cœur, qui est le plus grand de tous mes biens. »

ARTICLE II. — Régler l'usage des aliments.

Déjeunez de grand matin; on respire par le nez l'air du ciel, et par la bouche on se nourrit des sucs de la terre, et l'on en reçoit les exhalaisons. Il est important de ne jamais sortir de sa maison à jeun. Cette précaution devient plus nécessaire s'il règne des maladies populaires, ou si l'on est obligé d'entrer chez des malades.

Prenez un bon repas vers le milieu du jour. Faites-vous servir à dîner les viandes les plus simples, elles sont plus saines et plus nourrissantes. Ne laissez guère approcher de votre table certains ragoûts que l'on n'a inventés que pour réveiller ou chatouiller l'appétit.

Ce que l'on doit le plus éviter en apprêtant les aliments, est l'excès du sel. Le sel ralentit le mouvement du sang et rend la respiration moins libre.

En prenant vos repas, mangez lentement et mâchez bien vos morceaux.

Cette mastication lente brise les aliments, les imbibe de salive et les met dans un état de finesse et de première dissolution qui les prépare à la fermentation de l'estomac.

Ne contentez pas tellement votre appétit qu'en sortant de table vous soyez pleinement rassasié; l'abondance de la nourriture tourmente l'estomac et nuit à la digestion. Quand même vous auriez un estomac robuste et qui digère aisément, n'occupez point toute sa vigueur, laissez-lui quelques degrés de force en réserve. C'est surtout lorsque l'on a souffert longtemps de la faim et de la soif qu'il faut savoir se modérer.

Soupez de bonne heure et sobrement. Il vaut mieux multiplier les repas si l'on en a besoin. Ne prenez votre sommeil que deux heures après votre repas.

ARTICLE III. — Régler les actions de la journée.

Aussitôt après votre réveil, faites avec la main plusieurs frictions sur la poitrine, à la région du cœur, de crainte que, sortant tout chaud du lit, la fraîcheur ne surprenne tout à coup et ne referme subitement les pores du corps, ce qui causerait des rhumes et d'autres incommodités; au lieu que quelques frottements avec la paume de la main mettent le sang en mouvement à sa source et préservent de plusieurs accidents.

Evitez un coup d'air avec autant de soin qu'un trait de flèche. L'air froid bouche les pores, et alors il se fait un amas de mauvaises humeurs qui seraient sorties par cette voie, ou en forme de sueur sensible, ou par le moyen d'une insensible transpiration.

C'est pourquoi, dans l'été même, où l'on se couvre d'habits fort légers, il est à propos de couvrir le bas-ventre d'une large toile de coton, pour le préserver des coliques qu'un froid inopiné y causerait.

Si vous voyagez dans le fort de l'hiver et que la rigueur du froid vous ait gelé les pieds, à votre arrivée dans la maison faites-vous apporter de l'eau un peu tiède et lessivez-vous-en les pieds avec la main, en les frottant doucement pour les ramollir, et pour rappeler aux veines et aux artères la chaleur naturelle. Après cette première opération, vous ne risquez rien de vous les laver avec de l'eau plus chaude. Si, négligeant cette précaution, vous plongiez tout à coup les pieds dans l'eau bouillante, le sang glacé se figerait, les nerfs et les artères en seraient blessés, et vous courriez risque d'être impotent le reste de vos jours.

ARTICLE IV. — Régler le repos de la nuit.

Quand vous êtes déshabillé et prêt à vous mettre au lit, prenez votre pied et frottez-en la plante avec force et le plus longtemps qu'il vous sera possible; ne discontinuez que quand vous y sentirez une grande chaleur. Alors remuez séparément chaque doigt du pied.

Aussitôt qu'on s'est mis au lit, il faut endormir le cœur; je veux dire qu'il faut le tranquilliser et rejeter toute pensée qui pourrait écarter le sommeil.

Couchez-vous sur le côté gauche ou sur le côté droit, pliez un peu les genoux, et endormez-vous dans cette position.

A chaque fois que vous vous réveillez, étendez-vous dans le lit, c'est le moyen de rendre le cours des esprits et la circulation du sang plus libres.

Durant le sommeil, ne tenez point la tête et le visage sous la couverture, la respiration en serait moins pure et moins libre. Accoutumez-vous à dormir la bouche fermée.

ILES COMORES.

Voy. p. 99, 105.

L'ILE MOHÉLI.

Suite. — Voy. p. 105.

Youbé-Soudi, âgée de dix ans, et fille de Ramana-Téka, sultan de l'île, régnait sous la tutelle de Tsivandini, son oncle et son tuteur, homme d'une intelligence remarquable, lorsque le commandant Desfossés, en mars 1845,

lui demanda l'audience que représente notre gravure. Cet officier supérieur fut, ainsi que sa suite, l'objet de vives démonstrations de respect et de sympathie, au milieu desquelles on entrevoyait cependant de la crainte et de l'hésitation. Cette défiance à notre égard était entretenue par l'iman de Mascate, qui élevait des prétentions à la souveraineté de Mohéli et de Comore, et nourrissait dans ce but un projet de mariage entre un de ses fils et la jeune reine. Le commandant Desfossés parvint à dissiper ces préventions et à établir de bons rapports avec Youbé-Soudi et son oncle.

Les rues de la capitale sont si étroites que quatre hommes ne sauraient y marcher de front. La population, qui paraît considérable, est composée d'Arabes, de Maures et de noirs libres qui ont leur quartier séparé.

Il y a d'autres villes et bourgades dans l'île : là les maisons sont presque toutes en torchis. Les habitants de l'intérieur, encore plus mal vêtus que ceux des côtes, rem-



Visite du commandant Desfossés à Youbé-Soudi, fille de Ramana-Téka. — Dessin de Janet Lange, d'après L. Lebreton.

placent les turbans par de larges chapeaux de jonc en forme de pyramide, dans le genre chinois, et les teignent de diverses couleurs.

Les habitants de Mohéli ne sortent jamais sans être armés ; les plus pauvres ont au moins un sabre qu'ils suspendent à leur épaule gauche au moyen d'une courroie ; plusieurs ont des poignards recourbés qu'ils nomment *jambea*, et quelques-uns des pistolets.

Les Arabes de Mohéli sont très-religieux à leur manière ; ils parlent toujours de Dieu ou de leur prophète avec un respect fanatique, et poussent le fatalisme si loin que les plus dévots laissent à Allah le soin de pourvoir à leurs besoins ; sans cesse ils récitent chez eux, aux portes des mosquées et jusque dans les rues, des versets du Coran sur les gros grains blancs des chapelets qu'ils portent au cou. On les prendrait pour des moines ou de saints ermites en voyant leurs longues barbes, leurs robes traînantes et leurs yeux humblement fixés à terre. Cependant ces béats personnages ne se font pas scrupule de friponner les voyageurs dans les marchés qu'ils font avec eux, ou même de les détrousser quand l'occasion se présente.

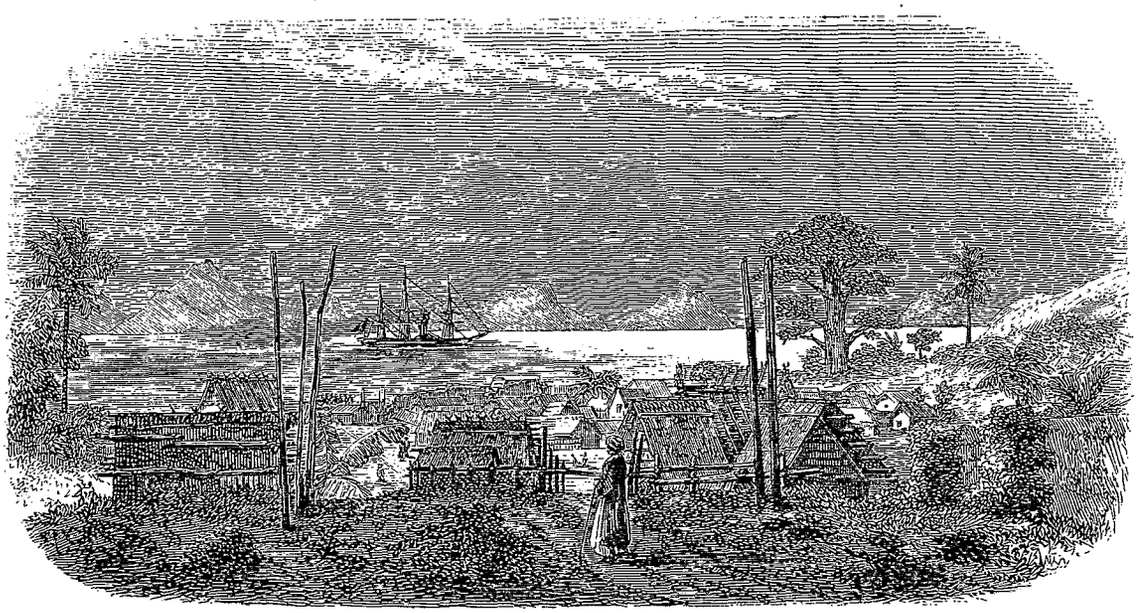
A l'appui de ces assertions, M. le général Lacombe dépeint ainsi la rapacité des Mohélois lors d'un naufrage dont il avait été victime, et à la suite duquel il fut vendu comme esclave : « La grève était couverte d'Arabes et de nègres qui, comme les anciens habitants de certaines parties de la côte de basse Bretagne, attendaient les épaves pour s'en emparer. Ces féroces insulaires, au lieu de nous secourir, se hâtèrent de nous dépouiller des lambeaux de chemises qui nous couvraient ; les anneaux d'or de mon maître d'équipage furent arrachés par l'un de ces barbares, qui, craignant peut-être de se voir enlever sa proie, ne prit pas le temps de les ouvrir et lui arracha impitoyablement les oreilles. Nous étions au milieu d'un groupe d'Arabes, qui tous étaient armés de sabres, de *poignards ou* de pistolets ; leurs esclaves n'avaient que de gros bâtons ; les premiers nous frappaient avec le plat ou la poignée de leurs sabres, les autres préparaient des cordes pour nous

lier. Deux ou trois des plus féroces proposaient même de nous massacrer. »

La grande mosquée de Mohéli est un édifice arrondi en voûte et soutenu par des colonnes. Ses murailles sont proprement blanchies, mais sans aucun ornement. Les musulmans, ayant horreur de l'idolâtrie, n'ont aucune statue dans leurs temples; un seul tableau, représentant la Mecque et la Kaaba, est suspendu près de la principale porte. Au milieu de cette grande salle de prière, où tous les Arabes sont assis sur des nattes, les jambes croisées, on voit une petite chaire du haut de laquelle l'iman adresse tous les soirs une exhortation aux croyants riches.

A Mohéli, les mariages se font avec beaucoup d'apparat. Le fiancé, escorté par des joueurs de tambourin, de tam-tam et de cornet, se rend à la mosquée où des matrones, après l'avoir conduit à la piscine pour s'y purifier, le font asseoir sur une estrade, le parfument avec les plus précieuses essences et lui font revêtir un riche costume. Quand les prières et les versets du Coran relatifs au mariage ont été récités par l'iman, le marié, devant lequel on porte deux drapeaux, l'un rouge et l'autre vert, se rend aux sons de la musique à la demeure de son épouse, où une lutte s'engage entre ses esclaves et ceux de ses nouveaux parents. Le marié et son escorte sont repoussés à coups de bâton, et c'est seulement alors que les matrones sont introduites et ramènent la jeune fille couverte de plusieurs voiles et le visage barbouillé de pâte de sandal desséchée.

Nous empruntons à M. Lacombe les lignes suivantes dans lesquelles il décrit les funérailles d'un Arabe à Mohéli : « Le corps, après avoir été soigneusement lavé et frotté d'essences, fut enseveli dans un linceul couvert de camphre et de divers aromates, et enfermé dans une bière de bois odorant que l'on déposa au fond d'une petite chapelle élevée par la famille du défunt dans la principale cour de la maison. Des lampes brûlaient continuellement autour du cercueil, près duquel les plus proches parents pas-



Mohéli. — Vue d'une ville du Sud. — Dessin de L. Lebreton.

saient les nuits à prier avec un iman ou quelque personnage pieux qui leur faisait des lectures du Coran.

» Le neuvième jour, les funérailles eurent lieu ; le corps ne fut pas porté à la mosquée. Les enfants et les esclaves du mort lui donnèrent la sépulture pendant la nuit. Le lendemain, les portes de la maison étaient ouvertes à tous les passants qu'on invitait à venir prendre part à un festin ; ils étaient servis par la famille du défunt, qui jeûnait ce jour-là.»

Les Mohélois font de grandes dépenses pour les tombeaux ; ceux qui sont riches font placer sur le dôme des édifices tumulaires des ornements en argent ou en or, représentant des fleurs ou des fruits.

La suite à une autre livraison.

LE SERMENT DES PETITS HOMMES.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p 109, 113, 125.

VI. — LE VIEUX PATER-NOSTER.

Le lendemain de bonne heure, M. Sipaïlo sortit pour une cause importante. Il courait féliciter ses voisins, les trois pères bouleversés comme lui la veille, et saluer les mères dont les yeux n'étaient plus rouges et n'éclataient plus que d'espérance. Ils avaient à se dire entre eux : « Courage ! la Pologne vivra ; nous avons des enfants ! » Ils avaient à se recommander à tous la douceur, la force et la sérénité.

Durant ce temps, Léonard dormait encore. Jamais on ne l'avait réveillé avant que la nature ne lui eût dit : « Voilà le jour, lève-toi ; prends tes bottines et marche ! » Ce jour-là, en portant la main à son front pour saluer son Créateur, il se sentit pesant de corps, l'esprit étonné et chargé de mille rêves où la forêt, la source aux poissons vifs, le bûcheron, le canard sauvage, et les cris héroïques qu'il avait poussés, l'empêchèrent d'abord de se croire dans son propre lit. Par degrés pourtant, ses souvenirs se rangèrent avec un peu d'ordre devant lui. Il reprit ses habits bien brossés, des bas renouvelés et doux, des souliers qui n'étaient pas rompus comme ceux qui le blessaient sur le grand chemin, et qu'il aperçut, comme une enseigne informe d'école buissonnière, dans le coin sombre où Paraska les avait provisoirement relégués.

Alors il se ressouvint de tout avec un soupir aussi profond que la forêt qu'il ne devait oublier de sa vie.

Un grand seau d'eau, brillant au milieu de la chambre,

l'attira puissamment et le rendit à l'une de ses habitudes les plus chères, l'ablution pure du matin. Il plongea sa tête et sa poitrine dans le seau d'eau fraîche, comme un oiseau se précipite pour étancher la soif de son corps dans la petite fontaine étalée au milieu de sa cage.

En s'essuyant au linge imprégné de bonne lessive et de mélilot des champs, il le respira jusqu'au fond de ses narines ouvertes, et se rendit compte que Paraska seule pouvait préparer un linge si blanc, et que lui seul pouvait y reconnaître Paraska.

— Non! pensait-il, en faisant jaillir l'eau sur sa tête et alentour, il n'y a pas de maison qui sente bon comme la maison de mon père, il n'y en a pas! et la maison de mon père, c'est la mienne, parce que je suis Léonard Sipaïlo, et parce que je ne suis pas un petit gentilhomme étranger, ni un petit seigneur inconnu... non, non, non! murmurait-il en attachant ses bons souliers luisants, et je m'en vais bien le dire à Paraska.

Mais il fallait descendre, et il s'efforçait en vain de frapper fièrement du talon, à la mode des grands Polonais qui portent l'habit de guerre; malgré tout le bien-être qui répare et fortifie, il faisait durer le trajet parsemé de nouvelles craintes, de plans incertains; enfin, pour tout dire, il semblait ramper plutôt que marcher sur les degrés de l'escalier paternel. On gagne donc peu de chose à voyager à l'insu de ses parents.

Paraska, debout au travail devant ses fourneaux, s'inclina riante à sa vue quand il vint, avec hésitation, lui montrer son visage clair et rafraîchi.

— Vois, dit-il, je suis lavé avec la bonne eau du bon seau que tu as mis dans ma chambre comme avant. Merci, Paraska! Me reconnais-tu aujourd'hui qu'il fait jour et que je suis bien lavé?

Paraska, troublée, répondit comme elle put :

— Allons! la fatigue vous tourne encore les sens. Il faudra donc retrouver vos vrais parents pour remettre de l'aplomb dans votre mémoire qui court les grandes routes. Nous n'en sommes pas moins prêts à vous soigner comme l'envoyé du Sauveur! Jamais un enfant las ou égaré ne sera renvoyé de nos portes, jamais, quand vous seriez le fringant Léonard lui-même!

— Eh bien! je suis Léonard lui-même, Paraska, recommença son jeune maître avec l'accent le plus persuasif qu'il put et un regard qui faisait trembler la casserole dans les mains de Paraska.

Son rôle devenait, à vrai dire, une fatigue égale au supplice de son panitch.

Mme Sipaïlo, dont la voix sortit tout à coup d'un vasistas pratiqué au plafond de la cuisine, attira sur elle ce regard suppliant; mais la peur qu'elle avait de se trahir la força de se détourner, comme si elle ne voyait que Paraska. Les questions qu'elle lui fit avec sa douce voix de mère, en témoignant de l'intérêt qu'elle portait au *cher enfant étranger*, commencèrent à le remplir d'une nouvelle confusion, car elles attestaient que personne dans la maison ne le prenait plus pour lui-même. Son cœur battit avec violence quand il entendit que sa mère disait :

— Si du moins j'étais sûre que notre Léonard fût traité humainement sur les grands chemins, comme nous traitons l'enfant qui tient ici sa place. Mais, qui sait? qui sait?... Les méchants qui ont emmené notre Léonard auront-ils pour lui la moindre part de notre amour?

— Ah! Madame, les enfants intéressent tout le monde; il faut bien espérer qu'on ne l'a pas enlevé ainsi pour lui faire du mal.

— Mais pourquoi faire alors, Paraska? Quel mystère effrayant sur ce que nous avons de plus précieux au monde? Non! ce n'est pas mon Léonard qui se serait en allé volontairement loin de nous. Juge donc, nourrice! il n'aurait pas oublié son respect pour son père; il ne m'aurait pas quittée ainsi sans m'ouvrir son cœur.

— Et à moi donc! répliqua fièrement Paraska, puisqu'il sait bien que je mourrais plutôt que de trahir ses secrets.

— Tu comprends donc qu'il a fallu l'enlever de force...

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! répondait à voix basse l'enfant pétrifié.

Madame Franciska qui descendait, croyant hâter le retour de son mari, apparut tout à fait dans la chambre. Il lui fut impossible de ne pas avancer ses tendres mains vers les mains étendues de Léonard, mais en l'appelant encore, comme la veille, le cher enfant inconnu. Alors une sorte de terreur coula par tous les membres de Léonard; pour cette fois, rien ne lui paraissait plus devoir éclairer sur lui la maison paternelle, et il se crut en effet méconnaissable pour tous par son absence qui lui parut tout à coup avoir été d'une longueur sans mesure. La caressante et terrible négation qu'il ne pouvait comprendre étendit un nuage sur son intelligence et surtout sur son cœur où se renfermait toute sa vie. Il allait donc vivre dans cette demeure comme un passant accueilli par devoir, ainsi que les Polonais répandus sur la terre! Sa poitrine se haussa, et il en sortit comme un rugissement sourd, mais sans une seule parole; seulement deux ruisseaux de larmes tombèrent devant la jatte de lait et les pains entassés sur la table, bien qu'ils fussent les plus gros, les plus blancs et les mieux beurrés que Paraska eût pétris de sa vie : elle y avait passé une partie de la nuit. Toutes ces richesses hospitalières étaient inutilement amoncelées devant lui et devant sa mère qui ne mangeait pas davantage, lui tenant compagnie par honneur, poussant sous ses mains, sous ses yeux et sur ses lèvres les délices des enfants à qui la mère ne dit jamais : Veux-tu? mais donne comme le divin Maître a donné, tout donné dans ces paroles irrésistibles : « Mangez, ceci est ma chair; buvez, ceci est mon sang. »

Néanmoins Mme Franciska, qui attendait son mari avec une impatience croissante, n'osait dire encore : « Mange, *mon fils!* » Et c'était affreux, c'était étrange, c'était étouffant de dissimulation, de décorum, et d'amour qui ne pouvait plus se contenir. Léonard sentait sa chaise et la table s'enfoncer sous terre.

A ce moment, le vieux Pater-Noster, traînant sa jambe, apparut sur le seuil, au milieu des grands sureaux. Son vieux cœur de pauvre bougea en lui, quand il vit de retour et à table l'enfant que l'on cherchait la veille et dont les bottines vertes pendaient au bras de saint Christophe.

Léonard se leva devant Pater-Noster, par une habitude naturellement retrouvée au plus fort de son premier chagrin, pour lui porter, comme toujours, la part de son lait et de ses pains choisis. Seulement, cette fois, c'était la jatte entière et les pains entiers que, tout pâle et silencieux, il avançait au pauvre. Et sa mère se leva vaincue devant cette action si simple; et tout en elle allait crier : « Mon fils!... Oui, tu es mon fils! »

— Dieu vous garde, Léonard! dit le pauvre bénissant, j'élève ce lait à Dieu qui vous ramène en vie avec nous.

Un cri perçant sortit de la bouche du petit Léonard.

— Il me reconnaît, lui! dit-il à sa mère; tu me reconnais, toi! Merci, Pater-Noster! dis-leur donc que je suis Léonard.

Et il se jeta éperdu sur sa mère, qui le retint si fort serré contre elle qu'elle crut ne pouvoir plus s'en détacher sans cesser de vivre. Paraska tremblait comme une feuille en voyant suffoquer sa maîtresse. Au milieu de tous ses bouleversements de nourrice, on n'eût pas obtenu d'elle une parole pour les biens de ce monde et la liberté de la Po-

logue par-dessus le marché. Elle avait d'ailleurs dépensé la veille toute sa provision d'éloquence.

La mère, qui venait de s'avouer elle-même tout entière comme une femme hors de sens, dit à Paraska, sitôt qu'elle put parler :

— Tu vois bien, nourrice, que Pater-Noster est la voix de Dieu. Entrez, Pater-Noster! vous ne quitterez pas d'aujourd'hui la maison de Léonard.

Le maître, qui accourait en toute hâte, pressé de voir Léonard, n'eut besoin que d'un coup d'œil pour se convaincre qu'on n'avait pu l'attendre.

— Te voilà donc, dit-il à l'enfant craintif encore, accroché à la ceinture de sa mère; viens un peu, poursuivit-il en le prenant dans ses genoux et regardant son âme à travers sa figure. Oui, par Dieu! tu es notre enfant, car je sais que tu veux délivrer la Pologne avec nous. A plus tard donc la morale sur ton absence; à cette heure, ta main dans la mienne pour ratifier le serment de la forêt. Écoute!... sentant alors qu'il ne pouvait continuer de parler à cause du tendre orgueil qui lui serrait la gorge, il ôta son bonnet et l'éleva en signe d'action de grâces, jusqu'à ce qu'il lui fût permis de reprendre : — Oui, je te reconnais, Léonard, et je te reçois de la Providence aussi heureux que le jour où tu es entré au monde.

L'enfant lui caressa la barbe en gémissant de joie, étonné et curieux des premiers pleurs qu'il eût vus dans les yeux de son père, ce père qu'il voyait alors rire et sangloter tout ensemble; tandis que sa mère, dont tout le sang tressaillait dans son flanc, ne put que se signer et s'asseoir.

Ce dernier trait faillit à percer le cœur de Paraska. Elle écoutait ravie, dans un muet pressentiment dont elle s'entretint plusieurs fois depuis avec Pater-Noster, le boiteux blessé par les moujiks noirs. Ce fut sous la statue colossale de saint Christophe, toujours en tiers avec eux, qu'il prédit à la nourrice un avenir immense pour son panitch :

— Sa mère et vous, affirma-t-il, vous vous réjouirez dans vos larmes, parce qu'il est brave et charitable, et qu'il a un cœur qui n'en finit pas!

ÉDOUARD BIOT.

Édouard Biot, fils de l'illustre savant que la France possède encore, était né à Paris le 2 juillet 1803. Il s'était présenté en 1822 aux examens de l'École polytechnique, et avait obtenu son titre d'admission; mais, n'ayant voulu que prendre rang parmi les jeunes gens de son âge, il n'entra pas dans cet établissement, et continua d'étendre son éducation par des études variées, principalement scientifiques. Dans les années 1825 et 1826, il accompagna son père dans un voyage en Italie, en Illyrie et en Espagne, pour achever la mesure du pendule à secondes sur le 45e parallèle, et reprendre aussi cette mesure, ainsi que celle de la latitude, à Formentera, extrémité australe de l'arc méridien qui traverse la France et l'Espagne. Après s'être associé activement à ces opérations, il revint à Paris, et, voulant s'ouvrir une carrière à la fois fructueuse et libre, dans l'industrie alors naissante des chemins de fer, il alla visiter l'Angleterre pour s'y préparer. A son retour, en 1827, il s'associa, en effet, à l'entreprise du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon, comme un des ingénieurs constructeurs, et se donna entièrement à ces travaux pendant près de sept années. L'exécution étant terminée, il ne voulut pas sacrifier plus longtemps sa liberté aux affaires; et, satisfait de la modeste indépendance que son travail lui avait acquise, il ne songea plus qu'à rentrer pour toujours dans les études intellectuelles, qui avaient pour lui beaucoup plus d'attrait. Ce fut alors qu'il se sentit attiré vers l'étude de la langue chinoise, dont la littérature est si riche en livres remplis d'observations positives, de traditions curieuses, et il pressentit tout le parti qu'il pourrait en tirer à l'aide de ses connaissances scientifiques. Il eut donc le courage de commencer, dans un âge déjà mûr, cette étude difficile, devint un des élèves les plus zélés de M. Stanislas Julien, et vit bientôt s'ouvrir devant lui une carrière illimitée de richesses. Dès qu'il eut acquis une habitude de la langue suffisante pour le genre de travaux qu'il avait en vue, il commença une série de mémoires sur l'astronomie et les mathématiques des Chinois, sur la géographie et l'histoire de leur empire, sur leur état social et politique. Sa constitution physique, sans être robuste, ne donnait alors aucun sujet d'inquiétude. Il s'était marié en 1843; mais il eut le malheur de perdre en 1846 la personne à laquelle il s'était uni. Ce fut pour lui un coup fatal; et dès lors les symptômes du mal intérieur qui devait le consumer se développèrent avec une rapidité menaçante. Il ne quittait pas pour cela le travail; il semblait, au contraire, en vue d'une fin prématurée, vouloir accumuler, dans le petit nombre d'années qui lui restaient, les travaux d'une vie plus longue. Il ne quittait son lit de malade que pour se remettre à l'œuvre. C'est ainsi qu'il trouva le moyen d'achever trois ouvrages considérables : un Dictionnaire géographique de l'empire chinois, l'Histoire de l'instruction publique en Chine, et la traduction du *Tchéou-li*, qui contient le tableau de l'organisation politique et administrative de la Chine au douzième siècle avant notre ère. C'est un des livres les plus curieux, mais les plus difficiles, les plus hérissés de termes techniques et les plus obscurs que l'antiquité nous ait laissés. M. Biot a eu le courage d'en refaire deux fois la traduction. Mais ces travaux se faisaient nécessairement aux dépens d'une santé déjà bien affaiblie. Un séjour à Nice avait paru réparer les forces de M. Biot, grâce aux soins pleins de tendresse dont l'y avait entouré la sœur de sa femme, qui s'était dévouée à l'accompagner. Toutefois la maladie ne tarda pas à reprendre sa marche, pour se terminer fatalement au mois de mars 1850. La mort de M. Édouard Biot a été une perte considérable pour la littérature orientale, surtout à cause du rare ensemble de ces connaissances spéciales qu'il réunissait à l'intelligence de la langue chinoise, et qui lui permettaient de puiser dans l'ancienne civilisation de l'Asie orientale un grand nombre de faits et d'observations au profit des sciences de l'Europe.

M. Édouard Biot avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 21 mai 1847.

Voici les titres de ses ouvrages : *Notice sur quelques procédés industriels connus en Chine au seizième siècle;* Journal asiatique, 1835. — *Note sur le triangle arithmétique,* décrit dans le *Souan-fa-tong-tsong,* ouvrage de l'an 1593, époque antérieure à l'invention de Pascal; Journal des savants, 1835. — *Mémoire sur la population de la Chine et ses variations, depuis l'an 2400 avant J.-C. jusqu'au dix-septième siècle de notre ère;* Journal asiatique, 1836. — *Mémoire sur la condition des esclaves et des serviteurs gagés en Chine;* ibid., 1837. — *Mémoire sur le système monétaire des Chinois;* ibid., 1838. — *Mémoire sur les recensements des terres consignés dans l'histoire chinoise;* ibid., 1838. — *Mémoire sur la condition de la propriété territoriale en Chine depuis les temps anciens;* ibid., 1838. — *Note sur la connaissance que les Chinois ont eue de la valeur de position des chiffres;* ibid., 1839. — *Table générale* d'un ouvrage chinois intitulé : *Souan-fa-tong-tsong,* ou Traité complet de l'art de compter, traduite et analysée; ibid., 1839.

ARBRES DU SOLEIL ET DE LA LUNE.

Jean de Mandeville, voyageur du quatorzième siècle, qui est loin d'avoir la réputation d'un homme parfaitement véridique, s'exprime ainsi à propos d'une des îles de l'océan Indien comprises dans les États du prêtre Jean (1) :

« Il nous fut dit de ceux du payis que dans ce désert sont les arbres du Soleil et de la Lune, qui parlèrent à Alexandre et lui annoncèrent sa mort. On dit que les gens du payis qui gardent ces arbres, par vertu du fruit et du baume vivent quatre ou cinq cents ans; car c'est là, dit-on, que le baume croît à grande foison. »

L'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand rapporte en effet qu'il consulta l'arbre du Soleil et celui de la Lune, lesquels lui répondirent en grec et en indien. L'illustre conquérant, dans la lettre sur les *merveilles de l'Inde* qui lui est attribuée, et Julius Valerius, constatent la ressemblance de ces arbres sacrés avec les cyprès.

Au moyen âge, la littérature de l'Occident accueillit les traditions relatives aux arbres du Soleil et de la Lune. Un roman du quatorzième siècle indique leur ressemblance avec les cyprès et les place sur le mont *Tigrisonte*. Un poëte italien (Jacopo di Carlo) en fait la description suivante : « Les feuilles de l'arbre du Soleil ont l'éclat et la couleur de l'or; l'arbre de la Lune les a blanches et brillantes comme l'argent. »

« Personne n'ignore, dit M. Félix Lajard, que de temps immémorial les Indiens célébraient les noces des dieux, sous l'emblème de deux palmiers, l'un mâle, l'autre femelle; ils les plantaient à côté l'un de l'autre, au sommet de quelque montagne. En plusieurs endroits de l'Hindoustan, de semblables plantations se voient encore aujourd'hui sur des collines sacrées, et sont l'objet de la vénération des indigènes. Or il ne faut pas oublier que, chez les peuples de l'Asie intérieure, le palmier, comme le cyprès, était consacré tout à la fois au Soleil, à la Lune, à Vénus et à Mithra. »

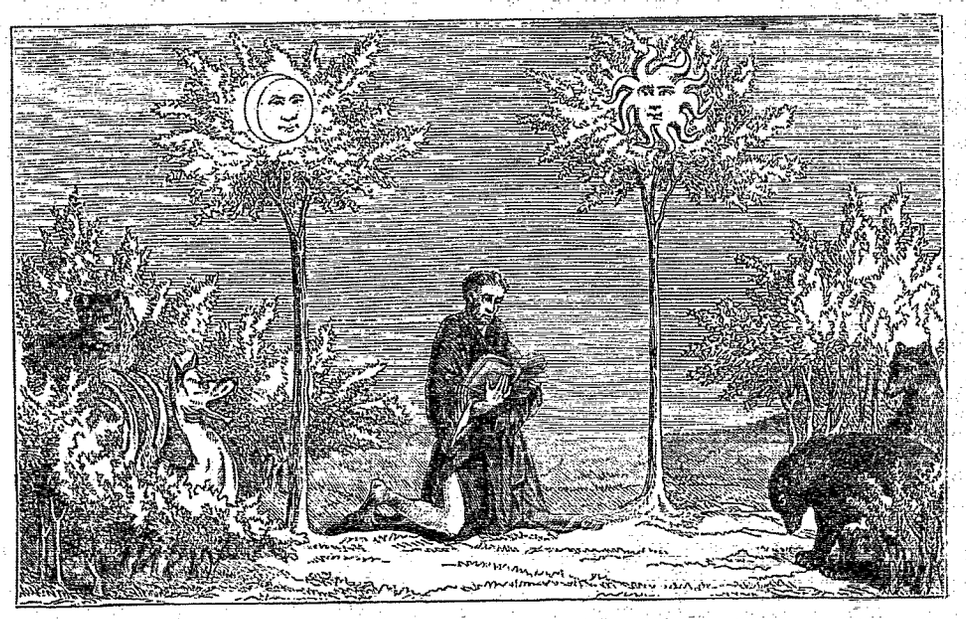
Les cartographes des douzième, quatorzième et quinzième siècles font aussi mention de « l'arbre du Soleil et de la Lune, » qu'ils placent dans les régions de l'Inde voisines de la Perse. « Ici Alexandre consultait les arbres sacrés, dit la légende de la mappemonde de Ranulphus. » — « Ici Alexandre eut une réponse, dit celle de la carte de Peutinger. »

« Deux médailles frappées à Perga, dans la Pamphylie, remarque encore M. Félix Lajard (1), portent au revers de la tête d'Aurélien un emblème symbolique d'Artémis ou Diane, placé entre deux cyprès, surmontés l'un de l'astérisque du soleil, l'autre du croissant de la lune. Sur plusieurs autres monnaies impériales de la même ville, le simulacre conique de la déesse, simplement placé sans cyprès entre le soleil et la lune, est entouré de la légende : *Artémis de Perga.* »

Une médaille de Septime Sévère, frappée à Carrhes, en Mésopotamie, reproduit à son revers ces emblèmes avec quelques modifications.

On les retrouve enfin en Occident sur une des monnaies impériales de Sicyone (Achaïe) à l'effigie de Plautille, et sur trois pièces monétaires en bronze de Septime Sévère, de Julia Domna et de Geta, dans la ville d'Apollonia en Illyrie.

Un petit trône votif en bronze, conservé au cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque impériale, présente, sur sa face antérieure, la déesse de Syrie sous la forme



L'arbre du Soleil et l'arbre de la Lune. — Miniature du *Livre des Merveilles*, manuscrit du quatorzième siècle, conservé à la Bibliothèque impériale.

emblématique d'un grand cyprès planté entre deux autres moindres, qui symbolisent, comme sur les médailles, le Soleil et la Lune.

Des bas-reliefs de l'Asie, rapportés sans doute en Occident par les légions romaines, offrent encore ces emblèmes. Un d'eux représente Mithra, debout sur un taureau, entre deux cyprès placés près du buste du Soleil et de celui de la Lune. Un autre de ces bas-reliefs, déposé dans la Bibliothèque ducale de Wiesbaden, figure Mithra sous le symbole d'un cyprès planté au sommet du Gorotman, l'Olympe des Perses; à la droite de ce mont sacré est représenté le char du Soleil, à gauche celui de la Lune, tous deux près de cyprès.

(1) Le prétendu prêtre Jean d'Asie paraît avoir été un prince tartare ou le grand lama. — Voy., sur ce célèbre personnage, le tome XIV du *Magasin pittoresque*, p. 156, et le volume des *Voyageurs du moyen âge*, relation de Marco-Polo, *passim*.

(1) Cité par M. de Santarem dans son *Essai sur l'histoire de la cosmographie du moyen âge*, III, p. 506.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

LE POUVOIR D'UN ENFANT.



Dessin de Tony Johannot, d'après Ch. Eisen.

Si les villes ont leurs tentations, la campagne a les siennes, surtout pour un jeune homme riche qui a beaucoup de temps à perdre, parce qu'il ne sait pas l'employer. Cependant Léon Saint-Edme a passé sans faillir les premières années du mariage : obligé, par le vœu d'un oncle dont il a hérité, de vivre dans son château de Touraine, il a eu le bonheur de trouver dans sa jeune compagne, non-seulement une amie dévouée et charmante, mais une bonne conseillère, une personne instruite et surtout désireuse de s'instruire encore. Avec une telle société, dans un tel séjour, comment ne pas conjurer l'ennui et fixer le plaisir ?

Un premier enfant vient animer encore cette solitude où Léon devrait toujours se plaire, où il se plaît quelquefois... Mais, vers le même temps, de jeunes officiers en congé se sont établis dans le voisinage. Il les visite, il les entend et les admire; heureux qu'on le veuille souffrir, lui simple provincial, dans une si brillante société.

Il y apprend que la vie de famille est nécessairement ennuyeuse; qu'une femme est une gêne, qu'un enfant en est une autre, qu'il faut savoir secouer ces chaînes et trouver le bonheur où il est... dans le monde...

On joue chez messieurs les officiers; Léon apprend à perdre gaiement ce qu'il a de trop, et bientôt ce qui lui est nécessaire pour vivre décemment, selon sa condition. Singulier effet des premières amorces du vice ! Léon retourne avec plus d'ardeur au jeu le lendemain d'une perte qu'après un gain. Et notez bien qu'il perd beaucoup plus souvent qu'il ne gagne.

Sophie, sa chère Sophie, voit son déréglement et le déplore. Elle a parlé inutilement, elle se tait; mais son silence parle encore, et cette voix, qui devait être la plus efficace, est elle-même sans pouvoir.

Ce n'est pas que Léon soit tranquille; il a éprouvé des regrets, des remords, des désirs de retour, et toujours les cartes ont été les plus fortes.

Ce matin encore il se rendait, par une des allées du parc, au fatal rendez-vous. En passant non loin des charmilles, il aperçoit Sophie par une des fenêtres taillées dans la verdure. Elle-même elle a vu Léon; elle sait trop bien où il va, et se dérobe derrière la charmille pour cacher sa douleur, pour ne pas essayer d'un appel qui serait inutile et qui rendrait Léon plus coupable.

Mais la petite Delphine a vu le regard de sa mère; elle la voit pleurer, et s'écrie : « Papa! Je veux voir papa! » Sa mère la prend dans ses bras, et, se cachant elle-même, place l'enfant en vue de son père. Delphine s'écrie encore, et, agitant ses petits bras, elle jette à Léon force baisers.

Il accourt. Encore ne doit-il point paraître fuir sa femme et son enfant. Les larmes étaient essuyées, mais il en restait encore quelques traces, et elles donnaient une grâce plus touchante au sourire qui accueillit Léon. Il était ébranlé; Delphine fit le reste.

Après avoir joué quelques moments avec lui : — Papa, dit-elle, je voudrais bien aller en voiture comme la petite fermière!

— La petite Marton? A-t-elle une voiture à sa disposition, dis-moi?

— Oh! la plus jolie du monde!

— Explique-toi, Delphine.

— Vous savez, papa, que le fermier et la fermière sont toujours ensemble aux champs, à la maison, à l'église... Bastien revenait de l'ouvrage, sa pelle sur le dos; Fanchette le suivait, tenant Marton par la main. Et tout à coup voilà le père qui prend sa pelle comme ceci, et la mère comme cela, et Marton que l'on assied là-dessus. Oh! qu'elle riait de bon cœur, et que j'aurais voulu être à sa place!

En disant ces mots, Delphine s'était emparée de la canne de son père, et s'efforçait de se placer comme Marton. Mais il est difficile de se porter soi-même. Léon et Sophie regardèrent et vinrent à son secours.

Que dire encore? La bonne heure était venue; les cartes étaient oubliées, et l'on ne s'en souvint plus. Léon aima mieux en croire son propre cœur que les discours de messieurs les officiers.

— C'est un homme perdu, dirent-ils en voyant qu'il cessait de paraître à leur lansquenet; le voilà claquemuré dans son ménage!

N'est-il pas doux de retrouver la nature dans le cœur de l'homme, et ses naïfs épanchements n'ont-ils pas une grâce plus piquante en présence de ces charmilles si cruellement nivelées par le ciseau du jardinier, et chez des gens que le caprice de la mode assujettit, eux et leur enfant, au costume le plus bizarre? Donnez à la mode, s'il le faut, votre toilette et la décoration de vos demeures, mais réservez à la nature le cœur tout entier. Si le cœur est sauvé, on peut plus aisément se consoler du reste.

LE CRAPAUD EST-IL VENIMEUX?

Le crapaud est désagreable à la vue : sa couleur grisâtre, ses gros yeux ronds, son ventre large et flasque, sa démarche lente, tout en lui semble fait pour inspirer la répulsion. Il a de plus la réputation d'être venimeux, de sorte qu'il faut un petit effort de courage pour le prendre à la main, bien qu'en réalité il n'y ait à cela aucun danger. En effet, s'il est vrai que le crapaud renferme un poison des plus subtils, il n'est pas moins certain qu'il ne peut jamais s'en servir pour sa défense; jamais il ne mord ni ne lance son venin.

Toutes les personnes qui ont considéré le crapaud avec un peu d'attention, ont dû voir sur son dos un certain nombre de petites boutons recouverts par la peau et de même couleur qu'elle. Quand on perce, à l'aide d'un scalpel, quelques-unes de ces petites vésicules, il en sort, quelquefois avec force, un liquide blanc jaunâtre, d'une amertume extraordinaire; ce liquide est en partie composé d'un poison des plus actifs.

On fit au Muséum d'histoire naturelle quelques recherches sur cette nouvelle substance vénéneuse : elle n'agissait que sur les mammifères et les oiseaux, et était sans action sur les reptiles; pour qu'elle pût produire ses effets mortels, elle devait être introduite dans la circulation; absorbée par les voies digestives, elle n'a jamais déterminé la mort. Au reste, il en est de même pour le venin des serpents : il n'est pas dangereux de sucer une plaie produite par la morsure d'un reptile venimeux.

Quelques petits oiseaux furent les premières victimes des expériences : on faisait à l'animal une légère incision à la peau de l'aile, on soulevait doucement la peau et on faisait pénétrer dans la plaie quelques milligrammes de la substance fraîche ou desséchée. L'animal, remis dans sa cage, paraissait frappé de stupeur, et succombait au bout de cinq à dix minutes. Une colombe mourut cinq minutes après l'introduction du poison. Avec quelques décigrammes du venin du crapaud, on put faire périr un bouc de grande taille, que l'administration du Muséum avait condamné à mort pour avoir son squelette; le poison fut introduit sous l'épaule. Pendant la première demi-heure, l'animal ne parut pas s'apercevoir que la mort circulait dans ses veines; peu à peu cependant le malaise apparut : il resta fixe, terrifié, puis il tomba en bramant; quelques convulsions, et ce fut fini; il avait succombé une heure et demie après l'introduction du poison sous la peau.

On voulait pousser plus loin les recherches sur le venin fourni par le crapaud, étudier ses propriétés chimiques, après avoir constaté ses terribles effets physiologiques; mais chaque batracien ne fournissait que quelques milligrammes de substance; de plus, l'extraction de la matière était très-longue et réellement repoussante.

Les expériences, bien qu'incomplètes, puisqu'elles ne déterminent pas la nature même du poison, n'en démontrent pas moins que le crapaud est un animal venimeux, puisqu'il sécrète un poison très-violent; mais aussi que c'est un animal tout à fait inoffensif, car ce poison est renfermé sous une peau dure et coriace, et l'animal ne l'a jamais à sa disposition; une excellente preuve en est que les personnes qui ont ébauché ce travail n'ont jamais eu la moindre indisposition, bien qu'elles aient tué plus de cinq cents crapauds sans prendre aucune précaution préservatrice.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

Suite. — Voy. p. 52, 91.

CARTHAGÈNE, LORCA, GRENADE.

J'étais seul dans ma galère. Je m'étais couché de mon mieux sur un sac de blé et m'étais fait un oreiller de mes bagages; et, sauf le dandinement monotone d'une charrette non suspendue, je n'avais pas trop de reproches à faire à mon équipage. Mon voiturier, d'un teint plus jaune et plus huileux encore que la plupart des paysans de Murcie que j'eusse encore vus, appartenait à cette race singulière répandue sur une grande partie du globe, et connue en Espagne sous le nom de gitanos, en France sous celui de bohémiens, de gipsies en Angleterre, de tsiganes en Moldo-Valachie. Il voulut lier conversation avec moi et m'interroger sur mes projets, mes affaires, etc., avec cette familiarité qu'autorisent les mœurs espagnoles; mais une défiance qui résultait un peu de l'ensemble de ma situation, de mon isolement, de

la mauvaise humeur où m'avait jeté la coalition des *arrieros* de l'auberge contre les restes de mon argent, et sans doute aussi de la réputation toujours et partout un peu équivoque des gitanos, me décida à refuser l'honneur de sa conversation et à me renfermer dans un silence discret interrompu seulement par quelques phrases évasives.

Partis de Murcie vers les deux heures de l'après-midi, nous ne pouvions arriver le soir à Carthagène, et nous dûmes coucher dans une *venta* qui se trouve à une égale distance à peu près des deux villes. Nous y arrivâmes à la fin du jour. Cette *venta,* complétement isolée au milieu d'une grande plaine aride, se composait d'un corps de bâtiment au milieu d'une grande cour entourée de murs. Je n'y aperçus d'abord en entrant qu'une vieille femme, toute ridée, tête nue, avec des cheveux gris en désordre, et de tout point hideuse à voir, qui s'occupait de la cuisine, aidée par deux grandes filles qu'à leur saleté, à leur peau huileuse, à leurs yeux d'un noir étincelant, je reconnus immédiatement pour appartenir à la race antique et suspecte des gitanos.

Ces trois sales créatures, mon voiturier et deux autres individus mâles de la même race, composaient, pour le quart d'heure, tout le personnel de l'établissement. Ce ne fut pas sans un certain sentiment d'appréhension que j'envisageai la perspective de passer la nuit dans ce lieu écarté, tête à tête avec cette honorable compagnie. J'eus pour la première fois, dans tout ce qu'elle a de sérieux, la conscience de la solitude et de l'isolement où je me trouvais, sentiment pénible à tout âge, dans la jeunesse surtout, et qui n'a d'utile et de moralisant que cette conclusion finale, qu'il ne faut compter que sur soi-même, et qu'il faut trouver dans son énergie, dans sa prudence, dans sa vigilance propre, les garanties de sécurité qu'on est accoutumé à demander d'ordinaire à la surveillance de la police et à la perfection de l'organisation sociale.

Notre souper se composa d'une soupe à l'huile aussi rance et aussi puante que possible, et d'une sorte de *ratatouille* consistant en morceaux de chevreau coupés menu et nageant dans une sauce longue où le piment, le poivre et le safran figuraient à hautes doses. Le repas, assez silencieux, ne fut guère interrompu que par les questions des deux gitanos sur mes pistolets qui paraissaient les intriguer beaucoup. Ils voulaient savoir s'ils étaient de fabrique anglaise ou française. Je leur donnai à cet égard tous les éclaircissements qu'ils purent désirer, et le résultat de leur enquête fut qu'en sortant de table, j'entendis un des deux hommes qui disait à l'autre à voix basse : *Cuidado! que tiene este buenas pistolas.* « Attention! il a de bons pistolets. »

J'allai ensuite me coucher, c'est-à-dire me jeter tout habillé sur un lit passablement crasseux, que j'eus soin d'arc-bouter contre la porte; je vérifiai et consolidai la fermeture du volet en bois plein qui servait de fenêtre, laissai ma chandelle allumée brûler jusqu'à extinction, et, tenant mes pistolets armés sur une chaise, à portée de la main, je m'endormis d'un sommeil plus tranquille que ne pouvaient le faire espérer tous ces apprêts, et ne me réveillai qu'au jour, en entendant mon homme qui haranguait ses mules tout en les attelant à la galère. J'y repris bientôt ma place de la veille, et après une demi-journée d'une route assez fastidieuse, à travers un pays assez fertile en blé, mais plat et déboisé, nous arrivâmes à Carthagène.

J'ignore ce que Carthagène est devenue depuis cette époque. On dit, et je le crois volontiers, que le voisinage de notre colonie d'Afrique et de la province d'Oran a fait naître quelques relations de commerce et ranimé le mouvement de ce beau port. Le fait est qu'en 1837 il avait grand besoin d'une régénération. La nouvelle Carthage, colonie de l'ancienne, offre une situation maritime admirable. Le port, au moins aussi beau et qui m'a paru plus grand que celui de Toulon, forme une petite baie abritée à l'est et à l'ouest par deux collines élevées qui semblent s'ouvrir pour laisser libre passage à la mer. Un îlot qu'il serait facile de fortifier en protége l'entrée, et les plus forts navires y peuvent trouver en tout temps un mouillage sûr et des eaux calmes et profondes. Un vaste arsenal faisait autrefois de Carthagène le premier établissement maritime de l'Espagne sur la Méditerranée. A l'époque où je le visitai, il ne restait plus de cet arsenal que les murs; pas un câble, pas un mât de vaisseau, aucune apparence de construction, de mouvement, de vie; c'était une ruine complète, absolue. La tradition locale faisait remonter cette désolation à la guerre de 1808. Depuis lors Carthagène ne s'était jamais relevée.

L'aspect de la ville, il faut le dire, ne démentait pas celui du port. De quarante mille habitants qu'elle avait eus autrefois, il ne lui en restait pas douze mille : aussi le nombre des maisons abandonnées était-il au moins égal à celui des maisons occupées. Dès qu'une maison commençait à se détériorer et à menacer ruine, les habitants, au lieu de la réparer, emportaient les boiseries, les portes, les châssis de fenêtres, qu'ils ajustaient tant bien que mal aux maisons vacantes dont ils s'emparaient, laissant la leur se dégrader sous l'effort du temps et de la pluie. Je n'avais point l'idée d'une aussi complète inertie, et je ne m'attendais guère à voir la solitude et la mort envahir ainsi, jour par jour, une ville d'Espagne, et un port magnifique appartenant à une nation encore vivante subir, en plein dix-neuvième siècle, le sort de Thèbes ou de Balbek.

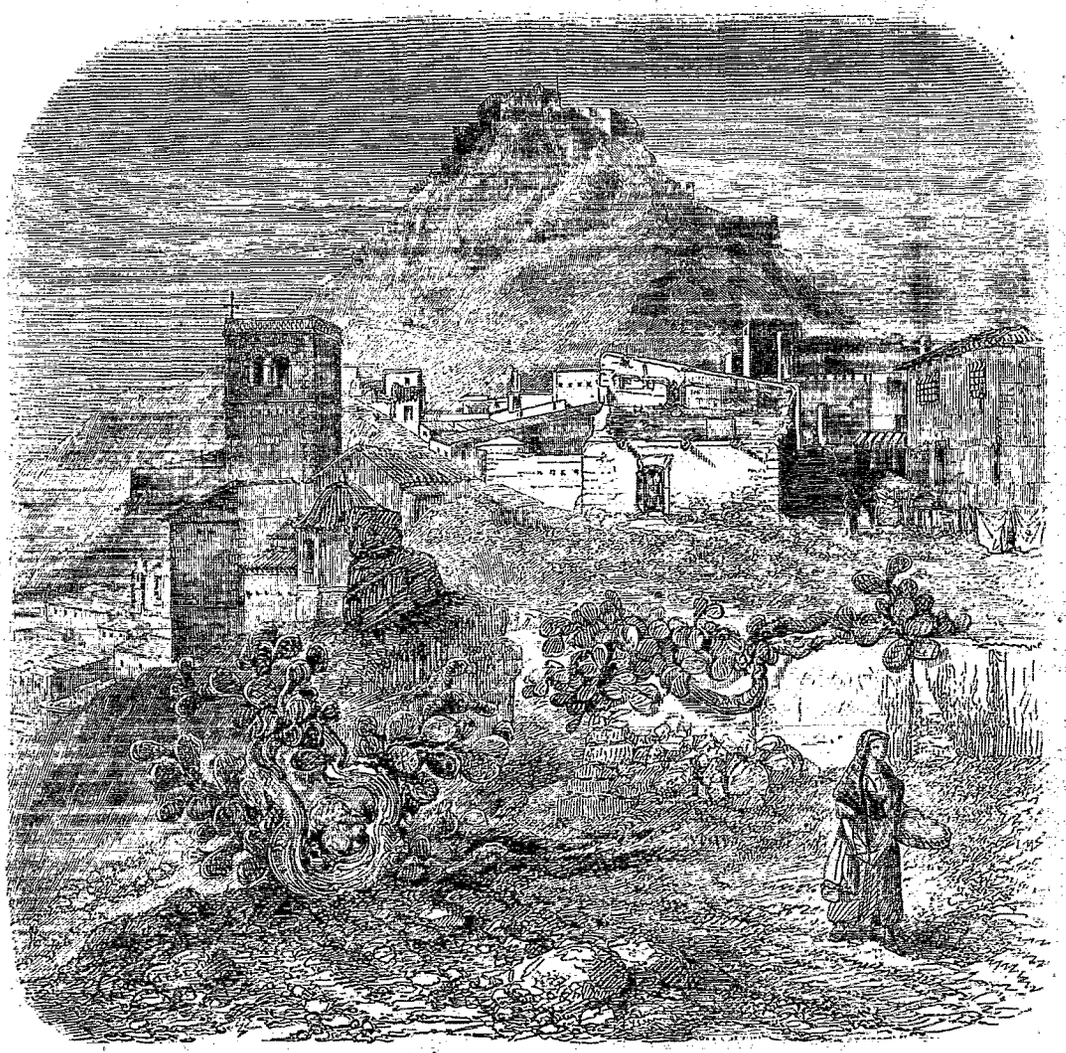
J'avais trouvé chez M. de P..., consul de France, une hospitalité aussi cordiale qu'empressée. Il voulait me faire visiter les environs de la ville; mais j'avoue qu'en dépit des aimables instances de mon hôte, il m'en coûtait de prolonger mon séjour dans cette ville en ruines, et après quelques jours de repos, je m'acheminai directement de Carthagène sur Lorca.

Lorca est une jolie ville, assez animée, qui est assise au pied des contre-forts de la sierra Nevada. L'aspect des montagnes, une jolie rivière (chose rare en Espagne) qui coule à peu de distance, lui donnent un aspect pittoresque. Cette ville sert de point de départ à des convois de muletiers qui chargent à Lorca, pour les transporter à Grenade, les produits des royaumes de Valence et de Murcie. Je comptais me joindre à l'un de ces convois; et, en effet, quelques heures après mon arrivée, je m'étais déjà arrangé avec un *arriero* qui, accompagné de ses six garçons, devait partir le soir même pour Grenade, où il conduisait une vingtaine de mulets chargés de grain et de marchandises. Il devait partir le soir, parce qu'en effet la chaleur est telle au mois de juillet dans le midi de l'Espagne, qu'il eût été insensé d'entreprendre un voyage de jour.

Il fallait une semaine environ pour aller à Grenade par cette voie. Le voyage promettait d'être excessivement fatigant; j'aurais pu en abréger la durée en me rendant de Carthagène à Malaga par les bateaux à vapeur qui, à cette époque, commençaient à relier les points les plus éloignés de la côte d'Espagne depuis Barcelone jusqu'à Cadix; mais j'avais dès lors pour la mer une répugnance fondée en partie sur le malaise qu'elle me cause et contre lequel près de six mille lieues de traversée n'ont pu m'aguerrir; rien d'ailleurs de monotone comme une traversée sur mer. Quand on a assisté une fois à une tempête, qu'on a vu sous les tropiques un de ces calmes désespérants pour le marin et qui font l'admiration de l'artiste, on a tout vu, tout épuisé, et il ne vous reste plus que le sentiment d'une immensité monotone où tous les jours se ressemblent, et qui ne laisse à l'esprit ni sensations ni souvenirs distincts.

Sur terre, au contraire, quelque pénible, quelque laborieux que soit le voyage, le spectacle varie sans cesse, le paysage change; ces noms de villes, de provinces, de

royaumes, qui sur la carte et dans les livres ne représentent qu'une nomenclature aride et des lignes abstraites, revêtent des formes, des couleurs, un mouvement, une physionomie propre; les yeux transmettent à l'esprit une foule de tableaux vivants qui se gravent dans la mémoire, qu'on peut évoquer à volonté comme un magique panorama. Celui qui n'a point voyagé par terre ne peut véritablement se faire aucune idée, même approximative, de la dimension de la planète: les montagnes avec leur écrasante majesté, les vallées avec leurs retraites verdoyantes et leurs réduits mystérieux, ces fleuves gigantesques qui roulent à la mer des masses d'eau qui confondent l'imagination, tous ces grands phénomènes, si poétiques, si émouvants, lui échappent; son existence est incomplète et comme inachevée, et il reste étranger aux plus sublimes tableaux de la nature. C'est de ce sentiment instinctif que procède, sans doute, ce besoin de voyager, de courir le monde, qui dans la jeunesse surtout s'empare de vous, vous pousse et vous lance dans l'espace, sans autre

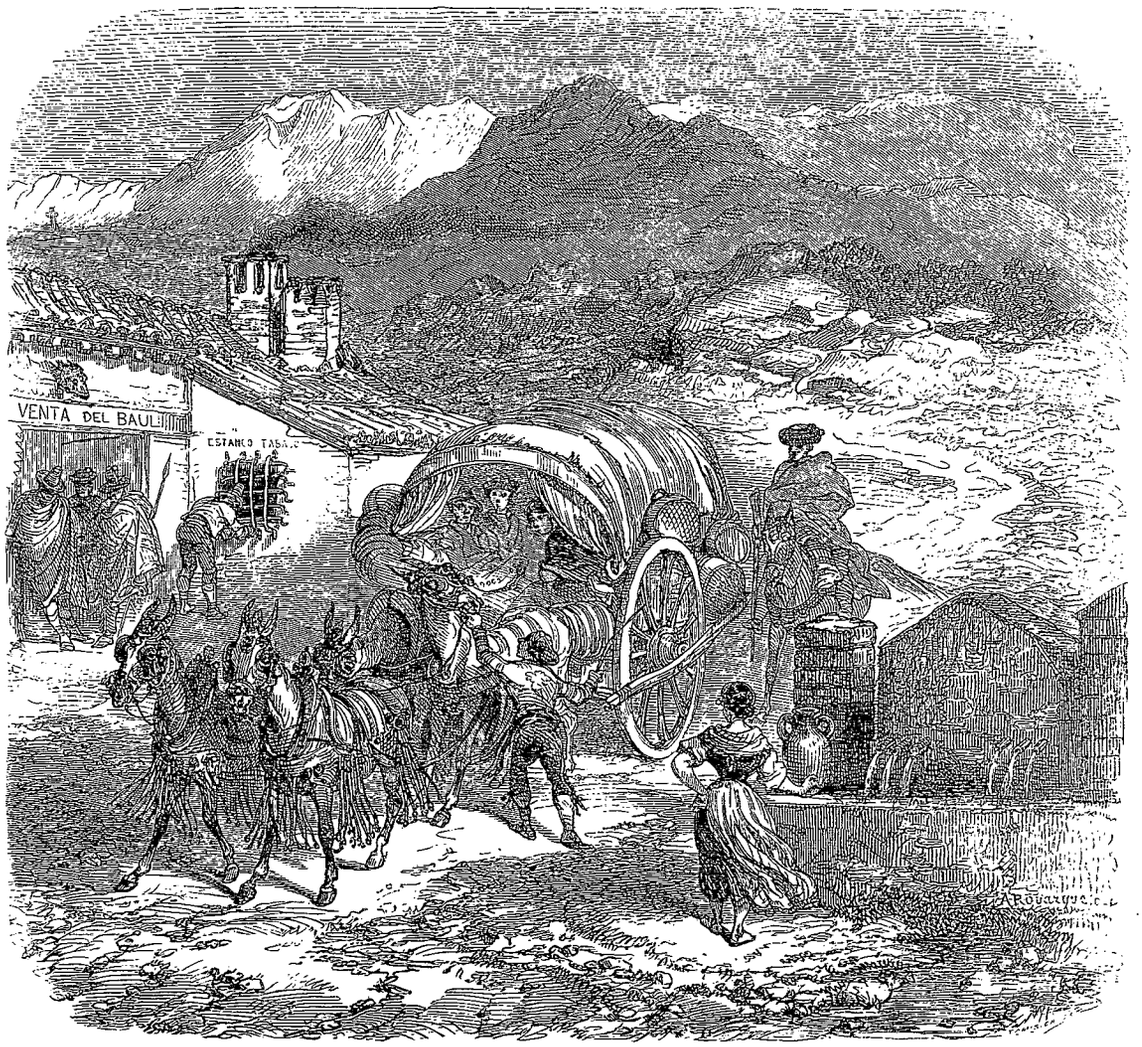


Château de Lorca. — Dessin de Rouargue.

projet bien arrêté que de voir du pays et de respirer, pour ainsi parler, la création par les yeux.

Ce voyage de Lorca à Grenade avec un muletier valencien m'offrit, pendant près de huit jours, une succession variée de fatigues physiques, de privations morales et de jouissances singulières. Nous partions le soir vers les cinq ou six heures, et nous assistions dans les montagnes à des couchers de soleil d'une inexprimable beauté. C'était là mon opéra, mon diorama, mon spectacle, et, avec les levers de soleil, mon unique plaisir. Bientôt venait la nuit, calme, fraîche, splendide, calmant le sang embrasé par la chaleur du jour, sans excéder d'un degré le juste point où la fraîcheur deviendrait froide et amènerait un contraste pénible. Malgré les allures lentes et le pas monotone du mulet qui me portait, je ne me souviens pas avoir jamais trouvé le temps trop long depuis le coucher du soleil jusqu'à une heure ou deux de la nuit; mais, à ce moment, l'atmosphère devenant plus fraîche, un sommeil presque invincible s'emparait de moi. C'était alors une lutte cruelle entre ce sommeil profond, auquel toute la nature semblait me convier, et le sentiment de la conservation, qui me disait que si j'avais le malheur de m'y abandonner je serais infailliblement précipité dans quelque ravin ou dans quelque fondrière. J'essayais vainement de toutes les postures : tantôt je m'efforçais de me tenir couché tout de mon long sur le bât de mon mulet; tantôt je tentais d'en saisir le pommeau, qui m'échappait toujours; et je me demandais, à moitié endormi, s'il n'y aurait pas moyen de me faire lier sur ma monture, en travers, comme un sac de blé. J'aurais donné, je crois, des millions, si je les avais eus, pour échanger, ne fût-ce qu'une heure, le roulis écœurant de mon mulet contre un bon coin dans le coupé d'une diligence. Cette lutte désespérée contre le sommeil durait jusqu'au jour; je ne crois pas avoir supporté dans ma vie d'angoisse plus pénible.

Aussitôt que le ciel commençait à blanchir, ce cauchemar se dissipait peu à peu, et je me retrouvais tout entier pour voir le soleil se lever et inonder peu à peu de sa lumière les crêtes d'abord, et bientôt les vallons de la sierra. A six ou sept heures du matin, nous nous arrêtions dans quelque *venta* bien délabrée, dans quelque *meson* grouillant de vermine. Mes compagons, comme de juste, s'occupaient d'abord de leurs mulets; pendant ce temps, je me lavais la figure, les mains, et plongeais dans l'eau mes cheveux hérissés et roides de poussière; puis venait le déjeuner. Il se composait d'ordinaire d'une grande terrine où des morceaux de mouton ou de chevreau nageaient dans une sauce fortement relevée de safran et de piment. Le luxe moderne des cuillers et des fourchettes n'ayant point encore pénétré dans ces contrées primitives, nous étions obligés, mes compagnons et moi, de pêcher la viande avec nos doigts, que nous enfoncions dans la sance jusqu'au poignet. Je n'agitai jamais l'inutile



Galera arrivant à une auberge de la sierra Nevada. — Dessin de Rouargue.

question de savoir si mes braves muletiers s'étaient lavé les mains après avoir pansé leurs mules; ou si ce doute se présenta à mon esprit, je le repoussai comme une tentation du démon et le produit d'une indiscrète et dangereuse curiosité. Après avoir arrosé ce repas de sybarite de quelques gorgées de très-bon vin puisées à l'outre commune, je me retirais dans le grenier à paille, où, grâce à la fatigue de la nuit, à la chaleur étouffante de l'atmosphère, je m'endormais jusqu'au soir d'un sommeil lourd, accablant, et pourtant assez réparateur pour me permettre de remonter sur ma mule, et de recommencer, sans trop d'avaries, le roulis de la nuit précédente. Nos provisions de route consistaient en œufs, en pain excellent, et en une outre de cinq à six bouteilles d'un vin chaud, généreux et très-bon marché, que nous partagions fraternellement, et qui nous conduisait jusqu'à la couchée du matin.

Mes muletiers étaient les meilleures gens du monde, probes, polis et accommodants. Malheureusement ils ne parlaient guère que le patois valencien, en sorte qu'avec mon vocabulaire castillan, d'ailleurs assez mal fourni, la conversation entre nous ne pouvait pas aller bien loin. Ce silence obligé, ce défaut de communication et d'expansion en face de scènes si nouvelles pour moi, était le grand ennui de ce voyage. Un compagnon intelligent et de bonne humeur eût été pour moi d'un secours inestimable. Livré à une complète solitude morale, les vives sensations que je recevais de l'aspect des lieux s'émoussaient peu à peu faute de pouvoir être partagées, et quand nous arrivâmes à Grenade, le matin du septième jour, la fatigue physique et le silence forcé m'avaient rendu insensible à tout autre plaisir qu'à celui de retrouver un lit, une table garnie de cuillers et de fourchettes, et enfin des êtres humains étrangers, sans doute, peu sympathiques, mais qui avaient du moins le précieux mérite de parler et d'entendre l'espagnol. A peine

installé dans mon auberge, mon premier soin fut de faire une toilette à fond, et de délayer dans un bain d'une heure la sueur et la poussière accumulées depuis si longtemps dans mes cheveux et sur tout mon corps. Quiconque n'a pas savouré le plaisir du bain et les délices de la propreté, après une semaine de saleté et de fatigue, celui-là ne sait pas jusqu'où peut aller la volupté des contrastes.

La suite à une autre livraison.

UNE LETTRE INÉDITE DE VAUBAN.

Tous les écrivains qui ont eu occasion de parler de Vauban ont rendu hommage à la modestie qui relevait l'éclat de son rare mérite. S'il pouvait rester quelque doute à cet égard, il se dissiperait à la lecture de la lettre inédite suivante adressée à un gentilhomme flamand.

« Ce mot, Monsieur, est pour vous prier de vouloir bien trouver bon que notre petit amy s'employe à rechercher dans l'histoire de Boesme l'endroit qui traite de la guerre de Ziska, chef des hussites. Sa façon de guerroyer en Cabore *(sic)* a quelque chose de singulier et qui a rapport aux camps retranchés, hors que les siens étoient ambulants. Il s'en trouva très-bien. Je sais que les Cosaques s'en sont beaucoup servis dans leur commencement. Les Polonais se sont quelquefois servis aussi de camps retranchés contre les Turcs, comme Sigismond-Auguste et Vladislas contre Mahomet III. Il me paraît que les Turcs s'en sont servis aussi; car, si je ne me trompe, Sélim Ier, qui donna la bataille de Zalderam contre Ismaïl, sophy de Perse, avoit un retranchement de chariots à l'entour de luy, d'où les janissaires eurent beaucoup de peine à sortir. Il me semble que Vallestein estant retranché sous Nuremberg donna un grand eschec à Gustave-Adolphe, et qu'en dernier lieu les Turcs estoient retranchés à Chozm quand le roy de Pologne, pour lors grand maréchal, les bastit. Je sais que depuis peu le prince de Bade les a aussi battus à demi retranchés. Ce sont des fragments historiques que je voudrois avoir où les lieux, les temps et les personnes fussent marqués, et les choses un peu en détail. Je vous demande donc par charité de vouloir m'assister de ceux que vous pourrez découvrir tant des guerres anciennes que des modernes; car quoique je connoisse très-bien le mérite des camps retranchés, j'ai besoing de l'autorité de tous les grands hommes pour les persuader à notre follette nation, qui croit qu'il faut toujours se battre comme on se trouve, en ne se donnant d'autre inquiétude là-dessus que de bien frapper. Je suis bien sincèrement et de tout mon cœur, etc., etc. »

VAUBAN.

Le Quesnoy, 28 may 1693.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. t. XXII, p. 268, 302, 326.

V. DU SOUFRE.

Jusqu'à nos dernières années, le soufre s'était, pour ainsi dire, personnifié dans les allumettes ordinaires, si commodément remplacées par les allumettes que le frottement seul enflamme. Comme toujours, un inconvénient a suivi un avantage : la plus grande facilité d'inflammation a été compensée par le risque de combustion spontanée et d'incendie. Il importe donc, surtout pour les pays chauds, de mettre en garde les personnes peu intelligentes, et surtout les enfants, contre les périls personnels qu'ils peuvent courir ou ceux que peuvent faire courir ces matières incendiaires. Autrefois le choc de l'acier contre le caillou déterminait la combustion lente d'un agaric préparé comme les mèches de l'artillerie : c'était l'amadou. Ensuite l'on se procurait de la flamme par une petite tige amorcée de soufre ordinaire. Le procédé actuel est bien plus expéditif.

On regarde à tort le soufre comme très-combustible. Il ne brûle que difficilement, et si l'on voulait s'en servir comme de bois ou de charbon, il serait impossible de faire ce qu'on appelle un feu : sa seule propriété est de s'enflammer à une basse température. Les magasins de soufre ne redoutent guère l'incendie : il suffit d'un souffle léger pour éteindre une quantité assez grande de soufre enflammé. On débarque souvent sur les quais de Paris, et notamment au quai d'Orsay, de vraies montagnes de soufre, et les ouvriers ne sont jamais tentés, pour leur chauffage, de s'approprier la moindre quantité de ce combustible, qui répand, du reste, en brûlant, une grande quantité du gaz suffocant que tout le monde a respiré en faisant brûler une allumette soufrée. Ajoutons que, bien loin d'être nuisible à la poitrine, l'inspiration habituelle de ce gaz contribue à guérir des maladies pulmonaires assez avancées. Tous ceux qui procèdent au soufrage des vins blancs, moyen d'édulcoration dans les localités à produits trop acides; tous ceux qui, dans les fabriques de poudre de guerre, ou de sirop de raisin, respirent habituellement le produit gazeux de la combustion du soufre, possèdent ou acquièrent d'excellents organes respiratoires. Ce produit est l'acide sulfureux, composé de soufre et d'un peu d'oxygène.

Le soufre en nature est jaune clair. Il fond à une chaleur un peu supérieure à l'eau bouillante, et constitue un beau solide qui se moule avec une surface polie et brillante, et prend, comme la cire, une empreinte parfaite des corps qu'il n'altère pas par sa nature ou par sa chaleur. Les collections des antiquaires sont riches d'empreintes de camées et d'intailles du plus beau travail glyptique reproduites par le moulage en soufre. Ces empreintes sont parfaitement inaltérables par le temps et par l'humidité, et persistent également lorsqu'elles sont enfouies sous la terre sèche ou humide. Le dépôt de médailles en soufre sous les pierres de fondations monumentales offrirait des garanties de conservation tout aussi sûres que celles des médailles de cuivre, d'argent et d'or. Chose singulière! les anciens ne semblent pas avoir utilisé cette propriété du soufre, eux qui étaient les plus grands monleurs et cacheteurs du monde.

Il est bon de prévenir ceux de nos lecteurs qui voudraient prendre avec du soufre fondu des empreintes de pierres gravées montées en or ou en argent, que le soufre attaque les métaux, et surtout l'argent, et qu'il est nécessaire, pour le moulage, de couvrir ces métaux d'un vernis léger de plombagine (vulgairement mine de plomb) : c'est la matière charbonneuse, minérale ou artificielle, dont sont faits les crayons ordinaires enchâssés dans du bois.

On voit quelques essais en grand de médaillons, et même de bustes, reproduits en soufre, qui sont d'une réussite exquise. Les sceaux anciens en cire jaune ou blanche pourraient être avantageusement remplacés par des empreintes en soufre, encore plus durables, et qui ne redouteraient pas les climats chauds.

Le soufre en nature est de peu d'usage dans les arts et dans l'industrie. Réduit en poussière impalpable, appelée fleur de soufre, dans d'immenses chambres de plomb dont la grandeur est comparable aux nefs de nos églises, et dans lesquelles, au moyen de la chaleur, on lance de vrais nuages de vapeur de soufre qui retombe en *neige de soufre*, il s'absorbe facilement dans l'économie organique, et constitue un remède efficace contre toutes les maladies de la peau et des organes lymphatiques. Grâce à son emploi et à celui des eaux minérales sulfureuses, si abondantes dans la nature, presque toutes ces maladies de la peau, véritables fléaux de l'antiquité et du moyen âge, ont disparu ou sont devenues

d'une cure on ne peut plus facile. Le bas prix de ce minéral, que l'Italie volcanique exporte en masse dans le monde entier, a permis de livrer à bas prix au commerce tous les produits dont le soufre fait la base, et parmi lesquels le premier rang est dû à l'acide sulfurique, vulgairement huile de vitriol. C'est l'agent le plus énergique comme le plus universel et le moins coûteux des arts chimiques modernes. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Nous commencerons par indiquer le plâtre, ce produit des environs de Paris, qui, avec la pierre ordinaire ou moellon, est le grand fondement de la beauté de la capitale de la France, et que ne peut égaler la brique de la riche capitale de l'Angleterre.

Au moment où la chimie, science créée par nos pères et inconnue à nos aïeux, composa et décomposa les corps, c'était une merveille de voir l'acide carbonique, un gaz dont nous avons esquissé l'histoire, et la chaux, éminemment corrosive, produire la pierre à bâtir ordinaire et le marbre par une combinaison chimique. Il n'était pas moins étonnant de voir l'acide du soufre (oxygène et soufre), l'huile de vitriol du commerce, avec la chaux, produire le plâtre, qui, en revêtements, en plafonds, en modelage statuaire, est l'un des grands ornements des habitations des peuples civilisés. On avait même eu l'idée d'extraire l'acide sulfurique des plâtres de Montmartre et de quelques autres collines arrondies des environs de Paris, immenses masses de ce beau minéral, qui n'exige qu'un peu de feu pour perdre son eau de cristallisation, et arriver sur le marché à bas prix pour tous les usages de l'industrie, du maçon et de l'artiste.

L'art du modeleur en plâtre est un de ceux que les gens du monde, les naturalistes, les bijoutiers, les antiquaires, les voyageurs, peuvent se rendre familiers avec le plus d'agrément et d'utilité. De précieuses collections d'objets d'art peuvent être ainsi formées, et le moulage en plâtre est, en quelque sorte, pour la reproduction des statues, des ornements, et leur conservation indéfinie, ce que l'impression est à l'écriture à la main, ce qu'un livre est à un manuscrit.

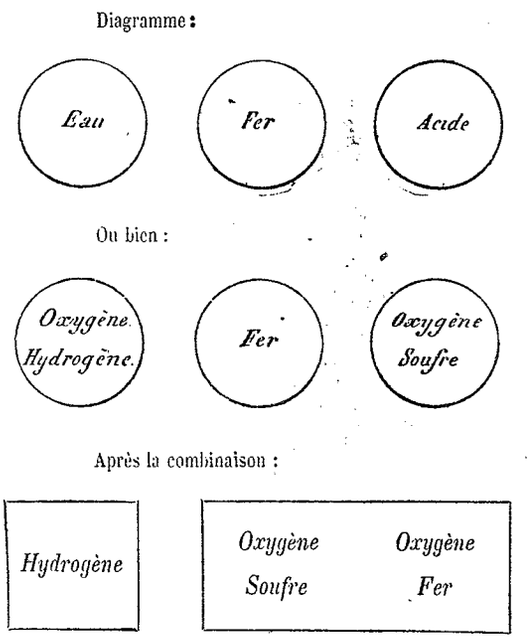
La plupart des terrains qui contiennent du plâtre, comme les environs de Paris, sont ordinairement riches en sources sulfureuses, parmi lesquelles on peut citer celles d'Enghien et de Passy. La cause en est dans la décomposition du plâtre par les feuilles et les racines des végétaux, qui enlèvent l'oxygène au soufre, et font d'une eau plâtrée une eau sulfureuse. Alors l'acide carbonique des végétaux se combine avec la chaux, et forme la pierre à bâtir ordinaire, tandis que l'acide sulfurique du plâtre, cédant son oxygène aux matières végétales, prend en place une certaine quantité d'hydrogène, lequel forme avec le soufre un produit sulfureux que la chimie désigne sous le nom d'hydrogène sulfuré ou acide sulfhydrique, qui joue un grand rôle dans l'organisation animale.

Ce composé d'hydrogène et de soufre, si salubre dans les eaux minérales, est caractérisé par une odeur analogue à celle des œufs pourris, qui en sont du reste abondamment pourvus. Les puits artésiens de la gare Saint-Ouen donnent une eau parfaitement transparente et imprégnée de ce gaz à un assez haut degré, quoique moins que les sources d'Enghien. Tous les bestiaux se montrent fort avides de l'eau de ces sources, là comme dans toutes les localités où se trouvent des sources minérales. Ceci explique aussi pourquoi, dans les exploitations rurales, les animaux préfèrent l'eau des mares, souvent troublée par des détritus végétaux, à l'eau pure des sources qui sortent d'un terrain siliceux : c'est qu'il s'y forme, par les eaux plâtrées et par les fragments de plantes, une légère quantité de ce gaz. Ajoutons que ce produit chimique, préparé à l'état de pureté, est un poison violent, et que, pour la respiration, il est aussi malsain qu'il est salubre en boisson. Un cheval succombe dans un air qui contient quelques millièmes de gaz acide sulfhydrique. Toutes les habitations dans lesquelles se dégagent les gaz des fosses d'aisances, ou qui sont voisines de marais d'où s'exhale ce gaz, sont par cela même fort malsaines. On neutralise son effet délétère au moyen du chlore, qui s'en empare et forme avec lui un gaz inoffensif.

L'acide sulfurique, ou huile de vitriol, combinaison de l'oxygène avec le soufre, est le plus puissant de tous les acides. Il est employé à tant d'usages qu'il nous serait impossible de les passer tous en revue. Nous dirons d'abord qu'étendu d'eau, et employé à très-petites doses, il remplace, dans les hôpitaux, et souvent ailleurs, l'acide citrique pour les limonades et les boissons acides rafraîchissantes. A $\frac{1}{200}$, dissous dans l'eau, il ne produit aucun effet malfaisant. Pris à l'état ordinaire, c'est un violent poison, qui corrode et détruit immédiatement la membrane de l'estomac; il produit sur les doigts et sur les corps en général l'effet d'une brûlure; il ne doit donc être manié qu'avec de très-grandes précautions.

C'est avec l'acide sulfurique, l'eau et le fer, que l'on produit en grande abondance le gaz dont on remplit les aérostats; et, pour les petits ballons en baudruche que les enfants s'amusent à remplir et à lancer, une grande bouteille contenant de l'eau, des clous ou de la limaille de fer, quand on y verse ensuite avec précaution de l'acide sulfurique, dégage promptement l'hydrogène nécessaire pour le petit aérostat. Dans cette opération chimique, l'acide sulfurique, le fer et l'oxygène de l'eau s'unissent pour faire ce qu'on appelait autrefois un vitriol de fer, et l'hydrogène de l'eau se dégage sous forme de gaz. Nos lecteurs n'auront pas oublié que l'eau est composée de deux gaz, l'oxygène et l'hydrogène.

La figure ci-dessous est un diagramme qui représente le type de l'action chimique. Les trois premiers cercles, *Eau, Fer, Acide,* sont les trois sortes de particules chimiques du mélange. Les trois seconds cercles montrent que deux de ces sortes de particules sont doubles; car la particule d'eau est composée d'oxygène et d'hydrogène, et la particule d'acide l'est d'oxygène et de soufre.



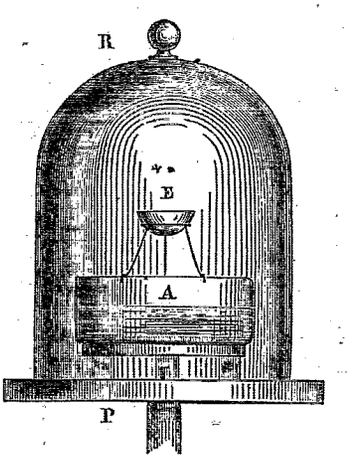
L'hydrogène gazeux se dégage; reste oxygène-soufre ou acide uni à oxygène-fer.

Une des curieuses opérations chimiques qui se font au

moyen de l'acide sulfurique, c'est la formation directe du sucre au moyen du charbon et de l'eau. La décomposition de cette substance alimentaire avait appris qu'une dose de charbon combinée avec deux doses d'eau forment le sucre, sans autre substance quelconque; mais ici se présentait l'objection que J.-J. Rousseau faisait au chimiste Rouelle, qui décomposait la farine, et à qui J.-J. Rousseau demandait de la recomposer de toutes pièces. Il est évident que, dans beaucoup de cas, la chimie serait impuissante à reproduire les composés formés sous l'empire des forces vitales, dans les végétaux et dans les animaux. Pour le sucre, la chose est possible. On fait bouillir pendant longtemps du charbon pilé dans de l'acide sulfurique qui contient un peu d'eau; on obtient un composé de charbon, d'eau et d'acide; on retire l'acide au moyen de la chaux, dont il est fort avide, et qui se précipite avec lui, comme nous l'avons dit, sous forme de plâtre; il reste un liquide qui contient du charbon et une dose d'eau : c'est une espèce de substance gélatineuse comme la fécule ou l'amidon, un demi-sucre. Ce liquide, mis de nouveau en ébullition avec de nouvel acide sulfurique et un peu d'eau, forme un nouveau composé, qui contient de l'acide sulfurique, du charbon et *deux doses d'eau*, c'est-à-dire de l'acide sulfurique et du sucre. Retirant de nouveau l'acide sulfurique par la chaux, il reste un sucre liquide, qui, du reste, ne se prête pas à la cristallisation. L'opération est donc purement scientifique et non industrielle. Le sucre que l'on fait d'une manière analogue, et qui s'emploie dans l'amélioration des vins d'une basse qualité, est obtenu au moyen de la fécule, que l'on traite de même avec l'eau par l'acide sulfurique. M. Braconnet, de Nancy, correspondant de l'Institut, que les sciences viennent de perdre récemment, avait opéré admirablement toutes ces curieuses transformations.

Comme la fécule est déjà un composé de charbon et d'eau, il suffit d'y ajouter une nouvelle dose d'eau pour en faire du sucre, et l'opération n'est ici ni longue ni dispendieuse. Une seule ébullition suffit pour saccharifier la fécule.

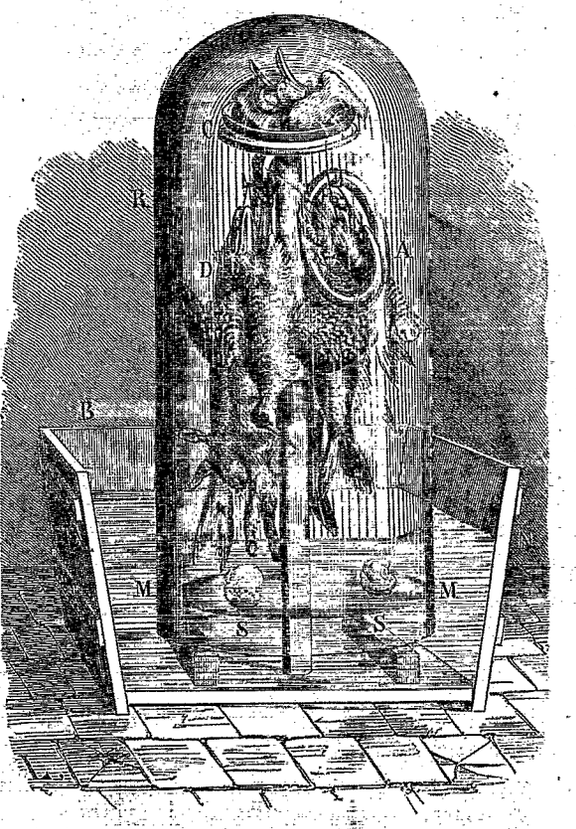
L'acide sulfurique concentré du commerce est excessivement avide d'eau, et, sous la machine pneumatique, il absorbe si rapidement la vapeur, qu'il produit la congéla-



R, récipient où l'on a fait le vide. — A, vase contenant de l'acide sulfurique. — E, capsule légère, en cuivre, où l'on met de l'eau qui se gèle en quelques instants avec une bonne machine pneumatique.

tion de l'eau en peu de minutes. Cet appareil, proposé pour les pays chauds, et qui même avait été expédié à Sainte-Hélène pour l'empereur Napoléon, n'a jamais été fort efficace. Nous avons des moyens plus avantageux d'y suppléer, comme nous le dirons ailleurs.

Lorsque le soufre brûle dans un espace limité, il absorbe, avant de s'éteindre, à peu près tout l'oxygène de l'air, en



Appareil pour conserver la viande, le poisson et le gibier.

R, récipient plongeant dans l'eau d'un baquet B. — Autour du récipient, l'eau est en NN; dans l'intérieur, elle est en MM. — On met sur les flotteurs S,S du soufre qu'on allume, et on recouvre le tout du récipient R. — Le support central C porte les objets à conserver. — A mesure que la combustion supprime l'oxygène de l'air, le niveau intérieur MM remonte. Le gaz sulfureux formé par le soufre brûlant se dissout dans l'eau et disparaît de l'atmosphère de l'intérieur du récipient. Il n'y reste que l'azote, qui est inoffensif pour les substances alimentaires.

ne laissant que l'azote. Cette propriété a été utilisée pour la conservation des viandes, du gibier et du poisson. Après avoir placé les pièces à conserver au-dessus d'un baquet peu profond et plein d'eau, au moyen de supports convenables, on renverse sur le tout un autre baquet qui forme cloche et qui recouvre les pièces que l'on veut conserver, en l'enfonçant dans l'eau peu profonde du premier baquet. Si, avant ce recouvrement, on met flotter sur l'eau intérieure une soucoupe contenant du soufre allumé, la combustion de celui-ci absorbe tout l'oxygène de l'intérieur et n'y laisse que l'azote, dont le contact est inoffensif. Ce procédé, très-simple à mettre en pratique, paraît avoir toujours été couronné de succès. Pour de petites pièces, une cloche de verre renversée sur l'eau d'un plat un peu profond suffit à l'opération. Le résultat sulfureux de la combustion du soufre se dissout dans l'eau et ne porte aucun préjudice aux objets à conserver.

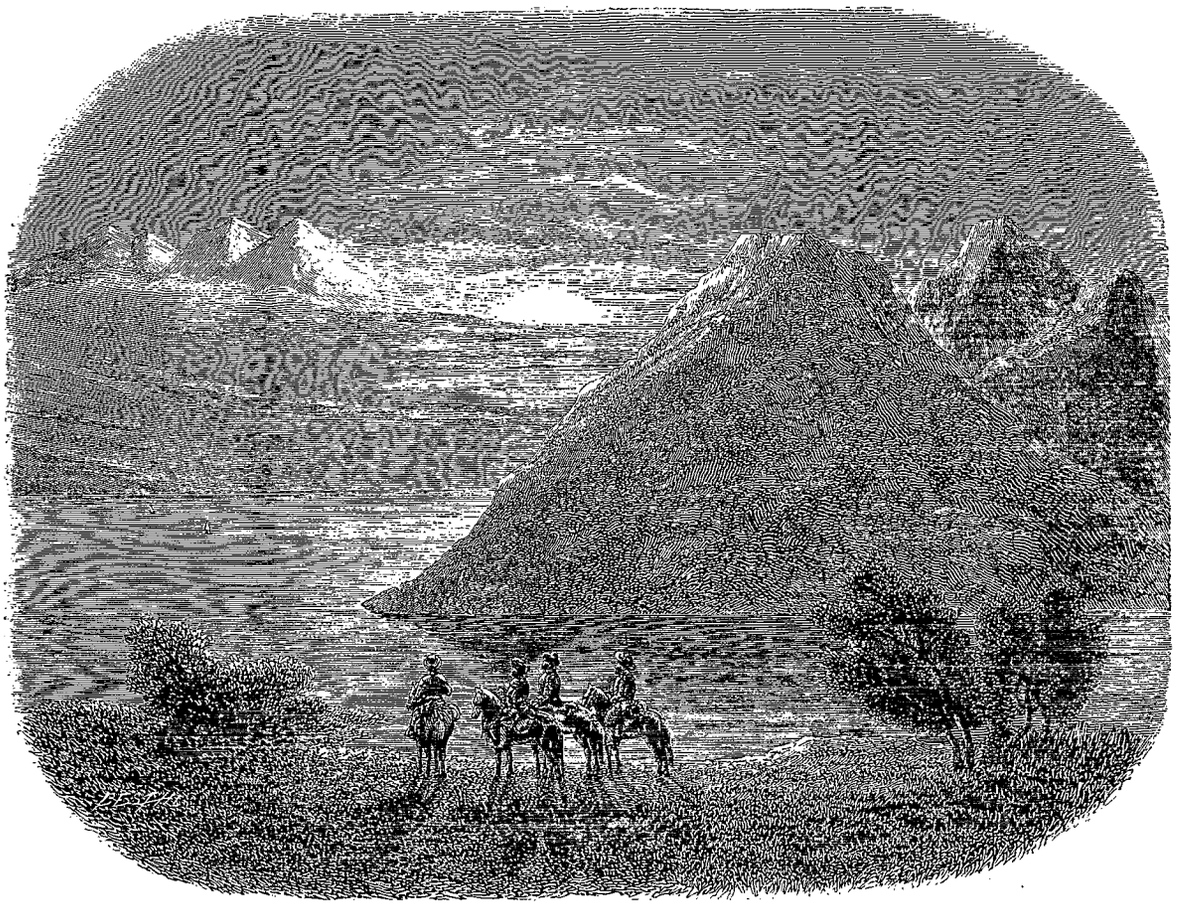
La suite à une autre livraison

L'universalité du savoir, moins propre peut-être à rendre un nom célèbre dans un genre de science, a du moins cet avantage d'autant plus considérable d'étendre l'entendement et d'éclairer l'esprit de tous les côtés

FRANÇOIS BAER.

LE LAC BAIKAL.

RUSSIE D'ASIE.



Vue du lac Baïkal. — Dessin d'après nature par M. Marchal.

Deux voies conduisent d'Irkoursk au lac Baïkal, la route de terre et la navigation sur l'Angara, qui s'épanche à l'extrémité ouest du lac. Nous profitâmes de la première pour galoper sur nos petits chevaux sibériens le long de la rive septentrionale du fleuve, de l'autre pour le transport de nos effets

A midi, le 29 mai, nous quittâmes Baïkalanskoï-Sastave (le faubourg d'Irkoursk), et à la nuit, après avoir traversé quelques hameaux de Bouriates pêcheurs, nous arrivâmes au petit couvent de Saint-Nicolas, protecteur des navigateurs du lac.

Je m'endormis là sur un lit tartare, sorte d'estrade de feutre, au bruit des eaux du fleuve qui lutte dans toute sa largeur (1 600 mètres) contre les débris de quelques rochers immenses que son courant a dispersés.

Lorsque nous nous levâmes, le soleil planait radieux au-dessus des montagnes qui semblent environner de toutes parts le lac Baïkal, et dont quelques sommets neigeux scintillaient comme des prismes de diamant au milieu de leurs croupes sombres, couvertes de broussailles épaisses.

Nous allâmes reconnaître notre bateau, dont la voile se dorait aux premiers rayons du jour, le long de la rive orientale, dans un étroit chenal débarrassé de blocs de rochers.

L'éternelle harmonie de ces milliers de cataractes écumeuses, cette immense nappe d'eau brisée en éclats et retombant en pluie argentée, l'imposant panorama de ces montagnes sauvages, les poétiques légendes que les naturels du pays se plaisent à raconter sur la mer Sainte (c'est ainsi que l'on appelle le lac), la vue de ces peuplades nomades, l'éloignement de la patrie, les extrémités de la terre auxquelles nous arrivions, le passé, le présent, toutes ces sensations, ces idées, ces images, se pressaient, se succédaient dans notre esprit, et faisaient battre notre cœur d'émotions inconnues.

Bercés au petit trot de nos chevaux devant ce mirage splendide, nous arrivâmes tout à coup sur un gazon émaillé de pâquerettes, baigné par une eau sans fond dont la surface limpide n'est bornée à l'horizon que par des montagnes aux flancs perpendiculaires, descendant à plus de mille mètres dans l'abîme.

Il y avait quinze jours à peine qu'un ouragan horrible avait éclaté sur le lac : le moment de ces catastrophes est toujours annoncé par un nuage blanc que l'on aperçoit au nord; le ciel se couvre bientôt d'une manière sinistre, et, au milieu de tourbillons de neige qui balayent de toutes parts l'atmosphère, la plupart des navires surpris coulent à fond sous la pesanteur de la glace qui s'attache aux agrès.

Avant de nous embarquer sur cette « sainte mer, » nous voulûmes prendre le temps de la considérer.

Le lac Baïkal s'étend de l'orient à l'occident sur une longueur de 50 à 60 lieues; il a 6 à 7 lieues de large; c'est en face de l'embouchure de la Selinga qu'il se développe dans sa plus grande largeur.

En hiver, la glace du lac a un mètre d'épaisseur; la neige

ne s'y arrête jamais, à cause de la vivacité des vents qui l'entraîne vers les bords. Pour le traverser, on a soin de ferrer les chevaux. Souvent on rencontre des trous où l'on est entraîné. Ces trous, dit-on, sont faits par les veaux de mer qui viennent respirer l'air. La glace se brise aussi quelquefois avec le bruit du tonnerre.

La chasse des veaux marins donne lieu à des épisodes assez émouvants. Ces animaux vont en troupes. Ils ont le flair très-fin : quand ils se reposent sur les bords, les chasseurs cherchent à se placer sous le vent du troupeau, afin que rien ne trahisse leur présence. Quelquefois les chasseurs attendent plusieurs semaines avant de pouvoir approcher d'assez près. Enfin, quand le troupeau s'établit en entier sur un îlot, il lui arrive de s'endormir paisiblement sans soupçonner le danger qui le menace. Profitant de son profond sommeil, les chasseurs se hâtent de cerner avec leurs barques l'île dans le plus grand silence. Le chef de la chasse marche en avant, son bâton à la main, suivi des autres chasseurs marchant à la file et armés de battoirs et de gaffes. En arrivant au vent de l'île, le chef demande au chasseur le plus proche si l'île est entièrement entourée; la demande passe de bouche en bouche, et la réponse affirmative revient de la même manière au chef, qui commence la chasse en frappant avec son battoir le museau d'un des veaux marins couchés le plus près du rivage. Chacun suit son exemple; on entasse les animaux sur le bord. On assure que le veau marin pleure quand le chasseur lève la main pour le frapper : le museau est la partie la plus sensible et la plus délicate de l'animal.

On pratique aussi cette chasse, qui alors devient une pêche, avec des filets. On monte sur de grands bateaux, quand la glace se brise et que d'énormes glaçons flottent sur le lac. Les veaux marins se reposent sur les glaçons; lorsque les chasseurs aperçoivent un troupeau, ils quittent les barques, s'approchent sur de légères nacelles, puis ils montent sur le glaçon et tuent leur gibier.

On épie aussi les veaux marins quand ils montent en hiver sur la glace pour y déposer leurs petits. La peau blanche et molle du jeune veau marin est recherchée. Ce sont les femelles qui font dégeler la glace dessous, avec leur haleine, et qui sortent par ces ouvertures pour se délivrer de leurs petits.

Parmi les diverses espèces de poissons qui peuplent les eaux du Baïkal, on remarque *l'omoule*, variété de la truite, qui fournit une pêche lucrative et une nourriture abondante aux habitants riverains.

A *l'omoulevaïa pogada*, c'est-à-dire au mois de juillet, quand les omoules abondent dans le lac Baïkal, hommes, femmes, enfants, s'embarquent pour venir sur le lac attendre leur passage et se livrer à la pêche. Sitôt que les cormorans ou les mouettes se mettent à planer au-dessus de l'eau, on en conclut que le banc d'omoules arrive. Les *karious* s'avancent en bandes au-devant des omoules dont ils forment l'avant-garde; à ce moment, les pêcheurs se disposent de tous côtés pour jeter leurs filets, et le soir les rives, les bateaux, se couvrent de lanternes de papier de diverses couleurs dont le coup d'œil offre un spectacle féerique. On estime en général à 400 000 francs la valeur de cette pêche.

La richesse des riverains du Baïkal consiste surtout en troupeaux répandus dans les environs. Les Bouriates, les Tungouses, ne sont point agriculteurs. Ils vivent à l'état nomade, parce que la nourriture de leurs troupeaux les oblige souvent à changer de place, suivant que les neiges sont plus ou moins épaisses et que la nourriture du bétail est plus ou moins abondante.

Il y a vraiment plaisir à voir l'intérieur des ménages cosaques de la frontière. Leurs maisons sont grandes, claires, propres, bien meublées; les planchers sont peints. Ils possèdent chacun un service complet en faïencerie, des porcelaines, des armoires à glace, de l'argenterie. Le voyageur qui s'arrête chez eux en parcourant la frontière croit se trouver chez un propriétaire russe des provinces. Il y est reçu avec une franche cordialité. On lui offre du thé et d'excellent pain. Il y fait un bon dîner, et, s'il y reste plusieurs jours, les égards et le traitement restent les mêmes, le tout sans qu'on veuille accepter de lui aucune espèce de rémunération.

Quelques-uns de ces Cosaques sont renommés par leurs troupeaux héréditaires dont l'existence compte par siècles, tels que les Perlilieff, les Troukine, les Kobylkine, les Tokmakoff, etc., etc. Ce sont de riches nababs, et, pour ainsi dire, les capitalistes de la frontière. Il existe aussi, parmi les nomades, des possesseurs de riches haras qui couvrent les steppes de la Daourie; leur genre de vie ne diffère en rien de celui d'un Bouriate ordinaire, si ce n'est que leur yourte est plus spacieuse, leur oulousse plus étendu, le nombre de leurs serviteurs plus considérable; mais leur nom est connu dans les steppes, quelquefois même dans toute la contrée transbaïkalienne, où il est partout prononcé avec respect. Toutefois l'importance et la réputation dont jouit l'habitant des steppes ne l'engagent jamais à sortir de son humble sphère, bornée à l'élève des troupeaux, seul travail qu'il connaisse depuis son enfance.

Les Bouriates vont rarement à la ville. Toute difficile que paraisse leur existence en hiver, ils sont tellement habitués au climat qu'ils n'en sentent pas la rigueur; assis dans leurs tentes de feutre, ils passent le temps à fumer, à boire leur thé et à manger leur succulent *tatamine* (1), sans s'inquiéter de la gelée, et parfaitement contents de leur modeste bien-être.

Nous rencontrâmes quelques Bouriates chasseurs de fourrures; ils paraissaient mécontents de leur expédition d'hiver : on n'avait tué que 156 000 écureuils, c'est-à-dire deux tiers de moins que dans une année de chasse abondante. On croyait que les écureuils avaient disparu de la contrée, parce que les cèdres n'avaient pas donné de noix, leur nourriture favorite.

Nous étions restés quatre jours à parcourir la rive ouest du lac; rassurés par la beauté du temps, nous mîmes le cap sur la Selinga, seule grande rivière qui se jette dans le Baïkal. Après une journée heureusement passée au-dessus des gouffres transparents de cette mer d'eau douce, nous mîmes, très-satisfaits, le pied sur le bord oriental, où nous trouvâmes une atmosphère encore plus douce, et une flore qui est un trésor pour des botanistes d'Europe (2).

LES ADAGIA.

Érasme, l'ingénieux latiniste, né en Hollande, esprit italien (et point hollandais), dans sa vie errante, subsistant d'enseignement, de corrections d'imprimerie, de compilations, avait imprimé, en 1500, passant à Paris, un petit recueil d'adages et de proverbes anciens. Le public se jeta dessus; la boutique de la rue Saint-Jacques où parut l'heureux volume ne désemplissait plus; chacun avait hâte d'acheter, de porter en poche, la petite sagesse pratique, la prudence populaire de l'antiquité. D'éditions en éditions, toujours augmentées, à Venise, à Bâle, le livre devint un gros in-folio en fins caractères. Aldè fit l'édition complète en 1508, et Groben, à Bâle, la réimprima six fois. Bien plus, Érasme étant en Italie, sur le passage du pape, le

(1) Sorte de hachis de viande étendu d'eau, auquel on ajoute des bulbes de *Lilium ternifolium*.

(2) Extrait d'un Voyage inédit de France en Chine par la Russie et la Sibérie, par M. Marchal, de Lunéville.

pontife et ses cardinaux vinrent saluer l'illustre compositeur des *Adagia*. Nul chef-d'œuvre ne fut jamais l'objet d'un tel enthousiasme. C'était, en réalité, un grand secours offert à tous, même aux moindres, un véritable « Dictionnaire de la conversation. » Qu'on se figure toute l'antiquité remise en un livre; tout ce qu'elle a produit de pensées, de sentences et de maximes, ramené comme des rayons à un seul foyer.

L'illustre prévôt des marchands Budé, l'ami d'Érasme et de Rabelais, Budé qui lui-même avait tellement éclairé l'antiquité par son travail sur les monnaies et ses notes sur les Pandectes, disait du livre des *Adages* : « C'est le magasin de Minerve; tout le monde y a recours, comme aux feuilles de la Sibylle. »

Holbein, le grand peintre de Bâle, peignit Érasme en habit de triomphateur, passant, couronné de lauriers, sous un arc romain, et comme entraînant le monde par cette *via sacra* de l'antiquité (1).

LA TORPILLE OU RAIE ÉLECTRIQUE.

Quand on touche de la main une torpille vivante, sur certains points et dans des conditions particulières, on éprouve une commotion semblable à celle que produit la bouteille de Leyde. Selon la vitalité du poisson, la commotion est plus ou moins violente; elle se fait sentir dans les articulations du doigt, dans le poignet, dans le coude et jusque dans l'épaule. Si l'animal est plein de vie et qu'il sorte de la mer, les décharges se succèdent très-rapidement, et l'on reçoit la commotion, quelle que soit la partie du corps que l'on touche; mais, au fur et à mesure que l'animal s'affaiblit, il faut se rapprocher de plus en plus de certaines parties desquelles paraissent partir plus particulièrement les décharges. Si l'on irrite l'animal dans ces mêmes parties, la commotion est très-forte, et, de plus, dans ce cas, il n'en résulte pas seulement une seule décharge, mais bien plusieurs qui sont lancées avec une célérité étonnante. De même, le coup est plus ou moins douloureux selon que le contact immédiat avec le corps a lieu par une surface plus ou moins large. En moyenne, la commotion produite par la torpille peut être comparée, pour son intensité et suivant l'évaluation d'un physicien célèbre, Matteucci, à celle que produit une pile électrique à colonne de 100 à 150 couples, chargée avec de l'eau salée.

On a fait de nombreuses expériences pour rechercher la véritable nature du phénomène; on a trouvé que la commotion ne se communique pas si on touche le poisson avec un corps non conducteur de l'électricité. Une personne isolée n'éprouve de secousse qu'autant que le contact avec le doigt est immédiat, c'est-à-dire qu'il n'a pas lieu par l'intermédiaire d'un corps métallique.

En plaçant la torpille sur un plateau de métal, de manière à toucher la surface inférieure des organes qui lui sont propres, la main qui le soutient n'éprouve pas de commotion, bien qu'on provoque l'animal. Si le poisson est placé entre deux plateaux de métal dont les bords ne se touchent pas, et que l'on pose sur chaque plateau une main, on éprouve une commotion, tandis qu'on ne ressent rien quand les deux plateaux se touchent en un point.

Quand la torpille est très-vigoureuse, elle agit avec autant d'énergie dans l'eau que dans l'air.

Du reste, le phénomène paraît soumis à la volonté de l'animal, car il arrive souvent qu'on le touche dans les parties où réside l'organe principal qui produit les commotions sans éprouver aucun effet; sa volonté ne paraît pas cependant jouir du pouvoir de diriger la décharge.

(1) Extrait du nouvel ouvrage de M. Michelet, intitulé : *la Renaissance*.

Ces différents faits si curieux ont fixé l'attention de la plupart des naturalistes et des physiciens. John Davy, Volta, Galvani, Hunter, Geoffroy Saint-Hilaire, Gay-Lussac, de Humboldt, etc., ont tour à tour étudié le phénomène dans sa nature et dans ses effets.

La commotion produite quand on touche la torpille a une origine électrique; on ne saurait en douter d'après les résultats de leurs savantes recherches. On a pu traduire la décharge par des étincelles, constater la présence d'un courant électrique au moment où la décharge a lieu, et même produire avec le fluide dégagé des effets distincts de décomposition. Évidemment, la torpille, comme le gymnote, le silure et quelques autres genres de poissons, possède la faculté d'élaborer le fluide électrique pour en disposer à son gré comme d'une arme offensive ou défensive.

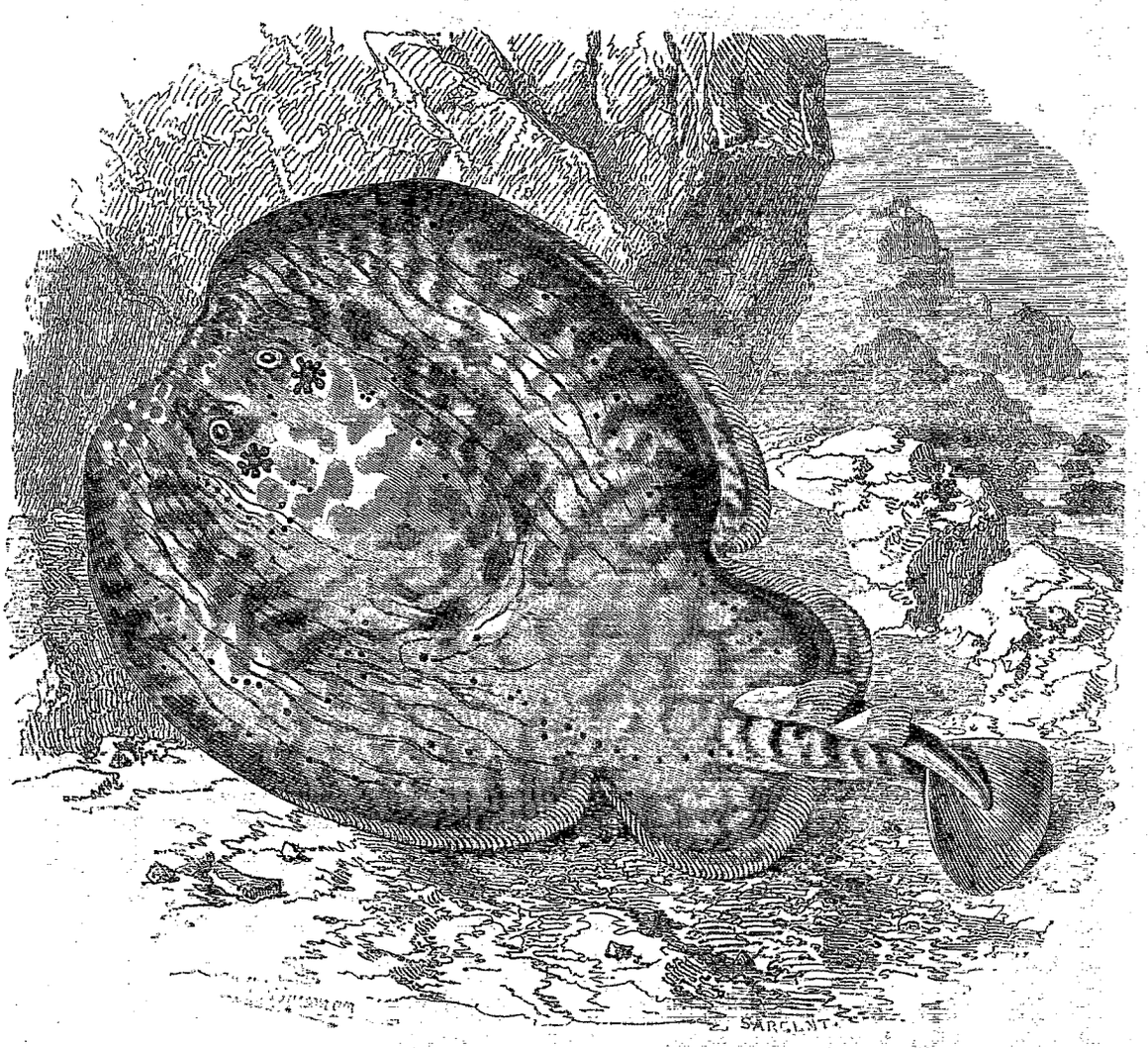
On a constaté qu'il existe chez la torpille, de chaque côté de la bouche et des voies respiratoires, un organe de forme semi-lunaire, composé d'une multitude de prismes généralement à six pans, disposés parallèlement les uns aux autres et perpendiculairement au sol. On a compté jusqu'à 1182 de ces prismes dans un seul organe d'une torpille longue d'un mètre. Ces prismes, qui sont plus longs vers la partie moyenne que vers les extrémités, donnent à cet organe une épaisseur plus considérable dans son milieu que vers les bords. M. Breschet a donné à ce sujet tous les détails anatomiques nécessaires pour bien comprendre les fonctions de cet appareil singulier : il serait trop long de les reproduire ici.

Voici, du reste, comment les auteurs modernes expliquent le phénomène électrique de la torpille. L'électricité est élaborée dans le cerveau sous l'empire de la volonté; elle est ensuite transportée, au moyen de filets nerveux, dans l'organe principal où elle sert à charger les petites piles dont la constitution, qui nous est inconnue, ne ressemblerait en rien, suivant M. Becquerel, à celle des appareils voltaïques, les effets de la torpille étant analogues à ceux qui résultent du contact d'une partie du corps avec un bon conducteur fortement électrisé, attendu qu'il suffit de toucher seulement une des surfaces de l'organe électrique pour recevoir la commotion : il n'en serait pas ainsi si les petites piles qui composent l'organe électrique étaient semblables aux piles voltaïques; dans ce cas, il faudrait toucher les deux surfaces pour recevoir la commotion.

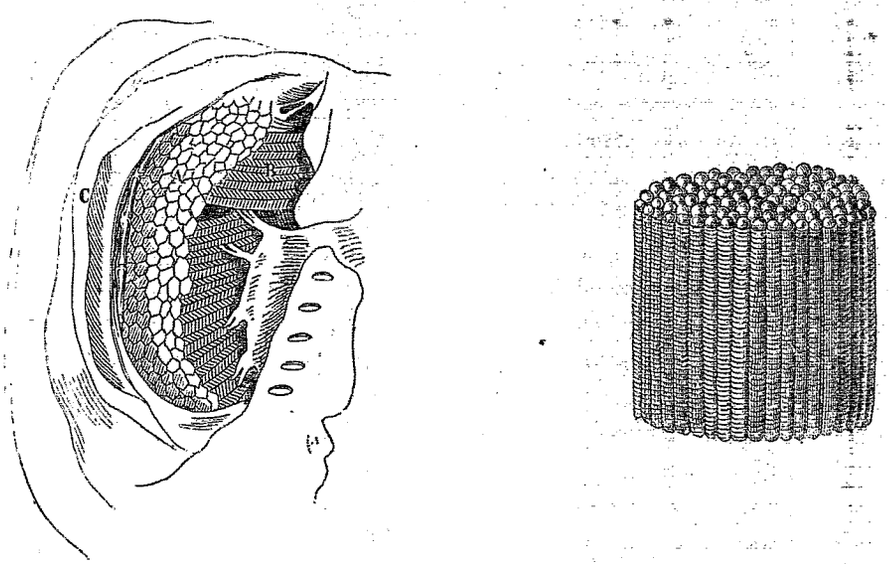
Certaines causes peuvent modifier les propriétés électriques de la torpille. Lorsqu'on veut conserver des torpilles et les faire servir longtemps à des expériences, il faut avoir égard à la masse d'eau, à la température de celle-ci et au nombre de décharges qu'on lui a fait donner. Dans une masse d'eau de mer d'un mètre de hauteur et de 30 centimètres de diamètre, à une température de plus de 22°,5 centigrades, la torpille ne conserve sa faculté que pendant cinq à six heures; la température vient-elle à baisser, sa faculté disparaît presque aussitôt. On peut ranimer une torpille maintenue dans une petite quantité d'eau pendant un certain temps, en la replongeant dans de l'eau à une température plus élevée que celle dans laquelle elle vivait : ainsi on a vu une petite torpille qui était restée dix heures dans une très-petite quantité d'eau de mer, à une température de 10 à 12 degrés centigrades, et semblait morte, se ranimer peu à peu dans de l'eau à 20 degrés, et ne pas tarder à donner des commotions pendant une heure. D'autres expériences du même genre ont prouvé que l'on pouvait ranimer, à l'aide de la chaleur, jusqu'à un certain degré, l'activité des fonctions électriques.

Il est utile de remarquer que pendant que l'on tient fortement l'animal par la queue, et qu'on le presse dessus et dessous avec des lames de platine pour recueillir les deux électricités, il se contracte fortement, de manière à

recourber, tantôt en haut, tantôt en bas, la colonne vertébrale, comme s'il était atteint de tétanos. Les nageoires thoraciques sont agitées convulsivement et le plus souvent redressées en haut en forme de crête. Néanmoins les mouvements musculaires les plus violents et les plus spasmodiques ne sont pas toujours accompagnés de décharges électriques; celles-ci ne doivent donc pas toujours être considérées comme la conséquence des contractions musculaires,



La Torpille. — Dessin de Freeman.



Organe électrique de la Torpille. — A, section en travers, un peu oblique; B, direction des prismes où siége l'électricité; C, les téguments écartés pour laisser voir l'organe; — D, section perpendiculaire des prismes.

mais bien comme l'effet d'un acte volontaire de l'animal.

Lorsque les torpilles ont été excitées longtemps, la peau de la face inférieure du corps, de blanche qu'elle est ordinairement, devient rosée et passe même à une teinte rouge très-marquée.

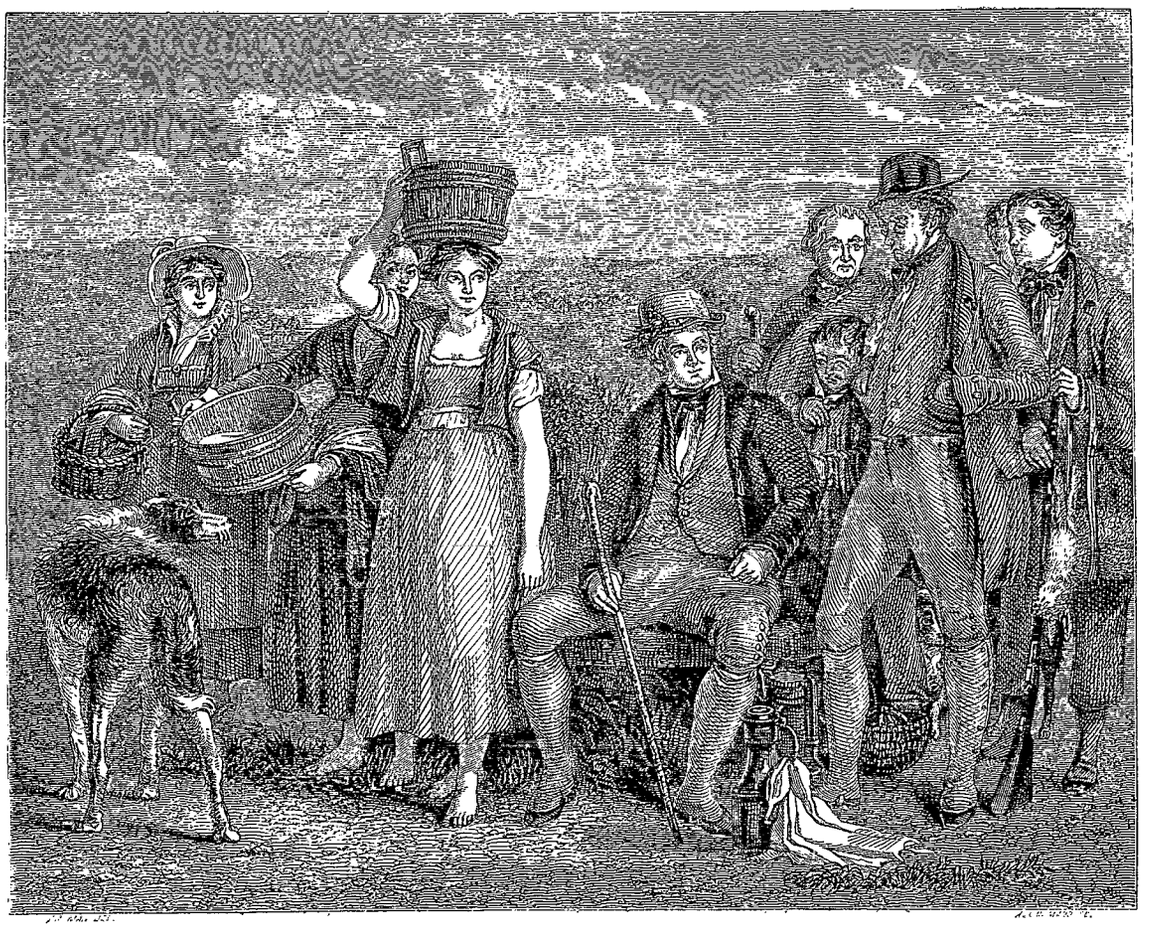
Il est impossible de conserver des torpilles dans un baquet rempli d'eau de mer pendant plus de six heures; au milieu d'une chambre, elles meurent toutes avec la roideur cadavérique.

Les torpilles sont assez abondantes dans la Méditerranée et sur les bords de l'Océan, où il existe des bas-fonds marécageux; mais, comme elles sont difficilement transportables, il faut se rendre, pour opérer, dans les lieux mêmes où on les pêche, si l'on veut qu'elles n'aient rien perdu de leur vitalité. MM. Breschet et Becquerel ont fait à Venise un grand nombre d'expériences et d'observations sur la torpille; M. Becquerel indique Chioggia comme l'endroit le plus rapproché de cette ville où l'on puisse se procurer ces poissons avec facilité.

WALTER SCOTT ET SA FAMILLE,

TABLEAU DE WILKIE.

En 1817, le fameux peintre de genre de l'Écosse, David Wilkie, se rendit à Abbotsford. Walter Scott commençait alors à agrandir son habitation; et le peintre y était appelé



Walter Scott et sa famille. — Dessin de Freeman, d'après le tableau de Wilkie.

par sir Adam Fergusson, ami, compagnon d'enfance du maître du logis, qui voulait avoir le portrait de Scott pris au milieu de son cercle domestique, afin d'en parer sa nouvelle demeure, Huntly-Burn, à peu de distance d'Abbotsford.

« Je trouvai la maison pleine, — racontait Wilkie, qui prenait plaisir, en dépit de sa réserve habituelle, à revenir sur cette visite et sur le temps qu'il avait passé chez le grand écrivain. — Scott, du matin au soir, promenait ses convives au proche et au loin, à pied, en voiture, à cheval. Il donnait la vie à tous les pittoresques environs qu'il nous faisait parcourir. Chaque ruine avait son histoire, chaque gué sa légende; pas de colline, de taillis, de bosquet, de fontaine, qui n'eussent leur chanson. — Le charme des récits, nous disait notre hôte tout en cheminant, tient beaucoup aux localités. Une expression banale s'ennoblit et s'empreint d'une grâce particulière dès qu'elle s'applique aux sites qui nous sont familiers et chers. Ce n'est plus le lieu seulement qu'elle rappelle, c'est une foule d'idées confuses et poétiques, et l'imagination réveillée s'éclaire à la fois des reflets du passé, des rayons de l'avenir.

» — Personne n'est insensible à ces sympathies locales, affirmait-il un matin, comme il venait de causer en passant avec les ouvriers occupés dans la carrière à scier des blocs pour ses constructions d'Abbotsford. Ces hommes le connaissaient tous; du reste, il était connu, aimé, à plusieurs lieues à la ronde, de chaque fermier, de chaque paysan. Tous ne l'appelaient que *Sherra* (le shérif; il l'était depuis neuf ans). Tous échangeaient avec lui des poignées de main cordiales. N'était-il pas leur recours, leur protecteur, leur conseil? Et, ce qui les touchait bien davantage,

perdait-il jamais l'occasion d'échanger avec le moindre d'entre eux une gaie plaisanterie, un bon mot?

» — Eussiez-vous affaire, poursuivait-il, au dernier manœuvre immuable comme la souche qu'il déracine, rustre que la plus saisissante histoire de vol ou de meurtre ne ferait pas sourciller, ajoutez seulement que le fait s'est passé sur la bruyère que cet homme a coutume de traverser, ou bien dites que le bûcheron qui l'aidait l'autre hiver à jouer de la cognée était témoin de l'aventure, et je vous garantis que l'intérêt du lourdaut se ranime. — Je vous confie là, reprenait-il en clignant ses yeux d'un gris clair, si bien enchâssés, si brillants sous leurs cils noirs et sous l'ombre de ses touffus sourcils de lin, je vous livre mon secret. C'est ainsi que j'empaume mes chers compatriotes. Ils se figurent que ce sont mes descriptions qui leur plaisent! Nenni; ce qui les charme, c'est le travail de leur imagination au souvenir de sites qu'ils ont parcourus dès l'enfance. »

« Devisant ainsi, nous le suivions, continua Wilkie, à travers les douces vallées, les onduleuses bruyères dont il a fait l'histoire, et pas une vieille femme assoupie sur son rouet à la porte de sa cabane qui, se dressant, relevant le coin de son tablier et faisant la révérence du plus loin qu'elle apercevait le shérif, ne fredonnât à demi-voix quelque refrain dont il pouvait toujours expliquer le patois original ou fournir la rime oubliée.

» Dans une de nos chasses parmi les rochers du Yarrow, nous fûmes joints par le berger d'Ettrick, Hogg, pâtre et poëte, qui, lorsque Scott nous présenta l'un à l'autre, m'accueillit d'une étrange et flatteuse façon. A peine notre hôte avait-il dit, en me montrant: — David Wilkie, notre *Téniers* à nous autres Écossais, » que le rude paysan, laissant tomber ses bras sous la grossière toison qui le couvrait, me regarda fixement dans un silence qui me fit presque reculer; puis, me tendant tout à coup les deux mains, il s'écria de sa voix rauque et vibrante : — Dieu me soit en aide si jamais je me serais douté que vous étiez un si jeune gas!

» Il y avait plaisir à entendre Scott causer ballades avec Hogg, si passionné des chants des *Highlands*. Une vraie chanson écossaise, lui disait notre hôte; mais c'est un *cairngorm*, un diamant tiré des profondes mines de nos montagnes; précieux reste des anciens temps qui, comme les camées antiques, nous reproduit le visage national avant le croisement des races! »

« Pour en revenir à moi et à mon œuvre, reprenait Wilkie, impossible de songer à le prier de poser au milieu de ce tourbillon. Je voyais trop qu'il n'avait pas une minute à lui; puis je me résignai aisément à attendre le départ de la première compagnie; mais elle n'était pas encore partie qu'une autre arriva. Certes, on ne pouvait perdre son temps d'une façon plus intelligente et plus agréable. Les soirées étaient pour moi de véritables fêtes. Notre hôte savait émoustiller l'esprit de ses convives, et tirer de chacun ce qu'il y avait de meilleur en lui. Mais c'était surtout Scott lui-même qu'il fallait voir et ouïr. Je l'étudiais; je le contemplais, assis sur son large fauteuil; son grand beau lévrier Maida (que je me promettais bien d'introduire dans mon tableau) demeurait couché à ses pieds, et relevait la tête, de temps à autre, quand son maître élevait la voix, comme s'il eût pris intérêt à ce qui se disait. Des livres anciens, des débris curieux d'antiquité, des fossiles tirés des fouilles voisines, ou envoyés de pays lointains, épars sur des tables gothiques autour du shérif, lui fournissaient d'intéressantes allusions, d'amusantes anecdotes. Quelle physionomie vivante! je le vois encore, grand et excellent homme! Ses traits, qui eussent paru vulgaires sur tout autre visage, illuminés par l'âme qui brillait à travers ses yeux, à travers son sourire, et qui éclatait dans sa parole, acquéraient soudain une beauté, une distinction bien au-dessus de celle qui tient à la pureté et à la finesse des lignes. Ah! j'ai bien des fois désespéré de rendre justice à ce visage-là!

» Sa merveilleuse intelligence, son inépuisable mémoire, cette insatiable curiosité qui se prenait à toutes choses, variaient à l'infini une conversation que jamais sa féconde imagination ne laissa tarir; parfois, de cette voix sonore qu'un léger accent guttural rendait plus incisive, il nous lisait une ou deux pages remarquables de quelque vieil auteur écossais. Impossible d'oublier l'âpre harmonie de son débit pathétique et naturel tout ensemble, lorsqu'on l'a entendu répéter des vers dans cette sorte de récitatif enthousiaste dont seul il avait le secret. Et les histoires donc! enrichies de comparaisons prises dans l'entière encyclopédie de la vie et de la nature, dites avec une si parfaite bonhomie, et qui tour à tour provoquaient le rire ou les larmes! »

« Les répéter! qui l'osera? » répondait Wilkie, lorsqu'on le poussait sur ce chapitre; car on voyait Scott plus en relief dans les souvenirs de l'artiste que sur le tableau du peintre. « Les fées, je pense, l'avaient doué lorsque, tout enfant, le pauvre petit boiteux, étiolé, maladif, se roulait sur la bruyère de la montagne parmi les agneaux : aussi aimait-il à raconter des histoires merveilleuses; mais il ne se plaisait pas moins aux anecdotes de paysans, récoltées dans les fermes, les chaumières, et empreintes d'une naïve, subtile, irrésistible drôlerie. Il est vrai encore qu'il prenait plaisir à parler des lords terriens, des seigneurs des marches d'Écosse. Il n'était point fâché de descendre de ces hardis maraudeurs, défenseurs de la nationalité écossaise (comme il le faisait valoir à leur décharge), et même il réclamait volontiers sa parenté avec le *slioch nan Diarmid* (le clan de Campbell). »

« Il me souvient, disait encore Wilkie, qu'un soir, entendant retentir la note sonore du cornet d'un berger, Scott nous amusa fort des aventures d'un de ses ancêtres, un certain Walter Scott de Harden, le vieux *Auld Watt*, comme l'appelaient ses voisins. Pauvre propriétaire de la tour de Harden, berceau de la famille, il eût été riche si toutes les bruyères qui rougissaient ses domaines eussent mûri en épis de blé. Loin de là, comme, une après-midi, il regardait le berger du village qui faisait rentrer, au son de sa cornemuse, les nombreuses vaches des divers paysans, il l'entendit appeler la seule d'entre les troupeaux qui appartînt au *laird*. — *Lavache de Harden!* Par ma foi! se récria Watt, bientôt ils diront *ses* vaches. — La nuit même il traversa la Tweed, et reparaissait le lendemain à la tête d'une couple de génisses anglaises et d'un beau taureau tacheté. En ramenant ces bêtes enlevées sur la terre ennemie, il criait à la meule de blé laissée forcément en arrière : — Ah! que n'as-tu quatre pattes! il te faudrait bien marcher devant moi! — Lorsque sa femme, Marie Scott, la *fleur du Yarrow*, comme on l'appelait, ne trouvait plus rien en son garde-manger, elle servait devant le chef de famille, dans un plat couvert, une paire d'éperons; façon énergique de l'exhorter à renouveler la provende. Le fils de cette ménagère écossaise se nommait William Scott de Harden, et ne dérogeait point aux traditions de famille. Dans une excursion faite sur les terres de sir Gideon Murray d'Elibank, trésorier d'Écosse, son voisin, avec lequel il était en querelle, il fut pris par la troupe de ce seigneur, et on l'amena à sa suite garrotté sur un cheval. Du haut des créneaux d'Elibank qui maintenant gisent, tas de décombres, au bord de la Tweed, la femme de sir Gideon épiait le retour de son mari. Elle remarqua le beau et fier prisonnier, et descendit en toute hâte l'escalier en spirale : — Qu'allez-vous faire de ce garçon, de ce jeune Harden? lui demanda-t-elle hors d'haleine en l'abordant. — Une proie pour nos corbeaux, répondit sir Murray, qui avait déjà

fait nouer la fatale corde à une branche d'arbre. — Quoi ! répliqua la dame, quand j'ai trois grandes et laides filles à marier, vous ne trouveriez rien autre chose à faire d'un brave et beau chevalier qui sera quelque jour un riche baronnet? Mieux vaut, certes, qu'il devienne notre gendre que d'orner votre gibet.— Sir Gideon, en bon et tendre père, trouva sa femme avisée, et offrit à son prisonnier d'opter entre la corde et la main de sa fille Marguerite. Sir William Scott de Harden était le plus bel homme de son temps; après avoir considéré la damoiselle, il déclina l'honneur de l'alliance. Le futur beau-père lui accorda trois jours de réflexion; mais ce ne fut que lorsque le nœud coulant entourait déjà son cou que le prisonnier se ravisa pour devenir l'heureux époux de *Meg à la grande bouche*, comme on la nommait dans le pays; bonne femme d'ailleurs, et qui apprêtait avec un talent remarquable les tranches de bœuf dont son mari avait soin de pourvoir le ménage. »

« Je ne saurais reproduire l'entrain, l'esprit avec lequel ces bribes de traditions étaient racontées, poursuivait Wilkie; et sans les exigences de mon art, je m'oubliais tout à fait à Abbotsford. Enfin il y eut un intervalle de solitude; la société qui partait ne fut pas immédiatement remplacée. N'importe, je ne savais comment demander une séance. Supposant que Scott allait, pour réparer le temps perdu, s'enfermer avec ses livres et ses papiers, j'aurais craint d'être indiscret. Comme j'hésitais, après le déjeuner, Laidlaw, à la fois son ami, son secrétaire et son intendant, entra; Scott se tourna vers lui, et je me disposais à m'esquiver, pour le laisser parler affaires ou littérature, lorsque je l'entendis s'écrier : — Ah! c'est vous, Will; à la bonne heure. Demain nous passons l'eau, emmenant les chiens, et je parierais que nous trouvons un lièvre. Maida me l'a aboyé à l'oreille. »

« Bref, continuait Wilkie, je m'aperçus qu'il s'agissait de plaisirs, non d'affaires, et je mis de côté mes scrupules. Ce diable d'homme, surchargé de travaux de tous genres, écrivant des centaines de volumes, semblait toujours de loisir, et ce ne fut que plus tard que je connus son secret. Constamment levé avant cinq heures, il faisait lui-même son feu, se mettait à l'ouvrage, et à onze heures ou midi, heure du déjeuner, il avait, selon son expression, *rompu le cou à la besogne du jour*, et pouvait se reposer sur six à sept heures d'un travail assidu. »

En prenant pour fond du portrait de Walter Scott la contrée sauvage, les terres agrestes qui bordent la Tweed, Wilkie a tenu compte de l'amour du poëte pour *ses chères montagnes grises*, comme il les appelait, pour ses bruyères bien-aimées, desquelles il disait : « Si je ne les voyais au moins une fois l'an, je pense que j'en mourrais. »

Le capitaine Adam Fergusson, en costume de garde-chasse, ou plutôt de braconnier, occupe le coin du *Portrait de famille*, et avait droit à cette place. Compagnon d'études de Walter Scott, son ami de tous les temps, même durant la guerre de la Péninsule, où Fergusson fut fait prisonnier, il avait caressé l'espoir (qui se réalisa à l'époque du portrait) de se fixer un jour auprès de son illustre ami. Sept ans plus tard, il mariait Jane de Lochore, sa nièce et sa pupille, au fils aîné de Walter Scott, placé à sa droite dans le tableau.

C'est cet Adam Fergusson qui donna, aux lignes de Torres-Vedras, une singulière preuve de son enthousiasme pour le poëte écossais. Le jour même où il avait reçu d'Édimbourg le premier exemplaire de *la Dame du lac*, il se trouva posté, en tête de sa compagnie, sur une pointe de terre exposée à l'artillerie ennemie. Ses hommes avaient ordre de rester couchés à plat ventre; le capitaine, agenouillé à leur tête, lisait le poëme de Walter Scott. Arrivé à la description de la bataille, au sixième chant, il n'y tient plus, et, dans son enthousiasme, lit tout haut les stances à ses soldats attentifs. Au moment où il déclamait ces vers :

> ... Le fatal défilé dévore
> Montagnards et Saxons, la lance et la claymore...

Le canon tonne, les boulets rebondissent contre la crête de rochers qui abritait la petite troupe, et tous se relèvent en poussant un joyeux hourra.

A côté du fils aîné du poëte, du long adolescent, alors hardi chasseur, plus tard major au 15e de hussards, est placé son plus jeune frère, Charles; derrière eux, un de leurs « honnêtes voisins, » comme les appelait Walter Scott, un de ces braves travailleurs dont il était la providence, à chacun desquels, au retour de son voyage de France, il apportait un souvenir, et qui furent nourris par lui lors de la disette de 1817 en Écosse. Il les employa tout l'hiver, sans s'inquiéter de l'énormité de dépenses croissantes auxquelles sa laborieuse et féconde plume semblait pouvoir toujours suffire. A la droite de Walter Scott sont ses deux filles, l'aînée, Sophie, devenue Me Lockart en 1820, et la vive Anne, alors folâtre jeune fille de quinze ans.

La figure qui, dans un attirail de fermière, occupe, derrière le beau lévrier, le coin gauche du tableau, est la mère de famille, Charlotte Charpentier, née à Lyon, et que Walter Scott épousa en 1797, malgré les préjugés des siens contre une bru française.

« Elle avoisinait la quarantaine quand je fis son portrait, dit Wilkie, et n'avait plus la taille de fée dont parlait son mari en racontant leur première rencontre, dans une promenade à cheval, aux eaux de Gilsland; mais elle conservait un teint uni d'un brun clair et brillant, des yeux d'un éclat tout méridional, et une profusion de magnifiques tresses noires. Elle me parut excellente femme, ajoutait-il, et d'un caractère égal et doux. »

Mais ce ne sont pas les souvenirs du peintre, ce sont les journaux de Scott qui seuls peuvent donner l'idée de ce qu'était pour lui la femme à laquelle il fut si malheureux de survivre. « Que ferai-je, écrivait-il, au triste crépuscule de sa vie; que ferai-je de toutes ces pensées qui, durant trente ans, lui ont appartenu? Ah! elles retourneront longtemps, longtemps, toujours à elle! »

C'est dans ces pages intimes, où se révèle la pensée de Scott, qu'il faut lire et connaître tout l'homme. Wilkie a peint le baronnet à l'époque la plus florissante de sa vie, au milieu de sa prospère famille, entouré de sites dont les collines, alors arides, sont aujourd'hui parées, grâce à lui, de bois verdoyants; au sein de ce pays qui doit à sa brillante imagination une auréole formée de tous les rayons du passé; près de cette curieuse demeure d'Abbotsford, sa création aussi, et dans laquelle il a reçu princes et pauvres, grands et petits, faisant à tous ses compatriotes, et à tout voyageur, les honneurs de l'Écosse; riche enfin par l'incessant travail de sa merveilleuse plume et d'une intelligence plus merveilleuse encore.

Mais qu'est-ce que tout cela? qu'est la prospérité de Job à côté de sa misère? C'est lorsque Walter Scott a perdu ses amis, morts avant lui, ou l'entraînant dans leur ruine, lorsqu'il n'a plus richesses, ni paix intérieure, ni repos, ni santé, c'est alors qu'il devient sublime. Il faut le voir tel qu'il se peint lui-même dans son journal, seul confident des tortures de son âme, de la force de son courage, de la tendresse de son cœur. Pas une plainte des amis qu'il avait soutenus de toute sa fortune, de tout son crédit, et dont les banqueroutes l'écrasaient, lui et les siens, dans le passé et dans l'avenir. Il n'a pas un moment l'idée de se soustraire à la responsabilité qu'il a encourue. Il sent toute la portée de sa situation, et refuse l'aide d'amis riches, de parents,

d'admirateurs : jusqu'au pauvre M. Pole, ancien maître de harpe de sa fille, qui lui apporte les quinze mille francs d'économie qui formaient tout son petit avoir, et qui se voit tendrement refusé. Walter Scott n'enveloppera personne, riche ou pauvre, dans sa ruine : « Ma main droite, dit-il, doit tout faire. »

« Eh bien, travail! — travail! — O invention, réveille-toi! s'écrie-t-il dans ces pages où il versait le trop-plein de son cœur. Puisse l'homme être bon! puisse Dieu être propice! »

« . . . S'ils me le permettent, dit-il plus loin, parlant de ses créanciers, je serai leur vassal tout le reste de ma vie; je creuserai dans la mine de mon imagination pour en tirer des diamants... où n'importe! tout ce qu'ils pourront vendre! non pour m'enrichir, mais pour remplir mes engagements. Je ne veux, non, je ne veux pas être appelé insolvable... Peut-être le suis-je!... mais du moins je ne mettrai pas hors du pouvoir de mes créanciers les ressources littéraires ou morales qui restent en moi. »

Quelquefois la force défaille, les larmes le gagnent, assiégé qu'il est de toutes parts :

« . . . C'est étrange de se sentir devenu comme un nuage qui obscurcit la gaieté partout où il jette son ombre glaciale!... Je sais à peine ce que je sens. quelquefois aussi ferme que l'écueil de la Basse-Roche, puis aussi faible que les eaux qui s'y brisent... encore aussi décidé, aussi prompt en pensée; et pourtant, lorsque le contraste de ce qu'est devenu ce lieu avec ce qu'il était il y a si peu de temps frappe mon esprit, il me semble que mon cœur se brise! Seul, — vieux, — privé des miens; — tous, sauf la pauvre Anne! Ruiné, embarrassé, menacé, privé de la tendre compagne qui pensait avec moi, qui savait apaiser ces appréhensions qui brisent le cœur, alors qu'il les doit porter seul — . . . J'ai peur que le pauvre Charles ne m'ait surpris pleurant... Chez moi, la torture nerveuse qui arrache les larmes est d'une terrible violence, — une sorte d'étranglement auquel a succédé un état de stupidité durant lequel je demandais... s'il était vrai que j'eusse perdu ma pauvre Charlotte! »

Six ans entiers, enchaîné par sa ferme volonté et son rigoureux esprit de justice à ce travail, sa joie lorsqu'il était libre, aujourd'hui sa galère, il résista aux tortures morales et physiques. Plusieurs attaques, suites d'un ramollissement du cerveau, triomphèrent enfin du corps, non de l'âme, et, après avoir, comme il disait énergiquement, donné à la mort plusieurs « terribles poignées de main, » pressant en vain de ses doigts énervés la plume, ressource si longtemps de ses amis, des malheureux, de sa famille, et enfin de ses créanciers, il mourut le 17 septembre 1832. Ses derniers mots adressés à son gendre ont été :

« Mon ami, — soyez bon, soyez vertueux, soyez religieux, — soyez bon, — rien autre ne reste quand on en est là. » « Non, non, ne les réveillez pas! » ajouta le mourant, devinant qu'on allait chercher Anne et Sophie. « Pauvres chères! je sais qu'elles ont été debout toute la nuit. Dieu vous bénisse tous! » Et il s'endormit quelques secondes. Peu après il expirait au milieu de tous ses enfants, dont deux le devaient suivre de bien près.

C'était par un jour tiède et beau; toutes les fenêtres étaient ouvertes, et l'on n'entendait que le bruit, si longtemps doux à son oreille, du murmure argentin de la Tweed sur son lit de cailloux.

Jamais on ne vit plus majestueuse image du repos que ce noble et doux visage d'où toute angoisse avait disparu.

La vente des éditions successives de ses innombrables ouvrages achève encore de payer les dettes de ses éditeurs et de ses libraires.

STATUE GRECQUE.

Ce bas-relief fut trouvé dans le temple de Jupiter Olympien, au milieu des fouilles que fit creuser l'expédition scientifique de Morée. M. Raoul Rochette, dans un rapport fait le 30 avril 1831, à l'Académie des sciences, a donné quelques détails sur ce fragment précieux, qui avait échappé à l'attention de Pausanias, et que nous devons aux investigations de nos artistes : « C'est, dit-il, une *figure de Minerve* en bas-relief, qui n'a souffert presque aucune dégradation, et qui a paru à votre commission un morceau de premier ordre. La déesse est assise sur un rocher, où elle s'appuie de la main gauche, tandis que de la main droite, ployée au-dessous de sa poitrine, elle tenait un *rameau*, probablement d'olivier; et, suivant toute apparence, ce rameau qu'elle présentait à un personnage debout devant elle, qui ne pouvait être qu'*Hercule*, était rapporté en bronze. On a trouvé effectivement sur le sol antique une feuille d'olivier, en métal doré, qui doit avoir appartenu à ce rameau; et le choix d'un pareil arbre se rapporterait sans doute à la tradition antique célébrée par Pindare, qui attribuait à Hercule l'introduction dans la Grèce de l'olivier sauvage, et en



Musée du Louvre. — Fragment d'une sculpture du temple de Jupiter Olympien.

vertu de laquelle on se servit d'une branche de cet arbre pour les premières couronnes olympiques. »

DÉFENSE DE BATIR A PARIS EN 1663.

L'édilité parisienne a vu se renouveler dans son sein des révolutions administratives plus étranges qu'on ne le saurait supposer. La Bibliothèque Sainte-Geneviève renferme une ordonnance qui condamne à la peine du fouet tout manant et habitant de Paris qui prétend y construire une habitation nouvelle. Les curieux peuvent consulter à ce sujet la *Déclaration du roy portant défense de bastir, tant en la ville que fauxbourg*. Paris, 1633. NF 908.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE DANS LA CRIMÉE MÉRIDIONALE.

Voy. p. 92.



Les Mausolées des Khans à Baghtchè-Séraï. — Dessin de Karl Girardet.

I. — BAGHTCHÈ-SÉRAI. — SOUVENIRS HISTORIQUES. MAUSOLÉES DES KHANS.

Baghtchè-Séraï, ancienne résidence des khans ou souverains de Crimée, est situé au fond d'un étroit vallon, ou plutôt d'une gorge que suit le Tchourouk-Sou. Construite sur l'emplacement probable du *Badation* de Ptolémée et du *Palakion* de Strabon, à 24 verstes d'Ak-Metched ou Symphéropol, la nouvelle capitale, la ville ne se compose, à proprement parler, que de deux longues rues, dont les maisons s'étagent en amphithéâtre sur l'escarpement de la vallée flanquée d'énormes rochers qui l'enceignent, la pressent et semblent à tous moments près de l'écraser. Irrégulière, mal bâtie, silencieuse et sale, peuplée presque exclusivement de Tartares, d'Arméniens et de Juifs, entrecoupée de jardins, de fontaines, de bains, de mosquées dont les

minarets alternent avec les cimes des peupliers, elle a toute la physionomie d'une ville orientale.

Du reste, rien qui puisse attirer l'attention du voyageur, à part les restes de l'ancien palais des khans, l'une des merveilles de l'architecture orientale dans l'Europe chrétienne, et qui rappelle l'Alhambra de Grenade.

Arrivé à l'extrémité de la rue principale qui suit en le remontant le cours du Tchourouk-Sou, et dont les deux côtés sont garnis de boutiques *à la turque*, où les marchands tartares fument, accroupis sur leurs talons, en attendant la pratique, l'on débouche tout à coup en face d'un quai qui borde le torrent, et qu'un pont en assez mauvais état joint à l'autre rive. Au delà de ce pont, et faisant face à la rue, se trouve la grande porte du palais, gardée par des invalides.

Cette porte donne accès dans une cour spacieuse et de l'aspect le plus pittoresque. A droite se suivent, avec l'irrégularité pittoresque de l'Orient, plusieurs corps de logis à un seul étage, mais d'inégale hauteur, qui forment plusieurs rentrées et plusieurs saillies. C'est l'ancienne demeure des khans. A gauche, faisant face au palais, la mosquée a deux minarets, garnis à l'intérieur d'une tribune d'où les visiteurs étrangers assistent aux prières et aux exercices des derviches tourneurs; puis le cimetière, qui renferme les mausolées des khans. Le fond de la cour est occupé par une belle fontaine de style mauresque bâtie par l'empereur Alexandre, et par un mur auquel sont adossés les jardins en terrasse qui ont donné leur nom au palais et par suite à la ville; car Baghtchè-Séraï, en turc, signifie « le palais des Jardins. » Derrière ces jardins, plantés de berceaux de vignes, de noyers et de peupliers, une montagne à pic, couronnée d'épais massifs de verdure, entre lesquels pointe çà et là la flèche d'un minaret, termine la perspective.

Laissons de côté le palais, restauré dernièrement par les soins de l'architecte Elson, et que l'auteur de l'*Essai sur la nouvelle Russie* (marquis de Castelnau), Dubois de Montpéreux *(Voyage autour du Caucase)*, M. Montandon dans son *Guide en Crimée*, ont décrit avec plus ou moins d'exactitude. Arrêtons-nous seulement devant les deux jolies fontaines placées, l'une à l'entrée, à gauche, l'autre au fond du grand vestibule par où l'on monte aux grands appartements du premier étage.

La première a inspiré le gracieux poëme de Pouchkine, *la Fontaine de Baghtchè-Séraï*.

« Lorsque le khan, le glaive à la main, eut dévasté les contrées voisins du Caucase et les paisibles campagnes de la Russie, il revint dans la Tauride où il érigea, en l'honneur de l'infortunée Marie, une fontaine de marbre dans un coin isolé de son palais. Le croissant mahométan y était ombragé d'une croix (symbole vraiment audacieux, déplorable faute de l'ignorance). Il y a une inscription que la morsure du temps n'a point effacée. Derrière ces sculptures étranges, l'eau murmure dans un bassin de marbre, et jaillit en larmes froides qui ne tarissent jamais. Ainsi la mère, dans sa douleur, pleure le sort de son fils moissonné dans les combats. Les jeunes filles de la contrée, connaissant les anciennes traditions, appellent ce triste monument *la fontaine des Larmes*. »

Marie était la fille d'un noble palatin de Pologne. Elle comptait à peine quinze ans lorsqu'elle fut ravie du château de ses pères et transportée dans le harem de Krim-Ghéraï-Khan. Jamais âme plus pure n'anima un plus beau corps. Sa beauté et sa candeur touchèrent l'âme généreuse de Krim-Ghéraï; il respecta la pudeur de la vierge et la foi de la chrétienne. Mais l'innocente enfant, que tourmentait le regret de son pays et de sa famille, languit dans le harem, comme une fleur dont la tige a été coupée, jusqu'au jour où elle exhala son âme avec son dernier soupir.

Ainsi parle la légende. Mais l'histoire, non plus que la fontaine élevée en son honneur, ne dit rien de la jeune Marie, et l'inscription dont parle le poëte ne mentionne pas même son nom. Voici la traduction de cette inscription, en langue et en lettres turques, que je rapporterai comme un spécimen du style lapidaire, en grand honneur chez les Orientaux.

« Gloire au Dieu tout-puissant! La face de Baghtchè-Séraï est réjouie par la sollicitude bienfaisante du lumineux Krim-Ghéraï-Khan.

» Il a d'une main prodigue étanché la soif de son pays, et il s'efforce, avec l'aide de Dieu, de répandre encore d'autres bienfaits.

» J'ai vu les villes de Cham (Damas) et de Bagdad; mais nulle part je n'ai vu une fontaine pareille à celle-ci.

» L'auteur de cette inscription se nomme *Cheïkhi*. L'homme dévoré de la soif lira ces paroles à travers l'eau qui ruisselle, s'échappant d'un tuyau mince comme le doigt, et que lui diront-elles?

« Viens, bois cette eau limpide qui coule de la plus pure » des sources : *elle donne la santé*. »

Les lettres de ce dernier hémistiche, réduites en chiffres, donnent le millésime de 1176 (1762), date de l'érection de la fontaine. Ces sortes de chronogrammes, appelés *tarikh*, sont très en vogue dans les divers pays de l'Orient.

Sur la seconde fontaine, placée, comme je l'ai déjà dit, au fond du vestibule, Kaplan-Ghéraï-Khan, le fondateur, implore la clémence divine pour lui et les pécheurs de sa race.

Le cimetière figuré par notre gravure, et qui renferme les mausolées des khans, date de la même époque que le palais, auquel il fait face. Un simple mur, formant le prolongement de la mosquée, à gauche de la cour, sépare de la demeure jadis si bruyante et si animée des vivants, le silencieux et sombre asile des morts.

Du reste, ce contraste, qui chez nous surprend et attriste, se rencontre à chaque pas en Orient.

Les premiers khans de Crimée, qui résidaient probablement à Kirkhor, aujourd'hui Tchiffout-Kalè (voy. plus loin), à deux verstes environ de Baghtchè-Séraï, ont leurs tombeaux à l'entrée de la vallée, vers le steppe, autour du petit hameau d'Eski-Yourt. Vers 1480, Menghéli-Ghéraï-Khan, ayant transporté sa résidence à Baghtchè-Séraï, jeta les fondements du palais qu'embellirent ses successeurs, et planta en même temps le cimetière destiné à recevoir leurs restes.

Menghéli-Ghéraï-Khan est le plus illustre des princes de sa race. Ce fut cependant sous son règne que la Crimée devint vassale de la Porte.

C'est ici le lieu de placer une courte parenthèse historique.

En 1480, il y avait environ deux siècles et demi que l'ancienne Tauride, tour à tour conquise ou plutôt dévastée par les Goths, les Alains, les Huns, les Ongres ou Igours (Hongrois), les Khazars, les Petchenègues, les Comans et une multitude d'autres peuples barbares, était restée définitivement au pouvoir des Tartares mongols. Batou-Khan, petit-fils de Gengis, l'incorpora à son empire de Kaptchak, dont Eski-Krim (le Vieux-Krim) devint la capitale. Cette ville donna son nom au reste de la péninsule.

Toutefois la dynastie particulière des khans de Crimée ne devait commencer que deux siècles plus tard, après le renversement de l'empire de Kaptchak par Tamerlan (1406). Le fondateur de cette dynastie fut Hadji-Ghéraï-Khan.

La presqu'île était en proie à l'anarchie. Plusieurs chefs tartares se disputaient le trône; le peuple flottait indécis entre les prétendants, et le sang était prêt à couler, lorsqu'un berger, Ghéraï, parut dans l'assemblée, tenant par la main un jeune homme de dix-huit ans qu'il présenta comme l'unique rejeton de Batou-Khan, qu'il avait soustrait aux embûches de ses parents. Ce descendant des khans

portait le simple nom de *Hadji* (pèlerin). Acclamé par tout le peuple, il prit, par reconnaissance pour son bienfaiteur, le nom de Ghéraï, que portèrent après lui tous ses descendants jusqu'à la chute de leur domination.

Hadji-Ghéraï mourut en 1467, et eut pour successeur Menghéli-Ghéraï Ier. Sept années après, la prise de Caffa par Mahomet II, le conquérant de Constantinople, ayant mis fin à la domination génoise en Crimée (voy. plus loin), Menghéli conclut avec le vainqueur un traité par lequel la Crimée passait sous la suzeraineté du Grand Seigneur, qui nommait et déposait à volonté ses princes. En revanche, ceux-ci avaient le droit de faire porter devant eux cinq queues de cheval, et étaient nommés après le padichah dans la prière publique du vendredi. De là l'assertion émise par plusieurs écrivains, qu'en cas d'extinction de la race des sultans de Constantinople, celle des khans de Crimée devait être appelée à la succession.

Après Menghéli, qui mourut en 1514, trente-neuf princes continuèrent la dynastie de Ghéraï jusqu'à la fatale année 1784, qui vit l'incorporation de la Crimée à l'empire russe.

Quinze seulement de ces princes sont inhumés dans la sépulture royale de Baghtchè-Séraï. Les autres reposent bien loin de leur terre natale, dans les plaines de la Roumélie ou sur les rivages des îles de l'Archipel. « Il y en a peu d'enterrés en cet endroit, rapporte la Motraye, pour ce que le Grand Seigneur les dépose si souvent que Rhodes, qui est le lieu ordinaire de leur exil, devient presque toujours celui de leur sépulture. »

Pallas a donné leurs noms avec la date de leur mort. Leurs cercueils, surmontés d'une arête longitudinale, et revêtus d'une étoffe verte ou noire où l'on remarque encore des vestiges de lettres brodées, sont disposés sous deux grands mausolées octogones, surmontés de coupoles en fer battu qui rappellent, au luxe près de la décoration, les *turbès* des sultans à Constantinople et à Brousse. Du côté de la tête se dresse, suivant la coutume musulmane, une pierre verticale dont l'extrémité est sculptée en forme de turban. Quelquefois c'est le propre turban du défunt qui couronne de ses lambeaux la pierre tumulaire.

Les autres parties du champ de repos, où sont enterrés pêle-mêle les membres de la famille des khans avec leurs serviteurs, des mollahs, des cheiks (supérieurs de derviches), présentent l'image de l'abandon. Les allées ont disparu sous les ronces, et l'on ne peut faire un pas sans heurter, ici la pierre tumulaire d'un turban jetée à quarante pas du tombeau dont elle faisait partie, là des débris de marbres chargés d'inscriptions aux trois quarts effacées.

Dans un enfoncement, adossé au mur qui borde la terrasse la plus élevée des jardins, on aperçoit un autre petit mausolée, surmonté d'une coupole que termine une boule dorée. Ce mausolée renferme les restes d'une femme qui fut aussi tendrement aimée de Krim-Ghéraï, et que pour cela peut-être la légende a confondue avec la Marie de la fontaine. C'était une Géorgienne du nom de Dilara, chrétienne comme Marie, mais non point poursuivie comme elle du regret du pays natal au point de lui sacrifier l'amour du plus vaillant et du plus généreux des princes.

Krim-Ghéraï mourut en 1770, six ans après son épouse chérie, empoisonné par un médecin grec du nom de Siropoulo. Tott, qui résida plusieurs années à la cour du khan, rapporte assez au long cette catastrophe dont les conséquences devaient être si funestes.

En effet, la mort de Krim ne précéda que de quatorze années l'asservissement de la Crimée.

Il n'y avait pas un demi-siècle que les Russes, conduits par Munich, avaient pénétré pour la première fois en Tauride (1736), et dès lors la Turquie n'avait plus exercé qu'une suzeraineté nominale sur cette contrée. Des rivalités habilement suscitées entre les princes tartares ouvrirent la voie au protectorat russe, et le protectorat à son tour fraya la route à la conquête. Entre le traité de Kutchuk-Kaïnardji (juillet 1774), qui déclarait l'indépendance absolue de la Crimée (sauf le droit d'investiture réservé au sultan), et le traité de Constantinople (janvier 1784), qui faisait de cette même Crimée une province russe, moins de dix années s'écoulèrent.

Il est vrai que l'on était en droit de se demander s'il y avait encore une Crimée. L'un des plus beaux pays du globe s'était changé en désert. La population avait été réduite de quatre cent mille à cinquante mille individus.

Le dernier khan, Chahyn-Ghéraï, dont la coupable ambition avait préparé l'asservissement de son pays, alla mourir, abreuvé de remords et d'amertume, dans une petite île de l'Archipel.

« Cette importante révolution, dit Ségur, qui, en renversant le dernier souverain de la race de Gengis-Khan, donnait à la Russie la possession de la mer Noire, et qui la faisait, pour ainsi dire, planer sur Constantinople, ne produisit alors qu'une légère impression en Europe. »

Trois ans après, lorsque Catherine entreprit, à l'instigation de Potemkin, ce féerique voyage de Crimée, elle entra dans Baghtchè-Séraï escortée par plusieurs centaines de cavaliers tartares qui lui servaient de garde d'honneur, et s'assit triomphalement en leur présence sur le trône de ces khans dont les ancêtres avaient forcé pendant si longtemps les czars à venir rendre hommage aux chefs de la *horde dorée*.

« Convenez, mon cher Ségur, disait en riant le prince de Ligne à l'ambassadeur de France, qui comme lui avait accompagné l'impératrice dans son voyage, que ce serait un étrange événement, qui ferait un beau bruit en Europe, si les douze cents Tartares qui nous enveloppent s'avisaient de nous entraîner à toutes brides vers un petit port voisin, d'y embarquer l'auguste Catherine ainsi que le puissant empereur des Romains Joseph II, et de les conduire à Constantinople pour l'amusement et la satisfaction de Sa Hautesse Abdul-Hamid, le souverain commandeur des croyants! — Et ce tour d'adresse n'aurait rien d'absolument immoral; car ils pourraient bien, sans aucun scrupule, escamoter deux souverains qui viennent, au mépris du droit des gens et de tous les traités, d'escamoter leur pays, de détrôner leur prince et d'enchaîner leur indépendance. »

Ajoutez que c'est pendant ce même séjour à Baghtchè-Séraï que fut concerté entre les deux illustres potentats le plan de saisie, mais non de disposition finale, du territoire Ottoman. C'est encore le prince de Ligne qui nous fournit ce curieux renseignement. « Leurs Majestés Impériales, écrit-il dans une lettre datée de Baghtchè-Séraï, le 1er juillet 1787, se tâtaient quelquefois sur les pauvres diables de Turcs. On jetait quelques propos en se regardant. Comme amateur de la belle antiquité, je parlais de rétablir les Grecs; Catherine, de faire renaître les Lycurgue et les Solon; moi, je parlais d'Alcibiade; mais Joseph, qui était plus pour l'avenir que pour le passé, et plus pour le positif que pour le chimérique, disait: — Que diable faire de Constantinople? »

Heureusement (c'est Ségur qui parle) cette *folie* n'entra pas dans la tête des loyaux enfants de Mahomet.

SERRURERIE DU MOYEN AGE.

HEURTOIRS OU MARTEAUX DE PORTES.

Quelques édifices de l'Italie méridionale, bâtis sous la domination des princes normands ou de la maison de Souabe, offrent dans les détails de leur ornementation un

mélange curieux de style byzantin et de style arabe. La cathédrale de Trani et celle de Troja (la première date de l'an 1100, et l'autre de 1119) ont de belles portes en bronze avec des anneaux, poignées ou heurtoirs d'un goût et d'une forme qui participent des deux styles. Ces belles portes sont gravées avec tous leurs détails dans un savant ouvrage intitulé : *Recherches sur les monuments et l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale,* publié par les soins du duc de Luynes (1).

La porte de l'église de Troja est ornée de deux belles figures de dragons ailés qui tiennent dans leurs gueules les marteaux, d'une forme assez difficile à définir. Sur l'un de ces marteaux, on voit une petite croix et deux espèces de fleurs de lis en sautoir.

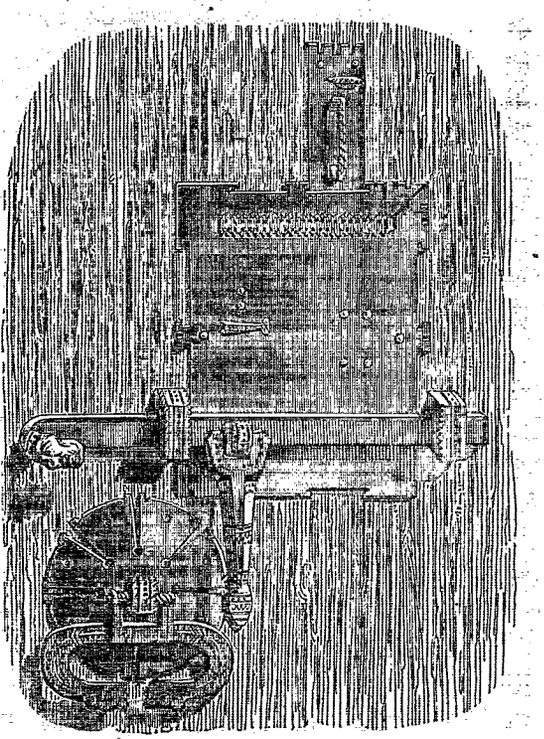
Le marteau de la cathédrale de Trani est d'une beauté tout à fait remarquable ; c'est un véritable chef-d'œuvre de l'art de la serrurerie. Une tête de lion, dans le style antique, tient dans ses dents la traverse à laquelle est attaché le heurtoir, formé de deux reptiles à tête de lézard, qui s'enroulent autour de l'anneau, et viennent se réunir près de la gueule ; la crinière est surmontée de deux oiseaux du genre de la cigogne. Les ornements qui encadrent cet élégant travail sont d'une facture à la fois gracieuse et sévère.

Aux portes de la cathédrale de Milan, deux curieux marteaux représentent deux têtes de lion tenant un anneau dans leurs mâchoires. On y remarque des inscriptions circulaires (1) composées de lettres intercalées et superposées, ce qui en rend la lecture assez difficile. Allegranza donne la gravure de ces deux marteaux dans son ouvrage intitulé : *Spiegazioni et reflessioni sopra alcuni monumenti di Milano,* in-4°, p. 164. On doit savoir gré à Allegranza d'avoir publié ces deux objets ; mais il faut espérer que les artistes qui s'occupent de photographier les monuments rapporteront une copie plus exacte des deux curieux heurtoirs que nous leur signalons, et surtout de leurs inscriptions.

La belle publication intitulée : *le Moyen âge et la Renaissance* (2), offre trois marteaux de portes. Celui qui date du milieu du douzième siècle provient de la porte d'une abbaye de Lune ou Lhune, dans la principauté de Zell, en Allemagne. Les enroulements rappellent un peu ceux des portes de Notre-Dame de Paris. Le deuxième, qui est de 1342, provient de la porte d'une église Saint-Pierre à Hambourg, détruite depuis longtemps ; les enroulements sont de la plus grande beauté. Autour du disque, on lit cette inscription : † *ANNO Domini M CCCXLII, inceptum est fundamentum hujus Turris OP. TURACI* (peut-être *Opus Turaci,* qui



Heurtoir de la porte principale de la cathédrale de Trani, ville d'Apulie. — Douzième siècle (1160).



Anneau ou poignée de porte avec serrure et verroux, à la porte latérale de l'église de Mussy (Aube). — Treizième siècle.

serait le nom du serrurier). Les feuilles qui entourent la tête de lion sont dans le style de celles qu'on voit sculptées autour de quelques chapiteaux du triphorium du chœur de Notre-Dame de Paris, dans le style gothique dit secondaire, ou telles que celles des colonnes du beau Puits dit de Moïse, dans l'ancienne chartreuse de Dijon, publié par M. Sagot dans l'*Album des arts en France,* de M. Dusommerard père. Le troisième marteau est de 1568 ; il ornait une porte de maison à Lunebourg, dans le Hanovre. La tête de lion qui tient le marteau en forme d'anneau semble avoir été copiée d'après quelque sculpture antique. La crinière est d'un effet grandiose. Des branches de vigne enlacées forment un encadrement gracieux autour du marteau et du masque qui lui sert de support.

En Allemagne, à la porte de la cathédrale de Mayence, côté du nord, sont deux marteaux de porte formés de deux

(1) 4 vol. in-fol. Le texte est de M. Huillard-Bréolles, membre de la commission des monuments et documents historiques, et les planches, admirables d'exécution, sont gravées par divers artistes habiles, MM. Ollivier, Huguenet et quelques autres, d'après les dessins de M. Baltard, architecte.

(1) Sur les inscriptions de ce genre, voir Fabretti, p. 693, n° 142, *Della prerogativa ed origine delle inscrizioni circolari.* Il en existe une de ce genre sur le beau marteau de porte de la cathédrale de Trèves, où l'on voit de plus le nom de l'artiste. Nous devons cette indication à M. Ferdinand de Lasteyrie, auteur de l'*Histoire de la peinture sur verre en France.*

(2) 5 vol. in-4° ; Paris, 1848 à 1852 (voir la planche Objets divers, *Mémoire sur l'ameublement civil et religieux*).

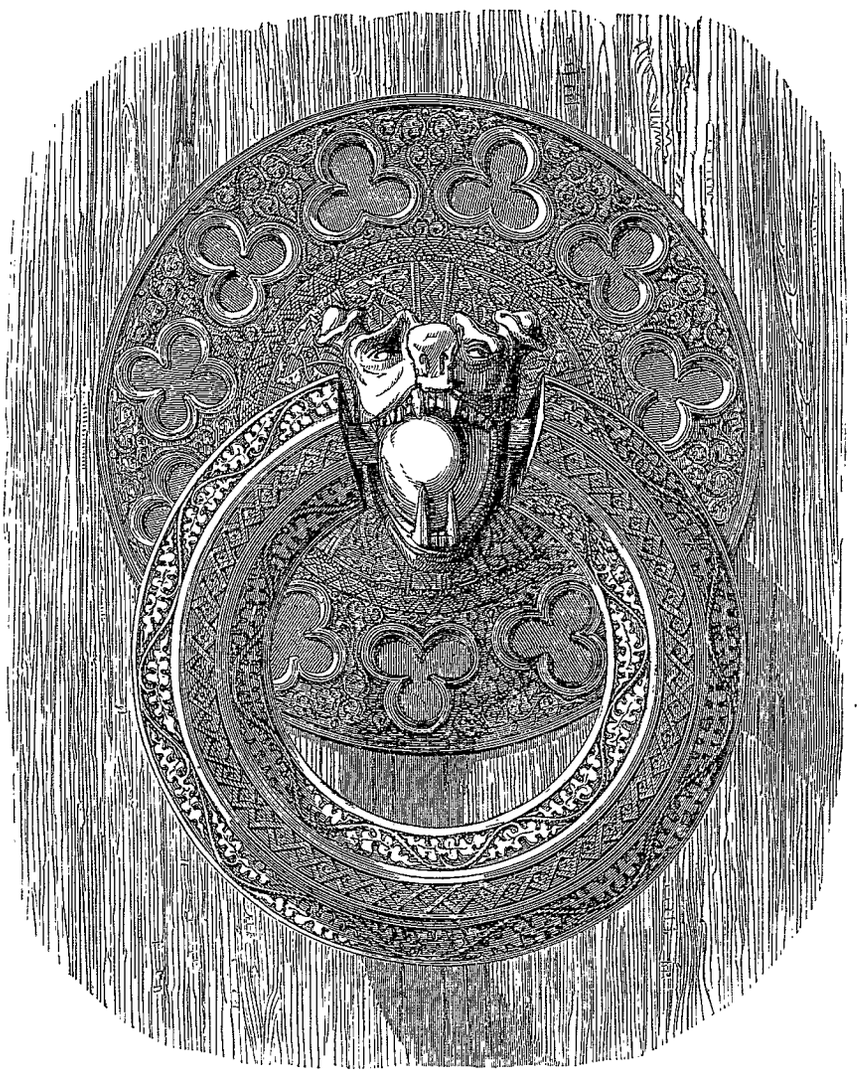
têtes de lion tenant l'anneau. Cette porte, qui date du onzième au douzième siècle, a été gravée dans l'ouvrage intitulé : *Beitræge zur Deutschen Kunst und geschichts Kunde durch Kunst Denkmale,* etc. (1).

A l'église de Hildesheim, en Allemagne, qui date du onzième siècle environ, on voit deux marteaux à peu près du même genre; seulement le masque de la figure est moins accusé, et la crinière, hérissée autour de la tête, a quelque chose de sauvage.

La *Revue archéologique* de Paris (2) a publié une curieuse porte dessinée à Augsbourg par M. Grille de Beuselin, et qui semble dater du douzième siècle. On y remarque un marteau ou anneau qui représente une tête de lion tenant l'anneau, servant, soit à frapper, soit à tirer ses battants. Cette serrurerie n'est pas sans intérêt.

Un autre marteau du même style orne encore la porte de l'église *Sancta-Maria Nuova,* à Montreale (1).

A la cathédrale de Bourges, une des portes a conservé son heurtoir ou son anneau, qui date de l'époque même du monument (treizième siècle). Cette intéressante pièce de



Anneau en fer ciselé à l'une des portes intérieures de la cathédrale de Bourges. — Treizième siècle. — Tiré de la collection de M. Guenebault père (2).

serrurerie gothique vient d'être moulée; nous en donnons la reproduction d'après le moulage. Une tête de chien tient dans ses dents l'anneau, dont le pourtour est orné d'une branche de vigne d'un effet gracieux. Un disque à rosaces trilobées, mêlées de quelques autres dites quatre-feuilles, forme l'encadrement.

La ville de Beaune a eu le bonheur de conserver son hôpital bâti au treizième siècle, un des plus importants monuments de ce genre. A la porte principale se trouve un marteau ou heurtoir orné de détails empruntés à l'architecture du quinzième siècle (3).

La fin à une prochaine livraison.

(1) 1 vol. in-4°, publié, en 1837, à Leipzig et Darmstadt, par Fr.-Hub. Muller, qui nous apprend que les vantaux de cette porte sont un don de Willigise, évêque de Mayence au dixième siècle. Les planches de cet ouvrage sont gravées avec le plus grand soin (voir celle n° III, première partie).

(2) Tome VI ou année 1849, p. 541.

(1) Il a été publié par M. Hittorf, dans son ouvrage intitulé : *Architecture moderne* (ou du moyen âge) *en Sicile,* in-fol., 1845 (voir la planche LXVI).

(2) Auteur de l'article qui accompagne ces gravures.

(3) Ce heurtoir est gravé sur une des planches de la deuxième livraison, deuxième partie, de la publication de M. Verdier, intitulée : *l'Architecture domestique et civile au moyen âge,* et qui doit avoir de 40 à 50 livraisons in-4°. Le texte est de M. le docteur Cattois; les planches sont exécutées par M. Léon Gaucherel.

PRÉCAUTION CONTRE LA PLUIE.

Pendant son séjour au Bornou, dans l'Afrique centrale, le major Douham vit un jour des soldats creuser le sable avec leurs lances. Un violent orage s'annonçait, et le major crut d'abord que ces nègres voulaient s'abriter dans des trous; mais ils se contentèrent d'ôter leurs chemises et leurs pantalons, puis ils les placèrent dans les trous, et les recouvrirent de trois pouces de sable. La pluie ayant cessé, ils retirèrent leurs vêtements et les remirent entièrement secs, ce qui sembla leur faire grand plaisir. Exposer ainsi leur corps à l'intempérie de l'air ne leur occasionne aucun accident, tandis que le major et ses compagnons, toujours vêtus, étaient assiégés de rhumes, de fièvres et de douleurs.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 46, 50.

XXVIII. — CE QUE ROGER PENSE DE LA TACHE DES VIEILLARDS. — LE PÈRE BÉNÉDICTION; SON HISTOIRE. — LE GRAND JACQUES. — LE BATON DU BERGER. — ESPÉRANCES DU PÈRE BÉNÉDICTION.

Ce matin j'ai trouvé Roger occupé à faire exécuter quelques améliorations dans ses ménageries. Il s'applique à la domestication de plusieurs nouvelles espèces d'animaux qui doivent ajouter aux aisances ou aux ressources de nos descendants.

— Jusqu'ici, me disait-il, tout en s'assurant que rien ne manquait au couple de lamas dont il espère acclimater la race dans le pays, jusqu'ici les sociétés trop jeunes ne se sont point inquiétées de mettre de l'ordre dans leurs ménages; elles ont été toujours en mouvement, allant pour aller, achetant ou vendant à ce misérable marché qu'on appelle la guerre, et bien plus soucieuses d'acquérir que d'exploiter. Mais l'âge mûr est venu pour elles; il est temps que chacun songe à ranger son intérieur, à mieux cultiver ses champs et à soigner ses troupeaux. Voilà les peuples passés de l'adolescence, où l'on chasse, où l'on joue et où l'on se querelle, à l'âge mûr, où l'on songe à tirer parti de soi et de ses voisins. Il faut que l'équilibre des richesses s'établisse partout par l'échange; que chaque terre donne ce qu'elle a et reçoive ce qui lui manque. Dans chaque contrée, le banquet du genre humain est incomplétement servi; il faut y ajouter tout ce qui peut y tenir. Chaque plante nouvelle conquise, chaque animal devenu l'auxiliaire de l'homme, est un accomplissement de la loi qui lui a donné la terre en fermage. A nous, qui avons les loisirs de la vieillesse, appartient surtout cette tâche; notre sang refroidi nous a rendus patients; les heures qui nous restent sont comme un appoint de la Providence dont nous pouvons faire largesse au genre humain : aussi désormais ma seule ambition serait de laisser au pays où je suis né quelqu'une de ces pacifiques conquêtes, et de pouvoir me réveiller dans la vallée de Josaphat, comme Parmentier, en tenant à la main une petite fleur qui aurait annoncé naguère à mes frères les hommes que je venais de fermer une des portes de la faim. Toutes les nuits j'y rêve, je crois l'avoir trouvée...

— Et c'est la récompense de vos bons désirs? ai-je interrompu; les pensées de la veille deviennent les fantômes du sommeil; amis ou bourreaux, selon que nous l'avons mérité.

— Eh bien, vous répétez là, cher ami, ce que je me disais ce matin, a repris Roger; et voici précisément celui qui me faisait faire cette réflexion.

Il me montrait un homme modestement vêtu qui conduisait une brouette attelée d'un chien, alors arrêtée dans la première cour. J'ai cru reconnaître un vieil Anglais qui parcourt nos rues, recueillant sur chaque seuil les débris devenus inutiles, verres brisés, ossements ou chiffons.

— N'est-ce pas le Huguenot? ai-je demandé.

— C'est ainsi que beaucoup l'appellent, a répondu Roger; mais ici, une de ses habitudes de langage l'a fait nommer le *père Bénédiction*. Ce matin le bruit de son chariot et son cri d'appel m'ont réveillé en sursaut, au milieu d'un de mes rêves favoris, et j'ai pensé alors à tous ceux qu'il devait rendre ainsi brusquement, chaque jour, à sa réalité! Que de rois détrônés par ce passant! que d'amants séparés! que de grands poëtes redevenus obscurs, d'illustres orateurs ramenés au silence, de victorieux descendus de leur char de triomphe! Mais aussi combien de victimes en péril tout à coup rassurées, de crimes supposés ou de deuils imaginaires heureusement démentis! Ce vieillard, qui interrompt tous les jours tant d'illusions, qu'est-il autre chose que le symbole de cet autre marcheur matinal qui passe, à chaque aurore, sous quelque fenêtre où son cri interrompt brusquement le rêve de la vie, réveille le dormeur et le rend à l'éternelle réalité?

— A la bonne heure, ai-je repris en souriant; mais voilà un rôle poétique et grandiose dont vraisemblablement le bonhomme ne se doute guère?

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien! a répliqué Roger; connaissez-vous le père Bénédiction?

— De vue seulement.

— Alors il faut que je vous le présente; ce n'est point l'homme que sa profession et son costume semblent annoncer; venez, je veux que vous l'entendiez causer et qu'il vous raconte son histoire.

Nous avons rejoint le vieux huguenot que je n'avais jamais vu de près. C'est une figure socratique, qui déplaît au premier aspect; mais, quand on est averti, on remarque le développement extraordinaire du front, qui donne à son expression une sorte d'idéalité chimérique. L'œil est fin et la bouche singulièrement bonne.

En nous voyant venir, il a fait quelque pas à notre rencontre et a salué Roger qui m'a nommé. Le père Bénédiction me connaît plus que je ne l'avais supposé. Il est depuis longues années le client de mon humble ménage. Félicité lui réservait autrefois tout ce qui pouvait enrichir son commerce, et maintenant M. Baptiste continue. Aussi l'entretien s'est-il engagé sans efforts.

J'ai été surpris du langage du chiffonier huguenot. Malgré quelques fautes d'accentuation et de genre qui révèlent l'étranger, il est facile de reconnaître en lui une culture littéraire qui n'est même pas sans prétention. Il est clair que le père Bénédiction aime à voir l'étonnement de ceux qui l'écoutent. Il aime à citer, et il parle lentement avec une légère teinte d'emphase, mais non sans charme.

Il y a dans tout ce qu'il dit je ne sais quel stoïcisme adouci. Son histoire, que Roger lui a fait conter par fragments, m'a tout expliqué.

Il est fils d'un pauvre pasteur du pays de Galles qui l'avait élevé pour lui succéder. La position difficile de la famille, et aussi, autant que j'ai pu comprendre, une inclination contrariée, l'engagèrent à s'embarquer. Fait prisonnier, il arriva mourant en France, où il eût succombé à la maladie et à la misère sans le secours compatissant d'une femme que son abandon intéressa : c'était une petite marchande, veuve depuis plusieurs années, qui, après l'avoir soigné comme une sœur, accepta ses services. Lorsque l'heure de la délivrance arriva, le prisonnier était devenu nécessaire à sa bienfaitrice, dont il tenait seul les comptes et surveillait les affaires. Elle s'était d'ailleurs insensiblement accoutumée à sa présence; la pitié avait été remplacée par un sentiment

plus tendre; elle le laissa voir, et celui dont elle avait sauvé la vie n'hésita point à la lui consacrer.

Leur union fut longue et heureuse. En mourant, la femme de l'ancien prisonnier lui avait laissé tout ce qu'elle possédait; il ne songea plus qu'à vendre son fonds de commerce et à retourner vers sa famille pour apporter quelque soulagement à sa pauvreté. L'héritage était réalisé et le jour du départ convenu; il sortit pour prendre congé du frère de sa femme avec qui il avait toujours vécu brouillé, mais qu'il ne voulait point quitter sans avoir tenté une réconciliation.

Ce frère était un homme habile et ambitieux. D'heureuses spéculations l'avaient enrichi; il voulut l'opulence, risqua davantage, et la chance lui tourna. Depuis la veille sa ruine était consommée! quand notre héritier, qui ignorait tout, se présenta, il trouva la maison envahie par les gens de justice et le maître en fuite. On parlait de banqueroute et de poursuite criminelle!...

Ici le vieillard s'est arrêté comme si ce souvenir réveillait ses émotions du moment. Roger lui a mis une main sur l'épaule en me regardant, et s'est écrié.

— Achevez, bon père, achevez! dites que pour épargner au frère de votre femme une pareille honte vous avez sacrifié librement tout ce qui vous appartenait.

Le vieux huguenot a poussé l'exclamation favorite à laquelle il doit son surnom.

— Bénédiction! ne croyez pas que je l'ai fait tout de suite et sans peine, a-t-il répliqué; non, non, l'homme de la chair s'est d'abord révolté en moi. Je m'étais dit, comme les juifs exilés, que j'allais enfin revoir le Jourdain. — Nous autres Gallois, voyez-vous, nous aimons nos pauvres bruyères. — Croiriez-vous, Monsieur, qu'aujourd'hui encore une seule bouffée de l'âcre fumée de tourbe remue mon vieux cœur comme un souvenir d'enfance! — Non, non, je n'ai pas donné ainsi du premier mouvement ce qui pouvait me reconduire près de mes buissons de houx.

— Et cependant vous vous y êtes décidé, ai-je fait observer.

Il a levé la main avec une sorte de solennité.

— Quand le démon a tout dit, Dieu prend aussi la parole, a-t-il répondu gravement. Le premier me parlait de ceux qui étaient là-bas vers le canal de Bristol; il me montrait le jardin du presbytère et la porte rouge où j'avais embrassé pour la dernière fois mes petites sœurs. Mais Dieu me rappela à son tour la morte, qui m'avait donné tout ce que je possédais, et me demanda ce qu'elle eût fait s'il avait fallu sauver l'honneur et la vie de son frère! — Je suis resté plusieurs heures sans répondre, Messieurs; mais la voix a répondu pour moi. Elle a dit qu'elle eût tout donné à celui qui en avait le plus besoin; et ma conscience a dit : *Amen*.

— De sorte que vous avez pu payer les créanciers?

— En partie seulement, mais les écus d'argent ont été comptés pour des écus d'or; quand tout a été donné, ils ont fait grâce du reste.

— Et vous avez ainsi sauvé le failli?

Il a secoué la tête.

— Il n'y a que Dieu qui sauve, Monsieur; celui que je voulais servir l'avait oublié; et, n'espérant plus rien de la vie, il avait, comme dit l'Écriture, épousé le sépulcre.

— Et vous, alors, qu'avez-vous fait?

— Moi, j'ai imité le mercenaire de l'Évangile, j'ai offert mes bras à la dixième heure; par malheur les places étaient prises. Pour m'occuper, il fallait renvoyer un plus ancien serviteur ou me prendre par charité; beaucoup de gens proposaient de le faire, j'ai refusé et je me suis dit : — Cherche au-dessous de tous les autres, tu trouveras des places vides. C'est de cette manière que je suis devenu ce que vous me voyez.

— Ainsi, me suis-je écrié avec un peu d'amertume, voilà où conduit ici-bas le sacrifice : à la misère et à l'abandon!

— Bénédiction! qui dit cela? a repris vivement le vieillard; ne croyez pas que rien me manque, Monsieur; je suis plus riche que vous ne pensez. Il ne faut pas juger l'arbre à l'écorce. Je pourrais, si c'était ma fantaisie, m'accorder davantage; mais le livre a dit que la vie était un campement; pourquoi l'orner de rideaux de soie quand la voyageuse à la grande faux doit passer d'un instant à l'autre, couper les cordes, prendre la tente et nous en faire un drap mortuaire?

— A la bonne heure, ai-je répondu, mais tant qu'il reste ici-bas, chacun doit à la société tout ce qu'il a de force et d'intelligence; pourquoi se faire plus petit que sa taille. Tel que Dieu vous a fait, bon père, ne pouviez-vous entreprendre une tâche plus haute et être plus utile à la société?

— Je n'en sais rien, Monsieur, a-t-il dit en souriant; peut-être est-il bon d'apprendre aux autres que l'on peut se baisser sans tomber. Il n'y aurait point de mal, selon mon opinion, à voir descendre aux derniers rangs quelques-uns de ceux qui peuvent se tenir au milieu; ils tireraient à eux les derniers, vu que les épaules qui se touchent cherchent toujours à se mettre de niveau : c'est une loi de la nature humaine. Mais, à vrai dire, je n'en ai point pensé si long en me faisant ce que je suis; ce qui m'a décidé, c'est la facilité de la tâche, et aussi son humilité. Il y a une grande douceur à se mettre ainsi plus bas que toutes les poutres où va se heurter le front de notre orgueil, à marcher librement sans plier la tête, comme les petits enfants. L'humilité est la meilleure sauvegarde des humiliations, outre que c'est véritablement le sentiment qui convient à l'homme et surtout à un vieillard. Que sont les plus forts dans la main de Dieu? et nous autres, que sommes-nous sous le poids des années? Les générations entières ne ressemblent-elles pas à ces grains de poussière que le vent fait tourbillonner là, au coin de votre cour?

— Ainsi vous ne vous plaignez ni du sort, ni des hommes, père Bénédiction? a fait observer Roger doucement.

— Je n'en ai point le droit, Monsieur, a-t-il répliqué; depuis que j'existe j'ai toujours trouvé sur mon chemin consolation et secours. On n'est mécontent des autres que parce qu'on s'estime trop haut; nous voudrions que le genre humain fût uniquement occupé de notre conservation comme de celle d'un trésor sans prix. La première condition pour ne se plaindre de personne, c'est de ne point se surfaire et de penser que là où l'on cherche la matière d'un administrateur, d'un magistrat, d'un général, il n'y a bien souvent que l'étoffe d'un chiffonnier.

En prononçant ces dernières paroles, le vieux huguenot a souri, et se tournant vers René qui lui apportait un panier plein de vieux débris, il les a distribués dans les divers compartiments de sa brouette en adressant quelques mots d'encouragement au gros chien qui la traînait.

Celui-ci s'était couché nonchalamment, ses deux fortes pattes en avant, comme un lion, et les yeux à demi fermés; il semblait s'endormir dans le rayon de soleil qui l'enveloppait. A la voix du père Bénédiction, il a levé la tête, et une véritable conversation s'est établie entre le vieillard et lui. A chaque parole caressante ou à chaque question, le chien répondait par un grognement particulier, un mouvement des oreilles et de la queue interprété par son maître, qui reprenait aussitôt comme s'il avait saisi le sens de la réplique.

J'ai fait remarquer à Roger cette entente singulière; le vieux huguenot a secoué la tête.

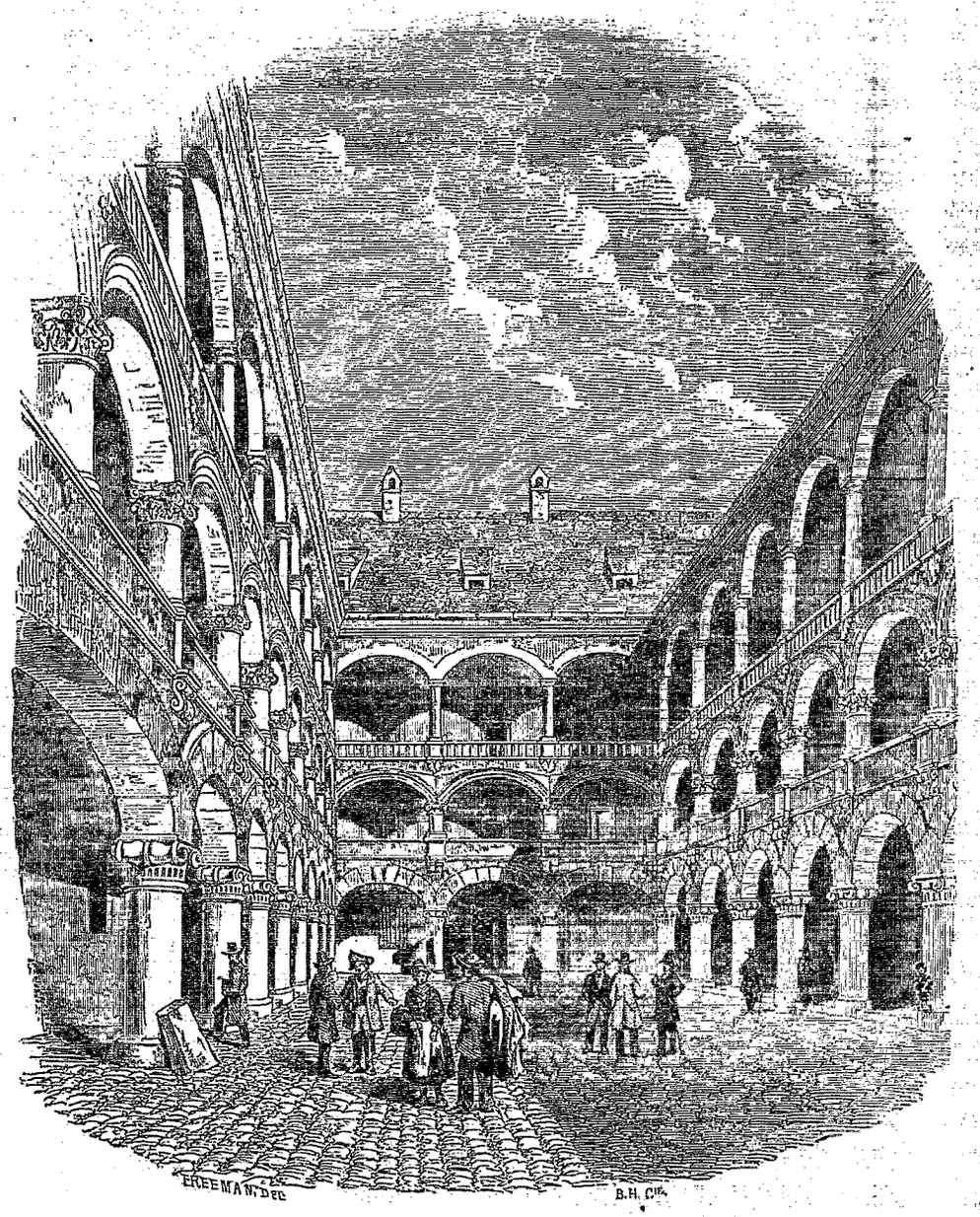
— Oui, oui, a-t-il dit, les animaux comprennent la voix humaine comme nous comprenons la musique. Elle ne leur traduit pas des idées, mais des expressions de sentiment qui les réjouissent ou les attristent, les irritent ou les apaisent, les rassurent ou les épouvantent. Il faut avoir notre âge pour remarquer cela, Messieurs. Tant qu'on est jeune, à défaut d'amis on a du moins des compagnons; mais plus

tard, les rangs s'éclaircissent, on reste seul, et alors nos yeux s'arrêtent sur ces pauvres êtres muets qui vivent à nos pieds, et on tâche de les comprendre. A vingt ans, un chien n'est qu'un serviteur ou un amusement; à soixante, c'est un secours contre la solitude.

Tout en parlant ainsi, le père Bénédiction avait achevé de vider un des paniers apportés par René et allait prendre le second, quand un cri de colère suivi de malédictions nous a fait retourner. *La suite à une autre livraison.*

L'HOTEL DES MONNAIES A MUNICH.

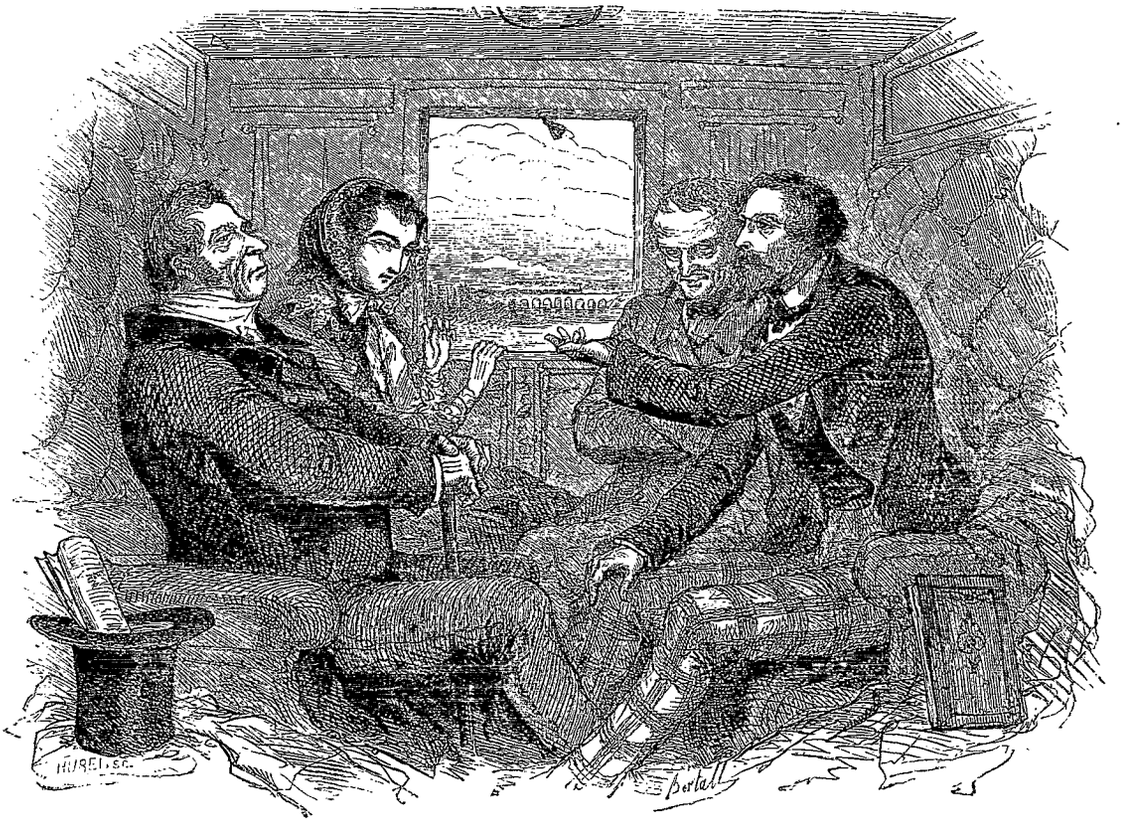
Munich est, comme on le sait, la capitale de l'Europe qui a le plus changé d'aspect depuis le commencement de ce siècle. La plupart de ses édifices publics ont été construits de 1820 à 1854; quelques-uns même sont à peine achevés. Le roi Louis, non content de bâtir des palais pour la famille royale, pour les arts, pour les sciences, pour l'industrie, et des églises pour tous les cultes, a fait restaurer la majeure partie des monuments construits par ses prédécesseurs. Toutefois le roi Maximilien Ier lui avait tracé la voie qu'il a parcourue avec tant de bonheur et de gloire. C'est sous le règne du premier roi de la Bavière que l'hôtel des Monnaies de Munich fut construit, en 1573, sur le Hofgraben, pour servir de champ de tournoi. Cette restauration a été faite d'après les plans du célèbre architecte de Gærtner. L'hôtel mérite d'être visité. Les coins des monnaies que l'on y voit frapper ont été gravés en grande partie par Voigt. On peut se procurer à l'hôtel des Monnaies de



Cour de l'hôtel des Monnaies, à Munich. — Dessin de Freeman.

Munich la collection des thalers frappés sur l'ordre du roi Louis pour l'histoire de Bavière, et celle des nouvelles monnaies grecques. Mais le cabinet des médailles et monnaies reste toujours exposé dans les bâtiments de l'Académie des sciences. Cette collection ne contient pas moins de 10 000 médailles grecques ou romaines en or.

CONVERSATIONS EN WAGON.



Une Conversation en wagon. — Dessin de Bertall.

La scène se passe dans un wagon de première classe, tapissé de drap gris-perle, orné de passementeries, rembourré d'élastiques, et partagé en stalles dont chacune a la largeur d'un coupé de diligence.

Les personnages sont : — Mlle Aglaé, voyageuse arrivée à cet âge incertain qu'on nomme un certain âge; — M. Agénor, peintre de l'école pittoresque, très-connu par sa barbe et ses cannes; — Un Monsieur très-grave, décoré et membre de tous les conseils de son département; — M. Lillebois, grand industriel, qui ne se croit pas riche seulement à son profit, mais aussi au profit des autres; — Trois figurants, occupés à dormir ou à lire le journal.— On est entre deux stations; la conversation se trouve engagée.

M. Agénor, *parlant très-haut et très-vite.* Et moi, je déclare que les chemins de fer sont le dernier coup porté au pittoresque. Le moyen d'étudier la nature, de saisir l'accent d'un site ou d'un personnage, quand on passe comme un boulet! — L'art s'en va, voyez-vous... à la vapeur!

Mlle Aglaé, *parlant très-bas et très-lentement.* Dites la poésie, Monsieur. Elle s'est envolée aux sifflements de vos locomotives. Il y a quelques années encore, ce beau pays ne pouvait être traversé qu'en voiture, on n'y rencontrait que des touristes d'élite; aujourd'hui, grâce à vos trains de plaisir, nous avons chaque semaine une véritable invasion de barbares.

M. Lillebois, *avec politesse.* Pardon, Mademoiselle, je ne saisis pas bien l'inconvénient qu'il peut y avoir à faire jouir tout le monde de ce qui était autrefois le privilége de quelques-uns.

Mlle Aglaé. L'inconvénient, Monsieur? C'est que, pour moi, notre pays a perdu tout son charme; qu'on y cherche en vain cette solitude sauvage nécessaire à certaines âmes. Une route ordinaire est déjà un désenchantement pour la rêverie; mais un chemin de fer!... c'est à faire fuir!

Le monsieur grave, *après avoir toussé plusieurs fois, comme il en a l'habitude au conseil général quand il va prendre la parole.* Je signalerai un autre inconvénient des voies ferrées, Messieurs; c'est la modification rapide qu'elles apportent aux usages, aux mœurs, j'oserais même dire aux institutions, en créant une facilité de déplacements qui amène une fréquence toujours croissante de rapports. Autrefois nos paysans vivaient comme avaient vécu leurs pères, sans rien changer aux habitudes, aux modes de culture, au costume. Maintenant déjà ils commencent à examiner, ils calculent; chacun d'eux s'inquiète de ce qui se passe dans le monde. — Croiriez-vous (et je constate ce fait comme un symptôme social des plus graves), croiriez-vous que deux cultivateurs de notre commune ont eu l'idée d'aller à l'exposition de Londres!

M. Lillebois. En sont-ils revenus moins honnêtes gens?

M. Agénor. Non, mais ils en sont peut-être revenus avec des habits noirs. — Comprenez-vous une société où l'on ne trouvera plus que le frac américain et la redingote hollandaise! — Et sans doute que vous verrez aussi s'élever, à la place de ces ravissantes cabanes aux toits croulants et moussus, de longs rectangles de maçonnerie percés de grandes fenêtres et recouverts de tuiles d'un rouge cru. — La tuile neuve est affreuse dans le paysage. — Il ne vous reste plus, après cela, qu'à envoyer à l'école ces jolis enfants demi-nus qui gardent les vaches dans les landes, qu'à macadamiser vos chemins creux, où le soleil et l'ombre produisent de si charmants effets, qu'à combler vos mares fleuries de nénuphars; et puis, pour être conséquents, vous n'aurez qu'à chercher un nouveau Botany-Bay, où vous exporterez tous les malheureux coupables de goût pour l'art.

Mlle AGLAÉ, *avec un soupir*. Hélas! nous avons perdu les mœurs naïves de nos pères; la civilisation aura bientôt tout envahi!

M. LILLEBOIS, *en souriant*. Heureusement, Mademoiselle. — Je suis loin de calomnier nos prédécesseurs; ils nous ont laissé un riche héritage, mais précisément parce qu'ils ont fait ce que nous faisons. Eux aussi étaient des innovateurs par rapport à leurs aïeux, qui l'avaient été par rapport à leurs ancêtres, et ainsi de suite, en remontant toujours jusqu'à l'origine des sociétés. — Nos pères, que vous admirez, avaient aussi comblé des mares, élargi des chemins creux, habillé et instruit de pauvres enfants, et, pour trouver une génération innocente de pareils méfaits, il faudrait retourner aux temps primitifs, où il n'y avait ni écoles, ni chemins, ni habits. Je ne pense pas que Mademoiselle désirât rebrousser jusqu'à cette naïveté, ni que Monsieur voulût revivre dans un monde aussi exclusivement pittoresque.

M. AGÉNOR. Eh bien! c'est ce qui vous trompe, Monsieur. Je n'aspire qu'au réalisme de la nature, et la preuve, c'est que je me prépare à quitter votre Europe tirée au cordeau. Je veux du spontané, du pêle-mêle, de la couleur, et je vais les chercher en Orient.

Mlle AGLAÉ, *avec enthousiasme*. Ah! je vous comprends, Monsieur. Quelle joie de vivre sous ce beau ciel, au milieu des palais de marbre, des eaux jaillissantes, des bosquets de jasmins...

M. AGÉNOR. Entouré de magnifiques modèles à barbe!

Mlle AGLAÉ. Coiffés de cachemires...

M. AGÉNOR. Avec la veste de velours brodée...

Mlle AGLAÉ. Et le poignard enrichi de diamants.

M. AGÉNOR. Tout ce qu'il faut, enfin, pour faire de la couleur!

Mlle AGLAÉ. Et pour respirer dans une atmosphère de poésie!

M. LILLEBOIS, *souriant*. Mademoiselle connaît l'Orient?

Mlle AGLAÉ, *sèchement*. Oui, Monsieur..... comme tout le monde..... par les *Mille et une Nuits*.

LE MONSIEUR GRAVE, *toussant et sans rire*. J'ai lieu de croire, d'après des rapports plus authentiques, plus sérieux, et j'oserai dire presque officiels, que l'Orient ne répond pas précisément aux idées que l'on peut s'en faire à travers les illusions qui naissent de l'éloignement. (*Ici il s'arrête, promène les yeux sur ses interlocuteurs, visiblement satisfait de sa phrase, et reprend d'un ton qui caresse tous les mots.*) Car l'éloignement, Messieurs, crée toujours des illusions sur les hommes et sur les choses, — c'est une observation que ma longue expérience des affaires m'a permis de répéter bien des fois. — Or il paraît positif que les peuples orientaux ne savent tirer parti d'aucune des richesses que leur prodigue la nature; que leurs palais de marbre sont inhabitables, leurs vestes de velours rarement renouvelées, leurs cachemires peu en rapport avec l'idée que ce mot réveille dans les imaginations européennes, et enfin qu'ils mangent sans fourchette, rendent la justice à coups de bâton, et sont fréquemment décimés par la peste.

M. AGÉNOR. Qu'importe pour le pittoresque?

Mlle AGLAÉ. Et pour la poésie?

M. AGÉNOR. Ils ont la peste, c'est possible, mais ils n'ont pas autant de médecins; c'est une compensation. Ils reçoivent de temps en temps la bastonnade; mais ils n'ont ni jury d'admission pour les tableaux, ni billets de garde, ni police contre les chiens, ni architectes voyers. — Ils fument, boivent du café et disent: Allah! sans s'aviser de construire des chemins de fer.

Mlle AGLAÉ. Ce qui fait que leur nature conserve toute sa majesté.

M. AGÉNOR. Et que les voyageurs n'ont pas cette agréable perspective de poteaux ornés de fils de fer et de cantonniers répétant le même signal pendant cent lieues.

M. LILLEBOIS. Décidément, vous aimeriez mieux un chameau qu'un wagon.

M. AGÉNOR. Vous croyez plaisanter; mais les chameaux font très-bien dans le paysage.

Mlle AGLAÉ. Et quoi de plus poétique? Cela réveille l'idée de caravanes dans le désert, de simoun, d'oasis. On pense au puits de Laban, où les jeunes filles rencontraient des envoyés de Dieu chargés de les conduire vers celui qui devait décider de leurs destinées.

LE MONSIEUR GRAVE, *toussant*. J'ajouterai qu'en considérant la question des chemins de fer sous le côté essentiellement social, qui doit préoccuper avant tout les hommes sérieux, on est frappé de certains résultats inévitables parmi lesquels je signalerai l'effacement progressif des nationalités, le mélange des classes, et, par suite, un certain nivellement dont nous voyons les prolégomènes se manifester déjà de toutes parts.

M. LILLEBOIS. Et c'est là précisément, Monsieur, ce qui me réjouit. En amoindrissant les distances, les chemins de fer rapprochent les nations, effacent les dissemblances trop fortes qui créaient les antipathies, confondent les intérêts, facilitent des affections, et tendent ainsi à transformer insensiblement le genre humain en une vaste association. Ajoutez que s'ils deviennent le moyen de locomotion commun à toutes les conditions, ils les rendent par là moins étrangères l'une à l'autre. La vapeur qui emporte, avec une même vitesse, les wagons de trois classes différentes, établit entre le riche et le pauvre une sorte d'innocente égalité. En procurant à tous deux les mêmes avantages, elle adoucira peut-être l'orgueil de l'un et la jalousie de l'autre. — Quant au pittoresque dont Monsieur annonce la disparition, il survivra tant que la création aura ses grands spectacles. Les chemins de fer ne feront disparaître ni les sublimités des Alpes, ni les merveilles de l'Océan; ils permettront seulement de les atteindre plus vite en supprimant, pour ainsi dire, les espaces intermédiaires. Si de riants cottages remplacent, dans nos campagnes, les cabanes croulantes, et si au lieu de pâtres déguenillés, on n'y trouve plus que de beaux enfants bien vêtus, l'art ne sera point anéanti pour cela. Ce qu'on aura perdu en mousses vertes, en teints hâves, en haillons, on tâchera de le retrouver dans le spectacle de l'abondance, dans les physionomies joyeuses, dans ce rayonnement qui semble couronner le bonheur. La poésie, au lieu d'être une élégie, sera un hymne de contentement ou de triomphe, et n'y perdra rien. — Il restera même des coins solitaires pour celles qui, comme Mademoiselle, aiment à jouir de la nature en tête à tête; mais il faudra les chercher: le genre humain ne laissera point son domaine en friche pour que quelques douzaines d'oisifs y promènent leurs rêveries. — La civilisation n'est autre chose que le développement progressif des ressources sociales au profit du plus grand nombre.

M. AGÉNOR. Et c'est précisément pourquoi ceux qui sont du plus petit, comme nous (*Il jette un regard à Mlle Aglaé*), aspirent à redevenir sauvages, ne rêvent que forêts vierges, déserts arabiques ou steppes à la Mazeppa!

M. LILLEBOIS. Mon Dieu! je comprends! — Tout ce qui manque au réel on croit le trouver dans l'idéal. Comme nous ne sommes point contents de ce qui est, nous nous persuadons que le contraire nous rendrait heureux. — On regrette le passé et on aspire à l'avenir parce qu'ils sont loin; le présent déplaît surtout parce qu'il est là. — Puis, il faut faire la part des habitudes dérangées, des souvenirs. Une innovation est un apprentissage; on ne s'y soumet qu'à contre-cœur. — Que l'industrie invente un nouveau moyen de voyager plus commode et plus prompt, vous commencerez à regretter la vapeur.

Mlle AGLAÉ, *à M. Agénor, d'un ton qui frise l'ironie.* Eh bien, Monsieur, êtes-vous persuadé?

M. AGÉNOR. Si peu, que je vais m'occuper de hâter mon voyage en Orient.

LE MONSIEUR GRAVE, *mettant la tête à la portière.* Voici que nous arrivons à la station. — Eh! quels sont ces étrangers dont le singulier costume fixe tous les regards.

Mlle AGLAÉ. Ciel! l'affreuse mascarade!

M. LILLEBOIS. Pardon, Mademoiselle, mais ils arrivent du pays des *Mille et une Nuits!* Ce sont des gens de la suite de l'ambassade persane que je dois conduire à ma fabrique.

M. AGÉNOR. De sorte qu'ils vont monter dans notre wagon?

M. LILLEBOIS. Si vous n'y voyez point d'objection.

M. AGÉNOR. Mais au contraire! je leur demanderai des renseignements. Parbleu, voilà qui est curieux! Il n'y a que les chemins de fer pour réunir ainsi les gens des quatre points du globe.

M. LILLEBOIS. Ce qui vous prouve qu'ils sont bons à quelque chose! Allez, Monsieur, on dit beaucoup de mal de notre temps; mais l'œuvre humaine se poursuit, et, que nous le voulions ou non, le char est lancé, nul ne l'arrêtera.

(Le convoi s'arrête, les Persans montent; M. Lillebois présente à leur interprète M. Agénor qui commence ses questions. La locomotive pousse un sifflement, et on repart.)

FRAGMENTS D'UN VOYAGE

DANS LA CRIMÉE MÉRIDIONALE.

Suite. — Voy. p. 153.

II. — ENVIRONS DE BAGHTCHÉ-SÉRAI. — TCHIFOUT-KALÉ ET LA VALLÉE DE JOSAPHAT. — LES JUIFS CARAITES. — CHOULI, MAISON DE CAMPAGNE DE PALLAS. — HABLITZ.

Il est de règle en quelque sorte obligée que les étrangers, avant de quitter Baghtchè-Séraï, doivent une visite au bourg des Juifs caraïtes, qui a pris d'eux son nom de Tchifout-Kalè (le fort des Juifs). *Tchifout*, corruption de *djehoud*, est le nom que le bas peuple en Turquie donne aux Israélites; *kalè*, en turc, signifie donjon, forteresse, et répond assez bien au *burgh* des Allemands.

Deux routes conduisent de Baghtchè-Séraï à Tchifout-Kalè : l'une, destinée aux voitures, contourne la montagne et a environ cinq verstes de parcours; l'autre, qui n'a guère plus de deux verstes, mais praticable seulement aux piétons et aux chevaux, court en droite ligne, en laissant à droite le monastère, ou plutôt l'ermitage, de l'Assomption. Cet ermitage, suspendu au-dessous de roches effrayantes, sur le revers d'un précipice de plusieurs centaines de pieds, est formé d'une suite de grottes creusées dans le roc, à la moitié de la hauteur de la montagne, et communiquant entre elles par de légères galeries extérieures. A une époque où la religion grecque était persécutée par les princes tartares, ces grottes furent pour les orthodoxes ce que les catacombes de Rome avaient été pour les premiers chrétiens au temps des empereurs, un asile et un sanctuaire. La tradition de ces anciens jours en a fait un lieu de pèlerinage, et chaque année, au 15 du mois d'août, un grand nombre de fidèles, accourus de toutes les parties de la Crimée, viennent entendre la messe dans ces mêmes grottes où leurs pères célébraient en secret les mystères de leur culte et cachaient les reliques des saints et des martyrs.

La forteresse, de construction génoise, est garnie d'une forte enceinte percée à ses deux extrémités de deux portes basses et massives. Les habitants, étant presque tous marchands ou courtiers, se rendent chaque matin, hormis le samedi, à Baghtchè-Séraï pour leurs affaires, et reviennent le soir coucher dans leurs maisons. A la tombée de la nuit, on ferme les portes de la ville, qui ne se rouvrent que le lendemain au lever du soleil.

La chute des khans, en ruinant le commerce de Baghtchè-Séraï, déchue de son rang de capitale, exerça une fâcheuse influence sur la colonie de Tchifout-Kalè. Depuis lors sa population semble en baisse. Clarke y comptait, au commencement du siècle, 230 maisons et 1 200 individus; elle ne renfermerait plus aujourd'hui, suivant Dubois de Montpéreux, que 212 maisons et 1 109 habitants, tous juifs de la secte des caraïtes.

A part cette singularité et sa situation au sommet d'un rocher aride (1), qui rappelle celle des Météores de la Thessalie, Tchifout-Kalè n'offre rien de remarquable que sa synagogue qu'entoure un petit jardin, l'unique du bourg, et le mausolée de la fille du khan Toktamich ou Tokatmich, dernier souverain du Kaptchak. Cette princesse, dont les aventures romanesques ont donné naissance à une double légende rapportée par Dubois de Montpéreux, mourut en 1438.

A cette époque, Tchifout-Kalè s'appelait Kirkor ou Keskri, nom sous lequel les caraïtes la désignent encore aujourd'hui, et était la résidence des khans de Crimée. Ce ne fut que trente ou quarante ans plus tard, après la prise de Théodosie par les Ottomans, que Menghèli-Ghéraï descendit dans la vallée de Baghtchè-Séraï, où il jeta les fondements du palais des khans.

Disons maintenant un mot des caraïtes, qui vinrent en Crimée à la suite des Tartares mongols, au treizième siècle. Les talmudistes, qui les ont en horreur, rapportent l'origine de ces sectaires au huitième siècle de l'ère chrétienne; mais ils s'attribuent eux-mêmes une antiquité beaucoup plus reculée, et placent les commencements de leur schisme bien avant la destruction du premier Temple. L'étymologie de leur nom, que l'on fait dériver du mot *kara*, écriture, n'est guère plus certaine. Pour ce qui est de leur croyance, elle diffère de celle des Hébreux en général en ce qu'ils rejettent absolument le Talmud et toute espèce de traditions ou d'explications rabbiniques, pour s'attacher à la lettre simple de la loi, telle qu'elle fut dictée à Moïse. A l'imitation des musulmans, qui regardent comme un acte de piété de transcrire le Coran, ils s'imposent l'obligation de copier, au moins une fois en leur vie, l'Ancien Testament, qu'ils commencent au livre de Josué; le Pentateuque est conservé à part, et seulement dans une version imprimée à l'usage des écoles.

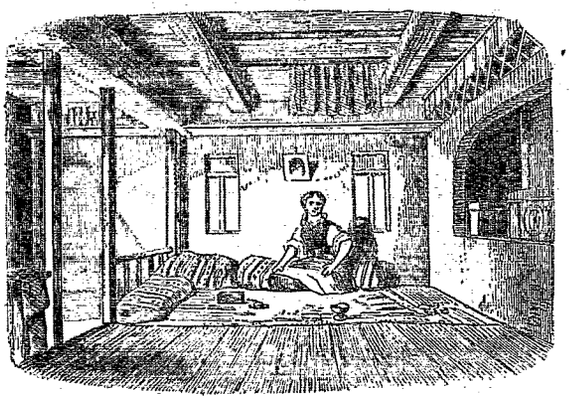
Quelques autres dissemblances dans la liturgie, le mode de circoncision, le régime alimentaire, ainsi que dans les degrés de parenté relativement au mariage, établissent une ligne de démarcation profonde entre ces sectaires et les rabbinistes, qui se disent orthodoxes.

Les caraïtes sont très-peu nombreux, et encore plus disséminés que le reste de la nation juive. On les trouve principalement en Égypte, en Volhynie et en Lithuanie, et jusqu'en Hollande. A Constantinople, ils sont une quarantaine de familles, avec une synagogue particulière, dans le faubourg de Khas-Keuï, le long de la Corne d'or. Leur nombre, dans la Russie méridionale, ne paraît pas devoir être calculé à plus de 2 000, en y comprenant les familles établies à Odessa et aux environs de Kherson, et les colonies de Kozloff et de Théodosie.

Du reste, tous les voyageurs rendent témoignage de

(1) Tchifout-Kalè n'est pourtant pas l'unique exemple que l'on puisse citer d'anciennes forteresses possédées ou habitées exclusivement par les Israélites. Le *Falasha*, en Abyssinie, paraît être dans des conditions analogues; et Jackson parle également d'un rocher juif au Maroc. (Voy. Heber's M. S. *Journal.)*

l'honnêteté et de la probité proverbiales des caraïtes. Dans tout le pays, leur parole équivaut à une obligation écrite. Ils ont, dit le duc de Raguse dans son *Voyage*, « de belles figures, du calme, de la dignité dans le maintien, et rien de l'air abject qui, en général, est le caractère de la nation juive. » Prévenants, affables, d'un attachement à leur foi qui n'exclut point la tolérance ni l'hospitalité, ils se distinguent encore du reste de leurs coreligionnaires par une propreté constante. Leurs maisons, simples, mais commodes et bien entretenues, se divisent, comme les maisons musulmanes, en deux parties : l'une, intérieure, réservée aux femmes ; l'autre, extérieure et moins considérable, qui forme l'appartement particulier du maître du logis, le *sélamlik* turc, où il dort, fume et reçoit ses amis. Leur costume diffère peu de celui des Tartares, dont ils ont adopté le bonnet de feutre garni de laine ; la seule différence est dans la barbe, qui, chez les Tartares, comme chez les peuples musulmans, constitue une marque et un



Intérieur d'une maison de Juifs caraïtes, en Crimée. — D'après Dubois de Montpéreux (1).

privilége de l'âge, tandis que les caraïtes, jeunes ou vieux, laissent croître la leur.

Les exilés de tous les temps ont aimé à retracer autour d'eux une image de la patrie dont ils conservent le souvenir ou le regret dans leur cœur. En descendant de Tchifout-Kalé vers le sud, au bas de la rampe qui conduit à la plate-forme aride et brûlante sur laquelle ouvre la porte de la forteresse, on rencontre un petit espace vide entre les rochers, ombragé par un massif de chênes séculaires. Les caraïtes ont donné à ce pli de terrain le nom de *vallée de Josaphat ;* c'est là qu'ils ont placé le lieu de leur sépulture ; et tel est le prix qu'ils attachent à la conservation de cet asile, souvenir de leur ancienne terre natale, et qui doit mêler un jour leur cendre aux ossements de leurs pères, que toutes les fois que les anciens khans voulaient leur extorquer de l'argent ou des présents, il leur suffisait de répandre le bruit de la destruction prochaine des arbres de Josaphat, sous prétexte de manque de bois de construction ou de chauffage : aussitôt la petite colonie prenait l'alarme, et les plus pauvres apportaient leur offrande pour détourner le sacrilége.

Un sentier tortueux conduit au centre de l'étroit vallon, parsemé de tombes en craie blanche dont l'éclat contraste avec le vert sombre du feuillage. Le nombre de ces sépultures atteint, dit-on, quatre mille. Quatre mille morts pour un millier, au plus, de vivants ! Combien de générations ont fourni leur contingent au funèbre enclos !

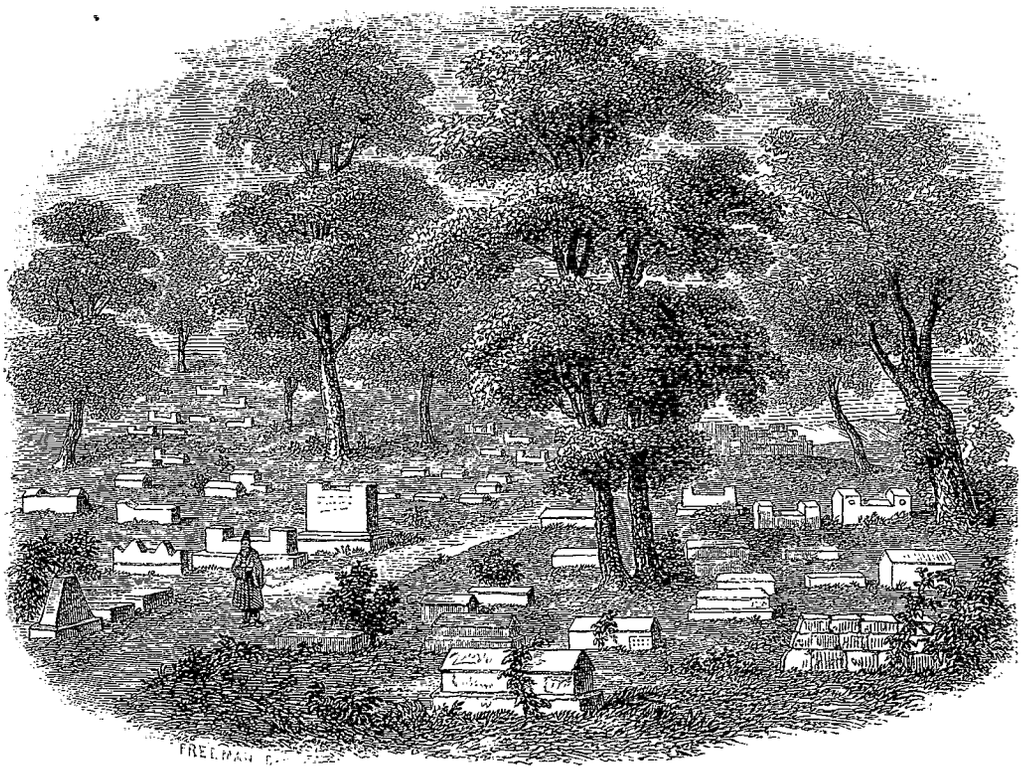
La plupart des tombes sont disposées le long du sentier, les autres s'entassent pêle-mêle sous le vert feuillage des arbres et des buissons. La forme est presque partout la même. Cependant les sarcophages qui paraissent les plus anciens se distinguent par une simplicité plus sévère ; d'autres sont surmontés d'une pierre en forme de tour, comme dans les mausolées grecs, mais qui, chez les caraïtes, se répète aux deux extrémités : ce sont ces sarcophages que Pallas désigne sous le nom de *tombes bicornes*. Quelques-uns aussi, qui portent sur le devant des plaques ornées de rosaces, rappellent les cippes des cimetières juifs en Pologne. Tous sont chargés d'inscriptions hébraïques sculptées en relief, dont les plus anciennes portent la date de 1249 et 1252 de notre ère. A côté de ces tombes, dont le travail accuse un art plus ou moins raffiné, on en voit qui ne consistent qu'en un amas informe de pierres ; celles-ci sont la sépulture du pauvre.

Les Juifs sont persuadés que les âmes des morts planent sans cesse au-dessus de leurs anciennes demeures, et qu'elles entrent en communication avec les vivants. Aussi le voyageur, en pénétrant dans la vallée de Josaphat aux heures solitaires du jour, rencontrera-t-il de loin en loin sur son chemin une femme caraïte, voilée de blanc, et assise sur le bord d'une tombe ; ici marmottant quelques prières à voix basse ; là silencieuse et recueillie comme si une voix mystérieuse lui parlait.

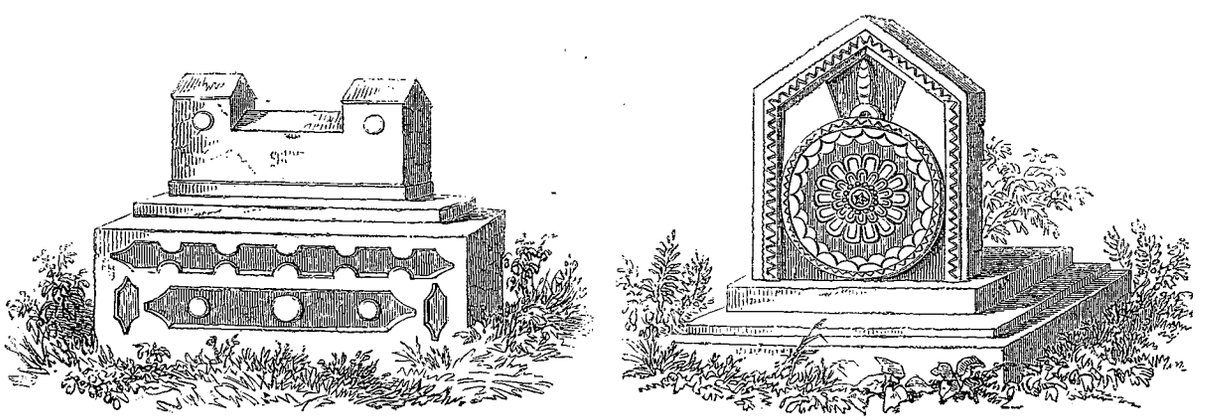
Les environs de Baghtchè-Séraï sont également célèbres par le séjour de Pallas. Berlinois de naissance, mais presque naturalisé russe par la faveur de Catherine, déjà illustre comme naturaliste, membre titulaire de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, Pallas arriva pour la première fois en Crimée en 1793 et 1794, avec les préjugés que les Russes de cette époque nourrissaient contre leur dernière conquête ; mais, ayant parcouru la presqu'île dans tous les sens pendant ces deux années, il ne tarda pas à abjurer ses préventions, et, à en juger d'après l'ouvrage qu'il publia à la suite de ses excursions *(Tableau physique et topographique de la Tauride)*, il n'y aurait pas au monde de plus belle contrée. En 1796, il quitta Saint-Pétersbourg et vint se fixer à Symphéropol, au centre des possessions que l'impératrice venait de lui assigner, avec une pension de 2 000 roubles. C'est là qu'il fut visité, durant l'été de 1800, par le voyageur anglais Clarke, qui nous a transmis, sur l'accueil et sur la vie de l'illustre professeur à cette époque, des détails remplis d'intérêt : « Dès que nous lui eûmes remis nos lettres de recommandation, il nous reçut moins en étranger qu'en père. Nous refusâmes de l'importuner en occupant des appartements dans sa maison, qui ressemblait plus à un palais qu'au séjour d'un simple particulier ; mais, nous étant absentés un seul jour pour une excursion, il fit tout déplacer, et, à notre retour, nous vîmes une suite de chambres préparées pour notre réception, avec toutes les recherches désirables pour l'étude et pour le repos. Je ne cesserai de me regarder, toute ma vie, comme son obligé. Après m'avoir guéri de la fièvre, en me prescrivant lui-même un régime, et en m'entourant de soins comme si j'eusse été son propre fils, il choisit dans ses collections, pour nous les offrir, les dessins, cartes, livres, antiquités, minéraux, et tout ce qui pouvait avoir rapport à l'objet de notre voyage ; il nous accompagna dans les courses les plus ennuyeuses, dans la recherche des insectes et des plantes du pays ; et il voulut bien encore visiter tous les monuments qui pouvaient jeter un jour nouveau sur l'histoire ancienne et moderne de la péninsule. La fin de la vie de Pallas a été empoisonnée par une succession de malheurs qu'il ne méritait pas. Il les a soufferts tous avec une philosophie stoïque. Lorsque nous le quittâmes, il était déterminé à employer le reste de sa vie à cultiver des vignes parmi des rochers, sur la côte méridionale de cette contrée. »

(1) *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Arménie et en Crimée.* Paris, Gide et Baudry.

Il paraîtrait que l'envoi de Pallas en Crimée n'était qu'un exil sous un nom honorable. Or, quoi qu'en dise Clarke, ce grand homme, ce savant illustre, était un caractère faible et pusillanime. Il tremblait au seul nom de sa souveraine, et il ne put supporter même l'apparence d'une disgrâce. Malade d'esprit et de corps, on le voit, comme Ovide, auquel il se compare dans un passage de ses écrits, exhaler ses plaintes sous un double voile de réticences et d'allégories. A soixante-cinq ans, il commence son dernier ouvrage *(Voyage dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie;* préface du tome II) par une allusion « à l'inquiétude et aux ennuis qui l'accablent dans sa résidence actuelle et qui remplissent ses derniers jours d'amertume. » Clarke et ses compagnons le pressèrent inutilement de quitter



Crimée méridionale. — La Vallée de Josaphat, cimetière des Juifs caraïtes, à Tchifout-Kalè. — D'après Dubois de Montpéreux.



Tombeaux de Juifs caraïtes. — Tombe bicorne. — Tombe moderne.

un pays dont le séjour lui était devenu odieux, et de les accompagner en Angleterre; sa timidité naturelle, plus que son âge avancé et que la certitude de perdre toutes ses propriétés en Russie, l'empêcha de suivre ce conseil. Cependant ces dégoûts devinrent tels à la fin qu'ils triomphèrent de sa faiblesse, et quelque temps après le mariage de sa fille, dont Clarke avait été témoin, il s'enfuit auprès de son frère, à Berlin, où il mourut le 8 septembre 1811, âgé de soixante et onze ans.

L'histoire naturelle de la Crimée est également redevable aux travaux de Hablitz, dont les recherches *(Description physique de la contrée de la Tauride;* la Haye, 1788) précédèrent celles de Pallas, de Marschal Biberstein et de Steven. Hablitz était l'ami et le voisin de campagne de Pallas, qui a perpétué son souvenir dans la dénomination de la *Salvia Hablitziana.* Il possédait à Tchorgoun, dans le voisinage de Sébastopol, sur l'emplacement actuel des lignes anglo-françaises, une propriété magnifique, à peu de distance de Chouli, l'une des terres de Pallas, qui ordinairement y passait la belle saison. Ancienne résidence d'un pacha turc, la demeure de Hablitz

conservait toute l'irrégularité et la splendeur bizarre de l'architecture ottomane; des vignes, des arbres fruitiers, des peupliers, l'ombrageaient; au milieu de rochers et de montagnes, on se voyait entouré de jardins qu'arrosaient une multitude de fontaines. La réputation et l'amabilité de Hablitz firent de Tchorgoun un petit rendez-vous scientifique et littéraire · Clarke et ses compagnons y reçurent aussi l'hospitalité; Pallas y médita et y composa les meilleurs endroits de ses livres. Aujourd'hui il ne reste plus rien de cette belle demeure, si ce n'est la tour décagone, couverte d'un dôme, dont Pallas a donné une vue dans son ouvrage. La maison de Pallas à Chouli est encore debout, et le nouveau propriétaire, M. Martino, en fait gracieusement les honneurs aux étrangers qui viennent pour la visiter.

La suite à une autre livraison.

SENTIMENTS ET CONDUITE

CONVENABLES DANS LA PERTE D'UN PARENT OU D'UN AMI.

Je viens d'apprendre la triste nouvelle de votre affliction (1), et quoique je ne me promette pas de rien mettre en cette lettre qui ait une grande force pour adoucir votre douleur, je ne puis cependant m'abstenir d'y travailler pour vous témoigner au moins que j'y participe. Je ne suis pas de ceux qui estiment que les larmes et la tristesse n'appartiennent qu'aux femmes, et que, pour paraître homme de cœur, on doive s'efforcer de montrer toujours un visage tranquille. J'ai senti depuis peu la perte de deux personnes qui m'étaient très-proches, et j'ai éprouvé que ceux qui voulaient me défendre la tristesse l'irritaient, au lieu que j'étais soulagé par la complaisance de ceux que je voyais touchés de mon déplaisir. Ainsi je m'assure que vous me souffrirez mieux si je ne m'oppose point à vos larmes, que si j'entreprenais de vous détourner d'un sentiment que je crois juste. Mais il doit néanmoins y avoir quelque mesure; et comme ce serait être barbare que ne se point affliger du tout lorsqu'on en a du sujet, aussi serait-ce être trop lâche de s'abandonner entièrement au déplaisir, et ce serait faire fort mal son compte que de ne travailler pas de tout son pouvoir à se délivrer d'une passion si incommode. La profession des armes, dans laquelle vous êtes nourri, accoutume les hommes à voir mourir inopinément leurs amis, et il n'y a rien au monde de si fâcheux que la coutume ne rende supportable. Il y a, ce me semble, beaucoup de rapport entre la perte d'une main et d'un frère; vous avez ci-devant souffert la première sans que j'aie jamais remarqué que vous en fussiez affligé; pourquoi le seriez-vous davantage de la seconde? Si c'est pour votre propre intérêt, il est certain que vous pouvez mieux la réparer que l'autre, en ce que l'acquisition d'un fidèle ami peut autant valoir que l'amitié d'un bon frère; et si c'est pour l'intérêt de celui que vous regrettez, comme sans doute votre générosité ne vous permet pas d'être touché d'autre chose, vous savez que ni la raison, ni la religion, ne font craindre du mal, après cette vie, à ceux qui ont vécu en gens d'honneur, mais qu'au contraire l'un et l'autre leur promet des joies et des récompenses. Enfin, Monsieur, toutes nos afflictions, quelles qu'elles soient, ne dépendent que fort peu des raisons auxquelles nous les attribuons, mais seulement de l'émotion et du trouble extérieur que la nature excite en nous-mêmes; car lorsque cette émotion est apaisée, quoique toutes les raisons que nous avions auparavant demeurent les mêmes, nous ne nous sentons plus affligés. Or je ne veux point vous conseiller d'employer toutes les forces de votre constance pour arrêter tout d'un coup l'agitation intérieure que vous sentez: ce serait peut-être un remède plus fâcheux que la maladie; mais je ne vous conseille pas aussi d'attendre que le temps seul vous guérisse, et beaucoup moins d'entretenir et prolonger votre mal par vos pensées: je vous prie seulement de tâcher peu à peu de l'adoucir en ne regardant ce qui vous est arrivé que du biais qui peut vous le faire paraître plus supportable, et en vous dissipant le plus que vous pourrez par d'autres occupations. Je sais bien que je ne vous apprends ici rien de nouveau; mais on ne doit pas mépriser les bons remèdes parce qu'ils sont vulgaires, et, m'étant servi de celui-ci avec fruit, j'ai cru être obligé de vous l'écrire.

DESCARTES.

(1) Descartes écrit à un de ses amis dont le nom n'est pas connu.

PROVERBES HOLLANDAIS.

Le travail du matin vaut de l'or.
Les murailles sont le papier des sots.
Les grands couteaux ne font pas les bons cuisiniers.
Trop de cuisiniers, mauvaise sauce.
Un tailleur fait plus d'un grand seigneur.
Les mouches maigres sont celles qui piquent le plus.
La pensée, heureusement, ne paye pas d'impôt.
Gain facile, folle dépense.
Précaution vaut mieux que repentir.
Tel oiseau, tel œuf.
Pour bien charrier, il faut bien graisser.

La nécessité d'un gouvernement extérieur pour l'homme est en raison inverse de son propre gouvernement. Où le dernier est plus complet, le premier est moins nécessaire: de là, plus il y a de vertu, plus il y a de liberté.

COLERIDGE.

SIR JOHN FRANKLIN.

Tout le monde connaît cette légende, commune à plusieurs de nos provinces, d'un génie malfaisant préposé à la garde de trésors enfouis, et qui ne se laisse ravir ses richesses qu'en échange de victimes humaines. Il en est un peu de tous les grands problèmes de la géographie comme des *gardeurs d'or* de la fable populaire: les morts tragiques attendent le plus souvent les vaillants qui osent les aborder face à face. Parmi ces grands secrets si audacieusement cherchés, il en est peu, à coup sûr, qui puissent revendiquer une célébrité plus formidable que celui du *passage du nord-ouest*.

On sait que le résultat cherché est celui-ci:

« Découvrir, entre le nord de l'Atlantique et celui du Pacifique, entre l'Amérique et le pôle, un passage qui permette d'aborder le Pacifique autrement que par le cap Horn ou celui de Bonne-Espérance. »

Dès 1585, Davis se lançait dans ces mers aux redoutables banquises; Hudson donnait son nom à une mer immense, mais il y périssait (1611); Behring avait, sur un point tout opposé, la même gloire et le même sort (1722); enfin, il y a quelques années à peine, l'un des plus illustres officiers de la marine anglaise a disparu subitement sans laisser après lui le moindre indice qui permette d'affirmer qu'il soit mort ou qu'il ait survécu.

John Franklin, — c'est de lui que nous parlons, — est né en 1785. Entré jeune dans la marine anglaise, ses débuts sont ceux d'un jeune *midshipman* obligé de sacrifier ses aptitudes à son service obligé. On était en guerre avec la France et les États-Unis: il prit part au combat de Trafalgar et au désastre de la Nouvelle-Orléans (1815). Moins de trois ans après, un ordre de l'amirauté l'appelait à la direc-

tion d'une entreprise mieux adaptée à ses véritables facultés.

Un homme d'une audace originale et d'un esprit sérieux, d'abord baleinier, puis ministre anglican, Scoresby, avait ramené ses compatriotes aux idées longtemps oubliées d'explorations dans les mers arctiques et à la recherche du passage nord-ouest. L'amirauté prit les devants en 1818, en équipant quatre navires, dont deux furent confiés à J. Ross et deux autres à Buchan. John Franklin reçut le commandement d'un de ces deux navires, le *Trent;* il avait pour mission d'aider Buchan à chercher le fameux passage entre le Spitzberg et le détroit de Behring.

Ce premier tâtonnement n'eut aucun succès, et ne servit qu'à donner la mesure du sang-froid et de la puissance morale du jeune officier qui préludait, dans les banquises du Spitzberg, aux expéditions éclatantes de 1819 et 1825. La relation de son lieutenant Beechey, fort explicite sur ce point, fait un tableau dramatique des périls que son petit navire eut à affronter chaque jour pendant ce terrible été de 1818. Une fois, le *Trent* aborda violemment une masse de glaces fixes. « Le vaisseau chancelant sembla un moment reculer; mais, soulevé par une première lame, il fut jeté à la bande sur les bords du champ de glace, où il s'échouait en roulant, lorsque la lame suivante, le reprenant presque aussitôt, lui fit courir une bordée sous le vent, et, battant avec fureur son arrière, le laissa exposé à tribord aux atteintes d'un bloc dont la masse était environ triple de la sienne... En le voyant attaqué littéralement pièce à pièce, nous n'avions qu'à attendre patiemment l'issue d'une telle crise, car nous pouvions à peine nous soutenir sur nos pieds, loin d'être en état de lui porter un secours quelconque. Il était secoué avec une telle violence que la cloche, qui, par les plus gros temps, n'avait jamais sonné d'elle-même, se mit à carillonner si continuellement qu'on ordonna de l'envelopper, afin de couper court à la sinistre association d'idées que faisait naître un pareil concert. »

Ross avait partiellement réussi dans son expédition : aussi, en 1819, l'amirauté jugea devoir confier à Parry, son collègue, la suite de l'entreprise et l'exploration des mers au delà du détroit de Lancastre. Une expédition toute différente devait seconder, par terre, celle de Parry; elle fut confiée au jeune commandant du *Trent*, et on lui adjoignit, outre quelques officiers de mérite, un homme qui lui fut d'une utilité quotidienne, le docteur Richardson.

Le point de départ de la petite colonne était le poste d'York, sur la baie d'Hudson, ancienne factorerie de Français canadiens, et le premier rendez-vous était le petit fort Chipewyan, dans l'ouest, séparé d'York par un pays couvert d'une neige épaisse (au mois d'août 1819). Le bonheur providentiel qui avait accompagné Franklin à bord du *Trent,* le suivit dans cette affreuse contrée. Un jour, il glissa du haut d'un rocher dans le lit d'une rivière rapide et profonde : il était perdu, quand il saisit une branche de saule pendante à fleur d'eau, et il put attendre, dans cette position, l'arrivée d'un de ses canots.

A Chipewyan, premier mécompte : au lieu des provisions qui lui avaient été promises, il n'y trouva que 500 livres de *pemmican* (1), et dut s'en éloigner au plus vite pour aller chercher, au fort Providence, des guides indiens. Un chef de tribu, nommée Akaïtcho, s'engagea à accompagner les Européens jusqu'à la mer, avec deux guides et sept chasseurs qui devaient s'employer de leur mieux à approvisionner toute la troupe. Ce fut avec ce renfort que Franklin atteignit, vers le 64° 30′ de lat. N., les nombreux petits lacs d'où sort la rivière dite de la Mine-de-Cuivre *(Coppermine),* illustrée par une légende indienne qui ne pâlirait pas à côté des gracieuses fictions de l'antiquité.

Un jour, disent les Peaux-Rouges, des Esquimaux enlevèrent une jeune Indienne et l'emmenèrent chez eux, par delà la mer. Elle s'échappa longtemps après, et se dirigeait vers le midi, quand, arrivée au bord d'une mer immense, elle désespéra d'aller plus loin, et se laissa tomber sur le rivage en fondant en larmes. En ce moment, un loup s'approche d'elle, la caresse, lèche ses yeux gonflés par les larmes, et entre dans la mer comme pour l'inviter à le suivre. Elle en fit autant, et ayant passé ainsi à gué, en cinq jours, cette vaste étendue de mer, elle arriva aux terres de chasse de sa tribu. Les premiers guerriers qu'elle rencontra virent entre ses mains un fragment de cuivre vierge qu'elle avait détaché de la montagne voisine; ivres de joie, ils la prièrent de les guider vers la mine. La vue de cette masse de métal leur fit perdre le peu de sang-froid qui leur restât : ils voulurent entraîner de force la jeune voyageuse, et celle-ci ne leur échappa qu'en se réfugiant au sommet de la montagne, où elle s'affaissa épuisée. Au moment où les barbares allaient l'atteindre, la montagne s'ouvrit en deux, engloutit victime et persécuteurs, et l'on ne trouve plus aujourd'hui dans ces parages que d'imperceptibles affleurements de métal.

Arrivé à ce point, Franklin, exaspéré par les longueurs de l'entreprise, voulut un instant pousser jusqu'à la mer : Akaïtcho l'en dissuada énergiquement. Il se décida à hiverner dans un endroit qu'il nomma *l'Entreprise,* et y établit une hutte en troncs d'arbres, abritée par quelques pins fort beaux pour la contrée (40 pieds anglais de haut). Il y passa neuf mois, en proie à toutes les angoisses du froid et de la faim. Du reste, les Indiens furent admirables pour les *Faces-Pâles :* tout ce qu'ils pouvaient prendre, ils l'apportaient à ces derniers, en leur disant laconiquement : « Nous sommes habitués à la faim, et vous non. »

En juin 1821, l'expédition se décida à descendre la Coppermine, et, après un voyage de 334 milles, elle atteignit l'océan Glacial. Les Indiens, peu soucieux de se trouver en relation avec leurs ennemis mortels les Esquimaux, retournèrent vers le poste de l'Entreprise; en vertu de la même antipathie, les Esquimaux s'éloignèrent au plus vite (juillet). Franklin s'embarqua sur des canots du pays et longea la côte à l'est, dans l'espoir de déboucher du côté de la baie d'Hudson ; mais, éprouvé par bien des souffrances et en craignant de plus sérieuses encore, il rebroussa chemin au cap appelé, en raison de cette circonstance, cap Turn-Again ou du Retour (22 août).

L'expédition, forte de vingt-trois personnes, avait deux jours de vivres et plus de 350 lieues à faire pour regagner le poste. A partir du 5 septembre, sa détresse fut inouïe. Pendant plusieurs jours, ces malheureux durent se nourrir d'une mousse mucilagineuse appelée dans le Canada *tripe de roche.* Une seule fois, on tua un bœuf musqué, qu'on dévora tout cru, avec une joie délirante; mais ce bonheur ne se renouvela plus. Outre la mousse, les voyageurs consommèrent le cuir de leurs souliers, les carcasses des daims dédaignées par les loups; démoralisés par la faim, ils avaient semé sur leur route tous leurs moyens de transport, canots et traîneaux, et, arrivés sur la Coppermine, ils passèrent huit jours à essayer de la franchir. Après six semaines de cette existence, la petite troupe était réduite à six personnes; et quand, arrivés au poste de l'Entreprise, les six élus crurent toucher au terme de leurs souffrances, une dernière épreuve les attendait : le poste était désert!

« Il est impossible, dit Franklin, de décrire nos sensations à cette vue. Nul ne put s'empêcher de verser des larmes, moins sur son sort que sur celui des malheureux que nous avions laissés derrière nous, et dont le salut dépendait d'un prompt secours que nous nous trouvions dans l'impossibilité de leur envoyer. »

L'énergie héroïque de ce grand homme monte aussitôt

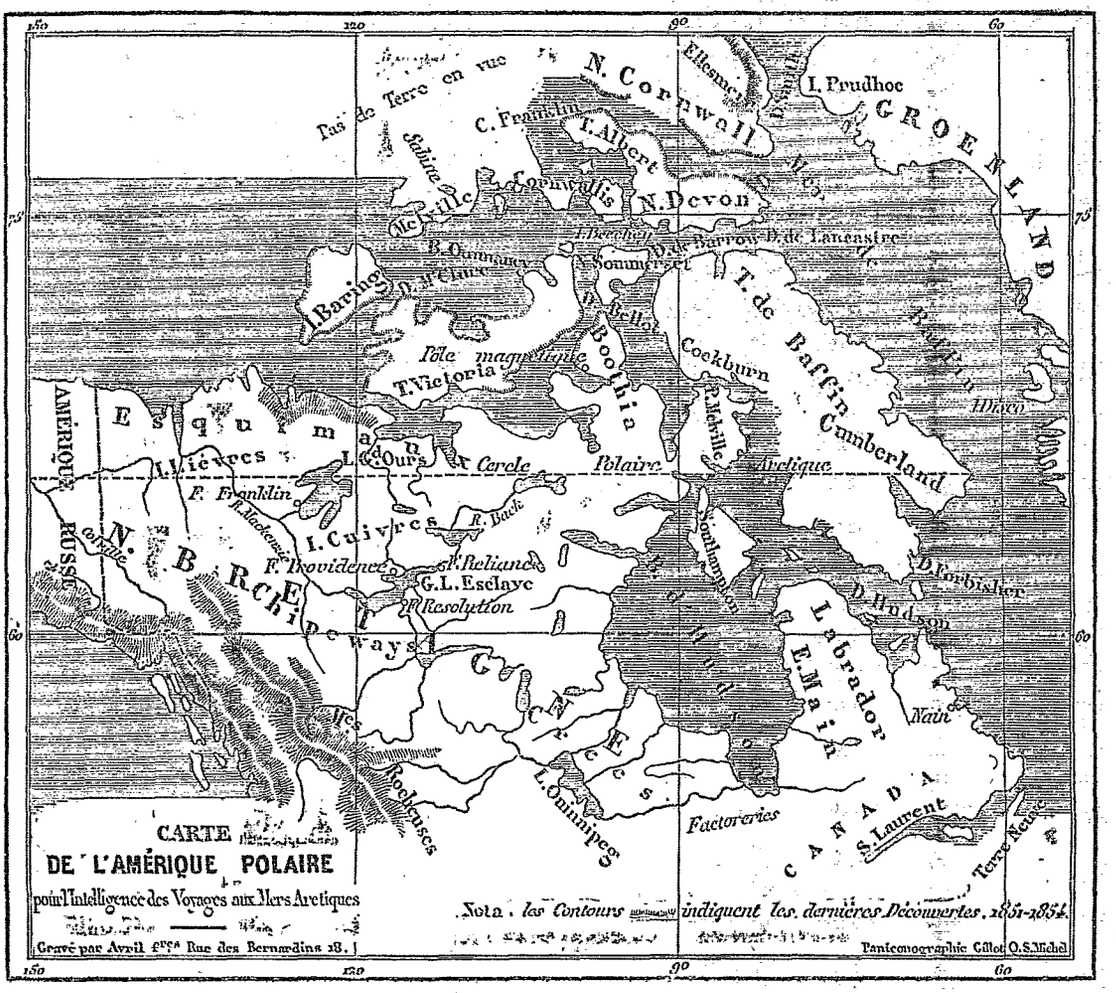
(1) Chair de bison desséchée et pulvérisée.

au niveau de cette formidable situation. Il a trouvé au poste une note de son collègue Back, qu'il a envoyé en éclaireur, et qui l'avertit qu'il s'enfonce vers le sud, dans la direction du fort Providence, dans l'espoir de trouver les Indiens. Franklin prend rapidement son parti : il laisse trois de ses hommes, épuisés, à l'Entreprise; avec les deux derniers, il se dirige vers Providence.

Le second jour du voyage, il tombe entre deux roches, et ses *raquettes* (chaussures canadiennes) se brisent. Il laisse ses deux compagnons continuer leur route, et revient au poste, où il parvient à prolonger quelques jours, en cherchant des carcasses de daims sous la neige, son existence et celle de ses derniers compagnons.

Il est rejoint, un soir, par deux de ceux qu'il a laissés en route, Richardson et Hepburn. Ces deux hommes avaient survécu seuls d'une troupe d'affamés qui s'étaient entre-dévorés; Richardson avait été obligé de casser la tête à un Canadien qui, à lui seul, avait mangé trois de ses camarades. Enfin, le 7 novembre, arrivèrent les Indiens rencontrés par Back : ce fut la date de la délivrance des rares survivants.

Ils atteignirent Providence trente-quatre jours après, et, après s'y être reposés de leurs fatigues surhumaines, ils durent prendre congé d'Akaïtcho, et lui avouer que leur détresse les mettait en ce moment dans l'impossibilité de solder ses services.



Le bon Indien ne démentit pas son caractère de générosité presque chevaleresque.

« Que voulez-vous, leur dit-il avec bonhomie : les moments sont durs, nous sommes pauvres, vous aussi; puisque vos marchandises ne sont pas arrivées, nous ne pouvons les avoir. Je n'ai aucun regret de ce que je vous ai fourni; jamais un Indien cuivré ne souffrira que les blancs aient faim sur ses terres de chasse. Voici la première fois que les Cuivrés seront les créanciers des Faces-Pâles... Je sais que vous notez sur vos livres tout ce qui vous arrive : si vous y avez porté tout ce que nous avons pu faire de mal, n'oubliez pas non plus le bien. »

Back, qui retrouva plus tard ces Indiens dans les mêmes parages, remarqua à quel point ils avaient été frappés, non-seulement de l'énergie froide de Franklin, mais encore de certaines particularités moins sérieuses, et cependant caractéristiques. « L'*ancien chef*, comme ils l'appelaient, avait un tel respect pour la vie de tout être animé, qu'il ne faisait rien pour se débarrasser des moustiques qui l'accablaient de leurs mille piqûres; et un jour qu'ils étaient plus importuns qu'à l'ordinaire, il se contenta de souffler dessus en leur disant (c'était une réminiscence d'Yorick) : « Allez-vous-» en, il y a assez de place au monde pour vous et pour moi. »

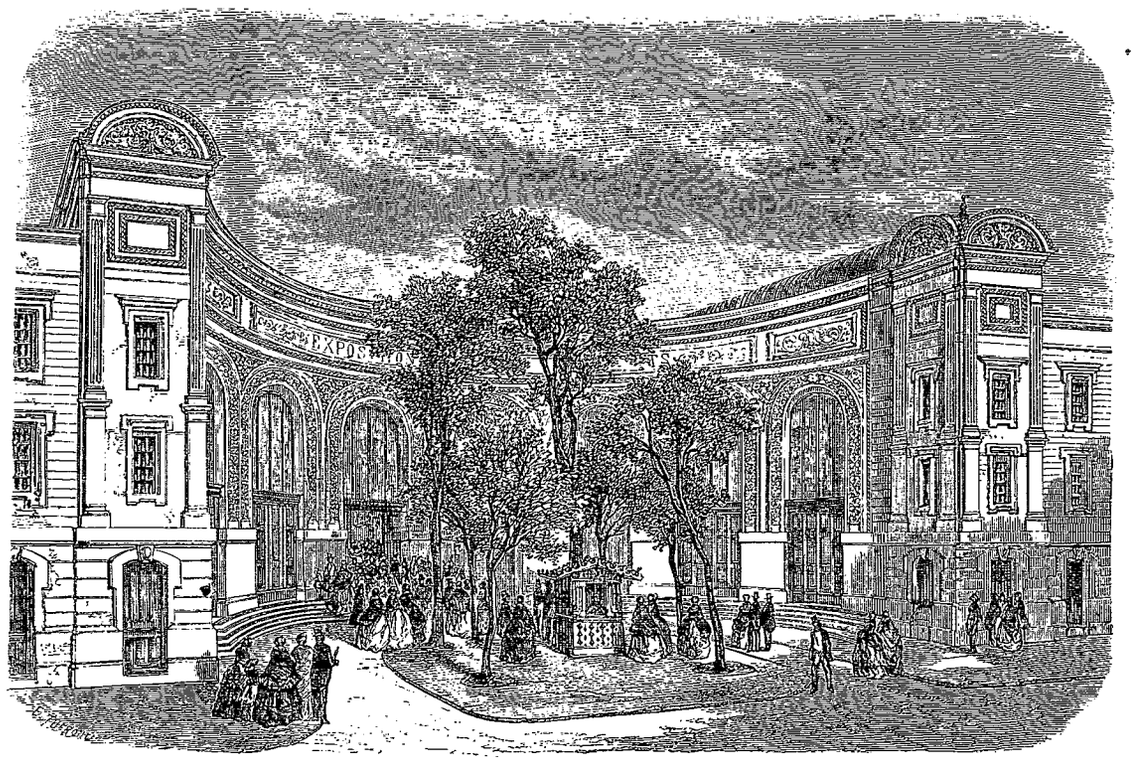
La fin à une autre livraison.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

Voy., sur l'histoire des Expositions de l'industrie, la Table des vingt premières années



Exposition universelle de 1855. — Entrée de l'Exposition des Beaux-Arts, avenue Montaigne, aux Champs-Élysées. Dessin de Thérond.

Il n'est pas encore rare de rencontrer des témoins de la première exposition de l'industrie. C'était en l'an 6. Depuis, l'idée a grandi avec une rapidité qui étonne l'imagination : on l'avait vue à l'aise dans quelques galeries de bois, sous deux ou trois tentes; il lui faut aujourd'hui des palais plus vastes que ceux des rois. Et elle ne s'arrête plus aux cités d'un seul pays, aux peuples de l'Europe; elle s'étend au monde entier : ce sont toutes les forces du genre humain qui, appelées, de l'orient à l'occident, d'un pôle à l'autre, à ces concours immenses, s'y viennent mesurer, lutter et disputer les couronnes. Nos expositions sont devenues les jeux Olympiques de l'univers. Malheureusement elles n'ont point, comme ces fêtes, le privilége de suspendre la guerre (1).

Aux bords de l'Alphée, le but était bien le même que sur les rives de la Tamise ou de la Seine : susciter entre les villes, entre les États, une rivalité pacifique, une émulation généreuse d'efforts, de succès, profitables à leur conservation, à leur grandeur et à leur gloire. Mais l'ingénieuse institution des Grecs, renaissant après vingt siècles, ne s'est pas seulement universalisée; elle s'est moralement transformée.

Ce que l'homme *exposait* à Olympie, c'était lui-même. Toutes les cités de l'Hellénie, doriennes, éoliennes, ioniennes ou achéennes, envoyaient leurs jeunes hommes les plus beaux, les plus forts et les plus adroits. Qui surpassera en beauté, en grâce et en adresse l'Éginien Cratinus? Qui dépassera Corœdus ou Ladas à la course? Qui égalera en force et en vigueur Polydamas de Scotusse ou Milon? Qui lancera plus loin et plus sûrement au but le disque ou le javelot que le Laconien Ænétus? Qui saura vaincre dans la lutte ou au pugilat Protophanes des bords du Léthé, l'Argien Creugas, le Sycionien Sostrate, ou le Thébain Mélissus? « Son courage dans le combat est pareil à l'ardeur sauvage des lions rugissants. Pour la ruse, c'est un renard qui, renversé sur le dos, arrête l'attaque d'un aigle (1). » Qui remportera enfin quatorze cents couronnes, dans tous les exercices, comme Théagènes de Tarse?

Mais la force physique de l'homme ne joue plus un grand rôle dans le monde. Tant soit peu d'esprit y est tenu en plus haute estime que les deux poings d'Hercule ou d'Anthée. Le paratonnerre, la pile de Volta, la locomotive, le télégraphe électrique, la carabine Minié, l'hélice, voilà nos athlètes, nos héros du pentathle et du pancrace.

N'oublions pas toutefois que la Grèce ne bornait point son ambition à l'emporter sur les autres peuples par les qualités corporelles. En quel temps, sous quel ciel, les hommes ont-ils été plus sensibles aux charmes et à la gloire des beaux-arts? A Olympie, les peintres aussi exposaient leurs tableaux. Jamais musée fut-il plus riche en chefs-d'œuvre que l'Altis, le bois sacré de Jupiter Olympien? Les rapsodes chantaient; les poëtes, les orateurs, les historiens, les philosophes, lisaient leurs ouvrages. De ce nombre furent Hippias, Prodicus de Céos, Anaximènes, Lysias, Dion Chrysostome. Qui ne se souvient que, jeune encore, Hérodote d'Halicarnasse avait lu aux jeux Olympiques, devant la Grèce assemblée, ses sages et harmonieux récits? Thucydide d'Athènes, âgé de quinze ans à peine, l'entendit, et, ému d'une noble émulation, se consacra dès ce jour à l'histoire qui a fait son nom immortel.

Nous ne sommes pas plus barbares que les Grecs. A

(1) L'armistice sacré, l'*ekecheiria*.

(1) Pindare.

Hyde-Park et aux Champs-Élysées, le triomphe des forces matérielles n'a point seul les applaudissements publics. L'industrie et l'agriculture ne prétendent pas à être seules honorées; elles n'occupent point tout l'espace et ne tressent point pour elles toutes les couronnes. La première exposition universelle avait déjà donné l'hospitalité aux beaux-arts, avec quelque parcimonie, il est vrai, et simplement, ce semble, comme à des visiteurs aimables dont la société amuse et récrée. Paris, sous ce rapport, est en progrès sur Londres : la peinture et la sculpture ont chez nous leur place à part; on leur a ouvert, sous les ombrages, à quelques pas du fleuve, un palais digne d'elles, où, sans être distrait par mille objets divers, on peut comparer, admirer un beau choix d'œuvres contemporaines venues de toutes les grandes écoles de l'Europe. C'est un spectacle nouveau, inespéré, qui ouvre des perspectives inattendues, détruit de stériles préjugés, réduit à une juste fierté l'orgueil de chaque nation, et ne saurait manquer d'exercer une haute et heureuse influence sur le génie des peintres et des sculpteurs en même temps que sur le goût du public. Qui donc affirmait que les artistes d'Athènes avaient seuls le secret de représenter les dieux, de ranimer la piété vacillante au fond des âmes, d'éterniser le souvenir des événements fameux, de conserver à la postérité les traits des grands hommes, d'initier ou d'interpréter les scènes sublimes ou séduisantes de la nature? Si Athènes a Polygnote, Praxitèle, Phidias et Apelles, Paros a Scopas; Éleuthère, Miron; Sycione, Cléœtas et Lysippe; Cythère, Hermogène; Thèbes, Aristomène; Corinthe, Ardicès, Cléanthe et Diyllus; Lacédémone, Syadra et Dontos; Argos, Chrysothémis et Eutélidas; Égine, Glaucias et Simon.

Les beaux-arts révèlent les caractères différents des peuples. Pour la première fois, les voici tous en présence. La pensive Germanie s'avance lentement en jetant un long regard de regret vers les siècles éteints; elle s'incline avec respect sur la trace des anciens maîtres, ou, s'inspirant de la méditation des sages plus que des passions qui agitent le monde, elle s'étudie à traduire de profondes idées dans un noble style, sans grand souci de la magie des couleurs qui charme et remue l'âme en faisant illusion aux sens. L'Angleterre, étrange pays où l'ardeur et le tumulte des intérêts matériels n'ont étouffé ni la poésie ni l'éloquence, terre féconde en génies divers, patrie de Spenser, de Shakspeare, le plus grand des poëtes depuis l'antiquité; de Milton, de Cowper, de Byron : l'Angleterre attend encore qu'il sorte de ses berceaux quelque émule de Raphaël, de Lesueur ou de Poussin; mais dans ses tableaux, de même que dans sa littérature, elle excelle à représenter les joies et les douleurs secrètes du saint asile de la famille, les épisodes touchants ou comiques des mœurs privées, les scènes gracieuses ou mélancoliques de sa nature, ses beaux arbres, ses verts gazons, ses froids ruisseaux, son ciel où les rayons d'or percent moins rarement qu'on ne pense les brumes des cités et les blanches flottes des airs. La Belgique, la Hollande, n'ont perdu ni le goût, ni la patience des maîtres qui ont fait leur ancienne gloire. La Suisse ne se laisse pas décourager par le défi triomphant que les Alpes jettent à ses artistes. L'Italie et l'Espagne semblent attendre que leur inspiration puisse soulever les graves problèmes qui pèsent sur leur destinée. La France, qui a l'esprit de se créer un paradoxe consolateur pour chacune des phases nouvelles où elle se jette à l'aventure, se réjouit de n'avoir de nos jours aucun caractère, aucune école, aucun maître, aucun élève; elle est fière d'être libre en peinture, variée, téméraire, chercheuse, inquiète, toujours ingénieuse. Ces contrastes, ces diversités dans la manière d'exprimer à l'aide du pinceau le visible et l'invisible, sont lisiblement écrits sur les murs du palais Montaigne, moins cependant qu'on ne l'avait espéré, beaucoup d'artistes éminents des pays étrangers et de France même s'étant abstenus d'y paraître. Quoi qu'il en soit, l'exposition des beaux-arts est pleine de belles œuvres qu'il faut se hâter d'étudier avant que, se dissipant comme les visions d'un songe, elles ne revolent aux mille collections qui nous les ont prêtées.

Les expositions futures n'auront-elles point de palais pour les autres arts? Vienne ou Florence n'élèveront-elles pas un odéon aux compositeurs et à leurs plus célèbres interprètes? un concours d'harmonie ne messiérait point à ces belles fêtes. Mais quel peuple serait le juge de la poésie et de l'éloquence dans l'univers? La profonde diversité des langues semble menacer de rester un obstacle aux derniers progrès de la civilisation lorsque toutes les autres barrières auront disparu. Les dialectes qui se divisent aujourd'hui le monde viendront-ils jamais se grouper autour d'une mère commune? Ah! si l'on pouvait s'entendre! Sera-ce éternellement le privilége du petit nombre de converser librement avec les génies de tous les âges et de tous les pays? Quelle noble et vive impulsion ne donnerait pas à l'activité intellectuelle des peuples, à leur moralité, la communication directe, lucide, instantanée des inspirations et des enseignements des grands écrivains prosateurs ou poëtes! Combien n'a-t-il pas fallu d'années, de siècles, à quelques-unes des œuvres modernes les plus sublimes pour traverser seulement un bras de mer, une chaîne de montagnes, un fleuve! Encore est-il vrai que le génie, vu à travers un traducteur, n'est qu'un astre dépouillé de ses rayons; s'il peut encore répandre quelque lumière, c'est sans chaleur et sans éclat.

Mais ne nous égarons point dans nos désirs : une langue universelle n'est jusqu'à ce jour qu'un beau rêve; notre génération a eu sa large part d'émerveillements; toute plainte serait ingrate; laissons le temps préparer, derrière les voiles étendus devant nous, d'autres surprises à l'avenir.

La suite à une autre livraison.

UN AMI DES CHAMPS.

Sitôt que les souffles d'avril à leur tiède réveil faisaient onduler l'herbe tendre de la prairie, on voyait l'ami des champs accourir, afin d'embaumer sa vie du parfum des fleurs; il semblait renaître comme elles après les hivers révolus, et pourtant les printemps radieux ne le voient plus sourire à leur retour et se promener à pas lents dans les sinueux sentiers de la pelouse reverdie.

Il allait s'asseoir sur la colline, admirant le soleil à son lever ou à son couchant; il contemplait dans le lointain ses rayons d'or, entremêlés d'ombre glissant au sein des vallons rafraîchis; souvent la nuit le surprenait dans ses riantes ou mélancoliques rêveries; aujourd'hui on ne l'aperçoit point sous l'arbre qui s'élève au sommet du coteau.

Soulageant l'obscure misère que Dieu plaçait sur son chemin, il ouvrait aux infortunés son cœur et sa bourse; assis au chevet du grabat des pauvres indigents, il avait des paroles consolantes pour leurs douleurs et de généreux secours pour leurs besoins. Mais voilà que l'ami des champs ne sème plus l'aumône et l'espérance chez les humbles habitants des chaumières.

Immobile et pensif, il regardait longtemps la première pâquerette éclose, qui semblait ouvrir son œil éveillé comme pour s'assurer du retour de la belle saison; il épiait le vol de la première hirondelle fendant l'azur des cieux en égrenant sur les champs, du haut des airs, les notes sémillantes de son joyeux caquetage; il écoutait ému les accents purs et flûtés du rossignol qu'il cherchait à découvrir sous l'arcade de feuillage d'où s'échappait sa voix mélodieuse; mais pâ-

querette, hirondelle et rossignol, n'attirent plus l'attention de l'ami des champs.

Alors qu'il adressait sa prière à l'auteur de la magnifique nature renaissante autour de lui, son pieux murmure emporté sur l'aile de la brise matinale arrivait souvent à l'oreille du laboureur. Hélas! cet hommage parti d'un cœur ému, nul ne l'entend aujourd'hui.

Ah! si l'œil le cherche en vain dans la prairie accoutumée où il venait s'enivrer des fraîches senteurs du printemps; si l'on ne le voit plus à l'ombre de l'arbre aimé sous lequel il méditait au sommet du coteau; s'il manque au chevet des malades et aux besoins de leur indigence; si sa prière n'est plus entendue s'élevant au milieu des fleurs, mêlée à leurs parfums : ah! n'en doutez pas alors, l'ami des champs n'est plus (1)!

Un jeune cygne élevé loin de l'eau n'aurait pas l'idée distincte de l'eau, mais il languirait; tour à tour agité, inquiet ou livré à l'abattement, sa tristesse, sa maigreur, la teinte jaune de son plumage, indiqueraient assez que sa destination n'est pas remplie. A l'aspect d'une mare infecte, il pourrait s'y précipiter, et ce noble oiseau, nageant dans la vase, ne paraîtrait qu'un être vil, rebut et honte de la création. Mais donnez-lui la source vive, que l'onde pure du grand fleuve vienne à restaurer sa vigueur, et vous verrez ce qu'est le cygne. En peu de jours, sa blancheur éclatante, la grâce, la majesté, la rapidité de ses mouvements, vous montreront quelle était sa nature, quel élément avait manqué à son développement.

Telle est notre âme.

Mme Necker de Saussure.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PRÉDITE EN L'ANNÉE 1414.

Pierre d'Ailly (Petrus de Alliaco), né en 1330, surnommé « l'Aigle de la France » et « le Marteau des hérétiques, » chancelier de l'université de Paris, aumônier de Charles VI, évêque de Cambrai, cardinal, légat du pape, a composé plusieurs traités d'astronomie ou plutôt d'astrologie, où il se propose d'établir la concordance de l'astronomie et de l'histoire. L'un de ces traités a pour épigraphe : « Comme, d'après les philosophes, deux vérités ne peuvent jamais se contredire, les vérités astronomiques doivent être toujours d'accord avec la théologie. » On sait que c'était aussi l'opinion de Newton.

Conformément au livre d'Albumazar sur *les Grandes conjonctions* (2), le cardinal d'Ailly reconnaît, avec tous les astronomes de son temps, l'influence redoutable des grandes révolutions de la planète Saturne : non-seulement ses conjonctions avec Jupiter produisent un refroidissement extrême, mais elles sont fatales aux individus aussi bien qu'aux empires.

Or, en l'année 1414, le cardinal d'Ailly déclare que la huitième de ces grandes conjonctions aura lieu l'an du monde 7040, et qu'après elle, dans l'année 1789 de notre ère, une des grandes périodes de Saturne sera accomplie. « Dès lors, si le monde existe encore en ce temps-là (ce que Dieu seul peut savoir), il y aura de nombreux, de grands, d'extraordinaires changements et troubles dans le monde, principalement en ce qui a rapport aux institutions *(leges)*. » (Opp., p. 118 b.) Le cardinal ajoute qu'il ne peut pas préciser combien de temps le monde pourra survivre à cette épouvantable année 1789; il croit cependant qu'à la suite l'Antechrist et son abominable gouvernement ne tarderont pas à paraître. « C'est, dit-il, sinon une certitude, du moins une conjecture très-vraisemblable d'après toutes les indications astronomiques. »

Cette prédiction singulière n'est point de celles que l'ambiguïté ou le vague de leurs expressions permettent d'interpréter de différentes manières. Tout lecteur peut la vérifier dans le texte de Pierre d'Ailly, imprimé à Louvain (en 1490, suivant Launoy) avec les œuvres de Gerson. (*Tractatus de concordiâ astronomicæ veritatis cum narratione historica*, Opp., p. 117 b. et suiv.)

(1) J. Petit-Senn.

(2) *De magnis conjunctionibus*. Imprimé seulement en 1515, à Venise.

FOUILLES RÉCENTES DE LA VOIE APPIENNE.

Si la voie Appienne méritait encore au cinquième siècle le nom de Reine des Voies *(Regina viarum)*, et justifiait l'admiration de Procope, elle est bien déchue depuis cette époque; elle n'offre plus ce pavé de pierres polies, parfaitement unies entre elles, qui avaient résisté au laps des temps, au choc des roues, au pas des chevaux. La spéculation, plus funeste que le torrent des siècles, n'a pas plus respecté la route que les monuments innombrables qui l'entouraient. Les entrepreneurs n'ont vu que des matériaux dans ces nobles vestiges de l'ancienne Rome. Les amateurs d'antiquités, non moins avides et presque aussi funestes, ont recueilli, pour les disperser bientôt, ou pour les négliger et les perdre, une foule d'objets regrettables. Quelques rares colonnes milliaires sauvées des dévastations du moyen âge, des inscriptions qui servaient à marquer quelques particularités des lieux où elles se trouvaient, furent aussi enlevées, sans qu'on prît soin de noter les lieux où elles avaient été recueillies. La conservation en fut si négligée, même dans les grandes collections faites pendant le siècle passé pour avancer l'étude de l'antiquité, qu'on les y cherche aujourd'hui inutilement.

On montre maintenant plus de sagesse et de prévoyance. Le grand ouvrage auquel nous empruntons les deux gravures mises sous les yeux de nos lecteurs en est la preuve manifeste (1).

On avait abandonné, nous dit le savant auteur, la partie de la voie Appienne qui s'étend du tombeau de Cecilia à Bovilla, et cet état de choses était le sujet de regrets universels. Non-seulement on réclamait la restitution à l'usage public d'une route plus courte et plus commode que la moderne, qui part de la porte Saint-Jean, mais encore on espérait que cette restauration ferait découvrir les restes des anciens monuments existant le long de cette voie.

Ces vœux se manifestèrent surtout à l'époque où Pie IV rétablit la partie de la voie Appienne qui traverse les marais Pontins, dans la quatorzième année de son pontificat. L'entreprise fut de nouveau vivement recommandée après le retour du saint-père dans ses États; puis, en 1817, lorsque Ferdinand, roi des Deux-Siciles, eut fait connaître ses desseins de visiter Rome, on se proposait d'ouvrir cette route pour solenniser son entrée dans la vieille capitale. On eut la même pensée en l'honneur de l'empereur François Ier à son retour de Naples. Le duc Giovanne Forlonia, acquéreur de nombreux terrains le long de cette voie, loin de s'opposer à la restauration projetée, avait généreusement offert de fortes sommes pour l'encourager.

Cependant tout se bornait encore à des vœux et à des

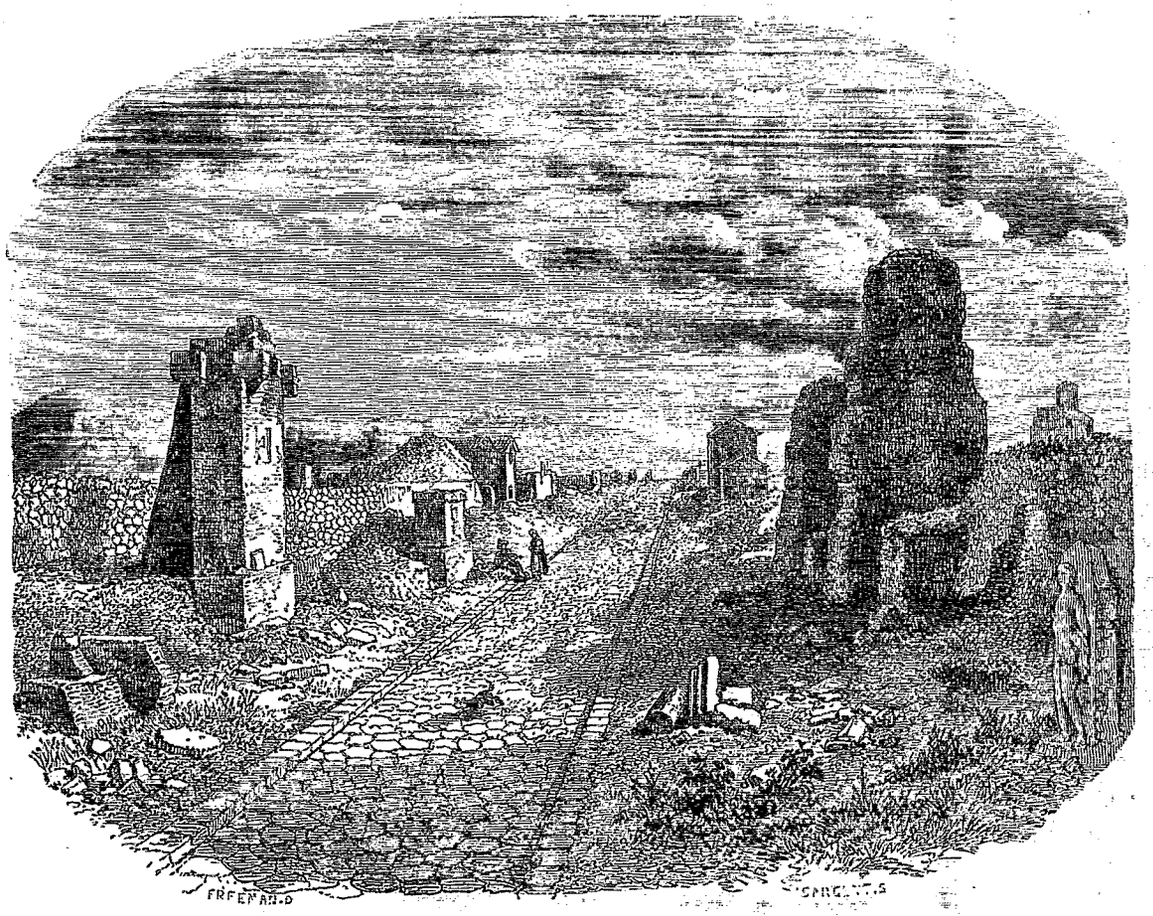
(1) « La Prima parte della via Appia, dalla porta Capena a Boville, » descritta e dimostrata con i monumenti superstiti dal commendatore » L. Canina. » (Première partie de la voie Appienne, de la porte Capène à Boville, décrite et expliquée par le commandeur L. Canina.)

projets, et, dans l'intervalle, des entrepreneurs de ponts et chaussées continuèrent à détruire impitoyablement les restes de la voie antique, pour profiter des masses de pierres et d'autres matériaux que leur procurait la démolition des anciens monuments. Au commencement de l'année 1850, nouvelle calamité : des fouilles, entreprises par la spéculation particulière le long de la voie Appienne, amenèrent les plus déplorables déprédations ; l'objet que se proposaient les explorateurs ne pouvait qu'alarmer les véritables amis de l'antiquité sur les résultats de ces recherches. L'autorité fut avertie ; elle ordonna quelques inspections, qui firent sentir la nécessité de mettre un terme à ces travaux partiels et mal dirigés, et d'entreprendre des fouilles régulières pour le compte du gouvernement.

Il fit premièrement restituer au domaine public le sol même de la voie, et, de chaque côté, une largeur de cent palmes, afin que les monuments voisins de la route redevinssent aussi la propriété de l'État. Dans la plus grande partie du parcours on dut construire de part et d'autre des murs protecteurs, ou élever des barrières en bois pour séparer le terrain public des propriétés adjacentes.

Alors, au mois de décembre 1850, on put se mettre à l'œuvre d'une façon plus régulière, et poursuivre les travaux durant toute l'année suivante, entre le quatrième et le cinquième mille. Dans le cours de 1852, les découvertes et le rétablissement du chemin furent portés jusqu'au neuvième mille. Au printemps de 1853, ils s'étendaient jusqu'au onzième, et l'on atteignait le point où la voie moderne rejoint l'ancienne et en suit la direction.

Le 13 mai 1853, Pie IX visita les travaux, en reconnut l'importance et en exprima sa pleine satisfaction. Une médaille fut frappée, avec cette inscription : VIA APPIA RESTITUTA A TEMPLO S. SEBASTIANI AD BOVILLAS.



Une vue de la voie Appienne, d'après les fouilles commencées en 1850. — Dessin de Freeman, d'après L. Canina.

Le savant Canina fut chargé de la direction des travaux, et, pour conserver le souvenir des découvertes faites dans ces fouilles, il en publia la description.

Œuvre difficile, d'abord à cause de la multiplicité des monuments élevés le long de cette voie célèbre dès son premier établissement jusqu'à la chute de l'empire romain ; ensuite à cause des ravages de l'époque barbare et du pillage des entrepreneurs. Même dans les temps les plus rapprochés de nous, les destructions avaient continué, quoiqu'on sentît dès lors la nécessité de conserver ces monuments aux arts et à l'histoire.

Cependant l'œuvre de la restauration ne peut être envisagée comme complète après les travaux qu'on a exécutés jusqu'à ce jour, parce qu'il faut considérer premièrement que le sol mis à découvert appartient en majeure partie aux rehaussements exécutés après la chute de l'empire ; travaux où l'on employa, par économie, des masses diverses de pierres qu'on entassa sur le sol antique. On ne peut cependant rétablir ce niveau primitif sans enlever toute cette surcharge, et sans détruire en même temps un grand nombre de monuments fondés sur le sol exhaussé.

Il faudra de plus faire des recherches attentives des deux côtés de la voie, au-dessous de son niveau, pour découvrir tout ce qui peut s'y trouver enseveli, et ces travaux promettent les plus beaux résultats, parce que les fouilles des chercheurs d'antiquités ne furent presque jamais poussées à cette profondeur.

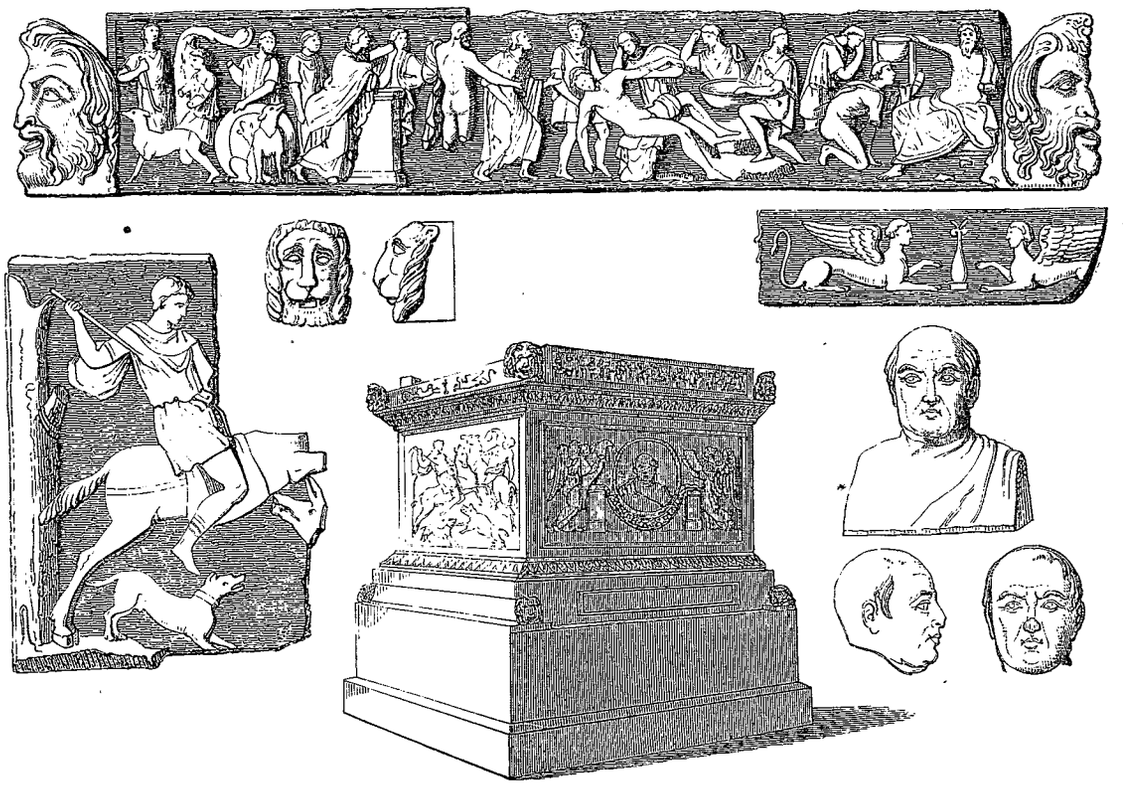
Il faudrait encore porter plus près de la ville la restitution de la voie antique, depuis le quatrième mille où furent commencés les travaux exécutés maintenant ; il faudrait les prolonger au moins jusqu'au tombeau de Cecilia Metella,

c'est-à-dire jusque vers le troisième mille. Dans cette partie de la voie, on pourrait espérer de découvrir des monuments importants, parce que les côtés du chemin, ayant été occupés par les murs d'enceinte, n'ont pas été exposés aux visites des explorateurs d'antiquités.

Enfin il reste encore à désirer qu'on restaure les monuments découverts, ou du moins qu'on recueille et qu'on mette à l'abri des causes de destruction les restes des décorations de ces monuments, comme on l'a déjà fait pour une douzaine, en suivant l'exemple honorable donné par Canova. Mais il reste une infinité de travaux semblables à faire, et même sur des monuments de la plus grande importance, comme, par exemple, sur celui qu'on appelle vulgairement le *Casal Rotondo*.

Notre auteur ne considère par conséquent sa belle publication que comme un premier travail, qui pourra être plus tard complété. Cependant il l'a enrichi de cinquante gravures, nécessaires à l'explication du texte. Il présente les monuments d'abord dans leur état de ruine, puis il les offre restaurés dans leur forme entière et avec toute leur décoration, autant qu'il a pu la déduire des restes retrouvés.

Dans sa planche dix-neuvième Canina présente, soigneusement réuni, tout ce qui a semblé nécessaire pour expliquer le monument supposé de Sénèque, l'important bas-relief qui servait de décoration à la partie supérieure du grand sarcophage, avec les deux masques aux deux extrémités ; le fragment du bas-relief qui devait orner l'un des côtés du sarcophage; quelques restes des supports qui devaient être placés au-dessous, avec une partie des ornements latéraux, et qui étaient décorés de sphinx sculptés en bas-relief; une tête qui fut trouvée parmi les débris du monument, et qui peut servir de confrontation avec la tête de Sénèque, qu'on trouva unie, en un hermès à deux faces, avec la tête de Socrate, dans l'ancienne villa Mattei. On remarque, il est vrai, quelques traits de ressemblance entre les deux têtes, mais cela ne suffit pas pour qu'on puisse affirmer que le tombeau fût celui de Sénèque. Nous donnons, d'après Canina, un essai de restauration du monument, avec les détails qui le décoraient. Sur la face antérieure devait être placée la tête de Sénèque, et sur l'un des côtés on voit le bas-relief représentant la mort du fils de Crésus, tué par Adraste, qui lui porte le coup destiné à un sanglier.



Le Tombeau de Sénèque, sur la voie Appienne — Dessin de Freeman, d'après L. Canina.

CAUSERIE GÉOGRAPHIQUE.

Suite. — Voy. p. 21, 38.

Nous avons dit quel procédé nous semblait le plus simple pour arriver à se former une bonne collection cartographique. Aux personnes qui voudraient s'éviter ces recherches et ces lenteurs, nous dirons : « Ne prenez jamais *de confiance* un atlas géographique, si bien annoncé qu'il soit. » Nous avons vu paraître, sous le nom de savants honorables, de fort tristes choses auxquelles ils n'avaient certes pas mis la main : il y a là des secrets de réclame que nous n'avons que faire d'approfondir. En second lieu, méfiez-vous parfois des atlas illustrés : ils coûtent cher et le fond n'y est pas racheté par la forme.

En général, faites vous-même votre choix : le plus simple amateur est capable de juger, par la conscience de l'exécution, de la valeur intrinsèque de l'œuvre. Ce principe peut tromper pour une carte isolée, souvent très-exactement donnée par un voyageur qui cependant aura reculé devant des frais de gravure considérables, mais il est vrai pour des collections. Nul ne nous semble, en matière semblable, absolument incompétent. Il y a toujours telle portion du globe que vous connaissez plus particulièrement, soit que vous l'ayez parcourue, habitée, ou que vous y ayez des relations étroites. Si vous voulez apprécier la valeur d'un atlas, cherchez-y d'abord la contrée que vous connaissez, et, si l'examen vous satisfait, prenez-le

sans crainte : il n'y a guère de chances pour que vous choisissiez à faux.

La partie la plus attrayante de la géographie, c'est la partie physique, c'est-à-dire l'ensemble de tous les faits physiques, météorologiques, topographiques, géologiques, zoologiques, etc., que peut offrir l'étude du globe terrestre. Moins amusante, mais plus pratiquement utile, est la géographie *politique* ou *sociale*, qui nous apprend de quelle manière les races et les sociétés humaines se sont réparties sur cette même surface; science nécessairement très-mobile et contrastant par cette variabilité avec son aînée aux lois immuables. Il s'ensuit qu'un excellent précis de géographie (comme ceux de Malte-Brun et de Balbi chez nous) sera toujours précieux à consulter pour ses prolégomènes physiques, et demandera, pour tout le reste, à être refondu à peu près tous les vingt ans. Ce qui est vrai pour un livre, l'est autant pour un atlas.

Appuyons ceci de quelques exemples.

L'Europe a peu changé depuis 1815 en somme, mais en détail les modifications sont innombrables. Deux royaumes (la Grèce et la Belgique) se sont fondés; un État constitutionnel, existant de nom (le royaume de Pologne), a disparu en 1831 ; la république de Cracovie a été annexée à l'Autriche en 1846; quatre ou cinq États microscopiques, mais souverains, ont également disparu en Allemagne et sur les frontières du Piémont; la Russie a conquis le Delta du Danube sous le titre de *territoire neutre*, en 1829; l'Espagne a pris au Portugal le district d'Olivença; elle a substitué à ses anciennes divisions décentralisatives un système de *capitaineries* analogue à nos départements; en Suisse, un nouveau canton s'est créé (Bâle-Campagne). Quelles sont les cartes qui reproduisent fidèlement toutes ces modifications territoriales?

C'est bien pis pour les autres parties du monde où le géographe n'a pas d'*Almanach de Gotha* à prendre pour fil régulateur. Toute l'ingénieuse patience d'Adrien Balbi s'y est heurtée sans solution entière.

Il semble au premier abord que rien ne soit plus facile que de donner les limites ou du moins la situation de tous les États indépendants et régulièrement constitués qui se partagent le globe. Quand nous disons les États *réguliers*, nous excluons par cela même les peuples *nomades* dont l'Asie et l'Afrique sont pleines, et les petits *royaumes* qui pullulent sur toute la surface du monde barbare, depuis le roi des Bollabollas (Orégon), qui mange ses sujets quand la faim le prend, jusqu'à la reine de Ouâlo (Sénégal), affreuse négresse dont le sceptre est une bouteille de tafia. Ne parlons donc que des États sérieusement organisés et reconnus par le droit international.

La première difficulté est celle-ci : « A quel signe reconnaît-on que tel territoire appartient à tel empire ou à tel État? » A l'autorité que le souverain y exerce? Mais cette autorité n'est réelle que dans les pays civilisés, et encore !

La Turquie, par exemple, est un État dont la civilisation n'est pas contestable aujourd'hui, à supposer qu'elle l'ait été. On a fait sur les Turcs un mot spirituel et peu juste, comme la plupart des mots spirituels; on a dit que « les Turcs sont *campés* en Europe. » Il serait plus vrai de dire que tout le monde est campé chez eux, sans préjudice des hostilités dont ils sont l'objet de la part de leurs belliqueux locataires. Tout le monde sait les vers de Victor Hugo :

> Le Klephte a pour tous biens l'air du ciel, l'eau des puits,
> Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
> La liberté sur la montagne.

En Turquie, il y a quelques millions de gens qui sont klephtes sur ce point, dans la montagne comme dans la plaine. Sans parler de la Servie et des Principautés, *protégées* par la Russie, on connaît le Monténégro, petite république théocratique de bandits illyriens où jamais fonctionnaire turc ne mit le pied; les Guègues et les Mirdites de la haute Albanie, et les *villes alliées*, Grahovo et autres qui s'appuient sur les Monténégrins; en Asie, les Arméniens de Cilicie, en réalité indépendants; les Lazes, voisins fâcheux de Trébizonde; les Kurdes, toujours insoumis malgré la rude leçon que leur a donnée, il y a peu d'années, le fameux Omer-Pacha; les Turcomans, les peuplades à demi indépendantes du Liban (Ansariens, Druses, Maronites, Motoualis); les innombrables tribus arabes qui couvrent la Palestine, le désert, la Mésopotamie jusqu'à la mer, et qui pillent Damas ou Alep de temps à autre. Quant à l'Afrique, il serait difficile de préciser l'étendue réelle des possessions du sultan, sauf le beilik de Tripoli avec le Fezzan et la Cyrénaïque. Peut-on, malgré toutes ces réserves, assigner à l'empire osmanli tous ces vastes territoires? Et l'Égypte, et le beilik de Tunis, jusqu'à quel point peut-on en faire des provinces turques ou des États indépendants?

Autres exemples. — Nous voyons beaucoup de cartes porter comme un État distinct la petite principauté fondée, en 1810, par un chef marocain, Sidi-Hescham, à Talent, près l'Oued-Noun. Nous doutons que cet État existe toujours; en tout cas, pour être conséquent, il faudrait assigner le même rang à presque tous les districts berbères du Maroc qui payent l'impôt en coups de fusil, précisément ce que faisaient avant la conquête française les tribus de l'est du Rummel. Quand le bey de Constantine était en tournée annuelle pour le recouvrement de l'*achous*, une tribu, dont nous oublions le nom, lui jetait un chien par-dessus le mur de son *kasr*, avec l'inscription fort énergique : « Pour ton dîner. »

En revanche, des géographes, qui n'oublient ni Sidi-Hescham, ni les Mosquitos et leur fabuleux royaume, omettent fort bien la première puissance maritime de l'Asie indigène, un État dont les côtes sont plus que doubles de celles de l'Espagne et du Portugal réunis; je parle de l'imanat de Maskate, en Arabie. L'iman possède la moitié à peu près du golfe Persique, un vaste littoral en Arabie et en Perse; les îles de Bahrein, d'Ormuz, avec leurs belles pêcheries de perles; tout le littoral africain depuis le cap Ras-el-Hâd (que tous les géographes appellent *Razalgate)* jusqu'au Delgado, c'est-à-dire tout ce chapelet de ports célèbres que les Portugais ont rendus si importants au temps qu'ils dominaient en Afrique, Mélinde, Brava, Magadoxo, Mombaze, Zanzibar, Pemba, Quiloa. La puissance de l'iman a alarmé l'Angleterre, qui lui a enlevé Socotora et a impérieusement limité le chiffre et l'armement de ses navires de guerre; elle a inquiété la Perse, qui, cette année même (printemps de 1855), a fait assiéger Buschir par une nombreuse armée. Le fils de l'iman, enfermé dans la ville avec une petite garnison, a livré aux troupes du schah une bataille furieuse où il a perdu mille hommes, tout en en tuant quatre fois autant à l'ennemi; et il est probable, pour qui sait ce que vaut un Persan et ce qu'est un Arabe d'Arabie, que la place n'est pas sérieusement menacée.

Ce n'est pas la seule distraction de nos cartographes. Il s'est formé, dans l'intérieur de l'Afrique, une puissance à demi civilisée, comparée aux peuples noirs qui l'avoisinent : ce sont les Peulhs (Fellatahs, Fellans, Foulahs, Pouls, etc.). Les Peulhs ne sont pas une race noire; ils s'intitulent fièrement *les blancs de l'Afrique ;* il est à peu près prouvé qu'ils tiennent de très-près aux races cuivrées de la Malaisie par le type physiologique comme par le langage. Leurs institutions, qui sont purement féodales, les rapprochent encore de la race blanche : musulmans zélés, ils continuent contre les *infidèles* (les noirs livrés au fétichisme) la guerre sainte comme il y a douze cents ans.

Ils ont ainsi conquis, outre la haute Sénégambie dont ils sont la population dominante, les empires de Haoussa, Adamaoua, etc., jusque vers l'équateur; Timbo, Sackatou, Yola, Kano, sont à eux. L'avant-garde de leurs tribus occupe les montagnes du Dâr-Four, et cependant, quelles sont les cartes générales d'Afrique où l'on trouve trace de cette immense domination?

A côté de ces omissions, il y a d'autres erreurs aussi peu concevables. Les plus originales sont les mystifications dont la science n'est guère plus exempte que le reste, et la géographie en première ligne. Bien que cette science s'appuie sur des observations soumises à un contrôle sévère de la part d'un public spécial, cependant la difficulté de contrôler des récits de voyages dans des contrées peu abordables tente parfois de prétendus explorateurs. C'est ainsi que le monde savant, qui avait discuté avec tant de défiance le voyage du malheureux Caillié, a donné tête baissée dans la singulière et audacieuse mystification de Douville, il n'y a pas plus de vingt ans.

Douville avait voyagé en touriste, et, plus tard, en commerçant dans les colonies portugaises; il savait que le nom de Congo éveillait dans l'esprit du public l'idée vague de tout un monde mystérieux, sinistre et dramatique, caché derrière le plateau de San-Salvador ou d'Oando; des empires immenses, des hordes belliqueuses et innombrables: des Sémiramis comme cette reine des Jagas, si redoutée des Portugais; il voulut tirer parti de cette curiosité. En conséquence, il vint frapper à la porte de la Société de géographie avec un *Voyage* qui semblait destiné à faire pâlir celui de Jacquemont, texte, carte, illustrations. Il racontait qu'il avait parcouru l'intérieur avec une escorte de trois cents noirs à ses frais; il décrivait minutieusement la contrée, jusqu'aux frontières du Bamba et du Cassange; il faisait disparaître de la carte un blanc de plusieurs milliers de lieues carrées. La Société, éblouie de ce résultat, lui décerna sa grande médaille; l'erreur ne fut reconnue que plus tard, et l'approbation officielle a eu ce fâcheux résultat de faire faire fausse route à une foule de géographes depuis Zimmermann et Balbi jusqu'à presque tous les auteurs de cartes d'Afrique depuis 1832.

En fait de cartes générales et même particulières, la date est chose très-précieuse; elle classe immédiatement l'œuvre quand il s'agit de géographie politique. Ainsi: — Une carte d'Asie, des États-Unis, de l'Hindoustan, de l'Australie, du Maroc, du Mexique, ayant *dix* ans de date, des chemins de fer français ou allemands, de l'Amérique du Nord, de l'Afrique, du Sénégal, de l'Asie Mineure, de la terre sainte, remontant à *cinq* ans, sont aujourd'hui, d'une façon absolue, de *vieilles* cartes. Cela ne veut pas dire qu'elles soient mauvaises; il y a telles cartes *(Australie,* de Wyld; *Afrique*, de Kiépert; *Sénégal*, de Jomard; *Hindoustan,* de Walker; *Asie,* de Ritter, Zimmermann et autres) qui seront toujours des œuvres de la plus haute valeur. Nous voulons seulement dire que, par suite de changements politiques ou de voyages récents, on s'expose, en les consultant, à des erreurs souvent considérables.

Il est vrai que, par contre, la date est parfois un leurre. Nous disons avec regret que, sous ce rapport, nulle part nous n'avons vu exploiter aussi hardiment qu'en France la confiance du public. La crise actuelle a fait déterrer, nous ne savons où, de vieux cuivres qu'on a vite rajeunis et mis à l'œuvre; tout le monde a pu voir une *Carte du théâtre de la guerre,* qui semble dater de Louis XIII, où la Turquie est divisée en *Bithynie,* en *Phrygie,* en *Dardanie,* etc.; le reste à l'avenant. Les contours sont dessinés avec la précision d'un hanneton qu'on aurait roulé dans une écritoire et laissé vaguer sur le papier. Mais l'éditeur a fait changer quelques limites, dessiné deux bateaux à vapeur sur la mer Noire, et les pavillons des puissances belligérantes dans un coin. Le tour est fait.

Il se peut qu'on ait voulu par là donner des cartes au rabais; mais il n'en est pas moins vrai qu'un pareil barbouillage, ne fût-il vendu que deux sous, coûte encore trop cher, et qu'on n'a pas le droit de donner, même au plus économe et au plus pauvre, de pareils « portraits de la terre, » comme disaient nos pères dans leurs naïves métaphores.

LES COLONNES D'HERCULE.

Les colonnes d'Hercule avaient été appelées plus anciennement colonnes de Saturne et colonnes de Briarée.

Strabon, en parlant de la fondation de Gadès par les Tyriens, fait une dissertation sur ce que l'on doit comprendre sous cette dénomination de colonnes. Il se demande si ce sont des monuments réels élevés par la main de l'homme, qui ont donné leur nom aux lieux près desquels on les avait placés. Il rappelle que l'on érigeait ainsi des autels, des tours et des colonnes pour marquer les bornes d'une course.

Hésychius admet trois ou quatre colonnes d'Hercule.

Suivant Édrisi, ce que l'on appelait les colonnes auraient été six statues placées sur les bords de la mer; la plus orientale en Andalousie, à Gadès; les autres dans les îles de la mer Ténébreuse, aux Canaries: elles faisaient signe aux navigateurs de ne pas avancer plus loin.

Yakouti dit aussi que, dans chacune des six îles Khalidât (Dgialidat), situées à l'extrémité du Mogreb (l'Afrique), il y avait une statue haute de cent coudées, et servant de fanal pour avertir les vaisseaux qu'il n'y avait pas de route au delà.

Les écrivains arabes citent souvent Hercule, qu'ils confondent avec Alexandre, ou avec un personnage bicorne, Dhoulcarnaïm, qui avait creusé le détroit de Cadix, et dont l'ère remonte, suivant eux, au temps d'Abraham.

UNE INVITATION CHINOISE.

Il est d'usage, en Chine, dit M. Huc (1), qu'on se fasse les invitations les plus pressantes, mais c'est à condition qu'on les refusera; les accepter serait la preuve d'une très-mauvaise éducation.

Pendant que nous étions dans nos missions du nord, nous fûmes témoin d'un fait fort bizarre, mais qui caractérise à merveille les Chinois. C'était un jour de grande fête; nous devions célébrer les saints offices chez le premier catéchiste du village, qui avait dans sa maison une assez vaste chapelle: les chrétiens des villages voisins s'y rendirent en grand nombre. Après la cérémonie, le maître de la maison se posta au milieu de la cour, et se mit à crier aux chrétiens qui sortaient de la chapelle: « Que personne ne s'en aille; aujourd'hui j'invite tout le monde à manger le riz dans ma maison. » Puis il courait aux uns et aux autres pour les presser de rester; mais chacun alléguait des raisons et partait. Il en paraissait désolé, lorsqu'il avisa un de ses cousins qui gagnait aussi la porte; il se précipita vers lui en disant:

— Comment, mon cousin, toi aussi, tu pars?... Oh! c'est impossible! aujourd'hui c'est jour de fête; je veux que tu restes.

— Non, ne me presse pas; il faut que je retourne dans ma famille, j'ai un peu d'affaires.

— Un peu d'affaires! mais c'est aujourd'hui jour de repos; absolument tu resteras, je ne te lâcherai pas. — En même

(1) *L'Empire chinois.*

temps il le saisit par sa robe, et fait tous ses efforts pour entraîner son cousin, qui se débat de son mieux, et cherche à lui prouver que ses affaires ne lui permettent pas de s'arrêter.

— Puisque je ne puis obtenir que tu manges le riz avec moi, au moins buvons ensemble quelques petits verres de vin : je perdrais ma face si un cousin s'en allait de chez moi sans rien prendre.

— Un verre de vin, dit le cousin, cela ne dépense pas beaucoup de temps; buvons donc ensemble un verre de vin. Et les voilà entrés et assis dans la salle des hôtes. Le maître de la maison ordonne à haute voix, mais sans s'adresser à personne, de faire chauffer le vin et frire deux œufs. En attendant que les œufs frits et le vin chaud arrivent, on allume la pipe et on fume, puis on cause et on fume encore; mais le vin se fait toujours attendre. Le cousin, qui sans doute était réellement pressé, demande à son gracieux parent s'il y en aura encore pour longtemps avant que le vin soit chaud.

— Du vin! fit celui-ci tout émerveillé, du vin! est-ce que nous en avons ici? est-ce que tu ne sais pas que je ne bois jamais de vin, qu'il me fait mal au ventre?

— Dans ce cas, tu pouvais bien me laisser partir; pourquoi me tant presser?

A ces mots, le maître de la maison se lève, et, prenant devant son cousin une posture indignée :

— En vérité, lui dit-il, je voudrais bien savoir de quel pays tu es sorti. Comment! je te fais, moi, la politesse de t'inviter à boire du vin, et toi, tu ne me fais pas celle de refuser! Et où donc as-tu appris les rites? C'est probablement chez les Mongols, n'est-ce pas?... Le pauvre cousin comprit qu'il avait fait une sottise; il se contenta de balbutier quelques paroles d'excuse, et, après avoir bourré et allumé sa pipe, il s'en alla.

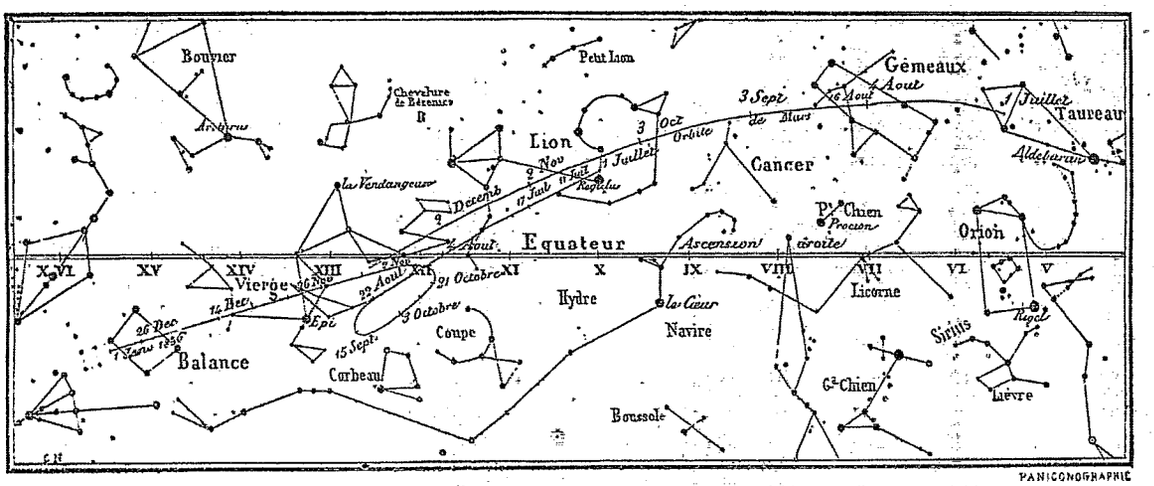
Nous étions présent à cette délicieuse petite représentation. Aussitôt que le cousin fut parti, le moins que nous pûmes faire, ce fut de rire un peu à notre aise; mais le maître de la maison ne riait pas, il était indigné. Il nous demandait si nous avions jamais vu un homme aussi ridicule, aussi borné, aussi dépourvu d'intelligence que son cousin, et il en revenait toujours au grand principe : c'est-à-dire qu'un homme bien élevé doit toujours rendre politesse pour politesse; qu'on doit gracieusement refuser les offres de celui qui a l'honnêteté de vous en faire. « Sans cela, s'écria-t-il, où en serait-on? » Nous l'écoutâmes sans rien dire ni pour ni contre, car, en beaucoup de choses, il est très-difficile d'avoir une règle sûre et applicable à tous les hommes, surtout en ce qui tient aux coutumes des peuples. En y regardant de près, il nous a semblé comprendre les motifs de cette manière d'entendre la politesse. D'une part, chacun se donne à peu de frais la satisfaction de se montrer généreux et empressé envers tout le monde; d'autre part, tout le monde peut se flatter de recevoir de chacun de gracieuses invitations et d'avoir le bon esprit de les refuser... C'est bien là, il faut en convenir, de la pure chinoiserie.

MARCHE APPARENTE DANS LE CIEL, EN 1855,

DES PLANÈTES VÉNUS ET MARS.

Désirant fournir au lecteur un moyen simple de suivre dans le ciel la marche des planètes Vénus et Mars pendant les six derniers mois de 1855, nous avons représenté par des courbes, sur une petite carte céleste, la suite des positions apparentes de ces deux astres. Pour Mars, la courbe est indiquée sur la carte par les mots *orbite de Mars;* elle commence le 1er juillet dans le Taureau, traverse les Gémeaux, le Lion, et se termine en décembre près de la Vierge. La courbe suivie par Vénus commence le 1er juillet dans le Lion, près de Régulus. La planète, après avoir suivi une marche régulière jusqu'au 15 septembre, près du Corbeau, revient sur elle-même, reprend sa marche primitive à la fin d'octobre, et se rend directement dans la Balance.

A l'aide des dates inscrites, de distance en distance, le long de ces courbes, on pourra facilement reconnaître



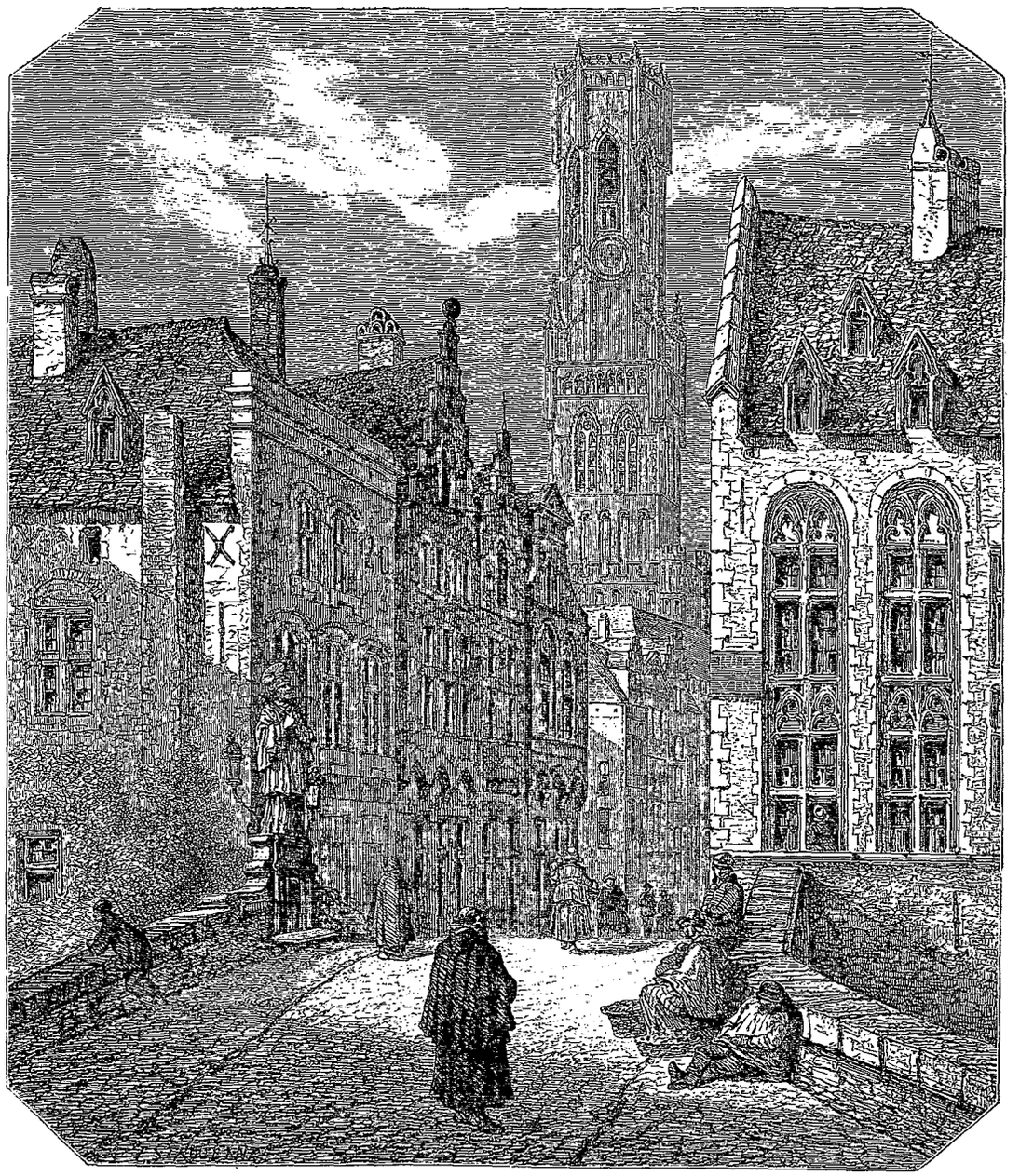
La courbe supérieure indique la marche de Mars; — la courbe inférieure, celle de Vénus.

les positions de ces planètes parmi les groupes d'étoiles qu'elles parcourent.

Pour éviter toute confusion dans une si petite carte, on a supprimé les figures d'hommes et d'animaux par lesquelles on représente les constellations; on s'est borné à réunir par des lignes les étoiles principales qui les composent.

Nous voulions aussi représenter la route apparente de Saturne et de Jupiter; mais ces deux astres ont un mouvement très-lent et brillent toujours d'une lumière si vive, sans aucune apparence de scintillation, qu'il nous suffira d'indiquer : 1° que Saturne, pendant les six derniers mois de 1855, se trouvera toujours dans la partie du ciel occupée par les constellations du Taureau et des Gémeaux; 2° que Jupiter traversera dans le même temps deux constellations australes, le Verseau et le Capricorne, et qu'il sera toujours facile, en raison de son éclat, de le distinguer des plus belles étoiles de ces constellations.

LE PONT SAINT-JEAN, A BRUGES



Le Pont Saint-Jean et la Tour du beffroi, à Bruges. — Dessin de Stroobant.

Il y a des villes qui semblent des ruines vivantes. Dans leurs places, dans leurs rues, autrefois bruyantes et populeuses, règnent maintenant la solitude et le silence. Leurs ateliers ne fonctionnent plus, leur commerce a diminué peu à peu; de leur ancienne opulence, il ne leur reste plus qu'un triste et glorieux souvenir. Trop vastes désormais pour la population qui les habite, on croirait voir des déserts construits par les hommes : l'herbe pousse au bas des maisons, entre les pavés des carrefours, le long des quais muets. A peine de temps en temps voit-on passer, comme une ombre, un manœuvre ou un rentier. Telle paraît aujourd'hui la ville de Bruges, si l'on veut la comparer à ce qu'elle était pendant le quatorzième et le quinzième siècle. Alors nulle autre ne jouissait d'une pareille prospérité. Dans cet entrepôt du commerce septentrional venaient se concentrer d'immenses richesses. Il y arrivait jusqu'à cent cinquante vaisseaux en un seul jour. Des forêts de mâts couvraient ses bassins et ses canaux entrelacés. Dès 1380, ses orfévres étaient si nombreux qu'ils pouvaient marcher en corps de bataille sous leurs propres étendards. L'ensablement graduel du port de l'Écluse, par où arrivaient les bâtiments, les continuelles révoltes de la population, le développement que prenait Anvers, amenèrent la décadence de la cité. Sa chute fut rapide : au commencement du seizième siècle, c'était déjà sur les bords de l'Escaut que se pressaient les marchands. Depuis lors rien n'a pu arrêter le déclin de Bruges : elle est tombée dans un sommeil léthargique, et l'on y compte 20 000 pauvres sur 45 000 habitants.

Le pont Saint-Jean, que représente notre gravure, traverse un de ces canaux où affluaient jadis les navires et les barques, où la conferve et la lentille aquatique déploient maintenant leur verte nappe. La rue qui lui fait face laisse

apercevoir dans le lointain le beffroi de la ville. Cette tour élégante n'a pas moins de 300 pieds d'élévation et couronne la halle aux draps. Avant 1741, elle était elle-même surmontée d'une flèche pyramidale en bois, cantonnée de quatre clochetons et haute de 19 mètres. A la date que nous venons d'inscrire, ce cône gracieux fut brûlé par le tonnerre. Tel qu'il est encore, on découvre le beffroi de quatre lieues à la ronde. Ce fut un architecte nommé Simon de Genève qui en commença la construction dans l'année 1291. Ses galeries, ses belles fenêtres, ses clochetons, ses tourelles suspendues, la forme octogone de son dernier étage, sa balustrade supérieure, lui donnent un aspect d'une richesse extraordinaire. Les seuls monuments du même genre que l'on puisse lui comparer en Belgique sont ceux de Bruxelles, d'Ypres, de Lierre, de Gand, de Nieuport et d'Alost.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite.—Voy. p. 46, 50, 158.

Près de la grille de la porte d'entrée se tenait un homme en haillons, les épaules chargées d'une hotte. Sa barbe grisonnante tachetait un visage cicatrisé par la petite vérole et alors allumé par une demi-ivresse; il tourmentait d'un de ses poings sa casquette en lambeaux qui laissait passer des touffes de cheveux hérissés en brosse, tandis que son autre main agitait, avec menace, le crochet de chiffonnier.

— Le voilà encore, ce voleur du pain des pauvres gens! s'écriait-il; ce gueux qui s'engraisse de notre substance, cet ennemi du bon Dieu. A bas l'Anglais! à bas le huguenot, à bas ceux qui lui donnent plutôt qu'à des chrétiens qui meurent de faim!

— Au moins ne meurent-ils pas de soif, ai-je ajouté en regardant Roger; qu'est-ce donc que ce malheureux?

— Qui je suis? s'est-il écrié sans laisser à notre hôte le temps de répondre; les voilà bien ces richards mépriseurs du pauvre monde! Qui je suis? demandez-le à votre brigand d'accapareur qui remplit là sa charrette à nos dépens; il me connaît bien, lui!

— Bénédiction! c'est la vérité, a repris doucement le vieillard, il se nomme le grand Jacques.

— Surnommé la Pinte, a ajouté Roger.

— C'est ça! a continué l'ivrogne; et surnommé Prison, surnommé Hôpital, surnommé Famine! autant de noms qu'il doit à sa mère, dame Pauvreté! ah! ah! ah! Nous savons bien comment on nous appelle, nous autres qui n'avons pas été baptisés rentiers en venant au monde! Nous sommes des ennemis, des chiens enragés qu'on voudrait voir crever au coin de la borne! pas vrai, les bourgeois? Et c'est à cette fin qu'on garde tout les *bonis* pour un scélérat de goddam, tandis que les chiffonniers patriotes grattent le ruisseau. Et c'est là ce que vous appelez de l'égalité, vous autres!

— C'est là ce qu'on appelle de la justice, a repris Roger d'un ton sévère. Qu'as-tu fait pour mériter l'intérêt des honnêtes gens? Es-tu autrement connu que par ton ivrognerie et ton insolence? As-tu dans ta vie, comme cet homme que tu insultes, de quoi servir d'exemple aux meilleurs? Qu'as-*tu fait* pour qu'on s'occupe de toi? Voyons, cite un acte louable, seulement une bonne intention. Allons, parle, je t'écoute.

Roger avait dit ces mots avec une sévérité véhémente en s'avançant jusqu'à la porte, vis-à-vis du chiffonnier dont il n'était séparé que par la grille. Maître Lapinte, un peu déconcerté, a balbutié quelques mots; toute sa faconde avait disparu, et quand notre ami a ouvert la porte, il a reculé en murmurant qu'il n'avait point voulu lui faire affront.

Mais le père Bénédiction s'est avancé sans rien dire, et a déchargé dans sa hotte tout le contenu du second panier: l'ivrogne l'a regardé d'un air hébété; il a paru hésiter un instant sur ce qu'il devait faire, puis il nous a brusquement tourné le dos et s'est éloigné en chantant.

Roger a haussé les épaules.

— Mauvaise aumône! a-t-il murmuré sourdement. Cet homme m'est odieux; il déshonore la vieillesse! Lui-même le comprend. Avez-vous vu, lorsque je lui ai demandé quels étaient ses droits à notre intérêt? il n'a pu rien répondre.

— Parce qu'il l'avait dit précédemment, a répondu le père Bénédiction.

— Quand donc cela?

— Lorsqu'il vous a dit le nom de sa mère, Pauvreté! Ah! Monsieur, on ne sait pas assez ce que ce mot renferme. C'est la boîte à Pandore! tous les maux s'en échappent, et la seule espérance qui reste au fond, c'est la mort! Je ne vois jamais le grand Jacques sans que mon cœur se serre. Pauvre homme, qui ne connaît rien au delà des jouissances de la terre, et à qui elles sont toutes refusées! Et penser que c'est le sort de tant de milliers de misérables! De toutes les joies du monde il ne leur est resté que l'eau-de-vie.

— Mais vous pourtant, père Bénédiction, vous aussi vous êtes pauvre.

Il a redressé son front haut et chauve.

— Ne croyez pas cela, a-t-il répondu vivement; Jacques disait vrai tout à l'heure: je suis riche, Messieurs; j'ai de quoi acheter un domaine plus beau que tous ceux qui vous sont connus.

Nous nous sommes regardés avec surprise, et je me suis rappelé involontairement ce qu'on m'avait dit de la raison un peu dérangée du vieux huguenot. Il a deviné sans doute mon soupçon, car il a souri, et, posant une main sur le bras de Roger, une autre sur le mien, il a continué avec la lenteur solennelle qu'il affecte par instants:

— Ceci vous étonne, n'est-il pas vrai? Mais écoutez une parabole que mon père m'a souvent racontée dans mon enfance:

« Au dire des anciens historiens de la Perse, il y avait autrefois dans cette contrée un fleuve qui répandait partout l'abondance; où il passait, l'herbe avait la taille du blé, et le blé celle des buissons: aussi le peuple avait-il pour lui la reconnaissance que l'on a pour un bienfaiteur et le respect que l'on a pour un dieu.

» Or il arriva que tout à coup le fleuve baissa et tarit, de sorte que les campagnes devinrent arides et qu'il y eut une grande famine dans le pays. Le roi de Perse ne savait comment découvrir ce qui avait amené ce subit changement, et il promit à celui qui le lui apprendrait la plus belle province de son empire.

» Cependant on lui avait remis un bâton de berger apporté par les dernières eaux, et sur lequel était gravé le nom de son maître. Un de ses courtisans le lui demanda en disant qu'il espérait arriver par son moyen à la découverte souhaitée, et il partit en remontant le lit desséché du fleuve. Partout il présentait le bâton en annonçant une forte récompense à qui lui ferait retrouver le berger auquel il avait appartenu. Il parvint ainsi jusqu'à Damas, et il y montrait encore le bâton et demandait si personne ne connaissait son maître; un pâtre de la montagne s'approcha en criant qu'il lui appartenait, et indiqua tous les signes que lui-même y avait gravés.

» Alors le courtisan le prit à part et lui demanda comment il avait perdu son bâton dans les eaux.

» — Je gardais des troupeaux sur une haute montagne, répondit le berger, tout près d'un grand lac où je les abreuvais soir et matin. Mais l'eau du lac était plus basse que la rive, ce qui gênait beaucoup le troupeau. Je m'aperçus enfin que cette eau s'enfuyait par un canal souterrain; et pour qu'elle pût s'élever davantage, j'entassai des pierres à l'ouverture du canal qui fut ainsi bouché; de sorte que le lac se remplit jusqu'au niveau de ses bords; mais dans cette opération j'avais perdu mon bâton de pâtre, emporté dans ce canal souterrain, et c'est pour moi merveille que vous l'ayez trouvé.

» — Réjouis-toi, reprit le courtisan, car nous devrons tous deux notre fortune à ce hasard.

» Et s'étant rendu avec lui au lac de la montagne, il écarta les pierres qui bouchaient l'issue souterraine, de sorte que le fleuve reparut en Perse et y répandit de nouveau la fertilité, au grand contentement du roi, qui accorda au courtisan une récompense double de celle qu'il avait promise. »

Ici le vieux Huguenot s'arrêta un instant; puis, nous regardant d'un air grave :

— Sachez que je suis ce courtisan, ajouta-t-il; j'ai là le bâton de berger avec lequel on trouve la source du fleuve messager d'abondance, et qui doit me faire obtenir un domaine à perpétuité dans le royaume de mon maître.

Il avait tiré de son sein une petite Bible qu'il baisa.

— Voilà ce qui me fait riche et ce qui fait que le grand Jacques est pauvre, ajouta-t-il doucement; le fleuve coule pour moi, tandis que pour lui il a tari ou plutôt n'a jamais coulé. Vieillir quand on ne voit rien au delà de la terre, c'est assister, heure par heure, à sa ruine; mais pour celui qui a placé ses richesses ailleurs, vieillir c'est approcher du jour où tout l'arriéré qu'on nous doit sera payé au centuple.

Cela dit, il nous a salués avec une gravité douce; il a fait entendre un petit cri d'encouragement. Le gros chien s'est levé, et le père Bénédiction nous a quittés avec sa brouette dont nous avons entendu le tintement s'éteindre au loin dans les carrefours.

La suite à une autre livraison.

SI LES PLANÈTES SONT HABITÉES

PAR DES ÊTRES INTELLIGENTS.

De notre coin de l'univers, même avec des télescopes moyens de deux pieds anglais d'ouverture, nous distinguons cinq ou six mille amas d'étoiles semblables à notre Voie lactée, et contenant chacun plusieurs milliers de soleils. Chacun de ces soleils est le centre du mouvement de nombreuses planètes semblables aux planètes de notre soleil. M. Whewel (1) admet tout cela; mais, de tout ce nombre infini de planètes, il n'en choisit aucune pour la peupler. Il entre dans l'amas d'étoiles ou Voie lactée qui contient notre soleil. Il passe à côté du brillant Sirius, dont la lumière, suivant la calcul rectifié de sir John Herschel, est de plus de cent quarante-six fois la lumière de notre soleil. Il néglige ce puissant soleil et ses planètes; il arrive à *Phœbus*, notre petit soleil; il choisit une de ses planètes pour la peupler d'êtres intelligents. Il semble que l'immense Jupiter, le grand Saturne, Uranus ou Neptune, tous bien supérieurs à la Terre, à Vénus, à Mars et à Mercure, devraient obtenir la préférence : point. Il y a une petite masse planétaire grosse comme la quatorze-cent-millième partie du soleil et n'ayant en masse que la trois-cent-soixante-millième partie de cet astre; c'est elle qui l'emportera sur l'univers entier. Seule de tout l'univers, elle nourrira des habitants intelligents et doués d'une âme. Ne serait-ce point parce que notre astronome théologien est un habitant de la Terre que celle-ci a obtenu de lui une concession si flatteuse? Et s'il fût né sur Mars ou Vénus, notre Cybèle eût-elle été si bien traitée? « Vous êtes orfévre, monsieur Josse! » N'est-ce pas rompre avec toutes les indications d'analogie, avec toutes les présomptions de vraisemblance, avec toute la philosophie d'induction, que de peupler la Terre, et de la peupler seule (1)?

(1) Auteur d'un ouvrage intitulé : *the Plurality of Worlds, an essay*. London, 1853.

A tout âge, dans tous les pays, et à tous les étages de la société, on aime l'encens de la flatterie : seulement les uns veulent la myrrhe et l'oliban; les autres, moins délicats, se contentent de la fumée de n'importe quelle résine.

JEAN-PAUL FABER.

HABITATIONS GAULOISES SUR LES LACS.

Suite et fin. — Voy. p. 36.

Un détail assez frappant et qui, à ce que je crois, ne s'est offert que là, c'est que l'on enchâssait ces instruments dans de la corne de cerf qui servait à les maintenir sans risquer de se fendre, comme l'eût fait un manche de bois sous l'action des contre-coups. Les plus petits y sont fixés de manière à faire manifestement l'office de ciseaux, les autres comme des haches véritables, l'enchâssure de corne étant elle-même attachée à un manche de bois (pl. I, fig. 1, 2). Les haches de pierre trouvées si habituellement dans les monuments celtiques, aussi bien que les instruments de bronze analogues, ayant été considérées par les archéologues tantôt comme des armes de guerre, tantôt comme des outils, tantôt comme des instruments liturgiques ou même comme des ornements symboliques, on conçoit que ce détail relatif à la nature du manche n'est pas sans importance pour fixer les idées à leur sujet.

Outre les haches, on a rencontré des marteaux de pierre, mais incomparablement moins nombreux que celles-ci : l'un de ces instruments, représenté à demi-grandeur (pl. I, fig. 3), est en serpentine très-dure et très-résistante; d'un côté il est tranchant, et de l'autre à tête plate, à peu près comme certains marteaux de mineurs encore en usage aujourd'hui. La figure 4 représente un autre marteau plus petit, fait également de pierre serpentineuse et soigneusement poli.

Les fouilles n'ont mis à découvert qu'un petit nombre d'instruments fabriqués en silex : aussi de tels instruments sont-ils très-rares aujourd'hui même en Suisse, car le pays ne renferme pour ainsi dire pas de pierres de ce genre, et celles que l'on y emploie y sont apportées du dehors par le commerce. Les objets de silex trouvés à Meilen tirent donc de cette circonstance un certain intérêt, puisqu'ils sont un monument des anciennes relations commerciales. Ils consistent d'abord en pointes aiguës, destinées vraisemblablement à l'office de fers de lance ou de fers de flèche. Les figures 1 et 2 (pl. II) donnent idée des unes et des autres. On ne peut nier qu'elles ne soient très-adroitement fabriquées. La pierre à feu forme également la matière de diverses lames assez plates, munies d'une sorte de tranchant barbelé, enchâssées dans un manche de bois d'if de la figure d'une navette, et assujetties dans leur monture avec de l'asphalte. Il est à croire que ces instruments n'étaient autre chose que de petites scies, le manche y étant disposé de manière à empêcher que la main ne fût blessée par les contre-coups dans le travail (pl. II, fig. 3).

Enfin, il faut aussi mentionner des éclats allongés de

(1) Babinet, *Revue des Deux-Mondes*, février 1855.

silex, qui, à en juger d'après leur forme, devaient servir de couteaux : leur longueur est assez variable, car il s'en rencontre de toutes dimensions, depuis 2 jusqu'à 5 pouces (pl. II, fig. 4).

Le grès forme la substance d'un assez grand nombre de pièces prismatiques, d'une pâte dure et grenue, et qui, d'après leur nature et leur apparence, doivent avoir rempli l'office de pierre à aiguiser (pl. II, fig. 5). On conçoit que les tranchants de silex, si disposés par la nature de leur substance à s'ébrécher, devaient en effet nécessiter un repassage continuel.

Peut-être est-il permis de considérer comme des passe-cordons certains instruments longs et étroits, percés d'un petit orifice à l'une de leurs extrémités et usés, à ce qu'il semble, sur leur longueur par un long service.

Des pierres arrondies en grès très-résistant, et analogues à celles que l'on rencontre parmi les antiquités du Nord, formaient des espèces de pilons destinés, suivant toute vraisemblance, à écraser le grain, en l'absence de meules à moudre (pl. II, fig. 6, 7).

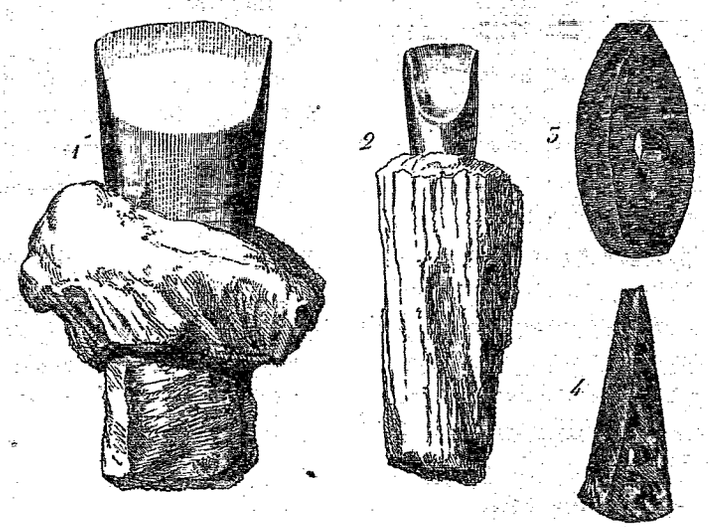
Enfin, différentes pierres de grès en forme de plaques et d'assez grandes dimensions étaient apparemment destinées à former des pierres de foyer; plusieurs portent encore la trace du feu qui les a plus ou moins calcinées, et quelques-unes même ont encore à leur surface un enduit de suie.

Objets en os. De petits instruments taillés en forme de couteau, et qui peuvent avoir servi dans la fabrication des vases d'argile pour y dessiner les ornements (planche II, fig. 8, 9).

Des aiguilles à cheveux ou à coudre, peut-être à tricoter (pl. II, fig. 10, 11).

Des poinçons ou alênes avec ou sans trou. Ces aiguilles, destinées simplement à faire des trous, sont fabriquées avec des ossements de lièvres, ossements fort durs, comme on le sait, une des têtes de l'os demeurant dans son état naturel et faisant l'office de manche; d'autres le sont avec des côtes de cerf et de sanglier (pl. II, fig. 12, 13, 14).

Outre les montures destinées aux haches de pierre, et dont nous avons fait tout à l'heure mention, on trouve de véritables marteaux faits avec des morceaux de corne de cerf



Instruments gaulois. — Objets découverts dans les lacs de Suisse. — Planche I.

de cinq à sept pouces de long, coupés dans la maîtresse tige du bois et percés d'un trou dans le milieu pour le passage du manche (pl. III, fig. 10).

Beaucoup d'instruments destinés à couper et à faire des entailles sont fabriqués très-simplement avec des dents. C'est l'émail de la dent usée convenablement sur une de ses faces qui constitue le tranchant. Ces instruments sont analogues à ceux dont se servent aujourd'hui encore les cordonniers pour couper le cuir, et ont peut-être servi au même usage (pl. III, fig. 1, 2).

Ambre. Il ne s'est rencontré qu'un seul objet fabriqué avec cette substance précieuse, que le commerce allait, comme on le sait, chercher jusque sur les bords de la mer Baltique : c'est une perle analogue à celles qui se sont fréquemment découvertes dans les anciennes sépultures, comme ornements de colliers. Ainsi la pauvreté de ces peuplades n'empêchait pas la tendance vers le luxe, si naturelle aux hommes (pl. III, fig. 4).

Bois. Sauf une massue, il ne s'est trouvé aucun autre objet de bois qu'une quantité de planches fabriquées tout simplement avec des troncs d'arbre fendus, et retouchées çà et là avec la hache de pierre. Beaucoup étaient à demi brûlées et provenaient sans doute, ainsi que toutes sortes de tronçons de chêne, de hêtre, de pin, etc., des habitations réduites en cendre. Néanmoins quelques-uns de ces fragments provenaient vraisemblablement aussi des résidus des foyers domestiques.

Poterie. Les poteries, recueillies en assez grand nombre, se montrent tout à fait analogues, quant à la pâte, la forme et le mode de fabrication, à celles que l'on observe dans les tombeaux celtiques. Malheureusement il n'y en a pas d'entières, mais les fragments rapprochés les uns des autres suffisent pour indiquer l'existence de deux sortes de poteries, les unes qui sont très-grossières, les autres qui le sont un peu moins. Ni les unes ni les autres ne sont travaillées au tour, elles sont faites à la main et présentent en conséquence beaucoup de bosselures et d'inégalités d'épaisseur. On voit aussi qu'elles ont été cuites sans l'emploi du four, et elles sont mal durcies. L'argile qui les compose n'est pas choisie : elle est remplie de grains de sable et de granite dont quelques-uns de la grosseur d'un pois; la plupart des fragments se rapportent à des modèles de vases de six à onze pouces de diamètre (pl. III, fig. 5, 7, 8, 9). Les poteries les plus grossières, propres par leur texture lâche à bien aller au feu, servaient effectivement à l'usage culinaire; car sur leur partie inférieure il s'est conservé de la suie et diverses traces de l'action du feu, comme sur les vieilles poteries de cuisine. L'autre sorte de poterie, travaillée avec un peu plus d'art, formée d'une terre plus fine, mais cependant très-imparfaitement lavée, faisait sans doute l'office de coupes à boire

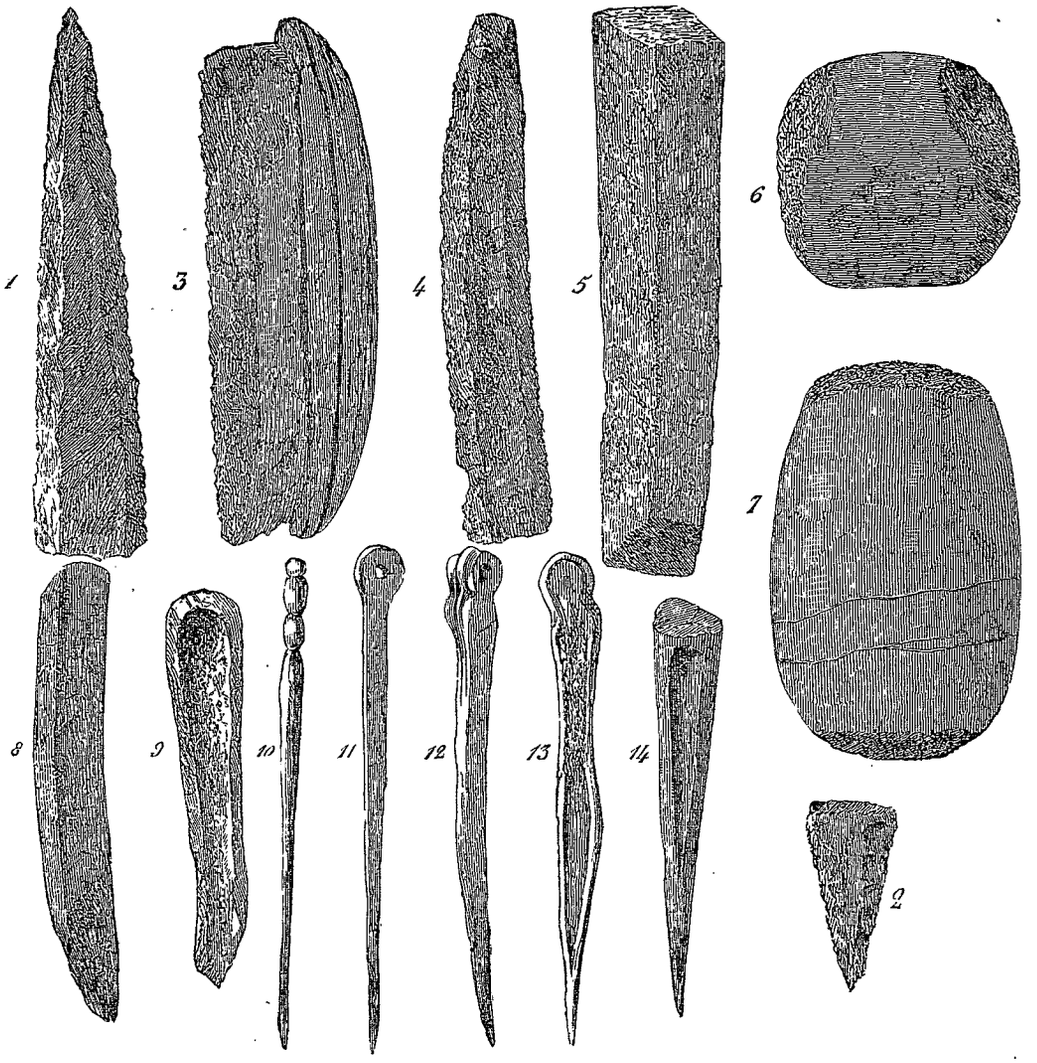


Planche II.

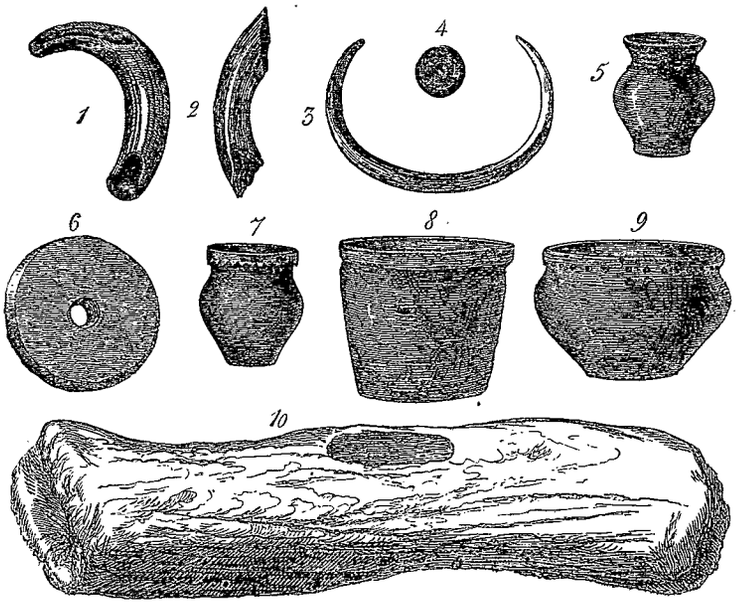


Planche III.

et de vaisselle. La diversité des formes et de l'ornementation y est assez remarquable; elle atteste, par un exemple bien frappant, combien l'homme est instinctivement porté, même dans la première enfance de la civilisation, à varier les œuvres qui sortent de ses mains.

On a trouvé aussi des disques à filer fabriqués en terre

cuite et tout à fait analogues à ceux qui se sont souvent rencontrés dans les anciennes sépultures; et l'on sait, en effet, par le témoignage des anciens, que l'art de filer le lin était considéré comme existant de toute antiquité dans les Gaules (pl. 3, fig. 6).

Métal. Le seul objet de métal que l'on ait pu observer était un morceau de boucle d'airain (pl. III, fig. 3). Cette pénurie est assurément très-remarquable, soit qu'il faille l'attribuer à la haute antiquité de la peuplade, soit, ce qui est plus vraisemblable, à sa pauvreté et à son manque de commerce; mais le fait n'en a pas moins en lui-même une grande importance, puisqu'il atteste qu'au temps même où, sur quelques points, les Celtes faisaient un usage presque exclusif d'instruments de pierre, sur d'autres points la même race extrayait du sein de la terre les minerais de cuivre et d'étain, en retirait le métal, combinait des alliages, commerçait au loin de ces utiles produits. Sans cet objet, les archéologues du Nord, qui ont émis sur cette matière tant de vues systématiques, n'auraient pas manqué de dire que les antiquités de Meilen appartenaient à ce qu'ils ont nommé *l'âge de pierre*, où il est censé, selon eux, que la connaissance des métaux n'existait pas encore chez les Gaulois.

Restes organisés. Il est difficile de croire que les habitants de ces demeures aquatiques aient vécu sans aucune espèce d'animal domestique; mais le fait est qu'on n'en a rencontré aucune trace. Cependant les fouilles ont mis à découvert une énorme quantité de squelettes d'animaux. Les ouvriers étaient confondus de la multitude de bois de cerf et de défenses de sanglier, en parfait état de conservation, que leur pioche amenait au jour à chaque instant. Outre les ossements de ces animaux, on a trouvé une corne de bouquetin, un bois de daim et une tête de renard. Peut-être la même raison qui portait ces peuplades à s'isoler sur les eaux les détournait-elle de l'élève du bétail; mais rien n'expliquerait qu'elles n'aient pas eu l'industrie de nourrir des porcs; et aussi est-il à croire que les ossements considérés par les antiquaires de Zurich comme des ossements de sanglier étaient peut-être, au moins en partie, les ossements d'une espèce domestique. Les ossements humains ne se sont offerts qu'en très-petite quantité : d'où l'on peut conjecturer que les habitants s'étaient enfuis avant l'événement qui a mis en ruine leurs maisons.

Les seuls objets du règne végétal propres à servir de nourriture, dont on ait aperçu quelque trace, sont des noisettes qui se sont présentées en énorme quantité, et toutes avec la coquille brisée et vidée : ce qui marque assez que ce fruit, fourni sans doute par les forêts d'alentour, devait constituer un aliment essentiel.

Des indices d'anciennes habitations du même genre se sont présentés sur un autre point du même lac; mais ils n'ont malheureusement pas été suivis avec autant de soin qu'à Meilen, où un archéologue distingué, M. Keller, les a étudiés avec la plus grande attention, et a eu ainsi l'insigne mérite de donner à la science de nos antiquités nationales des éléments tout nouveaux.

FOUILLES DU LAC DE BIENNE.

Le lac de Bienne a offert des traces de pilotis sur huit points différents : les plus considérables et aussi les mieux explorées sont celles qui se sont mises à découvert, à une certaine distance du rivage, vis-à-vis l'embouchure de la petite rivière de Zihl. Ces pilotis sont, comme sur le lac de Zurich, des pieux de faible dimension, plantés sur un bas-fond, très-rapprochés les uns des autres, et visiblement destinés à supporter un plateau de quelque étendue. La nature des objets trouvés entre leurs interstices ne laisse non plus aucun doute qu'ils n'aient formé la base d'un village aquatique. Ici, la distance qui sépare les pilotis du rivage étant plus grande qu'à Meilen, on a reconnu, dans cet intervalle, des pilotis isolés qui pourraient bien avoir servi à supporter un pont permanent. Voici, du reste, la liste des objets les plus caractéristiques, et il n'est pas difficile de reconnaître qu'ils correspondent à un état de civilisation sensiblement plus avancé que les précédents.

Objets en pierre. — De grosses pierres de diverses natures, destinées, selon toute vraisemblance, à servir de poids pour les filets. Quelques-unes, d'une force de 2 à 3 kilogrammes, sont munies d'une rainure dans laquelle est inséré un cercle de fer (pl. IV, fig. 2).

Des pilons et des mortiers employés pour écraser le grain, et tout à fait analogues à ceux du lac de Zurich. Leur diamètre est de 2 à 3 pouces; leurs extrémités paraissent usées à force d'avoir servi, et souvent on aperçoit sur leurs faces latérales deux dépressions symétriques, destinées évidemment à rendre ces instruments plus commodément maniables. Les mortiers consistent en pierres plates, dans le milieu desquelles, tantôt sur une face, tantôt sur les deux, on a pratiqué une cavité de quelques pouces de diamètre et de quelques lignes de profondeur (pl. IV, fig. 3).

D'autres pierres en granite, très-bien polies sur une de leurs faces, rappellent tout à fait les pierres dont se servent aujourd'hui les peintres pour écraser leurs couleurs.

Enfin il se rencontre assez abondamment de ces pierres singulières qui se sont rencontrées dans d'autres dépôts d'objets celtiques, et dont les archéologues n'ont pu jusqu'ici expliquer l'usage. Ce sont des disques de pierre dure, ordinairement de quartz jaunâtre ou rougeâtre, entourés, sur leur circonférence, d'une rainure régulière, et munis de deux petites cavités circulaires dans le milieu de leurs faces plates; leur diamètre est de 3 pouces 1/2 à 4 pouces 1/2, et leur épaisseur de 2 pouces (pl. IV, fig. 4). Les archéologues ont quelquefois désigné ces objets sous le nom de *pierres de fronde*, sans doute faute de savoir leur imaginer un nom propre, car il est évident que les formes complexes et coûteuses que la main de l'homme leur a données sont complétement inutiles pour un service de ce genre. Leur destination demeure donc tout à fait problématique.

Objets de bronze. — *Faucilles.* Ces instruments, qui se sont également retrouvés en assez grande quantité sur un autre point du lac, ont toujours à peu près la même forme et la même grandeur. D'un côté le croissant finit en pointe, de l'autre il s'élargit; la longueur d'une pointe à l'autre est d'environ 4 pouces 1/2; d'un côté la lame est plate, de l'autre elle porte tantôt une côte saillante, tantôt deux ou trois, destinées à lui donner plus de solidité et aussi plus d'élégance. On voit clairement que ces lames ont été fondues, car elles portent encore la trace de la fonte; mais il est singulier qu'on n'en trouve pas deux qui soient sorties du même moule; et ainsi le fondeur aurait à chaque fonte préparé à nouveau tous les moules nécessaires. Du reste, les lames étaient simplement insérées dans un manche de bois, auquel, soit un lien, soit un clou, les assujettissait (pl. IV, fig. 5, 6).

Haches. A peu d'exceptions près, toutes les haches ont aussi la même forme, et elles se prêtent à la même observation que les faucilles, savoir : qu'il n'y en a pas deux qui paraissent sorties du même moule. La plupart portent latéralement une oreille qui servait à les fixer au manche (pl. IV, fig. 7). Celles qui n'en ont pas présentent à leur sommet une entaille vraisemblablement destinée à s'adapter à un clou qui aurait empêché la lame de vaciller et de céder sous l'action des coups violents. On a observé quelques-uns de ces instruments dont le tranchant affectait une direction perpendiculaire à la tête, ce qui est le caractère de cette

hache nommée *besaiguë*, et qui est si utile dans le travail de construction des bateaux.

Couteaux. Les couteaux sont d'une forme tout à fait analogue à celle qui règne aujourd'hui encore en Europe. La longueur de la lame varie de 3 à 6 pouces, et la largeur de 4 à 8 lignes : cette lame, comme celle des faucilles, est plate d'un côté, et renforcée de l'autre par un ou plusieurs rebords saillants qui lui donnent une élégance très-frappante. L'ajustement du manche est également remarquable : tantôt le manche et la lame sont tout d'une pièce (pl. IV, fig. 10), tantôt la lame se termine, comme dans nos couteaux de table, par une longue pointe propre à s'insérer dans le manche, tantôt par une cavité dans laquelle c'est, au contraire, le manche qui s'insère (pl. IV, fig. 8, 9). Tous ces échantillons donnent assurément une haute idée du degré de perfection auquel s'était élevé chez les Celtes l'art de la coutellerie.

Fers de lances. On en trouve de grandeur très-différente, et les plus petits sont évidemment des pointes de flèches. Comme les couteaux, ces armes présentent des formes distinguées et des ornements de très-bon goût (pl. IV, fig. 11, 15).

Ciseaux. Les plus longs ont environ 3 pouces 1/2, mais il y en a de beaucoup plus petits et d'une forme qui s'est rarement offerte dans les antiquités celtiques (pl. IV, fig. 14, 16).

Aiguilles de cheveux d'une longueur de 6 à 8 pouces, et décorées toutes d'une tête semblable (pl. IV, fig. 17).

Bracelets. Ce sont des anneaux entr'ouverts, d'un diamètre intérieur de 2 pouces 1/2 à 3 pouces 1/2, et qui ont pu se porter, soit au bras, soit autrement. Ils sont unis sur leur face interne, et chargés d'ornements sur leur face extérieure. Le dessin atteste un goût parfait.

Anneaux. Outre certains ornements de 2 à 3 pouces de diamètre, évidemment destinés à servir de boucles d'oreilles, il s'en trouve une quantité d'autres qui sont entièrement fermés, et dont quelques-uns sont munis de petits appendices, soit circulaires, soit rectilignes (pl. IV, fig. 12, 13). Il est difficile de comprendre à quoi pouvaient servir de tels anneaux.

Objets en fer. — On a trouvé du fer, mais en très-petite quantité. Outre les cercles que nous avons mentionnés, le tout se borne à quelques pointes de flèches d'environ six pouces de longueur, fabriquées assez grossièrement avec une lame de fer ployée en cornet (pl. IV, fig. 18).

Dans une autre partie du lac, près de Moringen, on a trouvé des épées de fer assez bien fabriquées; mais il n'est pas improbable que ces armes soient d'une époque moins reculée, et peut-être même est-il permis de supposer que les autres objets en fer dont il s'agit sont tombés dans les eaux du lac postérieurement aux objets de bronze.

Objets en terre cuite. — En général, la nature des poteries est la même que sur le lac de Zurich. Il est visible que ces vases n'ont pas été fabriqués sur le tour. Ils sont encore plus abondants et plus variés qu'à Meilen. La pâte est à peu près la même; mais, au lieu d'être mélangée de grains de sable, elle l'est de poussière de charbon, qui lui communique une teinte noirâtre. On distingue de même des ustensiles de cuisine et d'autre vaisselle. Il est assez singulier qu'un grand nombre de ces vases soient montés sur un pied très-étroit ou même n'aient pas de pied du tout (pl. IV, fig. 19, 21). Il s'en est rencontré un qui offre une particularité curieuse : c'est d'être percé, sur sa paroi latérale, de plusieurs petits trous distribués à diverses hauteurs indiquées par des cercles horizontaux tracés à la surface (pl. IV, fig. 22). Comme, dans le Jura, les gens de la montagne emploient, pour séparer la crème d'avec le lait et le caillé, des pots de terre percés latéralement, peut-être est-il permis de supposer que ce vase était destiné à un service semblable. Enfin, au milieu de tous ces débris d'ustensiles de petites dimensions, il s'est rencontré des fragments, malheureusement incomplets, se rapportant à de grandes jarres d'environ un mètre de diamètre, et destinées sans doute à la conservation des liquides ou des céréales.

Des disques de fuseau analogues à ceux du lac de Zurich, mais bien plus variés de forme et plus ornés (pl. IV, fig. 20).

Des poids à filets. Ce sont des masses coniques de 4 pouces de hauteur, percées d'un trou près de leur sommet et confectionnées, du reste, sans beaucoup de soins (pl. IV, fig. 23).

Des disques de 3 à 8 pouces de diamètre, avec une cavité de 2 à 5 pouces. Ces objets sont préparés aussi assez grossièrement, et l'on ne voit pas trop quel pouvait être leur usage, à moins qu'ils n'aient servi à donner de l'assiette aux vases dont un grand nombre, par leur défaut de base, tiennent fort mal l'équilibre. Comme plusieurs de ces disques offrent des traces manifestes de calcination, on peut supposer aussi qu'ils étaient spécialement employés à maintenir les vases placés devant le feu. Des disques tout à fait semblables se sont trouvés aussi sur d'autres points du lac, ainsi que dans le lac de Neufchâtel.

Des plaques. Ces plaques, brisées par fragments irréguliers, sont unies sur une de leurs faces, et présentent sur l'autre l'empreinte de baguettes ondulées et placées côte à côte. Ce sont évidemment les débris des murailles des habitations : ces murailles étaient faites en clayonnage, et, s'étant trouvées calcinées par l'incendie qui aura dévoré ces huttes, elles auront ainsi tiré leur faculté de conservation de l'acte même de leur ruine.

Objets en bois. — *Des massues* de bois de chêne, d'une forme analogue à celles du lac de Zurich (pl. IV, fig. 1); forme qui est, du reste, tout à fait la même que celle de l'antiquité grecque, demeurée si célèbre par le type classique de celle d'Hercule. L'une de ces massues n'a que 17 pouces, l'autre 3 pieds.

Des canots creusés dans d'énormes troncs de chêne à l'aide du feu et de la hache. Bien qu'appartenant à l'antiquité celtique, puisqu'ils se trouvent ensevelis parmi des objets qui s'y rapportent manifestement, il ne faudrait cependant pas conclure l'ancienneté de ces objets du seul fait de leur grossièreté, car on sait que ces solides bateaux d'une seule pièce sont demeurés longtemps en usage sur les lacs de la Suisse, et notre génération en a même encore pu voir voguer en quantité sur le lac de Zug, sous le nom d'*einbaume* (pl. IV, fig. 24).

Il est fâcheux que les archéologues qui ont dirigé les fouilles du lac de Bienne n'aient pas apporté à la recherche des ossements la même attention que sur le lac de Zurich; car, outre les notions qui en résulteraient sur les mœurs de l'ancienne population de ce canton, il serait du plus haut intérêt de voir s'il se découvre autant de progrès dans l'industrie, relativement aux animaux tenus en domesticité, que relativement aux armes et autres instruments.

De ce que le lac de Zürich et celui de Bienne ont été jadis habités de la manière dont on vient de prendre idée, il est naturel de s'attendre à ce qu'il en ait été de même des autres lacs suisses; et, en effet, des traces de pilotis sont, dès à présent, reconnues sur les lacs de Vallenstadt, de Neufchâtel, de Sempach, et sur une dizaine de points du lac de Genève. Il reste aux archéologues suisses à s'occuper des moyens de pousser activement, même sous l'eau, ces fouilles intéressantes, que la cloche à plongeur leur permettrait, à ce qu'il semble, d'achever assez commodément.

S'il y avait quelque fondement à la distinction proposée en archéologie entre *l'âge de pierre* et *l'âge de bronze*, il faut avouer que les antiquités du lac de Zurich et du lac de Bienne en offriraient des types bien sensibles. D'un côté, tous les instruments dont l'homme se sert pour accroître

son bien-être ou sa puissance sont simplement en pierre ou en terre ; de l'autre, commençant à pénétrer dans les secrets de la chimie, il a déjà trié d'avec les pierres communes celles qui constituent les minerais d'étain et de cuivre, et les a obligées à lui livrer ces précieux métaux ; et, ce qui n'est pas moins considérable, il a institué le commerce avec les contrées lointaines, car les mines d'étain sont, comme on sait, la propriété de la Grande-Bretagne ; de sorte que l'étain forme un indice incontestable du commerce maritime. Mais, comme nous l'avons vu, un simple fragment de boucle suffit pour démentir cette théorie trop vantée.

Du reste, les raisons qui purent porter ces antiques habitants de l'Helvétie à se loger ainsi au-dessus des eaux paisibles de leurs cantons se comprennent assez facilement. Ils trouvaient par là une défense non-seulement contre les incursions imprévues des bandes ennemies, mais contre les animaux féroces dont les Alpes devaient être alors remplies ; et, de plus, on doit reconnaître que les villages recevaient ainsi des conditions très-remarquables, non-seulement d'élégance, mais de propreté. Outre que les habitations placées à une certaine distance dans les eaux du lac, sur des espèces de plateaux en charpente, ne pouvaient pas être abordées facilement, les immondices se trouvaient éliminés sans frais par une sorte d'égout naturel.

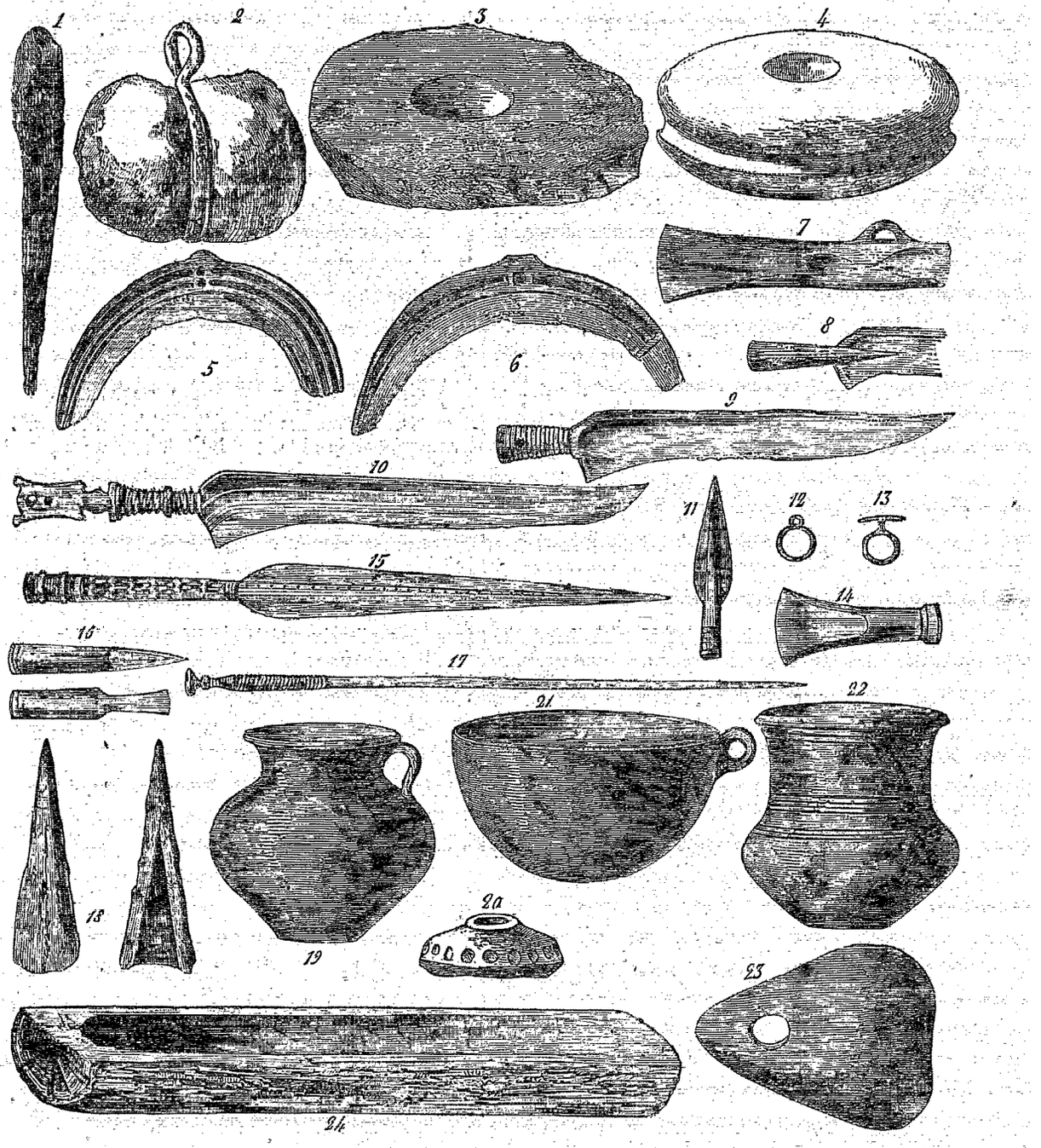
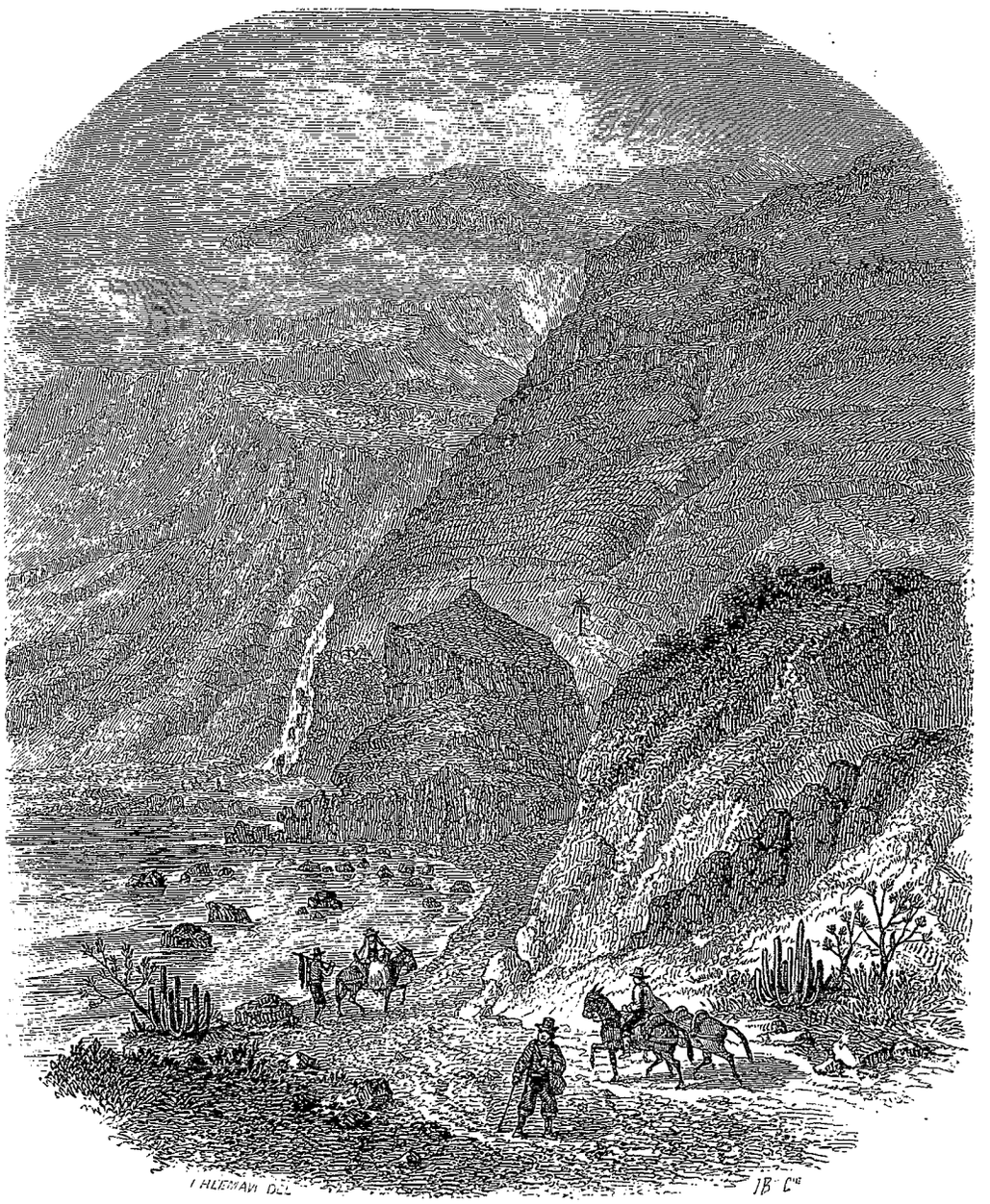


Planche IV.

La Nouvelle-Guinée offre aujourd'hui encore des exemples de villages s'élevant sur des pilotis, au milieu des eaux dormantes (1) ; et Venise, dans l'opulence de son architecture, avec ses superbes palais, bâtis aussi sur pilotis, au milieu des lagunes, doit peut-être son origine à cet antique usage des Celtes transportés sur les bords de l'Adriatique.

(1) C'est par erreur que l'on n'a point placé, page 36, comme exemple, le village de Dorei, entièrement bâti sur les eaux.

UN PAYSAGE A TÉNÉRIFFE.



Vue de la côte de las Aguas, près de Carachico, dans l'île de Ténériffe. — Dessin de Freeman, d'après l'*Histoire naturelle des Canaries*.

La route qui conduit, par les montagnes, de l'Orotave à Carachico, est très-accidentée. Quand on arrive à *Icod de los Vinos*, le paysage, jusque-là sombre et bouleversé, prend un aspect riant, grâce à la vigne de Malvoisie qui tapisse les coteaux environnants, et à une multitude de palmiers, d'aloès, de figuiers et de mûriers qui couvrent le reste du terrain. Si l'on traverse la ville et si l'on suit le cours du torrent, la perspective s'agrandit : on découvre dans le lointain toute la région boisée, au-dessus l'aride plateau de la *Cumbre*, et, plus haut, le pic de Teyde, enveloppé d'une ceinture de nuages.

MM. Barker-Webb et Berthelot, dans leur *Histoire naturelle des îles Canaries*, décrivent ainsi le spectacle qui s'offre au voyageur au sortir d'Icod :

« Maintenant les obstacles se multiplient : nous marchons sur une ancienne contrée; le sol est raboteux, rempli de creux et d'aspérités; mais les plantes croissent avec vigueur dans ces champs où jadis l'éruption promena l'incendie; les fruits, plus savoureux, y sont toujours printaniers. Nous voici sur la grotte d'Icod, ténébreuse caverne qui mine tout le vallon. Cependant les berges s'élargissent, la mer étend au loin son horizon; nous traversons le pont de bois qu'on a jeté sur le ravin, et bientôt, en tournant le contre-fort de la Vega, Carachico va nous montrer ses plages brûlées. Le flot se brise contre la falaise du *Guincho;* un torrent se précipite du haut des rochers et rejaillit en bruyante cascade à quelques pas du rivage, près d'un groupe de bananiers (c'est le site de *las Aguas*). Rien n'a pu arrêter l'audacieux vigneron : les cultures garnissent tout le massif qui borde la côte, et les pampres verts couvrent la montagne depuis la base jusqu'au sommet. Mais aux environs de la ville, la roche aride, noire, calcinée, vient faire contraste; ce ne

sont plus alors que bouleversements; un grand désastre se révèle; on pénètre dans des rues encombrées de laves, l'on ne marche qu'à travers des ruines. »

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 46, 50, 158, 178.

XXIX. LEÇON D'HISTOIRE DONNÉE PAR UNE VIEILLE PORTE DE VILLE. — PART DE LA PROVIDENCE ET PART DE LA VOLONTÉ HUMAINE.

En revenant hier de chez sa vieille cousine, Roger a trouvé dans la petite diligence qui fait le service de la banlieue nos anciens condisciples, le conseiller Hériot et Lefort, qu'il n'avait point revus depuis le banquet de la Saint-Nicolas. Lorieu a interrompu une romance de Garat qu'il chantonnait. Lefort l'a salué par un vers d'Horace, et Hériot a pris trois prises de tabac coup sur coup, ce qui équivaut pour lui à une réflexion. Il y a eu des poignées de main échangées et des questions sur la santé, sur les occupations, sur les plaisirs... puis on en est venu à parler politique, — banalité inévitable entre gens qui n'ont rien à se dire; — c'est la pluie et le beau temps de la société. On se demande ce qu'on pense des affaires, comme on se demanderait si l'on a trop chaud ou trop froid. — Quand on n'a rien à se dire de particulier, il faut bien parler du genre humain.

Hériot a toussé exclamativement et d'un air profond sur une douzaine de questions actuelles, manière habituelle dont il exprime son opinion; Lefort a prouvé par plusieurs passages de Cicéron et par une maxime d'Hésiode que le dernier projet de loi serait désastreux pour la nation, et le conseiller a regretté les parlements.

Roger, qui prenait de l'humeur, a dû changer d'entretien. Il s'est mis à regarder par la portière et à s'extasier sur les améliorations apportées à tout ce qu'il apercevait. Il a fait remarquer les champs mieux cultivés, les montées adoucies, les maisons plus nombreuses. Mais Lorieu l'a interrompu en s'écriant « qu'on lui avait gâté sa banlieue. » Il a parlé d'une mare qui barrait autrefois la route et qui, dans les promenades champêtres, obligeait les dames à se laisser porter; des croix de meurtre parsemées sur les fossés, et dont chacune devenait l'occasion d'une terrible histoire; de la roideur de l'ancienne côte qu'il fallait monter à pied, et au sommet de laquelle était une guinguette où l'on servait aux voyageurs de la bière et des échaudés.

— Heureuse route! heureux temps! a dit Hériot en scandant chacune de ses interjections par un hochement de tête qui leur donnait la profondeur d'une pensée de Tacite.

— *Et forsan olim meminisse juvabit!* a ajouté Lefort.

— A la bonne heure! s'est écrié notre ami; mais vos échaudés et votre bière, Messieurs, faisaient perdre une heure; vos histoires dédommageaient médiocrement les défunts du désagrément d'avoir été assassinés; et les paysannes, qui n'avaient pas de galants cavaliers pour les aider à passer la fondrière, y entraient jusqu'au genou.

— Taisez-vous, calomniateur du passé, a interrompu le conseiller en riant; ingrat qui reniez vos souvenirs et trahissez votre jeunesse. Moi, je dis d'elle, mon cher, comme la romance :

> Ma Fanchette est charmante
> Dans sa simplicité.

Je ne me console de vos prétendues améliorations qu'en regardant ce qui nous reste encore d'autrefois, par exemple cette belle porte qui nous a été seule conservée des anciennes fortifications.

— Et sous laquelle les rouliers ne peuvent passer sans décharger leurs chariots, fit observer Roger en forme de parenthèse.

— Quel aspect de force! et que l'ennemi devait rester penaud devant cette voûte basse et étroite, reprit Lorieu.

— Voici notre cocher précisément dans la position de l'ennemi, ajouta mon vieil ami en montrant l'attelage arrêté devant le passage encombré.

— Aussi Charles le Téméraire a-t-il vainement essayé de le forcer, continua le conseiller sans écouter; car le terrible duc a campé là, Messieurs, avec ses compagnies de gens d'armes, et la vaillante porte a refusé de s'ouvrir pour lui.

— Dieu soit loué! interrompit Roger en sentant la diligence entrer sous la voûte; elle s'est aperçue que nous n'étions pas des Bourguignons.

— Chaque fois que je passe sous ce porche obscur, reprit son interlocuteur avec complaisance, il me semble y voir un symbole des fortes institutions de ce temps où tout était solidement assis sur une base immuable.

— Y compris les voitures, j'espère, interrompit Roger, qui sentit tout à coup la diligence pencher... Dieu me pardonne, Messieurs, notre roue est sur la borne... Nous versons.

Un cri général répondit : l'annonce venait de se réaliser.

Il y eut un moment de confusion et d'effroi. Poussés les uns sur les autres, étourdis du choc, les voyageurs eurent d'abord quelque peine à se reconnaître. Le char-à-bancs dont la présence sous l'étroite porte avait occasionné l'accident ne pouvait reculer ni passer outre; les cochers, au lieu de se prêter secours, s'injuriaient en se menaçant. Pourtant la portière fut ouverte; chacun sortit avec un peu d'aide, et il se trouva que tout se bornait à quelques meurtrissures.

Le conseiller seul, dont la perruque avait disparu dans le bouleversement, était furieux et menaçait les conducteurs de la justice. Mais tous deux criaient en jurant que c'était la faute du passage trop étroit.

— Qu'est-ce qu'ils disent là? s'écria gaiement Roger; oser se plaindre d'une porte qu'a assiégée Charles le Téméraire!

Et s'adressant au postillon, il ajouta :

— Sais-tu bien, malheureux, que c'est grâce à elle que notre bourgeoisie a pu autrefois repousser ses ennemis.

— Tonnerre! c'est-il une raison pour qu'à cette heure elle empêche d'entrer les amis? demanda le cocher qui s'efforçait de dégager la roue arrêtée par la borne.

Roger se retourna vers ses compagnons :

— Eh mais! il y a du vrai, savez-vous, dans ce que dit ce garçon, reprit-il; peut-être que ce qui convenait à une époque où l'on avait intérêt à laisser les gens dehors ne convient plus aussi bien lorsqu'on a intérêt à les voir dedans. Ce qui était excellent pour vos heureux siècles de défiance et de guerre pourrait bien ne pas convenir autant à notre siècle de commerce et de paix.

Et comme le conseiller faisait un geste d'impatience :

— Je m'en tiens à votre idée, a-t-il ajouté en lui pressant amicalement le bras; cette porte est le symbole des institutions de son temps : excellentes pour nos pères, impossibles pour nous. Ce qu'il en reste dans nos habitudes et dans nos lois ressemble à ce vieux débris d'une organisation détruite, et ne sert qu'à entraver l'action du présent. Croyez-moi, chers amis, les règles établies par les hommes leur ressemblent. Il arrive un jour où, comme eux, elles ont besoin de faire place à de plus jeunes. Laissez donc abattre les portes devenues trop étroites, de peur de

verser, et ne faites pas de procès à notre cocher; le voici qui rapporte votre perruque.

Sur quoi Roger a serré la main à ses trois compagnons et est parti.

Tout à l'heure il me racontait en riant cette aventure, et, à ce propos, nous avons parlé du bonheur qu'éprouvait le vieillard qui avait su conserver l'indépendance de son esprit, à suivre la marche du genre humain au milieu des âges.

L'histoire est notre véritable étude à nous qui n'appartenons plus au passé, qui sommes à peine du présent, et qui ne verrons point l'avenir. Placés, pour ainsi dire, hors du temps, nous sommes en position de mieux regarder; l'action ne nous emporte pas dans ses tourbillons. Descendus aux stalles des spectateurs, nous pouvons suivre le drame du monde avec le calme qui permet de comprendre et d'apprécier : aussi est-ce notre continuel sujet d'entretien. Aujourd'hui nous y sommes longuement revenus.

Roger ne pouvait se lasser de railler nos vieux camarades arrêtés dans l'ornière de leurs souvenirs et croyant que la route ne va point au delà. Il s'exaltait à me raconter ce roman du genre humain qui est l'astrologie des philosophes; il m'expliquait comment les grandes évolutions des peuples sont soumises à des lois providentielles, et je le crois comme lui; il me montrait la société comme un champ perpétuellement labouré, dont les moissons s'améliorent à proportion du travail, et je le crois encore; il me disait que les génies sont des coursiers attendus qui s'attellent instinctivement dans le sens où ils doivent entraîner le monde, et je veux bien ne pas dire le contraire. Mais il me montrait les guerres comme l'agent le plus puissant de la civilisation; il déclarait que les affaires humaines marchaient indépendamment des efforts individuels, des révoltes de la conscience, et que les victorieux étaient dans la voie de Dieu, puisqu'ils réussissaient, et je n'ai pu me taire davantage : je me suis révolté contre cette action providentielle qui, comme la fatalité des anciens, enlève à l'homme sa liberté et fait toujours de la victime un ennemi des dieux.

Quoi, le succès déciderait seul de la justice des causes! Quoi, le genre humain n'aurait jamais dévié! Quoi! il n'y aurait qu'à se laisser aller à la pente des événements, sûr qu'ils nous emportent où nous devons aller! Vous regardez d'où le vent souffle et vous orientez vos voiles. Peine inutile! le vaisseau a en lui la loi qui le conduira avec ou malgré votre aide! — Ainsi, plus d'admiration pour les dévouements infructueux; plus de pitié pour les vaincus! l'œuvre providentielle n'a que faire de nous. — Quelle valeur ont alors nos actions, si faire le bien ou le mal ne peut influencer les destinées humaines? Pourquoi cette haine de l'un, cette admiration de l'autre? — Non, non, l'homme n'est point une feuille roulée sous le souffle de Dieu! la main qu'il met dans l'œuvre nuit ou profite selon les lumières et selon l'intention. Réussir ne justifie pas plus un acte qu'échouer ne le condamne.

Qui sait d'ailleurs combien il faut de défaites pour conduire à la victoire applaudie, et combien d'hommes obscurs travaillent sans résultat visible au triomphe de celui qui paraît accomplir les volontés du ciel? Quand vous criez : — Gloire à Alexandre, vainqueur des Perses! ne criez-vous pas en même temps : — Gloire à tous les Grecs inconnus qui, depuis Troie jusqu'à Platée, ont montré à l'Europe comment on pouvait vaincre l'Asie. Quand vous répétez : — Vive à jamais la mémoire de Descartes qui a affranchi l'esprit humain! ne dites-vous pas implicitement : — Honneur au souvenir des penseurs obscurs qui pendant tant de siècles ont bu la ciguë ou sont montés sur les bûchers pour cet affranchissement! — Mais Roger résiste; l'étude des Allemands l'a conduit à une sorte de fatalisme providentiel qui lui fait regarder l'histoire comme un grand poëme dont les scènes sont écrites d'avance sans que nous puissions faire autre chose que réciter le rôle qui nous a été distribué.

La suite à une autre livraison.

DIFFICULTÉ DE FAIRE LE BIEN.

Une pensée mauvaise, née de l'amour-propre seul, prenons-y garde, peut venir à un cœur bon et généreux : c'est celle d'abandonner à leur sort les gens qui, par un stupide entêtement, refusent de suivre des conseils dictés par la prudence et pouvant les retenir sur le penchant de leur ruine. Si c'est un devoir de ramener dans le droit chemin les voyageurs fourvoyés, n'en est-ce pas un aussi de ne pas abandonner, de convoyer même s'il se peut, ceux qui s'engagent aveuglément dans une fausse route, afin d'atténuer autant qu'il est en nous les dangers auxquels ils s'exposent volontairement? Oh! il est difficile de faire le bien, même de nos amis, de nos parents, sans contredit. Mais où serait le mérite s'il en était autrement?

JEAN-PAUL FABER.

LES MARIAGES A CEYLAN.

Les vieux célibataires, hommes ou femmes, sont extrêmement rares dans l'île de Ceylan. La raison en est peut-être que les liens de la vie conjugale n'ont rien de bien rigoureux en ce pays : on y divorce aisément; seulement une femme séparée de son mari ne peut contracter une autre union tant que lui-même n'a pas fait choix d'une nouvelle épouse.

Dès qu'un jeune homme a atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, son père s'occupe de chercher pour lui un parti convenable. Il échange quelques visites avec le père de la demoiselle qu'il désire lui donner pour femme. Satisfait, il engage sa parole; puis il invite son fils à s'introduire, sous un prétexte quelconque, chez sa fiancée. Le futur époux ne se présente pas devant elle sous son véritable nom; il ne doit lui adresser aucune parole qui paraisse trahir ses intentions, ses espérances ou ses craintes. Il n'a pas, du reste, à exprimer son sentiment sur l'impression qu'il a éprouvée dans cette entrevue; il est lié par la promesse de son père. Content ou non, il faut qu'il y fasse honneur, sous peine d'un procès en diffamation.

Le jour heureux ou fatal du mariage est bientôt déterminé par un astrologue : à l'heure que les astres ont marquée, le jeune homme se met en marche accompagné de ses parents, de ses alliés, de ses amis, et se dirige vers la maison de la future épouse. A la suite viennent des gens chargés de provisions, et particulièrement quatre hommes qui portent un grand *pingo* contenant, non-seulement des vivres de toutes sortes et des mets recherchés, mais une pièce de drap blanc, un gilet de toile à raies bleues et rouges, des joyaux et des parures dont la quantité et la richesse varient suivant la fortune de la famille. Quand le mari est pauvre, il emprunte ces objets qui ne font que figurer dans la fête. Le cortége arrive vers le soir; un *maduwa* ou édifice temporaire est préparé pour le recevoir; les amis de la fiancée y sont assemblés. Au milieu du maduwa, dont le sol est couvert de nattes, les hommes de chacune des deux sociétés s'assoient autour d'un grand tas de riz et de feuilles de palmier recouvertes de friandises de toutes sortes; les dames en font autant dans l'intérieur de la maison.

Après le repas, l'époux entre dans la maison, s'approche de l'épouse, échange avec elle des balles faites avec du riz

et du lait de noix de coco, et lui présente la pièce de drap blanc, les joyaux et les parures. Cette cérémonie se fait en silence. La compagnie passe la nuit à causer et à raconter des histoires ; le lendemain matin, l'épouse, escortée par l'époux et par leurs amis, est conduite à la maison paternelle où doivent toujours avoir lieu les cérémonies sacramentelles du mariage. Une des circonstances particulières de ces solennités est que, pendant leur durée, l'épouse précède toujours l'époux ; cet usage est fondé, dit-on, sur l'histoire d'un mari qui, pour avoir marché seul trop loin en avant, laissa tuer sa femme derrière lui sans s'en être aperçu. La dot de la femme consiste ordinairement en meubles de ménage et en bestiaux, rarement en immeubles. Une étrange coutume, rapportée par quelques



Procession des mariés à Ceylan. — Dessin de Morin.

voyageurs, mais qui semble peu vraisemblable, serait de permettre à une femme d'avoir à la fois jusqu'à sept maris, pourvu que ce fussent sept frères. Il paraît du moins certain que les mœurs des Singhalais (1) tendent plus à la polyandrie qu'à la polygamie.

ORFÉVRERIE DU MOYEN-AGE.

OSTENSOIR OU RELIQUAIRE DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Barthélemy Boschorin, natif de Weissenhorn, homme austère et censeur rigoureux des mœurs, inspecteur de l'ordre entier des Bénédictins, fut nommé abbé du monastère de Sainte-Croix de Donawerth en 1485 ; il le régit heureusement pendant trente-deux ans en bon administrateur, et en fut presque le second fondateur. C'est pendant cette période que l'empereur Maximilien séjourna un mois entier au couvent de Donawerth et qu'il y fit construire à ses frais une élégante chapelle que l'on appelle encore aujourd'hui impériale ; il donna de plus à l'abbaye un ostensoir ou saint ciboire en argent, ornement de grand prix par la matière et plus encore par l'art (1), et qui est décrit dans l'ouvrage intitulé : *Monasteriorum Germaniæ*, etc., in-fol., publié en 1551 par Gaspard Bruschius.

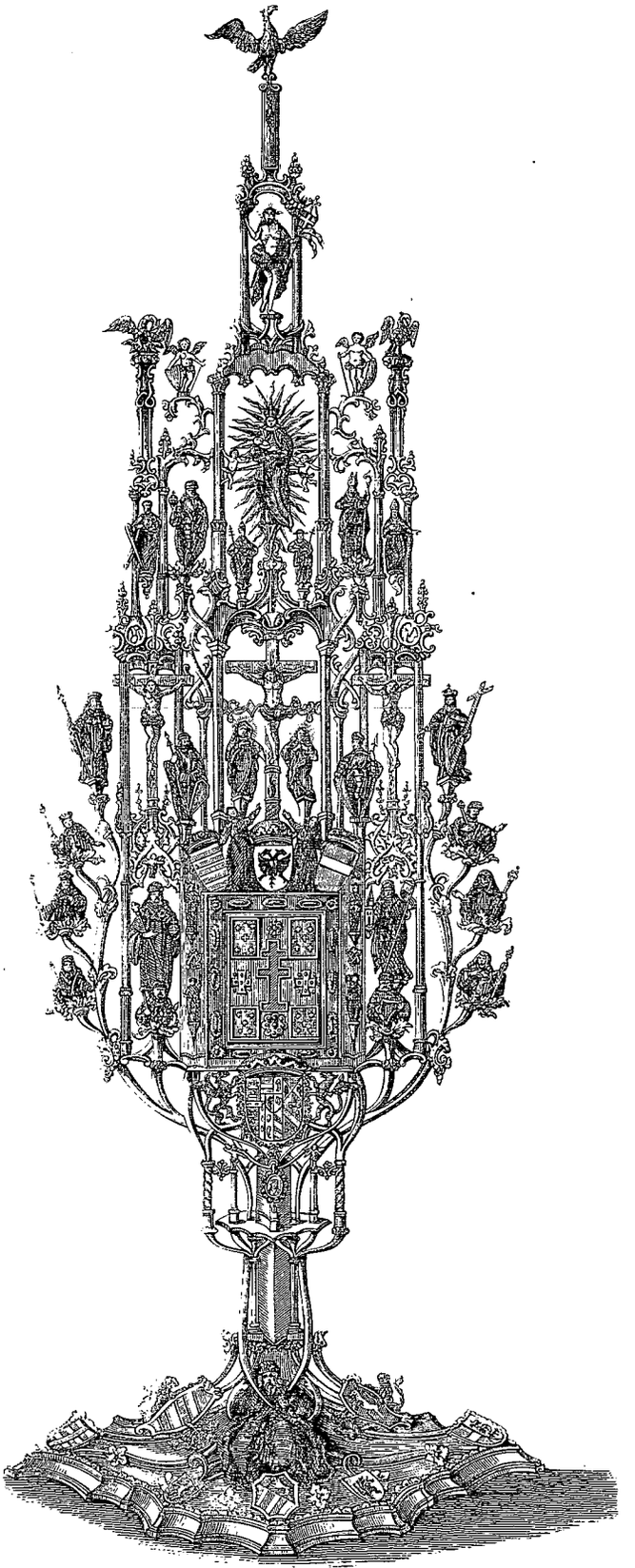
Sur le pied de l'ostensoir est assis Jessé (2), le père de David ; de sa poitrine sortent deux rejetons qui tournent, s'enlacent, puis s'épanouissent en huit ou douze fleurs, d'où sortent des figures tenant chacune un sceptre. Ce sont les rois de Juda, dont le premier à main droite, David, se reconnaît à sa harpe ; au-dessus de David est sans doute Salomon debout, portant un modèle du temple de Jérusalem qu'il fit bâtir ; à droite et à gauche sont les descendants de ces deux

(1) Ceylan est un nom abrégé du mot sanscrit *Sinhala*, c'est-à-dire « qui a des lions. » (Voy., sur les traditions relatives à l'ancienne histoire de Ceylan, les *Voyageurs anciens et modernes*, t. Ier, p. 382 des Voyageurs anciens. »

(1) « Monumentum argenteum magni ponderis, quod *monstrantiam*, » vel *portatilem sacramenti* loculum vulgus sacerdotum vocat. » — Monasteriorum Germaniæ præcipuorum maxime illustrium centuria prima, etc. Auctore Gaspare Bruschio, poeta laureato ac comite Palatino. 1551, Ingolstadii, in-fol. »

(2) Sur les tiges ou arbres de Jessé, sculptés ou peints sur vitraux ou dans des manuscrits, voy. le t. II du *Dictionnaire iconographique des monuments du moyen âge* (Paris, 1843), au mot *Tiges de Jessé*.

princes, dont la race devait donner le jour à la mère du Sauveur. Au milieu, Jésus-Christ est en croix; près de lui sont Marie et le disciple bien-aimé saint Jean. A droite et à gauche, le bon et le mauvais larron crucifiés. La figure à



Ostensoir ou Reliquaire en argent du quinzième siècle. — Dessin de Montalan.

droite qui tient une longue croix peut être sainte Hélène, Constantin ou Charlemagne. Nous ignorons quel est le personnage qui lui sert de pendant, et qui a dans la main une grande lance, attribut ordinaire de saint Longin; plus

haut, la sainte Vierge, entourée de rayons lumineux et tenant l'enfant Jésus; à ses pieds, un évêque et un autre personnage. Parmi les quatre figures qui sont à droite et à gauche de la mère du Sauveur, on remarque, à gauche, saint André, reconnaissable à sa croix en sautoir; près de lui est peut-être l'empereur Maximilien, le donateur du reliquaire; du moins il est permis de le supposer en voyant le manteau impérial et la cuirasse qui le couvrent; à droite, un évêque ou peut-être l'abbé du couvent de Donawerth; plus bas enfin, un autre personnage en costume d'évêque, sans crosse. Sur deux pinacles qui s'élèvent au-dessus de ces deux figures, on voit le pélican qui symbolise l'amour du Sauveur pour les hommes en mourant pour eux; en pendant peut-être, l'aigle et l'oiseau symbolique de saint Jean l'Évangéliste. Dans une niche qui domine toutes ces figures, Jésus-Christ s'élevant au ciel. Sur le point culminant de toute la décoration s'élève le phénix, figure de Jésus-Christ sortant du tombeau. Une foule de charmants détails échappent à la description.

Cette œuvre précieuse est, suivant l'inscription que nous avons rapportée dans la note 1 de notre article, une *monstrance* ou un objet servant à porter le saint sacrement. Est-ce donc un ostensoir ou une sorte de reliquaire? On trouve des détails fort érudits à ce point de vue dans le *Dictionnaire d'archéologie* de l'abbé Bourassé, au mot *Monstrance* (1). Mais depuis longtemps ce mot (2) sert plus spécialement à désigner le meuble destiné à renfermer et montrer des reliques, tandis que le petit meuble contenant le saint sacrement ou l'hostie se nomme *ostensoir* ou *saint sacrement*. Or il paraît évident que l'œuvre d'art dont nous donnons la reproduction n'a pas servi à porter, renfermer et montrer une hostie ou le saint sacrement. La seule place qui eût pu recevoir l'hostie, comme il est d'usage dans les ostensoirs, est occupée par un cadre divisé en quatre parties, dont le milieu porte une croix dite de Lorraine, cantonnée elle-même de deux autres petites croix. La bordure du cadre est ornée de cabochons renfermant des portions d'ossements de saints. Les quatre cadres intérieurs sont couverts de petites croix qui renferment sans doute d'autres reliques. Quatre petites statuettes sont sur les montants qui servent à maintenir le cadre aux reliques, au-dessous duquel on voit l'écu aux armes de Maximilien et de l'Empire, soutenu par deux griffons. Autour de l'écu armorié, on remarque le collier de l'ordre de la Toison d'or, créé par un duc de Bourgogne et rappelant le mariage de Maximilien avec la célèbre Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, dont peut-être voyons-nous le portrait suspendu au-dessous de la Toison d'or. Au-dessus du cadre à reliques est un écu offrant l'aigle écartelée de l'empire d'Allemagne, surmontée de la couronne impériale. Les deux figures qui sont de chaque côté de cet écu peuvent être deux abbés du monastère, qui soutiennent chacun un écu dont les armes seraient facilement expliquées par les généalogistes. Ces deux personnages lèvent les mains vers le Christ, comme pour recommander Maximilien, bienfaiteur de leur monastère, aux bénédictions du Sauveur du monde en croix.

(1) L'auteur est d'accord avec du Cange, qui, dans son *Glossarium linguæ latinæ*, etc., dit positivement : « *Monstrantia seu phylacteria seu arculæ*, in quibus reconduntur *reliquiæ* atque *Eucharistia*, etc. »

(2) M. Jules Labarte se sert toujours du mot *monstrance* pour désigner des reliquaires portatifs du genre de celui que nous voyons ici. (Voy. son Mémoire sur l'orfévrerie religieuse, *Moyen âge et renaissance*, t. III.) Cette expression se trouve également consacrée dans le texte de la publication des PP. Cahier et Martin, *Mélanges d'archéologie*, etc.

L'INCRÉDULITÉ DES IGNORANTS.

Plus on est ignorant, plus on est incrédule, par la raison que l'on n'a qu'une vue intellectuelle très-bornée et que l'on est d'une défiance extrême. Les célèbres voyageurs de l'antiquité, et surtout ceux du moyen âge, ne racontent ce qu'ils ont vu qu'avec la crainte continuelle d'attirer sur eux la dérision publique ou d'être accusés de mensonge.

D'après ce que rapporte F. Jacopo di Aqui, l'illustre Marco-Polo avait trouvé si peu de crédit parmi ses concitoyens, que longtemps après sa mort il y avait toujours dans les mascarades de Venise quelqu'un qui prenait son nom et le représentait d'une manière grotesque, pour amuser le peuple, en racontant les choses les plus invraisemblables. On se déguisait en Marco-Polo comme en Polichinelle ou en Arlequin.

Plus tard, on en usa de même à l'égard de Pigafetta, le compagnon de Magellan.

Sois comme le bois de sandal, qui embaume la hache qui le frappe. *Proverbe indien.*

MÉMOIRES D'UN VOYAGEUR QUI SE REPOSE.

Premier article.

Tel est le titre assez piquant donné par Dutens aux Mémoires qu'il a écrits sur sa vie, et qui, ayant été publiés en Angleterre à une époque où nous étions en guerre avec cette puissance, n'ont peut-être pas été connus en France autant qu'ils l'eussent mérité. Le nom même de Dutens serait vraisemblablement enseveli dans l'oubli, s'il n'avait eu l'heureuse fortune de se lier à celui de Leibniz. C'est à Dutens qu'appartient la gloire d'avoir recueilli le premier et édité les œuvres complètes de ce grand homme. Le courant du dix-huitième siècle ayant presque immédiatement succédé à Leibniz, et l'ayant tenu comme noyé pendant un siècle, peut-être, sans les efforts de Dutens, plusieurs pièces importantes, laissées dans la poussière des bibliothèques, auraient-elles achevé de se perdre dans cet intervalle, car on sait combien de choses l'illustre penseur de Hanovre négligea de publier de son vivant. Mais en admettant même que les efforts qui se sont faits récemment dans le même sens, et qui ont eu pour résultat de remettre en lumière la matière de plusieurs volumes de lettres et de fragments, eussent suffi pour rassembler tout ce qui se trouve dans cette première édition, il ne faut pas moins reconnaître le service réel rendu par ce travail aux études philosophiques. Il suffit d'ailleurs pour attester dans Dutens une intelligence élevée; car pour demeurer fidèle à la philosophie spiritualiste et à Leibniz, au milieu des éclats du dix-huitième siècle, et s'opposer, dès le principe, à des idées qui semblaient dans leur commencement si riantes et si faciles, il fallait certainement une disposition d'esprit peu commune.

C'est tout en s'occupant de diplomatie à la cour de Turin, où il remplissait les fonctions de ministre de la Grande-Bretagne, que Dutens trouva le temps de recueillir les matériaux de son édition et de la publier. Son histoire est fort singulière : né en France, en province, dans une position peu aisée, au sein d'une famille protestante, réduit à passer en Angleterre pour y chercher un état, après avoir commencé par exercer dans ce pays les modestes fonctions de précepteur, il parvint, par les charmes de son esprit et de son caractère, à se faire apprécier par de puissants protecteurs, et finalement, le pauvre petit étranger, qui était entré si misérable dans Londres, se vit représentant de la Grande-Bretagne sur le continent, et ami des personnages

les plus considérables de son temps. C'est un exemple de plus à ajouter à tant d'autres qui montrent comment, dans les circonstances les plus défavorables, avec de l'intelligence, de la droiture, du travail et de la persévérance, chacun peut arriver à faire son chemin. Dutens répond fort bien aux reproches qu'on pouvait lui adresser d'avoir abandonné sa patrie, en disant qu'en France, depuis la révocation de l'édit de Nantes, les protestants n'avaient point de patrie. En effet, le gouvernement avait pour maxime que l'on ne reconnaissait point en France de protestants; lors même qu'un protestant y était né et y demeurait, il restait au fond aussi étranger au pays que s'il n'y avait jamais mis le pied. « Un protestant, dit Dutens, ne pouvait pas contracter de mariage valide; ses enfants étaient réputés illégitimes; il ne pouvait exercer aucun emploi ni dans l'épée, ni dans la robe, ni dans l'Église. Il faut cependant que chaque homme ait une patrie, et s'il ne la trouve pas où il est né, il a le droit d'en chercher une ailleurs. »

Quoi qu'il en soit de cette thèse, à laquelle on peut objecter, à ce qu'il semble, qu'il est possible à un enfant d'aimer et de servir de mille façons même une famille ingrate et injuste, encore qu'il ait moyen de trouver loin d'elle une meilleure condition, telles furent les considérations qui déterminèrent Dutens à aller chercher fortune en Angleterre. La poche mal garnie, ne sachant pas la langue, tombant au milieu d'un monde inconnu, il se vit de plus régalé à l'arrivée d'une manière qui n'était pas faite pour l'encourager, et qui confirme bien la vieille renommée d'inhospitalité à l'égard des Français dont la populace de Londres a si longtemps joui. « Nous mîmes pied à terre, dit notre auteur, à quelques milles de Londres, et je marchai jusqu'à Whitechapel, l'un des faubourgs de la ville, avec un de mes compagnons de passage qui me servit de guide et d'interprète, car je ne savais pas un mot d'anglais. Peu instruit des mœurs et des usages de la nation, j'avais fait ma toilette avant de quitter le vaisseau, et je fis mon entrée dans le quartier le plus crotté et le plus rempli de canaille, en petit habit de soie, bas blancs, boucles à pierre, et le reste à l'avenant, suivi d'un crocheteur qui portait mon coffre. La populace de Londres, fort attentive à faire observer la convenance des choses, est aisément choquée d'un contraste tel que celui que j'offrais à ses yeux; je me vis bientôt accompagné d'une foule de gredins qui s'empressaient à l'envi de courir dans les crottes à côté de moi afin de mieux m'éclabousser : je n'avais pas fait cent pas que je me trouvai couvert de huées et de boue; et je priai mon compagnon de voyage de me retirer du mauvais pas où je m'étais sottement embarqué. » Il fut trop heureux d'entrer dans un méchant cabaret, et de trouver dans son pauvre coffre de quoi se rhabiller un peu.

Il allait chez un oncle peu aisé, mais chez un oncle père de six enfants, et marié à une Irlandaise, qui, naturellement, ne devait pas voir arriver avec une grande satisfaction ce surcroît inattendu de famille. L'oncle, qui ne s'y attendait pas davantage, ne fut pas médiocrement embarrassé, et, la tante donnant l'exemple, il y eut bientôt déchaînement général, même de la part d'un enfant à la mamelle que la nourrice avait soin de pincer toutes les fois que l'infortuné cousin paraissait, afin que la voix même de l'innocence parût déposer contre lui. Aussi, après plusieurs tentatives infructueuses pour obtenir un emploi de précepteur, Dutens se vit obligé de revenir à Tours, chez ses parents, où le chagrin de son insuccès ne tarda pas à lui causer une longue et grave maladie. C'est, à ce qu'il paraît, durant cette maladie que son esprit, jusqu'alors distrait par les passions de la jeunesse, commença à entrer dans de sérieuses réflexions et à prendre goût pour la philosophie. « Je fis, dit-il, de sérieuses réflexions sur ma conduite passée, et je fus surpris d'avoir négligé trop longtemps l'important examen de ces questions si nécessaires : Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu? Je sentis, avec Pascal, que ce ne sont point là de ces sujets indifférents qu'on peut discuter ou non suivant sa fantaisie; mais que tout homme se trouve engagé, malgré qu'il en ait, dans une partie qu'il doit finir, dans laquelle il y a nécessairement beaucoup à perdre ou à gagner pour lui, selon qu'elle est bien ou mal conduite. »

Sur ces entrefaites, le pauvre jeune homme reçut d'Angleterre une lettre qui l'y rappelait. On lui avait enfin trouvé une condition. Un membre du parlement, tombé dans le spleen par suite de la mort de sa femme, désirait trouver quelqu'un pour l'accompagner dans un voyage qu'il méditait pour se distraire, et l'oncle avait proposé son neveu, qui avait été accepté. Dutens se hâta de se mettre en route; mais, malheureusement, le membre du parlement avait, dans l'intervalle, oublié son spleen et se mariait. Il n'avait cependant pas oublié le jeune Français, et lui avait procuré un emploi de précepteur chez un de ses amis. Cet ami était un excellent homme, fort instruit, et tout en enseignant à son élève le peu qu'il savait, Dutens apprit lui-même beaucoup de choses, notamment les mathématiques, le grec, l'hébreu, les langues vivantes. Il se préparait ainsi, sans le savoir, à sa carrière future, et tout allait au mieux. Il avait réussi à se faire aimer de tout le monde, et par un moyen fort simple qu'il exprime très-agréablement : « Il est rare, observe-t-il, qu'avec un vrai désir de se faire aimer on n'y réussisse pas; c'est un compliment tacite que vous faites, et l'on vous sait déjà gré de témoigner que vous prisez cette amitié que vous paraissez rechercher. J'avais heureusement cette disposition très-marquée en moi, et elle était d'autant plus naturelle, que je ne faisais en cela que me livrer au mouvement d'un cœur bon et à l'impulsion d'un esprit très-porté à juger favorablement des autres. Les bonnes qualités me frappaient toujours les premières dans les personnes avec qui je vivais; et si je venais ensuite à leur trouver des défauts, je les leur passais en faveur des bonnes qualités que j'avais remarquées. Même après avoir mieux appris à connaître les hommes, j'ai eu le bonheur de conserver cette disposition, à laquelle, plus qu'à aucun autre mérite, j'ai attribué le bonheur de posséder un grand nombre d'amis. »

La mort de l'élève vint malheureusement interrompre brusquement ces jours heureux. Mais le jeune précepteur avait déjà réussi à se faire remarquer. Un de ses amis, qui partait pour Turin en qualité de secrétaire de l'ambassadeur, le présenta à celui-ci, qui l'agréa, sur cette recommandation, en qualité d'aumônier. Il n'y avait qu'une difficulté qui paraîtra d'abord considérable : c'est que Dutens n'était nullement ecclésiastique. Mais cette difficulté fut bientôt levée. Notre jeune Français, grâce à son savoir, était parfaitement en mesure de présenter toutes les garanties exigées en Angleterre pour le ministère sacré, et quinze jours après sa présentation, il avait pris les ordres et partait.

Il arriva à Turin à la fin de l'année 1758. Sa situation avait déjà bien changé : au lieu des manières douces et simples de la famille dans laquelle il avait vécu jusque-là, il se voyait lancé dans le plein tourbillon des cours; et bientôt même, la retraite de son ami ayant déterminé l'ambassadeur à lui confier les fonctions de celui-ci, il se trouva engagé d'une manière active dans la diplomatie. Bien des détails du métier, et particulièrement l'usage de payer le monde de mensonges et de corrompre les agents subalternes pour en tirer de honteux services d'espionnage, lui répugnaient singulièrement. Il était en discussions continuelles, sur ce chapitre, avec son ambassadeur; mais ces moyens étaient alors tellement de mode qu'on ne s'en faisait nul scrupule. Il rapporte même à ce sujet une histoire assez plaisante du

prince de Kaunitz. L'ambassadeur d'Espagne à la cour de Vienne avait, depuis quelque temps, des raisons de soupçonner que ses dépêches étaient ouvertes, quand un beau jour il lui en tomba entre les mains une preuve bien manifeste : en recachetant une de ses lettres, on avait mis sous l'enveloppe la copie au lieu de l'original. L'ambassadeur, triomphant, court, la pièce de conviction à la main, chez le prince de Kaunitz « Mon prince, dit-il, ordonnez, je vous prie, que vos commis me restituent la dépêche dont ils m'ont seulement envoyé la copie. — Ah! monsieur l'ambassadeur, lui répond le ministre sans le moindre embarras, je vous demande mille pardons de la peine que vous avez eue. » Et, sonnant aussitôt un de ses secrétaires . « Allons donc, Monsieur, rendez la dépêche de M. l'ambassadeur, dont il n'a reçu que la copie, et apprenez une autre fois à ne point faire de tels quiproquos. » Et quand celui-ci eut rapporté l'original : « Monsieur l'ambassadeur, dit le prince en la lui remettant, je suis mortifié que la sottise de mes gens vous ait occasionné ce dérangement. » Et il le reconduisit fort poliment, en tournant ainsi, par son aplomb diplomatique, contre l'ambassadeur la leçon que celui-ci s'était trop facilement flatté de lui donner.

L'opposition de Dutens à ces méchantes habitudes, et ses querelles à ce sujet avec son ambassadeur, loin de lui nuire, finirent par lui attirer l'estime générale, au point qu'à la mort de Georges II, en 1760, l'ambassadeur, M. de Mackenzie, ayant été rappelé en Angleterre et nommé secrétaire d'État pour les affaires d'Écosse, obtint de le laisser à Turin, en qualité de chargé d'affaires. C'était une fortune d'autant plus prodigieuse qu'elle était tout à fait inespérée. Un homme moins sage en aurait peut-être abusé ; mais Dutens, nourri par les principes d'une noble philosophie, trouva la force de résister à cet entraînement et à cette adoration de soi-même dont les parvenus sont trop souvent victimes. Il ne prit ce changement dans sa destinée que pour un accident de fortune qui pouvait être aussi passager qu'il était inattendu, et se proposa de n'en tirer parti que comme d'une occasion d'entrer plus avant dans la connaissance des hommes et de la cour. « J'ordonnai, dit-il, mon équipage et fus me montrer à la cour et aux promenades publiques. Je puis me rendre justice que je n'étais point animé en ceci par une sotte vanité d'occuper les autres de moi, et encore moins par l'orgueil de m'occuper de moi-même; je sentais trop bien que j'étais le geai paré, pour un temps, des plumes du paon, et que ce temps-là ne pouvait pas durer. Heureusement pour moi, l'inflammation qui m'était survenue aux yeux, en chiffrant la longue dépêche du baron d'Edelsheim, durait encore : je dis heureusement pour moi, car cette incommodité, devenue fâcheuse et douloureuse, m'obligea de mener une vie plus retirée et plus appliquée, ce que (de l'humeur dont je me trouvais) je n'eusse pas fait sans cela. Je ne m'en affligeai point; au contraire, je me connaissais assez porté à abuser de ma situation, pour sentir alors le bien que ce mal me faisait. » Voilà bien le disciple de Leibniz, résistant non-seulement aux illusions de la vie, mais s'appliquant à découvrir dans tout événement, même fâcheux, le côté par lequel il peut être mis à profit pour sa conduite, et sachant ainsi trouver le bien pratique jusque dans les choses qui, sans la lumière de cette philosophie, paraîtraient purement et simplement le mal.

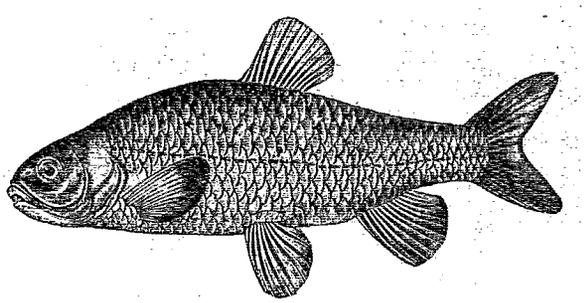
LE VILAIN.

Ce poisson, que les ichthyologistes ont successivement décrit sous une multiplicité de noms différents, est vulgairement désigné dans quelques localités sous celui de *meunier;* ce n'est pas toutefois le vrai meunier ou chevanne. Les auteurs de l'*Histoire naturelle des poissons* l'appellent able jesse *(Leuciscus Jeses)*.

On ne saurait mieux comparer ce poisson pour sa forme générale qu'au gardon, si commun dans nos eaux de la Seine, et qui constitue une autre espèce du même genre; mais ses écailles sont plus petites et plus nombreuses; ses dents pharyngiennes sont disposées sur deux rangs. D'autres caractères encore servent à le distinguer du gardon.

Le corps est assez large ; sa hauteur est comprise quatre fois dans la longueur totale; la tête est comprise cinq fois environ dans la même mesure. L'œil est de grandeur moyenne; la nuque est courte; le museau, quoique gros, n'avance pas autant sur la mâchoire inférieure que celui du gardon; la bouche est plus fendue, la nageoire anale est plus courte et haute; la pectorale est large.

Le dos est vert, les côtés sont verdâtres, à reflets argentés, qui passent sur le blanc du ventre. Les nageoires dorsale, pectorale et caudale, sont brunes, mêlées de teintes rougeâtres; les ventrales et l'anale sont d'un rouge vineux; les joues sont dorées; de petits points noirs existent sur le préopercule; une semblable coloration est répandue sur l'iris de l'œil.



Le Vilain (Able Jesse; *Leuciscus Jeses* Cuv. et Val.).

La taille de ce poisson atteint jusqu'à 15 et 18 pouces.

On ne trouve pas le vilain dans les eaux de la Seine ; il commence à se montrer dans la Somme, et devient ensuite l'un des poissons les plus communs dans les eaux douces du nord et de l'est de l'Allemagne. On le trouve en particulier dans l'Elbe, le Danube, etc. Il existe aussi dans différentes eaux de la Russie, dans la Sibérie orientale, dans la Crimée.

Ce poisson fraye en avril et répand son frai plus ou moins promptement, selon les variations de température. On évalue à plus de cent mille le nombre des œufs qu'il pond. Sa chair, difficile à digérer, devient jaune après avoir été cuite

LA TOILETTE D'UNE FEMME SOUS LOUIS XV.



Dessin d'Eustache Lorsay.

Sous le règne de Louis XV, la frivolité dominait partout; mais c'est dans les hôtels du beau monde qu'elle avait établi son quartier général, et les boudoirs des marquises étaient devenus naturellement le sanctuaire de la mode. C'est là qu'il faut l'aller chercher, au moment de la toilette, pour bien juger de l'universalité de son empire et la considérer dans tous ses raffinements. Ce que l'on y remarque tout d'abord de plus singulier, c'est l'usage adopté par les nobles dames de recevoir des visites à cette heure, qui est ordinairement, plus que toute autre, celle de la solitude. Elles aimaient à occuper à la fois leur esprit et leurs yeux, et à prêter l'oreille à leurs admirateurs dans le même moment qu'elles livraient au coiffeur leur chevelure. Cette idée de se faire courtiser en se faisant habiller avait peut-être son explication dans la coquetterie naturelle des femmes plus encore que dans l'ennui que leur apportait le désœuvrement. C'était le seul instant de la journée où elles pussent faire montre de quelque simplicité, de leur beauté vraie, si elles en avaient; c'était une heure donnée presque à la nature, un moment d'abandon et de liberté enlevé au despotisme de la mode et à la tyrannie des corsets et des cerceaux, qui s'allaient emparer d'elles pour le reste du jour et ne les quitter qu'à leur retour de la cour, du concert, du bal ou de l'Opéra, avec tout l'embarrassant artifice de leur toilette.

N'en médisons pas trop, cependant, car nos mères étaient charmantes. Il est vrai qu'elles n'ont pu se mettre de rouge dans leurs portraits, et que les peintres ont eu soin d'en

diminuer la couche, sinon de l'effacer entièrement. Mais la poudre et les mouches ont eu leur piquant et leur grâce; à part le mérite de l'œuvre et le nom des maîtres, elles nous font demeurer encore avec plaisir devant ces têtes de femmes que nous ont laissées Watteau, Boucher et Vanloo. Ce sont des poupées, mais des poupées charmantes, qui ont une âme, comme eût dit Aristote, quelquefois du cœur et toujours de l'esprit; elles ont de l'esprit jusque dans leur toilette, et jamais la mode n'en prêta plus qu'au dix-huitième siècle.

La marquise, dont nous montons en ce moment l'escalier, en a dépensé autant que le marquis de tabac, hier soir, à l'Opéra, et au bal où elle se fit conduire après l'Opéra. C'est pour cela qu'elle s'est levée tard et qu'il est onze heures et demie lorsque, après avoir pris son café ou son chocolat, elle s'est assise devant sa table de toilette, dans son élégant boudoir tout enjolivé par les mignards caprices d'un élève de Watteau. C'est une pièce située au premier étage de l'hôtel, et ouvrant par quatre grandes fenêtres, au midi sur la cour, et au levant sur un jardin décoré de mille fantaisies architecturales, dans lequel des statues s'abritent sous des bosquets d'orangers, au chant des oiseaux et aux murmures des fontaines qui babillent dans leurs bassins de rocailles. La nature s'y arrange comme elle peut, car l'art lui a tout ôté, excepté les rayons d'un soleil brillant qui se glissent tant bien que mal dans l'appartement. Nous sommes en plein dix-huitième siècle, sous le règne des abbés de cour, dont l'un, en habit noir et petit manteau, en ce moment appuyé sur un coin de la toilette, a tenu la ruelle depuis le réveil de la marquise; congédié par une porte tandis qu'elle se levait, il est rentré par une autre dès qu'elle s'est assise à sa toilette, et s'occupe gravement de tourner en sonnet les idées qu'il a puisées dans ses regards et son entretien. Voilà pourquoi, en cherchant une rime et un trait amoureux, il parcourt si souvent de l'œil les peintures qui décorent l'appartement. Ce sont les mille sujets favoris du temps, des amours qui jouent avec des fleurs dans un bassin doré placé au-dessus du trumeau de la cheminée, des oiseaux qui chantent et battent de l'aile sur les guirlandes et les arabesques du plafond, des bouquets en guise de fresque, qui s'étalent en mille façons charmantes et avec des délicatesses infinies de dessin sur les grands panneaux, depuis le plafond jusqu'à la corniche. Tout est art et coquetterie dans cet appartement, depuis les tableaux de Boucher avec leurs bergères aux jambes nues, leurs moutons enchaînés de rubans roses, leurs bergers poudrés, jusqu'à ces mille objets qui composent le mobilier de la marquise : le fauteuil de jonc sur lequel elle est assise, les siéges à dossier de velours bleu et rouge encadré de dorures, son écran à tentures de soie, sa commode à table de marbre gris veiné de rose, à tiroirs en bois d'acajou incrustés d'arabesques en écaille, son guéridon à tige torse et sculpté, la table à café recouverte d'un tapis bleu à bordure et frange d'or, la servante à triple table qui porte encore la tasse à café de la marquise, la pendule à cadran cerclé d'anneaux verts dans son cadre de feuillage d'or, le ciel du lit étalant ses panaches de plumes au sommet de ses quenouilles en torsade; tout, jusqu'à la niche du chien de la marquise, élégante petite hutte recouverte d'un velours grenat, et dans laquelle sommeille son favori au coin de la cheminée.

La marquise porte un élégant déshabillé, composé d'un riche peignoir garni de dentelles, qui, ne se plissant gracieusement que vers le cou, laisse au reste du corps toute la liberté possible. Ses pieds jouent dans des mules vertes brodées d'or, qui se détachent comme deux émeraudes sur le velours grenat du carreau qui les supporte. Devant elle est une sorte de baldaquin recouvert d'une garniture de dentelles qui retombent jusqu'à terre et se relient au haut par un gros nœud de rubans roses. La femme de chambre vient de tirer la garniture qui se sépare au sommet en guise de rideau travaillé de charmants dessins, et découvre tout l'attirail de la toilette d'une dame au dix-huitième siècle. La marquise jette un coup d'œil dans la glace à cadre historié qui s'élève au milieu, légèrement inclinée sur une planchette d'appui; elle sourit, se trouve le teint pâle, et demande à l'abbé s'il ne croit pas qu'elle soit malade. Celui-ci lui répond par le sonnet qu'il vient de terminer sur l'inaltérable fraîcheur de son teint. La marquise bâille : « Que vous êtes ennuyeux aujourd'hui, l'abbé; vous ne savez donc rien me dire de nouveau! » Et si elle est allée la veille à la cour, elle lui demande des nouvelles de la ville; si elle fut à la ville, des nouvelles de la cour. L'abbé, qui a beaucoup plus de l'esprit du diable que de la vertu d'un saint, la met à l'aise sur ce chapitre, et ici commence un de ces entretiens où coulent à pleine bouche toutes les idées frivoles ou nivelantes du siècle de Louis XV; Rivarol et madame Favart nous en ont laissé quelques échantillons. C'est un feu roulant de saillies, de paradoxes, de traits piquants qui, à travers les futilités du monde, vont presque toujours s'attaquer aux intérêts les plus graves de la religion, de la politique, de la conscience et des mœurs. Les deux interlocuteurs épuisent l'un sur l'autre leur carquois et la provision de flèches ramassée la veille dans les ruelles, les boudoirs, les salons, à la cour, à la promenade, au bal, au concert et même au sermon. L'esprit railleur et licencieux de la régence revit à chaque parole, et comme l'abbé en a plus ce matin que la marquise, elle finit par lui dire qu'il est un impertinent. Il est clair qu'il l'ennuie ce jour-là, et voilà pourquoi elle s'impatiente à chaque instant, et trouve mal la besogne du coiffeur chargé d'arranger sa coiffure à la paysanne, laquelle fait fureur depuis que l'on a joué *les Amours de Bastien et Bastienne* de madame Favart; le règne de cette mode, d'ailleurs, sera aussi éphémère que celui des coiffures basses apportés en 1714 d'Angleterre, avec leurs fleurs et papillons en pierreries, les rubans, les cornets, les moulinets et les pompons. Tout cela fut aussi inconstant que les amours du siècle; on en rit déjà à l'époque où nous sommes, ainsi que des noms plus ou moins bizarres que portaient ces coiffures, de dormeuse au désespoir, en papillon, en équivoque. Malgré la fureur de la nouvelle mode, la marquise, qui a des vapeurs, la trouve affreuse, et donne à son coiffeur l'occasion de faire l'éloge d'innovations qu'il prépare. Celles-ci, qui vont débuter en 1775, prendront le nom de coiffures à la grecque, et comme elles iront en s'élevant toujours, elles atteindront, trois ans plus tard, à une hauteur de deux pieds sur la tête. Ce sera une montagne de neige chargée de fleurs, de gaze, de perles, de rubans, de colifichets, de glands et de panaches. Et il fallait qu'il en fût ainsi, car la loi de la mode était alors que la hauteur de la dame chaussée de ses mules à talons hauts devait égaler le diamètre de sa circonférence, ce qui, par parenthèse, donne une idée du développement des paniers. De tout cela, il n'est rien resté, grâce à Dieu, qu'une lettre de Montesquieu qui nous raconte, et cela était vrai, que les architectes du temps furent obligés d'élargir et d'exhausser les baies des portes des appartements, afin de permettre l'entrée des robes. Ces tours et châteaux jouirent de la plus grande vogue jusqu'à l'an de grâce 1785, où la reine ayant perdu ses cheveux durant ses couches, cette circonstance fit écrouler tout à coup tous ces monuments d'architecture capillaire à la Flore, à l'Eurydice, à la Jeannet, à l'heureux destin, à la Voltaire, les parterres galants, les chiens couchants, les quesaquos, les poufs à la reine, à la Junon et à la Pierrot.

La suite à une autre livraison.

LES PETITES FLEURS DE SAINT FRANÇOIS.

Les *Petites Fleurs de saint François (Fioretti di san Francesco)* ont été, au quinzième siècle, un des livres les plus répandus en Italie, surtout parmi les petits et les pauvres. C'est une suite de récits où l'on voit passer tour à tour, non-seulement le saint mendiant d'Assise, considéré comme le plus parfait imitateur du Christ, mais aussi ses doux et courageux disciples : frère Léon, qu'il appelait lui-même *la petite brebis de Dieu;* saint Antoine de Padoue, qui rêva dès le treizième siècle l'unité italienne ; sainte Rose de Viterbe, cette héroïque enfant qui, à neuf ans, se faisait suivre par les colombes et proscrire par Frédéric II. L'auteur de ce charmant ouvrage est resté inconnu, et ce n'est que sur de vagues conjectures que Wading, le diffus et crédule annaliste des Franciscains, l'attribue à Jean de Saint-Laurent, évêque de Bisignano en 1354.

Les fragments que nous allons citer feront apprécier le caractère et pour ainsi dire le parfum des *Petites Fleurs*, et l'on verra qu'on peut les regarder comme l'épopée populaire de la sainteté humaine, telle que la concevaient les âmes les plus pures du moyen âge.

I. COMMENT SAINT FRANÇOIS APPRIVOISA LES TOURTERELLES SAUVAGES.

Saint François rencontra un jour un jeune homme qui avait pris des tourterelles et allait les vendre ; et, comme il avait une grande pitié des animaux pacifiques, il regarda les tourterelles avec compassion, et dit : « O bon jeune homme, donne-moi, je t'en prie, donne-moi ces oiseaux si doux qui représentent, dans l'Écriture, les âmes humbles, fidèles et chastes, afin qu'ils ne tombent pas dans des mains meurtrières. » Le jeune homme, touché de Dieu, donna toutes ses tourterelles à saint François, et saint François les mit dans son sein, et il leur disait avec tendresse : « O mes tourterelles simples, innocentes et chastes, vous avez eu bien tort de vous laisser prendre... Mais je veux vous sauver de la mort. Je vous ferai des nids afin que vous ayez des petits, et que vous mulipliiez conformément à l'ordre du Créateur. » En effet, saint François fit des nids pour toutes les tourterelles sauvages, qui s'apprivoisèrent, se mirent à pondre des œufs et à les couver devant les religieux comme des poules familières. Et elles restaient là, ne s'en allant point, jusqu'à ce que saint François leur donnât la bénédiction et la permission de partir.

Le jeune homme qui avait donné les tourterelles eut aussi sa récompense. Saint François lui dit : « Mon enfant, tu seras aussi mon frère en cet ordre, et tu serviras gracieusement le Christ. » Et en effet, le jeune homme devint frère et vécut dans une grande sainteté.

II. COMMENT SAINT FRANÇOIS CONVERTIT LE LOUP TRÈS-FÉROCE DE GUBBIO.

Tandis que saint François était dans la ville de Gubbio, un loup très-grand, très-terrible et très-féroce, parut dans les environs. Il ne mangeait pas seulement les animaux, mais aussi les hommes ; et, comme il s'approchait fort de la ville, les habitants n'osaient plus sortir qu'en armes et comme s'ils allaient au combat même. Tout armé qu'on fût, on avait bien de la peine à s'en débarrasser quand on se trouvait seul sur son chemin. Aussi bientôt personne n'osa plus quitter tant soit peu les murs de la ville. Saint François avait grande compassion de tout cela. Il se résolut donc à aller au-devant du loup, malgré les conseils des habitants ; et, faisant le signe de la croix, il mit toute sa confiance en Dieu, et sortit de la ville avec ses compagnons. Mais ceux-ci craignirent de trop avancer, et saint François arriva seul jusqu'à la retraite du loup. Le loup, voyant tout cela, en sortit à la course et la gueule grande ouverte. Alors saint François fit le signe de la croix, et l'appela en ces termes : « Viens ici, frère loup ! Je t'ordonne, au nom du Christ, de ne faire de mal ni à moi ni à personne. » Chose prodigieuse ! à peine saint François eut-il fait le signe de la croix, le loup furieux ferma la gueule, s'arrêta dans sa course, et vint avec la douceur d'un agneau se coucher aux pieds de saint François qui lui adressa ces paroles : « O loup ! tu fais bien du mal en ce pays ; tes méfaits sont grands, et tu ôtes la vie aux créatures de Dieu, sans sa permission ; et non-seulement tu as tué et mangé les animaux, mais tu as osé tuer les hommes faits à l'image de Dieu. C'est pourquoi tu mérites d'être pendu comme voleur et homicide très-cruel. On crie, on se plaint de toi ; toute cette ville est ton ennemie. Mais j'ai résolu, ô loup, de faire un traité entre eux et toi, de telle sorte que tu ne leur fasses plus de tort désormais, et qu'à leur tour ils te pardonnent les torts passés et cessent, eux et leurs chiens, de te persécuter. » En entendant ces paroles, le loup remua sa queue, ses yeux, son corps, et inclina la tête de façon à faire comprendre qu'il accédait à la proposition de saint François et voulait y rester fidèle. Alors saint François lui dit : « Puisque tu veux bien conclure ce traité, je te promets de te faire donner tout ce qui sera nécessaire à ta vie, tant que tu demeureras avec les gens de ce pays. Tu ne souffriras plus de la faim, car c'est la faim qui t'a rendu si coupable. Mais toi, puisque je t'obtiens cette faveur, je veux que tu me promettes de ne plus attaquer à l'avenir ni hommes ni bêtes... Me promets-tu ?... » Et le loup inclina la tête pour montrer, par un signe bien manifeste, qu'il promettait. Alors saint François lui dit : « Il faut, loup, que tu me fasses foi de cette promesse pour que je puisse y avoir confiance. » Et en disant cela, le saint tendit la main pour recevoir la foi du loup. Le loup leva la patte droite de devant et la posa doucement sur la main de saint François, lui donnant ainsi à sa façon un gage de foi. Alors saint François lui dit : « Loup, je t'ordonne, au nom de Jésus-Christ, de venir sans retard et sans hésitation pour que notre traité soit conclu au nom de Dieu. » Le loup obéissant se mit en route avec lui, et il était doux comme un agneau. A cette vue, les gens du pays s'émerveillèrent grandement, et la nouvelle s'étant répandue par la ville, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, accoururent sur la place pour voir le loup avec saint François. Et, voyant le peuple assemblé, le saint monta sur un tertre pour le prêcher... « Combien donc est à craindre, disait-il, la gueule de l'enfer, quand la gueule d'un pauvre animal fait trembler une grande multitude. Mes bons amis, convertissez-vous à Dieu, et faites pénitence de vos fautes ; et Dieu vous délivera du loup dans le temps présent, et du feu de l'enfer dans le temps à venir. »

Après avoir prêché, le saint ajouta. « Mes frères, écoutez ! Le loup que vous voyez ici présent m'a promis, en me donnant un gage de sa foi, de conclure la paix avec vous et ne vous plus faire aucun tort. En retour, promettez de pourvoir chaque jour à ses besoins ; je me rends caution pour lui qu'il observera fidèlement le pacte de la paix. » Le peuple s'écria d'une seule voix qu'il le nourrirait jusqu'à la fin de sa vie. Alors saint François dit au loup, en présence de tout le peuple : « Et toi, loup, t'engages-tu à observer ton traité avec ceux-ci, de sorte que tu ne fasses tort ni aux hommes, ni aux bêtes, ni à aucune créature ? » A ces paroles, le loup s'agenouilla, inclina la tête et remua la queue et les oreilles, et montra par tous les mouvements de son corps qu'il s'engageait à respecter le pacte de la paix. . . . . .

Le loup vécut deux années à Gubbio ; il entrait familièrement dans les maisons, de porte en porte, sans faire de

mal à personne et sans qu'on lui en fît. Les gens du pays le nourrissaient gracieusement, et les chiens le laissaient aller par la ville et par les maisons, sans jamais aboyer contre lui.

Au bout de deux ans, il mourut de vieillesse, et les habitants en eurent grand regret, car en le voyant se promener, doux comme un agneau, dans la ville, ils comprenaient mieux la sainteté de François.

Il faudrait citer encore la prédication de saint Antoine de Padoue aux poissons de la mer, la muette entrevue de Gilles avec saint Louis, et le discours charmant de saint François aux hirondelles. Toutes ces légendes, du reste, ont la même physionomie; on y trouve une tendresse à la fois si naïve et si délicate pour toutes les créatures, qu'en les lisant on est tenté tout ensemble de sourire et de pleurer. Les *Petites Fleurs* ont été traduites, mais dans un style roide et prétentieux qui ne leur laisse rien de leurs vraies et charmantes couleurs. M. Frédéric Ozanam en a donné quelques-unes dans son beau livre des *Poëtes franciscains*, qui, malheureusement pour la science, devait être son testament littéraire.

ILES COMORES.

Voyez pag. 99, 105, 131.

MAYOTTE.

Une ceinture de bancs de coraux, que décèle la couleur verte des eaux, entoure Mayotte presque entièrement. Après avoir franchi une passe appelée *Bandeli*, on entre



Ardrian-Souli, ancien sultan de Mayotte.

dans une rade bien abritée, où mouillent ordinairement les navires.

Avant que l'hydrographie de cette île eût été étudiée et décrite, peu de vaisseaux osaient s'aventurer dans son dangereux voisinage. Cette crainte était d'autant mieux fondée que les habitants cherchaient à attirer les bâtiments sur les récifs de la côte pour les dépouiller.

Le sultan lui-même favorisait ce brigandage, s'il ne le dirigeait pas. Les Anjouans, ses voisins, le redoutaient particulièrement. « Il est, disaient-ils, en rapport avec les génies malfaisants; lorsqu'un bâtiment richement chargé s'approche des côtes de Mayotte, une tempête surgit tout à coup; le pilote épouvanté quitte le gouvernail, et une puissance invisible lance le navire sur les écueils qui sont à l'entrée du port. »

Cette superstition s'explique par des faits trop réels. Plusieurs bâtiments de Surate, un trois-mâts américain, avaient été enlevés et pillés dans cette île, et l'équipage de la goëlette de Bourbon, *le Charles*, avait été massacré.

Le danger a disparu aujourd'hui, grâce à nos ingénieurs, qui ont exactement relevé les côtes de Mayotte, et à notre patrie qui, en acquérant la propriété de l'île, a fait cesser la piraterie.

Du bassin où nous sommes parvenus, on aperçoit à un demi-mille de distance l'îlot de Dzaoudzi, où se trouve notre établissement.

Dzaoudzi est un rocher aride couvert d'habitations dont les cases font la majeure partie. L'une d'elles, plus grande que les autres, et près de laquelle l'industrie d'un marin a réussi à former un jardin avec des terres rapportées, est occupée par le gouverneur. L'îlot est entouré d'une muraille terminée, au midi, par une falaise très-élevée et à pic.

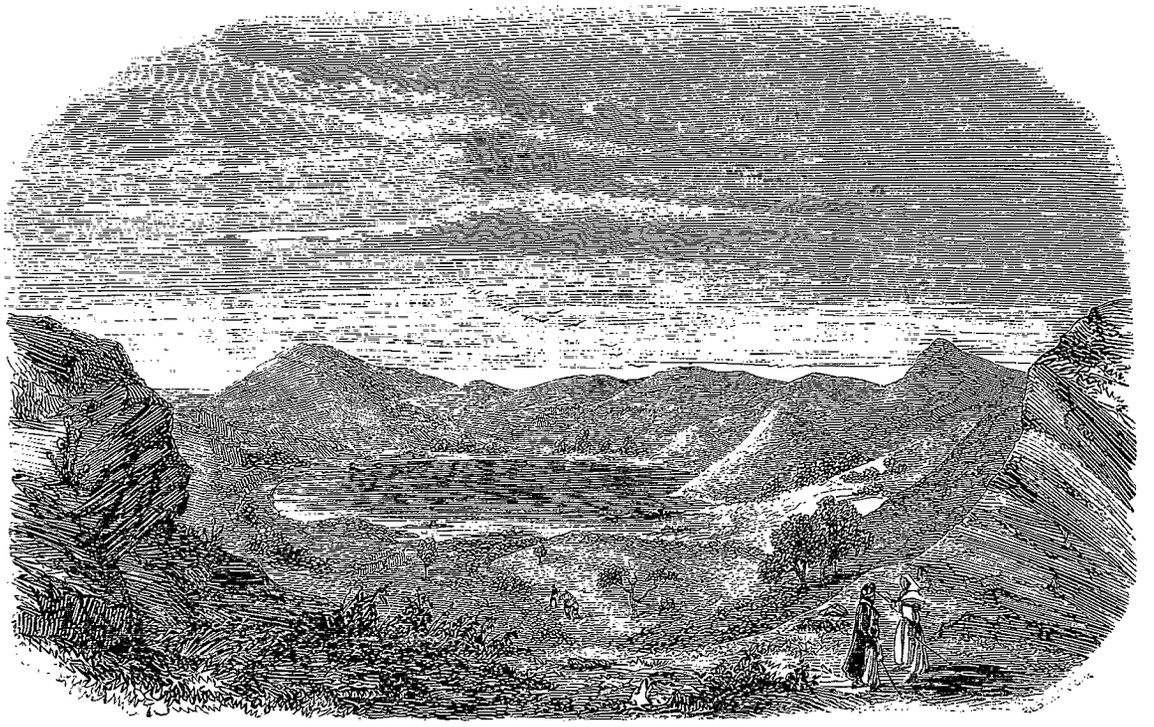
C'est là que sont les bureaux de l'administration; là aussi qu'est l'hôpital, formé d'une réunion de jolies cases bien aérées, où nos soldats et nos matelots sont soignés par les officiers de santé de la marine. On y voit, de plus, quel-

ques petites maisons en pierres, formées seulement d'un rez-de-chaussée et entourées d'une palissade à hauteur d'homme. C'est dans l'une d'elles, située au milieu d'une grande place, que s'est retiré Ardrian-Souli, ancien sultan de Mayotte, après nous avoir vendu, le 25 avril 1841, ses droits à la souveraineté de l'île, au prix d'une rente viagère que nous lui payons encore.

En face de l'île Dzaoudzi s'étend la pointe de Choa, pro-



Mayotte. — Vue de l'établissement français. — Dessin de Lebreton.



Lac sur des montagnes. — Dessin de Lebreton.

longement de Mayotte. Cette presqu'île est occupée par un village dont les maisons sont assez habilement construites. Le terrain en est très-fertile et arrosé par plusieurs cours d'eau.

Les anciens sultans de l'île habitaient une ville située à la côte ouest, et dont il ne reste plus que quelques ruines ; mais cette retraite, n'étant pas défendue, tombait sans coup férir au pouvoir de tout prétendant qui se présentait en force. Pour éviter ce péril, un des sultans s'établit sur l'îlot de Dzaoudzi, qu'il rendit plus inattaquable encore au

moyen d'une muraille, à l'abri de laquelle les habitants vinrent se réfugier, abandonnant l'intérieur de l'île. Ce déplacement avait en grande partie contribué à concentrer la population autour de Choa et de Dzaoudzi, à tel point que les cases isolées au bord de la mer avaient cessé d'être habitées et ne servaient plus qu'accidentellement aux pêcheurs indigènes qui guettent la tortue quand elle vient à terre.

Mais depuis l'occupation française, cet état de choses a probablement changé, la population, qui n'était en 1840, suivant M. le capitaine Jehenne, que de 1200 habitants, ayant déjà atteint, lors du recensement fait en janvier 1846, le chiffre de 6000.

Presque tous les anciens habitants de Mayotte, appelés *Mahoris*, que la guerre et l'autorité oppressive d'Ardrian-Souli avaient fait fuir dans les îles voisines, sont revenus dans leur pays.

Cet ancien sultan, ce guerrier qui a laissé dans ce pays de glorieux souvenirs, a quitté le pouvoir pour rentrer, comme Sylla, dans la vie privée, et il savoure aujourd'hui les loisirs que lui a faits le gouvernement français. Vers 1845, une expédition sous les ordres du commandant Desfossés, aujourd'hui vice-amiral, ayant été envoyée dans les parages des Comores pour protéger notre commerce à Madagascar, un des vaisseaux qui la composaient, *le Berceau*, fut chargé d'une mission pour Mayotte. C'est d'un officier de ce bâtiment qui a bien voulu nous communiquer son journal, que nous tenons les détails qui suivent :

« Quand nous nous rendîmes à la demeure d'Ardrian-Souli, nous fûmes introduits près de lui par son intendant. Nous nous trouvâmes en face d'un gros homme trapu, au cou enfoncé dans les épaules, qui, accroupi sur une natte, achevait son repas du soir, entouré de ses serviteurs et de ses amis. En le voyant porter avidement à ses lèvres un énorme bol de tafia, nous nous expliquâmes l'air hébété et ignoble de cet homme, autrefois remarquable par son intelligence et son courage.

» Le repas achevé, des esclaves en enlevèrent les restes, et notre hôte nous annonça de la musique et des danses de caractère. Trois musiciens composaient l'orchestre : une sorte de guitare à trois cordes était grattée par un Arabe à mine assez éveillée; un nègre cafre frappait des deux poings deux tam-tams posés à terre, et le troisième faisait la partie vocale et s'escrimait sur un *bobre* avec beaucoup d'adresse. Le bobre est un instrument de musique très-usité chez les nègres africains, et qui se compose d'un arc de bambou traversé à sa partie inférieure par une calebasse. En pressant la corde suivant les notes, à l'aide de petites baguettes, on fait rendre à cet instrument un son analogue à celui de la harpe. Notre nègre était, à ce qu'il paraît, un artiste distingué, car on lui fit jouer seul la romance intitulée : *Marlborough s'en va-t-en guerre*. Il accompagna son thème musical de variations fort savantes, en s'animant si fort et faisant courir ses doigts avec une telle rapidité sur l'unique corde, que son front ruisselait de sueur.

» Quand il eut fini, deux danseuses arabes s'avancèrent au milieu du cercle; mais leur talent ne fut pas autant apprécié que celui du chanteur. Je dois reconnaître, à la vérité, qu'à la lueur du feu leur silhouette différait peu de celle de deux ours dressés à ce genre d'exercice. Que nous étions loin de la danse vive et animée des noirs de Bourbon!

» Ayant salué le sultan, nous descendîmes au rivage où les roulements du tambour de la garnison annonçaient la fermeture des portes. A cette heure les Arabes rentrent chez eux paisibles et sans souci du lendemain, maintenant que, grâce à la protection de la France, ils n'ont plus à craindre la rapacité du tyran qui les dépouillait de leurs biens les plus précieux, et, s'il éprouvait un refus, n'hésitait pas à faire tomber les têtes de ses sujets. »

Le sol de Mayotte offre aux regards une immense quantité de bananiers et de cocotiers, d'ananas, de magnifiques manguiers dont les fruits sont d'une saveur exquise. Des troupeaux de bœufs errent çà et là dans les savanes. A mesure que l'on s'avance vers la partie septentrionale de l'île, on voit les arbres devenir plus rares, et la végétation disparaître presque entièrement.

A une hauteur de 200 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, on trouve un ancien volcan dont le cratère s'est aujourd'hui transformé en un lac. Ses bords sont découpés à pic en différents endroits, et sa profondeur, au milieu du bassin, est de 45 pieds. Des aiguilles de lave pointent çà et là au-dessus de sa surface. Ses eaux sont d'une nature sulfureuse, propres à guérir les maladies cutanées fréquentes dans ce pays; mais les habitants n'en savent pas user. Tout alentour s'élèvent de petits monticules indiquant différentes périodes de soulèvements.

A peu de distance se trouvent deux montagnes coniques, qui s'abaissent vers le rivage par une pente douce, où l'herbe s'épaissit et où se montrent de nouveau les arbres, à l'ombre desquels paissent une centaine de bœufs appartenant à l'État.

La culture du riz, qui a été introduite dans l'île depuis l'occupation française, s'était déjà très-développée en 1846. La seule industrie du pays était alors celle de la fabrication de l'huile de coco, que les Arabes font par des procédés peu intelligents. Cette huile se vend sur les lieux à raison de vingt-deux litres pour une piastre. Les productions végétales y sont aussi riches que sous les tropiques; on y trouve notamment une grande quantité de bois propres aux constructions.

La population ailée de l'île est formée de pigeons de deux ou trois espèces : l'une, d'un bleu foncé, a la tête et le cou blancs; l'autre, de couleur roux clair, a les yeux petits, le bec court et les pattes jaunes. On rencontre aussi beaucoup d'éperviers, et au bord des ravines on voit scintiller au soleil le plumage éclatant du martin-pêcheur.

Sur le rivage on trouve la tortue caret, qui est recherchée pour son écaille. On n'y voit d'autres reptiles qu'une espèce de boa inoffensif et quelques couleuvres. Les poissons, de genres très-variés, sont de bonne qualité, à l'exception d'une espèce vivant au milieu des coraux.

Les coquillages abondent. Nous citerons entre autres une grande variété de porcelaines : la tigrée, la géographique, la porcelaine à bandes; une immense variété de cônes : le cône écrit, la volute ponctuée, le turban ondulé d'un vert émeraude superbe; la vis crénelée, des harpes, la fasciolaire, le fuseau dents-de-scie, le bénitier, l'hippope maculée, etc. N'oublions pas une espèce charmante, appelé communément la *fraise*, blanche, mouchetée de rose, et dont la ressemblance avec ce fruit savoureux fait à l'œil une complète illusion.

La suite à une autre livraison.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 46, 50, 158, 178, 186.

XXIX (Suite). RENÉ FAIT DE LA PHILOSOPHIE HISTORIQUE SANS LE SAVOIR.

Nous sommes au plus fort de notre débat sur ce point lorsque René arrive tout troublé. Il est quelque temps avant de pouvoir se faire comprendre; il se dandine d'une jambe sur l'autre. Roger s'impatiente, et le pauvre garçon

s'embrouille de plus en plus. Je me décide alors à m'entremettre au premier mot. René se tourne vers moi comme vers un protecteur.

— Oui, Monsieur, balbutie-t-il d'un air effaré, c'est ça, c'est juste ça.

Je comprends qu'il croit avoir donné une explication, et je tâche de ressaisir quelque fils dans cet écheveau de paroles sans commencement ni fin.

— Parfaitement, René, lui dis-je; ainsi vous veniez annoncer à votre maître...

— Comme vous dites, Monsieur, interrompt-il précipitamment.

— Et vous paraissez troublé de ce que...

— Certainement, Monsieur, mais ce n'est point de ma faute.

— Alors, c'est celle...

— De personne, Monsieur.

— De sorte que vous veniez...

— Pour rien, Monsieur.

Roger lève les deux bras au ciel.

— Et le malheureux a été baptisé comme un être doué de raison! s'écrie-t-il.

— Baptisé, répète René offensé et surpris; certainement que l'ai été! — Si Monsieur en doute, je puis faire venir mes papiers du pays... Baptisé à la paroisse; — et vacciné aussi. — Ah! faut pas croire qu'il me manque quelque chose, non; on n'est pas un païen parce qu'il est arrivé malheur aux poteries de Monsieur.

— Mes poteries! répéta Roger; quelles poteries? Que veux-tu dire? Parleras-tu enfin?

René recule, les yeux plus ronds et la bouche plus ouverte que jamais. J'arrête son maître d'un geste. En réunissant tous les mots incohérents prononcés par notre effaré, je commence à entrevoir de quoi il peut être question. Je me décide, comme Vertot, à faire mon siége en attendant les documents, et je m'écrie :

— J'y suis; n'êtes-vous pas en correspondance avec un collecteur allemand qui s'occupe de la céramique des différents peuples?

— Le docteur Lutroff, sans doute.

— Et n'attendiez-vous rien de lui?

— Rien... Ah! c'est-à-dire que je lui avais témoigné le désir de connaître quelques vases guanches.

— Eh bien! voilà, cher ami : il vous les aura expédiés par le bateau; n'est-il pas vrai, René?

— Monsieur, par la diligence.

— Et peut-être la caisse a-t-elle été égarée.

— Ça se peut bien, Monsieur, mais elle est arrivée ce matin; à preuve qu'on est venu m'avertir.

— Alors, René, va la chercher.

— Certainement, si Monsieur me le commande; mais j'y suis déjà allé.

— Et on a refusé de la livrer?

— Juste, Monsieur... rapport qu'on l'a envoyée par le facteur.

— De sorte qu'elle est à la maison?

— Il n'y a pas de doute, Monsieur; j'ai mis de côté tous les morceaux.

— Comment, les morceaux! s'écrie Roger; la caisse est donc brisée? Mais dis-le alors, malheureux!

— Eh! seigneur, est-ce que je fais autre chose? s'écrie René enfin impatienté qu'on ne mette pas plus d'intelligence à le comprendre. C'est le premier mot que j'ai dit à Monsieur; Monsieur doit se rappeler que je me suis esclamé en arrivant : — Ah! Monsieur, c'est pas ma faute; c'est rapport que le roulageur a trouvé un pays qui l'a fait entrer à *l'Épée d'or*, et qui a tant bu que le roulageur n'y voyait plus; d'où vient que la caisse a roulé dans l'escalier, et parce que les clous étaient mal solides... Monsieur sera pas content; mais j'y pouvais rien; ça devait arriver. — Voilà ce que j'ai dit à Monsieur; il me paraît que c'est clair pourtant.

Et le brave garçon, visiblement satisfait, me jette un regard qui signifie : — J'en appelle à votre équité; vous devez me soutenir!

Je souris et j'arrête Roger qui se prépare à lui prouver qu'il est un imbécile.

— Voilà qui est clair cette fois, lui dis-je; vos poteries guanches sont en poussière; il faut en prendre son parti.

— Parbleu! cela vous est facile, à vous, a repris mon antiquaire exaspéré; mais moi, j'y tenais, j'en avais vainement cherché jusqu'ici! c'est une perte irréparable! Et penser que la faute en est à cet ivrogne de facteur!

— Croyez-vous? ai-je interrompu.

— Eh! n'avez-vous pas entendu que la caisse était arrivée intacte?

— Sans doute.

— Qu'elle a échappé à cet homme dans l'escalier?

— Il est vrai.

— Et que tout vient de sa maladresse?

— Voilà où je vous arrête, cher ami. S'il est certain que tout ce qui arrive est l'accomplissement d'un arrêt providentiel, pourquoi vous en prendre aux hommes de ce qu'ils ne peuvent empêcher.

— Pardon, mais je prendrai la liberté...

— Elle est prise, mon vieil ami; grâce à votre doctrine, il ne nous reste plus la moindre parcelle; nous ne sommes que des outils entre des mains invisibles et toutes-puissantes

— Permettez...

— Rien, rien, je ne puis rien permettre, vu que je ne suis maître de rien. Vos poteries guanches ont disparu comme la race qui les avait fabriquées, parce que cela était dans l'ordre établi. Vous ne voulez point que celle-ci ait péri par les fautes et par les crimes des navigateurs qui découvrirent les Canaries; pourquoi voulez-vous que ce qui restait d'elle ait disparu par la mauvaise construction de la caisse ou l'ivrognerie d'un facteur? Les pots cassés ont tort, absolument comme les nations exterminées! René vous a donné le dernier mot de votre philosophie de l'histoire en vous disant tout à l'heure : — Ça devait arriver!

Et comme Roger, un peu déconcerté, grommelait le fameux : « C'est autre chose! » de *l'École des Vieillards*, éternelle réponse de ceux qui n'en ont pas, je l'ai pris sous le bras et j'ai ajouté à demi-voix :

— Allons, cher ami, les antiquités sont en verve aujourd'hui. Une vieille porte a parlé pour vous ce matin; ce soir les vieilles poteries parlent pour moi; mais soumettez-vous sans humeur, et dites comme le musulman qu'on empale : — C'était écrit!

La suite à une autre livraison.

AGARIC PHOSPHORESCENT.

C'est un célèbre botaniste dont la science déplore encore la perte récente qui a donné son nom à cette production végétale, d'un effet si merveilleux. L'*Agaricus Gardneri* croît dans les profondes solitudes du pays de Goyaz, au Brésil. Les habitants de cette province reculée le connaissent sous la dénomination de *flor* de coco, parce qu'on le cueille sur une espèce de palmier. Les enfants le recherchent pour en faire une sorte de jouet; mais il peut être utilisé, comme on utilise dans les mêmes régions plusieurs coléoptères lumineux. Quelques agarics phosphorescents, réunis dans une chambre, donnent une lumière suffisante pour que l'on puisse lire. C'est au révérend Berkeley que l'on doit la

description la plus satisfaisante de ce végétal merveilleux. L'agaric lumineux n'est pas, du reste, uniquement originaire de Goyaz. M. Drummond a trouvé en Australie une espèce de champignon jouissant des mêmes propriétés.

HYLAS ET PHILONOUS.

Dialogue d'ENGEL.

S'il est vrai, dit-on, que la matière soit de sa nature incapable de penser, le Tout-Puissant ne peut-il pas lui communiquer cette propriété?

Cette objection contre l'immatérialité de l'âme se produit ordinairement sous le patronage d'un grand nom. Locke l'a mise en avant quelque part dans ses écrits, et, depuis ce temps, elle a été répétée par maint écrivain avec un ton de triomphe, comme s'il n'y avait rien à y répondre. Mais on a prouvé que puisque d'une part il faut, pour penser, une substance une et simple, et que d'autre part la matière est nécessairement composée de parties, la matière pensante se laisse aussi peu concevoir sans contradiction qu'un cercle carré.

Engel s'est proposé de démontrer, dans le dialogue suivant, à l'aide d'une comparaison ingénieuse, que les propriétés de la matière ne peuvent se laisser partager, et que le Tout-Puissant même ne saurait attribuer à aucun être une force qui ne convienne pas à sa nature.

HYLAS. Et quand même la nature ne pourrait pas penser par elle-même, la toute-puissance de Dieu ne pourrait-elle pas lui communiquer la force de penser?

PHILONOUS. Voyons, mon ami. Comment s'y prend le Tout-Puissant pour faire croître les roses sur le rosier? Tous les ans, à la saison des roses, tire-t-il de frais bourgeons du néant et les place-t-il sur le buisson?

HYLAS. Non pas : bien plutôt il a mis dans le rosier lui-même le germe d'où les roses doivent sortir en leur temps.

PHILONOUS. Ainsi celui qui peut disséquer la graine du rosier et examiner avec le secours du microscope sa constitution intérieure, celui-là apercevra vraisemblablement comment d'une graine si bien organisée les roses peuvent se développer et fleurir?

HYLAS. Certainement, à condition d'avoir des sens subtils ou de bons instruments.

PHILONOUS. Mais supposons que le Tout-Puissant veuille faire croître des citrons sur cette tige qui ne produit que des roses, ne faudra-t-il pas qu'il crée d'une manière spéciale des fruits qui ne sont pas naturels à cette plante et qu'il les affermisse sur ce rameau?

HYLAS. Oui, certes; mais alors les fruits paraîtraient croître seulement sur ce rameau, et n'y croîtraient pas réellement.

PHILONOUS. Mais il me semble que le Tout-Puissant, dans ce cas, ne peut rien produire de plus que cette simple apparence; autrement il devrait donc transformer le rosier en citronnier, c'est-à-dire, d'après le langage d'une saine philosophie, anéantir le rosier, et à sa place élever un citronnier.

HYLAS. Mais ce ne serait pas alors ce que nous désirons.

PHILONOUS. Vraiment non; et alors il en faut rester à ce que nous avons dit d'abord. Le Tout-Puissant créerait alors les citrons, et devrait les lier au buisson de roses. Mais quoi! l'arbre n'a point la séve du citron; d'où les fruits recevront-ils donc alors leur nourriture?

HYLAS. Le Tout-Puissant devra la leur fournir par l'air ou n'importe comment.

PHILONOUS. Et si maintenant le rameau dépérit, les citrons ont-ils perdu autre chose qu'un appui?

HYLAS. Sûrement non, car la tige à laquelle ils tiennent ne les avait ni produits ni nourris.

PHILONOUS. Revenons maintenant à notre question principale. Vous m'avez accordé que la matière ne peut penser, ni en elle-même, ni par elle-même, c'est-à-dire qu'elle est capable, en vertu de son essence, de recevoir une infinité de formes et de subir une infinité de mouvements, mais point du tout de penser.

HYLAS. Je vous accorde que Descartes l'a démontré aussi bien que possible.

PHILONOUS. La force pensante ne réside donc pas plus dans la matière que la graine de citron dans le rosier; mais Dieu doit communiquer à la matière la faculté de penser. N'est-il pas alors nécessaire qu'il crée cette force spécialement et l'unisse à la matière?

HYLAS. Sans doute, ainsi que nous l'avons vu dans notre exemple.

PHILONOUS. Mais, d'après cela, la matière n'obtient la force de penser qu'en apparence. Celle-ci lui est aussi peu habituelle qu'il l'est de voir croître des citrons sur des rosiers.

HYLAS. Je suis aussi forcé de vous accorder cela.

PHILONOUS. La question n'est plus alors de savoir si le Tout-Puissant peut communiquer à la matière la force de penser; cela est impossible, mais au contraire s'il ne peut pas créer une force de penser et l'unir à la matière. Et voyez, c'est ce qu'il a justement fait. Il a lié une force spéciale de penser avec une certaine portion organisée de la matière, et toutes les deux ensemble composent l'être vivant. Comme le fruit sur la tige étrangère, la force de penser est jointe à la matière; à la fin, celle-ci peut périr sans que celle-là perde autre chose que son appui.



Bas-relief antique trouvé à Sicyone. — T. III du bel ouvrage intitulé *Expédition en Morée*, publié par MM. Firmin Didot.

Ce bas-relief, en marbre blanc, a été trouvé au-dessus de la porte d'une maison du village de Xilocastron, ou Zirio-Karaki, sur la route de Camari à Vasilica.

UN TABLEAU DE BREUGHEL LE VIEUX.

Voy., sur la famille des Breughel, la Table des vingt premières années.



Fragment de la gravure de Breughel le Vieux, *Temperantia.* — Dessin de Wattier.

Je me rappelle toujours l'impression que j'éprouvai lorsque, après avoir parcouru la collection des œuvres de Pierre Breughel, mes regards vinrent à se fixer sur le sujet de cette gravure. C'était un peu le sentiment du voyageur qui, après avoir traversé une nature morne, tourmentée, malsaine, hantée des démons, des serpents, des brigands et des loups, découvre tout à coup un site plein de fraîcheur et d'ombre, et s'y repose sous un beau rayon de lumière, à l'abri du vent et au chant des oiseaux.

Je ne sais rien de plus étrangement affreux que tous les sujets rêvés par l'imagination de ce Breughel. Ce sont de véritables cauchemars d'un grotesque, d'un fantastique qui va jusqu'au terrible, mais sur le fond desquels se détache parfois, comme sur un lointain d'enfer, une lumineuse apparition du ciel, une belle tête radieuse et sereine du Christ ou d'un apôtre.

Cependant Pierre Breughel, surnommé le Vieux, passe pour avoir étudié avec soin la nature dans le but de saisir la vérité dans toutes ses manifestations. Aussi est-on étonné de voir que presque nul de ses personnages, êtres maudits, d'une espèce nouvelle et d'une race inconnue, n'est du monde réel. Comme nous l'avons déjà dit ailleurs, il fut le premier et le chef de cette famille des Breughel, tous peintres de renom, qui commence à lui, vers les premières années du seizième siècle, et finit avec Abraham Breughel, dit le Napolitain, vers le milieu du dix-septième.

La gravure dont nous donnons un fragment est tirée d'une collection de treize sujets allégoriques du même genre, et représentant les Vertus et les Vices : la Foi, l'Espérance, la Charité, la Tempérance, la Prudence, la Justice, le Courage, l'Orgueil, l'Avarice, l'Envie, la Gourmandise, la Colère et la Paresse. Immédiatement au-dessous du groupe qui est devant les yeux de nos lecteurs, et dans l'angle inférieur de la toile, sont quatre personnages, à l'air pâle et souffreteux, qui alignent des chiffres et comptent de l'or sur des tables. Dans l'angle opposé, des hommes, déjà avancés en âge, sont penchés sur des livres dans lesquels ils épellent encore l'alphabet, sous la garde d'un maître d'école qui les surveille la verge au côté et la férule à la main. Au-dessus sont figurés, avec énergie et

dans un désordre apparent, le mouvement ordinaire du monde, l'appareil de la guerre, le luxe, l'ambition, les excès. Ce sont des canons, des boulets, des personnages qui discutent avec animation, une forteresse, des décharges d'arquebuses, une tour qu'on élève vers le ciel, tous les matériaux d'une construction gigantesque; puis, au milieu et dans le sommet du cadre, la terre sous forme de globe entouré de nuages et d'étoiles scintillantes, et des savants qui, montés sur les points les plus élevés de sa surface, mesurent les astres à l'aide de lunettes et de compas. On voit ensuite, sur le premier plan, le principal personnage, la Tempérance elle-même. C'est une femme de haute taille, à la physionomie calme et pure, portant une horloge sur sa tête, foulant du pied l'aile d'un moulin à vent; elle tient à la main gauche une paire de besicles, et de la droite un frein qui lui gouverne la bouche. Sur le bas de son vêtement est écrit le mot *Tempérance*, et sous ses pieds on lit la légende qui suit, en latin : « Gardons-nous, en nous livrant » au plaisir, de paraître prodigues du bien, et, par une avare » ténacité, de nous montrer sordides et de rester éternel- » lement dans l'ombre. »

Toute la partie de l'œuvre que nous venons de décrire offre un saisissant contraste avec celle que présente notre gravure. Les sujets omis par notre dessinateur ne sont que les contraires de la tempérance, et ils étaient superflus pour peindre cette vertu elle-même, la règle, en quelque sorte, de toutes les vertus. Ses traits principaux sont parfaitement reproduits dans l'allégorie que nous offrons aux lecteurs. On dirait qu'un souffle de paix a passé sur le front de tous ces personnages à la physionomie douce et sereine. C'est un petit tableau qui repose et fait du bien; cette image de l'harmonie, à quelque distance de ce hameau, symbole de la tranquillité champêtre; sur le théâtre, cette femme au regard limpide; ce cavalier au geste plein de calme, qui détourne les yeux de la Folie qui l'appelle, comme celle qu'il semble aimer tourne le dos au regard grossier qui la poursuit : tout cela est empreint de je ne sais quelle expression charmante qui se résume au plus haut degré dans la physionomie du doux vieillard marquant la mesure et modérant le mouvement du concert; je ne connais rien qui donne une idée plus exacte de l'harmonieux équilibre que la tempérance établit dans l'âme humaine.

Les philosophes anciens en avaient le sentiment au plus haut point. Aussi ont-ils fait de la tempérance une des bases de leur morale, et une des premières conditions du bonheur pour l'homme. Se connaître et s'abstenir étaient au nombre des principes fondamentaux de la félicité possible; on en trouve l'application et l'exemple dans le calme de Platon, la douceur de Socrate et la sublime résignation d'Épictète. Ces beaux génies étaient arrivés à cette vertu par la contemplation des lois de la nature, dont le concours et l'admirable combinaison forment l'harmonie parfaite. « Ni trop, ni trop peu, » disaient-ils. La peine suit tout excès; et il est des limites au delà desquelles l'homme ne saurait aller sans rencontrer la douleur. Il faut donc qu'il sache se maintenir entre ces limites. « Il y a une mesure en toutes choses *(Est modus in rebus);* » et l'on n'arrive à ce degré de sagesse qu'en commençant par régler son âme, c'est-à-dire en pratiquant les préceptes et les lois de la tempérance. *Temperantia* ne veut pas dire autre chose que gouvernement de soi-même; c'est là son sens exact et primitif; la morale moderne l'a fait descendre du général au particulier. On s'est habitué à confondre cette vertu avec la modération dans les plaisirs purement sensuels, tandis que son action, beaucoup plus large, s'étend à tout, et aussi bien à la peine qu'au plaisir. Elle n'est autre que l'art de conserver une juste mesure en tout, et ne peut venir que d'une exacte et sage appréciation philosophique des idées et des faits qui nous affectent. L'homme est toujours comme suspendu entre le ciel et la terre, et, dans la situation où il se trouve placé, le bonheur pour lui ne peut résulter que d'un parfait équilibre entre les diverses affections de son âme.

« Tempérance, dit Charron dans son livre de *la Sagesse*, se prend doublement, en terme général, pour une modération et douce attrempance en toute chose. Et ainsi ce n'est point une vertu spéciale, mais générale et commune, c'est un assaisonnement de toutes, et est perpétuellement requise, principalement aux affaires où y a de la dispute et contestation, aux troubles et divisions. Elle a pour son sujet et objet général toute prospérité, chose plaisante et plausible. C'est le frein de notre âme et l'instrument propre à escumer les bouillons qui s'élèvent par la chaleur et intempérance du sang, afin de contenir l'âme une et égale à la raison, afin qu'elle ne s'accommode point aux objets sensibles, mais plutôt qu'elle les accommode et face servir à soy. C'est une règle, laquelle accommode doucement toutes choses à la nature, à la nécessité, simplicité, facilité, santé, fermeté. Ce sont choses qui vont volontiers ensemble, et sont les mesures et bornes de sagesse, comme, au rebours l'art, le luxe et superfluité, la variété et multiplicité, la difficulté, la maladie et délicatesse, suivent l'intempérance et la folie. »

LE RHINOCÉROS DU ROI EMMANUEL.

SON TRIOMPHE ET SA MORT.

En l'année 1517, le roi don Emmanuel, surnommé à juste raison par ses compatriotes le roi Fortuné, voulut se donner le spectacle d'un combat d'éléphant et de rhinocéros, comme son voisin le roi des Espagnes se donnait journellement le plaisir d'un combat de taureaux. Les *toreadores* portugais n'étaient ni moins habiles ni moins braves, en ce temps, que les *toreadores* andalous, et, comme tous les souverains de la péninsule, Emmanuel applaudissait à leurs exercices périlleux; il n'y avait que lui, parmi les potentats européens, qui pût se donner le divertissement terrible qu'on allait offrir à la cour de Lisbonne. L'étrange solennité eut lieu au mois de février, époque à laquelle commencent les beaux jours à Lisbonne.

Le premier des deux terribles combattants qui entra dans l'enceinte, ce fut le rhinocéros. On avait dressé pour ces sortes de jeux une enceinte environnée de hautes murailles, dans l'endroit où était alors le vaste bâtiment destiné à l'administration commerciale de l'Inde et de la Guinée. Dès que le rhinocéros fut entré, on le fit placer derrière des tapis de tenture qui étaient pendus de la loge du roi à la loge de la reine, et cela afin que l'éléphant ne le vît par lors de son arrivée dans l'arène. Peu d'instants après, celui-ci franchit la barrière, ayant de chaque côté des hommes de la garde royale qui fermèrent aussitôt les issues. Cela fait, le roi ordonna que l'on enlevât les tapisseries derrière lesquelles se tenait le terrible rival du colosse de l'Inde. Bien qu'il marchât, comme de coutume, avec ses entraves de fer, ce dernier, en voyant l'éléphant, fit un mouvement expressif et se rapprocha de l'Indien qui le soignait, et qui le tenait par une longue chaîne; il sembla, en un mot, dit un vieux chroniqueur présent à cette scène, demander à son gardien licence d'aller au-devant de l'ennemi : ici nous laisserons parler Damien de Goes.

« Comme la bête commençait à l'entraîner, l'Indien lui lâcha la chaîne, en la gardant toutefois par l'extrémité dans sa main. Lors celui-ci, d'un pas délibéré, commença à s'acheminer vers le lieu où était l'éléphant, levant son grouin incliné vers la terre et soufflant par les narines de telle sorte qu'il faisait voler la poussière et les pailles de l'arène, comme

si se fût promené au-dessus de l'enceinte un tourbillon de vent. Au moment où le rhinocéros s'était mis en marche, l'éléphant portait ses regards du côté opposé; mais dès qu'il l'aperçut il tourna en rond sur lui-même, poussant des rugissements et agitant sa trompe comme s'il voulait combattre. Toutefois, lorsque le rhinocéros fut arrivé près de lui, voulant évidemment commencer l'attaque et le menaçant de lui ouvrir le ventre, il perdit confiance, sans doute à cause de sa jeunesse, et craignit de ne pouvoir s'aider de ses défenses contre un tel ennemi, en raison de son âge; en effet, elles n'avaient pas plus de trois palmes. Lors il fit volte sur lui-même, et s'acheminant vers une fenêtre fermée par des barreaux de fer qui se trouvait près de la porte de l'arène, sur le côté qui regardait les maisons de la Ribeira, il y jeta sa tête avec tant d'impétuosité qu'il tordit du coup deux des énormes barreaux de la grille, qui pouvaient avoir environ huit bons pouces en carré : ce fut par cette ouverture qu'il sortit laissant son cornac étendu à terre, car dans cette occasion celui-ci s'était jetté à bas du dos de l'animal, autrement il eût été écrasé.... L'éléphant, une fois sorti de l'arène, prit le chemin de l'étable où était son gîte, et ne tint plus nul compte de tout ce qui se présentait devant lui, hommes de cheval ou gens de pied; il passait devant tout le monde, donnant de tels bonds et faisant succéder les uns aux autres de tels rugissements qu'on eût cru que c'était quelque bataille livrée sans ordre ou quelque déroute de l'ennemi. Il est bien à remarquer que l'ouverture que fit l'éléphant entre les deux barreaux de fer par lesquels il passa fut si exiguë qu'un homme de commune stature en pourpoint n'y passait qu'avec peine; mais la terreur et l'instinct de nature donnèrent à l'animal l'adresse de sortir par une si petite ouverture. Quant au rhinocéros, il resta fort tranquille dans l'arène, donnant presque à entendre par ses mouvements à ceux qui étaient près de lui, et faisant comprendre par son air d'assurance, qu'il aurait eu certainement la victoire si l'éléphant fût demeuré.

Le roi don Emmanuel envoya ce rhinocéros, au mois d'octobre de la même année, et en fit présent au pape Léon X. On l'embarqua à Lisbonne, sur un navire qui avait pour capitaine Juan de Pina, chevalier du palais; et par le même personnage, le roi fit tenir au pape une riche vaisselle de vermeil *historiée* d'animaux. Le navire fut relâcher à Marseille, où se trouvait alors François de Valois, premier du nom, roi de France, à la prière duquel Juan de Pina fit débarquer le rhinocéros pour le laisser voir. Non-seulement il se rendit à ce désir, mais il offrit un fort beau cheval, bien enharnaché, que le roi accepta en lui faisant courtoisie de cinq mille écus d'or au soleil. De Marseille on alla gagner la côte de Gênes, où le navire se perdit durant une tempête sans que l'on pût rien sauver de ce qui était à bord. Le rhinocéros fut jeté mort par les eaux sur la plage. On l'écorcha, et sa peau remplie de paille fut portée à Rome pour être présentée au pape. » Damien de Goes ajoute que Léon X ne la vit pas sans une extrême surprise et en témoignant aussi grande tristesse du déplorable événement qui avait enlevé la vie à tant de personnes. Ce qu'il ne dit point, c'est que ce fut ce rhinocéros empaillé qui servit de modèle aux nombreuses figures quelque peu fantastiques que l'on voit reproduites dans les ouvrages d'histoire naturelle du seizième siècle, et qui, en accentuant d'une façon exagérée les linéaments réguliers qu'on remarque sur cette peau rugueuse, forment une sorte de guillochage peu rapproché de la vérité. Le crédule Lycosthènes, ou si on l'aime mieux Theobald Wolfhart, ne manque pas de donner cette figure si célèbre encore au temps où il vivait.

Dans un ouvrage infiniment moins connu que ses Chroniques, Damien de Goes assigne l'année 1515 ou 1516 comme celle où dut avoir lieu l'arrivé du rhinocéros en Portugal. Durant les premières années du seizième siècle, Emmanuel posséda successivement cinq ou six éléphants. Pendant ses promenades dans les rues de Lisbonne, le roi Fortuné se faisait précéder de quelques-uns de ces animaux. Le rhinocéros marchait devant le cheval que montait Emmanuel.

LE VIEILLARD.

Je veux célébrer dans mes vers un vieillard, et faire connaître sa vie; je veux chanter ce que j'ai lu dans les histoires.

Chantez, poëtes, dans un brûlant délire, chantez, célébrez l'amour et le vin! Je vous laisse à tous le vin et l'amour; mon vieillard seul sera l'objet de mes chants.

Chantez la puissance de vos protecteurs; immortalisez votre nom et vos travaux; moi je ne chante pas les exploits des héros : que mon vieillard seul soit célébré dans mes vers.

O renommée! entre dans les oreilles de la Postérité, renommée que mon vieillard s'est acquise! Écoutez, siècles, écoutez!... Il naquit, il vécut, il prit femme, et il mourut (1).

FABRICATION DES ÉTOFFES DE SOIE.

Suite et fin. — Voy. p. 60, 75.

LE DESSIN. (Suite.)

En 1836, un ouvrier imagina un nouveau mécanisme qui permettait la substitution du papier au carton; un fabricant peu fortuné consentit à lui avancer l'argent nécessaire pour l'exécuter, à condition qu'il deviendrait lui-même le parrain de la nouvelle mécanique à laquelle il donnerait son nom. Elle fut, en effet, construite et montée dans un atelier où toute la fabrique fut convoquée à la voir fonctionner. Les avantages de ce nouveau métier étaient immenses; outre l'économie considérable qu'il présentait par la différence de prix du papier au carton, il en offrait encore d'autres, moindres, il est vrai, mais dignes cependant d'être mentionnées, sur le transport du dessin d'un atelier dans un autre, puisque l'ouvrier pouvait facilement porter sous son bras un dessin qui, lié aux cartons, aurait exigé une voiture attelée d'un cheval; sur le local où sont conservés les dessins, puisque le volume de ceux du nouveau métier égalait à peine la vingtième partie de celui des anciens; enfin la mécanique était bien moins volumineuse que la jacquard.

Malgré tous ces avantages, une seule maison, deux peut-être, consentirent à en faire l'essai. Comme toute invention dans son commencement, le nouveau mécanisme avait des imperfections que n'eût certainement pas manqué de corriger un peu plus de persévérance; mais, impuissant à soutenir une dépense qui dépassait ses prévisions, découragé par l'indifférence et par l'abandon dans lequel on le laissait malgré ses appels à la chambre du commerce, l'inventeur abandonna sa mécanique, qui fut bientôt perdue dans l'oubli.

Quels ne furent donc pas notre surprise et notre désappointement, lorsqu'à notre dernier voyage en Angleterre nous trouvâmes cette même mécanique fonctionnant dans l'un des nombreux ateliers de Londres. Elle était, nous dit-on, la récente invention d'un Écossais; et nous devons à la vérité d'ajouter que, pour comble de similitude avec la machine française, la machine anglaise avait précisément les mêmes défauts; ce qui n'empêchera pas cette mécanique de revenir en France, dans quelques années, comme une nouvelle production du génie mécanique de la nation anglaise à laquelle nous serons obligés d'aller la demander.

(1) Imité de l'allemand de Gellert.

Enlaçage. — Quand les cartons sont piqués, on les attache les uns aux autres, dans l'ordre où ils doivent se présenter à la mécanique. Si les dessins sont grands, on les divise par paquets de mille cartons environ.

L'ÉTOFFE.

Tissage. — Tous ces préparatifs achevés, le métier monté et le dessin en place (fig. 10), le premier carton plaqué contre la mécanique, l'ouvrier se place sur une banquette, en face du rouleau de devant; puis, pressant de tout son poids une marche qui correspond à la mécanique, placée au-dessus du métier, il soulève cette dernière par un levier du premier genre, et avec elle les cordes, les maillons et par conséquent tous les fils qui, par l'ingénieux mécanisme de la jacquard, correspondent aux trous du carton. En même temps, d'une main, que nous supposerons la gauche, il repousse le battant, et de la droite il lance entre les fils qui sont levés et ceux qui sont restés à leur place la navette, que la main gauche reçoit pendant que la droite attire fortement à elle le battant, qui ramène ainsi la trame et serre les coups les uns contre les autres.

Tous ces mouvements se font avec une telle rapidité qu'on les dirait simultanés; il le faut bien, puisqu'il y a des ouvriers qui passent jusqu'à 12 000 coups de navette par jour.

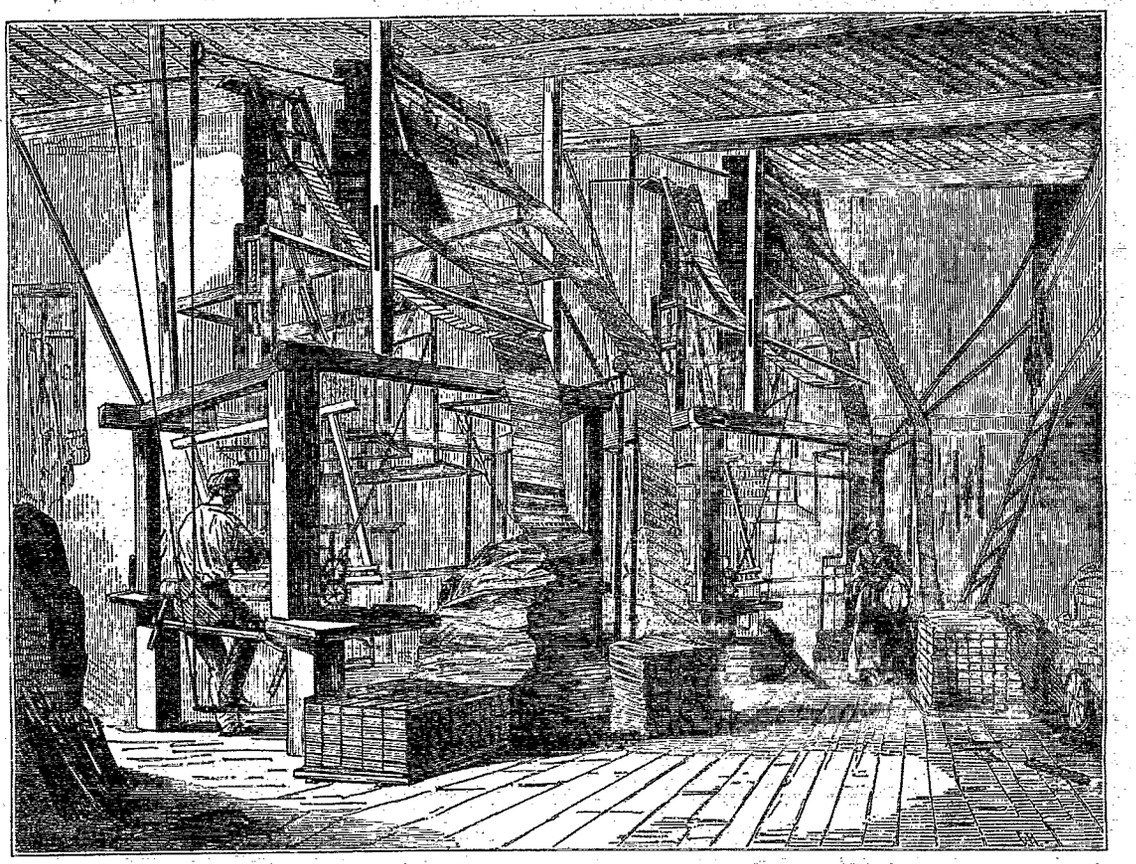


Fig. 10. Atelier de canuts. — Dessin de Chiapory.

Quand ce premier coup est passé, l'ouvrier *marche* de nouveau, ce qui change le carton en même temps, et répète la même opération jusqu'à ce qu'il ait lancé toutes les navettes qui composent la passée, ou les couleurs d'un coup sur la carte. Alors il recommence, mais de gauche à droite, puisque toutes les navettes sont réunies du côté gauche.

Si l'on se rend bien compte de ce travail, on comprendra que la trame passe et est visible sur les fils qui ne travaillent pas ou restent en fonds, et sous ceux qui lèvent et qui correspondent aux trous des cartons. Or, comme ces trous correspondent eux-mêmes précisément aux points de la carte qui sont couverts par le dessin, il s'ensuit que l'endroit de l'étoffe se fait dessous, et que l'ouvrier ne voit que l'envers de l'étoffe qu'il fabrique.

Dans les étoffes qui doivent avoir un très-grand nombre de couleurs ou dont la destination ne comporte pas d'épaisseur, outre les grandes navettes dont nous venons de parler et qui font l'étoffe proprement dite, l'ouvrier en emploie qui ne travaillent absolument que dans le dessin. Ces navettes, qu'on appelle *espolins* ou *boîtes*, sont fort petites (cinq à six centimètres de longueur), et comme il y en a autant que de couleurs, leur nombre est quelquefois considérable; dans les grandes étoffes pour tenture, il en est qui en exigent quarante à la fois. Qu'on juge du soin et de l'attention qu'il faut pour ne pas se tromper, en les prenant les unes pour les autres, à l'ouvrier qui n'a que la carte de son dessin pour se guider dans un ouvrage qu'il ne voit même pas.

Les étoffes fabriquées ainsi sont celles qu'on appelle *espolinées* ou *brochées*.

A mesure que l'étoffe se tisse, elle se roule naturellement sur le rouleau qui subit un mouvement de rotation sur lui-même, dont l'uniformité est maintenue par un engrenage nommé *régulateur* que fait marcher la mécanique.

Durant la fabrication, l'ouvrier a soin de *remonder* la chaîne, c'est-à-dire de la nettoyer, et d'enlever soigneusement les bouchons, les nœuds, la bourre, tout ce qui pourrait faire grouper les fils et l'empêcher de faire glisser les verges entre eux.

Dès qu'un fil de la chaîne se casse, ce qui se reconnaît facilement au milieu des autres, l'ouvrier quitte sa banquette, le *rhabille* ou le raccommode, en ayant soin de le remettre exactement à sa place, sans le changer de maillon dans le

corps, ni de maille dans le remisse, ni de dent de peigne; sans cette précaution il y aurait défaut sensible à l'étoffe.

Quand la pièce est achevée, l'ouvrier la rend au magasin: là elle est soigneusement examinée; toutes les taches sont enlevées, tous les défauts sont corrigés autant que possible, et on l'envoie à *l'apprêt*.

Apprêt. — L'apprêt consiste à ajouter un nouvel éclat au brillant naturel de la soie, et à donner à l'étoffe un soutien qui la conserve parfaitement étendue dans tous les sens. Il se fait de plusieurs manières; voici le procédé le plus ordinaire (fig. 11).

Deux rouleaux tournant sur leurs axes sont placés à hauteur d'appui, parallèlement, à quelques mètres de distance l'un de l'autre. Sur l'un de ces cylindres est roulée la pièce d'étoffe à apprêter, dont on amène une *tête* ou extrémité jusqu'à l'autre cylindre où elle est attachée au moyen d'une verge dans une rainure, comme pour le pliage; de manière que la partie comprise entre eux soit parfaitement étendue, l'endroit dessous et l'envers dessus. A terre est établi un petit chemin de fer qui va d'un cylindre à l'autre, et sur lequel roule un chariot contenant un réchaud rempli de charbons ardents. L'apprêteur répand sur l'envers de l'étoffe une gomme qu'il étend avec une lame métallique en couches aussi minces que possible; puis il amène le brasier sous la partie qui vient de recevoir la gomme; en sorte qu'elle sèche immédiatement avant d'avoir pu traverser l'étoffe, ce qui ferait des taches impossibles à enlever.

A mesure qu'une longueur est ainsi gommée et bien séchée, elle se roule sur le second cylindre, et l'ouvrier recommence une nouvelle longueur, jusqu'à ce que toute la pièce soit enduite de gomme et bien séchée.

Si l'on s'en tenait là, l'étoffe serait roide et cassante comme du papier, soutenue par une couche semblable à de la colle sèche et friable; pour l'adoucir et lui rendre un toucher moelleux, on la fait passer entre deux cylindres dont l'un est un métal chauffé.

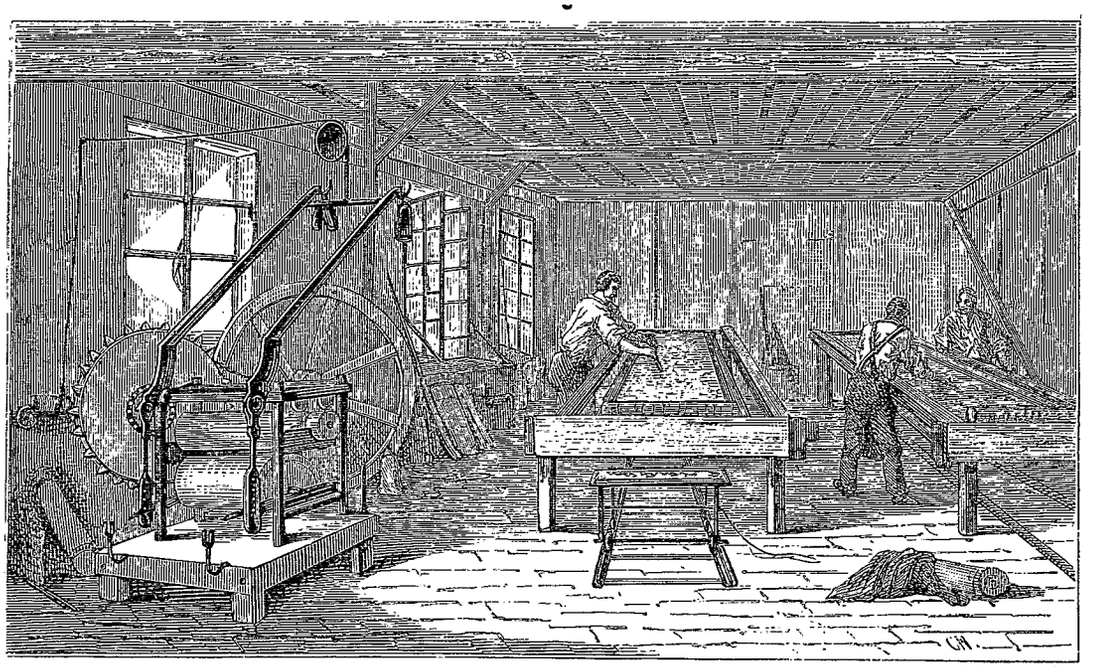


FIG. 11. L'Apprêt.

Pour certaines étoffes, au lieu de les cylindrer, on les met en presse entre des feuilles de carton, où on les laisse vingt-quatre heures.

L'étoffe est alors complétement achevée.

VOYAGE CHEZ LES OSTIAQUES OU OSTIAKS,

PEUPLE DE SIBÉRIE (1).

Les Ostiaques, dit un voyageur du dix-septième siècle, s'étendent depuis Tobolsk jusqu'à la rivière de Jenska. Ce sont des peuples d'une petite stature et fort mal faits, qui passent leur vie dans une misère extrême. Ils ont tous, les hommes et les femmes, la vue courte et tout à fait faible, ce qu'on peut attribuer au manque de pain, qu'ils ne peuvent recevoir que des voyageurs qui passent par là, et alors il faut qu'ils l'achètent bien cher.

Leur disette est d'autant plus grande que cet endroit n'étant pas un lieu de grand passage, les étrangers y voyagent rarement. Ces gens nous donnèrent de la compassion, et nous leur distribuâmes tout le pain dont nous crûmes pouvoir nous passer; mais c'était peu de chose pour un si grand nombre de personnes. Nous remarquâmes aussi que la pauvreté extrême dans laquelle ils sont réduits ne leur permettait pas d'acheter du pain, quand même on leur en aurait apporté. Ainsi ils ne se nourrissent que de poissons frais qu'ils mangent au lieu de viande, et de poissons secs qui leur servent de pain. La longue habitude fait qu'ils n'ont point de peine à digérer ces aliments; mais aussi ils perdent par là ce qu'ils ont de plus précieux, savoir la vue.

Tandis que nous fûmes sur la rivière d'Oby, les Ostiaques nous apportèrent tous les jours le plus beau et le plus excellent poisson qu'on puisse manger. Ils ne voulaient point recevoir d'argent, mais ils nous priaient, au cas que nous voulussions leur faire quelque présent, de leur donner du sel, du pain et du tabac, ce que nous fîmes. Nous eûmes encore le bonheur, par la grâce de Dieu, de n'être exposés à aucun danger considérable sur cette même rivière d'Oby, sur laquelle néanmoins nous poursuivions notre voyage le plus souvent jour et nuit.

(1) Ce peuple, encore très-peu connu, paraît être divisé en trois tribus : les Ostiaks de l'Oby, les Ostiaks de l'Iénesseï, les Ostiaks de Torgout.

A l'entrée de la rivière de Ketto, nous découvrîmes sur le rivage, à main droite, huit cabanes d'Ostiaques. L'envie me prit de les visiter. Je me fis mettre à terre, et ayant gagné l'amitié des habitants par les présents que je leur fis de pain, de sel et d'autres choses, ils me permirent d'entrer librement dans leurs cabanes.

Après en avoir visité quelques-unes, où je ne vis rien de propre ni de remarquable, ces cabanes n'étant que de misérables taudis faits d'écorce d'arbre entrelacée, qu'ils changent aussi souvent qu'il leur plaît, n'ayant point de demeure fixe, j'arrivai à une autre cabane, vieille, construite d'une manière particulière et ornée de toutes sortes de figures. Cela m'obligea d'y entrer. J'y trouvai trois femmes couchées à terre, qui, s'étant relevées aussitôt qu'elles m'aperçurent, s'assirent à leur manière, et me firent assez connaître, par plusieurs signes de tête et des gestes à faire peur, le plaisir qu'elles avaient de me voir. Comme je ne compris point d'abord ce que signifiaient toutes ces grimaces, je ne m'y arrêtai pas, et toute ma curiosité se porta à visiter ce qu'il y avait dans la cabane. Ces trois personnes, comme je l'appris dans la suite, étaient les femmes d'un *knez*, ou prince. Je ne trouvai rien de remarquable dans cette cabane, si ce n'est leur *Scheitan*, ou, suivant ce qu'ils veulent signifier par là, leur dieu, au sujet duquel je ne pus, ni par prières, ni par présents, tirer d'eux un éclaircissement plus particulier.

Cette idole est placée à un coin, à la droite de l'entrée de leurs cabanes, et le plus souvent on la trouve par terre. C'est une figure faite d'un méchant et vilain bois, et construite d'une manière si étrange et si singulière que, du premier abord, j'en fus effrayé, ne pouvant pas comprendre quelle forme c'était. Elle avait la tête garnie d'une forte pièce de fer-blanc ou de quelque autre matière dure, et, avec cela, elle était si noircie de la fumée des encensements qu'ils lui font, et de la graisse dont ils la frottent pour lui faire honneur, qu'à peine pouvait-on la connaître.

De plus, ils avaient donné à cette idole un méchant habit rapetassé, et composé de toutes sortes de lambeaux si vieux et si vilains qu'ils ne valaient pas la peine d'être ramassés : aussi n'avait-elle rien moins que l'apparence d'un dieu. Pour moi, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de gueux en plus misérable équipage que cette idole. C'est néanmoins, disent-ils, un dieu dont le pouvoir est grand, et qui répand sur eux une infinité de grâces.

Depuis Surgut jusqu'à Makofskoy, nous prîmes sur nos deux barques de jeunes Ostiaques, dont nous changions de temps en temps, et auxquels M. l'envoyé (1) était obligé de fournir les viandes et la boisson. Ces gens sont d'une paresse horrible, et l'on peut dire que le travail leur donne plus d'épouvante que le serpent le plus venimeux. Ils n'ont pas plus de penchant pour la chasse que pour les autres choses, et leur lâcheté est si infâme que l'extrême nécessité où ils se trouvent réduits n'a pas assez de force pour les tirer de cette prodigieuse paresse; en un mot, il n'y a point d'hommes sous le ciel plus fainéants que les Ostiaques.

A l'égard de leur habitation, je puis, sans m'écarter en aucune manière de la vérité, témoigner que, dans tout l'Orient, il n'y a pas de peuple plus vagabond et plus inconstant que les Ostiaques. Ils changent en un mois de temps deux ou trois fois de cabane, et dans l'espace d'un an dix-huit à vingt fois de place, suivant la commodité et sûreté des lieux. Lorsque nous leur demandâmes la cause de ce perpétuel changement, ils nous répondirent qu'ils y étaient contraints pour éviter la peine et le tourment que leur causaient les voyageurs. Il faut remarquer que ce tourment, qui leur donne tant d'épouvante, ne consiste qu'en ce que les étrangers qui voyagent les vont chercher dans leurs cabanes, et les contraignent d'en sortir pour ramer pendant quelques heures de chemin, ce qui est pour eux un travail terrible.

Pour avoir quelque divertissement avec ces gens-là, M. l'envoyé fit apporter par son valet de chambre de ces ouvrages curieux qui se font à Augsbourg. Il y avait entre autres la figure d'un homme qui bat la caisse, vêtue de même qu'une personne. Cette figure était travaillée avec tant d'art que lorsque par le moyen des ressorts elle battait le tambour, on lui voyait tourner en même temps la tête et les yeux.

Comme les Ostiaques étaient attentifs à considérer cette machine; les ressorts, qui commencèrent tout d'un coup à jouer, firent leur effet ordinaire. Ce fut alors un plaisir de voir les postures et les grimaces qu'ils faisaient pour marquer leur étonnement. Ils se mirent à marmoter, à se frapper le visage, à se coucher par terre, et enfin à rendre à cette machine tous les honneurs qu'ils ont accoutumé de rendre à leur Scheitan, et cela d'une manière si plaisante, que nous ne pouvions pas nous empêcher de rire.

M. l'envoyé ayant ensuite fait apporter une autre machine qui représentait un ours sur ses pieds de derrière, battant aussi le tambour avec ceux de devant, et tournant les yeux et la tête de même que la première figure, ils recommencèrent leurs postures et leurs grimaces : ils nous firent néanmoins connaître que le tambour leur plaisait plus que l'ours; car, après s'être tous ensemble approchés de M. l'envoyé en courbant la tête, ils le supplièrent avec beaucoup d'instances de vouloir leur accorder ce même tambour, promettant de le payer au poids de l'or. M. l'envoyé n'eut garde de leur octroyer cette faveur; il avait ses raisons pour cela; mais la principale était qu'il ne voulait point par cette machine servir à augmenter le nombre de leurs idoles.

A l'égard de leurs habits, ce sont des peaux crues qu'ils portent le poil en dedans, et qui sont aussi roides qu'un bâton. L'été, ils ont d'autres habits faits de la peau de certains poissons.

J'ai remarqué que leur dieu prétendu, ou grand Scheitan, est fait ou de bois, ou de cuivre, ou de plomb, suivant que celui qui le fait fabriquer est riche ou pauvre. Ils l'habillent et le parent, comme je l'ai déjà rapporté. Ceux qui sont pauvres ne lui donnent que de vieux lambeaux, mais les riches le couvrent de martre zibeline. Ils lui font des encensements avec toutes sortes de parfums.

Lorsqu'ils paraissent devant cette idole, ils pratiquent une étrange manière d'adoration. Au lieu de prières, ils prononcent je ne sais quelles paroles en contrefaisant la voix des poulets, ils frappent fortement des mains, ils se prosternent la face contre terre pour marquer un respect tout particulier, ils font avec les pieds de certains mouvements et postures de bateleurs, et pratiquent d'autres cérémonies ridicules qui ne valent pas la peine d'être rapportées.

Toutes les fois qu'ils prennent leurs repas, de même que lorsqu'ils font quelque festin, ils ne manquent pas de servir à leur Scheitan des viandes les meilleures et les plus délicates, qu'ils posent devant lui. Ils croient que, s'ils manquaient à cette coutume, tous leurs mets se convertiraient en abominables vers. Ils tiennent aussi que, s'ils ôtaient ces viandes de devant cette idole, elle ne manquerait pas, pour punition de ce crime, de les estropier en leur faisant perdre l'usage des bras. C'est pourquoi ils les laissent là jusqu'à ce que la corruption les consume ou que les bêtes qui vivent de proie viennent les enlever.

Quelques personnes nous ont raconté qu'en certains temps ces peuples s'assemblent dans leurs cabanes, où ils font alors des cris et des hurlements horribles et lamenta-

(1) Evrard Isbrand, envoyé russe.

bles, qu'ils ne finissent qu'à l'arrivée d'une personne qui, sans doute, ne peut être que le diable. Cet esprit malin leur prédit ce qui leur doit arriver, savoir : s'ils ont quelque grande famine à supporter, s'ils auront du bonheur à la chasse et à la pêche, s'ils continueront à jouir d'une parfaite santé, s'ils épouseront une jeune femme, s'ils mourront d'une mort naturelle, ou s'ils auront le malheur d'être tués, ou assommés, ou bien d'être déchirés et dévorés par les ours ou autres bêtes farouches, et plusieurs choses semblables.

Après avoir ainsi appris de Satan tout ce qu'ils veulent savoir, ils lui rendent les derniers honneurs, et, quand il a disparu, ils se séparent, attendant leur destinée avec un courage intrépide.

Leur idolâtrie s'étend encore jusqu'à l'adoration de la peau d'un ours, sur laquelle ils font leur serment. Lorsqu'ils ont tué une de ces bêtes farouches, ils lui coupent la tête, et lui rendent ensuite de grands honneurs. Ils courbent un peu la tête, sifflent comme on a accoutumé de faire lorsqu'on appelle un chien, et, après avoir écorché l'ours, ils lui disent : « Qui est-ce qui t'a ôté la vie? — Ce sont les Russes. — Qui t'a coupé la tête? — Ce sont les haches des Russes. — Qui est-ce qui t'a dépouillé de ta peau? — Ce sont les couteaux des Russes. » En un mot, ils attribuent aux Russes tout ce qu'ils ont fait à cet animal.

Ces peuples, misérables au suprême degré, ne laissent pas, tout idolâtres qu'ils sont, d'être louables en une chose : c'est qu'ils sont ennemis des jurements et des faux serments, de même que de ceux qui sont faits à la légère. On leur inculque cette maxime dès leur jeunesse : aussi sont-ils fortement persuadés que celui d'entre eux qui fait un faux serment, ou jure en quelque autre manière sans nécessité, ne doit espérer dans toute l'année aucun bonheur, ni prospérité, et que même il ne la passera pas sans mourir de quelque mort violente ou bien sans être déchiré par les ours.

Les Ostiaques aiment beaucoup le tabac, qu'ils fument d'une manière toute particulière. Avant de le prendre, ils s'emplissent la bouche d'eau, et avalent ensuite la fumée du tabac avec cette eau.

Le matin, lorsqu'ils fument la première pipe, cette fumée qu'ils avalent leur ôte tellement la respiration qu'ils tombent et demeurent quelque temps couchés à terre, comme s'ils étaient attaqués du mal caduc; mais enfin ils reviennent de cette suffocation. Ils ont aussi la coutume de ne jamais fumer qu'assis. Lorsque le tabac leur manque, ils se servent des copeaux de leurs pipes, faites d'un très-méchant bois, et d'une façon toute particulière (1).

(1) Cet article est extrait du curieux *Voyage de Moscou à la Chine*, de M. Everard Isbrand, envoyé russe, en 1692, rédigé par Adam Brand.

LOIS CONTRE L'IVRESSE.

En Suède, la première fois qu'un homme paraît dans un lieu public en état d'ivresse, il est condamné à une amende de 15 francs;

La seconde fois, à 30 francs;

La troisième et la quatrième fois, la peine est beaucoup plus rigoureuse; non-seulement il paye une somme plus forte, mais il perd, en outre, les droits d'électeur et d'éligible, et le dimanche qui suit l'ivresse, il subit la peine du pilori devant l'église paroissiale;

La cinquième fois, il est renfermé dans une maison de correction, et condamné à six mois d'un travail forcé;

La sixième fois, il est condamné à un an de prison, avec travail forcé.

Toute personne convaincue d'avoir excité quelqu'un à l'ivresse, paye 15 francs, ou 30 francs si c'est un adolescent qui s'est enivré.

Un ecclésiastique qui s'est mis en état d'ivresse perd son bénéfice; un laïque fonctionnaire est suspendu ou destitué.

Jamais l'ivresse n'est acceptée comme excuse d'un délit. Un homme mort ivre n'est pas enterré dans un cimetière (1).

(1) Rapport sur l'administration des bureaux de bienfaisance et sur la situation du paupérisme en France, par M. de Watteville, inspecteur général des établissements de bienfaisance. Paris, 1854.

POULE ET COQ DE PERSE

SANS QUEUE, OU WALLIKIKI.

Quand on visite le jardin des Plantes de Paris, on est généralement bien plus porté à s'arrêter devant les animaux nuisibles ou peu connus que devant ceux qui nous rendent chaque jour des services. Les honneurs de l'excursion sont pour les cages des animaux féroces, les descendants de l'ours Martin, la rotonde de la girafe et de l'éléphant, pour celle des singes ou les vitrines des serpents.

Près de ces dernières cependant, tout à côté du compartiment des autruches, on a réuni un grand nombre de types au moins aussi intéressants à étudier : ce sont ceux de nos animaux de basse-cour : récemment on y voyait figurer encore la poule et le coq sans queue.

Le coq est mort, mais la poule reste, et il est bien facile de la distinguer entre toutes ses compagnes par son aspect extérieur, qui a quelque analogie avec la pintade, et surtout par l'absence complète d'appendice caudal, dont tous les autres sujets de la même espèce sont plus ou moins pourvus.

C'est un botaniste de Bordeaux, M. Aladenise, qui a rapporté ces deux types de l'Amérique du Nord. Toute l'attention était portée alors sur les cochinchinois, qui sont loin d'être passés de mode (2); et on s'occupa peu de la poule *sans queue;* car c'est ainsi que l'on désigne encore aujourd'hui cette race.

Un de nos bons ouvrages du siècle dernier, le Dictionnaire de l'abbé Rozier, fait positivement mention de cette variété. A l'article POULARDE, POULE, l'auteur lui donne le nom de poule sans croupion, ou de Perse *(Gallus uropigio carens, persicus)*. « Cette espèce, dit-il, ressemble aux autres par sa grandeur, sa grosseur et la variété de ses couleurs; mais elle n'a point du tout de croupion, et conséquemment point de queue. »

Cette courte description est encore aujourd'hui très-exacte. Les vertèbres caudales, qui sont chez tous les gallinacés au nombre de sept, font complétement défaut ici. Il en résulte nécessairement une configuration extérieure toute particulière, qui a encore valu à cette variété le nom de poule *à croupe ronde* ou *arrondie*.

Depuis longtemps la poule de Perse est très-répandue en Hollande. Nous avons entendu, dans ce pays, les habitants de la campagne exprimer la ferme conviction que le chant du coq sans queue est tellement désagréable aux rats qu'il suffit pour chasser ceux-ci, à tout jamais, des basses-cours et des bâtiments voisins.

En France même, dans la Bourgogne, on trouve un grand nombre de poules sans queue dont la réputation est basée sur un autre genre de mérite. Les bûcherons préfè-

(2) La poule cochinchinoise a été le sujet d'un article dans notre volume de 1854, (p. 117 et 253). Cette poule ne vient pas de la Cochinchine, mais bien de la Chine même. C'est de Shang-haï qu'elle a été rapportée par M. l'amiral Cécile, alors que M. Mackau était ministre de la marine. — Voir, pour plus de détails, le *Moniteur des comices* du 13 janvier 1855.

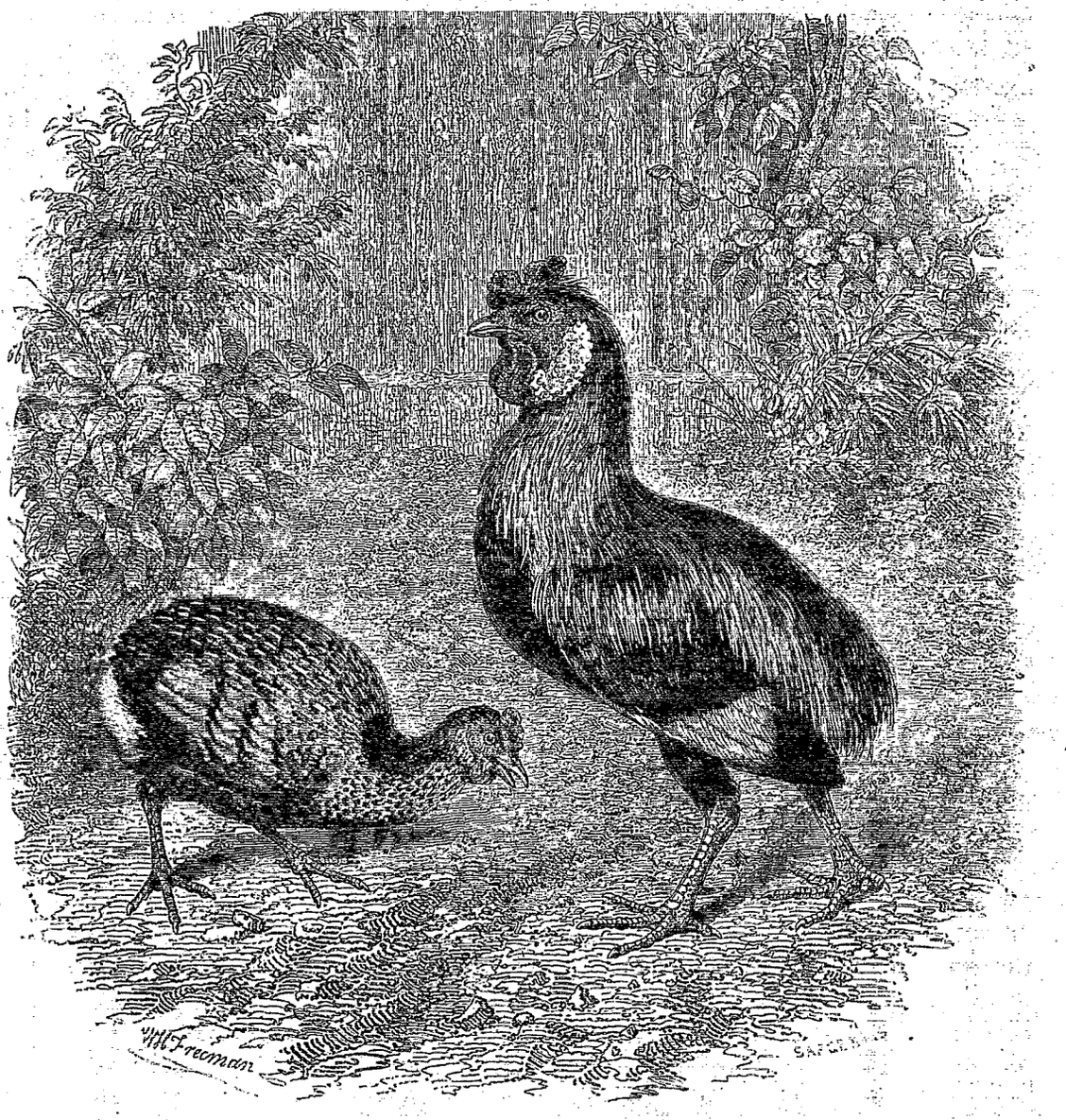
rent les volailles de cette race parce que, disent-ils, les renards ne peuvent pas aussi facilement s'en emparer. Quand la poule se sauve, ils assurent qu'elle échappe presque toujours à la dent de l'ennemi, qui, dans les mêmes circonstances, attraperait presque infailliblement les poules ordinaires.

En Hollande et dans d'autres contrées, on appelle aussi ces poules du nom de *wallikiki*.

Il est certain, quoi qu'il en soit, que cette race est rustique et très-féconde relativement à sa taille plutôt petite que moyenne, et une des plus précoces que nous ayons.

Le directeur de la gent galline au jardin des Plantes nous a dit qu'elle pouvait donner deux cents œufs par an. Sa chair est très-estimée, comme celle de toutes les volailles à pattes ardoisées; cependant les poulets sont peu recherchés sur les marchés, à cause de leur apparence difforme.

La poule de Perse, ou wallikiki, comme on voudra l'appeler, se fait remarquer dans une basse-cour par sa grande familiarité et son caquetage continuel; mais elle est loin d'être aussi sédentaire que la poule chinoise de Shang-haï, dite cochinchinoise. Au lieu de rester près de la maison, comme celle-ci, elle va tout droit devant elle, cherchant



Poule et Coq sans queue. — Dessin d'après nature par Freeman.

sa nourriture, jusqu'à ce qu'elle soit bien gavée; c'est alors seulement qu'elle songe à rejoindre le poulailler.

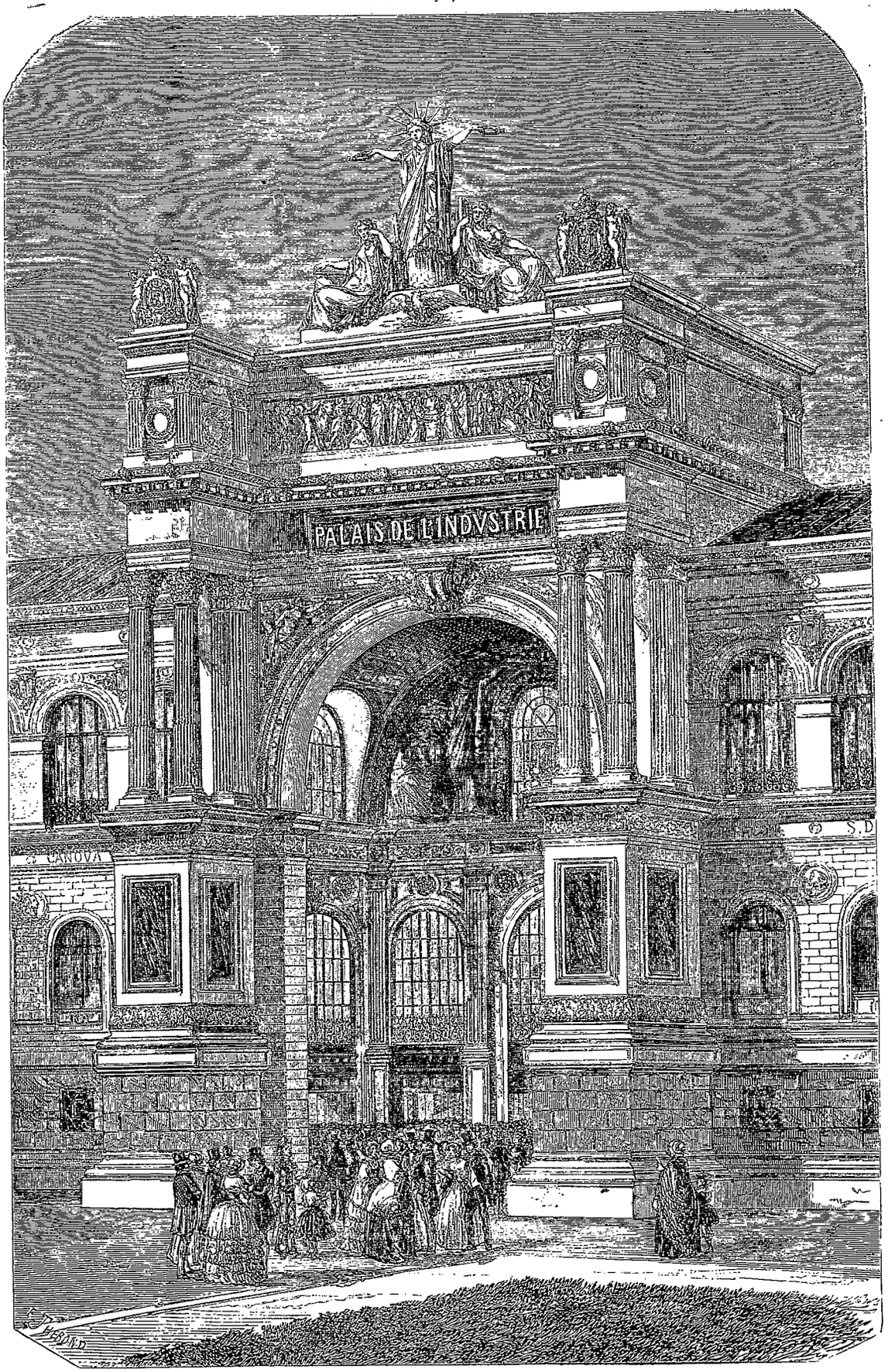
Les jeunes poulets sont faciles à élever; ils viennent d'autant mieux qu'on ne les empêche pas de suivre la mère dans ses courses vagabondes. D'ailleurs on perdrait ses peines et son temps à combattre cet instinct par un système de séquestration quelconque. On s'exposerait d'abord à avoir de moins beaux produits, et on ne parviendrait pas ensuite à corriger ce défaut de constance au bercail. Sitôt que les petits seraient mis en liberté, le naturel prendrait vite le dessus; l'expérience l'a prouvé bien des fois. Ainsi, on a fait couver des œufs par des mères à habitudes sédentaires. les premiers temps de l'élevage une fois passés, sitôt que les petits étaient un peu forts, ils quittaient les ailes maternelles et ne revenaient que le soir y chercher un abri, mais pour la nuit seulement.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855

Suite. — Voy. p. 169.



Entrée principale du palais de l'Industrie, côté du nord, près de la grande avenue des Champs-Élysées. — Dessin de Thérond.

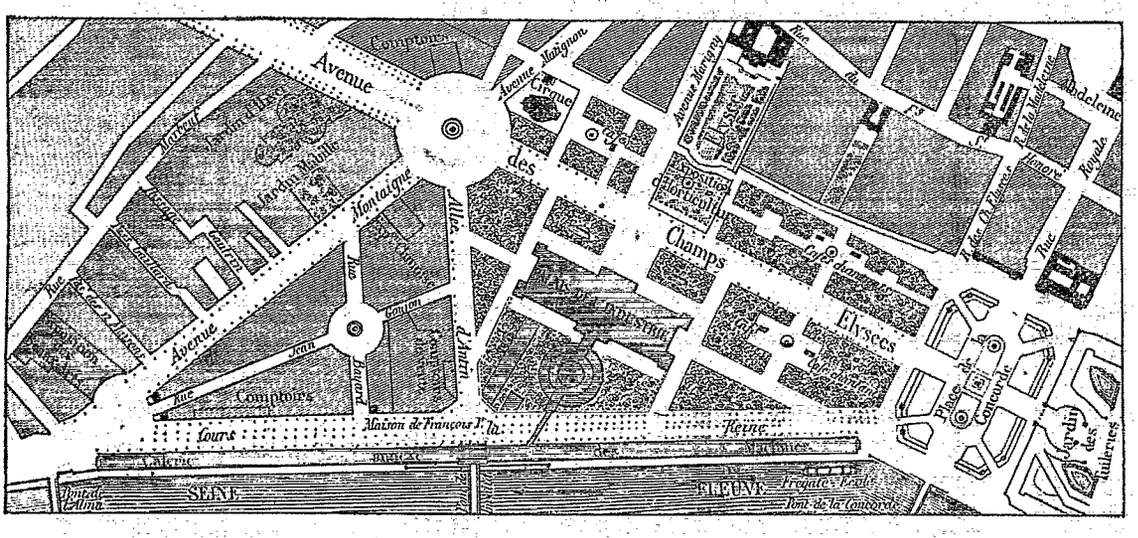
Par un beau jour d'été, c'est un éblouissant spectacle que celui des Champs-Élysées avec leurs magnifiques ombrages pleins de bruit, de mouvement, de lumière; avec les drapeaux qui flottent à tous les vents de la terre, le murmure des voix, les équipages qui passent, la foule qui circule, les costumes divers qui se croisent en tous sens, les élégantes toilettes qui s'étalent de chaque côté de la chaussée et leur donnent, durant quelques heures, l'aspect de deux bordures de fleurs animées. Mais c'est surtout vers le soir, au moment où la chaleur commence à s'amortir, que les abords du palais de l'Industrie présentent un coup d'œil enchanteur. Le soleil, qui s'enfonce à l'horizon derrière les collines de la Seine, enveloppe comme d'un fluide d'or la partie haute des Champs-Élysées, et nuance de teintes chaudes et vaporeuses les cimes verdoyantes des arbres, que couronne l'arc de triomphe de l'Étoile. Alors, en remontant de la place de la Concorde, la vue embrasse successivement tous les points où se groupent, suivant leur genre et leur nature, les produits de l'Exposition universelle; à droite, dans ces massifs de verdure destinés à les préserver de la chaleur du jour, sont les fleurs et les fruits de la production horticole; à gauche, le palais de l'Industrie, qui, semblable à une colossale vitrine, contient sous sa triple voûte de verre les merveilles de la fabrication; plus loin, en suivant la même direction, et sur la rive orientale de la Seine, les lourdes machines, dont chacune est comme un trait du génie du dix-neuvième siècle. Ce sont autant d'engins que l'homme a arrachés à la nature, et qu'il retourne contre elle, pour la forcer, comme jadis on en usait avec le vieux Protée de la fable, à lui livrer ses trésors, en dépit de ses transformations : ici, la locomotive n'attend qu'une étincelle pour s'élancer et dévorer l'espace; là, des instruments aratoires menacent de déchirer la terre d'où ils sont sortis, pour doubler sa fécondité maternelle; plus loin, de puissantes machines s'apprêtent à gouverner l'eau, comme leurs voisines gouvernent le feu; ailleurs, d'ingénieux mécanismes sont prêts à fonctionner, pour rendre plus rapide et plus brillante encore l'œuvre de la fabrication. Des antiques éléments, qu'une secte de la philosophie ancienne regardait comme les principes dominateurs et éternels du monde, il n'en est plus un seul qui n'ait été dompté, et qui ne rencontre, dans cette longue galerie de chefs-d'œuvre, l'instrument destiné à comprimer sa force, à la diriger, à la faire servir au bien-être de la famille humaine.

Ah! celui qui traverserait sans émotion ces galeries où sont réunis les trophées du génie de toutes les nations; celui qui ne sentirait point les grands enseignements qui sortent de chacun de ces produits du travail humain, ne jouirait pas du plus doux charme que fait naître l'Exposition universelle. Il y a, dans cette assemblée d'œuvres qui viennent, de tous les points de l'horizon, de toutes les contrées de la terre, se comparer pacifiquement dans nos murs, une éloquence muette qui laisse derrière elle bien des discours. Comment ne point sentir en soi, à leur vue, comme un tressaillement de cette belle pensée de Ménandre, répétée par Térence : « Je suis homme, et rien de ce qui est de l'homme ne m'est étranger. »

Continuant notre promenade à l'ombre des beaux arbres de l'avenue de Saint-Cloud, et laissant de côté les élégants bazars aux mille couleurs qui s'étalent tout le long du chemin, à notre droite, hâtons-nous de saluer d'un regard les salles et les galeries du palais consacré à l'exposition des beaux-arts, et qui nous arrêtera vers la fin de notre excursion.

Un spectacle différent nous attendait naguère au Champ de Mars, où les plus beaux élèves de l'industrie agricole, les plus riches produits des trois races bovine, ovine et porcine, dormaient et ruminaient à l'ombre de leurs tentes. C'étaient des hôtes qui nous venaient des gras pâturages de l'Angleterre, des vertes prairies de la Normandie, des fertiles contrées de la Flandre. Ces paisibles habitants des fermes, ces laborieux ouvriers des campagnes et pourvoyeurs des cités, ont acquis en France, sous l'habile direction de quelques-uns de nos agriculteurs, un degré de force et de luxuriant embonpoint impossible à décrire. Ils montrent à quel point de perfectionnement la volonté humaine, si perfectible elle-même, peut conduire toute chose, et quelles ressources elle peut tirer de tout ce qui existe sur ce magnifique domaine que la Providence lui a assigné pour asile.

C'est un agréable intermède que cette association de l'agriculture à nos fêtes. Si on voulait remonter à la source des progrès, on trouverait qu'il n'est guère de merveille à laquelle l'homme des champs n'ait prêté indirectement son



Plan des Champs-Élysées, où l'on a indiqué la place occupée par les diverses constructions de l'Exposition universelle.

concours. Il ne faut pas l'oublier, même en présence des prodiges de l'industrie et des arts, qui s'offrent à nous dès nos premiers pas dans le palais de l'Industrie.

Sous le soleil qui darde à plein ses rayons sur les vitrines et les pierres de ce vaste édifice, on éprouve une impression de fraîcheur et de bien-être, à la vue des fontaines qui s'élancent dans les airs en gerbes cristallines, et arrosent les parterres qui décorent la principale façade du palais, du côté de la grande avenue.

Le colossal monument, d'un dessin correct et pur, mais

d'un aspect un peu lourd et d'une physionomie trop massive, se développe de l'orient au couchant, sur un plan parallèle à celui de la Seine. Il se compose de quatre façades percées d'une double rangée de fenêtres à plein cintre, et portant inscrits sur ses frises les noms d'un grand nombre de bienfaiteurs de l'humanité.

Les quatre ailes sont flanquées de pavillons saillants, qui se fondent à l'œil dans l'harmonieuse symétrie de l'ensemble.

La façade du nord est décorée, au milieu, d'un portique à pilastres et à colonnes ornées de sculptures, et surmonté d'une Gloire qui tient dans ses mains des couronnes, entre deux faisceaux allégoriques qui terminent le couronnement.

Trois voûtes en quart de cercle se succèdent et se relient l'une à l'autre, les deux latérales un peu plus basses que celle du milieu, laquelle recouvre ce qu'on pourrait appeler la grande nef, par rapport aux deux galeries en arcades qui forment les bas côtés. Sous leurs toitures de verre, à travers lesquelles la lumière entre à pleines effluves, sont suspendus les étendards aux couleurs et aux armes de chaque nation. Ils annoncent au spectateur qu'il va successivement parcourir la France et ses colonies, les États-Unis d'Amérique, l'empire d'Autriche, le grand-duché de Bade, le royaume de Bavière, la Belgique, le duché de Brunswick, la monarchie danoise, la république dominicaine, l'Espagne, Francfort-sur-le-Mein, l'Angleterre et l'Irlande, les colonies anglaises, la Grèce, le Hanovre, les ville hanséatiques, le royaume de Hawaïen, la Hesse, la principauté de Lippe-Detmold, le grand-duché de Luxembourg, le Mexique, le grand-duché d'Oldenbourg, le royaume des Pays-Bas, les États pontificaux, le royaume de Prusse, les deux principautés de Reuss, les États sardes, le royaume de Saxe, les duchés de Saxe-Cobourg et de Cobourg-Gotha, ceux de Saxe-Meiningen et de Saxe-Weimar, la principauté de Schauenbourg-Lippe, celle de Schwartzbourg-Rudolstadt, la Suède et la Norvége, la confédération suisse, le grand-duché de Toscane, le royaume de Wurtemberg, la Perse, l'Égypte, la Chine, Tunis et la Turquie.

Cet ordre géographique n'est point le seul qui aide le spectateur à se diriger sans peine dans ce vaste labyrinthe : on a eu soin de grouper, dans chaque industrie, non-seulement les produits qu'elle livre au commerce, mais encore les matières premières qu'elle élabore et les instruments qu'elle emploie.

D'après ce système, la totalité se divise en groupes, les groupes en classes, et les classes en sections.

Il suffira de citer ici les classes, pour donner une idée de la richesse de l'Exposition de 1855 et de la variété des objets qu'elle rassemble ; les voici dans l'ordre suivi au catalogue : Art des mines et métallurgie ; Art forestier, chasse, pêche et récolte des fruits obtenus sans culture ; Agriculture ; Mécanique générale appliquée à l'industrie ; Mécanique spéciale et matériel des chemins de fer et autres modes de transport ; Mécanique spéciale et matériel des ateliers industriels ; Mécanique spéciale et matériel des manufactures de tissus ; Arts de précision et industries se rattachant aux sciences et à l'enseignement ; Industries concernant l'emploi économique de la chaleur, de la lumière et de l'électricité ; Arts chimiques, teintures et impressions ; Industries des papiers, des peaux, du caoutchouc, etc. ; Préparation et conservation des substances alimentaires, hygiène, pharmacie, médecine et chirurgie ; Marine et art militaire ; Constructions civiles ; Industrie des aciers bruts et ouvrés ; Fabrication des ouvrages en métaux d'un travail ordinaire, orfévrerie, bijouterie ; Industrie des bronzes d'art ; Industrie de la verrerie et de la céramique ; Industrie des cotons, industrie des laines, industrie des soies, industrie des lins et des chanvres ; Industries de la bonneterie, des tapis, de la passementerie, de la broderie et des dentelles ; Industrie d'ameublement et de décoration ; Confection des articles de vêtement ; Fabrication des objets de mode et de fantaisie ; Dessin et plastique appliquée à l'industrie ; Imprimerie en caractères et en taille-douce ; Photographie ; Fabrication des instruments de musique.

Après cette nomenclature nécessaire, nous pouvons commencer notre excursion, sans trop de crainte de nous égarer.

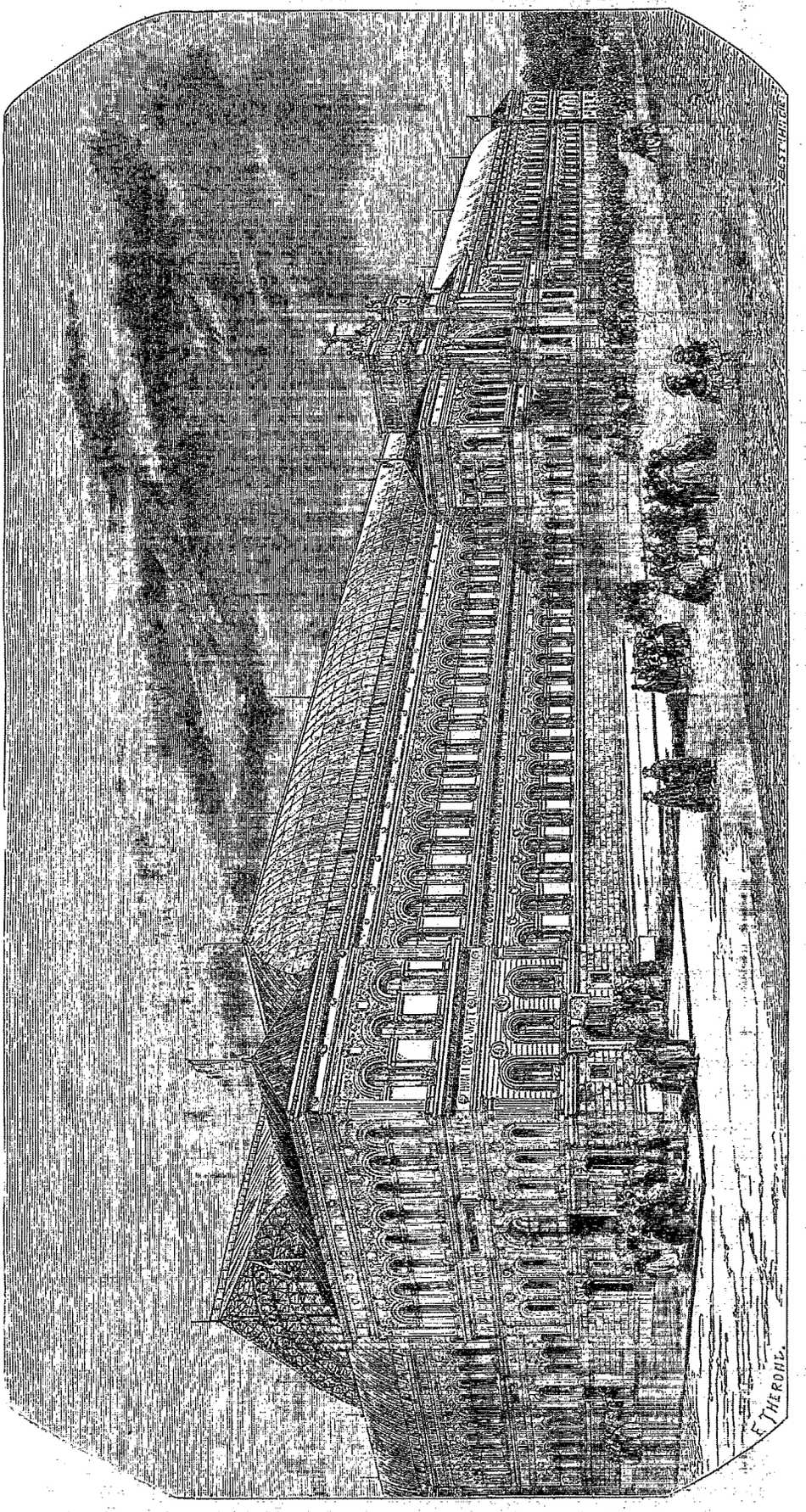
La salle que nous avons à visiter se compose de deux grandes divisions, la partie inférieure et les galeries d'en haut, reliées entre elles par des escaliers pratiqués aux deux extrémités orientale et occidentale du palais.

La partie inférieure comprend deux bas côtés séparés par la grande nef, dans laquelle nous avons à admirer les objets de grande dimension : des phares, quelques bronzes d'art ; des autels en marbre, en pierre, en bronze et en bois ; des canons, des buffets d'orgues, un modèle de bateau à vapeur, des fragments de sculpture gothique, et une magnifique glace sortie des ateliers de Saint-Gobain.

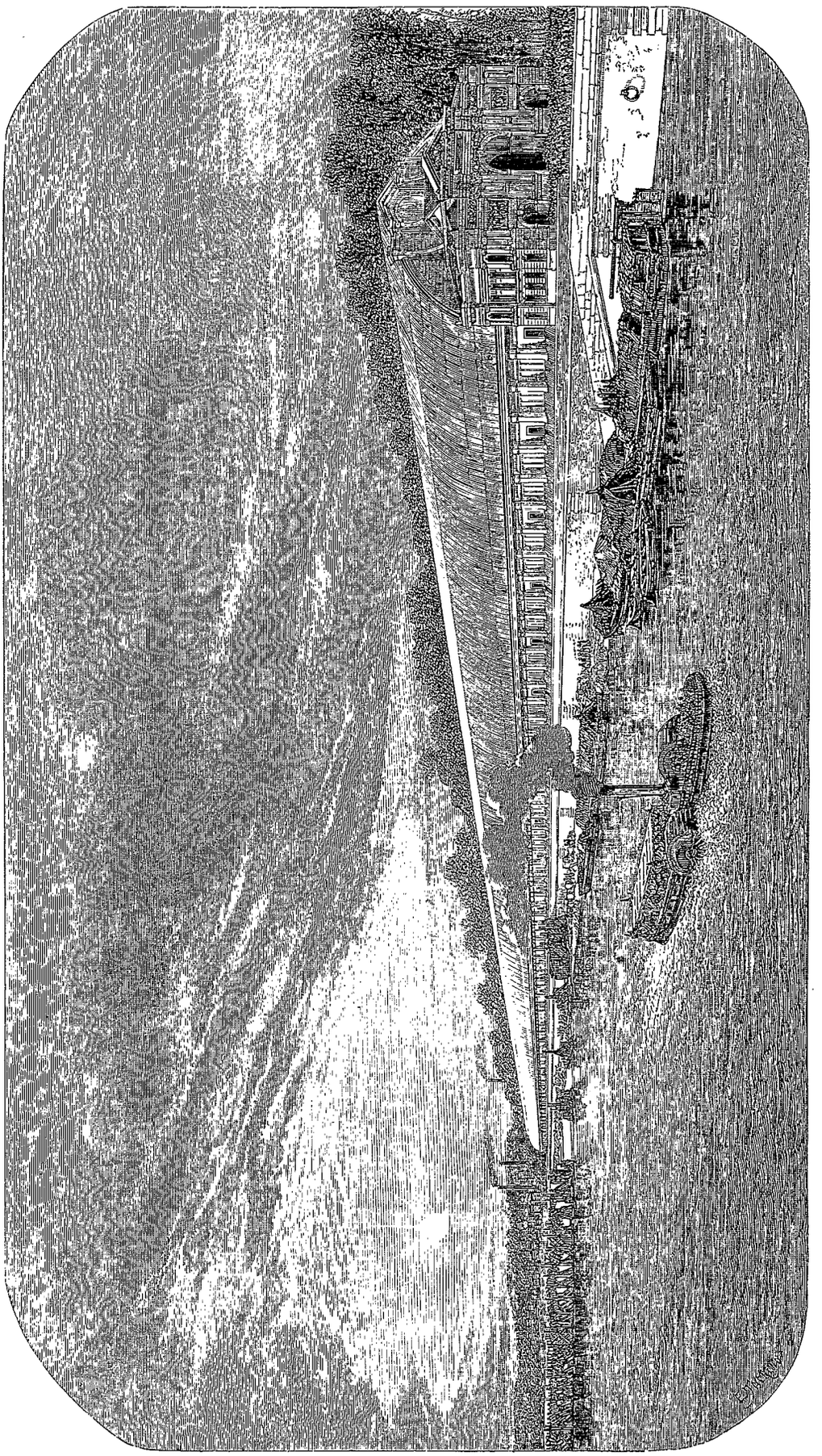
Ce coup d'œil jeté en passant, venons à la France, au milieu de laquelle nous entrons de plain-pied en pénétrant dans la salle. Elle n'occupe pas moins que tout le bas côté de droite, sans compter sa place dans la galerie correspondante, au-dessus ; c'est-à-dire qu'elle remplit à elle seule presque la moitié du palais, et, sur un nombre de 17 979 exposants inscrits à la date du 12 mai, elle comptait déjà jusqu'à 9 237 noms. Elle remplit les innombrables vitrines qui lui ont été assignées, du levant au couchant, de ses produits de tous genres, fourrures, verreries, dessins, imprimerie, plastique, tulles, linge damassé, musique, instruments de guerre, sculpture, jouets d'enfants, petits meubles, toiles à voiles et cordages, cristaux, dentelles, argenture et dorure, orfévrerie, verres, bouteilles, terre cuite, poterie, étoffes imprimées, céramique, plumes et fleurs, porcelaines et cristaux, chaussures, tissus, bronzes, objets d'agriculture, machines, draperies, etc. Mais ses richesses ne se terminent pas là : en tournant dans la galerie de droite, après avoir monté l'escalier de l'ouest, et après avoir admiré les couvertures de la Hollande, qui compte 454 exposants ; les broderies de la Suisse, qui en compte 428 ; après avoir traversé l'Espagne, qui en fournit 506, et le Portugal, nous nous retrouvons au milieu des brillants envois de nos manufactures de Lyon, Nîmes, Saint-Étienne, Mulhouse, Saint-Quentin, Rouen, etc.

On sort de la France à l'extrémité occidentale, pour passer en Sardaigne, qui revendique 209 noms sur la liste, et dans les États pontificaux, qui en ont donné 48 ; puis, en suivant la galerie de l'est, nous traversons la Toscane, qui en compte 198 ; la Grèce, qui en compte 121 ; nous franchissons rapidement la régence de Tunis, la Turquie, l'Égypte, la Chine, la Perse, dont les envois ont beaucoup tardé, et, en pénétrant dans la travée méridionale, nous entrons sur les domaines de la Grande-Bretagne, dont le nombre des exposants s'élève au chiffre de 1 484.

Arrêtons-nous ici, devant ces merveilleux tissus de l'Inde, ces housses, cès selles, ces vêtements ruisselants d'or et de pierreries ; arrêtons-nous encore devant ces prodiges de l'orfévrerie anglaise, ces bouquets d'or et d'argent, ces fleurs qui étalent des diamants, en guise de rosée, dans leurs chatoyants calices, ces vases ciselés, ces bijoux, ces étonnantes sculptures sur les métaux les plus durs et dans lesquelles la délicatesse du travail le dispute à la richesse de la matière et la richesse de la matière à la perfection de l'œuvre. Mortimer a étalé là ses éblouissants trésors, et ses produits sont peut-être les seuls qui rapprochent d'une manière presque victorieuse l'exposition de la France de celle

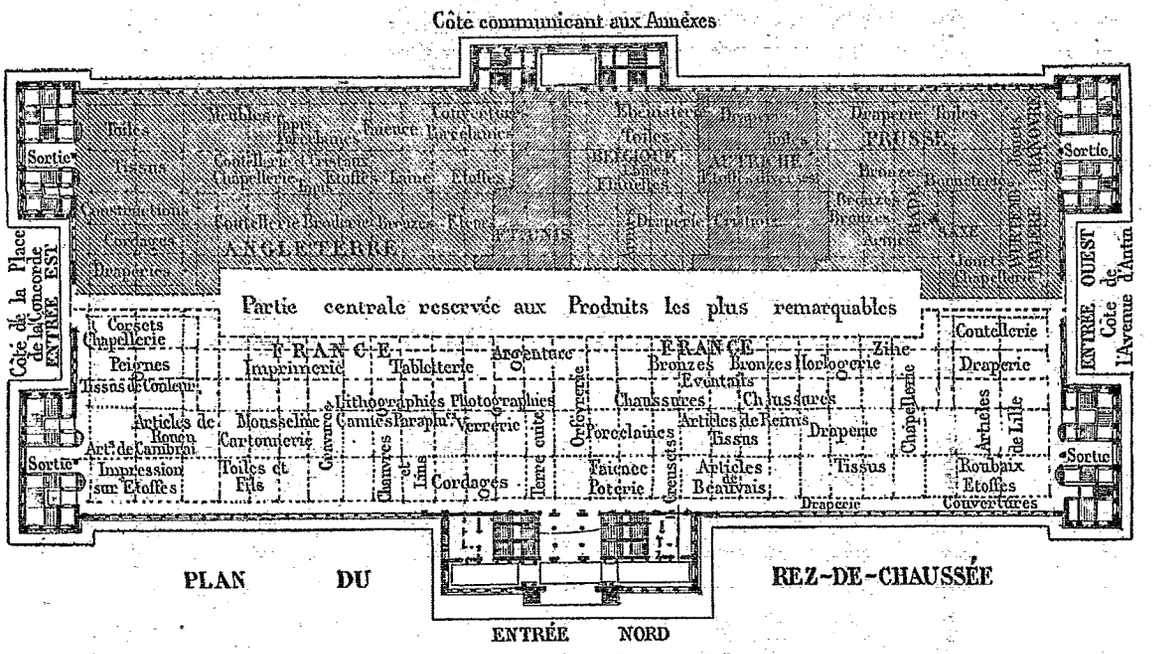


Vue perspective du palais de l'Exposition universelle, aux Champs-Élysées. — Dessin de Théroud.

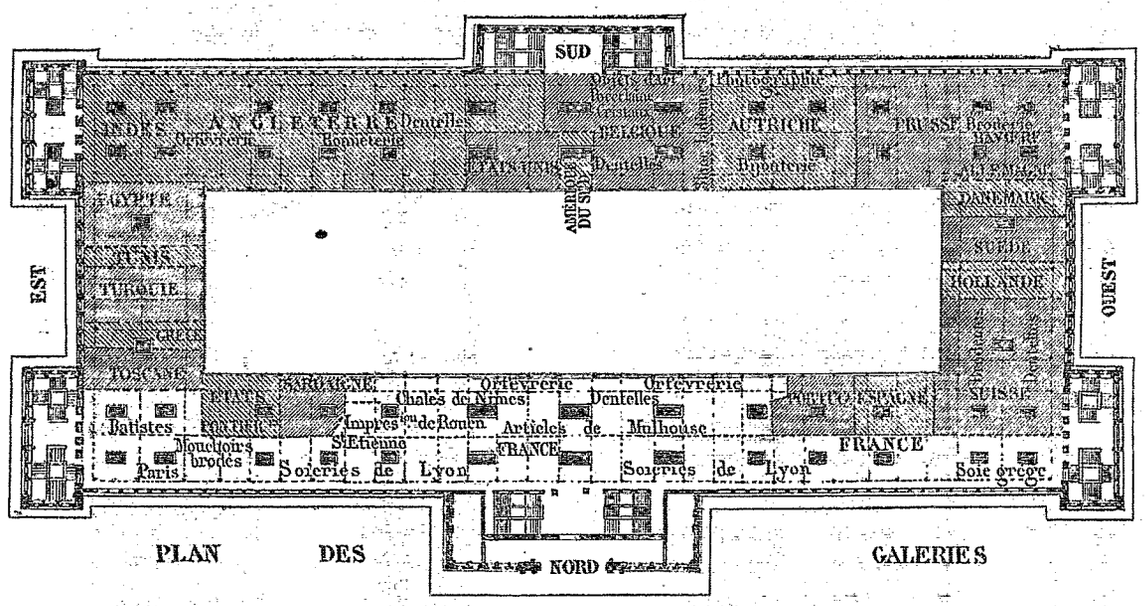


Vue de l'Annexe du palais de l'Exposition universelle, sur le bord de la Seine. — Dessin de Thérond.

de l'Angleterre. Jusque-là, en effet, les montres des deux nations se présentent avec un caractère parfaitement distinct et propre à chacune d'elles. Dans la partie française, le cachet principal, c'est l'art qui se retrouve partout; dans la partie anglaise, c'est l'industrie : dans l'une, c'est l'agréable; dans l'autre, l'utile. Cette distinction frappe tout d'abord lorsqu'on parcourt les vitrines des deux peuples, et qu'après avoir parcouru celles de la France on passe à celles de l'An-



Palais de l'Industrie. — Plan du rez-de-chaussée.



Palais de l'Industrie. — Plan de la galerie supérieure.

gleterre, à ses dentelles, à ses bonneteries, et qu'on examine jusqu'à la manière dont ses produits sont étalés.

Nous voici sur les limites des États-Unis d'Amérique. Les États-Unis n'ont fourni que 87 exposants. L'Amérique du Sud les borne à l'ouest et les sépare de la Belgique sur les cartes topographiques du palais de l'Industrie.

De la Belgique sont venus 697 exposants, et les premiers produits mis en montre ont été des cordages, des toiles à voiles, des ornements d'église et des draperies, des dentelles et des indiennes.

L'Autriche limite la Belgique à l'occident, avec ses 1 660 exposants dont elle étale les chefs-d'œuvre de tout genre à quelque distance des envois du Zollverein, parmi lesquels nous remarquons rapidement en passant les pro-

duits de la Saxe et du Wurtemberg, les premiers rendus à l'appel.

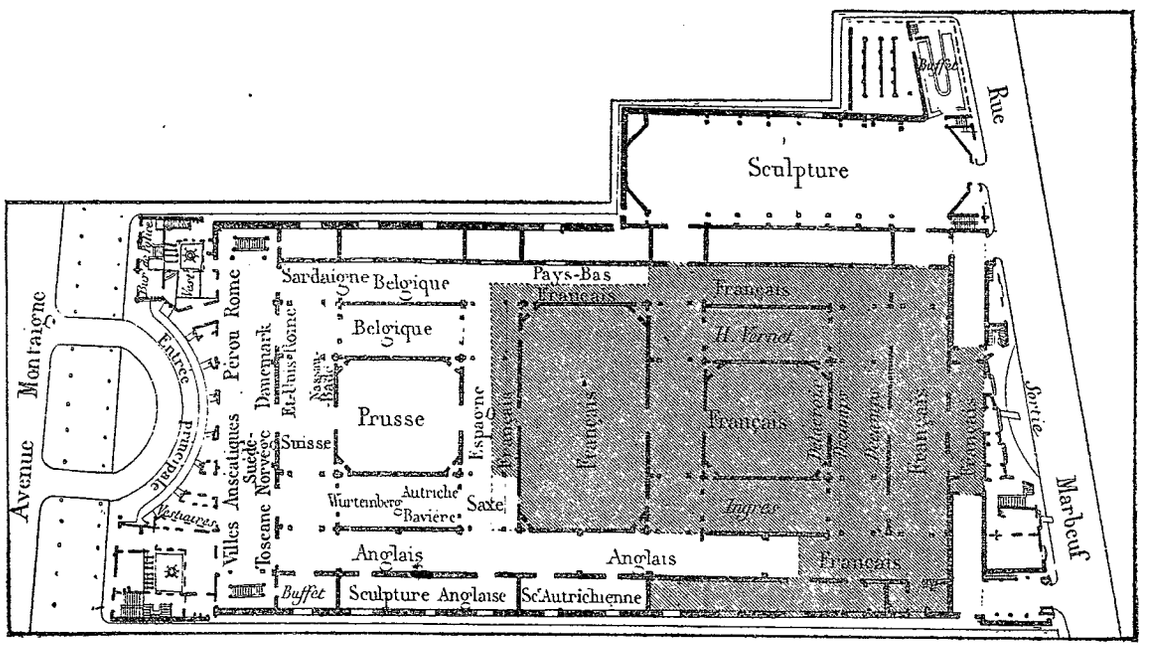
Nous sommes actuellement à l'extrémité de la travée, et si nous prenons la galerie de l'ouest, nous franchirons les États du Danemark, qui ne compte que 90 exposants; la Suède et la Norvége, dont le chiffre s'élève à 588, et par lesquelles nous quitterons la partie haute de ce monde de prodiges pour redescendre dans les régions inférieures où nous retrouverons, dans le même ordre et dans une position immédiatement correspondante, les derniers pays que nous venons de visiter, le Zollverein et la Prusse, avec leurs armes, leurs porcelaines, leurs cristaux; l'Autriche, la Belgique, les États-Unis, l'Angleterre.

Il faut examiner en détail chacun de ces trésors, étudier chacune de ces vitrines comme le fragment d'un beau livre, et s'inspirer de la leçon de haute philosophie qu'il contient. Voir ne suffit pas; il faut comprendre, il faut penser, et ne point sortir du palais de l'Industrie les yeux pleins d'images et l'esprit vide d'idées.

Il n'en faut point sortir non plus sans avoir embrassé d'un dernier regard la beauté grandiose de l'ensemble. Le voyageur, après avoir passé en revue les fruits d'un jardin dans un beau site, aime encore, avant de partir, à saisir d'un coup d'œil la grace pittoresque du paysage qu'il abandonne. Et c'est vraiment un spectacle digne de toute notre attention que cette salle aux mille bannières, aux mille tentures, aux mille fenêtres, dans laquelle se déroulent toutes les richesses du monde, et qu'éclaire de teintes blondes et de mille reflets charmants la lumière qui tombe à travers les gigantesques vitraux du couchant, tandis que quelque orgue, placé dans l'ombre des galeries orientales, répand sa voix grave et mélancolique sous ces dômes de verre, comme sous les voûtes sonores d'une cathédrale.

Nous pouvons maintenant sortir par la porte méridionale, et, franchissant l'avenue de Saint-Cloud sur le pont qui relie le grand palais à la galerie des machines, arriver au palais des Beaux-Arts sans quitter l'Exposition.

La salle des Beaux-Arts renferme tous les envois de la



Exposition universelle. — Plan du palais des Beaux-Arts, avenue Montaigne.

peinture, gravure, sculpture, lithographie, gravure de médailles, dessin, architecture, c'est-à-dire un assemblage d'environ 5 112 sujets, sur lesquels la France en revendique pour elle seule 2 710 ou 2 711, à peu près. La salle est formée d'un vaste quadrilatère s'étendant de l'est à l'ouest et se composant, à l'intérieur, de trois grands salons enveloppés de galeries parallèles et concentriques. C'est, en commençant par le vestibule de l'avenue Montaigne, le Danemark, la Suède, la Norvége, la Toscane, les Etats-Unis, la Suisse, le grand-duché de Bade (auquel appartiennent les beaux tableaux de M. Knauss), la Prusse, l'Espagne, la Saxe; la France, qui remplit avec les œuvres de ses maîtres, Ingres, Vernet, Delacroix, Gudin, Decamps, Muller, Couture, Diaz, Flandin, Lehmann, etc., les deux grands salons du fond, ainsi que les galeries qui les environnent, excepté celle de droite, qui appartient presque tout entière à l'Angleterre. La Hollande est attenante à la salle de M. Gudin, et quant à la Belgique, qui s'est posée, cette année, en rivale véritablement digne de la France, elle remplit de ses charmantes toiles toute la galerie qui s'étend entre le Musée chinois, à gauche, les Pays-Bas, le Piémont et la Prusse.

Mais nous aurons à revenir sur ces œuvres diverses; c'est assez de voyages et d'explorations pour un iour : la contemplation des belles choses, pour agir efficacement sur notre âme, a besoin d'être savourée dans la paix du recueillement, et nous ne savons rien de plus doux, en sortant du spectacle du monde, que celui de la nature. Elle nous a envoyé, elle aussi, un échantillon de ses merveilles. En face du palais de pierre est un palais de verdure, sans cesse rafraîchi par des courants d'eaux vives et le jet cristallin des fontaines, plein d'ombre, de lumière, de chansons, de murmures : c'est le palais des fleurs. Ces élégantes étrangères, dans tout l'éclat de la jeunesse, dans toute la grâce de leur parure de printemps, nous sont venues de climats divers. Les unes, trop délicates pour les vents de nos collines, s'épanouissent à l'abri d'élégantes serres habilement distribuées; les autres sourient au passant, sous de frais ombrages qui les garantissent des rayons d'un soleil étranger; celles-ci,

moins susceptibles, étalent au grand ciel leurs luxuriantes corolles; celles-là s'enlacent en guirlandes, se groupent en corbeilles, s'animent et frissonnent sous un souffle d'air, et toutes semblent défier par leur beauté la beauté des fleurs du génie humain. Mais entre les œuvres de Dieu et celles des hommes il n'y a point de rivalité; et si le sentiment qu'on éprouve à la vue des dernières est celui de l'admiration, celui qui nous pénètre au spectacle des premières ne saurait être que l'émotion du ravissement jointe à la prière de la reconnaissance.

La suite à une autre livraison.

HISTOIRE DE L'ÉVENTAIL (1).

L'histoire de l'éventail est aussi ancienne que celle de l'homme. Dans tous les pays où le ciel est brûlant et où les mouches et les moustiques abondent, on a cherché de bonne heure à rafraîchir l'air, en l'agitant avec une feuille de palmier ou un faisceau de plumes. Chez plusieurs peuples, l'éventail prit place de bonne heure dans les cérémonies sacrées : on en faisait usage pour préserver les offrandes de la souillure des insectes. Il devint aussi un des premiers attributs de la souveraineté.

Sur les fresques qui décorent le palais-temple de Médinet-Habou, à Thèbes, le pharaon Remésès III, qui régnait dans le treizième siècle avant Jésus-Christ, est accompagné de princes qui portent des éventails (2).

L'éventail était alors un élégant écran demi-circulaire, peint de couleurs brillantes, et fixé à un long manche tors ou versicolore; il tenait lieu d'étendard et n'était porté que



Treizième siècle avant Jésus-Christ. — Éventail égyptien, d'après un bas-relief de Thèbes.

par des princes royaux ou des dignitaires d'une bravoure éprouvée, qui avaient rang de généraux.

(1) Cette histoire curieuse, qui peut être considérée comme un des rameaux les plus délicats de l'histoire des costumes, est extraite d'un *Rapport sur les objets de parure, de fantaisie et de goût*, fait à la commission française du jury international de l'Exposition universelle de Londres, par M. Natalis Rondot, membre du jury de France. Paris, imprimerie impériale, 1854. — Ce rapport savant et ingénieux n'est connu que d'un très-petit nombre de personnes.

(2) J. G. Wilkinson, *Manners and customs of the ancient Egyptians.*

Les chasse-mouches, les éventails de feuilles de *doum* (1) et de plumes d'autruche, étaient très-usités en Égypte. Les manches étaient de bois, ils avaient environ 45 centimètres de long.



Éventail indien. — D'après une miniature hindoue.

Dans l'Inde, les premiers éventails étaient de feuilles de palmier; on se servait aussi de chasse-mouches faits avec la queue de l'yak (2). Élien et Hiouen-thsang en parlent.

En Perse et chez les Arabes, on connaissait, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les éventails de plumes d'autruche; plusieurs avaient des inscriptions.

L'éventail était d'un usage très-répandu dans la Grèce et à Rome. Il est mentionné dans les écrits d'Euripide, de Longin, de Virgile, d'Ovide, de Properce, d'Apulée, etc., et il est figuré fréquemment sur les pierres gravées et les vases dits *étrusques*.

En Grèce, on a d'abord donné à l'éventail, selon Bœttiger, la forme de la feuille de platane; plus tard, dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ, les femmes grecques adoptèrent les éventails de plumes de paon, dont on se servait déjà en Asie Mineure. Dans l'*Oreste* d'Euripide, un esclave phrygien raconte qu'il a effleuré d'une douce fraîcheur les joues et les cheveux d'Hélène endormie, avec un éventail de plumes, selon la coutume des Phrygiens. L'éventail des prêtres d'Isis, quand Isis devint divinité grecque, était plus simple; il était formé des ailes d'un oiseau jointes latéralement et attachées à un manche, ce qui le faisait ressembler au caducée de Mercure. On peut voir de nombreux modèles d'éventails grecs et romains sur les vases italo-grecs du Musée du Louvre et dans les ouvrages de Clener, de d'Hancarville, de Tischbein, etc.

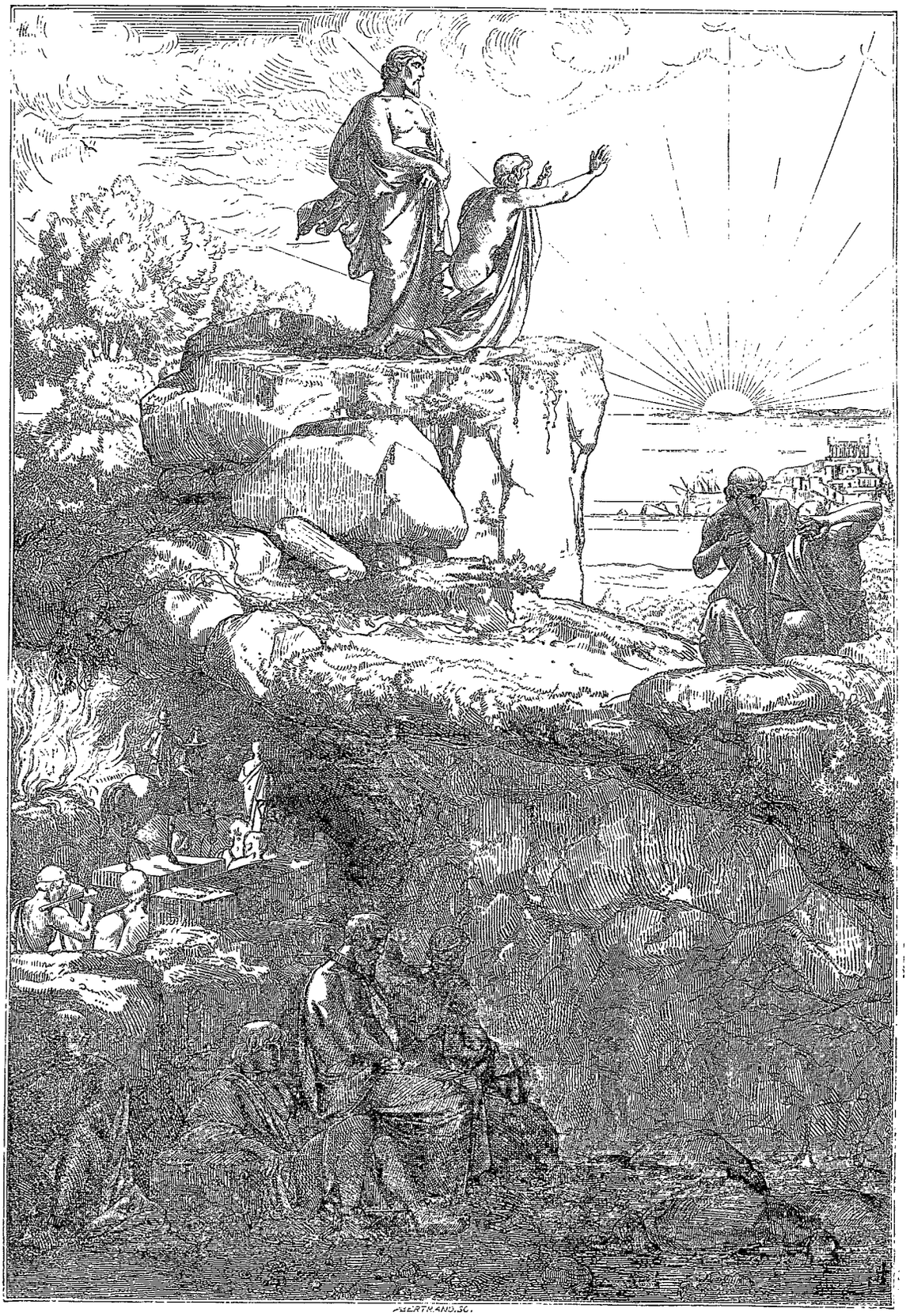
La suite à une autre livraison.

(1) *Crucifera thebaica* ou *Hyphæne thebaica.*

(2) L'yak est le nom thibétain du bœuf grognant. — Voy. les *Voyageurs anciens*, relation de Fa-hian.

LES ALLÉGORIES DE PLATON

I. — LA CAVERNE DE PLATON.



La Caverne de Platon. — Composition et dessin de Chevignard.

L'allégorie est une espèce de fiction dont l'artifice consiste à offrir un objet à l'esprit, de manière à lui donner plus clairement l'idée d'un autre : le bandeau, les ailes et l'enfance de Cupidon, sont une allégorie qui représente les

effets et la passion de l'amour. L'ancienne religion grecque était pleine d'allégories. Les philosophes antiques aussi en ont fait usage pour mettre à la portée de leurs disciples les idées abstraites de leurs doctrines. Le plus grand de tous, Platon, en contient d'admirables dans ses Dialogues. Les unes sont de son invention, les autres sont des fables étrangères qu'il ne fait que rapporter, comme il le dit lui-même. Nous nous sommes demandé s'il ne serait pas utile d'en présenter quelques-unes à la connaissance de nos lecteurs. Il est vrai que l'éloquent traducteur de Platon, M. Cousin, a déclaré que l'allégorie tenait au fond du discours, et qu'on ne pouvait l'en extraire. Mais cette assertion n'est-elle pas un peu rigoureuse? Ne peut-on pas, en choisissant les allégories les plus claires, celles qui touchent à l'ordre d'idées le plus général, en les accompagnant d'explications préalables, et en commentant avec le crayon plusieurs de leurs passages, arriver à rendre intelligibles les grandes vérités qu'elles renferment? Nous l'espérons. Tel est le travail que nous avons entrepris. Pour mieux réussir, nous nous sommes adressé à M. Cousin, comme au meilleur traducteur des œuvres du divin maître. Autant que nous avons pu le faire, nous avons donné le texte; car Platon a, dans son style, des grâces infinies qui ajoutent encore à la magnificence de ses idées. Si parfois nous avons été obligé de le raccourcir et de n'en prendre que la substance, nous prions l'ombre du grand homme et son heureux traducteur de nous le pardonner. L'audace de notre tentative nous vient du désir de populariser des pensées dont la forme est aussi belle que le fond, et de ne pas les laisser le privilége des érudits, c'est-à-dire celui du petit nombre.

L'ALLÉGORIE DE LA CAVERNE.

Cette allégorie est une des plus ingénieuses et des plus hautes imaginations du philosophe d'Athènes; elle se trouve au livre septième de la République. Socrate, après avoir posé dans les livres précédents les fondements de l'État qu'il regarde comme le meilleur, est arrivé à discuter avec Glaucon, son interlocuteur, la question de savoir quels sont les hommes que l'on devra choisir pour en être les chefs. Selon lui, ce ne peut être que des philosophes, des sages, ceux qui sont capables de s'attacher à ce qui existe toujours d'une manière immuable, ceux qui connaissent les principes des choses, qui ont dans l'âme un exemplaire de la vérité qu'ils peuvent contempler comme les peintres un modèle, et dont ils peuvent tirer, par une imitation heureuse, les lois qui doivent fixer ce qui est honnête, juste et bon. Voilà les gens qui sont seuls dignes d'établir les lois, de veiller à leur garde et à leur conservation. Pour appuyer son opinion, il montre quelles sont les conséquences du savoir et de l'ignorance, et combien leur possession ou leur absence influe sur la conduite des hommes en ce monde. Alors, dans le désir de se faire bien comprendre, il établit la supposition suivante :

« Imagine-toi, Glaucon, un antre souterrain, très-ouvert dans toute sa profondeur du côté de la lumière du jour, et dans cet antre des hommes retenus depuis leur enfance par des chaînes qui leur assujettissent tellement les jambes et le cou qu'ils ne peuvent ni changer de place, ni tourner la tête, et ne voient que ce qu'ils ont en face. La lumière leur vient d'un feu allumé à une certaine distance, en haut, derrière eux. Entre ce feu et les captifs s'élève un chemin le long duquel imagine un petit mur semblable à ces cloisons que les charlatans mettent entre eux et les spectateurs, et au-dessus desquelles apparaissent les merveilles qu'ils montrent. Figure-toi encore qu'il passe le long de ce mur des hommes portant des objets de toute sorte qui paraissent au-dessus du mur, des figures d'hommes et d'animaux, en bois ou en pierre, et de mille formes différentes : les uns se parlent entre eux, les autres ne disent rien. Voilà un étrange tableau et d'étranges prisonniers, diras-tu. Eh bien, voilà pourtant ce que nous sommes.

» Étant obligés de rester toute leur vie la tête immobile, ces hommes ne verront autre chose d'eux-mêmes et de leurs compagnons que les ombres qui iront se retracer à la lueur du feu sur le côté de la caverne exposé à leurs regards; ils ne verront aussi que l'ombre des objets qui passent derrière eux. S'ils pouvaient parler ensemble, ils désigneraient certainement comme les choses mêmes les ombres qu'ils voient s'agiter sur le mur; et si la prison avait un écho, toutes les fois qu'un des passants viendrait à parler, ils croiraient entendre parler l'ombre marchant devant eux. Enfin, ces captifs n'attribueront absolument de réalité qu'aux ombres. Maintenant supposons qu'on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur erreur. Vois ce qui résulterait de leur situation nouvelle!

» Le prisonnier que l'on détachera de ses fers, que l'on contraindra de se lever, de tourner la tête, marcher et regarder du côté de la lumière, ne pourra faire tous ces mouvements sans souffrir, et l'éblouissement l'empêchera de discerner les objets dont il voyait les ombres. Que dira-t-il si quelqu'un vient lui déclarer qu'il n'a vu que des fantômes jusqu'ici, et qu'à présent, plus près de la réalité, il voit plus juste? Enfin si, en lui montrant chaque objet, on l'oblige à force de questions à dire ce que cela est, il sera fort embarrassé, et ce qu'il voyait auparavant lui paraîtra plus vrai que ce qu'on lui présente. Puis, si on le force de regarder le feu, sa vue n'en sera-t-elle pas blessée? ne reportera-t-il pas les yeux sur ces ombres qu'il considérait sans effort, les jugeant réellement plus visibles que les objets qu'on lui montre? Nul doute, assurément.

» Formons une nouvelle hypothèse.

» On arrache malgré lui ce captif de la caverne, on le traîne, par un sentier rude et escarpé, jusqu'à la clarté du soleil. Cette violence excite naturellement ses plaintes et sa colère; et lorsqu'il est parvenu au grand jour, accablé de sa splendeur, il ne peut distinguer aucun des objets que nous appelons des êtres réels. Ce n'est que peu à peu que ses yeux s'accoutument à cette région supérieure. Ce qu'il discerne plus facilement, ce sont d'abord les ombres, puis les images des hommes et des autres objets qui se peignent sur la surface des eaux, ensuite les objets eux-mêmes. De là il porte ses regards vers le ciel, dont il soutient plus facilement la vue pendant la nuit, et à la clarté de la lune et des étoiles, qu'il ne pourrait le faire durant le jour. A la fin, il peut voir non-seulement le soleil dans les eaux et partout où son image se réfléchit, mais le contempler en lui-même et à sa véritable place. Alors, se mettant à raisonner, il en vient à conclure que c'est le soleil qui fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui est le principe de tout ce que nos gens voyaient là-bas dans la caverne. Se rappelant aussi sa première demeure, ce qu'on y appelait sagesse, et ses compagnons de captivité, il se trouve heureux de son changement et plaint amèrement les autres; et quoiqu'il y eût, là-bas, des honneurs et des éloges pour celui qui observait le mieux les ombres à leur passage, et qui était le plus habile à deviner leur apparition, loin d'être jaloux de ces distinctions, il préférerait souffrir tout au monde plutôt que de revenir à sa première illusion et de vivre comme il vivait.

» Imaginons encore que cet homme redescende dans la caverne et qu'il aille s'asseoir à son ancienne place. Dans le passage subit du grand jour à l'obscurité, ses yeux seront certainement comme aveuglés. Puis là, si, tandis que sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient accoutumés de nouveau à l'obscurité, ce qui demande du

temps, il lui faut donner son avis sur les ombres et entrer en dispute avec ses compagnons restés aux chaînes, il apprêtera à rire à ses dépens. Ils diront que, pour être monté là-haut, il a perdu la vue, et que ce n'est pas la peine d'essayer de sortir du lieu où ils sont, et que si quelqu'un s'avise de vouloir les en tirer et les conduire en haut, il faut le saisir et le tuer, s'il est possible. Il est fort probable que les choses se passeront ainsi.

» Eh bien, cher Glaucon, le tableau aux diverses péripéties que je viens de mettre sous tes yeux est l'image précise de notre condition. L'antre souterrain, c'est ce monde visible; le feu qui l'éclaire, c'est la lumière du soleil; ce captif qui monte à la région supérieure et la contemple, c'est l'âme qui s'élève dans l'espace intelligible. Voilà du moins ma pensée, puisque tu veux la savoir : Dieu sait si elle est vraie. Quant à moi, la chose me paraît telle que je vais dire. Aux dernières limites du monde intellectuel est l'idée du bien, qu'on aperçoit avec peine, mais qu'on ne peut apercevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de beau et de bon; que, dans le monde visible, elle produit la lumière et l'astre d'où la lumière vient directement; que, dans le monde invisible, c'est elle qui produit directement la vérité et l'intelligence; enfin, qu'il faut avoir toujours les yeux sur cette idée pour se conduire avec sagesse dans la vie privée ou publique. »

Telles sont l'allégorie de la Caverne et la magnifique explication de Socrate. Glaucon, avec elle, comprend parfaitement toutes les conséquences de la science et de l'ignorance pour les hommes; il voit aussi très-nettement que ceux qui sont parvenus à la région supérieure, et qui ont contemplé le bien dans son essence, sont ceux qui possèdent la véritable sagesse, et, partant, ceux qui sont seuls dignes de conduire l'État. Cependant Platon, par la bouche de Socrate, signale, avec une merveilleuse justesse d'esprit, un écueil dans l'acquisition même de cette sagesse. Beaucoup de gens parvenus à la hauteur des vérités divines souvent se soucient fort peu de redescendre à l'observation des misérables objets de la vie terrestre, et dédaignent de prendre en main le fardeau des affaires. « Ces gens-là, dit-il, se croient de leur vivant dans les îles fortunées. Mais les choses ne doivent point se comporter de la sorte. Si le gouvernement des États ne convient guère aux hommes sans éducation et étrangers à la connaissance de la vérité, il ne convient pas non plus aux habitudes de ceux auxquels on laisse passer toute leur vie dans la contemplation et l'étude. Il n'appartient qu'aux âmes d'élite, et ces âmes d'élite quelles sont-elles? Ce sont les individus qui, après s'être élevés dans l'espace intelligible, et avoir acquis la science du bien, redescendent auprès des malheureux captifs de la terre pour prendre part à leurs travaux, à leurs honneurs même, et s'appliquer par l'éducation et l'exemple à faire tomber leurs chaînes, à dessiller leurs yeux, et à les conduire dans les routes de plus en plus hautes de la justice et de la vérité. »

On voit de quelle sublime façon Platon conçoit la possession de la sagesse et le titre de philosophe : c'est l'alliance de la connaissance du vrai et de l'amour actif de l'humanité; c'est le rôle que joua si bien Socrate, tout le temps de sa vie, jusqu'au jour où, victime des railleries et des méchancetés du vulgaire qu'il voulait éclairer, il but simplement et tranquillement la ciguë.

FRUITS D'OR.

A l'époque où l'on poursuivait les merveilleuses découvertes commencées par Dias Camargo dans l'intérieur du Brésil, un intrépide explorateur qui devait son autorité au vœu général, Garcia R. Paez Leme, ne se contenta pas de rétablir le bon ordre parmi les bandes affamées d'or qui se ruaient sur l'intérieur du Brésil, comme elles inondent aujourd'hui la Californie, il sut ennoblir, par les recherches ingénieuses de l'art, le présent offert à la couronne. Tous les fruits du Brésil, depuis l'ananas jusqu'à la pitanga vermeille, furent exécutés en or massif par ses soins; il porta lui-même ce dessert à Lisbonne, et la tradition raconte qu'au moment du départ, le roi don Pedro lui ayant fait observer qu'il se retirait sans lui exposer ses désirs, il se contenta de répliquer : « Après ce que j'ai apporté au roi, que veut-il que je lui demande? »

FRAGMENTS D'UN VOYAGE

DANS LA CRIMÉE MÉRIDIONALE.

Suite. — Voy. p. 153, 163.

III. — CHERSONÈSE HÉRACLÉOTIQUE. — MONASTÈRE DE SAINT-GEORGES. — BALACLAVA.

La portion de la Crimée occupée par nos armées, de Sébastopol à Balaclava, en faisant le tour du littoral, portait un nom célèbre dans l'antiquité. C'était cette fameuse Chersonèse Héracléotique, ou *Peninsula minor* de Strabon, distinguée par le savant géographe de la *Peninsula major*, ou Chersonèse Taurique. La séparation entre la grande et la petite Chersonèse était marquée par une muraille qui se dirigeait presque perpendiculairement du nord au sud, de la baie de Sébastopol, ou mieux d'Inkerman (le *Ctenus* de Strabon), jusqu'au *Portus Symbolorum*, ou *Port des Rencontres* (Balaclava). La distance entre les deux points, telle qu'elle fut mesurée par Clarke et Pallas, se rapporte exactement à celle indiquée par Strabon, et qui était de 40 stades ou de 5 milles anglais, de la mer à la mer. Il ne reste plus rien aujourd'hui de cette muraille, dont les deux amis, à l'époque de leur excursion (1800), purent constater les derniers vestiges. Les pierres avaient servi aux habitants pour bâtir des maisons ou pour former des enclos de bergeries; on n'apercevait plus, à la place du *vallum*, qu'une levée en terre, et l'emplacement, facile à reconnaître, des tourelles qui flanquaient la muraille. A 2 milles environ avant d'arriver à Balaclava, un second mur, qui rencontrait le premier à angle droit, courait de l'est à l'ouest, et fermait ainsi l'approche de la ville du côté de la terre. Il ne reste rien également de cette seconde construction, dont, pour me servir de l'expression du poëte, « les ruines même ont péri. »

L'étendue de la Chersonèse Héracléotique ne dépasse pas 45 à 50 kilomètres carrés; espace bien étroit pour une si grande renommée. Mais c'est le privilége de la poésie de reculer les bornes de l'espace comme elle fait celles du temps. Qu'est-ce que la Troade, l'Attique et la Grèce tout entière mesurées sur la carte? Et quelle place elles occupent dans le souvenir et dans l'imagination des hommes!

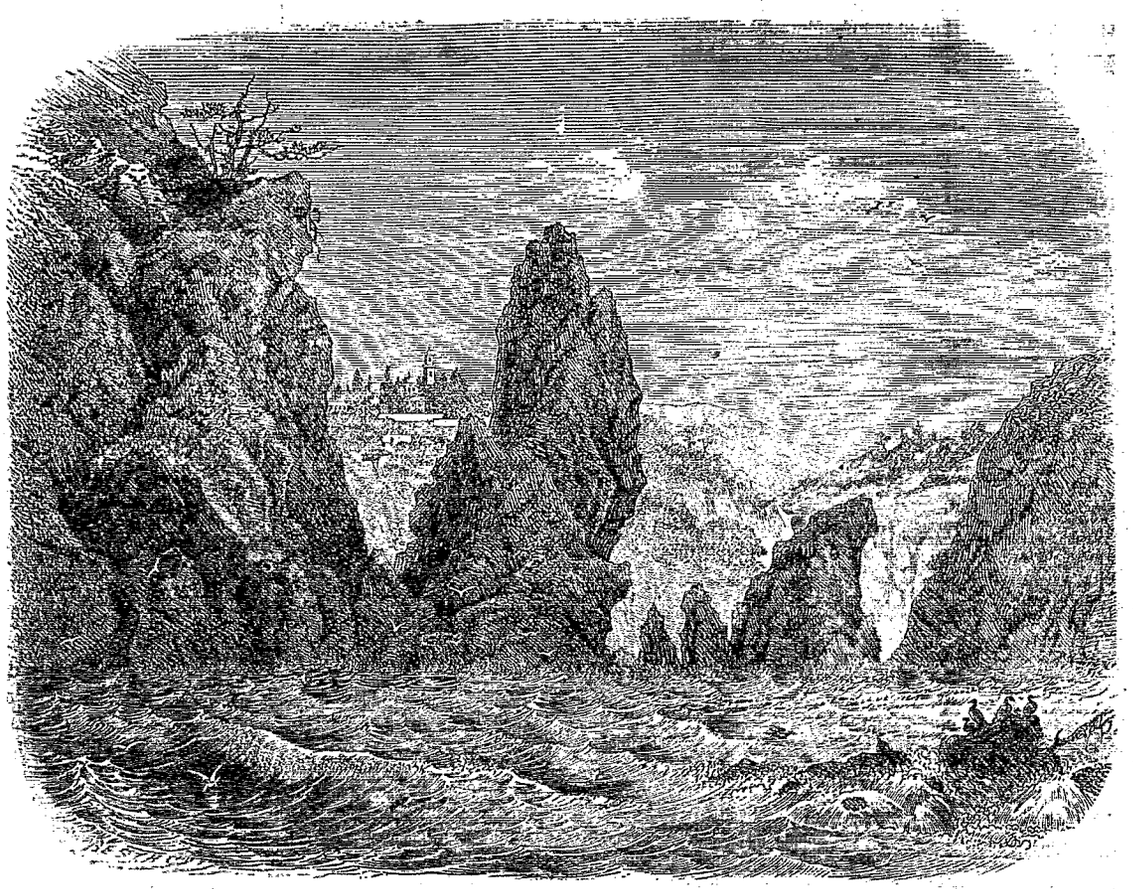
En mettant le pied sur le sol de la presqu'île qui emprunte son nom à Hercule, le voyageur touche au cœur même de l'histoire et de la fable antiques. Il ne peut faire un pas sans fouler des ruines; mais quelles ruines! l'ancienne *Chersonesus, Eupatorium*, bâti par Diophantus, les temples de Diane Tauropolitaine, et l'endroit consacré par la légende d'Iphigénie.

L'Héracléotique projette vers l'Europe deux promontoires célèbres. Le premier, qui forme la pointe la plus occidentale de la presqu'île, est le cap Phanari ou Chersonèse (le *Lampas* des anciens), sur l'emplacement duquel était

l'ancienne ville de Chersonesus. Fondée, à une époque très-reculée, par des Grecs émigrés d'Héraclée, cette ville devint le siége d'une colonie florissante, mais éphémère. Sa chute précéda l'époque même de Strabon : *sequitur vetusta Chersonesus diruta*, dit le célèbre géographe : en effet, des ruines, superbes à la vérité, marquaient seules son emplacement. A l'arrivée des Russes, ces ruines étaient encore dans un tel état de conservation, que plusieurs portes subsistaient dans leur entier. Ce ne sont plus aujourd'hui que des débris informes. « Les ravages dus à la barbarie des Russes sont effroyables, dit Clarke. Les Turcs sont des gens de goût et des savants en comparaison des conquérants moscovites. Si l'Archipel fût tombé entre les mains de ces derniers, les beaux restes de l'ancienne Grèce ne seraient plus. »

La dévastation fut pire encore pour la nouvelle Chersonesus, qui était située, selon toute apparence, à l'entrée du Cténus, à l'ouest de Sébastopol, le long de la baie actuelle de la Quarantaine. Les ruines de la nouvelle cité, détruite par les Tartares à l'époque de la grande invasion, conservaient encore, il y a une soixantaine d'années, un air de grandeur; on y distinguait des édifices publics, des temples, des tombeaux, des aqueducs. Les Tartares, devenus les possesseurs paisibles du sol, avaient respecté durant quatre siècles et demi ces ruines qu'avaient faites leurs ancêtres. Les nouveaux conquérants les effacèrent complétement du sol; ils enlevèrent les marbres avec leurs inscriptions, les pierres mutilées où étaient une foule de caractères précieux pour l'histoire et pour la linguistique, et les rendirent à un éternel oubli en les plaçant dans les fondements de Sébastopol qui s'élevait alors.

Si de la pointe de Phanari l'on remonte vers l'est en suivant le rivage de la mer, on atteint bientôt un autre promontoire ou plutôt une suite de promontoires du haut desquels l'observateur, de niveau avec les premiers plateaux des monts de la Crimée, jouit de la vue de l'Héracléotique dans toute son étendue. L'un de ces rochers est le fameux Parthénium, qui porta le temple de Diane Tauropolitaine, aux autels ensanglantés. « C'est là, dit Gibbon, qu'Euripide, embellissant avec un art exquis les fables de l'antiquité, a placé la scène d'une de ses plus émouvantes tragédies. Les sacrifices sanglants de la déesse, l'arrivée d'Oreste et de Pylade, le triomphe de la vertu et de la religion sur la férocité sauvage, servent à représenter une vérité historique. Les Taures, habitants primitifs de la péninsule, furent, en quelque sorte, arrachés à leurs mœurs féroces par un commerce graduel avec les colonies grecques qui s'établirent le long de la côte. » Mais sur lequel de ces trois promontoires, peu distants d'ailleurs, se trouvaient l'autel de la déesse et la statue qu'Oreste rapporta dans Athènes? Les géographes et les voyageurs varient d'opinion à cet égard. Clarke indique le dernier des trois, l'*Aya-Bournou*, ou promontoire Sacré, entre le monastère de Saint-Georges et Balaclava, et voit dans cette dénomination même une nouvelle preuve à l'appui de son assertion.



Crimée. — Vue du monastère de Saint-Georges. — Dessin de Paquier.

Mais que nous font les controverses des savants? Rapportons-nous-en à la tradition, qui nous montre avec certitude l'autel de la déesse, une grande pierre carrée qui rappelle par sa forme les tables druidiques. A cette place a marché la prêtresse; regardez, vous verrez encore empreinte sur le roc la marque de ses pas. Voilà le rocher où aborda Oreste, en proie aux Furies vengeresses; plus loin eut lieu la reconnaissance du frère et de la sœur, une des scènes les plus touchantes du théâtre antique :

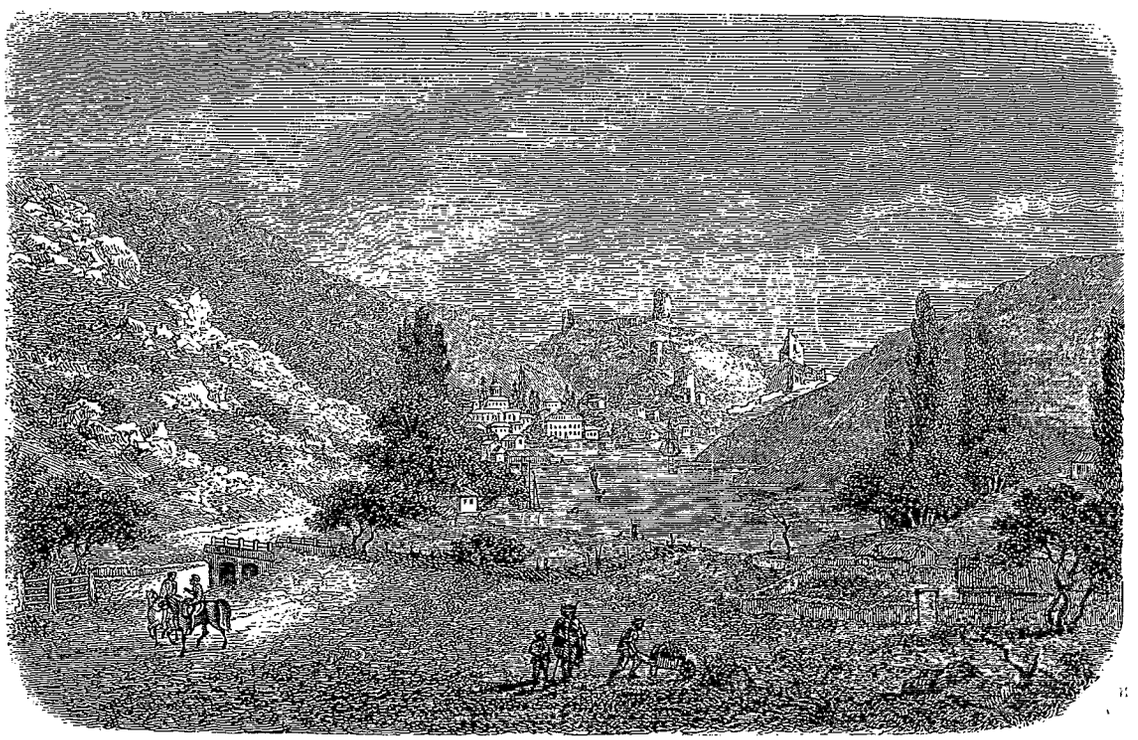
« O mon frère chéri! quel autre nom te donner? car tu

es ce que j'ai de plus cher au monde. Je te revois donc, Oreste, loin de ta patrie, loin d'Argos! Ah! mon frère! »

Il serait difficile, du reste, de rêver un site plus en harmonie avec le sombre culte de la déesse. Rappelez-vous la solitude décrite par Shakspeare dans *le Roi Lear :* c'est le même aspect morne, sauvage, effrayant (1).

L'épouvante qui saisit l'âme du voyageur l'accompagne jusqu'au monastère de Saint-Georges, que l'on aperçoit un peu sur la gauche, entre l'Aya-Bournou et le second promontoire (le *Parthenium* de Formaleoni). Du côté de la terre, la route qui conduit de Sébastopol à Balaclava aboutit tout à coup, au sortir du steppe, à un immense hémicycle de rochers qui tombe vers la mer entre deux caps élevés à pic au-dessus des flots, sur lesquels ils projettent leur ombre gigantesque. Sur un pli de la roche, et dans la partie supérieure de ce cirque, s'élève le monastère, dont l'aspect riant contraste avec la sévérité du site environnant. En effet, le monastère de Saint-Georges, comme tous les monastères de l'Église grecque en Turquie, en Russie, dans les Principautés, n'offre point le caractère imposant ni le style monumental des couvents ultramontains; il consiste en une suite de maisonnettes à un seul étage, groupées sans symétrie, mais non sans grâce, autour d'une église dont le toit de métal rouge et la croix dorée resplendissent au milieu des austérités du paysage. Une dizaine de caloyers, à mine renfrognée, dont la robe crasseuse et la figure enluminée parurent à Mme Hommaire de Hell l'indice d'habitudes fort peu monacales, habitent, sous la direction d'un évêque, ces maisonnettes, dont la plupart possèdent de petits jardins en terrasse plantés d'assez beaux arbres. Lorsque les armées alliées occupèrent les hauteurs de Balaclava, l'église et les bâtiments du monastère, abandonnés par les moines, furent respectés; mais la plus grande partie des arbres furent coupés pour servir au chauffage de nos soldats, et cet acte, dénoncé comme un sacrilége à l'indignation de la sainte Russie, y causa une horreur égale à celle qu'eût excitée la chute même de Sébastopol.

En effet, saint Georges n'est pas moins révéré des orthodoxes que l'Assomption. Sa fête se célèbre chaque année, le 23 avril, au milieu d'un grand concours de peuple et de



Crimée. — Vue de Balaclava. — Dessin de Paquier.

mendiants. Ces derniers assiégent toutes les avenues du monastère. Des marchands de gâteaux et de fruits, des Tsiganes, des Tartares, couvrent le plateau de leurs boutiques et de leurs tentes. L'air retentit du bruit des instruments, et les libations et les danses se prolongent très-avant dans la nuit.

Une tradition répandue dans le pays, et que semblerait justifier l'usage, suivi généralement dans les premiers temps du christianisme, d'élever les temples de la nouvelle religion sur l'emplacement et avec les matériaux des édifices païens, veut que les débris du temple de Diane aient servi à la construction du couvent de Saint-Georges.

(1) Voy. la Vue du rocher sur lequel on suppose que le temple d'Iphigénie s'élevait, et un bas-relief représentant Oreste conduit devant l'autel de Diane par sa sœur, dans le premier volume des *Voyageurs anciens et modernes*, p. 132 et 134.

Entre Saint-Georges et Balaclava, le chemin obéit aux sinuosités des plateaux jusqu'au joli village de Kadi-Keui (le village du Cadi), dont la population est grecque. Alors s'ouvre la vallée de Balaclava, toute verdoyante de jardins et de riants vergers; la vallée s'incline vers le sud; on descend ainsi jusqu'aux bords d'un bassin naturel entre une masse de collines imposantes, et dans lequel la mer se précipite par une étroite entrée (1) : c'est le port de Balaclava, le *Symbolorum Portus*, décrit par Strabon (2), et où Homère a placé la scène d'Ulysse chez les Lestrigons.

« Pendant six jours et six nuits, nous voguons sans relâche; dans la septième journée, nous abordons en Lestrigonie-Télépyle, ville escarpée de Lémos. Nous pénétrons dans le port superbe, autour duquel règne de toutes parts

(1) *Voyage en Crimée*, par le prince Anatole Demidoff.
(2) « Et post hanc portus angusto introitu. » (Strab., lib. VIII.)

une roche à pic, et dont l'entrée est resserrée par deux hauts promontoires. Nos compagnons poussent leurs vaisseaux dans l'intérieur du port, et les attachent, les uns près des autres, dans cette anse calme et profonde, où jamais ne se gonflent les vagues (1). »

Quel géographe qu'Homère! Et notez que tous les lieux où il promène ses personnages, depuis l'entrée de la mer Ionienne et les confins de l'Italie jusqu'à l'extrémité de la mer Noire, sont décrits avec la même précision, la même exactitude pittoresque.

En face du port s'élève la jolie petite ville de Balaclava, avec ses maisons échelonnées les unes au-dessus des autres, et possédant toutes un balcon et quelques arbres. Vu de ces balcons, le port, dont on ne distingue point l'étroite issue, ressemble à un de ces lacs de l'Écosse resserrés entre des montagnes escarpées. Sur les hauteurs qui bornent l'entrée du côté de l'est, on aperçoit les restes d'une forteresse bâtie anciennement par les Génois. Les armes de la république se voyaient encore sur la muraille il y a une vingtaine d'années. Balaclava fut, en effet, longtemps possédée par les Génois, qui lui donnèrent son nom, dérivé, dit-on, de *Bella-Chiave*. Toutefois, plusieurs étymologistes réclament en faveur d'une origine turque ou tartare, et font venir Balaclava de *balouk*, poisson, en montrant, à l'appui de leur assertion, un énorme poisson sculpté sur le bas-relief d'une des tours de la forteresse.

Aujourd'hui la ville génoise est devenue une ville grecque. Une troupe de hardis pirates, originaires de la Morée et de l'Archipel, avaient rendu de grands services aux Russes pendant la guerre de 1770; après le traité de Kutchuk-Kaïnardji, Catherine, assez embarrassée de ses auxiliaires, les établit à Balaclava où on les employa principalement à surveiller les mouvements des Tartares. Plus tard, ces aventuriers furent rejoints par plusieurs de leurs compatriotes de Misitra et des îles de Zante et de Céphalonie, et Balaclava devint ainsi le chef-lieu d'une petite colonie qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sans mélange de Russes ni de Tartares, et qui compte environ 600 familles. Exempte du service de l'armée, avec la mission exclusive de surveiller le cordon de la douane et de la quarantaine, elle entretient à cet effet un corps de 600 hommes (à raison d'un individu par famille), qui sont organisés militairement sous la dénomination de *garde arnaute* ou *albanaise*. L'état-major de cette milice réside à Balaclava; les postes, répartis sur les différents points du littoral, sont relevés de manière que chaque homme ne serve que pendant un tiers de l'année.

Ces peuples, ou plutôt ces débris de peuples que l'on rencontre à chaque pas en Crimée, comme dans le reste de la Russie et dans la Turquie, et qui, fixés depuis un temps plus ou moins ancien sur un point quelconque du territoire, vivent isolés et comme indépendants de ce qui les entoure, conservant leur culte, leur idiome, leur costume, leurs usages purs de toute altération, ne sont point une des particularités les moins frappantes de ce pays si curieux à visiter et à étudier. Nous avons vu les juifs caraïtes à Tchifout-Kalé; nous venons de voir les Grecs à Balaclava. Les deux petites villes d'Armjanski sont peuplées exclusivement d'Arméniens; le steppe est parcouru en tous sens par des hordes de Nogais et de Kalmouks. Le long des routes qui mènent aux grandes villes, vous rencontrez de loin en loin des troupes de Bohémiens nomades. Ce qu'on voit le moins, ce sont des Russes. Ils sont confinés dans la capitale (Symphéropol) et dans les principaux centres de population, où ils figurent soit comme administrateurs, soit comme soldats.

La suite à une autre livraison.

(1) *Odyssée*, chant X.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite.—Voy. p. 46, 50, 158, 179, 186, 198.

XXX. M. BÉCHEREL LE RECEVEUR.—COMMENT LES OISEAUX EN CAGE PEUVENT SERVIR D'INTRODUCTEURS CHEZ LES VOISINS.—UN NOUVEAU MÉNAGE.—MES SUPPOSITIONS.

J'ai depuis quinze jours de nouveaux voisins. Je n'ai jamais pu comprendre les habitudes des grandes villes, où chacun demeure indifférent à l'être qui vit près de lui sous le même toit. Quelques briques revêtues de plâtre suffisent pour que l'homme qui repire là, à six pouces de nous, soit à nos yeux comme s'il n'existait pas. Les cloisons séparent les cœurs et les appartements. Que nous entendions à travers des pleurs ou des rires, des chants ou des menaces, ce n'est pour nous que du bruit. Le *bon voisin* est celui dont on ne soupçonne point la présence, qui vit chez lui comme dans un sépulcre. Le voisin parfait serait un mort s'il n'effrayait pas!

Je n'ai pu arriver à me ramasser ainsi entre les quatre murs de mon étage; malgré moi, je m'associe en idée à ces existences qui bruissent autour de moi; il me semble qu'il y a entre nous le lien d'une commune hospitalité. Nous voici arrêtés pour quelques heures au même caravansérai; nous partageons l'ombre du même toit et le même rayon de soleil; les fumées de nos foyers se mêlent, nos voix se confondent. Passerons-nous l'un près de l'autre sans nous souhaiter au moins, comme les Peaux-Rouges qui se rencontrent dans les solitudes, « un ciel bleu et des peaux de castor? »

L'embarras est de traduire le vœu sauvage en langue civilisée; de savoir la couleur que le voisin désire au ciel, et quelle est la peau du castor qu'il chasse.

J'ai interrogé ce matin M. Baptiste pour m'en instruire.

Le nouveau locataire s'appelle M. Bécherel; il occupe un petit emploi à la mairie, et il a travaillé au dernier recensement du quartier. Maintenant, en effet, je crois le reconnaître. J'ai reçu autrefois de lui une visite dont j'ai consigné le souvenir dans mon journal.

M. Baptiste me dit qu'il s'est récemment marié dans son pays; sa femme vit avec lui, mais ne sort jamais et ne parle à personne. — Elle rêve sans doute à la douce lueur de ce premier quartier de la lune de miel qui ne brille de tout son éclat que dans le silence et la solitude. Je bénis dans mon cœur les deux jeunes époux.

Mais en revoyant le mari hier, je m'aperçois qu'il est déjà vieux; son visage a une expression rechignée; il a quelque chose de chétif et de malheureux dans toute sa personne; on lui sent deux côtés gauches; rien n'est fait comme il faut, ni à sa place. Quand je le rencontre, il hésite toujours à me saluer, et quand je l'ai prévenu il me salue trop peu ou trop bas. M. Baptiste, qui a des principes sur tout, prétend que cela vient de ce qu'il est grêlé et fonctionnaire public. La petite vérole l'a rendu timide, et ses fonctions l'ont rendu important. De là, selon mon philosophe, son mélange de gaucherie et de fierté. Quoi qu'il en soit, je suis devenu plus curieux de connaître Mme Bécherel.

14... J'ai beau regarder par la fenêtre de mon cabinet vers celles du voisin, tout reste clos et muet. Les petits rideaux sont collés aux vitres; jamais un éclat de rire ni un chant. J'en fais la remarque à M. Baptiste, qui en conclut simplement que les deux époux sont sérieux et n'ont pas de voix; mais je commence à croire que leur lune de miel pourrait bien être une lune rousse.

25... Voici enfin un changement chez nos voisins; de-

puis deux jours une cage est suspendue à la fenêtre de leur chambre, et un petit bouvreuil y chante seul. De temps en temps la fenêtre s'entr'ouvre sans bruit ; une main s'avance pour garnir la cage de quelque friandise ; puis tout se referme sans qu'on ait pu apercevoir le visage de la pourvoyeuse.

J'apporte mes serins à mes fenêtres, afin qu'eux du moins puissent voisiner avec le bouvreuil ; voici qu'ils se sont entendus réciproquement ; ils se rapprochent des barreaux ; ils se regardent en penchant la tête ; ils gazouillent, ils s'agitent. La glace est rompue ; ils font évidemment connaissance ; bientôt ils vont se raconter leurs affaires de ménage.

Le bouvreuil, en sa qualité de célibataire, est le plus empressé ; il voudrait faire visite à ses voisins ; il cherche une issue en voletant de tous côtés ; il se heurte contre les barreaux et retombe avec de petits cris plaintifs.

Le rideau se soulève vivement, et j'aperçois à travers la vitre un visage qui ne me semble point inconnu ; enfin la fenêtre s'ouvre ; cette fois, je ne me trompe point ; j'ai déjà vu ces traits... oui... c'est la nièce du vieux propriétaire que Roger et moi avons visité il y a quelques mois ; l'avare forcé de payer un port de lettre !

Elle me reconnaît aussi, sans doute, car elle me salue avec un politesse respectueuse ; je lui fais de la main un signe amical, et je lui demande des nouvelles de M.***. Mais en remarquant ses habits noirs, je me reprends aussitôt. Elle se hâte de répondre que son oncle se porte bien.

— Pardon, lui dis-je, votre costume m'avait effrayé.

Elle change de couleur.

— Je porte le deuil de ma mère, Monsieur, dit-elle d'une voix dans laquelle je sens trembler des larmes.

Et, comme si elle craignait de me laisser voir son émotion, elle se penche vers la cage et s'efforce d'apaiser le bouvreuil par de doux appels.

Je fais observer en souriant qu'il est triste de sa solitude. Je propose de rapprocher nos prisonniers, et, sur un demi-consentement de la jeune femme, j'appelle M. Baptiste qui lui porte mes serins.

Les deux cages sont suspendues à la même fenêtre, et les oiseaux expriment leur joie par un redoublement de chansons et de battements d'ailes. Ma voisine me remercie. Je salue et je referme ma fenêtre.

J'avais oublié cette nièce de M.***; en la retrouvant, je reprends l'intérêt qu'elle m'avait inspiré au premier coup d'œil. Bien que je l'aie seulement entrevue, et de loin, il m'a semblé qu'elle était triste et toute pâle. Maintenant cette immobilité et ce silence que je regardais comme le recueillement du bonheur me semblent avoir une autre signification. Je veux m'en assurer.

30... J'ai fait visite à ma voisine. Il a fallu pour cela attendre le dimanche, seul jour où le mari soit au logis.

M. Bécherel, à qui la jeune femme avait expliqué notre connaissance antérieure, a paru tout à la fois embarrassé et satisfait. C'est un homme timide, non par défaut d'énergie, mais par sentiment de sa disgrâce. Quelques gestes plus vifs qu'il n'a pu réprimer, les subits changements de son regard, et surtout la contraction habituelle de ses traits, m'ont fait soupçonner chez lui une grande violence de caractère. Tout son être est dans une tension indiquant la contrainte d'un homme qui se craint lui-même. — Je me suis toujours défié de ces chartreux de la vie qui marchent les yeux baissés, les mains en croix sur la poitrine et les lèvres silencieuses ; un calme si travaillé m'effraye sur ce qu'il cache. — Sa voix, lorsqu'il s'adresse à la jeune femme, est pourtant douce, mais mesurée ; il ne la regarde point en parlant, et deux ou trois fois, à son accent plus vif, je l'ai vue tressaillir : aussi les ai-je quittés avec un sentiment d'oppression. Il règne dans cet intérieur je ne sais quelle atmosphère glacée sous laquelle on sent la tempête.

J'ai interrogé de nouveau M. Baptiste avec précaution sur la manière dont vivaient nos voisins ; mais il n'a pu rien me dire. Le mari est laborieux et rangé, sa femme sédentaire ; on ne les entend jamais élever la voix ; les fournisseurs sont payés régulièrement ; ce sont, en un mot, des gens tranquilles ! — mot banal qui peut comprendre toutes les tortures et toutes les discordes, pourvu qu'elles n'aient rien de bruyant. Combien de ces gens tranquilles, après avoir longtemps passé près de vous sans rien dire et en saluant, cessent un jour de reparaître, et leur porte forcée laisse voir un cadavre endormi près d'un réchaud éteint !

Mais peut-être ai-je donné trop de valeur à des observations frivoles ! L'habitude de l'analyse est comme un verre grossissant devant l'esprit ; elle exagère les détails ; nous apercevons la trompe du ciron et nous le prenons pour un éléphant ! Ne nous hâtons point de juger ; — nos voisins m'ont permis de retourner les voir ; attendons à les mieux connaître.

4 juin... M. Baptiste m'a dit ce matin avec un sourire, en voyant que je me préparais à visiter les époux Bécherel :

— Il est bien heureux que Monsieur ait, comme on dit, l'âge canonique.

— Pourquoi cela? ai-je demandé.

— Parce que si Monsieur était plus jeune, il ne serait point reçu, a-t-il repris ; M. Bécherel est jaloux comme un tigre !

J'ai été sur le point de lui demander d'où il le savait ; mais j'ai réfléchi que mes questions précédentes l'avaient déjà trop occupé de nos voisins, et que ma curiosité devenait un encouragement à une sorte d'espionnage : aussi me suis-je hâté de détourner l'entretien.

Il a fait un mouvement de surprise, puis a paru réfléchir.

— Au fait, l'expression est probablement impropre, a-t-il dit gravement ; n'ayant aucune connaissance en histoire naturelle, je ne pourrais la justifier ; j'ai seulement voulu dire à Monsieur...

— Que mon âge me donnait des priviléges ? me suis-je empressé de dire, afin de prévenir toute nouvelle explication ; je le sais, monsieur Baptiste, je le sais, et mon principal soin, depuis longtemps, est de les passer en revue. Les cheveux blancs sont une couronne qui donnent droit à la confiance, au respect, et celle-là ne craint rien des révolutions : aussi croyez bien que j'apprécie les douceurs de ma royauté.

J'ai pris mon chapeau et je suis monté voir le nouveau ménage.

Tout y était dans le même ordre qu'à l'ordinaire ; mais je suis toujours plus frappé de ce qu'il y a de morne dans ce calme. M. Bécherel n'est occupé que de son travail d'administration : il le reprend le matin chez lui avant de se rendre à son bureau ; il le continue le soir après en être revenu ; il s'y acharne le dimanche sans interruption. On entend sans cesse le bruit de sa plume, de sa règle ou de son grattoir, tandis que la jeune femme coud silencieusement près de la fenêtre. Pour tous deux, le travail ne semble ni un devoir ni un plaisir, mais un refuge.

J'ai demandé s'ils ne promenaient point? — Jamais ! — S'ils ne lisaient pas? — Jamais ! — S'ils ne voyaient point quelques parents ou quelques amis? — Jamais ! jamais ! Je sens que si j'avais pu leur demander s'ils avaient au moins pour dédommagement les expansions et les communes espérances, tous deux m'auraient fait la même réponse. Qu'est-ce donc que ces deux existences pétrifiées l'une près de l'autre, et au fond desquelles pourtant il semble que quelque chose remue?

Quand je regarde cette jeune femme penchée sur son

aiguille, la tête languissante, les mains lentes, la taille affaissée, je voudrais lui crier de se redresser et de vivre. Vingt fois j'ai été sur le point de l'interroger; mais si elle relève alors le front, je m'arrête devant ces yeux de statue sans regard. A voir leur éclat immobile, on dirait ces miroirs sombres des eaux souterraines que ne ride aucun souffle et dans lesquelles ne se reflète ni un nuage ni un rayon de soleil.

M. Bécherel n'est pas moins impénétrable, bien que d'apparence moins calme : les deux âmes sont également fermées, l'une par un glacier immobile et brillant, l'autre par de triples verrous qui grincent dans leurs anneaux.

3 juillet... D'où vient que la difficulté et le mystère sont pour nous des aiguillons? Supposez nos voisins gais et ouverts, semblables à tout le monde; j'aurais paisiblement joui de leur société sans m'arrêter outre mesure à leur souvenir. Je les trouve bizarres, fermés, et voilà qu'ils me préoccupent sans trêve. Romanesque curiosité dont l'âge ne peut guérir! Enfants ou vieillards, n'aurons-nous jamais d'appétit que pour les plats couverts?

Après tout, je crois être sur la voie d'une découverte. M. Bécherel a eu à me consulter à propos d'un point de droit qui l'intéresse. Il s'agit d'un détail relatif à la mère de sa femme, morte insolvable, si j'ai bien compris, et dont on a achevé de payer les dettes. Il y a quelques mesures à prendre pour s'assurer de la réalité des créances. Je les ai indiquées au voisin. Comme je demandais qui avait pris à sa charge les obligations de la morte, il m'a répondu, avec un peu d'embarras, que c'était l'oncle de sa femme, ce même avare dont Roger et moi avons fait connaissance il y a quelques mois. Harpagon serait-il donc sensible à l'honneur de famille? Qui sait? Il n'y a de logique chez les hommes que la contradiction.

Lorsque j'ai parlé de ceci à la jeune femme, elle a changé de visage; mais elle a confirmé le dire de son mari. Il m'a semblé seulement qu'elle parlait trop froidement de la générosité de son oncle. Pas une expression de reconnaissance ni d'attendrissement. C'est que le service rendu a bien moins de prix par lui-même que par la façon de le rendre. Le verre d'eau offert avec une douce parole laisse plus de souvenirs que le sang versé pour vous de mauvaise grâce. Ce qui attache dans le don, c'est sa spontanéité. Le bienfait marchandé ne laisse le plus souvent que la douleur d'avoir dû l'accepter.

La suite à une autre livraison.

MANUSCRIT SUR L'ART MILITAIRE

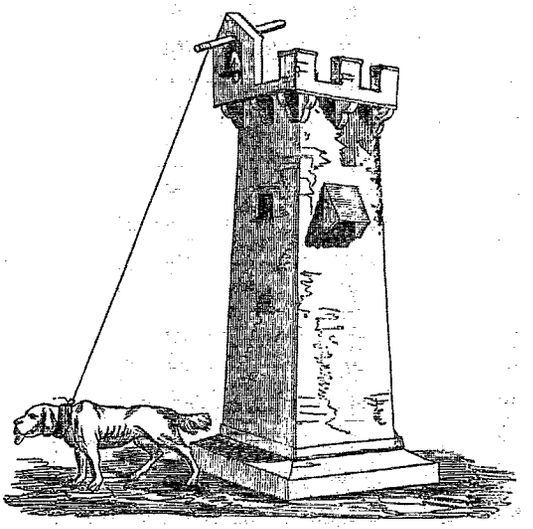
AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

On conserve à la Bibliothèque impériale un manuscrit in-folio intitulé : *Tractatus de re militari et de machinis bellicis*, écrit de 1330 à 1340, à l'époque où l'on commençait à faire usage de la poudre à canon. L'auteur se nomme Paul Savetinus Ducensis. Ce curieux manuscrit, orné de miniatures, resta longtemps ignoré dans le sérail de Constantinople. Il fut envoyé en France, en 1688, par M. de Girardin, ambassadeur à la Porte.

Parmi les stratagèmes de guerre que l'auteur décrit, en voici deux qui ne sont pas des moins singuliers.

UN CHIEN SONNANT LA CLOCHE DANS UNE FORTERESSE ABANDONNÉE.

Ce stratagème est employé lorsque, de deux gardiens qui étaient dans une tour, l'un a péri, et que l'autre est pressé par la faim, le chef oubliant de pourvoir à ses besoins. Le survivant, étant contraint d'abandonner son poste pour se procurer des subsistances, attache un chien à jeun à une corde dont l'extrémité répond à la cloche de la tour; puis il place devant lui de l'eau et du pain hors de sa portée.

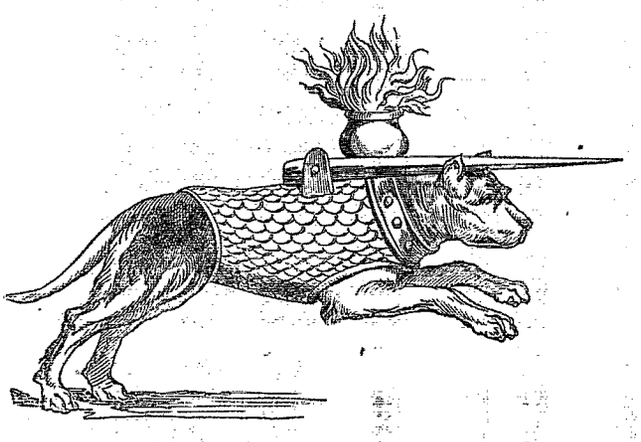


Chien sonnant la cloche dans une forteresse abandonnée. — D'après un manuscrit du quatorzième siècle.

Les efforts que le chien fait pour atteindre les aliments font sonner la cloche; le gardien profite de ce moment pour sortir et rapporter des provisions.

CHIENS EMPLOYÉS CONTRE LA CAVALERIE.

Pour mettre en fuite les chevaux et les cavaliers, on élève des chiens vulgairement applés chiens alains (dogues), et on les dresse à mordre l'ennemi avec fureur. Il convient que ces chiens soient bardés de cuir, pour deux raisons :

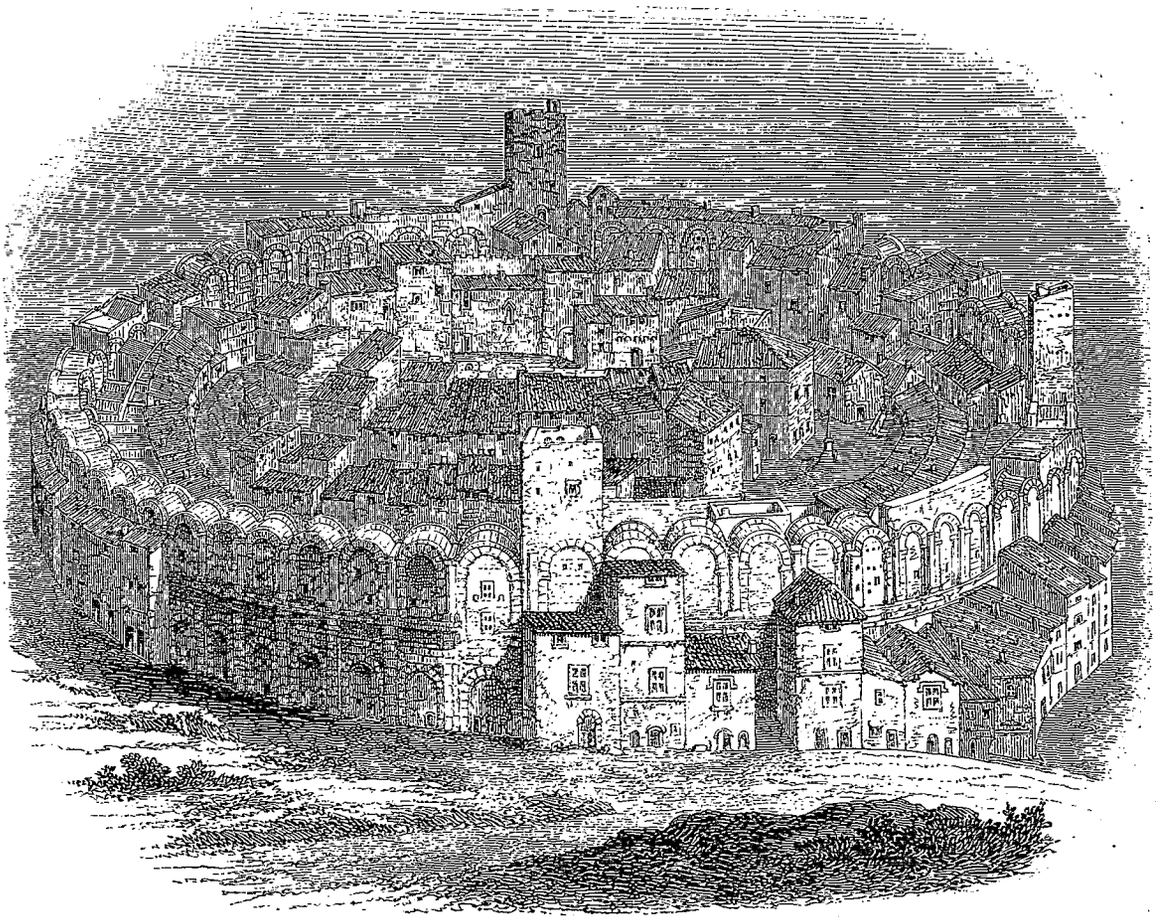


Chien employé contre la cavalerie. — D'après un manuscrit du quatorzième siècle.

d'abord afin que le feu qu'ils portent dans un vase d'airain ne les blesse pas, et ensuite afin qu'ils soient moins exposés aux coups des hommes d'armes, quand le cheval a fui sous l'aiguillon de la douleur. Ce vase d'airain, enduit d'une substance résineuse et garni d'une éponge imbibée d'esprit-de-vin, produit un feu très-ardent. Les chevaux, harcelés par les morsures des chiens et par les brûlures de ce feu, fuient en désordre. Telle est la guerre des chiens contre les cavaliers.

LES ARÈNES D'ARLES.

Voy. la Table des vingt premières années.



Les Arènes d'Arles en l'année 1666, d'après une ancienne estampe. — Dessin de Freeman.

Cet amphithéâtre, dont la solide architecture, les nobles et belles proportions, résistant aux outrages de quinze siècles, excitent encore aujourd'hui notre admiration, ouvrait jadis à un grand peuple ses larges portiques, ses vastes gradins, les savantes distributions de ses nombreux escaliers et les étages superposés de ses gracieuses arcades. Dans cette enceinte, dont la circonférence est de 388 mètres, plus de vingt mille spectateurs, classés et rangés avec ordre, assis à l'aise, préservés des rayons trop ardents du soleil par une tente de pourpre, en communauté de sensations avec l'empereur, les consuls, les sénateurs, les magistrats, assistaient à de gigantesques fêtes qu'une munificence sans bornes prodiguait à d'entières populations. Aucune des capitales de notre temps n'a rien de comparable à ce palais du peuple, construit dans une des provinces reculées de l'empire, où de suprêmes et terribles plaisirs, multipliés par le rapprochement des rangs et la sympathie des masses, étaient offerts à tous les prolétaires.

C'est vers 280, sous le règne de Probus, assurent les uns, plus anciennement, à l'époque des Adrien, des Antonin, des Marc Aurèle, disent les autres, que fut construit l'amphithéâtre d'Arles; mais, dès le commencement du sixième siècle, comme la plupart des vastes édifices du même genre, il avait perdu sa destination première, et devenait l'asile des populations traquées par les Barbares. En effet, la cité de Jules César et de Constantin, Arles, métropole des Gaules, point d'intersection des grandes voies romaines, où, comme le disait en 418 l'édit d'Honorius, se trouvaient rassemblés « les trésors de l'Orient, les parfums de l'Arabie, les délicatesses de l'Assyrie, les denrées de l'Afrique, les chevaux de l'Espagne, les armes que fabriquaient les Gaulois; Arles, que la Méditerranée et le Rhône semblent avoir choisie pour y confondre leurs eaux, » rendez-vous, durant la paix, de toutes les nations commerçantes du monde, fut bientôt l'un des points de mire de ces innombrables hordes qui s'arrachaient les lambeaux de l'empire romain. Constamment assiégée, prise et reprise par les Francs et Clovis, les Ostrogoths et Théodoric, à peine les empereurs d'Orient et d'Occident et les tribus des Goths d'Italie et d'Espagne cédaient-ils aux Français leurs dernières possessions dans les Gaules, que les descendants de Clovis se disputent l'héritage morcelé de leur aïeul, et qu'Arles devient tour à tour la proie de Gontaud et de Sigebert, de l'Austrasie et de la Bourgogne. Enfin, lorsqu'au huitième siècle accoururent les Sarrasins, nouveaux envahisseurs, quatre tours, élevées au-dessus des quatre portes des Arènes d'Arles, défendent mal une population décimée et refoulée dans ce palais devenu forteresse. Les escaliers, les voûtes de l'amphithéâtre, les galeries, les loges destinées aux bêtes féroces, sont maintenant la demeure de familles terrifiées. De pauvres masures s'accrochent aux gradins renversés, aux murailles en ruines; l'enceinte est encombrée de huttes malsaines, entassées les unes sur les autres, où viennent s'abriter toutes les misères, toutes les frayeurs et les souffrances

qu'engendrent la guerre, les bouleversements, les ravages, la désorganisation universelle de ces effroyables temps.

L'amphithéâtre d'Arles ne cessa d'abriter la peur que pour devenir l'asile de l'indigence. Les vices dont la misère et l'ignorance sont la source, les maladies, les corruptions qu'elles engendrent, vinrent s'agglomérer sous ces toits ruinés, dans ces décombres bâties de décombres. C'était de là que s'élançaient les épidémies et la peste, pour moissonner autant de victimes qu'en avaient déchiré jadis aux mêmes lieux les bêtes féroces, qu'en avaient égorgé la lance, la hache et la francisque; et pourtant la nation, en proie à tous ces maux, avait moralement progressé.

Quelque imposante et belle que pût être l'architecture de ce cirque au temps de sa gloire, est-il un homme de nos jours digne de ce nom qui ne se fût détourné avec dégoût des spectacles qui enthousiasmaient toute cette population civilisée, plèbe, citoyens, grands, et jusqu'aux femmes, aux vestales? Qui pourrait aujourd'hui savourer le plaisir (quel nom, le plaisir!) de voir une mort cruelle infligée à des malheureux, nourris comme on engraisse les fauves ou les troupeaux pour être déchirés par la dent, par le fer, ou pour s'entretuer? Quel cannibale de nos jours verrait paisiblement et par forme de récréation des prisonniers égorgés parce qu'ils ont été courageux, des martyrs torturés parce qu'ils ont été sublimes? Qui ne fuirait avec dégoût ce cloaque impur, dont l'on teignait le sable en rouge pour dissimuler l'effroyable couleur des flots de sang qui s'y versaient, cette lice immonde où, jusque sous le *pieux* Constantin, les bêtes féroces, rassasiées durant plusieurs jours de chair humaine, reculèrent, rebutant la proie palpitante dont elles étaient gorgées et surnourries?

Même alors, il est vrai, quelques voix généreuses s'élevèrent, il y eut de rares paroles d'horreur ou de pitié. « Quelle honte! s'écrie Sénèque au premier siècle de l'ère chrétienne; tuer par forme de jeu l'homme, qui est chose sacrée, et cela pour l'amusement de ses semblables! » Mais Sénèque n'en assistait pas moins aux jeux du cirque, et voyait, de la loge de Néron, le gladiateur égorgé avec grâce. Au second siècle, Marc Aurèle fait donner aux combattants des fleurets au lieu de glaives pour diminuer l'effusion du sang; le philosophe Démonax, à Athènes, implore la compassion de ceux de ses compatriotes qui veulent introduire dans la ville des combats de gladiateurs : « Commencez donc, leur dit-il, par renverser l'autel que vous avez élevé à la Pitié. » Et les Athéniens renoncent aux sanglantes tueries que les Romains appelaient des jeux.

C'étaient là seulement des protestations isolées, partielles; ce fut le christianisme, la religion du Crucifié, qui en généralisa l'influence, et les martyrs fermèrent les amphithéâtres. Il y a progrès pour la race humaine lorsque les arènes se changent en forteresse : au lieu de s'endurcir au spectacle des angoisses d'autrui, les populations se retrempent par des souffrances personnelles; elles s'attendrissent, elles s'exercent à la fois à la patience pour leurs propres maux, à la compassion pour ceux du prochain. Car le *prochain* date de ces temps d'obscures douleurs; à mesure que les liens de la nationalité se relâchaient, ceux de la famille et du voisinage se forment et se resserrent. L'aide mutuelle, les secours échangés, les anxiétés partagées, les actes de bienveillance exercés en commun, reconstruisent peu à peu la société; c'est la charité qui les relie : les vertus privées viennent de naître, et le foyer domestique est rallumé. A la levée du siége d'Arles, en 598, l'évêque de la ville, celui dont Théodoric disait : « C'est plutôt un ange qu'un homme, » Césaire, suit jusqu'à Ravenne les captifs Francs et Gaulois; le vase enrichi de pierreries, don précieux du roi des Goths, est vendu pour la délivrance de ceux que jadis on jetait aux bêtes du cirque, et l'évêque ne rentre dans Arles que suivi de la foule des esclaves qu'il a rachetés. Quelques-uns étaient retenus à Carcassonne; Césaire rassemble tout ce qu'il peut encore réunir d'argent, il a recours à la charité des riches, et retourne délivrer le reste des prisonniers.

La misère qui s'abritait au milieu des ruines de l'amphithéâtre y apporta sa part d'abnégation et de dévouement. L'histoire de la terrible peste qui, en 1721, emporta la moitié des habitants d'Arles, environ neuf mille personnes, montre ce qu'était devenue cette population sous la rude discipline du moyen âge. Ce ne sont plus les impassibles spectateurs des supplices du cirque; ce sont des hommes qui se tendent une main secourable, qui savent souffrir et mourir l'un pour l'autre. Le sacrifice a cessé d'être un châtiment; volontaire désormais, il devient un triomphe, une gloire.

Dans une relation faite à l'époque même du fléau par une dame qui ne quitta pas la ville, récit tout empreint de la terreur qu'inspiraient tant et de si effroyables morts, on voit quel fut le courage, la tendre pitié du plus grand nombre des habitants. Ceux qui se sentaient frappés s'occupaient encore en expirant des moyens de sauver la ville, ou tout au moins de soulager les malheureux compatriotes qui leur survivaient. « Il mourait par jour plus de cent cinquante personnes, dit cette narration; les morts ne pouvaient être enterrés; on n'avait pas assez de tombereaux pour les enlever, et les consuls étaient obligés de suivre pas à pas ces lugubres équipages pour les faire agir. Le terrible fléau n'épargnait personne; les parents cependant servaient leurs parents, et les amis se sacrifiaient avec joie pour donner des marques sensibles de leur amitié. Il y a peu de villes où le peuple ait montré plus de courage; et si des gens sont morts sans secours, c'est qu'il ne leur restait ni parents, ni amis, ni voisins. »

Les anciennes gravures, telles que celle que nous offrons à nos lecteurs, peuvent seules donner quelque idée de ce qu'étaient devenues les Arènes d'Arles. Elles ont été déblayées depuis une vingtaine d'années. Les masures ont disparu; une seule, encadrée dans la muraille extérieure, rappelle, ainsi que les restes des tours élevées contre les Sarrasins, ce que fut, au temps des guerres civiles et des invasions barbares, l'antique amphithéâtre qu'une grille protége aujourd'hui contre les dégradations. « Nous devons à l'antiquité de beaux ouvrages, disait le Goth Théodoric, lorsqu'il projetait la restauration des monuments de Rome; c'est nous acquitter que les rajeunir. » Il a fallu plus de treize siècles pour que cette parole fût entendue et qu'on y répondît par la conservation et le respect des monuments antiques. L'on peut voir au palais des Beaux-Arts, dans de très-jolis petits modèles en liége des monuments romains du midi de la France, collection due, je crois, à M. Pelée, une parfaite imitation de l'amphithéâtre d'Arles tel qu'il est à présent, et une jolie reproduction de ce qu'il devait être au temps des empereurs.

Les plaisirs cruels sont abolis; mais ne se trouvera-t-il plus de ces vastes enceintes qui rapprochent les hommes et réunissent les classes diverses dans une jouissance commune à toutes? Il semblerait que les palais de l'industrie et les expositions universelles viennent répondre à ce besoin, et que nous pouvons répéter avec une foi entière ces belles paroles :

« De même que l'antiquité était supérieure à la sauvagerie » primitive, de même le moyen âge est supérieur à l'anti» quité; et nous, élevés dès à présent, par la liberté de la » pensée, à une telle hauteur au-dessus des superstitions » de nos pères, nous ne sommes que des enfants en com» paraison de notre postérité, dont nous avons du moins la » vertu de pressentir de loin la grandeur. A moins d'une

» explosion de la planète ou d'un choc fortuit contre les » astres, il est impossible d'assigner aucune limite aux pro- » grès futurs du genre humain, et, maîtres de nos destinées, » dont nous possédons enfin le secret, nous marchons fière- » ment à notre apothéose (1). »

SIR JOHN FRANKLIN.

Suite et fin. — Voy. p. 166.

L'année 1825 vit partir d'Angleterre trois nouvelles expéditions polaires : les deux premières destinées à l'exploration maritime, sous les ordres de Parry et de Beechey; la troisième devant partir du Canada par terre, descendre la Mackenzie, et rallier l'une ou l'autre des deux premières. Franklin reçut le commandement de l'expédition de la Mackenzie.

Franklin avait à lutter, en quittant sa patrie, contre des devoirs poignants et sacrés : il laissait, après deux ans de mariage, sa femme atteinte d'un mal irrémédiable et déjà près de l'agonie. Cette femme était vraiment digne de lui : elle ne lui parla que de son devoir envers lui-même et envers son pays, lui fit promettre de ne pas différer d'un seul jour son départ, et lui remit un pavillon de soie, brodé de sa main, en lui recommandant de ne le déployer que sur un rivage inexploré avant lui.

Le lendemain, Franklin mettait à la voile pour l'Amérique.

En juillet, il part du rendez-vous de Chipewyan avec Back et Richardson; quelques jours après, il descend vers la mer avec une partie de sa troupe, étudie la route, et revient trouver Back qu'il a laissé à la pointe sud-ouest du lac Grand-Ours, occupé d'y établir un poste auquel il donne le nom de son intrépide commandant. C'est donc au *fort Franklin* que la troupe hiverne, pour descendre, en juin suivant, la Mackenzie.

Ce beau fleuve leur parut large (une lieue au moins), mais d'une navigation fort difficile, roulant ses eaux torrentielles à travers une région désolée et entre des berges d'une argile blanche dont se nourrissent, dit-on, les Indiens de la contrée. Ces Indiens sont à la race rouge ce que sont les lichens de leur pays à la belle végétation des prairies : leur physionomie et leur état moral rappelleraient plutôt les Esquimaux qu'on trouve un peu plus bas, aux bouches du fleuve. On les désigne sous les divers noms de *Lièvres, Côtes-de-Chien, Loucheux, Digothi*, etc.; la plupart appartiennent à la race athabaska.

Au bout de dix jours (7 juillet), Franklin atteignit l'embouchure, où il faillit périr victime de la brutalité d'une tribu d'Esquimaux qui pilla ses bagages : échappé par des miracles de sang-froid, il reprit la mer, et aborda à l'île Garry, terre environnée de récifs, où il eut le solennel bonheur de planter enfin le pavillon que sa femme mourante lui avait donné.

De là il suivit la côte à l'ouest, reconnut une ligne de terres hautes, et allait toucher à l'embouchure de la rivière Colville, en pleine Amérique russe, quand l'état de la mer le força de revenir au fort Franklin (11 septembre).

Back n'avait pas perdu de temps : il avait employé plus d'un mois à visiter le bassin de la Coppermine, avec des fatigues indicibles. Cependant ce nouveau voyage était incomparablement plus confortable que le précédent; malgré un froid qui fit descendre le thermomètre à 46 degrés au-dessous de zéro, nos Européens, enfermés dans leur hutte bien close, conservèrent assez de liberté d'esprit pour écouter des cours de minéralogie, de zoologie et de botanique, que leur firent Richardson et Drummond.

L'opinion publique accueillit l'expédition, à son retour en Europe (1827), avec la sympathie la plus méritée. Son chef y gagna le titre de baronnet et des récompenses scientifiques qu'il était impossible de mieux conquérir.

A ces rudes campagnes succédèrent, pour Franklin, dix-huit années d'une existence paisible et seulement marquées par des bonheurs plus intimes. Ce fut dans cet intervalle, mais à une époque que nous n'avons pu préciser, qu'il fut nommé gouverneur de la terre de Van-Diemen, au fond de l'Océanie; cette colonie, qui ne datait sérieusement que de 1804, était déjà en pleine prospérité quand il en prit la direction. Son administration, assez courte d'ailleurs, y laissa des souvenirs sympathiques, dans lesquels le nom de sa femme fut associé au sien. Voici un trait pris entre beaucoup d'autres.

La Diemenie compte, parmi de nombreuses espèces de reptiles, le *black-snake* (serpent noir), véritable cobra-capello, de trois pieds de long, dont la morsure est véritablement mortelle. S'il faut même en croire les colons, à quelque heure du jour que l'on en ait été mordu, on expire au coucher du soleil. Le *black-snake* est la terreur de la colonie; jamais on n'a trouvé de remède contre ses atteintes. Ce fut l'ennemi public que prit à partie lady Franklin : elle proposa une prime de dix shillings par tête de *black-snake*, payable, non sur la caisse coloniale, mais sur sa cassette à elle-même. Cette mesure, dont nous ignorons le résultat, popularisa le nom de Franklin dans la colonie, qu'il quitta en 1845.

Il revint dans la mère-patrie prendre sa part des découvertes maritimes qui ne s'étaient pas ralenties pendant ces dix-huit années. L'amirauté lui confia deux navires spécialement destinés aux expéditions arctiques, l'*Erebus* et le *Terror*, montés par cent soixante-huit hommes d'équipage, et portant quatre années de vivres. Le 26 mai 1845, il quittait l'Angleterre pour la dernière fois, tirait vers la mer de Baffin, touchait à l'île de Disco (établissement danois), et de ce point il écrivait à l'amirauté une lettre pleine de confiance et d'espoir, où il annonçait qu'il se dirigeait, la nuit suivante, vers le détroit de Lancastre (12 juillet). C'était effectivement dans les eaux de ce détroit que des baleiniers le signalaient à quelque temps de là : dernier renseignement positif qu'on ait eu sur l'expédition.

Ce ne fut que deux ans et demi plus tard, à l'époque espérée de son retour, que l'opinion s'inquiéta de ce silence mystérieux. Les grands événements de 1848 ne suffirent pas à faire diversion aux anxiétés publiques; et l'amirauté s'empressa de prouver l'intérêt qu'elle y portait, en envoyant simultanément dans les régions polaires une expédition destinée à suivre à peu près l'itinéraire de Franklin en 1825, et trois vaisseaux commandés par Ross, Moore et Kellet.

Les chefs de la première expédition (c'étaient naturellement les vaillants Rae et Richardson) quittèrent Liverpool le 25 mars 1848, par un paquebot américain qui les débarqua à New-York. De là ils gagnèrent Montréal, où ils furent rejoints par seize Canadiens mis à leur disposition par sir Georges Simpson, gouverneur du territoire de la Compagnie d'Hudson. Le 20 juin, ils atteignaient M. Bell, parti avant eux vers le lac de l'Ours, et après avoir dépassé le dernier portage de la rivière de l'Esclave, ils disposèrent trois bateaux, montés par dix-huit hommes, pour le voyage maritime. M. Bell fut chargé de se rendre au lac du Grand-Ours et d'y établir une sorte de poste pour le retour de l'expédition; ses deux collègues lui laissèrent à cet effet deux bateaux, et descendirent avec les autres la Mackenzie, en laissant à tout hasard quelques sacs de provisions aux points les plus remarquables de leur itinéraire.

Le 4 août, ils atteignaient la mer, et rencontraient d'abord un parti d'Esquimaux dont l'accueil pacifique leur donna

(1) *Terre et ciel*, 1re édition, p. 139.

des espérances auxquelles ils se rattachaient avidement. Nous extrayons quelques passages du rapport si dramatique et si nourri du vieux compagnon de Franklin :

« Nous allâmes de la Mackenzie à la Coppermine, contre le vent, nous glissant le long de la côte, nous mettant à terre au moins deux fois par jour, pour faire la cuisine, pour chasser, presque toutes les nuits pour dormir, ou pour explorer le pays du haut des promontoires... Le 22 août, nous eûmes un fort coup de vent d'ouest. Pendant la nuit il passa beaucoup de glaces flottantes, et le lendemain matin nous nous trouvâmes enfermés dans une banquise épaisse et sans fin... Je me vis, bien malgré moi, forcé d'abandonner les canots et de continuer le voyage par terre jusqu'au poste du Grand-Ours. Les canots halés sur la plage, je fis prendre toutes les dispositions que me suggéra mon expérience de ces parages. Le bagage, consistant en vivres pour treize jours, filets, bateaux portatifs, haches, instruments d'astronomie, etc., fut distribué par lots. Chaque homme eut à porter, outre sa part, sa couverture, ses mocassins et quelques vêtements.



Sir John Franklin. — Dessin de Chevignard, d'après un médaillon de David d'Angers.

» Le treizième jour, nous arrivions au fort Confidence. Nous marchions à travers des marais à demi glacés et des monts couverts de neige; mais, en ayant soin de nous tenir le plus possible dans les vallées, nous ne passâmes qu'une seule nuit sans feu et sans repos. »

Le docteur émettait l'opinion que le pays était assez giboyeux pour permettre de croire que l'expédition Franklin n'avait pas eu à souffrir de la faim, et il persistait en conséquence à ne pas désespérer. Le rapport de Ross sur sa croisière (juin 1848 — septembre 1849) ne fut pas aussi rassurant : l'exploration la plus minutieuse n'avait pas abouti à l'ombre d'un renseignement.

L'anxiété et l'intérêt furent alors à leur comble. Les gouvernements et les particuliers rivalisèrent de zèle pour la découverte de ce problème étrange qui tournait au sinistre. Le gouvernement anglais prodigua les expéditions et les promesses de primes énormes (20 000 livres sterling); les États-Unis en firent autant; la noble et vaillante lady Franklin, seconde femme du voyageur, envoya des navires à ses frais vers le détroit de Lancastre, pendant que M. Grinnel, négociant de New-York, en faisait autant et que le vieux Ross se lançait en personne à la recherche de son glorieux collègue (1850).

Il y avait quelque chose de religieux dans le solennel recueillement avec lequel les officiers de la marine anglaise se préparèrent à cette campagne. Leurs devises sont, à cet égard, significatives. En voici quelques-unes : — Onmaney, *Domine, dirige nos;* — Osborne, *Rien au hasard, rien pour le gain;* — Krabbe, *Pour un et pour tous;* — Mac-Clintock, *Foi et résolution;* — Breadford, *Prospice, respice;* — Allen, *Le cœur ne peut faillir pour autrui.*

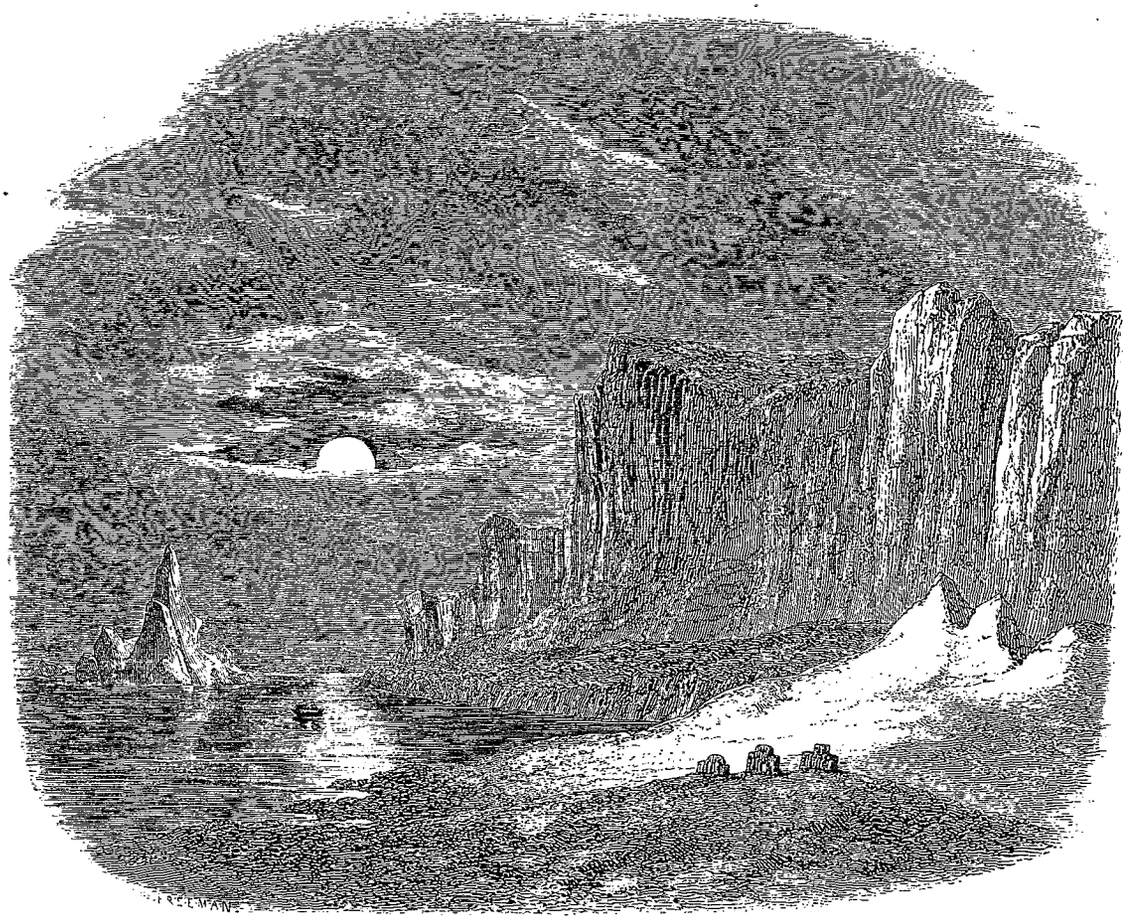
De toutes ces expéditions, qui ont eu d'immenses résultats pour la géographie, mais qui n'aboutirent à rien pour ce qui regarde l'objet spécial de leur mission, celle qui doit nous occuper davantage est celle du *Prince-Albert*, navire frété par lady Franklin, commandé par Kennedy, lequel avait pour second un jeune officier de la marine française à qui sa mort tragique a donné une célébrité qu'il n'aurait pas tardé à acquérir par ses travaux.

Le *Prince-Albert* explora deux cents lieues de pays, découvrit, entre le Somerset et la Boothia, un détroit qui a reçu le nom de Bellot, et passa plusieurs mois dans le Nord au

milieu d'un hiver intense, dont nos marins se garantissaient en bâtissant des huttes de neige, à la façon des Esquimaux. Une fois la hutte bien close, il suffisait de la flamme d'une bougie pour y entretenir une douce chaleur et pour chauffer la pinte de thé qui était la ration quotidienne (1851-52).

Dans la campagne de 1853, Kennedy fut remplacé par Inglefield, capitaine du *Phénix,* accompagné du lieutenant Bellot. Le *Phénix* visita (août) l'île Beechey, où il eut par le stationnaire *North-Star* des nouvelles du capitaine Belcher. Inglefield, qui avait des dépêches pour ce dernier, charge (16 août) Bellot de les lui faire parvenir. Le jeune volontaire prend un traîneau, un bateau en caoutchouc, quatre hommes, et tire vers le nord.

Le 18, il est arrivé à la limite des glaces; il se prépare avec ses hommes à mettre le bateau à l'eau, quand vient une rafale qui emporte au nord le fragment de glace qui les soutenait. Dans l'impossibilité de lutter contre ce malheur inattendu, ils se taillent une sorte d'abri dans la glace, et



Ile Beechey. — Premier quartier d'hiver de Franklin. — Dessin de Freeman.

attendent tristement. « Nous sommes à peu près perdus, dit stoïquement Bellot; mais je connais les devoirs d'un officier, et j'aime mieux être ici qu'à terre. Ayons confiance en Dieu! »

A huit heures du matin, au fort de la tempête, Bellot passe derrière le bloc qui les abrite pour regarder au loin. Les autres, ne le voyant pas revenir, vont explorer la glace, et finissent par trouver, au bord d'une crevasse, le bâton de voyage du lieutenant. Cette épave disait tout.

Les survivants se sauvèrent presque par miracle : après vingt-quatre heures passées sur le glaçon, ils accrochèrent un banc de glace échoué, et atteignirent le rivage. Le *Phénix* revit la Tamise le 7 octobre suivant.

L'Angleterre reçut coup sur coup deux terribles nouvelles : la mort de Bellot, et le rapport de John Rae, qui avait fini (juillet 1854) par recueillir de la bouche des Esquimaux des renseignements d'une précision sinistre sur le dénoûment de l'expédition Franklin. Ces renseignements étaient corroborés par la découverte, entre les mains des sauvages, de divers objets qui avaient appartenu aux équipages de l'*Erebus* et de la *Terror*. Voici les passages les plus saillants du rapport de Rae :

« Au printemps, il y a quatre hivers (printemps de 1850), un détachement d'hommes blancs, s'élevant à environ quarante hommes, a été vu voyageant au sud sur la glace et traînant un bateau, par quelques Esquimaux à la recherche des veaux marins près de la rive nord de King-Williams-Land. Ils ont fait comprendre par signes aux Esquimaux que leur vaisseau ou leurs vaisseaux avaient été abîmés par la glace, et qu'ils cherchaient des daims et du gibier. Plus tard, mais avant la débâcle des glaces, les corps de trente individus furent découverts sur le continent et cinq dans une île voisine, à une longue journée au nord-ouest d'une large rivière qui n'est autre sans doute que Back's-Great-Fishriver (nommée par les Esquimaux Oot-ko-hi-ca-lick).

» Quelques corps avaient été enterrés; quelques-uns étaient sous une tente ou des tentes; d'autres étaient sous le bateau, qui avait été renversé pour former un abri; plusieurs étaient épars dans diverses directions. Parmi ceux trouvés dans l'île, il y en avait un que l'on suppose avoir

été un officier. Il avait son télescope suspendu à l'épaule, et son fusil à deux coups était couché auprès de lui.

» D'après l'état de mutilation de la plupart des corps et ce qui se trouvait dans les chaudières, il est évident que nos malheureux compatriotes avaient été réduits à la dernière extrémité, le cannibalisme, pour prolonger leur existence.

» Il paraissait y avoir eu une grande abondance de munitions; la poudre avait été vidée en tas sur le sol par les indigènes, et au-dessous du niveau de l'eau, on a trouvé beaucoup de balles de fusil et de plomb qui étaient restés probablement sur la glace. Il devait y avoir aussi beaucoup de malles, compas, télescopes, fusils à deux coups. Tous semblent avoir été brisés; j'ai vu des fragments de ces divers articles entre les mains des Esquimaux, avec des fourchettes et des cuillères d'argent.

» Parmi les quarante hommes dont se composait le détachement de blancs, il y avait un officier grand, vigoureux et d'un âge moyen. Tous les hommes, à l'exception de l'officier, étaient amaigris. Ils tiraient leurs traîneaux avec des cordes. Quelques-uns de ces malheureux doivent avoir survécu jusqu'à l'arrivée des oies sauvages (c'est-à-dire jusqu'à la fin de mai), car l'on a entendu des coups de fusil, et l'on a trouvé des os frais et des plumes d'oie près du lieu qui fut le théâtre de ces tristes événements.

» J'ai acheté, entre autres articles, une décoration du Mérite sous la forme d'une étoile, et une petite pièce d'argenterie portant gravés ces mots : Sir John Franklin.

» D'après ce que j'ai appris, il n'y a pas lieu de suspecter qu'une violence ait été faite par les indigènes à ces malheureux.

» Voici la liste des articles achetés aux Esquimaux et que l'on dit avoir été trouvés à l'endroit où étaient les corps des individus morts de faim :

» Une fourchette en argent portant une tête d'animal avec des ailes étendues; trois fourchettes d'argent avec les initiales F. R. N. C. (capitaine Crozier de la *Terror*), et portant un oiseau avec les ailes étendues; une cuillère et une fourchette d'argent portant un oiseau avec un rameau de laurier au bec; devise : *Spero meliora;* une cuillère à thé, une fourchette de dessert, une tête de poisson redressée avec des branches de laurier de chaque côté; une fourchette d'argent avec les initiales H. D. S. G. (Harry D. S. Goodsir, aide-chirurgien de l'*Erèbe*); une fourchette d'argent avec les initiales A. M. D. (Alexandre M'Donald, aide-chirurgien, *Terror*); une fourchette d'argent avec les initiales G. A. M. (Gillies A. Maclean, commandant en second, *Terror*); une fourchette d'argent avec les initiales J. T.; une cuillère d'argent de dessert avec les initiales J. S. P. (John S. Peddie, chirurgien de l'*Erèbe*); une pièce d'argenterie ronde avec ces mots gravés : Sir John Franklin, K. C. B.; une étoile en décoration avec ces mots : *Nec aspera terrent,* G. R. III MDCCCXV. »

A la première stupeur qui accueillit cette nouvelle, succéda un doute avidement accepté et propagé par tous ceux qui suivaient, depuis six ans, les moindres détails des expéditions polaires. Même au milieu des renseignements si précis de Rae, bien des choses restaient obscures et plus ou moins invraisemblables.

On trouvait fort étrange qu'une expédition de cent trente-huit hommes, bien pourvus de tout ce qui pouvait les aider dans un long voyage, eût péri tout entière de faim à 50 milles allemands de l'anse Ferry, où l'équipage de Kennedy retrouvait en 1853 d'abondantes provisions laissées en cet endroit par Ross vingt ans auparavant. On songeait que de nombreux voyageurs, spécialement chargés de rechercher les traces de Franklin, avaient traversé en tous sens les régions voisines de celle où la catastrophe était censée avoir eu lieu, sans en découvrir un seul indice.

On comprenait peu que de la terre du Roi-Guillaume, où l'on prétendait qu'ils s'étaient perdus, les hommes de Franklin n'eussent pas songé à gagner au nord le détroit de Lancastre, toujours fréquenté par les pêcheurs de baleines, au lieu de se diriger vers le sud et la baie d'Hudson. Enfin, dans le North-Somerset, qu'ils devaient avoir visité ou du moins longé, on ne trouvait aucune trace de leur passage.

D'autre part, on sait à quel point les sauvages, et surtout les Esquimaux, sont enclins au mensonge, et on ne voyait dans les histoires recueillies par Rae et M'Clure que des jalons pour arriver à connaître le sort des deux équipages. Les recherches à venir devaient se circonscrire à la terre du Roi-Guillaume et à celle de Victoria, où Rae avait trouvé, en août 1851, les restes presque méconnaissables d'un pavillon de la marine anglaise. Les indigènes ne purent lui donner aucun renseignement sur la provenance de ce pavillon, et il n'est guère douteux aujourd'hui qu'il ne soit un des souvenirs de l'expédition Franklin.

Grâce à toutes ces incertitudes, l'opinion publique en Angleterre s'est rattachée avec une généreuse ténacité à l'espoir d'une solution favorable. En novembre 1854, le docteur Rae a écrit au *Times* que la Compagnie de la baie d'Hudson, d'accord avec les lords commissaires de l'amirauté, a décidé que deux nouvelles expéditions seront dirigées, l'une le long de la Mackenzie, l'autre vers Back-Fish-River, toujours à la recherche de sir John Franklin et de ses deux équipages.

Quel est l'avenir de ces suprêmes tentatives? Nous avons essayé de résumer toutes les pièces du procès : nous croyons qu'elles laissent à peine une place minime à l'espérance de retrouver le glorieux naufragé. Mais, dans tous les cas, l'humanité aura gagné à sa carrière et au brillant concours d'efforts, d'audaces et de dévouements dont son salut a été le but. La science a entassé autour de ce but découvertes sur découvertes, résultats sur résultats. Même, conquêtes scientifiques à part, cette grande histoire qui s'est déroulée autour des mers arctiques a été féconde à un autre point de vue. Si la philosophie ancienne a dit « que le spectacle le plus digne de l'œil de la divinité est celui de l'homme de cœur aux prises avec le malheur, » il n'y a pas, pour l'âme humaine, de plus vivifiant exemple que celui de l'énergie morale de quelques hommes armés de leur foi et de leur devoir, contre les forces les plus aveugles et les plus colossales de la nature.

CONTÉ.

O vallon paternel, doux champs, humble chaumière,
Au bord penchant des bois suspendus aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux!

LAMARTINE.

C'est en août 1755 que Nicolas-Jacques Conté naquit dans la rustique demeure que reproduit notre gravure, au petit vallon de Saint-Céneri, proche de Séez, à peu près à égale distance d'Argentan et d'Alençon. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père. La veuve éleva son petit orphelin pour cultiver leur modeste héritage, et il n'eût tenu qu'à lui d'habiter toujours sous ce toit de chaume. Mais telle ne devait pas être la destinée du jeune campagnard. Il n'avait pas douze ans qu'avec un mauvais couteau il se façonnait un violon fort passable; avant sa dix-huitième année, aiguisant pour crayon le charbon du foyer, et fabriquant lui-même ses couleurs, il se faisait, de son autorité privée, dessinateur et peintre, et trouvait dans cette voie nouvelle de puissants encouragements. Conté, demeuré cultivateur, appliquant son esprit inventif aux mille industries si fécondes, si attrayantes, qui servent à l'agriculture, enrichissant, ornant autour de lui ce vallon où la providence

l'avait fait naître, n'aurait, cela est probable, rencontré nul appui, nulle sympathie. Les grands propriétaires, les seigneurs de l'endroit, eussent passé sans les voir devant des innovations qui, pour être fructueuses, doivent généralement arriver peu à peu, à mesure des besoins et par une progression lente; ses voisins paysans eussent jalousé un confrère plus intelligent qu'eux, tout en se moquant de lui et des échecs qui accompagnent les expériences, quelque heureuse qu'en doive être l'issue. Mais le petit villageois, dessinant sans crayon et peignant sans couleurs, trouva des protecteurs empressés. M. Duplessis d'Argentré, évêque de Séez; Mme de Premesle, supérieure de l'Hôtel-Dieu, confièrent au jeune Conté l'exécution des peintures qui décorent encore aujourd'hui l'église, et bientôt il eut de nombreuses commandes de portraits. Les qualités que l'admiration de la postérité consacre et celles que payent les contemporains sont rarement de même nature. Le caractère, la correction du dessin, l'harmonie des tons, le sentiment, la poésie de l'œuvre, ne sont pas appréciés d'emblée par la foule. Le peintre de Saint-Céneri faisait vite et ressemblant . c'était tout ce qu'il fallait à sa clientèle, que le coloris des tableaux charmait par sa vivacité tranchante.

Tout en expédiant des portraits, Conté continuait ses études de physique et surtout de mécanique. Chargé de lever le plan d'une vaste propriété aux environs d'Alençon, il imagina et exécuta lui-même un instrument qui simplifiait et rendait plus prompt ce travail de cadastre; il inventa et fabriqua aussi lui-même une machine hydraulique pour élever les eaux : là, comme dans sa peinture, il fut d'autant plus admiré qu'il n'avait nulle connaissance des machines de même genre qui avaient précédé la sienne.

Cependant il s'était marié; sa femme, bien que d'une origine distinguée, était encore moins riche que lui. Encouragé par les premiers personnages de sa province, entre autres par l'intendant d'Alençon, Conté espéra des chances plus heureuses à Paris. Il accourut donc, comme tant d'autres l'ont fait avec ou sans succès, vers ce foyer d'où rayonnent toute gloire et toute fortune.

Ce fut dans l'obscurité et l'oubli que s'écoulèrent là dix ans de sa vie. L'industrie des portraits suffisait aux dépenses du ménage, et l'infatigable activité du jeune peintre lui permettait de suivre des cours, de se fortifier dans l'étude des sciences, et de se faire peu à peu connaître de ses professeurs. Aussi, lorsque la révolution de 1789 lui enleva les ressources de la peinture, il était en état de s'en créer de nouvelles. Il eut même, à cette époque de trouble et de dangers, le bonheur d'abriter et de cacher sous son toit un ami riche, puissant naguère, dès lors plus exposé qu'un autre. Cet ami s'est souvent plu depuis à reconnaître qu'il devait la vie au dévouement, à la prévoyante amitié de celui qui sut l'enlever de chez lui juste à temps.

La France était alors attaquée sur tous les points; pour la sauver il fallait la concentration de toutes ses puissances, l'emploi de toute son énergie. Le comité de salut public, qui réunissait tous nos moyens de défense, songea à faire servir les ballons aux opérations militaires. Une commission de savants fut nommée, et Conté, appelé à en faire partie, l'anima bientôt de toute son activité. Une école aérostatique s'établissait à Meudon; Conté, nommé directeur, eut sous ses ordres, non des élèves préparés à ses leçons par des études antérieures, mais un rassemblement confus de jeunes gens pris dans toutes les professions, ouvriers sans métier, appelés à fonder un art nouveau pour eux, un art à créer. Conté se multiplia; il donnait à la fois des leçons théoriques et pratiques. Il lui fallait aborder les éléments des différentes sciences, car ce nouvel enseignement devait tout embrasser : chimie, physique, mécanique. C'est par les mains de ses élèves eux-mêmes que Conté fait exécuter les modèles qu'il donne, les instruments qu'il imagine; il passe ses nuits à préparer les dessins qui servent à ses leçons, ou bien à faire des expériences variées et parfois dangereuses. Il s'agit de préparer les gaz avec plus d'économie, de rapidité, en plus grande abondance; il s'agit de rendre les enveloppes plus solides, plus imperméables, les vernis plus souples, moins sujets à s'oxyder; et Conté poursuit le cours d'essais de plus en plus heureux. Une nuit, absorbé par cette étude, il appréciait l'effet produit par différents gaz sur différents vernis. Avant de déboucher un des matras, il écarte prudemment la lumière; mais il ne s'aperçoit pas qu'on a laissé la porte du laboratoire entre-bâillée : le gaz hydrogène que renfermait le matras est entraîné par le courant d'air au-dessus de la flamme; une explosion terrible a lieu, tous les instruments de verre volent en éclats, et Conté tombe baigné dans son sang.

Par suite de cet accident, il perdit l'œil gauche, et, à peine rétabli, comme un soldat qui après un fait d'armes gagne ses grades sur le champ de bataille, il fut nommé chef de brigade d'infanterie, commandant en chef de tous les corps d'aérostiers. A la même époque se créait, pour le dépôt des modèles, des outils, des machines, le Conservatoire des arts et métiers de la rue Saint-Martin. Conté avec Vandermonde et Leroy en furent les premiers fondateurs et y précédèrent Joseph Montgolfier. La guerre avait rendu les crayons rares et chers; car nous tirions alors de l'Angleterre la plombagine, ou carbure de fer, seule matière que l'on sût alors employer pour la fabrication des crayons. L'industrie se plaignait et souffrait de cette pénurie. Conté se met à l'œuvre : au bout d'un an, il a remplacé le métal qui nous manquait. Il établit une manufacture des crayons qui portent son nom, et qui sont encore une source de richesse pour le pays.

Il était sans doute dans la destinée de ce savant plein de ressources de passer sans cesse d'une industrie et d'une invention à l'autre. Comme chef des aérostiers, il doit suivre l'armée : il lui faut quitter sa manufacture de crayons, le Conservatoire des arts et métiers, ses travaux, pour perfectionner le nouveau baromètre qu'il vient de soumettre à l'Institut. Conté part, et va trouver en Égypte un champ plus vaste ouvert à ses talents.

A Alexandrie, menacée par les Anglais et dénuée de tous moyens de défense, il construit en deux jours, au Phare, des fourneaux à boulets rouges. Arrivé dans la capitale de l'Égypte à la tête d'une armée d'ouvriers habiles, en partie formés par ses soins, le matériel d'outils et de machines envoyé de France pour eux a disparu : le naufrage d'un vaisseau, le pillage du Caire lors de la révolte des Arabes, ont brisé, dispersé, anéanti les caisses et leur contenu. Conté organise des ateliers dans lesquels on crée jusqu'aux plus primitifs outils; là se fabriquent l'acier et la toile, les vernis et le carton. Des fonderies s'élèvent : il en sort des caractères orientaux pour l'imprimerie; des machines y sont forgées, celles-ci pour battre monnaie, celles-là pour la fabrication de la poudre. Toutes les industries de l'Europe naissent soudain en Afrique, et l'habitant du désert, courbé sur le creux du rocher de grès, où, de temps immémoriaux, se pile et se broie son blé, relève la tête, étonné de voir tourner des moulins à vent.

L'armée manquait d'habits, Conté fait fabriquer du drap. Les ingénieurs, les chirurgiens manquaient, les uns d'instruments de mathématiques, les autres d'instruments de chirurgie, Conté, qui a fait fondre des canons, qui fait forger des sabres, saura pourvoir à tous les besoins. Il fournit des lunettes aux astronomes, des loupes aux naturalistes, des crayons aux dessinateurs. Les généraux veulent donner des fêtes qui, en étonnant les Égyptiens, entretiennent leur admiration pour le vainqueur : aussitôt des montgolfières s'élan-

cent dans les airs. Toutes les industries, tous les arts de l'Europe, sont improvisés par cette intelligence encyclopédique. Au sein d'une si étonnante multiplicité de travaux, Conté trouvait du temps pour communiquer ses observations à l'Institut d'Égypte, pour visiter les manufactures indigènes, pour dessiner les costumes, les machines, pour enseigner aux ouvriers du pays, avec une simplicité bienveillante, des procédés plus faciles, des améliorations à leur portée. Le souvenir le plus utile, le plus durable qu'aura laissé notre passage en Égypte, ce seront peut-être les germes de perfectionnement industriel semés par l'ingénieux savant. Aussi, quelle que fût la force des affections qui le rappelaient en France, ce ne fut pas sans quelques regrets qu'au retour de l'expédition Conté renonça à tant de créations en pleine activité et qui pouvaient promettre à une colonie durable un prospère avenir.

Il semblait que l'heureux savant n'eût plus qu'à jouir, en son pays, de la réputation qu'il avait acquise et d'un doux entourage de famille. Les trois généraux qui, successivement, avaient commandé l'expédition, s'étaient empressés de rendre justice à celui qui, selon les expressions du général Menou, « avait nourri et habillé l'armée. » Le ministre de l'intérieur lui écrivait : « Il est permis de s'enorgueillir quand on peut dire comme vous : « J'ai fabriqué le premier » acier, j'ai fondu le premier canon. » Les nombreux dessins de Conté, qui retracent toute la civilisation industrielle de l'Égypte moderne, se gravaient, pour le grand ouvrage de l'expédition d'Égypte, à l'aide d'une machine qu'il avait inventée, et il dirigeait l'exécution de cette œuvre immense.

Il avait repris son rang au Conservatoire, et il était l'un des fondateurs de la Société d'encouragement, qui a rendu de si grands services à l'industrie. Membre du Bureau consultatif des arts et manufactures au ministère de l'intérieur, il voyait se dérouler devant lui toutes les inventions nouvelles, examinées au point de vue des intérêts de l'administration; enfin, il se retrouvait au milieu des siens. C'est alors que lui furent enlevés, tous deux presque à la fois, son frère chéri et sa femme bien-aimée. De ce moment, cette vie si active perdit sa récompense et sa douceur. « Je lui rapportais tous mes succès, disait-il parlant de sa chère compagne; que me reste-t-il à présent? »

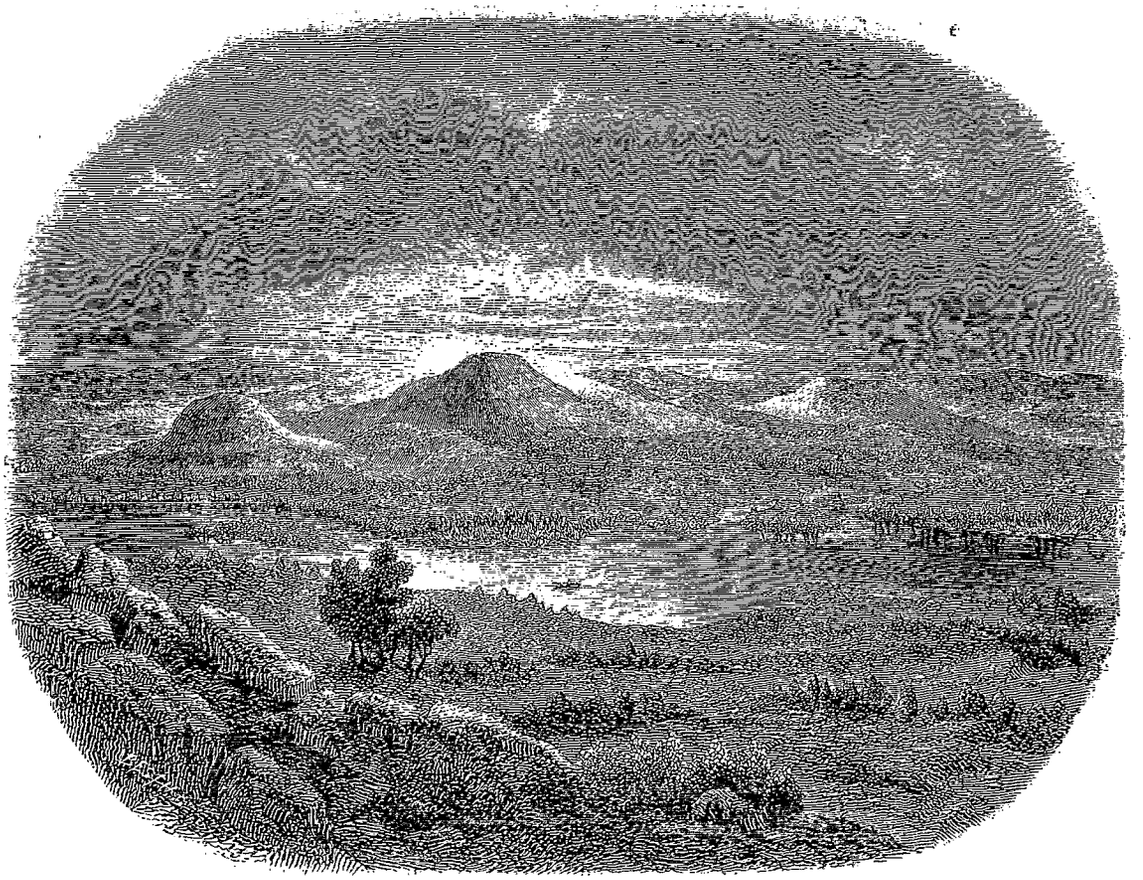
Sa profonde douleur, l'altération croissante de sa santé, n'arrêtèrent cependant pas cet esprit habitué à la lutte, ce courage persévérant. Mais ses forces physiques défaillaient de plus en plus, et, suivant de près ceux dont il pleurait la perte, il mourut en 1805, dans sa cinquantième année. Son secrétaire et son ami, M. Vessier, l'illustre M. Biot, l'excellent M. de Gérando, ont tour à tour rendu hommage à la mémoire de Conté et retracé ce qu'il a fait pour la France.



Maison où est né Conté, à Saint-Céneri (Orne). — Dessin de Karl Girardet.

Aucun d'eux n'a parlé de sa vie privée. C'est elle surtout que j'eusse voulu connaître. Malgré moi, en contemplant le site champêtre et riant qu'il quitta pour une vie si agitée, j'étais tenté de déplorer, songeant au bonheur de l'homme, les succès du savant; et c'est ainsi que me sont revenues en mémoire les douces stances de Lamartine, et que je me suis demandé si Conté, qui s'est toujours montré égal à la position où il se trouvait, n'aurait pas laissé des traces aussi profondes, aussi importantes, de son passage sur la terre, et n'aurait pas été plus heureux, s'il avait appliqué à l'amélioration de la science agricole et des champs, au milieu desquels il était né, cet esprit universel qu'il avait reçu d'en haut.

L'AVASAXA ET LE SOLEIL DE MINUIT.



Le Soleil de minuit, d'après Skoldybrand *(Voyage au Nord)*. — Dessin de Freeman.

L'Avasaxa, que nos géographies décorent un peu trop généreusement du titre de montagne, est une colline d'environ six cents pieds de hauteur, située au delà du cercle polaire, sur les bords du fleuve qui sépare la Suède de la Finlande, entre le village finlandais d'Ofver-Tornéo et le village suédois de Mattarengi. C'est là qu'en 1736 Maupertuis, accompagné d'un savant et modeste prêtre, M. Onthier, du diocèse de Besançon, vint accomplir la mission que l'Académie des sciences de Paris lui avait confiée. Il s'établit d'abord à quelque distance de l'Avasaxa, dans le hameau de Pello, à la grande surprise des bonnes gens qui l'entouraient, et qui, ne comprenant rien, ni à ses calculs, ni à ses instruments, étaient fort tentés de le considérer comme un sorcier. Puis il termina ses observations sur la cime de l'Avasaxa, et ce fut là aussi que, soixante-dix ans plus tard, l'astronome suédois Swanberg vint faire les siennes. La petite colline, illustrée ainsi deux fois par les travaux de la science, a, par sa situation géographique, acquis un autre renom. Chacun sait que les régions septentrionales, ensevelies l'hiver dans des ténèbres continues, jouissent en été d'une lumière perpétuelle. Plus on s'avance vers le pôle, plus ces jours d'été se prolongent. Au Spitzberg, on peut voir pendant un mois le soleil levé sans cesse à l'horizon, et, sur la colline d'Avasaxa, on peut jouir de ce phénomène une fois par an, le 25 juin. A cette époque de l'année, les humbles maisons en bois de Mattarengi et d'Ofver-Tornéo sont dans une singulière animation. Les riches vêtements ondoient sous les lambris enfumés du *pærte;* l'or brille sur les tables de sapin où d'ordinaire apparaît de loin en loin le thaler d'argent, et des dialectes de différentes contrées se mêlent, s'entre-croisent sur ce sol où, pendant le reste de l'année, on n'entend résonner que les fermes et fortes vibrations de la langue suédoise. Les curieux arrivent là de divers districts de Norvége, de Suède, de Russie et des régions plus méridionales de l'Europe. Il est rare qu'il ne s'y trouve pas plusieurs Anglais qui, après avoir assisté aux fêtes de Noël à Rome, tiennent à honneur de voir le soleil de minuit à Avasaxa. On raconte encore l'histoire de l'un d'eux qui vint, il y a une trentaine d'années, s'établir dans une maison de Mattarengi. Pour assister au spectacle du 25 juin, il avait traversé toute l'Europe, et, pour ne pas se laisser distraire du but unique de son long trajet, il ne voulait rien regarder, ni des frais paysages ni des intéressantes populations qui l'environnaient. Le 24 juin au soir, le soleil avait évidemment très-bonne envie de satisfaire au vœu de ceux qui venaient le contempler dans sa splendeur nocturne. Du haut de l'Avasaxa, l'Anglais le vit s'incliner graduellement à l'horizon, puis tournoyer comme la lumière d'un phare, et se relever. Mais, au moment où il allait, par un nouveau mouvement, marquer minuit à la voûte du ciel, comme une aiguille fidèle sur le cadran d'un chronomètre, un nuage noir, un nuage fatal, qui semblait le suivre avec une perfide pensée dans sa rotation, s'abattit tout à coup sur son disque d'or et en voila les rayons. « Ah! s'écria l'Anglais avec un geste de désespoir, je suis destiné à ne subir toute ma vie que des déceptions. » A ces mots, il redescendit la colline, rentra en silence dans la chambre qu'il avait louée à Mattarengi, s'enferma et se tua.

Cette nuit du 24 au 25 juin, cette nuit où les anciens so-

lennisaient le solstice d'été, et dont les chrétiens ont fait une fête religieuse, la fête de Saint-Jean, cette nuit se célèbre dans les régions du Nord avec un entraînement qui se manifestait aussi à pareille époque dans les autres contrées de l'Europe, mais dont on ne retrouve plus de traces aujourd'hui que dans quelques villages. Des feux sont allumés sur les montagnes et les coteaux, des rondes joyeuses se forment autour de ces bûchers flamboyants, des chants mélodieux résonnent dans les airs, et les croyances superstitieuses s'allient à ces coutumes traditionnelles. Les bonnes gens de la Suède disent qu'à cette heure où le soleil se penche à l'horizon pour reprendre aussitôt son cours majestueux, où la clarté d'un jour incessant est tempérée par la légère ombre d'un rapide crépuscule, on peut voir, en se plaçant à une croisière de chemins, passer les sorciers, les trôles, les esprits magiques et pénétrants dans les secrets de l'avenir. Si une jeune fille veut savoir quand elle se mariera et quel sera son fiancé, elle n'a qu'à s'en aller cette nuit-là cueillir en pleine campagne des fleurs de neuf espèces, et placer ce bouquet sous son oreiller. Dès qu'elle sera endormie, elle verra ce qui doit lui arriver.

Tandis que de toutes parts ainsi les habitants de la Suède saluent ce soleil aimé qui, dans cette nuit du 25 juin, les regarde si longtemps, comme s'il ne pouvait se résoudre à les quitter, qui à partir de cet instant solennel va peu à peu s'éloigner d'eux et disparaître, les touristes, les curieux réunis autour d'Avasaxa, doivent le saluer bien mieux que d'autres dans son suprême éclat. On part de Mattarengi ou d'Ofver-Tornéo vers les dix heures du soir, on traverse la petite rivière de Tengeli, qui serpente autour de la colline; puis, après avoir franchi un taillis d'arbres, on arrive par une forêt touffue de pins et de sapins, à la crête du coteau où des plantes tenaces, luttant contre les rigueurs du climat, enfoncent encore leurs racines entre des blocs de roches, résolues à vivre d'un peu de chaleur et d'un peu de terre, comme des plantes déshéritées des dons généreux de la nature, et à élever aussi haut que possible leurs rameaux chétifs. De là les yeux planent sur des plaines immenses traversées par les larges flots du Tornéo, parsemées d'habitations silencieuses, inanimées, mais imposantes dans leur silence, comme une grande pensée qui se recueille solitairement, loin des bruits du monde, sous le regard de Dieu. Et lorsqu'un ciel d'azur revêt ce calme paysage de son dôme lumineux, et lorsque, à l'heure où les autres contrées sont déjà enveloppées dans les voiles de la nuit, on voit briller sur ce ciel comme un impérissable flambeau, comme une image éclatante de l'éternité, le soleil de minuit; oui, c'est un saisissant spectacle qui ravit les regards et donne à l'âme une merveilleuse impression.

Mais ce spectacle qu'on va chercher sur la colline d'Avasaxa, et qui n'a qu'une courte durée, on peut le retrouver presque aussi charmant, pendant des semaines entières, à une latitude plus méridionale, à la latitude de Stockholm. Là, dès le mois de mai, les jours s'allongent si rapidement que bientôt ils ne se distinguent plus de la nuit que par un diaphane crépuscule. Vers le soir seulement, l'heure nocturne s'annonce par un mystérieux silence; les oiseaux se taisent dans les bois, la brise s'endort dans les airs, les flots des lacs s'apaisent sur les sables de la grève. On dirait d'un concert suspendu tout à coup par l'absence du maître. Le soleil a disparu, laissant derrière lui comme un gage de son prochain retour, sa couche empourprée, et, pendant son éphémère disparition, il n'y a point d'ombre sur la terre. Toute l'atmosphère est imprégnée d'une douce pure lumière, modérée par une sorte de gaze transparente. Oh! les heureuses nuits d'été du Nord, si fraîches, si paisibles, si idéales! Quiconque en aura connu le charme ne l'oubliera jamais. C'est alors que pas une émotion d'amour et de joie ne peut s'éveiller dans le cœur sans un sentiment religieux; c'est alors que, sans avoir étudié Shakspeare, on se fait son *Midsummer night dream*, et c'est alors aussi qu'on se sent porté à relire les vers sérieux de Wordsworth sur le plus long jour de l'année.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 46, 50, 158, 179, 186, 198, 222.

XXXI. ARMAND VÉRIFIE LE PROVERBE QUE LES ABSENTS ONT TORT.

Le père Bouvier est venu me voir; il m'apportait des fleurs et un rayon de miel de ses ruches; mais le brave homme m'a paru triste, contre son habitude. J'ai voulu savoir s'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux :

— Eh, Seigneur! que peut-il m'arriver, à moi? a-t-il soupiré; mon temps est fini, M. Raymond; ma vie est comme ces vins arrivés à la lie : on peut la laisser couler maintenant sans prendre garde à ce qu'elle devient. Mais je pense à Armand.

— Votre neveu! ai-je repris; n'est-il donc plus satisfait de sa condition? aurait-il à se plaindre de son élève?

Le père Bouvier a secoué la tête.

— C'est pas ça, Monsieur; tout ça ne serait rien : une place déplaît, on en cherche une autre; tant que l'oiseau a ses ailes, il trouve où voler; mais si l'on y met le ciseau, adieu, va! tout est dit; et celles d'Armand sont à cette heure coupées jusqu'à la racine.

— Que voulez-vous dire? votre neveu n'a-t-il plus l'honnête ambition qui l'a fait consentir à s'éloigner? N'est-il plus soutenu par cet attachement?

— Plus rien, plus rien, monsieur Raymond! s'est écrié le vieillard, dont les yeux se sont remplis de larmes.

— Vous savez que les parents de la jeune fille refusaient de consentir au mariage tant qu'Armand n'aurait point épargné une somme... Pour lors donc il est parti afin de la gagner. Il devait écrire et recevoir une lettre chaque semaine; sa première est partie, puis une autre, puis une autre encore; mais pas de réponse. Alors il s'est épouvanté; il a écrit aux parents. Toujours le même silence, Monsieur. Ça a bien continué ainsi trois mois. Armand se disait : « Les adresses auront été mal mises... Le service est mal fait à l'étranger... Nous allons de ville en ville, et les lettres courent peut-être après moi; » enfin tout ce qu'on se dit quand on ne veut pas désespérer; mais à la fin il a épuisé toutes les raisons, alors m'a écrit.

— Eh bien?

— Eh bien, je suis allé pour savoir ce qui se passait... Vous ne me croirez pas, monsieur Raymond, mais, en approchant de la maison, mes jambes tremblaient; je me disais : « Tu vas trouver la porte tendue de noir, ou bien on te dira que la jeune fille est depuis longtemps au cimetière. » Des sottises, Monsieur; elle n'avait pas même été malade!

— Alors, vous l'avez vue?

— Elle, non pas; elle a eu honte... mais on m'a dit de sa part comment elle avait réfléchi qu'Armand aurait trop de peine à gagner l'argent nécessaire... qu'elle ne voulait pas nuire à son avenir... qu'il pourrait faire à l'étranger un riche mariage... Vous savez, Monsieur... les phrases ordinaires de celles qui veulent manquer de parole. Moi, je suis revenu le cœur outré; j'ai écrit à Armand; et, voyez la chance! ma lettre s'est égarée; il ne l'a reçue qu'à Venise. Aussitôt il a cru répondre, en m'envoyant un billet que je devais remettre à la jeune fille elle-même... Il n'y avait que quelques lignes, Monsieur, mais capables de faire pleurer le

bourreau... Je me suis mis en route tout de suite, je suis arrivé; mais...

Le père Bouvier s'est arrêté; l'émotion l'étouffait. Je l'ai regardé d'un air interrogateur :

— Mais je n'ai trouvé personne! a-t-il ajouté précipitamment.

— Quoi! me suis-je écrié, la jeune fille était partie?

— Non, a-t-il balbutié, non, Monsieur... elle était... mariée!

Je n'ai pu retenir une exclamation de surprise douloureuse. L'oncle d'Armand a levé les mains, puis les a jointes sur ses genoux d'un air accablé.

— Mariée! a-t-il repris en regardant fixement devant lui... depuis déjà huit jours! si bien qu'à ma première visite la chose était convenue, préparée!

— Et Armand a-t-il été instruit? ..

— Sur-le-champ je lui ai écrit... je ne sais plus trop quoi... tout ce qui m'est alors passé dans l'esprit.

— Il vous a répondu?

— Poste pour poste... rien que ces mots : « Vous me » restez, mon oncle, j'aurai encore du bonheur à vivre pour » vous. »

Ici le vieillard s'est arrêté, les pleurs le suffoquaient. Moi-même j'étais ému; je lui ai pris la main :

— Allons, père Bouvier, ai-je dit, du courage; vous voyez que votre neveu vous donne l'exemple. J'espère qu'il a persévéré dans sa résolution?

— Oui, oui, Monsieur, a-t-il repris en essuyant ses yeux avec ses mains ridées et calleuses, sur lesquelles on voyait rouler des traînées de larmes; il continue à m'écrire... même plus souvent qu'autrefois... et ses lettres sont pleines de bonnes paroles. J'ai pensé que Monsieur aurait du plaisir à les voir, et je les ai apportées.

Il tire alors de sa poche un vieux portefeuille fermé d'un lacet de cuir qui en fait plusieurs fois le tour; il déroule celui-ci lentement, prend dans la poche de cuir un petit paquet enveloppé d'un fragment de journal et encore serré d'un ruban : ce sont les lettres de son neveu, qu'il me remet avec une sorte de respect attendri.

Je les ouvre l'une après l'autre, et comme je vois que le bonhomme a envie de les entendre, je les lis à demi-voix. Il écoute, ravi, interrompant, de minute en minute, par une exclamation admirative ou par une admiration attendrie.

A vrai dire, les lettres méritent d'être lues. A travers leur douleur, on trouve la fermeté d'une âme vaillante. Le jeune homme ne donne à son chagrin que la place qu'il lui doit; il le traverse rapidement comme le ferait un soldat d'un point balayé par la mitraille, puis reprend sa marche régulière et habituelle.

Cependant cette domination sur lui-même ne peut tromper; on sent au fond de sa courageuse acceptation un endolorissement qui le tient tout entier; chacune de ses paroles semble un effort; son calme lui-même inquiète; on dirait le sourire d'un malade qui veut déguiser ses souffrances, mais ne peut cacher sa pâleur. Il parle au père Bouvier de son prochain retour avec le petit-fils de M. de Rovère, mais pour repartir bientôt. A l'en croire, il a pris goût aux voyages, il jouit de ces aspects toujours nouveaux, de ce mouvement, de ces changements d'habitudes. J'ai compris qu'il cherchait l'agitation pour s'échapper à lui-même : le bonheur aime à demeurer tranquille et craint le bruit.

Le père Bouvier m'a prié de lui écrire; il prétend que mes encouragements l'aideront à guérir. J'ai promis d'essayer : mon âge me facilite une pareille tâche; il me permet de parler de tout avec l'autorité de l'expérience et l'accent paisible du souvenir. Sorti de la grande bataille des passions, je n'en ai plus que les cicatrices. On peut se confier à nous autres vieillards sans rougir, parce que nous avons tout éprouvé; avec sécurité, parce que nous sommes entrés dans le calme du soir. Le temps a fait en notre faveur ce qu'un effort surhumain peut seul faire pour le prêtre qui confesse. Nous n'avons plus ni sexe, ni intérêts mondains, ni flammes cachées; tout notre être est rentré dans l'apaisement, et nous nous trouvons désormais dans une neutralité consciente au milieu de tous les débats de la terre.

C'est à nous de conserver intact ce privilége, d'en faire profiter les autres et nous-mêmes.

La suite à une autre livraison.

Veut-on des miracles? Il y en a partout. Certes la formation d'un cristal dans un liquide est quelque chose d'aussi mystérieux, d'aussi insaisissable que la formation d'une feuille ou d'un muscle. Il est aussi difficile de dire comment le cinabre résulte de la combinaison du soufre et du mercure, que d'expliquer comment l'œil naît de la substance du sang. LIÉBIG.

Vérité, justice, humanité, voilà les lois immuables. Loin de nous la dangereuse maxime qu'il est quelquefois utile de s'en écarter, et de tromper ou d'asservir les hommes pour assurer leur bonheur. De fatales expériences ont prouvé dans tous les temps que jamais ces lois sacrées ne sont impunément enfreintes.

LAPLACE, *Exposition du système du monde.*

LA TOILETTE D'UNE FEMME SOUS LOUIS XV.

Suite. — Voy. p. 193.

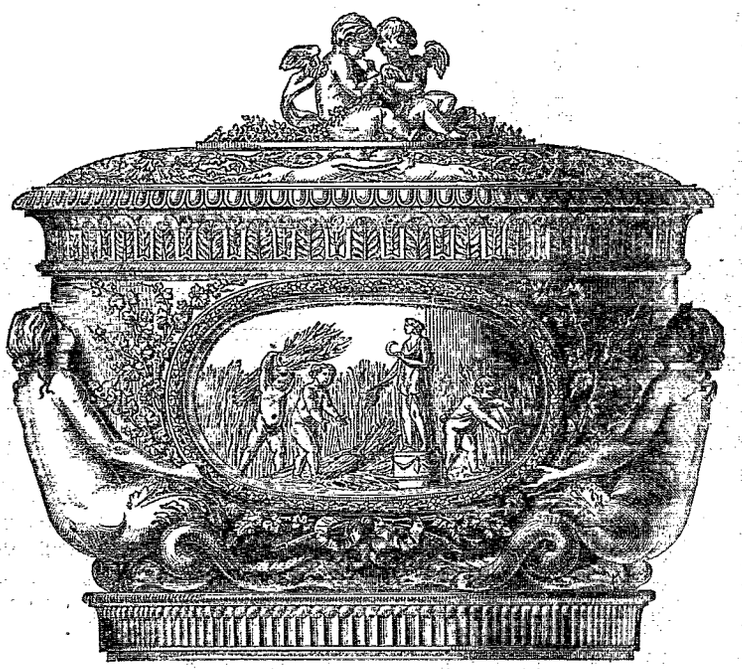
L'architecte, qui vient de terminer son œuvre préparatoire, monté sur un tabouret derrière le fauteuil de la marquise, procède à la disposition des accessoires. Cette dernière partie de ses fonctions doit être longue; heureusement pour lui un laquais en livrée apporte à la dame une lettre cachetée, qu'elle parcourt avec distraction ou en échangeant des sourires avec sa glace qui les lui renvoie le plus consciencieusement du monde. Ceci fait, elle prend de la main droite un petit cornet, sorte de masque conique percé de deux trous pour les yeux, que lui présente le perruquier, et se l'applique sur la figure, tandis que l'opérateur, disposant une houppe toute enfarinée de poudre blanche qu'il sort d'une boîte circulaire placée sur la toilettte, la secoue à profusion sur les cheveux de la marquise. Cette mode, abandonnée depuis la mort de Henri IV, avait été reprise sous la régence; le règne s'en maintint jusqu'en 1788, où la poudre blanche fut quittée pour la poudre blonde ou rousse qui ne dura elle-même que jusqu'en 1790.

Quoi qu'il en soit, l'instant du cornet, qui ferme la bouche à la marquise, est le plus critique pour le courtisan, obligé de faire à lui seul les frais de l'entretien, et l'abbé, qui vient de raconter un nouveau trait satirique échappé à la plume de M. de Voltaire, et de réciter toute une lettre de la *Nouvelle Héloïse,* se trouvant à bout de ressources, en revient aux lieux communs du bel esprit. Mais le hasard, si fertile au dix-huitième siècle, introduit le marquis, lequel sort lui-même de sa toilette, et amène avec lui un nouveau personnage, un chevalier de Trois-Étoiles, homme de cour, vêtu avec toute l'élégance des gentilshommes du temps.

Il entre en s'inclinant à plusieurs reprises devant la marquise, fait un geste de la main à l'abbé, et se va placer debout à droite de la toilette. Il est coiffé à la mode de 1739, d'après laquelle les cheveux poudrés et renfermés dans des bourses, depuis l'abandon des grandes perruques à la

Louis XIV, étaient remplacés par une ou deux queues à nœuds de rubans noirs retombant par derrière sur le collet de l'habit. Il porte une épée, un habit de drap de soie semée d'or en pluie, très-ouvert et très-évasé par le bas, et laissant voir dessous une veste de même étoffe avec garniture de franges couleur lilas foncé, lesquelles étaient les plus recherchées à cette époque, de même que les nuances grises, marron, de cannelle et d'agate. Elles firent fureur en même temps que les étoiles parmi les ornements, les paillettes et les fleurs, et parmi les étoffes les camelots de Bruxelles, les gros de Naples et les droguets ou roses de Sicile, lesquels furent remplacés en 1790 par les cannelés et draps mouchetés. Il a des bas blancs, lesquels avaient détrôné depuis 1739 les bas de couleur, et est chaussé de souliers à talons hauts et à rosettes remplacées plus tard par des boucles d'argent. Il tient sous son bras droit un claque à trois cornes et à bords frangés, et vient raconter à la marquise ce qui s'est passé la veille au soir à Versailles, où chacun, et le roi lui-même, ce qui lui donne un prétexte pour sourire, a remarqué son absence.

Pendant ce temps, la marquise donne ses ordres pour sa voiture de jardin où elle se propose de faire un tour avant de monter en carrosse, et, ceci dit, elle se fait donner par sa femme de chambre sa boîte à mouches, élégant bijou plat, à six facettes, dans lequel étaient renfermés ces petits morceaux de taffetas noir que les femmes avaient pris l'habitude de se mettre sur le visage depuis le commencement du dix-septième siècle, soit pour cacher quelques élevures, soit pour rehausser par ces points de contraste la blancheur de leur teint. Le coiffeur, armé d'un petit couteau à manche d'écaille, à lame sans pointe ni tranchant, enlève, en lui passant délicatement l'instrument sur le front et les tempes, les molécules de poudre échappées à la vigilance du cornet, et qui s'étaient allées loger là où n'était point leur place. La marquise se met trois mouches, deux au-dessus de l'œil gauche et une sur la joue droite. L'abbé et le chevalier louent à l'envi la grâce piquante que ces trois points noirs ajoutent à sa beauté; le marquis parcourt en bâillant, à la fenêtre, une gazette de Grimm; le coiffeur lui ajoute sur la tête une



Dix-huitième siècle. — Boîte à poudre de toilette, en ivoire. — Dessin de Montalan.

élégante parure composée de papillons et de fleurs en pierreries, rehaussée d'un petit panache de plumes coquettement posés sur le côté droit de la tête; la femme de chambre lui attache une paire de girandoles aux oreilles, tandis qu'elle-même, la main gauche armée d'un petit pinceau, s'occupe gravement à s'en caresser la joue pour mieux étaler à sa convenance la couche de rouge qu'elle vient de se poser sur le visage, en attendant qu'on prépare sa jupe et sa robe de brocart, riche complément d'une toilette qui dure depuis plus de deux heures. L'abbé, cependant, dont l'arrivée du chevalier a un moment troublé la verve et démonté le bel esprit, s'empresse comme la mouche du coche autour de la table de toilette dont il remue, sous prétexte de se rendre nécessaire, tous les objets les uns après les autres, la boîte à rubans, la cassette à bijoux, les flacons de cristal richement taillés à facettes, aux bouchons ornés de faveurs roses, et renfermant des eaux de senteur alors en usage. La femme de chambre, soubrette éveillée, lui fait quitter la place pour habiller sa maîtresse. Ces derniers accessoires, les plus élégants et les plus indispensables, se composent d'un jupon garni de falbalas et d'une robe de brocart à fleurs de couleur, dont le corsage étranglé s'adapte à une jupe fendue par-devant, pour laisser jouer en toute liberté une garniture de pendeloques qui descend depuis la ceinture jusque sur les souliers, et s'étale en deux ailes sur les côtés, suivant la direction des paniers. Ceci fait, la marquise se passe aux mains des gants de fil blanc montant sur le bras jusqu'à un collier ou garniture de diamants, et tandis que la femme de chambre lui passe au cou un collier de grenat, et lui drape sur les épaules une riche mantille en satin écarlate, elle s'amuse à frapper de son éventail les joues de l'abbé qui lui baise la main. Deux heures sonnent en ce moment à la pendule. La marquise abandonne son idée de promenade et, laissant sa voiture, sorte de chaise à baldaquin et à roulettes, qui l'attend au bas du perron du jardin, elle se dirige vers son carrosse qui l'attend au bas du perron de la cour. Le marquis a disparu, ainsi qu'un homme qu'ennuie un mariage de poupée.

L'abbé et le chevalier se disputent à qui présentera la main à la marquise; le chevalier l'emporte, et l'abbé, évincé de la portière de gauche, fait un détour, se glisse dans le carrosse par la portière de droite, et part avec la marquise dont les paniers, bien qu'aplatis par devant et par derrière, laisseraient à peine place, en s'étalant, pour une troisième personne.

PRISON DE L'ABBAYE,

DÉMOLIE EN 1854.

Cet édifice, qui rappelait les massacres de septembre 1792, et que l'on a été heureux de voir disparaître, avait été, dans l'origine, une dépendance de l'abbaye Saint-Germain des Prés; on sait que cette abbaye fut un fief considérable, et que l'abbé, seigneur très-puissant, avait sur tout le faubourg Saint-Germain le droit de haute, moyenne et basse juridiction, tant spirituelle que temporelle; ce fut seulement en 1668 que Mgr de Péréfixe, archevêque de Paris, prétendit que le faubourg devait être sujet à la juridiction de l'ordinaire comme le reste de la ville. Cette contestation amena un procès entre l'abbé et l'archevêque, et il s'ensuivit une transaction en vertu de laquelle la juridiction spirituelle de tout le faubourg fut cédée à l'archevêque et à ses successeurs, et celle de l'abbé fut restreinte *intra claustra*, à condition que le prieur de l'abbaye serait vicaire général de l'archevêque. Restait la juridiction temporelle; mais celle-ci fut supprimée par un édit royal de 1674, comme toutes les autres, avec d'autant plus de raison qu'elle était plus étendue. On n'excepta pas même la geôle, disent les historiens, quoiqu'elle eût été bâtie aux dépens de l'abbaye et qu'elle eût coûté fort cher. Pélisson, qui était alors chargé par le roi de l'économat de l'abbaye, remontra, par un mémoire à Sa Majesté, le tort considérable que cette suppression ferait à l'abbaye, qui perdait la haute, moyenne et basse juridiction. Le roi, touché de ces raisons, apporta un tempérament à ses édits et déclara (1675) qu'il n'avait point entendu, par cet édit, réunir au Châtelet la justice de l'enclos du monastère et du palais abbatial. Il maintint l'abbaye en possession et en jouissance de cette justice « dans lesdits lieux, » pour être exercée par un bailli, un procureur fiscal, un greffier et deux huissiers, aux mêmes honneurs,



Prison de l'Abbaye Saint-Germain des Prés, démolie en 1854. — Dessin de Thérond.

pouvoirs, prérogatives et droits dont elle avait joui par le passé. »

Ainsi une prison était toujours une dépendance utile au seigneur abbé. Dans le temps de sa toute-puissance et jusqu'au seizième siècle, on voyait, du côté de l'est, entre les maisons et le mur d'enceinte, une tour qui renfermait le pilori de Saint-Germain et qui devint plus tard un corps de garde qu'on appelait la barrière des Sergents. Elle fut abattue dans le dix-huitième siècle.

Quant à la prison, qui avait reçu le nom de Sainte-

Marguerite, elle ne fut construite qu'en 1635, sous le nom de prison de l'Abbaye. C'était là que les religieux de Saint-Germain renfermaient ceux que leur juridiction avait condamnés. Elle était de peu d'apparence, mais très-forte.

Elle a servi, en dernier lieu, de prison militaire.

SUR L'HISTOIRE

DE L'USAGE DU CHARBON DE TERRE.

L'histoire de l'industrie est malheureusement aussi peu avancée que celle de l'agriculture. On ignore les faits les plus essentiels, et il n'est pas à espérer que l'on arrive jamais à en ressaisir les traces, comme on y réussit quelquefois pour les événements politiques qui, s'étant marqués sur des pièces manuscrites, peuvent se trouver tout à coup remis en lumière par un coup de hasard. Les plus belles inventions se sont souvent opérées obscurément et se sont transmises d'atelier en atelier, sans trouver sur leur route une seule main disposée à leur faire l'honneur de les enregistrer. C'est pour ainsi dire d'hier seulement que les sociétés se rendent clairement compte de la haute dignité de l'industrie, et lui donnent des annales aussi régulières que celles qui concernent les intrigues des cours ou les mouvements des armées. Aussi, dès que l'on veut remonter à quelque distance dans le passé, relativement à l'histoire des arts chimiques et mécaniques, se voit-on presque immédiatement arrêté, et ce n'est guère qu'à partir de la grande Encyclopédie du dix-huitième siècle que l'on commence à rencontrer les lumières nécessaires.

Ainsi; tandis qu'il nous est, dès aujourd'hui, évident que rien n'est plus capital dans l'ordre général des sociétés que la houille, non-seulement par les services qu'elle rend dans les travaux de la paix, mais par ceux que lui demande la guerre, à laquelle elle n'est désormais pas moins indispensable que la poudre elle-même, il est impossible de rien réunir de satisfaisant sur le développement de son exploitation et de ses divers emplois. L'historien se trouve réduit à quelques lambeaux, d'autant plus précieux toutefois qu'ils sont plus rares. L'antiquité n'en parle même pas; mais la raison en est bien simple. Les seules voix qui nous parlent du sein de l'antiquité sont des voix qui nous viennent des peuples du Midi, et la nature, dans sa distribution des biens de la terre, a réservé la houille aux contrées du Nord pour compenser peut-être les magnificences du ciel et du soleil qui leur manquent. Ni l'Égypte, ni la Judée, ni la Grèce, ni l'Italie, qui ont formé les foyers de la civilisation dans les temps reculés, ne possèdent de gisements de houille, et par conséquent leurs habitants n'ont pas dû connaître ce singulier combustible, ni leurs écrivains en faire mention. A la vérité, il est difficile de croire que les populations celtiques, si remarquables de tout temps par leur génie industriel et leurs travaux de mines et de métallurgie, aient pu vivre, durant tant de siècles, sur des terrains remplis de houille, et où cette substance se montre même au jour par ses affleurements, sans fixer leur attention sur cette pierre étrange, douée de la même couleur que le charbon et inflammable comme lui. Mais les forêts étaient alors si abondantes qu'il est douteux que ces populations se soient senties sollicitées à demander aux entrailles de la terre, par des manœuvres dangereuses et pénibles, des ressources que sa surface leur offrait si libéralement. Dans tous les cas, comme les monuments écrits qui concernent ces populations sont excessivement restreints et d'un âge comparativement moderne, il ne nous vient pas plus de renseignements, sur l'histoire de la houille dans l'antiquité, du côté du Nord que du côté du Midi.

Le plus ancien document relatif à cet agent fondamental de la richesse moderne, en comparaison duquel on peut dire que l'or et le diamant ne sont rien, puisqu'ils ne comptent en quelque sorte que comme des curiosités, ne date que de la fin du douzième siècle. C'est un acte découvert en Angleterre (*boldon book*, 1183), et dans lequel sont mentionnés pour des redevances en charbon de terre des forgerons tenanciers de Wermouth et de Seggefeeld. Ainsi c'est bien sur une terre celtique que le charbon de terre fait son apparition pour la première fois dans la mémoire des hommes; et il est même évident, d'après la teneur de l'acte que nous venons de citer, que ce minéral devait y être en usage depuis longtemps.

Sur le continent, le document le plus ancien relatif à la houille que l'on y connaisse est d'un autre caractère : quoique postérieur au précédent, il semble en effet impliquer l'idée d'une première invention. C'est une légende qui se trouve rapportée dans plusieurs chroniques du pays de Liége, à peu près dans les mêmes termes. L'honneur de la découverte est attribué à un ange; et certes, si l'on considère l'influence qu'exerce dès aujourd'hui la substance en question sur les destinées de la terre, on peut juger que l'imagination du légendaire, si elle s'est égarée dans la réalité du fait, n'a pourtant pas trop failli quant aux proportions sous lesquelles elle se l'est représenté. Quoi qu'il en soit, la tradition rapporte qu'un ange, passant près d'un pauvre maréchal travaillant à sa forge, entra en conversation avec lui, et ayant entendu ses plaintes sur la cherté du charbon, cherté qui le réduisait à la misère, lui donna un secret pour rendre son métier plus lucratif. Ce moyen, c'était de creuser dans une montagne nommée Publemont, et dans l'intérieur de laquelle il trouverait du charbon en abondance. Le pauvre homme, ayant ajouté foi aux paroles de l'ange, tout étranges qu'elles lui parussent, en fut récompensé; et de là s'introduisit l'usage d'exploiter les houillères, usage qui ne tarda pas à prendre de grands développements, car le pays de Liége est particulièrement abondant en dépôts de ce genre. Il paraît, d'après les chroniques, que le maréchal se nommait *Hullos*, et c'est de son nom par conséquent que serait dérivé celui de la houille.

Cette légende a été souvent débattue par les historiens de la Belgique. Quelques-uns ont voulu lui enlever son tour merveilleux et la ramener à une forme historique qui ne manquerait pas d'une certaine vraisemblance. Au lieu du mot *Angelus*, ange, ils voudraient que la chronique eût porté primitivement le mot d'*Anglus*, Anglais; et comme l'emploi de la houille était connu antérieurement en Angleterre, rien ne serait plus naturel que la découverte de ce combustible en Belgique par un voyageur anglais. Mais, bien que cette supposition soit ingénieuse, il faut reconnaître que l'intervention du messager céleste est tout à fait dans le goût du moyen âge. Il courait même en Allemagne, à propos de la découverte des mines de l'Erzgebirge, une légende tout à fait analogue, et à laquelle l'interprétation dont nous venons de parler ne serait plus aussi aisément applicable. Un ange aurait apparu à un habitant d'Asmaberg, et lui aurait indiqué un endroit de la forêt où il trouverait un nid avec des œufs d'or; l'heureux visionnaire s'y serait rendu et y aurait rencontré les affleurements d'un filon d'argent. On voit que les deux légendes sont tout à fait du même esprit.

Du reste, dans l'un et dans l'autre cas, le fait historique est facile à dégager, car il consiste, d'une part, dans la découverte de la mine d'argent par un habitant d'Asmaberg; de l'autre, dans celle de la mine de houille par un forgeron du village de Plénéraux, près de Liége. Les historiens du pays s'accordent, en général, à placer l'événement en 1198 ou 1200; mais M. Dewez, dans son Histoire de Liége, incline à le faire remonter plus haut, et M. de

Villenfagne, dans les Mémoires de l'Académie de Bruxelles, de 1823, a donné quelque probabilité à la date de 1049 ou environ, déduite de ses recherches dans les chartes de l'abbaye du val Saint-Lambert.

Dans le Hainaut, on ne fait remonter la découverte des mines de houille qu'au treizième siècle : c'est un paysan qui, creusant un puits, aurait donné par hasard sur une tête de couche, et ayant remarqué la combustibilité du minéral amené de la sorte à la lumière, se serait mis à l'exploiter. Mais le Hainaut est tellement voisin du pays de Liége, et les depôts de houille y sont également si rapprochés de la surface, qu'il est à croire que l'exploitation de la houille, une fois commencée dans ce dernier pays, a dû bien vite devenir commune au premier.

En France, les documents remontent moins haut. Chose singulière, on n'en a pas encore découvert qui aille au delà du quatorzième siècle. Le premier en date est un acte mentionné dans les Annales des mines de 1842, à propos de l'exploitation des mines de Newcastle, et duquel il résulte qu'en 1315, « un vaisseau, appartenant à un propriétaire de Pontoise, apportait à Newcastle du blé et revenait en France avec une cargaison de charbon. » Ainsi ce système d'échange du blé de la France contre le charbon de l'Angleterre, qui a pris de nos jours un si grand développement, existait déjà, au moins en germe, dès le règne de Louis le Hutin. Cependant, dès le même temps, nos célèbres houillères de Saint-Étienne étaient exploitées. Il existe un acte public du 18 février 1321, c'est-à-dire postérieur seulement de six ans au document que nous venons de citer, et qui prouve le fait authentiquement. Par cet acte, cité dans le traité sur la législation des mines de M. Peyret-Lallier, le seigneur de Roche-la-Molière (près Saint-Étienne), s'arrogeant un droit qui n'appartenait qu'au pouvoir royal, autorise le sieur Martin Chagnon à extraire du charbon de terre dans la propriété du sire de Lurieu, « à la charge de lui payer à lui-même un cens fixé à la moitié du produit. »

Il est probable qu'à la même époque les mines de l'Auvergne devaient être également exploitées, et un acte récemment découvert en donne la certitude pour les mines de Brassac en particulier. D'après cet acte, publié en 1851 dans la Description des mines de Brassac, et relatant une enquête faite sur les lieux les 29 et 30 janvier 1489, il appert que les bouches charbonnières des mines de la Roche-Brézens étaient connues dans le pays de temps immémorial : « Jean Jamme le Vieux, habitant au lieu de Brézens, paroisse d'Auzat-sur-Allier, âgé de quatre-vingt-dix ans ou autour, dit aussi que ledit de Saint-Quentin, par soi et ses prédécesseurs et auxdits noms, a droit et a coutume, etc.; et en a joui, lui et ses prédécesseurs, par tel et long temps qu'il n'est mémoire ni entendement même de soixante ans; et c'est à cause de la fréquentation que dessus et en suivant laquelle, il a vu faire plusieurs monceaux, puits et bouches de la part dudit de Saint-Quentin, dans lesdites limites, et en extraire et consommer du charbon, brûler et vendre, et en recevoir de l'argent sans nul contredit ni débat, etc. »

Il est à remarquer que, sauf la légende du pays de Liége, qu'il est impossible de considérer comme un document véritablement historique, même quant à la date, aucun de ces témoignages ne s'applique à une première découverte de l'emploi de la houille; mais que tous, au contraire, supposent implicitement une habitude déjà ancienne de se servir de ce minéral. Toutefois, ce n'est pas sans difficulté que sa consommation a réussi à s'introduire dans les villes, et il est vraisemblable que pendant longtemps elle est demeurée restreinte dans le cercle des populations rurales, à peu près comme nous le voyons encore aujourd'hui dans beaucoup de pays, pour la tourbe. A part le métier de forgeron, pour lequel il présente des avantages spéciaux, ce combustible ne se recommandait sans doute que par son bas prix.

C'est vers le commencement du seizième siècle seulement qu'il a commencé à être employé en quantité notable dans Paris. Il existe une délibération de la Faculté de Paris, du 15 juillet 1520, à la requête du parlement et du prévôt de la ville, sur les dangers ou inconvénients de l'usage, dans l'intérieur de la capitale, du charbon de terre importé d'Angleterre. Les moyens de communication entre les provinces centrales étaient beaucoup trop difficiles pour qu'il pût être question de nos houilles d'Auvergne et du Forez, déjà exploitées avec assez d'activité depuis longtemps, comme on vient de le voir.

Les registres du parlement d'Angleterre font foi, comme en France, des oppositions qui se manifestèrent contre l'emploi de la houille dans l'intérieur de la capitale. Sous le règne d'Élisabeth, on voit un député des communes faire une motion tendant à ce que « plusieurs teinturiers, brasseurs, forgerons et autres artisans de Londres qui avaient pris usage du charbon de terre, au lieu de bois pour leurs feux, et qui remplissaient l'air de vapeurs nuisibles et de fumée, fussent empêchés de se servir dorénavant de ce combustible, au moins durant la session du parlement. » Peut-être, les contestations sur l'emploi de la houille étant plus anciennes à Paris qu'à Londres, pourrait-on en déduire que l'industrie française possède à cet égard la priorité sur l'industrie anglaise, au moins quant à l'emploi de la houille dans les manufactures variées qui recherchent l'intérieur des villes.

Quant à l'application de la houille au chauffage domestique dans l'intérieur des villes, elle est encore plus récente. On voit par une lettre de Franklin à Ingenhousz, citée par celui-ci dans ses Expériences de physique, que l'illustre Américain, en recommandant aux habitants de Paris cet usage déjà commun en Angleterre, le considérait simplement comme une nécessité, facile à prévoir, que la diminution de nos forêts ferait bientôt sentir : « Le bois, disait-il, deviendra extrêmement rare en France, si l'usage du charbon de terre ne s'introduit point dans ce pays comme il s'est introduit en Angleterre, où il a éprouvé d'abord de l'opposition... Paris fait des dépenses énormes en consommation de bois, qui vont toujours en augmentant, parce que ses habitants ont encore ce préjugé à vaincre. » Franklin, s'il lui était donné de revenir parmi nous, trouverait sans doute que, sur ce terrain du moins, les Parisiens ont eu le mérite de vaincre bien suffisamment leurs préjugés.

LA DÉESSE JAPONAISE

ET SES QUINZE ENFANTS.

La déesse Piën-ts'ai-t'iên-niu ou Piën-t'sai-t'iên, comme on dit par abrévation, est regardée comme la divinité protectrice de la terre. C'est elle qui envoie chaque matin et chaque soir la rosée qui fertilise le sol. Épouse du majestueux Jakscha, elle a eu quinze enfants (d'autres en portent le nombre jusqu'à dix-sept), que l'on représente ordinairement auprès de leur mère Piën-t'sai-t'iên porte un magnifique diadème, à l'intérieur duquel un serpent enroule ses anneaux; cet animal a la face d'un vieillard avec des sourcils blancs. La déesse a huit bras, et dans chacune de ses mains elle tient un objet précieux : à gauche, la perle magique, un épieu, une roue, une flèche; à droite, une épée, une baguette ou sceptre, la clef symbolique et la flèche. A sa droite se tient armé de pied en cap le dieu de la

richesse et de la puissance, Vais'ravana, à gauche, Mahâ-Kâla, le dieu des aliments, qui a la forme d'un nain. La déesse a devant elle ses quinze enfants, envoyés sur la terre pour dispenser aux mortels les biens de cette vie, et qui sont représentés portant à la main un symbole de l'activité et du bien-être de l'homme :



La Déesse japonaise et ses dix-sept enfants. — D'après Siebold.

1. Enfant portant la ceinture, signe d'un fonctionnaire public.
2. Enfant qui a soin des vers à soie.
3. Enfant portant le boisseau de froment.
4. Enfant qui apporte tout ce qui fait plaisir à l'homme.
5. Enfant qui distribue le vin.
6. Enfant portant un paquet d'habits.
7. Le dispensateur de la vie.
8. Enfant qui conduit la voiture et le bateau.
9. Enfant portant la perle et la clef.
10. Le protecteur des serviteurs de Buddha, portant trois perles, emblèmes de la triade bouddhique.
11. Enfant portant la boîte où sont contenus les objets nécessaires pour écrire, le pinceau et la pierre à broyer le morceau d'encre de Chine.
12. Enfant portant la bourse d'or.
13. Enfant portant les gerbes de riz.
14. Enfant portant le plat de riz.
15. Enfant qui conduit le bétail.

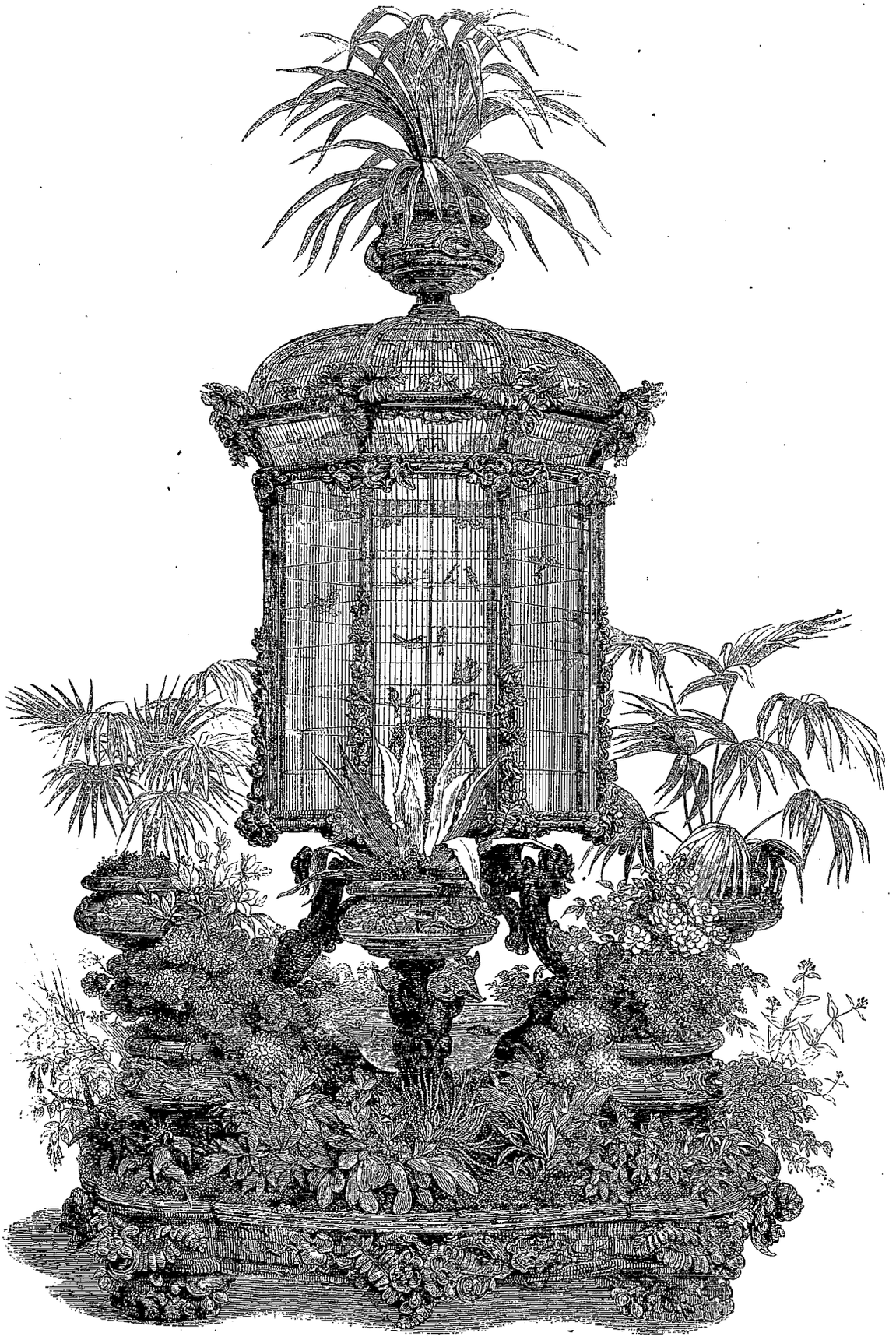
BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

Suite. — Voy. p. 169 et 209.

CURIOSITÉS DE L'INDUSTRIE.



Une Volière exposée par M. Tahan. — Dessin de Freeman.

MEUBLES. — VOLIÈRE.

Ce meuble, sculpté en bois de noyer, d'après la composition de M. Eugène Cornu, est à la fois une volière, une fontaine, et un parterre de fleurs; c'est une œuvre d'un charmant dessin, d'un délicieux travail et du goût le plus exquis. La cage octogone, légère, découpée à jour, repose sur quatre pieds en forme de S, décorés d'animaux et de feuillages, et dont l'extrémité se dérobe dans les fleurs de la bordure. Quatre vases en bois s'élèvent un peu au-dessus de cette cime verdoyante du parterre, et quatre autres, placés à des hauteurs différentes et à intervalles égaux entre les premiers, se rattachent à la courbe des pieds, tandis qu'un dernier, de dimensions un peu plus développées, s'épanouissant au sommet de la volière, forme avec la plante qu'il contient le couronnement de l'édifice. Chacun de ces neuf vases est décoré d'une sculpture partie en saillie, partie creusée dans l'épaisseur du bois. Le sujet est une chimère dans le genre chinois, multipliant par ses formes les dessins décoratifs, et donnant par les sinuosités et le jeu de sa queue mille motifs charmants de rinceaux et de fleurs.

Au-dessous de la cage, suspendue dans les airs à un mètre et demi d'élévation, s'arrondit un bassin de cristal dans lequel nagent des poissons dont les écailles d'azur, de pourpre et d'or chatoient et se jouent en mille reflets éclatants sous le moindre rayon de soleil, ou à l'ombre des yuccas, des palmiers, des pandanus, qui frissonnent au vent sur les bords.

La nature et l'art se sont unis pour composer cette ingénieuse volière, d'un style grave et gracieux dans sa simplicité. L'art a fourni les dessins, les sculptures, les arabesques, les capricieux contours des formes; la nature a fourni ses eaux vives, ses géraniums, ses pâquerettes, ses héliotropes, ses azaléas, ses yuccas aux feuilles aiguës, ses palmiers au feuillage incliné, toute cette végétation fraîche, animée; qui s'épanouit et ondule dans cette pyramide de branches et de verdure; en haut, elle a niché tout un petit monde de chansonniers au plumage plus riche que nos plus riches tissus, perruches bruyantes, cardinaux à la robe écarlate, canaris, chardonnerets, fauvettes et colombes blanches, petits émigrés de toutes les patries et de tous les climats, que l'homme a faits habitants de la même cage, qui babillent dans les airs chacun en son langage, et qui chantent leur hymne au printemps, à la verdure, au soleil, au-dessus de ce bassin qui leur envoie sa fraîcheur, et à l'ombre de ce beau pandanus titilis qui ombrage leur demeure.

Cette œuvre domine, mais sans les effacer, un grand nombre de charmants petits meubles sculptés, bibliothèques, prie-Dieu, buffets, encriers, jardinières, que mille scènes gracieuses, empruntées à la nature, animent et élèvent au rang des travaux du seizième siècle les plus exquis. Si l'on vient à demander le prix de beaucoup de ces précieux objets, on est tout étonné d'apprendre qu'ils sont à la portée des fortunes moyennes, et l'on s'afflige alors de les rencontrer si rarement dans les demeures de la bourgeoisie. Comment le goût du beau descendra-t-il jamais jusqu'aux foyers de nos campagnes s'il a tant de peine à prendre place au logis de ceux qui sont déjà en possession de l'instruction et du confortable?

ARQUEBUSERIE.

L'arquebuserie est une des industries qui ont fait le plus de progrès dans notre siècle. Son but est la destruction, et, pour l'atteindre, elle a appelé à son secours la science, qui a augmenté la puissance de ses instruments, étendu leur portée, assuré une précision extraordinaire au jet et à la direction de leurs projectiles meurtriers. En même temps il semble que, pour écarter tout ce que fait naître de pensées sinistres sa terrible mission, elle ait invoqué l'art qui lui a prêté de tels charmes qu'elle rivalise aujourd'hui avec l'orfévrerie et la sculpture. Ici, ce sont les pierres précieuses, le diamant, les saphirs, les rubis, les émeraudes, qui s'unissent pour décorer les platines et la crosse des fusils et des pistolets fabriqués dans les ateliers de Gastine-Reinette pour le vice-roi d'Égypte; là, l'argent s'y étale, fouillé et ciselé en mille dessins charmants, comme dans l'épée impériale, le couteau de chasse, les pistolets, le fusil de luxe de la même vitrine. Ailleurs, la richesse de la matière s'efface devant le mérite du travail.

Parmi les fusils de chasse, genre anglais, de Caron, on en voit un à canon orné de feuilles de chêne, damasquiné en or, monté d'une garniture en argent massif, ciselée à jour et ajustée sur des plaques d'or incrustées dans le bois; les corps de platine représentent deux chasses ciselées sur la masse, l'une au sanglier, l'autre au cerf, pleines de mouvement, d'élégance et de goût. Même richesse dans ses pistolets genre arabe et oriental, tout or et argent ciselé, et ses pistolets de tir aux ornements travaillés à jour, aux décorations pleines de légèreté et de délicatesse. Une paire principalement fixe l'attention des visiteurs. Les chiens sont figurés par deux sirènes posées sur des monstres marins enlacés de serpents aux écailles d'or et d'azur sculptés dans une seule masse de fer. L'ensemble des ornements en argent groupés sur des calottes en or se prolonge dans la poignée en feuilles de vigne et d'olivier; sur la sous-garde, découpée à jour, plane une Gloire tenant de chaque main un rameau de laurier; sur la contre-platine, un Amour chasse à l'arc un faucon, tandis que sous la pièce qui termine le bois, dans le revers du canon, un personnage du même genre, armé d'une massue au repos, silencieux et rêveur, paraît méditer sur quels monstres il portera ses coups.

A côté de cette pièce d'arquebuserie, on remarque une épée sortie des mêmes ateliers, délicieux petit modèle d'armes blanches, commandée par un département pour être offerte à son préfet. La coquille, la garde, la poignée, le pommeau, la garniture du fourreau, tout est en argent massif. La poignée est formée de deux branches de chêne et d'olivier entrelacées et découpées à jour; la garde figure un rameau du même arbre, courbé en arc plein cintre et portant enroulé dans toute sa longueur un serpent, dont les yeux se dilatent à la vue d'un diamant de onze cent francs, qui scintille sur le dessus de la coquille. Sur la face supérieure du pommeau sont ciselées les armoiries de famille de celui à qui l'arme est destinée, et sur la face opposée les armes du département qui en a fait hommage; sur les deux côtés s'élèvent deux statuettes, allégories de la Force et de la Fidélité; la coquille enfin, décorée d'emblèmes plus mystiques, représente la Foi domptant la Force sous les auspices de la Religion : c'est un lion couché aux pieds d'un guerrier dont les traits calmes et recueillis respirent la persuasion que l'éloquence divine fait descendre en son âme.

La même abondance de détails et la même richesse de travail se retrouvent dans les armes Devisme; ses fusils simples en matière d'acier pur, corroyé, sans mélange de fer; ses pistolets de tir, ses pistolets revolver à six coups; sa carabine à deux coups, exécutée sur le modèle de celle fabriquée pour Gérard, le tueur de lions; ses pistolets arabes, et surtout sa carabine style renaissance et ses pistolets gothiques.

La première de ces pièces est tout un petit poëme allégorique ciselé dans le métal. Le sujet est la Force dirigée par la Sagesse. Toutes les pièces de garnitures sont en argent ciselé, et représentent la guerre entre l'homme et les animaux, le premier personnifié dans un chasseur et les derniers dans un ours. Le chien est figuré par un monstre sur le dos duquel s'est élancée en amazone une Minerve dont la

main légère tient l'oreille de sa monture qu'elle dirige, tête baissée, haletante, sur la capsule du tonnerre. La crosse est en bois d'ébène sculpté en ronde bosse, percée à jour, et représentant un combat entre un homme et une bête sauvage. Tout le travail en est dû au ciseau de M. Fossey.

A côté, on voit une paire de pistolets dont toute la garniture métallique et les pièces décoratives, en argent fondu, semblent avoir été copiées sur le fronton de quelque vieille cathédrale gothique. Le sujet n'est autre qu'une série d'épisodes de la guerre de Palestine : le départ des croisés sur les calottes, des combats entre les chevaliers et les Sarrasins sur les platines et contre-platines, en bas-reliefs ; mais la partie la plus vigoureusement touchée est le chien : le sujet, exécuté en ronde bosse, est un croisé enlevant un Maure qu'il précipte, la tête la première, contre un rocher sur le pic duquel est plantée la cheminée. L'idée est heureusement et habilement rendue par la ciselure, dont l'œuvre se couronne par un groupe de trois femmes, la Gloire, la Victoire et la Renommée.

M. Gauvain, avec plus de bonheur et de sobriété peut-être, a taillé dans le bois et l'acier un autre poëme. Son fusil, dont nous mettons le dessin sous les yeux du lecteur, pourrait passer pour le chef-d'œuvre des armes de luxe, cette année, sans celui de Claudin dont nous parlerons tout à l'heure.

Le sujet est un épisode surpris au fond des bois, un de ces drames qui s'accomplissent sous les mystérieux ombrages des forêts, dans ces asiles pleins de fraîcheur et de chansons, où l'imagination se plaît à ne voir que des scènes d'amour, de paix et d'harmonie.

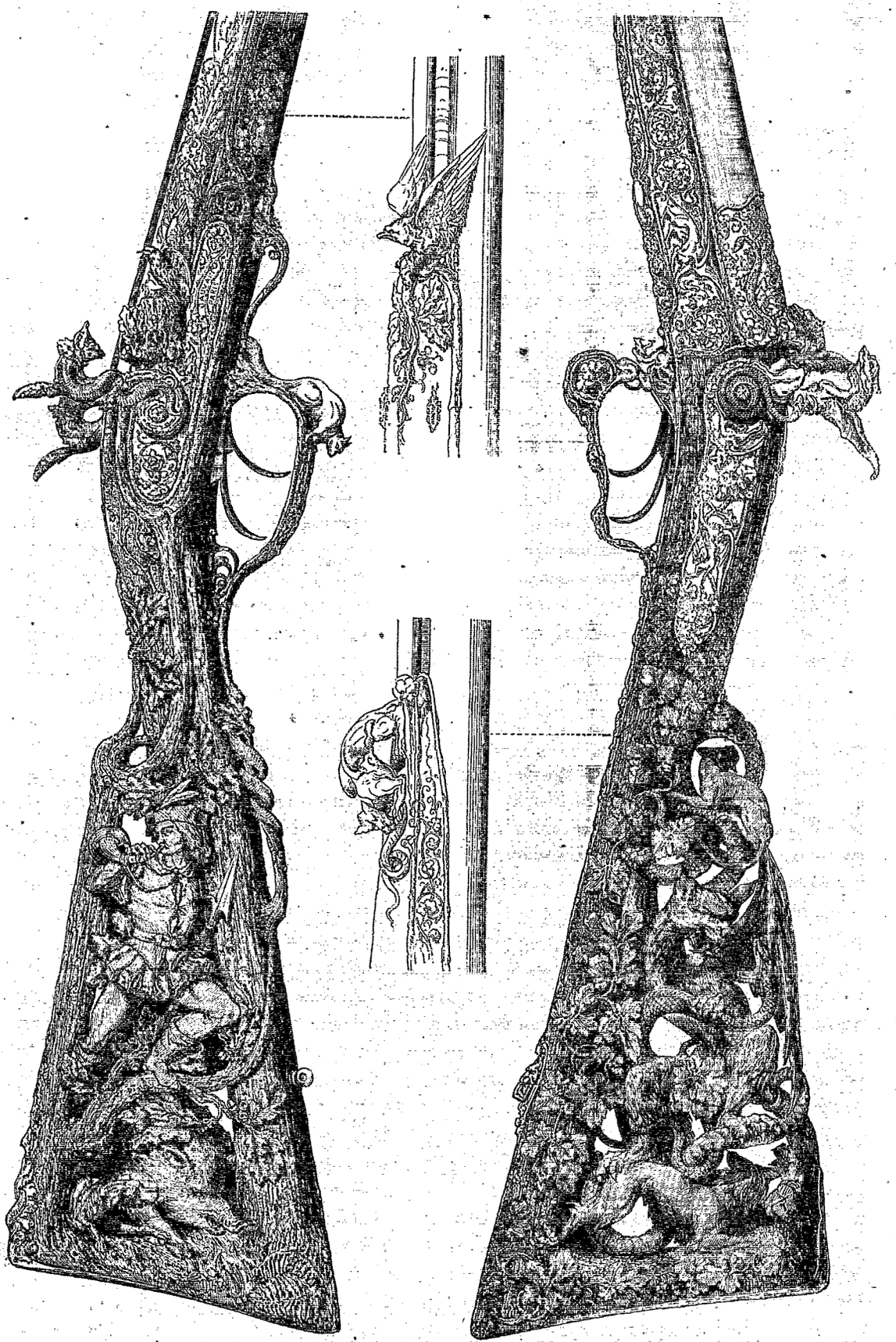
Un pauvre oiseau a bâti son nid dans le feuillage, loin du regard des hommes et du vol des éperviers. Avec mille soins de tendresse et mille espérances de bonheur, il va faire éclore sa couvée, et élèvera sa jeune famille. Un jour encore, et son rêve se réalisera, lorsque tout à coup la tête hideuse d'une couleuvre, qui grimpe en rampant et cherche à le fasciner du regard, se dresse à l'entrée de sa demeure. Nous connaissons tous des tragédies de ce genre, et le ciseau auquel M. Gauvin a confié la sculpture de son arme l'a merveilleusement fait sortir du métal, avec toutes ses émouvantes péripéties, et son action saisissante. La mère, surprise, épouvantée, bat de l'aile sur une branche voisine et, trouvant de la force dans sa douleur maternelle, veut disputer au reptile le fruit de ses amours. Celui-ci, enroulé autour d'une branche de chêne, et la gueule béante, darde sa langue dans le nid dont il va dévorer les tristes habitants. Ce détail, qui se répète avec les deux chiens, exécutés sur le même modèle, est plein d'une énergique et sauvage vérité. Il en est ainsi de tous les autres, et chacun des traits de la fable, ciselé dans le fer, concourt au jeu admirablement combiné de l'arme. Ainsi, le nid n'est autre que le tonnerre, les serpents et le rameau qui les porte forment les chiens, et chaque pièce est composée de manière à reproduire et à compléter l'idée sous diverses formes. La platine est ornée de riches arabesques, la capuche est une branche d'arbre à l'extrémité de laquelle perche un oiseau de proie tenant un moineau palpitant dans ses serres ; sur le tiroir court un scarabée, tandis que la sous-garde, dessinée par deux tiges d'arbustes courbées et réunies en faisceau, porte un écureuil qui descend quatre à quatre, sans paraître se douter qu'un serpent le guette et l'attend à la base. La terrible bête se montre encore dans le fouillis de feuillages qui décore la plaque de couche, et le canon seul, en fer et acier moucheté, d'une hauteur de vingt huit-pouces environ, est la seule partie de l'arme qui échappe à sa tyrannique domination, avec la crosse qui la termine.

Cette crosse a été sculptée en bois de chêne par Liénard ; c'est un taillis dont les rameaux et les feuilles en s'entr'ouvrant livrent passage à un chasseur en costume moyen âge, qui s'avance armé d'un épieu et d'un cor, et semble vouloir se détacher du groupe d'objets qui l'entourent, tandis que deux têtes d'animaux, l'une de chien, l'autre de sanglier, paraissent s'élancer d'un bouquet de végétations et de bruyères qui fleurissent l'extrémité inférieure du bois. Tout cela est plein de mouvement, de grâce, de vérité, d'élégance.

Ce qui distingue le fusil de Claudin, c'est, avec l'ingéniosité non moins grande de l'idée, l'harmonie de l'ensemble, la légèreté du travail, l'exquise et sévère finesse des détails. Mais, pour mieux faire comprendre le prix et la beauté de l'œuvre, nous entrerons ici dans quelques explications sur la fabrication de l'arme et les diverses phases de sa construction. L'idée appartient tout entière à M. Claudin. La composition une fois bien arrêtée pour le tout et pour les parties, il en a fait exécuter les modèles en cire, puis en plâtre, par M. E. Knecht. Chaque plâtre minutieusement examiné, toutes les dispositions reconnues bonnes pour la commodité, chaque pièce bien affectée pour son usage, l'arquebusier a établi son fusil, lui donnant d'abord la forme primitive, et réservant toutes les dispositions pour l'ornementation. Toutes les pièces, ciselées dans des masses de fer et d'acier forgés, ont été ébauchées d'arquebuserie presque jusqu'au fini, lequel a été donné par un ciseleur spécial. Ces pièces sont découpées par les contours de l'ornementation, et ont dû nécessiter un travail extraordinaire pour l'ajustement sur la crosse en bois d'ébène. La composition, de Riester, est un modèle de vigueur et de genre, parfaitement en rapport avec les formes sévères de l'arme. Le style est d'une pureté irréprochable et l'arrangement merveilleux.

Rien de plus ingénieux que les chiens du fusil. Deux chimères aux ailes déployées, aux prises avec un serpent, se précipitent sur un lézard d'une légèreté charmante, qui se dérobe et se cache sous la végétation dans laquelle est fouillé le tonnerre du canon. La ciselure en est pleine de moelleux et de délicatesse, et le petit reptile, dont les moindres écailles sont indiquées et supportent l'examen à la loupe, paraît vivant au milieu du feuillage agité. On est émerveillé de voir comment le ciseau de Désiré Attarge a su donner tant de coloris, de sentiment et de fini à l'acier. Les corps de platine sont encore des combats de chimères prises dans la végétation, admirables d'arquebuserie et de ciselure en ronde bosse. La pièce de sous-garde ne le cède en rien à ces dernières ; elle a été fouillée dans l'acier par Gaubert, qui, à l'exception du bas-relief d'Attarge, a ébauché presque jusqu'au fini chacune d'elles. La végétation, qui se déroule en longs arceaux de feuillages pour vomir une chimère qui sert de support à la sous-garde, est un véritable chef-d'œuvre. On a peine à comprendre comment d'un morceau d'acier forgé on a pu tirer une dentelle aussi délicate et aussi finement découpée à jour. L'animal fantastique vient présenter le combat à deux bêtes du même genre, grimpées dans les branchages qui fuient sur les côtés de la bascule, pour se couronner d'un beau groupe représentant une chimère qui dévore un serpent.

La crosse du fusil est en bois d'ébène, sculptée, fouillée à jour, percée comme une dentelle et exécutée en ronde bosse. Le sujet est le développement et le complément de celui que nous venons de décrire : un combat de chimères et de serpents groupés dans un épais fourré. D'un côté, une énorme chimère terrasse un serpent qui enroule de ses longs replis deux autres de ses ennemis reproduits en ronde bosse sur la face opposée. Une végétation de feuilles de houblon et de platane enlace la scène, et toute la pensée de cette composition, animée par le ciseau de Knecht, a été si facilement comprise et si énergiquement rendue, que l'on

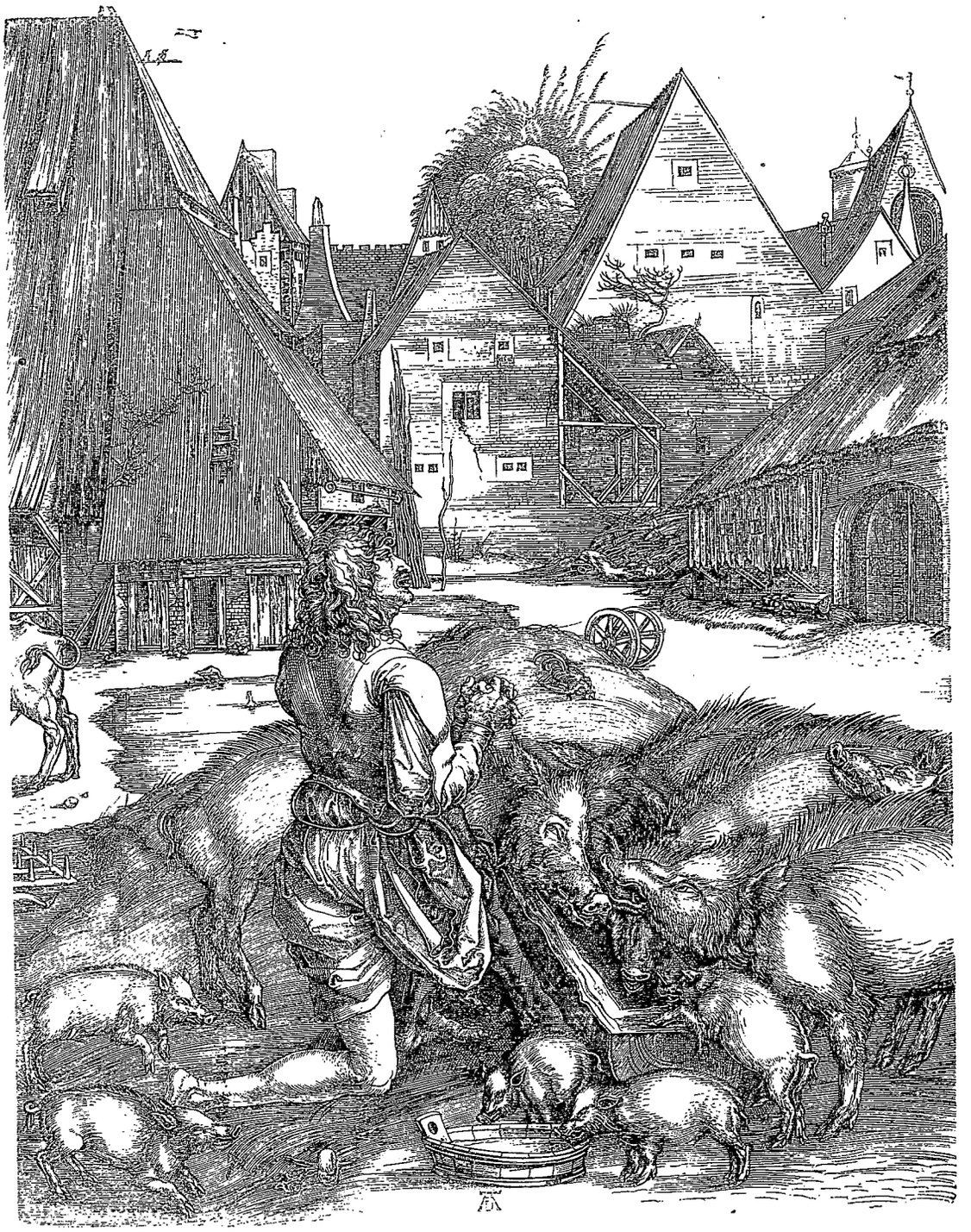


Exposition universelle de 1855. — Fusil exposé par M. Gauvain. — Fusil exposé par M. Claudin. — Dessins de Thérond.

croirait voir ramper les reptiles et frissonner le feuillage. Ajoutons que la beauté de ce travail est encore rehaussée par l'élégance des fines arabesques qui courent à la base du canon, et par la merveilleuse combinaison de toutes les pièces qui, sous une forme artistique et gracieuse, se fondent dans la sévérité de l'ensemble, et conservent à cette arme la solidité et la précision indispensables à un fusil pour l'usage ordinaire.

L'ENFANT PRODIGUE.

La parabole de l'Enfant prodigue est tout à la fois la plus populaire et la plus consolante des légendes évangéliques. On composerait des volumes, si on voulait recueillir tout ce qui a été inspiré par cette sublime fiction. L'éloquence chrétienne lui doit presque autant de chefs-d'œuvre qu'elle a compté de grands orateurs; la peinture lui a emprunté des



L'Enfant prodigue. — Fac-simile d'une gravure d'Albert Durer.

tableaux sans nombre. Au dix-huitième siècle, ce sujet fut porté sur la scène par Voltaire, quelques années après que Massillon, dont les œuvres étaient toujours présentes, dit-on, sur le pupitre du philosophe de Ferney, en eut tiré un de ses sermons les plus pathétiques, une de ses études du cœur humain les plus profondes. Récemment, un de nos plus féconds écrivains dramatiques y a trouvé le motif d'un grand opéra.

Pour bien saisir la moralité intime de la parabole évangélique, il est nécessaire d'en rappeler les circonstances et

l'occasion. Un grand nombre de publicains et de gens de mauvaise vie, touchés par les enseignements et les exemples de Jésus, avaient embrassé la foi nouvelle et paraissaient publiquement à sa suite parmi ses disciples. Se comparant au médecin qui va chez ceux qui ont besoin d'être guéris, et non chez ceux qui se portent bien, Jésus visitait ces nouveaux convertis avec une sorte de prédilection, et ne craignait point de s'asseoir à leur table. Les scribes et les pharisiens, avec cette fausse piété, comme le remarque Massillon, qui est toujours cruelle, se scandalisèrent de la condescendance du divin maître, et cherchèrent la raison de cette conduite dans la ressemblance des mœurs et dans l'amour de la bonne chère. Jésus répondit à ces reproches de l'envie par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens. Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis et court après une seule qui s'est égarée; tantôt, sous la figure d'une femme qui semble faire peu de cas des neuf pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième, qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes extrêmes; tantôt, enfin, sous le symbole d'un père de famille dont le plus jeune fils a fui en vagabond la maison paternelle, et qui, le voyant revenir tout couvert de haillons, après plusieurs années, quand il le croit perdu, oublie à l'instant tous ses torts et lui donne de plus grandes marques de tendresse qu'au fils aîné même qui n'a jamais failli. Est-il nécessaire d'expliquer le sentiment de mansuétude véritablement divine qui a inspiré chacune de ces paraboles, et qui revêt dans la troisième un charme dramatique si attendrissant?

Prenons maintenant l'Enfant prodigue dans la position extrême et dégradée où le représente notre gravure, et servons-nous ici du scalpel délicat de Massillon pour analyser cette scène muette, où le repentir et la pensée du retour commencent à naître au milieu des privations et des dégoûts. Réduit par ses débauches à la misère et au dénûment le plus absolu, descendu à l'état de mercenaire, le fils de famille fugitif garde les pourceaux dans les champs et envie les glands que mangent ces sales animaux : triste, mais trop véridique emblème des excès honteux où nous entraîne la passion. « On va, dit l'orateur chrétien, jusqu'à envier la condition des bêtes; on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs; et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit et la seule loi qui les guide. »

Mais, au sein de cette abjection, l'Enfant prodigue commence à rentrer en lui-même. « Le charme qui le fascinait (c'est Massillon qui parle) tombe tout d'un coup; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture. Des larmes commencent à couler de ses yeux : il se rappelle cette première saison de sa vie où il vivait encore dans l'innocence; où, élevé sous les yeux du père de famille, il goûtait les douceurs et l'abondance de sa maison; il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé; il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans sa vie que ces premières années, où son cœur était encore calme et innocent; que ses joies alors étaient pures, ses désirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces... Il commence à envier la destinée des serviteurs de son père; il la compare à la sienne, leur abondance à la faim qui le dévore, la décence de leur situation à l'opprobre de son état, leur tranquillité à ses inquiétudes, l'estime où ils vivent parmi les hommes au mépris honteux où il est tombé. Je me lèverai, s'écrie-t-il tout à coup, saisi d'un sentiment qui le transporte, et j'irai vers mon père. J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon âme, et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. »

Repliant ensuite sa pensée vers ceux qui l'écoutent, et voulant les engager à s'appliquer à eux-mêmes l'exemple de l'Enfant prodigue, Massillon leur adresse, en finissant, cette pressante apostrophe. « Que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour nous animer à suivre cet exemple? Les premiers désordres de votre vie pouvaient trouver leur excuse dans la force des passions et la licence de l'âge; mais à l'heure qu'il est, qu'y a-t-il qui puisse vous excuser? Des années qui s'écoulent, la plus belle saison de votre vie qui vous échappe, la jeunesse éteinte, un visage détruit et vous annonçant tous les jours, par son changement, qu'il est temps enfin de changer à votre tour; le monde tous les jours moins agréable, parce que tous les jours vous lui plaisez moins; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long usage, ou vous faisant entendre, en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter sur un monde où vous ne servez plus que d'un appareil incommode, et qu'il est insensé de courir encore après ce qui vous fuit, et de vous obstiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous; qu'attendez-vous encore? »

De si belles paroles mériteraient d'être souvent citées, ne fût-ce que pour la profonde philosophie du cœur humain qu'elles révèlent, ne fût-ce même que pour leur harmonie et leur charme.

PRÉNOMS FRANÇAIS TIRÉS DU LATIN.

Voyez Noms propres dérivés de l'ancien français (Tables du t. VI), Prénoms français tirés du grec (Tables du t. XII).

Aimé, Aimée. *Amatus, amata.* Amata était le nom que le pontife donnait à une vestale, au moment de sa consécration, en mémoire du nom de la première vestale.

Albin, Alban, Aubin. *Albus,* blanc. *Album,* tablette ou tableau enduit de blanc sur lequel on écrivait les édits du préteur et les noms des aspirants à quelque charge ou à quelque profession. Le grand prêtre avait aussi un album sur lequel il consignait les choses les plus mémorables.

Amable. *Amabilis,* aimable.

Amand, Amanda. *Amandus,* qui doit être aimé. Le chef des révoltés gaulois, ou Bagaudes, en 285, s'appelait Amandus.

Anne. *Anna Perenna,* déesse romaine, était le symbole de l'année lunaire, et, par suite, de toute espèce d'année, du temps en général, et des bienfaits que chaque année apporte avec elle, entre autres des moissons. Ovide, dans ses Fastes, donne une autre étymologie au nom de cette déesse (*amnis,* fleuve).

Amne perenne latens, *Anna Peranna* vocor.
(Fleuve éternel et invisible, on m'appelle Anna Peranna.)

Bonstetten rapporte que, dans la chapelle de cette divinité, on adore aujourd'hui la mère de la sainte Vierge sous le nom d'*Anna Petronilla.* Anne peut également venir d'un mot hébreu qui signifie grâce.

Antoine, Antoinette, Antonin. Le nom Antoine figure parmi les noms de familles romaines retrouvés par Passeri dans des inscriptions étrusques. La famille Antonia revendiquait comme son chef Anton, compagnon d'Hercule. Étymologie incertaine.

Aubain. *Alibi natus,* né ailleurs; nom que l'on donnait autrefois, en France, aux étrangers. (Voy. t. Ier, p. 90.)

Aubin. Voy. Albin.

Auguste, Augustin, Augustine. Suétone fait dériver ce surnom du verbe *augere,* augmenter, accroître, et pré-

tend qu'il fut donné à Auguste pour représenter les honneurs dont il se vit en quelque sorte accru. Dion fait dire à Octave, dans son discours aux célibataires, qu'il a pris lui-même ce surnom, *quasi auctus liberis Romanorum,* afin de marquer que les enfants des Romains accroissaient pour ainsi dire sa propre famille. Selon d'autres, Octave aurait reçu ce surnom parce que les augures lui avaient été favorables, *quasi augurio auctus;* littéralement, comme ayant été agrandi par les augures.

Aurèle, Aurélie, Aurélien. *Aurelia,* surnom d'une famille d'origine sabine qui, étant venue s'établir à Rome, reçut de l'État un emplacement pour qu'elle y sacrifiât au Soleil; elle prit dè là le nom d'Ausélia, dont se fit plus tard Aurélia, lorsque l'*r* eut remplacé l'*s* dans un grand nombre de mots. Le radical d'Aurélia est *aurum,* or, symbole de la couleur solaire.

Barbe, corruption du mot barbare. *Barbarus,* barbare. On dit encore un cheval barbe pour un cheval de Barbarie. Il y a eu un martyr de ce nom. On sait qu'à l'imitation des Grecs, les Romains appelaient barbares tous les étrangers. Quant au mot en lui-même, les uns ont voulu le composer de *barba,* barbe, et de *rus,* campagne, parce que les paysans ont ordinairement la barbe inculte, et que les nations étrangères la portaient longue; mais, de l'avis des plus savants étymologistes, le mot barbare n'est qu'une onomatopée pour figurer une prononciation gutturale ou bredouillée.

Béatrix, bienheureuse. On dit aussi béat, béatitude.

Bénigne. *Benignus,* mot composé de *bene,* bien, et de *gignere,* produire; bienfaisant.

Benoist, Benoit, Bénezet, Bénazet, Bénédict. *Benedictus,* béni.

Bonaventure. *Bonus,* bon, *adventus,* avénement. L'Avent est le temps destiné par l'Église pour se préparer à la fête de Noël, anniversaire de la venue du Christ.

Boniface. *Bonâ facies,* visage favorable et de bon augure.

Calvin, Chauvin. *Calvus,* chauve. L'hérésiarque Calvin s'appelait Caulvin. Les Romains nommaient calvaire (*calva,* nue, *area,* aire) un lieu public où l'on enterrait les morts. Les auteurs ecclésiastiques appliquèrent ce nom à la cime nue des montagnes où les Juifs exécutaient et ensevelissaient les criminels.

Camille. L'étymologie de ce nom est incertaine. Les Romains le donnaient aux jeunes garçons et aux jeunes filles qui assistaient les flamines dans les cérémonies religieuses. Selon le poëte Callimaque, les Toscans appelaient Mercure du nom de Camille, pour signifier qu'il était le ministre des dieux. Or les Toscans ou Étrusques s'étant alliés, dès leur entrée en Italie, aux Pélages tyrrhènes, il n'est pas improbable que le nom de Camille soit d'origine grecque.

Cécile. *Cæcilia,* serpent sans yeux; *cæci oculi,* yeux aveugles. Du mot *cæcus* vient *cæcitas,* cécité. Il existe sur le nom de Cécile une étymologie plus savante : *Cæcilia* serait une contraction et une corruption de *Caia-Quilia,* traduction exacte du nom étrusque *Tanaquil. Caia* signifie maîtresse de la maison. Où vous serez Caïus, je serai Caïa, disait l'épouse à l'époux dans la cérémonie du mariage; c'est-à-dire : Où vous serez maître, je serai maîtresse. Passeri traduit *tana* par *hera,* maîtresse, et *tanaquil* par *hera aquilia,* maîtresse brune comme l'aigle, *aquila.*

Céleste, Célestin, Célestine. *Cœlum,* ciel, du mot grec *coilos,* creux.

Claire. *Clarus,* illustre, de *calare,* appeler, célébrer.

Claude, Claudine. *Claudus,* boiteux.

Clément, Clémence, Clémentine. *Clemens,* mot composé, selon Vossius, de *clinare,* incliner, *mentem,* esprit.

Colombe. *Columba,* du mot grec *columbân,* plonger; sans doute par allusion au mouvement de tête de cet oiseau.

La suite à une autre livraison.

FIBRES ÉLÉMENTAIRES DES TISSUS.

Fin. — Voy. p. 47.

Le cotonnier (Gossypium) (voy. Table des vingt premières années) était fort anciennement cultivé, ainsi que nous l'apprend Hérodote (liv. III, ch. 106). « Les Indiens possèdent, dit cet historien, une sorte de plante qui produit, au lieu de fruits, de la laine plus belle et meilleure que celle des moutons. Ils en font leurs vêtements. » Plus tard, Pline nous apprend aussi que le *Gossypium* était employé, dans la haute Égypte et dans l'Arabie, pour tisser les vêtements des prêtres.

Cette plante a été importée en Espagne par les Maures au neuvième siècle. En Italie, on essaya aussi sa culture. Dans les années 1806 et 1807 on fit plusieurs tentatives en France, dans nos départements méridionaux. Mais, malgré la réussite des premiers essais et la prime de 1 franc par kilogramme de coton nettoyé qui était offerte par le gouvernement, on ne donna pas suite à cette industrie. Les États-Unis d'Amérique, qui produisent aujourd'hui la plus grande quantité de cette précieuse matière, ne la reçurent qu'en 1786.

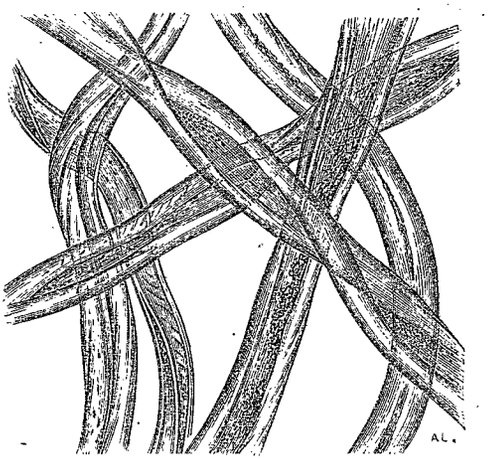


Fig. 3. Coton grossi 400 fois.

Le coton tel que nous l'employons est le duvet qui se développe à la surface des graines de différentes espèces de cotonniers. Chacun des poils est un tube membraneux, comprimé, sans cloisons transversales, souvent tordu en spirale, et dont la surface est marquée de stries ou de points noirs irrégulièrement placés (fig. 3). Le diamètre de ces poils varie entre $0^{mm},012$ et $0^{mm},02$.

Parmi les fibres textiles qui nous sont fournies par les animaux, *la soie,* dont nous nous occuperons d'abord, est une sécrétion de la chenille du *Bombyx mori* ou ver à soie (voy. Table des vingt premières années). Les organes de cette sécrétion existent chez toutes les chenilles; mais quelques-unes produisent cette matière en si petite quantité qu'on ne peut la recueillir, et les autres embrouillent tellement leur fil qu'il est impossible de le dévider. Le ver à soie donne un fil qui a jusqu'à 150 mètres de longueur, et le place en couches concentriques, de telle sorte que l'on peut facilement le dévider. Les organes sécrétoires sont composés de deux longs vaisseaux très-minces et très-repliés, qui s'étendent d'arrière en avant le long de la cavité viscérale. Vers leur extrémité antérieure ils se dilatent en une sorte de réservoir, qui se termine au-dessus de la lèvre inférieure par une filière

à peine visible, tant son ouverture est petite. C'est par cette filière que la chenille fait sortir un liquide visqueux qui se

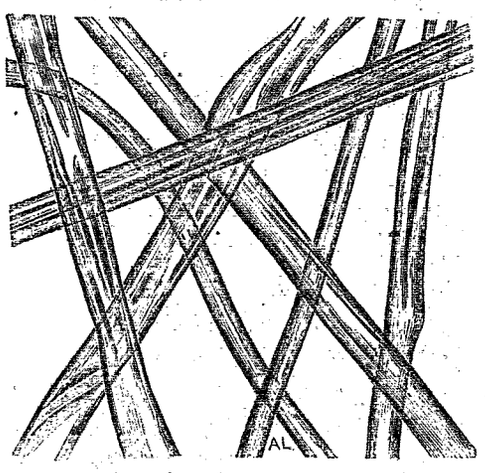


Fig. 4. Soie grossie 400 fois.

solidifie très-promptement à l'air et dont la couleur est jaune, verdâtre ou blanche. Soumis au microscope (fig. 4), ces fils se présentent sous forme de filaments irrégulièrement aplatis et dont l'épaisseur varie entre 0,007 et 0,017. Ils ne sont jamais tordus sur eux-mêmes comme le coton, et se distinguent facilement du lin par l'absence de cloisons transversales.

Les autres espèces de fibres textiles provenant du règne animal sont les poils de différents mammifères. Les poils se produisent dans une capsule placée dans la peau, ou immédiatement au-dessous. Les parois de cette capsule sont formées par une couche de cellules analogues à celles de l'épiderme, et, au fond, s'élève un mamelon sur lequel la racine du poil semble engaînée, et qui est le bulbe ou l'organe producteur du poil.

Chaque poil, à quelque mammifère qu'il appartienne, se compose d'une partie centrale spongieuse ou divisée en cellules plus ou moins régulières et que l'on peut comparer à la moelle des végétaux, et d'une partie plus dense, lisse ou écailleuse, qui prend quelquefois l'aspect de cornets emboîtés les uns dans les autres, ou d'une lame très-mince roulée en spirale autour d'un axe. La première de ces parties paraît sécrétée par le bulbe, et la seconde par les parois de la cellule.

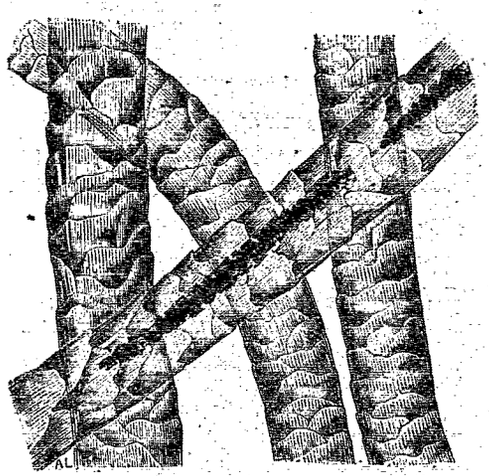


Fig. 5. Poil de laine, grossi 400 fois.

C'est cette seconde partie qui est colorée chez certains animaux.

La laine des moutons (fig. 5) (voyez Table des vingt premières années) est cylindrique; sa surface est recouverte d'écailles irrégulières qui, par les aspérités plus ou moins grandes qu'elles forment, facilitent le feutrage des fibres. On remarque, en outre, des stries extrêmement fines et difficiles à voir, qui sont placées parallèlement à l'axe. La plupart des fibres paraissent homogènes, et leur transparence est égale sur tous les points. Quelques-unes cependant présentent dans la partie centrale des espaces noirs irréguliers, qui sont dus à des bulles d'air logées dans les cellules. Le diamètre des fibres est compris entre 0,02 et 0,038.

Quand la laine a été usée par le frottement, les aspérités disparaissent, et on peut en l'écrasant la diviser en lanières extrêmement minces, suivant la direction marquée par les stries dont nous avons parlé.

Plusieurs races de chèvres, et entre autre les *chèvres de Lhassa*, ont une toison composée de longs poils rudes et peu nombreux, et d'un duvet très-doux et très-abondant. C'est celui-ci qui est employé à la fabrication des châles cachemires si recherchés et d'un prix toujours si élevé. Plusieurs tentatives ont été faites pour importer et acclimater ces races en Europe (voy. Table des vingt premières années); mais les résultats obtenus jusqu'à ce jour n'ont pas compensé les peines et les dépenses faites.

On a souvent essayé d'imiter les tissus de cachemire

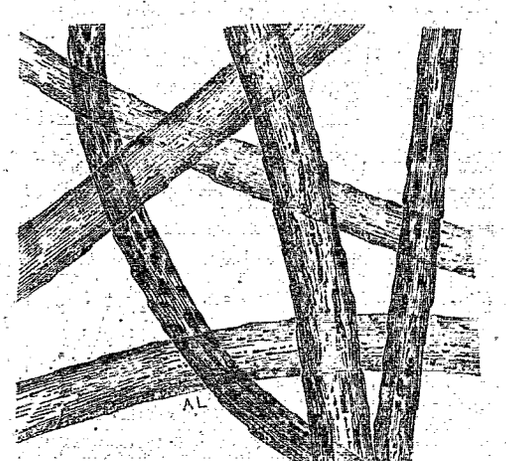


Fig. 6. Fibres de cachemire, grossies 400 fois.

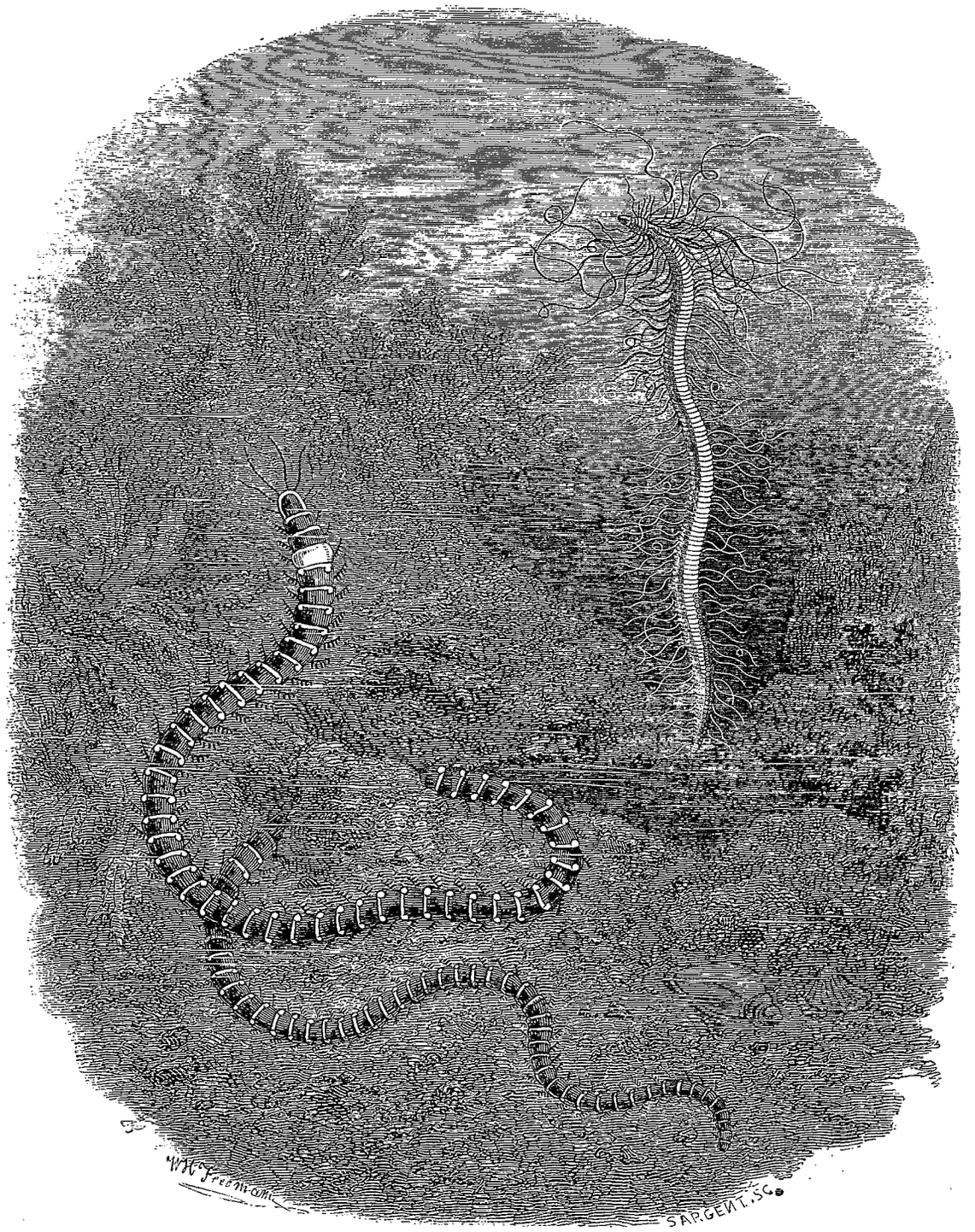
avec des laines de moutons, et on est arrivé à faire des châles qui peuvent rivaliser avec eux, soit pour la beauté de l'étoffe, soit pour la richesse et l'originalité du dessin. Tant que ces imitations sont avouées, elles méritent d'être encouragées comme tout perfectionnement industriel; mais dès que l'on veut les faire passer pour des produits étrangers, il y a fraude. Cette fraude peut être constatée par la comparaison des fibres de vrai cachemire (fig. 6) avec celles de laine. On reconnaît que les premières sont beaucoup plus fines (0,012 à 0,02), que leur surface n'est point recouverte d'écailles irrégulières, mais que ces fibres semblent plutôt formées par des cônes s'emboîtant les uns dans les autres, et que la surface est marquée par des points noirs qui forment quelquefois des taches irrégulières ou plus rarement placées symétriquement et en spirale.

Fibres élémentaires du papier. — On pourra, en déchirant du papier et en plaçant le bord du fragment sous le microscope, dans une goutte d'eau, reconnaître, comme pour les étoffes, si les fibres élémentaires sont du lin, du chanvre, du coton, etc.

Si la déchirure ne faisait pas assez paraître ces fibres, on parviendrait à les isoler en faisant macérer dans l'eau un petit morceau du papier à vérifier, qu'on lacérerait ensuite avec des aiguilles.

ÉTUDES AU MICROSCOPE.

EUNICES, CIRRATULES, ET AUTRES GENRES D'ANNÉLIDES MARINES OBSERVÉES SUR LES COTES DE LA MANCHE (1).



Eunice. — Cirratule de Lamarck. — Dessin de Freeman.

Que manque-t-il à ces animaux si peu connus, pour briller à côté des plus magnifiques habitants de la terre ou des airs? Le naturaliste seul connaît les merveilles qu'ils recèlent dans les fentes de ces rochers, dans le sable et dans la vase des mers. Venez plutôt juger avec lui-même. Tout est disposé pour l'observation : le microscope, solidement assujetti, porte des verres dont le grossissement est de trente diamètres; sa lampe à fond tournant donne une lumière presque aussi blanche que celle d'un bec de gaz; une grande lentille, montée sur un pied mobile, reçoit ses rayons et les concentre au foyer de l'instrument. Sur la

(1) Extrait d'un ouvrage intitulé : *Souvenirs d'un naturaliste*, dû à la plume élégante et spirituelle de M. de Quatrefages, membre de l'Institut.

platine du microscope est placée une petite cuve de verre remplie d'eau de mer, où se débat une eunice. Voyez comme elle s'indigne de cette captivité! comme ses nombreux anneaux se contractent, s'allongent, se tordent en spirale, et à chaque mouvement nous renvoient des jets de lumière où toutes les nuances du prisme se mêlent aux reflets de l'or et de l'acier bruni! Impossible de distinguer le moindre détail au milieu de cette agitation désordonnée. Mais elle se calme; hâtez-vous. La voilà qui rampe sur le fond du vase, en agitant ses mille pattes, formées de larges palettes d'où sortent des faisceaux de dards. Voyez ces admirables panaches qui se développent sur ses deux flancs! Ce sont ses branchies, ses organes de respiration, que gonfle, en les colorant, un sang vermeil dont vous pouvez suivre la marche tout le long de ce grand vaisseau dorsal. Regardez cette tête qu'émaillent de si vives couleurs; ces cinq antennes, organes délicats du toucher. Au milieu et au-dessous d'elles, voici la bouche, qui ne semble d'abord être qu'une ouverture assez irrégulièrement plissée. Mais épiez-la quelques instants. Tenez, la voilà qui s'ouvre et projette en avant une large trompe rosée, portant trois paires de mâchoires, trompe dont le diamètre égale celui du corps qui la renferme, et qui rentre presque aussitôt dans son étui vivant. Eh bien, n'est-ce pas merveilleux? est-il un animal qui puisse lui disputer le prix de la parure? et le corselet du plus riche coléoptère, les ailes diaprées du papillon, la gorge *chatoyante* du colibri, ne pâlissent-ils pas à côté de ces jeux de lumière courant par larges plaques sur ces anneaux, sur ces soies dorées, sur ces franges d'ambre et de corail?

Examinons à leur tour ces deux cirratules, qui toutes deux appartiennent à la même espèce, bien que leur couleur soit si différente. Celle-là, prise sous une pierre qu'un flot rapide lave plusieurs fois par jour, est d'un rouge sombre relevé par des teintes dorées. Celle-ci, trouvée dans le limon que recouvrait une prairie de zostères, semble avoir emprunté au sol qu'elle habitait ce noir profond et velouté d'où partent des reflets bleuâtres et irisés. Chez elles, plus de panaches branchiaux, mais de longs filaments qui se meuvent de toutes parts autour d'elles, et qu'elles étendent au loin comme autant de cordages animés. Ce sont à la fois des bras et des branchies, et le sang qui les remplit et les abandonne tour à tour leur communique une belle teinte d'un rouge carmin, ou laisse après lui une couleur d'un jaune d'ambre. Voyez comme elles allongent leur mufle pointu surmonté d'un double œil en fer à cheval; comme elles se ramassent pour échapper à l'éclat inaccoutumé de la lumière qui les frappe! Les voilà qui forment un peloton plus inextricable cent fois que le nœud tranché par Alexandre. Mais ici le câble est vivant; ses replis glissent les uns dans les autres, se dénouant, se renouant sans cesse, et toujours renvoyant à votre œil de lumineux reflets. Pendant ce temps, les fils animés qui s'en détachent ramassent çà et là les grains de sable, les parcelles de vase. En quelques minutes, sans que vous puissiez distinguer par quel mécanisme, les annélides sont à l'abri, sous une enveloppe flexible et à plis, de corps qui, se complétant, s'épaississant de plus en plus, finissent par former une espèce de motte renfermant les deux cirratules, comme le brou renferme la noix.

Prenons maintenant des verres dont le pouvoir amplifiant soit plus considérable; éloignons un peu notre lampe de manière à recevoir ses rayons sur le miroir réflecteur de notre microscope, et examinons quelques poils pris sur les animaux que nous venons de voir. Chaque annélide en porte un ou deux faisceaux au bord externe de ses pattes, et ces soies plus fines, mais bien plus roides qu'un cheveu, semblent disposées, des deux côtés de l'animal, pour le protéger contre ses ennemis. Un seul regard va confirmer cette idée. Il n'est peut-être pas d'arme blanche inventée par le génie meurtrier de l'homme dont on ne pût trouver ici le modèle. Voilà des lames recourbées dont la pointe présente un double tranchant prolongé, tantôt sur le bord concave, comme dans le yatagan des Arabes, tantôt sur le côté convexe, comme dans le cimeterre oriental. En voici qui rappellent la latte de nos cuirassiers, le sabre-poignard de nos artilleurs, ou le sabre-baïonnette des chasseurs de Vincennes. Et puis ce sont des harpons, des hameçons, des lames tranchantes de toute forme, légèrement soudées à l'extrémité d'une tige aiguë. Ces pièces mobiles sont destinées à rester dans le corps de l'ennemi, tandis que le manche qui les supportait deviendra une longue pique tout aussi acérée qu'auparavant. Voici encore des poignards droits ou ondulés, des crocs tranchants, des flèches barbelées à rebours pour mieux déchirer la plaie, et qu'une gaîne protectrice entoure soigneusement, de peur que leurs fines dentelures ne viennent à s'émousser par le frottement ou à se briser dans quelque choc imprévu. Enfin, si l'ennemi méprise ses premières blessures et ces armes qui l'atteignent de loin, voilà que de chaque pied va sortir un épieu plus court, mais aussi plus fort, plus solide, et que des muscles particuliers mettent en jeu dès qu'il s'agit de combattre tout à fait corps à corps.

Ce n'est pas sans raison que la nature a doté nos amazones de ces armes plus brillantes, plus acérées que celles d'aucun paladin. Destinées à vivre de rapine, en butte aux attaques de mille ennemis, elles en avaient besoin doublement pour attaquer et pour se défendre. Presque toutes se nourrissent de proies vivantes. Les unes, placées en embuscade, attendent au passage les petits crustacés, les planariés ou autres petits animaux, les saisissent avec leur trompe ou les enlacent de leurs mille bras. D'autres, plus actives, les poursuivent dans le sable ou à travers les touffes de corallines, de nullipores et autres plantes marines. Quelques-unes se fixent sur des coquilles, les perforent, et dévorent ensuite l'animal qu'elles renferment. Les hermelles, espèces d'annélides tubicoles, font de grands ravages sur les bancs d'huîtres, et ont déjà détruit plusieurs colonies de ce mollusque si cher aux gourmets. A leur tour, les annélides sont chassées par une multitude d'animaux carnassiers. Les poissons leur font une rude guerre; et si quelque imprudente abandonne ses retraites souterraines, si le mouvement des vagues la met à découvert, il est rare qu'elle échappe à la dent meurtrière des merlans, des congres, des soles, des plies : on assure que ces dernières savent très-bien les déterrer en fouillant dans le sable : c'est encore ce que font les turbos et les buccins. Les crabes, les homards, et un grand nombre d'autres crustacés, sont aussi pour elles des ennemis d'autant plus redoutables que, protégés par une cuirasse solide, ils se trouvent entièrement à l'abri de leurs armes.

ALLIANCE DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Nous trouvons, dans un recueil de lettres inédites publiées par la Société archéologique de l'Orléanais, une lettre adressée aux maire et échevins de la ville de Chartres par François, duc d'Anjou et frère de Henri III, en 1582, au moment où il quittait la France pour aller conquérir le trône des Pays-Bas et la main d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Il est curieux de voir quelle idée on se faisait au seizième siècle de l'alliance anglo-française : l'ennemi commun alors n'était pas la Russie, mais l'Espagne, qui, depuis le règne de Charles-Quint, aspirait à la domination européenne.

Messieurs, nous avons esté mainctenuz en repos, union et tranquilité, crainz et redoutés par tout le monde, aussy long tems que nos espritz et inclinations se sont adonnés par armes à l'accroissement et conservation de nostre estat. Lassez de ce bonheur, pacifiant tous nos différends au prix que l'on a veu avec le roy d'Espagne, les armes avec lesquelles nos ennemys avoient à leur intérest assés souvent éprouvé nostre valeur ont esté tournées sur nous; dont se sont ensuyvis saccagemens, pertes et désolacions tellement qu'aux meilleurs et plus sacrez endroictz de ce grand royaume de France nous ne voyons que les cendres de nos feux allumés, la dépravation et licence débordée d'un grand nombre d'hommes restez parmy nous de la semence ordinaire d'une guerre civile, qui se sont formé une habitude quasi naturelle à porter armes et vivre soubz une licence militaire qui ne leur permet de demourer en paix en leurs maisons et estre remis sous l'obéissance des loix et de la justice que par quelque autre expédient. La continuation desquels malheurs nous menaçoit plus que jamais s'il n'eust pleu à Dieu, par sa grâce et bonté, nous regarder en pitié et me mettre les moyens en main avec lesquels par sa sainte assistance il m'a permis de réconcilier et réunir les cœurs des uns et des autres; à quoy je me suis avec tant de soin et de diligence employé qu'enfin la paix s'en est ensuivie par sept batailles sanglantes, tant d'édits et autres expédiens curieusement recherchés, laquelle n'a sçu prendre telle place dedans noz cœurs que nous ne soyons à l'instant mesme rentrez au mesme inconvénient d'où nous pensions estre sortiz; de sorte qu'il faut croire que nostre première façon de vivre est le seul remède qui nous reste avec lequel nous en devons estre exemts et garantyz, tournant nos rages et fureurs sur ceux qui, redoubtant nostre force et puissance, nous ont entretenuz vint-deux ans en ce malheur, afin que, vaincuz par nous-mesmes, ils pussent plus commodément profiter de nostre ruyne.

Voilà, Messieurs, ce que je vous ai voulu faire entendre en m'acheminant au Bas-Païs, pour vous rendre capables de ma bonne et sincère intention calomniée néantmoings et mise en dispute par ceulx qui essayent par tous moyens et artifices de nous remectre aux mauvais termes dont nous sommes sortiz, osans publier, appuyés de quelque suspecte autorité, la continuation de noz troubles estre plus tollérable que la diversion d'iceux en une guerre étrangère sans laquelle ils ne peuvent estre éteintz ny aboliz. C'est ce qui me fera croire, Messieurs, que vous estans, au millieu de tant d'orages et tempestes, si constamment et si loyaument maintenuz et comportez en la sujétion, obéissance et fidélité que vous devés au roy mon seigneur et frère, sans avoir jamais varié ny pensé pour aulcun danger de vous en distraire tant soit peu, vous prendrés la protection et deffense de cette juste cause en main autant que vous le pouvez et vos debvoirs et honneur vous y obligent; dont je supporteray le faix et hasard plus volontiers que de là dépend l'assurance de vostre repos et restauration de nostre ancienne splendeur, grandeur et dignité, qui vous doit estre autant que vos vies chèrement et singulièrement recommandée : vous pryant, Messieurs, ne vous laisser transporter aux paroles et artifices des ennemys de ceste cause, les estimant, comme ilz sont, déloyaux et infidèles à l'estat dont ils procurent l'entière subversion et ruyne, de laquelle j'essayeray, au péril de ma vie, le garantir et vous rendre mes actions si nettes et éclaircies que vous ny tout le monde ne pourrés dire ne penser qu'elles soient attachées à autre chose que à ce qui est de mon devoir : aussy ne me suis-je exposé à tant de dangers avec infinis travaux sans avoir esgard à la qualité de ma personne que pour le désir et affection qui est en moy de vous asseurer la paix, bien et repos que je vous ay procuré; ce qui ne peut estre que par les moyens que je tiens maintenant, en m'opposant à la grandeur de celluy qui, par son insatiable ambition, s'impatronise illicitement du royaume de Portugal, où il n'eut jamais aulcun droit, essayant, jusqu'à ce que ses usurpations soient assurées, de nous entretenir d'une feinte et dissimulée amitié, pour nous rendre par après plus facilement sous la mesme servitude et tirannie où il prétend assujettir les autres.

Prenons donc l'occasion pendant qu'elle se présente et considérons le danger qui nous menace, si nous souffrons que la puissance d'un prince voisin, quand bien il seroit amy, croisse si démesurément qu'il puisse donner la loy à qui bon luy semblera, estant très certain que la seureté des grands estatz ne gist qu'en un contrepoids égal de puissance, ne servant l'accroissement et grandeur de l'un que d'affoiblissement et ruyne à l'autre; mais j'espère que Dieu me fera la grâce de devancer ses pernicieux desseins, dont je me rendray tant plus certain par l'accomplissement de mon mariage avec la reine d'Angleterre, par moy si instamment poursuivy que j'en espère une bonne issue. Ainsy, joignant d'amitié par un ferme lien les deux grands royaumes, ilz seront non seulement suffisanz pour eux conserver et mainctenir, mais de donner la loy aux plus grands rois de la terre quand bon leur semblera.

Prenés donc de bonne part l'avertissement que je vous donne comme estant le seul remède et guérison de noz maux passez, et ne vous laissés transporter durant mon absence aux faux bruicts et mauvaises paroles qui seront semées et mises en avant par les ennemys de vostre repos et seureté pour rendre par leurs artifices mes justes intentions et poursuictes suspectes à ung chacun; vous ressouvenant qu'il y a peu de mon particulier et beaucoup du vostre; estant certain que, de tous les moyens qui peuvent estre practiquez pour asseurer le repoz de la France, celluy qui est en mes mains est resté, tous les autres ayant esté inutiles et sans aulcun effect, comme vous avés vu. C'est le seul bien où je prétends, affin d'estre si heureux de revoir en nous ceste première forme et générosité qui nous a rendu formidables et redoutez, jusqu'à ce que nous mesmes ayons mis la main à nostre ruyne.

Vous estes munyz de si bon jugement, qu'il n'est de besoing de vous en représenter davantage, m'assurant aussy que, oultre le respect qui m'est dû pour estre ce que je suis, vous embrasserés vivement ce qui sera du support et assistance de mes entreprises, aultant qu'il peut toucher à vostre intérest, comme de ma part je vous promects toute la faveur par mon autorité que vous voudrés désirer à toutes les occasions qui s'en présenteront, avec aultant d'affection et d'aussi bon cœur que je prie Dieu, Messieurs, qu'il vous ait en sa très saincte et digne garde.

Escript à Amiens, le 19e de febvrier 1582.

Vostre bon amy,

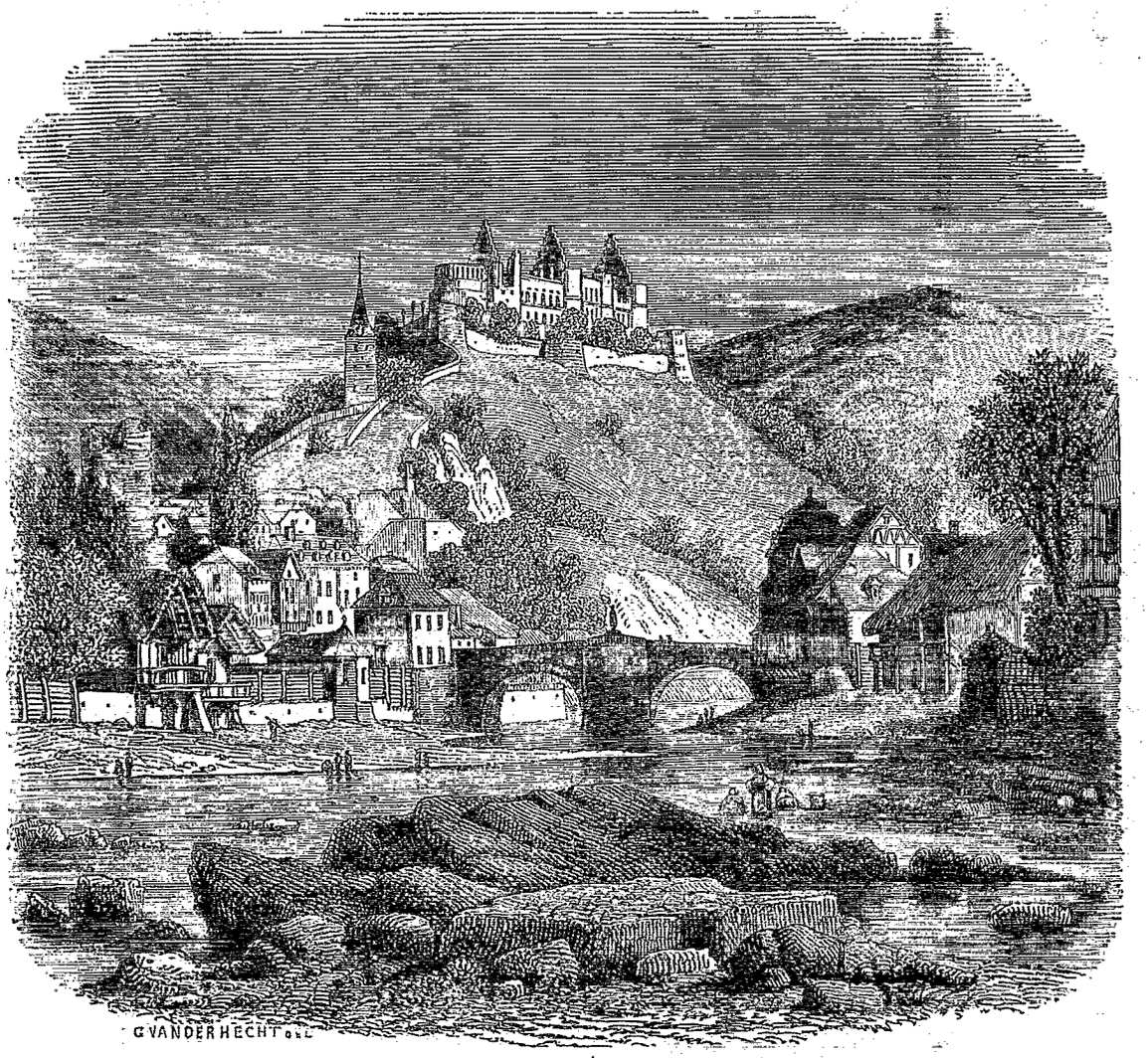
FRANÇOYS.

Au dos. — A Messieurs le maire et eschevins de la ville de Chartres.

LE CHATEAU DE VIANDEN.

Sur la rive gauche de l'Our, petite rivière qui se jette dans la Sour, et forme en partie la frontière du grand-duché de Luxembourg et de la Prusse, se dressent fièrement, au sommet d'une montagne rocheuse, les magnifiques débris de l'antique château de Vianden, qui ne le cédait ni en étendue, ni en beauté, à aucun des châteaux féodaux de l'Europe entière. Il l'emportait même, sous le dernier rapport, sur la résidence des papes à Avignon.

Élevé peut-être sur les débris d'une forteresse romaine, le château de Vianden était dès les premiers siècles du moyen âge, la propriété d'une famille puissante dont la juridiction s'étendait, au treizième siècle, sur cinquante-deux bourgs et villages et à laquelle plus de trente familles nobles devaient foi et hommage. La maison de Vianden était à cette époque alliée aux premières familles princières de l'Europe. Marguerite de Courtenay, l'épouse du comte Henri Ier de Vianden, la petite-fille du roi de France Louis le Gros, vit son père et ses deux frères occuper le trône de Constantinople. Son fils Henri fut évêque d'Utrecht, dont il bâtit la magnifique cathédrale. La branche masculine s'étant éteinte avec Henri III, qui mourut célibataire, en 1351, le comté de Vianden passa dans la maison de Nassau par le mariage d'Adélaïde, fille cadette de Henri, avec le comte Othon de Nassau. Philippe II le confisqua, en 1566, sur Guillaume le Taciturne, et en fit don au comte de Mansfeld, gouverneur du Luxembourg. Plus tard, la famille de Nassau récupéra la possession de ces biens et les conserva jusqu'en 1794, alors qu'ils furent séquestrés au



Ruines du château de Vianden, sur la rive gauche de l'Our. — Dessin de Vanderhocht.

profit de la république batave. En 1810, l'empereur Napoléon érigea le château de Vianden en majorat, et le donna au baron de Marbeuf. La mort de ce dernier pendant la campagne de Russie, et les événements de 1814, firent partager ce domaine entre la Prusse et le grand duché de Luxembourg. Six ans après, le magnifique château de Vianden fut vendu *pour la démolition* au prix de 4000 francs! Aussitôt les acquéreurs se mirent à abattre et à vendre en détail les toits, la charpente, les planches, les ardoises, les fers, le plomb; puis la sape et la pioche attaquèrent les murs, et bientôt il ne serait plus resté pierre sur pierre si le roi Guillaume ne fût venu mettre un terme à ce honteux vandalisme en rachetant les ruines du berceau de ses ancêtres. Elles lui coûtèrent 110 florins!

Dans leur état actuel, ces superbes débris ressemblent à un fantôme colossal qui se dresse au milieu d'une nature dégradée. En y jetant un regard du haut de la montagne qui les domine, on croirait voir une ville renversée, tellement vaste est l'enceinte, tellement grande l'étendue des murs et des remparts que l'on a sous les yeux.

On parvient au château par un rampe assez forte. En avant du premier mur d'enceinte se trouvait un fossé que l'on passait sur un pont-levis. Trois enceintes successives étaient toutes fermées par des murs perpendiculaires aux remparts, donnant d'un côté sur la rivière, et de l'autre côté s'appuyant contre le rocher à pic.

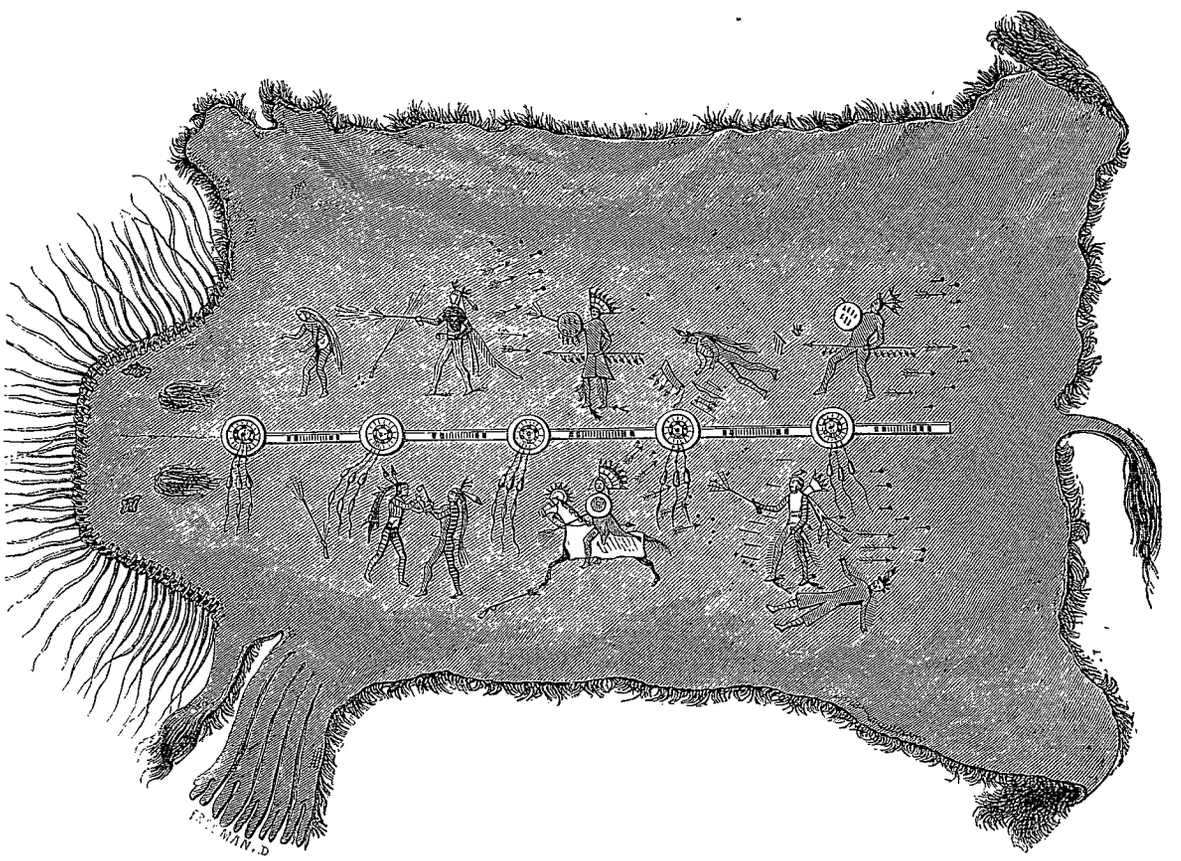
Il ne reste que l'ancien château, les bâtiments modernes ayant été totalement démolis. Sa construction appartient

presque tout entière au douzième et au treizième siècle. Il se partage en trois divisions : la salle des chevaliers, le vestibule avec ses dépendances, et la chapelle. Sous la première règne une cave dont la voûte est soutenue par cinq piliers en pierre de taille. La chapelle, du style de transition le plus pur et le plus élégant, est d'une forme toute particulière et de l'effet le plus gracieux. Elle présente un décagone dont un des côtés s'ouvre sur le château, et l'autre sur le chœur, bâti en pentagone. L'intérieur est partagé en trois nefs. Celle du centre, de figure hexagone, est séparée de ses bas-côtés par des piliers carrés auxquels sont adossées des demi-colonnes cylindriques. Un fait curieux, c'est que cette nef n'avait pas de pavé, mais que le centre était entièrement ouvert et présentait une large ouverture donnant sur des souterrains qui servaient de prison. D'après la tradition, cette disposition avait été ainsi établie afin que les prisonniers eussent la faculté d'assister au service divin sans sortir de leur prison.

La ville de Vianden, qui s'élève au pied du château, n'a que l'apparence d'une pauvre bourgade. Elle ne renferme aucun édifice remarque et ne compte qu'une population de 1 600 âmes.

PEAU AMÉRICAINE.

Les sauvages de l'Amérique du Nord décorent leur tête de plumes de divers oiseaux et surtout de plumes d'aigle; ils couvrent leur figure de différentes couleurs; et tel est leur goût pour la parure qu'ils portent attaché ordinaire-



Peau de bison peinte par un sauvage de l'Amérique du Nord.

ment à leur poignet un petit miroir, à l'aide duquel ils rétablissent la symétrie de leur toilette dès qu'ils la croient dérangée.

« La principale partie de leur costume, dit le prince Maximilien de Wied-Neuwied, est la grande robe, appelée *mahitou* ou *ih-thé*, dans la décoration de laquelle ils déploient un grand luxe. Quand le temps est sec, ils portent ces peaux de bison avec le poil en dedans, et quand il pleut, avec le poil en dehors; elles sont tannées du côté de la chair, ornées en travers d'un cordon de grains de verre bleus ou blancs, auquel se rattachent ordinairement trois rosettes rondes, tantôt petites, tantôt très-grandes, placées à distances égales et de la même manière, formant, du reste, des dessins divers et élégants. Le centre est souvent rouge et le tour bleu de ciel, avec des figures blanches, ou bien ces mêmes couleurs sont différemment disposées. Ce cordon transversal est fréquemment aussi brodé avec des piquants de porc-épic teints de différentes couleurs, et alors il est plus étroit; mais ils les portaient de cette manière dans l'origine, avant que les blancs leur eussent fait connaître les grains de verre. Parmi ces robes, il y en a aussi qui, du côté de la chair, présentent des figures noires sur un fond brun-rouge; ces figures sont surtout celles d'animaux; d'autres représentent, en noir ou en couleurs brillantes, sur un fond blanc, les coups et exploits du propriétaire de la robe, ses blessures, le sang qu'il a perdu, les hommes qu'il a tués ou faits prisonniers, les armes qu'il a prises, les chevaux qu'il a volés, dont le nombre est indiqué par celui des fers; tout cela est dessiné à la manière grossière de leur peinture encore dans l'enfance, en noir, rouge, vert ou jaune. Tous les peuples du Missouri fabriquent plus ou moins de ces robes de bison; mais ce

sont les Pahnis, les Mandans, les Meunitarris et les Corbeaux qui se montrent les plus habiles dans ce genre de travail. Ils ont encore une autre manière de peindre ces robes par laquelle ils indiquent le nombre exact des objets de valeur qu'ils ont donnés en présent. Par ces présents, qui sont souvent d'un grand prix, ils se font un nom et acquièrent de la considération parmi leurs compatriotes. Sur ces robes, on remarque alors des figures rouges avec un cercle noir à l'extrémité, placées à côté l'une de l'autre en rangées transversales ; elles signifient des fouets ou des chevaux donnés, parce que, quand on fait présent à quelqu'un d'un cheval, on y ajoute toujours le fouet. Des figures transversales rouges et d'un bleu noirâtre indiquent du drap ou des couvertures de laine; des raies parallèles représentent des fusils (*erripha*) qui sont assez exactement dessinés. Souvent la robe est découpée par le bas en plusieurs bandes retombantes, et ornée sur les côtés de touffes de cheveux, de crins teints en jaune ou en vert, et de grains de verre. Les Indiens peignaient autrefois ces robes avec plus de soin qu'aujourd'hui, et on les obtenait pour cinq balles de fusil et autant de charges de poudre ; aujourd'hui, au contraire, elles sont plus mal faites, ce qui ne les empêche pas de coûter huit à dix dollars. Une robe bien peinte vaut deux robes unies (1). »

La peau que représente notre dessin a été peinte par Mato-Tope (fameux guerrier mandan), et les figures qui y sont tracées représentent quelques-uns de ses principaux exploits, dans lesquels il tua de sa main cinq chefs de diverses nations.

FRANÇOIS ARAGO.

Suite. — Voy. les Tables du tome XXII.

Le moment du départ était arrivé; le 13 août 1808, nous étions à bord; l'équipage n'était pas encore embarqué. Le capitaine en titre, Raï-Braham-Ouled-Mustapha-Goja, s'étant aperçu que le dey était sur sa terrasse, et craignant une punition s'il tardait à mettre à la voile, compléta son équipage aux dépens des curieux qui regardaient sur le môle, et dont la plupart n'étaient pas marins : ces pauvres gens demandaient en grâce la permission d'aller informer leurs familles de ce départ précipité, et de prendre quelques vêtements. Le capitaine resta sourd à ces réclamations. Nous levâmes l'ancre.

Le navire appartenait à l'émir de Seca, directeur de la Monnaie. Son commandant réel était un capitaine grec, appelé Spiro Calligero. La cargaison consistait en un grand nombre de *groupes*. Parmi les passagers se trouvaient cinq membres de la famille à laquelle les Bakri avaient succédé comme rois des Juifs; deux marchands de plumes d'autruche, Marocains; le capitaine Krog, de Berghen, en Norvége, qui avait vendu son bâtiment à Alicante; deux lions, que le dey envoyait à l'empereur Napoléon, et un grand nombre de singes. Les premiers jours de notre navigation furent très-heureux. Par le travers de la Sardaigne, nous rencontrâmes un bâtiment américain qui sortait de Cagliari. Un coup de canon (nous étions armés de quatorze pièces de petit calibre) avertit le capitaine de venir se faire reconnaître. Il apporta à bord un certain nombre de talons de passe-ports, dont l'un s'ajusta parfaitement avec celui dont nous étions porteurs. Le capitaine se trouvait ainsi en règle, et ne fut pas médiocrement étonné lorsque je lui ordonnai, au nom du capitaine Braham, de nous fournir du thé, du café et du sucre. Le capitaine américain protesta; il nous appela brigands, écumeurs de mer, forbans : le capitaine Braham admit sans difficulté toutes ces qualifications, et n'en persista pas moins à exiger du sucre, du café et du thé.

L'Américain, poussé alors jusqu'au dernier terme de l'exaspération, s'adressant à moi, qui servais d'interprète :

— Oh! coquin de renégat! s'écria-t-il, si jamais je te rencontre en terre sainte, je ferai sauter ta tête en éclats.

— Croyez-vous donc, lui répondis-je, que je sois ici pour mon plaisir, et que, malgré votre menace, je ne m'en irais pas avec vous, si je le pouvais?

Ces paroles le calmèrent : il apporta le sucre, le café et le thé réclamés par le chef maure, et nous remîmes à la voile, mais sans nous être donné le *farewell* d'usage.

Nous étions déjà entrés dans le golfe de Lyon, et nous approchions de Marseille, lorsque, le 16 août 1808, nous rencontrâmes un corsaire espagnol de Palamos, armé à la proue de deux canons de 24. Nous fîmes force de voiles : nous espérions lui échapper; mais un coup de canon, dont le boulet traversa nos voiles, nous apprit qu'il marchait beaucoup mieux que nous.

Nous obéîmes à une injonction ainsi formulée, et attendîmes la chaloupe du corsaire. Le capitaine déclara qu'il nous faisait prisonniers, quoique l'Espagne fût en paix avec les Barbaresques, sous le prétexte que nous violions le blocus qu'on venait de mettre sur toutes les côtes de France; il ajouta qu'il allait nous mener à Rosas, et que là les autorités décideraient de notre sort.

J'étais dans la chambre du bâtiment; j'eus la curiosité de regarder furtivement l'équipage de la chaloupe, et j'y aperçus, avec un déplaisir que tout le monde concevra, un des matelots du mistic commandé par don Manuel de Vacaro, le nommé Pablo Blanco, de Palamos, qui m'avait souvent servi de domestique pendant mes opérations géodésiques. Mon faux passe-port devenait dès ce moment inutile si Pablo me reconnaissait. Je me couchai aussitôt, j'enveloppai ma tête dans ma couverture, et je ne bougeai pas plus qu'une statue.

Dans les deux jours qui s'écoulèrent entre notre capture et notre entrée dans la rade de Rosas, Pablo, que la curiosité conduisait souvent dans la chambre, s'écriait : « Voilà un passager dont je n'ai pas encore réussi à voir la figure. »

Lorsque nous fûmes arrivés à Rosas, on décida que nous serions mis en quarantaine dans un moulin à vent démantelé, situé sur la route qui conduit à Figueras. J'eus le soin de m'embarquer sur une chaloupe à laquelle Pablo n'appartenait pas. Le corsaire partit pour une nouvelle croisière, et je fus un moment débarrassé des préoccupations que me donnait mon ancien domestique.

Notre bâtiment était richement chargé; les autorités espagnoles désiraient dès lors beaucoup le déclarer de bonne prise; elles firent semblant de croire que j'en étais le propriétaire, et voulurent, pour brusquer les choses, m'interroger, même sans attendre la fin de la quarantaine. On tendit deux cordes entre le moulin et la plage, et un juge se plaça en face de moi. Comme l'interrogatoire se faisait de très-loin, le nombreux public qui nous entourait prenait une part directe aux questions et aux réponses. Je vais essayer de reproduire ce dialogue avec toute la fidélité possible :

— Qui êtes-vous?

— Un pauvre marchand ambulant.

— D'où êtes-vous?

— D'un pays où certainement vous n'avez jamais été.

— Enfin, quel est ce pays?

Je craignais de répondre, car les passe-ports, trempés dans le vinaigre, étaient dans les mains du juge instructeur, et j'avais oublié si j'étais de Schwekat ou de Leoben. Je répondis, enfin, à tout hasard :

— Je suis de Schwekat.

(1) *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord.*

Et cette indication se trouvait heureusement conforme à celle du passe-port.

— Vous êtes de Schwekat comme moi! me répondit le juge. Vous êtes Espagnol, et même Espagnol du royaume de Valence, comme je le vois à votre accent.

— Vous allez me punir, Monsieur, de ce que la nature m'a donné le don des langues. J'apprends avec facilité les dialectes des contrées où je vais exercer mon commerce : j'ai appris, par exemple, le dialecte d'Iviza.

— Eh bien, vous serez pris au mot... J'aperçois ici un soldat d'Iviza; vous allez lier conversation avec lui.

— J'y consens; je vais même chanter la chanson des chèvres.

Les vers de ce chant (si vers il y a) sont séparés de deux en deux par une imitation du bêlement de la chèvre.

Je me mis aussitôt, avec une audace dont je suis actuellement étonné, à entonner cet air chanté par tous les bergers de l'île :

Ah! graciada senora,
Una canzo bouil canta.
Bè bè bè bè.

No sera gaira pulida,
No sé si vos agradara
Bè bè bè bè.

Voilà mon Ivizanero, pour qui cet air faisait l'effet du ranz des vaches sur les Suisses, déclarant, tout en pleurs, que je suis originaire d'Iviza.

Je dis alors au juge que s'il veut me mettre en contact avec une personne sachant la langue française, on arrivera à une solution tout aussi embarrassante. Un officier émigré, du régiment de Bourbon, s'offre incontinent pour faire l'expérience, et, après quelques phrases échangées entre nous, affirme sans hésiter que je suis Français.

Le juge, impatienté, s'écrie :

— Mettons fin à ces épreuves, qui ne décident rien. Je vous somme, Monsieur, de me dire qui vous êtes. Je vous promets la vie sauve si vous me répondez avec sincérité.

— Mon plus grand désir serait de vous faire une réponse qui vous satisfît. Je vais donc essayer; mais je vous préviens que je ne vais pas dire la vérité. Je suis le fils de l'aubergiste de Mataro.

— Je connais cet aubergiste : vous n'êtes pas son fils.

— Vous avez raison. Je vous ai annoncé que je varierais mes réponses jusqu'à ce qu'il y en eût une qui vous convînt. Je reprends donc, et je vous dis que je suis un *titiritero* (joueur de marionnettes), et que j'exerçais à Lerida.

Un énorme éclat de rire de tout le public qui nous entourait accueillit cette réponse, et mit fin aux questions.

— Je jure par le diable, s'écria le juge, que je découvrirai tôt ou tard qui vous êtes!

Et il se retira.

Les Arabes, les Marocains, les Juifs, témoins de cet interrogatoire, n'y avaient rien compris; ils avaient vu seulement que je ne m'étais pas laissé intimider. A la fin de l'entretien, ils vinrent me baiser la main, et m'accordèrent, dès ce moment, leur entière confiance.

Je devins leur secrétaire pour toutes les réclamations individuelles ou collectives qu'ils se croyaient en droit d'adresser au gouvernement espagnol; et ce droit était incontestable. Tous les jours j'étais occupé à rédiger des pétitions, surtout au nom des deux marchands de plumes d'autruche, dont l'un se disait assez proche parent de l'empereur de Maroc. Émerveillés de la rapidité avec laquelle je remplissais une page de mon écriture, ils imaginèrent sans doute que j'écrirais aussi vite en caractères arabes lorsqu'il s'agirait de transcrire les passages du Coran, que ce serait là pour moi et pour eux la source d'une brillante fortune, et ils me sollicitèrent, à mains jointes, de me faire mahométan.

Très-peu rassuré par les dernières paroles du juge instructeur, je cherchai momentanément mon salut d'un autre côté. *La suite à une autre livraison.*

SERRURERIE DU MOYEN AGE.

HEURTOIRS OU MARTEAUX DE PORTES.

Suite et fin. — Voy. p. 155.

M. Daniel Ramée, auteur d'un ouvrage sur l'histoire de l'architecture, a dessiné quatre marteaux ou poignées de portes des quatorzième et quinzième siècles, qui sont publiés dans le *Moyen âge monumental*. Des corps de dragons ailés, qui s'élancent du point culminant de l'ornementation de trois de ces marteaux, donnent à ces pièces de serrurerie une élégance tout à fait originale.

Willemin, à qui l'on doit un des premiers ouvrages méthodiques et raisonnés sur les monuments du moyen âge, a publié sous le n° 1 de la planche 215, tome II de son ouvrage intitulé : *Monuments français inédits pour servir à l'histoire des arts*, etc. (1), une poignée destinée à faciliter la fermeture d'une porte. Mathurin Jousse, habile serrurier du seizième siècle, auteur du curieux ouvrage intitulé : *Ouverture de l'art de la serrurerie*, etc., donne à cet objet le nom de *boucle;* c'est ce que nous nommons anneau de porte. Welbi Pugin, célèbre architecte de Londres, où il a pendant douze à quinze ans construit tant d'églises gothiques, et à qui cet objet appartenait, l'avait déjà publié dans le premier volume de son ouvrage intitulé : *Exemples of the gothic architecture*. Plusieurs portes de chapelles de la cathédrale de Lincoln sont garnies de poignées dans le même style.

Ceux qui voudraient faire exécuter à peu de frais un marteau dans le style du moyen âge ne peuvent mieux faire, ce nous semble, que de copier celui qui est gravé au bas de la planche citée ci-dessus; c'est réellement un type de marteau fort convenable pour une maison bourgeoise. Il est placé entre les deux curieux fourneaux portatifs décrits page 35 du texte de Willemin, tome II.

A Troyes existait autrefois, rue Saint-Pierre, une maison appartenant à la famille Hennequin : on l'a démolie sans doute par suite de nouveaux alignements, et son marteau est passé dans la collection d'un riche amateur de Paris. Cette collection ayant été vendue à la mort de son propriétaire, le marteau a, dit-on, été racheté, et il est conservé dans le musée de la ville de Troyes. Une autre version veut que ce musée ne possède réellement qu'une copie en bronze de ce beau marteau. Quoi qu'il en soit, on l'a publié dans l'excellent ouvrage de M. Arnaud sur les *Antiquités de la ville*. Il représente un jeune enfant debout, tenant un écusson aux armes de la famille Hennequin; c'est un intéressant spécimen de l'art de la serrurerie au quinzième siècle.

A l'une des portes de la cathédrale d'Évreux, on voit un marteau formé de bandes enroulées dans les intervalles, qui sont remplis de ce genre d'ornements nommé quatre-feuilles. Ce meuble, qui semble appartenir au même siècle que le précédent, est reproduit avec assez de soin dans *le Moyen âge monumental et archéologique*, in-folio, planche 30.

Dans la même ville, on voit encore aujourd'hui une maison gothique fermée par une porte dont le heurtoir ou marteau est aussi un élégant spécimen de la serrurerie au quinzième siècle. Une jolie décoration à jour, comme on en remarque sur quelques retables d'autel ou à quelques reliquaires, sert

(1) Nous croyons devoir rappeler à ceux qui s'occupent du moyen âge que le texte des planches publiées par Willemin est dû à son ami M. Pottier, bibliothécaire de la ville de Rouen. Ce texte forme 2 vol. in-fol., dans lesquels M. Pottier a rectifié quelques erreurs de Willemin et donné aux planches un degré d'intérêt qui en augmente l'importance.

d'armature à la poignée ou marteau. Ce gracieux modèle est publié planche 229 du premier volume des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*.

Les portes de l'église Saint-Maclou de Rouen, si précieuses par leurs élégantes sculptures de la renaissance, et si souvent copiées d'une manière inexacte, sont ornées, au milieu de leurs vantaux, de deux têtes de lions qui devaient, à l'époque où elles furent exécutées, tenir dans leurs mâchoires des anneaux en bronze. Ces portes, vrais chefs-d'œuvre de l'art de la sculpture en bois, sont publiées dans l'ouvrage que nous venons de citer, planche 152 du même volume.

Au Musée de Cluny, on conserve quelques marteaux de portes désignés sous les numéros 1613, 1614, 1616, 1617, 1618 et 1619 du catalogue. Parmi ces divers objets, qui tous appartiennent à l'époque dite de la renaissance, on remarque surtout celui qui est marqué du n° 1616. On y voit deux génies soutenant un écusson d'armoiries fleurdelisées.

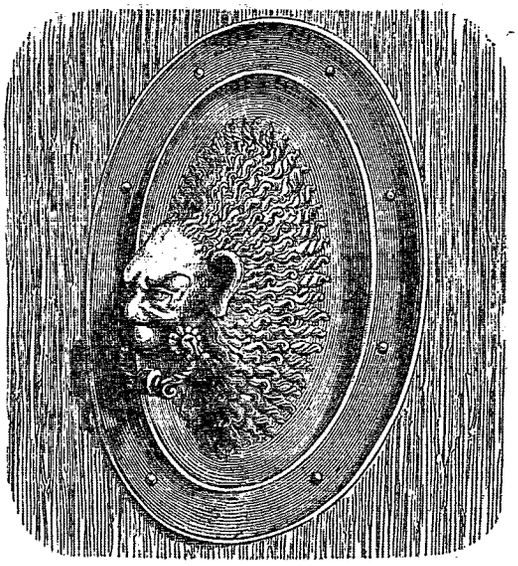
Parmi les imitations remarquables de l'art de la serrurerie au quinzième siècle, nous signalerons à nos lecteurs la pièce de serrurerie que l'on voit à la grande porte d'entrée de ce musée, à l'intérieur de la cour.

On doit signaler aussi le marteau qui orne la porte de la salle capitulaire de la sacristie de la cathédrale de Paris, et que l'on doit à MM. Lassus et Viollet-Leduc.

La belle chapelle du château d'Anet conserve encore son marteau de porte, ou plutôt l'anneau qui servait à la fermer. Il est formé d'un croissant, faisant allusion au nom de la célèbre Diane de Poitiers.

Nous devons à l'obligeance de M. Jules Saulnier, architecte, la communication du dessin qu'il a fait de cet anneau avec un des panneaux si habilement sculptés de la porte.

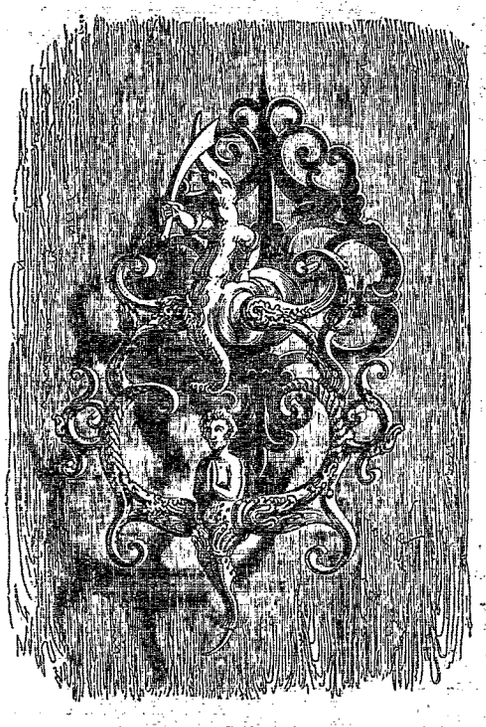
Pugin, que nous avons déjà cité plus haut, a publié une liste de marteaux de portes, de heurtoirs, d'anses ou poignées, dans son ouvrage in-4° intitulé : *Dessins pour fers et bronzes dans les styles des quinzième et seizième siècles*. Les planches 10, 11 et 21 offrent douze ou treize modèles



Marteau de porte en bronze, à la cathédrale de Lausanne (seizième siècle). — Dessiné par M. Ferdinand de Lasteyrie, en 1854.

variés, d'un goût très-élégant. Tous ces objets sont de sa composition, mais inspirés du moyen âge. Celui qui est orné d'un écu aux armes de France, et reproduit planche II, est surtout remarquable et rappelle un peu le marteau de la cathédrale d'Évreux, que nous avons cité.

M. l'abbé Bourassé, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, dans son article *Serrurerie*, a consacré quelques lignes fort intéressantes aux marteaux de portes et aux poignées qui servent à les fermer. L'auteur cite, entre au-



Marteau de porte de l'hôtel de ville de Sion, en Valais. — Dessiné par M. Ferdinand de Lasteyrie, en 1854.

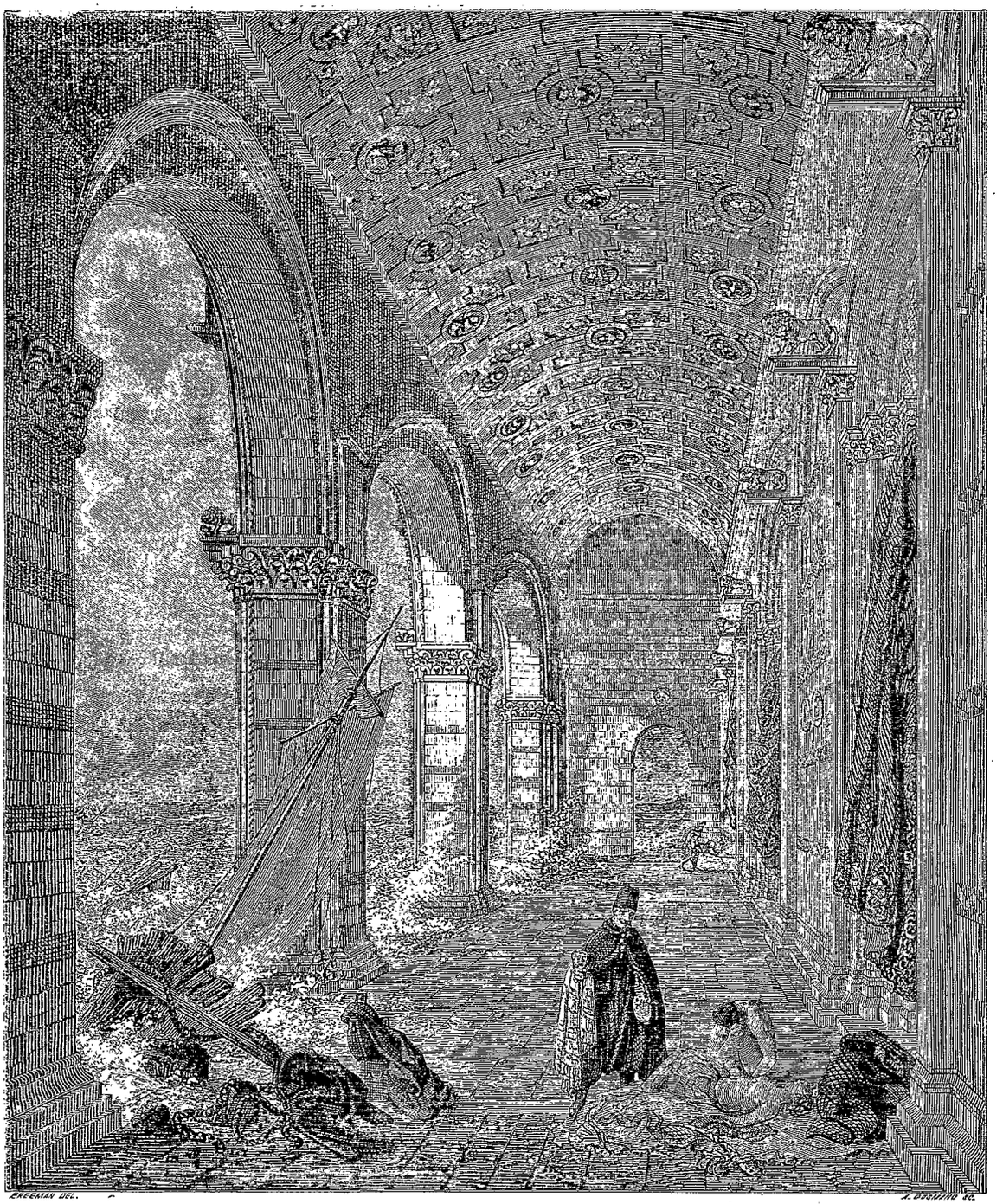
tres objets de ce genre, le marteau de porte de l'hôtel de ville de Bourges comme un chef-d'œuvre de serrurerie, mais de l'époque du style flamboyant, dont le quinzième siècle nous offre de si nombreux exemples. Il en a vu un autre non moins remarquable, dit-il, sur la porte d'une maison d'Auxerre. Il est très-regrettable que le savant abbé, à défaut de planches que ne comporte pas son ouvrage, ne nous ait pas donné du moins une description un peu détaillée de ces deux objets.

EXPÉDITIONS ENVOYÉES DEPUIS 1848 A LA RECHERCHE DE JOHN FRANKLIN.

Voy. p. 166, 227.

	Dépenses.
1. Kellet, Moore et Pullen, au détroit de Behring...	92 466 l. st.
2. Rae et Richardson, terres Arctiques.....	10 000
3. Bird et Ross, détroit de Barrow.....	70 000
4. Saunders, même point.....	50 000
5. Collinson, M'Clure, Moore, etc.; détroit de Behring (quatre navires).....	150 000
6. Penny, détroit de Barrow.....	15 000
7. Austin, Ommaney, etc.; même destination (quatre navires).....	145 000
8. J. Ross, même destination.....	4 000
9. Forsyth, même destination.....	4 000
10. Rae, terres Arctiques.....	2 000
11. Kennedy, Regent-Inlet.....	5 000
12. Higlefield, baie de Baffin.....	5 000
13. Belcher, détroit de Barrow (cinq navires).....	250 000
14. Maguire, détroit de Behring.....	20 000
15. Trollope, même destination.....	50 000
16. Kennedy, même destination.....	4 000
17. Higlefield, détroit de Barrow.....	60 000
18. Le même, même destination.....	60 000
19. Rae, isthme de Boothia.....	4 000
	1 000 466

FORBIN.



Musée du Louvre. — Notre-Dame des Sarrasins, près de Massa di Carrara, tableau de Forbin. — Dessin de Freeman.

Les tableaux du comte de Forbin, aujourd'hui dispersés dans les musées de province ou dans les cabinets de quelques particuliers, sont peu connus du public. Quelques-uns ont obtenu cependant, du vivant de ce peintre, mort en 1841, des succès assez retentissants. Un si prompt oubli ne serait pas plus juste que les louanges quelquefois exagérées de ses amis. L'ancien directeur des musées n'est plus dans les souvenirs qu'un amateur distingué des beaux-arts, qui a su dignement occuper une position éminente, et dont les agréments personnels, les brillantes relations du monde et l'amitié de quelques artistes ont beaucoup grandi la réputation. Cependant, toute sa vie, il a fait de l'art une étude assidue, non pas comme un amateur que flatte l'admiration des gens du monde, mais comme un artiste animé de la passion du beau. C'est par là surtout qu'il est digne d'être placé à côté de Granet, cet ami dont le nom n'est jamais séparé du sien; amitié rare et touchante qui ne se démentit pas pendant tout le cours de sa vie, et qui protégera sa mémoire.

On retrouve, bien qu'à un degré inférieur, dans le tableau qui est ici gravé, quelques-unes des qualités qui ont fait la renommée de Granet. Ce tableau figurait avec neuf autres

à l'exposition de peinture de 1831. Voici en quels termes un critique du temps en rendit compte : « Ce beau tableau semble un être produit de l'imagination, tant la composition en est riche et poétique ; mais la perspective aérienne en est si juste, les lumières y sont si bien dégradées, les détails y sont si vrais, qu'on est forcé de croire que l'ouvrage a été peint sur les lieux mêmes, et que c'est un véritable portrait. » Le comte de Forbin, qui avait visité l'Italie, a, en effet, représenté ici une église située au bord de la mer, à quelques lieues de Massa di Carrara. On l'appelle dans le pays Notre-Dame des Sarrasins. Les flots l'envahissaient déjà à l'époque où le peintre la visita, et l'ont peut-être depuis ce temps beaucoup endommagée. Il n'était pas rare que des bâtiments vinssent se briser contre ses murs, poussés par la violence de quelque tempête. C'est une scène semblable qui fait le sujet de ce tableau, ainsi désigné au livret de 1831 : *Des religieux grecs donnent des secours à des naufragés*. Les figures, assez négligemment traitées, ont peu d'importance dans l'ensemble de la peinture, remarquable surtout par une grande adresse de pinceau et par la puissance de l'effet. Les autres tableaux du comte de Forbin, qui figuraient avec celui-ci au salon de la même année, presque tous empruntés aux souvenirs de ses voyages, ne furent pas accueillis avec moins de faveur. Il était alors dans la maturité de son talent ; depuis plus de trente ans, c'est-à-dire depuis sa première jeunesse, ses ouvrages paraissaient dans les expositions publiques. Il faut remonter jusqu'à son enfance pour retrouver ses premiers essais.

Louis-Nicolas-Philippe-Auguste de Forbin naquit en 1779, à la Roche-d'Anthebon, en Provence ; sa famille était une des plus anciennes de cette province. Il était, comme beaucoup de cadets, destiné à entrer dans l'ordre de Malte, et il en reçut la croix au berceau. Son éducation, commencée à Aix sous les yeux de ses parents, fut interrompue par la révolution. Au milieu des troubles violents qui agitèrent le midi de la France, beaucoup de familles nobles de Provence émigrèrent ; quelques-unes s'arrêtèrent à Lyon. Le jeune Forbin s'y trouvait avec la sienne, quand cette ville fut assiégée par l'armée républicaine. Il vit périr sous ses yeux son père et son oncle ; on dit même qu'il combattit en personne, mais son jeune âge a fait douter de ce fait. Toute la fortune de sa famille était détruite. Mme de Forbin se réfugia avec ses enfants à Vienne, en Dauphiné. C'est dans ce beau pays que se développa dans l'âme de l'artiste le sentiment pittoresque. A Aix déjà, il avait reçu des leçons de Constantin, peintre plein de candeur, qui était le maître de Granet, et s'était lié dès lors avec ce dernier. Il parcourut le Dauphiné, le Lyonnais, le Beaujolais, avec de Boissieu, le dessinateur, si naïf et si fin, et ne trouva pas seulement chez lui des conseils, mais une assistance dont il parlait plus tard avec reconnaissance. Deux années se passèrent ainsi jusqu'à la fin de la terreur ; le séquestre qui frappait les biens de sa famille fut levé. Mme de Forbin put recueillir les débris de sa fortune, tandis que son fils, contraint, pour échapper à la proscription qui le menaçait encore, de partir avec un bataillon de volontaires dirigé sur Nice et sur Toulon, retrouvait dans cette dernière ville Granet, qui peignait des poupes de navires pour gagner sa vie. Il ne l'oublia pas quand la campagne fut terminée. Ayant alors obtenu d'aller à Paris compléter son éducation trop souvent traversée par les événements, il se retrancha pendant longtemps plus d'une dépense nécessaire pour que son ami pût le suivre et attendre que son art lui fournît des ressources indispensables. Il recevait alors des leçons de Demarne, le peintre d'animaux ; il le quitta pour entrer avec Granet dans l'atelier célèbre de David, et il y travailla jusqu'au moment où la conscription l'enleva encore une fois à la peinture ; mais il lui fut bientôt rendu. Sébastiani, colonel de son régiment en garnison à Paris, laissa au jeune soldat, devenu presque aussitôt sous-officier, la facilité de peindre. Il eut enfin son congé et poursuivit librement ses études ; dès 1796 il avait exposé au Louvre son premier ouvrage.

Son nom, sa figure l'esprit héréditaire dans sa famille, le faisaient rechercher du monde. En 1799 il épousa Mlle de Dortais, belle et riche héritière de Bourgogne. Peu de temps après, il fit un voyage en Italie où, toujours fidèle, il appela Granet. Accueilli dès lors par les membres de la famille Bonaparte, il fut, de retour à Paris, à l'époque du couronnement de Napoléon, nommé chambellan de la princesse Borghèse, sœur de l'empereur ; mais il ne tarda pas à reprendre du service, las des intrigues et des jalousies excitées contre lui par la faveur que lui accordait cette princesse. Il fit avec distinction la guerre en Autriche, en Portugal, en Espagne. Il fut décoré de la Légion d'honneur après un fait d'armes qui le fit mettre à l'ordre du jour de l'armée. Il était lieutenant-colonel de cavalerie à l'époque de la paix de Schœnbrunn. Il donna alors sa démission, et partit pour Rome. Il voulait s'adonner tout entier à l'art.

Jamais il n'avait cessé de s'en préoccuper. A la guerre même, en Espagne, il avait recueilli les sujets de plusieurs de ses tableaux les plus importants. Celui qui représente l'exhumation et le couronnement d'Inès de Castro, celui de la prise de Grenade qu'il peignit pour la reine de Naples, et qui est encore à Naples aujourd'hui, ont obtenu de grands éloges. Il rapporta d'Italie des études et des souvenirs qui ont produit beaucoup d'autres œuvres heureuses, et qui sont toutes remplies du vif sentiment des beautés de ce pays. Il publia, en 1810, un roman sous ce titre : *Charles Barrimore;* quoique cet ouvrage n'ait pas eu moins de quatre éditions, on ne le lit plus aujourd'hui. Ses personnages sont morts, et, à vrai dire, ils n'ont jamais été vivants ; mais quelques-unes des scènes sont encore animées du charme ressenti par l'auteur. S'il n'avait pas le talent du romancier, on reconnaît le peintre dans tous ses tableaux.

Il revint à Paris en 1814, et fut témoin de la chute de l'empire. Il vit les salles du Louvre dépouillées des richesses qu'y avaient accumulées les conquêtes de Napoléon, et, comme artiste, il ne dut pas moins souffrir que le directeur du Musée, Denon, qui, ne pouvant défendre les trésors sur lesquels il était chargé de veiller, résigna ses pénibles fonctions. Forbin devait-il en décliner l'honneur à son tour, quand le roi Louis XVIII, aux faveurs duquel son nom le désignait naturellement, résolut de les lui confier ? Il fit mieux ; il prit à cœur d'effacer les traces de la défaite en remplissant au moins les places laissées vides par l'absence de tant de chefs-d'œuvre. Par ses soins, la galerie peinte par Rubens pour Marie de Médicis, et celle de Lesueur, qui se trouvaient au Luxembourg, furent réunies aux œuvres qui composaient l'ancien cabinet du roi. Les marines de Joseph Vernet furent apportées de Versailles avec un grand nombre d'ouvrages remarquables de l'école française ; le Musée des Petits-Augustins fournit quelques bons morceaux de sculpture de la renaissance ; enfin la galerie Borghèse, achetée par l'État, nous restait. En même temps, le nouveau directeur des Musées travaillait à rendre aux artistes quelques-uns des modèles qu'ils avaient perdus, en rassemblant des reproductions en plâtre des œuvres de sculpture les plus renommées des musées étrangers. Il avait obtenu du grand-duc de Toscane une copie de l'Ajax de la galerie de Florence, diverses statues du roi de Naples, et il forma ainsi le noyau d'une collection qui s'est depuis beaucoup augmentée, et qui devrait s'accroître beaucoup encore. N'oublions pas que sous son administration furent exécutés au Louvre tous les grands travaux des architectes Percier et Fontaine ; le Musée d'Angoulême fut ouvert aux

sculptures modernes; les salles du Musée Charles X, aux antiquités étrusques et égyptiennes; la création du Musée du Luxembourg, formé d'œuvres d'artistes vivants, date aussi de cette époque; enfin (ce trait honore le caractère de l'homme), par ses conseils, le roi acheta les tableaux de David, son maître exilé; et, en dépit de l'opposition d'hommes alors puissants et pleins de ressentiment contre le peintre de la convention, il osa placer dans la galerie des peintures *l'Enlèvement des Sabines* et *Léonidas aux Thermopyles*.

Ses fonctions cependant ne le détournaient pas de travailler avec ardeur. Le nombre des tableaux exposés par lui aux divers salons atteste sa fécondité. Tous reproduisent des sites qu'il avait étudiés dans ses voyages; il y plaçait ordinairement quelque scène historique ou imaginaire. C'est encore ici un trait de ressemblance entre ses œuvres et celles de Granet, dont il reçut toujours, volontairement sans doute, l'influence et les conseils. Mais, chez ce maître, l'intérêt se partage également dans des sujets simples et naturels entre les personnages et le lieu où il nous les montre, en sorte qu'il serait difficile, le plus souvent, de classer rigoureusement ses productions parmi les peintures de genre ou parmi les vues d'intérieurs, de paysages, de monuments; il n'en est pas de même dans les tableaux de Forbin; les figures, auxquelles il semble avoir voulu donner une importance principale, n'en ont qu'une très-secondaire, malgré l'adresse avec laquelle il les exécutait.

Non content d'avoir parcouru l'Italie et l'Espagne, le comte de Forbin s'était promis, dès sa jeunesse, qu'il visiterait les contrées du Levant. Ce projet, il l'avait toujours conservé, se confiant en l'avenir quand les difficultés se présentaient à lui avec trop de force. En 1817 il put entreprendre ce voyage, chargé par le roi de recueillir tous les objets d'art qui seraient de nature à enrichir les collections du Louvre. Il partit accompagné de son cousin l'abbé de Forbin-Janson, depuis évêque de Nancy, et de plusieurs artistes, architectes ou dessinateurs distingués; mais son ami n'était pas de ce nombre. « Combien je regrettais que Granet ne fût pas avec moi! s'écriait-il en rappelant ce qu'il avait éprouvé à la vue de la chapelle du Saint-Sépulcre! quel beau motif de tableau pour lui! avec quel art il aurait rendu ces effets mystérieux dont il possède si admirablement le charme et la magie. » Il visita la Grèce, la Syrie, l'Égypte. Que dire après tant de voyageurs qui ont fait de ces pays et de leurs monuments des descriptions savantes ou poétiques, après l'Itinéraire de Chateaubriand, ou le volumineux ouvrage de l'Institut d'Égypte? Telle est la question qu'il se pose au début de la relation de ce voyage, publiée en 1819. Il restait à parcourir de nouveau les mêmes routes pour en rapporter des impressions différentes. La vue des objets produit ur chaque visiteur des effets inattendus, et le lecteur parte toujours volontiers ses sensations quand il se contente d'xprimer simplement ce qu'il a véritablement éprouvé. Le cote de Forbin a su parler avec intérêt, même après beaucoup d'autres (et combien encore sont venus après lui), d'Athnes, de Constantinople, de Jérusalem, du Caire. Il en faut dire autant des *Souvenirs de la Sicile*, récit de voyage ui parut en 1823. En 1824 et 1825, il publia encore, vec M. Dejuinne, un recueil de vues sous ce titre : *Un mois Venise*. Nous ajouterons, pour compléter cette énumérat n des titres littéraires du comte de Forbin, que, dans sa jeesse, il avait écrit quelques pièces pour les petits théâtres, e e autres, *Sterne*, ou *le Voyage sentimental*, en collabora n avec Révoil, le peintre lyonnais.

A la fin d 828, il éprouva les premières atteintes du mal auquel il vait succomber. Ses facultés s'affaiblirent, sa mémoire se rdit. Un voyage en Italie le rétablit, mais pour peu de tet . Il peignait toujours néanmoins, se faisant illusion sur son travail; il retouchait, il gâtait d'anciens tableaux, il exposait même encore. M. de Cailleux lui avait été adjoint dans ses fonctions de directeur des Musées, et lui laissait croire qu'il les exerçait encore. Enfin, après une matinée consacrée à la peinture, il fut frappé d'une attaque de paralysie qui l'emporta quelques jours après. Il était membre libre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1816, et commandeur de la Légion d'honneur. En 1819, Louis XVIII lui avait conféré l'ordre de Saint-Michel, qui depuis longtemps ne se donnait qu'aux artistes et aux savants. On lui fit observer qu'un homme de qualité, avant la révolution, ne l'aurait pas accepté. Forbin répondit : « Je suis avant tout l'enfant de mes œuvres, et je m'honore d'une distinction qui me place à côté de tant d'hommes de mérite. »

ILES COMORES.

Fin. — Voy. p. 99, 105, 131, 196.

LA GRANDE COMORE OU ANGAZIJA.

Comore ou Angazija, la plus grande des îles du groupe, a environ douze lieues de long sur cinq à six de large. Par un temps serein, on aperçoit ses prés élevés à 160 kilomètres de distance. Le terrain, de formation volcanique, est couvert de laves. Deux hautes montagnes, situées l'une au nord et l'autre au sud, s'abaissent par une pente douce du côté de la mer; les versants intérieurs, se rejoignant vers la moitié de l'île, y forment un passage qui met en communication ses deux extrémités.

Vingt-cinq villes plus ou moins grandes, et presque toutes en pierre, sont disséminées sur les côtes; l'intérieur est, dit-on, encore plus peuplé. Les cours d'eau manquant totalement, les habitants n'ont, durant huit mois de l'année, d'autre eau à boire que celle des cocos. On peut juger par là des souffrances qu'ils endurèrent à la suite du coup de vent qui, en janvier 1846, déracina et brisa une multitude d'arbres séculaires, d'énormes baobabs même et plus de la moitié des cocotiers. Les bœufs et les cabris, d'une espèce superbe, font toute la richesse de Comore, qui n'a ni industrie, ni commerce, ni culture. Aussi ne faut-il point s'étonner, si une partie de la population émigre chaque année dans les îles voisines.

Les naturels se construisent, pour ces voyages, des bâtiments nommés *boutres*, que caractérise la forme particulière de l'avant. Ils s'en servent même pour aller aux Indes, en s'aidant toutefois des moussons, car les boutres, de construction défectueuse sous bien des rapports, ne peuvent naviguer que vent arrière.

Moroni, capitale des possessions du sultan Achmet, est située sur la côte sud-ouest de l'île. Le 6 novembre 1844, la gabare *la Prudence*, ayant à son bord M. Passoux, gouverneur de Mayotte, et commandée par le lieutenant de vaisseau Bosse, mouillait à Moroni. « Le lendemain à onze heures, dit cet officier dans son rapport, habillés en grande tenue et suivis des militaires que nous avions amenés pour nous entourer d'un certain appareil, nous nous rendîmes chez le sultan, qui nous reçut fort bien, nous offrit ses services, nous promit une bonne hospitalité pour le temps que nous voudrions rester chez lui, et, en signe d'amitié, fit cadeau à l'équipage d'un bœuf superbe. Le jour suivant, je le reçus à dîner avec quelques chefs que je l'avais prié d'amener. Notre accueil répondit au sien; des honneurs lui furent rendus; sept coups de canon furent tirés, et on manœuvra devant lui le canon et le fusil. Cet homme, qui est doué d'un grand bon sens, qui a beaucoup voyagé et qui arrive récemment de la Mecque, a paru frappé de ce qu'il voyait. »

Tous les habitants voulurent voir le navire, qui était pour eux un spectacle nouveau. Ils s'émerveillaient de chaque chose qu'ils voyaient, témoignaient leur joie des petits cadeaux qui leur étaient faits, et ne tardèrent pas à être au mieux avec tout l'équipage. Il est fort difficile de concilier ces faits avec l'assertion d'Horsburgh, répétée par plusieurs voyageurs, que les naturels de Comore se montrent très-féroces envers les étrangers, à moins de supposer que leurs mœurs se sont beaucoup adoucies.

Laissant de côté l'est et le sud de Comore, qui sont inabordables, même pour les embarcations, nous suivrons MM. Bosse et Passot dans l'exploration qu'ils firent sur les autres parties du littoral en compagnie d'Achmet.

A trois ou quatre milles au sud de Moroni, on trouve Iconi. Il ne reste qu'un petit nombre de maisons et quelques ruines de cette ancienne ville, qui fut l'une des plus considérables de l'île. Cette destruction est l'œuvre des Malgaches, qui, lors de leurs invasions, choisissaient d'habitude ce point pour leur débarquement. On y trouve une source d'eau douce, la seule qui soit sur la côte à dix lieues à la ronde.

Le sultan Fombayou, qui possède une grande partie du littoral au nord de Moroni, refusa de recevoir nos compatriotes. A la sollicitation qui lui était faite, sa réponse fut qu'étant tranquille chez lui, sans connaître les blancs, il n'en voulait pas entendre parler. Les deux villes principales, dont il fait indistinctement sa résidence, sont Hitsandra et Tchouzini : l'une s'étend au bord de la mer, et l'autre, entourée de murailles blanches, s'étale en forme d'amphithéâtre sur le revers d'une montagne. Situées près d'une baie nommée aussi Hitsandra, elles sont protégées par des tourelles crénelées et des remparts bien construits.



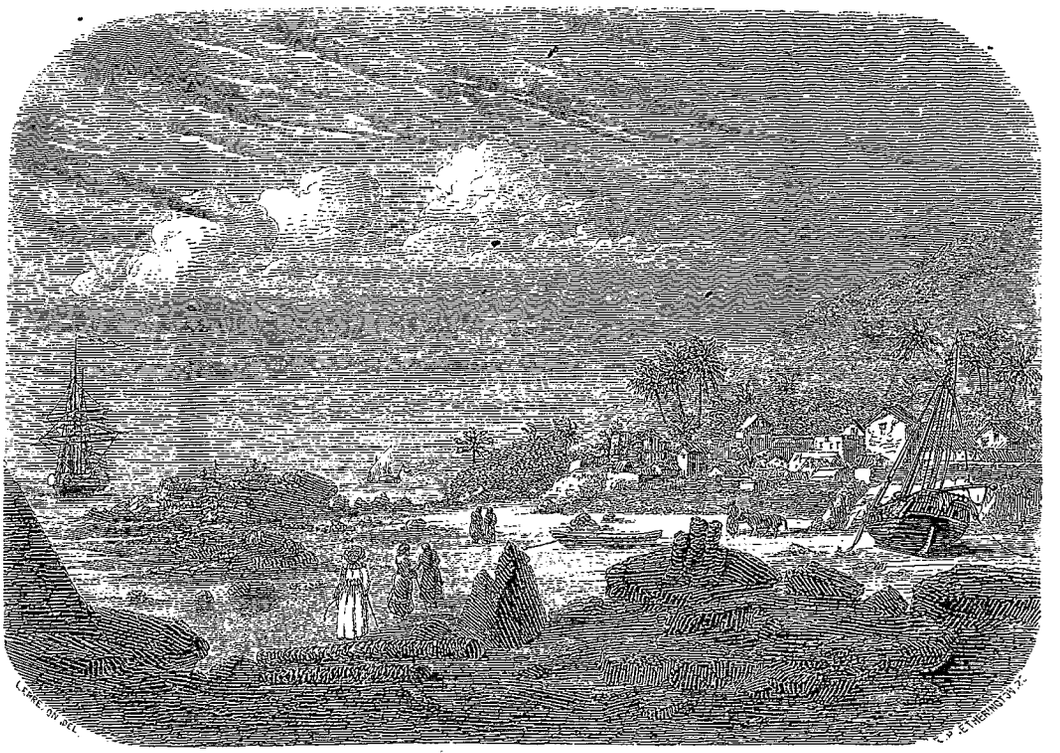
Le Sultan Achmet. — Dessin de Lebreton.

Plus loin sont les domaines de Babaouna, dont la résidence est Thoueni. Un grand nombre des maisons de cette ville, dépouillées de leurs toitures, révélaient les récents passages des Betsimisaracs. Traversant le canal de Mozambique dans de simples pirogues, ces intrépides Malgaches venaient en quantité innombrable fondre sur toute la côte et la ravager. Disciplinés et rompus au maniement du fusil, ils ont un avantage immense sur des adversaires qui ne connaissent pour armes que le sabre et des quartiers de roc : aussi les indigènes de Comore, peu braves d'ailleurs, n'avaient-ils aucune confiance, ni dans leur force musculaire peu commune, ni dans leurs bonnes murailles, et s'empressaient-ils de fuir en abandonnant tout à la discrétion de l'ennemi.

Le rivage est semé de petites pyramides blanches que les habitants regardent comme des talismans contre ces attaques. La fille et la femme de Babaouna, ami du sultan Achmet, avaient été enlevées et emmenées en esclavage à Madagascar lors d'une de ces incursions, et ce dernier venait de fournir généreusement la somme nécessaire à leur rançon.

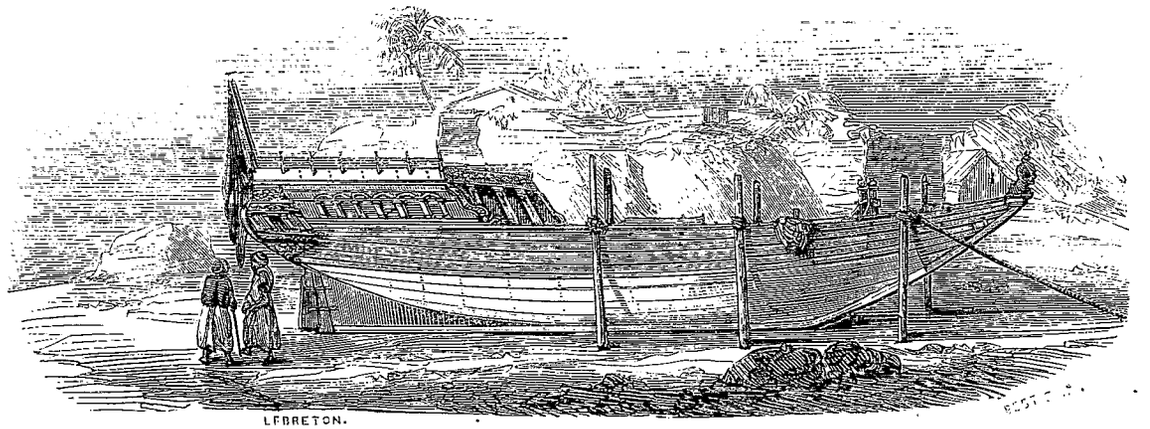
Après avoir dépassé le territoire de Babaouna, on arrive à la sultanie de Moinanaon, fils d'Achmet. Le terrain, assez uniforme d'abord, devient ensuite très-accidenté. A partir de la pointe nord-ouest jusqu'à Moutchamioli, capitale, il est abrupte et hérissé de nombreux pitons volcaniques recouverts d'herbes, tandis que les gorges qui les séparent sont boisées. Le rivage, noirâtre et à pic presque partout, est formé de débris de laves contre lesquels la mer se brise avec violence.

Nos voyageurs furent reçus à Moutchamioli avec beaucoup d'égards et de cordialité par Achmet et son fils. Le premier eut la courtoisie de leur offrir une maison qu'il venait de faire bâtir et de se retirer dans une mauvaise cabane.



Grande-Comore. — Vue de Moroni.

Quoique couvert, comme celui de Moroni, de pierres calcinées, ce sol est fertile et donne naissance à une puissante végétation. Des bananiers, des citronniers et un grand nombre d'autres arbres à fruits entretiennent sous leur épais feuillage une ombre pleine de fraîcheur, même en plein midi. On croirait voir un vaste jardin. Un peu de culture produirait d'admirables récoltes, surtout en café; mais les apathiques insulaires se contentent, pour toute nourriture, de quelques patates, des cocos et des bananes, que la nature leur donne en abondance. Ce maigre régime



Un Boutre, bâtiment des habitants de la Grande-Comore. — Dessin de Lebreton.

ne l'empêche pas d'atteindre à une stature colossale et d'être doués d'une force athlétique.

LA VÉRITÉ DU CARACTÈRE.

Les paroles prennent chez chaque individu une valeur particulière dont on est averti par des indices très-délicats, mais qui dans leur ensemble trompent rarement.

Cette valeur peut être très-élevée.

Tel mot, prononcé par tel homme, répond de sa conduite à jamais : ce mot est *lui;* il saura le soutenir, quoi qu'il en coûte. Il empreint sa moindre expression du sceau de son âme auguste et produit une impression profonde en la prononçant.

En revanche, les protestations les plus fortes de tel autre homme ne comptent pas : ce sont des assignats démonétisés dont on ne regarde plus le chiffre.

Quand on voit des peuples entiers succomber sous le poids des mots attachés à la dépréciation du langage; quand on voit que, dans leur infortune, ils excitent à peine la pitié; que des êtres distingués par les dons les plus brillants, les plus propres à émouvoir l'imagination des autres hommes, dans l'impossibilité de produire de l'impression, tombent dans

le découragement, ou sont réduits à recourir à une exagération ridicule, symptôme et effet désastreux qui affligent leur nation; quand, au contraire, on voit combien des paroles rares et mesurées peuvent imposer de respect chez d'autres peuples : comment ne pas mettre le plus grand soin, dans l'éducation publique et particulière, à relever le prix du signe représentatif de la pensée!

Mme NECKER DE SAUSSURE.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 46, 50, 158, 179, 186, 198, 222, 234.

XXXI (suite). UNE PLUIE D'ORAGE. — AVENTURE DE VIEILLARD. — CE QU'ON PEUT FAIRE DANS UNE FENIÈRE EN TEMPS DE PLUIE.

... *7 juillet.* Je suis allé porter au père Bouvier la lettre écrite pour son neveu. M. Baptiste m'a accompagné. Depuis quelque temps, la marche me fatigue davantage; l'haleine me manque, mes jambes fléchissent; pour gravir les collines, j'ai besoin d'un bras, quoique soutenu.

Le soleil était voilé; d'immenses nuées d'un blanc de neige se tenaient immobiles à l'horizon; l'atmosphère était lourde, de chaudes bouffées passaient par rafales sur les blés, dont les épis ondoyaient comme les eaux d'un lac; mais sans agiter les arbres, qui découpaient leurs silhouettes immobiles aussi nettement que s'ils eussent été gravés en vert sombre sur l'azur du ciel.

Nous avons gagné lentement la maisonnette du père Bouvier, à qui j'ai remis la lettre; puis la crainte de l'orage nous a fait redescendre sans retard.

Les nuées blanches étaient toujours sans mouvement; mais à droite d'autres nuées couleur de plomb s'étaient mises en marche derrière elles; le tonnerre commençait à retentir. Je me suis arrêté involontairement pour admirer le spectacle grandiose que j'avais sous les yeux. Du haut de ces collines, la plaine entière apparaissait comme un immense champ de bataille ouvert aux forces de la nature. Les nuages sombres s'avançaient toujours, semblables à une armée d'attaque. Sur le flanc de ces masses redoutables le vent, qui commençait à s'élever, faisait courir des nuées plus pâles qu'on eût prises pour de rapides escadrons; derrière grondait déjà l'artillerie céleste, dont le retentissement se prolongeait de colline en colline. Pendant que je contemplais ces préparatifs de lutte, M. Baptiste, qui regardait prudemment à ses pieds, me montra que les oiseaux s'enfuyaient à tire-d'aile, que les troupeaux se rassemblaient et que les paysans se hâtaient de réunir leurs instruments de labour pour regagner leurs demeures. Il me fit observer qu'il n'y avait autour de nous aucun abri, et que nous risquions d'être surpris en pleine campagne par l'orage. L'avertissement était sage; je pris son bras, et je me décidai à presser le pas, non sans lever souvent les yeux pour suivre les mouvements stratégiques de mes deux armées aériennes.

Les nuages blancs commençaient lentement leur retraite; mais l'avant-garde, qui courait à leur rencontre, ne tarda pas à les atteindre; le reste suivit, et alors une lutte acharnée s'engagea. Les deux masses se heurtèrent et se confondirent. On voyait des traînées du nuage noirâtre pénétrer le nuage blanc et l'entr'ouvrir, comme des bataillons lancés dans la mêlée qui percent un passage à travers l'ennemi. Le tonnerre, qui avait grandi, retentissait en éclats furieux à des intervalles toujours plus rapprochés. Des lueurs inondaient l'horizon de clartés fulgurantes; enfin, une crépitation que l'on eût prise pour l'écho d'une mousqueterie éloignée, traversa l'atmosphère, et de gros grêlons commencèrent à petiller autour de nous sur le feuillage.

M. Baptiste chercha des yeux un abri, mais il n'apercevait que des bouquets d'arbres parsemés çà et là dans les cultures; les faubourgs étaient encore loin; la grêle ne tarda pas à fondre et à se transformer en une ondée d'orage dont les larges gouttes, à chaque instant plus pressées, se plaquaient avec fracas sur l'unique parapluie que nous eussions apporté. Mon scrupuleux compagnon fut pris d'une véritable inquiétude.

— Monsieur va se mouiller, dit-il, en regardant quelques éclaboussures qui marbraient déjà mon habit d'été; la route sera tout à l'heure détrempée, et Monsieur glissera dans sa descente; j'aurais dû prendre garde au temps, et prévenir Monsieur de ne point sortir.

— C'était à moi d'y songer, monsieur Baptiste, *ai-je* répondu gaiement, et il est trop juste que je supporte les conséquences de mon étourderie; je n'ai qu'un seul regret, c'est de vous y avoir associé. Un courtisan, surpris par une ondée en promenant avec Louis XIV, affirmait que « la pluie de Versailles ne mouillait pas; » mais il n'en est pas de même de celle-ci, et vous voilà déjà ruisselant. Ne me couvrez pas seul, je vous prie, et marchons plus vite.

Je fis un effort pour allonger le pas; mais l'orage, comme s'il nous eût personnellement poursuivis, redoubla aussitôt de violence. Un voile d'eau obscurcit brusquement le jour, et s'abattit sur nous. On ne pouvait plus distinguer les gouttes de cette pluie pressée qui formait une sorte de cascade; de longs ruisseaux spontanément créés commencèrent à sillonner les chemins et à bondir le long des pentes; la marche devenait de plus en plus pénible; je sentais l'haleine me manquer, lorsque des cris jetés avec mon nom nous firent détourner la tête, et nous aperçûmes à notre droite, à demi cachée par des buissons de sureau, une grange très-basse d'où l'on nous appelait.

M. Baptiste et moi nous tournâmes rapidement vers l'asile qui nous était offert, et nous y arrivâmes haletants.

Vingt jeunes voix nous accueillirent avec des exclamations sympathiques et souriantes : je reconnus la pension des demoiselles Normand. Surprise comme nous par l'orage, elle avait trouvé un refuge dans cette fenière abandonnée.

Les deux maîtresses s'empressent de me faire faire place au coin le plus abrité. Les jeunes filles vont me chercher un siége rustique; on tend des parapluies derrière moi pour empêcher les rafales pluvieuses de m'atteindre. Je comprends que ce sont mes cheveux blancs qui me donnent droit à tous ces égards : on eût laissé le jeune homme passer sous l'orage, on a appelé et abrité le vieillard.

Je veux payer au moins ma bienvenue en bonne humeur. Je demande aux demoiselles Normand les noms de leurs élèves; j'en reconnais plusieurs. Je m'informe des grands parents avec lesquels j'ai vécu autrefois. Ceci me ramène aux souvenirs de ma jeunesse, que je raconte. On sourit, on fait connaissance; les plus hardies me répondent d'abord, puis m'interrogent. Au silence qui s'était fait à mon arrivée succèdent peu à peu les tourbillons de paroles, les éclats de rire, les cris de joie. La vie déborde dans cette enceinte fleurie; elle s'agite enfermée sous ce réseau de pluie qui nous enveloppe, car l'orage continue : bien que le tonnerre se soit éloigné, les cataractes du ciel restent ouvertes. La captivité menace de se prolonger. Et que faire dans l'étroit espace de cette fenière? J'ai pitié de tant d'activité inoccupée et de joie sans issue; j'impose silence de la main, et je fais signe d'approcher. Toutes accourent. Me voilà entouré d'une guirlande de visages roses, comme ces vieux pins alpestres qu'enveloppe une ceinture de rhododendrons fleuris. Je leur annonce un jeu de mon enfance maintenant oublié, perdu; — car les jeux ont aussi leurs révolutions; ce ne sont que des modes de l'activité du temps et de ses

préoccupations : — celui-ci est un souvenir du règne de Louis XVI; on l'appelait le *Jeu des insurgents*. Celui qui le mène prononce une certaine phrase avec une grimace de défi à l'Angleterre; chaque membre du cercle redit la formule, refait la grimace; puis le chef du jeu ajoute un nouveau mot et une nargue nouvelle également imitée. Le plaisant naît de la confusion qui s'établit, à la longue, entre ces paroles et ces signes diversement reproduits; le fou rire ne manque jamais de prendre au milieu de toutes ces voix hésitantes et de tous ces visages en mouvement.

Ce fut ce qui arriva. La gaieté des élèves des demoiselles Normand devint un vrai transport. Elles trépignaient de cette fièvre joyeuse connue seulement de leur âge. Tous les yeux nageaient dans des larmes de rire. Je me sentais rajeunir à leur gaieté.

Le jeu achevé, les plus audacieuses vinrent me remercier; les autres me regardaient d'un air qui en disait plus que les paroles. Pendant ce temps, le tonnerre s'était éloigné, les nuées avaient disparu, un arc-en-ciel s'était dressé à l'horizon, comme un portique, pour célébrer la victoire du soleil. Celui-ci venait d'apparaître glorieux et poursuivant de ses flèches d'or les dernières traînées de brouillard qui s'enfuyaient à l'occident. Les routes montraient leurs pentes lavées par l'eau des ravines, et les oiseaux recommençaient à chanter sur les buissons, en secouant leurs ailes mouillées.

Nous sortîmes tous ensemble, et nous reprîmes le chemin de la ville. Les plus petites écolières couraient en avant, avertissant des mauvais pas et montrant les pierres qui formaient des arches de pont sur les petits ruisseaux; les demoiselles Normand m'entouraient avec les plus grandes, et l'arrière-garde, composée des plus joueuses, nous accompagnait d'une symphonie de cris, d'éclats de rire, de chants et d'appels.

J'arrivai ainsi chez moi, emporté, pour ainsi dire, dans cette marche triomphale. Je semblais rentrer à la ville avec le printemps et la jeunesse. Les élèves des demoiselles Normand voulurent me reconduire jusqu'à ma porte, et ne se séparèrent qu'après de longs remercîments. Plusieurs me forcèrent à accepter leurs bouquets, et je rentrai les deux mains fleuries et le cœur rafraîchi de leur innocente joie.

La suite à une autre livraison.

RECHERCHES SUR LES ENSEIGNES CURIEUSES DE LYON.

Voy., sur les Enseignes de plusieurs autres villes de France, la Table des vingt premières années.

Il s'est conservé à Lyon un grand nombre de vieilles enseignes; on en compte encore plus de quatre-vingts, les unes figurées, les autres simplement indiquées par une inscription; il faudrait même doubler ce nombre, si l'on y ajoutait celles que cachent les devantures de magasins ou qui ont disparu par suite de démolitions toutes récentes; mais il ne paraît point qu'aucune remonte au delà des premières années du seizième siècle, à moins que l'on ne regarde comme enseignes des animaux sculptés sur la façade du numéro 1 de la rue Saint-Jean, et un petit monument conservé au Musée lapidaire, lequel représente un chirurgien occupé à panser la jambe d'un pauvre pèlerin blessé, dont le geste et l'expression dénotent la douleur; le costume et le style indiquent la seconde moitié du quinzième siècle. Le sujet et ses proportions peuvent convenir à une enseigne; mais il n'existe point de document sur l'origine et la destination de cette œuvre. Du reste, la rareté d'enseignes très-anciennes s'explique naturellement par le fait que, dans la ville de Lyon, un très-petit nombre d'édifices privés survécurent à la révolution artistique ou plutôt commerciale qui signala dans cette ville les premières années de la renaissance.



Enseigne de chirurgien, au Musée lapidaire de Lyon (1).

L'enseigne du grand Cheval-Blanc date du règne de Louis XII. Exécutée en ronde bosse, sur de très-grandes proportions (demi-nature), elle représente un vigoureux coursier richement enharnaché, et conduit par un petit page. L'excellence du travail, la beauté des formes, la naïveté des mouvements, la disposition originale de l'ensemble par rapport aux différents points de vue sous lesquels il peut être observé, rendent ce morceau assez remarquable. Il est peint et doré au naturel; mais, par suite de restaurations successives, le page a été transformé en négrillon, sans doute au dix-huitième siècle, alors que les domestiques noirs étaient à la mode. L'importance de cette enseigne ne permet pas de l'attribuer à une hôtellerie; elle fait d'ailleurs partie intégrante de l'édifice auquel elle appartient; elle est donc de l'ordre de celles qui servaient de désignation aux maisons elles-mêmes. Toute explication de cette figure peut paraître hasardée; cependant elle rappelle une anecdote qui, par la coïncidence des lieux, des dates et des faits, aussi bien que par son propre intérêt, mérite quelque attention. C'est un épisode de la vie de Bayard.

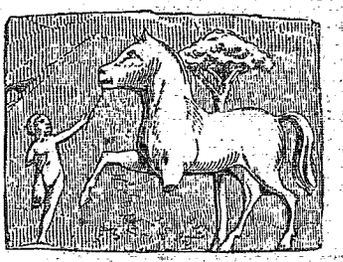
Il était page au service du duc de Savoie, lorsque ce prince, se rendant à Lyon auprès de Charles VIII, l'emmena avec lui. Bayard, alors fort jeune, était maigre et chétif plus encore qu'il n'est ordinaire à son âge; mais il passait pour si habile cavalier, que le duc ne manqua pas à la première occasion d'en parler devant le roi, qui témoigna le désir de le voir à cheval le jour même. Le jeune page ne se trouvait pas là; « mais tantôt lui fut racompté et comment le roy le vouloit veoir sur son cheval, et croy que s'il eust gaigné la ville de Lyon, n'eust pas esté si aise. » Aussitôt il alla s'équiper, monta « sur son roussin, lequel était si bien peigné et accoustré que rien n'y défailloit. » Puis il fut dans la prairie d'Ainay attendre le roi, qui ne tarda guère. « Incontinent qu'il fut hors du bateau, va veoir sur la prée le jeune Bayard sur son roussin. Si luy commença à crier : Page, mon ami, donnez de l'espron à votre cheval; ce qu'il fist incontinent, et semblait à le veoir départir que toute sa vie eust fait ce métier... Si commença le roy à dire à monseigneur de Savoie : Mon cousin, il est impossible de mieux picquer ung cheval; et puis s'addressant au page, il luy dist : Picque, picque encores ung coup. Après les parolles du roy, les pages luy crièrent Picquez, picquez; de façon que depuis par quelque temps

(1) Nous devons cet article et les dessins qui l'accompagnent à M. A. Steyert, de Lyon.

fut surnommé Picquet. » A la suite de cette aventure, il passa au service du roi de France, et, quelques années après, Charles, se trouvant de nouveau à Lyon, Bayard à peine *hors de page* y faisait ses premières armes dans un tournoi, à la grande satisfaction des dames lyonnaises. Il n'est pas impossible que, dans la suite, le riche bourgeois qui faisait construire cette maison ait voulu rappeler le souvenir du petit Picquet, « dont humaines louënges commençoient alors à s'espandre par toute la chrestienté (1). » Quoi qu'il en soit, le grand Cheval-Blanc est assurément un monument non



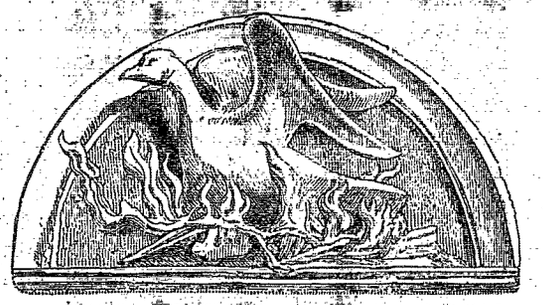
Le grand Cheval-Blanc, rue Grenette, 10



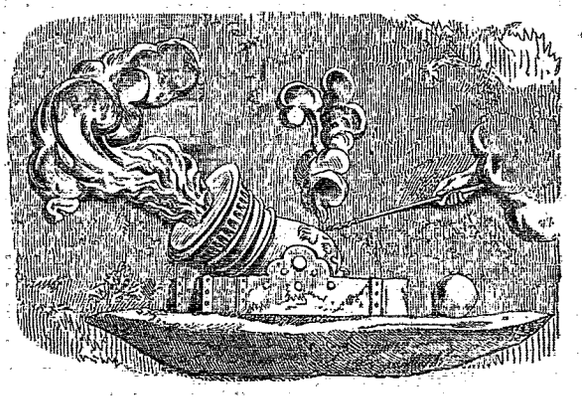
Le petit Cheval-Blanc, grande rue de Vaise, 48.



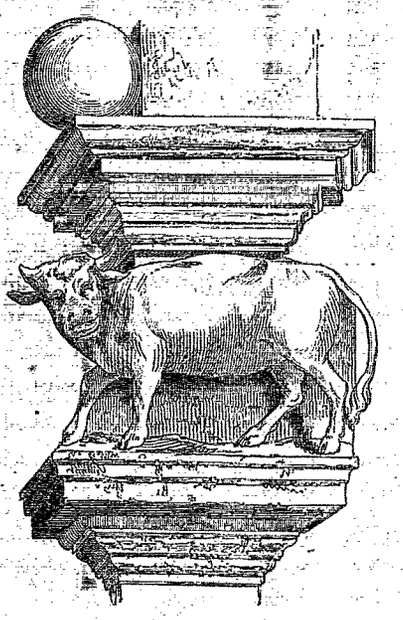
Le Croissant couronné, rue Paradis, 11.



Le Phénix, rue Saint-Georges, 3.



La Bombarde, rue de la Bombarde, 10.



Le Bœuf, rue du Bœuf.

équivoque des tournois qui furent donnés dans la rue Grenette pendant les séjours de Charles VIII.

Nous reproduisons en même temps un petit bas-relief antique transformé en enseigne, et qu'il est curieux de comparer avec le grand Cheval-Blanc à cause de l'identité parfaite de la composition.

Le Phénix date du règne de Henri II, ainsi que le Croissant couronné; la rue Paradis, où se trouve ce dernier, fut ouverte au milieu du seizième siècle; il est tout naturel d'y trouver l'emblème du prince qui régnait alors. A la Bombarde, est une enseigne refaite et déplacée en 1772; mais les anciens bâtiments en ont gardé le nom, et on montre encore l'hôtellerie dont, il y a deux cents ans, Monconys parlait ainsi :

> Le bon Seigneur vous contregarde,
> Vous qui logez à la Bombarde,
> Devant Saint-Jean, près du Palais!
> Vivez toujours en bonne paix!

Le bœuf placé à l'angle de la rue du même nom est attribué à Jean de Bologne.

La suite à une autre livraison.

(1) *Très-joyeuse, plaisante et récréative histoire*, par le loyal serviteur des faits et prouesses du bon chevalier sans paour et sans reproche, le gentil seigneur Bayart. — Callat-Petitot, 1re série, t. XV.

LE CAIRE (1).



Une Rue du Caire. — Dessin de Karl Girardet.

La ville du Caire est partagée en cinquante-trois quartiers, séparés les uns des autres en quelques endroits par des murs à créneaux et par de lourdes portes. Tel quartier est occupé presque exclusivement par des Cophtes, tel autre par des Grecs, ou des Turcs, ou des Juifs, ou des Français. De longs passages voûtés, des rues étroites et sombres, où surplombent des cages de fenêtres en charpente, protégent les passants contre les ardeurs du soleil. Çà et là on rencontre des bazars pleins de bruit et de lumière, où la foule se presse. La grande rue commerçante du quartier franc, *le Mousky*, en partie couverte de toiles et de planches, attire les acheteurs et les curieux à ses deux rangées de boutiques où toutes les nations européennes exposent leurs produits les plus usuels : l'Angleterre, ses étoffes et sa vaisselle; l'Allemagne, ses draps; Paris, ses modes; Marseille, ses épiceries et ses viandes fumées.

« Parmi les boutiques où l'industrie européenne attire de son mieux les plus riches habitants du Caire, écrivait en 1846 Gérard de Nerval, il y a une brasserie anglaise où l'on peut aller contrarier, à l'aide du madère, du porter et de l'ale, l'action parfois émolliente des eaux du Nil. Un autre lieu de refuge contre la vie orientale est la pharmacie Castagnol, où très-souvent les *beys*, les *muchirs* et les *nazirs* originaires de Paris, viennent s'entretenir avec les voyageurs et retrouver un souvenir de la patrie. On n'est pas étonné de voir les chaises de l'officine, et même les bancs extérieurs, se garnir d'Orientaux douteux, à la poitrine chargée d'étoiles en brillants, qui causent en français et lisent les journaux, tandis que les *saïs* tiennent tout prêts à leur disposition des chevaux fringants, aux selles brochées d'or. Cette affluence s'explique aussi par le voisinage de la poste franque. On vient attendre tous les jours la correspondance et les nouvelles qui arrivent de loin en loin, selon l'état des routes ou la diligence des messages. Le bateau à vapeur anglais ne remonte le Nil qu'une fois par mois. »

La chaussée qui longe la place de l'Eskebieh est très-vivante et fréquentée surtout par les marchandes d'oranges, de bananes et de cannes à sucre encore vertes. Là sont aussi des chanteurs, des lutteurs et des psylles qui enroulent de

(1) Voy. t. V, p. 69.

gros serpents à leur cou; des industriels qui font danser avec leur genou des marionnettes, des montreurs de singes, dressés à répondre avec un bâton aux attaques des chiens errants que les enfants excitent contre eux. Plus loin, la voie se rétrécit et s'assombrit par suite de l'élévation des édifices. De ce dernier côté est situé le couvent des derviches tourneurs, qui tiennent une séance publique tous les mardis; un peu plus loin, un crocodile empaillé, suspendu au-dessus d'une vaste porte cochère, sert d'enseigne au bureau des voitures qui font le service du Caire à Suez.

PENSÉES D'UN PAYSAGISTE (1).

Fils de meunier, apprenti meunier lui-même, Constable s'éprit, du haut des moulins à vent de son père, d'une passion singulière et profonde pour la nature. Il vint à Londres, fit des études à l'Académie de peinture, et envoya quelques paysages aux expositions; mais le goût des artistes et des amateurs de ce temps n'était point le sien : il retourna faire de l'art aux champs.

Le 29 mai 1802, il écrivait de Londres : « Voici deux ans que je perds à courir après les peintures et à chercher la vérité de seconde main. Ici, j'ai tendu de tous mes efforts, non pas à représenter la nature avec l'émotion qui naît en moi de ses spectacles, mais à faire des tableaux semblables à ceux des autres hommes. Je retournerai à Bergholt (2); j'y chercherai une manière simple de reproduire les scènes que j'aurai sous les yeux; j'éviterai toute affectation. — Je ne vois rien, ou presque rien, à l'exposition, qui vaille la peine d'être étudié. — Il y a place pour un peintre naturel. — Le grand défaut du temps actuel est la *bravura*, l'ambition d'aller plus loin que le vrai. La mode a toujours eu et aura toujours son heure de succès; mais, à la fin, la vérité l'emporte et a seule les applaudissements de la postérité. — Malgré tout, il m'a été très-utile *d'exposer* : j'ai jugé ce que je suis, et ce que cette expérience m'a appris, aucune autre autorité ne serait parvenue à me le persuader. »

Il fortifia son originalité dans la solitude; mais on n'est point artiste pour soi seul : il fallut bien qu'il revînt à Londres dans la mêlée des artistes, sur le champ de la lutte, des défaites et des victoires.

Il persista dans la volonté de peindre la nature comme il la voyait : ses tableaux ne ressemblaient à aucun de ceux que l'on était habitué à admirer : on ne le comprit point; on le blâma; dans son cercle même le plus intime, on s'affligeait de son obstination à suivre une voie où il marchait seul, obscur et pauvre. Deux amis seulement le soutinrent de leurs encouragements : l'un, archidiacre, prédicateur, nommé Fisher; l'autre, jeune fille charmante et d'un esprit élevé, qui ne pouvait devenir sa compagne que lorsqu'il serait parvenu à un peu de renommée et d'aisance : elle attendit près de dix ans la récompense de sa noble et intelligente fidélité; encore était-il douteux, quand le mariage succéda à ces longues fiançailles, s'il ne faudrait pas se résigner à l'indigence et au dédain public.

En mars 1821, Constable écrivait à l'archidiacre :

« Croyez-moi, mon cher Fisher, souvent je perdrais tout courage devant mes toiles, si je n'étais encouragé par votre amitié et votre approbation. Je crains (pour ma famille) de ne jamais devenir un artiste populaire, un peintre de ladies et de gentlemen. »

Il ajoute cependant qu'il ne peut ni ne veut changer sa nature, et qu'il doit respecter ce qu'il sent en lui, que ce soit ou non de l'art.

« Le monde est infini, dit-il; on ne voit ni deux jours ni deux heures semblables : jamais, depuis la création, il ne s'est rencontré deux feuilles d'arbre exactement pareilles : les œuvres de l'art, comme celles de la nature, doivent être originales et différer toutes les unes des autres. »

Peu à peu de rares amateurs remarquèrent les tableaux de Constable. Il semble que Fuseli, peintre suisse de beaucoup d'esprit, naturalisé anglais, ait été le premier à en signaler les mérites. Nous lisons dans la correspondance de Constable :

9 mai 1823. — « Fuseli a dit devant mes tableaux à l'exhibition : « J'aime les paysages de Constable : il est tou» jours pittoresque, d'une belle couleur, et ses lumières » sont bien à leur place; mais quand je les regarde, j'ai » toujours envie de demander mon pardessus et mon para» pluie (1). »

Ce mot de Fuseli fit fortune; même aujourd'hui, la plupart des biographes de Constable le répètent; il est devenu comme un jugement résumé sur la nature du talent de ce paysagiste : cependant Constable ne peint pas toujours des effets de pluie ou de *ciels* nuageux; un grand nombre de ses œuvres représentent les scènes les plus sereines et les plus brillantes du printemps.

Il vint un moment où les critiques daignèrent enfin s'occuper de ce paysagiste étrange qui avait tenu tête au public pendant trente ans et n'avait jamais voulu imiter personne. Son ami, le peintre Leslie, depuis son biographe, lui écrivit :

« Les journaux parlent de vous, mon cher Constable, et je vous en félicite; ne les méprisez pas trop; sans doute ce ne sont pas eux qui donnent la renommée, mais ils la constatent, comme la fumée annonce l'incendie. »

Ces commencements de réussite étaient encore bien lents : Constable était père de famille; il souffrait de sa pauvreté, et il aimait la gloire.

Leslie lui conseilla, le 18 janvier 1824, d'envoyer un de ses tableaux à Paris : « Le stupide public anglais, qui ne sait pas juger par lui-même, commencera à soupçonner qu'il y a quelque chose dans votre art, si les Français achètent votre tableau et le placent dans l'un de leurs musées. Vous avez vécu trop longtemps dans la singulière méprise qu'on achète des tableaux parce qu'on les admire; eh non! c'est parce que d'autres les désirent. »

Constable suivit ce conseil. Il vendit en avril 1824 quelques-uns de ses tableaux à un Français, sous la condition qu'il les exposerait au salon du Louvre. Il fit cette tentative gaiement :

« J'espère que mes tableaux toucheront les cœurs de pierre des peintres français. Imaginez les aimables vallées et les paisibles fermes de Suffolk envoyées à une exposition pour amuser les gais Parisiens! »

Loin de se montrer prévenus et sévères, les peintres français n'hésitèrent point à applaudir aux qualités nouvelles que leur révélait la manière du peintre anglais (2).

La joie de Constable s'exprime naïvement dans sa correspondance :

21 juin 1824. — « Collins dit qu'à Paris on ne parle que

(1) Extraits de la biographie de John Constable, par le peintre Leslie : *Memoirs of the life of John Constable, esq., R. A.* (de l'Académie royale), composed chiefly of his letters, by C. R. Leslie, R. A. Seconde édition; London, 1845.

(2) Lieu de sa naissance.

(1) Fuseli parlait incorrectement l'anglais, ce qui ajoutait au piquant et à la vogue de ses saillies. Voici comment ses paroles sont écrites en anglais : « I like de landscapes of Constable; he is always picturesque, » of a fine coulour, and de lights always in de right places; but he » makes me call for my great coat and umberella. »

(2) Voici les titres des tableaux exposés par Constable, d'après le livret de 1824 : — N° 358, une Charrette à foin traversant un gué, au pied d'une ferme; paysage. — N° 359, un Canal en Angleterre; paysage (on voit sur le premier plan des barques et des personnages). — N° 360, Vue de Londres; Hampstead-Heath.

Supplément : N° 219, paysage avec figures et animaux.

de trois peintres anglais : Wilkie, Lawrence et Constable. »

15 juillet 1824. — « Les critiques de Paris sont irrités de voir les artistes louer mes tableaux. — Ils reconnaissent que l'effet est riche et puissant, que l'ensemble respire la nature, et que la couleur, qui est leur principal mérite, est vraie et harmonieuse; mais faut-il admirer des œuvres si différentes de ce qu'on voit ordinairement à cause de ces qualités seules? Que dirons-nous alors de Poussin? — Ils conseillent aux jeunes artistes de ne pas se laisser entraîner par les séductions de ces peintures anglaises.

» Je sais que l'exécution de mes peintures est singulière; mais j'aime cette règle de Sterne : « Ne prenez aucun souci » des dogmes des écoles, et allez droit au cœur comme vous » pourrez. »

Le 13 décembre de la même année, un de ses amis lui écrit :

« J'ai vu au Louvre un Français montrer à quelqu'un vos tableaux, en disant : « Regardez ces paysages d'un Anglais, » on croirait que la terre est couverte de rosée. »

17 décembre. — « Le directeur des musées, le comte de Forbin, avait tout d'abord donné une place assez convenable à mes tableaux; mais, après quelques semaines, l'impression qu'ils ont produite l'a engagé à leur donner deux places d'honneur dans le salon carré. Les artistes sont frappés de la vivacité et de la fraîcheur de mes peintures. Ils désireraient qu'on les conservât à Paris pour les exposer en un endroit où il fût possible de les voir à volonté. On aurait acheté *le Waggon* pour la nation; mais le propriétaire ne veut pas moins de 12 000 francs.

» Certains critiques disent que mes tableaux sont comme des préludes en musique, comme les harmonieuses vibrations de la harpe éolienne, qui, en définitive, n'expriment rien. »

22 janvier 1825. — « Le roi, lors de sa visite au salon du Louvre, a remarqué mes peintures et m'a décerné la médaille d'or. »

Aussitôt après cet éclatant succès, Constable vit s'abaisser devant lui tous les préjugés de ses compatriotes. La France avait ouvert les yeux à l'Angleterre; l'art en profita. L'émancipation du « paysage » date en grande partie de l'apparition des toiles de Constable au Louvre. Des deux côtés du détroit, on vit les jeunes paysagistes s'écarter des voies communes de l'imitation et chercher à être plus vrais en s'inspirant plus directement de la nature que des maîtres.

Constable, devenu célèbre à Londres, ne tarda pas à y être élu membre de l'Académie royale de peinture. Il fut appelé plus tard à faire un cours public sur « la peinture de paysage. » Ses lettres, ses opinions, ont été recueillies par M. Leslie, peintre d'un vrai mérite, dans un volume que nous avons sous les yeux. A chaque page, nous y trouvons des pensées remarquables; voici quelques-unes de celles qui nous paraissent de nature à intéresser le plus nos lecteurs.

LES IMITATEURS.

Il y a, dans l'art, deux routes qui peuvent conduire à la renommée : l'une est celle où l'artiste met toute son étude à acquérir les qualités des maîtres qui l'ont précédé, à produire des œuvres semblables à leurs œuvres, ou à s'approprier leurs différentes beautés par une habile combinaison; l'autre est celle où l'artiste cherche l'excellence directement à sa source primitive, la nature. La première est l'art d'imitation ou d'éclectisme; la seconde est l'art qui ne relève que de lui-même, l'art original. Les avantages de l'art d'imitation sont que, comme il répète ce que l'œil est depuis longtemps accoutumé à admirer, il est rapidement remarqué et estimé; tandis que l'art qui veut n'être le copiste de personne, qui a l'ambition de ne faire que ce qu'il voit et ce qu'il sent dans la nature, ne parvient que lentement à l'estime, la plupart de ceux qui regardent des œuvres d'art n'étant point capables d'apprécier ce qui sort de la routine et atteste des études originales.

C'est ainsi que l'ignorance publique favorise la paresse des artistes et les pousse à l'imitation. Elle loue volontiers des pastiches faits d'après de grands maîtres, parce qu'elle y trouve l'apparence de mérites qu'on l'a habituée à reconnaître : au contraire, elle s'éloigne de tout ce qui est une interprétation nouvelle et hardie de la nature; c'est lettre close pour elle; il faudrait qu'elle fît un effort dont elle est incapable pour sortir de la routine.

Si je vais me promener dans la rue avec le chapeau et les habits de Claude, cent personnes, qui n'y regardent point de près, me regarderont avec admiration : deux ou trois vrais amis de Claude, en voyant ma prétention, hausseront les épaules.

Un nouveau bâtiment en style gothique, une peinture contemporaine dans le style de Van-Eik ou d'Hemling, faisaient à Constable l'effet d'une « ruine neuve » : c'est quelque chose de faux ou de puéril; on se sent, pour ainsi dire, mystifié.

Il faut regretter la tendance actuelle du goût vers l'imitation du moyen âge : c'est comme un nuage qui passe; aussi longtemps qu'il ne sera pas dissipé, un grand nombre de talents qui auraient concouru à imprimer un caractère particulier à l'art de notre âge s'épuiseront à ranimer un art éteint, avec la seule chance, s'ils réussissent, de faire marcher pendant quelques instants un corps sans âme.

Une autre cause de décadence dans l'art est cette sorte d'éclectisme qui se propose de réunir, dans une même œuvre, les styles qui caractérisent divers maîtres. C'est encore de l'imitation.

Comme exemple, Constable décrit un paysage de Joseph Vernet, où l'on voit au premier plan un homme svelte et élancé comme un danseur, costumé à peu près comme un bandit des Abruzzes, et qui, dans l'intention du peintre, n'est autre chose qu'un pêcheur; çà et là des arbres dans la manière de Salvator Rosa, mais qui, détachés des scènes sauvages où les plaçait l'artiste napolitain, sont tout dépaysés au milieu de rochers artificiels de Berghem.

Léonard de Vinci disait : « Un peintre qui imite un autre peintre n'est plus le fils de la nature : il n'en est que le petit-fils. »

Constable avait noté un passage du *Tatler* où Steele parle d'un auteur qui prétendait faire une révolution dans la littérature, « simplement en décrivant les choses telles qu'elles sont. »

Claude et Poussin, disait-il, étaient entourés de palais dont les murs étaient couverts de tableaux; mais la nature était le musée qu'ils préféraient : ils travaillaient autant dans la campagne que dans leur atelier.

Si les imitateurs pouvaient être de quelque utilité, ce serait en ce qu'ils rendent toujours plus saillants les défauts de leurs modèles; sous ce rapport, il y a quelque avantage à les étudier. Georges Beaumont disait, en voyant un paysage fait à l'imitation de ceux de Claude le Lorrain : « Je n'aurais jamais imaginé que les œuvres de Claude eussent tant d'imperfections, si je ne les avais vues toutes rassemblées dans un seul cadre. » Heureux donc le peintre qui a beaucoup d'imitateurs! ce sont eux qui lui enseigneront le mieux les progrès qu'il a encore à faire.

Les imitateurs sont souvent conduits à admirer et à reproduire le travail du temps plutôt que celui des maîtres. Un jour sir Georges Beaumont copiait un petit paysage de Gaspard Poussin : « Si je ne puis arriver à ces teintes, dit-il à Constable, je crois que la copie sera bonne. — Eh! pensez-vous, sir Georges, répondit Constable, que si

Gaspard sortait de sa tombe, il reconnaîtrait sa peinture dans l'état où elle est? ou bien, s'il la reconnaissait, serait-il facile de lui persuader qu'on n'a pas laissé tomber sur la toile quelque pot de goudron ou de vieille graisse de voiture qu'il a été impossible d'essuyer entièrement? »

Une autre fois sir Georges, montrant à Constable un vieux violon de Crémone, lui dit : « Voilà le véritable ton qui domine surtout dans la nature! » Constable, pour toute réponse, prit le violon et le coucha sur la pelouse verte qui était devant le château de sir Georges.

« N'est-ce pas qu'il est souvent difficile de bien placer dans un tableau les arbres *bruns?* » disait encore sir Georges, qui considérait comme indispensable de mêler à tout paysage quelques teintes d'automne : « Je ne sais, dit Constable; jamais je ne mets de ces choses-là dans mes tableaux. »

Ces singulières idées étaient devenues des axiomes en Angleterre, et Constable est peut-être le premier artiste qui se soit insurgé contre elles avec une âpre sincérité.

Le *Journal d'un invalide*, par Matthew, avait eu beaucoup de succès. Constable y retrouva le paradoxe de sir Georges Beaumont dans le passage suivant : « Palais Doria, vaste collection de tableaux. Les paysages verts de Gaspard Poussin ne me plaisent pas. Le fait est que le délicieux ton vert de la nature ne me paraît pas pouvoir être imité par les peintres. Notre Glover est peut-être l'artiste qui a fait les efforts les plus remarquables pour vaincre la difficulté et rendre fidèlement les couleurs réelles de la nature;



John Constable, peintre de paysage, né le 11 juin 1776, à East-Bergholt, dans le comté de Suffolk, mort à Londres, le 30 mars 1837 (1). — Dessin de Chevignard.

mais je crois que la beauté des peintures est en raison inverse de leur fidélité : il faut dépouiller la nature de sa livrée verte et l'habiller du brun que les peintres ont sur leur palette, ou se borner à ses teintes d'automne, si l'on veut les transporter sur toile. »

« C'est par trop mauvais! s'écrie Constable, et, en cet endroit, l'auteur se montre vraiment invalide. »

Il souffrait beaucoup lorsqu'il entendait de longues conversations qui n'avaient d'autre objet que de comparer entre elles les peintures de tels ou tels artistes anciens ou nouveaux, si célèbres fussent-ils. « Quelle triste chose, s'écriait-il, que cette habitude des amateurs de parler toujours couleur, dessin, tableaux, etc., et de ne jamais songer à la nature! Quoi! fermer volontiers ses yeux au soleil qui brille, aux prairies qui fleurissent, aux arbres qui se couvrent de feuilles! fermer ses oreilles aux mille bruits des champs et des bois! Toujours opposer de vieilles toiles noires, crasseuses, enfumées, aux œuvres de Dieu! Toujours des ateliers, des galeries, des musées, et jamais la création!... Mon art ne flatte point comme imitation des maîtres, il ne séduit point par le fini, il ne caresse point les yeux par la recherche des effets qui surprennent, il n'a ni *fal dela*, ni *fiddle dedee ;* comment puis-je espérer d'être jamais populaire?

» On pensera ce que l'on voudra de *mon* art; ce que je sais, c'est que c'est vraiment le mien. J'aimerais mieux être le propriétaire de la plus humble maisonnette des champs que d'habiter un palais qui ne m'appartiendrait pas. »

LES MANIÉRISTES.

Constable appelait ainsi ceux qui inventent une nature impossible; il accusait surtout de ces tendances funestes les amateurs qui, peu soucieux d'entretenir en eux l'amour et

(1) Nous avons déjà publié un article sur John Constable et les gravures de deux de ses tableaux : — tome XVIII (1848), pages 137 et 138, Biographie et une Vue près de Hampstead; — tome XXIII (1854), page 201, une Ferme.

l'étude du vrai, se forment un goût de convention en se promenant dans les galeries de peinture.

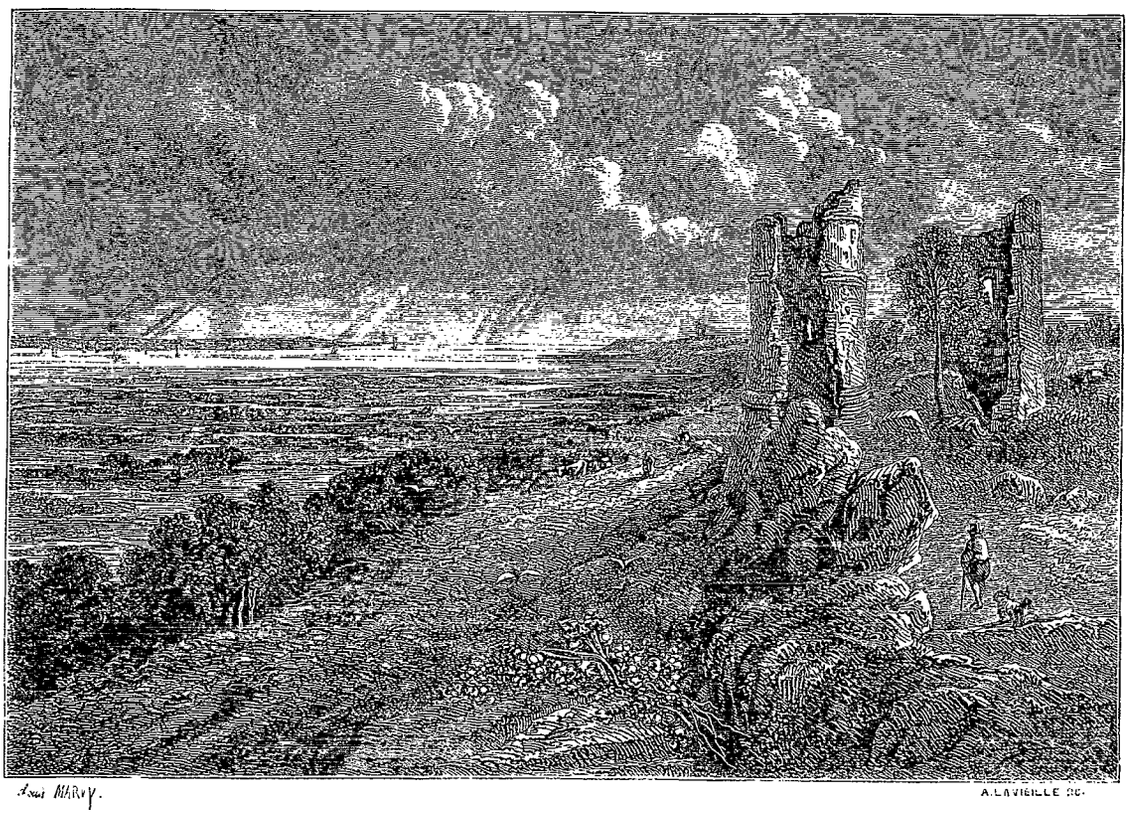
M. W... est maniériste ; il le sait, et il dit : « Il y a manière et manière. » Mais Fuseli a bien montré la distinction qu'il faut observer entre style et manière.

« Rien de plus triste, dit Bacon, que d'entendre donner le nom de sage aux gens rusés. » Les maniéristes sont des peintres rusés, et le malheur est que le public n'est pas toujours capable de distinguer les peintures maniérées des peintures sincères.

La manière est toujours séduisante : c'est une imitation plus ou moins sensible de ce qui a déjà été fait, et par conséquent il s'y trouve nécessairement quelque qualité reconnue. C'est, de plus, la voie la plus courte pour arriver à une certaine réputation, car on y est porté, pour ainsi dire, sur les épaules de ceux qu'on imite. Le public démêle difficilement le peu que l'imitation a mis du sien, et lui attribue volontiers une part quelconque du mérite de ses modèles. La manière attire par degrés : pour s'en défendre, il faut se maintenir avec une volonté persévérante dans l'observation attentive et continuelle de la nature.

M. Northcote me dit un jour, devant un tableau de M... : « N'est-ce pas une folie de vouloir peindre ce qu'on n'a jamais vu ? N'est-il pas déjà assez difficile de peindre ce que l'on voit ? »

Quelques peintres maniéristes échappaient cependant à son blâme à cause de leurs grandes qualités : par exemple, Watteau et Turner.



Un Paysage de John Constable. — Dessin posthume de Marvy.

Il écrivait à son ami Leslie, qui avait copié le Bal de Watteau, appartenant à la galerie de Dulwich :

« Votre Watteau est plus froid que l'original, qui semble peint avec du miel ; il est si moelleux, si tendre, si doux, si délicieux ! J'espère que votre copie sera de même ; mais soyez satisfait si vous atteignez seulement à la bordure de son vêtement, car cette œuvre, exquise et incroyable, ferait honneur même à Rubens et à Paul Véronèse. »

Turner a exposé cette année (1828) quelques-uns de ses rêves dorés, glorieux, splendides. Ce ne sont que des visions, et cependant c'est de l'art : on pourrait vivre et mourir avec de telles peintures.

Wilson (2), dit Constable, était plus âgé de dix ans que Reynolds. Il resta fidèle aux exemples du Poussin et de Claude, qu'il avait étudiés en Italie, et, comme eux, il ne cessa point d'aimer et d'observer la nature. Les esprits étaient tournés à la « manière ; » on fut longtemps sans le comprendre. Il serait tombé dans une détresse affreuse, s'il n'eût été nommé bibliothécaire de l'Académie royale. Un jour il était debout, pensif, dans l'embrasure d'une fenêtre de la Bibliothèque, et il regardait au dehors. Stothard, alors étudiant, s'approcha de lui et le pria de lui indiquer quelque sujet (tableau ou gravure) à copier. Wilson lui montra une vue de la Tamise, au delà des constructions inachevées de Sommerset-House : « Jeune homme, dit-il, Voilà un beau sujet à copier. »

(1) Joseph Vernet, déjà très-célèbre à une époque où Wilson n'était pas encore apprécié, admirait beaucoup ce peintre anglais. Il avait obtenu de lui par échange un paysage qu'il avait placé dans son atelier, à Londres, et lorsque des Anglais venaient le voir et lui prodiguer les éloges, il leur disait : « Ne vantez pas tant mes ouvrages, lorsque votre compatriote Wilson peint si admirablement. »

LES AMATEURS. — LES ENCOURAGEMENTS.

Les encouragements donnés aux beaux-arts leur sont beaucoup plus funestes qu'utiles, lorsqu'ils ne sont pas justes et éclairés. Tant vaut le patron, tant vaut à la fin l'art qu'il protége. Un esprit noble, généreux, aime à voir retracer dignement les grandes actions, il élève l'art ; des courtisans dissolus, des financiers infatués, veulent des images qui flattent leurs passions grossières ; l'art s'abaisse à la plus

lâche des complaisances, peint des boudoirs, et, oubliant la nature, est répudié par elle.

Voici un plat d'or et une écuelle de bois. Le plat d'or est rempli de diamants, de rubis, d'émeraudes, de chaînes et d'anneaux d'or. Le vase de bois ne contient que quelques minéraux, des écailles d'huîtres et un peu de terre. Offrez l'un ou l'autre au choix de la foule : qui doute qu'elle ne se précipite vers l'or et les pierres précieuses? Mais, ô déception! l'or n'était que du cuivre doré, et les pierreries de vils grains de verre. Un vieux savant, qui a regardé et comparé en silence, préfère l'écuelle dédaignée; et voyez! il vous montre au fond d'une écaille d'huître une perle et quelques parcelles des plus riches métaux mêlées à ces pierres et à cette poussière! — C'est ainsi que les protecteurs ignorants, qui prétendent juger les œuvres d'art, sans aucune étude, sans aucune préparation sincère, s'enthousiasment souvent pour le faux éclat de peintures que ce triomphe immérité ne sauvera pas d'un rapide oubli : l'amateur sérieux, réfléchi, éclairé, observe en silence, ne se laisse pas éblouir, ne jette pas de cris au ciel; s'il approuve, c'est qu'il a découvert des qualités rares, véritables; il ne lui sera pas difficile de vous faire connaître les motifs de son approbation, et, après l'avoir écouté, vous penserez comme lui.

ABRÉGÉ D'UNE HISTOIRE DE LA PEINTURE DE PAYSAGE (1).

Le paysage est à peine indiqué dans les fresques de l'antiquité et dans les miniatures du moyen âge; on ne l'y voit, pour ainsi dire, qu'à l'état de signe ou de symbole : une mince tige, où sont attachées quelques feuilles, représente une forêt, une fleur, tout un jardin ou toute une prairie.

Le premier sujet qui inspira le sentiment du grand paysage fut la passion de Jésus-Christ. Lorsque les maîtres du quatorzième et du seizième siècle voulurent traduire en peinture les scènes de ce drame sublime, ils furent entraînés à des efforts nouveaux. Ce n'était plus assez de dresser une croix sur le Calvaire, il fallut une nature en deuil, un ciel sombre, déchiré par les éclairs, une terre couverte de ténèbres; il ne suffisait pas de montrer un sépulcre ouvert : il fallut peindre le jardin de Joseph d'Arimathie et faire concourir les arbres, les rochers, à l'impression de tristesse solennelle qui respire dans les Évangiles.

Le paysage commença dès lors à s'élever à la hauteur des compositions religieuses, qui exigeaient le plus de science et d'art.

On voit déjà le paysage fleurir et s'agrandir dans les peintures de Giotto, de Cimabue et des peintres du Campo-Santo de Pise.

A la suite viennent Ghirlandaio, Bernardo et Paolo Ucello, qui introduisirent l'architecture comme un embellissement de la nature.

Le sentiment du paysage arrive à un développement et à une grandeur de style remarquable sous l'inspiration de Raphaël, dans quelques scènes de ses Loges et dans sa belle composition de l'Eucharistie, au Vatican.

Plusieurs œuvres d'Albert Durer et de Lucas de Leyde produisent des effets saisissants par le caractère sauvage ou grandiose de leur paysage.

Le Giorgion et le Titien sont des paysagistes de premier ordre : dans le Martyre de saint Pierre, général des dominicains, le ciel, la forêt, la perspective, émeuvent aussi profondément que la pantomime des personnages (2). L'union du genre historique et du paysage n'avait jamais encore été plus admirablement comprise ni plus intime. West disait : « Il n'a pas fallu moins de trois siècles pour produire un tel chef-d'œuvre. » Comme Constable, il faisait remonter au treizième siècle les premiers progrès sensibles du paysage.

Les noms célèbres de l'histoire du paysage augmentent ensuite avec les années et dans toutes les écoles : Annibal Carrache, le Dominiquin, l'Albane, le Guide, puis le Poussin, Claude le Lorrain, Paul Bril, Salvator Rosa, Sébastien Bourdon, Rembrandt, Ruysdael, Cuyp et d'autres.

Constable n'accorde qu'un rang inférieur à Wouwermans, trop minutieux et souvent faux; à Berghem et à Both, qui, en voulant marier le style italien avec le style flamand, n'ont produit, à son avis, qu'un genre bâtard; à Zuccharelli, à Loutherbourg, etc. Il les rejette pour la plupart parmi les « maniéristes. »

Constable dit de Both et de Berghem que, dans leurs ouvrages, toutes les règles communes de l'art sont fidèlement observées : ils ont une grande habileté de main, et l'on ne saurait donner que des éloges au fini de leur travail; mais, en somme, leurs peintures nous introduisent en imagination dans leurs ateliers, tandis que les peintures de Claude et de Poussin nous transportent en plein air, au bord de la mer, sous le ciel et sous les voûtes des forêts. Il est rare qu'ils rendent avec vérité l'atmosphère : au lieu de la fraîcheur de la nature, ils nous donnent l'impression de quelque chose de froid et de poli comme la pierre; et s'ils veulent faire de la chaleur, ils font de « l'ivresse. » Ne cherchez chez eux aucun sentiment poétique : leur art est factice; et toutefois ce qu'ils avaient de mérite réel a fait vivre leur nom, les marchands maintiennent leurs œuvres à des prix élevés.

Constable avait prononcé ce jugement sévère dans une de ses leçons publiques à l'Institut royal de la Grande-Bretagne. A la fin de la séance, un gentilhomme s'approcha de lui, et dit assez mélancoliquement : « J'ai des Berghem : vous croyez donc que je ferais bien de les vendre? — Non, Monsieur, répondit Constable, cela ne ferait que multiplier le mal; brûlez-les. »

Il place au-dessous de ces paysagistes des hommes dont les noms sont peu familiers au public français : le Prussien Hakert, Jacob Moor, Wooton. Il mêle à cette liste Joseph Vernet, que l'on a trop admiré peut-être, mais qu'il place certainement trop bas.

Les régénérateurs de l'art en Angleterre furent, dit-il, Hogarth, Reynolds, Wilson et Gainsborough. Hogarth était né vingt-six ans avant Reynolds, et ceux qui répètent le mot banal « que ce n'était pas un peintre, » n'ont jamais vu ses tableaux (1).

Il signale Lucatelli, élève de Pierre de Cortone, comme l'un des corrupteurs du goût qui firent dévier le plus rapidement les artistes de la large voie où s'étaient illustrés le Poussin, le Sueur et Sébastien Bourdon : il cite comme s'étant laissé entraîner sur ses traces Marco Rici, Paul Panini, Raphael Mengs, Cipriani, Angelica Kauffmann, etc.

Quant à Boucher, son nom seul fait souffrir Constable. L'école de Louis XV lui paraît avoir atteint les dernières limites du faux et de l'absurde : « Ses qualités, dit-il, sont, si l'on veut, de la suavité et de la bonne humeur; mais quelle fausse imagination! On détourne sa pensée de ces peintures comme d'un rêve bizarre qui offense la raison. » « Jamais Boucher n'a peint d'après le monde réel, disait » Joshua Reynolds : la nature lui aurait fait tomber le pin- » ceau des mains. » Un seul peintre de cette école est digne d'une renommée sérieuse et durable : c'est Watteau; il n'est pas seulement agréable, spirituel, coloriste fin et gracieux, il a un sentiment idéal qui répand poétiquement une sorte de vraisemblance sur ses œuvres.

» Boucher est un Watteau en délire. »

(1) Leçons publiques faites par Constable en 1836.

(2) Voyez une esquisse de ce tableau, t. XII, p. 345.

(1) Quelques-unes de ses meilleures compositions ont souffert du temps; mais d'autres, et notamment ses portraits, ont conservé une fraîcheur qui permet de les juger et de partager l'avis de Constable.

(Nous ne savons si ce dernier jugement est de Constable ou de son biographe Leslie.)

Quatre œuvres capitales dominent dans l'histoire du paysage, et leurs auteurs sont des peintres d'histoire : — le Pierre martyr du Titien, — le Déluge du Poussin, — l'Arc-en-ciel de Rubens, — le Moulin de Rembrandt.

Constable admire la simple et calme puissance du Poussin dans le Déluge. Il rappelle ce qu'en disait Fuseli, dont les jugements critiques en peinture sont généralement adoptés par les Anglais : « Il est plus aisé, remarquait Fuseli, de » sentir que de décrire ce qu'il y a de force dans le Déluge » du Poussin. Ce n'est pas l'image des eaux que nous y » voyons, c'est leur masse elle-même, régnant sans lutte et » engloutissant peu à peu tout ce qui existe sur la terre. Ses » livides vapeurs ont voilé les rayons du soleil; tout espoir » est éteint, la nature expire! »

Dans la pensée de Constable, *l'Arc-en-ciel* n'est point le titre d'un seul tableau de Rubens; il fait allusion à toutes celles des œuvres où ce maître a représenté la fin de la pluie, la fuite des nuages, le retour du soleil, le réveil des douces joies de la nature.

Le Moulin, de Rembrandt, est sur une éminence qui domine un cours d'eau. Le dernier rayon du jour glisse sur le bras le plus élevé du moulin : tous les autres détails se perdent dans de larges ombres simplement massées. C'est un exemple de la magie du clair-obscur, qui est l'essence de l'art chez Rembrandt : l'imitation en est dangereuse; elle a trompé un grand nombre de peintres.

C'est, du reste, une erreur de croire que le clair-obscur exige des sujets où l'ombre domine : son objet est de donner de l'étendue, de la profondeur, de créer de l'espace, quelle que soit l'heure ou la scène que l'on représente. Les œuvres de Cuyp, par exemple, sont pleines de clair-obscur, quoiqu'elles soient presque toujours lumineuses.

Les paysages de Ruysdael offrent le plus grand contraste possible avec ceux de Claude le Lorrain : ils peuvent servir à montrer combien sont nombreuses et diverses les voies du génie pour arriver à commander l'admiration. Le soleil brille de tout son éclat dans la plupart des œuvres de Claude; au contraire, Ruysdael attire et charme en représentant les effets solennels du Nord, où des nuages épais voilent le ciel et permettent à peine à quelques rayons de soleil de percer l'ombre et de couvrir un étroit espace de la campagne ou des forêts. Il n'a besoin d'aucun éclat de lumière, d'aucun contraste tranché, pour donner de la vie et de la grandeur à la nature.

Claude le Lorrain a élevé l'art du paysage à son plus haut degré de perfection. Sa peinture est aimable, animée, pleine de sérénité et de repos : c'est le calme rayonnement du cœur.

La clarté, la splendeur, la lumière, sont surtout les caractères de la supériorité de Claude, indépendamment de la couleur : « Car, quelle couleur y a-t-il ici? » ajoutait-il en levant en l'air un verre plein d'eau.

Il ne faut pas dire cependant que Claude le Lorrain n'avait jamais rien appris de personne. Elsheimer et Paul Bril, succédant aux Carrache avec un style plus riche et plus doux, lui avaient ouvert la voie où il les a dépassés de si loin.

Un artiste qui, pour s'instruire, n'a que ses propres leçons, a un maître fort ignorant.

La fin à une prochaine livraison.

MOTEURS DES HORLOGES.

Voy., sur l'Horlogerie, la Table des vingt premières années.

Il est facile de comprendre comment un poids attaché à une corde qui s'enroule sur un cylindre mobile autour de son axe (fig. 1) peut faire tourner une roue dentée. Que l'on suppose que cette roue engrène avec diverses roues attachées à des aiguilles animées de diverses vitesses (fig. 2), on reconnaîtra sans peine que les mouvements de ces aiguilles pourront être combinés de manière à mesurer le temps et à indiquer les heures, les minutes et les secondes sur des cadrans.

Aristote, après avoir indiqué comment deux cercles contigus dont l'un entraîne l'autre se meuvent en sens contraires (fig. 3), parle des petites roues que l'on consacre dans les temples et qui sont d'airain et de fer (1).

Il ajoute : « En supposant que les cercles soient aussi nombreux qu'on voudra, ils se comporteront tous de même, bien qu'il n'y en ait qu'un seul qui se meuve. C'est en remarquant cette propriété naturelle du cercle que les ouvriers font une mécanique où ils ont soin de cacher le *principe* même, afin que l'effet du mécanisme soit seul à paraître et que la cause en reste inconnue. »

Que pouvait être le *principe*, si ce n'est un ressort?

Dans la description donnée par Claudien d'une machine uranographique d'Archimède, le moteur est désigné sous le nom *d'esprit renfermé*. Ce nom pouvait-il signifier autre chose qu'un ressort (2)?

On ne sait pas le nom du savant ou de l'artiste qui imagina de donner pour moteur aux petites pendules et aux montres portatives un ressort plié en spirale et enfermé dans un tambour ou barillet (fig. 5).

Cette belle invention paraît avoir été faite à la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième. Derham dit avoir vu une montre qui avait appartenu à Henri VIII d'Angleterre, né en 1491, mort en 1547.

Dès l'origine, le ressort spiral, moteur des horloges portatives, était, comme aujourd'hui, attaché par son extrémité extérieure au tambour tournant, et par son autre extrémité à l'arbre immobile formant l'axe de ce même tambour. Les montres qui existent encore, du temps des rois de France Charles IX et Henri III, présentent toutes cette disposition.

Le ressort moteur perd de sa force à mesure qu'il se détend. Une montre ainsi construite, malgré l'action du balancier, doit aller vite quand elle vient d'être remontée, et retarder ensuite graduellement.

Pour remédier à ce défaut, on imagina la fusée (fig. 4), une des plus belles inventions de l'esprit humain.

L'inventeur de la fusée n'est pas connu.

Quand on veut bien comprendre l'effet de ce mécanisme, il faut remarquer que, dans les montres sans fusée, la base du barillet est dentée (fig. 5) et qu'elle engrène immédiatement avec un des rouages de la montre. Lorsqu'on a

(1) « D'après cette propriété qu'a le cercle de se mouvoir dans des sens contraires simultanément, c'est-à-dire que l'une des extrémités du diamètre représentée par A (fig. 3), par exemple, se meut en avant, tandis que l'autre représentée par B se meut en arrière, on a pu construire des appareils où, par un mouvement unique, se meuvent à la fois en sens contraires plusieurs cercles accouplés, comme ces petites roues en airain ou en fer que l'on consacre dans les temples. Soit, en effet, un cercle AB que touche un autre cercle CD. Si le diamètre du cercle AB se meut en avant, celui du cercle CD prendra son mouvement en arrière, le diamètre du cercle AB étant mû autour d'un même point. Le cercle CD marchera donc dans un sens contraire à celui du cercle AB. A son tour, il fera mouvoir dans un sens opposé au sien, et par la même cause, le cercle EF qui lui est contigu. En supposant les cercles aussi nombreux qu'on voudra, ils se comporteront tous de même, du moment qu'un seul aura été mis en mouvement.

» C'est en appliquant cette propriété naturelle du cercle, que les ouvriers font une mécanique où ils ont le soin de cacher le principe même du mouvement, afin que l'effet merveilleux du mécanisme soit seul à paraître, et que la cause en reste inconnue. » (Aristote.)

Il n'est pas possible de comprendre ce passage d'Aristote autrement qu'en supposant les cercles armés de dents, puisque le mouvement de l'un se communique à l'autre, et qu'il suffit qu'un seul soit en mouvement pour que tous les autres se meuvent.

(2) *Traité d'horlogerie*, par Derham, p. 160.

recours à la fusée, la base du barillet n'est plus dentée. Cette pièce communique alors avec la fusée par l'intermédiaire d'une corde à boyau ou d'une chaîne articulée qui, au moment où la montre vient d'être montée, se trouve

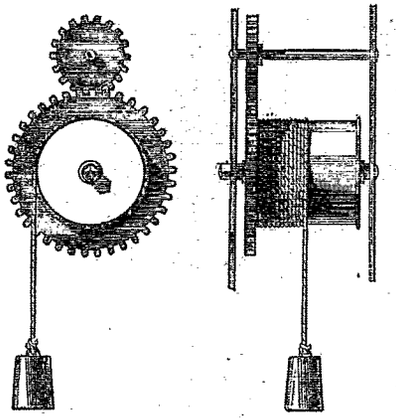


Fig. 1. Poids moteur des horloges, vu de face et de profil.

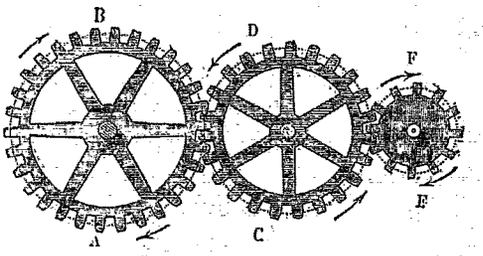


Fig. 3. Mouvement des cercles contigus, d'après Aristote.

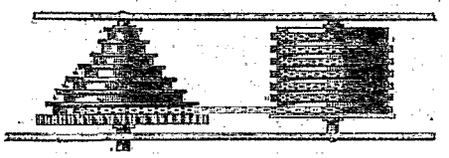


Fig. 4. Barillet relié à la fusée.

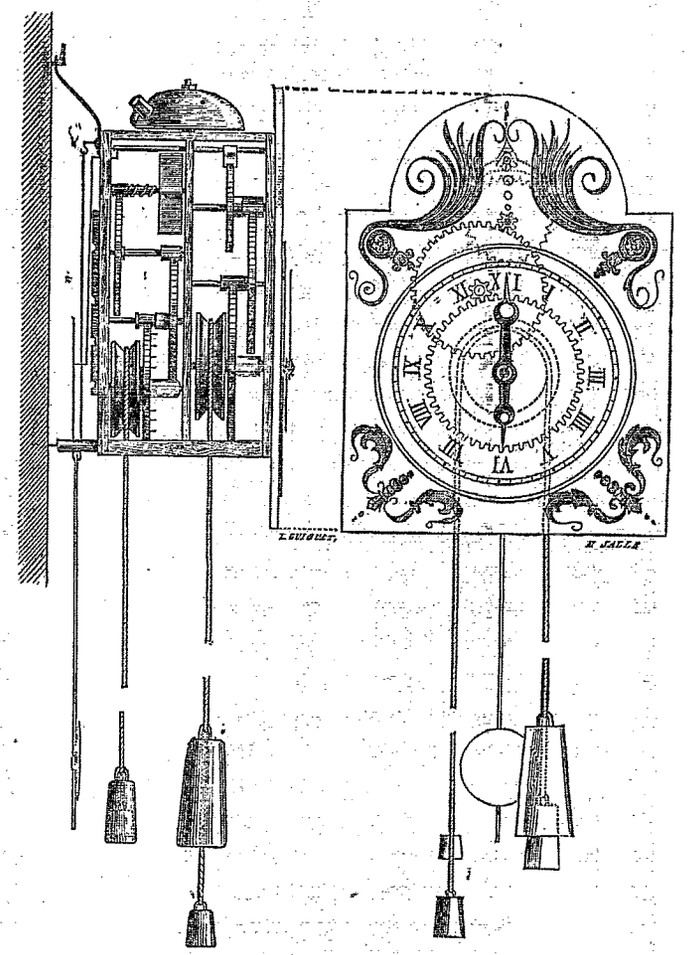


Fig. 2. Horloge à poids, vue de profil et de face.

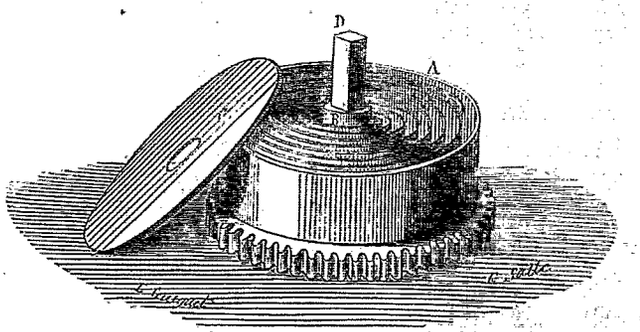


Fig. 5. Ressort moteur des horloges enfermé dans le barillet A mum d'une roue dentée. — B, axe à tête carrée D pour remonter le ressort détendu. — C, couvercle du barillet, découvert dans la figure pour laisser voir le ressort.

enroulée, presque tout entière, dans la rainure en forme d'hélice tracée sur la surface extérieure et conique de la fusée. Le ressort, ayant alors sa plus grande tension, enroule la chaîne sur la surface cylindrique du barillet (fig. 4), et entraîne la fusée par sa plus petite circonférence. A mesure que le ressort est moins tendu, il agit sur la fusée à l'extrémité d'un grand bras de levier, de manière qu'il y a compensation. Puisque la fusée est dentée à sa base, puisqu'elle engrène directement avec le rouage, puisqu'elle le conduit, si sa tendance à tourner reste constante, l'ensemble du rouage tourne uniformément (1).

(1) Extrait de l'*Astronomie populaire*, par F. Arago, publiée par Barral; œuvre posthume. Paris, Gide et J. Baudry, 1854.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

LA GARGOUILLE DE ROUEN,

ET LE PRIVILÉGE DE SAINT ROMAIN.



Composition et dessin de Cabasson.

A une époque où les révolutions n'avaient pas effacé les croyances et les usages populaires, la ville de Rouen était le théâtre chaque année, au jour de l'Ascension, d'une cérémonie à la fois majestueuse et touchante. En présence d'une foule innombrable accourue de toutes parts, le chapitre de la cathédrale se transportait à *la vieille tour*, ancien palais des ducs de Normandie, et choisissait parmi les prisonniers un criminel destiné à l'échafaud, auquel il don-

nait, de sa pleine puissance, la vie et la liberté. Toutes les cloches de Notre-Dame sonnaient en volée; le peuple criait : *Noël !* le prisonnier gracié soulevait trois fois la châsse ou *fierte* de saint Romain; on lui mettait sur la tête une couronne de fleurs blanches, symbole de pureté, et il était admis à rapporter sur ses épaules la fierte vénérée jusqu'à l'église cathédrale, accompagné de tous les couvents d'hommes et de toutes les paroisses de la ville avec leurs croix et leurs bannières.

Cette solennelle délivrance, le jour de l'Ascension, d'un prisonnier qui ne devait être coupable ni de crime de lèse-majesté, ni d'hérésie, ni de viol, ni de fausse monnaie, ni d'assassinat de guet-apens; cette délivrance, dis-je, se renouvela à Rouen durant plusieurs siècles. Le cérémonial varia; dans les derniers temps, le parlement prenait une part considérable aux formalités de la délivrance, et accordait ou refusait au chapitre, après délibération, le prisonnier que les chanoines avaient choisi. En 1790 eut lieu le dernier acte de mise en liberté; en 1791, sur la réclamation des juges du tribunal du district de Rouen, le ministre de l'intérieur, Dupont, déclara que l'usage de la fierte ne devait pas être conservé en présence des lois nouvelles.

D'où venait le droit dont le chapitre de la cathédrale de Rouen avait usé jusqu'alors dans cette circonstance? Quelle était l'origine de ce privilége singulier, qui, quoique très-envié, quoique souvent contesté et débattu, avait traversé les âges jusqu'aux tempêtes de 1793? Pourquoi enfin cette intervention, dans la délivrance du prisonnier, du nom et de la fierte de saint Romain? Les traditions populaires, d'anciennes tapisseries, les sculptures et les vitraux des églises, divers actes judiciaires remontant aux premières années du quinzième siècle, des lettres patentes de Louis XII, donnent la réponse à toutes ces questions.

Saint Romain, archevêque de Rouen au commencement du septième siècle, était un prélat de noble naissance et en même temps d'une vertu et d'une piété extraordinaires. Dans le temps qu'il gouvernait le diocèse de Rouen, parut *une beste horrible et monstrueuse en forme de grand serpent et dragon* qui se jetait sur les hommes et les animaux de la ville et des environs, et les dévorait. Saint Romain voulut débarrasser le pays de ce fléau; mais, pour se rendre à la caverne du monstre, il lui fallait un compagnon, et il le chercha vainement; chacun tremblait, chacun refusait de courir les périls de l'aventure. L'archevêque, en désespoir de cause, alla aux prisons; il se fit livrer un criminel qui y était détenu, l'emmena avec lui jusqu'au repaire du dragon, et là, jetant son étole sacrée sur la tête de la bête, il la saisit et la remit entre les mains du prisonnier. Celui-ci la conduisit sans résistance jusque dans la ville, où, suivant les uns, elle fut brûlée vive, suivant les autres, précipitée du haut d'un pont dans la Seine. Saint Romain, pour reconnaître la part que le prisonnier avait prise au miracle, lui fit rendre la liberté. Plus tard, saint Ouen, successeur de saint Romain, et en souvenir de cet heureux événement, accorda au chapitre de la cathédrale la faculté de délivrer chaque année un prisonnier le jour de l'Ascension.

Telle est l'explication populaire du privilége de la fierte de saint Romain. *La gargouille* de Rouen (c'est le nom qui est resté au fameux dragon) figure, ainsi qu'on l'a vu plus haut, dans une foule de représentations sculptées ou peintes, dans des écrits de toute sorte, et même dans des ordonnances royales. Cependant la critique est venue nier l'existence réelle du dragon, l'intervention de saint Romain et la relation du privilége de la fierte avec les événements racontés par la légende. D'abord on a soutenu que saint Romain, d'après le récit de ses biographes, ayant arrêté la Seine débordée, cette inondation est le vrai dragon de la légende, et qu'en effet *gargouille* veut dire irruption, bouillonnement. D'autres sont allés plus loin : on ne trouve, disent-ils, aucune mention du miracle de la gargouille, ni du privilége de la fierte, dans les Vies de saint Romain, dont une remonte au huitième siècle, ni dans les historiens du neuvième au douzième siècle. La délivrance du criminel par le chapitre est mentionnée pour la première fois dans une enquête ordonnée, en 1210, par Philippe-Auguste, et l'histoire de la gargouille, prise et tuée par l'archevêque de Rouen, figure pour la première fois dans un acte de 1394. L'existence du privilége de la fierte, sans doute accordé primitivement chaque année par les ducs de Normandie, ne paraît pas pouvoir être reculée au delà de la seconde moitié du douzième siècle; quant au miracle, l'absence de toute mention dans les anciens récits, le silence absolu des bréviaires et des missels de la cathédrale de Rouen, les impossibilités et les dissemblances qui se remarquent dans les relations relativement modernes qui sont parvenues jusqu'à nous, donnent lieu de penser qu'il doit être attribué aux imaginations du peuple. On doit remarquer d'ailleurs que la délivrance du prisonnier de Rouen avait lieu le jour de l'Ascension, anniversaire de celui où Jésus délivra les hommes du péché, et que des faits semblables se rencontrent dans plusieurs autres localités avec un accompagnement de circonstances analogues.

Les serpents, les dragons, les bêtes monstrueuses et venimeuses ont été prises, en tout temps et chez tous les peuples, comme les symboles du mal en lutte avec le bien, des ténèbres combattant la lumière, du vice, de la barbarie, de l'erreur, du démon. Les récits qui se rapportent au serpent Python vaincu par Apollon, au dragon tué par Jason, aux monstres détruits par Hercule, Persée, Cadmus, et bien d'autres, marquent dans l'antiquité le rôle de ces êtres malfaisants dont Dupuis et Boulanger ont cru trouver l'origine dans l'histoire des constellations. Dans le christianisme, le symbole de la femme écrasant la tête du serpent, les récits de l'Apocalypse, l'institution des Rogations, les légendes de saint Georges et d'autres bienheureux joutant avec des monstres destructeurs, l'usage de promener à certains jours de fête, dans une foule de villes, des dépouilles ou des images de serpents et de crocodiles, attestent avec l'antiquité une communauté d'idées et de croyances dans lesquelles doit être rangée la légende de la gargouille de Rouen.

On se laisserait entraîner trop loin si l'on voulait raconter ici les nombreux récits qui, depuis saint Georges, nous montrent des serpents ou dragons vaincus par des guerriers chrétiens. Citons seulement les noms que ces monstres ont reçus dans certaines localités : *la Tarasque*, à Tarascon; *la Grand'-Gueule*, à Poitiers; le *Graouilly*, à Metz; le *Bailla*, à Reims; la *Chair-Sallée*, à Troyes; le *Dragon*, à Louvain; le *Dou-Dou* de Saint-Georges, à Mons; le *Dragon* de Saint-Marcel, à Paris, etc. Mentionnons en outre, comme pouvant être rapprochés de l'histoire de la gargouille de Rouen, quelques faits où des prisonniers contribuent à la destruction des dragons, et obtiennent leur grâce en récompense. On avait suspendu à une voûte de l'Hôtel-Dieu de Rouen le corps d'un crocodile jadis redoutable : établi sous les arches d'un pont du Rhône, il sortait de ce repaire pour désoler le pays et dévorer femmes et enfants. Un criminel demanda à le combattre; il construisit une machine en forme de tonneau percé en plusieurs endroits, et s'y enferma bien armé. Le dragon fut tué, et le vainqueur eut rémission de son crime. — A Niort, on voyait une pierre élevée à la mémoire d'un relaps, qui de même obtint sa grâce après avoir combattu le dragon. — La ville de Poitiers conserva jusqu'à la révolution la bannière de la Grand'-Gueule, qui se portait lors des processions des Rogations. Le monstre dont la représentation

était peinte sur cette bannière, fut tué par un prisonnier condamné à mort, qui fut délivré à cause de ce service rendu à la ville.

DÉCOUVERTE DES SOURCES DU NIL.

Caput Nili quærere, « chercher la source du Nil, » était, il y a seize ou dix-sept siècles, la formule proverbiale qui exprimait la recherche de l'impossible et la curiosité absurde (1). Les Grecs n'avaient aucune idée des régions mystérieuses d'où descend le *fleuve* par excellence *(pharo),* comme l'appelaient les Égyptiens. L'école d'Alexandrie et les géographes de l'époque romaine étaient mieux renseignés : Ptolémée en savait à peu près aussi long que les écrivains d'il y a cinquante ans, c'est-à-dire que le Nil se forme, en Nubie, de la réunion de deux grands bras : l'Abai, ou Nil Bleu, et le Nil Blanc, ou Bahr-el-Abiad. Le premier est parfaitement étudié, et sort du lac Dembrah, en Abyssinie; le second est le grand inconnu.

Au rapport des Arabes, le Nil sortait des « montagnes de la Lune, » au midi de la ligne, de douze fontaines qui versaient leurs eaux dans deux lacs. Edrisi le fait sortir « du lac Koura, à deux degrés au nord de l'équateur; plus bas, il se perd dans les sables, coule sous terre et va reparaître dans la Nubie. »

Les Arabes ayant été, au moyen âge, les seuls géographes de l'Afrique, leur opinion sur le Nil régna sans partage jusqu'au seizième siècle, où les savants européens émirent sur ce point de nouvelles idées, qui sont un des plus curieux exemples des aberrations de la géographie de cabinet. Jetez les yeux sur les cartes de Mercator et Hondius (1607), vous y voyez le Nil sortir du *sud* de l'Afrique, à la hauteur du Port-Natal actuel, et remonter droit au nord, en formant une magnifique artère qui a le malheur d'être parfaitement fabuleuse, depuis sa source jusqu'à la hauteur du Dar-Foûr.

Les Portugais, malgré leurs relations suivies avec l'Abyssinie et les contrées de l'Afrique orientale, n'étaient guère mieux instruits. Les sources de leur Nil sont dans le Monomotapa : elles sont très-nombreuses, et le fleuve traverse deux grands lacs avant de passer sous la ligne.

Ce n'est que depuis un siècle à peu près qu'on a des cartes où le cours du Nil soit tracé d'une façon moins étrange. La géographie critique se débarrassait, avec d'Anville, des fables du moyen âge. La source du fleuve fut ramenée à six ou sept degrés au nord de l'équateur, au pied d'une chaîne de montagnes courant de l'est à l'ouest sous le nom de monts Al-Kamar ou de la Lune, chaîne imaginaire, et qui n'en orne pas moins la plupart de nos cartes les plus modernes. Il est vrai que la tradition arabe est d'une obstination singulière, et qu'en 1820 les gens de Sennaar affirmaient au voyageur américain English l'existence du *Djebel-el-Komra.*

Cette date de 1820 est celle de la première expédition turco-égyptienne sur le haut Nil. Méhémet-Ali envoya en Nubie son petit-fils Ismaïl, avec une armée chargée de soumettre ce pays et les territoires voisins. M. English obtint d'être attaché à l'expédition, et atteignit seulement Sennaar, où la maladie le força à rétrograder : il interrogea, comme nous l'avons vu, les Nubiens sur les sources du Nil Blanc, et leur demanda si en remontant ce fleuve on n'arrivait pas, à l'ouest, *à une grande ville nommée Tombut ou Tombouctou.* Ils affirmèrent qu'ils n'en avaient pas la moindre connaissance. A part cette déconvenue, M. English recueillit d'excellentes notions sur le pays qu'il avait parcouru; mais à son retour, il eut le malheur de rencontrer sur le Nil un touriste anglais à bout de ressources, qui lui demanda quelques provisions et qu'il ne put secourir. L'Anglais, arrivé à Londres, maltraita fort dans sa relation le malheureux M. English, et les détails de cette tribulation ne sont pas le côté le moins singulier du *Journey* de l'estimable et savant Yankee.

Cette préoccupation de M. English de chercher Tombouctou au bout du Nil Blanc n'était point alors un fait isolé. C'était le temps où Lander et Clapperton remontaient le Niger et exploraient le curieux bassin du lac Tchad, à peine connu avant eux. Quand parut leur relation, quelques géographes émirent l'hypothèse que le Tchad pourrait bien être le réservoir supérieur du Nil Blanc, comme le lac de Constance pour le Rhin.

Voici, en résumé, comment ils raisonnaient (1) : Le Tchad est une masse d'eau douce qui doit avoir un écoulement quelconque, apparent ou souterrain. Il a 1 340 pieds au-dessus du niveau de la mer : le Nil, à son point le plus reculé qu'on ait jusqu'ici exploré, n'en a pas plus de 1 100. Du lac au fleuve, il existe donc une pente au moins aussi forte que celle du Gange et du Mississipi : qui empêche que le trop plein du Tchad ne s'écoule vers le Bahr el-Abiad par le lit inexploré de l'Oued-el-Ghazel, par le lac Fittri, par le *Bahr el-Freydh,* ou fleuve de l'inondation, enfin par l'Oued-Adaba?

Cette hypothèse ingénieuse, appuyée sur des calculs très-précis, mais que les découvertes plus récentes ont infirmée, eut un certain succès, témoin la carte d'Afrique d'un géographe justement estimé, le colonel Lapie. On put croire un moment qu'elle était une vérité, quand on eut dépassé le point où le Nil Blanc reçoit un affluent immense, le Saubat, et où il tourne brusquement à l'ouest, à travers le pays des Schellouks, pour entrer dans la vraie Nigritie. C'est encore à Méhémet-Ali que l'on doit la connaissance de ces régions : le vieux vice-roi avait une idée fixe, l'existence de vastes pays aurifères au sud-ouest de la Nubie, et n'épargnait rien pour arriver à l'exploration du Nil supérieur. En 1836, par ses ordres, une expédition renforcée de savants européens remonta le Nil Blanc, dépassa le confluent du fleuve avec un grand affluent qui lui vient du Dar-Foûr, tourna au sud-est, en étudiant soigneusement les deux rives, habitées par divers peuples noirs (les Nouers, les Heliabs, les Bors, les Kiks), et visita enfin les *Beris* ou *Bary,* peuple sauvage et belliqueux, établi sur les deux rives du fleuve, sous le cinquième parallèle.

Cette première exploration, bien qu'elle n'amenât pas la découverte du *pays de l'or* qu'avait rêvé le vice-roi, parut assez satisfaisante pour en décider une nouvelle, d'une date toute récente (1850). L'expédition avait cette fois pour acolytes deux Européens dont le nom seul semblait un gage de succès : M. A. d'Abbadie et le P. Knohblecher, missionnaire autrichien, chargé de représenter le saint-siége parmi les populations chrétiennes de l'Habesch, conciliant ses travaux évangéliques avec d'audacieuses courses au pays des noirs. Malheureusement, par suite d'obstacles qui ne sont pas bien clairement expliqués, l'expédition a dû s'arrêter au sommet du mont Legoum, d'où elle a pu suivre du regard, au midi, les ondulations de ce grand fleuve, jusqu'à une faille entre deux montagnes, qui l'ont dérobé à ses explorateurs. Au pied du Legoum, le Nil Blanc avait encore plus de deux cents pieds de large : M. Knoblecher, dans sa relation, a essayé d'établir que sa source doit se trouver au sud de l'équateur, ce que n'admet point M. d'Abbadie.

Le bassin du Nil, mieux étudié dans ses parties connues, est depuis cinq ans le théâtre de courageuses explorations.

(1) Voy., sur les recherches de la source du Nil dans l'antiquité, les *Voyageurs anciens,* relation d'HÉRODOTE, p. 18, note 2.

(1) Voy., dans les *Nouvelles annales des voyages,* t. LX, un mémoire non signé, probablement d'un géographe allemand.

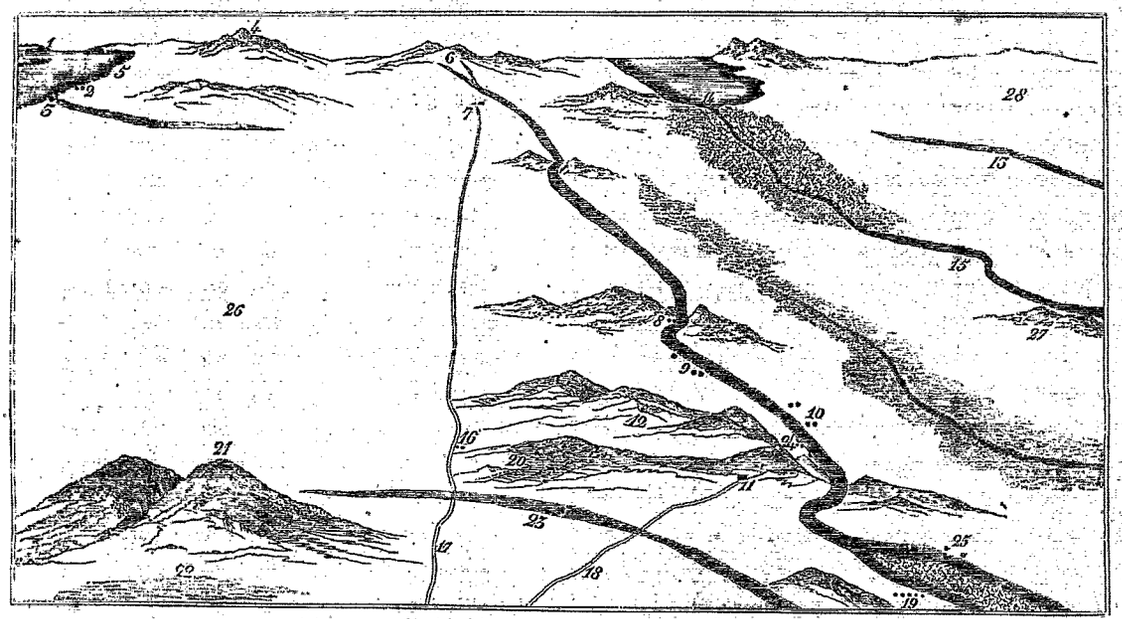
Nous ne savons s'il sortira quelque résultat des notes de voyage laissées par M. Rietz, jeune diplomate autrichien, mort des fatigues d'une excursion en Abyssinie : cette perte n'est pas, malheureusement, la seule à enregistrer. Sans parler de dom Angelo Vinco, collègue de M. Knoblecher dans la mission du Nil, et du voyageur français Petit, dévoré par un crocodile en se baignant dans le fleuve, nous citerons M. Vaudey, vice-consul sarde, arrêté par une catastrophe inattendue, au moment de dépasser l'extrême limite des recherches de d'Abbadie.

M. Vaudey traversait le pays des Bary, en remontant le Nil avec deux cangues égyptiennes, quand un de ses équipages rencontra le canot de la mission autrichienne et lui fit le salut d'usage. Un soldat égyptien eut la fatale maladresse de décharger, en face de la rive couverte de noirs, son fusil chargé de gros plomb, et atteignit un groupe d'enfants : il y eut un mort et des blessés. Les noirs ripostèrent à coups de flèches, les blancs à coups de fusil : M. Vaudey, qui n'avait vu la scène que de loin et imparfaitement, crut la mission attaquée, et, obéissant à un élan chevaleresque et très-imprudent, il mit son monde à terre et chargea les Bary avec vigueur. Enveloppé en un instant par ces masses furieuses, il songea trop tard à se dégager : les blancs furent écrasés par le nombre, et M. Vaudey fut blessé mortellement, ainsi qu'une quinzaine de ses hommes (1854).

C'est un compatriote et un collègue de M. Vaudey, le consul sarde, M. Brun-Rollet, qui a pris résolûment sa place et trouvé du premier coup la clef du problème. En séjournant parmi les Bary, il a reçu communication des itinéraires suivis par ces sauvages industrieux quand ils vont commercer au sud, et l'un de ces itinéraires aboutit aux sources du Nil en douze jours de route à partir du mont Legoum. Voici le résumé de ces informations :

« Jusqu'au pays des Modi, 4 jours : chez ce peuple, le fleuve est si encaissé par les montagnes, qu'on le traverse sur un tronc d'arbre jeté d'une rive à l'autre; — de là à Leka, 5 jours; — de Leka aux monts Koubirat, d'où descend le fleuve, 3 jours. »

Une partie de ce trajet a été faite par M. d'Olivi, par eau, jusqu'à la cataracte de Garbo, que ce voyageur n'a pu dépasser (3e parallèle N.). Du haut de la montagne voisine de Garbo il a pu suivre du regard, vers le midi, le fleuve



Sources du Nil Blanc; vue à vol d'oiseau. — 1, île Zanzibar. — 2, ruines de Mélinde. — 3, fl. Ozi. — 4, mont Kilimandjaro (neiges étern.). — 5, baie de Mombaz. — 6, m. Kombirat. — 7, Robenga. — 8, Garbo (vill. et cataracte). — 9 et 10, villages bary. — 11, Bélénia. — 12, m. Lokaya. — 13, fl. Schary? — 14, mer intérieure inexplorée. — 15, fl. Derou? — 16, Obo. — 17, Route d'Abyssinie à Robenga. — 19, vill. des Chirs. — 20, m. Liria. — 21, m. Himadon. — 22, marais du Kafa (Abyssinie). — 23, fl. Saubat. — 24, Olibo (où a péri Vaudey). — 25, vill. béliabs. 27, monts aurifères peuplés de noirs. — 28, plateau inconnu (pays de Bomba, Bimbéri, etc.).

serpentant comme un ruban bleuâtre à travers des forêts vierges et au pied de hautes montagnes dont on eût dit qu'il formait la base. Au delà, le Nil n'est encore connu que par les récits des indigènes, qui représentent ses deux rives comme couvertes de villages populeux et de tribus commerçantes : l'une d'elles, les Kouenda, a pour capitale le grand marché d'ivoire de Robenga, au pied du Kombirat, où viennent s'approvisionner les Souahélis, sujets de l'iman de Maskate. La source la plus éloignée du Nil paraît être un peu au delà du Kombirat; mais le cours est, à cette distance, un mince filet d'eau, qui n'a d'importance qu'après s'être grossi des trois ruisseaux sortis de cette montagne.

M. Brun-Rollet, qui était à Paris l'hiver passé, vient de repartir pour l'Afrique, où il est propriétaire très-légal d'une maison qu'il a achetée à Belenia, lieu si funeste au malheureux Vaudey : il n'est guère douteux qu'il n'arrive, après un pareil début, à l'exploration la plus complète des contrées qu'il a si nettement entrevues à son dernier voyage.

LE CARBET.

NOUVELLE.

Forcé, comme beaucoup d'autres, de renoncer à ma carrière militaire, dans l'année 1815, de longs voyages de commerce m'ont fait parcourir les Antilles et les deux Amériques. J'ai séjourné souvent chez des planteurs, et, parmi ceux avec lesquels j'ai noué des relations, j'en ai trouvé bon nombre d'humeur compatissante et d'une humanité qui ne faisait nulle acception de couleur. Récemment, lorsque l'ouvrage tout palpitant de Mme Beecher Stowe a, dans son succès européen, reporté les esprits vers la question si controversée de l'esclavage, mes souvenirs se sont réveillés, et, me ramenant vers l'époque où mes opinions sur ce sujet étaient tout à fait flottantes, ils m'ont aidé à m'expliquer à moi-même comment quelques personnes peuvent penser aujourd'hui comme je pensais alors.

Un des premiers grands propriétaires avec lequel je fis connaissance (il m'en souvient comme si c'était hier) fut Lewis; Matthieu Lewis, que ses compatriotes appelaient *the*

Monk, en souvenir du roman qui l'avait rendu célèbre. Je le vois encore, cet homme de tant de cœur et d'esprit, dont j'ai déploré la mort précoce! Il avait, à quarante ans passés, avec son menton imberbe, sa taille exiguë, ses yeux proéminents comme ceux d'un caméléon, tout l'air d'un enfant, mais d'un fort drôle d'enfant; plein d'esprit, jouant sur le mot, léger, mais l'âme remplie de bonté. Il avait le cœur, certes, plus grand que la taille, car, de fait, jamais je n'avais vu homme si petit. Dans sa propriété de Cornwall, proche Savannah-la-Mar, il était adoré de ses nègres, de ses négresses. Massa, comme ils l'appelaient, faisait, avec un sourire ou un froncement de sourcil, la pluie et le beau temps sur tous ses beaux et pittoresques domaines. Le village nègre épars sur ses terres était bien le plus agréable hameau que j'eusse vu; chaque cottage, isolé au milieu d'un jardin de plaisance, entouré d'arbres superbes, m'aurait paru, pour moi-même, une délicieuse retraite; les sentiers qui serpentaient dans toutes les directions étaient bordés d'arbustes odoriférants, de belles plantes couvertes de belles fleurs. Il me souvient que, voyant un jeune nègre flâner autour de moi en me considérant comme une sorte de bête curieuse, je m'informai à lui du nom d'une des plus communes et des plus charmantes fleurs que je voyais éparses le long des marges du chemin et que je venais de cueillir.

— Ça? me répondit-il en son jargon d'un anglais créole, c'est le *Jean guérit tout* pour nous autres neg's; mais pour les blancs, c'est le *hoccoco pikang*.



Carbets de nègres marrons. — Dessin de Lebreton.

Lewis, à qui je demandai l'explication de ce nom étrange, éclata de rire.

— C'est de mon page Cubina que vous tenez votre science, me répondit-il; c'est sa façon de traduire *ipécacuanha*.

Que de fois nous avons suivi, Lewis et moi, la jolie route qui conduit à la baie de Montego! Le chemin contourne des montagnes aux sommets hardis, aux pentes couvertes de la riche végétation des bambous, des bois de campêche aux délicieux parfums, du chou palmiste et des milliers d'arbres plus beaux, plus touffus, plus fleuris les uns que les autres. Durant l'espace de quatre heures au moins, le sentier vous promène à travers les sites les plus enchanteurs. Je m'extasiais sur la beauté du pays, où il me semblait ne rencontrer que des visages heureux. Chaque nègre fendait sa bouche jusqu'aux oreilles, d'un rire de bonheur, à la vue du massa, et plus d'une fois de belles négresses, dont la taille élégante ne déparait pas les noms mythologiques de Vénus, Psyché, Iris, etc., auxquels elles répondaient, nous arrêtèrent pour saluer massa et lui demander, qui une jupe, qui une plus grosse part de lard ou de jambon, ou quelque autre faveur aussi peu poétique. Mon hôte riait de bon cœur en accordant cinq aunes de calicot rayé à Vénus pour se faire un jupon, et revenait souvent, dans sa conversation, tour à tour sérieuse et folâtre, sur le sort heureux des esclaves. J'ai pensé depuis qu'il n'en aurait pas tant parlé, s'il eût été complétement convaincu.

— Que dirait Wilberforce, me répétait-il, lorsque les chants et les danses de ses nègres ne nous permettaient pas de dormir; que dirait-il en voyant la vie que mènent ces gaillards-là? Y a-t-il un seul individu, dans nos classes laborieuses d'Europe, qui soit gai et sans souci comme mes noirs? C'est massa qui les loge, qui les habille, qui les nourrit, qui les fait soigner malades, et qui les régale bien portants!

— C'est peut-être aussi massa qui les corrige et qui ordonne, au besoin, la prison ou le fouet?

— Un moment! répliqua-t-il, redevenant sérieux, je ne sais ce qu'on fait sur les plantations voisines, mais sur la mienne on n'entend ni le nom ni le sifflement de mauvais augure de cet instrument de torture; je l'ai en horreur!

Comment n'aurais-je pas partagé l'opinion de mon hôte en

voyant l'heureuse population qui l'entourait, et qui, exempte de ce qu'il y a de plus lourd à porter dans ce monde, de toute responsabilité, vivait, au jour le jour, au soleil, comme vivent les oiseaux-mouches et les écureuils! Ils faisaient à peu près les travaux nécessaires; c'était eux qui recueillaient les cannes et fabriquaient le sucre; et j'eus lieu de remarquer, plus d'une fois, qu'ils avaient part à leur œuvre. Ils ne se privaient ni de sirop, ni même de la cassonade cristallisée qu'ils dérobaient pour l'aller vendre à Savannah-la-Mar ou même à Montego.

Ce fut ce qui me fit d'abord réfléchir sur le rôle immense que joue la responsabilité dans la moralité de la race humaine. Ces gens si heureux étaient mendiants, menteurs, voleurs, paresseux. Plusieurs histoires d'empoisonnements, d'assassinats, presque sans cause, circulaient dans la plantation, et, malgré le désir opiniâtre de mon hôte d'éloigner toute idée fâcheuse, je le vis s'en préoccuper. Le meilleur de ses esclaves, garçon fort intelligent, homme de couleur, de ceux qu'on appelle, je crois, *sambo*, nés d'un mulâtre et d'une négresse, dépérissait rapidement. Ce malheureux fut porté à l'hôpital. J'allai, avec Lewis, qui aimait l'homme, voir Nicolas, c'était son nom. Le bruit courait dans les cases qu'il avait été mordu par un *galli-wasp*, espèce de petit alligator à langue pointue armée d'un aiguillon venimeux dont la piqûre est mortelle; mais le plus grand nombre, surtout les mulâtresses, accusaient un *obi*, caché dans les environs, de lui avoir jeté un sort. Je demandai ce que c'était que des obis.

— Ce sont les sorciers du pays, me répondit Lewis. Ils vendent des drogues pour se faire aimer ou pour se venger; vous comprenez! ce sont des empoisonneurs. — Ces misérables ont des secrets : ils savent extraire des plantes, des fruits, peut-être même des poissons et des reptiles, les plus redoutables drogues. On les brûlait jadis, on les exporte aujourd'hui. Ce sont souvent des nègres marrons qui jouent ce rôle d'obi; ils rôdent autour des cases pour nouer des conspirations et préparer des assassinats. Leur influence sur l'esprit faible de ces pauvres noirs est telle qu'il suffirait à un obi de dire au nègre qui lui déplaît : Tu mourras *tel jour!* pour que le malheureux dépérît et expirât à l'heure dite.

Arrivés à l'hôpital, au lit de l'esclave malade, je fus profondément ému : c'était le regard d'un mourant, mais il y avait une âme au fond de cet œil vitreux. Les mots, difficilement articulés par cette bouche moribonde, allaient au cœur. Nicolas ne mourait ni de poison ni de maladie, il mourait de l'esclavage. Deux fois il s'était cru sur le point d'être racheté, et le désappointement le tuait. Il employa le peu de force qui lui restait à recommander au maître les deux petits négrillons fiévreux qui étaient couchés ensemble à côté de son lit, et qu'une femme, qui me parut être leur mère, soignait en même temps que l'homme avec une douloureuse tendresse.

Lewis promit tout ce que voulait le sambo, sauf la liberté.

— Il me faudrait la donner à tous, répondit-il tout bas à mon regard suppliant.

Puis il s'efforça de consoler le mourant, de l'encourager, de lui rendre goût à la vie, et il lui fit les plus beaux raisonnements, qui me semblaient concluants, sur les douceurs de sa condition.

Les lentes oscillations de cette tête défaillante prouvaient que le sambo n'était point convaincu; enfin il dit, avec une force qui m'étonna :

— Être libre, massa, c'est être quelqu'un; l'esclave n'est qu'une chose.

Il ne parla plus, et, deux jours après, il était mort.

Je m'étais senti touché, et plusieurs fois je retournai à l'hôpital pour y visiter la veuve du sambo, Zara, comme on l'appelait. Toujours je la trouvai assise à côté des deux enfants, jetant alternativement un regard à l'un, un regard à l'autre, et les soignant avec une égale sollicitude. Je me disais qu'une femme blanche ne saurait pas mieux aimer. J'appris alors que des deux petits malades un seul lui appartenait, l'autre était un orphelin dont la mère était morte en couche et qu'avait adopté la compassion de Zara. Personne, pensai-je, n'aurait pu deviner duquel des deux elle était la mère.

Un grand événement, qui eut lieu dans la colonie, interrompit mes visites et changea le cours de mes préoccupations. Un des inspecteurs de la propriété de lord Leyndhurst (un des voisins de Lewis) venait de faire une découverte très-effrayante. Étonné du concours nombreux de nègres qui se rendaient à des funérailles, il les avait épiés; caché près de la hutte où la cérémonie avait lieu, il entendit tous les détails d'un terrible complot. Un noir venu de Saint-Domingue et un mulâtre anabaptiste avaient organisé tout un plan d'effroyables massacres : ces massas, si chéris à en croire les façons des esclaves de Cornwall, devaient tous être égorgés, bons ou mauvais; c'était, disaient les chefs, un sacrifice nécessaire. Là aussi l'horrible axiome : « Qui veut la fin veut les moyens » avait cours. Les conjurés, tous Africains, avaient élu un roi des Éboés, et toutes leurs mesures bien prises réussissaient, sans la découverte du commandeur.

La fin à une prochaine livraison.

LA STATUE ÉQUESTRE DE L'ILE DE CORVO,

DANS LE GROUPE DES AÇORES.

Suivant une ancienne tradition, lorsque les Portugais avaient abordé pour la première fois à l'îlot rocheux de Corvo (1447-1471), ils y avaient trouvé une statue équestre montrant du doigt l'est.

« Dans les Açores, dit un ancien historiographe portugais (1), sur le sommet d'une montagne qu'on appelle « la montagne du Corbeau, » on trouva la statue d'un homme monté sur un cheval sans selle, la tête découverte, la main gauche posée sur la crinière du cheval, la main droite étendue vers l'ouest comme pour l'indiquer : le tout était placé sur une dalle qui était de la même nature de pierre que la statue. Plus bas étaient gravées sur un rocher quelques lettres qu'on ne connaissait pas. »

M. de Humboldt fait remarquer que cette statue ne devait être certainement qu'une de ces configurations grotesques et imitatives qui sont si communes parmi les rochers volcaniques de basalte, de trachyte et de porphyre amphibolique. Le premier qui la remarqua dit qu'il avait vu un rocher ressemblant à un homme à cheval : on changea son propos, et on parla d'une statue au lieu d'un rocher; l'histoire s'embellit en circulant, et on arriva jusqu'à raconter que cette statue avait été posée là par les Carthaginois ou les Phéniciens, comme une indication mystérieuse de la route à suivre pour arriver au nouveau monde : c'est ainsi que l'on voit, dans presque toutes les régions alpines de l'Amérique espagnole, aux crêtes des montagnes, des moines, des religieuses, des géants, qui donnent lieu aux contes les plus étranges; les marins surtout se prêtent aisément à ces illusions fantastiques, parce que l'aspect du littoral leur laisse des impressions plus fortes et plus durables qu'aux habitants eux-mêmes.

« Corvo, dit M. Boid, est la plus petite des neuf îles (Açores). Elle forme une montagne jumelle et a reçu son

(1) *Historia del reyno de Portugal*, par Manuel de Farina de Sousa; édit. d'Anvers de 1730, p. 258.

nom parce que, vue de loin, elle paraît toute noire. Parmi un grand nombre d'absurdités que débitent les pauvres et superstitieux habitants, ils assurent gravement aussi que c'est à leur île qu'est due la découverte du nouveau continent, parce qu'un promontoire qui avance loin dans la mer vers le nord-ouest présente la forme d'une personne dont la main est tendue vers l'occident. La Providence, ajoutent-ils, a voulu que ce promontoire de Corvo ait cette forme extraordinaire pour annoncer l'existence d'un autre monde. Colomb a compris et interprété ce signe, et s'est lancé dans la carrière des découvertes. »

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. les Tables du t. XXII.

DES FUMIERS. — EMPLACEMENTS; SOINS. — POMPE A PURIN.

On peut, à première vue, juger de l'industrie et du degré d'intelligence d'un cultivateur par les soins qu'il donne à son tas de fumier. Cet aphorisme très-net, tiré de l'*Économie rurale* de M. Boussingault, est une véritable pierre de touche dont tout visiteur peut se servir avec la certitude de ne se tromper que rarement.

Olivier de Serres avait déjà bien compris l'importance de ce sujet, quand, en 1604, il écrivait élégamment, dans son *Théâtre de l'agriculture* : « C'est le fumier, tant il est vertueux, qui réjouit, rehausse, engraisse, amollit, adoucit, dompte et rend aises les terres lasses par trop de travail, celles qui de leur nature sont froides, maigres, dures, amères, rebelles et difficiles à cultiver. »

Les travaux qui ont pour but de recueillir et conserver convenablement les engrais ne sont nullement dispendieux. « Ils n'exigent que de la vigilance et de l'attention, disait encore le père moderne de la culture perfectionnée, Mathieu de Dombasle. Quand on serait obligé de faire quelques dépenses, il ne faudrait pas chercher à les éviter; aucune avance d'argent ne peut être mieux placée. »

C'est, en effet, sur les engrais de ferme, composés de végétaux et de déjections animales, qu'on doit surtout compter pour mettre la terre en produit. Comme les fumiers font la richesse des champs, un bon agriculteur ne doit rien négliger pour s'en procurer; ce doit être là le premier de ses soins et sa sollicitude journalière : sans fumier, point de récolte.

Ces principes, qui résument l'opinion des autorités en matière agricole, et notamment de Chaptal et de M. de Gasparin, avaient été compris par notre hôte, qui n'avait reculé devant aucun sacrifice pour les mettre en pratique.

Près de ses écuries, de ses étables et de sa vacherie, il avait établi une plate-forme où deux tas de fumiers étaient disposés ainsi qu'on l'a vu dans la gravure représentant l'intérieur de sa ferme, page 21 du volume précédent.

Rien n'est simple comme ce genre de construction : deux surfaces égales en étendue sont pavées et présentent des inclinaisons légères en V très-ouvert, dont les parties les plus déclives aboutissent dans une fosse en brique placée entre les deux plans, ou, pour continuer notre exemple, au point de jonction des deux branches de notre V. Tous les liquides qui s'écoulent de chaque tas à l'état de jus aboutissent à cette citerne, recouverte de forts barreaux de fer et de pièces de bois pour empêcher que les animaux ou les hommes ne soient exposés à tomber dedans.

Les bords de ces deux plates-formes sont à fleur du sol, de façon que les voitures et les brouettes puissent y arriver de plain-pied pour la charge ou la décharge. Voici maintenant quelle est l'utilité de ces deux plateaux :

En matière d'engrais, il est reconnu aujourd'hui que la meilleure de toutes les méthodes serait celle qui permettrait de transporter tous les jours les fumiers produits dans les terres qui doivent les recevoir, de les y répandre avec autant d'égalité que possible, et de les enfouir immédiatement à la charrue : de cette façon, la terre s'assimilerait tous les éléments fertilisants qui sont exposés à s'évaporer ou à se détruire les uns par les autres, quelle que soit la méthode de conservation qui est employée.

M. Boussingault a constaté que du fumier frais de cheval, contenant 2,7 pour 100 d'azote, s'était réduit, après une fermentation prolongée, au dixième de son poids, et ne contenait plus que 1 pour 100 de ce gaz si utile qui est la base de tous les fertilisants en matière d'engrais. Qu'on juge par cet exemple de l'erreur générale, si fâcheusement accréditée, qui fait considérer le fumier comme étant d'autant meilleur qu'il est plus consommé. *Consommé;* le mot serait bien vrai ici dans toute son acception un peu forcée sinon littérale : on pourrait dire, en effet, que le plus ordinairement ses propriétés fertilisantes sont tellement consommées qu'il n'en reste presque plus rien.

Si nous insistons sur ce fait, c'est que pendant longtemps encore on croira que le fumier à l'état de *beurre noir,* comme on l'appelle souvent, est le type, le seul et vrai type du fumier par excellence. C'est une erreur aussi grossière que malheureuse, car elle entraîne tous les ans la perte irréparable de matières précieuses qui sont la base de toute prospérité agricole.

Mais comme les terres ne sont pas libres d'une manière régulière et permanente, comme les temps ne sont pas constamment favorables aux charrois, il a bien fallu songer à trouver des moyens qui diminuassent le plus possible les chances de déperdition ou de détérioration; c'est là, en effet, que se porte une des plus grandes préoccupations de tous les cultivateurs intelligents.

Chaque fois que les procédés les plus naturels ne peuvent pas être suivis, on cherche à s'en rapprocher, et on fait bien. Or ici, outre l'avantage que nous avons déjà signalé, l'emploi quotidien des fumiers présenterait encore cette excellente condition de toute bonne culture, que les fumures seraient régulièrement les mêmes en force et en puissance fertilisante, c'est-à-dire qu'elles seraient à peu près égales partout : de cette façon, on ne serait pas exposé à avoir, dans la même pièce de terre, des parties mieux fumées les unes que les autres.

C'est de ce point de perfection que l'on doit se rapprocher quand on est obligé, comme il arrive le plus souvent, de conserver ses engrais dans sa cour. Il faut que, le jour où on les charriera, les uns ne soient pas vieux et les autres de la veille : dans ce but, on remplit d'abord une des plates-formes, en ayant soin de faner pour ainsi dire chaque jour les fumiers qui y sont apportés. Quand le tas est assez gros, on en recommence un autre sur la seconde surface restée libre, et quand le moment est venu de mener ces engrais sur les terres de la ferme, on commence toujours par le tas auquel on a donné une certaine homogénéité relative par les procédés suivants.

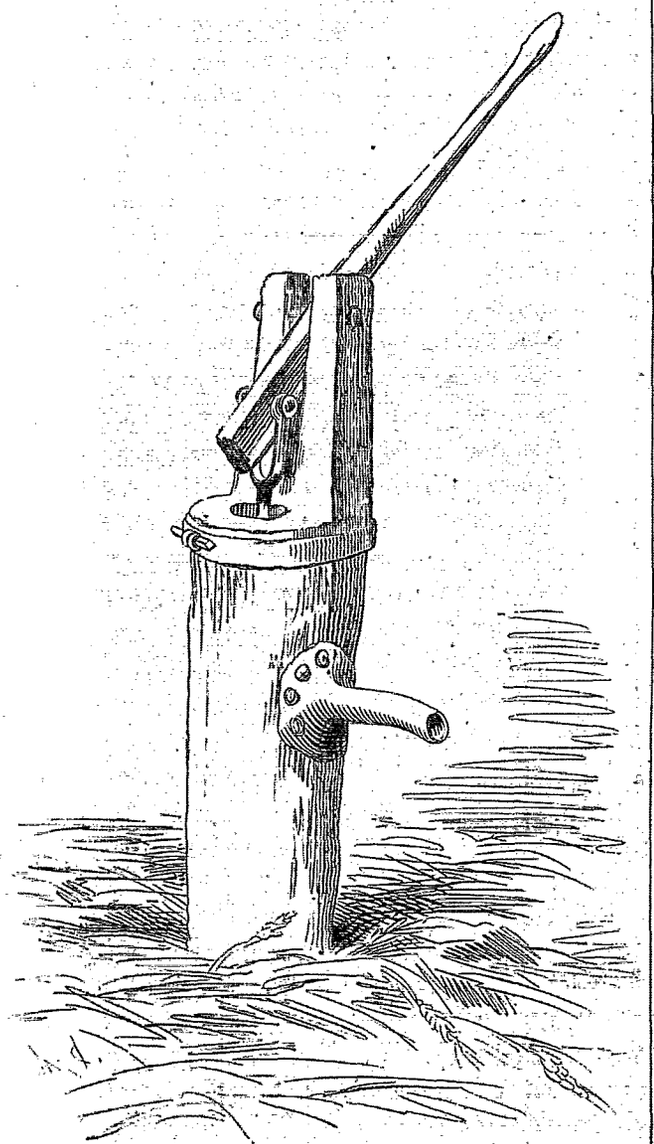
D'abord on a étendu les produits quotidiens par couches aussi régulières que possible, couches dont l'idéal serait une disposition analogue à celle de feuilles de papier empilées les unes au-dessus des autres. C'est le garçon de cour qui est chargé de ce soin : deux fois par semaine, il recouvre la surface libre d'une certaine quantité de plâtre cuit pour modérer un peu la fermentation et surtout pour retenir les gaz ammoniacaux, qui sont ainsi fixés à l'état de sulfate d'ammoniaque. Le sulfate de fer a également été employé à défaut de plâtre, ainsi que l'acide sulfurique en

proportion suffisante pour rendre l'eau convenablement acidule.

Une pompe, dont nous donnons le dessin, est chargée de reprendre les jus qui se sont réunis dans la citerne et de les distribuer sur l'un et l'autre tas.

On la voit en place dans notre gravure de l'intérieur d'une ferme (1854, p. 21).

La pompe que M. X... préfère est faite d'un seul morceau de bois creusé à la tarière d'un gros diamètre; un piston en bois creux, à clapet de gutta-percha, est mis en mouvement par une tige de fer qui s'attache à un levier de bois; la gueule est également en gutta-percha, les clous qui la fixent, ainsi que le peu de fer qui est employé, sont fortement galvanisés. Jamais cette pompe ne s'est dérangée. Elle a été établie par un fabricant de Meaux, qui livre ces instruments à raison de 6 francs le mètre courant, tout compris.



Pompe simple à purin.

Avant le travail, la bille de bois qui a servi a été préparée au pyrolignite de fer d'après le procédé de conservation du docteur Boucherie. La partie inférieure, qui baigne dans la fosse, est refendue de manière à former quatre espèces de meurtrières qui laissent passer le liquide. Enfin, pour éviter l'introduction des corps qui pourraient gêner le jeu du piston et causer des avaries, cette même partie repose dans un panier d'osier qui sera remplacé, quand il sera détruit, par une gaîne-chemise en gros fil de fer galvanisé.

Quand on veut arroser le tas, on ajoute à la gueule un tube flexible, analogue à ceux qui précèdent les lances des pompes à incendie; ce tube est en toile rendue imperméable par les procédés actuels : un homme est employé à la pompe; un autre promène l'orifice terminal de cette espèce de boyau sur les diverses parties du tas, de façon à les atteindre toutes; il tient son tube de la main droite, et de l'autre une petite planchette en forme de pelle à enfourner le pain, mais à manche très-court, sur laquelle il reçoit en plan incliné le liquide qui s'échappe et qui s'étend aussitôt en nappe très-mince, mais très-large.

Depuis son dernier voyage en Écosse, et d'après ce qu'il a vu notamment chez M. Fremire d'Édimbourg, M. X... se propose de faire construire un hangar pour abriter son fumier; c'est encore de tous les moyens celui qui lui paraît devoir être préféré.

Aujourd'hui, dans un but également de conservation, on emploie beaucoup la méthode des *box* creux, espèces de cavernes où l'on enferme les bêtes à l'engrais. Quand l'animal sort pour aller à la boucherie, on retire le fumier qui s'est accumulé dans sa loge, et on le transporte immédiatement dans les champs.

Mais en attendant qu'il ait mis ces projets à exécution, notre hôte recommande à notre attention les détails qui se rattachent à la méthode déjà suivie par lui.

La surface nécessaire pour les plates-formes a été calculée sur une moyenne de 1 mètre à 1m,50 de superficie par 100 kilogrammes du poids vif des bestiaux de la ferme.

Cette donnée ne nous suffisait pas pour apprécier les raisons qui avaient conduit à l'adoption de cette base; voyant notre embarras, M. X... nous donna les renseignements très-curieux que voici, et qui lui ont servi de point de départ.

Dans les conditions moyennes ordinaires, et d'après les rations bien entendues et habituelles qui sont distribuées, voici quelles sont les quantités d'engrais que produisent les animaux suivants :

	Solides.	Liquides.
Cheval de 420 kilogrammes.....	10k,00	4k,50
Vache de 600 kilogrammes.....	15k,00	12k,50
Mouton de 28 kilogrammes.....	0k,65	0k,50
Porc de 60 kilogrammes.....	1k,25	3k,50

D'après ces chiffres, on a calculé que le rapport des aliments à l'état sec aux déjections était :: 100 . 42. Ce dernier nombre est réduit à 32 quand on tient compte des pertes dans une ferme mal tenue.

Enfin, pour arriver à connaître les surfaces nécessaires, on a constaté que pour faire un mètre cube il faut :

De 500 à 600 kilogr.	de fumier de cheval à moitié consommé.	
800	— — tari.	
De 700 à 800	— de grosse bête à cornes.	
605	— de mouton.	

En somme, et pour en revenir à notre point de départ (le rapport des surfaces nécessaires pour un nombre donné de bétail), on est arrivé, avec les bases précédentes, à établir que le produit en fumier, *par 100 kilogrammes de poids vif*, est résumé très-approximativement de la manière suivante :

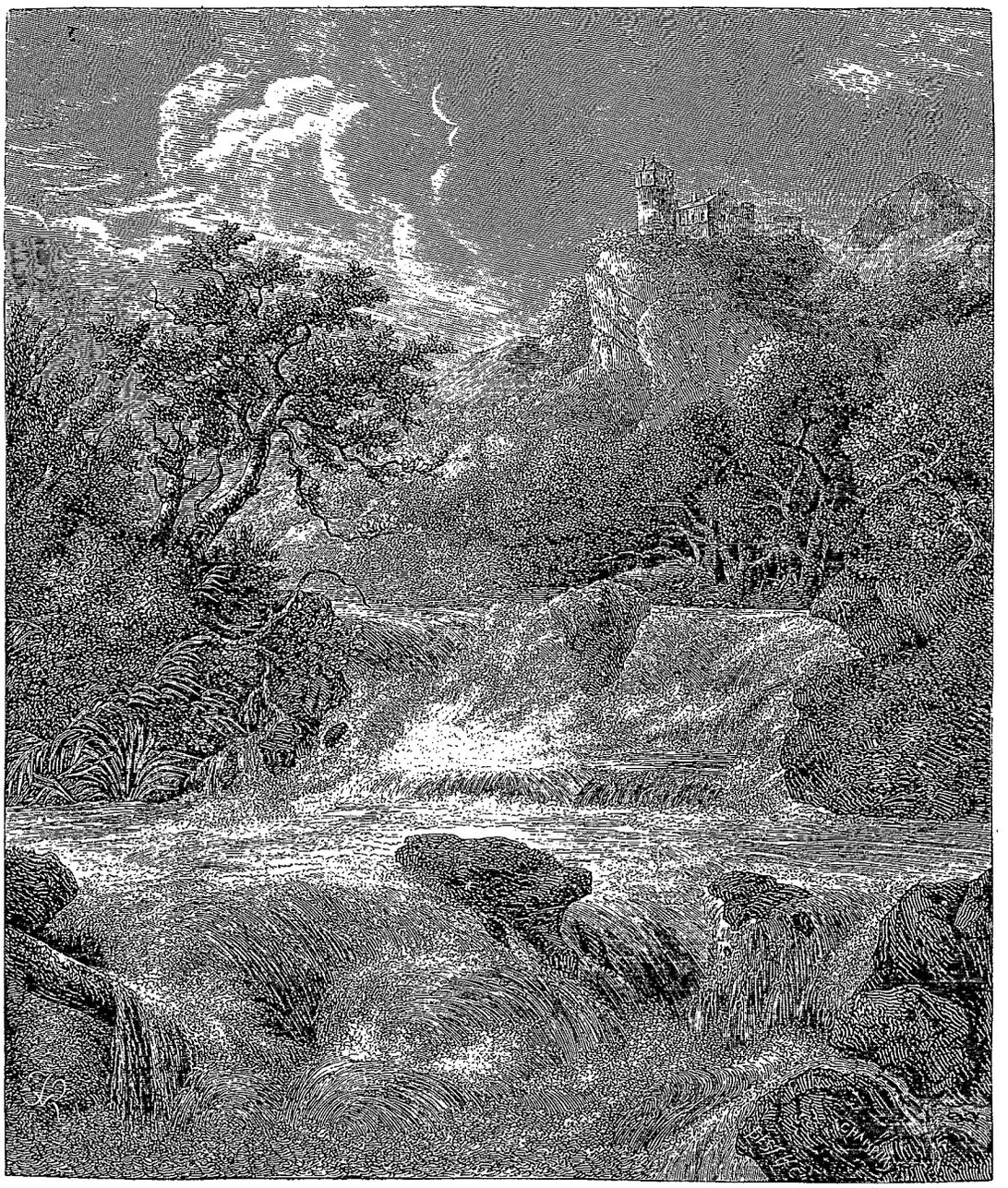
	Par jour.	Par an.
Cheval.....	4k,50	1 600 kilogrammes.
Vache.....	7k,20	3 300
Mouton.....	4k,80	1 700

En multipliant ces chiffres par le poids vif des animaux sur lesquels on veut calculer la construction d'une plate-forme à fumier, on peut savoir à peu près exactement les dimensions qu'il faudra lui donner.

La suite à une autre livraison.

RUYSDAEL.

Voy., sur ce peintre, la Table des vingt premières années.



Un Paysage par Ruysdael. — Dessin de Champin.

Ce beau paysage était parmi les richesses du Musée Napoléon. En 1815, il est retourné en Allemagne et a été replacé dans la galerie du grand-duc de Hesse-Cassel. Qu'est-il devenu depuis cette époque? On aura peine à comprendre que la destinée d'un tableau puisse être ignorée lorsqu'il a fait partie d'une collection ouverte au public; mais il n'en est pas des petits États de l'Allemagne comme de notre pays où ces collections, toujours accessibles, sans cesse visitées et étudiées, sont véritablement le bien de tout le monde. Une œuvre d'art ne disparaîtrait pas plus facilement sans doute des grands musées de Dresde, de Berlin, de Munich; mais beaucoup de galeries moins importantes ne sont qu'un luxe du souverain; et il arrive souvent que des tableaux ou des statues en sortent pour aller orner les appartements ou les vestibules d'un château. Leur description continue de figurer dans les catalogues, tandis qu'aucun inventaire, souvent même aucun souvenir des personnes chargées de leur conservation, ne peut aider à en retrouver la trace. Quant au paysage qui nous occupe, on présume qu'après avoir été transporté successivement dans plusieurs résidences, il a été, en 1832, compris parmi un certain nombre de tableaux que la veuve morganatique du dernier électeur de Hesse a emportés en Autriche.

Ce tableau vient d'être gravé pour la première fois. Il devait l'être dès le temps où il appartenait à la France; il avait même été dessiné par Storelli à cette intention. Les événements de 1814 ne permirent pas à cet artiste d'exécuter la gravure. Un de ses anciens élèves a récemment

achevé son ouvrage, et, grâce à lui, nous n'aurons pas entièrement perdu l'une des œuvres les plus remarquables et les plus caractéristiques de Jacques Ruysdael. Ce site sauvage, ce torrent précipité entre des rochers abrupts, ces arbres battus par les vents, toute cette composition qui plaisait à l'esprit mélancolique du peintre, a été reproduite par lui dans beaucoup de ses tableaux; cependant on ne la retrouve dans aucune des six toiles conservées au Louvre. Nous avons déjà fait remarquer le profond sentiment de la nature dont ces toiles sont empreintes, la vérité avec laquelle elle y est représentée; mais est-ce le seul caractère qui domine dans les œuvres de Ruysdael, et celui qui doit le distinguer des autres maîtres, ses compatriotes? Presque tous sont doués d'un sentiment aussi vif, aussi pénétrant que le sien; ils sont fidèles autant que lui dans leurs imitations des scènes qu'ils ont sous les yeux. Le respect de la nature est une condition de vie pour le paysagiste qui lui emprunte tous ses moyens d'expression, mais c'est une condition insuffisante s'il n'a pas à exprimer une conception qui lui soit propre? Ce qu'il faut admirer dans Ruysdael, c'est surtout sa puissante imagination. Que l'on considère non-seulement ce paysage où elle paraît éclatante, mais les plus humbles sites de son pays, immortalisés par son pinceau, un cimetière, un coin de prairie, un buisson. Ces compositions, souvent vulgaires à ne considérer que les objets, montrent avec plus de naïveté peut-être, et non moins d'énergie, le véritable génie de leur auteur.

LE CARBET.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 276.

Toute la colonie fut en émoi : les milices furent réorganisées; on mit la main sur le roi des Éboés, et Lewis et moi nous avions fini par loger dans un hôtel, à la baie de Montego, pour entendre les nouvelles et voir juger Sa Majesté noire et ses deux capitaines. La chanson qu'ils avaient chantée en chœur le jour de la découverte du complot fut lue devant la cour : on se la passait de main en main à l'audience. Si la rime en était riche, les idées m'en paraissaient peu compliquées, et je l'entendis alors répéter et commenter avec tant d'expressions diverses de crainte et d'horreur, que je me la rappelle encore :

Oh! mon bon ami Wilberforce,
Donne au neg' la liberté!
Dieu tout-puissant, donne la liberté,
Ou le neg' la prendra de force!
La liberté, oh! Wilberforce,
La liberté! la liberté!

Le capitaine noir, auquel on présenta cette chanson comme une des pièces à sa charge, répondit avec un grand sérieux qu'il ne savait pas qu'il y eût du mal à la chanter : « C'est, poursuivit-il, la chanson de Jean-Baptiste, un bon neg', qui a son tête dans une casserole, et qui est l'ami du noir. » La suite des débats fut loin de présenter des incidents aussi burlesques; mais la terreur qu'ils répandirent dans le pays n'empêcha pas que l'un des capitaines ne parvînt à s'évader en brûlant la porte de sa prison; l'autre fut déporté, et le roi des Éboés condamné à être pendu. Il mourut avec beaucoup de courage et d'intrépidité. J'étais sur le devant de la haie d'hommes et de femmes, moitié curieux, moitié effrayés, qui bordaient la route, tandis qu'il marchait au supplice. Au moment où il passait, il y eut un mouvement dans la foule. Poussé fortement par une négresse placée près de moi, je me trouvai, sans comprendre moi-même comment, en contact avec ce malheureux : je sentis, non sans une certaine terreur, sa main noire saisir et presser la mienne. Je reculai : la haie de soldats s'était reformée; mais j'avais quelque chose entre les doigts, que je tins serrés et enfoncés dans ma poche; je ne voulais trahir la confiance de qui que ce fût, et je me retirai peu à peu de cette ignoble cohue et de cette horrible vue d'une mort violente, empressé de me retrouver seul. Quand j'ouvris le très-petit paquet, enveloppé d'un morceau de calicot, que le roi des Éboés avait, à ce que je présumais, confié à la pitié qu'il lisait sur mon visage (je ne pouvais trouver d'autre explication à ce singulier accident), ce que j'y trouvai ne diminua pas ma surprise : c'était un collier de grains rouges d'une singulière petitesse et que je ne connaissais point.

Le chiffon qui enveloppait le petit talisman était tombé à terre; je me retournai pour le ramasser, espérant y trouver quelque explication. Vis-à-vis de moi brillaient, au milieu d'une face noire, comme deux charbons, des yeux de feu, et la main d'une négresse que je n'avais pas entendu approcher s'étendait pour saisir le morceau d'étoffe que j'enlevai par un mouvement d'instinct plus prompt que la pensée. Le noir visage, qui resta une seconde pétrifié devant moi, ne m'était pas inconnu : c'était celui de la vieille qui m'avait si violemment poussé au moment où le roi des Éboés passait devant moi.

— Li est le massa du pays loin, à sagin Zara et *picconnini* (les nègres appellent ainsi les petits enfants); li pas vend' pauv' neg'.

Elle joignit des mains suppliantes, et s'évanouit de ma vue; elle s'était jetée dans le hallier épais qui m'avait sans doute empêché de la voir arriver. Impossible de la poursuivre. J'allai m'enfermer dans ma chambre, à l'hôtel, avant de regarder de nouveau le dépôt sans doute involontaire de Sa Majesté noire. Était-ce la clef d'un complot, le signe d'une conjuration, un ordre envoyé pour quelque massacre? Mes idées se promenaient sur les choses les plus invraisemblables. Je résolus d'éclaircir ce mystère, sans y mêler Lewis, déjà soupçonné de trop de partialité pour les esclaves, et que le président du tribunal avait mandé, ce jour-là, pour lui parler à ce sujet.

J'examinai le petit collier, sans y trouver aucune indication. Les espèces d'hiéroglyphes tracés en rouge (du sang sans doute) sur le calicot rayé de bleu qui enveloppait cette amulette m'étaient tout à fait inconnus. La négresse avait nommé Zara! Je me décidai à retourner à Cornwall pour prendre mes informations auprès de la veuve du sambo, que j'avais trouvée si fidèle à soigner ses deux petits malades, et dont Lewis aimait et estimait le mari (si, à cette époque, un blanc pouvait avouer qu'il *estimât* un homme de couleur).

J'allai prendre mon cheval à l'écurie, j'écrivis un mot à Lewis, m'excusant sur des affaires pressées, et je me rendis droit à l'hôpital de Cornwall.

Zara n'y était plus : elle et les deux enfants avaient disparu. Où pouvaient-ils être allés? « Aux montagnes! » me répondaient tous ceux, surveillants ou noirs, que j'interrogeais.

Aller aux montagnes, c'est prendre la fuite, c'est devenir marron, *runaway*, comme me dit l'un des principaux régisseurs; et, dans une conversation que je prolongeai à dessein, m'étonnant qu'une femme si bien traitée se fût exposée avec deux enfants convalescents à tous les dangers, à toutes les fatigues d'une fuite, j'appris qu'une retraite de nègres était cachée quelque part au delà des roches du Diable, par delà la bruyère Noire et la rivière Sèche, dans d'affreux déserts. L'honnête blanc accumulait les épithètes, sans se douter qu'il aiguisait le secret désir qui fermentait en moi de faire connaissance avec ces sauvages et pittoresques sites que défendaient tant de noms effrayants.

— Je suis sûr que leur carbet, leur nid de vipères, que l'on devrait bien écraser, est caché dans le Bogr, poursuivit-il. Ce n'est pas si loin de Saint-Thomas, où se trouve l'autre domaine de notre patron, sa plus belle propriété. M. Lewis ne veut rien voir et rien croire; mais quand il lui descendra du Bogr un essaim de bêtes sauvages, de bandits qui mettront tout à sac sur sa terre, il commencera à penser que nous n'avons pas si tort, nous autres, de nous en défier.

— Du Bogr! repris-je. Qu'est-ce ça?

— Une infernale montagne, ou plutôt un tas de roches, de torrents, de précipices, où ils se vont réfugier; un repaire de bêtes fauves. Voyez un peu cette Zara que l'on avait comblée... Oh! M. Lewis les perd tous à force de bonté!

Et il continua sur ce ton.

Je le quittai, n'ayant plus rien à apprendre de lui : ce n'est que dans la population noire que je pouvais trouver mes renseignements; il fallait se confier à quelqu'un. Il me souvint d'un nommé Adam, d'assez mauvaise réputation, accusé d'être *obi*, et dont Lewis m'avait fait remarquer la physionomie en dessous. Ce noir faisait le métier de batelier à Savannah-la-Mar, et rapportait tous les mois au maître une part de son gain. Je laissai une note pour Lewis, où, le remerciant de toutes ses bontés, je lui disais que j'allais faire une tournée, et que je le retrouverais, soit à son domaine de Saint-Thomas, où il m'avait dit devoir se rendre sous peu de jours, soit à Cornwall; et je partis, résolu à mener l'aventure jusqu'au bout. Ma curiosité était excitée. Je n'avais pas parcouru l'Europe, l'arme au bras, si longtemps, pour être épouvanté de quelques nègres marrons, et le goût de l'imprévu n'était point anéanti chez moi.

Je n'eus point de peine à trouver Adam. Lui demandant de me faire faire une promenade en mer, j'entrai dans sa barque, je lui fis prendre le large, et une fois en mer (j'avais un excellent petit pistolet de poche sous ma main droite), je tirai de la gauche le petit collier et le lui mis sous les yeux.

— Oh! cria-t-il; et il tomba à deux genoux.

Je compris, dans sa physionomie et son mouvement, que j'avais quelque pouvoir occulte en main et que j'obtiendrais du noir ce que je voudrais.

— Lis! dis-je; et je déployai le morceau de calicot. — Lis haut. Il lut :

« Adieu. — Sauvez le *picconnini* au carbet du Bogr. — A lui le gage. »

— Eh bien, conduis, et au plus vite, au carbet du Bogr. Je donnerai moi-même le gage au picconnini.

Adam reprit la rame et la fit rapidement jouer. Il n'osa faire une objection. Le respect, l'effroi que lui inspirait ce mystérieux collier était une arme puissante, et je m'en servis pour m'éclairer peu à peu.

Le capitaine qui s'était évadé de la prison de Montego avait regagné le carbet, rendez-vous des nègres marrons. Il y avait emmené Zara et l'enfant du roi des Éboés, dont elle était la mère adoptive. En paraissant instruit de tout, j'appris d'Adam tout ce que je voulais savoir. Ce collier que je portais était le signe de royauté apporté du fond de la Guinée et qui se passait de père en fils comme un gage de souveraineté. Le noir mourant l'envoyait à son héritier; et au lieu de rencontrer la main de la négresse qui devait lui servir de messager, c'était ma main qui s'était trouvée sous la sienne à l'instant où il allait mourir.

Préoccupé, je n'étais pas sans appréhensions sur les suites de ma témérité; je vis peu les âpres solitudes au travers desquelles Adam me fit passer. Après avoir coulé et caché sa barque sous une roche que la vague semblait laver, nous passâmes au travers de précipices affreux. Je dormis quelques heures sous une *ajoupa*, une sorte de hutte cachée dans les fourrés d'arbres, et nous arrivâmes enfin.

Au sein de roches inaccessibles se trouvait une sombre forêt. La hache y avait taillé une éclaircie qu'un marécage encombré de plantes, de roseaux et de joncs entourait de trois côtés. Là, dans l'air, croupissait une végétation entassée, et d'eaux stagnantes s'élevait le carbet, le village de ces malheureux. Les arbres taillés en bûches, placés les uns sur les autres, et retenus par des pieux, formaient les murailles de huttes où les planteurs n'auraient certes pas logé leurs plus vils animaux, et que recouvraient des faisceaux de foins et d'herbes enlevés aux marécages voisins (1).

Ce fut au capitaine éboé qu'en présence de Zara et de l'enfant qu'elle avait élevé je remis le collier, qui fut attaché avec quelque solennité autour du cou de ce petit héritier d'une royauté imaginaire. Je passai deux jours au carbet, et j'en écrirais trop long si je disais tout ce que j'y vis et tout ce que j'éprouvai en écoutant Nato . c'était le nom du capitaine noir. Je vis bien que le roi des Éboés n'avait été qu'un mannequin; la pensée de la conspiration déjouée était tout entière dans ce noir, dont l'intelligence me parut remarquable. J'essayai de le convertir en lui montrant le bien-être du côté de la soumission.

— L'état des esclaves, lui disais-je, devait s'améliorer de plus en plus. Les maîtres tôt ou tard donneraient d'eux-mêmes et paisiblement cette liberté qu'il voulait obtenir par le sang et le feu.

— Peut-être, disait-il; mais je ne reprendrai pas la chaîne. S'ils sont ici de lait et de coton, je retournerai à Saint-Domingue ou ailleurs.

Mes paroles n'étaient que du vent; le sentiment de l'outrage fait à sa race était trop profond dans cette âme. Il me souvient d'une légende que je tiens de lui et qui marque plus que tous les raisonnements l'impression inscrite par la souffrance dans le cœur de l'esclave :

« Ils prétendent que nous sommes de la race de Cham : dites-leur qu'ils sont de celle de Caïn. Dieu fit l'homme fort et noir; mais quand il demanda au premier meurtrier : Qu'as-tu fait de ton frère? « li fit si peur bon Dieu (les » paroles et l'accent de cet homme me reviennent comme si » je l'entendais encore), li fit si peur, que li divini blanc, » tout blanc! Oh! li est resté blanc! »

Je quittai ce triste et terrible endroit l'âme assombrie, craignant tôt ou tard pour la race blanche, si elle n'accepte la leçon, quelques cruelles représailles; et ce ne fut pas sans peine et sans fatigues que je regagnai la demeure de Lewis. Je crus prudent de ne lui rien dire, et la pâleur qu'il remarquait sur mon visage fut attribuée aux fatigues de la chasse.

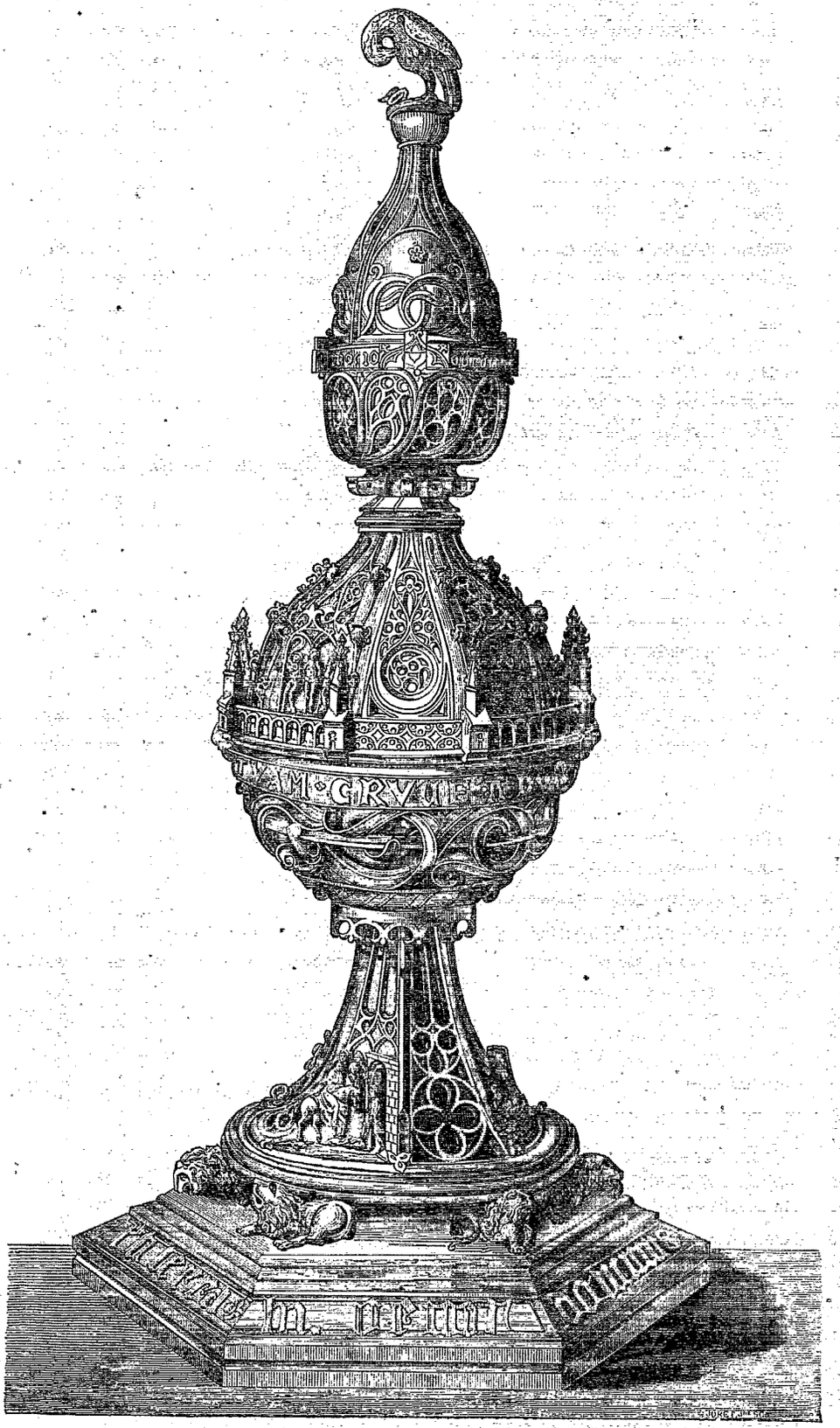
RELIQUAIRE ESPAGNOL DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Ce reliquaire, sculpté en bois, est couvert de figures, d'ornements et d'inscriptions latines. Au sommet du couvercle est un pélican, symbole du rédempteur qui s'est offert en sacrifice pour le salut du genre humain, et qui, dans le sacrement de l'Eucharistie, nourrit les chrétiens de sa chair et de son sang. A la base du couvercle sont les vestiges d'une inscription : *moi... io... obebit...* Au-dessous est un rang d'ornements moitié romans; au-dessus, un rang d'ornements gothiques du quinzième siècle.

L'intérieur de ce couvercle s'ouvre en quatre parties qui ressemblent à quatre feuilles, retombent, et laissent voir dans leur cavité quatre sujets de la vie de la sainte Vierge peints ou ciselés : l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des bergers, et celle des mages. La Vierge est représentée au milieu des quatre feuilles, assise et tenant l'enfant Jésus; au-dessous de cette petite figure de la Vierge est une portion d'inscription : *abe m...* sans doute pour *Ave Maria* (le *b*

(1) Voyez la gravure de la page 277.

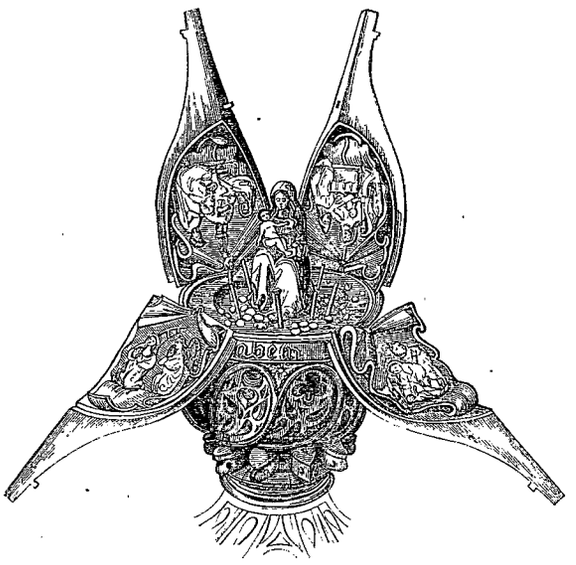
remplaçait dans les anciennes inscriptions le *v*). Des espèces d'épingles ou épines, au nombre de sept, enfoncées autour de la sainte Vierge, et plusieurs petits points ronds et blancs qui couvrent le sol, sont peut-être une allusion à ces mots du



Reliquaire espagnol en bois sculpté, du quinzième siècle. — Dessin de Montalan.

Cantique des cantiques : *Sicut lilium inter spinas;* « Comme *un lis au milieu* des épines. » Peut-être aussi est-ce une manière d'exprimer une formule votive qui rattacherait ces épingles ou épines à quelque demande de guérison.

Ce premier compartiment surmonte un deuxième vase orné de son couvercle, partagé en six portions égales, où l'on voit extérieurement des niches gothiques renfermant divers sujets . la Flagellation de Jésus-Christ, la Présentation de Jésus aux Juifs par Pilate, etc. Des contre-forts avec



Reliquaire espagnol. — Détails de l'intérieur du couvercle.

pinacles soutiennent les retombées de la coupole et servent à relier ensemble les diverses portions d'une galerie à jour, qui court autour de cette portion du reliquaire. Au-dessous de la galerie est un cercle sur lequel on voit de belles lettres gothiques : TUAM CRUCE (*crucem*) ADORO. Cette inscription a pour support une élégante bordure enroulée, d'un goût remarquable. Le pied du reliquaire est également bien dessiné; il est divisé en six compartiments, alternés de figures et d'ornements qui rappellent la forme des fenêtres des églises du quinzième siècle, mais en sens inverse de leur position ordinaire. Le sujet du compartiment gauche représente l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem ; quant à celui du compartiment à main droite, il est assez difficile d'y rien voir, à moins de supposer que c'est l'Agonie de Jésus-Christ, priant au jardin des Oliviers, près de ses trois disciples, assis à terre et endormis. La base du pied repose sur six lions couchés; au-dessous du profil est encore une inscription en grandes lettres gothiques *en terra : in : oemr. Dominus.* Malheureusement elle a été mal copiée par le dessinateur, et on ne peut lui donner aucun sens.

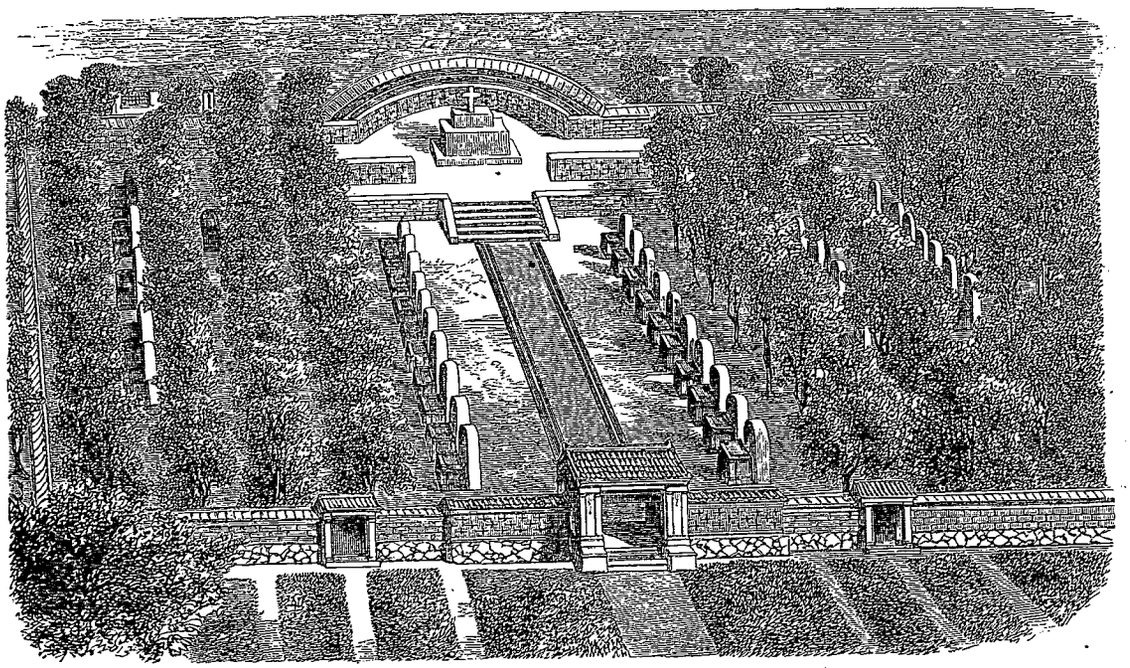
Le sculpteur de ce meuble a signé son œuvre ainsi : *Dominic Acavala me fecit.* Il est regrettable que le dessinateur de ce reliquaire ne nous ait pas fait connaître à quel endroit de ce meuble se trouve cette inscription.

Ce reliquaire appartenait, vers 1844, à M. Bullock, riche collecteur allemand : on en trouve une représentation lithographiée dans les *Meubles et armes*, par Asselineau.

SÉPULTURES DES MISSIONNAIRES A PÉKING.

Depuis mon arrivée à Péking, je désirais visiter les tombes de ces célèbres missionnaires qui, au seizième et au dix-septième siècle, ont fait connaître la Chine à l'Europe, en même temps qu'ils reculaient les bornes des sciences par leurs travaux, et fondaient des relations désormais impérissables entre cet empire du Cathay, alors si mystérieux, et l'Occident.

Il y avait un mois que je marchais au milieu de la fourmilière humaine de Péking, si besoigneuse, si déguenillée et si active, quand un officier supérieur tartare de la bannière jaune voulut bien me conduire au *Hoang-ti-tien-fan* (lieu de sépulture des étrangers). Nous sortîmes à cheval par la porte *Suan-vou-men* (porte de la gloire militaire) :



Le *Hoang-ti-tian-fan*, cimetière chrétien à Péking. — D'après un dessin de M. Marchal, de Lunéville.

nous suivîmes l'enceinte qui sépare la ville tartare de la ville chinoise, puis nous traversâmes la porte *Si-pian-men* (porte de l'Angle occidental), et le canal qui sert de fossé à la ville; enfin nous tournâmes au nord, en suivant la ligne des murs de Péking un peu plus haut que la porte *Feou-tching-men* (porte du Rempart), que le peuple appelle

Phing-tse-men. Je reconnus bientôt aux dessins du mur que nous étions devant un cimetière. Nous mîmes pied à terre devant le *tchao-ping* (mur de respect), qui indique toujours à la Chine ou le grade de celui qui habite la maison, ou la nature de l'édifice.

Nous entrâmes par la porte du jardinier à qui est confiée la garde de cette pieuse enceinte. Cet homme est très à l'aise grâce aux produits de la culture des divers enclos qui précèdent celui où se trouvent les tombes; il me prit pour un *Oloss* (Russe), quoique je fusse vêtu de la veste tartare, des bottes de satin, du chapeau de feutre ombragé d'une magnifique touffe de soie rouge, et que j'eusse la prudence de ne point parler. Il nous mena à travers le dédale de ces enclos jusqu'à la grande porte, qui s'ouvre sur une double rangée de tombes que domine une sorte de calvaire en marbre blanc surmonté d'une croix. C'est là que repose le père Ricci, fondateur de la mission de Péking et concessionnaire de ce terrain en vertu d'un acte de munificence de l'empereur *Van-lié*.

De chacun des côtés de cette allée principale sont rangées les tombes des pères Ko-Cibot Coronado, Magellœns, Torentio, Lombard Seguira, du Maillac, né au château de Maillac, mort à soixante-dix-neuf ans, le 28 juin 1748; du père Tuglio; du père Adam Schal, qui fut si longtemps en faveur à la cour de Péking. Sa sépulture vraiment royale a été érigée aux frais de l'illustre empereur Kang-hi.

Plus bas, les tombes des pères Lefaure, Cataneo Roger, Jean de Rocca, Brancati, Koffer. Toutes les inscriptions sont en chinois et en latin, mais le temps les a déjà détériorées.

Ici repose le père Verbiest. L'inscription du monument a été composée par l'empereur Van-lié.

Le père Fontaney, ancien professeur à Louis-le-Grand, dont la tombe est tout près, raconte ainsi les funérailles qui furent faites au savant père Verbiest, dans une lettre adressée au père Lachaise, confesseur de Louis XIV :

« Les obsèques du père Verbiest se firent le 11 mars 1688; il était mort le 28 janvier précédent; nous y assistâmes, et voici l'ordre qu'on garda en cette cérémonie. Les mandarins que l'empereur avait envoyés pour honorer cet illustre défunt, étant arrivés sur les sept heures du matin, nous nous rendîmes dans la salle où le corps du père était enfermé dans son cercueil. Les cercueils de la Chine sont grands et d'un bois précieux, épais de trois ou quatre pouces, vernissés et dorés par dehors, mais fermés avec un soin extraordinaire pour empêcher l'air d'y pénétrer. On porta le cercueil dans la rue et on le posa sur un brancard, au milieu d'une espèce de dôme richement couvert et soutenu de quatre colonnes. Les colonnes étaient revêtues d'ornements de soie blanche (couleur de deuil à la Chine), et d'une colonne à l'autre pendaient plusieurs festons de soie de diverses autres couleurs; ce qui faisait un très-bel effet. Le brancard était attaché sur deux mâts d'un pied de diamètre et d'une longueur proportionnée à leur grosseur, que soixante ou quatre-vingts hommes rangés des deux côtés doivent porter sur leurs épaules.

» Le père supérieur, accompagné de tous les jésuites de Péking, se mit à genoux devant le corps au milieu de la rue. Nous fîmes trois profondes inclinations jusqu'à terre, pendant que les chrétiens qui étaient présents à cette triste cérémonie fondaient en larmes et jetaient des cris capables d'attendrir les plus insensibles. La marche commença ensuite dans cet ordre :

» On voyait d'abord un tableau de 25 pieds de haut sur 4 de large, orné de festons de soie dont le fond était d'un taffetas rouge, sur lequel le nom et la dignité du père Verbiest étaient écrits en chinois en gros caractères d'or.

» Ce tableau, que plusieurs hommes soutenaient en l'air, était précédé par une troupe de joueurs d'instruments et suivi d'une autre troupe qui portait des étendards, des festons et des banderoles. La croix paraissait ensuite dans une grande niche ornée de colonnes et de divers ouvrages de soie; plusieurs chrétiens suivaient, les uns avec des étendards comme les premiers, et les autres le cierge à la main.

» Ils marchaient deux à deux au milieu des vastes rues de Péking, avec une modestie que les infidèles admiraient. On voyait ensuite, dans une niche, l'image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus tenant le globe du monde en sa main. Les chrétiens qui suivaient avaient à la main des cierges et des étendards, comme ceux qui précédaient.

» Un tableau de l'ange gardien venait encore accompagné de la même manière, suivi du portrait du père Verbiest, qu'on portait avec tous les symboles qui convenaient aux charges dont l'empereur l'avait honoré. Nous paraissions immédiatement après avec nos habits de deuil, qui sont blancs, et d'espace en espace nous marquions la tristesse dont nous étions pénétrés par des sanglots réitérés selon la coutume du pays. Le corps du père Verbiest était accompagné des mandarins que l'empereur avait nommés pour honorer la mémoire de ce célèbre missionnaire. Ils étaient tous à cheval. Le premier était le beau-père de l'empereur, le second son premier capitaine des gardes, le troisième un de ses gentilshommes, et d'autres moins qualifiés.

» Toute cette marche, qui se fit avec un bel ordre et une grande modestie, était fermée par cinquante cavaliers. Les rues étaient bordées des deux côtés d'un peuple infini, qui gardait un profond silence en nous voyant passer.

» Quand nous fûmes arrivés à la porte du cimetière, nous nous mîmes tous à genoux devant le corps, au milieu du chemin, et nous fîmes trois fois la même inclination. Les pleurs des assistants recommencèrent. On porta le corps auprès du lieu où il devait être inhumé; on y avait préparé un autel, sur lequel était la croix avec des cierges; le père supérieur prit alors un surplis, récita les prières et fit les encensements ordinaires marqués dans le rituel. Nous nous prosternâmes encore trois fois devant le cercueil, qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre. Ce fut alors que les cris des assistants redoublèrent, mais avec tant de violence qu'il n'était pas possible de retenir ses larmes. »

La fosse est une espèce de caveau, profond de 1m,05, long de 2 mètres et large d'un mètre. Il est revêtu de briques de tous côtés, en forme de muraille. Le cercueil est placé au milieu sur deux tréteaux de briques, hauts d'environ 10 centimètres. La muraille du caveau se termine en voûte surmontée d'une croix.

En tête de la tombe il y a un marbre blanc haut de 1m,75 avec chapiteau, sur lequel est écrit le nom du père Verbiest.

Le beau-père de l'empereur, après les prières du rituel, s'était exprimé ainsi sur la tombe :

« Le père Verbiest a rendu de grands services à l'État; Sa Majesté, qui en est très-persuadée, m'a aujourd'hui envoyé avec ces seigneurs pour en rendre un témoignage public, afin que tout le monde sache l'affection singulière qu'elle a toujours eue pour sa personne, et la douleur qu'elle a de sa mort. »

Le père Pereira avait répondu :

« C'est moins notre douleur que l'extrême bonté de l'empereur qui nous empêche de parler. Ce grand prince traite des étrangers comme s'ils avaient l'honneur de lui appartenir. Non content de prendre soin de notre santé, de notre réputation et de notre vie, il honore même notre mort par ses éloges, par ses libéralités et par la présence des plus grands seigneurs de la cour, et, ce qu'on ne saurait assez estimer, par sa douleur; pouvons-nous répondre à tant de faveurs? Ce que nous vous supplions de lui dire, c'est que

nous pleurons aujourd'hui, parce que nos larmes peuvent bien faire connaître la grandeur de notre affliction; mais que nous n'osons parler, parce que nos paroles ne peuvent pas exprimer tout ce que nous sentons de reconnaissance. »

Depuis le 11 mars 1688 jusqu'en 1829, où s'ouvrit la dernière tombe, on compte les mausolées du père Bouvet; du père Cibot Pierre-Martial, né à Limoges en 1727; celui de Jacques-François-Dieudonné-Marie d'Ollières, né à Longuyon, fils de Pierre d'Ollières, substitut du procureur général de Lorraine, mort le 24 décembre 1780; celui d'un autre Lorrain, nommé Colas, né à Thionville. Plus bas encore, ceux du père Kegler, médecin, du père Rhoda. En remontant à gauche, on voit la tombe du père Fontaney, dont nous venons de citer la lettre. Colbert, avec la permismission du roi, l'avait autorisé à quitter sa chaire de mathématiques au collége Louis-le-Grand et à aller à la Chine. Il l'avait appelé, avant son départ avec Cassini, pour lui faire connaître les intentions de Louis XIV. « La science, lui avait dit le ministre, ne méritait pas que vous prissiez la peine de passer les mers et de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloigné de votre patrie et de vos amis; mais comme le désir de convertir les infidèles et de gagner des âmes à Jésus-Christ porte souvent vos pères à entreprendre de pareils voyages, je souhaiterais qu'ils se servissent de l'occasion, et que dans les temps qu'ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'Évangile, ils fissent sur les lieux quantité d'observations qui nous manquent pour la perfection des sciences et des arts. »

On voit ensuite la tombe du père Gerbillon, plénipotentiaire de l'empereur Kang-hi pour traiter de la paix avec le czar Pierre Ier.

Tout auprès, est celle du savant père Parennin, de Lyon, mort à soixante-dix-sept ans; puis celle du célèbre père Gaubil, mort le 24 juillet 1759; il était né à Gaillac, le 4 juillet 1689.

On remarque encore de plus récentes tombes : ce sont celles de M. de la Torre, mort le 29 avril 1785; de Marchini; du père Castiglione, qui était artiste; de l'abbé Simonelli; de M. Descouvrières, procureur des missions étrangères; du père Gau, évêque de Péking, mort en 1825; du père Pereira, Portugais, employé à l'Académie d'astronomie, dernier supérieur du couvent du Midi; du père Fereira, le dernier de tous, et qui remit mourant la clef de ce cimetière au père Viniamine, archimandrite de la mission russe.

C'est depuis ce temps que des membres du clergé grec veillent sur cet ossuaire du clergé romain (1).

Je ne sais pas ce qu'on entend par grandes choses, je ne connais qu'une grande vie; car un scélérat peut faire aussi de grandes choses, mais il ne dépend pas de lui de se faire une vie illustre. JEAN-PAUL.

Giotto renouvela l'art, parce qu'il mit plus de bonté dans les têtes. VASARI.

RECHERCHES SUR LES ENSEIGNES CURIEUSES DE LYON.

Suite. — Voy. 263.

L'Ostarde d'or est aussi une enseigne de la rue du Bœuf; elle est représentée impassible au milieu des chiens; d'autres oiseaux tout effrayés, et battant des ailes, se sont réfugiés sur les arbres. Au-dessous du bas-relief on avait écrit : « Je vaux mieux. » A cette époque, en effet, l'outarde passait, après l'autruche, pour le plus gros des oiseaux, et était, de plus, réputée un mets délicieux. L'Ours, bas-relief fruste, a donné son nom à une rue, de même que l'enseigne des Trois Marie, restauration dans le goût de la renaissance. Au milieu est la mère du Sauveur; à sa gauche, Marie-Madeleine, les cheveux épars; à sa droite, Marie Jacobé; au-dessus, un ange porte sur un écusson : AV 3 MARIE.

La Pierre percée peut aussi passer pour une enseigne, car elle sert depuis trois cents ans au moins de désignation à une maison de la rue des Prêtres. Il s'y rattache une légende : « Il y a bien longtemps, le possesseur de cette maison était un homme dur et avare : un de ses ouvriers commit à son préjudice un vol dont la valeur se montait à cinq sous; il le poursuivit devant les tribunaux et le fit condamner. Le malheureux ouvrier, convaincu de vol domestique, fut, selon les lois de cette époque, pendu devant le lieu témoin de son crime. » L'on ajoute que, pour fixer la potence, il fallut creuser l'une des *cadettes* qui bordaient la rue, et c'est cette dalle que les habitants du quartier, indignés de tant de cruauté, ont renouvelée de siècle en siècle sur le seuil maudit du maître barbare, et que l'on voit encore aujourd'hui avec étonnement. Vers 1540, cette légende était déjà populaire, et une partie de la rue s'appelait rue Pierre-Percée.

Depuis cinquante ans environ, le nom des enseignes tend à disparaître, et plusieurs existent encore dont la dénomination s'est perdue : par exemple, des anges sculptés au numéro 18 de la rue Lainerie; dans la rue Thomassin, une petite tête surmontée d'une rose; et, près de Loyasse, une pyramide sur une maisonnette écartée. Tout au contraire, la maison de l'Ange, rue Mercière, n° 56, dont l'enseigne n'existe plus, a conservé son nom. Elle doit sa célébrité à une fondation charitable. En 1586, l'imprimeur Rouville, mort sans enfants, ordonnait par son testament de donner tous les cinq ans la somme des revenus qu'elle produit au plus pauvre des membres de sa famille, à cette seule condition que celui qui serait ainsi favorisé joindrait à son nom celui de Rouville, qui se créait ainsi une postérité par ses bienfaits. Cette clause singulière n'a pas cessé d'être observée.

Nous ajoutons à cette nomenclature l'un des plus anciens exemples de désignation écrite appliquée aux rues. Cet écriteau, en lettres gothiques, est placé à l'une des extrémités de la rue Désirée, dont il indique le nom. Ce dut être alors une exception, motivée peut-être par le désir de rappeler l'événement qui amena le changement du nom de cette rue (1).

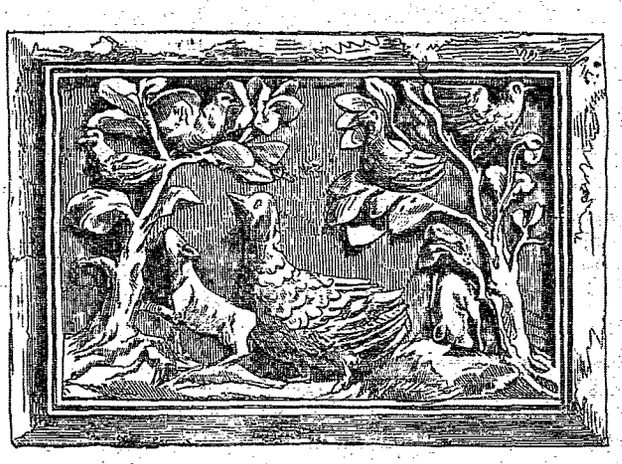
En suivant toujours l'ordre chronologique, nous devons citer le Canon d'or, 1624. On remarquera à droite, au-dessous de la pièce, un petit mouton placé là sans doute avec l'intention de symboliser les anciennes machines de guerre. — *Av Coevr volant*, rue Sainte-Catherine; la Joye, montée Saint-Barthélemy; la Giroflée, montée des Carmélites; au Grand Tambour, place du Collége; au Maillet d'argent, grande rue Mercier, 50; au Grand Coq hardi, place Bellecour, vieille enseigne que l'on rencontre assez souvent dans les faubourgs et les villages voisins de Lyon. On y représente un coq fièrement perché sur la tête d'un lion et chantant sa victoire. « Les anciens ont tenu que la présence des cocs est espovantable au lion; mais ils n'en ont dit la raison, sinon qu'estant moult fière beste et regardant souvent le ciel avec la creste levée, ont aussi la queuë droicte et les plumes retournées en faucille et se marchent de grande braveté (2). » — Au Soleil, 1065, place de la Trinité : cette dénomination vient du nom des premiers propriétaires

(1) Extrait d'un Voyage inédit de France en Chine à travers la Russie et la Sibérie, par M. Marchal, de Lunéville.

(1) Lyon était ravagé par la peste; la rue des Guatherets en Terraille en fut seule préservée, et prit dès lors le nom de rue Désirée.

(2) Belon, *Histoire de la nature des oiseaux*, etc. Corrozet, 1555.

de cette maison. La même enseigne se retrouve en plusieurs autres endroits, sur le quai Villeroy, la place Sathonay, dans la rue Saint-Dominique, etc.; le règne de Louis XIV dut multiplier cet emblème, qui était le sien, comme sous les Valois-Angoulême on avait vu, par la même raison, se répandre la mode des salamandres et des croissants. — Une autre figure que l'on rencontre aussi très-souvent, est celle des coquilles; elles devaient être préférées par les personnes qui avaient été en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Ces pèlerins formaient une confrérie dont on voit encore la chapelle décorée de coquilles dans l'église Saint-Bonaventure; on tenait à honneur d'y être admis, et une enseigne était l'occasion d'en étaler les insignes. — Aux Trois Comptants, 1687, grande rue Mercière, n° 84. Trois héritiers étaient en discussion; plutôt que d'avoir recours aux hommes de loi, ils convinrent de jouer le commun héritage en une partie de *content* (c'est le vingt-et-un); mais la partie fut nulle, et ce résultat bizarre amena un accord dont les trois intéressés résolurent de faire passer la mémoire à la postérité par un marbre et un calembour. A l'Homme sauvage, on a représenté un homme velu, à longue barbe, dans une niche rustique figurant une grotte; autour sont des satyres, des monstres à ailes de chauve-souris; le tout est terminé par une tête de Méduse. — En face de cette figure bizarre, il y avait une grande statue de Louis XIV, mais il ne reste plus que la niche qui la contenait. A l'angle de la rue de la Palme, on voyait l'effigie de Louis XIII.



L'Outarde d'or, rue du Bœuf.



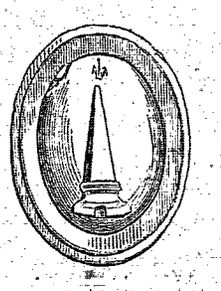
Les Trois Maries, rue des Trois-Maries.



L'Homme sauvage, rue de l'Aumône, 8.



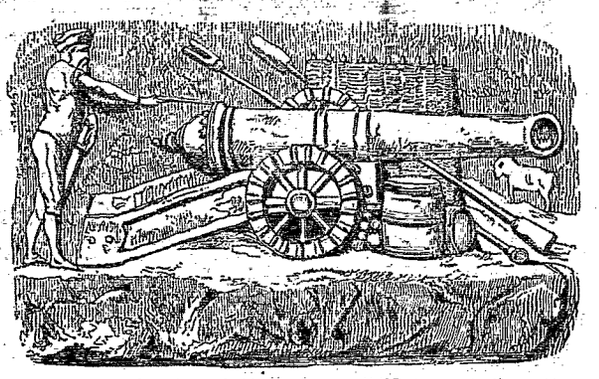
Rue Thomassin, 14.



Chemin du fort de Loyasse.



Rue Désirée.



Le Canon d'or, rue Bourgchanin, 10.

La suite à une autre livraison.

SCHENAU

(ZEISIG).



La Lanterne magique, par Schenau. — Dessin de Freeman.

Johann-Eleazar Schenau naquit, en 1734 ou en 1740, à Gross-Schenau, près Zittau en Saxe; son véritable nom de famille était Zeisig, qu'il échangea contre celui du lieu de sa naissance. Il commença, très-jeune encore, à dessiner, et exprima vivement son désir de se consacrer à la peinture; mais son père, pauvre ouvrier employé à la manufacture de damas de Schenau, se montra tellement opposé à cette vocation que Johann, ne pouvant la vaincre, s'enfuit de la maison paternelle et se rendit à Dresde, où il essaya de se faire recevoir chez un peintre. Ses efforts n'eurent aucun succès, parce qu'il était hors d'état de payer son apprentissage; il fut bientôt contraint de revenir dans sa famille. Comme il avait une assez belle écriture, son père le plaça chez un avocat de Dresde, s'imaginant que l'étude du droit pourrait lui faire perdre le goût des arts. Il n'en fut rien. Après avoir copié des consultations, tout le jour, dans le cabinet de son patron, le jeune clerc redevenait artiste et passait la nuit à dessiner. Un de ses amis lui enseigna les premiers éléments de la peinture, et parvint à le faire admettre comme élève à l'Académie de Dresde, dont Sylvestre était alors directeur. Schenau fit de rapides progrès et sut gagner l'affection de Sylvestre, qui, se rendant à Paris pour échapper aux agitations de la guerre, l'emmena avec lui, en 1756, et l'affranchit ainsi du service militaire.

Malgré cette protection, il s'en fallait de beaucoup que la fortune du jeune artiste fût assurée : avant d'arriver à la réputation, il devait, comme tant d'autres, passer par les douloureuses épreuves de la misère. Le courage ne l'abandonna pas. « Sous la pression de la plus dure nécessité,

dit Nayler, parlant des premières années du séjour de Schenau en France, il travaillait jour et nuit. Il faisait des dessins et des eaux-fortes, et ce titre qu'il donna à une série de douze dessins : *Achetez mes petites eaux-fortes!* était le cri de la faim. »

A la fin, grâce à quelques belles copies, il réussit à intéresser la Dauphine, princesse de Saxe, qui lui procura les moyens de travailler avec plus de liberté. Les sujets d'histoire l'attirèrent d'abord; mais en France, à cette époque, la vogue favorisait de plus en plus la peinture de genre, dont Greuze agrandissait le domaine. Cédant au goût public, Schenau fit donc des tableaux de genre. « Son nom, cité avec éloge, dit son biographe allemand, mais souvent estropié par les bouches françaises, avait peine à devenir populaire. »

Rappelé dans sa patrie, en 1770, par l'intervention de H. de Hagedorn, il fut nommé d'abord membre de l'Académie avec un modeste traitement; puis, en 1772, peintre en chef et directeur de l'école de Meissen, et enfin, en 1774, professeur à l'Académie de Dresde. A partir de 1777, il remplit, alternativement avec Casanova, les fonctions de directeur.

Il composa, à cette époque, des tableaux historiques et allégoriques, dans l'intention peut-être de procurer des modèles à ses élèves; le peu de succès de ses tentatives le ramena à la peinture de genre qui avait fait sa réputation. Il mourut en 1806. On remarque parmi ses œuvres une *Allégorie sur la naissance de l'électrice douairière*, qui passe pour son chef-d'œuvre, le *Dédommagement de l'absence*, la *Crédulité sans réflexion*, la *Devineresse*, le *Petit graveur*, *l'Amour conduit par la Fidélité*; ces divers sujets ont été reproduits par les premiers graveurs de l'époque.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. pp. 46, 50, 158, 179, 186, 198, 222, 234, 262.

XXXII. UN HÉRITAGE TARDIF. — UNE RECONNAISSANCE.

Mlle Renaud se meurt, et a demandé avec instance à voir son filleul Armand. Il devait revenir dans un mois. Je lui ai écrit de hâter son voyage s'il le pouvait. Il est arrivé hier, et il a pu voir encore la pauvre paralytique; mais elle avait perdu la parole, et tous ses efforts pour se faire entendre de lui ont été inutiles. Au milieu de sons inarticulés, il a pu seulement saisir le nom de M. Lebrun. Il s'agit sans doute de quelque recommandation à ce notaire qui était chargé de ses intérêts. Armand le verra.

... Nous avons conduit ce matin Mlle Renaud à sa dernière demeure. En voyant la morte (à peine plus morte qu'autrefois) sortir de son logement sombre et muet, pour aller prendre place sous le soleil, au milieu des fleurs du cimetière, je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'elle gagnait au change.

Armand est très-abattu de cette perte. Tout est rude coup pour les âmes ébranlées. Il ne lui reste plus que le père Bouvier, dont le dos se courbe. Ce matin nous nous promenions ensemble, et je m'efforçais de le ranimer en lui rappelant qu'il était jeune et fort. Je lui ai montré au coin du chemin un chèvrefeuille couvert de fleurs, et je lui ai dit :

— Vous voilà.

— Oui, a-t-il répondu vivement; mais regardez, l'arbuste est appuyé à un vieux mur dont la chute ne tardera pas à l'entraîner.

J'ai secoué la tête. Il en est des esprits malades comme des mauvais estomacs; la plus douce nourriture les aigrit et tout leur est malsain.

Au fond, Armand ne peut oublier cet attachement trompé; il en avait fait toute son espérance, et maintenant il en fait tout son souvenir. A son âge, rien ne paraît pouvoir finir; on date toutes ses affections de l'éternité. Quand je lui parle du temps qui guérit les plus cruelles blessures, il sourit tristement : c'est un médecin auquel on n'a foi qu'après en avoir fait longuement l'expérience. Dans la vieillesse, l'on est forcé de croire à sa science en comptant les cicatrices de son cœur.

... Armand est arrivé chez moi très-troublé; il sortait de chez M. Lebrun, qui lui a donné connaissance d'un testament par lequel Mlle Renaud le fait légataire de tout ce qui lui a appartenu : ce serait peu pour un autre; pour notre orphelin, c'est une fortune. Il m'a montré les titres de rentes qui lui ont été remis par le notaire.

— Vous voyez, ai-je dit en lui prenant la main, que tout le monde ici-bas a ses heureuses chances et ses jours qui, selon le vers d'Horace, « doivent être marqués en blanc sous la niche des pénates. » Vous voilà riche, mon enfant!

— Trop tard! a-t-il murmuré avec un soupir.

J'ai compris qu'il pensait encore à sa liaison brisée, et j'ai voulu l'en détourner; mais il y est revenu plus vivement et plus ouvertement qu'il ne l'avait fait jusque-là. Il m'a raconté les projets formés avec celle qu'il espérait associer à sa vie, leurs calculs mille fois recommencés, leurs prévisions, leurs chimères.

J'écoutais balbutier cet hymne de la jeunesse dont je reconnaissais encore les accents comme l'on reconnaît les notes d'un vieil air qui vous a quelquefois ravi. Nous étions tous deux accoudés à une fenêtre; les oiseaux chantaient près de nous dans leur cage festonnée de verdure; Armand pressait d'une main ces papiers qui venaient de lui rouvrir la porte d'ivoire des visions heureuses, et son regard errait dans la cour avec un vague enchantement. Lui-même se berçait dans son rêve. Il me parlait des goûts de la jeune fille, il me répétait ses paroles, il me dépeignait son visage. Tout à coup il s'est arrêté avec un cri; je l'ai vu se redresser, pâlir : sa main me montrait notre jeune voisine, dont la douce figure venait de se montrer derrière la vitre.

— Elle! c'est elle! a-t-il balbutié.

— Mme Bécherel! me suis-je écrié.

— C'est cela! c'est le nom du mari... Elle ici! Ah! je saurai... Il faut que je la voie!

Il avait fait un mouvement pour sortir; je l'ai retenu.

— C'est impossible! ai-je dit; tout est désormais fini entre vous; une explication ne peut conduire à rien et vous troublerait tous deux. Laissez cette jeune femme à ses devoirs et soyez aux vôtres.

Il n'a point répondu, mais il s'est penché au balcon pour la revoir. Elle avait, heureusement, disparu.

Je lui ai fait quitter la fenêtre, je l'ai forcé à s'asseoir; j'ai voulu lui parler, mais il m'écoutait à peine; son regard allait toujours vers la croisée voisine. Il m'interrompait à chaque instant pour répéter :

— Elle ici! elle ici!

Je lui ai enfin pris les deux mains, je l'ai retourné vers moi, et je l'ai forcé de m'entendre.

Après lui avoir dit tout ce que je sentais sur la nécessité de ne point revoir la jeune femme, de partir même pour quelque temps, j'ai voulu obtenir de lui une promesse; il m'a interrompu :

— Du moins, est-elle heureuse? a-t-il demandé avec émotion.

Je n'ai point voulu exprimer un doute, et je ne pouvais mentir à mes convictions : j'ai évité de répondre.

— Il faut que je le sache, a-t-il repris; je veux le savoir.

Et comme j'essayais de nouvelles objections, il s'est levé brusquement, il m'a remercié de mes conseils avec une

effusion troublée, et s'est échappé sans avoir rien promis.

... Voilà cinq jours que je n'ai point revu Armand. J'ai fait visite à mes voisins; rien ne paraît changé chez eux. La jeune femme est toujours aussi triste, le mari aussi contraint. Je ne puis douter qu'il n'y ait entre eux un de ces murs de glace qui ne font que grandir avec le temps.

... Hier soir, je suis encore retourné chez M. et Mme Bécherel. La femme avait pleuré; les yeux du mari étaient plus creux et ses paroles plus brèves. Que s'est-il donc passé? Armand y serait-il pour quelque chose? A tout prix, il faut que je le voie. J'écris, chez le père Bouvier où il demeure, un billet dans lequel je le prie de venir.

... Terrible journée! enfin la voilà finie; tous sont partis; je suis seul, je puis me recueillir et me rappeler.

Vers le milieu du jour, Baptiste est venu m'annoncer que Mme Bécherel était là et demandait à me parler. C'est la première fois qu'elle me rend seule visite. J'ai pressenti quelque chose d'extraordinaire. Je suis allé la recevoir, et je l'ai fait entrer dans mon cabinet d'étude.

Elle était toute tremblante. Je l'ai rassurée de mon mieux, en lui disant le plaisir que j'aurais à lui être utile en quelque chose. Elle a voulu me remercier, mais les pleurs lui ont coupé la voix. Je l'ai laissée se décharger le cœur des larmes qui le gonflaient, puis je l'ai engagée à parler.

— C'est difficile, a-t-elle bégayé; cependant il le faut... Oui, oui, je parlerai...

Mais elle a encore fait une pause. J'ai voulu l'aider, en lui demandant s'il ne s'agissait pas de quelqu'un de ma connaissance... Elle a tressailli.

— Ah! vous savez-déjà? s'est-elle écriée; eh bien, oui, il s'agit de la personne...

— De M. Armand Bouvier?

Elle a beaucoup rougi et a fait un signe affirmatif.

— Ainsi vous le savez ici? ai-je repris; il vous a revue?

— Moi? oh! non, non, a-t-elle dit vivement; mais l'autre jour j'ai cru le reconnaître ici, à la fenêtre... Cependant je doutais encore... quand M. Bécherel m'a appris lui-même son arrivée.

— Votre mari? Il le connaissait?

— De nom seulement; mais M. Armand a dû réclamer ces jours-ci à la mairie je ne sais quels papiers pour la succession de sa marraine, de sorte que M. Bécherel l'a vu, et ce retour l'a troublé.

— Saurait-il donc?...

— Tout, Monsieur, a-t-elle interrompu vivement; avant de consentir à l'épouser, je devais tout lui dire... j'espérais que ma franchise lui aurait donné confiance... mais non : depuis qu'il sait M. Armand arrivé, il n'a plus une heure de repos; il s'échappe de son bureau plusieurs fois par jour pour s'assurer que je ne suis point sortie, que personne n'est venu; il m'interroge, il me soupçonne. Cette défiance est une torture et une humiliation, Monsieur; je sens que je ne pourrai la supporter patiemment, que je prendrai M. Bécherel en haine... Oh! c'est mal! c'est mal! je le sais; il faut le plaindre et le rassurer : c'est pour cela que j'ai voulu vous voir. Vous connaissez M. Armand; il écoute vos conseils... Eh bien, s'il a quelque pitié pour moi, suppliez-le de ne point chercher à me voir, de ne pas m'écrire; car... il m'a écrit, Monsieur... une lettre où il me demandait un entretien, en me promettant que ce serait le seul, le dernier.

— Et vous avez répondu? ai-je demandé.

— Rien! s'est-elle écriée; mais j'aurais dû déchirer la lettre, la brûler : je ne sais pourquoi... je l'ai gardée... et depuis hier je ne la retrouve plus : je tremble que M. Bécherel ne l'ait surprise. Ah! Monsieur, au nom de tout ce que vous aimez, tirez-moi de cette angoisse. M. Armand m'annonçait qu'il partirait après notre entretien. Qu'il parte avant, tout de suite; je le lui demande comme une grâce, et je vous conjure de l'obtenir pour moi.

Elle avait le visage couvert de pleurs, les mains jointes avec une expression de prière si fervente, que je me sentis tout attendri. J'allais m'efforcer de la rassurer, quand un bruit de pas se fit entendre dans le corridor. J'avais oublié de défendre ma porte, et Mme Bécherel se leva, un peu effrayée d'être ainsi surprise dans les larmes. A ce moment, on frappa. Je me levai pour empêcher d'entrer; il était trop tard. La porte s'ouvrit vivement, et la jeune femme recula avec un cri : c'était Armand lui-même.

Il avait reçu ma lettre, et accourait à mon appel. Averti par Baptiste que Mme Bécherel était là, il avait voulu profiter de l'occasion.

La suite à une autre livraison.

LE LESCHÉ DE DELPHES

ET LES PEINTURES DE POLYGNOTE.

Le mot grec *lesché* est ionique : il signifie « conseil, conversation, lieu où l'on se réunit pour délibérer ou pour causer. » Les auteurs grecs appliquent quelquefois ce nom aux agoras et à leurs portiques, aux gymnases, aux boutiques des forgerons et à d'autres qui servaient habituellement de rendez-vous aux oisifs; mais ils appellent plus particulièrement *leschés* de petits édifices ou portiques, garnis de siéges, et où tous les citoyens étaient libres de venir jouir du repos, de l'ombre en été, de la chaleur en hiver, et en tout temps du plaisir de la conversation. Dans la seule ville d'Athènes, où le suprême bonheur était de causer, on comptait trois cent soixante leschés. Nos cafés ne sauraient donner une idée exacte de ces lieux de réunion : nous y sommes solitaires, ou divisés par petits groupes, au milieu de nos concitoyens; nous n'y sommes en société que par les yeux; la lecture des journaux y absorbe notre attention. Dans les leschés, on causait en commun d'art, de philosophie, ou des questions à l'ordre du jour; c'était quelque chose comme les édifices que nous appelons *Bourses*, avec cette différence que le principal objet d'attrait n'y était ni le commerce ni l'argent. Les leschés de Sparte n'avaient point un but aussi frivole que ceux d'Athènes. On ne s'y réunissait guère que pour traiter des questions sérieuses ou pour y prendre des résolutions politiques ou administratives; chaque tribu y avait son lesché.

On construisait les leschés surtout près des temples du dieu des arts et des belles paroles, d'Apollon, que les poëtes surnommaient quelquefois *Leschenorios*.

Le lesché le plus renommé dans toute la Grèce était celui que les Cnidiens avaient élevé dans la ville sacrée d'Apollon, à Delphes. Il devait surtout sa célébrité aux belles peintures dont l'avait décoré le peintre Polygnote, fils et élève d'Aglaophon de Thasos, né probablement l'an 510 (av. J.-C.). Ce grand artiste peignit le lesché de Delphes en l'an 478 (av. J.-C.). Il était déjà illustre à cette époque; il avait commencé dès l'an 484 les peintures du Pécile à Athènes. On sait qu'il ne se servait que de quatre couleurs et qu'il peignait à l'encaustique. Il passe pour être le premier qui ait su donner de la grâce aux figures, et qui ait représenté les femmes avec des robes transparentes et des coiffures de différentes couleurs. On croit qu'il mourut vers l'an 444.

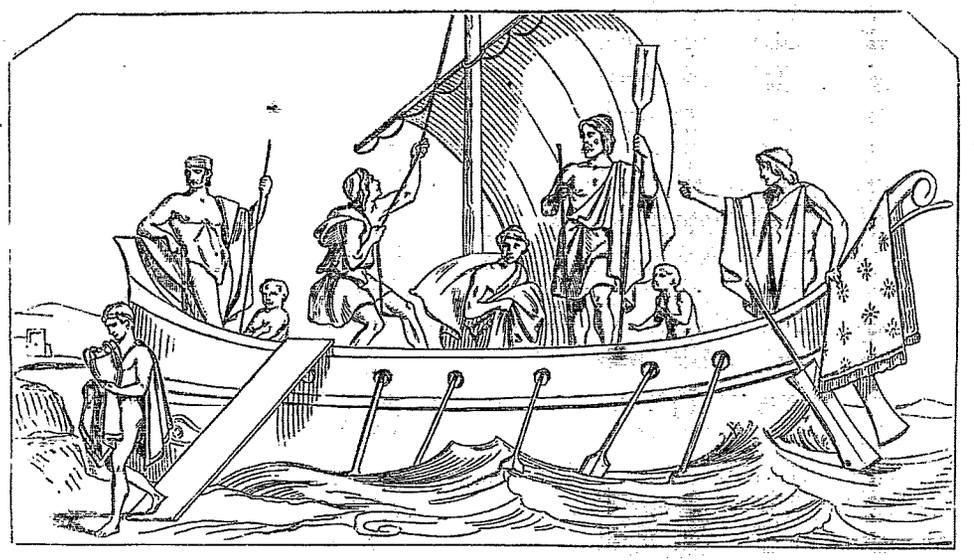
Pausanias a donné une description des peintures du lesché de Delphes. C'est un document très-précieux à la fois au point de vue de l'art, de la poésie et de l'histoire. Nous le reproduisons, en y mêlant des dessins que M. Chevignard a composés, à notre demande, d'après les monuments antiques, notamment d'après les vases dits étrusques. On a

déjà tenté plusieurs fois cette sorte de restitution de l'œuvre de Polygnote : nous espérons que l'on trouvera dans les dessins suivants un caractère de fidélité aussi sérieux que dans aucun autre des essais antérieurs.

LE LESCHÉ DE DELPHES, DÉCRIT PAR PAUSANIAS.

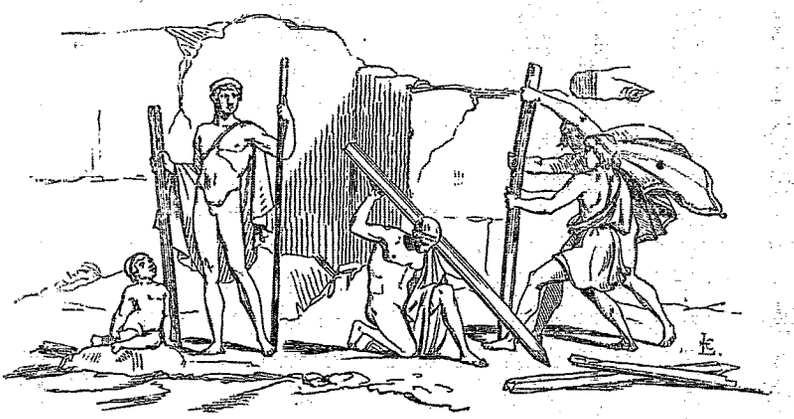
On remarque au-dessus de la fontaine Cossotis un édifice renfermant des tableaux de Polygnote, qui ont été offerts par les Cnidiens. Les Delphiens donnent à cet édifice le nom de lesché, parce que c'était là qu'on se réunissait anciennement, soit pour parler de choses sérieuses, soit pour faire des contes. Il y avait autrefois beaucoup d'édifices pareils dans la Grèce, au moins à en juger par les injures que Mélanthus dit à Ulysse dans l'Odyssée d'Homère : « Au »lieu de tant jaser ici, tu devrais être à dormir dans quelque »forge ou dans quelque lesché. » — En entrant dans cet édifice, toutes les peintures que l'on voit à droite représentent la ville de Troie prise et le départ des Grecs; on prépare

LES PEINTURES DU LESCHÉ DE DELPHES, D'APRÈS PAUSANIAS. — DESSINS DE CHEVIGNARD.



Le Vaisseau de Ménélas et le Pilote Phrontis.

tout ce qui est nécessaire pour le retour de Ménélas; son vaisseau est peint avec son équipage, mêlé d'hommes et d'enfants; le pilote Phrontis, tenant des avirons, est au milieu du vaisseau. Entre différentes choses qu'Homère fait raconter à Télémaque par Nestor, il lui fait dire que Phrontis, fils d'Onétor et pilote de Ménélas, était très-habile dans son art, et qu'il perdit la vie en revenant, lorsqu'on passait déjà vers le promontoire Sunium, dans l'Attique. Nestor, qui jusque-là avait voyagé de conserve avec Ménélas, le laissa alors, ce dernier étant resté pour donner la sépulture à Phrontis et lui rendre les autres honneurs funèbres. On remarque donc ce Phrontis dans le tableau de Polygnote, et au-dessous de lui un certain Ithémène portant une robe, et Echœax, qui descend du vaisseau par une échelle : il tient



Polités, Strophius et Alphius enlèvent la tente de Ménélas.

une corne de cuivre. — Polités, Strophius et Alphius enlèvent la tente de Ménélas, qui n'est pas très-éloignée du vaisseau : Amphialus en fait autant d'une autre; un enfant est assis à ses pieds; mais il n'y a aucune inscription qui nous apprenne le nom de cet enfant. — Phrontis est le seul qui ait de la barbe, et le seul dont Polygnote ait trouvé le nom dans l'Odyssée; il a, à ce que j'imagine, forgé lui-même les autres. — Briséis est debout, Diomède est au-dessus d'elle, et Iphis est devant eux; tous trois ont l'air de regarder la figure d'Hélène; cette dernière est elle-même assise près d'Eurybate, qui était, à ce que je crois, le héraut d'Ulysse; il n'avait pas encore de barbe. Vous voyez ensuite deux servantes d'Hélène, Électre et Panthalis; celle-ci est debout auprès d'elle, et Électre attache la chaussure de sa maîtresse. Ces noms



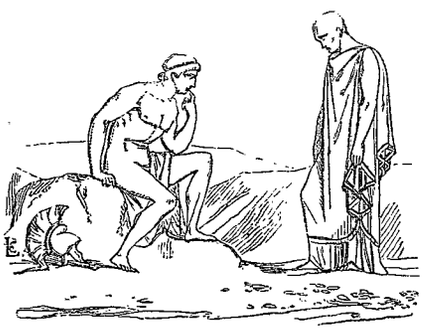
Hélène, Eurybate, Électre et Panthalis. — Iphis, Diomède et Briséis.

sont aussi différents de ceux qu'Homère donne dans l'Iliade aux femmes esclaves qui vont avec Hélène sur les murs. — Un homme vêtu d'une tunique de pourpre, et l'air extrêmement abattu, est assis au-dessus d'Hélène, et même, avant d'avoir lu l'inscription, on devine que c'est Hélénus, fils de Priam. Mégès est près d'Hélénus; il est blessé au bras, ainsi que nous le représente Leschès, fils d'Œschylénus, de la ville de Pyrrha, dans son poëme de *la Destruction de Troie;*



Hélénus, Mégès, Lycomède, Euryalus.

car il dit que Mégès avait été blessé par Admète d'Argos dans le combat que les Troïens avaient livré pendant la nuit. Lycomède, fils de Créon, est auprès de Mégès; il a au poignet une blessure qu'il avait reçue d'Agénor, suivant le même Leschès. Il est évident que Polygnote ne les aurait pas ainsi représentés blessés, s'il n'avait pas lu le poëme de Leschès. Lycomède, dans ce tableau, est blessé en deux autres endroits, à la cheville du pied et à la tête. Euryalus, fils de Mécistéus, est aussi blessé à la tête et au poignet : tous ces personnages sont placés au-dessus d'Hélène. — Après Hélène viennent la mère de Thésée, rasée jusqu'à la peau, et Démophon, l'un des fils de ce héros, qui, à sa contenance, semble rêver aux moyens de délivrer Œthra. Les Argiens assurent que Thésée eut de la fille de Synis un fils nommé Mélanippus, qui remporta le prix de la course, lorsque ceux qu'on nomme les Égipones firent célébrer les jeux Néméens pour la seconde fois après Adraste. Leschès dit que lorsque Troie fut prise, Œthra s'échappa et vint dans le camp des



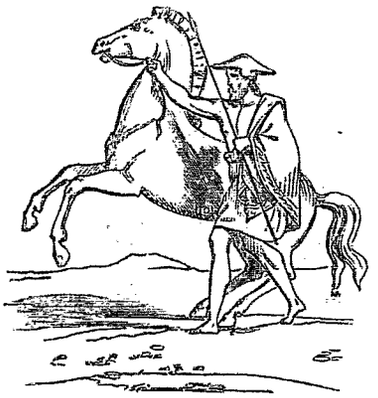
Démophon et la mère de Thésée.



Andromaque, Médésicaste et Polyxène

Grecs, où elle fut reconnue par les fils de Thésée. Démophon la demanda à Agamemnon; celui-ci désirait bien le satisfaire, mais il lui dit qu'il ne le pouvait pas sans le consentement d'Hélène; il lui envoya un héraut à cet effet, et Hélène lui accorda sa demande. Eurybate, que l'on voit dans ce tableau, paraît donc aller vers Hélène au sujet d'Œthra, pour lui porter les ordres d'Agamemnon. On voit ensuite des femmes troïennes qui paraissent déjà captives et dans les larmes; Andromaque y est représentée avec son enfant à son sein. Leschès assure qu'il périt précipité du haut d'une tour, non pas d'après une résolution générale des Grecs, mais par Néoptolème et de sa propre volonté. On y remarque aussi Médésicaste, l'une des filles naturelles de Priam; Homère dit qu'elle était établie à Pédœum, où elle avait

épousé Imbrius, fils de Mentor. Andromaque et Médésicaste sont voilées; Polyxène, suivant la coutume des filles non mariées, a les cheveux tressés sur la tête. Les poëtes prétendent qu'elle fut sacrifiée sur le tombeau d'Achille, et j'ai vu à Athènes et à Pergame, sur le Caïque, des tombeaux qui représentent les malheurs de Polyxène. On aperçoit aussi, dans le tableau dont nous parlons, Nestor avec le pilus sur la tête et une lance à la main; son cheval semble prêt à se rouler sur le sable : jusqu'à ce cheval, tout se passe sur le rivage de la mer, et l'on y distingue même les cailloux. A partir de là, le reste ne paraît avoir aucun rapport avec la mer.



Nestor.

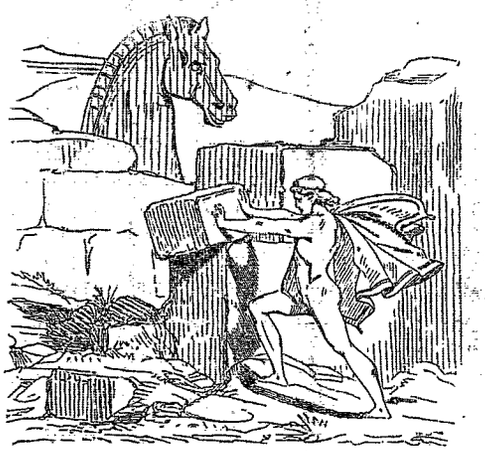


Climène, Créuse, Aristomaque et Xénodice.

Au-dessus des femmes qui sont entre Œthra et Nestor, il y en a quatre autres qui sont pareillement captives, savoir : Climène, Créuse, Aristomaque et Xénodice. Stésichore, dans *la Destruction de Troie*, a mis Climène au nombre des captives; de même, dans son poëme sur le *Retour*, il dit qu'Aristomaque était fille de Priam et femme de Cristolaüs, fils d'Hiataon. Je n'ai trouvé le nom de Xénodice dans aucun poëte ni dans aucun écrivain en prose. Quant à Créuse, on prétend que la mère des dieux et Vénus la tirèrent des mains des Grecs et la délivrèrent de l'esclavage, car elle était la femme d'Énée; cependant Leschès et l'auteur des vers cypriens donnent Eurydice pour femme à Énée. — Au-dessus de Créuse vous voyez représentées Déinomé, Métioché, Pisis et Cléodice, toutes sur le même lit. Déinomé est la



Déinomé, Métioché, Pisis et Cléodice.



Epéus renverse les murs de Troie.



Polypètes, Acamas, Ulysse, Cassandre. — Ajax et les fils d'Atrée.

seule dont on trouve le nom dans la petite Iliade; les noms des autres sont, à ce que je crois, de l'invention de Polygnote. On remarque aussi Épéus : il est nu et renverse les murs de Troie. Derrière toutes ces figures s'élève la tête

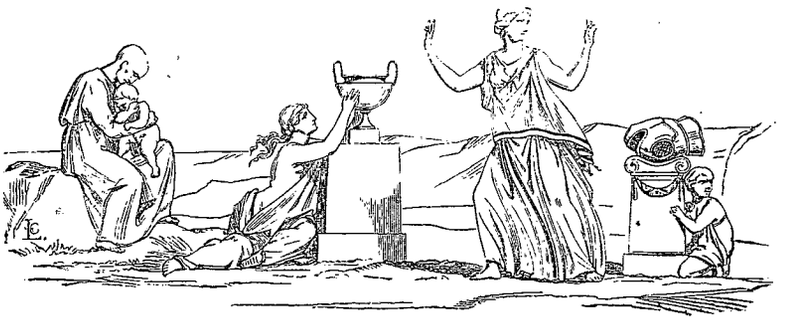
du cheval furieux. Polypètes, fils de Pirithoüs, a la tête ceinte d'une bandelette; Acamas, fils de Thésée, avec son casque, est auprès de lui; ce casque est surmonté d'une aigrette. Ulysse vient ensuite; il est revêtu de sa cuirasse; Ajax, fils d'Oïlée, tenant son bouclier à la main, est debout auprès d'un autel, sur lequel il jure au sujet de l'attentat dont Cassandre a été la victime; celle-ci est assise en terre, tenant la statue en bois de Minerve, qu'elle avait probablement entraînée de dessus sa base, lorsque Ajax l'avait arrachée des pieds de cette statue, sous la protection de laquelle elle s'était mise. On a aussi représenté les fils d'Atrée, qui ont également leurs casques sur la tête; Ménélas a son bouclier, sur lequel on remarque le serpent qui parut à Aulis lors du sacrifice, et qui fut regardé comme un prodige; ils font jurer Ajax sur les membres d'un porc qu'ils viennent de sacrifier.

Sur la même ligne que le cheval, et tout auprès de Nestor, est Néoptolème, qui vient de tuer Élassus. Je ne sais ce que c'est que cet Élassus, mais il est représenté rendant le dernier soupir. Néoptolème frappe aussi de son épée Astynoüs, qui est tombé sur le genou : il est question d'Astynoüs dans le poëme de Leschès. Néoptolème est le seul de tous les Grecs que Polygnote ait représenté tuant encore des Troïens, ce qui vient sans doute de ce que toutes ces peintures étaient destinées à orner son tombeau. Homère, dans tous ses poëmes, donne le nom de Néoptolème au fils d'Achille; mais l'auteur des vers cypriens dit que Lycomède lui donne le



Néoptolème, Élassus et Astynoüs.

nom de Pyrrhus, et que ce fut Phœnix qui le nomma Néoptolème, parce qu'Achille commença très-jeune à faire la

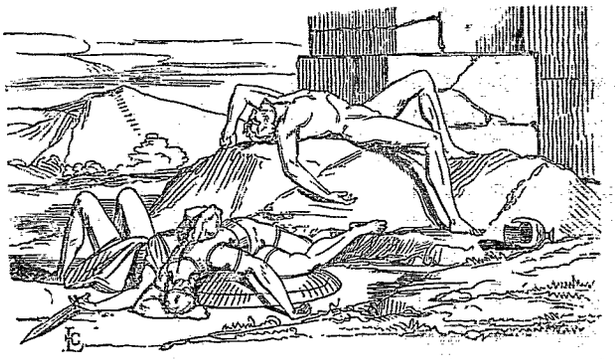


Laodice et Méduse.

guerre.—On voit aussi sur ce tableau un autel auquel se tient un enfant saisi de frayeur; sur cet autel est une cuirasse de cuivre d'une forme presque inusitée maintenant, mais telle qu'on les portait anciennement. Elle est composée de deux pièces de cuivre dont l'une s'adapte à la poitrine et au ventre, et l'autre est destinée à garantir le dos; ces deux parties, qui s'appelaient *gyala*, s'ajustaient, l'une devant, l'autre derrière, et s'attachaient ensemble avec des agrafes. Cette armure pouvait suffire, même sans bouclier, pour la défense du corps; c'est pour cela qu'Homère a représenté Phorcys, Phrygien, combattant sans bouclier, parce qu'il était armé ainsi. J'ai vu ce genre de cuirasse représenté dans le tableau de Polygnote dont il est ici question, et dans un tableau qui est dans le temple de Diane à Éphèse, où Calliphon de Samos a peint des femmes ajustant à Patrocle une cuirasse de cette espèce.—Vous voyez devant l'autel Laodice; elle est debout : je ne connais aucun poëte qui l'ait nommée parmi les femmes captives, et il me paraît très-vraisemblable que les Grecs lui avaient rendu la liberté. Homère, en effet, parle dans l'Iliade de l'hospitalité qu'Anténor donna à Ulysse et à Ménélas, et il dit que Laodice fut mariée à Hélicaon, fils d'Anténor. Leschès assure qu'Hélicaon, ayant été blessé dans le combat qui eut lieu pendant la nuit, fut reconnu par Ulysse, qui le tira vivant de la mêlée. D'après le soin que Ménélas et Ulysse prirent de la famille d'Anténor, il est probable qu'Agamemnon et Ménélas n'auraient pas traité en ennemie la femme d'Hélicaon. Ce qu'Euphorion de Chalcis a dit dans ses vers sur Laodice n'a donc aucune vraisemblance. On voit après Laodice un support en marbre sur lequel est placée une cuvette à laver, en bronze; Méduse, assise à terre, tient ce support de ses deux mains. Cette Méduse était aussi l'une des filles de Priam, suivant l'ode de Stésichore d'Himère. On voit près d'elle une vieille femme, ou un eunuque rasé jusqu'à la peau, qui tient sur ses genoux un enfant nu; cet enfant, saisi de frayeur, met sa main devant ses yeux.

Vous voyez ensuite des morts : l'un, nommé Pilis, est nu et couché sur le dos; au-dessous de lui sont étendus Eïonée et Admète, encore revêtus de leurs cuirasses. Leschès dit qu'Eïonée avait été tué par Néoptolème, et Admète par Philoctète. Un peu plus haut, il y en a d'autres, savoir : au-dessus de la cuvette dont j'ai parlé, Léocritus, fils de Polydamus, qui fut tué par Ulysse, et au-dessus d'Eïonée et d'Admète, Corébus, fils de Mygdon : ce Mygdon a un tombeau remarquable sur les frontières de la Phrygie et du pays des Tectorhénieus, que les poëtes donnent aux Phrygiens. Corébus était venu demander Cassandre en mariage, et il fut tué par Néoptolème, suivant la tradition la plus reçue; cependant Leschès dit que ce fut par Diomède. Au-dessus de Corébus sont les corps de Priam, d'Axion et d'Agénor. Leschès nous apprend que Priam ne fut pas tué sur le foyer consacré à Jupiter Hercius, mais qu'ayant été arraché de l'autel de ce dieu, il fut tué accidentellement par Néoptolème vers les portes de son palais. Quant à Hécube, Stésichore dit, dans *la Destruction de Troie*, qu'Apollon le transporta dans la Lycie. Leschès prétend qu'Axion était fils de Priam, et qu'il fut tué par Eurypilus, fils d'Evemon.

Agénor, suivant le même poëte, fut tué par Néoptolème ; il paraît, d'après cela, qu'Échélus, fils d'Agénor, avait été tué par Achille, et Agénor lui-même par Néoptolème. Vous voyez ensuite Sinon, l'un des compagnons d'Ulysse, et An-



Pilis. Eionée et Admète.



Sinon et Anchialus emportent le corps de Laomédon. — Corébus, Priam, Axion et Agénor.

chialus, qui emportent le corps de Laomédon ; on remarque encore là un autre mort, nommé Érésus. Je ne connais aucun poëte qui ait parlé ni d'Érésus, ni de Laomédon. — La maison d'Anténor est aussi dans ce tableau, avec une peau



La Maison d'Anténor, Théano et ses enfants Glaucus et Eurymachus ; Crino, fille d'Anténor ; esclaves.

de léopard suspendue à la porte, signal pour avertir les Grecs de respecter cette maison. Théano est là avec ses enfants, savoir : Glaucus, assis sur une cuirasse comme celle dont j'ai parlé, dont les deux pièces sont agrafées ensemble, et Eurymachus, assis sur une pierre ; Anténor est debout auprès d'eux, et après lui vient Crino, sa fille, qui tient un enfant dans ses bras. On voit sur toutes leurs figures l'expression du malheur. Des esclaves chargent sur un âne un coffre et d'autres effets ; il y a aussi un petit enfant assis sur un âne.

On lit à cet endroit du tableau ces deux vers élégiaques de Simonide : « Polygnote de Thasos, fils d'Aglaophon, » a peint la destruction de la citadelle de Troie (1). »

D'après la description de Pausanias, le lesché que les peintures de Polygnote avaient rendu si célèbre, était situé entre l'enceinte qui renfermait le tombeau de Néoptolème et le temple d'Apollon, non loin de la pierre que Saturne avait voulu dévorer la prenant pour son fils Jupiter.

(1) Extrait de la traduction de Pausanias par Clavier, membre de l'Institut, mort en 1817.

LE DÉPARTEMENT DES ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.



Bibliothèque de la rue Richelieu. — La nouvelle galerie des estampes. — Dessin d'Édouard Renard.

Le cabinet des estampes de Paris n'a pas une origine fort ancienne.

En 1666, Michel de Marolles, abbé de Villeloin, publiait le catalogue des estampes qu'il avait réunies jusqu'à cette époque, et disait dans sa préface : « ... De toutes lesquelles choses, j'ay recueilly cent vingt-trois mille quatre cent pièces, de plus de six mille maistres, en quatre cents grands volumes, sans parler des petits, qui sont au nombre de plus de six-vingts, ce qui ne seroit pas indigne d'une bibliothèque royale, où rien ne se doit négliger. » Cette phrase, adressée directement au roi, devait avoir quelque intention; il est vraisemblable qu'elle était écrite en vue d'une acquisition possible. En effet, Colbert, qui aimait et protégeait les arts, proposa au roi l'acquisition de cette collection. Sa proposition fut acceptée, et la collection de l'abbé de Marolles servit de premier fonds au cabinet des estampes.

Marolles nous dit lui-même, à la suite de sa traduction de Virgile de 1673, à quel prix on lui acheta cette collection, qu'il tenait de Claude Maugis et de Charles Delorme, commis de Monnerot. Il s'exprime ainsi : « ... Toutes lesquelles pièces furent mises dans la Bibliothèque royale en cette mesme année (1667), pour lesquelles il plust au roy de donner vingt-huit mille livres, et encore depuis deux mille quatre cents livres à deux fois par gratification, parce qu'il est certain que ces livres d'estampes si bien choisies revenoient à bien davantage, comme il est aisé de le juger à tous ceux qui s'y connoissent, vu la qualité des pièces, dont les principales sont rares et d'une beauté singulière. » Il nous apprend encore que l'on chargea de l'examen de ces pièces « MM. Félibien et Mignard, de qui les seuls noms marquent la grande suffisance. »

Cette première et inappréciable acquisition fut, à son arrivée, réunie au département des imprimés, et le cabinet

des estampes ne se forma réellement que vers 1730. Jusque-là les estampes avaient été réunies et gouvernées par le garde des livres imprimés.

La seconde collection qui entra au cabinet des estampes fut celle de M. de Gaignières, un des instituteurs de la maison de France. Ce riche amateur avait fait copier sur vélin par d'habiles artistes les monuments ou tableaux qu'il possédait ou qu'il rencontrait dans ses fréquents voyages. Il existe encore aujourd'hui un recueil de dix volumes in-folio reliés en maroquin rouge dans lesquels sont rassemblés les portraits et costumes des rois et reines de France et des personnages de toutes conditions qui se sont rendus célèbres depuis l'origine de la monarchie française jusque sous Louis XIV. Les autres volumes recueillis par ce célèbre amateur ont été disséminés et répartis dans différents recueils spéciaux.

Ce don fait en 1711 par M. de Gaignières fut bientôt suivi par d'autres acquisitions. M. le marquis de Beringhen avait acheté toute la collection formée par M. Lepremier, dont le catalogue, petit in-folio, venait d'être publié. A sa mort, cette collection passa entre les mains de Mgr l'évêque du Puy, qui la fit offrir, en 1731, au roi pour la somme que son père avait donnée; elle contenait un grand nombre d'œuvres de maîtres de l'école française, et venait compléter heureusement la collection de l'abbé de Marolles. L'exemplaire du catalogue de M. Lepremier, que nous avons sous les yeux, a cela de curieux qu'une main du temps a ajouté le nombre de pièces que contenaient la plupart des volumes possédés par cet amateur. C'est ainsi que nous y voyons les œuvres de Sébastien Bourdon en cent quatre-vingt-huit pièces, de Vignon en deux cent six pièces, d'Abraham Bosse en mille quarante-neuf pièces, et de Mignard en cent quarante-deux pièces, etc. Cette collection était aussi curieuse par le grand nombre de livres imprimés ornés de figures qu'elle contenait.

Ce fut en 1753 que la collection qui, après avoir appartenu à M. le marquis d'Uxelles, avait passé entre les mains de M. Lallemant de Betz, fermier général, fut cédée au roi par échange, comme nous l'apprend Leprince dans son excellente notice sur la Bibliothèque du roi. Cette collection, nous dit-il, « est divisée sous deux points de vue : le premier est une suite de portraits d'hommes de toutes conditions, rangés chronologiquement ou à l'époque de leur mort, depuis les philosophes grecs et latins jusqu'au milieu du règne de Louis XIV; la seconde partie contient des pièces géographiques, topographiques, et le costume de chaque royaume dans les quatre parties du monde. » Ces deux divisions sont restées intactes, et le recueil de portraits se fait remarquer par la beauté des épreuves et par la rareté du plus grand nombre d'entre elles.

On connaît la description que M. de Fontette donne, dans le quatrième volume de la Bibliothèque historique de la France, de sa collection d'estampes. Cette collection, composée de portraits de personnages français et de pièces relatives à l'histoire de France, fut achetée par le roi en 1770, pour le cabinet des estampes. M. de Fontette indique, dans le catalogue qu'il publia, un assez grand nombre de dessins de cette collection. Ces dessins sont ceux de la collection de M. de Gaignières, ou bien encore les trois volumes de dessins attribués aux Clouet, aux Dumonstier, ou aux Quesnel, qui se trouvent encore aujourd'hui au cabinet sous le titre de *Portraicts dessinés*. Dans la même année (1770), on acquit la collection de M. Michel Bégon, intendant de la marine du roi à Dunkerque. Cette collection très-remarquable contenait, entre autres raretés, un très-précieux recueil d'oiseaux peints à la gouache, que Lepremier attribue à Virtuoes-Marie-Sibylle Mérian.

En 1775, la mort du célèbre amateur d'estampes Pierre-Jean Mariette fournit encore à la Bibliothèque un moyen de s'enrichir. M. Joly père, garde à cette époque du cabinet des estampes, écrivit, avec l'approbation de M. Bignon, garde de la Bibliothèque royale, à M. de Lamoignon de Malesherbes, ministre et secrétaire d'État de la maison du roi, pour lui demander l'autorisation d'acquérir cette précieuse collection. Une copie de cette lettre a été conservée, et se trouve en tête de l'exemplaire du catalogue de Mariette par Basan, au cabinet des estampes. Elle commence ainsi : « Le cabinet de M. Mariette est composé de deux parties uniques qui ne doivent appartenir qu'à un grand roy. » M. Joly exprime ensuite le désir de P.-J. Mariette lui-même, qui avait souvent résisté aux offres des souverains étrangers (1) : « Ma félicité serait achevée, disait souvent Mariette, si les trésors que mon aïeul, mon père et moi avons rassemblés à grands frais pouvaient passer dans le cabinet de mon roy. » Nous ignorons si M. de Malesherbes fit à M. Joly la même réponse que le cardinal de Fleury avait faite à la famille de M. Crozat, lorsque celle-ci lui offrait la collection de dessins de leur parent pour cent mille francs : « Le roy a déjà assez de fatras, répondit le cardinal, sans encore en augmenter le nombre. » Que la réponse de M. de Malesherbes fût la même ou non, il est certain que la collection ne fut pas acquise en entier et que la Bibliothèque perdit ainsi une belle occasion d'enrichir son merveilleux cabinet. Elle acheta heureusement pour plus de cinquante mille livres d'estampes, et se dédommagea ainsi de ce refus. On peut citer parmi ces acquisitions l'œuvre entier de Nicolas Poussin, qu'elle eut pour la somme de 676 livres 12 sols, et qui était certainement un des plus beaux connus à cette époque.

Depuis l'époque de la vente de P.-J. Mariette (1775), les ventes de Saint-Yves (1805), de Sylvestre (1810), de Rigal (1817), de Denon (1826), de Dubois (1843), de Delbecq de Gand (1845), et de M. Verstolck de Sœlen (1851), apportèrent au cabinet de nouvelles richesses.

Pour trouver l'acquisition d'une collection entière, il faut cependant descendre jusqu'à nos jours, et citer la collection de M. Debure, achetée l'année dernière (1854) pour la somme de 38 000 francs. La collection de M. Debure ne contient absolument que des portraits : elle est formée de portraits français et étrangers gravés par les plus célèbres artistes de tous les pays, et elle est surtout précieuse par le nombre infini de pièces qu'elle contient et par leur superbe état de conservation. M. de Fontette s'était restreint aux portraits de personnages français, il avait exclu tous les portraits de personnages étrangers; M. Debure, au contraire, a admis tout le monde et introduit dans sa collection les personnages de tous les pays, et est parvenu à réunir le nombre énorme de 65 000 portraits.

Tant d'acquisitions et de dons successifs ont assuré au cabinet des estampes de Paris le premier rang parmi les cabinets d'estampes de l'Europe. Il n'existe d'ailleurs, que nous sachions, que quatre collections étrangères dignes d'être citées : celles de Vienne, Dresde, Munich et Londres. On ne les connaît guère en France. La Bibliothèque de Vienne a eu longtemps pour conservateur le savant Adam Bartsch, qui, dans son *Peintre graveur*, a décrit un grand nombre de pièces célèbres que possédait le cabinet dont il avait la garde. M. Frédéric Bartsch, son fils, a donné l'année dernière l'inventaire des plus belles pièces que renferme ce cabinet (2). Dresde a aussi eu son historiographe : le baron

(1) L'impératrice de Russie, le roi de Pologne, le roi de Prusse et le roi d'Angleterre, avaient fait des offres que Mariette avait toujours refusées, désirant que sa collection restât en France.

(2) *Die kupferstichsammlung der K. K. hofbibliothek in Wien. In einer auswahl ihrer merkwürdigsten Blætter dargestellt von Friedrich retter von Bartsch.* Wien, 1854; Wilhem Braumüller; in-8 de 312 pages.

de Heineken a publié à la fin du dernier siècle, dans son Dictionnaire des artistes, une partie du catalogue de la collection des estampes de Dresde; malheureusement l'impression de ce curieux ouvrage a été interrompue par la mort de l'auteur, et la fin de ce travail est restée en manuscrit dans le cabinet même. La publication de cet ouvrage serait d'autant plus désirable que les premiers volumes donnent déjà de nombreux renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. Les cabinets d'estampes de Londres et de Munich n'ont été, que nous sachions, l'objet d'aucun travail spécial. Quant au cabinet d'estampes de Paris, il est lui-même loin d'être connu comme il mériterait de l'être; le seul travail spécial dont il a été l'objet ne porte que sur quelques estampes exposées, et ce n'est là qu'une partie presque insignifiante des richesses qu'il renferme.

On ne saurait donner ici la liste de tous les œuvres magnifiques qu'il possède. Parmi les plus remarquables, on peut citer l'œuvre d'Albert Durer, que Marolles avait rassemblé avec grand soin, et dont il dit ce qui suit dans le catalogue de 1666, à la page 38 : « Un volume in-folio, relié de parchemin, collé sur de gros carton, contient douze portraits de cet autheur (Albert Durer) de divers maistres, quinze pièces de sa propre main, lesquelles sont singulières et n'ont point de prix, ses trois pièces en estaing par deux fois, ses six pièces en eau-forte par deux fois, et toutes ses pièces en taille-douce par deux fois, d'une beauté extresme, où le petit crucifix gravé sur le pomeau de l'espée de Maximilien se trouve par trois fois, avec les copies du mesme; le tout ayant été recueilly par feu M. l'abbé de Saint-Ambroise, aumosnier de la reyne Marie de Médicis, qui avoit employé quarante ans à perfectionner cet ouvrage, depuis augmenté par les sieurs Kervel et de Lorme et par moy-mesme encore. Outre cela, les quarante-huit pièces de copies qu'on a gravées après luy, et finalement cent soixante-sept pièces de copies exquises; toutes ces choses-là ensemble faisant quatre cent cinquante pièces. »

A côté de cet œuvre d'Albert Durer, on remarque ceux de Marc-Antoine, de Rembrandt, d'Ostade, de Maso Finiguerra, de Jean Drevet, de Claude Lorrain, et d'un grand nombre d'autres. Le cabinet possède la Paix de Florence de Maso Finiguerra, le Saint Christophe de 1423, et beaucoup d'autres pièces d'une grande beauté et d'une extrême rareté, gravées au quinzième et seizième siècle par des graveurs anonymes ou qui ne sont connus que par des monogrammes. On y conserve aussi le recueil de dessins que le comte de Caylus donna à la Bibliothèque après l'avoir fait graver avec P.-J. Mariette, et en avoir fait tirer seulement trente exemplaires destinés à être donnés; le titre de ce livre est : « Recueil des peintures antiques imitées fidèlement pour » les couleurs et pour le trait, d'après les dessins coloriés » faits par Pierre Sante-Bartoli; par MM. le comte de Caylus » et Mariette. Paris, 1757. In-fol. » Leprince cite un passage dans lequel M. Debure dit à propos de ce livre, d'après une note qui se trouvait sur l'exemplaire possédé par P.-J. Mariette : « On ne sera pas sans doute fâché de savoir d'où sont venus les dessins originaux et coloriés dont on produit ici des copies exactes : ils ont été faits à Rome, et il n'y a certainement que Pierre Sante-Bartoli à qui l'on puisse raisonnablement les attribuer. Suivant toutes les apparences, ils ont été envoyés en France pour être présentés à Louis XIV, comme un essai d'ouvrages qui, s'ils plaisoient, pourroient être portés plus loin. »

Insister davantage sur l'énumération des richesses du cabinet des estampes, serait, nous le craignons, fatiguer le lecteur sans l'instruire; nous ne pouvons lui conseiller qu'une seule chose, c'est d'aller visiter la galerie; il pourra beaucoup mieux juger par lui-même de la richesse du cabinet de Paris que sur la foi d'une description.

Une bibliothèque spécialement composée de livres sur la gravure est annexée au cabinet comme un complément absolument indispensable de toute collection d'estampes. On apprend à connaître, dans ces sortes de livres, ce qui manque ou tout au moins ce qui existe, et en même temps à se former le jugement sur des œuvres dont le mérite éclaire sans doute, mais qui ont cependant besoin de quelques notions préliminaires pour être dignement appréciées.

Cette bibliothèque de livres spéciaux a été de tout temps désirée et souhaitée par les hommes qui se sont occupés d'art, et nous lisons dans la *Réforme de la peinture* de J. Restout, que cite M. Phil. de Chennevières dans le troisième volume de ses *Peintres provinciaux* : « ... Outre la Bibliothèque commune, que chacun ait encore en son particulier quelques antiques et les livres de Vitruve, de Léonard de Vinci, l'*Idée de la perfection de la peinture*, les Conférences de l'Académie royale, Paul Lomasse, Albert Durer, A. Bosse, et à tout le moins un de chacune des susdites sciences, afin de les avoir toujours devant les yeux et s'en servir dans tous ses ouvrages. »

Ce n'est pas seulement Restout qui trouvait ces livres utiles aux études artistiques, c'est encore Hilaire Pader, Félibien, de Piles, Dupuy du Grez, et l'abbé Leblanc lui-même, qui nous apprend que « M. Coypel, aujourd'hui premier peintre du roy, et que son mérite, les suffrages du public et les vœux de l'Académie ont élevé à cette place, convaincu du besoin que les peintres ont d'être instruits, parce qu'il l'est lui-même plus que les autres, a cru que le premier de ses soins devait être de former à l'Académie de peinture une bibliothèque de tous les livres nécessaires pour la connaissance et la perfection de ce bel art..... » Cette bibliothèque existe presque toute faite au cabinet des estampes, et l'artiste peut, en regardant l'œuvre d'un grand maître, apprendre à connaître les jugements qu'en ont portés les historiens de l'art. Il peut, en regardant l'œuvre de Raphaël, chercher ce qu'en ont pensé MM. Quatremère de Quincy, Passavant et autres, et en même temps qu'il juge l'interprétation de la peinture par la gravure, il peut juger l'artiste au moyen de l'écrivain.

La nouvelle galerie, vaste et parfaitement éclairée, est un lieu d'étude agréable et paisible que l'on ne saurait assez recommander aux artistes qui veulent venir s'inspirer des maîtres qu'ils préfèrent, aux jeunes gens qui désirent se former le goût par la contemplation des belles choses; aux amateurs qui cherchent à occuper utilement leurs loisirs; personne aujourd'hui ne peut plus se plaindre du local qui, naguère encore, était réellement assez indigne des trésors qu'il contenait.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE

DANS LA CRIMÉE MÉRIDIONALE.

Suite. — Voy. p. 153, 163, 219.

IV. — VALLÉE DE BAÏDAR. — SIMÉIS. — ALOUPKA. — LE PRINCE WORONZOFF.

« Après ce port des Rencontres *(Balaclava)*, dit Strabon, jusqu'à la ville de Théodosie *(Caffa)*, s'étend le district taurique maritime, d'environ 1 000 stades de longueur, escarpé et montueux, et qui est exposé aux tempêtes. » Il suffit de jeter les yeux sur la carte de Crimée dressée tout nouvellement par les soins de M. Schnitzler, pour être convaincu de l'exactitude topographique du savant géographe. Au reste, cette exactitude surprend moins si l'on vient à songer que Strabon était citoyen d'Amasie, en Asie Mineure, de l'autre côté de l'Euxin, et que cette circonstance avait

dû lui rendre familiers les bords de cette mer. Sa description de l'Archipel et des rives de la Méditerranée est beaucoup moins fidèle, et Homère, sur le témoignage duquel il s'appuie à tout moment, est un bien meilleur guide.

Nous n'en finirions point si nous voulions décrire tous les endroits remarquables de cette côte. Nous nous bornerons aux principaux.

C'est d'abord la classique vallée de Baïdar, célébrée par les voyageurs sous les noms pompeux d'*Arcadie taurique* et de *Tempé crimée*nne. Elle court perpendiculairement aux grandes montagnes de la côte, sur une étendue de dix milles en longueur et de six en largeur. D'un côté, la beauté sévère de ces montagnes; de l'autre, l'aspect riant de la vallée; les nombreux cours d'eau qui l'arrosent et dont le plus important, la Tchernaïa, va se perdre dans les bassins de Sébastopol; la pureté de l'air, la douceur du climat; cette suite de prairies et de riches champs de blé coupés par des vergers et par des haies vives où la vue s'égare à plaisir; la multitude de villages semés de distance en distance, et dont les maisonnettes blanches et bien bâties ont un air de gaieté et de bien-être, rappellent la fameuse vallée abyssinienne, si poétiquement décrite dans le roman de *Rasselas*, de Samuel Johnson.

Ce qui frappe et charme surtout le voyageur, le long de cette côte, c'est l'extrême douceur de la température, comparée au froid rigoureux, et pour ainsi dire constant, du nord de la presqu'île. Ici, en effet, sur ces hauts plateaux, tantôt unis et arides comme le steppe, tantôt coupés de lacs



La Crimée. — Siméis. — Dessin de Karl Girardet.

salés et de grands pâturages où errent d'immenses troupeaux, aucune hauteur n'arrêtant la course des vents depuis la Baltique jusqu'à l'Euxin, sur un espace de huit cents lieues, on atteint à la température ordinaire des zones glacées; en sorte que le voyageur, après avoir franchi les montagnes, passe, presque sans transition, du climat de la Sibérie à celui de Naples ou de Venise.

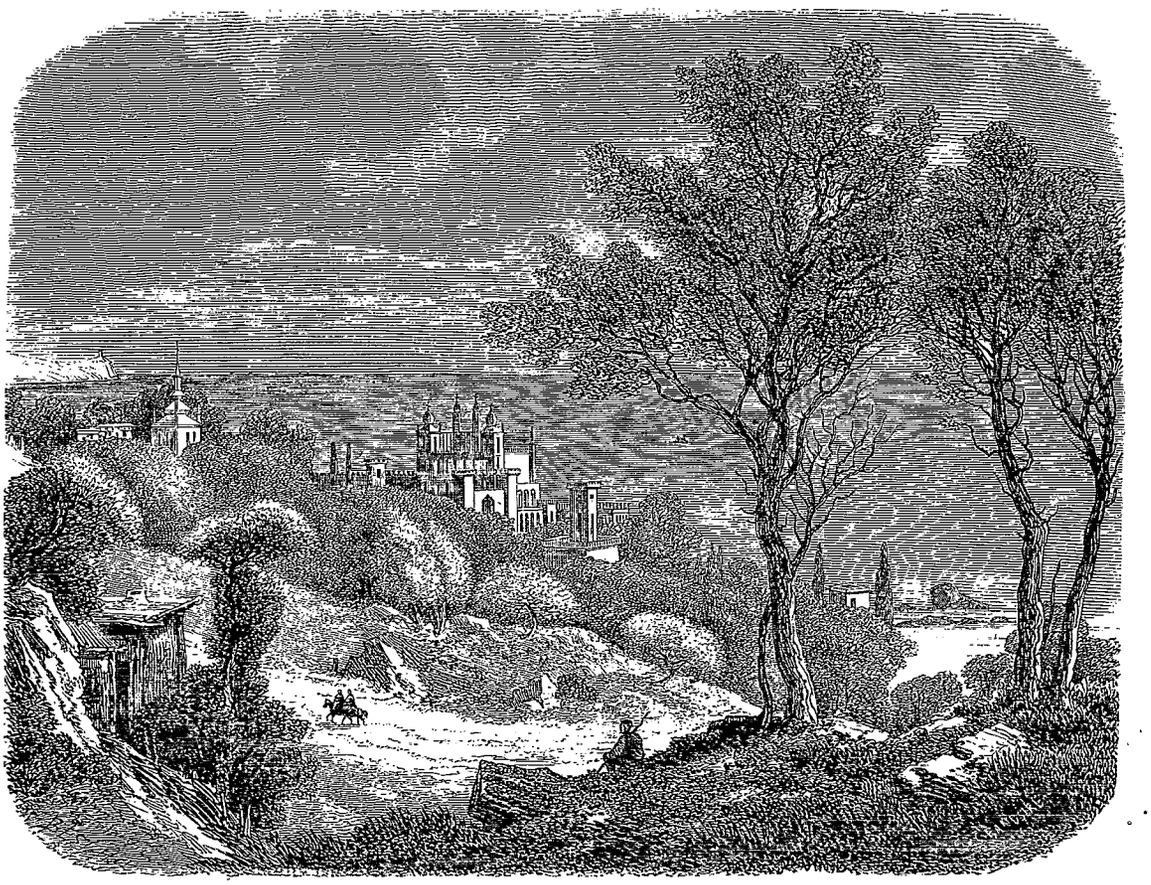
La fécondité du sol dépasse tout ce que l'on peut imaginer, et telle est la vigueur de la végétation, qu'on voyait, il n'y a pas très-longtemps, dans un verger dépendant du village d'Ourkousta, l'un des onze de la vallée, un noyer qui donnait jusqu'à soixante-dix mille noix par année. Je ne sais s'il existe encore.

A 24 verstes (6 lieues) à l'est, après que l'on a dépassé le joli petit village de Laspi, où commence la partie cultivée de cette côte, la vallée de Siméis rivalise avec celle de Baïdar par le pittoresque et l'agrément de sa situation. Beaucoup de voyageurs même la préfèrent; Castelnau en parle comme d'un séjour enchanté dont ni la plume ni le pinceau ne sauraient rendre les merveilles : « A gauche, des rochers entassés s'élèvent à une hauteur prodigieuse; à droite, la mer se présente avec une majesté d'autant plus imposante qu'elle forme un plus grand contraste avec ces rocs antiques. Le vallon n'est qu'un jardin divisé en autant de portions qu'il y a de cabanes; la végétation est ici dans sa plus grande vigueur; la vigne y est plus forte, plus fournie de fruits; les oliviers suivent quelquefois un alignement; ailleurs, ils se confondent avec des grenadiers de la plus grande beauté; de petits sentiers couverts de berceaux naturels ont, suivant les saisons, toutes les espèces des meilleurs fruits suspendues sous leurs voûtes. L'art n'a rien fait; partout on n'aperçoit que la nature, mais belle, riche, et comblant de ses bienfaits des hommes oisifs, qui jouissent de tous ces avantages sans savoir les apprécier. » Notre gravure, quoique

très-exacte, ne donne qu'une idée imparfaite de ces enchantements.

Aloupka est à 8 verstes (2 lieues) de Siméis, et seulement à 5 en ligne droite. La route traverse deux ou trois hameaux sur le bord du littoral; chacun de ces hameaux, qui ne consistent souvent qu'en une ferme, une *économie,* comme on dit dans le pays, occupe le centre d'un petit vallon. Le vallon d'Aloupka, entouré d'une ceinture de rochers volcaniques, est le plus chaud de toute la Crimée; l'olivier, le grenadier, le figuier, y viennent sans culture. Le village avec son château est surmonté par l'*Aï-Petri* (le Saint-Pierre), qui atteint, au rapport de Dubois de Montpéreux, une hauteur de 3800 pieds. Des blocs énormes se sont détachés autrefois de ses flancs et ont roulé dans la vallée qu'ils couvrent encore de leurs débris; et telle est la rapidité de la pente par laquelle on descend du village vers la mer, qu'on craint à tout moment que les maisons avec leurs jardins ne soient emportés par les pluies torrentielles qui durent pendant presque tout l'automne.

Le château, entouré de magnifiques jardins et de vignobles, appartient au prince Michel Woronzoff. Le prince Woronzoff est à la fois l'un plus grands seigneurs et l'une des notabilités militaires les plus célèbres de la Russie. Général d'infanterie et aide de camp de l'empereur, gouverneur général des provinces de Bessarabie et de la Nouvelle-Russie, lieutenant *(namietsnik)* de l'empereur dans le Caucase, le prince, parvenu à un âge avancé, aime à se reposer dans cette royale demeure des longues fatigues de



Aloupka. — Dessin de Grandsire.

la politique et de la guerre. M. Anatole Demidoff y reçut l'hospitalité durant son exploration scientifique. « Dominé, dit-il, par l'Aï-Petri, le palais, ou plutôt, pour parler comme le veut la modestie de ses maîtres, la *grande maison* d'Aloupka, s'élève au milieu d'un massif de large verdure, en se détachant sur le fond gris de la montagne. Sa forme est un carré massif; son style, un mélange habile de l'architecture byzantine et du style sarrasin; seulement, par un privilége particulier à Aloupka, les blocs de granit se sont trouvés si proches qu'on les a laissés dans toute leur large dimension. Ainsi cette maison s'est élevée, comme un monument romain, par assises gigantesques. Avec de tels matériaux, l'architecte a pu faire sortir tout d'une pièce, de ces grandes masses délicatement sculptées, les plus légères découpures. Aussi les balustrades du palais, ses élégantes cheminées qui se dissimulent sous la grâce de l'ornement, toutes ces dentelles de granit ciselées dans le roc vif, dureront autant que les sommets voisins auxquels on les a arrachées. »

La suite à une autre livraison.

SAVARON.

Maître Jean Savaron, sieur de Villars, conseiller du roi, président et lieutenant du roi en la sénéchaussée et siége présidial de Clermont, était un des plus savants hommes de son temps. On lui doit de bonnes éditions de Cornélius Népos et de Sidoine Apollinaire, et de curieuses recherches sur l'histoire de la province d'Auvergne *(Origines de Clermont,* 1607; *De sanctis ecclesiis et monasteriis Claromonti,* libri duo, cum notis, 1608). Mais ce n'était pas un de ces savants qui cherchent dans l'étude du passé l'oubli du présent et des devoirs qu'il impose. A ces anciens, dans le

commerce desquels il aimait à vivre, il demandait surtout des leçons et des exemples de vertu civique.

Né vers le milieu du seizième siècle, il avait grandi au milieu des guerres religieuses et vu de près, dans sa province, la ruine des pouvoirs publics, le mépris des lois, les violences et tous les désordres de la féodalité renaissante. L'entrée de Henri IV à Paris rendit à la France un peu de repos; mais cette victoire, achetée au prix d'un parjure, ne pouvait assurer une paix durable; elle ne produisit qu'une sorte de compromis équivoque, d'armistice précaire, que termina le crime de Ravaillac. A la mort du roi, tous les partis qu'il avait essayé de concilier se retrouvèrent debout, face à face, et la France retomba dans l'anarchie. Bientôt les dilapidations de la cour eurent épuisé le trésor public; n'ayant plus d'argent pour apaiser les révoltes des grands seigneurs, Marie de Médicis convoqua les états généraux : Savaron fut élu par le tiers dans la basse Auvergne.

Trois questions principales soulevèrent dans l'assemblée de 1614 de véritables tempêtes : 1° l'abolition de la vénalité des offices; 2° l'extinction des pensions; 3° l'indépendance de la couronne de France à l'égard de Rome. Sur ce dernier point, la pensée de Savaron n'est pas douteuse; son attachement aux libertés de l'Église gallicane n'a pas besoin d'autres preuves que ses deux *Traités de la souveraineté du roi et de son royaume*. Quant à la suppression de la *paulette* (1) et des pensions, il faut citer le discours que le lieutenant général de Clermont prononça, au nom du tiers, devant le roi : « Sire, vos très-humbles et très-obéissants sujets les gens du tiers état, prosternés à vos pieds, supplient Votre Majesté d'ouïr et recevoir favorablement leurs très-humbles remontrances... Vos officiers, secondant en quelque façon l'intention du clergé et de la noblesse, se sont portés à requérir de Votre Majesté la surséance du droit annuel qui a causé un prix si excessif dans les offices de votre royaume, qu'il est malaisé qu'autres y soient désormais reçus que ceux qui auront plus de biens et richesses, et bien souvent moins de mérite, suffisance et capacité; considération, à dire vrai, très-plausible, mais qui semble excogitée pour donner une atteinte particulière à vos officiers, et non à dessein de procurer entièrement le bien de votre royaume... Ce n'est pas une nouveauté que le droit annuel de la paulette; aussi n'a-t-il pas donné sujet à la noblesse de se priver et retrancher des honneurs de la judicature, mais l'opinion en laquelle elle a été, depuis longues années, que l'étude et la science affaiblissaient le courage et rendaient la générosité lâche et poltronne. La vénalité a cimenté et entretenu cette faible opinion quand on a vu que, pour parvenir aux honneurs, il fallait invoquer la déesse Pécune. La noblesse a mieux aimé quitter cet honneur que d'en acquérir par ce moyen. »

Un savant historien l'a remarqué avec raison : « Il y a infiniment d'adresse et de méchanceté dans toute cette partie du discours. L'orateur rejette en apparence la désertion des offices de judicature par la noblesse sur un préjugé mal fondé et sur la droiture, la générosité de sentiments, qui défend d'acheter ce qui ne doit pas être vendu. En réalité, Savaron reproche à la noblesse son ignorance, sa paresse, son avidité, qui la tiennent éloignée de fonctions qui demandent de la science et du travail, et qu'il s'agit d'acheter fort cher. Il lui reproche de se soucier uniquement des choses qui dépendent de la libéralité du prince, et pour l'acquisition desquelles un remercîment suffit. Tout le reste de son discours est dirigé dans cette intention. »

« L'on vous demande, Sire, que vous abolissiez la paulette, que vous retranchiez de vos coffres seize cent mille livres que vos officiers vous payent tous les ans. Et cependant l'on ne parle point que vous supprimiez l'excès des pensions, qui sont tellement effrénées qu'il y a de grands et puissants royaumes qui n'ont pas tant de revenus que celui que vous donnez à vos sujets pour acheter leur fidélité. N'est-ce pas ignorer et mépriser la loi de nature, de Dieu et du royaume, de servir son roi à prix d'argent, et qu'il soit dit que Votre Majesté ne soit servie désormais sinon que par des pensionnaires?... Quelle pitié qu'il faille que Votre Majesté fournisse, par chaque an, cinq millions six cent soixante mille livres, à quoi se monte l'état des pensions qui sortent de vos coffres! Si cette somme était employée au soulagement du peuple, n'aurait-il pas de quoi bénir vos royales vertus?...

» Sire, la justice vous est naturelle. Qui avait appris à Votre Majesté, à l'âge de quatre ans, de trouver mauvais qu'un jeune seigneur, en votre présence, foulât aux pieds, par plaisir, des insectes et petits vermisseaux, sinon une justice naturelle, qui vous suggérait de la pitié et compassion de voir ainsi cruellement traiter de faiblettes créatures? Sire, ce ne sont pas des insectes et vermisseaux qui réclament votre justice et miséricorde; c'est votre pauvre peuple; ce sont des créatures raisonnables; ce sont des enfants desquels vous êtes le père, le tuteur et le protecteur. Prêtez-leur votre main favorable pour les relever de l'oppression sous le faix de laquelle ils ploient continuellement. Que diriez-vous, Sire, si vous aviez vu, dans vos pays de Guyenne et d'Auvergne, les hommes paître l'herbe à la manière des bêtes? Cette nouveauté et misère inouïe dans votre État ne produirait-elle pas dans votre âme royale un désir digne de Votre Majesté, pour subvenir à une calamité si grande? Et cependant cela est tellement véritable, que je confisque à Votre Majesté mon bien et mes offices si je suis convaincu de mensonge. »

Ainsi, selon les expressions mêmes de Savaron, le tiers état accordait la surséance de la paulette; mais en même temps il demandait très-instamment la suppression des pensions payées à la noblesse, la révocation de toutes les commissions extraordinaires, « lesquelles rongeaient et suçaient les provinces jusqu'aux os, » et la surséance du quart de la taille, « afin de donner au peuple quelque loisir de respirer sous le faix de tant de misère. »

La noblesse avait réclamé la division des propositions avancées par le tiers. Savaron refusa au nom de son ordre. Il dit nettement que « si l'on ne supprimait les pensions, le peuple pourrait bien à la fin ne prendre conseil que de son désespoir et secouer le joug; que les anciens Français (les Francs) n'avaient jeté les premiers fondements de la monarchie qu'en se soustrayant à l'obéissance des Romains, à cause des grands tributs et impositions qu'on levait sur eux; qu'il était à craindre que pareille chose se renouvelât. »

Ces paroles hardies soulevèrent de toutes parts, dans l'assemblée de la noblesse, de longs murmures et des interpellations menaçantes. Un gentilhomme déclara qu'on devrait faire châtier Savaron par les pages et les laquais. La chambre invita le clergé à se joindre à elle pour porter plainte devant le roi. Sommé de se justifier, le procureur général de Clermont déclara fièrement qu'il avait porté les armes avant d'être officier de justice, et « qu'il était bon pour répondre à tout le monde en l'une et l'autre profession. » Il fut impossible de lui arracher un désaveu.

La cour profita seule de ces divisions et de ces querelles. Un matin, on enleva les tapisseries et les bancs de la chambre où le tiers état tenait ses séances; on ferma la porte; et la dernière assemblée que la monarchie ait convoquée avant 1789 se trouva dissoute.

« A dire vrai, s'écrie Florimond Rapine en cet endroit de son Journal, ceux qui se sentaient coupables de tant d'exactions et de rapines, et d'une dissipation si prodigieuse des finances du royaume, avaient bien sujet de craindre une

(1) Voy. ce mot dans la Table des vingt premières années.

nouvelle assemblée, en laquelle peut-être Dieu et le propre intérêt de notre mère commune, de notre douce patrie, eût suscité quelqu'un qui eût réveillé les autres du profond sommeil qui nous avait tenus comme assoupis pendant quatre mois... Quelle honte, quelle confusion à toute la France, de voir ceux qui la représentent en si peu d'estime et si avilis qu'on ignore s'ils sont Français; tant s'en faut qu'on les reconnaisse pour députés en une convocation d'états! Sommes-nous autres que ceux qui entrèrent hier dans la salle de Bourbon?... Que nous signifie cette porte fermée, sinon un congé honteux qu'on nous donne? Ah! France, plus digne de servitude que de franchise, d'esclavage que de liberté! »

La France n'avait plus de tribune. Savaron retourna en Auvergne, et reprit ses fonctions de lieutenant général. Malgré la perte de ses espérances patriotiques et l'inutilité de ses réclamations en faveur du peuple, il ne s'abandonna point à un lâche découragement. Sa plume lui restait pour combattre les abus et les mensonges : il écrivit ses traités en faveur de l'Église gallicane, une *Chronologie des états généraux*, où il montra que, dans tous les temps, le tiers état avait participé en France à l'administration des affaires publiques; enfin, un *Traité de l'annuel et vénalité des charges*. Il mourut en 1622.

Digne fils de cette terre d'Auvergne qui a produit Pascal et Domat, le député de la sénéchaussée de Clermont aux états de 1614 compte parmi les hommes illustres de sa province. Aussi son nom a-t-il été inscrit avec honneur dans l'histoire de France par la main d'un maître : « Ce savant éditeur de Sidoine Apollinaire, aussi recommandable par son caractère que par son talent et par son érudition, a dit en parlant de lui un des historiens qui ont remporté le prix Gobert, M. Henri Martin, était peut-être l'homme le plus distingué d'entre les représentants du tiers. »

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

LA ROCHEFOUCAULD.

PORTRAIT DE MAHOMET.

Mohammed était d'une stature moyenne ; il avait de fortes épaules, une large poitrine et de gros os; il était charnu sans être gras. La grandeur disproportionnée de sa tête était dissimulée par les longues boucles de sa chevelure, qui descendait jusqu'à ses épaules. Sa figure ovale, quoique brune, était encore assez blanche pour un Arabe, sans être ni pâle ni trop colorée. Son front était large, et ses deux sourcils, longs et fins, étaient séparés par une veine dont on apercevait les pulsations lorsqu'il était en colère. Sous de longs cils brillaient des yeux noirs et injectés de sang, entourés de larges paupières. Son nez était fort, proéminent et légèrement recourbé; le bout en semblait relevé sans l'être en réalité. Il avait la bouche grande et de belles dents; celles de devant étaient légèrement écartées. Sa barbe couvrait ses joues et tombait jusque sur sa poitrine ; il se coupait les moustaches, mais ne les rasait pas. Il portait la tête inclinée, et il avait le dos légèrement voûté. Sa démarche était négligée ; il marchait vite, quoique lourdement, et quand il voulait regarder en arrière, il se tournait tout d'une pièce. La douceur de sa physionomie lui gagnait la confiance de tous, mais il ne pouvait jamais regarder personne en face, et il détournait son œil de celui qui se trouvait devant lui. Il avait sur le dos une tumeur charnue, ronde, de la grosseur d'un œuf de pigeon, couverte de poils et entourée à sa base de points noirs. Dans la dernière partie de sa carrière, ses partisans considéraient ce signe comme le sceau de sa mission prophétique. Ils étaient si dévots qu'ils trouvaient un soulagement à leurs souffrances en buvant l'eau dans laquelle il s'était baigné... Il soignait beaucoup sa personne et particulièrement ses dents, qu'il avait l'habitude de frotter très-souvent avec un morceau de bois. Cette habitude a été aussi considérée par un commentateur schiite comme un des signes de sa mission. Il se baignait souvent, se lavant plusieurs fois par jour, et il mettait beaucoup d'huile sur ses cheveux. Parfois il se teignait la barbe et les cheveux en rouge avec le *henné*, à l'imitation de son grand-père, qui avait importé cette coutume de l'Yémen. Quoiqu'il ne se peignât pas régulièrement, il le faisait de temps en temps. D'abord il portait les cheveux comme les juifs et les chrétiens ; « car, disait-il, dans toutes les circonstances où Dieu ne m'a pas ordonné de faire autrement, j'aime à suivre leur exemple ; » mais, plus tard, il sépara ses cheveux, selon la mode de la plupart de ses compatriotes. Tous les soirs, il appliquait de l'antimoine à ses yeux, et quoiqu'il n'eût pas beaucoup de cheveux gris, même à l'époque de sa mort, il les dissimulait au moyen de la teinture et de l'huile.

Le prophète était ordinairement vêtu d'une blouse en coton avec des poches et des manches tombant sur les mains. Il portait une calotte et un turban dont les bouts pendaient sur le dos; aux pieds, il avait des sandales avec des cordons en cuir. Dans sa maison, il portait simplement un morceau de toile attaché sur la tête, à la hauteur des tempes. Quelquefois, au lieu de la chemise, il portait un habillement composé de deux pièces : d'une espèce de tablier, ou morceau de toile attaché sur les reins et tombant en plis sur les jambes, et d'un châle carré jeté sur l'épaule gauche et enveloppant le corps en passant sous le bras droit. Parfois il s'enveloppait dans une couverture.

Mohammed était d'un tempérament mélancolique et au plus haut degré nerveux. Il était généralement triste, pensif et inquiet ; il parlait peu, et jamais sans nécessité. Ses yeux étaient presque toujours tournés vers le sol ; rarement il les levait au ciel. La surexcitation qu'il éprouvait, en composant les plus poétiques des *surahs* du Coran, était si grande qu'il disait en avoir vu ses cheveux blanchir; ses lèvres tremblaient et ses mains s'agitaient convulsivement pendant qu'il recevait l'inspiration.

Il était si sensible aux mauvaises odeurs qu'il défendait de l'approcher aux personnes qui avaient mangé de l'ail ou de l'oignon. Dès que le vêtement de laine qu'il portait commençait à sentir la sueur, il le rejetait, ne pouvant supporter l'odeur de sa propre transpiration. Malade et souffrant, il sanglotait comme une femme hystérique, ou, suivant l'expression d'Ayeschah, il rugissait comme un chameau, et ses amis lui reprochaient cette conduite peu virile. Pendant la bataille de Bedr, son agitation nerveuse semblerait avoir été poussée jusqu'aux limites de la frénésie. Ses facultés intellectuelles étaient très-inégalement développées ; il était incapable de remplir les devoirs ordinaires de la vie; et même, après que sa mission eut été déclarée, il se laissait guider par ses amis dans toutes les questions pratiques. Mais il avait une puissante imagination, une grande élévation de pensée, des sentiments délicats et le goût du sublime. Quoiqu'il n'aimât point le nom de poëte, il en était un : un style harmonieux et d'admirables élans lyriques constituent les principaux mérites du Coran. Son âme aimait à se fixer dans les plus hautes contemplations; il voyait le doigt de Dieu dans le soleil levant, dans la végétation des moissons et dans la pluie qui les arrose ; il entendait sa voix dans le tonnerre, dans le murmure des eaux et dans les hymnes que les oiseaux chantent à sa louange ; dans les déserts désolés et

dans les ruines des cités antiques, il contemplait les traces de sa colère. Son imagination peuplait les solitudes de *djinns* créés pour louer Dieu comme les hommes eux-mêmes. Il admettait les bons présages, et défendait de croire aux mauvais. Ses contemporains rapportent que, dans toutes ses épreuves, il a été soutenu par le courage et la persévérance de sa femme Khadydjah (1).

UN MICROSCOPE ÉCONOMIQUE.

EXPÉRIENCE DE DAVY CONTÉE PAR LUI-MÊME.

L'enfant d'un de mes amis ayant découvert par hasard que deux roseaux, frottés l'un contre l'autre, produisaient une faible lumière, la nouveauté du phénomène me porta à l'examiner. Je vis jaillir, au frottement des deux joncs, d'aussi brillantes étincelles qu'on en puisse tirer de l'acier et de la pierre à fusil. Je m'assurai bientôt que l'épiderme des joncs une fois enlevé, on avait beau les frotter, ils ne produisaient plus de lumière; et cet épiderme, soumis à l'analyse chimique, m'offrit toutes les propriétés du silex. La similitude d'aspect me conduisit à penser que les chaumes, tiges du blé et autres graminées, contenaient aussi du silex, et en les brûlant avec soin et analysant soigneusement leurs cendres, elles donnèrent du silex en plus grande quantité que les roseaux et assez pour faire du verre. En effet, on peut faire, avec les tiges de ces plantes, une charmante expérience au chalumeau.

Si vous brûlez une paille de froment, d'orge, ou de foin, en commençant par une extrémité, et si vous chauffez la cendre à la flamme bleue, vous obtiendrez un parfait globule de verre, solide et propre aux expériences microscopiques.

SUPPLICE D'UN CALIFE DE BAGDAD.

Mostasem-Billah, le dernier des califes abbassides de Bagdad, se laissa dépouiller de son pouvoir, en 1258, par le célèbre Houlagou, frère du grand kan des Tartares, Cublai-Kan. Lorsque la ville fut prise, le vainqueur fut conduit à une tour remplie d'or, d'argent et de pierreries. Il s'étonna que le calife n'eût pas employé un trésor si prodigieux à s'entourer d'armées plus formidables et à se faire des alliés puissants. Par une dérision cruelle, il le mena dans la tour, et l'y enferma en lui disant : « Mange ton or, puisque tu le préfères à toute chose. » Et il l'y laissa mourir de faim.

Plusieurs voyageurs du moyen âge ont raconté cette anec-



Supplice du calife Mostasem-Billah. — D'après une miniature du *Livre des merveilles*, manuscrit du quatorzième siècle, conservé à la Bibliothèque impériale de Paris.

dote douteuse, et les miniaturistes européens ont pris plaisir à la représenter de diverses manières. Nous donnons ici la miniature du *Livre des merveilles*, qui accompagne ce passage de la relation de Mandeville :

« Et, quand le calife fut pris, on trouva tant de trésors que, en tout le remenant (le reste) du monde on trouveroit à peine tant de trésors. Si que Halcon (Houlagou) le fit venir devant lui, et lui dit pourquoi il non avait pris assez des soudoiers (soldats) pour une partie de ce trésor, pour défendre son pays. Et le calife répondit qu'il cuidoit avoir assez des siens propres. Et adonc, dit Halcon, tu étois aussi comme dieu des Sarrasins (tu te fais aussi adorer comme le dieu des Sarrasins), et les dieux ne doivent point manger de viande mortelle; et pour ce tu ne mangeras que pierres précieuses, perles et thrésors que tu aimes tant. Et si le fit mettre en prison et tout son thrésor de lès (auprès) de lui; et là il mourut de faim et de soif (1). »

(1) *The Life of Mohammad*, par A. Sprenger. — Voy. l'analyse de cet ouvrage par M. Sasonoff, dans *l'Athenæum français*, quatrième année (1855), p. 313.

(1) Le lecteur peut comparer cette composition à celle que les miniaturistes du *Livre des merveilles* ont faite sur le même sujet pour la Relation de Marco-Polo, et que nous avons insérée dans le tome II des *Voyageurs anciens et modernes*, p. 273.

ERRATUM.

On remarquera sur quelques exemplaires de la feuille suivante (39), *aux pages 308 et 310*, une erreur dans le placement de deux gravures.

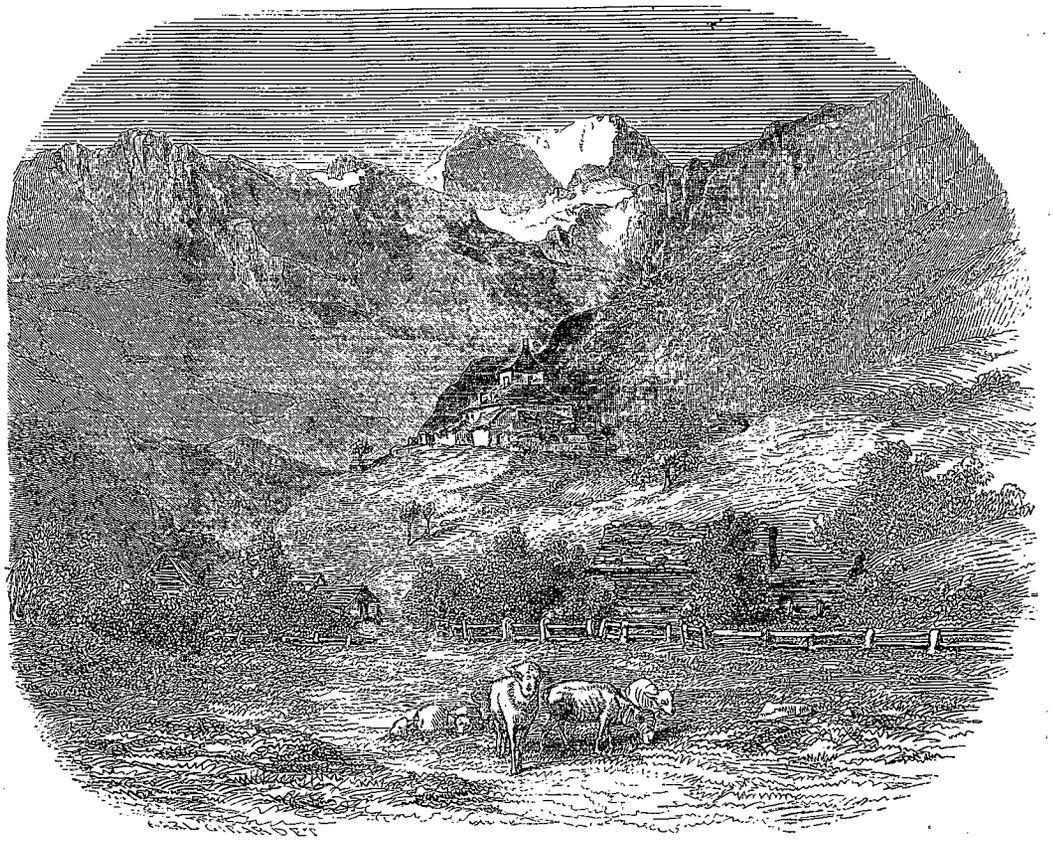
On a mis une figure de *Femme du quinzième siècle portant un éventail en paille de riz* au-dessus du titre : *Éventail grec. — D'après un vase étrusque du Musée du Louvre.*

On a placé, au contraire, l'éventail grec (il eût mieux valu écrire *grec-romain*) au-dessus du titre : *Éventail en paille de riz, tiré d'un manuscrit du quinzième siècle*; etc.

Il nous paraît nécessaire de donner immédiatement avis de cette transposition, dont l'un s'est aperçu heureusement dès le commencement de l'impression.

CHATEAU DE TELLENBOURG

DANS LE FROUTIGEN (1).



Vue du château de Tellenbourg. — Dessin de Karl Girardet.

L'Oberland bernois se divise en sept districts : celui de Froutigen est situé entre le district d'Interlacken à l'est et le Simmenthal à l'ouest. C'est une vallée qui se ramifie en trois, et à laquelle aboutissent encore des vallons latéraux. Ce pays, essentiellement alpestre, est habité par une population pastorale, qui élève des bestiaux d'une remarquable beauté.

Cependant le pays n'est pas sans quelque industrie manufacturière. On y fabrique des draps communs et bon marché, dont les voisins se servent d'habitude, et qui sont connus sous le nom de draps de Froutigen. On exploite aussi des mines de cuivre et de plomb. L'ardoise, dont il existe des carrières assez abondantes, couvre les toits du bourg de Froutigen; elle forme aussi un objet d'exportation.

Le chef-lieu, qui a donné son nom au district, est le plus grand, le plus riche et le plus beau des villages de l'Oberland. Les habitants vivent dans l'aisance; ils sont soigneux, industrieux; ils aiment à s'instruire, et accueillent plus facilement les idées nouvelles que ne le font d'ordinaire les peuples bergers.

Le château de Tellenbourg fut le berceau de la noble famille de Froutigen. Il ne sert plus qu'à décorer le paysage; il dominait autrefois la contrée, alors soumise, comme tout le reste du pays, à la puissance féodale.

Les ancêtres de ces libres bergers souffraient pourtant quelquefois avec impatience les charges qui pesaient sur eux; et sans doute ce coin de la Suisse ne fut, pas plus que les autres, exempt des violences de la tyrannie et de l'insurrection. Mais un jour les opprimés donnèrent un singulier exemple de résistance légale, ou plutôt ils prirent, pour se délivrer d'une redevance gênante, un moyen aussi admirable que nouveau. Ils étaient pauvres, et n'avaient pas l'esprit industrieux de leurs descendants. Voulant néanmoins se racheter à tout prix d'un droit onéreux, ils firent vœu, d'un commun accord, de ne pas mettre sur leur table un morceau de viande avant d'avoir satisfait le seigneur et de s'être complétement libérés. Ils persistèrent dans cette résolution énergique, et durent à leur courageuse frugalité le commencement de leur indépendance.

(1) Prononcez le *g* dur.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 46, 50, 158, 179, 186, 198, 222, 234, 262, 290.

XXXII (suite). SUR LE DANGER DE JOUER HORS DES TRAGÉDIES LE ROLE DE CONFIDENT. — UN MARI JALOUX. — PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ.

Il referma vivement la porte derrière lui, et resta debout près du seuil : il était très-pâle et très-agité.

— J'allais vous avertir que je ne pouvais vous recevoir dans ce moment, lui dis-je en faisant un pas à sa rencontre.

— Pardon... monsieur Raymond... balbutia-t-il sans oser regarder la jeune femme, qui était retombée assise; mais puisque le hasard m'a conduit ici... permettez-moi de rester... Je n'espérais plus cette entrevue... Dieu me l'accorde... Ne m'enlevez pas cette dernière consolation.

Et, sans attendre ma réponse, il s'approcha de Mme Bécherel, et ajouta avec un peu d'amertume :

— J'espère que Madame ne refusera pas de m'écouter dans de pareilles conditions... la présence de M. Raymond doit la rassurer... elle lui est garant que je ne dirai rien qu'elle ne puisse entendre.

— Et qu'espérez-vous d'une pareille explication? répliquai-je; Madame vous conjure de la lui épargner.

— Non! interrompit le jeune homme avec exaltation; je veux savoir au moins comment j'ai pu mériter l'abandon; pourquoi, malgré tant de promesses, les lettres écrites dès le commencement de mon voyage sont demeurées sans réponse.

— Vos lettres! répliqua Mme Bécherel, en avez-vous donc écrit?

— Ne les auriez-vous point reçues? demanda-t-il vivement.

— Aucune, dit-elle; et après vous en avoir adressé deux, j'ai dû cesser, ignorant votre résidence.

Armand porta les deux mains à son front.

— Ah! je commence à comprendre, s'écria-t-il; votre oncle, — que Dieu le punisse! — votre oncle aura intercepté cette correspondance. Voilà donc pourquoi il l'avait si facilement autorisée! il était sûr d'avance qu'elle ne pourrait contrarier ses projets...

Je me souvins dans ce moment de l'épisode de la lettre dont l'avare avait si malencontreusement payé le port; je rappelai la date et les circonstances : tous les doutes d'Armand et de la jeune femme furent éclaircis; ils se regardèrent, et l'un poussa une exclamation de colère, l'autre un soupir de douleur.

— Ainsi c'est la vérité, reprit le jeune homme dont l'œil s'était enflammé, on nous a trompés tous deux! Vous avez pu croire que je vous oubliais, comme je croyais être oublié moi-même.

Et, après un court silence, il ajouta vivement :

— Mais je l'ai été pourtant, car, au bout de quelques mois, vous avez consenti à devenir la femme d'un autre.

— Ah! si vous saviez comment! reprit-elle avec accablement. Après tout, pourquoi ne le dirais-je point? rien n'a été caché. Je me croyais oubliée; on assurait que vous aviez trouvé en Italie quelqu'un plus digne de vous; on répandait le bruit d'un riche mariage...

— Et c'est alors par dépit que vous avez accepté vous-même celui qui s'offrait?

— Non, non, j'ai refusé longtemps; j'aurais refusé toujours si la maladie de ma mère ne m'avait obligée à céder.

— Que voulez-vous dire?

— Ne le comprenez-vous donc pas? s'est écriée la jeune femme en sanglotant. Eh bien, mon oncle a déclaré que tant que je résisterais tout serait refusé à la mourante. Il fallait acheter par mon obéissance les derniers secours : j'ai cédé... ma mère est morte... et ses funérailles ont été mon cadeau de noces.

Elle n'a pu en dire davantage. Armand, éperdu, poussait des exclamations indignées. Mais tout à coup il s'est approché de L..., il lui a pris les mains, et il est tombé à genoux devant elle, en lui demandant pardon de l'avoir accusée.

J'allais m'entremettre, quand un bruit de voix a retenti dans la pièce voisine. J'ai distingué celle de M. Baptiste, qui semblait moins calme que d'habitude; puis une autre, qui s'élevait furieuse. En l'entendant, Mme Bécherel, effrayée, a murmuré :

— Mon mari!

C'était lui, en effet, qui voulait passer malgré Baptiste.

— J'ai vu le jeune homme entrer! criait-il. Ils sont ici tous deux, j'en suis sûr. Ah! si je les trouve, malheur à eux!

On entendait sa canne ferrée frapper avec rage les dalles de la salle à manger. Armand s'est redressé, et la jeune femme a couru vers moi en me demandant protection. Les voix approchaient. J'ai eu peur d'un premier acte de violence que je n'aurais pu prévenir. Il n'y avait pas un moment à perdre. J'ai poussé Armand dans une chambre et Mme Bécherel dans le petit salon. Comme j'achevais, la porte s'est ouverte d'un brusque mouvement, et le recenseur a paru sur le seuil les traits bouleversés. Je me suis avancé vers lui :

— Est-ce vous, mon voisin, qui faites tout ce bruit? ai-je demandé tranquillement.

Mais il avait fouillé le cabinet d'un regard effaré, et il s'est écrié :

— Il y avait ici quelqu'un tout à l'heure; j'ai entendu qu'on parlait. Ne cherchez pas à le nier.

— Et pourquoi nierais-je, Monsieur? ai-je répondu sérieusement.

Il a tressailli.

— Ainsi vous avouez... C'étaient eux. Où sont-ils? Répondez sur-le-champ.

Je me suis efforcé de sourire.

— Pardon, nous jouons ici deux rôles que je ne puis accepter, lui ai-je dit : on croirait un juge qui interroge un coupable. Veuillez vous remettre, Monsieur, et vous rappeler que vous êtes chez un voisin qui ne voudrait rien faire dont vous pussiez vous plaindre.

En parlant ainsi, je roulais vers lui un fauteuil. Il a paru un peu saisi; le rouge et la pâleur se sont succédé à deux reprises sur son visage : il y avait évidemment lutte entre son respect et sa colère; celle-ci a paru l'emporter un instant.

— Je demande une réponse! s'est-il écrié en frappant le parquet du pied. Une femme était ici il y a un instant... et elle n'était point seule... En voilà la preuve.

Il montrait le chapeau d'Armand posé sur mon bureau; et, remarquant le geste de contrariété que je n'avais pu retenir :

— Vous êtes pris! a-t-il ajouté brutalement. Allons, il est inutile de les cacher davantage. Qu'on me les montre, ou je les chercherai moi-même.

Il avait fait un pas vers la porte du petit salon. J'ai voulu l'arrêter, mais il ne se connaissait plus; il m'a repoussé avec une malédiction furieuse et m'a fait chanceler. Baptiste, qui était resté, a poussé un cri d'indignation, en étendant les deux bras pour prévenir ma chute. Le recenseur s'est arrêté, honteux de sa violence.

— Il était inutile de prouver que vous aviez plus de force qu'un vieillard, lui ai-je dit, et peut-être n'auriez-vous pas dû oublier que vous étiez chez lui.

— Pardon, a-t-il balbutié, hésitant encore entre l'emportement et la honte; mais vous voyez bien que je ne suis plus maître de moi-même... Ah! Monsieur... vous ne savez pas!...

Sa voix commençait à fléchir, comme si l'attendrissement le gagnait.

— Vous vous trompez, lui ai-je dit avec intérêt; je sais que celle qui porte votre nom espérait en porter un autre; mais je sais aussi qu'elle vous en a loyalement averti; qu'elle a refusé l'entrevue demandée par M. Armand Bouvier; qu'elle venait me supplier d'obtenir qu'il partît sans essayer de nouvelles sollicitations et en la laissant tout entière à ses devoirs.

— Est-ce vrai? s'est écrié M. Bécherel très-ému.

— Je sais enfin, ai-je ajouté, qu'elle souffre de vos soupçons, qu'elle craint vos violences, et qu'à défaut de générosité elle aurait droit d'attendre de vous au moins de la compassion. Vous voyez que je sais tout.

— Non, a bégayé le recenseur dont la colère était épuisée et qui s'est laissé tomber sur un fauteuil, non, Monsieur, vous ne savez pas tout, car elle n'a pu vous dire ce qu'elle ignore elle-même... c'est que je l'ai toujours aimée sans rien dire, moi. Je l'avais connue tout enfant, quand j'habitais près de sa mère; mais, aussi pauvre qu'elle, je ne pouvais songer à me marier. Je suis parti pour tenter la fortune; je suis entré à la mairie garçon de bureau d'abord, puis je suis devenu expéditionnaire, rédacteur, chef de service. Il m'avait fallu douze ans pour cela, Monsieur! Dans l'intervalle, j'avais revu la jeune fille de loin en loin, mais toujours sans rien dire... Enfin, quand j'ai cru que je pouvais lui offrir de partager avec moi, j'ai parlé. Mais... j'arrivais trop tard, elle en aimait un autre!

— Et pourtant vous avez persisté?

— Parce que cet autre l'avait oubliée.

— Qui vous l'a dit?

— Son oncle, Monsieur... et elle-même. Je ne pouvais le savoir autrement. J'aurais dû comprendre que la trahison du préféré ne me rendrait point plus aimable; que ce que je pouvais donner n'empêcherait pas de regretter ce qu'on avait perdu; mais je la voyais si rudement traitée par cet oncle qui lui reprochait sa soif et sa faim! J'ai pensé que ma protection serait au moins plus douce; elle-même l'a cru, car, après une explication, nous nous sommes entendus. Je pensais enfin tenir le bonheur. Malheureux fou que j'étais! nous venions de nous perdre tous deux.

— Comment?

— Oui, Monsieur, nous perdre, car rien de ce que j'espérais n'est arrivé. Je m'étais dit qu'une fois à moi, L... se prendrait d'un peu d'amitié; qu'elle oublierait ses idées d'autrefois. J'avais tort; elle n'a rien oublié. Dans les commencements, pour lui plaire j'essayais d'être gai, amical. Peine inutile, Monsieur! elle restait toujours aussi triste: autant eût valu essayer de rendre la vie à une morte. Alors, moi, ma patience s'est lassée, c'est vrai; je me suis plaint trop vivement peut-être; elle n'a pas compris que ma colère c'était encore de l'amitié; elle s'est effarouchée. D'abord je ne lui étais qu'indifférent; de ce moment, elle a eu peur. Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que de ne pouvoir parler sans faire tressaillir, de voir toujours des yeux humides, de sentir qu'on n'a de pouvoir sur une femme que pour la rendre malheureuse. Moi, cela m'ôte la raison. Voyez-vous, je voudrais tour à tour la battre ou la prier à genoux... Et rien, rien n'y a fait!... elle est restée enfermée dans son cœur avec son souvenir. J'avais beau frapper à la porte, elle n'entendait pas... Alors je n'ai plus eu qu'une ressource: je me suis fait muet, aveugle et sourd; je n'ai voulu parler qu'à mon travail; je me suis grisé de chiffres, comme certains malheureux d'eau-de-vie, pour m'étourdir... toujours inutilement, Monsieur! l'épine m'est restée dans le cœur!

— Et vous n'avez point tenté de vous faire comprendre de celle que vous aimez tant? me suis-je écrié, sincèrement touché de son accent. Pourquoi ne lui avoir point parlé comme vous me parlez là?

— Impossible, Monsieur! a-t-il répondu; elle a trop de puissance sur moi: un seul regard qui me semble triste, un mouvement des lèvres où je crois voir une expression de froideur, suffisent pour m'irriter ou me faire perdre courage... Et puis, voyez-vous, j'ai peur de me laisser aller à lui dire certaines choses que j'aurais pu lui avouer si elle m'avait pris à gré, mais qui à cette heure lui sembleraient des reproches.

Je l'ai regardé d'un air qui lui a prouvé que je ne comprenais pas.

— Eh bien, oui! a-t-il repris avec agitation, je peux lui dire maintenant que si je ne l'avais pas retirée des mains de son oncle, il l'aurait mariée de force à ce vieux voisin qui la demandait... que j'ai dû l'acheter de ce misérable... payer tout ce qu'il avait dépensé pour sa mère; tout, jusqu'à la pierre qu'on taille maintenant pour sa tombe!

— Quoi! c'est vous? me suis-je écrié.

— Ne le dites pas, Monsieur, a-t-il repris vivement; il ne faut pas que L... le sache; elle aurait regret de m'avoir cette obligation.

Ici nous avons été interrompus par un cri; la porte du petit salon s'est ouverte, et la jeune femme s'est élancée vers M. Bécherel, dont elle a saisi les mains, qu'elle a baisées.

— Non! s'est-elle écriée avec un flot de larmes, non, je ne serai pas ingrate à ce point! Ah! j'ai tout entendu... Je comprends tout maintenant... J'avais tort, j'avais tort. Me pardonnerez-vous, Henri?

Le recenseur a fait un mouvement.

— Elle m'a appelé Henri! a-t-il dit pâle de joie et la lèvre frémissante... Répète encore, répète!

— Oui, Henri, oui, je tâcherai de devenir ce que je dois être.

Il l'a enveloppée de ses bras avec un élan de joie, l'a baisée à plusieurs reprises sur les cheveux; puis, se tournant vers moi, il s'est excusé.

Je lui ai pris la main en le félicitant; j'ai fait des souhaits pour l'avenir de cette union qui ne commençait véritablement que de cette heure, et je les ai reconduits tous deux jusqu'à la porte d'entrée.

Lorsque je suis revenu, Armand était au milieu de mon cabinet, très-pâle, mais bien résolu.

— Monsieur Raymond n'a point de commissions pour l'Allemagne? m'a-t-il demandé; je pars demain.

— Va, lui ai-je dit, cher enfant, en le serrant dans mes bras, va, je te bénis; que Dieu te console! . . . . . .

Ici s'arrête le manuscrit d'Émile Souvestre. En nous donnant les pages touchantes que l'on vient de lire, il nous avait dit : « Encore huit jours, mon ami, et vous aurez la fin de *la Dernière étape*. » Avant le huitième jour, Émile avait cessé d'exister; il n'avait rien écrit au delà de ces mots : « Que Dieu te console! »

Quelques nouvelles de peu d'étendue, qu'il avait achevées antérieurement, nous restent : c'est une suite du lien qui l'unissait à nos lecteurs; nous ne tarderons pas à les publier. Ce n'est pas sans une douloureuse émotion que nous voyons approcher le jour où nous insérerons sa dernière ligne.

LES GENS FINS.

Les gens fins font perdre trop de temps, et quand on ne se défierait pas de leur probité, on éviterait d'avoir affaire à eux, parce qu'on ne sait jamais ce qu'ils veulent.

Mme NECKER DE SAUSSURE.

HISTOIRE DE L'ÉVENTAIL.

Suite. — Voy. p. 216.

A Kertch (Crimée), on remarque un éventail sur un vase peint, trouvé dans un tumulus de Panticapée (1).

Ces éventails étaient généralement faits de plumes de paon de longueurs inégales, étalées en forme de demi-cercle ou de demi-ellipse. Ces plumes étaient montées de

(1) Achic a décrit et dessiné ce vase (t. III, p. 24, pl. 12). — Voy. aussi Dubois de Montpéreux.

différentes façons : l'éventail de Libéria (1) est disposé comme celui du temps de Remésès III ; ceux qui sont figurés sur les vases d'Hécube (2) et des Noces d'Hiéra et de Télèphe (3) sont faits avec moins d'art, et il y en a qui ressemblent à nos plumeaux (4).



Éventail grec. — D'après un vase étrusque du Musée du Louvre.

Bœttiger ne dit rien de l'emploi des plumes d'autruche ; cependant on remarque, sur une fresque d'Herculanum, un éventail qui paraît formé de ces plumes (5). On fabriquait aussi des éventails avec des planchettes de bois très-minces : c'étaient les *tabellæ* dont Ovide et Properce parlent ; quelques-uns étaient de plumes. Plusieurs des éventails qui sont peints sur les vases du Louvre sont certainement des *tabellæ*. Enfin, trois ou quatre dessins font supposer que l'on a fait aussi usage d'éventails de feuilles de palmier (6).

Le *Tchéou-li* ou *Rites des Tchéou* a été écrit au commencement du onzième siècle avant notre ère, à peu près à l'époque où Remésès III régnait en Égypte (7) ; il y est fait mention, comme dans le *Li-ki*, d'éventails.

Leur invention est due à l'empereur Wou-wan, des Tchéou (8), et un passage du *Feï-ki-yu-lin* (9) donne lieu de penser qu'en Chine, comme en Égypte, les éventails servaient, à la guerre, d'étendards ou de signes de ralliement.

Les premiers éventails *(chen* ou *cha)* étaient de plumes : le roi de Thou-sieou offrit à l'empereur Tchao-wang, des Tchéou, deux éventails de plumes de *tsio* rouge, et il est dit, dans le *Tchéou-li*, qu'un des chars de l'impératrice portait un éventail et un dais de plumes (10). On les fit ensuite de soie blanche unie et de tissus de soie brodés ; mais l'usage en fut défendu dans la première année de la période I-hi (l'an 405).

La première mention d'éventails de bambou remonte à l'empereur Houan-ti, des Han (147 à 167 de J.-C.) ; on les retrouve cités sous les Tsin (265 à 419), et le *Li-tchao-han-lin-tchi* nous apprend que l'empereur donnait aux membres de l'Académie impériale, le cinquième jour du cinquième mois, un grand écran rond de bambou sculpté et peint en bleu.

Les éventails de *pou-koueï*, espèce de palmier (1), étaient connus au temps des Tsin ; on faisait des écrans d'ivoire déjà sous le règne de Wen-ti, des Han (163 à 156 av. J.-C.) ; les queues de faisan servaient aussi, sous les Han, à former des éventails qui étaient garnis d'ivoire et qu'un décret de Hiao-wou-ti (454 à 467) défendit aux princes et aux comtes de porter ; on employait également, pour cet objet, en Chine et en Cochinchine, les plumes de paon. Dans la période Chun-hi, des Soung (1174 à 1190), l'empereur offrit à l'impératrice quatre écrans de jade blanc, dont les manches étaient d'ambre odoriférant. Enfin, les écrans ornés d'écritures ou de peintures étaient très-estimés, et nous remarquons, à ce sujet, dans les Annales des Tsi, un passage assez curieux : « Sur les écrans, dans un espace de huit ou dix pouces, Wang-sun-pen, de Kin-ling, peignait en perspective des montagnes et des rivières, et savait leur donner un éloignement de mille li. »

Un fabricant qui travaillait au commencement de l'ère chrétienne, Chi-ki-long, avait acquis quelque réputation pour des écrans appelés *kin-po-mou-nan*. Il battait de l'or en lames minces comme des ailes de cigale, les appliquait sur les deux faces de l'écran, les vernissait, y peignait des dieux, des oiseaux extraordinaires et des animaux rares, et collait par-dessus des feuilles transparentes de mica (2).



Éventail chinois. — D'après un modèle choisi dans la collection du Louvre.

Les éventails dont on faisait usage dans les temps anciens en Égypte, dans l'Inde, en Chine, en Grèce, en Italie, ne pouvaient être ployés ; ceux de plumes étaient demi-circulaires, demi-elliptiques, ou avaient la forme de la queue du faisan (3) ; ceux de soie, de bois, de bambou, d'ivoire, de feuilles, étaient ronds, carrés, octogonaux, de forme de feuille de platane, de colocase, etc. Les uns avaient de

(1) Clener, t. II, pl. 57. — (2) Idem, *ibid.*, pl. 37.
(3) D'Hancarville, t. IV, pl. 24. — (4) Id., t. Ier, pl. 71.
(5) *Pitture d'Ercolano*, t. III, tav. 35.
(6) Clener, t. II, pl. 38.
(7) L'auteur est le prince Tchéou-kong, frère de Wou-wang, premier empereur de la dynastie Tchéou.
(8) Pièce de vers de Lo-ki. — *Paï-sse-louï-pien. Chi-pen.*
(9) « Le général Tchou-ko-liang commandait ses trois corps d'armée en tenant un éventail de plumes blanches. »
(10) Trad. Éd. Biot, t. II, p. 126.

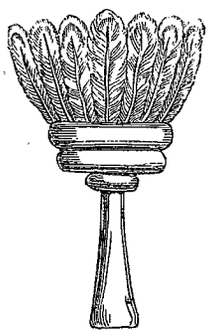
(1) Pou-koueï ou Tsong-liu, *Chamærops excelsa.*
(2) Extrait du *Nie-tchong-ki*. Nous devons la traduction de ces extraits des livres chinois, qui sont réunis dans le *Khe-tchi-king-youen*, à notre savant maître et ami M. Stanislas Julien, de l'Institut.
(3) « L'empereur Kao-tsong, des Chang (1323 à 1266 avant J.-C.), ayant entendu le cri de bon augure d'un faisan, fit faire des écrans ayant la forme de la queue de faisan. » *(Tsouï-pao-kou-kin-tchou.)*

longs manches, tels étaient ceux des Égyptiens et ceux du temps des Han, que les Chinois appelaient *tchang-chen;* les autres, garnis de petits manches, ressemblaient aux écrans à main actuels. Les petits écrans anciens *(pien-mien)* (1) étaient plus larges à la partie supérieure, leur contour était à peu près celui d'un trapèze renversé et à angles arrondis.

Nous ignorons à quelle époque l'éventail plissé (2) a été imaginé, et nous présumons que l'invention en est due aux Japonais. Celui de leurs dieux qui préside au bonheur est représenté avec un éventail plissé à la main. La mention la plus reculée que M. Stanislas Julien ait trouvée dans les livres chinois remonte à l'an 960. Voici, en effet, ce qu'on lit dans le *Tch'un-fong-thang-souï-pi* (3) : « Les éventails plissés *(tche-t'ie-chen)* s'appellent aussi *tsin-theou-chen;* mon concitoyen, le maître Tchang-ping-haï, croit qu'ils ont été offerts en tribut par les barbares du sud-est, et qu'ils ont commencé à être en vogue dans le royaume du milieu sous la période Young-lo (des Ming, 1403 à 1425). J'ai vu cependant que, parmi les pièces de vers composées depuis les Soung du Midi (depuis l'an 1127), il y en a beaucoup qui font l'éloge des éventails plissés *(tsiu-chen).* Moi-même j'ai recueilli un ancien éventail de soie sur lequel Yong-meï-tse avait écrit des vers ; on voit encore distinctement les plis de l'étoffe. Il est certain que les éventails plissés existaient depuis les Soung du Nord (depuis l'an 960)... » La plupart des auteurs chinois attribuent à l'éventail plissé une origine étrangère.

Le *Tch'un-fong-thang-souï-pi* fait mention des éventails des Coréens et des Japonais. « Le poëte Loug-tong-po dit que les éventails blancs de bois de pin, dont les Coréens faisaient usage, avaient un *tchi* (pied) (4) de large étant ouverts, et deux doigts seulement quand ils étaient fermés. Les Japonais en fabriquaient dont la feuille était dorée et la monture de bambou noirci... » Les rois tartares se servaient d'éventails (5).

Les Aztèques, et peut-être les Toltèques (6), connaissaient l'éventail. Ométéuctli, le dieu du paradis, et Totec, disciple militaire de Quetzalcohuatl, sont représentés tenant à la main un flabellum de plumes. C'est, selon M. A. de Longpérier, une enseigne surmontée de plumes (7) ; si cela est effectivement, on se serait servi, en Égypte, en Chine et dans l'Anahuac, de l'éventail pour étendard.



Éventail des anciens Mexicains.— D'après une sculpture du Musée du Louvre, n° 109.

L'histoire de l'éventail est muette pendant les onze siècles qui séparent l'époque où régnaient les derniers Césars de celle des croisades. L'Église chrétienne en avait fait un instrument du culte, en lui donnant un sens mystérieux (8) ; il resta dès lors dans les sanctuaires, et son usage dans la vie privée devait être bien limité ; ce sont les pèlerins et les croisés de retour du Levant qui le répandirent. Un fameux évêque (Suarez), cité par le P. Bonanni, croit que les saints apôtres ont institué l'usage des éventails sacrés... L'apôtre saint Jacques en a recommandé l'usage dans sa Liturgie (1). Le flabellum est resté un des principaux insignes de la papauté ; mais il ne sert plus au service divin, depuis la fin du treizième siècle. On le tenait autrefois, pendant le saint sacrifice, près de l'officiant, pour préserver celui-ci des rayons du soleil et pour écarter les mouches.

On ne trouve le flabellum mentionné, dans les premiers siècles du moyen âge, que dans les inventaires d'églises et d'abbayes. Le comte de Laborde cite le flabellum d'argent de Saint-Riquier (831) (2), celui de soie de Salisbury (1214), celui de soie et d'or de l'église d'Amiens (1250), et celui de plumes de paon de Saint-Paul de Londres (1295) (3). Du Sommerard signale le flabellum de la reine Théodelinde (600), que l'on conserve encore dans la cathédrale de Monza.

Un de ces éventails est arrivé jusqu'à nous avec des garanties d'authenticité qui lui donnent plus de prix. Il était conservé dans l'abbaye de Tournus (4) : « C'est une pièce rare et antique, dit l'auteur de l'Histoire de cette abbaye, que, selon toute apparence, les moines de Saint-Philibert apportèrent (de Noirmoutiers) à Tournus, quand ils vinrent s'y établir (5) (en 875). » Mabillon (6) et les pères Martène et Durand (7) en ont parlé ; le chanoine Juenin en a donné le dessin et la description ; enfin ce flabellum est figuré dans l'ouvrage de M. du Sommerard, *les Arts au moyen âge* (8). Il est formé d'une large bande de vélin plissée ; l'un des bords est libre, l'autre est froncé et fixé à l'extrémité supérieure du manche, de sorte que cette bande, étant développée, forme une cocarde de 46 centimètres de diamètre, dont le sommet du manche est le centre. La bande repliée se renferme entre des plaques d'ivoire sculpté ; le manche est également d'ivoire sculpté. Des vers latins sont inscrits en capitales d'or, de chaque côté de la feuille, sur les zones violettes du vélin. Des figures nimbées d'or de saints et de saintes, dont les noms sont écrits en onciales du neuvième siècle, sont peintes entre ces zones, ainsi que des rinceaux de feuillages byzantins, entremêlés de monstres et d'animaux. Les sujets des sculptures sont tirés des églogues de Virgile. Ce flabellum est loin d'être un travail achevé ; on lit sur l'astragale inférieure du manche le nom de celui qui l'a fait : *Iohel me scœ fecit in honore Mariœ.* Il existait encore, au commencement du dix-huitième siècle, un semblable éventail au monastère de Prouille, de l'ordre de Saint-Dominique, dans le diocèse de Toulouse (9).

Cette forme de cocarde est venue de l'Orient : du Japon, de l'Inde ou de Byzance. La disposition du flabellum de Tournus se rapporte à celle des rares éventails plissés que l'on fait encore en Turquie, à Andrinople et aux îles Séchelles ; on développe la feuille en la renversant sur le côté. L'éventail japonais est construit d'une façon plus ingénieuse. Le manche est surmonté de deux plaquettes de bois entre lesquelles la bande plissée se renferme ; le bord libre de

(1) Littéralement, « commode pour la figure. »

(2) Nous avons adopté le terme d'éventails *plissés* pour désigner tous les éventails qui se ferment, et qui sont formés, les uns de lames minces et mobiles, les autres d'une feuille effectivement plissée.

(3) Livre LVIII, fol. 15 et 16.

(4) Environ 30 centimètres. — Voy. l'*Encyclopédie japonaise*, au département des manuscrits, pour les éventails chinois anciens.

(5) Huc, t. Ier, p. 116.

(6) Peuples puissants qui occupèrent le Mexique depuis le sixième siècle jusqu'à la conquête.

(7) Antiquités américaines du Louvre, nos 109 et 121.

(8) Selon saint Jérôme, « l'éventail nous marque la continence... » (*Cérémonies et coutumes religieuses;* 1723, t. Ier, p. 68.)

(1) *Cérémonies et coutumes religieuses,* t. Ier, p. 68.

(2) Trésor de Centule (Saint-Riquier) ; inventaire fait en 831, lors de l'exil de l'abbé Hélichasar.

(3) Glossaire et répertoire, dans le tome II de la *Notice des émaux* du Louvre, au mot *Esmouchoir.*

(4) Ce flabellum appartient à M. Carrand.

(5) *Nouvelle histoire de l'abbaïe royale et collégiale de Saint-Filibert et de la ville de Tournus,* par un chanoine de la même abbaïe (Pierre Juenin) ; 1733, p. 45, 46, 47, et deux planches gravées.

(6) *Annales ordinis S. Benedicti,* t. IV, l. LVI, p. 356.

(7) *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur,* première partie, p. 231.

(8) T. V, p. 231 à 234 ; Atlas, ch. XIV, pl. 4, et IXe série, pl. 17.

(9) *Voyage littéraire,* première partie, p. 232.

celle-ci est en haut, le bord froncé est en bas, un cordon y est attaché ; trois petits guidons placés entre les plaquettes règlent la course de la feuille. En tirant celle-ci par le haut à l'aide d'une houppe de soie, elle se développe en cercle, et on la replie en tirant le cordon du bas.

Quant à l'éventail en quart de cercle, il est bien certainement d'origine japonaise ; du Japon il a passé en Chine, et de la Chine les Portugais l'ont apporté en Europe, au quinzième siècle. Alex. Fabri donne le costume des dames françaises de son temps (1593) et d'une époque plus ancienne, d'une *Gallicana antiqua*, comme il dit (1) ; ces dames tiennent des éventails en quart de cercle plissés.

En Italie, au onzième et au douzième siècle, on portait des éventails de plumes en touffe (2) ; ils avaient des manches d'ivoire ou même d'or très-ornés, et quelquefois enrichis de pierreries. On employait des plumes d'autruche, de paon, de corbeau des Indes, de perroquet et d'autres oiseaux de plumage éclatant. Les dames attachaient ces grands éventails à une petite chaîne d'or qui leur servait de ceinture (3). Cette mode a duré jusqu'au dix-septième siècle ; on suspendait encore alors à la ceinture l'éventail plissé (4).

L'esmouchoir était déjà assez connu en France au treizième siècle pour être devenu un terme de comparaison ; cependant il n'est pas parlé des ouvriers qui le faisaient dans le *Livre des mestiers* d'Étienne Boileau (1260). On trouve des preuves de son emploi dans la vie privée au quatorzième siècle. La comtesse Mahaut d'Artois avait « un esmouchoir à tout le manche d'argent » (1316), et la reine Clémence « un esmouchoir de soye broudé » (1328). On voit sur des miniatures de romans de chevalerie du treizième et du quatorzième siècle, des dames tenant à la main des éventails semblables à ceux qui sont encore en usage à Alger et à Tunis (5).



Éventail en paille de riz. — Tiré d'un manuscrit du quinzième siècle, de la Bibliothèque impériale.

Un flabellum de soie avec manche d'ébène figure sur l'inventaire de Rochester (1346), et « un esmouchoir de drap d'or, à fleurs de lis, escartelé des armes de France et de Navarre, à un baston d'yvoire et de geste, prisé 5 francs d'or, » est porté sur le compte du testament de la reine Jehanne d'Évreux (1372). Il y a, sur l'inventaire du roi Charles V (1380), « un esmouchoir rond qui se ploye, en yvoire, aux armes de France et de Navarre, à un manche d'ybenus. » Cet esmouchoir, formé de lames d'ivoire minces et mobiles, était certainement pareil à ces éventails des Séchelles, dont les lames sont de feuilles de *laodicea*.

On faisait aussi, au quatorzième siècle, des écrans à long manche qui étaient agités par des serviteurs, comme autrefois à Thèbes, à Rome, et aujourd'hui dans l'Inde. Ce sont ceux qui sont désignés dans ces passages de l'inventaire de Charles V : « Trois bannières, ou esmouchoers, de cuir ouvré, dont les deux ont les manches d'argent dorez. — Deux bannières de France, pour esmoucher le roy quant il est à table, semées de fleurs de lys brodées de perles. »

Le mot *esventour* paraît, à la date de 1384, dans une charte : Rabelais écrit *esvantoir* (1), et Brantôme *éventail*.

En suivant l'ordre des temps et en passant sous silence des extraits de comptes et d'inventaires français et anglais que M. de Laborde a consignés dans son *Glossaire*, nous arrivons à François Ier. M. le comte H. de Viel-Castel a eu en sa possession un éventail à quatre branches, d'ivoire découpé, qui portait, dans un cartouche central, la salamandre. Les branches représentaient des portiques sous lesquels se trouvaient de charmantes figures de femmes ; des arabesques et des mascarons, très-habilement peints, couvraient ces portiques. Le bord de l'éventail était garni de plumes : c'est vers ce temps que l'on a dû abandonner l'éventail rond plissé (2), et que l'on peut rapporter un éventail dont la feuille est formée de bandes alternatives de vélin découpé et de mica orné de fines peintures ; la monture est d'ivoire plein, et se compose de deux panaches et de huit brins étroits.

Catherine de Médicis mit en vogue, à la cour de France, les éventails italiens, que l'on y connaissait déjà depuis la campagne de Louis XII ; ils étaient faits et mis en vente par les parfumeurs italiens qui étaient venus à la suite de la reine. Brantôme dit qu'après la mort du roi son mari, Catherine de Médicis « autour de sa devise avoit fait mettre des trophées, des miroirs cassez, des éventails et pennaches rompus... le tout en signe de quitter toutes bombances mondaines. »

Henri III faisait grand usage de l'éventail, et voici la curieuse description que Pierre de l'Estoile en donne : « On luy mettoit à la main droite un instrument qui s'estendoit et se replioit en y donnant seulement un coup de doigt, que nous appelons ici un esventail ; il estoit d'un velin aussi délicatement découpé qu'il estoit possible, avec de la dentelle à l'entour de pareille étoffe. Il estoit assez grand, car cela devoit servir comme d'un parasol pour se conserver du hasle, et pour donner quelque rafraischissement à ce teint délicat... Tous ceux que je pus voir aux autres chambres en avoient une aussi, de mesme étoffe ou de taffetas avec de la dentelle d'or et d'argent à l'entour (3)... » Les éventails étaient alors fort en vogue ; « et plusieurs (dames) les aiment tant, dit Henri Estienne, de la façon qu'elles les font faire maintenant, que l'yuer venu, elles ne les peuuent abandonner ; mais s'en estant seruies l'esté pour se faire vent et contre la chaleur du soleil, les font seruir l'yuer contre

(1) Fabri, *Diuersarvm nationvm ornatvs*.

(2) Maria-Luisa de Tassis, peinte par Van-Dyck, tient à la main un éventail de ce genre.

(3) Bœttiger, p. 386 et 387.

(4) De Saint-Igny, *la Noblesse françoise à l'église*, 10e pl.

(5) Ces éventails ont la forme d'un petit drapeau carré ; on en fait de pareils en Asie.

(1) « Des esvantoirs de plumes, de papier, de toile. » (Liv. IV, ch. XLIII.)

(2) Dans un curieux manuscrit écrit sous le règne de François Ier., on trouve deux dames armées l'une d'un éventail de plumes, l'autre d'un éventail en pique, qui semble fait de paille de riz. Nous devons ce renseignement à M. Paulin Paris, de l'Institut.

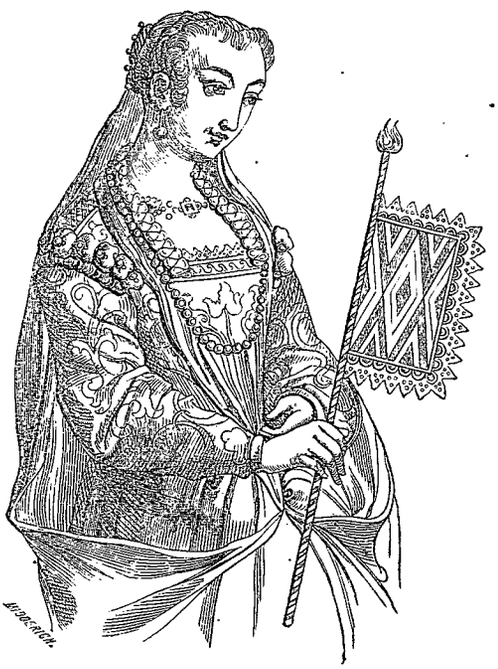
(3) *Journal de Henri III* ; l'isle des Hermaphrodites. Édit. de 1744, t. IV, p. 26 et 27.

la chaleur du feu (1). » M. de Laborde n'a transcrit que le passage suivant de Brantôme (1590) : « A la reine Éléonor un éventail avec un miroir dedans, tous garnis de pierreries de grande valeur. » Il y a dans les *Mémoires* de Brantôme un fait qui offre plus d'intérêt : « (La reine Marguerite) donna à la reine Louise de Lorraine une fois pour ses étrennes un éventail fait de nacre de perles, si beau et si riche, qu'on disoit être un chef-d'œuvre, et l'estimoit-on plus de douze cens écus (2)... » Douze cents écus, somme énorme, avec laquelle on aurait pu obtenir alors, en denrées et objets de commerce, ce qui se payerait aujourd'hui à peu près 24 750 francs (3).

L'usage de l'éventail, déjà si répandu dans toute l'Italie au quatorzième siècle, le fut plus encore pendant le quinzième et le seizième siècle ; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les recueils de costumes du temps, et notamment sur ceux de Fabri et de Vecellio (4). Trois genres se partagèrent à peu près également la vogue pendant cette longue période :

1. Les éventails de plumes, qui étaient les plus anciens ; Vecellio les met dans les mains de dames nobles de Milan, de Venise, de Mantoue, de Naples, de Firenza, de Pise, etc.

2. Les éventails en forme de drapeau, et probablement d'origine sarrasine : on les voyait surtout à Venise, à Naples et à Padoue ; ils étaient de drap d'or et de soie *(tessuto d'oro, e di seta, con bel disegno)*.



Femme du Titien, avec éventail-girouette. — Galerie de Dresde

3. Les éventails plissés, dont la mode venait peut-être de France ; Fabri n'en place pas d'autres dans les mains des Françaises dont il donne le costume ; on les portait à Rome, à Ferrare, à Turin, à Naples.

Les manches des éventails des dames nobles étaient souvent d'or ou d'argent ; ils étaient suspendus à la ceinture par une chaîne d'or.

La fin à une prochaine livraison.

(1) *Dialogves du nouueau langage françois*... p. 162.
(2) *Mémoires*, édit. de 1739, t. Ier, p. 229.
(3) Nous devons cette estimation à M. C. Leber, l'auteur de l'*Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge*.
(4) Cesare Vecellio, *Habiti antichi, e moderni, di diuersi parti del mondi*. Venise, 1590.

La harpe des sentiments humains est ainsi tendue que, si un choc n'en brise pas à la fois toutes les cordes, il leur reste toujours quelques harmonies. Si nous jetons les yeux en arrière, vers les époques de nos épreuves et de nos malheurs, nous voyons que chaque heure, en passant, nous apporte ses douceurs et ses allégements, et que si nous n'avons pas été complétement heureux, nous n'avons pas été aussi complétement malheureux.

Mistress BEECHER STOWE.

Il faut profiter du passé, servir le présent et préparer l'avenir. CHARLES COQUEREL.

Si nous n'entendons pas Platon, laissons Platon, et étudions la chose en elle-même. LE BATTEUX.

LE SILPHIUM.

Le *Silphium* était très-célèbre chez les anciens. Les Grecs de Cyrène tenaient cette plante pour sacrée. Son origine était miraculeuse : elle avait paru, disait-on, après une pluie de poix, sept ans avant la fondation de Cyrène, l'an 430 de Rome. Ses effets étaient à la fois bizarres et merveilleux. Le suc laiteux extrait de sa tige et surtout de sa racine guérissait tous les maux, désinfectait l'air et les eaux.

Ses racines étaient, suivant Théophraste, épaisses, charnues, vivaces ; sa tige, de la même forme que celle du fenouil ; ses feuilles ressemblaient à celles du *Selinum*, et ses graines étaient larges, ailées, à peu près comme celles de la *Phyllis*. D'après Pline, qui diffère peu à ce sujet du naturaliste grec, la racine du silphium avait une écorce noire, et plus d'une coudée de longueur : à l'endroit où elle sortait de terre était une grosse tubérosité qui, incisée, produisait un suc laiteux. Ses graines étaient plates ; ses feuilles tombaient tous les ans, dès que soufflait le vent du midi. A cette époque, ajoute-t-il, elles étaient de couleur d'or, métamorphose que subissent un grand nombre de végétaux qui prennent, comme on le sait, cette couleur en automne. Les médailles de Cyrène, sur lesquelles on voit d'un côté la tête de Jupiter Ammon ou celle de Battus, s'accordent très-bien avec la description qui précède.

Le silphium faisait endormir les brebis et éternuer les chèvres. Aujourd'hui encore, les Arabes ont grand soin d'empêcher leurs chameaux de manger la *derias*.

Cette plante entrait comme assaisonnement dans les repas fastueux des rois de Perse. Dans une comédie d'Aristophane, un sycophante dit qu'il ne changerait pas sa manière de vivre, lors même qu'on lui donnerait du silphium consacré à Battus (le fondateur de Cyrène). Le silphium conservé dans le trésor public de Rome fut vendu par Jules César 1 500 marcs d'argent. On en offrit une tige à l'empereur Néron, et pendant longtemps les courtisans en parlèrent comme d'un présent extraordinaire.

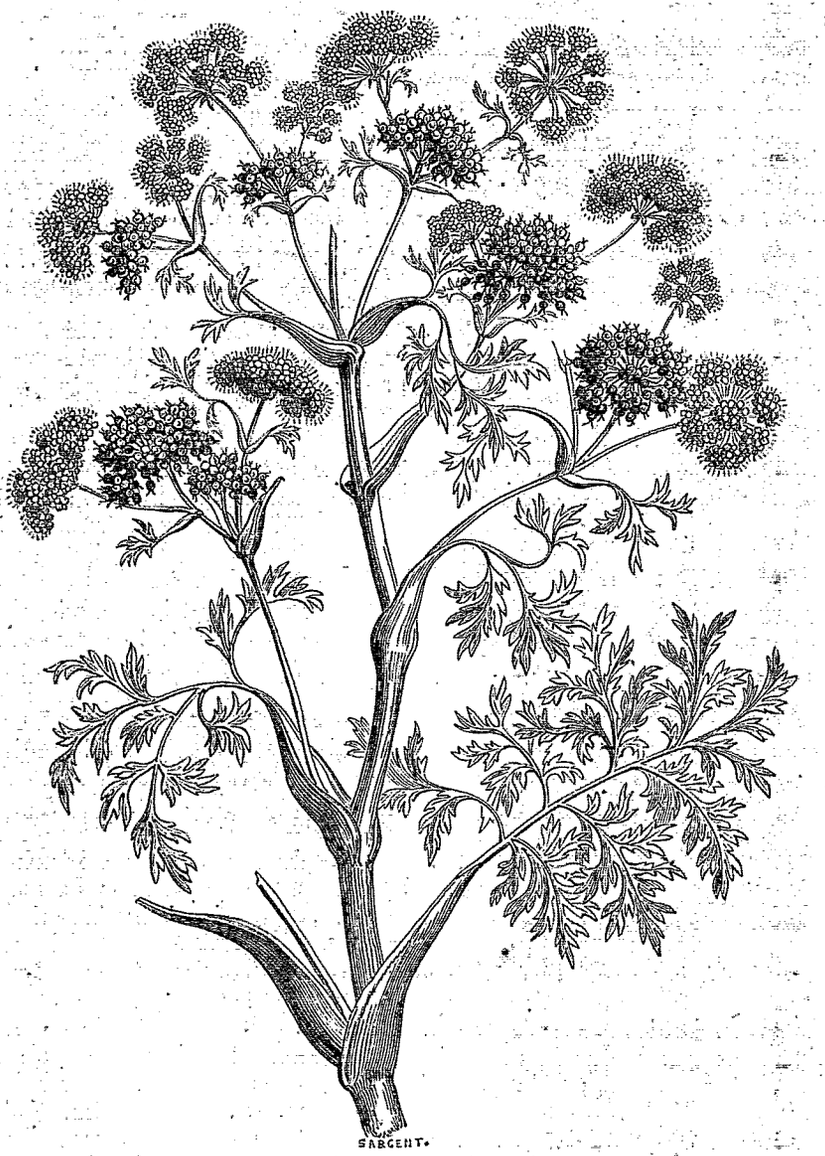
Mais enfin cette plante précieuse devint fort rare dans la Cyrénaïque ; au temps de Strabon, elle manquait presque entièrement. Des peuples barbares ayant fait une invasion dans le pays et détruit par haine les racines de la plante, suivant Solin, les habitants eux-mêmes achevèrent dans la suite ce désastre, irrités de la rigueur extrême des tributs. Suivant Pline, on présenta à l'empereur Néron une plante de silphium comme une chose extrêmement rare et précieuse. Enfin, le même auteur assûre que de son temps la plante n'existait plus, et que l'extrême avidité des traitants, fermiers des pâturages publics, qui faisaient manger par les

bestiaux les plantes de silphium encore tendres, afin d'en rendre la chair plus délicate et plus agréable, en avait causé la perte.

Selon Théophraste, le *Silphium* croissait principalement aux environs du jardin des Hespérides. Scylax et Hérodote le placent très-distinctement dans la région littorale de la Pentapole Libyque, depuis l'île Platée jusqu'à la grande Syrte, et Catulle auprès de Cyrène. Cependant plusieurs auteurs paraissent, au contraire, les uns, tels qu'Arrien et Pline, reléguer le *Silphium* sur la lisière des terres fertiles; les autres, tels que Strabon et Ptolémée, dans les parties centrales du désert, au sud de la Cyrénaïque. Des savants ont essayé de concilier ces assertions presque contradictoires, en comprenant dans la Cyrénaïque la région ammonienne, et en supposant que le *Silphium* était produit par toute cette vaste contrée.

Depuis les sommités qui dominent l'ancienne Chersonèse Cyrénaïque jusqu'à la côte orientale de la Syrte, on trouve fréquemment, dans la partie septentrionale de cette région et dans un espace qui s'étend tout au plus, vers le sud, à huit ou dix lieues du rivage, une grande ombellifère nommée par les Arabes *derias*, et dont voici les principaux caractères : la racine fusiforme, charnue, très-longue, est de couleur brune à sa surface; la tige, striée, atteint deux ou trois pieds de hauteur, et s'élève sur un collet épais, d'où jaillit, si on le casse, un suc laiteux abondant. Les feuilles radicales sont nombreuses. Les graines, terminant en petit paquet chaque ombellule, sont ovales, comprimées comme une feuille, entourées d'une membrane transparente, et colorées d'un vernis argenté. La fleur se développe en été; elle est de couleur jaune, échancrée et très-ouverte. Cette ombellifère participe également des genres *Ferula* et *Laserpitium*.

« Après que plusieurs siècles de civilisation ont passé sur le sol de Cyrène, dit Pacho dans son *Voyage de la Marmarique et de la Cyrénaïque*, après que le plus beau présent que la nature y avait fait aux hommes, détruit par eux, en avait disparu avec eux, aussi frais, aussi vigoureux que dans les âges antiques, le silphium, jeté sur des charbons ardents, sert aujourd'hui de nourriture à quelques pâtres désœuvrés, seul et même usage qu'en faisaient les Asbytes avant l'arrivée des Grecs en Libye. »



Le Silphium (*Ferula tingitana*).

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

MARIE LECZINSKA.



Musée du Louvre. — La Reine des fleurs ; portrait de Marie Leczinska, femme de Louis XV, par Tocqué. — Dessin de Freeman.

Fille d'un roi détrôné, sans fortune, Marie Leczinska vivait retirée et résignée, près de son père, dans une petite ville de l'Alsace, à Weissembourg, attendant, sans impatience, le jour où quelque petit prince allemand croirait lui faire honneur en lui demandant sa main. Loin de s'affliger d'une si modeste espérance, elle l'eût réduite encore s'il lui eût été possible : le bonheur paisible de la vie domestique était toute son ambition. Par un singulier tour de la roue de fortune, elle se trouva élevée tout à coup, en 1725, sur le trône de France, à côté de Louis XV, l'homme le moins fait pour s'associer à ses vœux d'une existence simple et entourée d'honnêtes affections. Elle apportait toutes les vertus au milieu d'une cour qui avait tous les vices. Quelques-uns de ceux qui l'approchèrent feignirent à peine de vouloir l'imiter; aucun n'eut le pouvoir de la troubler dans la sérénité de sa foi et de sa conscience.

Le président Hénault a écrit sur cette reine quelques pages très-intéressantes dans ses Mémoires publiés l'an dernier.

« La reine, dit-il, ne vit point au hasard; ses journées sont réglées et remplies au point que, quoiqu'elle en passe une grande partie toute seule, elle est toujours gagnée par le temps.

» La matinée se passe dans les prières, des lectures morales, une visite chez le roi, et puis quelques délassements.

» Ordinairement c'est la peinture : elle n'a jamais appris, et l'on peut voir ses tableaux, car on ne croirait pas. Elle m'a fait présent de trois, que l'on juge que je garde bien. L'heure de la toilette est à midi et demi, la messe, et puis son dîner. J'y ai vu quelquefois une douzaine de dames tout ensemble; aucune n'échappe à son attention; elle leur parle à toutes; ce ne sont pas de ces généralités que l'on connaît, ce sont des choses personnelles qui sont les seules qui flattent. Son dîner fini, je la suis dans ses cabinets : c'est un autre climat; ce n'est plus la reine, c'est une particulière. Là on trouve des ouvrages de tous les genres, de la tapisserie, des métiers de toutes sortes, et, pendant qu'elle travaille, elle a la bonté de raconter ses lectures. Elle rappelle les endroits qui l'ont frappée, elle les apprécie. Autrefois elle s'amusait à jouer de quelques instruments, de la guitare, de la vielle, du clavecin, et elle se moquait d'elle-même, quand elle se méprenait, avec cette gaieté, cette douceur, cette simplicité, qui siéraient si bien à de si illustres personnes, s'il y en avait. Elle me renvoie vers les trois heures pour aller dîner, et alors commencent ses lectures. Ce sont ordinairement celles de l'histoire, et en vérité il ne lui en reste plus à lire; elle les lit dans leur langue, la française, la polonaise, l'allemande, l'italienne, etc., car elle les sait toutes; c'est ce qui donna lieu à la devise qui parut lors de son mariage; c'était une lyre à cinq cordes.

» La cour se rassemble chez elle vers les six heures pour le cavagnol; elle soupe à son petit couvert depuis la mort de M. de Luynes (car auparavant il avait l'honneur de lui donner à souper chez lui, où il la servait), et de là elle se rend chez Mme la duchesse de Luynes vers les onze heures. Les personnes qui ont l'honneur d'y être admises se réduisent à cinq ou six personnes au plus, et à minuit et demi elle se retire. Des conversations, d'où assurément la médisance est bannie, où il n'est jamais question des intrigues de la cour, encore moins de la politique, paraissaient difficiles à remplir; cependant rarement languissent-elles, et, pour l'ordinaire, elles sont on ne peut pas plus gaies. La reine permet, aime qu'on ose disputer contre elle; la flatterie lui est odieuse, et, dans la dispute, elle veut des *raisons*. Nulle personne n'entend si bien la plaisanterie, elle rit volontiers; son ironie est douce, car personne au monde ne sent si bien les ridicules, et bien en prend à ceux qui en ont que la charité la retienne : ils ne s'en relèveraient pas.

» Je ne parle pas de la profusion de ses aumônes; elle a 96 000 francs pour sa poche, et c'est le patrimoine des pauvres. J'ai reproché souvent à Mme la duchesse de Villars, sa dame d'atours, qu'elle la réduisait à la mendicité.

» Mais ce qui ne s'allie pas d'ordinaire, c'est que cette même princesse, si bonne, si simple, si douce, si affable, représente avec une dignité qui imprime le respect, et qui embarrasserait si elle ne daignait pas vous rassurer; d'une chambre à l'autre, elle redevient la reine et conserve dans la cour cette idée de grandeur telle que l'on nous représente celle de Louis XIV. Ses lettres se ressentent de la noblesse de son âme et de la gaieté de son caractère. Elle n'est mêlée en rien dans les affaires, et aussi jamais le roi ne la refuse pour les choses qu'elle lui demande. Elle est, sur la religion, d'une sévérité bien importante dans le siècle où nous sommes : elle pardonne tout, elle excuse tout, hors ce qui pourrait y donner quelque atteinte; et si l'on pouvait la comparer, ce serait à la reine Blanche. »

On retrouve cet éloge de Marie Leczinska dans tous les écrits sur le règne de Louis XV. Les auteurs qui ont cherché à y mêler quelque critique disent seulement que cette reine, timide, réservée, sans cesse émue de la crainte de déplaire à son époux, était superstitieuse jusqu'à croire aux revenants. On ajoute que les habitudes de simplicité qu'elle s'était faites pendant qu'elle vivait près de son père paraissaient extraordinaires à la cour : elle consacrait à l'aumône tout ce qui était destiné à sa toilette, et l'on blâmait son peu de goût pour les riches costumes, ce qui ne s'accorde guère avec le portrait de Tocqué, que nous reproduisons; mais elle avait ses jours obligés d'apparat.

Parmi les autres portraits de Marie Leczinska, les meilleurs sont : la peinture de Nattier, qui a été gravée par J. Tardieu et par Ch. Gaucher; celle de Vanloo, gravée par L. Cars et par J. Chereau; de Bonnard, par Duflos; de Latour, gravée par Petit.

Dans un recueil gravé par Simonneau fils, sous ce titre : *Médailles de Marie Leczinska*, on trouve le portrait de la reine et onze médailles allégoriques sur ses vertus.

FRANÇOIS ARAGO.

Suite. — Voy. p. 254.

J'étais possesseur d'un sauf-conduit de l'amirauté anglaise; j'écrivis donc une lettre confidentielle au capitaine d'un vaisseau anglais, *l'Aigle*, je crois, qui avait jeté l'ancre depuis quelques jours dans la rade de Rosas. Je lui expliquai ma position. « Vous pouvez, lui disais-je, me réclamer, puisque j'ai un passe-port anglais. Si cette démarche vous coûte trop, ayez la bonté de prendre mes manuscrits et de les envoyer à la Société royale de Londres. »

Un des soldats qui nous gardaient, et à qui j'avais eu le bonheur d'inspirer quelque intérêt, se chargea de remettre ma lettre. Le capitaine anglais vint me voir; il s'appelait, si j'ai bonne mémoire, Georges Eyre. Nous eûmes une conversation particulière sur le bord de la plage. George Eyres croyait peut-être que les manuscrits de mes observations étaient contenus dans un registre relié en maroquin et doré sur tranche. Lorsqu'il vit que ces manuscrits se composaient de feuilles isolées, couvertes de chiffres, que j'avais cachées sous ma chemise, le dédain succéda à l'intérêt, et il me quitta brusquement. Revenu à son bord, il m'écrivit une lettre que je retrouverais au besoin, et dans laquelle il me disait : « Je ne puis pas me mêler de votre affaire. Adressez-vous au gouvernement espagnol; j'ai la persuasion qu'il fera droit à votre réclamation et ne vous molestera pas. » Comme

je n'avais pas la même *persuasion* que le capitaine Georges Eyre, je pris le parti de ne tenir aucun compte de ses conseils.

Quelque temps après, je dois dire qu'ayant raconté ces détails en Angleterre, chez sir Joseph Banks, la conduite de Georges Eyre fut sévèrement blâmée. Mais lorsqu'on déjeune et dîne au son d'une musique harmonieuse, peut-on accorder son intérêt à un pauvre diable couché sur la paille et rongé de vermine, eût-il des manuscrits sous sa chemise? Je puis ajouter que j'eus le malheur d'avoir affaire à un capitaine d'un caractère exceptionnel. Quelques jours plus tard, en effet, un nouveau vaisseau, le *Colossus*, étant arrivé en rade, et le capitaine norvégien Krog, quoiqu'il n'eût pas comme moi de passe-port de l'amirauté, s'étant adressé au commandant de ce nouveau bâtiment, fut immédiatement réclamé, et arraché à notre captivité.

Le bruit que j'étais un Espagnol transfuge et propriétaire du bâtiment s'accréditant de plus en plus, et cette position étant la plus dangereuse de toutes, je résolus d'en sortir. Je priai le commandant de la place, M. Alloy, de venir recevoir ma déclaration, et je lui annonçai que j'étais Français. Pour lui prouver la vérité de mes paroles, je l'invitai à faire venir Pablo Blanco, matelot embarqué sur le corsaire qui nous avait pris, et qui était depuis peu de temps rentré de sa croisière. Cela fut fait ainsi que je le désirais. En descendant sur la plage, Pablo Blanco, qui n'avait pas été prévenu, s'écria avec surprise :

—Quoi! vous, don Francisco, mêlé à tous ces mécréants!

Ce matelot donna au gouverneur des renseignements circonstaciés sur la mission que je remplissais avec deux commissaires espagnols. Ma nationalité se trouvait ainsi constatée.

Le jour même, Alloy fut remplacé dans le commandement de la forteresse par le colonel irlandais du régiment d'Ultonia; le corsaire partit pour une nouvelle croisière, emmenant Pablo Blanco, et je redevins le marchand ambulant de Schwekat.

Du moulin à vent où nous faisions notre quarantaine, je voyais flotter le pavillon tricolore sur la forteresse de Figueras. Des reconnaissances de cavalerie venaient quelquefois jusqu'à la distance de cinq à six cents mètres; il ne m'eût donc pas été très-difficile de m'échapper. Cependant, comme les règlements contre ceux qui violent les lois sanitaires sont très-rigoureux en Espagne, comme ils prononcent la peine de mort contre celui qui les enfreint, je ne me déterminai à m'évader que la veille de notre entrée en libre pratique.

La nuit étant venue, je me glissai à quatre pattes le long des broussailles, et j'eus bientôt dépassé la ligne des sentinelles qui nous gardaient. Une rumeur bruyante que j'entendis parmi les Maures me détermina à rentrer, et je trouvai ces pauvres gens dans un état d'inquiétude indicible : ils se croyaient perdus si je partais; je restai donc.

Le lendemain, un fort piquet de troupes se présenta devant le moulin. Les manœuvres qu'il faisait nous inspirèrent à tous des inquiétudes, notamment au capitaine Krog :

— Que veut-on faire de nous?... s'écria-t-il.

— Hélas! vous ne le verrez que trop tôt, répliqua l'officier espagnol.

Cette réponse fit croire à tout le monde qu'on allait nous fusiller. Ce qui aurait pu me fortifier dans cette idée, c'était l'obstination que le capitaine Krog et deux autres individus de petite taille mettaient à se cacher derrière moi. Un maniement d'armes nous fit penser que nous n'avions plus que quelques secondes à vivre.

En analysant les sensations que j'éprouvai dans cette circonstance solennelle, je suis arrivé à me persuader qu'un homme que l'on conduit à la mort n'est pas aussi malheureux que le public se l'imagine. Cinquante idées se présentaient presque simultanément à mon esprit, et je n'en creusais aucune; je me rappelle seulement les deux suivantes, qui sont restées gravées dans mon souvenir : en tournant la tête vers ma droite, j'apercevais le drapeau national flottant sur les bastions de Figueras, et je disais : « Si je me déplaçais de quelques centaines de mètres, je serais entouré de camarades, d'amis, de concitoyens, qui me serreraient affectueusement les mains; ici, sans qu'on puisse m'imputer aucun crime, je vais, à vingt-deux ans, recevoir la mort. » Mais voici ce qui m'émut le plus profondément : en regardant les Pyrénées, j'en voyais distinctement les pics, et je réfléchis que ma mère, de l'autre côté de la chaîne, pouvait en ce moment suprême les regarder paisiblement.

La suite à une autre livraison.

Une vie déréglée aiguise l'esprit et fausse le jugement.

BONALD.

IDÉE D'UNE CORRESPONDANCE LOINTAINE A L'AIDE DE L'AIMANT.

(1626.)

Dans un petit livre intitulé : *Recréation mathématique*, composé de plusieurs problèmes plaisants et facétieux en fait d'arithmétique, géométrie, mécanique, optique et autres parties de ces belles sciences, seconde édition, à Paris, chez Antoine Rabinat, 1626, lequel livre, comme l'indique la dédicace, est de H. Van-Estten, on trouve, page 96, au 74e problème, intitulé : *De l'aimant et des aiguilles qui en sont frottées*, le paragraphe suivant :

« Quelques-uns ont voulu dire que, par le moyen d'un aimant ou autre pierre semblable, les personnes absentes se pourroient entre-parler. Par exemple, Claude estant à Paris et Jean à Rome, si l'un et l'autre avoient une aiguille frottée à quelque pierre, dont la vertu fust telle qu'à mesure qu'une aiguille se mouveroit à Paris l'autre se remueroit tout de mesme à Rome, il se pourroit faire que Claude et Jean eussent chacun un mesme alphabet, et qu'ils eussent convenu de se parler de loing, tous les jours, à six heures du soir, l'aiguille ayant faict trois tours et demy, pour signal que c'est Claude, et non autre, qui veut parler à Jean. Alors Claude luy voulant dire que le roy est à Paris, il feroit mouvoir et arrester son aiguille sur L, puis sur E, puis sur R, O, Y, et ainsi des autres : or, en mesme temps, l'aiguille de Jean s'accordant sur les mesmes lettres et partout, il pourroit facilement escrire ou entendre ce que l'autre luy veut signifier.

» L'invention est belle, mais je n'estime pas qu'il se trouve au monde un aymant qui ayt telle vertu; aussi n'est-il pas expédient, autrement les trahisons seroient trop fréquentes et trop couvertes. »

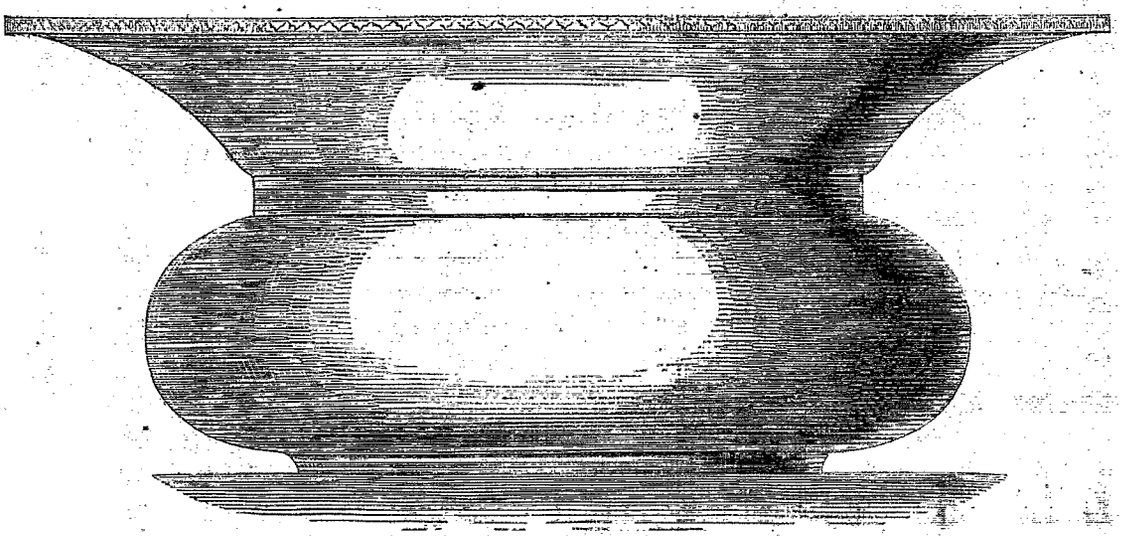
Deux siècles de travaux des physiciens et le génie des Ampère et des Œrstedt nous ont doté de ce fameux *aymant* dont Van-Estten niait l'existence; mais les philosophes et les moralistes n'ont pas été aussi expéditifs, et ils n'ont pu délivrer le monde de la crainte des *trahisons*.

AIGUIÈRE ARABE.

Dans la maison ou sous la tente des riches familles musulmanes, lorsque le repas est terminé, on voit paraître un esclave qui tient d'une main un large bassin en métal et de l'autre une aiguière. Il s'approche de chaque convive, par rang de préséance, et leur *donne à laver*. Les ablutions se



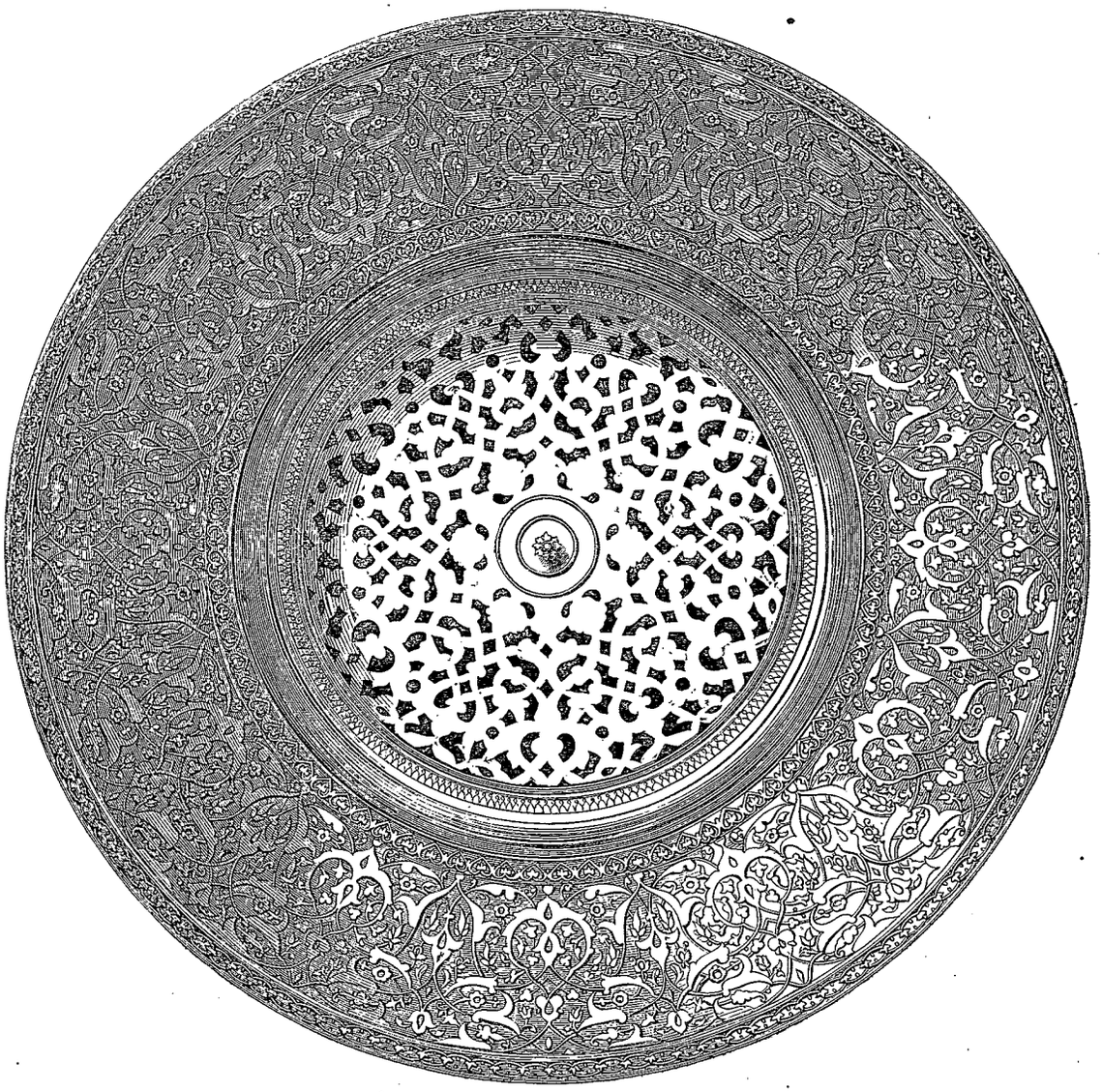
Aiguière arabe du seizième siècle. — Dessins de Montalan, d'après l'original en la possession de M. Max. Ducamp.



Bassin de l'Aiguière.

font avec un certain ordre : d'abord les mains, puis la bouche, et enfin la barbe. L'esclave porte sur l'épaule une serviette quelquefois très-simple, quelquefois brodée de soie et d'or; chacun des convives s'en sert à son tour pour s'essuyer.

Depuis quelques années, dans certaines villes maritimes, plus imprégnées que celles de l'intérieur des idées européennes, on ajoute à l'eau de ces ablutions un morceau de savon de Marseille, de ce savon dont les blanchisseuses se servent en France, car l'usage des savons parfumés n'a point encore pénétré en Orient. Le fond de la cuvette est garni d'une sorte de plateau à claire-voie qui permet à l'eau déjà souillée de ne pas être vue et de ne point être un objet de dégoût pour les assistants. Le bassin se nomme *techt* et l'aiguière *ibrik*. Ces petits meubles, d'un usage journalier, sont souvent d'une grande richesse; ils sont en étain ou en cuivre, en argent chez certains grands personnages,



Plateau de l'Aiguière.

en émail pour les schahs de Perse, en or pour les sultans. Celui dont nous donnons ici la représentation est en cuivre gravé à la pointe; il vient de Perse et date du seizième siècle.

SUR LA CONSTITUTION PHYSIQUE DE LA LUNE.

A M. le Rédacteur du Magasin pittoresque.

Monsieur,

En parcourant dernièrement l'ensemble de votre recueil à l'aide de l'excellente Table que vous avez publiée, et qui permet d'embrasser si facilement dans un même coup d'œil tout ce qui apppartient à un même sujet, j'ai fait sur vos divers articles relatifs à la constitution de la lune, et notamment sur ceux qui sont contenus dans le troisième et le dix-neuvième volume, quelques observations critiques que j'ose prendre la liberté de vous adresser.

Pourquoi, en communiquant à vos lecteurs la vue si intéressante des montagnes lunaires du canton de Ligustinus, ne pas avoir profité de cette occasion pour leur offrir une idée générale de la constitution topographique de cette planète? Les beaux travaux de MM. Beer et Madler mettent en mesure de donner aujourd'hui bien plus de détails à cet égard que vous ne l'avez pu faire dans votre premier volume en reproduisant la carte de la lune donnée, en 1692, par Cassini. Ces deux astronomes ont publié, dans ces dernières années, une carte d'une exactitude merveilleuse, de 37 pouces de diamètre, et sur laquelle on peut suivre à son aise toutes les particularités que révèle le meilleur télescope. Une dame de Hanovre, Mme Witte, a même fait plus encore pour populariser la connaissance de la lune, car elle en a

construit un relief qui permet, pour ainsi dire, de toucher au doigt cet astre singulier, ses plaines, ses montagnes, ses enfoncements, et qui laisse juger de chacun de ses contours bien mieux que nous ne sommes en état de le faire relativement à la terre. De même que l'on commence à faire usage, pour l'éducation de la jeunesse, de cartes en relief de la France et même de l'Europe, tout grossiers que soient jusqu'ici ces objets, de même, à ce qu'il me semble, serait-il tout à fait désirable de voir ce relief de la lune se multiplier par les soins du commerce et devenir dans les écoles un modèle vulgaire.

C'est beaucoup assurément de pouvoir contempler à son aise une bonne gravure; mais les choses se gravent bien autrement encore dans l'imagination quand on peut palper un relief et l'examiner sur toutes ses faces. Ainsi, lorsqu'on se borne à regarder sur un dessin un système de montagnes lunaires, tel que celui de Ligustinus reproduit dans votre dix-neuvième volume, on ne peut manquer d'être frappé de l'idée d'une analogie presque parfaite entre cette formation lunaire et nos formations volcaniques terrestres : une sorte de bassin circulaire, bordé par une protubérance dont les flancs vont rejoindre, par une pente modérée, la contrée environnante, tandis qu'à l'intérieur les escarpements sont abruptes; enfin, dans le milieu du bassin, une éminence plus ou moins élevée, représentant, comme chez nous, le cône volcanique, siége de l'orifice par lequel s'échappent les laves, les scories et les cendres; voilà ce qui se trouve en apparence sur la lune comme sur la terre. Mais si l'on vient à tenir compte des dimensions, si l'on prend le monde lunaire dans son entier, si l'on compare le peu de figure que font nos plus grands volcans sur le disque de la terre avec le rôle considérable que jouent à la surface de la lune la plupart des bassins en question, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'analogie est loin d'être aussi exacte qu'on se le persuadait à première vue. La différence des proportions, telle qu'elle se révèle par la seule observation d'une carte d'ensemble, suffit pour indiquer immédiatement une différence dans la nature des phénomènes.

Considérons un puits artésien, dans un hiver rigoureux, et supposons que les eaux qu'il amène de l'intérieur se congèlent successivement autour de l'orifice : après très-peu de temps, ces déjections auront formé une montagne conique, munie, dans sa partie centrale, d'une sorte d'entonnoir; et si l'on imagine qu'il vienne de l'intérieur non-seulement de l'eau, mais comme, dans certaines sources minérales, des explosions de gaz, ces explosions pourront être assez fortes pour faire sauter une partie des flancs de la cavité et élargir par conséquent l'entonnoir jusqu'à lui donner la forme d'un cratère. Telle est à peu près l'histoire de nos volcans, les laves y jouant le même rôle que les eaux du puits artésien que je viens de mettre en jeu. Il n'en faut pas davantage pour comprendre que nos cratères les plus puissants, en ajoutant même l'effet produit dans certaines circonstances par le soulèvement de leurs flancs, ne sauraient jamais atteindre à des dimensions bien considérables; ce ne sont toujours que des puits plus ou moins élargis par des déblayements autour de leur ouverture.

Mais transportons-nous maintenant au milieu de l'une des grandes enceintes de la lune, dans Clavius, par exemple; nous voici dans un pays de plaine de 50 lieues de diamètre, l'étendue de deux de nos départements; ce pays est à peine accidenté çà et là par quelques basses collines de 40 à 50 mètres de hauteur, par quelques rochers disséminés; pas de vallées; en un mot, une apparence à peu près semblable à celle de nos déserts. Nous y voyageons d'un point à l'autre presque à plat, sans difficulté; mais, arrivés à 25 lieues de la partie centrale, nous sommes tout à coup arrêtés par une formidable chaîne de montagnes. Ni les Alpes, ni l'Himalaya, ni les Andes, n'offrent rien de pareil. Ce sont des escarpements continus coupés à pic, de véritables falaises à peine crevassées çà et là, surgissant d'un seul jet à une hauteur à laquelle n'arrive la cime du mont Blanc qu'à l'aide d'une série de pentes, de contre-forts et de mamelons, et se poursuivant en cercle sur un développement de plus de 150 lieues. Sans doute, on peut bien dire que l'on est au fond d'un puits, si l'on ne regarde que la difficulté de franchir ces gigantesques murailles qui se dressent de toutes parts comme l'enceinte d'une immense prison; mais du moins ne saurait-on s'y sentir à l'étroit comme dans l'intérieur d'un de nos cratères, car, en définitive, on se trouve là dans l'intérieur d'une véritable province.

Non-seulement ces provinces, si bien closes dans leurs frontières et qui mériteraient si bien le nom de *cercles, telles* que Walther, Regiomontanus, Purbach, Ptolémée, et tant d'autres qui sont classées dans la géographie de la lune, se trouvent déterminées par une infranchissable enceinte de murailles; mais souvent, outre cette première enceinte, il s'en voit à la suite plusieurs autres, concentriques à la première, généralement moins élevées et d'une continuité moins soutenue, à peu près, sauf la différence de l'étendue, comme dans ces forteresses qui se composent d'une série successive de fossés et de remparts. Tout le monde conviendra que ces proportions et dispositions ne ressemblent guère à ce qui existe dans nos volcans. Si l'on voulait trouver quelque chose d'analogue sur la terre, il faudrait bien plutôt se représenter la Bohême, qui est un pays à peu près de la même étendue que Clavius et bordé de même, de tous côtés, par des montagnes, montagnes bien moins élevées, sans contredit, mais qui forment également une chaîne continue, sauf l'étroite fissure par laquelle s'échappe l'Elbe; et remarquons, en effet, que si la Bohême était traitée par un dessinateur suivant les mêmes principes que Ligustinus dans la figure que vous en avez donnée d'après l'astronome romain, ce grand pays prendrait tout à fait la physionomie d'un volcan. Quand on altère systématiquement l'échelle des proportions en donnant aux dimensions en hauteur plus de valeur qu'aux dimensions dans le sens horizontal, ainsi qu'on le fait assez communément en topographie lorsqu'on veut donner idée des reliefs d'un pays, on produit, sans aucun doute, une figure commode pour l'esprit, mais très-fausse pour les yeux. Le dessin que je critique en est une preuve, car en jugeant à vue d'œil, d'après la hauteur attribuée aux montagnes et surtout aux aiguilles, on n'imaginerait assurément pas que le fond de la coupe a plus de 44 kilomètres de diamètre; ce dessin tromperait donc tout à fait l'imagination si l'on ne prenait la précaution de le rectifier à l'aide des chiffres que fournit fort à propos le texte que vous y avez joint. Ainsi, comptons que Ligustinus, représenté au naturel, ne ressemblerait pas autant à un volcan qu'il en a l'air; et ajoutons que cette enceinte est bien loin de faire l'effet des enceintes de première classe, telles que Clavius ou Regiomontanus, dont le bassin possède une superficie presque décuple.

Peut-être, au lieu de comparer les cirques lunaires à nos volcans, avec lesquels ils ont en réalité si peu d'analogie, vaudrait-il mieux les rapprocher, du moins à certains égards, des accidents de la surface terrestre que les géologues ont désignés sous le nom de cratères de soulèvement. Ces accidents sont le produit de soulèvements qui se sont faits en étoile, comme la brisure d'un carreau de vitre, dans la croûte du globe déjà consolidée; d'où résulte, d'une manière générale, une montagne conique avec un vide au sommet et des pentes profondément ravinées dans le sens des rayons de l'étoile, et plus escarpées au-dessus de l'abîme central qu'à l'extérieur. Cependant il s'en faut qu'une telle assimilation soit exacte, tant à cause de l'énormité des di-

mensions des cirques lunaires qu'en raison de l'absence ou du peu d'importance des fentes étoilées dans le massif soulevé. Mais il me semble que si l'on suppose que des forces analogues à celles qui ont occasionné les cratères de soulèvement ont agi à la surface de la lune à une époque où cette surface, au lieu d'être consolidée et durcie comme chez nous, se trouvait dans un certain état de viscosité, des accidents topographiques de la nature de ceux dont il s'agit ont fort bien pu s'y déterminer. Toutes les personnes auxquelles il est arrivé de regarder la lune dans un télescope de force moyenne ont dû être frappées de la ressemblance qu'elle présente avec certains fromages : elle est criblée de trous, surtout dans quelques régions, tout à fait de la même manière; et quant à la différence des dimensions que présentent ces boursouflures, ce peut être un simple effet de la différence des forces, ainsi que de la différence de la substance. Que l'on imagine des gaz très-élastiques, très-puissants, se dégageant, par suite de quelque fermentation interne, du sein de la masse lunaire et se trouvant arrêtés, dans leur sortie, par une enveloppe de matière pâteuse très-résistante, mais en même temps très-visqueuse, le résultat de cette fermentation sera naturellement de couvrir la surface d'une série d'énormes bulles vitreuses enfouies en partie dans la masse et ne faisant saillie à l'extérieur qu'à demi. Peu importent ici les dimensions : elles ne dépendent que du degré de viscosité de la substance. Tant que les gaz, par suite de leur élasticité et de leur chaleur, possèdent une force suffisante pour soutenir d'une part la voûte et refouler de l'autre la pâte à l'intérieur, ils ont exactement pour la mécanique le même caractère qu'un noyau solide de même force par lequel on les remplacerait. Ils sont parfaitement aptes à soutenir une voûte, cette voûte fût-elle tout un pays, surtout à la surface de la lune, où la pesanteur est considérablement plus faible qu'à la surface de la terre. Et de fait, même sur la terre, il existe, comme l'ont révélé diverses expériences, des étendues considérables, notamment sur le continent américain, dont le dessous est creux, et qui constituent ainsi de véritables boursouflures. Seulement, dans le cas de soulèvements opérés, ainsi que je viens de le supposer, par des expansions de gaz, le refroidissement de ces gaz doit produire nécessairement le même effet que le retrait des étais solides qui auraient été disposés de manière à soutenir la voûte; et si la voûte est trop vaste et trop pesante pour se soutenir d'elle-même sans leur appui, elle ne peut manquer de s'écrouler dès qu'un refroidissement suffisant se manifeste et rompt l'état d'équilibre. Supposons donc les boursouflures écroulées, qu'en reste-t-il? les mêmes apparences que l'observation nous présente sur le disque lunaire. En effet, tout ce qui surplombe, même sur les bords, finit nécessairement par se briser et s'écrouler; et il ne subsiste finalement qu'un bourrelet circulaire, abrupte à l'intérieur, en pente douce à l'extérieur, et une cavité d'un niveau inférieur à celui de la région environnante, ainsi que cela a lieu justement dans la plupart des cas, et couverte, comme on le voit aussi très-souvent, de débris qui doivent être ceux de la partie supérieure. Dans cette même hypothèse, la formation des bourrelets concentriques qui accompagnent fréquemment le bourrelet principal s'expliquerait aussi très-naturellement, comme provenant du refoulement, plus ou moins régulier, de la matière visqueuse tout autour de la boursouflure.

Telle est, à ce qu'il semble, l'idée la plus simple que l'on puisse se faire de ces prétendus volcans de la lune, qui n'en sont certainement point, puisque l'on ne saurait concevoir un cratère de 50 lieues de diamètre sans l'accompagner de montagnes d'une hauteur proportionnée; montagnes qui, pour n'être pas impossibles à la surface de quelques-uns de ces mondes colossaux qui se dérobent à notre examen dans les profondeurs du ciel, n'existent pourtant pas sur la lune, puisque les plus hautes cimes de cet astre ne dépassent point la mesure des nôtres. Cette idée vient d'elle-même à l'esprit quand on regarde notre satellite avec une lunette, et qu'on le voit criblé de cette multitude de petits trous qui font exactement l'effet de boursouflures crevées; on la rejette quand, la réflexion venant rectifier l'impression naïve de la vue, on reconnaît que ces petits trous, si nettement découpés, sont en réalité d'immenses enceintes; mais finalement, en réfléchissant davantage, on y revient sans peine, car les lois de la géométrie et de la mécanique ne la condamnent nullement.

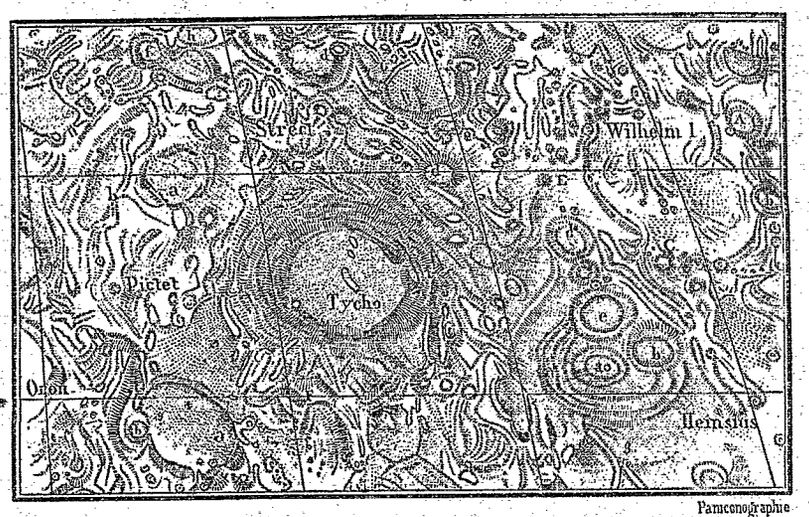
Bien que le système des chaînes en ligne droite ou brisée, anologues aux chaînes de la terre, ne soit pas absolument étranger à la géographie de la lune, les formations annulaires y sont tellement prédominantes qu'en comparaison les autres ne comptent pour ainsi dire pas. Au lieu de représenter, comme chez nous, la loi ordinaire des montagnes, ces dernières constituent presque dans cet autre monde une singularité. Aussi les formations annulaires sont-elles les seules qui méritent véritablement attention. Les astronomes, pour mettre de l'ordre dans ce dédale, s'accordent généralement à y distinguer quatre classes : 1° les grandes enceintes, comme celles dont il vient d'être question; 2° les enceintes secondaires d'un diamètre de 4 à 20 lieues, enceintes souvent liées à celles de première classe, en ce qu'elles se sont développées concurremment, soit sur le pourtour, soit même en partie dans l'intérieur; 3° les cratères proprement dits, qu'en raison de la petitesse de leurs dimensions il est peut-être permis d'assimiler tout à fait à nos volcans terrestres, d'autant que la formation des grandes enceintes par boursouflures n'est nullement exclusive de la formation postérieure de bouches volcaniques analogues à celles de la terre; 4° enfin, ce qu'il semble permis de nommer les soupiraux : l'on n'y voit en effet que de simples trous, sans cratère, et par conséquent aussi sans cône volcanique central, bien qu'il faille cependant reconnaître que ces formations pourraient bien être des cratères très-étroits et très-profonds, dans l'intérieur desquels l'imperfection de nos instruments ne nous permettrait pas de plonger. MM. Beer et Madler, qui ont fait de toutes ces montagnes une étude si approfondie, distinguent encore dans leur ensemble d'autres formes, mais dont l'analyse nous mènerait peut-être très-loin, sans présenter à vos lecteurs assez de compensation par l'intérêt du sujet.

Je me bornerai donc, en fait de géographie lunaire, à signaler encore à l'attention de ceux pour lesquels la contemplation de notre satellite a quelque attrait le phénomène si remarquable, et jusqu'à présent si problématique, des radiations qui s'observent autour de certaines enceintes. Ce phénomène est particulièrement sensible dans les environs de Tycho, Copernic, Képler, Pyrgius, Anaxagore, Aristarque et Olbers; mais, indépendamment de ces sept cantons principaux, on l'aperçoit encore se dessinant en traits plus ou moins distincts autour de plusieurs autres, tels que Proclus, Timocharis, Euler, etc.; il est donc tout à fait général et ne caractérise pas moins la géographie de la lune que celui des bassins circulaires, dont il n'est même qu'une dépendance. Il règne d'ailleurs sur une telle étendue, qu'il donne au disque de la pleine lune une partie considérable des traits qui le distinguent. Les radiations se prolongent en effet très-souvent à des distances de plusieurs centaines de kilomètres autour des cirques. Elles couvrent donc des provinces entières, se poursuivant non-seulement dans les plaines, mais à travers les autres cirques ou chaînes de montagnes qui se trouvent dans leur direction.

Nulle part ce phénomène n'est plus remarquable que dans les alentours de Tycho : Tycho est un bassin de seconde classe d'environ 18 lieues de diamètre, situé dans une région excessivement accidentée, à peu de distance du bord du disque. Ses montagnes, qui ne dépassent guère 5 000 mètres, ne sont pas non plus de premier ordre. A 7 ou 8 lieues du pied de ces montagnes commencent des radiations divergentes d'une telle puissance qu'elles couvrent près d'un quart de la superficie visible de la lune; et comme, au sud, elles sont coupées par le bord du disque, il y a lieu de croire qu'elles se continuent encore sur l'hémisphère opposé.

Au premier abord, on pourrait prendre ces radiations pour des rides qui viennent rejoindre la boursouflure centrale, à peu près comme se riderait une étoffe ou une pellicule que l'on soulèverait par le milieu ; et, dans ce cas, leur formation s'expliquerait, jusqu'à un certain point, par l'état de l'enveloppe de la lune au moment où les boursouflures s'y seraient développées. Mais, bien qu'il ne soit pas absolument impossible qu'elles aient pu se lier dans l'origine à quelques froncements de ce genre dans une enveloppe que l'on peut comparer à un revêtement de caoutchouc, il faut reconnaître que, dans leur état actuel, elles ne correspondent à aucune ondulation de terrain, soit que des infiltrations postérieures aient rempli les dépressions, soit par toute autre cause. En effet, si les radiations étaient produites par des ondulations de terrain, elles deviendraient de plus en plus apparentes à mesure que les rayons du soleil les frapperaient plus obliquement, car la partie exposée au soleil contrasterait de plus en plus avec la partie opposée qui entrerait alors dans l'ombre ou la pénombre. Or c'est précisément l'inverse qui a lieu. Quand la lune est dans ses quartiers et que, par conséquent, la lumière solaire la frappe de côté, les radiations ne s'aperçoivent point; mais à mesure qu'elle arrive à son plein, les radiations se dessinent, et elles se témoignent enfin dans toute leur netteté lorsque le soleil y tombe d'aplomb. Ces radiations ne sont donc point causées par des différences de relief, mais par des différences dans la nature et le pouvoir réflecteur de la surface.

Elles jouent un si grand rôle dans l'apparence du disque lunaire lorsqu'il est dans son plein, qu'elles n'ont cessé d'attirer l'attention des astronomes depuis que l'on observe le ciel avec des lunettes douées d'un certain grossissement. Schroter avait supposé qu'elles étaient dues à des lignes de collines, et Herschell, modifiant seulement ce point de vue, les avait considérées comme occasionnées par des courants de lave. M. Madler a proposé une autre idée, qui consiste à supposer que les radiations sont les traces de certains courants gazeux qui auraient oxydé ou vitrifié la surface sur leur passage; et, en effet, en admettant que certains cirques aient été, à une époque reculée, le siége de conflagrations très-intenses, il n'est pas douteux qu'il n'ait dû se déterminer alors dans l'atmosphère de la lune des courants violents, convergeant vers ces foyers, comme il arrive dans tous les incendies. Seulement, en souscrivant à cette hypothèse, il resterait à expliquer comment la convergence, au lieu d'être uniforme, ne s'est opérée que suivant certaines lignes, et surtout comment la largeur des radiations diminue de plus en plus à mesure qu'elles approchent du centre. Mais c'est peut-être le cas de se rappeler, comme pour l'hypothèse que je vous ai soumise tout à l'heure, que lors même qu'une hypothèse ne serait pas strictement conforme à la réalité, elle ne serait cependant pas à rejeter,



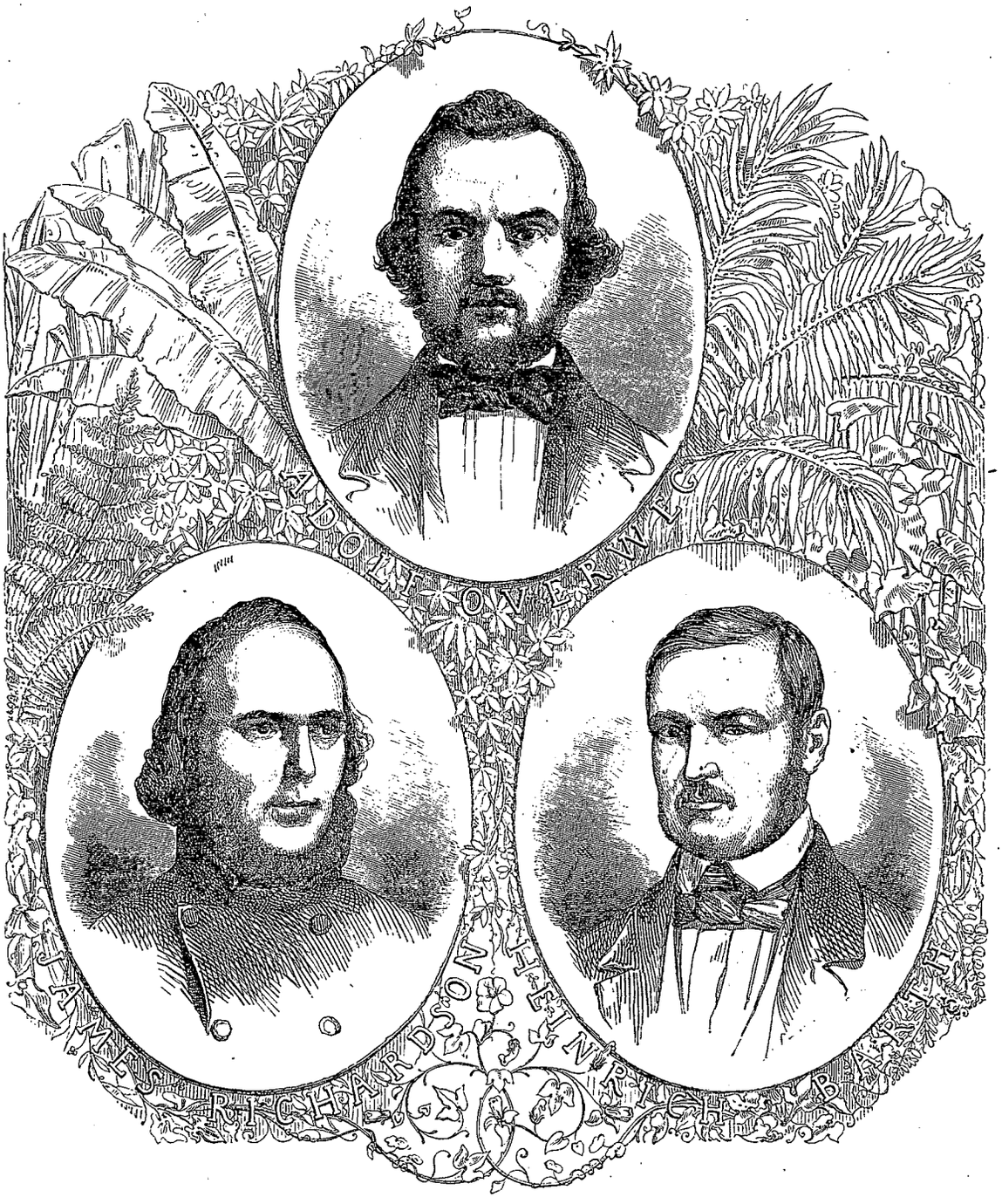
Le canton de Tycho, dans la Lune. — Fac-simile d'un fragment de la Carte de la Lune de MM. Beer et Madler.

car une idée de ce genre mérite accueil, au moins provisoirement, dès qu'elle imprime aux faits une certaine simplicité, et leur permet par là même de se graver plus facilement dans l'esprit. Peut-être est-il permis d'espérer que des observations minutieuses sur la nature de la lumière émise par les diverses bandes des radiations fourniront quelques éclaircissements de plus sur cette question problématique et curieuse. Du reste, il semble que l'on puisse considérer ce phénomène comme susceptible de procurer à la chronologie de la lune quelques éléments, car il est vraisemblable que les cirques dont les radiations traversent d'autres cirques ou d'autres accidents de terrain sans éprouver aucune déviation, comme on le voit particulièrement dans la région montueuse qui entoure Tycho, ont dû se produire alors que ces autres reliefs n'existaient pas encore.

Après vous avoir entretenu si longuement des montagnes de la lune, j'aurais encore à cœur de vous proposer quelques observations sur l'existence des substances gazeuses, sans lesquelles il paraît à peu près impossible de se rendre compte des traits principaux de la géographie de cet astre, et dont les astronomes, malgré tous leurs efforts et toutes leurs ressources, n'ont cependant pu réussir à constater jusqu'à présent la présence. Mais je réserverai cette question, si vous le voulez bien, pour la joindre à quelques développements sur les énoncés contenus dans votre troisième volume.

Agréez, etc.

LES EXPLORATEURS RÉCENTS DE L'AFRIQUE CENTRALE.



James Richardson, Adolph Overweg et Heinrich Barth. — Dessin de Chevignard. (Au moment où a été fait ce dessin, on croyait, dans toute l'Europe, que M. Barth était mort victime de son dévouement à la science, comme MM. Richardson et Overweg : on a aujourd'hui l'heureuse certitude qu'il a échappé à la mort.)

Dans le courant du mois de janvier 1850, trois voyageurs abordaient à Tripoli, sur la côte barbaresque, chargés par le gouvernement britannique d'une mission à la fois scientifique et commerciale dans les contrées centrales de l'Afrique.

De ces trois voyageurs, un était Anglais, c'était M. James Richardson, qui déjà, quatre ans auparavant, avait visité plusieurs oasis du Sahara septentrional; ses deux compagnons, M. Heinrich Barth et M. Adolph Overweg, étaient Allemands.

Le chef officiel de l'expédition était M. Richardson; mais ses instructions se rapportaient exclusivement aux vues de commerce, qui avaient été le point de départ de la mission : c'était à M. Overweg et à M. Barth qu'étaient confiées les investigations et les études scientifiques du voyage.

M. Overweg devait s'occuper surtout des recherches géologiques; l'ethnologie, les antiquités, la géographie, la linguistique, étaient principalement le lot de M. Barth. Celui-ci venait alors de publier le premier volume d'un précédent voyage autour du bassin de la Méditerranée; et cette relation, qui fut très-remarquée du monde savant, en désignant son auteur à l'attention de quelques personnages éminents de Berlin et de Londres, lui valut la part, impor-

tante et bien méritée, qui lui fut donnée dans la nouvelle expédition.

Le plus âgé des trois voyageurs, M. Richardson, était dans sa quarante et unième année; M. Overweg n'avait pas vingt-huit ans; M. Barth en avait à peine vingt-neuf. Pleins de santé, de force et d'ardeur, tous trois s'élançaient avec enthousiasme dans cette carrière qui promettait à leur zèle une ample moisson de découvertes et à leur nom une auréole glorieuse.

Cinq années se sont écoulées, et des trois voyageurs la mort en a frappé deux : M. Richardson dans la seconde année de l'expédition, M. Overweg dix-huit mois plus tard. Pendant neuf mois et plus un doute plein d'anxiété a plané sur le sort de M. Barth, le dernier survivant; depuis peu de temps seulement des lettres du courageux voyageur sont enfin venues rassurer ses amis et les amis de la science, en leur rendant l'espoir de le revoir en Europe.

Cette expédition de 1850, malgré les rudes épreuves qu'elle a eu à traverser, restera comme une des plus importantes et des plus remarquables dans l'histoire des découvertes africaines.

Nous allons en peu de mots en tracer l'historique et en indiquer les principaux résultats.

C'est au mémorable voyage d'Oudney, Denham et Clapperton, en 1822, que l'Europe a dû les premières notions positives qu'elle ait eues sur le Soudan oriental. Alors, pour la première fois, on connut d'une manière certaine l'existence d'un grand lac ou mer intérieure, dont on n'avait eu jusqu'alors que de vagues indications dans les écrits des géographes arabes et des voyageurs musulmans du moyen âge. Mais cette expédition de 1822 n'avait fait qu'ouvrir la carrière; elle avait soulevé plutôt que résolu une foule de questions et de problèmes géographiques. Depuis lors, cependant, aucun Européen n'avait pénétré dans cette région centrale du continent africain. La pensée de M. Barth et de M. Overweg, lorsqu'ils furent attachés à la mission commerciale de M. Richardson, fut de reprendre et de compléter les découvertes de Clapperton et de ses compagnons. Le vaste pourtour du lac Tchad, — c'est le nom que les indigènes donnent à la mer du Soudan, — n'avait été reconnu ni à l'orient ni au nord. Il restait également à reconnaître toute la partie supérieure du cours du Chari, rivière considérable qui vient du sud déboucher dans le Tchad, et à pénétrer par là jusqu'aux montagnes probablement très-élevées qui, d'après les notions anciennes, partagent de l'est à l'ouest l'intérieur de l'Afrique, sous l'appellation célèbre de montagnes de la Lune. Il était aussi d'un grand intérêt de recueillir des notions exactes sur les vastes contrées tout à fait inconnues comprises entre le Tchad et la haute Nubie, et, s'il était possible, d'y pousser des explorations personnelles. Même dans le Bornou et dans les autres provinces directement étudiées par les voyageurs de 1822, aussi bien que dans la partie du Sahara qu'ils avaient traversée, il y avait encore de nombreuses observations à faire sur l'histoire naturelle et la géologie, sur les populations et leurs idiomes, sur la position des points principaux déterminée au moyen d'observations astronomiques, et enfin sur la hauteur des lieux au-dessus du niveau de la mer, cette donnée si importante pour l'étude physique et climatologique d'une grande région.

Même dans ces limites, il y avait, on le voit, une large place où pouvait se déployer l'activité des nouveaux explorateurs; mais là ne s'était pas arrêtée la pensée de M. Barth.

Au sud du pays de Bornou et du bassin du lac Tchad s'étend un espace immense, vingt degrés au moins du nord au sud, jusqu'à présent absolument inconnu. Cet espace, que l'équateur partage en deux parties à peu près égales, et où nul Européen n'a jamais pénétré, forme précisément le centre du continent. Comme région naturelle, l'exploration en serait du plus haut intérêt. On y doit trouver, selon toute probabilité, un vaste plateau couronné de montagnes neigeuses. C'est de là, en effet, qu'à l'exception du Kouara, ou Niger (le fleuve de Timbouktou), descendent les rivières les plus considérables de l'Afrique : — au nord-ouest, le Chari, qui va se perdre dans le grand lac du Soudan; à l'ouest, le Tchadda (affluent inférieur du Kouara) et le Zaïre; à l'est, les rivières de la côte de Zanguebar; au nord enfin, le grand bras du Nil, le Bahr-el-Abyâd, ou fleuve Blanc. Pour le voyageur qui, parti du lac Tchad, pourrait couper diagonalement l'Afrique en se portant droit au sud-est vers la côte de Zanguebar, chaque pas serait une découverte.

Le 23 mars 1850, MM. Barth, Overweg et Richardson quittaient Tripoli, et, six semaines plus tard, la petite caravane arrivait à Mourzouk, capitale du Fezzan. Clapperton et ses compagnons, en 1822, avaient poussé de Mourzouk droit au sud pour gagner le Bornou par la route la plus directe; nos trois explorateurs, inclinant au sud-ouest vers la petite oasis de Ghât, traversèrent le désert par une route beaucoup plus occidentale. Cette route les conduisit au pays d'Asbèn, grande oasis occupée par les Touâreg, et qui touche aux confins septentrionaux du Soudan. Ils arrivèrent le 4 septembre à Tintelloust, qui en est la capitale actuelle. Cette étape marquait une première conquête géographique, car le nom du pays d'Asbèn, et celui de son ancienne capitale Aghadez, étaient connus par les écrivains arabes, mais aucun voyageur européen n'y avait encore pénétré. M. Barth y recueillit d'amples renseignements de toute nature, qu'il a consignés dans une notice spéciale.

Partis de Tintelloust vers la fin de novembre, les voyageurs touchèrent bientôt aux premiers villages de la Nigritie. C'est là que commencent les États du puissant sultan des Fellatahs, empire de formation encore récente, qui s'étend sur toute la moitié occidentale de la Nigritie. Ici nos explorateurs se séparèrent (11 janvier 1851) pour étendre davantage le cercle de leurs investigations; ils devaient se rejoindre à Koûka, ville capitale du royaume de Bornou, non loin du bord occidental du Tchad. Barth et Overweg arrivèrent seuls au rendez-vous : Richardson avait succombé, pendant le trajet, à l'influence d'un climat auquel si peu d'Européens ont pu résister (4 mars).

Un moment abattus par cette première épreuve, Barth et Overweg retrouvèrent bientôt toute leur énergie. L'exploration des contrées qui environnent le lac Tchad et qui en forment le bassin était, nous l'avons dit, le premier objet du voyage : nos deux voyageurs se partagèrent la tâche. Du 29 mai 1851 au 20 août 1852, Barth fit deux excursions successives aux royaumes nègres d'Adamova et de Baghirmi, le premier situé à une centaine de lieues dans le sud du grand lac, le second à une distance un peu moindre vers le sud-est de Koûka. De ces deux contrées, la première avait été à peine entrevue par le lieutenant Denham, en 1823, et de la seconde on ne connaissait que le nom. A travers mille difficultés et mille obstacles, l'intrépide explorateur parvint à recueillir sur ces deux pays et sur les territoires environnants une masse considérable de renseignements précieux. Pendant ce temps, Overweg exécutait une reconnaissance étendue de l'immense nappe d'eau que l'on appelle le Tchad; mais ce long séjour dans une contrée basse et marécageuse lui devint fatal. A peine avait-il eu la joie de revoir Barth revenu du Baghirmi, qu'attaqué par les fièvres il succomba en quelques jours dans les bras de son ami (27 septembre).

Ce triste événement porta un coup fatal à la mission. Resté seul au milieu de ces contrées barbares, sans un compagnon, sans un ami qui pût désormais alléger le fardeau de sa rude entreprise, Barth ne pensa plus pouvoir, au moins pour

le moment, poursuivre l'accomplissement de son projet primitif. Il ne perdit pas l'espoir que l'Europe, quand elle apprendrait la mort d'Overweg, trouverait, pour l'envoyer en Afrique, quelque courageux remplaçant; mais, en attendant, il fallait modifier le plan du voyage. N'osant plus s'aventurer seul dans cet inconnu redoutable que la traversée du centre du continent ouvrait devant lui, il résolut, pour utiliser du moins les tristes circonstances où il se trouvait placé, de porter ses pas à l'ouest, dans la direction de Timbouktou. Sans doute, il n'y avait pas à attendre de ce côté les grandes découvertes que promet une marche exploratrice du Bornou au Zanguebar; mais cette nouvelle phase du voyage pouvait encore donner des résultats très-importants. Les Européens, en très-petit nombre, qui ont réussi à visiter Timbouktou y sont tous arrivés par l'ouest, en partant de la côte sénégambienne; la route de l'est, suivie pour la première fois par un voyageur, devait conduire à travers plusieurs pays jusqu'alors inexplorés. D'ailleurs le retour serait toujours facile, — Barth le croyait, du moins, — et si plus tard il devenait possible de revenir au plan primitif, au lieu d'un résultat on en aurait eu deux.

Barth partit de Koûka le 24 novembre 1852, et le 7 septembre 1853, après une marche de neuf mois et demi fréquemment interrompue, il arrivait à Timbouktou. Quoique les lettres du voyageur, durant ce long trajet, aient été moins fréquentes et moins régulières que dans les périodes antérieures de l'expédition, on leur a dû cependant encore des renseignements neufs et d'un grand intérêt. Mais une cruelle déception attendait le voyageur au terme de sa course. Le pouvoir qui domine en ce moment à Timbouktou vit avec une extrême défiance l'arrivée d'un étranger, et le docteur fut menacé tout à la fois dans sa liberté et dans sa vie. Son séjour de onze mois dans cette métropole de la Nigritie occidentale n'a été en quelque sorte qu'une longue captivité, pleine d'angoisses et de périls. Enfin, le 22 mars 1854, il parvint à reconquérir sa liberté, et il se remit en route vers l'est pour regagner le Bornou. Les dernières lettres qu'on a reçues de lui sont du milieu de novembre; celles qu'on attend maintenant de jour en jour nous apporteront sans doute des informations plus précises sur ses projets ultérieurs. Le gouvernement anglais, frappé des grands résultats scientifiques des trois premières années de l'expédition, avait avisé, aussitôt que la nouvelle de la mort d'Overweg fut parvenue en Europe, à fournir au docteur Barth les moyens de poursuivre sa grande entreprise. Un large subside y fut consacré. Un jeune astronome, le docteur Vogel, s'offrit pour aller rejoindre le docteur Barth, et son offre fut acceptée. Il se mit en route au mois de février 1853, et arriva le 3 janvier 1854 vers le lac Tchad, aux environs duquel il a a fait, ainsi que pendant sa traversée du désert, des observations importantes. Les deux voyageurs se sont rejoints au mois de novembre 1854; et il est à espérer que de nouvelles et importantes explorations auront ajouté depuis lors aux grands résultats des cinq années antérieures.

Les habitants de l'Angostura (Amérique méridionale), peu de temps après la fondation de leur ville, furent un jour cruellement alarmés par la subite apparition d'une armée qui se rangea sur la crête d'une montagne située vers le sud. L'alarme se répandit dans toutes les maisons. Tous les citoyens sortirent précipitamment en désordre : comment s'opposer à cette invasion imprévue d'Indiens sauvages? Mais tout à coup, au milieu de la stupeur générale, l'armée s'éleva au-dessus de la montagne et s'élança à tire-d'aile à travers les airs : c'était une bande de hérons, de *soldados* et de *garzas*.

M. de Humboldt vit sur les bords du rio Magdalena, à Chilloas, un héron à tête noire, voisin de l'*Ardea Johaine*, qui, en tenant le bec tout droit en l'air et allongeant le cou, était haut de 4 pieds 3 pouces. (Humboldt, *Relations historiques*, t. II, p. 314.)

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 85, 123.

RÈGNE DE HENRI III.

Costume militaire. — « C'est une façon vicieuse de la noblesse de notre temps, dit Montaigne, de ne prendre les armes que sur le point d'une extrême nécessité, et s'en décharger aussitôt qu'il y a tant soit peu d'apparence que le danger soit éloigné : d'où il survient plusieurs désordres; car chacun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compagnons sont déjà dérompus. »

On ne reprochera point à l'auteur des *Essais* d'en avoir parlé trop à son aise, puisqu'il porta le harnais, et qu'avec sa gravelle il dut sentir plus qu'aucun autre ce que c'était qu'avoir un pareil poids sur le corps; mais on verrait volontiers dans son dire quelque chose de cette braverie qui fut cause qu'un philosophe comme lui se fit représenter sur son tombeau armé de toutes pièces, à la manière d'un saint Georges ou d'un Roland. Les meilleurs stratégistes de son temps, Lanoue et Saulx-Tavannes, ont condamné l'armure de fer; ils l'auraient proscrite, si la routine n'avait pas été plus forte que le raisonnement. En effet, à quoi bon ces défenses, lorsque de jour en jour la poudre et les balles acquéraient plus de force? Si on avait réussi à faire des cuirasses et des gardes à l'épreuve de l'arquebuse, on n'avait pas pu en faire à l'épreuve du mousquet. Elles ne garantissaient donc pas de la mort, et, au contraire, elles entravaient de toutes les façons l'ardeur et l'intelligence du combattant. Bien différentes de l'équipement romain, auquel on les comparait à tort, elles accablaient le corps sans augmenter sa vigueur; elles renvoyaient chez eux, tout perclus de douleurs, ceux qui les avaient traînées une dizaine d'années sur le champ de bataille. Mais tel est l'empire de l'habitude que, quoique tout le monde murmurât contre ce gothique appareil, quoiqu'on usât de mille artifices pour en esquiver la fatigue et l'ennui, personne cependant n'entreprit de faire faire un pas de plus à l'innovation qui avait supprimé le harnais de jambes.

La gendarmerie, dont cette armure était la marque distinctive, continua, sous Henri III, d'être mêlée avec de la cavalerie légère. La lance était toujours son arme. La casaque qu'elle avait portée par-dessus la cuirasse, depuis une vingtaine d'années, fut remplacée, vers 1580, par la mandille. « Mandille, dit un auteur de l'époque, est un habillement fait en manière d'une tunique d'église, qui a les manches non cousues, mais vagues sur les bras; pour lesquelles resserrer sur le poing, se ferme avec boutons et aiguillettes; laquelle se met en manière d'une jupe. » A cette description on reconnaît, aux manches près, le tabard du quinzième siècle. Il avait reparu sous Charles IX, pour l'usage des laquais. Il est curieux que la noblesse, qui composait la gendarmerie, ait été prendre dans les antichambres la forme et le nom d'une pièce si marquante dans son équipement.

A la vérité, la mandille du gendarme fut relevée par l'écharpe qui se passait dessus. C'était un signe de ralliement imaginé par les huguenots, qui n'avaient pas voulu prendre la croix, ancienne marque des partis dans nos guerres civiles. Ils avaient adopté l'écharpe blanche; on se mit des écharpes de couleur dans les compagnies catholiques.

L'écharpe blanche ayant à la fin attiré à elle une partie des autres et vaincu le reste, les rois très-chrétiens se sont trouvés, par l'abjuration de Henri IV, nantis du signe sous lequel l'hérésie avait fait ses progrès.

La cavalerie légère comprenait, du temps de Henri III, les arquebusiers à cheval, les chevau-légers, les argoulets, les carabins et les estradiots.

Les arquebusiers à cheval, parmi lesquels on avait introduit des mousquetaires, étaient devenus de véritables dragons. Plusieurs de leurs escadrons portaient même déjà ce nom de dragons. Ils servaient à couvrir le logis des armées et à aller aux entreprises. Pour tirer, ils mettaient pied à terre. Outre leurs armes, ils portaient avec eux des cordes ou des chaînes pour lier ensemble leurs



Seizième siècle. — Henri, duc de Guise, en habit de général d'infanterie (1580), et François de Montmorency, maréchal de France (1576). — D'après des gravures du temps.

chevaux et en faire des haies en guise de retranchement.

Les chevau-légers avaient été soumis à la discipline des reîtres. Armés comme ceux-ci du pistolet, ils chargeaient, leurs escadrons étant disposés sur quinze ou seize rangs, puis ils faisaient halte à courte distance de l'ennemi. Alors le premier rang tirait, tournait à gauche et découvrait le deuxième rang, qui tirait de même, et le troisième ensuite, chacun à son tour passant par derrière pour se remettre en ligne et recharger ses armes.

Les argoulets et carabins n'existaient que par compagnies, pour soutenir le flanc droit des chevau-légers. Il y avait peu de différence entre les uns et les autres. Les carabins n'étaient qu'une réforme des argoulets, dont les Espagnols donnèrent l'idée. Au lieu de l'arquebuse courte et de la masse, ils portaient à l'arçon le pistolet et l'escopette de trois pieds et demi. Leurs armes défensives étaient une cuirasse échancrée à l'épaule droite afin de mieux coucher en joue, un gantelet à coude pour la main de bride, et, en tête, un morion.

Les estradiots, avec leur zagaie et leur accoutrement barbare, n'étaient plus qu'une curiosité dans les armées de Henri III. Les derniers furent exterminés à la bataille de Coutras (1587). On n'en reforma plus d'autres.

Lorsque les grands capitaines de François Ier et de Henri II

avaient fait consister dans l'infanterie la force principale des armées, par une singularité qu'on n'a pas assez remarquée, leurs disciples donnèrent la préférence à la cavalerie légère. Cela tint sans doute à ce que nos guerres de religion, guerres d'escarmouches et de poursuites, se passèrent principalement entre la noblesse, et que les gentilshommes, qui y servirent souvent seuls, ne se souciaient pas de courir à pied d'un bout à l'autre du royaume. La convenance du moment fit



Seizième siècle. — Mousquetaire et officier d'infanterie. — D'après l'ouvrage de Willemin.

perdre de vue les grands principes. Ce fut une faute dont l'Espagne recueillit le fruit. Elle maintint l'infanterie au premier rang, et finit par faire croire à l'Europe qu'il n'y avait qu'elle pour fournir des fantassins à toute épreuve. Ce prestige la soutint dans sa décrépitude jusqu'au moment où il fut dissipé, à Rocroy, par l'intelligence du grand Condé.

L'infanterie française continua d'être composée de Suisses, de lansquenets et de bandes champenoises, picardes, gasconnes, dauphinoises, qui prirent dès lors le nom de régiments. L'enseigne du régiment fut appelée drapeau. Chaque drapeau rallia douze ou quinze cents hommes, piquiers et hallebardiers, arquebusiers et mousquetaires, mêlés respectivement ensemble, les armes d'hast pour occuper le front de bataille, celles de tir pour protéger les flancs.

L'usage s'était conservé, pour les piquiers, de porter le corselet muni d'épaulières, brassards et tassettes. La mode ridiculisa le corselet comme elle avait ridiculisé le pourpoint, en simulant une panse sur le plastron de devant. Elle fit plus : elle donna place à la fraise sous la grosse barbe du piquier, entre ses épaules de fer et la gouttière de sa bourguignote. Dans les autres armes, il n'y eut plus de corselet que pour les officiers, qui y joignaient le hausse-col et portaient chacun une pertuisane, comme signe de com-

mandement. Des justaucorps de buffle protégèrent le buste des hallebardiers, arquebusiers et mousquetaires. D'année en année, les mousquets devenaient plus nombreux dans les régiments. Ils auraient fini par l'emporter sur l'arquebuse, sans un perfectionnement qui remit celle-ci en faveur. On trouva un système de batterie par lequel on pouvait faire feu sans mèche. C'est le rouet d'arquebuse, dont l'invention est attribuée aux Allemands par Luigi Collado, et qui, dès 1586, avait déjà passé aux autres peuples de l'Europe.

Le rouet d'arquebuse consistait en une petite roue d'acier qui s'appliquait contre la platine de l'arme, sur un essieu garni d'une chaînette. Cette chaînette faisait mouvoir une pièce à coulisse couvrant le bassinet de l'amorce. Avec une clef postiche, on montait la roue ; on la débandait, au contraire, en pressant la détente, dont le mécanisme faisait en même temps tomber sur elle un chien muni d'une pierre à briquet. Telle fut la première idée des armes à feu qui se sont maintenues jusqu'à ces derniers temps. Comme avec l'arquebuse à rouet la pluie n'empêchait plus le feu, cette arme eut tout de suite le plus grand succès. Néanmoins, le prix en fut d'abord si élevé que, sous Henri III et encore sous Henri IV, on ne put la mettre qu'aux mains d'un petit nombre de soldats d'élite.

La suite à une autre livraison.

LES SERRES

ET LEURS DIVERSES DESTINATIONS.

Fin. — Voy. p. 121.

La *serre tempérée* peut être construite à un ou à deux versants, de forme bombée, ou de toute autre forme, selon les circonstances locales. La température de 15 à 20 degrés le jour et de 12 à 15 degrés la nuit, entretenue dans la serre tempérée, permet d'y cultiver un assortiment très-varié de plantes intertropicales : aussi ce genre de serre est-il le plus généralement adopté, soit par l'horticulteur marchand, soit par le riche amateur, qui ont également intérêt, l'un pour l'exercice de son industrie, l'autre pour son agrément personnel, à réunir la plus grande variété possible de plantes d'ornement empruntées à la Flore des tropiques. Quelle que soit sa forme, la serre tempérée est toujours précédée d'un vestibule vitré servant d'antichambre, afin que l'air extérieur ne soit jamais introduit directement dans l'intérieur de la serre. Comme il n'y règne jamais une chaleur excessive, on peut la visiter et y séjourner en toute saison. Il faut, en hiver, se munir d'un vêtement supplémentaire qu'on quitte avant d'entrer et qu'on suspend dans le vestibule pour le reprendre en sortant.

Deux conditions très-essentielles à la santé des plantes, dans une serre tempérée, sont le renouvellement de l'air et l'arrosage. Afin de donner aux plantes l'air pur dont elles ne peuvent se passer, des tuyaux communiquant avec le dehors sont établis dans le bas et disposés de manière à se trouver en contact avec les tuyaux de chaleur par lesquels la serre est chauffée. L'air, quelque froid qu'il fasse au dehors, n'est mis en contact avec les plantes qu'après avoir pris, par son passage le long des tuyaux de chaleur, une température égale ou supérieure à celle de l'atmosphère de la serre.

Les plantes qui habitent la serre tempérée veulent être plus ou moins arrosées en toute saison, parce que chez le plupart d'entre elles la végétation ne sommeille jamais. Le service de la serre tempérée exige, pour cette raison, l'emploi de beaucoup plus d'eau qu'il n'en faut pour les plantes d'orangerie et de serre froide, qu'on arrose en hiver tout juste autant qu'il le faut pour les empêcher de mourir de soif. L'eau doit, de toute nécessité, avoir été préalablement amenée à la température de la serre. A cet effet, un réservoir de pierre, utilisé pour la culture de quelques jolies plantes aquatiques des pays chauds, est placé autant que possible au centre de la serre tempérée. On a soin que l'eau y séjourne assez longtemps avant d'être mise en contact avec les racines des plantes, pour ne pas leur causer un refroidissement subit qui pourrait leur être funeste.

L'eau même la plus pure ne pourrait séjourner à l'intérieur d'une serre sans se corrompre et exhaler l'odeur nauséeuse particulière à l'eau croupie. Cette altération de l'eau sous l'influence d'une température douce tient à des myriades d'animalcules que leur excessive petitesse rend invisibles, mais qui n'en existent pas moins dans toutes les eaux, et qui, n'ayant qu'une vie de peu de durée, meurent et se renouvellent incessamment. Quelques poissons rouges (*dorades de la Chine*) vivant dans le réservoir préviennent la corruption de l'eau en se nourrissant de ces animalcules, vivants ou morts, qui rendent pour eux l'eau, sans autre aliment, une nourriture suffisante. Souvent on introduit du dehors dans la serre tempérée un ou plusieurs ceps de vigne qui entrent en végétation en plein hiver, fleurissent de bonne heure au printemps, et donnent de très-bon raisin, parfaitement mûr, plusieurs mois avant l'époque de la maturité naturelle de ce fruit à l'air libre. La présence de la vigne, palissée de distance en distance le long des vitrages qui forment le toit de la serre tempérée, ne nuit en rien à la bonne végétation des plantes d'ornement, si l'on a soin de laisser entre les ceps assez d'intervalle pour que leur feuillage n'intercepte pas trop la lumière, dont la plupart des végétaux des tropiques ont presque autant besoin que de la chaleur elle-même.

La serre tempérée est de nos jours l'accessoire indispensable de toute maison de campagne destinée à l'habitation d'une famille aisée. Quand les dispositions locales le permettent, on construit la serre à la suite d'une des ailes de la maison, de plain-pied avec un salon du rez-de-chaussée. Dans la saison des réunions, on enlève les étagères chargées de plantes qui occupent le centre de la serre, pour les ranger de chaque côté. Un tapis étendu sur le plancher et quelques lustres suspendus au toit vitré de la serre complètent la décoration ; il suffit alors d'y porter des siéges et d'ouvrir à deux battants la porte intérieure, pour faire de la serre la prolongation du salon dont elle devient la partie la plus agréable, le refuge de ceux que fatiguent le bruit et la chaleur d'une grande soirée.

La *serre chaude*, d'un usage plus restreint que les précédentes, est destinée à certaines familles de plantes d'ornement, spécialement aux palmiers, aux *cycadées*, aux *broméliacées* et aux *gesnériacées*. Souvent elle fait partie d'une seule et même construction avec la serre tempérée ; une cloison vitrée sépare les deux serres, auxquelles la chaleur artificielle est distribuée à des degrés différents, selon les besoins des végétaux qu'on y cultive. Dans la serre chaude, la température doit être constamment maintenue entre 25 et 30 degrés ; on la nomme *serre chaude sèche* quand son atmosphère intérieure ne doit pas être artificiellement surchargée d'humidité ; les plantes des familles ci-dessus indiquées comme appartenant à la serre chaude sont des plantes de serre chaude sèche.

La *serre chaude humide*, dont la construction et les arrangements intérieurs ne diffèrent pas de ceux de la serre chaude sèche, est principalement destinée aux plantes de la famille des *orchidées*, dont les plus belles dans les genres *Oncidium, Dendrobium, Stanhopœa, Lælia, Acinetum, Epidendrum, Aerides, Cattleya*, sont ce que les botanistes nomment des plantes *épiphytes*, c'est-à-dire vivant, à l'état sauvage, en parasites sur l'écorce des grands arbres, comme

le gui de nos chênes et de nos pommiers. Les orchidées épiphytes ne tirent pas leur nourriture du sol par leurs racines, qui servent seulement à les fixer sur les plantes où leurs semences se sont arrêtées dans les gerçures de l'écorce. Pour les cultiver avec succès dans la serre chaude, il faut les attacher avec des fils de plomb sur des morceaux de bois où elles ne tardent pas à s'accrocher par leurs racines entourées de mousse. De fréquentes aspersions d'eau amenée d'avance dans le réservoir de la serre à la température voulue, font régner dans la serre une atmosphère à la fois très-chaude et très-humide, malsaine pour les gens, mais nécessaire aux orchidées, les plus bizarres, les plus belles et en même temps les plus difficiles à bien cultiver, de toutes les plantes des régions tropicales.

La *serre à forcer* est une serre chaude sèche dans laquelle on se propose d'obtenir, avec le secours de la chaleur artificielle, des fruits et des fleurs en dehors des époques naturelles de floraison et de fructification à l'air libre. Des pêchers et des abricotiers tapissent le mur du fond de la serre à forcer, construite habituellement à un seul versant; des pruniers et des cerisiers nains cultivés en pots, des groseilliers à fruit rouge et à fruit blanc, quelques ceps de vigne et des centaines de pots de fraisiers, occupent la plus grande partie des étagères, qui reçoivent aussi des lilas de Perse, des jacinthes, des narcisses, des amaryllis et d'autres plantes bulbeuses dont on désire hâter la floraison. Chez les horticulteurs de profession, les fleurs et les fruits ne sont pas *forcés* dans la même serre; on obtient ces deux genres de produits dans des serres séparées.

L'*aquarium* est une modification de la serre chaude introduite seulement depuis quelques années dans l'horticulture européenne. C'est un bassin carré ou circulaire, mis sous cloche, c'est-à-dire recouvert d'une construction vitrée sur toutes ses faces, et chauffé à la température de la serre chaude, afin que l'on puisse cultiver les plantes aquatiques des contrées les plus chaudes du globe. Les premiers *aquariums* ont été construits en Angleterre et en Belgique, pour *une seule plante*, la *Victoria Regina*, espèce de *Nymphæa* de dimensions colossales, dont chaque feuille a près d'un mètre de diamètre. Nous avons décrit l'*aquarium* ajouté récemment aux serres du jardin des Plantes. (Voy. p. 33.)

Tels sont les divers genres de serres et leurs principales destinations. Dans les pays du Nord, particulièrement en Russie, on a construit des serres de proportions colossales; mais la culture des plantes tropicales et les applications de la chaleur artificielle y sont en général également défectueuses, et bien éloignées de la perfection à laquelle les mêmes branches de l'industrie horticole sont parvenues en Angleterre, en France, en Belgique et en Hollande.

Les serres de dimensions assez vastes pour servir de promenades publiques pendant la mauvaise saison sont, depuis la fin du dernier siècle, parmi les projets parisiens que l'on espère toujours voir se réaliser.

La plus vaste serre qui existe en Europe est celle du duc de Devonshire, à Chastworth, en Angleterre. Elle couvre à peu près exactement un espace de deux hectares, ayant la forme d'un carré long. Quand la reine Victoria fait au duc de Devonshire l'honneur de visiter cette serre, peuplée d'une magnifique collection de végétaux de tous les points du globe, la souveraine de la Grande-Bretagne et de l'Irlande se promène dans les allées de ce jardin féerique, avec toute sa suite, en calèches attelées de six chevaux. On sait que c'est M. Paxton, jardinier du duc de Devonshire et architecte de la serre Chastworth, qui a donné le plan du fameux palais de cristal de Londres : ce palais n'était, dans son ensemble, que la même serre amplifiée.

LE BUISSON A SUCRE.

Il existe dans la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance un arbuste que les *Boers*, ou paysans hollandais, appellent *zuiker-bosch*, c'est-à-dire *buisson à sucre*. Les fleurs de cet arbrisseau, composées de pétales serrés, forment une espèce de godet. A l'aube du matin, et lorsque le soleil n'a point encore eu le temps de dessécher la rosée, on trouve dans ces calices odoriférants des gouttelettes brillantes, rondes et vives comme du vif-argent. La ménagère diligente les recueille dans un vase, et peut en obtenir jusqu'à six ou huit bouteilles avant la chaleur du jour. Cette liqueur, à laquelle on donne le nom de *zuiker-bosch-stroop* (sirop des buissons à sucre), ressemble effectivement à un sirop léger, fort agréable, chargé du parfum de la fleur, et susceptible de se condenser par l'ébullition. Dans quelques localités, on en fait des provisions pour l'hiver, afin d'économiser le sucre et le miel.

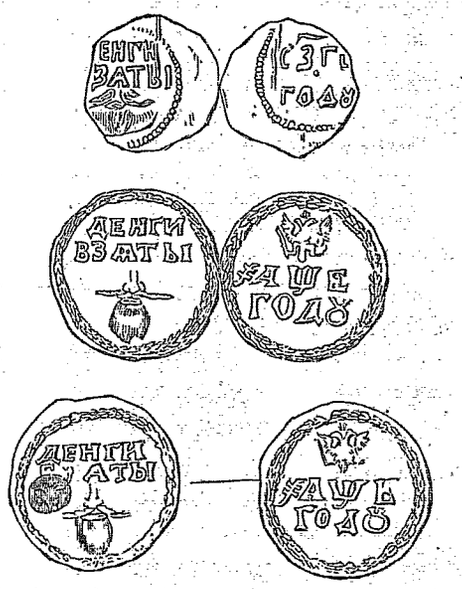
L'IMPOT SUR LA BARBE EN RUSSIE.

Parmi les taxes établies par Pierre le Grand, il en est une fort singulière qui a subsisté pendant beaucoup d'années. *Boroda lichnaïa tiagota* (La barbe est un embarras inutile) : c'est Pierre le Grand lui-même qui a fait graver sur le bronze cette grave sentence. Le grand obstacle qu'Alexiowitz rencontra dans l'accomplissement de ses réformes fut l'attachement aux anciens usages. Cette ténacité caractérise aujourd'hui encore le parti des vieux Russes, des *Raskolnicks* : beaucoup d'entre eux, principalement parmi les Cosaques, préféreraient perdre la vie que de se voir arracher ou couper la barbe. Aussi, quand chez nous, dans le langage le plus familier, on se sert, pour exprimer un dommage causé à quelqu'un, de ces métaphores : « Raser quelqu'un, lui faire la barbe, » on emploie des expressions qui, chez les Moscovites de Pierre le Grand et d'Alexandre Nicolawitz, expriment sérieusement les plus grands affronts et les plus cruels traitements qui puissent leur être infligés.

Pierre Ier, voyant combien ses sujets attachaient d'importance à la conservation de leur barbe, leur ordonna de la couper. Voulait-il, à l'exemple d'un législateur ancien dont l'esprit absolu, ennemi des demi-moyens, avait quelque rapport avec le sien, rompre les Russes à la discipline par l'exigence de ce dur sacrifice? Quoi qu'il en soit, si la défense faite par Pierre Ier ne fut pas inspirée par ce motif, il sut au moins tirer parti, au profit de ses finances, de la résistance qu'il rencontra. Une taxe fut établie sur les barbes récalcitrantes, taxe proportionnée à la position sociale de chacun. Étiez-vous fonctionnaire de la cour ou de la ville, négociant ou marchand, vous étiez taxé, pour le port de la barbe ou des moustaches, à 100 roubles (400 fr.); les bourgeois, les gens des boyards, payaient 60 roubles (240 fr.); les habitants de Moscou, 30 roubles (120 fr.); les paysans, chaque fois qu'ils passaient aux barrières des villes, donnaient 2 *dengui*, la vingtième partie d'un rouble (25 cent.). On justifiait que l'on avait payé l'impôt en présentant un méreau qu'il était toujours prudent de porter avec soi. Malheur à qui ne s'était pas mis en règle! les officiers des gardes se montraient impitoyables, et la barbe tombait sous les larges ciseaux dont ils étaient armés.

On trouve dans les collections quelques-uns de ces méreaux. Chaudoir, dans son ouvrage sur les Monnaies russes, en décrit plusieurs (t. II, p. 113). L'un d'eux porte une date qui se rapporte à l'année 1699. On y voit, du côté du droit, une bouche surmontée d'une paire de longues moustaches, au-dessous de laquelle une barbe, et ces mots en

lettres russes : *Denghvi vsiati* (Argent reçu) dans un cercle en grènetis. Au revers est la date russe correspondant à l'année 1699 de notre ère. D'autres méreaux, portant la date de 1705, montrent au revers l'aigle russe à deux têtes, dans une couronne de feuillage. Ces pièces furent frappées en cuivre. Cependant M. de Chaudoir constate qu'il en existe de semblables en or.



Méreaux russes. — D'après Chaudoir.

Voici, d'après M. W. Hawkins (voy. *the Numismatic Chronicle*, année 1845, p. 153, un article sous ce titre : *Russian beard token)*, l'historique des règlements relatifs aux monnaies de barbe.

La prohibition faite par Pierre Ier, au retour de son voyage en Europe, en 1699, devint une mesure législative par un ukase de 1705. C'est cette date que portent les méreaux que l'on rencontre le plus ordinairement. La prohibition ne semble alors s'appliquer qu'aux habitants d'une partie de la Russie. En 1722, elle fut étendue à la ville de Saint-Pétersbourg. Le mécontentement était extrême. On avait recours à toutes sortes de moyens pour échapper à l'impôt. Un ukase de 1722 força ceux qui gardaient leur barbe de porter un habillement particulier et de payer 50 roubles par an. Il est vrai que, par compensation, on dispensa les paysans qui se rendaient au marché d'acquitter les deux dengui ; sans quoi, les villes auraient couru le risque de ne pas être suffisamment approvisionnées.

L'impôt étant devenu annuel, on substitua au méreau une plaque carrée, que l'on remplaçait chaque année, et qui témoignait qu'on avait payé l'impôt. Elle était en or, percée de trous, afin qu'on pût y passer un anneau et la porter au cou. On lit dans le champ de la plaque, au-dessus de la date 1725, en chiffres arabes, les trois mots russes : *Sborodi pochlina vsiata* (L'impôt sur la barbe est perçu) ; sur la tranche : *Boroda lichnaïa tiagota* (La barbe est un embarras inutile). M. Cartier, auquel nous empruntons ces renseignements *(Revue numismatique,* 1847), ajoute que le gouvernement russe possède encore les coins destinés à fabriquer ces dernières contre-marques.

Catherine Ire confirma les édits de son prédécesseur. En 1728, une ordonnance de Pierre II permit aux paysans et cultivateurs de porter leur barbe ; mais la taxe de 50 roubles fut maintenue pour les autres personnages, sous peine des travaux forcés. Un ukase de l'impératrice Anne, en 1731, aggrava encore la situation des porteurs de barbe. Il fut arrêté que toutes les personnes non employées à l'agriculture qui conserveraient encore leur barbe seraient inscrites au nombre des Raskolnicks, et obligées de payer le double de toutes les taxes, outre celle de 50 roubles pour la barbe. Pauvres vieux Russes ! ils avaient eu à supporter les plus lourdes amendes, à l'époque de l'établissement de l'impôt, lorsqu'ils s'étaient avisés de donner l'exemple de la résistance ; en 1724, Pierre les avait condamnés à payer double taxe, et voilà que l'impératrice Anne venait de faire du nom des Raskolnicks une sorte de flétrissure ! Ils ne tinrent pas contre tant de persécutions, et, plutôt que de couper leur barbe, beaucoup préférèrent s'expatrier. Nous doutons que l'attachement à cette poignée de poils dont la nature a fourni le visage humain ait jamais, chez aucun peuple, entraîné à de tels sacrifices.

Il paraît que Pierre III projetait des mesures plus prohibitives et plus rigoureuses encore, lorsque sa femme, Catherine II, lui enleva le trône avec la vie. Les dispositions hostiles de Pierre se trouvèrent avoir été, en définitive, favorables aux barbus ; car sa veuve, par esprit de contradiction, ne manqua pas de faire grâce à la barbe, et de rappeler les Raskolnicks, auxquels on assigna des terres pour qu'il leur fût possible de s'y établir.

Ainsi finit ce que M. Cartier appelle la persécution *antibarbique ;* elle avait duré plus de soixante ans, avait eu des confesseurs et peut-être des martyrs.

En mettant de côté le point de vue fiscal, il serait bien difficile de trouver à cette proscription un motif raisonnable. Tout au plus s'expliquerait-on la défense faite par Pierre le Grand. A cette époque, la suppression des longues barbes moscovites pouvait entrer parmi ces moyens violents de civilisation auxquels Pierre avait volontiers recours. De notre temps, la suppression des queues a été une mesure de propreté dans la tenue militaire, et pourtant quelle résistance l'ordre du premier consul n'a-t-il pas d'abord rencontrée ! quelles susceptibilités ne blessa-t-il point parmi nos grognards, les Raskolnicks de l'armée d'Égypte ! Si la pro-



Monnaie de barbe de 1725. — D'après W. Hawkins.

scription des barbes en Russie avait eu seulement pour but un intérêt de civilisation bien ou mal compris, on n'aurait pas fait une exception en faveur des paysans, on n'aurait pas mis le fardeau de l'impôt sur les classes aisées. Il est donc permis de considérer cette taxe plutôt comme un des moyens que l'autocratie a imaginés pour façonner les hommes à l'obéissance passive et pour leur faire sentir, par les obstacles qu'elle apporte à l'exercice le plus inoffensif de la liberté, dans les actes les plus simples, que le pouvoir du despote est sans limite, qu'il n'est rien qui ne doive subir sa fantaisie, et qu'il peut, quand il lui plaît, s'amuser même à tailler le visage de l'homme comme on taille l'if dans nos jardins.

JEAN DE WEERT (1).



Jean de Weert. — Dessin de Chevignard (2).

Jean de Weert, dont le nom et l'histoire sont presque oubliés aujourd'hui, excepté dans sa ville natale, petit chef-lieu de canton du Limbourg hollandais, fut pourtant, parmi les hommes d'épée qui figurèrent dans la fameuse guerre de Trente ans, un de ceux qui émurent le plus longtemps la terreur, la curiosité et la gaieté française. Beaucoup de braves gens, à cette époque, moururent sans jamais avoir entendu parler des victoires et de la mort de Gustave-Adolphe, ou de l'empoisonnement du grand Wallenstein, qui savaient sur le bout du doigt les moindres anecdotes touchant Jean de Weert. C'est qu'en effet, le terrible condottiere limbourgeois s'était rué à deux fois différentes sur l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, à la tête de bandes indisciplinées de Croates, d'Espagnols, d'Italiens et d'Allemands, ne laissant derrière elles que la mort et la dévastation; et on l'avait vu, moins de trois années après, traverser la France en vaincu, se rendant prisonnier à Paris. L'obscure naissance de Jean de Weert (on sait seulement qu'il avait été apprenti cordonnier), sa bravoure impétueuse, ses coups de main hardis, rapides, si inattendus qu'ils tenaient du merveilleux, son caractère gai, original, devaient, en France plus que partout ailleurs, lui faire promptement une réputation populaire.

La première fois que le nom de Jean de Weert apparaît dans l'histoire, c'est à propos d'un combat sous les murs de Juliers assiégé, en 1622, par les impériaux. Deux cents cavaliers, protégeant un convoi qui doit entrer dans la place,

(1) Et non Jean de Werth.

(2) Cette gravure est copiée d'après l'une de celles de *Petrus de Iode*, un des graveurs habituels de Van-Dyck. Il existe une autre belle estampe du même portrait, par le même graveur, dans le portefeuille choisi de M. Jansen, peintre distingué habitant Weert. Le portrait qui servit d'original au graveur Petrus de Iode est au Musée de Prague, où il est venu sans doute de l'hôtel de ville avec la galerie des vice-rois gouverneurs de Bohême, dignité dont Jean de Weert fut revêtu quelques années avant sa mort.

sont abordés en rase campagne par Jean de Weert, alors simple cornette de cinquante hommes ; ils résistent ; le combat dure deux heures : Jean de Weert est victorieux et rentre au camp avec deux fois plus de prisonniers qu'il n'a de soldats pour les garder.

En 1632, dans le Palatinat, à la tête d'un corps de cavalerie de partisans recrutés par lui, il déroute tous les plans d'un des lieutenants de Gustave-Adolphe, le tacticien Berghoffer, et le bat en deux rencontres. Sept ou huit villes, parmi lesquelles Neubourg, Eischstadt, Rottembourg, Ratisbonne, tiennent pour les alliés ; Jean de Weert ne prend pas la peine de les assiéger, il les force. A la bataille de Nordlingen, en 1634, Jean de Weert, avec ses cavaliers, attaque avec furie cette infanterie suédoise, l'admiration de l'Europe, la culbute, la brise à ne se pouvoir plus rallier. Dans la même journée, Jean prend six pièces de canon et bon nombre de drapeaux.

Chargé de s'emparer de la ligne du Rhin, Jean de Weert était déjà entré dans Spire et Mayence, lorsqu'il se trouva en face de l'armée du duc de Saxe-Weimar, le Fabius de la guerre de Trente ans. Le Limbourgeois eut beau tenter des attaques, des surprises, il ne put forcer qu'une seule fois le duc à sortir de ses manœuvres stratégiques, et ce fut pour éprouver une cruelle défaite.

Un pareil adversaire ne convenait guère à notre pauvre Limbourgeois : aussi le voyons-nous bien vite porter ses services au duc Charles, avec lequel il entre en Lorraine, où ses bandes laissent une longue et durable trace de leur affreux passage. La terreur du nom de Jean de Weert fut telle dans ces contrées que, peu avant la révolution française, les mères disaient encore à leurs enfants pour les effrayer : «Attends, attends, voici venir Jean de Weert avec ses longues moustaches, ses grosses bottes et son grand sabre. » L'année suivante, Jean de Weert rentra en France par la Picardie, à la tête de nouvelles bandes de partisans de tous pays. Selon un écrivain du temps, « la France crut voir se renouveler les invasions des barbares. Les habitants des provinces, effrayés, refluent sur Paris et y jettent la terreur ; ils disaient partout : « Jean de Weert et ses brigands s'avancent sur Paris à marches forcées ; on peut tout craindre de ces gens capables de tout. » Jean de Weert pille et dévaste la Champagne, et bat le marquis de Bonneval, comme il avait, en Alsace, battu le maréchal de Caumont-Laforce. Mais le gros de l'armée impériale ayant subi un échec en Bourgogne, Jean de Weert est obligé de suivre le mouvement de retraite.

Nous le retrouvons, en 1637, sur les bords du Rhin, dont il vient de reprendre toutes les villes fortes. Pendant que les différents corps de l'armée des impériaux se réjouissent et fêtent le héros d'une campagne aussi rapide que glorieuse, l'infatigable Bernard de Saxe-Weimar apparaît ; il attaque le camp de tous les côtés à la fois : le désordre est tel que la cavalerie et l'infanterie ne peuvent se former en lignes de défense, et la brillante armée de l'empereur d'Allemagne est dispersée. L'artillerie tout entière, les magasins, cinquante drapeaux et quatre généraux, tombent aux mains du vainqueur. Jean de Weert, malgré une lutte corps à corps longtemps soutenue, se trouve parmi les prisonniers.

Envoyé en France, sa capture fait éclater la joie publique. Tout le monde le veut voir, non pour le maudire et l'humilier, lui, le dévastateur de tant de provinces, mais pour témoigner au prisonnier de guerre la sympathie qu'inspire sa brillante valeur. A peine est-il arrivé au fort de Vincennes que les plus grands seigneurs de la cour lui viennent offrir leurs services. Le roi Lous XIII, en lui envoyant un riche présent en argent, lui fait dire que, sauf de passer la frontière, il peut aller et venir partout en France. Le cardinal de Richelieu lui donne une fête magnifique à son château de Conflans, et le frère du roi, le duc d'Orléans, ne dédaigne pas d'en faire les honneurs. Il devient le lion du jour ; présenté à la cour, les plus grandes dames se pressent pour le voir manger et boire, fonctions dont il s'acquitte en véritable Garguantua, tout en trouvant le temps d'adresser quelque galant propos aux dames, ou quelque bon mot aux jeunes seigneurs. Les poëtes et les musiciens s'emparèrent de son nom ; on composa sur lui des couplets élogieux et des vers burlesques. On trouve, dans un recueil du temps, cette petite satire à l'adresse des femmes qui affectaient alors les habitudes viriles :

A se barbouiller de tabac
Trouvait-on de la gloire?
Se piquait-on d'un estomac
Qui fût si propre à boire?
Certaines dames de ce temps
L'emportent, pour ces beaux talents,
Sur Jean de Weert, sur Jean de Weert.

Dans les vieux cahiers de fanfares de la cavalerie française, on trouve un appel de trompettes qui a nom Jean de Weert.

Après quatre années de cette singulière captivité, Jean de Weert fut échangé, en 1642, contre un général suédois, prisonnier des impériaux. Jean de Weert reprit aussitôt sa vie de combats et d'aventures, comme s'il ne l'avait jamais quittée. Il figure brillamment dans toutes les campagnes de 1643 à 1646 ; on le voit à la bataille de Fribourg, gagnée par le grand Turenne et le duc d'Enghien, à celles de Marienthal et de Tutlingen. La paix de Munster (1646) le force momentanément au repos. L'électeur de Bavière, son souverain, l'ayant mécontenté, le partisan cherche à lui débaucher ses troupes sur lesquelles il se croyait une grande influence. Une révolte éclate contre lui, et ce n'est que grâce à sa vigueur extraordinaire qu'il peut s'échapper après avoir risqué sa vie vingt fois. L'empereur Ferdinand d'Allemagne lui confie bientôt le commandement de son armée de Bohême, battue et désorganisée sous d'autres généraux. Jean de Weert suffit à tout ; la victoire revient bien vite avec lui sous les drapeaux impériaux. Le traité de Westphalie, qui mit fin à la guerre de Trente ans, vint mettre un nouveau frein à l'activité de Jean de Weert ; mais cette fois ce fut pour toujours. On montre aux curieux son énorme et pesante cuirasse, au musée Walraff d'Andernach. (*Le Rhin*, par Victor Hugo.)

Jean de Weert, comblé d'honneurs et de richesses, créé baron par l'empereur, devint ensuite vice-roi de Bohême. Ce fut vraisemblablement vers cette époque qu'il se décida à prendre femme : il fut marié deux fois, et l'on ne saurait dire s'il eut beaucoup d'enfants, car l'histoire ne fait plus aucune mention du vaillant soldat qui avait attaché tant de gloire au nom de la petite ville où il était né, et dont on l'avait peut-être, dans l'origine, affublé comme d'un sobriquet. On ne trouve nulle part la date précise de sa mort. Une inscription latine tracée au-dessus de la chapelle du baptistère, qu'il donna à l'église de Weert, commence ainsi :

« Le très-renommé seigneur Jean-François, baron de Croon, seigneur de Suhorzac et de Tashof, chevalier du Très-Saint-Sépulcre de notre Sauveur, sénateur de Sa Majesté l'empereur romain, vaillant général, colonel de la garde du corps, commandant en chef de l'infanterie, commandant des trois villes de Prague, et sous-commandant en Bohême, etc., etc. » Suivent les noms et les titres de la femme de Jean de Weert, également donatrice, puis enfin le millésime de 1662.

Jean de Weert fit plusieurs fondations pieuses, une entre autres à un couvent de récollets qui existe encore dans un des faubourgs de Weert ; il fit aussi le don d'un drapeau

aux *busse schutten* (arquebusiers) de la même ville. Il légua une somme considérable aux pauvres de sa ville natale, et l'on trouve, sur le registre du bureau de bienfaisance, cette mention qui rappelle le peu de sécurité des routes à cette époque : « Cette somme fut cherchée à *grands frais et périls* à Prague, en Bohême. »

LA VIE MATÉRIELLE.

I. — POURQUOI MANGE-T-ON PLUS DANS LE NORD QUE DANS LE MIDI?

Une poignée de maïs écrasée entre deux pierres suffit à l'ouvrier arabe, un peu de riz au porteur indien, une écuelle de macaroni au portefaix de Naples. Nos cultivateurs du centre de la France ont vu avec surprise, vers la fin de l'empire, les prisonniers espagnols vivre, sans privation, d'une salade par jour.

Le Nord est moins sobre que le Midi. La quantité de nourriture nécessaire à l'homme augmente à mesure que l'on se rapproche davantage du pôle. Le capitaine Ross rapporte qu'un Esquimaux mange aisément jusqu'à vingt livres de saumon par jour : il y aurait de quoi étouffer même un Allemand.

Le Parisien, qui ne fait que deux repas en vingt-quatre heures, boit un peu de café au lait le matin, mange une soupe, deux plats et un dessert le soir, ne revient pas de surprise en voyant les habitants de Berlin ou de Vienne se délecter longuement chaque jour à quatre repas, dont un seul le rendrait aussi pesant qu'un bœuf et incapable d'aucun travail, si même il ne le faisait mourir d'indigestion.

A quelles causes faut-il attribuer cette inégalité des appétits? Est-ce affaire de caractère national, d'habitude, de constitution physique?

Il se rencontre peu de phénomènes assez simples, même dans la nature physique, pour qu'il soit facile de les expliquer d'un mot; ce que l'on peut considérer ici comme certain, c'est que la cause principale des différences que nous venons de signaler est dans la différence des températures.

La chaleur est une des premières conditions de la vie. Dès qu'elle abandonne le corps humain, la vie cesse. L'homme en bonne santé, sur toute la surface de notre globe, au milieu des glaces du pôle comme sous la zone torride, a et doit conserver une chaleur moyenne de 37 degrés environ.

Or, sans être savant, il ne faut pas ignorer que cette chaleur nécessaire est produite par la combinaison de l'hydrogène et du charbon du sang avec l'oxygène de l'air.

Ces corps, en s'unissant dans les poumons et dans la circulation, dégagent de la chaleur, comme lorsqu'ils se combinent avec flamme dans un fourneau où brûle du charbon, ou dans une lampe à esprit-de-vin où le charbon et l'hydrogène se combinent à la fois à l'oxygène.

— Quoi! comparer le corps humain à un fourneau, à un poêle?

— Sans doute. Les appareils sont différents, mais la réaction chimique est la même : dans l'une et l'autre machine, le but de l'opération est une production de chaleur.

— Où le sang puise-t-il le carbone et l'hydrogène qui servent à entretenir la chaleur?

— Dans les aliments. Et c'est parce qu'il fait plus froid au Nord qu'il faut y ingérer plus d'aliments que dans le Midi.

Le corps d'un habitant du Nord, exposé à un froid très-vif, cède à chaque instant de sa chaleur à l'atmosphère, et est soumis à une déperdition constante.

Les vêtements s'opposent quelque peu à cette déperdition. Quand il fait froid, moins ils sont conducteurs de la chaleur, meilleurs ils sont; mais les vêtements ne produisent jamais de chaleur : il n'y a réellement ni habits chauds ni habits frais; il y a seulement des tissus qui laissent passer la chaleur, et d'autres qui la retiennent.

Le paletot le mieux ouaté ne peut pas remplacer la chaleur vitale que donne une once de pain : il faut toujours en revenir à l'alimentation, et plus le thermomètre baisse, plus il faut absorber de carbone et d'hydrogène; de même, pour maintenir un poêle à une température fixe au milieu d'une cour, il est nécessaire de le remplir d'autant plus de charbon que le froid est plus intense.

Une autre explication de l'appétit supérieur des septentrionaux est que les gaz, subissant comme tous les autres corps les influences de la température, augmentent ou diminuent de volume, selon qu'ils sont ou plus chauds ou plus froids. Au pôle, un même volume d'air inspiré dans les poumons est plus lourd, contient plus de molécules d'oxygène, plus de molécules actives, qu'à l'équateur; le corps comburant augmente, il faut donc que le corps combustible augmente aussi.

En résumé, il faut de toute nécessité que l'homme maintienne sa température à 37 degrés centigrades environ; et c'est ce qu'il ne peut faire sans le combustible des aliments. Nous mangeons donc pour entretenir notre chaleur, et nous mangeons d'autant plus que le froid extérieur est plus rigoureux et que le gaz oxygène est plus condensé par l'abaissement de la température.

Une démonstration de cette vérité est le goût prononcé des septentrionaux pour les aliments qui contiennent le plus de carbone et d'hydrogène. L'huile de poisson, les graisses animales, qui nous servent de combustibles, sont les aliments que préfèrent les Esquimaux.

En 1815, nous avons été surpris et scandalisés de voir les soldats du nord de la Russie se faire un régal de notre suif et dévorer nos chandelles : ils allumaient et chauffaient leur poêle intérieur. Un plus long séjour parmi nous (il n'était déjà que trop long à notre gré) leur eût fait perdre sans doute ce goût : cependant il faut toujours tenir compte des passions et des habitudes. L'ennui, l'inactivité, l'ignorance, la brutalité de certains peuples du Nord, peuvent contribuer beaucoup à entretenir des habitudes de gourmandise, à développer, par suite, les estomacs et les intestins outre mesure. C'est ce que nous voyons tous les jours dans notre propre pays. Tel habitué oisif des Frères provençaux ou du café de Paris absorbe à lui seul, chaque jour, la nourriture qui lui aurait suffi pour quatre ou cinq dîners avant qu'il eût fait fortune. Il semble cependant qu'il ne s'en porte pas plus mal, et c'est peut-être vrai; mais il lui faut l'exercice du cheval, de l'absinthe avant dîner, du café ou du thé après, la campagne l'été, les bains de mer, les voyages, deux ou trois médecins, et un compte ouvert chez le pharmacien.

Quel est le meilleur gouvernement? — Celui qui nous apprend à nous gouverner nous-mêmes. GOETHE.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE

DANS LA CRIMÉE MÉRIDIONALE.

Suite. — Voy. p. 153, 163, 219, 299.

V. — IALTA. — M. DE BERKHEIM ET Mme DE KRÜDENER. — LE DUC DE RICHELIEU. — KUTCHUK-LAMPAT.

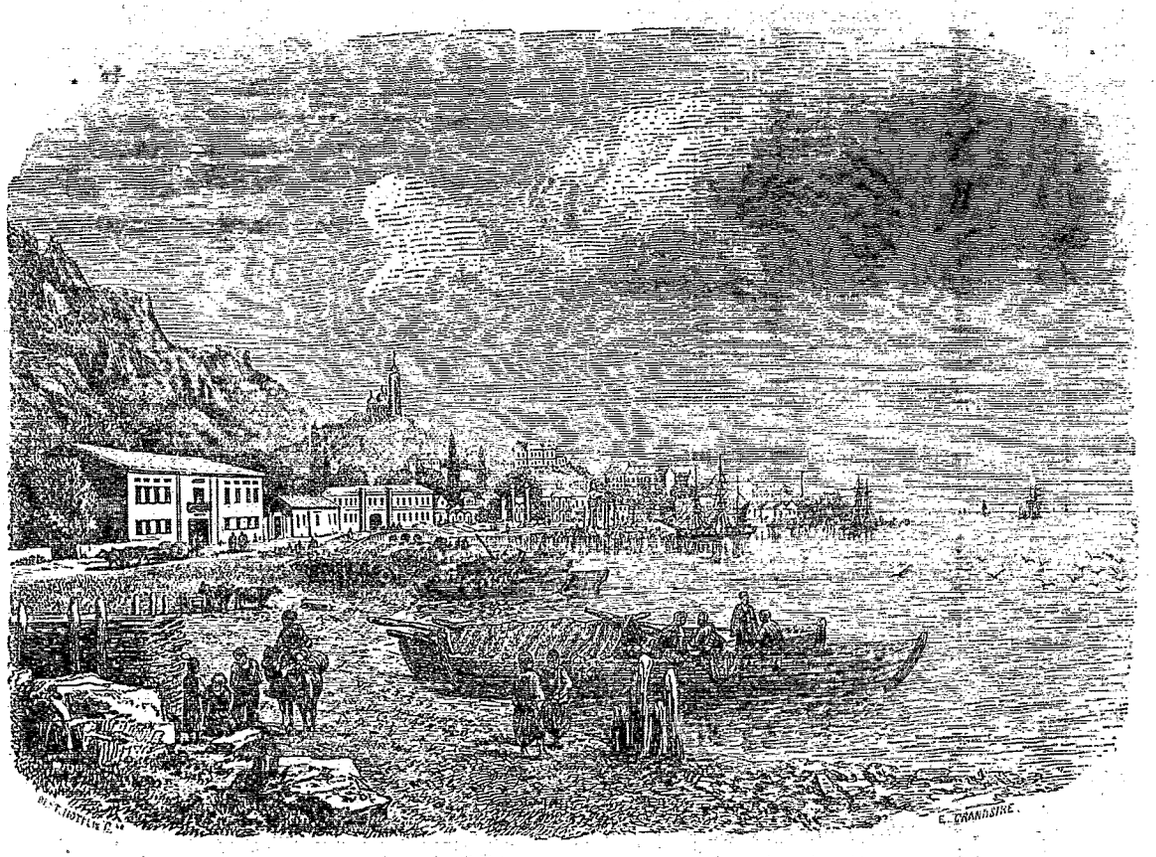
Ialta, à 17 verstes d'Aloupka, est, suivant l'expression d'un voyageur, le port de la villégiature moscovite. En effet, les environs sont peuplés de maisons de campagne appartenant à de grands seigneurs russes, ou de fermes que les propriétaires, la plupart d'origine française ou suisse, font

valoir eux-mêmes. Entre Ialta et Aloupka, la route, qui ressemble à un jardin anglais, traverse trois résidences diversement célèbres : Orianda, à l'impératrice mère ; Livadia, au comte Léon Potocki ; Khoréis, ancienne demeure de la princesse Galitzin, amie de Mme de Krudener, et dont la petite église renferme le tombeau de cette femme célèbre. Le village de Castropoulo, à quelques verstes au delà d'Aloupka, fait partie des domaines du prince Nicolas Demidoff, père de l'auteur du *Voyage*, et la belle terre de Laspi appartient actuellement à un Français de naissance, le général Potier, gendre du précédent propriétaire, M. Rouvier, qui naturalisa dans cette contrée le plant de raisin de Malaga et la canne à sucre.

Ialta, chef-lieu de l'un (1) des cinq districts du gouvernement de la Tauride, occupe à peu près le centre d'une baie de 12 verstes environ d'étendue, formée par le cap *Aï-Todor* (Saint-Théodore) au sud, et le cap Nikita *(Nikita bournou)* au nord. C'est un bourg, ou plutôt une ville, d'un aspect gai et animé, avec douane, bureau de poste, bazars, hôtellerie même *(la citta di Odessa)*, où l'on trouve un certain confort. Un service régulier de bateaux à vapeur met la ville en communication avec Odessa.

Nikita, à 5 verstes d'Ialta, près du promontoire de même nom, est remarquable par son jardin botanique, créé en 1812, et par la maison de campagne de feu M. le baron de Berkheim, gendre de Mme de Krudener.

M. de Berkheim, d'une ancienne famille allemande, et dont le frère devint en 1817 ministre de l'intérieur du grand-duché de Bade, était maître des requêtes au conseil d'État et commissaire général de police à Mayence, lorsque, passant à Strasbourg, en 1814, il vit et entendit Mme de Krudener, qui depuis quelques années déjà avait commencé son apos-



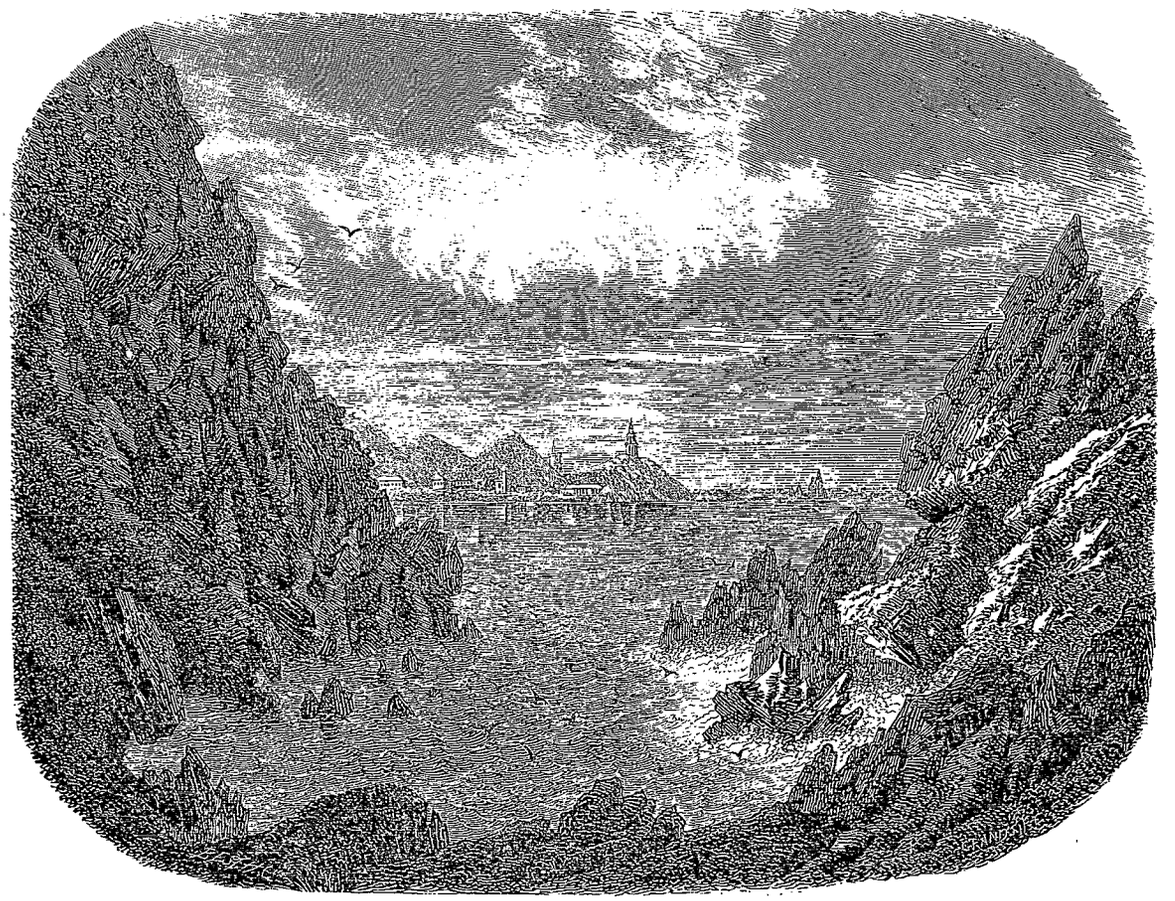
La Crimée. — Ialta. — Dessin de Grandsire.

tolat. Il s'attacha dès lors à cette femme célèbre, dont il devint l'auxiliaire zélé et infatigable, et, l'année suivante, épousa sa fille, née en 1788, à Copenhague, pendant l'ambassade de M. de Krudener. Après plusieurs années d'une vie errante, pendant lesquelles Mme de Krudener se laissa entraîner de plus en plus dans son mysticisme, la petite société se sépara. M. et Mme de Berkheim allèrent vivre à Pétersbourg auprès de la princesse Anne Galitzin, une adepte de leurs doctrines ; Mme de Krudener, attristée, mais non découragée, se retira en Livonie dans une terre domaniale, pas bien loin du lieu de sa naissance (Riga, 1764). En 1821, elle obtint d'aller passer quelque temps auprès de ses enfants, à Pétersbourg ; mais bientôt les éclats de son zèle, l'ardeur de son mysticisme, dont s'alarmait le clergé orthodoxe, ses prédications intempestives en faveur des Grecs, dans un temps où Alexandre, effrayé des progrès de l'esprit révolutionnaire, désertait la cause pour laquelle il s'était passionné d'abord, froissèrent l'empereur qui adressa de sa main une longue lettre à son ancienne *amie* afin de l'engager, avec tous les ménagements possibles, à s'éloigner de sa capitale. Mme de Krudener revint en Livonie, et bientôt sa santé, déjà fortement atteinte, venant à décliner de plus en plus, elle accepta l'offre que lui fit la princesse Galitzin, dont le mari était tombé dans la disgrâce récente de l'empereur, d'aller vivre avec elle et ses enfants sur sa terre de Khoréis, où elle méditait de fonder une colonie. Les médecins jugèrent l'air de la Crimée excellent pour la malade, et poussèrent à ce voyage dont les préparatifs occupèrent tout l'hiver de 1823 à 1824.

(1) Formé, en 1837, de quelques démembrements des districts de Symphéropol et de Théodosia. Population, d'après le dernier recensement de 1851 : 30 455 habitants. (Voy. *Description de la Crimée*, par Schmitzler.)

On se mit en route, dans les premiers jours du printemps, en compagnie des colons allemands qui devaient fonder l'établissement de Khoréis. « Ce trajet offrit à Mme de Krudener, raconte son biographe, des jouissances qu'elle n'avait pas goûtées depuis longtemps. La vue de ces sites pittoresques, les aspects variés d'un paysage qui se revêtait alors de ses plus riantes parures, semblaient la rajeunir et la vivifier. » Elle éprouvait une certaine impatience de toucher le sol de cette Tauride dont son aïeul, le maréchal Munich, avait en quelque sorte inauguré la conquête. On arriva à Karasou-Bazar au milieu de septembre. Mme de Krudener se sentait mieux de jour en jour; cependant le terme fatal approchait. Le 25 décembre, elle s'éteignit au milieu de tous les siens : son corps, déposé provisoirement dans l'église arménienne de Karasou, fut transporté plus tard dans la chapelle que la princesse Galitzin fit ériger à Khoréis.

La maison de campagne de M. de Berkheim était voisine de celle du duc de Richelieu, à Oursouf ou Goursouf. Le duc de Richelieu, que l'on a vu depuis premier ministre en France sous la Restauration, fut quelque temps, comme l'on sait, gouverneur de la Tauride. On lui doit la création d'Odessa. Il acheta à Goursouf, dans une situation délicieuse, au milieu des possessions des Tartares, une propriété de la valeur de six mille francs, où il fit bâtir une charmante maison de campagne. Si nous en croyons la relation du comte Mourawief Apostol, le duc aurait laissé la mémoire la plus vénérée dans le pays. « Je dis au podestat que je connaissais beaucoup le duc de Richelieu, et cela seul fut



La Crimée. — Kutchuk-Lampat. — Dessin de Grandsire.

pour moi, auprès des habitants, une meilleure recommandation que n'aurait pu l'être un firman. Je ne saurais vous exprimer avec quelle curiosité ils m'écoutèrent quand je leur dis : Il est le premier après le roi dans son pays, et cependant il se rappelle toujours avec plaisir ces lieux qu'il reviendra peut-être visiter un jour. — A ces mots mes auditeurs versèrent des larmes de joie et s'écrièrent : Que Dieu le fasse! »

Goursouf, anciennement ville romaine, plus tard génoise, et qui dans l'intervalle paraît avoir reçu des Slaves le nom de *Gorzabita* (montagne éclatée), n'est plus qu'un bourg de peu d'importance. On voit encore, sur les rochers qui dominent la baie, la forteresse dont l'historien Procope attribue la fondation à Justinien.

Kutchuk-Lampat, ou le Petit-Lampat (le *Lampas* des anciens), est situé au milieu des plus magnifiques aspects de la Crimée. A droite, et vis-à-vis du promontoire d'*Aïou-Dagh* (la montagne de l'Ours) (1), le *Tchadir-Dagh* (la montagne de la Tente) (2), le point culminant de toute la presqu'île et le centre de son système orographique, élève à une hauteur de 1 600 à 1 700 mètres sa cime nuageuse, d'où l'on peut, au dire des Tartares, distinguer encore une grande étendue de pays au delà de Pérékop, situé à 160 verstes au nord. La montagne se joint au promontoire par un isthme de rochers boisés, au pied duquel l'on découvre, à demi cachés par un épais bois de noyers, le port et le village de Partenit, où croît le meilleur tabac de la Crimée. Le Grand-Lampat, situé à quelques verstes à l'est, n'offre rien de

(1) Le *Kriou-Métôpon* (Front du Bélier) des anciens.—Voyez notre volume des *Voyageurs anciens*, relation d'Hérodote.

(2) Le nom russe *Palath-Gora* a tout à fait la même signification. C'est le *mons Trapezus* de Strabon.

remarquable. Nous mentionnerons seulement le domaine de Karabagh, propriété de M. de Kœppen, le plus savant géographe et statisticien de la Russie.

La suite à une autre livraison.

HISTOIRE DE L'ÉVENTAIL.

Suite et fin. — Voy. p. 216, 307.

En Angleterre, du temps de la reine Élisabeth, on faisait les manches d'argent, et un éventail coûtait jusqu'à 40 livres sterling (1). La reine Élisabeth en reçut un pour présent de nouvelle année, dont le manche était garni de diamants. Les éventails dont on se servait en Angleterre au seizième siècle, si l'on en juge par ceux que reproduit Fairholt, étaient de plumes d'autruche et ressemblaient à nos plumeaux.

Les frères de Bry représentent les dames portugaises de Goa avec des éventails plissés qui ont un petit manche droit. (*Icones... nationvm;* 1599.)

Au dix-septième siècle, la mode des éventails est presque générale en Europe.

Pour l'Italie, le voyageur anglais Coryat écrit, en 1608 : « Hommes et femmes portent des éventails pour se rafraîchir pendant la chaleur, en s'éventant souvent le visage. Presque tous ces éventails sont élégants et jolis. La monture se compose d'un morceau de papier peint et d'un petit manche de bois, et le papier qui est collé dessus est, des deux côtés, très-curieusement orné d'excellentes peintures, soit de scènes d'amour avec des vers italiens écrits au-dessous, soit de quelque ville fameuse d'Italie avec une courte description. Ces éventails sont à bas prix, car on peut en acheter un des plus beaux pour une somme qui équivaut à un *groat* d'Angleterre (1). »

En Espagne, l'éventail était en usage depuis longtemps. « Je ne doute pas, dit Henri Estienne, que les dames hespagnoles n'ayent pris ceste invention des italiennes aussi bien que nous : encore que c'ait esté longtemps deuant nous (2)... » Les Espagnoles portaient, vers 1440, de grands écrans ronds, garnis de plumes (3), et, au seizième siècle, des éventails plissés, enjolivés de dessins d'or et attachés à la ceinture par un cordon d'or (4). Dans le dix-septième siècle, un peintre de genre renommé, Cano de Arevalo (1656 à 1690), s'était adonné entièrement à la peinture des éventails. Un trait de sa vie fait voir que ceux de Paris étaient alors très-recherchés : « La saison de vendre étant arrivée, notre peintre supposa qu'il avait reçu de Paris un envoi considérable, et, en peu de jours, il ne lui resta aucun éventail (de ceux qu'il avait peints) (5). »

En Angleterre, pendant le dix-septième siècle, on abandonna les éventails de plumes pour adopter ceux qui se ployaient. A la suite de la révocation de l'édit de Nantes (1685), des éventaillistes français se réfugièrent à Londres, et donnèrent naissance à une industrie qui n'offrit jamais grand intérêt.

En France, l'usage des éventails était devenu, sous Henri IV, assez général pour donner lieu à une fabrication



Éventail de Ferrare. — Collection italienne de costumes gravés au seizième siècle.



Éventail à touffe. — Collection italienne de costumes gravés au seizième siècle.

qui avait acquis de l'importance. Le droit de l'exercer était revendiqué par quatre ou cinq corps de métiers, et notamment par les maîtres doreurs sur cuir, qui se fondaient sur l'article 12 de leurs statuts, donnés en décembre 1594 : « Pourront garnir... esuentails faits avec canepin, taffetas et chevrottin, enrichis et enjolliuez, ainsi qu'il plaira au marchand, et seigneur le commander. » Un arrêt, rendu

(1) Malone, commentateur de Shakspeare. — Fairholt, *Glossary of costume in England.* —Voy. aussi Fabri, IIe part., pl. 53.

(1) Le *groat* était une petite monnaie d'argent de la valeur de quatre deniers sterling.

(2) *Dialogves*, p. 164.

(3) Vecellio, 281.

(4) Album de Christian de Wurzbourg; Hefner, t. III, pl. 73.

(5) F. Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*, p. 50.

vers 1664, les débouta de leurs prétentions, et confirma les marchands merciers dans le privilége de faire peindre et dorer les éventails par les peintres et doreurs, et de les faire monter par qui bon leur semblerait. Sur la requête à lui présentée par « les maistres doreurs sur cuir et autres ouvriers exerçans le métier d'éventailliste, » au nombre de soixante, Louis XIV les constitua en corporation par un édit du 23 mars 1673; et un arrêt du conseil, du 11 août 1676, ayant renvoyé les requérants par-devant le lieutenant général de police, celui-ci donna enfin, par arrêt du 10 décembre 1676, des statuts aux corps et communauté des maîtres éventaillistes, faiseurs, compositeurs et monteurs d'éventails de Paris, statuts qui furent confirmés par les édits des 15 janvier et février 1678. Nous n'avons pas à nous occuper des contestations qui s'élevèrent entre la nouvelle communauté et les corps des peintres, des merciers, des peigniers-tabletiers, des papetiers colleurs, et qui étaient réglées au Châtelet.

Les gravures de Callot, de Saint-Igny, des frères de Bry et d'autres, les portraits du temps, nous montrent la forme des éventails au dix-septième siècle; nous savons par les statuts et les sentences quelle en était la matière : les feuilles étaient de cuir, de canepin, de franchipane *(sic)*, de taffetas, de papier, et les bois d'ivoire, de nacre, d'or, d'argent, etc. Du reste, les éventails du temps de Louis XIV ne sont pas rares, et l'on conserve encore, en Provence, ceux que Mme de Sévigné envoya à Mme de Grignan (1).

Les plus belles sculptures sur nacre datent de cette époque.

Les premiers éventails chinois qui soient venus en Europe ont été apportés en France vers le milieu du dix-septième siècle.

Nous arrivons au dix-huitième siècle. L'éventail est partout à la mode, en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne, et la vogue est de plus en plus assurée aux éventails de Paris. C'est à Paris que la fabrication fait le plus de progrès, et, dès les premières années du règne de Louis XV, nulle part on n'imagine des modèles aussi élégants, et l'on ne sait réunir autant de goût dans l'enjolivement à autant de délicatesse dans le travail.

Les éventails couverts de peau de senteur, autrefois fabriqués en grand nombre à Rome et en Espagne, sont délaissés; mais on n'en a pas moins fait en Italie, dans ce siècle, de fort belles choses. On y sculptait l'ivoire mieux qu'en France; le dessin est plus correct; les sujets, les ornements comme le style, ont souvent plus de sévérité.

Les éventails de la Chine, ceux de laque surtout, deviennent moins rares et sont très-recherchés; ils fournissent de précieux modèles pour la façon des bois et le montage des feuilles; ils donnèrent naissance, chez nous, à la fabrication des éventails dits *brisés*, qui ne remonte qu'à la fin du règne de Louis XIV. On fait faire en Chine des bois en ivoire et en nacre, et l'on reçoit de ce pays des éventails plissés ronds, que la mode adopte un instant. Les pères Martène et Durand disent du flabellum de Tournus qu'il a été fait à peu près comme ceux dont les dames se servaient à l'époque où ils écrivaient (vers 1715).

En Angleterre, on faisait des éventails de laque à l'imitation de ceux des Chinois; ils étaient montés avec une grande habileté. Après avoir produit de charmants ouvrages, les réfugiés protestants français avaient perdu de leur goût et de la vivacité de leur esprit; à défaut d'idées nouvelles, ils s'inspirèrent de modèles chinois et imaginèrent un genre bâtard qui eut peu de succès. Aussi les éventails les plus répandus étaient tirés de France, et Paris en faisait des envois considérables. L'usage en était devenu général, et Addison fait la remarque qu'à cette époque une dame sans son éventail aurait été aussi gênée qu'un gentilhomme sans son épée. Il fait, dans le *Spectator*, la description d'une Académie où l'on enseigne la manière de jouer de l'éventail *(the flutter of the fan)*. Gay dit, dans des vers charmants, quelle était alors la construction de l'éventail, et quel riche et élégant modèle la queue de paon avait offert (1).

La place nous manque pour écrire l'histoire de la fabrication de l'éventail en France au dix-huitième siècle : c'est un travail que rend facile l'existence de nombreux spécimens de l'art de l'éventailliste à cette époque, retrouvés pour la plupart, parfaitement conservés ou même neufs, en Hollande et en Suède. Les portraits nous auraient été également d'un grand secours : nous nous bornerons à quelques indications.

Déjà, dans le dix-septième siècle, des artistes renommés avaient donné des dessins pour éventails : le Musée du Louvre en a deux qui sont dus à Raymond de Lafage, dessinateur célèbre, qui mourut vers 1680, et l'on en connaît que l'un des Stella fit dans la manière du Poussin. Dans le dix-huitième siècle, Watteau, Boucher et d'autres maîtres de leur école, firent également de pareils dessins; mais il ne paraît pas qu'aucun d'eux ait peint de feuilles. On ne cite qu'une seule feuille qui eût reçu de la main d'un maître quelques coups de pinceau. C'était une charmante ébauche de Watteau, sur vélin : le dessin à la sanguine était relevé par un peu de gouache et des rehauts de couleur; la feuille n'avait pas été plissée (2). Il est probable que Boucher a peint plusieurs feuilles d'éventail, mais l'originalité de celles qu'on lui attribue est souvent fort contestable. Il y avait, au temps dont nous parlons, des gens qui méritent le titre d'artistes, et qui, dessinateurs et peintres médiocres, avaient, comme *praticiens*, une grande habileté. Ils ont peint à la gouache, avec beaucoup d'art, des feuilles d'après les maîtres du dix-septième et du dix-huitième siècle, et surtout dans le style de Téniers, de Watteau et de Boucher. Les bordures et les ornements étaient faits par d'autres mains : si l'exécution n'en est pas irréprochable, elle est, du moins, ordinairement très-finie, et la composition est, en général, pleine de distinction et d'élégance.

Il en a été des bois d'éventails, pour la sculpture, comme des feuilles pour la peinture; on ne cite pas de sculpteur de talent qui ait laissé quelque ouvrage de ce genre. Cependant on conserve de très-remarquables panaches d'ivoire ou de nacre, du règne de Louis XV. Quant à la sculpture des brins de nacre ou d'ivoire, sans jamais avoir été à la hauteur d'un travail d'art, elle a été faite à Paris, notamment au milieu du siècle dernier, avec une délicatesse et un goût auxquels on n'a pas atteint depuis.

Un peintre en voitures, qui vivait au commencement du règne de Louis XV, et cherchait à imiter les laques de la Chine et du Japon, Martin, réussit à faire un vernis très-fin, brillant et durable, qu'il appliquait sur les peintures d'éventails d'ivoire. Ces éventails sont très-estimés.

On faisait, à cette époque, des éventails à bon marché, à 15 deniers, par exemple (3); mais tout l'effort de la fabrication portait sur les ouvrages de prix, et le reste était négligé. Le contraire a lieu aujourd'hui.

On comptait à Paris, en 1753, cent cinquante maîtres éventaillistes, et un livre très-curieux, publié à la Haye en 1754, le *Journal du citoyen*, nous fait connaître les prix des éventails que l'on faisait alors à Paris : « Les éventails de bois de palissende valent de 6 à 18 livres la douzaine.

» Les éventails en bois d'or, de 9 à 36 livres la douzaine.

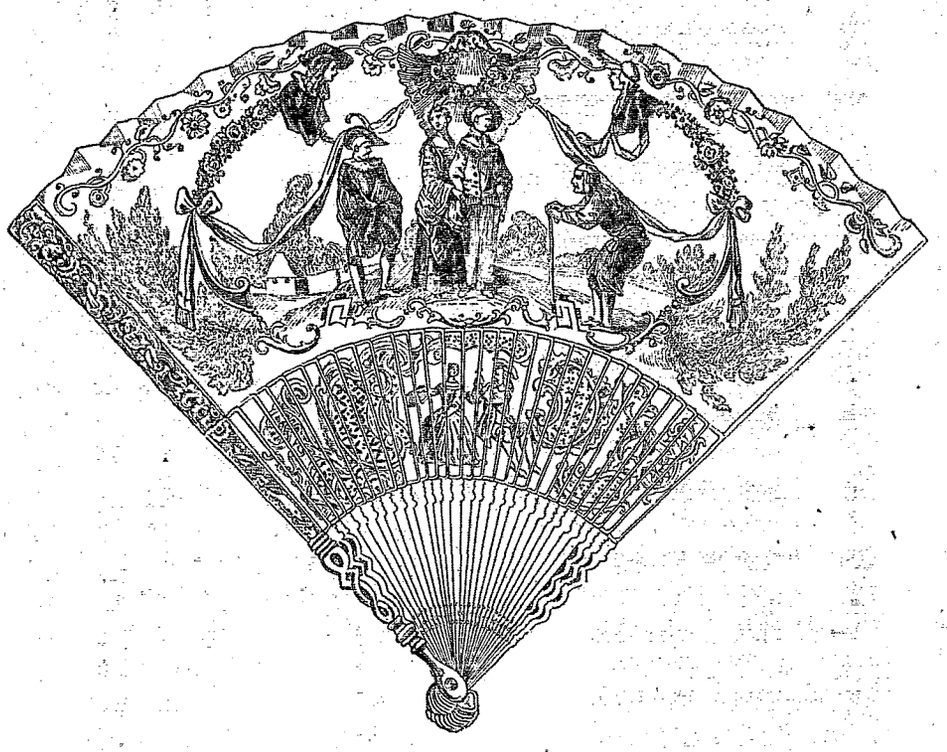
» Les éventails en bois demi-yvoire, c'est-à-dire les

(1) *Lettres;* édit. de Blaise, t. II, p. 69, avec une planche gravée qui représente la feuille de cet éventail, et t. IV, p. 289.

(1) M. W. de la Rue a cité les vers de Gay dans son rapport, *Reports by the juries*, p. 1490.

(2) Cette feuille a figuré à la vente Bruzard.

(3) Savary, t. II, 1928.



Éventail attribué à Watteau, dessiné par M. Wattier.

maistres brins en yvoire et la gorge en os, de 24 à 72 livres la douzaine.

» Les éventails bois d'yvoire, de 48 à 60 livres la douzaine. Il y en a de plus chers. » Savary parle de 30 à 40 pistoles la pièce.



Éventail en plumes. — Tiré du quadrille de Marie Stuart, dansé à la cour sous la restauration.

Les feuilles étaient de peau parfumée ou de papier; les montures étaient souvent enrichies d'or, de pierres fines et d'émaux peints.

Les éventaillistes furent réunis aux tabletiers et aux luthiers par l'édit du 11 août 1776, et, par le même édit, la peinture et le vernis relatifs à ces professions leur furent attribués, en concurrence avec les peintres-sculpteurs.

Une sentence rendue par le lieutenant général de police, le 22 mai 1778, enjoignait aux marchands forains d'apporter directement les bois d'éventails au bureau de la corporation pour y être visités. A cette occasion, les « fabricants et ouvriers forains de tabletterie, luthierie et bois d'éventails de Méru et autres lieux circonvoisins, » établirent dans un mémoire (22 octobre 1778) qu'ils fabriquaient ces bois depuis un grand nombre d'années, et qu'ils les avaient toujours fait conduire à Paris par le messager, « à l'hôtellerie où pend pour enseigne le Lion d'argent, rue Bourg-l'Abbé. » Mais on ne faisait, à Méru et aux environs, que des bois découpés; ce n'est que depuis 1827 que des ouvriers s'y sont adonnés à la gravure, à la sculpture et à la dorure.

Un article a été consacré à l'art de l'éventailliste dans l'*Encyclopédie méthodique* (1): on y trouve des renseignements précis sur la fabrication à la fin du dix-huitième siècle. La feuille était de peau, de taffetas, de gaze, et plus souvent de papier; le pied était fait de bois, d'ivoire, d'écaille, de baleine ou de roseau, et l'on réservait pour les plus belles feuilles les montures qui venaient de la Chine.

L'opération du pliage, telle qu'on la pratiquait autrefois, était assez compliquée, et l'on en peut lire, dans l'*Encyclopédie*, la description détaillée. Le *moule* qui sert à présent à diviser et à former les plis de la feuille a été imaginé vers 1760, et la fabrication en est restée, depuis cette époque, dans la famille Petit.

Depuis le règne de Louis XV, la fabrication de l'éventail n'a réellement pas fait de progrès · l'art, sauf de rares exceptions où le style du dix-huitième siècle est trop servilement imité, est devenu une industrie.

(1) *Arts et métiers mécaniques;* 1783, t. II, p. 497-502.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855

LES ORPHELINS, PAR HAMON.



Exposition des Beaux-Arts. — Les Orphelins, par Hamon. — Dessin de Chevignard.

Ce tableau est une histoire de deuil, où les larmes se mêlent au sourire. C'est l'enfance qui ignore et qui joue à côté de la jeunesse, dont le malheur a trop tôt mûri la pensée. Une de ces jeunes filles au front si pur, travaille pour tromper ses regrets, l'autre s'endort au milieu du jour, sans doute parce qu'elle a trop veillé durant la nuit. Il y a quelques mois, quelques semaines peut-être, leur beauté chaste et recueillie était parée pour le monde et les fêtes. Leur pensée, dans leurs heures de travail et de solitude, ne s'égarait point sur des tombes : ce qui les poursuivait, c'était le souvenir d'un bal ; ce qui les préoccupait, c'étaient les apprêts d'une toilette nouvelle ; et si parfois leurs paupières fatiguées se fermaient à la lumière, c'était la fatigue d'une insomnie prolongée par le plaisir. La vie se montrait à elles si riante et si sereine ! Dans les premières journées de printemps, alors que les fleurs ont tant d'éclat, le ciel tant de pureté, la campagne tant de fraîcheur et de parfums, qui donc croit à l'orage et s'imagine qu'il est là-bas, sur l'horizon ? Mais le malheur est arrivé tout à coup comme un hôte inattendu ; il a frappé au seuil de cette demeure jusque-là si joyeuse, et le chef de la famille est parti le premier ; bientôt la mère, mortellement atteinte par ce coup terrible, a dit aussi adieu à ses filles. Une affreuse solitude s'est faite dans leur cœur. De ce jour, elles ont compris la vie et envié le sort de ce petit frère, qui pleurait en voyant pleurer ses sœurs, mais dont un jouet ou une image pouvait sécher les larmes aussi vite qu'un rayon de soleil sèche la goutte de rosée dans le calice d'une fleur. Heureux l'âge pour qui la mort n'est qu'un départ, et qui s'en console au bout d'une heure, en songeant au retour ! Il avait vu ses sœurs échanger leurs robes blanches et roses contre de longues robes noires ; il avait vu leur front prendre une gravité inaccoutumée ; il avait vu leurs regards se détourner avec tristesse, et entendu leurs voix murmurer des mots inconnus. Sa gouvernante l'avait habillé lui-même de vêtements de deuil, et il avait laissé faire, sans s'enquérir pourquoi. Lorsqu'il demandait son père et sa mère, on lui disait : « Ils reviendront ; » et il jouait en attendant leur retour. Parfois peut-être il interrompit ses jeux devant l'attitude mélancolique des jeunes filles, il mit un doigt sur sa bouche et devint sérieux. Mais le sourire de ses sœurs venait faire évanouir cette gravité passagère, et, confiant dans ce sourire d'une inquiète sollicitude, il retournait à ses pensées, priait Dieu le soir de faire bientôt revenir sa mère, rêvait d'elle et prononçait son nom dans ses rêves. Nul songe désolant n'avait encore troublé son paisible sommeil, et, ex-

cepté l'absence de celle dont il attendait le retour, excepté le noir dans la parure de ses sœurs, rien encore ne lui paraissait changé dans la vie. La douce espiéglerie de son âge avait repris son empire, et s'exerçait de nouveau en malices innocentes aux dépens de ses compagnes.

Un jour d'été, recueillies dans leur religieuse tristesse, calmes, résignées devant les consolations de la foi, elles s'étaient retirées dans cette pièce où le peintre les surprit. Toutes deux travaillaient à l'aiguille, et l'enfant jouait ou lisait sur un tabouret, aux pieds de son aînée. Les orphelines se parlaient par leurs regards; le silence de l'appartement n'était interrompu que par quelque bruit au dehors, les mouvements du jeune écolier, quelques questions de temps en temps adressées à ses sœurs, ou l'un de ces ineffables dialogues dans lesquels les enfants conversent avec un oiseau ou avec le premier objet qui leur tombe sous la main. La chaleur du jour, la fatigue d'une longue veille dans les réflexions et les larmes, appesantirent peu à peu les yeux de la plus âgée des deux sœurs. Le sommeil, ce baume divin des douleurs humaines, vint lui rendre un repos qu'elle ne trouvait point dans la veille. Sa compagne la vit s'endormir avec joie, et continua son travail en silence, de crainte de l'éveiller. Elle comprend, elle, ce bienfait d'un calme même passager, et que sa sœur, à qui sa mère a légué en partant sa tendresse maternelle pour sa jeune famille, a pris la plus grande part de la peine non moins que de l'autorité. Mais le petit enfant, dont le murmure a sans doute contribué à son assoupissement, ainsi que ferait un chant de fauvette, n'a eu qu'une idée en voyant s'incliner la belle tête sur le dossier du siége. Il a laissé là ses livres encore ouverts, il est monté sur le tabouret, il a détaché une tige de fleurs des champs du modeste bouquet placé sur la table dans son vase de porcelaine, il s'est glissé derrière sa sœur avec des mouvements de jeune chat, et s'occupe à lui caresser la joue pour rire de son réveil. Il ignore, lui, tout ce qu'il va éveiller de tristes pensées, de douloureux souvenirs et peut-être de larmes. Il apporte à son entreprise des précautions infinies; il veut l'éveiller, et tremble qu'elle ne s'éveille autrement que par lui, et sa jolie figure exprime déjà le plaisir qu'il se promet à la voir se retourner brusquement en arrière, tandis qu'il se cachera pour l'intriguer encore.

Telle est la scène que le pinceau de M. Hamon a représentée, avec une exquise finesse de détails et une grâce de sentiment qui ne le cèdent qu'au charme de la composition. Tout est pur et simple sur sa toile; ses têtes ont une beauté séraphique, ses tons sont doux dans leur tristesse, et les calmes figures de ses jeunes filles, si ravissantes et si reposées, respirent la résignation que procure la prière plus que la vivacité d'une douleur sans espérance. Mais la présence de l'enfant, son innocence et son sourire dans cette situation douloureuse, donnent au sentiment qui s'exhale du tableau une vivacité saisissante, et font ressortir dans un jour tout nouveau la mélancolique beauté des traits de ses deux compagnes. On comprend que ce petit être, s'il est le lutin de cette demeure, en est aussi le génie bienfaisant. C'est un oiseau de printemps, qui sans cesse babille et chante, même pendant les tourmentes de l'hiver.

BRONZES D'ART.

LES ANIMAUX DE BARYE.

On sait que le cuivre allié à l'étain, ou bien encore au plomb et au zinc, suivant l'usage auquel on le destine, entre en fusion lorsqu'il est chauffé jusqu'à un certain degré de température, et se coule en bronze dans le moule dont il doit prendre et reproduire les traits, les contours et la forme. Ce moule est revêtu d'ordinaire d'une couche intérieure de sable ou de charbon pilé, sur laquelle on promène la flamme d'une bougie dont l'action revêt les parois d'une sorte de surface veloutée, qui permet au métal liquéfié de circuler et de s'étendre librement, sans s'écarter ni s'empreindre d'aucune aspérité. Il y demeure jusqu'à ce qu'il soit revenu à l'état solide et de dureté première, et c'est alors que, dépouillé de son enveloppe, il livre à nos regards ces statues, ces animaux, ces objets divers dont nous admirons la beauté sur nos places publiques ou dans nos musées. Seulement, et si bien préparé qu'ait été le moule, il reste toujours des coutures formées par les lignes et points de jonction des diverses parties qui entrent dans la composition de la matrice. C'est alors l'affaire du ciseleur de faire disparaître ces saillies et de rajeunir l'objet encore brut par l'action du polissage. Il est des pièces, néanmoins, sur lesquelles l'intervention du ciseau est nulle ou presque nulle; mais celles-là sont rares, et accusent l'habileté de l'artiste qui, du premier coup et par la seule action de la fonte, a su leur donner l'élégance et la pureté qui nous séduisent.

Nous devons citer entre autres, dans ce dernier genre, la collection de groupes et d'animaux de Barye, tous en bronze artistique composé de cinq ou six parties d'étain sur cent de cuivre pur. Toutes ces pièces sont sans ciselures, le coup d'ébauchoir est réservé, on n'a enlevé que les coutures, et il en est même, tels que le Centaure et Hercule, sur lesquels ces coutures existent encore. Nous y reviendrons tout à l'heure. Mentionnons d'abord les principaux sujets qui entrent dans la collection : un crocodile du Gange, en bronze verdâtre, qui se tord de douleur sous la dent d'un tigre occupé à le dévorer; une antilope étranglée par un crocodile, d'une vigueur et d'une animation surprenantes; puis un beau groupe de couleur bronze ordinaire, représentant Angélique et Roger portés par un cheval ailé qui s'élance dans les airs au-dessus d'un dauphin : les formes pures de l'héroïne, l'attitude mouvementée du héros, les allures ardentes et fières du coursier dont les narines soufflent la flamme, tout est rendu de main de maître, tout est heurté, précipité, et pourtant fondu dans une harmonie parfaite.

Au milieu de cette ménagerie en bronze sont quatre lions de la plus grande beauté. L'un, accroupi sur le sable, dans toute l'expression de la force et de la sécurité que donne la victoire, se dispose à dévorer une gazelle qu'il tient étendue sans mouvement et sans vie sous sa griffe. Un autre achève sur le même animal son œuvre de sang et de carnage. L'art a été si loin dans l'imitation de la nature, qu'on dirait entendre le déchirement des chairs et le craquement des os qu'il broie dans sa gueule ensanglantée. Un troisième modèle n'est autre que celui des Tuileries en raccourci. Le superbe animal, accroupi sur ses pattes de derrière et battant de sa queue le sable de la plaine, écrase sous sa patte droite les reins d'un serpent, dont il contemple fièrement les tortures et la colère. Le reptile captif et brisé sous cette puissante étreinte se redresse en sifflant, et menace son ennemi de son dard. La peau du lion frissonne, sa crinière se hérisse, son regard étincelle de fureur, et on sent que le moment approche où le jeu cruel du vainqueur va se terminer par la mort du vaincu. Mais s'il est beau dans cette attitude de triomphe, il l'est plus encore dans sa marche superbe à travers la solitude. Ce dernier modèle est d'une beauté extraordinaire. Le roi des animaux s'avance dans sa majesté au milieu du désert, dont son fier regard semble mesurer l'immense étendue. Autour de lui, un silence profond; sous ses pieds, des rochers où la présence de deux plantes seulement rappelle la végétation. Sa gueule à demi ouverte semble rugir, mais non de colère; il est dans le calme de sa puissance et de sa beauté. Sa crinière ondoie sur son cou aux vents de la plaine, sa queue se joue nonchalamment dans le vide, ses flancs s'élèvent et s'abaissent par le mouvement

de sa respiration, et il marche avec la royale allure d'un monarque que nul ennemi n'inquiète, et qui s'en va, dans un jour de loisir, parcourir ses domaines.

A quelques pas des lions, on voit un cavalier tartare, casque en tête, vêtu d'une cotte de mailles, armé d'une lance, et dont les éperons s'enfoncent dans les flancs déchirés de son cheval; puis un héron dévoré par un chat sauvage, un combat d'Arabes contre des lions dans le désert, et enfin le fameux groupe d'Hercule et du Centaure, réduction du même sujet exposé en 1847.

Ce dernier groupe, en bronze brut et encore rayé des coutures et empreintes que le moule a laissées sur la surface des contours, représente un épisode emprunté à la vie du fils d'Alcmène. Le Centaure Pholos, qui lui avait donné l'hospitalité, dans le temps qu'il se rendait à la chasse du sanglier d'Érymanthe, ouvrit en sa faveur un tonneau de vin qu'il avait reçu de Bacchus. Les Centaures, attirés par l'odeur, se rassemblèrent devant la caverne de Pholos en demandant à boire, et commencèrent à assaillir le héros de pierres et de troncs de sapin. Mais celui-ci s'élança à leur rencontre et mit d'abord en fuite Anchius et Agrius; il poursuivit ensuite les autres jusqu'à Malée, en tua un grand nombre, et blessa par mégarde le bienveillant Chiron. Ce combat eut lieu en Thessalie, et suivant d'autres en Arcadie, d'où les vaincus se réfugièrent, les uns à Pholoé, les autres vers le fleuve Événus, et le reste aborda aux îles des Sirènes, qui les fascinèrent par leurs voix enchanteresses et les firent périr de faim.

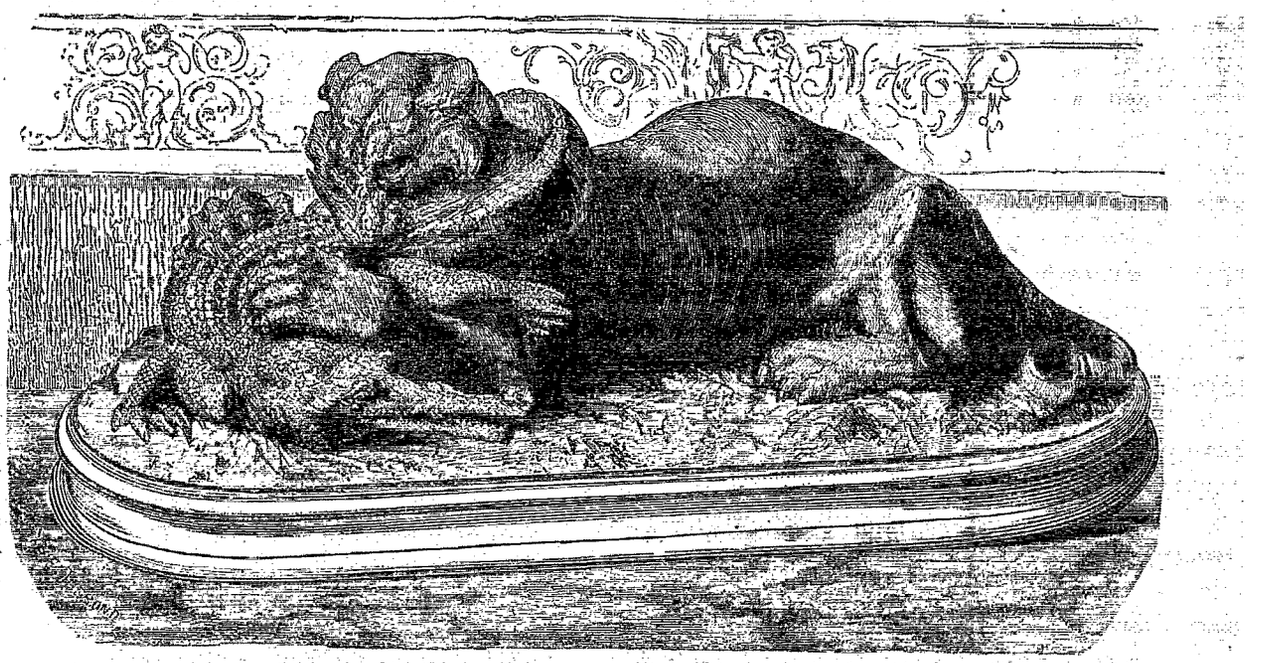
Dans le bronze de Barye, Hercule s'est élancé sur la croupe même d'un Centaure, dont il étreint les bras de son poignet nerveux, et frappe la tête des coups redoublés de sa massue. Le corps rejeté en arrière, et déployant dans le mouvement de la lutte toute la souplesse de sa vigoureuse stature, il montre dans ses traits mâles et animés l'ardeur indomptée d'un vainqueur implacable. Quant à son ennemi, dont la bouche ouverte semble pousser des cris de douleur et de rage, il étend les bras vers le héros pour parer les blessures et pour le supplier. Mais déjà sa tête s'affaisse, ses cheveux retombent en désordre, ses yeux se voilent d'ombres éternelles, et on sent courir dans tous ses membres comme le frisson de la douleur et le dernier frémissement avant-coureur de la mort.

POT A TABAC DE DENIÈRE.

Ce beau vase, de forme canopienne, a été fondu sur un ivoire attribué à Michel-Ange, et représente le Combat des Lapithes et des Centaures, un des épisodes les plus sanglants de l'histoire mythologique. Plusieurs poëtes et historiens de l'antiquité l'ont raconté. Les Lapithes étaient un peuple établi sur les bords du Pénée, dans les ombreuses vallées de la Thessalie, et passaient pour les plus habiles cavaliers de la Grèce. Un de leurs rois, Pirithoüs, étant sur le point d'épouser Hippodamie, fille d'Atrax, invita au festin les Centaures, autre race pélasgienne, habitant sur les sommets des monts Œta et Pélion, et qui passait sa vie à chasser les taureaux sauvages dans les montagnes. Géants aux mœurs brutales et grossières, livrés aux passions les plus féroces et depuis longtemps ennemis des Lapithes, ils se précipitèrent sur les femmes de ces derniers, et l'un d'eux, Eurytion, voulut enlever la fiancée de Pirithoüs, laquelle ne dut son salut qu'au courage de Thésée. Hésiode, dans la description du bouclier d'Hercule, Pindare, Diodore, et plus tard Virgile, nous ont conservé les noms des principaux personnages qui figurèrent dans la lutte. Après Pindare, la tradition confondit les Centaures aux formes gigantesques, mais humaines, avec le mythe des hippocentaures, et on les représenta, ainsi que nous les retrouvons sur le vase, comme des êtres moitié hommes et moitié chevaux. Les deux sculpteurs grecs Alcamène et Phidias sont les premiers qui leur ont donné cette forme, dans les reliefs décoratifs exécutés sur les frontons des temples. Jusqu'à eux, on les avait représentés comme des monstres dont le buste, les jambes et les pieds étaient humains, et la partie postérieure terminée en croupe de cheval, ainsi que l'attestait le fameux coffre de Cypsélus. Quant au combat, Ovide, dans le douzième livre des *Métamorphoses*, le fait raconter par Nestor à Achille, sous les murs de Troie, et durant une veille d'armes amenée par un armistice entre les guerriers des deux camps. Le vieillard de Pylos avait été témoin et acteur dans l'événement, et quelques-uns des épisodes qu'il décrit ont été fidèlement reproduits par la ciselure sur le corps du vase. Les Centaures, poussés par l'ivresse, ayant donné le signal du désordre, la lutte devint furieuse. On se battit avec tout ce qui tombait sous la main, les coupes, les amphores, les troncs d'arbres, les tisons enflammés arrachés de l'autel sur lequel venait de sacrifier le roi des Lapithes. Les plus illustres héros de la fable et de l'histoire contemporaine, Thésée, Hercule, Pélée, jouèrent un rôle dans ce drame, terminé par la défaite et la fuite des Centaures, qui, poursuivis par les vainqueurs, furent contraints de quitter la contrée, et se retirèrent sur les bords du Pinde, aux frontières de l'Épire.

Le désordre de la lutte, le mouvement, la violence, la sauvage ardeur des combattants, ont été rendus sur le bronze avec une énergie qui accuse à chaque trait le style vigoureux de Michel-Ange, dont l'œuvre a servi de modèle. Le métal, sous l'action de la fonte et de la ciselure, a pris admirablement toutes les formes de l'ivoire, et n'a en rien affaibli l'expression des visages, l'énergie de l'ensemble et des détails. Le sujet, exécuté en bronze artistique foncé, forme un beau bas-relief de dessin ovale, qui revêt tout le corps et le couvercle du vase. D'un côté est une scène de la mêlée, dans laquelle les ennemis confondus se battent à coups de massue et de pierres, tandis que, sur le premier plan, un Lapithe est aux prises avec un Centaure, dont le corps pesant écrase un des combattants sous sa masse. C'est un groupe d'une sauvage beauté, où la vie palpite dans tous les membres, et où la fureur agite tous les traits, jusque dans la mort même. Sur la face opposée est une femme échevelée, qu'un Centaure vigoureux a saisie dans ses bras. Demi-nue, effrayée, dans tout le désordre de la surprise et de l'épouvante, elle tend les bras vers un Lapithe, qui cherche à la retenir par son voile. Ce voile semble indiquer qu'il s'agit d'Hippodamie elle-même, la fiancée de Pirithoüs, enlevée par Eurytion et sauvée par Cœnéus, qu'on ne put blesser qu'en précipitant sur lui une forêt tout entière. Le couvercle est couronné d'un beau groupe de même style et de même caractère, et qui n'est que la répétition du principal incident du drame, l'enlèvement d'une Lapithe par un Centaure. La femme, sans autre parure que sa beauté, semble avoir été jetée violemment sur le dos du monstre. Le corps rejeté en arrière, la physionomie glacée d'effroi, elle fait un effort pour se dérober au destin qui la menace, tandis que son ravisseur, ployant sous la charge ou affaissé par la fatigue de la lutte qu'il vient de soutenir, s'abat et écrase sous son poids le Lapithe qui cherchait à la délivrer.

Toute l'idée qui préside à la composition de cette pièce est imitée de l'antique. Les anciens, et surtout les Grecs, passionnés pour l'art, aimaient ce genre de décorations, que la ciselure, la sculpture et l'architecture reproduisaient sous mille formes élégantes, dans leurs coupes, leurs armes et leurs monuments. Il n'est besoin, pour s'en convaincre, que de lire leurs historiens, et principalement leurs poëtes. Nous avons cité la description du bouclier d'Hercule, du vieil Hésiode; les descriptions de même genre



Exposition de l'Industrie. — Un Tigre et un Crocodile, par Barye. — Dessin de Thérond.



Exposition de l'Industrie. — Pot à tabac, par Denière, d'après un ivoire attribué à Michel-Ange. — Dessin de Thérond.

abondent dans Homère. On les rencontre aussi dans Théocrite, rendues avec une exquise finesse de détails : tantôt il chantait des épisodes de la fable, des traits héroïques de la primitive histoire, que les artistes ciselaient, gravaient ou sculptaient sur le métal, le bois et la pierre, et tantôt des scènes pastorales, des idylles, des épisodes de la vie champêtre, avec décorations d'animaux et de feuillages ciselés sur des vases offerts aux bergers pour prix des vers, de la danse et du chant, comme dans sa première idylle : *Thirsis,* ou *le Chevrier.*

ORFÉVRERIE.

AIGUIÈRE DE GUEYTON.

Les vitrines de l'orfévrerie abondaient en chefs-d'œuvre nombreux, variés, admirables de dessin, de composition et de richesse. On remarquait surtout les aiguières et les plats de Lebrun; l'aiguière de Wiese, avec sa ronde de willis qui tournoient sur les flancs du vase ainsi que dans un rêve d'Hoffmann; un autre vase, du même, développant sur ses contours tout un drame mythologique : le Combat des Lapithes et des Centaures ; à côté, un bouclier en galvanisme, de Marelle, représentant la Guerre des Amazones. Venait ensuite la belle exposition de Rudolphi, dans laquelle l'art le disputait à la rareté des matières premières : un grand vase en argent ciselé, modelé par M. Geoffroy Dechaume et représentant la fable de Pandore; une table à monture d'argent oxydé, garnie d'émaux anciens et de lapis; un prie-Dieu en style byzantin, émaillé au feu et incrusté de pierres fines; un bouclier en argent ciselé, portant pour sujet le Combat des Danois contre les Livoniens, en 1219; un vase en acier incrusté d'or, d'argent et de



Exposition de l'Industrie. — Aiguière, par Gueyton. — Dessin de Thérond

turquoises, avec monture en argent oxydé et émeraudes, d'après un dessin de Steinhel; une châsse en ivoire avec incrustations de turquoises, monture en argent oxydé et rubis; un saint-ciboire avec émaux anciens et rubis; une coupe en agate orientale, style douzième siècle; des coupes en jade et lapis, sculptées; puis des armes, des flacons, des bijoux, avec émeraudes, argent doré et émaillé, de style byzantin.

Une des plus remarquables compositions de l'orfévrerie, comme idée et comme exécution, est sans contredit l'aiguière de Gueyton. L'œuvre se compose de deux pièces admirablement adaptées l'une à l'autre, un plat portant une aiguière en argent oxydé. Le plat, d'un dessin octogone, aux angles arrondis et presque effacés, est décoré de quatre têtes de divinités marines; des arabesques en relief courent sur les bords, auxquels s'appuient quatre groupes de tritons qui semblent sortir de bouquets de coquillages et de fleurs des eaux. Quatre compartiments encadrés de guirlandes, et de forme ovale, contiennent quatre épisodes de la fable : l'Enlèvement d'Europe, la Toilette d'Amphitrite, le Couronnement de la reine des mers, et Aréthuse poursuivie par Alphée et changée en fontaine. Une bordure de fleurs et de coquillages entoure le pied du vase. Celui-ci est d'une élégance et d'une beauté parfaites; la coupe en est exquise et l'ornementation ravissante : deux tritons aux queues enlacées portent une vasque qui s'évase en corolle, et dont

le dessous est décoré de cristaux et de rocailles ; dans la vasque s'agite, jusqu'aux bords, tout un petit monde délicieusement sculpté, des dauphins qui nagent, des tritons qui sonnent de la trompe, des chevaux marins conduits par des amours, tout le personnel, en un mot, qui compose la cour de la divinité des mers. Celle-ci s'avance, entourée de son cortége de néréides ; de petits amours voltigent dans les airs ; d'autres s'avancent, portés sur les bras de quelque robuste dieu des ondes, et portent eux-mêmes des poissons dans leurs mains. La partie supérieure du vase est ornée de têtes de femmes, de feuilles et de coquillages. L'anse est formée d'un groupe allégorique représentant l'Aurore portée par un dauphin et réveillée par les amours. L'embouchure, d'un délicieux modèle, est soutenue par deux néréides dont la partie inférieure s'efface dans les décorations du col.

PENSÉES D'UN PAYSAGISTE.

Fin. — Voy. p. 266.

FIN DE L'ABRÉGÉ D'UNE HISTOIRE DE LA PEINTURE DE PAYSAGE.

Claude le Lorrain, dit Constable, ne négligeait aucune des études qui pouvaient étendre ses connaissances et l'aider à se perfectionner dans la pratique de l'art. Il passait ses jours dans la campagne et ses soirs à l'Académie. Ses personnages ne sont point, sans doute, d'un dessin excellent ; mais on s'est trop habitué à en parler avec dédain : c'est un lieu commun que Wilson ne pouvait entendre sans le combattre ; il faisait observer très-justement que les figures de Claude sont toujours en harmonie parfaite avec le paysage où il les introduit. Lorsqu'un autre peintre a mis la main à ses tableaux pour y faire les personnages, il est aisé de s'en apercevoir : l'accord est beaucoup moins satisfaisant.

Il y a trois périodes dans la carrière de Claude. On connaît peu d'œuvres de sa jeunesse ; ses plus belles peintures, celles où sa qualité particulière d'expansion et d'éclat est la plus parfaite, ont été exécutées entre sa quarantième et sa cinquantième année. Il a décliné ensuite : ses derniers paysages, très-remarquables par le choix des sujets et par la manière dont il les a conçus, ont de la grandeur ; ils sont, pour ainsi dire, solennels, mais ils sont froids, lourds et sombres. Quoique ce soient certainement des œuvres de son pinceau, ce ne sont plus des Claude.

Constable parle avec éloge des paysages de notre compatriote Sébastien Bourdon : on les connaît à peine en France. Il cite son *Retour de l'arche de Noé*, qui est à la Galerie nationale de Londres, et il rapporte que sir Georges Beaumont disait de ce peintre : « C'est le prince des rêveurs, et cependant il n'est point sans naturel. »

NUAGES ET *CIELS*.

Constable avait écrit assez de notes sur les nuages et les *ciels* pour composer un petit traité : malheureusement on ne les a point retrouvées parmi ses papiers après sa mort. Mais on voit par différents passages de sa correspondance et de ses leçons publiques combien il avait réfléchi sérieusement à cette partie importante de la peinture des paysages.

Hampstead, 23 octobre 1821. — « Mon cher Fisher, le peintre qui ne fait pas de ses *ciels* une partie importante de ses compositions néglige un de ses plus grands moyens d'action. Sir Joshua Reynolds dit, en parlant des paysages du Titien, de Salvator et de Claude : « Leurs *ciels* même » semblent sympathiser avec leurs sujets. » Il m'est souvent arrivé de considérer mon ciel comme une feuille blanche étendue derrière les objets..... Le ciel doit toujours être une partie essentielle de la composition. Il serait difficile de citer une classe de paysages où le ciel ne soit pas la clef, la note tonique, l'échelle, la principale expression du sentiment général de l'œuvre.

» Le ciel offre de grandes difficultés en peinture, soit pour la composition, soit pour l'exécution ; malgré tout son éclat, il ne doit pas venir en avant ; il ne doit jamais donner l'idée que de très-grandes distances, sauf en ce qui se rapporte à des phénomènes ou à des effets accidentels du ciel, qui doivent attirer particulièrement l'attention. »

Il écrivait, en 1822, à son ami Leslie :

« J'ai fait avec soin une cinquantaine d'études de ciel d'assez grande dimension pour être suffisamment terminées. »

Ces études, que l'on a conservées, sont peintes à l'huile sur de larges feuilles de papier épais. Toutes portent sur le revers une date, l'heure du jour, la direction du vent, et d'autres notes. M. Leslie, qui en possède vingt, lit sur l'une d'elles :

« 5 septembre 1822, dix heures du matin, au sud-est, par un vent d'ouest assez vif, nuages gris, très-frais et très-brillants, courant rapidement sur un fond jaune, à demi-distance du ciel. Très-approprié à la côte d'Osmington. »

Un de ses dessins représente le moulin à vent où il avait fait ses premières études de paysages (1). Il l'appelait *le Printemps*.

« Ce dessin, dit-il, donnera peut-être quelque idée d'un de ces jours brillants et argentés du printemps, lorsque, vers midi, de gros nuages splendides, chargés de grêle ou de grésil, balayent de leurs larges ombres les champs, les bois, les coteaux, et font valoir par leur contraste les tons verts et jaunes, si frais et si vifs dans cette saison. L'histoire naturelle du ciel, si l'on peut s'exprimer ainsi, offre, à cette époque de l'année, les caractères suivants : les nuages s'accumulent en très-grosses masses, et la hauteur où ils se tiennent fait paraître leur marche lourde et lente ; immédiatement au-dessous, on voit de nombreux petits nuages opaques, qui passent plus rapidement et qui ne sont probablement que des portions détachées des gros nuages blancs. Ils flottent beaucoup plus près de la terre et très-rapidement, soit parce qu'ils sont entraînés dans un courant de vent plus fort, soit à cause de leur légèreté. Les meuniers des moulins à vent et les marins les connaissent sous le nom de *messagers* : ils annoncent toujours le mauvais temps. Ils flottent le plus ordinairement entre ce que l'on pourrait appeler les ruelles ou les routes des gros nuages ; et comme ils ne reçoivent que la lumière réfléchie du ciel bleu qui est derrière eux, ils sont presque toujours d'un ton foncé uniforme : aussi, en passant sur les pointes brillantes des gros nuages, paraissent-ils noirs ; mais lorsqu'ils passent sur les parties sombres, ils prennent une teinte grise, pâle ou jaunâtre. »

LA NATURE.

Constable écrivait en 1800 : « Mon cher Dunthorne, je

(1) Sur une des poutres d'un moulin à vent situé près de East-Bergholt, on lit encore aujourd'hui cette inscription : *John Constable, 1792*, gravée avec la lame d'un canif, à côté de l'esquisse d'un moulin.

Le célèbre paysagiste avait vécu pendant une année environ dans cette demeure aérienne, veillant d'un œil à la mouture du grain, et de l'autre aux changements du ciel, pour les esquisser ou les peindre.

Il faut attribuer à cette année de sa vie son goût et ses progrès dans l'art de peindre le ciel avec une vérité qu'aucun autre artiste en effet n'a peut-être jamais égalée. Il n'est certainement point de profession, sur terre, qui oblige, autant que celle de meunier d'un moulin à vent, à étudier sans cesse les variations de l'état du ciel. Mais combien de meuniers seraient-ils capables de rendre compte clairement de ce qu'ils ont si habituellement observé? John Constable ignorait encore si jamais il serait peintre ; mais la vocation lui mettait le crayon à la main.

suis seul au milieu des chênes et des solitudes d'Helmingham. J'ai pris tranquillement possession du presbytère inhabité. Chaque jour, une femme vient de la ferme où je dîne, et fait mon lit. Le reste du temps, j'erre où il me plaît, parmi de beaux arbres de toutes sortes. »

Il rappelait ce conseil que lui avait donné un graveur habile, John-Thomas Smith : « N'inventez point les figures que vous voulez introduire dans des paysages faits d'après nature. Si solitaire que soit le lieu où vous travaillez, il ne se passera point une heure sans qu'il n'y paraisse quelques créatures vivantes qui très-probablement s'accorderont mieux que tout ce que vous pourrez inventer avec la scène et l'heure du jour que vous avez sous les yeux. »

Il avait étudié avec tant de soin certains arbres, il les avait dessinés si souvent, qu'il pouvait raconter toute leur biographie avec le même intérêt que s'il eût parlé de ses meilleurs amis.

Il avait une sorte de passion pour les frênes ; aucun autre arbre ne lui paraissait les égaler en élégance.

Si un ami voulait le déterminer à sortir de son atelier pour aller prendre un peu de repos à la campagne, il lui annonçait la découverte de quelques beaux arbres, ou bien il lui écrivait comme J. Fisher : « Venez, j'ai compté, le long de la petite rivière de..., trois vieux moulins pittoresques. » Quelquefois Constable exprimait à ses amis son regret amer d'apprendre qu'ils avaient fait abattre tel ou tel arbre qu'il s'était accoutumé à voir dans leur résidence.

Le printemps était la saison qu'il préférait; mais il conseillait d'aller souvent visiter les champs et les bois pendant l'hiver : « C'est le temps, disait-il, où l'artiste peut le mieux étudier le dessous des ombrages, l'anatomie des arbres : la nature dépouillée est, pour le paysagiste, ce que l'écorché et le squelette sont pour les peintres de figures : c'est une science qu'il faut posséder et faire sentir à un degré convenable, sans jamais en faire abus. »

Constable avait étudié avec application la géologie. L'ignorance des éléments de cette science conduit souvent les peintres à composer des détails de paysages impossibles; par exemple, lorsqu'ils représentent des collines dont ils n'ont point bien compris les stratifications; le regard est blessé à la vue de ces œuvres, sans que l'on s'explique toujours bien ce que l'on aurait à y reprendre. C'est ainsi que des touristes qui croient copier exactement, d'après les monuments égyptiens, des inscriptions, n'arrivent, malgré toute leur attention, qu'à donner des non-sens, faute d'un peu de connaissance des éléments de la langue.

« Lorsque je m'asseois, le crayon ou le pinceau à la main, devant une scène de la nature, disait Constable, mon premier soin est d'oublier que j'aie jamais vu aucune peinture. »

Il se laissait tellement absorber par la contemplation de la nature, qu'on le voyait quelquefois regarder encore devant lui avec ardeur lorsque les ombres du soir, peu à peu descendues, voilaient presque entièrement les objets. Dans cette situation d'esprit, il était tellement immobile qu'un jour, où il peignait dans la campagne, on trouva un mulot vivant dans une de ses poches.

Cooper était l'auteur que Constable lisait le plus souvent. « Je me sens meilleur avec lui, » disait-il. C'était le poëte qui, selon lui, avait le mieux compris la nature. West préférait Milton. Il serait curieux de rechercher l'auteur favori de chaque peintre. Poussin relisait sans cesse Virgile. Malheureux l'artiste qui n'a point une prédilection de cette sorte pour quelqu'un des maîtres de la poésie. Plus malheureux ceux qui ne se complaisent qu'à des lectures triviales.

Très-jeune encore, il avait montré un de ses essais à West, qui lui dit : « Ne perdez pas courage, jeune homme, nous entendrons parler de vous : il faut que vous aimiez depuis longtemps la nature pour avoir fait cette peinture. » Puis cet excellent maître lui avait indiqué, avec un morceau de craie, quelques clairs à ajouter parmi les branches et les bourgeons, afin d'améliorer le clair-obscur, en disant :

« Rappelez-vous toujours ceci, que jamais la lumière et l'ombre ne sont sans mouvement. Songez aussi que, quel que soit l'objet que vous avez à peindre, vous devez en chercher le caractère dominant et habituel plutôt que son apparence accidentelle (à moins de quelque raison particulière et exceptionnelle pour choisir ce dernier aspect). Que votre ciel soit toujours brillant, non point qu'il faille s'interdire des vues de ciel nuageux ou sombre, mais, même dans les effets d'obscurité, il doit y avoir une certaine sorte d'éclat. Que vos tons noirs ressemblent aux noirs de l'argent, et non à ceux du plomb ou de l'ardoise. »

Comme la plupart des artistes sérieusement appliqués à l'étude, il cherchait rarement les sociétés nombreuses ; et lorsqu'il revenait de quelque réunion, il racontait toujours ce qu'il y avait vu et entendu avec plus d'étonnement que de satisfaction : « Ma famille, la nature, mes tableaux, voilà le monde que j'aime ! »

On lit dans une de ses lettres à sa femme :

Bergholt, mai 1819. — « Il semble que tout fleurit et s'épanouit dans la campagne; à chaque pas et de quelque côté que je regarde, je crois entendre murmurer près de moi ces paroles sublimes de l'Écriture : « Je suis la résur-» rection et la vie ! »

» Jamais je n'ai rien vu de laid dans la nature : il n'est point d'objet que l'ombre, la lumière, la perspective, ne puissent rendre agréable. »

Hampstead, 7 octobre 1822. — « Je n'ai aucun regret de ne pas avoir vu Fonthill : j'ai en aversion les parcs de gentilhomme.

» Il me semble que certains critiques exaltent la peinture d'une manière ridicule. On arrive à la placer si haut, qu'il semble que la nature n'ait rien de mieux à faire qu'à s'avouer vaincue et à demander des leçons aux artistes. Applaudissons les chefs-d'œuvre de l'art, mais demeurons fidèles à l'admiration de la nature, qui seule les a inspirés.

Le paysagiste doit contempler la campagne avec des pensées modestes. Un esprit arrogant ne verra jamais la nature dans toute sa beauté.

POMPONIUS MELA.

Il est intéressant et utile d'étudier le premier pas d'un grand peuple dans quelque science que ce soit. Pomponius Mela nous offre précisément ce genre d'attrait, car il est le premier en date des géographes romains, ayant précédé Pline de plusieurs années. Il est à peu près prouvé aujourd'hui qu'il vécut sous Claude, et il dit lui-même qu'il était originaire de *Tingentera* (Algésiras?), en Espagne. C'était probablement un jeune noble ibérien, romanisé de mœurs et de nom, à peu près comme ces caciques araucaniens d'Amérique qui se sont donné des noms européens : on a supposé qu'il était entré par adoption dans l'illustre famille Pomponia, et Mela pouvait être son nom espagnol. Il fit des études sérieuses, notamment en géographie, et résuma les connaissances de son temps, transmises par l'école d'Alexandrie aux Romains et augmentées par ceux-ci, dans un livre intéressant, intitulé : *Geographia* ou *Cosmographia*.

Ce livre, écrit dans le style de l'école hispano-latine, c'est-à-dire en un style parfois tourmenté, offre de temps à autre de fort belles pages, comme la description de l'Araxe,

et toujours des particularités curieuses. C'est dans son tableau de la Gaule qu'on trouve, sur les druides, ce passage remarquable et si souvent cité : « Ils ont répandu dans la foule un dogme destiné à rendre les hommes plus vaillants aux combats; celui de l'éternité des âmes et de la vie au delà du tombeau... Les Gaulois poussent cette croyance si loin, qu'ils renvoient à cette autre vie le règlement de leurs affaires et le payement de ce qui leur est dû : on en a vu se jeter dans le bûcher de leurs proches, sûrs de revivre avec eux *(una victuri)*. »

Du reste, on peut voir dans Mela à quel point la Gaule était mal connue, même un siècle après sa conquête : ainsi une partie de sa description de la Garonne, bien écrite d'ailleurs, et qui a tant tourmenté les savants, s'applique à l'embouchure de la Loire, ainsi que nous l'avons nous-même vérifié sur les lieux.

En parlant de la Scythie, il raconte que les peuples de ce pays marchent au combat avec leurs femmes, et que celles-ci se servent de *lassos (laquei)* pour garrotter ou étrangler l'ennemi en l'entraînant au galop. Il est curieux de rapprocher ce petit détail de quelques circonstances de la guerre de Crimée, où nos soldats ont fait connaissance avec le lasso des fils des Scythes, et où des femmes ont bravement combattu parmi les volontaires à l'attaque d'Eupatoria. Tout le monde sait, d'ailleurs, que l'histoire des Amazones a un côté réel, en ce sens que chez les Slaves des anciens temps la femme a très-souvent partagé les dangers de tout genre que la vie nomade multiplie autour du *sexe fort*.

Quant au système général de Pomponius, on en trouve une esquisse dans la mappemonde ci-jointe, extraite d'un manuscrit de ses œuvres qui se trouve à la Bibliothèque de Reims. Ce manuscrit, daté de 1417 et du concile de Constance, fut donné à l'évêché de Reims par un doyen de cette église, le cardinal de Saint-Marc; et par une combinaison ingénieuse, la première phrase du livre commençant par un O *(Orbis situm dicere aggredior)*, l'artiste a fait de cet O ornemental la mappemonde qui résume les idées géographiques de l'auteur. L'absence de coloris rend notre copie terne et confuse auprès de l'original, où l'intérieur même de la carte (et à plus forte raison les illustrations) offre une combinaison de couleurs très-vive et très-agréable à l'œil.

On remarquera dans ce disque, qui rappelle un peu la géographie homérique, l'ensemble des terres entouré par l'étroit Océan. La Méditerranée seule a quelque exactitude; la Caspienne débouche par un fleuve septentrional dans l'océan Polaire (c'est le Volga, mais dirigé à rebours). L'Asie a pour fleuves le Gange, l'Indus, le Tigre, l'Euphrate, plus un fleuve anonyme; et ses montagnes sont le Caucase et l'Hiran (dessiné, mais pas nommé). Au delà de l'Inde, il n'y a rien, sauf le pays des Sères (Thibet?).

En Europe, il y a tous les noms de la géographie ancienne, l'Espagne, la Gaule, la Germanie *(Gmania)*, la Scythie, la Grèce, les Alpes, le Danube, etc. Cependant l'artiste a ajouté de son cru quelques traits modernes à ceux de son auteur. Ainsi la Grande-Bretagne est appelée par lui Angleterre *(Aglia)*, et, sur les bords du Don *(Thanays)*, il a placé *Tana*, colonie génoise importante, comparable à la moderne Odessa, et que les Turcs enlevèrent aux Génois postérieurement à l'objet que nous décrivons : c'est aujourd'hui Azof.

En Afrique, notre calligraphe a placé l'Atlas et le Nil : sur le cours et la source de celui-ci, il a été influencé par les contes arabes dont nous avons parlé dernièrement à l'article du Nil Blanc. Les fleuves qu'il dessine en Mauritanie et en Numidie, bien qu'il ne les nomme pas, se reconnaissent aisément pour la Moulouya et le Medjerdah.

Voilà ce qu'il connaît; mais on ferait un long article de ce qu'il connaît mal ou qu'il ignore. Il donne tant bien que mal la Baltique, qu'il porte de l'ouest à l'est : au delà, il ne sait pas grand'chose. Sur la côte orientale de la Baltique, il a placé une grande ville : serait-ce Novgorod-la-Grande, la Venise russe du moyen âge? Parmi les autres villes qu'il indique, on trouve *Cathay* : celle qu'il dessine avec le plus de complaisance, c'est Paris, à côté d'une belle fleur de lis d'or. En dehors des régions connues des anciens, il se borne à écrire : *Terra incognita;* et au delà de ces signes, une chaîne de hautes montagnes entre la Scythie et l'Océan, *Peborei montes* (nom estropié des monts Hyperboréens, qui doivent être l'Oural).

En Afrique, il place en Abyssinie, ou plus exactement sur la côte d'Ajan, *les Indes du prêtre Jean;* au delà de la Numidie, il y a l'Éthiopie; et au delà, la mer.

En somme, en comparant cette carte avec le texte de Mela, on voit qu'elle est construite sur les données de ce géographe, sauf les antichthones ou antipodes qu'il admettait, et sauf quelques concessions à la géographie du seizième siècle, comme le Cathay et le prêtre Jean.



Mappemonde de 1417, formant l'O initial d'un manuscrit des Œuvres de Pomponius Mela.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

LES ANGES INTERCESSEURS.



Composition et dessin de Staal.

Croirai-je avec vous, cher incrédule, que l'existence des anges intercesseurs n'est qu'une fiction poétique?

Mais d'abord, pourquoi les belles imaginations des poëtes ne seraient-elles que mensonges?

Épuisez toutes les comparaisons, toute l'énergie et toute la variété des paroles humaines pour peindre ce que vous entrevoyez ou ce que vous pressentez des merveilles visibles et invisibles de l'univers, et vous resterez accablé sous le

sentiment de votre impuissance. Allez, détendez votre esprit; donnez l'essor aux plus vives, aux plus ardentes facultés de votre âme; laissez-les voler à perte de vue, jusqu'à ce qu'elles retombent, faute de souffle et d'air; et ce qu'elles vous raconteront de plus extraordinaire après leur chute sera aussi loin du possible, du réel, de tout ce que l'avenir vous réserve d'étonnements, que le fini est loin de l'infini, l'homme de Dieu!

Pour moi, j'aime croire à la probabilité de tout ce que nous pouvons rêver de bon, de charmant et de beau, et qui ne répugne pas à la raison. Les imaginations du mal et du laid me sont seules incroyables : d'une manière absolue, le mal et le laid n'existent point; ce ne sont que les ombres passagères du bien et du beau, dont le pur, inaltérable et éternel éclat éblouirait nos faibles yeux.

Que la population de l'univers soit immense, et que le nombre des êtres supérieurs, invisibles pour nous, l'emporte de beaucoup sur celui de tous les autres, je n'en fais aucun doute, et je ne sens rien qui blesse ma raison dans la foi que ces êtres supérieurs, sollicités par la voix de la charité, descendent en pensée jusqu'à nous, ont pitié de nos maux, et, unissant leurs prières aux nôtres, élargissent au-dessus de nos têtes les ouvertures du ciel (1). Il est doux de penser que, dans l'espace infini, tous les enfants de Dieu sont liés entre eux par des relations de sympathie et d'amour, et que ceux qui sont le plus près du Père céleste sont

Chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami, veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe.
. . . . . .
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange, et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

Vous connaissiez, mon ami, ces vers du plus grand poëte lyrique des temps modernes, de Lamartine; en voici quelques-uns d'un autre poëte, qui a eu sa belle part de célébrité : personne ne les a jamais lus; ils font partie d'un poëme sur *les Anges intercesseurs*.

Les vents sont déchaînés; la foudre éclate; la mer, couverte de ténèbres, furieuse, se soulève, mugit, fait jaillir jusqu'aux nuages son flot et son écume; du navire suspendu sur les abîmes s'élèvent des gémissements, des cris de détresse, des prières suprêmes. Un groupe d'anges, planant entre le ciel et les eaux, implorent la pitié céleste. Cependant tous les maux des humains ne sont pas enveloppés dans le tourbillon de la tempête : d'autres anges remplissent leur saint devoir au chevet des agonisants, à côté des mères qui pleurent sur des berceaux vides.

(1) Je me plais à me représenter les êtres supérieurs, sollicités par les voix de la charité, implorant comme une faveur la faculté de descendre dans les basses sociétés, s'y incarnant, s'y confondant, s'y dévouant jusqu'à en partager les misères, et jouissant en eux-mêmes et de se sentir les ministres de Dieu dans cette servitude, et de mériter devant lui par cette immolation préméditée de leurs personnes; et, bien qu'en général il faille regarder la masse des habitants de la terre comme condamnée par son imperfection et ses démérites à cette résidence, je ne sais si quelques âmes, élevées au-dessus de la condition commune, tout au moins dans la hiérarchie de la sainteté, ne l'ont point ainsi quelquefois traversée. Du moins ne me répugne-t-il point de voir, sous cette apparence sublime, tant d'illustres génies qui ont laissé parmi nous, en sillons de lumière ineffaçables, les traces de leur passage, et d'y comprendre même tant de saintes et modestes natures, qui, dans le sexe féminin surtout, n'ont marché sur la terre qu'en consolatrices et bienfaitrices : *Pertransivit benefaciendo.* (Jean Reynaud, *Terre et Ciel*; les Anges.)

Mais le ministère de ces amis célestes n'est pas toujours si funèbre. Ils sont sensibles à nos joies comme à nos moindres douleurs. Ils volent parfois souriants dans les airs.

Ma mère les a vus, durant les nuits brûlantes,
Semant sur leur chemin les étoiles filantes,
Ces éclairs sans orage aux glissantes lueurs,
Répandus sur les pas des anges voyageurs.

L'imagination du poëte se complaît surtout à rapprocher les anges gardiens de l'enfance :

Quand les anges entre eux se parlent de la terre,
Le dernier qui l'a vue ébruite avec mystère
Quelque secret d'enfant, pris dans cet humble lieu,
Qu'il cache sous son aile et qu'il emporte à Dieu.

En voici un qui remonte en souriant de la terre. Un cercle d'anges s'empresse autour de lui et le caresse. Il secoue la poussière d'or de ses pieds et leur dit :

— J'arrive de la terre, où la nuit est bien noire.
L'homme en a presque peur; c'est à ne pas le croire.
Les cœurs sont si cachés, dans ces étroits séjours,
Que, même en se parlant, on s'ignore toujours.
Et, sinon les instants où d'indicibles flammes
Révèlent par les yeux la présence des âmes,
Dans l'ombre se cherchant, mais étrangers entre eux,
Vous n'imaginez pas comme ils sont malheureux!
Les plumes dans le vent flottent moins ballottées
Que ces ombres, en bas, dans le doute emportées.
Qu'est-ce donc qu'une vie attachée à des corps
Dont un faible roseau peut rompre les ressorts!
Dieu, qui les veut mortels, a marqué leurs visages,
Même les plus charmants, de douloureux présages...
Ils deviennent vieillards, sans cesser d'être enfants...

Que cette faiblesse des habitants de la terre est digne de pitié! Combien est étroite leur prison! comme leur regard est voilé!

Ils n'ont qu'un seul soleil et qu'un ciel étoilé...
Et, noyant leurs soucis dans des flots de paroles,
Dans un rire insensé, dans des colères folles,
Ces aveugles épars, pleins d'horreur pour la mort,
En la fuyant partout, la donnent sans remord.
C'est triste... c'est la terre! Et pourtant, mille charmes
Nous attirent sans cesse à ce pays des larmes.

Le secret de cet attrait n'est-il autre chose qu'un profond souvenir?

L'ange poursuit : — Je descendis

Vers le toit d'un palais, où j'entendais gémir
Un enfant, roi futur, qui ne pouvait dormir.
— Qu'as-tu, petit chrétien roulé dans tes dentelles?
Frêles comme le vent, en quoi te blessent-elles?
Dis, petit roi pleureur, dis tout ce que tu veux,
Et vers le roi des rois je porterai tes vœux.

L'ENFANT.

Bien obligé, mon bon ange...
Oh! quel bonheur de te voir!
Quand tu viens, tout va, tout change,
Tout s'éclaire. . . . . .
Viens donc, toi qui peux vouloir.

Moi, je veux de la lumière,
Et je pleure quand j'attends.
Mais las! que fait ma prière?
C'est comme la nuit dernière;
Personne, ici, n'a le temps.

En bas, la cour brille et danse;
Ils sont bruyants et nombreux;
Tout semble aller en cadence;
Mais, je t'en fais confidence :
Ils font semblant d'être heureux.

Oui, mon bon ange. Et la reine...
(Laisse-moi dire un moment :
Ma mère!) une souveraine
Si grande, est maîtresse à peine
De m'embrasser librement.

Ce soir, j'espérais encore
M'endormir sur ses genoux;
Mais ces festins qu'elle abhorre,
A présent, jusqu'à l'aurore,
Mettent les nuits entre nous.

Je tombais de lassitude,
Au bruit du banquet royal.

Je n'en ai pas l'habitude,
Et je suis en solitude,
Tout habillé pour le bal.

— Puisque, a-t-on dit, le roi pleure,
Qu'on lui rende son cerceau;
Et, jusques à tout à l'heure,
Qu'il sommeille, et qu'il demeure
Couronné dans son berceau.

L'ANGE.

Eh bien! tu peux dormir; d'où vient que tu m'appelles,
D'une voix qui me trouble aux sphères éternelles?
Tout enfant, s'il est sage et s'il est mon ami,
Sans lumière, à cette heure, est partout endormi.

L'ENFANT.

Viens causer! Je serai sage,
Si tu m'écoutes prier.
Il fait jour sur ton passage;
Tiens, regarde mon visage...
Avais-je tort de crier?

L'ANGE.

Dans sa beauté royale et tout échevelée,
La figure innocente était rouge et gonflée.
Un cercle d'or pesait sur ses yeux larmoyants,
Comme pour enchaîner ses rêves tournoyants.

L'ENFANT.

Je ne sais pour quelle fête
On m'a mis ce lourd bandeau.
Il me fait mal à la tête,
Et je crains qu'on ne s'entête
A me laisser ce fardeau.

Mon petit chapeau de paille
M'abrite mieux du soleil
Que cette riche antiquaille,
Bonne à parer la muraille,
Et qui gêne mon sommeil.

Ah! si l'on croit que je l'aime,
On se trompe bien, ma foi!
Tu peux le dire à Dieu même:
Si c'est là le diadème,
Je ne veux pas être roi.

L'ANGE.

Mais, mon petit enfant, ces rideaux pleins d'étoiles,
Qui n'étendent leurs plis que sur des fronts sacrés,
Ruisselants comme l'or, sont pourtant de beaux voiles!

L'ENFANT.

J'aime mieux les blanches toiles,
Qui sentent l'odeur des prés.
Les laboureurs de mon père,
Et leurs enfants, mes amis....

Je voudrais tant, à ma guise,
Sans l'éclat qui fait souffrir
Et sans rien qui me déguise,
En ville, aux champs, à l'église,
Que Dieu me laissât courir!

L'ANGE.

Tu ne veux pas régner?

L'ENFANT.

Non!

L'ANGE.

Quoi! le trône même,
Ce haut rang, le premier dans sa splendeur suprême,
N'est pas le rang choisi par toi dans l'univers?

L'ENFANT.

J'aime bien mieux les champs verts,
Les arbres en plein vent, le train du labourage,
L'eau qui fait des miroirs, l'écluse sous l'ombrage,
Les oiseaux dans les blés, les chèvres sur les monts,
Les pâtres qui m'ont dit: « Nous t'aimons! nous t'aimons! »
Je les veux. Et je veux la ruche et les abeilles,
Dont je n'ai jamais peur autour de mes oreilles;
Et tous les cris dans l'air des animaux contents,
Qui font rire mon cœur lorsque je les entends.
Ces jours-là j'étais libre, et ma mère ravie
Criait, en m'embrassant: « Vois, c'est là qu'est la vie! »
Et moi, je veux la vie, ô mon ange gardien!
Chez les bons laboureurs je dormirais si bien!

L'ANGE.

Le petit roi pleureur me tendit ses mains jointes,
Et de l'étroit bandeau je soulevai les pointes;
Puis, cueillant la prière au bord de son doux cœur,
Comme on extrait d'un lis l'innocente liqueur,
J'allumai tous les feux de mes prunelles vives,
Pour que l'enfant vît clair dans ses grandeurs craintives;
Alors, baignant son front d'un sommeil sans effroi,
J'ai dit: — Ne pleure plus, tu ne seras pas roi!

L'ange montre à ses frères la couronne: — Ah! comme elle est fragile! dit l'un d'eux.

— Mais qu'elle est pesante! dit un autre.

— Dieu soufflera, reprend le premier, et ce hochet se dissipera dans le néant.

RECHERCHES SUR LES ENSEIGNES CURIEUSES DE LYON.

Suite et fin. — Voy. p. 263, 287.

A l'Assomption, rue Belle-Cordière, n° 21, immense bas-relief dont il n'est resté que le cadre de pierre et ces mots au-dessous : ASSVMPTA EST CŒLVM. Les clefs d'arche du n° 12 de la rue de la Monnaie portent des insignes de métier que l'épaisseur du badigeon ne permet plus de reconnaître. D'autres enseignes de la rue Gentil et de la rue Saint-Jean sont de même indéchiffrables.

Aux premières années du dix-huitième siècle appartient l'une des plus belles enseignes de Lyon, celle de la Gerbe. Elle est remarquable, non par ses proportions, qui sont assez restreintes, mais par la perfection du travail, qui dénote un ciseau habile et exercé. Alors les artistes les plus célèbres ne dédaignaient pas de mettre la main à de modestes travaux; on peut, sans trop de présomption, chercher l'auteur de cette petite composition parmi les noms des grands sculpteurs qui illustraient Lyon à cette époque.

1718, à l'Envie du Pot. L'un des deux personnage, par son turban et son accoutrement bizarre, représente un étranger : le voici qui accourt d'un pays lointain, attiré par la renommée du potier. Le quai de Bourgneuf était le quartier de ces industriels :

Comme aux faubourgs les fumantes fournaises
Rendent obscurs les circonvoisins lieux,

disait un poëte lyonnais du seizième siècle.

Le symbolisme populaire, chassé des cathédrales par les idées nouvelles, avait trouvé un refuge dans les édifices privés; il n'y avait pas jusqu'aux figures les plus vulgaires qui n'eussent parfois un sens moral qui échappe maintenant à notre vue. Au dix-huitième siècle, le goût des emblèmes ridicules et des calembours ne fit que s'augmenter; mais les allégories et les moralités furent bien moins en vogue.

A Vaise, sur un marbre entouré de cornes de toute nature, on lit : *Svnt similia tvis*, 1715; la même inscription et les mêmes ornements sont reproduits rue Bourgchanin, n° 36, mais avec la date de 1720. Il existe dans le quartier Saint-Georges un cabaret célèbre, depuis un siècle au moins, par une cérémonie burlesque. Quand un nouveau client s'y présente, le maître du lieu apporte gravement une vaste coupe pleine de vin, enchâssée entre deux bois de cerf, qui s'élèvent au-dessus et la dépassent au-dessous de telle façon qu'on ne peut la disposer que sur un support destiné à cet effet. Cependant le cabaretier répète les couplets d'une chanson bouffonne, tandis que son nouvel hôte vide la tasse; mais celui-ci ne peut achever de boire sans s'engager la tête entre les deux cornes. Tout près de là, il y a l'enseigne de la Corne de cerf, et dans la rue Grolée, une Tête cornue.

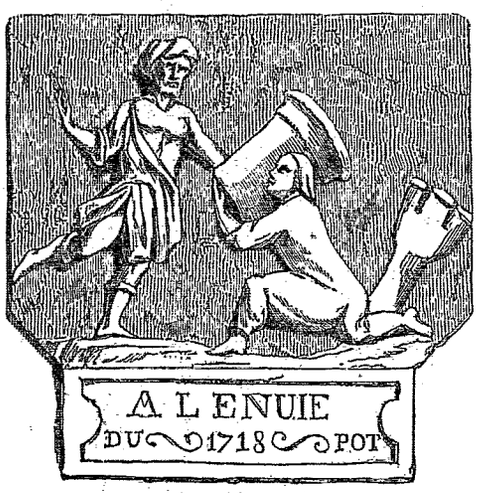
A la Cage, 1749; au Vert galant, 1759, où est sculpté un jeune homme qui semble offrir gracieusement un verre; une enseigne détaillée, inscrite sur une petite plaque de marbre, place des Cordeliers, n° 23, et ainsi conçue : *la Mule au buisson, magazin de tapisseri d'Auvergne et d'Allemagne*, sont des exemples de la manière dont on entendait alors les jeux de mots.

Un grand nombre de rues doivent leur dénomination à des enseignes de cette époque, encore visibles. Ce sont les rues de la Lune, Raisin, Trois-Caneaux, Grand-Cornet, Bât-d'Argent, de l'Arbre-Sec, Plat-d'Argent. Sur le drapeau d'un des vingt-huit personnages de la Cité, avant 1790, on voyait un lion se garantissant d'une nuée de flèches avec le plat d'argent; la légende était : *De lance fit clypeus* (Le plat devient bouclier). La rue Treize-Cantons, où il y a une hôtellerie décorée des armoiries des treize cantons suisses peints

autour de l'aigle autrichienne. Deux cavaliers de la maréchaussée du temps de Louis XV étaient peints à l'entrée de la cour *des Archers;* on les voyait encore il y a quelques années. L'enseigne du Cheval noir est aussi une peinture: ce sont les seuls exemples de ce genre, aussi répandus peut-être que la sculpture, mais d'une conservation plus difficile.

On plaçait des enseignes au milieu des grilles et des ornements qui ferment les arcs des portes d'allée. Telles sont: la Toison d'or, rue Lanterne; saint Denis, rue Neuve; au Lion dévorant un bœuf, rue Saint-Marcel; et quelques autres.

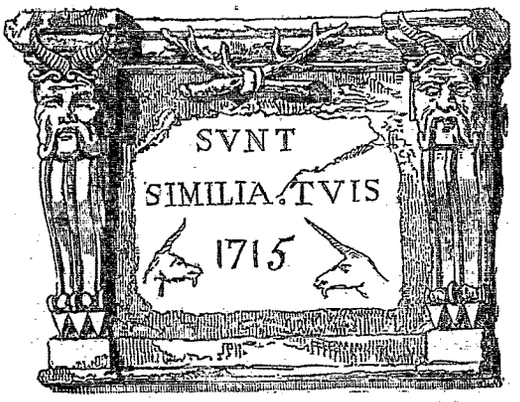
A la même époque appartiennent aussi: le Bras d'or, rue Mercière; le Louis d'or, le Cheval d'argent, le petit Cheval blanc, 1764, rue Tupin, en face du grand Cheval blanc; le grand Cheval marin, rue Bourgchanin; au grand Pélican, 1755, enseigne dorée, rue Confort, n° 13, primitivement suspendue à une tringle de fer. Le Merle, l'Oie, rue Palade-Grillet; une tête de bœuf, de grandeur naturelle,



Enseignes de Lyon. — L'Envie du pot, quai de Bourgneuf, 27.



La Gerbe, rue de la Gerbe, 31



Place du Marché, à Vaise.

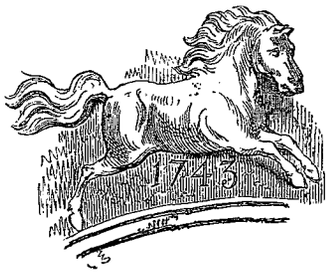


Le Vert galant, rue Henry, 13.

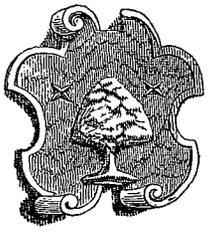
rue Port-Charlet, n° 43; aux deux Vipères, 1764, où il y avait une école de pharmacie: c était aussi la marque des de Tournes, imprimeurs qui illustrèrent les presses lyonnaises du seizième au dix-huitième siècle; leur enseigne est au n° 9, mais elle n'est pas visible; ils y joignaient cette devise: *Ne vis alteri feceris quod tibi fieri non vis* (Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait). Au petit Versailles, rue Tramassac; à l'hôtel de la Cornemuse, rue Quatre-Chapeaux; aux trois Cornets, aux trois Poissons, aux deux Dauphins dorés, au Point du Jour, au grand Amiral, rue Belle-Cordière; aux SSSS aux quatre Sœurs, maison donnée à l'Hôtel-Dieu par quatre sœurs hospitalières; Dombiste, maison ornée de bourdons et de coquilles, grand'rue de la Guillotière; aux trois Pèlerins, 1738, rue Bonnevaut, n° 17: c'étaient trois frères qui avaient fait le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Ces deux exemples justifient ce que nous avons avancé plus haut, que l'on profitait des enseignes pour montrer que l'on avait porté le bourdon. Un grand nombre, enfin, d'images pieuses: la Croix verte, la Croix d'or, la Croix de Malte, rue des Prêtres, n° 36, près de l'ancienne commanderie de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; à la Gloire de Dieu, rue de la Pouille, n° 6, à Fourvières, 1726; à Notre-Dame de Lorette, au-dessous d'un cadre vide, il est resté cette inscription en italien: *Figvra della santa casa di Loretto*, 1717, place Grenouille, n° 31; à saint Claude, 1759, rue Bât-d'Argent; au petit saint Jean, rue Stella; à la Madeleine, rue Gentil; à sainte Agathe, rue Terraille; à la petite Notre-Dame, rue Bourgchanin; à Notre-Dame de Pitié, rue de l'Hôpital; etc.

De nos jours, les enseignes ont subi une révolution complète; les numéros indicateurs ont fait disparaître celles qui servaient à désigner les maisons, et enfin on a remplacé les figures et les emblèmes des marchands d'autre-

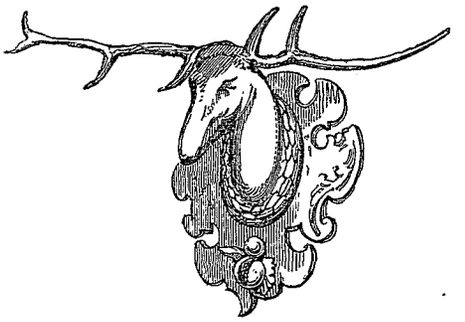
fois par d'immenses panneaux de mille couleurs, couverts de lettres gigantesques sous lesquelles le caractère architectonique de l'édifice est entièrement défiguré; les vieux symboles ont cédé la place aux formules monotones des titres et des raisons de commerce. Cependant, parmi les enseignes contemporaines, quelques-unes sont remarquables. Après l'insurrection d'avril 1834, un pauvre cabaretier trouva trente-deux boulets dans sa maison dévastée; il les étala sur une tablette et écrivit sur sa porte : *aux Trente-deux boulets d'Avril;* un autre, au Vaisseau,



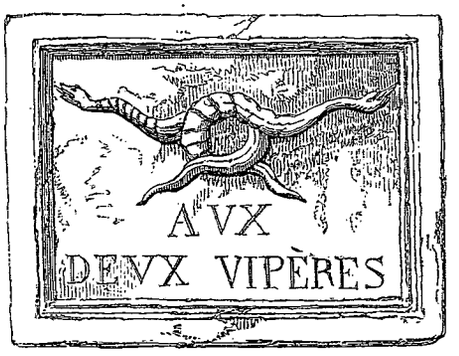
Le Cheval d'argent, rue Puits-Gaillot.



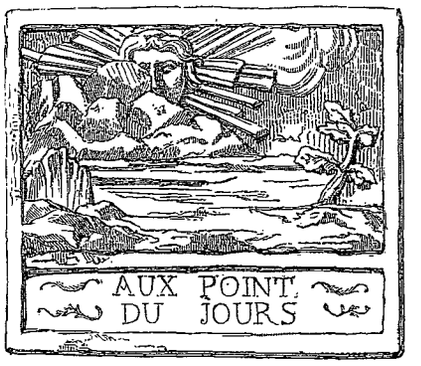
Rue de l'Arbre-Sec, 15.



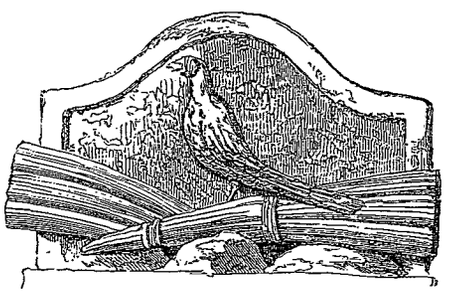
La Corne de cerf, rue Saint-Georges, 30



Rue Raisin, 7.



Rue de Jussieu, 10.



Le Merle, rue de l'Hôpital, 53.



Rue de la Cage, 19.



Droguiste, rue Lanterne.

qui eut beaucoup à souffrir de la terrible inondation de 1840, modifia ainsi son enseigne : *au Vaisseau naufragé;* à la Chapelle d'or, au Poulet, et ailleurs un pont et une fontaine, sont des noms propres en rébus; à la Clef d'or, enseigne de maison toute récente; un dégraisseur, au Signe (cygne) de la propreté; un vannier, à l'Homme d'osier; et quelques emblèmes ridicules : à la Femme sans tête, autrement dite la Bonne femme; un cordonnier, à la Sirène; un coiffeur, aux Ciseaux d'Atropos!

La plupart des enseignes que nous avons mentionnées appartenaient à des maisons; celles des boutiques, destinées à être souvent déplacées, étaient mobiles et fragiles. Il en est resté de curieux exemples aux magasins des droguistes, qui presque tous ont conservé à cet égard les anciens usages. Dans la rue Lanterne, où ils habitent, on retrouve l'aspect extérieur des boutiques telles qu'elles étaient au siècle passé; ouvertes sous de vastes arcades de pierre, d'un côté est ménagée la porte, de l'autre s'élève un mur à hauteur d'appui, sur lequel est placée ordinairement l'enseigne, quand elle n'est pas sur le seuil même. Là on étale toutes sortes d'animaux étranges, quelquefois empaillés, comme le Loup cervier, l'Ours blanc; ou bien en bois peint, en fer repoussé et de grandes proportions : au Cheval marin, à la Licorne, la symbolique ennemie des poisons; au Centaure, au Serpent boa, à l'Antilope, etc.

Nous compléterons cet essai en y ajoutant quelques-unes

des enseignes remarquable qui n'existent plus. En 1464, Juvénal des Ursins, envoyé par le roi pour terminer un différend entre le duc de Bourbon et le comte de Savoie, logeait à l'auberge du Porcelet (du petit porc), où quelques années après trois jeunes seigneurs étaient écrasés dans leur lit par la chute d'un plancher. J.-J. Rousseau, à Lyon, datait une de ses lettres de l'hôtel de l'Épée royale, rue Gentil. La rue Bourgchanin, outre les enseignes que nous avons citées, en possédait un grand nombre d'autres qui ont été détruites il y a une dizaine d'années : aux Singes, au Roi d'or, à l'Arche d'alliance; celle-ci était accompagnée d'une amplification ingénieuse du Décalogue que l'on découvrit en démolissant la maison :

Sers Dieu de tout ton cœur; honore père et mère;
Obéis à ton roi, justice aussi révère;
Sois humble et débonnaire; évite faux serment;
Choisis le vrai ami; vis toujours sagement;
Pour conserver ton bien, l'avoir d'autrui ne touche;
Rends le prêt, oy parler et clos souvent ta bouche;
Ne blâme ton prochain, sois clément, hais le tort;
Fais bien; plains l'affligé, ne t'esjouis du mort;
Choisis un bon conseil, au plus sage te fie;
Et lors Dieu bénira ta maison et ta vie.
1612.

Vers le pont de pierre, à quelques mètres des roches où la Saône écume et bouillonne, elle se calme subitement, et cache sous son onde uniforme et tranquille un abîme profond, à demi-comblé aujourd'hui, et qui porte le nom significatif : la Mort qui trompe; au carré formé par les rues Mercière, Chalamont et des Soufflétiers, un marchand avait pris pour enseigne les héros des danses macabres sonnant de la trompette, avec ce calembour : à la Mort qui trompe. Le voisinage du gouffre dont nous venons de parler lui avait sans doute inspiré ce terrible jeu de mots, qui du reste était tout à fait dans les mœurs du temps. En 1620, on voyait une tête de mort peinte à la porte d'une boutique; la rue s'appelle encore rue Tête-de-Mort. Les dénominations des rues nous ont ainsi conservé le souvenir de plusieurs enseignes. Telles sont les rues de la Palme, des Joncs, de la Plume, Pomme-de-Pin, des Quatre-Chapeaux, de la Sphère, de la Grenouille, de l'Arbalète, du Charbon-Blanc, du Palais-Grillet; un vieux puits, sorte de cloaque, de citerne boueuse dont l'image servit ensuite d'enseigne, a laissé son nom à un quartier de la ville : au Puits pelu ou peloux (de *péloû*, boue); dans la rue Petit-David il y avait, en 1660, une statue « du petit David qui coupa la tête à Goliath. » Il n'y a pas longtemps que l'on a démoli, dans la rue Lanterne, une maison à l'angle de laquelle était sculpté un grand lion debout tenant entre ses pattes une lanterne; antérieurement les murailles de la ville étaient près de là, et il y avait une porte dite de la Lanterne : ici c'était l'enseigne qui avait pris le nom de la rue.

Dans la rue du Bœuf, il y avait un Bacchus et une Flore; au Change, une Trinité de trois têtes en une, soutenue par deux anges, de Germain Pilon; dans la rue Tupin, l'enseigne de l'Empereur Pépin; dans la rue Lainerie, celle des Gentilshommes français : il y est resté un excellent morceau de sculpture sur bois; à la porte du pont du Rhône (démolie pendant la révolution), une Truie qui porte ses petits dans une hotte, fort antique; et enfin, dans la rue Thomassin, avant 1848, l'enseigne des Gryphe, imprimeurs célèbres du dix-huitième siècle : elle représentait un griffon, et au-dessous leur nom, *Gryphius*. Ils accompagnaient ordinairement cette marque d'une phrase tirée des lettres familières de Cicéron et qui se lit encore à l'ancienne loge du Change, comme devise des négociants Lyonnais : VIRTVTE DVCE, COMITE FORTVNA.

Dans cette longue énumération, on reconnaît tout d'abord une double origine à ces emblèmes : les uns, historiques, rappellent des faits ou des légendes; les autres mettent en action des jeux de mots, ou représentent des noms figurés, des symboles parlants. On pourrait encore établir d'autres divisions, suivant qu'on les considérerait sous le rapport artistique, symbolique ou moral, etc. La philologie, l'histoire, l'anecdote, aussi bien que le pittoresque, gagneraient sans doute à la conservation et à l'étude de ces figures.

Il y a environ cinquante ans, un droguiste avait à sa porte un perroquet; l'oiseau bavard était le favori des crocheteurs du port du Temple, ses voisins. Alors les églises se rouvraient et le catholicisme inaugurait son rétablissement par les cérémonies du jubilé séculaire, forcément retardé jusque-là. Chaque jour le clergé et les fidèles passaient en procession devant le perroquet qui, tout étonné et silencieux, prêtait une oreille attentive à des chants si nouveaux pour lui; il en retint quelque chose, et désormais, quand il lui arrivait d'apostropher un passant stupéfait de ses épithètes favorites : Maton, Mathéon! accompagnées d'un juron énergique, il ne manquait pas d'ajouter d'un ton pénétré : *Ora pro nobis*. Il n'en fallut pas plus pour le rendre célèbre par toute la ville; on s'assemblait autour de la boutique, on applaudissait, on pérorait. Cet oiseau remuait les passions populaires avec autant de puissance que la voix d'un tribun ou les refrains émouvants d'un chant patriotique; et si de nouvelles luttes intestines avaient divisé les citoyens, ces phrases monotones seraient peut-être devenues, pour les Lyonnais, un appel aux armes et un cri de ralliement. Enfin, quand le perroquet vint à périr, son maître crut devoir à sa renommée de conserver au moins son image; il en fit une enseigne qui a résisté aux déménagements et que l'on voit sur la place de la Préfecture, *au Perroquet vert*. Mais qui voit maintenant dans cet oiseau de bois peint un monument des idées et des mœurs d'une époque? Qui songe à y rattacher la mémoire de quelque fait important de nos annales? Il n'est pour les passants qu'un emblème vulgaire et inexplicable. C'est peut-être là l'histoire de plusieurs enseignes dont nous ne comprenons pas le sens et qui nous paraissent absurdes.

Les hommes ne prisent ce qu'ils possèdent; la santé, la liberté n'est estimée lorsqu'on en jouit; et quand elle est perdue, l'on connaît son prix et sa valeur, pour lesquels quelquefois on donnerait tous les biens que l'on possède.

GASPARD DE SAULX-TAVANNES.

LE PION.

NOUVELLE.

I. — UN NOUVEAU.

Il était plus de cinq heures de l'après-midi, et Mme M..., inquiète de ne pas voir rentrer son fils, élève externe d'un collége voisin, consultait des yeux la pendule et laissait languir la conversation, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas : le jeune écolier de quatrième s'élança dans le salon, les joues colorées et les yeux brillants.

— Qu'y a-t-il, Edmond? pourquoi arriver si tard? lui demanda sa mère.

— Il y a que toute la classe a été en retenue, maman; mais aussi nous avons eu le plaisir de bien faire rager le pion.

— Le pion! qu'est-ce que c'est que cela?

— Vous ignorez encore ce que c'est qu'un *pion*, Madame? reprit un visiteur étranger qui se trouvait là. Je vais vous le dire : c'est tout simplement une cible en chair et en os,

sur laquelle ces petits messieurs s'exercent à l'escrime. Il n'est pas de genre d'attaque qui ne soit permis contre un pion. On le harcelle, on le calomnie, on l'insulte, et quand on l'ose, on le frappe. Il y en a eu de tués, et plus d'un est mort à la peine.

— Oh! ce que vous dites là est horrible, Monsieur! vous exagérez.

— Pas le moins du monde, Madame. Demandez plutôt à votre fils si la persécution acharnée du maître d'études, du *pion*, n'est pas une tradition classique parmi les écoliers?

— Certainement, répondit le collégien.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est un pion.

— Vous l'entendez, Madame. Voilà le jugement et l'arrêt. Le pion est nécessairement la victime de « cet âge sans pitié. »

— J'entends, mais j'avoue que je ne comprends pas.

— Je vais essayer de vous éclaircir la question. J'ai, dans un coin reculé de ma mémoire, un souvenir qui parfois se réveille, et, comme la bague du prince Chéri, me pique, non au doigt, mais au cœur, et m'avertit de ne pas commettre certaines injustices, certaines lâchetés, auxquelles les hommes sont aptes à se laisser aller, quand ils sont en majorité et que l'exemple leur fraye la route.

Cette petite histoire, vraie de tous points, pourra aussi édifier notre jeune écolier sur le chapitre encore inédit du pion.

Vous me pardonnerez un peu de prolixité : je ne puis remonter dans un passé déjà lointain que de proche en proche, et en reliant les traits épars qui font la physionomie de l'ensemble. J'ai d'ailleurs l'habitude de procéder par les détails.

— Contez, contez à votre aise, Monsieur; nous sommes tout oreilles.

— J'avais de douze à treize ans lorsque j'entrai dans l'institution Bénignet, située *extra-muros*, sur les boulevards extérieurs, à peu de distance du jardin Monceaux. Mon père avait choisi cette maison sur les éloges que lui en avait faits un de ses riches amis, qui y avait placé son fils. M. Bénignet était, à l'en croire, un chef d'institution modèle, plein de dévouement à sa tâche; ne recevant que des élèves choisis, et en petit nombre, afin de les mieux surveiller; tempérant les rigueurs de l'autorité pédagogique par une affection toute paternelle; enfin, un saint homme de maître.

Élevé jusqu'alors par ma mère, je me sentais fort peu d'attrait pour la pension : aussi avais-je le cœur bien gros quand je fis mon entrée, à la suite de mon père, dans le cabinet d'étude de M. Bénignet. C'était une pièce longue et sombre, tellement encombrée de mappemondes, de livres, de machines électriques et autres appareils scientifiques, que nous eûmes quelque peine à découvrir, derrière une pile d'in-quarto, un petit homme fluet, dont le teint blafard et les traits insignifiants rappelaient une page d'écriture effacée.

Après avoir salué mon père, il me dit, d'un son de voix nasillard : — Eh bien, mon petit ami, vous voulez donc être des nôtres?

Dieu sait si ma volonté protestait contre cette téméraire assertion! Je ne répondis pas, et il continua du même ton de fausset : — Vous vous ferez bien vite à nous; car, ajouta-t-il en se tournant vers mon père, nous nous efforçons de continuer ici les traditions de famille, de resserrer des liens sacrés, en mettant nos sentiments pour nos chers élèves à l'unisson de ceux de leurs dignes parents.

Il s'adressa de nouveau à moi : — Vous avez déjà ici une vieille connaissance, Arthur de Montmeillan, qui a eu un accessit au grand concours; un garçon capable, très-capable! Il vous présentera à ses camarades quand l'heure de la récréation sonnera, ce qui ne tardera pas. Je vous donne congé pour tout le jour. — Il faut laisser l'oiseau se faire à sa cage, murmura-t-il à l'oreille de mon père comme il le reconduisait.

La comparaison n'était pas juste. J'avais plutôt l'air d'une pauvre souris prise au piége, qui se voit face à face avec le chat aux aguets. Je demeurais immobile à la même place, me demandant avec anxiété ce que l'on allait faire de moi.

M. Bénignet revint escorté d'une grande femme sèche, qui s'approcha et m'examina de la tête aux pieds. Cette revue s'adressait heureusement moins à ma personne qu'à mes habits, qu'il s'agissait de remplacer par l'uniforme de la pension.

— A combien avez-vous fixé le trousseau, monsieur Bénignet? dit la dame d'un ton aigre et bref; c'est la taille numéro 3. Elle tira un mètre de sa poche et me toisa de haut en bas, de long en large, comme elle eût fait d'une pièce d'étoffe. — A combien avez-vous fixé le trousseau?

M. Bénignet ne soufflait mot; tremblant sous la férule du magister en jupon, dont il n'était évidemment que l'intendant, il paraissait hésiter à faire quelque pénible aveu.

— A combien?... Je n'ai rien fixé; cela pourra se comprendre dans le premier trimestre de la pension.

— Toujours le même! S'il y a une chose essentielle à se rappeler, c'est précisément celle que vous oubliez! Par bonheur, nous avons le trousseau du numéro 2 qui nous a manqué; on fera des remplis, qu'on lâchera à mesure de croissance.

— Je croyais, ma chère amie, que ce trousseau était resté incomplet, hasarda M. Bénignet; il me semblait qu'en recevant contre-ordre nous avions tout fait suspendre.

— Sans doute; mais on le complétera avec ce qui reste du numéro 4.

Ici, M. et Mme Bénignet échangèrent un signe mystérieux, qui termina la discussion à leur satisfaction mutuelle. L'heure de la récréation sonna : un effroyable vacarme annonça la sortie des classes; et M. Bénignet, ouvrant une porte de communication avec la cour, cria d'un ton solennel : « Un nouveau condisciple, Messieurs! » La porte se referma derrière moi, et je me trouvai lancé en pleine bagarre; il se fit alors un mouvement tumultueux parmi les quarante écoliers, qui se ruaient les uns sur les autres, dans leur impatience d'échapper à l'étude, et je devins le centre d'un cercle qui, se rétrécissant de plus en plus, menaçait de m'étouffer.

— Un nouveau! un nouveau! criaient toutes les voix. — Il faut lui donner la bienvenue, dit l'un. — Voyons! par où commencer? reprit un autre. — Faisons-lui chanter les trois cent soixante-cinq couplets de l'enfant qui n'a qu'une dent! opina un troisième.

— Il vaut mieux l'initier à la *liberté de la presse*, dit un quatrième; c'est plus drôle! A nos places, Messieurs, et serrons nos rangs!

J'eus un léger frisson; car j'avais entendu raconter comment un élève de Saint-Cyr avait failli mourir des suites de la pression exercée sur lui par des centaines de camarades, et je savais que ce méchant jeu de mots était le signal d'un véritable supplice.

— Apprenons-lui, avant tout, à être poli, dit un des assistants.

Et d'un revers de main il jeta bas mon chapeau que, dans ma stupeur, j'avais gardé sur ma tête. En un clin d'œil tous le foulèrent aux pieds, puis se le renvoyèrent en guise de balle. J'étais trop heureux de les voir s'acharner sur cette dépouille pour songer à la réclamer; mais ce répit ne fut pas long. Au bout d'un moment, la meute revint sur moi.

— Allons! fais tes preuves, petit! me dit un grand garçon à figure brutale.

Et, accompagnant la parole du geste, il m'asséna un rude coup de poing entre les deux épaules, et d'un croc-en-jambe me fit perdre l'équilibre.

Ma chute fut saluée d'un hourra général. J'essayai de me relever; mais mon sauvage antagoniste, un genou sur ma poitrine, déclara que je ne bougerais pas avant de lui avoir demandé pardon.

Pardon! de quoi? de sa grossière et lâche attaque? Certes non, je n'en ferais rien. Je me débattais sans pouvoir me dégager : mon sang bouillonnait dans mes veines; ce triomphe de la force brutale me révoltait, et cependant j'aurais voulu, à mon tour, être le plus fort, afin d'user de représailles envers mon tyran. Élevé dans la famille, d'un naturel affectueux et timide, je me trouvais pour la première fois en contact avec un de ces caractères agressifs et violents, qui brisent tout ce qui plie.

— Je parie dix sous qu'il va pleurer! s'écria un de mes persécuteurs; il a déjà les yeux rouges. Ça ne se passait pas de même *chez nous*, n'est-ce pas? On nous dorlotait, on nous choyait! Que dirait maman, si elle voyait son benjamin rossé?

J'étouffais; je sentais les larmes me gagner; qu'allais-je devenir, si je pleurais? A ce moment critique, un élève se fit jour à travers le groupe qui m'entourait : c'était Arthur de Montmeillan, que j'avais jusque-là vainement cherché des yeux.

— Lâche-le, Adolphe! cria-t-il du ton impérieux d'un *grand*. Laisse-le se relever; je le connais, et quiconque lui cherchera querelle aura affaire à moi! Nous sommes *copains*, dès à présent, du moins pour les coups. Allons! debout, Jacques, et point de rancune!

Il mit ma main dans celle d'Adolphe, qui faisait la mine d'un chien hargneux auquel on retire l'os qu'il rongeait.

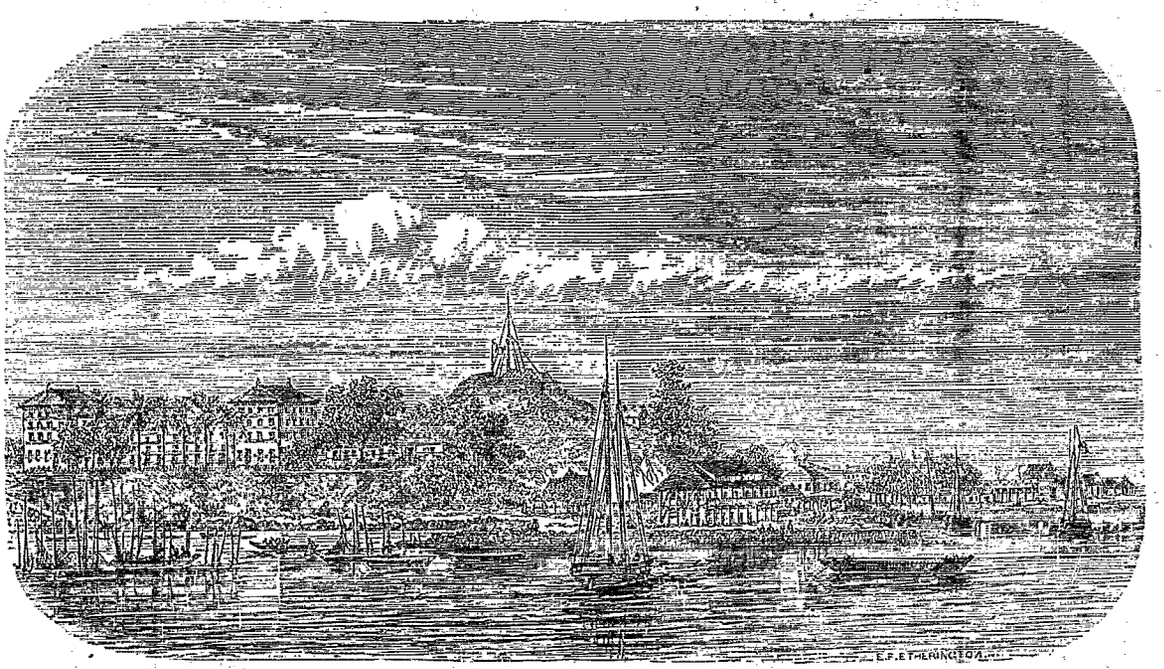
— Ah! s'il est le copain d'Arthur, c'est différent, dirent les autres.

Et ils se dispersèrent, tandis que Montmeillan, passant mon bras sous le sien, m'emmenait à l'autre extrémité de la cour. *La suite à une autre livraison.*

CAYENNE.

Capitale de la colonie française en Guyane, Cayenne est située au bord de la mer, sur la rive droite et à l'embouchure de la rivière du même nom, qui a environ une lieue de large dans cette partie. Cette ville est petite, et se compose de maisons en bois assez mal construites; un fossé marécageux et des remparts en forme d'hexagone irrégulier l'entourent; elle est en outre défendue par un fort et par le peu de profondeur de l'eau, qui ne permet qu'aux bâtiments de moyenne grandeur d'approcher à portée du canon.

Il s'y trouve peu d'édifices remarquables : on ne peut citer que celui du gouvernement et le couvent de la maison des jésuites, qui occupent en entier les deux faces



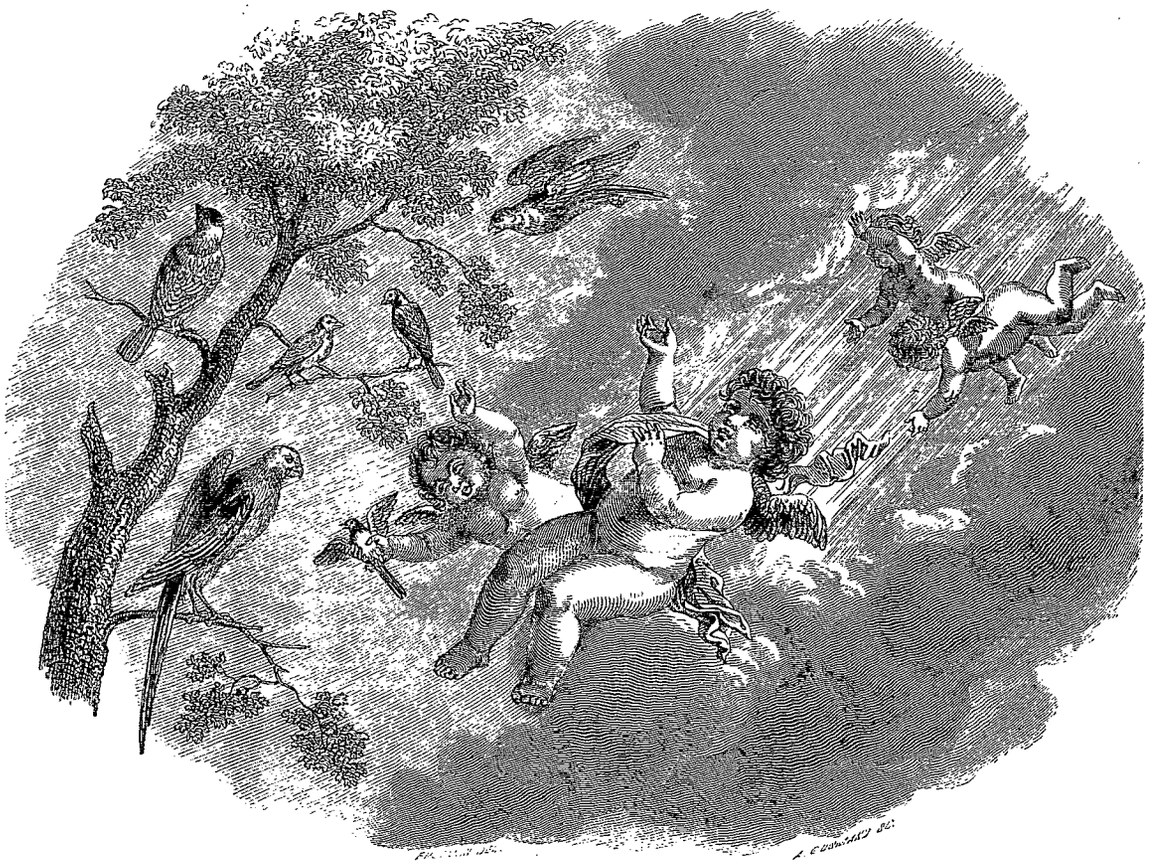
Vue de Cayenne.

opposées de la place d'Armes. Cette place présente un aspect infiniment agréable et tout à fait neuf pour des Européens : tous ses côtés sont bordés d'une double rangée d'énormes orangers, dont les fleurs répandent un parfum délicieux et attirent sans cesse une multitude de colibris, qui errent de l'un à l'autre et se balancent au-dessus comme des papillons.

Au commencement de ce siècle, Cayenne reçut un accroissement de population assez considérable, et comme l'enceinte de la ville était trop étroite, on construisit les habitations devenues nécessaires sur une grande pelouse qui n'en est séparée que par la largeur des fossés. Ainsi s'est élevée une nouvelle ville déjà plus considérable que la première : les rues en sont tirées au cordeau, larges, bien aérées; on y remarque même plusieurs fort belles maisons, qui frappent d'autant plus que tout, autour d'elles, porte l'empreinte de la pauvreté et de la misère.

Au sud-est de Cayenne est une portion de terrain qui porte le même nom, et qui est comprise entre la mer et les rivières d'Ouya, de Cayenne et d'Orapu. Cette petite île, longue de cinq ou six lieues sur trois de large, se distingue, par l'élévation et l'inégalité de son sol, des côtes de la Guyane, qui presque toutes sont basses, noyées et couvertes de palétuviers.

LES OISEAUX.



Oiseaux et enfants dans un rayon de soleil. — D'après Hollar (1).

C'est un concert d'oiseaux sur les branches les plus élevées du bois : de petits enfants du ciel, attirés par les chants de ces joyeux musiciens de l'air, descendent sur un rayon de soleil et semblent les inviter à monter avec eux vers le palais céleste. Telle est l'imagination du peintre; voici quelques vers inédits inspirés par le même sujet au célèbre poëte du *Petit oreiller* (2) :

Caravane aux voix enflammées,
Légers navigateurs du vent,
Petites âmes emplumées
Qu'une fleur héberge souvent;
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi,
Vous qui chantez le même roi!

Sous l'arceau de la vieille église,
Ou dans l'arbre en fleurs du chemin,
Le cœur au nid, l'aile à la brise,
Harmonistes du genre humain!
Peuple d'en haut, etc.

Sans clef, sans porte, sans ferrailles,
Sans rideaux, pour y voir plus clair,
Vos loyers pendent aux murailles
Que l'homme fait payer si cher!
Peuple d'en haut, etc.

Jamais un triste plan de guerre
N'a rassemblé votre conseil,
Et vous ne vous attroupez guère
Que pour saluer le soleil.
Peuple d'en haut, etc.

Levés avec l'aube levée,
Montant vers Dieu dans sa lueur,
Au voisin de votre couvée
Vous n'allez pas chanter malheur.
Peuple d'en haut, etc.

Si vos nids, dans nos paysages,
Sont effrayés par les chasseurs,
Vous allez loger aux nuages,
Plus libres que vos oppresseurs.
Peuple d'en haut, etc.

D'une divine sépulture
Honorant vos frêles débris,
Orchestre ailé de la nature,
Les cieux vous servent-ils d'abris?
Peuple d'en haut, etc.

Car jamais on n'a vu la trace
De vos corps tombés dans les bois,
Où vous ne laissez que la grâce
D'un écho rempli de vos voix.
Peuple d'en haut, etc.

Ah! je sens que je suis colombe,
En voyant vos ailes s'ouvrir,
Et pour vous suivre par la tombe,
J'ai déjà moins peur de mourir.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi,
Vous qui chantez le même roi!

(1) Voy., sur cet artiste, t. XIX, p. 325.
(2) Voy., p. 346, les vers inédits sur *les Anges intercesseurs*.

LE PION.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 350.

II. — GREENHORN.

— Vois-tu, Jacques, me dit-il, tu as mal débuté. Tu t'es laissé railler et battre, au lieu de prendre l'initiative et de tomber tout d'abord sur eux à poing fermé. C'est comme

cela qu'on se fait respecter. Fais-toi mouton, les loups te mangeront. Il est fâcheux qu'on m'ait demandé au parloir et que je n'aie pu t'avertir à temps ; mais ce qui est fait est fait. Maintenant, je vais te donner tes instructions pour l'avenir. Si on te lance un coup, rends-en deux; tu n'es pas fort, fais-toi rageur. Le grand batailleur d'Adolphe a été roulé une fois par un garçon de douze ans qui ne lui venait pas à l'épaule, mais qui avait du nerf. Puis, je te prêterai main-forte au besoin. Moque-toi le premier des railleurs. Enfin, fais aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît; tu comprends. Surtout, et avant tout, ne t'avise pas d'échanger un seul mot avec Cornichon.

— Qu'est-ce que Cornichon? demandai-je.

— Tiens, regarde là-bas : ce garçon pâle, assis à l'écart, le nez dans son livre, c'est Cornichon! Il ne module pas, comme Tytire,

A l'ombre de ce hêtre,
Des airs mélodieux sur son hautbois champêtre.

Non : il marmotte, dans son affreux baragouin, les verbes grecs avec leur abominable cortége d'aoriste, d'optatif, et le reste. C'est le plus enragé piocheur de toute la pension : aussi l'avons-nous dans une fameuse grippe! Ce qu'il en fait n'est que pour nous vexer. De plus, il est Anglais, et nous lui avons voué une haine nationale. Il est tombé ici on ne sait d'où, il y a bientôt deux ans. D'abord, M. Bénignet l'avait proclamé son favori; il nous le citait à tout propos : c'était M. Greenhorn par ci, M. Greenhorn par là; si bien que nous en étions assommés. Tu sauras que la traduction littérale de Greenhorn est cornichon : il n'y a qu'un Anglais pour s'appeler d'un nom si ridicule! Je te disais donc que M. Bénignet, Mme Bénignet et Mlle Prudence Bénignet, leur respectable fille, ne juraient que par le petit Anglais; mais, au bout de six mois, ce grand feu se ralentit. Le prodigieux élève avait beau continuer à faire des merveilles, à être le premier en thème, en version, les éloges diminuaient sensiblement. Il y avait pour cela une raison majeure : le premier trimestre avait été payé d'avance, mais le second était fort en retard; et quant aux troisième, quatrième et suivants, je crois que M. Bénignet les attend encore. Il a même été fortement question, dès la première année, de renvoyer Cornichon se faire concombre dans sa terre natale. Mme Bénignet, qui sait à un sou près ce qu'une bouche coûte à nourrir, poussait ferme à la roue; Mais M. Bénignet, qui fondait sur ce piocheur fini l'espoir d'un premier prix au grand concours, a tenu bon, contre son ordinaire, et le maudit Anglais nous est resté.

— Est-ce qu'il a eu réellement un premier prix au grand concours? demandai-je.

— Non, rien que le second; encore me l'a-t-il soufflé : sans lui, j'avais mieux qu'un accessit.

Je commençais à comprendre l'antipathie de Montmeillan pour le petit Anglais.

— Depuis ce succès, il est de plus en plus insupportable. Il nous dépasse tous, et, quoique gueux comme un rat d'église, monsieur se donne des airs de fierté. Il ne daigne même pas relever une injure. Pour moi, je crois qu'il fait la sourde oreille, de peur d'avoir trop d'affaires sur les bras. Nous avons promis une prime à qui le ferait sortir de son sang-froid. Eh! tiens, c'est une belle occasion de te réhabiliter! Invente quelque bon tour à faire à Cornichon; trouve une *scie* qui le fasse grincer des dents, et je te promets trois hourras et une acclamation générale. Ça te va-t-il?

— Mais ce garçon-là ne m'a rien fait, à moi, répliquai-je.

— Ah! c'est-à-dire que tu prétends garder ton quant à soi, et faire bande à part? A ton aise, mon cher; libre à toi de te faire assommer par le gros Adolphe; et désormais, au lieu de vous déranger, je l'aiderai. Ah! tu ne veux pas épouser nos querelles! Eh bien, tire-toi d'affaire tout seul!

Encore moulu des coups que j'avais reçus, j'eus un éblouissement à l'idée de voir toute la pension me tomber sur le corps; et, d'autre part, il me répugnait d'attaquer un garçon inoffensif, contre lequel je ne pouvais articuler un seul grief.

— Ah! si c'était ce grand brutal qui m'a terrassé, à la bonne heure!

— Voyons, décide-toi, reprit Arthur; il faut que tu aies pris parti avant l'entrée au réfectoire.

Comme je ne répondais pas :

— Je vois ce que c'est, ajouta-t-il; Cornichon est plus fort et plus vieux que toi, malgré sa petite taille; tu as peur d'être rossé, si une fois il se fâche tout de bon.

Ce coup d'éperon donné à mon amour-propre ne manqua pas son effet.

— Moi! je n'ai peur de personne, pas plus de Cornichon que d'Adolphe!

Et je me postai résolûment en travers de la porte, décidé à chercher querelle à l'Anglais. Lorsqu'il se présenta pour passer, je le repoussai rudement du coude, lui déclarant qu'il n'entrerait pas.

— Pourquoi? demanda-t-il avec son accent étranger.

— Parce qu'il ne me plaît pas.

— Ce n'est pas là une raison, dit-il.

— Il faudra vous en contenter, car je ne vous en donnerai pas d'autre.

Au lieu de vouloir forcer le passage et se colleter avec moi, il me regarda d'un air ébahi; puis il s'assit sur un banc et attendit patiemment que ma lubie fût passée. Je faisais une sotte figure, et je le sentais. Arthur me souffla dans l'oreille je ne sais quel grossier mot anglais, que je répétai en l'estropiant. Greenhorn ne s'en émut pas plus que de ma ridicule opposition. Je ressemblais à un méchant roquet jappant contre un bon chien de garde décidé à rester impassible.

— Ah çà! n'y a-t-il donc pas moyen de les mettre aux prises? murmura Arthur. Est-ce que tu endureras que l'on se moque ainsi de toi, Jacques? Tu perds la partie avant de l'avoir commencée; tu cagnes!

Piqué au vif, j'allai relancer l'Anglais sur son banc, et fondis sur lui tête baissée.

Il fit un léger mouvement de bras sans se lever, et ma figure se heurta si violemment contre ses deux poings que le sang me jaillit du nez.

— Bon Dieu! je vous ai fait mal, dit-il.

Son accent était sincère : mon cœur se serra. Mais les méchants garnements qui faisaient cercle autour de nous ne permettaient pas aux bons mouvements de se produire.

— Courage!—Tombe-lui dessus!—Venge-toi! criaient-ils à tue-tête.

J'hésitais cependant, lorsque la cloche résonna pour la seconde fois; M. Bénignet parut sur le seuil :

— Messieurs, ceux qui manqueront à l'appel se passeront de dîner.

Il y eut alors une poussée générale vers le réfectoire. J'espérais entrer inaperçu; mais M. Bénignet, avisant mon nez saignant, m'arrêta à la porte et s'enquit de ce qui était arrivé. Avant que je pusse répondre, Arthur de Montmeillan avait pris la parole et accusé l'Anglais de tout le mal. A l'entendre, c'était Greenhorn qui m'avait provoqué et frappé, quand je ne faisais que me défendre. Je voulus protester, mais M. Bénignet m'imposa silence, et déclara d'un ton solennel que si je n'étais le dernier venu, par conséquent peu au fait des règlements de la pension, qui défendaient toute collision entre élèves, il me mettrait en retenue; quant à M. Greenhorn, qui n'avait pas la même excuse, il irait sur-le-champ aux arrêts.

Après cette belle sentence, qui ne me laissa pas la conscience aussi calme que l'était la sienne, M. Bénignet prit place au haut bout de la table, où Mme et Mlle Bénignet s'évertuaient à renouveler le miracle de la multiplication des pains, en prétendant rassasier une cinquantaine de bouches affamées avec une chétive pitance de soupe et de bouilli.

Pour moi, dont l'appétit avait été singulièrement compromis par mes aventures du matin, je n'entamai même pas ma portion, et j'en gratifiai mon voisin, qui la couvait d'un œil vorace.

Au sortir de table, Arthur me prit de nouveau à part :

— Eh bien ! nous ne nous en sommes pas trop mal tiré. Voilà Cornichon coffré pour vingt-quatre heures ; nous serons délivrés de sa vilaine face à la récréation. Tu as fait preuve de bonne volonté, Jacques, voilà tout. Tu t'y prendras mieux la prochaine fois. Maintenant, voyons un peu le fond de ta bourse.

Je tirai une pièce de 5 francs que ma mère m'avait donnée, en me recommandant d'en user avec économie, pour mes petits achats du mois.

— Que cela? dit Arthur avec dédain.

Il prit la pièce, l'examina, et la fit glisser dans son gousset.

— C'est 20 francs que tes parents devaient te donner. Je n'ai pas moins dépensé, moi, pour régaler les camarades à mon entrée ici. Au reste, puisque tu es sous ma protection, je veux que les choses se fassent bien ; je me charge des achats.

Il commença à compter sur ses doigts.

— Un saucisson de 20 sous, une bouteille de champagne de 30, douze petits pâtés d'un sou, une demi-livre de pralines, et de l'eau à discrétion ; voilà, mon cher, tout ce qu'on peut tirer de ta maigre pièce de cent sous. Heureusement que notre dortoir ne contient que vingt lits. A ce soir le banquet.

J'acquiesçai à ses arrangements, bien convaincu que toute objection serait superflue. Seulement, je hasardai une remarque.

— Est-ce qu'il n'y a pas de surveillant, pas de maître d'études qui couche dans le dortoir?

— Un pion? Si, il y en avait un ; mais nous lui avons fait la place si chaude qu'il n'a pas pu y tenir. Il ne se passait pas de nuit qu'on ne lui ménageât quelque bonne surprise, comme, par exemple, de trouver son lit hérissé des poils de sa brosse à habits, que nous avions tondue de si près qu'il n'en restait plus que le bois. Une autre fois, au cœur de l'hiver, nous avions fourré des glaçons sous ses draps ; si bien que, sa chaleur naturelle aidant, il prit un bain à trois degrés au-dessous de zéro. Le pauvre homme en fut malade, et, ma parole d'honneur, je me suis surpris quelquefois à le plaindre ; mais nous avions juré de le faire déguerpir, coûte que coûte. Ma foi ! une nuit où il voulut voir trop clair dans nos affaires intimes (il s'agissait justement de la réception d'un nouveau, comme celle de ce soir), il se prit les pieds dans des cordes que nous avions tendues en travers du dortoir afin d'assurer notre sécurité, et se laissa choir si lourdement qu'il en eut la tête quasi fendue : aussi, le lendemain, il a demandé son compte à M. Bénignet, et il court encore.

— Et si M. Bénignet en prenait un autre?

— Il n'oserait ; je l'en défie bien.

Arthur me mit ensuite au fait du personnel de la pension. M. Bénignet était une espèce d'ours blanc, musclé et maté par sa vénérable compagne et sa digne fille. Il se permettait bien, de temps à autre, un sourd grognement ; mais il n'osait montrer ses griffes, de peur de recevoir sur les doigts. Il y avait, pour compléter le quatuor, Mlle Suzette, la *chenille* ouvrière de la maison, ainsi qu'Arthur l'avait surnommée, cousine de madame à je ne sais combien de degrés, pauvre orpheline recueillie par charité, comme Mlle Prudence ne se faisait pas faute de le lui dire, quoiqu'elle gagnât consciencieusement le pain qu'elle mangeait, car elle avait l'œil et la main à tout. C'était une véritable Cendrillon, dépourvue malheureusement d'une marraine-fée pour la débarbouiller, la parer et l'envoyer au bal ; mais, sous son pauvre accoutrement, elle avait je ne sais quelle distinction qui tenait les gens en respect ; on craignait de la fâcher, et le plus brutal des élèves ne se souciait pas d'encourir son déplaisir. Il est vrai qu'elle était à la fois l'économe et l'infirmière de la pension, et qu'elle soignait les malades avec la tendresse d'une mère et l'infatigable dévouement d'une sœur de charité. Elle avait veillé quinze nuits un élève pris de la fièvre typhoïde ; il n'avait dû la vie qu'à ses soins persévérants. Un autre, un créole, qu'elle n'avait pu sauver, était mort en la bénissant d'avoir remplacé près de lui toute sa famille absente.

Mlle Suzette n'avait pas d'âge. On ne savait si elle était jeune ou vieille, et l'on ne s'en inquiétait guère ; mais ce que personne n'ignorait, c'est que son regard, quoique voilé par les lunettes bleues qu'elle portait habituellement, était affectueux, que sa voix avait une douceur extrême, et que rien n'égalait son activité dès qu'il s'agissait de rendre service.

Je complète ici, d'après mes propres observations, le portrait qu'Arthur ne fit qu'ébaucher. Il s'étendit davantage sur le chapitre des élèves ; et, après m'avoir crayonné à grands traits leurs physionomies individuelles, il m'affirma que tous lui étaient également dévoués, que tous ne pensaient et n'agissaient que par son ordre.

— Et de quel droit te fais-tu obéir ainsi?

> — Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
> A sur le reste obscur des vulgaires humains !

Il s'était formé un parti contre moi, mon cher, à propos de cet insipide Cornichon, qui n'a pas même le mérite d'être confit ; il n'entre pas un atome de sel ou de vinaigre dans sa composition. N'importe ! un certain élève de troisième, qui faisait l'important, ne s'avisa-t-il pas de vouloir protéger l'Anglais ! Il le vantait, pour me vexer ; il avait recruté une demi-douzaine d'imbéciles qui disaient Oh ! quand il disait Ah ! Eh bien, je n'ai eu qu'à faire un signe à ma bande : ils sont tombés sur les autres à bras raccourcis, et nous les avons pelotés à fond de train. Il est vrai que nous étions trois et demi contre un. C'est depuis cette mêlée que M. Bénignet a fait le règlement qui défend toute collision entre élèves, et tu as pu juger, ce matin, de la manière dont ce bel arrêt est observé. Toujours est-il que les partisans de Cornichon ont été mis en pleine déroute et ne s'en sont pas relevés. Les uns sont retournés chez leurs parents, qui se sont fâchés tout rouge pour quelque œil poché, quelque nez au beurre noir ; d'autres ont changé de pension, au grand dépit de M. Bénignet.

— Et toi, on ne t'a pas puni?

— Puni?

Montmeillan se redressa de toute sa hauteur ; il me parut avoir six pieds.

— Je voudrais bien que l'on s'en avisât ! Tu sauras, mon cher, que mon père est le bailleur de fonds de l'institution Bénignet.

Ceci me ferma la bouche et m'expliqua les pompeux éloges prodigués à cette merveille d'institution. J'attendis, non sans quelque inquiétude, l'heure du coucher et ce qui devait suivre.

La suite à une autre livraison.

J.-J. GRANDVILLE.

DESSINS INÉDITS.

Il était maigre, chétif, d'une taille au-dessous de la moyenne, ni beau ni laid, peu soucieux de parure, et laissant d'ordinaire ses cheveux et sa barbe en désordre. Toute sa physionomie était dans ses yeux d'une extrême mobilité, tour à tour souriants, vifs ou inquiets, et dans sa bouche d'une expression douce et fine. Il avait, par accès, la gaieté naïve des enfants et leurs folles impatiences. Heurté dans une idée, embarrassé dans la composition ou l'exécution d'un dessin, il se levait, bondissait dans sa chambre, jetait son petit bonnet de velours contre les murs ou le plancher, apostrophait ou agitait du doigt une grenouille qu'il conservait dans un bocal sur sa cheminée, et, après quelques cris, quelques gambades, se remettait au travail, rasséréné, sérieux, promptement absorbé. Il commençait ses conversations à la manière d'un grand nombre de peintres, par des interpellations bizarres, des saillies, des jeux de mots. Beaucoup de personnes qui ne l'ont vu qu'une fois ont dû se persuader qu'il était naturellement plaisant et enjoué; d'autres n'auront remarqué en lui qu'une certaine habitude d'ironie légère, inoffensive, demi-comique, demi-sérieuse : c'était l'apparence; sous ces dehors, son esprit restait grave et presque triste. Qu'il fût ingénieux, spirituel, méditatif, observateur, c'est ce que ses œuvres ont suffisamment prouvé; malheureusement il y avait en lui plus encore. Quand on le connaissait bien, on découvrait au fond un secret ressort qui pressait incessamment sur sa pensée et tendait à la jeter trop loin, au delà du but, vers quelque chose d'impossible. Ce mystère ne peut pas avoir échappé à l'attention de ceux qui savent quelle catastrophe a brusquement interrompu sa courte vie, et qui ont, en même temps, remarqué le caractère de ses dernières œuvres, *Un autre monde, les Fleurs animées, les Étoiles;* et *les Rêves.*

Comment avait-il été entraîné à la carrière de l'art? Par tradition de famille autant que par vocation. Son grand-père, surnommé Grandville, avait été acteur comique sur le théâtre du roi Stanislas; son père, qui s'appelait Gérard, avait passé sa laborieuse existence à peindre obscurément la miniature à Nancy. Gérard-Grandville tenait de son grand-



J.-J. Grandville. — Dessin de Despéret, d'après un médaillon de David d'Angers.

père et de son père; il réunissait en lui leurs aptitudes, et il était en progrès sur eux : il excellait, comme les habiles comédiens, à observer et à imiter les ridicules; il étudiait ses dessins avec la patience des miniaturistes.

Je rencontrai Grandville pour la première fois dans un atelier d'architecte où se réunissaient chaque soir, en hiver, de jeunes artistes. Seul d'entre les habitués, il avait déjà une réputation : les *Métamorphoses du jour,* son chef-d'œuvre, l'avaient mis au premier rang de nos dessinateurs satiriques. Je remarquai son air de modeste défiance : je

fus plus étonné de voir que la jeune réunion ne paraissait pas tenir en bien grande estime son talent et son succès. Les élèves en peinture y dominaient : ils se préparaient aux concours de l'école et avaient en perspective le prix de Rome; ils aspiraient à continuer Gérard, Gros, Girodet; ils rêvaient la poésie et la gloire. Pour eux, Grandville, pre-







Les Papillotes de Mme Grandville. — Dessins de J.-J. Grandville.

nant place, dès son début, à un des degrés inférieurs de l'art, et paraissant résolu à s'y tenir, s'était volontairement limité, amoindri : on était presque tenté de le plaindre; c'était un homme classé, fini, un caricaturiste. Où sont aujourd'hui ces jeunes enthousiastes? Que sont-ils devenus? Jusqu'où leurs fières espérances ont-elles fleuri? Leurs noms planent-ils bien haut au-dessus de celui de Grandville? Je les cherche. Hélas ! la plupart d'entre eux ne sont point sortis de l'obscu-

rité : ils ont fléchi sous le poids du découragement, de l'impuissance ou de la misère; un ou deux ont persisté et envoient encore, ce me semble, quelques grandes toiles aux expositions; ils sont peintres, mais à peine sont-ils arrivés à saisir l'ombre de la poésie et de la gloire.

Quand je revis Grandville, plusieurs années après, il était marié et père; c'était, comme il le disait avec une gravité comique, « un homme établi. » Il avait épousé, en 1833, à Nancy, une de ses cousines, Mlle Marguerite Fisher. Son affection pour sa jeune femme était passionnée : elle en était tout à fait digne. Agréable plutôt que belle ou même jolie, elle plaisait par la douce langueur de ses traits et de ses paroles. Après une année de mariage, les douleurs de la maternité avaient effacé le coloris animé de sa jeunesse : elle était pâle, d'une santé très-faible. Il me semble que je ne l'ai jamais vue qu'à demi couchée dans un fauteuil, à quelques pas de son mari. Elle exerçait sur lui une grande et heureuse influence : il n'entreprenait rien, il ne faisait pas un trait de crayon sans la consulter, et tous les conseils qu'elle lui donnait étaient pleins de goût et de sens. Il l'admirait, il se frottait les mains d'aise en l'écoutant, il était ravi de paraître dominé, de l'être si légitimement et si utilement. La manière dont il disait : « Mme Grandville méprise ce dessin; Mme Grandville trouve ce croquis indélicat, » était vraiment curieuse et touchante. Parfois il feignait comiquement de s'insurger; mais son crayon obéissait et faisait bien. Aussi longtemps qu'elle a vécu, il n'a pas dévié de la voie raisonnable où l'a suivi l'applaudissement public; il n'a pas cédé aux tentations d'excentricité qui plus tard lui ont été si funestes. C'était vraiment la compagne qui convenait à son caractère, à la nature de son esprit, autant qu'à son cœur. Comme lui, elle sortait rarement, elle veillait sur tous les mouvements qui l'agitaient avec la même sollicitude que sur ses enfants. Il n'était pas besoin d'exciter la verve de Grandville; elle n'était que trop vive et trop ardente : il fallait au contraire la modérer, la contenir, la diriger et la garder des faux élans; c'est en quoi Mme Grandville excellait. Il avait parfaitement conscience de la justesse et de la solidité de ses avis : dans un de ses cartons, il rangeait tous les projets que sa femme avait approuvés; dans un autre, tous ceux qu'il avait esquissés et qu'elle n'avait pas encore jugés; il regardait quelquefois tour à tour ces derniers et sa femme d'un air singulier qui provoquait le sourire; il retardait le plus possible le moment où il soumettrait ses chères idées à cette censure domestique : naturellement, les plus chimériques n'étaient pas celles qu'il aimait le moins; mais dès qu'elles étaient écartées, il les détruisait ou les glissait « pour mémoire » au fond de quelque coffre rarement visité.

Parmi les premiers dessins qu'il me montra se trouvaient ceux qui viennent de passer sous les yeux du lecteur : « Nous ne sommes pas riches, me dit-il, et je ne peux pas donner à Mme Grandville des émeraudes pour pendants d'oreilles; mais je veux qu'elle ait des papillotes comme n'en ont point les reines! » Il s'amusait, en effet, le soir, à tracer toutes sortes de petites scènes plaisantes sur des papiers coupés en triangle. Mme Grandville refusait, bien entendu, de les sacrifier à sa toilette de nuit : Grandville piétinait en simulant le désespoir, et la menaçait de publier ses papillotes; il me les offrit en riant pour le *Magasin pittoresque* : Mme Grandville haussa gentiment les épaules et serra les triangles dans un de ses tiroirs. Les trois que je publie me sont revenus par hasard : aucun scrupule ne s'oppose plus, hélas! à ce qu'ils paraissent au grand jour. Que sont devenus les autres, et les meilleurs? je l'ignore.

Où sont aussi toutes les ingénieuses petites images de papier ou de carton que Grandville se plaisait à composer pour ses pauvres enfants, et que la mère avait grand'peine à sauver de leurs mains?

— Je les plains de tomber en ses mains redoutables!

déclamait en riant Grandville.

On admirerait aujourd'hui ces jouets comme des témoignages précieux de la richesse extraordinaire d'imagination que Grandville n'a laissé qu'entrevoir au public, et dont s'émerveillaient chaque jour ses amis. Je touche du pied, en ce moment, une tapisserie dont il a fait le dessin : lézards, escarbots, insectes de toute sorte, vrais comme dans la nature, s'y jouent parmi les fleurs et le feuillage; c'était un essai; il soutenait sérieusement qu'on ne devait point marcher sur des figures humaines, ni sur des oiseaux; et il discourait spirituellement et abondamment sur ce sujet.

Un autre de ses paradoxes favoris était que les artistes étaient encore loin d'être assez nombreux; qu'ils étaient aussi nécessaires que les savants et les industriels; que tout, dans l'univers, devait être art ou nature; que toute usurpation de l'homme sur la nature devait être consacrée par la main de l'artiste; en d'autres termes, qu'il fallait que toutes les surfaces qui ne sont point décorées ou plutôt symbolisées par l'art de la nature le fussent par l'art humain : car il considérait que la nature avait, comme l'homme, une industrie, une science et un art qui correspondaient, dans chacune de ses créations, à l'utile, au vrai, et au beau (ornement de l'utile et symbole du vrai). On rencontre ici un peu de cette obsession théorique à laquelle nous avons fait allusion en commençant, et que nous verrons plus tard se développer dans l'esprit de Grandville jusqu'à lui devenir fatale.

La suite à une autre livraison.

CONSEILS A UN JEUNE HOMME (1).

LE TAILLEUR ET LE FAISEUR DE TOURS. — L'OIE ET LE CHIEN. — LE PEINTRE ET LES CRITIQUES.

L'habitude des jeunes gens qui ne savent pas prendre eux-mêmes une résolution, est de consulter d'abord un ami et de suivre son avis pendant quelque temps; puis d'en consulter un second; de changer encore, en écoutant les conseils d'une troisième personne, et d'être ainsi toujours changeants et inconstants. Soyez bien persuadé que cette manière d'agir est ce qu'il y a de pis. On vous dira que vous êtes incapable d'une occupation particulière dans la vie; ne faites aucune attention à cela : quelle que soit l'occupation que vous choisissiez, apportez-y de la persévérance et de l'assiduité; elle vous deviendra favorable, et sera votre soutien dans la jeunesse et votre consolation dans la vieillesse. En étudiant les parties essentielles de chaque profession, une habileté ordinaire vous suffira. Fussiez-vous même peu capable, ces connaissances vous seraient encore utiles. De grandes capacités ont quelquefois rendu moins de services à ceux qui les possédaient que de petites connaissances à d'autres personnes. On a comparé la vie à une course de chevaux; la comparaison semble plus juste, quand on réfléchit que les chevaux les plus vifs sont ordinairement les plus difficiles à conduire. Bien connaître une profession est, quoi qu'on puisse dire, une chose suffisante pour un homme; car cette profession est bientôt apprise. Contentez-vous donc d'un bon emploi; si vous en entreprenez deux à la fois, vous n'aurez assez d'occupation ni dans l'un ni dans l'autre.

Un tailleur et un faiseur de tours causaient un jour en-

(1) Extrait du *Citoyen du monde*, par Goldsmith, traduction de L. P. A.; Paris, 1835.

semble : « Hélas ! s'écria le tailleur, je suis une malheureuse créature; car si la mode venait de ne plus porter d'habits, je serais ruiné, ne pouvant faire aucun commerce. — En vérité, mon ami, répliqua le faiseur de tours, je vous plains bien sincèrement; mais, Dieu merci, je n'ai pas à craindre un semblable malheur; car si un tour venait à manquer, j'en connais cent autres pour le remplacer. Ainsi, si jamais vous êtes réduit à la misère, adressez-vous à moi, je viendrai à votre secours. » Quelques années après, une famine survint; le tailleur fit des chemises, car ses pratiques ne pouvaient s'en passer; mais le pauvre escamoteur, avec ses cent tours, ne trouva personne qui voulût lui donner de l'argent; il avait beau annoncer qu'il avalerait du feu et qu'il vomirait des épingles, nul ne venait à son secours. A la fin, il fut forcé de recourir au tailleur, qu'il avait autrefois méprisé.

Le ressentiment d'un homme pauvre ressemble aux efforts que fait un insecte pour piquer : ils ne servent qu'à le faire écraser plus vite, sans lui être d'aucun secours pour sa défense. Qui pourrait avoir peur d'une colère qui se consume en vain?

Une oie nourrissait ses petits auprès d'un étang; en pareille circonstance, une oie est toujours excessivement fière et pointilleuse. Si quelque autre animal, sans le moindre dessein de l'offenser, venait à passer près de l'étang, l'oie courait à l'instant sur lui : l'étang, disait-elle, était sa propriété; elle voulait maintenir son droit et conserver son honneur tant qu'elle aurait un bec pour siffler et des ailes pour s'agiter. Elle chassait ainsi les chiens, les poules, les canards, et, jusqu'au traître de chat, tout était obligé de s'enfuir devant elle. Un gros mâtin, passant par là, voulut se désaltérer dans l'étang, chose, selon lui, fort innocente; mais la mère l'oie, courant sur lui comme une furie, le frappa de ses ailes, et lui donna même un coup de bec.

Le chien devint furieux et allait la mordre, peut-être même l'étrangler, lorsque, réprimant sa colère parce que son maître était là, il cria à son antagoniste : « Méchante folle, apprends que ceux qui n'ont ni force ni arme pour combattre doivent être honnêtes ; sache donc que siffler et battre des ailes, c'est fort bien, mais que cela ne t'empêchera pas d'avoir le cou tranché ; que tout le bruit que tu fais ne fera pas peur à tes ennemis et ne te protégera pas contre eux. » En disant cela, il se jeta dans l'étang, y étancha sa soif et courut rejoindre son maître.

Un autre obstacle s'oppose encore à la fortune des jeunes gens : s'ils n'aiment point recevoir d'offenses, ils ont aussi une tendance à vouloir plaire à tout le monde, à se faire à tous les goûts. C'est une tendance très-louable en elle-même, mais dont il faut éviter l'excès; autrement, on arrive à ne plus avoir assez de volonté à soi; comme un morceau de cire molle, on reçoit toutes les impressions. Qu'en résulte-t-il? Qu'en voulant plaire aux méchants comme aux bons, aux sots comme aux gens d'esprit, on finit par passer pour un homme sans caractère, et par ne plaire à personne; au contraire, pour obtenir un grand nombre d'approbateurs, il suffit d'avoir l'approbation de quelques hommes, pourvu que ce soient les meilleurs.

Un peintre en grande réputation exécuta un tableau, avec l'intention de plaire à tout le monde : il y mit donc tout son talnet, et, lorsque son œuvre fut achevée, il la fit exposer en public, en invitant chaque spectateur à marquer avec un crayon blanc ce qui ne lui paraîtrait pas bien. Les amateurs applaudirent généralement; mais chacun d'eux, voulant faire preuve de connaissance, marqua l'endroit qu'il croyait défectueux. Le soir, quand le peintre revint, quelle fut sa douleur en voyant son tableau entièrement couvert de marques d'improbation! Peu satisfait de ce jugement, il employa un autre moyen ; il exposa donc encore son tableau le lendemain, mais il invita chaque spectateur à marquer au crayon ce qui lui paraissait digne d'admiration. Lorsqu'il revint, le soir, il trouva son tableau couvert de signes d'approbation ; tout ce qu'on avait blâmé la veille était admiré le lendemain. « Je vois, s'écria-t-il, que le meilleur moyen de plaire à la moitié du monde est de ne pas faire attention à ce que dit l'autre. »

LE PERCE-NEIGE.

Alors que les branches des arbres, encore dépouillées, frissonnent au souffle glacé de mars, qu'aucune verdure ne réjouit les regards, soudain le perce-neige s'entr'ouvre et s'épanouit au premier rayon d'un tiède soleil, et, penché sur sa tige, brave les piquantes atteintes de l'hiver expirant.

Cette pâle fleur printanière, qui seule s'offre alors à nos yeux, ainsi qu'une avant-courrière de la saison nouvelle, me semble comme l'hirondelle de nos jardins [1].

Il y a des vérités avantageuses qui sentent trop la flatterie, faute d'une certaine délicatesse dans la manière de les dire, comme il y a une flatterie qui, moyennant cette délicatesse, ne paraît qu'une simple vérité.

Lord CHESTERFIELD.

CACAO FAUSSE MONNAIE.

Pas plus que les habitants de la docte Égypte, les Mexicains ne connaissaient l'usage de la monnaie. Les transactions commerciales s'opéraient par échange; cependant, pour simplifier les payements d'un ordre secondaire, on avait imaginé à Mexico de se servir des amandes du cacao, comme on se sert encore le long de la côte d'Afrique de ces petits coquillages, originaires des Maldives, désignés sous le nom de *cauris*. Dès les premières années de la conquête, on fit usage simultanément des monnaies espagnoles et de l'amande monétaire (on nous passera l'expression) dont la valeur était fixée par les anciens habitants. Avec leur merveilleuse aptitude à reproduire l'apparence de tout ce qu'ils voyaient, les habiles ouvriers de Tenotchitlan trouvèrent moyen de contrefaire les deux genres de monnaie; en l'année 1537, c'est-à-dire treize ans environ après la conquête, don Antonio de Mendoça écrivait à Charles-Quint et lui signalait cette fraude étrange. « Il y a quinze ou vingt jours qu'on m'apporta deux *testons* faux... J'ordonnai qu'on arrêtât tous les orfévres de Mexico et qu'on fît venir tous ceux des environs; mais tous les moyens furent inutiles pour savoir et découvrir la vérité; jamais il n'a été possible de connaître les auteurs des délits de cette nature, et à cet égard toutes les défenses sont vaines. Ils ont même trouvé moyen de contrefaire le cacao qui servait de monnaie, comme Votre Majesté peut s'en convaincre par les échantillons que je lui envoie [2]. »

L'empire de Mexico ne fut pas, du reste, le seul pays du nouveau monde où le cacao reçut une valeur monétaire. Au Para, et dans la province du Maranham, on le fit servir au même usage, et cela à une époque encore fort rapprochée de nous. La république mexicaine n'a pas complétement aboli ce moyen d'échange, et sur quelques marchés on achète encore des denrées d'une faible valeur avec des amandes de cacao.

[1] J.-Petit-Senn.

[2] *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, publ. par Ternaux-Compans; second recueil de pièces sur le Mexique

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 279.

BROUETTE A FOURRAGE ET A DEUX ROUES DEMI-PATENT.

Avant de parler du jardin, où notre hôte nous conduisit, nous devons signaler à l'attention des exploitants du sol une bien bonne brouette à deux roues, qui servait en ce moment au garçon de cour pour faire le charroi de fumier dans le potager, et qui, en temps ordinaire, sert le plus souvent pour le transport et la distribution des fourrages.

Le système nous a paru si simple et si commode à la fois, que nous avons tenu à en reproduire la figure.

C'est une véritable petite voiture à bras, dans laquelle on peut mettre jusqu'à un demi-cent de bottes de fourrage. Les cornes s'enlèvent à volonté comme dans les équipages ordinaires, et elles sont remplacées au besoin par des parois pleines qui, s'étendant sur les côtés et sur les traverses qui retiennent les menoires, forment une véritable brouette dans laquelle on peut mettre des racines ou de menus objets.

Depuis notre visite, on a introduit une amélioration : les fusées de l'essieu entrent dans une boîte dite *demi-patent*, analogue à celle qui est employée pour les cabriolets, ou mieux pour les diligences des grandes messageries.

Les avantages de cette méthode sont les suivants :

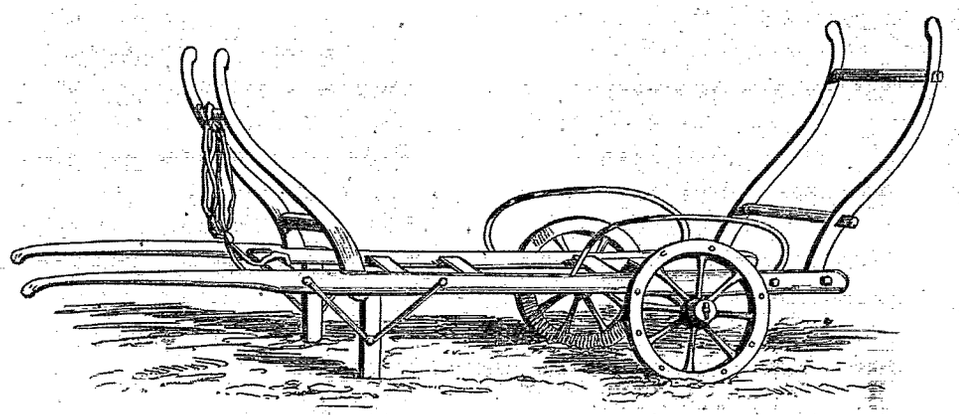
1° L'huile à graisser étant contenue dans une boîte bien fermée on en use beaucoup moins, et il n'est pas nécessaire de graisser souvent.

2° La main-d'œuvre anciennement exigée pour cette opération est non-seulement diminuée comme nombre de fois, mais encore elle est réduite à bien peu de chose, puisque, au lieu de démonter la roue, on se borne à verser de l'huile de pied de bœuf par un petit trou extérieur bouché par un simple fosset de bois.

3° Enfin, les surfaces de frottement étant convenablement polies, alésées et constamment lubrifiées par un corps gras qui ne peut pas s'échapper et se réfugie dans une rainure de la fusée, il s'ensuit que le tirage est bien moins pénible, et que, par conséquent, on peut appliquer au service une force moins considérable, soit une femme ou un enfant à la place d'un homme.

Ces derniers avantages sont encore augmentés par l'addition ingénieuse, entre les deux manches de devant, d'une véritable bricole en gutta-percha, faite dans le genre de celles dont tous les porteurs d'eau se servent pour tirer leur tonneau; quand la brouette est chargée, on s'emmanche les deux anses de la courroie sur les épaules, et au lieu de tirer à force et à bout de bras seulement, on agit de tout le poids de son corps jeté en avant, et les bras ne servent qu'à diriger le véhicule et à maintenir l'équilibre.

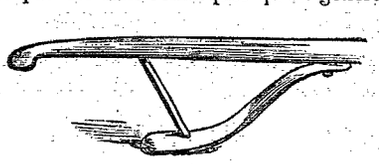
Une modification, non moins utile que celle des roues



Brouette à fourrages, à deux roues.

montées à demi-patent, a été introduite en même temps : elle semblera n'être que bien peu de chose au premier abord, pour les personnes surtout qu'elle n'intéresse pas directement; mais nous n'hésitons pas à déclarer qu'en pratique elle est au moins aussi importante qu'elle paraît simple et modeste.

Ceux qui sont un peu au courant de ce qui se passe sur les chantiers où l'on emploie la brouette à une ou à deux roues, n'ont pas été sans remarquer qu'en général, l'ou-



Pied courbe de brouette à une ou à deux roues.

vrier qui a fini de s'en servir la pousse en la jetant pour ainsi dire devant lui, sans prendre la peine de la poser doucement sur ses deux supports de devant.

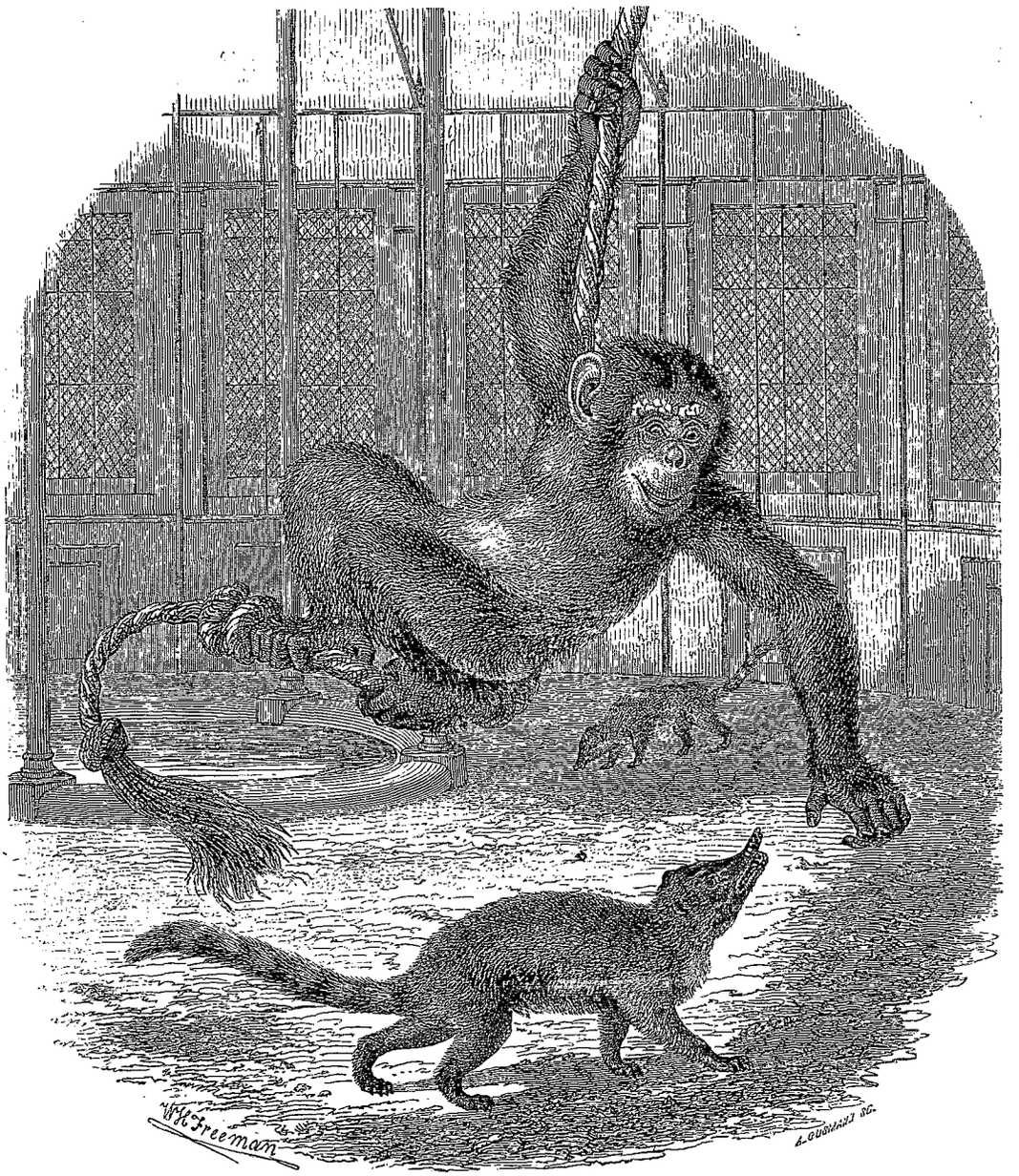
Quelle que soit la solidité des ajustages et des renforts même en fer qu'on y met, au bout d'un certain temps la dislocation survient, les pieds se cassent, et la dégradation une fois commencée, elle n'a guère de limite si l'on y porte remède immédiatement.

C'est parce que le fait est arrivé souvent pour les pieds de la brouette représentée dans le grand dessin, qu'on les a remplacés par des pieds analogues à celui qui est figuré dans l'esquisse que nous donnons ici. Avec cette modification, il devient plus difficile de dégrader ce précieux véhicule; car la disposition du bois courbe permet le glissement sur le sol, et, partant, évite les brusques résistances si fâcheuses avec les pieds du premier dessin, qui entraient à pic dans la terre et ne pouvaient pas résister longtemps à des chocs aussi violents.

Remarquons qu'ici le pied est placé trop près de la partie terminale du manche; c'est un manque de proportion dans le dessin que nous devions signaler pour éviter toute erreur.

Ce système a si bien réussi, que les petites brouettes du jardin de la ferme que nous visitons sont toutes ainsi faites. Ce n'est pas là une invention bien neuve; mais nous la rappelons ici, parce que nous la voudrions voir appliquer plus souvent.

LE CHIMPANZÉ



Muséum d'histoire naturelle. — Le Chimpanzé et les Coatis dans le palais des Singes. — Dessin d'après nature par Freeman.

Buffon a décrit le chimpanzé d'après ses propres observations : un jeune individu de cette espèce avait vécu quelque temps chez lui, et l'illustre naturaliste n'avait eu garde de négliger une occasion si favorable d'étudier les caractères particuliers de conformation physique et surtout les remarquables instincts qui placent ce singe au second degré de l'échelle animale, c'est-à-dire immédiatement au-dessous de l'homme.

« L'orang-outang (1) que j'ai vu, dit-il, avait d'habitude l'air assez triste, la démarche grave, les mouvements mesurés, le naturel doux et très-différent des autres singes ; il n'avait ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons ; il avait été instruit et bien appris..... Le signe et la parole suffisaient pour faire agir notre orang-outang ; il fallait le bâton pour le babouin et le fouet pour tous les autres, qui n'obéissent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie ; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans son verre, le choquer lorsqu'il y était invité, aller prendre une tasse sur une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire ; et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il ne faisait de mal à personne, s'approchait même avec circonspection et se présentait pour demander des caresses. Il aimait prodi-

(1) La dénomination de *chimpanzé*, qui n'était pas encore usitée au temps de Buffon, sert à désigner l'espèce des orangs originaire d'Afrique, tandis que l'autre espèce provient de la presqu'île de l'Inde. La première espèce est aussi désignée sous le nom d'*orang à poils noirs*, et l'autre sous celui d'*orang à poils roux*.

gieusement les bonbons; tout le monde lui en donnait, et comme il avait une toux fréquente et la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abréger sa vie : il ne vécut à Paris qu'un été, et mourut l'hiver suivant, à Londres. Il mangeait presque de tout, seulement il préférait les fruits mûrs et secs à tous les autres aliments; il buvait du vin, mais en petite quantité, et le laissait volontiers pour du lait, du thé ou d'autres liqueurs douces. »

La dépouille de ce chimpanzé qui avait vécu chez Buffon est conservée au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Ailleurs Buffon ajoute, au sujet d'un chimpanzé femelle qui avait été envoyé, au commencement de juillet 1776, du cap de Bonne-Espérance, à la ménagerie de M. le prince d'Orange :

« Elle n'avait point l'air méchant; elle donnait volontiers la main à ceux qui lui présentaient la leur; elle mangeait sans gloutonnerie du pain, des carottes, des fruits et même de la viande rôtie; elle ne paraissait pas aimer la viande crue; elle prenait la tasse qui contenait sa boisson, d'une seule main, la portait à sa bouche, et elle la vidait fort tranquillement. Tous ses mouvements étaient assez lents, et elle témoignait peu de vivacité; elle paraissait plutôt mélancolique; elle jouait avec une couverture qui lui servait de lit, et souvent elle s'occupait à la déchirer. Son attitude ordinaire était d'être assise, avec ses cuisses et ses genoux élevés; quand elle marchait, elle était presque dans la même posture; ses fesses étaient peu éloignées de la terre; je ne l'ai point vue se tenir parfaitement debout sur ses pieds, excepté quand elle voulait prendre quelque chose d'élevé, et même encore les jambes étaient un peu pliées et elle était vacillante; ce qui me confirme dans l'opinion que les animaux de cette espèce ne sont pas faits pour marcher debout comme l'homme, mais comme les autres quadrupèdes, quoique cette dernière allure doive être aussi assez fatigante pour eux, à cause de la conformation de leurs mains. Ils me paraissent principalement faits pour grimper sur les arbres : aussi notre femelle grimpait-elle, sautait-elle volontiers contre les barres de la fenêtre de sa chambre, aussi haut que le lui permettait sa chaîne. »

Quant aux caractères de la conformation du chimpanzé, Buffon les décrit ainsi : « La plus grande partie de son corps (du chimpanzé du prince d'Orange) était couverte de poils roussâtres, partout à peu près de la même longueur, excepté sur le dos où ils étaient un peu plus longs... Sa face était plate, cependant un peu relevée par le bas, mais beaucoup moins que dans le magot et les autres espèces de singes. Elle était nue et basanée, avec une tache autour de chaque œil, et une plus grande autour de la bouche, d'une couleur qui approchait un peu de la couleur de chair; la partie inférieure de son nez était fort large et très-peu éminente; ses narines étaient fort distantes de sa bouche, à cause de la hauteur considérable de sa lèvre supérieure; ses yeux étaient environnés de paupières garnies de cils, et au-dessus il y avait quelques poils, mais qui ne devaient pas passer pour des sourcils; ses oreilles étaient semblables à celles de l'homme; les gras de jambe étaient fort peu visibles, on pourrait même dire qu'elle n'en avait point; ses fesses étaient velues, et on ne remarquait pas qu'il y eût des callosités.

» Quand elle était debout, sa longueur, depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, n'était que de deux pieds et demi. Ses bras étaient fort longs : mesurés depuis l'aisselle jusqu'au bout des doigts, ils avaient vingt-trois pouces; ses mains et ses pieds n'étaient point velus, leur couleur était noirâtre, et ils étaient aussi fort longs, comparativement à son corps. Depuis le poignet jusqu'au bout du plus long doigt, la longueur de sa main était de sept pouces, et celle de son pied de huit; le gros orteil n'avait point d'ongle, pendant que le pouce et tous les autres doigts en avaient. »

Pour distinguer le chimpanzé, ou orang noir d'Afrique, de l'orang roux de l'Inde, nous ajouterons que le premier a les bras moins allongés que le dernier, mais plus longs que ceux de l'homme : ils atteignent les genoux; les doigts sont plus grêles que ceux de l'orang roux. La tête diffère aussi beaucoup; elle n'a proprement point de front, mais une simple crête au-dessus des yeux; la convexité du crâne fuit tout d'un coup en arrière, sans que le sommet de la tête s'élève au-dessus de cette crête.

Le museau est plus long que dans les autres espèces, et laisse plus d'espace pour le nez et pour la lèvre supérieure.

La peau est partout d'un brun jaunâtre, plus foncé sur la face qui est presque nue. Les oreilles sont fort grandes; la bouche est large et les lèvres sont plates.

Le corps est couvert de poils longs, noirs et grossiers; la poitrine et le bas-ventre sont peu garnis : il y en a de plus longs sur la tête et aux tempes; ceux de l'avant-bras sont dirigés vers le coude, comme dans l'orang roux.

On ne peut savoir au juste à quelle grandeur parvient l'orang-chimpanzé. Les témoignages des voyageurs sont si incertains, qu'il est de toute impossibilité d'affirmer quelque chose de positif à cet égard. On n'en a connu jusqu'à présent en Europe que de jeunes individus.

On a possédé, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, depuis le commencement du siècle actuel, plusieurs individus vivants de la même espèce; ces animaux ne peuvent, malheureusement, vivre longtemps dans un climat si étranger au leur; la grande différence de température les tue; ils meurent phthisiques au bout de quelques mois, de quelques semaines; souvent ils ne peuvent pas même soutenir la traversée du voyage qui les amène du Gabon, du Congo ou d'autres contrées des mêmes latitudes de l'Afrique, dans nos contrées. Cependant, depuis bientôt trois ans, un chimpanzé vit dans la belle loge des singes, au jardin des Plantes; il avait un an environ lorsqu'il fut envoyé en Europe et donné généreusement à l'établissement de Paris par M. Lacaux, en 1851. Sa santé est satisfaisante; les accès de gaieté, de vivacité, et les mille petits jeux auxquels parfois il se livre à plaisir, surtout devant les nombreux visiteurs qui stationnent journellement devant la cage, indiquent évidemment que chez lui les conditions physiques sont dans un état à peu près normal. Il mange avec appétit, quoiqu'il se montre par moments assez capricieux; on le nourrit de viandes rôties, de fruits et de légumes crus ou cuits, etc. Il boit de l'eau sucrée, du lait, du café et surtout du vin, qu'il recherche parfois avec une grande avidité, et dont il sait choisir les meilleures qualités. Son régime est donc en tous points semblable à celui de l'homme civilisé. Il aime le changement, et souvent on le voit refuser obstinément tels mets qu'on lui sert pour la deuxième ou troisième fois, tandis qu'il les avait accueillis la première avec force protestations de joie et d'amitié faites à l'employé qui a soin de lui. Nul symptôme de la maladie qui a emporté si vite ses devanciers ne s'est manifesté jusqu'à ce jour; tout porte à croire qu'on pourra le conserver encore longtemps au public du Muséum. Notre gravure ci-jointe le représente en société de coatis. Effectivement, quelques individus de ce genre de carnivores plantigrades sont logés au Muséum d'histoire naturelle, dans la cage aux singes, où se trouve également, dans un compartiment à part, le chimpanzé, et où les coatis, sans être précisément très-familiers avec leurs compagnons, dont les mœurs, la conformation, le régime, sont si différents des leurs, vivent cependant sans trop de difficulté. Mais on a dû

renoncer à exposer ces animaux inoffensifs aux jeux trop violents et aux caresses trop brusques du chimpanzé.

Le lieutenant Graves, qui avait accompagné le capitaine King dans son expédition au détroit de Magellan, avait rapporté de Valparaiso en Angleterre quatre coquilles du genre des bulimes. Il les avait enveloppées dans du coton et enfermées dans une boîte où elles étaient restées, deux pendant treize mois, une pendant dix-sept mois, et la quatrième pendant vingt mois. M. Broderip les exposa à la chaleur de sa cheminée, à Londres, les plaça dans de l'eau tiède sur des feuilles, et elles sortirent de leur torpeur et vécurent ensuite plusieurs mois.

LA VIE DE FAMILLE.

J'ai souvent pensé que la vie de famille était un orchestre complet exécutant une partition quelconque. En bas, les basses, rares, calmes et grondeuses comme de grands parents, gardent la mesure et avertissent chacun de son devoir. En haut, les petites flûtes gazouillantes comme une nichée d'enfants exhalent au soleil leur chanson sans fin et leur joie sans motif. Au-dessous, les violons et les altos, pères et mères de famille qui chantent aussi, mais qui savent la vie et la raison de leurs joies ou de leurs tristesses, et, dans l'intervalle, les soupirs des cors et des hautbois, poétiques aspirations des jeunes cœurs amoureux de l'idéal, qui n'ont encore goûté de l'existence ni son prosaïsme, ni ses désenchantements. — Voilà l'orchestre; — voilà la vie. — Que tout cela fonctionne à sa place, et vous aurez un tout admirable, gai ou triste, gracieux ou saisissant, la marche triomphale de Ries ou la symphonie en *ut*, — selon ce que le grand Maître a écrit là-haut. — Mais que les rôles s'intervertissent, que les basses, de graves et dignes qu'elles doivent être, deviennent folâtres et criardes; que les altos, de résignés et caressants, deviennent dissolvants et répulsifs; que les violons prennent la partie des cors anglais, et les trombones celle des hautbois : — alors l'harmonie est renversée, l'exécution est manquée, la vie est bouleversée, et, au lieu d'une œuvre mélodieuse et suave dont la douceur vous charme jusque dans la tristesse, vous avez une chose sans nom, inquiète, amère, stridente, pleine de tressaillements convulsifs et de déchirements inconnus (1).

FRAGMENTS D'UN VOYAGE

DANS LA CRIMÉE MÉRIDIONALE.

Suite et fin. — Voyez p. 153, 163, 219, 299, 331.

VI. — ALOUCHTA. — VALLÉE DE SOUDAK. — THÉODOSIE.

Nous touchons à peu près au centre de cette corniche criméenne qui s'étend depuis le cap Monastir et le couvent de Saint-Georges jusqu'à Théodosie, sur une longueur d'un peu plus de 200 verstes (50 lieues). Tout à coup, au fond d'une petite baie, et sur le penchant d'une colline que couronnent les ruines d'un vieux château bâti par Justinien, le voyageur aperçoit un gracieux amas de maisons, recouvertes la plupart de toits plats, à l'italienne, et précédées de portiques. C'est Alouchta, à 104 verstes de Balaclava, et à 100 verstes de Théodosie; Alouchta, dont le nom slave est, dit-on, le diminutif de ce doux nom d'Hélène, le plus populaire de toute la Grèce. Jadis cité puissante et siége épiscopal, Alouchta n'est plus aujourd'hui qu'un bourg, pourvu d'un bureau et d'une station de poste, d'un office de douanes, d'une mosquée construite récemment et d'une hôtellerie dans le goût asiatique. Quant à sa citadelle, désignée anciennement sous le nom de *Phrourion*, il n'en reste plus que trois tours dont les murs, aux trois quarts ruinés, s'élèvent au milieu des cases des Tartares.

A 54 verstes à l'est, la chaîne Taurique donne naissance, en s'entr'ouvrant, à une nouvelle vallée, couverte de vignobles et d'arbres fruitiers, et arrosée par plusieurs ruisseaux, qui y entretiennent la fraîcheur et la fertilité. C'est à proprement parler une petite contrée, où se trouvent disséminées çà et là une multitude de maisons de campagne, chefs-lieux de nombreux établissements viticoles, et communiquant entre elles par des chemins étroits, bordés de haies de peupliers. Les propriétaires de ces vignobles, au lieu de se grouper en village, ont préféré s'établir chacun au centre de son exploitation. Aussi le hameau proprement dit, situé au nord de la vallée, ne se compose-t-il que d'une église, de quelques maisons et d'une sorte de kan où logent les commerçants au temps des vendanges. De là jusqu'au bord de la mer, la vallée, suivant une pente douce que favorise le cours du *Soghouq-Sou* (eau froide, en langue tartare), a l'air d'un lac de verdure encaissé par trois collines. L'une d'elles, appelée *la montagne de l'Aigle*, et au pied de laquelle le *Soghouq-Sou* se jette dans la mer après un cours de 12 à 13 verstes, porte les ruines de l'ancienne forteresse génoise.

Forteresse importante, port de mer, évêché, résidence d'un consul de Venise qui étendait sa juridiction sur toute la *Gazarie* (Crimée), l'humble village de Soudak, habité aujourd'hui par une centaine de Grecs et de colons allemands, fut pendant le moyen âge une cité importante. Elle s'appelait alors *Soldaïa*, nom qui paraît avoir été transformé en *Soudaïa*, et plus tard, *Soudak* (1). Quand Rubruquis y passa, en 1253, au début du voyage qu'il entreprenait en Tartarie et en Chine, par ordre de saint Louis, la ville, quoique payant un tribut à Batou-Kan, avait ses chefs particuliers et son évêque, qui logea le frère voyageur dans *l'église épiscopale*.

A 50 verstes de Soudak, Théodosie ou Caffa, sur le golfe du même nom, marque l'extrémité orientale de la chaîne Taurique. La presqu'île de Kertch, qui termine la péninsule de ce côté, de même que la Chersonèse Héracléotique à l'extrémité opposée, et que traverse dans sa longueur la route de Kertch à Balaclava par Karasou-Bazar, Symphéropol et Baghtchè-Séraï, appartient tout entière à la région des steppes. Nous quittons les aspects riants ou grandioses qui nous ont accompagné depuis Baghtchè-Séraï : des collines pelées, incultes, dépouillées d'arbres, des plaines arides et monotones, une campagne désolée, voilà ce qui s'offre à nous à mesure que nous approchons de Théodosie. Il semblerait, comme le dit un voyageur, « que la nature ait voulu prendre le deuil des revers que la ville a essuyés. »

Au moyen âge, Théodosie passait à bon droit pour l'une des cités les plus riches et les plus florissantes, non-seulement de la Tauride, mais de tout l'Orient. Cette prospérité était l'œuvre des Génois, qui, vers le milieu du treizième siècle, grâce aux traités qu'ils conclurent avec l'empereur Michel Paléologue (1264), avaient supplanté les Grecs et les Vénitiens dans le commerce de la mer Noire. Lorsque la péninsule passa sous le joug des Tartares, ils obtinrent de ces derniers la permission de construire des magasins pour leurs marchandises; et, sous ce prétexte, ils bâtirent, sur l'emplacement ou dans le voisinage (la question n'a pas encore été bien résolue) de l'ancienne Théodosie, une ville que les Tartares appelèrent *Kaffa* (l'Infidèle) (2). Peu à peu

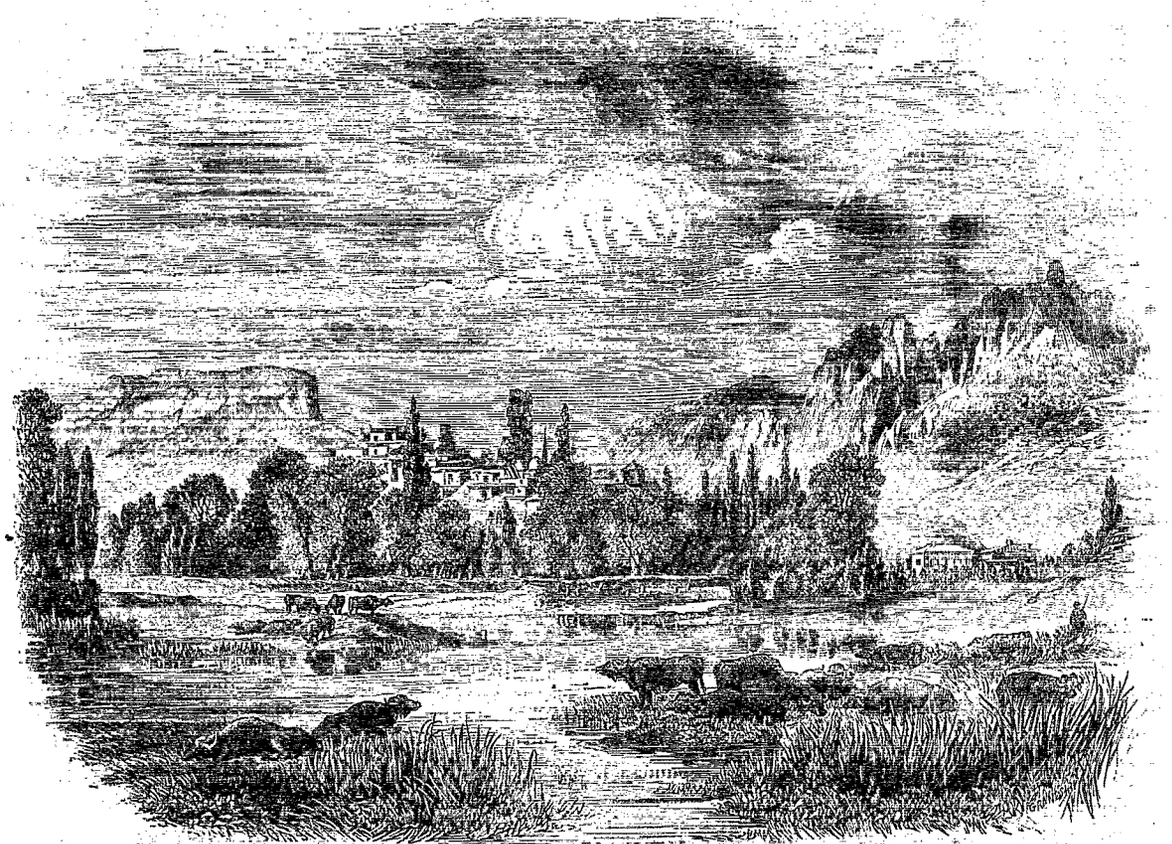
(1) A. de Ravinet.

(1) Suivant une autre étymologie, non dénuée de vraisemblance, *Soudak* serait formé de deux mots turcs et tartares : *sou*, eau, et *dagh*, montagne.

(2) Kaffa est vraisemblablement un dérivé du mot *keafir*, infidèle en

la ville fut fortifiée, et devint une place commerçante de premier ordre. A cette époque, et avant que les Portugais eussent ouvert la route des Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance, toutes les épiceries et les drogues de l'Orient, objet d'un trafic considérable, arrivaient à Caffa, où elles étaient apportées, moitié par terre et moitié par eau, depuis l'Indus, par la Bactriane, l'Oxus, la mer Caspienne, Astrakan, le Volga, et Tana (Azof) sur le Don. La ville, surnommée par les Turcs *Kutchuk-Stamboul* (le Petit-Stamboul), comptait alors, au dire des historiens, 100 000 habitants, Tartares, Génois, Grecs, Arméniens et Juifs, 172 fontaines publiques, 50 églises chrétiennes, autant de mosquées, 3 600 maisons, 9 bains, 4 cimetières. Son port spacieux et commode recevait de 7 à 800 navires chaque année; et tel était l'ascendant que les Génois avaient acquis par leurs flottes et par leurs richesses, qu'ils faisaient élire ou déposer à leur gré les princes tartares envoyés du Kaptchak.

La prise de Caffa par Ahmed-Pacha, amiral du sultan Mahomet Ier, vingt-deux ans après celle de Constantinople, entraîna la ruine de toutes les colonies génoises de la mer Noire, et porta un coup mortel au commerce des Européens dans cette mer. En 1672, les Dardanelles et le Bosphore, fermés à leurs navires, firent de l'Euxin un lac ottoman, visité par quelques rares sacolèves qui trafiquaient le long des côtes. Un siècle plus tard, les victoires de Catherine ouvrirent de nouveau la mer Noire, mais au profit exclusif de la Russie, dont la marine et le commerce prirent de rapides développements; et ce fut seulement en 1802 que le traité dit de Paris, entre la Sublime Porte et la République française, reconnut à nos navires de commerce le droit d'entrer et de naviguer librement dans l'Euxin.



Crimée. — Alouchta. — Dessin de Grandsire.

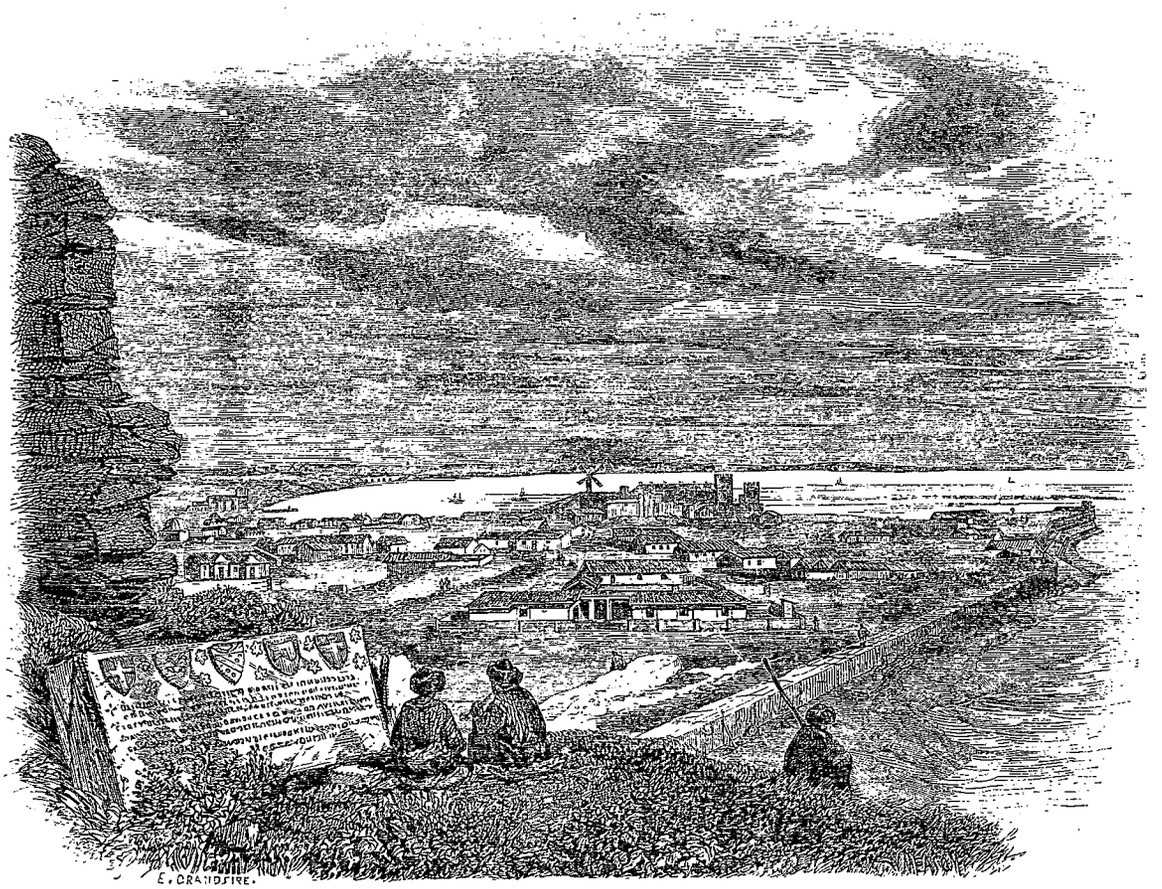
Cependant ni la conquête ottomane ni la conquête moscovite n'ont effacé entièrement du sol criméen les traces de la domination génoise. Si, pour me servir de l'expression d'un voyageur, les écussons de Gênes pavent encore Théodosie, l'empreinte de sa langue demeure visible dans l'idiome parlé aujourd'hui le long du littoral de la Crimée : par contre, le dialecte génois a retenu un nombre assez considérable de mots tartares. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples de ces mutuels échanges : en langue tartare, *kardach* signifie un frère ou un ami de cœur, et le mot *cordascia* s'emploie actuellement à Gênes dans le même sens; *macramé*, un essuie-mains en tartare, est *macrami* en génois; de même *barba* (oncle), dont la signification est la même dans les deux langues; *mangia* (manger), *sapun* et *sabun* (savon), *forluna* (tempête); etc.

Aujourd'hui il ne reste plus guère à Théodosie que le souvenir de sa grandeur passée, et l'imposant témoignage de ses ruines. Son port, situé sur une magnifique baie, en forme de croissant, et qui jadis abritait des flottes entières de navires marchands, ne reçoit pas actuellement plus de 50 à 60 bâtiments par année; sa population, quoique en progrès, dit-on, depuis plusieurs années n'excède pas 8 000 individus. L'aspect de la ville ne laisse pas d'être agréable. L'église arménienne, qui date du treizième siècle, époque à laquelle les Arméniens reçurent l'autorisation de s'établir en Crimée, accolée, pour ainsi dire, aux murailles de l'ancienne citadelle génoise, aujourd'hui démantelée, est d'un bel effet; à droite sont les bâtiments de la Quarantaine, dont une partie s'est élevée sur les ruines d'un monastère fameux, dédié à saint Basile; à gauche, la ville proprement dite, avec ses maisons neuves et bien bâties, la place et l'église catholique, la synagogue des Juifs caraïtes, et le Musée, décrit

turc, d'où l'on a fait par corruption *ghiaour*. — L'ancienne Théodosie était appelée par les Tartares *Ardarda* (la ville des Sept-Dieux).



Crimée. — Soudak. — Dessin de Grandsire.



Crimée. — Théodosie. — Dessin de Grandsire.

avec beaucoup de soin par M. Démidoff, et qui renferme, outre un grand nombre d'antiquités criméennes, une collection de fossiles très-curieuse. Ajoutons que le conservateur de ce musée est, ou du moins était il y a encore quelques années, un Français, M. le docteur Graperon.

Plusieurs écrivains et voyageurs ont recherché les causes de la décadence successive de Théodosie. Aux motifs qu'ils ont donnés, et tirés la plupart de circonstances ou d'accidents locaux, tels que l'importance croissante des ports d'Odessa, de Kertch et de Taganrok, il convient d'ajouter les atrocités commises par les Russes avant et après la conquête, et que le célèbre voyageur anglais Clarke dénonça un des premiers à l'indignation de l'Europe civilisée, à une époque où nos écrivains et nos publicistes les plus éminents célébraient à l'envi les victoires et la modération de la *grande impératrice*. Pouvait-on faire moins pour celle qui avait écrit à Diderot pour le charger de l'éducation de l'héritier présomptif de l'empire, qui parlait dans ses manifestes de faire revivre les beaux jours de Sparte et d'Athènes, et, en attendant, substituait à ces termes barbares de Crimée, Aktiar, Akmetchet, Caffa, les noms harmonieux et puisés aux sources de la plus pure antiquité, de Tauride, Sébastopol, Symphéropol, Théodosie?

J'ai entendu raisonner le crime; n'était-ce pas le consacrer? MALESHERBES.

LE PION.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 350, 353.

II. GREENHORN. (Suite.)

Cependant le sommeil me gagnait, lorsqu'un petillement, accompagné d'une odeur pénétrante et suivi d'un éclair, me fit ouvrir les yeux.

Arthur m'exorcisait avec une allumette chimique : je sautai d'un bond sur le plancher.

— Quoi? qu'y a-t-il? m'écriai-je.

— Chut! veux-tu bien ne pas beugler si haut; tu vas ameuter M. et Mme Bénignet, flanqués de Mlle Prudence *in propria persona*. Il y a que tu as à nous faire les honneurs de ta bienvenue.

— Ah! oui! je l'avais oublié.

— Quelle chance d'avoir un ami qui pense pour toi!

Montmeillan disposa avec symétrie quatre bouts de bougie allumés sur mon lit, qu'il appelait pompeusement un *triclinium*, puis il se mit en devoir de servir le régal aux convives en chemise, étendus sur leurs *cubicula*. Il tira d'abord de sa paillasse la fameuse bouteille de champagne, dont il ne restait, hélas! que le verre, le bouchon ayant sauté. Le saucisson ainsi que les petits pâtés, largement aspergés de vin, formaient une masse compacte lardée de pralines et de nonpareilles. La poche de bonbons avait crevé et versé au hasard son contenu, moitié dans la paille, moitié dans la victuaille. Rien de moins appétissant que cet affreux mélange. Cependant Arthur me persuada qu'en ma qualité d'amphitryon j'en devais goûter le premier, afin de donner le signal. J'avalai donc, non sans d'horribles grimaces, deux ou trois bouchées du dégoûtant salmigondis; mais mon estomac, moins docile, protesta si haut et si fort que nous entendîmes bientôt les portes s'ouvrir et se fermer, et des pas pressés dans l'escalier nous annoncèrent qu'on accourait au bruit. En un clin d'œil les bougies furent éteintes, les mets et la bouteille disparurent, et les écoliers ronflèrent à faire trembler les vitres. Malheureusement, il ne m'était pas aussi aisé d'étouffer mes angoisses. Mme Bénignet, accourue la première, découvrit que j'avais une indigestion, conséquence naturelle de l'insistance que mettait M. Bénignet à *bourrer* ses élèves! Le maître de pension se défendit, sa femme répliqua, et la querelle menaçait de prendre des proportions gigantesques, si Mlle Suzette ne fût intervenue, m'apportant une tasse de thé chaud qui me fut un grand soulagement, et exhortant les deux époux à regagner leur lit. Ce qu'ils firent, non sans avoir décrété auparavant qu'il y aurait un plat de moins au dîner du lendemain, pour nous apprendre à être plus sobres à l'avenir.

Dès que la porte fut refermée, il s'éleva contre moi un concert de malédictions; je ne sais à quelles extrémités se fussent portés ces *dévorants* menacés de mourir de faim, si Montmeillan, en habile général, ne leur eût abandonné les reliques du banquet si malencontreusement commencé et fini.

Je fus enfin laissé à mes propres réflexions, qui ne furent pas des plus riantes. Que de chemin j'avais fait en quelques heures! D'abord opprimé, vexé, battu, j'étais bientôt devenu oppresseur à mon tour; coupable, j'avais laissé accuser un innocent; j'avais désobéi à ma mère, en livrant sottement l'argent qui devait me durer un mois; j'avais écouté, presque avec admiration, les fanfaronnades d'un petit fat, qui n'employait son esprit qu'à dénigrer celui des autres, qui se targuait de sa richesse comme d'un mérite personnel, qui croyait que la fortune tenait lieu de tout et donnait droit à tout; je m'étais déjà rangé parmi ses partisans.

La force brutale et l'argent se partagent l'empire à la pension comme dans le monde; mais là aussi il existe toujours quelque mystérieuse influence, quelque puissance humble et cachée, qui les tient en échec, et qui souvent triomphe.

III. — UN COMPLOT.

En voyant, le lendemain, à la classe, le pauvre Greenhorn encore plus pâle que de coutume, je me sentis saisi de remords. J'aurais voulu aller lui tendre la main, et le prier de me pardonner mon attaque et mon lâche silence; mais mon mauvais génie m'épiait, sous les traits d'Arthur de Montmeillan, et je n'osais affronter ni sa rancune ni ses railleries.

Après les devoirs, dépêchés tant bien que mal, on tint conseil dans la cour. Il ne s'agissait de rien moins que de guetter Greenhorn à sa sortie des arrêts, et de se venger sur lui de toutes les vexations de la veille; il n'y était pour rien, à la vérité; raison de plus pour qu'il en subît les conséquences. D'ailleurs, les vacances approchaient; il fallait lui faire un adieu dont il se souvînt. Le gros Adolphe opina pour qu'on l'assommât avec ensemble. Arthur trouvait le procédé trop brusque, et voulait qu'il y eût un prétexte à engager la querelle. Quelques-uns étaient d'avis de le laisser tranquille, et j'allais me ranger de leur bord, lorsqu'un méchant petit singe, qui avait comme moi l'honneur d'être protégé par Montmeillan, et qui lui en marquait sa reconnaissance en espionnant pour lui, accourut tout essoufflé.

— Vous ne savez pas, Messieurs, une grande nouvelle!... Devinez à quoi Greenhorn passe son temps, pendant qu'il est aux arrêts?

— A dormir, je suppose?

— Oh! non, il est assez bête pour faire ses pensums en conscience, lui! Il est capable de copier lisiblement deux mille vers, au lieu d'appliquer à cet agréable exercice la méthode perfectionnée de Montmeillan, qui a trouvé moyen de faire manœuvrer dix plumes de front attachées à une règle, si bien qu'un *habile* a griffonné une page avant qu'un *simple* ait écrit une ligne. Eh bien, après son pensum fini, devinez à quoi il s'occupe?

— Il bâille?

— Il fait la chasse aux mouches?

— Ou bien il se gratte les jambes, pour se faire des bas rouges?

— Vous n'y êtes pas.

— Je parie qu'il repasse ses verbes grecs et latins.

— Cherchez encore.

— Ma foi! je ne trouve plus rien. Il ne peut pas manger, puisqu'il n'a pas le sou; on ne l'a jamais vu acheter même un chausson aux pommes; il ne peut pas lire, puisqu'il n'a pas de livre, à moins que ce ne soit sa Grammaire.

— Il a inventé un autre passe-temps.

— Lequel? voyons, en finiras-tu?

— Il raccommode ses vieux souliers.

— Bah!

— Parole d'honneur!

— Tu l'as vu?

— Comme je vous vois.

— Par où?

— Par un trou que j'ai fait avec une vrille dans la cloison, et que j'agrandis toutes les fois qu'on m'envoie aux arrêts.

— Tiens! c'est une idée; mais, à ce compte-là, le trou doit être grand comme la lune.

— Ne divaguons pas, Messieurs, interrompit Montmeillan. Nous voilà maîtres d'un des secrets de Greenhorn, qui en a autant qu'il y a de jours dans l'an. Voyons le parti qu'on peut en tirer contre lui. Premier chef d'accusation : il raccommode lui-même ses vieux souliers, ce qui est indigne d'un homme comme il faut. Second chef d'accusation : il se cache pour se livrer à cet exercice, ce qui dénote d'ignobles penchants, dont il rougit. Troisième chef d'accusation : il est pauvre comme Job et presque aussi patient, c'est-à-dire presque aussi impatientant. Conclusion, qu'il doit être soumis aux mêmes épreuves que ce saint homme, pour la plus grande édification des fidèles. Or le point vulnérable de messire Greenhorn, c'est l'orgueil; et nous tenons de quoi le faire dégringoler de ses échasses.

Le complot une fois ourdi, on avisa aux moyens d'exécution. Il fut convenu qu'on députerait à Greenhorn trois des plus taquins de la bande, pour le féliciter sur les arts d'agrément qu'il cultivait en cachette.

D'abord l'Anglais ne comprit pas. Les quolibets français et latins pleuvaient autour de lui dru comme grêle, sans l'émouvoir. Impatientés de dépenser tant d'esprit en pure perte, et voyant que leurs piqûres ne faisaient point venir le sang, ces méchants frelons abandonnèrent les *tropes* et en vinrent au fait. Le fils d'un avocat se chargea du réquisitoire.

— A toi, Greenhorn, ici présent, nous déclarons que tu nous as été dénoncé comme raccommodant toi-même tes vieilles chaussures, ce qui est contraire à nos us et coutumes, très-nuisible aux intérêts des savetiers émérites du quartier, injurieux à la réputation d'un établissement qui se pique de n'admettre dans son sein que des fils de famille, et souverainement déplaisant auxdits fils de famille. En conséquence, nous te sommons et requérons de dire ici, à tous présents, s'il est vrai qu'aux arrêts tu aies employé tes loisirs à mettre des pièces à tes vieux souliers, ainsi qu'en témoignent lesdites *pièces* que nous avons sous les yeux.

Et le jeune accusateur public montra du doigt les morceaux de cuir assez mal ajustés.

Greenhorn, qui avait écouté avec une attention sérieuse cette burlesque accusation, y répondit à peu près ainsi :

— Il est très-vrai que j'ai rapiécé mes souliers. Vous voulez savoir pourquoi? *Primo*, parce qu'ils étaient troués; *secundo*, parce que je n'avais pas d'argent pour les faire raccommoder.

— Que n'empruntiez-vous, accusé?

— Je n'emprunte jamais.

— Pourquoi?

— Parce que je ne suis pas sûr de pouvoir rendre.

— Bah! tu cherches à nous donner le change, reprit Arthur avec colère. Avoue tout simplement ce que j'ai toujours soupçonné, c'est que tu es le fils de quelque misérable savetier de Londres, et que tu as déserté l'échoppe paternelle, parce que tu rougissais de monsieur ton père.

Greenhorn devint pourpre.

— Mon père était gentilhomme, dit-il, car il eût rougi d'insulter à la pauvreté d'un camarade.

— Oh! oh! voilà que ça chauffe! dit l'espion de Montmeillan.

— Eh bien, j'approuve Greenhorn, reprit un autre mauvais sujet; il prend la chose comme il la faut prendre : aussi vais-je lui donner un conseil d'ami. Pendant les vacances, qu'il passe ordinairement ici, il pourra se récréer en ressemelant nos vieilles bottines; donnons-lui notre clientèle, Messieurs, ne fût-ce que pour le mettre en fonds d'acheter un habit neuf, vu que le sien montre la corde depuis tantôt deux ans.

— Soit! et si nous sommes contents de sa besogne à la rentrée, nous lui voterons une savate d'honneur.

— Pour faire pendant à l'ordre de la Jarretière de son noble pays.

— Dressons d'abord sa généalogie, Messieurs, dit un des plus acharnés limiers; car il faut faire ses preuves pour être admis dans l'ordre de Saint-Crépin.

Et il commença, sur l'air de *Mon père était pot :*

> Mon père, illustre savetier,
> Ma mère, bien connue du quartier...

Mais avant qu'il pût ajouter un mot, Greenhorn s'élança sur lui et le prit à la gorge.

— Ne parlez pas de ma mère, je vous le défends!

Ses yeux flamboyaient; l'agneau s'était fait lion. En une seconde il fut entouré et sommé de lâcher prise. Non! il serrait toujours l'insulteur d'une étreinte convulsive, sans paraître sentir les coups qui l'assaillaient au visage.

A ce moment critique, la persienne d'une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, et une voix s'écria :

— Fi! les lâches! Vous n'avez donc pas de mère, vous?... Vous êtes donc tous des enfants trouvés?

Cette brusque apostrophe arrêta court les plus furieux. Les muscles roidis de Greenhorn se détendirent; il lâcha sa proie, et chercha des yeux la voix qui avait parlé.

C'était celle de Mlle Suzette. Occupée à ranger l'office, elle avait assisté à la dernière péripétie du drame. Le jeune Anglais la regarda comme il eût regardé sa mère si elle eût été là; puis il se redressa, et sembla nous défier tous : cette fois, il ne se trouva personne pour relever le gant. Au bout de dix minutes, Greenhorn quitta lentement la cour, non sans se retourner à plusieurs reprises et nous faire face de son visage meurtri, mais calme et rayonnant. Décidément, le vaincu narguait ses vainqueurs. Mlle Suzette l'attendait au passage; elle lui tendit la main :

— Bravo, M. Greenhorn! Vous êtes un brave garçon, et votre mère est une heureuse mère!

Greenhorn poussa un cri étouffé, et s'enfuit en sanglotant.

— Ah! j'aurais dû deviner qu'il était orphelin! s'écria-t-elle.

Puis, se retournant vers nous :

— J'espère que personne de vous ne s'en doutait : ce serait si mal!

Nous nous regardâmes sans répondre, confus que nous étions de notre bel exploit et de ses suites. Notre coq de

combat, Arthur de Montmeillan, avait la crête basse et rentrait ses ergots; notre boule-dogue, à demi étranglé, ne trouvait plus de voix pour aboyer, et le gros de l'armée, complétement démoralisé par l'intervention de Mlle Suzette, s'était dispersé. Il en résulta, jusqu'aux vacances, une trêve forcée, rendue plus facile par l'absence de Greenhorn, appelé à composer pour le concours général, où il obtint le premier prix de thème latin, triomphe qu'on s'empressa d'enregistrer à la suite de tant d'autres griefs, et que l'on se promit de lui faire chèrement payer à la rentrée des classes.

La fin à une autre livraison.

UN ASTROLOGUE AU QUINZIÈME SIÈCLE.



Un Astrologue du quinzième siècle.— Dessin du manuscrit *De machinis bellicis*, conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Nous avons déjà parlé du manuscrit de Paul Savetin (voy. p. 224), qui contient un si grand nombre de dessins curieux sur le métier des armes. Celui que nous reproduisons ici semble au premier coup d'œil fort étranger au sujet principal : c'est le portrait d'un astrologue. L'auteur en fait le frontispice de son Encyclopédie; car c'est à son sens l'arbitre du sort des batailles. Comme l'oracle antique qu'il fallait consulter avant toute entreprise de conséquence, l'auteur veut que le général d'armée ne tente rien avant d'avoir interrogé un habile et prudent astrologue.

L'astrologie est depuis longtemps rejetée, par la portion intelligente du genre humain, comme absurde; mais on ne peut nier qu'elle n'ait été longtemps associée très-intimement aux études et aux progrès de l'astronomie. « Je me repens, dit Keppler, dans la préface de ses *Tables rudolphines*, d'avoir décrié l'astrologie, et je conçois comment l'astronomie a été si fort négligée depuis que les hommes ont cessé de s'adonner à l'astrologie. »

Les astrologues de l'ancienne société soutenaient que le firmament était un grand livre sur lequel le Créateur avait écrit l'histoire du monde entier, et que chacun y pouvait lire sa bonne ou mauvaise fortune. Ils prétendaient tirer l'horoscope d'une personne d'après la situation des planètes, et lire sa destinée suivant le degré de pouvoir, d'influence, de force ou de faiblesse de chacun des astres. On ferait un volume des lois, ordonnances et résolutions prises et rendues pour ou contre l'astrologie. Cependant la sévérité des empereurs païens et des rois chrétiens n'empêcha jamais que leur cour ne fût remplie d'aruspices et d'astrologues. En France, ils furent tour à tour protégés et bannis, accueillis et persécutés.

Le quinzième siècle fut surtout l'âge d'or des astrologues. L'attrait de la curiosité, la violente passion de pénétrer l'avenir, leur fit trouver de puissants protecteurs. Charles VIII, se conformant aux prescriptions de l'Église, qui condamnait l'astrologie, ordonna, l'an 1490, d'arrêter sur-le-champ les devins, nécromanciens, astrologues, etc., qui se mêlaient de prédire l'avenir, et de livrer tous contrevenants à la justice ecclésiastique et aux juges civils. Mais si les magiciens, les sorciers, diminuèrent quelque peu, les astrologues, qui se faisaient appeler *mathématiciens*, augmentèrent en proportion. Prétendant n'avoir rien de commun avec les sorciers et les devins, on les vit continuer à jouir d'une grande faveur sous les règnes suivants, où les idées italiennes les accréditèrent à nouveau. L'on sait que Catherine de Médicis en avait un grand nombre à sa dévotion, et l'hôtel de Soissons, où elle érigea cet observatoire que l'on voit encore à la halle au blé, et d'où, dit-on, elle observait elle-même la marche des astres pour en tirer des pronostics sur la destinée des siens, est un témoignage irrécusable de l'empire des astrologues au seizième siècle.

« Il faut, dit Paul Savetin, que le chef des batailles, *dux bactaliarum*, dont la devise est : *Quod vis, nolo; quod nolis, volo* (Ce que tu veux, je ne le veux pas; ce que tu ne veux pas, je le veux), soit de sa nature sage et prévoyant, fort de sa personne, hardi, vigilant, expérimenté; il faut qu'il connaisse à fond l'exercice des armes, qu'il ait le secret de la stratégie et qu'il se montre impitoyable dans l'action, *crudelis in prœlio*. » Mais ces rares qualités et d'autres qu'énumère l'auteur ne le dispensent pas d'un devoir de prudence et de réserve. « Avant de se mettre en campagne, le chef des batailles consultera l'astrologue le plus expérimenté dans l'art d'interpréter le mouvement des astres, qui l'éclairera sur les chances futures de son expédition, lui dira la nature, la condition et les influences sous lesquelles se trouvent ceux qu'il va combattre, et lui inspirera des moyens d'action dont il se louera; car il ne doit point mettre en doute la puissance de la science astrologique : *Quia corpora superiora gubernant inferiora* (Les corps supérieurs gouvernent les corps inférieurs).

Nous avons ici le portrait de l'astrologue, interrogeant les astres en faveur du chef des batailles. Il est assis sur le sommet d'une montagne, à l'instar des astrologues de la Chaldée; son vêtement n'a rien de trop fantastique : c'est une robe d'un bleu azuré, d'une ampleur raisonnable; il est coiffé d'une sorte de barrette qui tient le milieu entre le bonnet grec et le turban turc. Il tient de la main gauche l'instrument, sorte d'astrolabe, à l'aide duquel il interroge les astres. Du reste, bien que l'Église ait constamment repoussé la doctrine de l'astrologie, les emblèmes du christianisme, mêlés à ceux de la guerre et de la paix, figurent dans le gracieux encadrement de cette page du manuscrit de Paul Savetin.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

BEAUX-ARTS.

LES QUATRE FLÉAUX DE L'APOCALYPSE, PAR CORNELIUS.



Exposition universelle de 1855. — Les Quatre Fléaux de l'Apocalypse, carton par Cornelius. — Dessin de Chevignard.

Saint Jean annonce, dans l'*Apocalypse* (ch. VI, v. 18), que Dieu, pour punir le genre humain coupable, déchaînera sur lui la Mort, la Guerre, la Famine et la Peste. La Mort montera un cheval pâle, et foulera aux pieds les nations; les trois autres fléaux galoperont avec elle, prenant leur part de l'œuvre impitoyable. « L'enfer les suivra, et les quatre régions de la terre seront livrées à leur fureur. » Ce terrible passage des livres saints était fait pour tenter l'imagination des peintres sévères, surtout des peintres allemands, qui ont toujours aimé les motifs surnaturels : aussi voyons-nous que les premières gravures sur bois publiées par Albert Durer, en 1498, représentaient la vision de l'apôtre. Les redoutables cavaliers y figurent naturellement, et occupent la cinquième planche. Le premier porte une couronne et un arc tendu; le second presse dans sa droite une épée, qu'un ange cherche inutilement à saisir pour détourner des hommes les malheurs dont elle les menace; le troisième tient suspendues les balances avares qui pèsent la nourriture des peuples affamés; le quatrième agite la faux qui abat tous les êtres vivants : plusieurs victimes sont déjà tombées sous ses coups, et derrière lui on aperçoit la gueule de l'Enfer. Les sombres messagers se précipitent de droite à gauche avec une rage implacable. Cette gravure est une des œuvres les plus animées d'Albert Durer. Cornelius, sans le moindre doute, y a cherché des inspirations; mais il a su rester libre et ne pas augmenter la troupe déjà si nombreuse des imitateurs.

La Peste nous apparaît d'abord, lancée à fond de train, sur un cheval rapide : elle se penche, et couvre de son torse toute l'encolure du coursier farouche, comme impatiente d'atteindre son but : aussi avec quelle fureur elle tend son arc, dont les flèches portent la mort dans des royaumes entiers! Près d'elle, la Guerre éperonne un fougueux quadrupède, qui semble dévorer l'espace. Levant de toute sa force une large épée à deux mains, elle menace le monde. Aucun ange miséricordieux ne s'efforce d'arrêter ses coups. Ils vont tomber sur deux femmes, sur deux nations, qui cherchent à protéger leurs enfants, implorent le ministre des colères divines et paraissent même vouloir lui résister. Leur angoisse, leur désespoir maternel sont admirablement rendus. Vient ensuite la Mort : elle presse de ses maigres jambes une impétueuse monture, qui fond tête baissée sur le globe.

Le spectre ricane avec une expression infernale, et balance la terrible faux devant laquelle les générations humaines tombent comme les épis durant la moisson. Au-dessous du monstre, les jeunes gens, les femmes, les vieillards et les enfants, sont culbutés sur la terre par sa seule approche; leurs gestes, leurs attitudes, révèlent la profonde anxiété qui les bouleverse. La Famine, au type bestial, aux traits décharnés, domine ses compagnons de meurtre, comme plus redoutable encore; elle tient les balances allégoriques, à la signification lugubre.

Derrière les messagers d'infortune, on ne découvre point l'entrée du gouffre éternel; mais une troupe d'anges sinistres occupent, sur la droite, le haut de la composition. Ils semblent accourir pour stimuler le zèle des quatre exécuteurs et surveiller l'accomplissement des ordres divins.

Le travail que nous venons de décrire n'est pas un tableau, mais un simple carton, qui doit servir de modèle à une fresque. M. Cornelius nous en a envoyé six autres. Ces divers morceaux font partie d'un vaste ensemble. Chargé de décorer les galeries du campo-santo que le roi de Prusse élève à Berlin, près de la cathédrale, et où l'on ensevelira tous les membres de la famille royale, M. Pierre Cornelius, maintenant âgé de soixante-douze ans, a dessiné cinquante-quatre compositions, formant une sorte de poëme épique, et représentant toute l'histoire du genre humain. Des artistes d'élite les peignent à fresque sur les murailles. Ce sera l'œuvre capitale du vieux dessinateur et une des productions les plus importantes de l'art germanique.

LE PION.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 350, 353, 366.

IV. — L'EXEAT.

A la rentrée, nous apprîmes, non sans consternation, que Greenhorn (Cornichon), ayant fini ses humanités, avait été promu par M. Bénignet au grade de maître d'études, et devait, cette année même, surveiller notre classe.

Arthur de Montmeillan était furieux. Il ne se soumettrait jamais à une pareille humiliation! Il en parlerait à son père et ferait casser aux gages M. Bénignet, s'il s'entêtait à maintenir un pareil ordre de choses. C'était intolérable! Croire que lui, Arthur, s'abaisserait jusqu'à réciter ses leçons à Greenhorn! Il lui jetterait plutôt ses livres à la face. Il fallait se révolter, et forcer M. Bénignet à mettre les pouces. C'était sans doute Mlle Suzette qui avait valu à son favori cette haute dignité; mais elle pourrait crier: « Fi! » tant qu'elle voudrait, il n'en règlerait pas moins son vieux compte avec l'Anglais; il avait juré d'en finir avec lui.

Ces invectives trouvaient peu d'écho parmi les élèves; plusieurs de ceux qui avaient fait partie de la bande de Montmeillan n'étaient pas encore de retour; d'autres avaient déserté son drapeau, et les nouveaux venus se souciaient peu de s'embarquer dans une affaire aussi scabreuse. Quand Arthur vit qu'il n'avait pas la majorité, force lui fut d'ajourner sa rancune et de plier sous le joug sa tête superbe, en attendant une occasion propice. Pour moi, j'étais curieux de voir comment Greenhorn porterait ses nouveaux honneurs. Ne lui prendrait-il pas envie de se venger de ses persécuteurs acharnés? Certes, les prétextes ne lui manqueraient pas. Je résolus de l'observer de mon mieux; mais rien ne trahissait en lui la moindre trace d'irritation ou de ressentiment. C'était la même physionomie placide, le même regard un peu terne et voilé. Malgré son habit toujours aussi râpé, sa tenue plus que modeste, sa pâleur encore aggravée de plusieurs accès de fièvre tierce qui n'avaient cédé qu'aux bons soins de Mlle Suzette, je lui trouvais, depuis la scène de la cour, quelque chose d'imposant.

Montmeillan et le petit nombre de partisans qu'il avait pu recruter ne s'efforçaient pas moins de lasser la patience du jeune maître d'études: ils n'en pouvaient venir à bout. A leurs plus méchants tours, il opposait un esprit de mansuétude qui eût désarmé tous autres que de malfaisants écoliers ligués contre un pion. Il se sentait d'autant plus obligé à être doux et calme qu'il avait maintenant quelque autorité en main: aussi ses ennemis, ne pouvant le prendre en défaut, le calomniaient tant et plus. A les en croire, c'était un hypocrite fieffé, qui faisait le bon apôtre et cafardait en arrière. Il passait tous les soirs une demi-heure, avant de se coucher, à griffonner de longues pages. Que pouvait-il écrire, sinon des rapports de police à M. Bénignet? On se serait déjà emparé de ces mystérieux papiers; s'il ne les enfermait à double tour dans sa cassette; mais on finirait bien par mettre la main dessus, et alors les incrédules seraient convaincus, en voyant comment ils y étaient traités.

L'âme damnée de Montmeillan était sur cette piste et ne la lâcherait pas. En attendant, il se réservait de servir bientôt à Greenhorn un plat de sa façon, qui ne lui laisserait d'autre alternative que de renoncer à son poste ou de déguerpir au plus vite. Il ne s'agissait de rien moins que d'un *exeat* donné en bonne forme, avec menace de mort pour le récalcitrant. Les modérés trouvaient que c'était aller bien loin; mais, contre un pion, tout n'est-il pas permis? Il y avait, de plus, l'attrait de la curiosité qui nous tenait tous en haleine. Il arriva précisément qu'un samedi Greenhorn eut à suppléer le professeur absent. La dictée faite et nos compositions finies, l'espion de Montmeillan fut appelé le premier à lire haut la sienne. C'était un exercice de syntaxe; il commença:

— *Cucurmis arguitur prodidisse scholares, ideo jussus est ab schôlæ discedere, nisi turba scholarum minari mortem maledico Cucurmi.*

Suivaient une vingtaine de signatures.

Toutes les oreilles étaient dressées; tous les yeux, fixés sur la chaire du professeur, attendaient une explosion. Aussi attentif, mais aussi impassible que s'il eût écouté une version tirée de Virgile ou d'Ovide, Greenhorn se tourna de mon côté:

— A vous, Monsieur; traduisez.

Le frisson me prit; je sentais mes jambes se dérober sous moi. Je balbutiai, d'une voix basse et tremblante:

— *Cucurmis...*

— Plus haut, s'il vous plaît. Je remarquerai en passant, Messieurs, que ce nom n'est pas latin et me paraît des plus *barbares*. Poursuivez.

— *Cucurmis étant accusé d'avoir trahi les élèves... il lui est enjoint de quitter la classe, sinon la majorité des élèves menace...*

Ici, un violent accès de toux me coupa la parole.

— *Minari mortem*, menace de mort, reprit le jeune maître d'études, en appuyant sur chaque syllabe, Cucurmis le maudit, ou le maudit Cucurmis, à votre choix, Messieurs.

Et il promena un regard ferme sur l'auditoire.

— Je vous sais gré de m'avoir fait connaître un maître obscur, philosophe ignoré, qui, en butte aux calomnies, aux insultes, n'en persiste pas moins à remplir son devoir. Antique ou moderne, c'est un exemple salutaire, et qui me profitera, malgré les barbarismes de la composition.

Imaginez si nous étions penauds de voir notre bombe incendiaire, depuis si longtemps préparée, lancée avec tant d'audace, aller s'éteindre toute fumeuse entre les feuillets des autres cahiers, parmi lesquels le jeune professeur la classa, après me l'avoir prise des mains.

Montmeillan écumait. Encore une victoire comme celle-là, et il était défait sans espoir de retour. Il y avait revirement dans l'opinion publique. On ne pouvait disconvenir que, tout pion qu'il était, Greenhorn n'eût bravement tenu tête à l'attaque. Et c'était la seconde fois! Décidément, l'Anglais avait du cœur. Restait le chapitre des délations, qui n'était pas encore éclairci. Il possédait maintenant une preuve accablante; car le tumulte sur lequel on avait compté pour anéantir la version *Cucurmis*, après lecture faite, n'avait pas eu lieu. L'insulte était écrite, signée, paraphée; et, tout bénin qu'était M. Bénignet, il ne pouvait se dispenser de faire un exemple et de punir les principaux coupables, à la requête du maître d'études. Aussi, le lendemain dimanche, attendit-on l'heure de la sortie avec une anxiété d'autant plus grande qu'on savait Greenhorn en conférence secrète, depuis le matin, avec le chef de l'institution. Les signataires de l'*exeat* comptaient sur une retenue générale, en attendant les arrêts, qui ne pouvaient leur manquer. Mais point; les choses se passèrent comme de coutume: tous les écoliers prirent leur volée ainsi qu'une bande d'alouettes échappées aux filets de l'oiseleur.

— C'est pour demain, se disait-on; nous avons un jour de gagné.

Quelques-uns (et j'en étais) ajoutaient intérieurement: « Après tout, c'est un beau trait à Cornichon de n'avoir pas voulu nous priver d'un jour de congé. »

Le lundi, il ne fut encore question de rien. Seulement, la surprise fut grande lorsqu'on vit apparaître, à la récréation de midi, un nouveau visage, un pion inconnu! Qu'était devenu Greenhorn? que lui était-il arrivé? Le remords s'éveillait dans les consciences engourdies; les plus timorés s'accusaient de la disparition de l'Anglais: qui sait si, poussé au désespoir par notre acharnement, et en proie à un accès de spleen, il n'était pas allé se noyer ou se pendre? Nous étions alors de véritables homicides! Les peureux, se croyant déjà aux prises avec la justice, opinaient pour la fuite; Montmeillan raillait et soutenait que, ne trouvant pas M. Bénignet disposé à embrasser sa querelle, Cornichon avait tout bonnement détalé sans tambour ni trompette, ainsi que le lui avait ordonné la majorité des élèves. D'autres commentaient son entrevue avec M. Bénignet et en tiraient une conclusion différente: selon eux, il était aller déposer sa plainte à la police, et reparaîtrait incessamment, escorté de gendarmes tout prêts à appréhender au corps les jeunes criminels. Bref, personne n'était tranquille; un coup de sonnette, la porte qui s'ouvrait, nous faisaient tressaillir. Le soir, les petits n'osèrent traverser seuls le corridor qui menait au dortoir, de peur de voir l'ombre de Greenhorn se dresser sur le seuil de sa chambre. Il y avait certainement un mystère au fond de cette éclipse soudaine; du motif, rien ne transpirait; seulement, je remarquai que les lunettes bleues de Mlle Suzette s'obscurcissaient souvent, et laissaient voir, quand elle les ôtait pour les essuyer, ses yeux rouges et gonflés de larmes. Pleurait-elle sur Greenhorn, ou sur son départ?

La fin à la prochaine livraison.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

SCULPTURE EN BOIS.

UN ENCRIER DE MAQUET.

Le sujet de ce charmant meuble de luxe, sculpté par Gayonnet, est empreint dans tous ses détails du goût du dessinateur pour les scènes d'animaux fantastiques. Le paysage, car cet encrier est tout un paysage, semble avoir été pris dans quelque contrée de l'Orient, au bord de ces fleuves où la croyance du moyen âge plaça des êtres qui n'existent plus que par le travail des artistes. Ces plantes qui croissent sur les bordures, à l'exception de quelques feuilles de lierre, ne fleurissent point dans nos climats. Peut-être ne s'épanouissent-elles que dans ces solitudes habitées par les dragons et les chimères, au milieu desquelles M. Riester aime à choisir ses modèles.

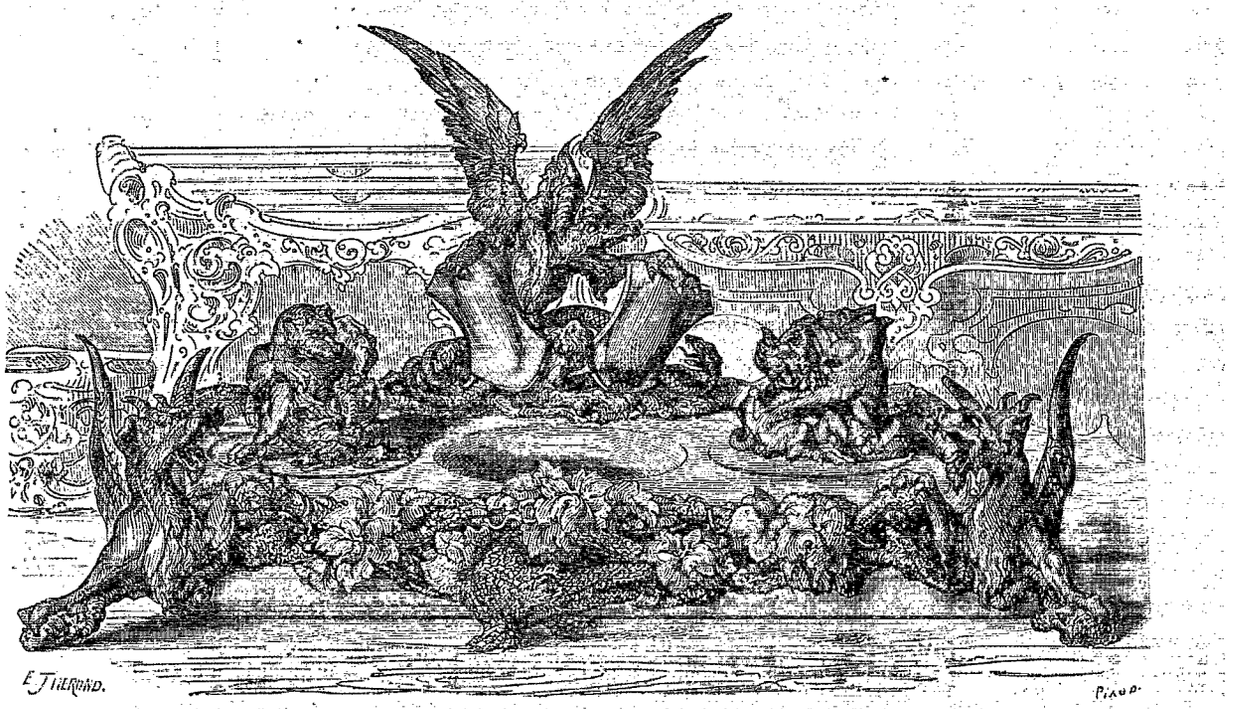
Le plateau dans lequel est creusé l'encrier est une espèce d'emplacement marécageux isolé de tous côtés par des branches d'arbres. Deux canaux de peu de profondeur, et destinés à recevoir les crayons et les plumes, se courbent en parties de cercle dans la longueur du meuble. L'espace qui les environne est décoré de sculptures en relief représentant des tiges de convolvulus, de renoncules et de graminées des marais, qui rampent et promènent à la surface du sol leurs fleurs entr'ouvertes et leurs légers feuillages. On dirait à les voir, tant elles sont fines et délicatement fouillées dans le bois de poirier, qu'un souffle d'air les va faire frissonner sous nos yeux! Elles forment comme un frais encadrement aux trois petites citernes qui se succèdent en ligne droite au milieu du plateau: deux, en forme de puits, reçoivent les vases en verre destinés à contenir l'un l'encre et l'autre la poudre; la troisième, de dessin carré, peut cacher sous sa vitrine les pains à cacheter, ou préserver les feuilles volantes toujours prêtes à céder au souffle capricieux du vent. Le poudrier et l'encrier sont surmontés de deux groupes décoratifs sculptés en bois. Ces groupes, pleins de vie et de mouvement, représentent deux épisodes d'un combat d'animaux imaginaires contre des lézards: la lutte commence sur le poudrier et elle paraît déjà arrivée au plus haut degré de violence. Un animal, à la tête de dragon mord un lézard qu'il étrangle, et dont la gueule, piteusement dilatée, annonce que la mort va bientôt succéder à l'agonie sans l'intervention d'un allié, autre bête un peu fantastique, qui s'élance et assiste à la perpétration du crime par-dessus le dos du coupable. La scène en reste là pour le moment; mais la conduite de l'auxiliaire ne s'est point bornée à celle d'un simple spectateur, si nous en croyons le groupe qui couronne l'encrier. Ici, en effet, l'affaire a changé, et l'agresseur paraît devoir être promptement la victime de sa propre méchanceté. Il n'attaque plus, il est tout au soin de se défendre: l'ami du lézard, le généreux petit animal, s'est élancé hardiment sur lui et lui déchire le cou de morsures; en vain le dragon lui enfonce ses griffes dans les chairs, il expire à son tour dans les convulsions d'une douleur mortelle, et le lézard, délivré, fuit de toute sa vitesse à travers les pattes des combattants.

Entre ces deux sujets en est un de proportions plus grandes. Une chimère aux ailes frissonnantes et à demi ouvertes est accroupie dans l'attitude du combat et de la fureur; sa gueule est démesurément dilatée, sa langue pendante; ses oreilles se hérissent en arrière et ses yeux semblent lancer des flammes sous l'étreinte de la douleur; un vigoureux serpent l'entoure de son corps tortueux et la mord à la poitrine; la dent du reptile a fait la plaie profonde, le sang coule et les chairs palpitent sous la morsure. Heureusement pour elle, elle n'est point seule à combattre, et le même petit animal que nous avons vu tout à l'heure et qui paraît jouer le rôle de bon génie dans ce monde fantastique, s'acharne sur la bête venimeuse, à laquelle il rend blessure pour blessure.

Ces trois scènes se passent, ainsi que nous l'avons dit, au milieu du plateau, et les combattants sont probablement sortis de ces rochers et branchages qui l'entourent comme une barrière. D'un amas de pierres humides superposées les unes sur les autres, et qui doivent abriter quelque source, on voit sortir une tête de crocodile dont le reste du corps dis-

paraît sous les rocs et les plantes aquatiques poussées dans les interstices. Ce n'est pas le seul habitant de ces lieux mal hantés, et à quelque distance une grenouille vient en rampant sur le roc se chauffer au soleil. C'est de là que prend naissance la bordure formée de rameaux et de troncs de chêne qui règnent alentour de ce clos. Des herbes marécageuses se sont élevées entre leurs branches et viennent, d'intervalle en intervalle, étaler leurs panaches de fleurs, de graines et de feuillages par-dessus la clôture. Celle-ci, se brisant brusquement à chaque angle, vient se mêler et disparaître sous un groupe placé juste en face de l'amas de rochers, sur la limite opposée du plateau. Ce groupe, qui couronne heureusement le meuble, est la reproduction, sous des formes plus développées, de celui qui en décore le centre. Au sommet d'un rocher déchiré de crevasses, une magnifique chimère accroupie et les ailes majestueusement déployées, tient dans ses griffes des tablettes encore vierges; ses pattes de derrière posent sur la pierre, et celle de droite écrase un énorme serpent qui se redresse en sifflant contre son ennemie et cherche à lui broyer les membres sous l'étreinte acharnée de sa longue queue.

Deux des pieds du meuble sont formés de troncs de chêne qui s'échappent de la clôture, et ceux de devant ne sont autres que deux superbes chimères accroupies dans l'attitude du repos; leurs ailes sont reployées, leur queue se déroule dans les branchages, leur tête domine fièrement les solitudes d'alentour, et leurs griffes sont posées dans une victorieuse attitude sur la barrière dont elles semblent les gardiennes.



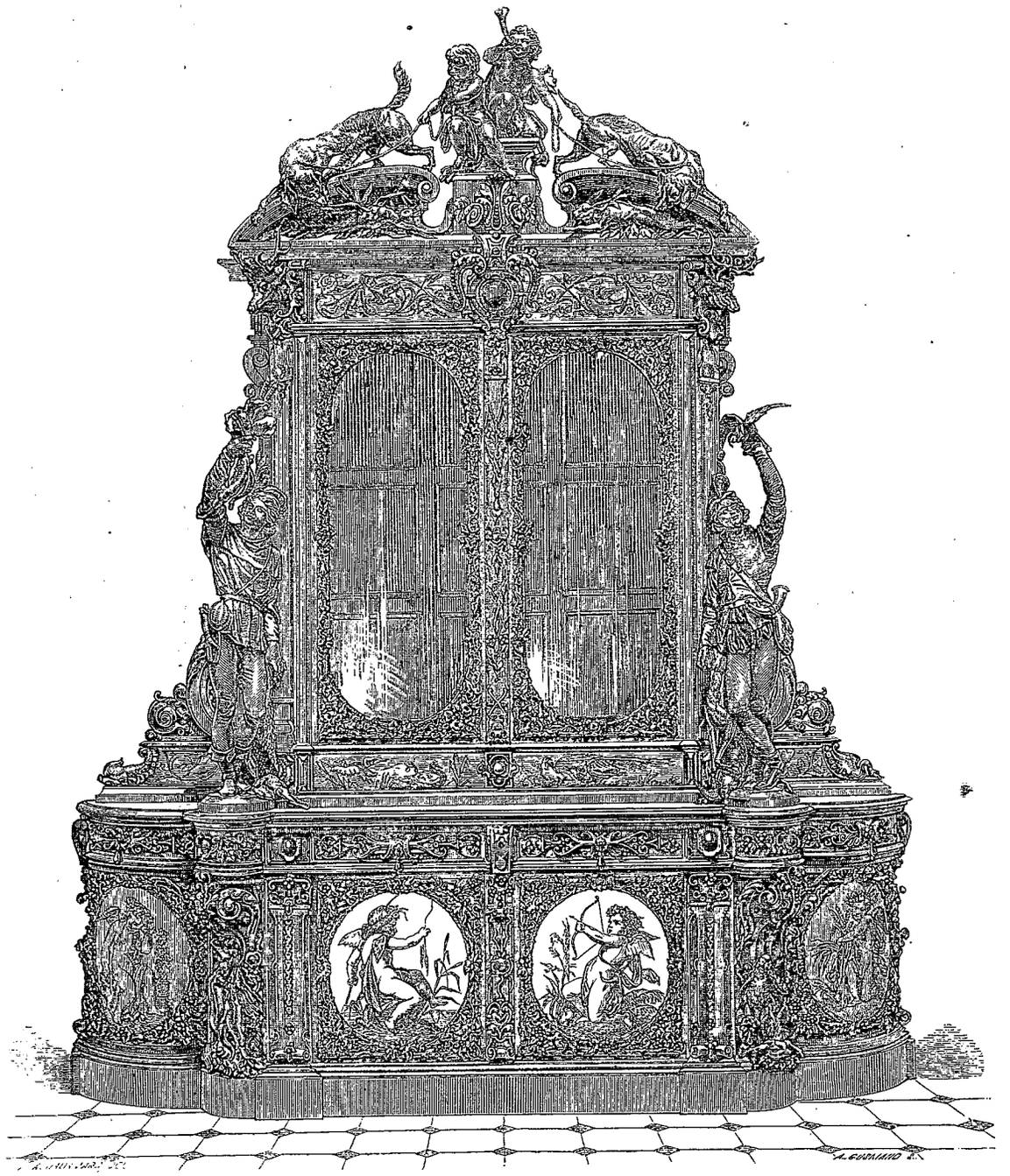
Exposition universelle de 1855; Industrie. — Encrier de Maquet, dessiné par Riester, sculpté par Gayonnet. — Dessin de Thérond

DRESSOIR DE MM. RIBAILLIER ET MAZAROZ.

La sculpture en bois ne le cède en rien à la sculpture en pierres fines et en métaux précieux. Rarement on a été aussi loin dans la pureté des formes, la souplesse des draperies, l'expression des traits, l'harmonie de l'ensemble, la vérité des détails. Le ciseau du sculpteur joint au talent de l'ébéniste ont produit des chefs-d'œuvre d'élégance artistique, de légèreté, de grâce et de commodité. Nous citerons entre autres : les pianos avec incrustations, de Chéreau; un dressoir et une bibliothèque, de Munz; des lits à baldaquin, de Saucy et de Salomon; un bureau en bois de rose et palissandre, de Maire; un bureau en bois d'ébène, de Hœfer, avec incrustations de nacre en écaille; une étagère, de Chaix; un buffet, de Balny; un charmant petit bureau-bibliothèque et un meuble de chasse, de Guéret; ainsi qu'une bibliothèque avec allégories sculptées de la science et des quatre parties du monde, de Weiber.

Pour les meubles de chasse, le chef-d'œuvre de l'exposition est le dressoir de MM. Ribaillier et Mazaroz. Aussi bien, cette œuvre a plus d'un titre à notre attention, et outre les sculptures, nous avons à y signaler les peintures sur fond or de M. Félix Fossey, dont un tableau, *la Résurrection de la fille de Jaïre*, a remporté en 1852 le second grand prix de Rome à l'École des beaux-arts. Le sujet de ces peintures est une allégorie des quatre saisons représentées par quatre amours, dont l'un vendange, l'autre pêche, le troisième chasse et le quatrième moissonne. L'idée est pleine de grâce, la composition d'un style sobre, et le tout d'une exécution ravissante. Ce n'est pas la seule œuvre de ce genre, d'ailleurs, que M. Fossey possède au palais de l'Industrie. Son pinceau nous a donné encore les deux jolis sujets, la Danse et la Musique, sur les panneaux d'un petit bureau Louis XVI, de la maison Tahan. Ici, ses allégories sont encadrées d'arabesques, de fruits, de fleurs et de feuillages, fouillés dans le bois avec une vigueur et une pureté extraordinaires. Au-dessus de cette partie du meuble règne une corniche sculptée, terminée à chaque angle par des chapiteaux formés de groupes d'oiseaux morts, de lièvres et de perdreaux suspendus au sommet et à la base. Les deux panneaux de côté sont ornés de peintures sur bois; à gauche, une tête de bouc, des fruits dans une corbeille portée sur un cep de vigne, emblème de la vendange; à droite, une tête de bœuf, une gerbe d'épis, des fleurs des champs et des perdrix, symboles de la moisson. Sur les panneaux de

face sont représentés, avec une exquise délicatesse, des oiseaux, des canards, des faisans, et plus haut des hirondelles. Sur le chapiteau inférieur de gauche est un pêcheur tenant d'une main un filet, de l'autre une poignée de poissons et de plantes fluviales, et portant à sa ceinture des instruments de pêche; sur celui de droite, un chasseur lance un faucon sur le poignet, et retient un beau lévrier qui regarde à terre un oiseau abattu. Il porte une gibecière et une trompe. Les glaces qui éclairent l'intérieur de l'armoire à fusils sont encadrées de convolvulus découpés dans le bois. Au milieu de la corniche d'en haut s'étale un écusson sans armes, et celle-ci se termine par deux têtes de cerf en guise de chapiteaux. Dans le fronton sont sculptées, de main de maître, deux scènes de chasse : d'un côté, un lièvre dépisté par un



Exposition universelle de 1855; Industrie. — Dressoir de Ribaillier et Mazaroz. — Dessin d'Hadamard.

chien s'enfuit de sa cachette de bruyères, tandis que de l'autre un canard sauvage, le cou tendu, s'élance en criant de sa touffe de roseaux. Les deux chiens sont admirables de pose, de forme, de mouvement. Ils se précipitent de l'arc de cercle qui forme le couronnement du fronton, sur le sommet duquel se tiennent deux amours dont l'un sonne de la trompe. Ces sujets ont été dessinés par Rambert et modelés par E. Carlier.

Le nom de Fossey se répète heureusement, cette année, au palais de l'Industrie; après avoir décrit les œuvres du peintre, nous ne saurions passer sous silence les sculptures en bois de M. Jules Fossey. Son meuble, un dressoir d'armes également, conçu, dessiné et sculpté par lui-même, est un des plus beaux qui figurent dans les galeries de la rotonde. Ses colonnes et pilastres avec chapiteaux surmontés de faisceaux d'armes sont vigoureusement modelés; ses têtes d'ani-

maux, ses feuillages et attributs de chasse, sont d'une composition large, pleine d'élégance et de goût. Au-dessus est un amour qui porte un faucon, auprès d'un groupe d'instruments de chasse et d'oiseaux abattus sur le sol. Sur les chapiteaux sont des trophées d'armes. A droite se tient un chasseur avec une tête de sanglier et un arc; à gauche, un guerrier au repos, la main appuyée sur le pommeau de son épée. Dans l'armoire sont renfermés d'élégants fusils de Devisme, et au-dessus, dans un cadre ovale, décoré d'arabesques, se détache un trophée d'armes moyen âge. Le fronton est couronné d'un aigle aux ailes majestueusement déployées, et tenant dans ses serres une bandelette déroulée avec la légende en lettres d'or : *Si vis pacem, para bellum* (Si tu veux la paix, sois prêt à la guerre). Tout dans cette composition d'un style large, sévère, respire la guerre et les violents enthousiasmes de la chasse; la beauté de la forme répond parfaitement à l'ampleur et à l'énergie de l'idée.

Le repos d'esprit et la satisfaction intérieure que ressentent en eux-mêmes ceux qui savent qu'ils font toujours tout ce qu'ils peuvent, soit pour connaître le bien, soit pour l'acquérir, est un plaisir sans comparaison plus doux, plus durable et plus solide que tous ceux qui viennent d'ailleurs.

DESCARTES.

MÉMOIRES D'UN VOYAGEUR QUI SE REPOSE.

Deuxième article. — Voy. p. 190.

Après avoir été rappelé pour faire place à un ambassadeur extraordinaire, puis renvoyé de nouveau à Turin en qualité de chargé d'affaires, Dutens, suivant d'un œil sévère, aux milieu des agitations de la diplomatie, les mouvements plus importants encore de la philosophie, conçut le projet d'une tentative pour remettre Leibniz en lumière. Il entreprit d'en ramasser les lambeaux épars et d'en donner une édition complète. Ce n'était pas une tâche facile, et l'on conçoit à peine que, fixé et occupé comme il l'était par ses fonctions politiques, Dutens ait pu s'en acquitter aussi bien. Leibniz est un homme d'une telle valeur que tout ce qui touche non-seulement à l'histoire de sa personne, mais même à celle de ses œuvres, prend le plus vif intérêt, de nos jours surtout, où cet aimable génie semble plus goûté que jamais : aussi nous permettra-t-on de recueillir ici avec soin tout ce que nous apprend à ce sujet notre auteur. Depuis cinquante ans que Leibniz était mort, plusieurs savants avaient entrepris de recueillir ses ouvrages; mais la plupart y avaient renoncé ou s'étaient bornés à publier un petit nombre de pièces. L'opération était en effet difficile : aucun philosophe ne s'était répandu plus abondamment et avec plus de désintéressement de la publicité que Leibniz; de même que Socrate, sans rien écrire, avait versé la plus grande partie de son âme en conversations, Leibniz avait surtout versé la sienne en correspondances. Ses écrits étaient dispersés dans tous les ouvrages périodiques de son temps, ou réunis à ceux des écrivains contemporains, ou manuscrits dans la poussière des bibliothèques. Il fallait, pour les réunir, beaucoup d'activité, de temps, d'argent. Voltaire, qui, on le sait, n'était pas trop favorable au philosophe de Hanovre, adversaire si profond des principes du sensualisme, écrivait à Dutens, quand il eut connaissance de son entreprise : « Les écrits de Leibniz sont épars comme les feuilles de la Sibylle, et aussi obscurs que les oracles de cette vieille. » Et quand il reçut des mains de l'éditeur un exemplaire complet et bien relié : « Vous êtes, lui écrivit-il, comme Isis, qui rassembla les membres épars d'Osiris, et qui le fit adorer. »

Une anecdote que rapporte Dutens montre bien dans quel état de dispersion et d'abandon, bien confirmé du reste par ce qu'ont vu tous ceux qui se sont voués depuis lors au même travail, se trouvait à ce moment l'héritage de Leibniz. Parmi environ cinq cents pièces d'ouvrages détachés qui composent l'édition, il en manquait une, dont notre collecteur avait bien connaissance, mais qu'il n'avait pu réussir à se procurer, malgré ses recherches : c'était un petit traité sur l'optique adressé par Leibniz à Spinosa, qui l'avait consulté sur cette matière délicate. Il désespérait de réussir, et avait déjà envoyé à l'imprimerie les renseignements qui devaient suppléer au texte perdu, lorsque, passant à Paris, et ayant à examiner à la Bibliothèque du roi quelques papiers d'une nature toute différente, il lui arriva de laisser tomber par terre le carton qui les contenait. Il y avait du vent dans la galerie, et les feuilles furent aussitôt dispersées çà et là; en les ramassant, qu'aperçoit-il? le titre de la dissertation si vainement cherchée : *Notitia opticæ promotæ*. Qu'on juge de sa surprise et de sa satisfaction.

Malgré la diligence de Dutens, il s'en faut cependant beaucoup qu'il ait réussi à recueillir dans son édition tout ce qui appartient à Leibniz. « J'imprimai, dit-il, un prospectus; j'écrivis à tous les savants de l'Europe, et les invitai à seconder mon dessein. Je puis dire que je trouvai beaucoup d'encouragement de leur part; on m'envoya de tous côtés, non-seulement ce qui me manquait, mais plusieurs lettres manuscrites de mon auteur et beaucoup de maximes ignorées. Je réduisis le tout par ordre de matières, je fis des notes, j'écrivis des préfaces : tout fut prêt en un an de temps, et Leibniz parut au jour quatre ans après (en 1768), imprimé en six gros volumes in-4°. »

Mais pour un travail de cette nature la correspondance avec les savants ne pouvait suffire : il aurait fallu, comme l'indiquait la découverte faite à la Bibliothèque de Paris, visiter par soi-même tous les dépôts; et il est étonnant que Dutens, lorsqu'il passa par Hanovre en revenant de Berlin, n'ait pas songé à y fouiller : il eût fait à coup sûr dans cette bibliothèque une riche moisson, et il aurait eu le mérite de publier lui-même un complément. L'édition donnée par lui en 1768, et qui est jusqu'ici la seule édition générale dont la librairie soit en possession, est en effet bien loin d'une édition véritablement complète. Depuis que Leibniz a repris faveur, et que l'on s'est mis scrupuleusement à la recherche de toutes les traces du passage de ce grand esprit dans notre monde, on a pu découvrir la matière d'une dizaine de volumes dont Dutens n'avait point eu connaissance. En 1840, M. Erdmann, professeur à l'Université de Halle, publiait un fort volume in-4° de pièces entièrement inédites, rencontrées par lui dans les liasses de la Bibliothèque de Hanovre; à la même époque, M. Guhrauer en publiait deux d'écrits allemands puisés à la même source; en 1842, M. Vallet publiait à Paris, d'après un manuscrit de la collection de l'Institut, le Mémoire adressé par Leibniz à Louis XIV sur le projet d'une conquête de l'Égypte et d'une expédition dans l'Inde, projet suivi depuis lors par Napoléon et les Anglais; en 1843, M. Pertz, bibliothécaire à Berlin, publiait un volume in-folio de travaux historiques; en 1846, M. Grotefend retrouvait l'importante correspondance, longtemps cherchée et déclarée introuvable, de Leibniz avec Arnauld; la même année, M. de Rommel publiait en deux volumes la correspondance du même philosophe avec le landgrave de Hesse; en 1849, M. Gerhardt donnait en deux autres volumes les travaux mathématiques; enfin, tout récemment, en 1854, un de nos compatriotes, M. Foucher de Careil, réussissait encore à publier un dernier volume de lettres et opuscules. Ces détails bibliographiques montrent à la fois, et la singulière étendue de Leibniz, et la dispersion non moins singulière de ses écrits, et, en outre,

le zèle avec lequel on s'applique aujourd'hui de toutes parts à le ressusciter. Ce ne sont là évidemment que les préludes d'une grande édition générale qui remplacera celle de Dutens, mais ne la fera pas oublier.

Quelques années plus tard, Dutens, ayant eu occasion de se rendre à cette cour de Brunswick où Leibniz avait joui de tant de considération et d'accueil, y trouva les traces, pour ainsi dire encore toutes vivantes, de ce grand homme. Le duc régnant avait été son élève; mais bien qu'il ne manquât, au dire de Dutens, ni d'esprit, ni de connaissances, il ne paraît cependant pas qu'il fût demeuré aussi fidèle aux traditions de ce grand homme que la duchesse de Brunswick, qui, sans doute à l'exemple de son frère, le grand Frédéric, affectait le goût des hautes régions philosophiques. « Pendant que l'on prenait le café, dit Dutens, la duchesse s'avança vers moi, me parla beaucoup de son frère, de la manière dont je l'avais loué et lui avais été présenté; et puis tout à coup, passant à un sujet bien différent, elle me demanda ce que je pensais des monades de Leibniz. Quelque savante qu'elle me fût annoncée, je ne m'attendais pas à lui voir prendre son vol si haut; mais je ne fus point étourdi de la question. Je lui répondis que j'avais trouvé que les monades de Leibniz avaient un grand rapport avec les monades de Pythagore... Ma proposition lui parut savante et nouvelle, et, soit qu'elle m'entendît ou non, elle en fit semblant du moins, et ne parla ensuite que de la profondeur de mon génie et de mon savoir. »

Dutens, dans ce passage de ses Mémoires, n'insiste pas davantage sur cette conversation; mais il est aisé d'y suppléer en ajoutant ici ce qu'il dit ailleurs d'une manière assez heureuse sur cet important sujet de la monade, dans lequel se résume en définitive toute la philosophie de Leibniz. Ce philosophe exprime la liaison qui unit les uns avec les autres tous les êtres créés, en disant que chaque être représente la totalité des êtres; de sorte que Dieu, qui est tout clairvoyant, voit dans l'histoire de chacun de nous l'histoire générale de l'univers qui s'y reflète. « Que de grands et de magnifiques spectacles, dit là-dessus notre auteur, Leibniz ne nous présente-t-il pas! Une harmonie universelle, le monde faisant un tout, où chaque chose est à sa place : chaque être est un petit univers de l'univers; l'univers, un grand univers des perfections de l'Être infini; enfin, notre propre perfection comprise dans la perfection générale. Nous portons tous avec nous ce que nous devons être dans l'éternité; ce germe se développe dans une suite d'états par lesquels nous passons et ne cesserons de passer. C'est dans ce sens que Leibniz a raison de dire que la mort est bannie de son système : elle n'est qu'un développement avantageux de nos facultés qui élargit la sphère de nos connaissances, de notre activité, de notre bonheur. » Telle était la matière des conversations qui, au siècle dernier, se poursuivaient après le dîner, tout en prenant le café, avec des dames, voire avec des princesses. Il faut avouer que, sur ce terrain du moins, il serait difficile de reconnaître les progrès faits par le dix-neuvième siècle comparativement à son devancier.

Malgré les compliments de Voltaire au sujet de la publication des œuvres de Leibniz, Dutens n'était nullement regardé par les philosophes comme un des leurs. Il avait même pris la plume contre eux, et tandis que par ses idées il appartenait à la cause du spiritualisme, par ses relations il appartenait à celle de l'aristocratie. C'est à l'aristocratie qu'il avait dû sa fortune, et il s'en montrait reconnaissant. Il suffit qu'on ne puisse lui reprocher de s'en être fait le serviteur. Après avoir rempli à quatre reprises différentes les fonctions de chargé d'affaires à Turin, il se retira du service vers l'âge de cinquante ans. Il avait obtenu un bénéfice de dix mille francs de revenu joint à une pension de même valeur, et ses goûts d'homme du monde et de philosophe n'en demandaient pas davantage. Le duc de Northumberland, avec lequel il était lié depuis plusieurs années, et qui était alors le plus riche propriétaire du royaume-uni, puisqu'il possédait à lui seul près de la centième partie de la totalité du territoire de l'Angleterre, lui fit les propositions les plus avantageuses pour le décider à venir se fixer près de lui pour le reste de ses jours en qualité d'ami et de commensal; mais il ne put y réussir. « Il me semblait, dit Dutens, si j'eusse acquiescé à cet engagement, qu'il n'était pas possible que le duc ne regardât tous les témoignages de zèle et d'affection que j'aurais pu lui montrer comme le produit de son argent, et il n'en eût pas fallu davantage pour refroidir mon zèle et condenser la plus vive ardeur que j'aurais eue de lui prouver mon attachement... Je refusai enfin l'offre du duc de Northumberland, quelque avantageuse qu'elle fût à ma fortune; je pris la ferme résolution de ne plus chercher mon bonheur qu'en moi-même, et je me félicite encore tous les jours d'avoir pris ce parti. » Dutens, après avoir publié, outre ses Mémoires, quelques ouvrages ou brochures de peu d'importance, mourut à Londres en 1812, avec le titre de membre de la Société royale et d'historiographe du roi.

CHANT DU SOIR.

Traduit de Ruckert. — Voy. la Table des vingt premières années.

J'étais sur la montagne à l'heure où le soleil se penchait à l'horizon, et je voyais le réseau d'or du soir s'étendre sur la forêt.

Les nuages du ciel, la paix avec la rosée, descendaient sur la terre, et le son de l'*Angelus* était pour la nature le signal du repos.

Je disais : O mon cœur, comprends le calme de la création, repose-toi avec tout ce qui vit dans les champs.

Les fleurs closent l'une après l'autre leur corolle, et les flots s'apaisent dans les ruisseaux.

Le sylphe fatigué se pose sous une feuille, et la demoiselle ferme sous le roseau ses ailes humides.

Le hanneton doré a pris pour berceau une feuille de rose; le troupeau regagne son gîte avec son berger.

Du haut des airs, l'alouette vient chercher son nid dans le trèfle, et le daim et le chevreuil s'enfoncent dans les bois.

Quiconque a une petite cabane à présent s'y endort, et celui qui est sur la terre étrangère, un rêve le ramène à son foyer natal.

Et moi, j'ai dans l'âme un désir que je ne puis satisfaire, un désir qui m'emporte dans ma lointaine patrie.

COMMENT LES VOLEURS D'AUTREFOIS

S'EXERÇAIENT A SUPPORTER LA QUESTION.

Un ancien criminaliste, après avoir donné des conseils au juge chargé d'appliquer la question, et lui avoir recommandé de prendre garde de la donner jusqu'à la mort ou la mutilation, — sous peine d'avoir à en rendre compte devant la justice, — continue ainsi dans un paragraphe indiqué en marge par ce résumé : « Advis remarquable aux juges sur la ruse des voleurs (1). »

« Au surplus, seront les juges advertis qu'entre les voleurs, soit qu'ils ayent dès leurs plus basses années exercé les voleries, ou qu'ils ayent commencé leur meschante vie

(1) *Les Procès civil et criminel*, contenant la méthodique liaison du droict et de la pratique judiciaire civile et criminelle, par Claude le Brun de la Rochette, jurisconsulte beaujolois. — A Rouen, chez Jean Boylley, M.DC.XXXXVII. — *Le Procès criminel*, livre II, chapitre intitulé : « Application du criminel à la question », p. 167.

peu avant leur capture, il y en a plusieurs qui, dans les forêts, ou ailleurs, s'exercent à se donner les uns aux autres la question de toutes sortes, — afin de s'y accoustumer et s'endurcir à la soustenir, lorsqu'ils seront appréhendez par la justice; et de cette sorte, Damhoudère, au 38e chapitre de la Pratique criminelle, dit en avoir veu plusieurs qu'il a luy-mesme fait torturer. Quant à leurs ruses pour ne sentir les douleurs de la question, j'ai veu, la première année de ma réception au barreau de Beaujolois, qui fut en l'année 1588, que de quatre voleurs qui y estoient prisonniers, le chef, nommé Grand-François, homme d'une hauteur gigantale, appliqué à la question, *s'y endormit*, et luy furent, à force de tirer, emportés les poulces des deux pieds, sans qu'il fist aucune démonstration de douleurs et jusques à ce que l'un de ses compagnons descouvrit qu'il avoit *mangé du savon*, qui a force de stupéfier les nerfs, et le remède contre cette ruse estre de luy donner de vin, lequel, suivant cet advis, luy estant apporté et commandé de boire, il dit lors qu'il estoit mort (perdu), et, sans se plus faire tirer, confessa franchement une infinité de meurtres et voleries, pour l'expiation de quoy luy et ses compagnons furent roüez, par sentence du sieur Thomasson, prévost des mareschaux en Beaujolois. »

DANIEL DANCER.

L'avarice est moins l'amour de l'or que la peur de la pauvreté. Cette peur est un horrible mal : c'est l'une des faiblesses humaines les plus avilissantes et les plus corruptrices; tel homme qui peut braver en riant la mort et qui, à l'occasion, devient un héros sur le champ de bataille,



Daniel Dancer

tremble comme le dernier des lâches devant l'ombre de la misère ou seulement de la gêne, et, pour un peu d'argent il vend sans honte, à qui en veut, sa dignité et sa liberté. C'est ce qui explique pourquoi, dans la Grèce, où l'on appréciait si haut ces deux derniers biens, les philosophes insistaient avec tant d'énergie sur la vertu du mépris des richesses. En ce siècle, nous faisons tout le contraire, et nous tenons quiconque soutient que l'indépendance est préférable à la fortune pour un hypocrite ou pour un sot. Il va sans dire que, par une conséquence toute naturelle, l'opinion commune est moins exigeante en ce qui se rapporte à la dignité et à la liberté civiles : on ne peut pas tout avoir à la fois.

Daniel Dancer n'était pas sans courage physique; il n'eût pas été facile à intimider; jeune, il avait donné plus d'une fois des preuves d'une hardiesse peu commune; mais être exposé à manquer d'argent, c'était une crainte que sa raison ne pouvait surmonter. Il était né en 1716, près de Harrow, dans le Middlesex. Héritier d'une fortune considérable, il était devenu tout à coup avare, le jour où il était entré en possession de son héritage : par suite de quelle secrète commotion morale? on l'ignore; il n'était pas marié; il n'avait pas d'enfants. Il habitait une maison de campagne au milieu de ses champs; pendant de longues années, il eut près de lui sa sœur, avare comme lui, et toujours vêtue de haillons; leur coutume invariable était de faire cuire le dimanche un morceau de bœuf avec une douzaine de boulettes de pâte : c'était la nourriture de toute la semaine, rien de plus. Après la mort de sa sœur, Daniel se réduisit à la moitié de la provision habituelle; ce qu'il mangeait ainsi par jour lui revenait à la valeur de deux pence à peine; chose étrange! il en dépensait autant pour nourrir de lait un chien, son seul ami. Il avait, du reste, une étrange manière d'aimer le pauvre animal, qu'il appelait Pythias. On le menaça, une fois, de lui faire payer le prix d'un agneau que ce chien avait mordu : aussitôt il conduisit Pythias chez un serrurier et lui fit enlever les dents de devant; il n'en continua pas moins à le bien caresser. Ses bas étaient devenus un tissu de reprises; il raccommodait lui-même ses souliers, et comme il n'était pas habile en ce métier, il se bornait à coudre des morceaux de cuir par-dessus les trous, ce qui finit par grossir ses chaussures d'une manière démesurée. Le matin il allait se laver à un étang, et pour ne pas user de linge, il laissait sécher son visage au soleil. Son chapeau de jeune homme était encore sa seule coiffure dans sa vieillesse; un jour il s'était décidé à en acheter un autre à un juif pour un schelling; mais en rentrant, un vieux domestique qu'il faisait travailler à vil prix lui en ayant offert six pence de plus qu'un schelling, il lui céda son marché. Une fois, sur la route, un gentleman, le voyant si misérable, lui offrit un penny; après quelque hésitation, Dancer accepta l'aumône. Il ne rentrait jamais les mains vides, ramassant sur la route jusqu'aux os et aux fétus de paille. Depuis la mort de sa sœur, il n'avait pas voulu renouveler ses draps; il finit par se coucher dans un vieux sac et il y mourut. On trouva, en livres sterling, 62 500 francs dans le fumier de sa vacherie, 12 500 francs en argent et en bank-notes dans la poche d'une de ses vieilles vestes liée et jetée dans un coin de la bergerie, 5 000 francs sous une pierre du foyer de la cuisine, et 15 000 francs en bank-notes dans un vieux pot à thé. Le revenu annuel des terres qu'il légua par testament n'était pas moindre de 75 000 francs.

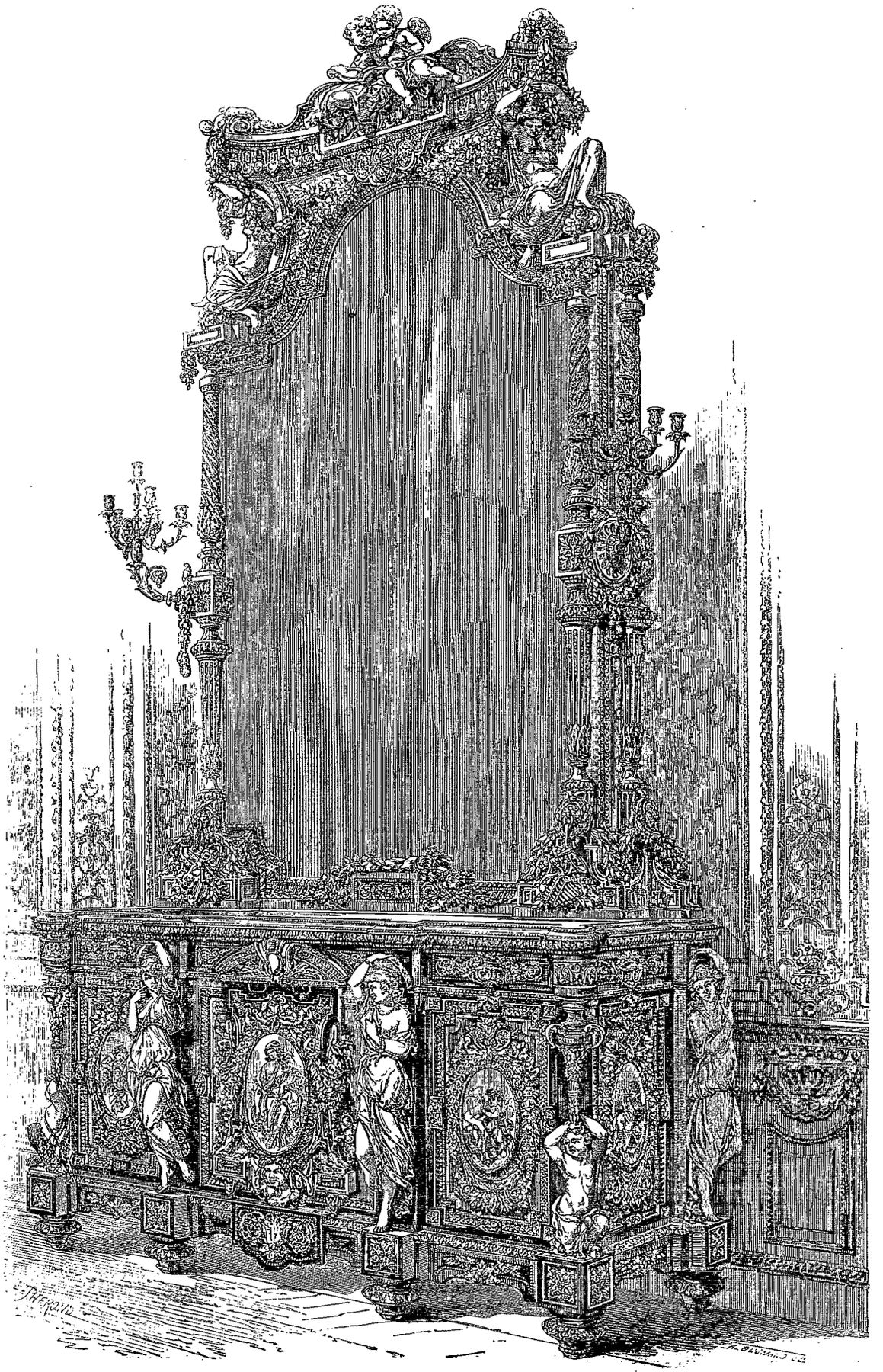
Voilà une de ces folies que tout le monde condamne : le possesseur souriant de l'opulence la plus mal acquise est moins méprisé. Un Daniel Dancer est-il cependant plus vicieux qu'un Verrès? L'avare ne fait guère de tort qu'à lui-même : le prodigue est presque toujours un corrupteur; il achète les consciences et en fait les esclaves de ses passions; sa vie est un enseignement perpétuel de vice et de mépris du travail; son exemple serait plus contagieux que celui de l'avare, s'il était moins difficile d'acquérir la richesse; et de même que l'on dit : « A père avare enfant prodigue, » on dirait aussi souvent : « A père prodigue enfant avare, » si les pères prodigues laissaient des héritages à conserver.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POÛPÉE, 7.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

MEUBLE DE SALON FABRIQUÉ POUR LA REINE D'ANGLETERRE PAR MM. JACKSON ET GRAHAM.



Exposition universelle de 1855. — Meuble de salon fabriqué pour la reine d'Angleterre par MM. Jackson et Graham.

Ce meuble, composé en style Louis XVI, est exécuté en différents bois, et toute la partie du cadre, notamment, est en bois de tilleul sculpté et doré.

La tablette en mosaïque située au bas du grand cadre est destinée à recevoir une pendule et des objets de curiosité, ce que ne permettent pas les dimensions étroites des cheminées anglaises. Les divers sujets qui entrent dans l'ornementation, et qui ont été travaillés en bronze, peinture ou sculpture, sont appropriés au caractère d'un meuble de salon et se rapportent tous à la musique, à la danse, au chant et à la poésie. Les plaques de porcelaine ont été exécutées d'après des modèles peints à l'huile par le décorateur de la maison Graham, et copiés par les artistes de la fabrique Minton.

L'ensemble de cette pièce de menuiserie, de proportions élégantes, se compose de deux parties, un buffet et un cadre harmonieusement adaptés l'un à l'autre, sur lesquels viennent s'appliquer les motifs décoratifs en bronze et en peinture. Le dessin est formé de lignes droites et de lignes courbes, tantôt ondoyantes et tantôt brisées, qui courent du sommet à la base et se prêtent à tous les caprices de l'ornementation. Le plan du cadre est ovale, et celui du buffet plutôt carré, avec des angles amortis par la présence des décors.

Le corps du meuble est porté par six pieds en sphéroïdes aplatis, surmontés de cubes en bronze doré qui servent comme de socles à des statuettes de même métal, exécutées en ronde bosse et adossées aux parois extérieures. Deux de ces statuettes, situées dans les enfoncements pratiqués aux angles de face, représentent des enfants à demi couverts de dépouilles d'animaux qui pendent jusqu'à leurs pieds. Au-dessus de leur tête se dressent des piliers de forme conique, qui s'élèvent en s'évasant jusqu'au bord de la tablette et se terminent en chapiteaux fleuris de sculptures. Dans les angles parallèles de la partie postérieure apparaissent deux femmes vêtues de longues robes flottantes, et dont l'une joue de la flûte, tandis que l'autre fait résonner des cymbales. Ce sont des allégories de la musique, répétées dans des attitudes semblables, et avec des instruments divers, sur le premier plan vertical de la console. Ces figures, d'une grande pureté de forme, sont pleines de mouvement, et la dureté métallique des tons dans les dorures se prête admirablement à l'effet de sonorité et d'animation que la composition a voulu produire; c'est un concert d'instruments en cuivre qui accompagne de ses accords éclatants le jeu plus doux des personnages peints sur les porcelaines.

Ces peintures sont exécutées sur des plaques de forme ovale, entourées de cadres en bois sculpté. Les tons sont harmonieux et doux, et les sujets sont encore des allégories des arts sous les traits d'amours blonds et roses, dont chacun est gravement occupé à son rôle dans le concert. La plaque du milieu est renfermée dans un beau cadre dont les bords sont rehaussés de fines guirlandes et de feuillages d'or disposés en gerbes et en torsades; elle représente une femme en costume antique, à la physionomie douce et grave, aux mouvements pleins de légèreté et de grâce, qui tient à la main une lyre dont l'inspiration va faire résonner les cordes. Elle est accompagnée, à droite et à gauche, de petits personnages représentés de la même manière, et tous absorbés dans des travaux d'art et de musique : les uns s'essayent sur la flûte, d'autres étudient, et d'autres jouent du tambour. On les retrouve encore sur les plaques de porcelaine qui décorent les panneaux des côtés, complétant, par leurs travaux, les différentes attributions des beaux-arts, et occupés, l'un à écrire, et un second à peindre. Ces petits êtres, ainsi répandus sur toute la surface du meuble, dans des poses d'une vivacité charmante, donnent une physionomie toute particulière à cette composition. On y retrouve partout l'image de la vie, du mouvement et du plaisir tempéré par l'étude, et la beauté du travail artistique s'y unit, jusque dans les moindres détails, à la richesse de la matière première. Les cadres de chaque peinture, sculptés avec une grande finesse dans un bois d'une délicatesse extrême, paraissent comme suspendus sur le panneau par des rubans exécutés en demi-bosse, qui s'échappent de luxuriants bouquets de fleurs et de feuillages. Çà et là de fines arabesques serpentent en capricieux dessins. La frise qui court au-dessous de la tablette est décorée de moulures avec application de vases, de feuilles et de rinceaux en bronze doré. Le grand panneau de face se divise en quatre petits panneaux, les uns en ovale pur, les autres échancrés. Celui du centre est surmonté d'un fronton en arc de cercle, avec un écu en attique destiné à recevoir des armes.

Tout ce travail d'ornementation se détache merveilleusement sur le fond amarante du bois qui a servi à la fabrication, et dont l'éclat métallique des dorures fait encore ressortir les vives couleurs.

La tablette se compose d'une mosaïque de petites pièces rapportées et juxtaposées en forme de losanges. Celles-ci sont de couleur vert-glauque, celles-là d'un blanc mat, séparées par d'autres de nuances orangées, dont l'assemblage se fond à l'œil dans une teinte douce d'un heureux effet. Cette composition, dont le travail exige une grande délicatesse, s'épanouit au milieu d'une bordure en bois de rose incrusté dans toute sa longueur de petites losanges en bois de palissandre et de citronnier.

Au-dessus s'élève le cadre, en manière de retable. Il est étayé de pilastres en bronze doré, enchâssés dans les angles, et dont la base repose sur des gerbes de végétations d'où se détachent à profusion les attributs de la musique, une flûte grecque, des cymbales, un triangle et un tambour, réunis en faisceau par une guirlande de fleurs. Les fûts de ces colonnettes, cannelées et de forme byzantine, sont coupés vers le milieu pour donner naissance à deux beaux candélabres de même métal que les piliers qui les portent. Sur les panneaux qui s'étendent de la bordure de leurs niches à la bordure de la glace ont été exécutées, dans le tilleul, des moulures et des arabesques sculptées, qui tombent de la frise jusqu'à la tablette, sous une direction verticale. La frise représente une tenture élégamment fouillée dans le bois, et qui s'étend d'une extrémité à l'autre, pour se terminer en bouquets de fleurs et de feuillages retombant en volute, et dans lesquels se perdent les chapiteaux des colonnes. Ces sculptures servent de siéges à des femmes chargées de guirlandes, et dont les pieds reposent sur l'extrémité des fleurs. Les coins du fronton sont décorés d'arabesques qui s'en vont, en suivant la ligne de couronnement, aboutir à un joli groupe composé de deux amours, dont l'un tient une flûte, tandis que l'autre déroule un cahier de musique qu'il consulte des yeux. La glace, d'une pureté parfaite et d'un poli égal à sa puissance de réflexion, est enchâssée dans ce riche encadrement.

FRANÇOIS ARAGO.

Suite. — Voy. p. 254.

Les autorités espagnoles, reconnaissant que pour racheter ma vie je ne me déclarais pas le propriétaire du bâtiment, nous firent conduire, sans autre molestation, à la forteresse de Rosas. Ayant à défiler devant presque tous les habitants de la ville, j'avais d'abord voulu, par un sentiment de fausse honte, laisser dans le moulin les restes de nos repas de la semaine. Mais M. Berthemie, plus prévoyant que moi, por-

tait sur l'épaule une grande quantité de morceaux de pain noir passés dans une ficelle; je l'imitai; je me munis bravement de notre vieille marmite, la mis sur mon épaule, et c'est dans cet accoutrement que je fis mon entrée dans la fameuse forteresse.

On nous plaça dans une casemate où nous avions à peine l'espace nécessaire pour nous coucher. Dans le moulin à vent, on nous apportait, de temps en temps, quelques provisions venant de notre navire. Ici, le gouvernement espagnol pourvoyait à notre nourriture : nous recevions tous les jours du pain et une ration de riz; mais, comme nous n'avions aucun moyen de cuisson, nous étions en réalité réduits au pain sec.

Le pain sec était une nourriture bien peu substantielle pour qui voyait à la porte de sa prison, de sa casemate, une vivandière vendant des raisins à deux liards la livre et faisant cuire, à l'abri d'un demi-tonneau, du lard et des harengs; mais nous n'avions pas d'argent pour nous mettre en rapport avec cette marchande. Je me décidai alors, quoique avec un très-grand regret, à vendre une montre que mon père m'avait donnée. On m'en offrit à peu près le quart de sa valeur; il fallut bien accepter, puisqu'il n'y avait pas de concurrents.

Possesseurs de soixante francs, nous pûmes, M. Berthemie et moi, assouvir la faim dont nous souffrions depuis longtemps; mais nous ne voulûmes pas que ce retour de fortune ne profitât qu'à nous seuls, et nous fîmes des libéralités qui furent très-bien accueillies par nos compagnons de captivité. Si cette vente de ma montre nous apportait quelque soulagement, elle devait plus tard plonger une famille dans la douleur.

La ville de Rosas tomba au pouvoir des Français, après une courageuse résistance. La garnison prisonnière fut envoyée en France, et passa naturellement à Perpignan. Mon père, en quête de nouvelles, allait partout où des Espagnols se trouvaient réunis. Il entra dans un café au moment où un officier prisonnier tirait de son gousset la montre que j'avais vendue à Rosas. Mon bon père vit dans ce fait la preuve de ma mort et tomba évanoui. L'officier tenait la montre de troisième main, et ne put donner aucun détail sur le sort de la personne à qui elle avait appartenu.

La casemate étant devenue nécessaire aux défenseurs de la forteresse, on nous transporta dans une petite chapelle où l'on déposait pendant vingt-quatre heures les morts de l'hôpital. Là, nous étions gardés par des paysans venus, à travers la montagne, de divers villages et particulièrement de Cadaquès. Ces paysans, très-empressés de raconter ce qu'ils avaient vu de curieux pendant leur campagne d'un jour, me questionnaient sur les faits et gestes de tous mes compagnons d'infortune. Je satisfaisais amplement leur curiosité, étant le seul de la troupe qui sût parler l'espagnol.

Pour capter leur bienveillance, je les questionnais moi-même longuement sur ce qu'était leur village, sur les travaux qu'on y exécutait, sur la contrebande, leur principale industrie, etc., etc. Ils répondaient à mes questions avec la loquacité ordinaire aux campagnards. Le lendemain, nos gardiens étaient remplacés par d'autres habitants du même village.

— En ma qualité de marchand ambulant, dis-je à ces derniers, j'ai été jadis à Cadaquès.

Et me voilà leur parlant de ce que j'avais appris la veille, de tel individu, qui se livrait à la contrebande avec plus de succès que les autres, de sa belle habitation, des propriétés qu'il possédait près du village, enfin d'une foule de particularités qui ne semblaient pouvoir être connues que d'un habitant de Cadaquès. Ma plaisanterie produisit un effet inattendu. Des détails si circonstanciés, se dirent nos gardiens, ne peuvent pas être connus d'un marchand ambulant; ce personnage que nous trouvons ici, dans une si singulière société, est certainement originaire de Cadaquès; et le fils de l'apothicaire doit avoir à peu près son âge. Il était allé en Amérique tenter la fortune : c'est évidemment lui qui craint de se faire connaître, ayant été rencontré avec toutes ses richesses sur un bâtiment qui se rendait en France. Le bruit grandit, prend de la consistance, et parvient aux oreilles d'une sœur de l'apothicaire, établie à Rosas. Elle accourt, croit me reconnaître et me saute au cou. Je proteste contre l'identité :

— Bien joué! me dit-elle; le cas est grave, puisque vous avez été trouvé sur un bâtiment qui se rendait en France; persistez toujours dans vos dénégations; les circonstances deviendront peut-être plus favorables, et j'en profiterai pour assurer votre délivrance. En attendant, mon cher neveu, je ne vous laisserai manquer de rien.

Et, en effet, nous recevions tous les matins, M. Berthemie et moi, un repas confortable.

L'église étant devenue nécessaire à la garnison pour en faire un magasin, on nous transporta, le 25 septembre 1808, dans un fort de la Trinité, dit le *Bouton de Rosas,* citadelle située sur un monticule à l'entrée de la rade, et nous fûmes déposés dans un souterrain profond, où la lumière du jour ne pénétrait d'aucun côté. Nous ne restâmes pas longtemps dans ce lieu infect, non parce qu'on eut pitié de nous, mais parce qu'il offrit un refuge à une partie de la garnison attaquée par les Français. On nous fit descendre la nuit jusqu'au bord de la mer, et l'on nous transporta, le 17 octobre, au port de Palamos. Nous fûmes renfermés dans un ponton; nous jouissions cependant d'une certaine liberté; on nous laissait aller à terre pendant quelques heures et promener nos misères et nos haillons dans la ville. C'est là que je fis la connaissance de la duchesse douairière d'Orléans, mère de Louis-Philippe. Elle avait quitté la ville de Figueras, où elle résidait, parce que, me dit-elle, trente-deux bombes, parties de la forteresse, étaient tombées dans son habitation. Elle avait alors le projet de se réfugier à Alger, et elle me demanda de lui amener le capitaine du bâtiment dont elle aurait peut-être à invoquer la protection. Je racontai à mon raïs les malheurs de la pincesse; il en fut ému, et je le conduisis chez elle. En entrant, il ôta par respect ses babouches, comme s'il avait pénétré dans une mosquée, et, les tenant à la main, il alla baiser un pan de la robe de madame d'Orléans. La princesse fut effrayée à l'aspect de cette mâle figure portant la plus longue barbe que j'aie jamais vue; elle se remit bientôt, et tout se passa avec un mélange de politesse française et de courtoisie orientale.

Les soixante francs de Rosas étaient dépensés. Madame d'Orléans aurait bien voulu nous venir en aide; mais elle était elle-même sans argent. Tout ce dont elle put nous gratifier fut un morceau de sucre en pain. Le soir de notre visite, j'étais plus riche que la princesse. Pour soustraire à la fureur du peuple les Français qui avaient échappé aux premiers massacres, le gouvernement espagnol les renvoyait en France sur de frêles bâtiments. L'un des *cartels* vint jeter l'ancre à côté de notre ponton. Un des malheureux expatriés me reconnut et m'offrit une prise de tabac. En ouvrant la tabatière, j'y trouvai *una onza de oro* (une once d'or), l'unique débris de sa fortune. Je lui remis cette tabatière, avec force remercîments, après y avoir renfermé un papier contenant ces mots : « Le compatriote porteur de ce billet » m'a rendu un grand service; traitez-le comme un de vos » enfants. » Ma demande, comme de raison, fut exaucée; c'est par ce morceau de papier, grand comme la *onza de oro*, que ma famille apprit que j'existais encore, et que ma mère, modèle de piété, put cesser de faire dire des messes pour le repos de mon âme.

Cinq jours après, un de mes hardis compatriotes arrivait

à Palamos, après avoir traversé les lignes des postes français et espagnols en présence, portant à un négociant qui avait des amis à Perpignan l'invitation de me fournir tout ce dont j'aurais besoin. L'Espagnol se montra très-disposé à déférer à l'invitation; mais je ne profitai pas de sa bonne volonté.

La fin à la prochaine livraison.

J.-J. GRANDVILLE.

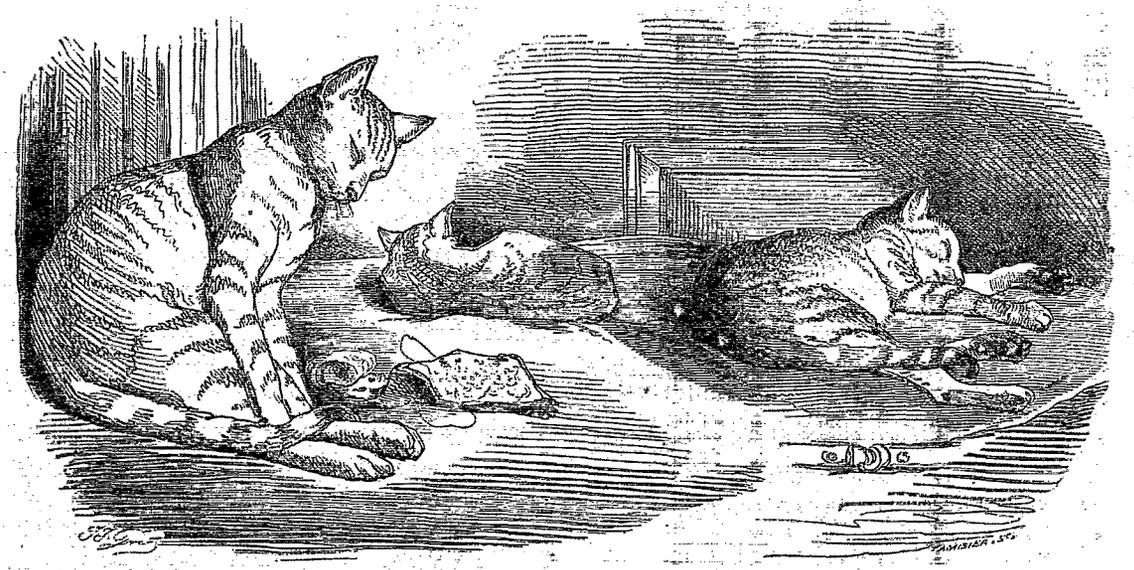
DESSINS INÉDITS.

Voy. p. 356.

Grandville travaillait péniblement; non qu'il lui fût difficile d'imaginer des sujets intéressants ou de dessiner rapidement des figures plaisantes de toutes sortes. Loin de là, il était doué d'une intarissable verve d'invention, et son crayon obéissait avec une merveilleuse promptitude à tous ses caprices. Il s'était même exercé à dessiner de la main gauche aussi bien que de la droite, et nous l'avons vu se servir de l'une et de l'autre à la fois, pour improviser, tout en causant, une variété incroyable de personnages et de scènes comiques, au grand divertissement de sa famille et de ses amis.

Sans aucun doute, avec moitié moins de peine qu'il ne s'en donnait pour le public, Grandville eût encore fait preuve d'une rare originalité et mérité la réputation d'un très-habile artiste. Peut-être même, s'il avait su se tenir ainsi à mi-chemin de sa fatigue et de son talent, sa fortune eût été plus brillante, sa vie plus heureuse et plus longue. Ne connaissons-nous pas force gens qui ne font pas le quart de ce que l'on serait en droit d'attendre d'eux, et qui n'en sont pas moins très-satisfaits de leur part de succès et d'eux-mêmes? Mais il y a là un mystère de conscience. Ne résiste pas qui veut à cette secrète et impatiente ardeur de la volonté qui, dans toutes les professions, pousse incessamment l'homme à réaliser aussi parfaitement qu'il est en son pouvoir les conceptions de son intelligence. Grandville était de ceux qui ne peuvent point se dire : « C'est assez, » tant que la voix intérieure leur murmure : « Tu peux faire mieux » encore. » Cette nécessité morale est souvent le véritable secret de la gêne où végètent toute leur vie des artistes même renommés. Ils ne sont pas libres de faire médiocrement ou mal, d'être inférieurs à eux-mêmes, lors même qu'ils sont rémunérés trop parcimonieusement, et que leurs travaux ne doivent pas être signés de leurs noms. Aucun motif d'intérêt matériel ne saurait prévaloir contre la passion qui les attache à leur œuvre aussi longtemps qu'elle n'est pas arrivée au degré de perfection où ils sont capables de la porter, à peu près comme l'abeille est contrainte à ne point laisser sa cellule ébauchée, et ne s'interrompt point qu'elle ne l'ait construite avec la rigueur géométrique dont le plan est dans son instinct.

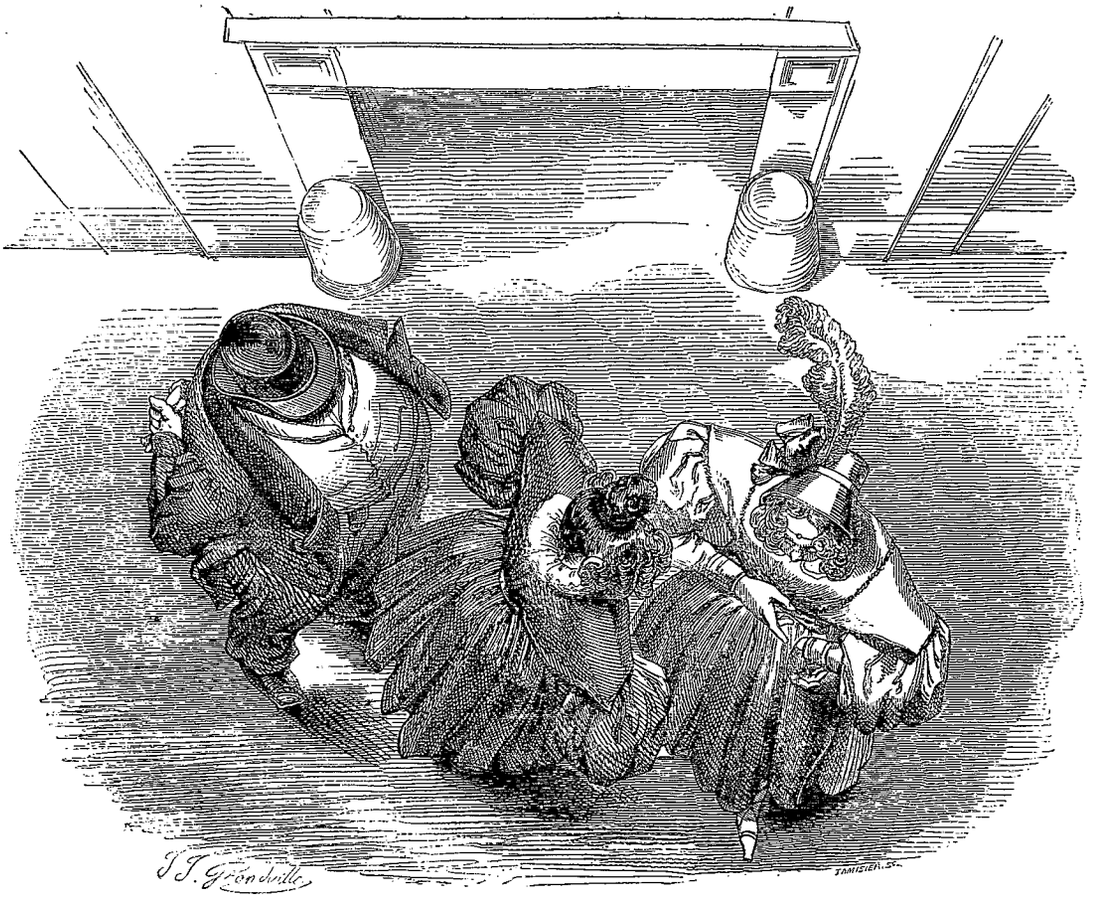
Qui aurait mérité mieux que Grandville la fortune ou tout au moins une généreuse aisance? Dès le lever du jour, il était assis devant sa table, le crayon à la main; il ne sortait jamais, ne se permettait aucune promenade, aucune visite, aucune récréation; le soir même il dessinait, non pour le public, il est vrai, mais pour lui-même : c'était ce qu'il appelait se reposer et se divertir. Il était économe et sobre. Il n'avait



Le Chat de Grandville. — Étude par Granville.

aucun vice, aucune manie dispendieuse, pas même celle du cigare. D'autre part, il ne manquait jamais de travaux commandés; il était sans cesse sollicité par les éditeurs. Et cependant le gain de chaque année ne faisait que suffire bien juste aux dépenses de son ménage, qui certes ne dépassaient pas de beaucoup celles d'une famille d'ouvrier. Il ne se plaignait pas. Il est même juste de dire qu'il obtenait, pour ses dessins, les prix qu'il demandait : c'est dire combien il était peu exigeant. Sa femme en murmurait bien un peu tout bas : « Mais, madame Grandville, répondait-il, n'oubliez » donc pas, s'il vous plaît, qu'après tout monsieur votre » mari n'est qu'un caricaturiste!... Ah! si j'avais inventé un » nouveau genre de paysage, une nature inconnue, ou bien » si j'avais l'honneur de peindre les hommes... au daguer- » réotype!... » ajoutait-il en souriant.

Ces habitudes laborieuses et sédentaires à l'excès eurent à la longue des conséquences regrettables à la fois sur la direction de l'esprit de Grandville et peut-être même sur la portée de son talent. Pour peindre le monde animé ou inanimé avec un sentiment de vérité soutenu, il faut le voir et l'étudier constamment. On nous raconte de plusieurs artistes du seizième siècle qu'ils parcouraient la ville et la cam-



Passants vus d'un troisième étage. — Étude par Grandville.



Bonnes femmes et enfant. — Étude par Granville.

pagne, portant un album à leur ceinture, et s'arrêtant fréquemment pour dessiner ce qui attirait leur curiosité et leur paraissait un sujet intéressant d'étude. C'est surtout aux peintres de mœurs et de genre que doivent être profitables ces poursuites quotidiennes des mille scènes qui se renouvellent incessamment sur le théâtre humain. Grandville avait beaucoup observé dans sa jeunesse; mais pendant les dernières années de sa vie, il ne faisait plus guère que traduire et interpréter ses souvenirs. A défaut de mémoire, il inventait, il supposait, il créait, et là commençait le péril; il perdait pied, si l'on peut s'exprimer ainsi, et se laissait entraîner vers un fantastique plus étrange qu'agréable. Combien il se sentait lui-même plus vigoureux et plus sûr de son crayon quand il exprimait ou transformait à sa manière!

Lorsque sa femme, après bien des obsessions, avait réussi à le faire sortir une heure ou deux, l'effet en était bien sensible : à son retour au logis, c'était un tout autre homme. « Devinez où Mme Grandville m'a mené, moi, Grandville, le » pauvre artiste! s'écriait-il comiquement d'un air de stupéfaction indignée; aux Tuileries, Monsieur! dans le grand » monde! Ah! quelles gens on voit là!» Et, saisissant son crayon, il se mettait à dessiner les divers personnages qui, sans le soupçonner, avaient posé devant lui au grand risque de figurer bientôt derrière les vitres de Philippon et de Martinet. Oisifs de tout âge et de toute prétention, coquettes de tout étage, enfants, bonnes, étrangers, gens ennuyés, gens importants, tous défilaient sur le papier avec la variété de leurs physionomies et de leurs caractères; on se récriait avec raison, on admirait : « Ce sont des tableaux tout faits, » disait-on avec une exagération involontaire; mais il hochait la tête et jetait ces esquisses dans le grand portefeuille aux projets.

Quelque autre jour, par un temps de pluie, il avait traversé Paris en omnibus. Quels visages il y avait rencontrés! quelles originalités il avait saisies comme au vol! quelle moisson d'observations et de grotesques à faire rire les plus austères! S'il arrivait seulement qu'il lui vînt à l'idée, tout en conversant, de s'accouder un moment au bord de la fenêtre, que ne découvrait-il pas dans la rue! Et vite de saisir son crayon, une feuille de papier, et de croquer les passants « vus de tête, » ou les bonnes femmes et leurs marmots sur le trottoir.

On l'encourageait à ces trop rares et trop rapides curiosités de la vie réelle. On lui reprochait de s'enfermer dans un cercle trop étroit et trop peu fécondant de conversations ou de lectures. « Le *Charivari* est plaisant, lui disait-on; mais il faut lire aussi Molière, Lesage ou la Bruyère. Breughel et Cruikshank ont de l'esprit; mais Hogarth en a autant qu'eux avec beaucoup plus de bon sens. » Sa disposition à chercher ses modèles et ses types en lui seul, inquiétait d'autant plus qu'il y avait dans son esprit quelque obscurité sur les questions dont la solution importe le plus à la bonne direction de la pensée, et qu'on le voyait se tourmenter en vain de la percer, sans le secours de l'étude, par la seule force de sa pénétration. Étranger aux doctrines philosophiques, et même affectant de les dédaigner, il était cependant tourmenté du besoin d'en posséder une, de rattacher ses idées éparses à un principe général, de se faire une théorie de la vie, d'en déduire une théorie de l'art, et, à son insu, il était entraîné vers une sorte de vague panthéisme. Un artiste peut, *sans aucun doute*, produire d'excellentes œuvres sans se préoccuper de questions abstraites, pourvu qu'il ne sorte point de l'imitation ou de l'interprétation directe de la nature; mais dès qu'il est possédé du goût des idées générales, on peut être assuré qu'elles arriveront tôt ou tard à diriger sa main aussi bien que son esprit, et qu'il est dans sa destinée de s'élever ou de tomber avec elles. L'histoire de la peinture, surtout au dix-septième et au dix-huitième siècle, abonde en exemples de cette influence des théories : ils sont plus rares de nos jours, où le réalisme est surtout en honneur : l'examen de l'œuvre de Grandville pourra nous offrir, à ce point de vue, un intérêt particulier.

Les gentilshommes français, sous Henri III, jeunes et vieux, portaient sur eux une bonbonnière : on en trouva une dans la poche du duc de Guise lorsqu'il fut tué à Blois.

LE BAQUET DES FRANCS.

Dans le cours des deux derniers siècles et jusqu'au milieu de celui-ci, une grave erreur s'est glissée parmi quelques antiquaires de France et d'Allemagne. Dès 1665, le père Vignier, jésuite, prétendit avoir trouvé aux Riceys, près Bar-sur-Seine, deux personnages couchés dans des tombes de pierre et portant sur leur tête une couronne dentelée comme celle qui figure sur la tête des rois francs au portail de Saint-Denis. En 1740, le savant Schœpfelin, de Strasbourg, crut aussi en reconnaître une semblable sur la tête d'un chef franc découvert près Verdun, sur les bords de la Meuse. En 1773, Oberlin, disciple et digne successeur de l'érudit professeur, publia cette prétendue couronne dans un volume imprimé à Strasbourg sous le nom de *Museum Shœpfelini*.

Enfin, en 1839, M. Houben, de Xanten, et le professeur Fiedler, de Wesel, prétendirent aussi avoir rencontré à Xanten le crâne d'un chef germain ceint d'une couronne diadémée comme celle des empereurs romains, et ils annoncèrent cette étrange découverte dans un ouvrage qui fut recherché par les savants.

Tout récemment encore, à propos d'un cercle de bronze trouvé, en 1838, à Douvrend (Seine-Inférieure), l'idée de coiffure a été de nouveau soutenue par des antiquaires normands.

Les antiquaires anglais d'abord, et après eux les archéologues allemands, ont fait tomber cette erreur déjà vieille de deux siècles, et, après avoir lu le compte rendu, quelque peu amendé, de leur assertion, on s'étonnera de la méprise dans laquelle ont pu tomber des esprits d'ailleurs distingués.

La prétendue couronne mérovingienne ou coiffure du Franc, n'était rien autre chose qu'un seau ou baquet très-orné que les Francs, les Germains ou les Anglo-Saxons inhumaient avec ceux de leurs morts qui l'avaient porté pendant la vie.

Le casque se rapportant à la période de nos rois mérovingiens se rencontre rarement en Europe. M. Victor Simon, de Metz, croit en avoir vu deux dans la Lorraine, et des archéologues anglais en citent également deux découverts dans des *tumuli* : l'un, en bronze, a été trouvé près de

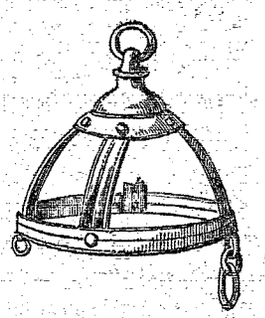


Fig. 1. Casque anglo-saxon.

Cheltenham ; l'autre, en fer, a été recueilli dans le tumulus de Benty-Grange (Derbyshire). Nous en donnons le dessin (fig. 1), et l'on reconnaîtra facilement, en comparant cette esquisse avec les autres dessins qui suivent, que jamais il n'y a rien eu de commun entre ces deux espèces d'objets.

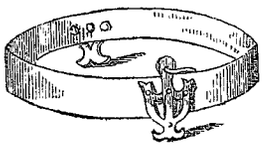


FIG. 2. Cercle de Douvrend.

Le cercle de Douvrend, en bronze doré, pris isolément, se prêtait, il est vrai, assez facilement à une idée de coiffure, surtout lorsque les ouvriers venaient dire qu'ils l'avaient recueilli près de la tête d'un mort. Aussi, pendant très longtemps, plusieurs antiquaires l'ont-ils cru un reste de ces couronnes mérovingiennes dont parlent Vignier, Schœpfelin, Oberlin, Houben et Fiedler.

La découverte de Xanten, mal interprétée, semblait confirmer ces conjectures. L'explorateur, M. Houben, assurait avoir trouvé sur un crâne humain un cercle de bronze doré surmonté de triangles, imitant ces diadèmes que l'on voit sur les médailles romaines du Bas-Empire. De plus, le cercle principal présentait deux oreillons d'où s'élevait une anse mobile qui, fixée par la rouille, semblait le soutien d'une couronne. Avec un peu de bonne volonté, rien ne se prête mieux, en effet, que le dessin ci-dessous à cette illusion archéologique.

La cause principale de l'erreur de M. Houben vient surtout de ce qu'il plaçait mal les triangles ou dents de scie qui décoraient le cercle principal. Ces mêmes dents, en effet, placées au haut du cercle, forment la dentelure d'une couronne. Au contraire, placées au bas dans leur position naturelle, elles n'apparaissent, ce qu'elles sont réellement, que comme la décoration supérieure d'un seau ou baquet de bois.

Cette erreur de critique a été facilement reconnue dans des découvertes récentes.

Un antiquaire anglais, M. Wylie, fouillant, en 1851, le cimetière de Fairford, comté de Glocester, trouva près de la tête d'un Anglo-Saxon un seau en bois, décoré de bronze et muni de pointes triangulaires au-dessus du premier cercle. En 1853, M. Akerman fit une découverte toute semblable à Harnham-Hill, près de Salisbury. Là les ouvriers et les paysans témoins de l'exhumation s'empressèrent de dire que ce baquet était « la casquette » du défunt.

Plusieurs autres seaux ou baquets, entiers ou par morceaux, ont été recueillis à Wilbraham par M. Neville, qui,

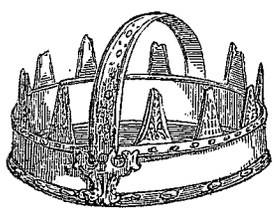


FIG. 3. Prétendue couronne de Xanten

après les avoir placés dans sa collection, les a publiés, il y a trois ans, dans le riche album qui porte le titre de *Saxon obsequies*. Les précieux ouvrages de M. Roach Smith, intitulés *Collectanea antiqua*, et ceux de M. John Akerman, onnus sous le nom de *Remains of pagan Saxondom*, mentionnent plusieurs seaux ou baquets anglo-saxons en cuivre, en fer et en bois, rencontrés sur la surface de la Grande-Bretagne, notamment dans des *tumuli*. On en trouve aussi qui sont décrits et représentés dans les procès-verbaux de la Société des antiquaires de Londres. Enfin, M. Thomas Wright nous affirme qu'il s'en rencontre également dans la belle et riche collection du docteur Faussett, récemment achetée 15 000 francs par M. Joseph Mayer, de Liverpool.

Mais l'antiquaire qui, pour nos contrées, a le plus contribué a dissiper l'erreur, est M. Lindenschmit, de Mayence, lorsqu'il a publié le curieux dessin que nous donnons (fig. 4), réduit au sixième de sa grandeur. Il représente une admirable petite seille, large de 15 centimètres et haute d'autant, composée de petites douves de bois dont le bas était garni de trois cercles de fer. Le sommet est muni d'un large cercle de bronze, dont la crête est recourbée comme celle

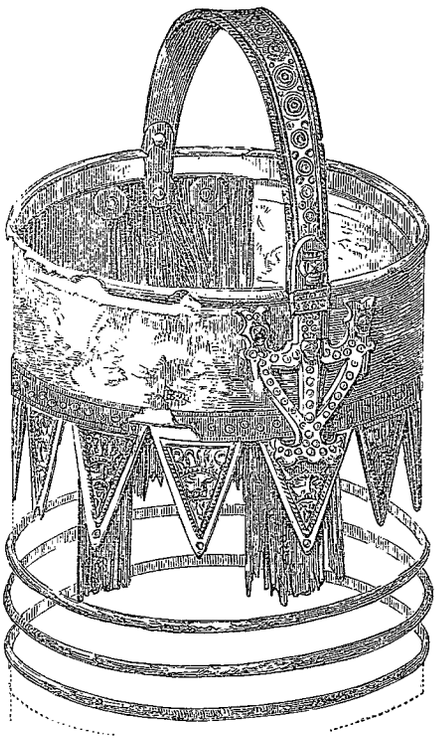


FIG. 4. Seau ou baquet de Wisbaden.

de nos plateaux, tandis que le bas est décoré de quatorze pointes triangulaires, ornées de têtes d'homme semblables à des modillons romans. L'anse mobile est une bande plate semée de ronds grands et petits, et les deux oreillons présentent à leur terminaison des têtes de serpent.

Non seulement on y reconnaît encore les cercles et les garnitures triangulaires, mais on y voit même les restes du bois attaché à tous ces objets métalliques, ce qui prouve, à n'en pas douter, que ces restes ont fait partie d'un vase de bois orné avec un soin tout particulier.

Cette pièce rare et curieuse, conservée dans le musée de Wisbaden, a été trouvée, en 1852, aux environs de cette ville, dans une sépulture mérovingienne, au milieu d'ornements d'or et d'argent.

Ce qui achève de démontrer cette opinion de seaux et de baquets des Francs, ce qui la rend définitive pour la France, c'est la découverte faite à Envermeu l'année dernière par M. l'abbé Cochet, inspecteur des monuments historiques de la Seine-Inférieure. Cet infatigable explorateur, qui vient

de publier, sous le titre de *Normandie souterraine*, le premier ouvrage qui ait paru en France sur l'archéologie mérovingienne, a découvert, dans un seul cimetière franc, quatre seaux ou baquets, qu'il décrit ainsi dans le livre que nous venons de citer :

« Ces quatre seaux, baquets ou seilles se ressemblent et sont presque identiques. La différence qui les distingue est on ne peut plus minime. On les prendrait volontiers pour

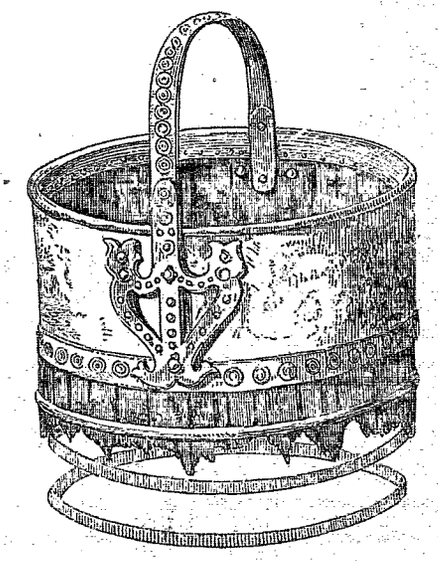


Fig. 5. Un des quatre Baquets d'Envermeu.

quatre frères. Leur largeur au sommet varie de 0m,20 à 0m,22; la hauteur de l'anse va de 0m,10 à 0m,12; les ronds simples, doubles ou triples qui décorent l'anse, les oreillons et le grand cercle, sont à peu près les mêmes. Tous quatre ont présenté au bas trois cercles de fer, malheureusement brisés. Les deux que nous reproduisons, qui sont les plus beaux et les mieux conservés, ont gardé toutes leurs douvelles de bois de chêne, et même un d'eux a conservé ses

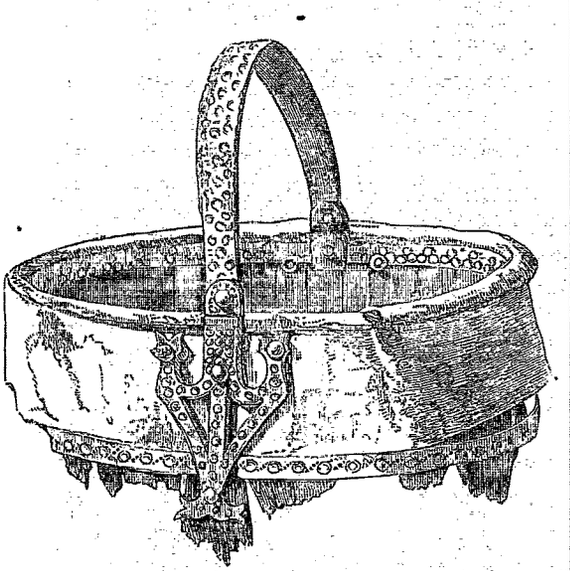


Fig. 6. Un des quatre Baquets d'Envermeu; d'après une photographie.

cercles de fer encore en place. Si l'on juge de la profondeur par ce qui subsiste, on doit présumer qu'elle pouvait être de 0m,18 à 0m,20.

» Des antiquaires anglais pensent que ces seaux ou baquets, ornés avec tant de luxe, peuvent avoir servi à présenter à boire dans les festins. Ce qui est sûr, c'est qu'à Envermeu le seau que nous reproduisons contenait une coupe de verre. On les aurait donc déposés avec les morts par un reste de paganisme. »

Des seaux, baquets, seilles, marmites ou bidons, comme on voudra les appeler, ont encore été vus en France dans quelques autres cimetières de l'époque mérovingienne. Nous citerons de ce genre ceux dont M. Baudot, de Dijon, a recueilli les anses et les cercles dans le cimetière de Charnay, en Bourgogne. Un d'eux présentait même une garniture fleurdelisée ou décorée de têtes de lance.

On peut ranger dans cette même catégorie la petite marmite encore recouverte d'une patine verte très-brillante recueillie par M. Moutié, de Rambouillet, dans les sépultures franques de la *butte des Gargans*, près Houdan. Une autre petite marmite en fer a été trouvée en Belgique, dans les *tombois* de Védrin, près Namur, et décrite par M. del Marmol dans la note historique qu'il nous a donnée sur ce cimetière franc.

Du reste, ce ne sont pas seulement les peuples de la race teutonique qui offrent dans leurs monuments ces seaux ou baquets usuels et portatifs. On peut voir dans l'ouvrage du chevalier Piranesi un soldat figuré sur la colonne Trajane avec un seau ou baquet à la main. Mais ce qui doit le plus exciter notre étonnement, c'est qu'on les rencontre aussi sur les débris exhumés des ruines de Ninive et de Babylone. Que l'on consulte les curieux ouvrages publiés en Angleterre par M. Layard, et l'on remarquera sur des bas-reliefs représentant des temples, des fêtes ou des processions, que les prêtres, les soldats et les hommes du peuple portent suspendus à leurs bras de petits baquets ou paniers à peu près semblables à ceux que nous extrayons des sépultures de nos ancêtres.

Voilà pour l'antiquité de l'usage; ce qui en démontre l'universalité et la durée, c'est le témoignage de M. Troyon, de Lausanne, qui affirme que dans les *tumuli* du Danemark, de la Suède et de la Norvége, on a rencontré aussi des seaux en bois, consolidés avec des cercles de bronze.

A cette révélation d'un savant qui a voyagé dans presque toute l'Europe, nous ajouterons une observation faite par l'auteur de la *Normandie souterraine* et consignée dans la seconde édition de son ouvrage :

« Quel que soit le rôle que l'on attribue à ce seau ou baquet dans les funérailles de nos ancêtres, nous devons ajouter que, pour nous, son existence nous a paru moins étrange et moins inexplicable depuis que nous avons parcouru l'intéressant ouvrage de M. Tœnsberg sur les coutumes et usages de la Norvége et de la Laponie. Ce curieux recueil, orné de trente-trois planches coloriées, a été publié à Christiania en 1850-52, sous le titre de *Norske nationaldragter tegnede af forskjellige norske kunstnere*. On y voit une foule de Norvégiens et de Norvégiennes des environs de Hardenger, de Tœnset, de Œrskoug, de Lairdal et de Bergen, qui portent à leur main un petit baquet de bois du genre de celui que nous appelons seille, et qui paraît être pour ces pauvres gens un des meubles les plus usuels et les plus indispensables de la vie. Nos marins du Havre, de Dieppe, de Fécamp, d'Étretat, ont encore cette seille, et ils s'en servent constamment, soit dans leurs maisons, soit sur leurs bateaux. Nous pensons donc que les Francs nos pères avaient un usage analogue à celui des Scandinaves d'aujourd'hui, et on aura jugé à propos de les inhumer avec leurs baquets comme on les enterrait avec leurs coupes, leurs plateaux, leurs bijoux, leurs clefs, leur armure, et tout le mobilier de leur existence. »

THOUN.



Vue de Thoun, prise du lac. — Dessin de Stroobant.

Assise sur l'Aar qui sort tumultueusement d'un des plus beaux lacs de la Suisse, étagée d'une manière pittoresque sur le flanc d'une colline d'où le regard embrasse une partie de la chaîne des Alpes, la petite ville de Thoun laisse un souvenir agréable dans l'esprit des nombreux voyageurs qui, chaque année, la traversent pour explorer l'Oberland bernois. Son vieux château des comtes de Kybourg, sa grande rue, d'une construction originale, offrent au crayon des sujets intéressants d'étude. Notre dessinateur s'est placé au haut de l'escalier de deux cents marches qui conduit à l'église de la paroisse. Autour de cette chapelle on voit un jardin rempli d'arbres et de fleurs; c'est un cimetière, un modeste campo-santo plein d'ombre et de parfums. Si l'âme, au moment de se dégager de ses terrestres liens, pouvait se préoccuper de sa dépouille mortelle, elle se réjouirait de laisser son corps périssable dans ce champ de repos baigné d'air et de soleil, en face d'un des plus admirables spectacles de la nature. Le regard s'arrête à peine sur la petite ville, calme et paisible, d'où ne vient d'autre bruit que le murmure de la rivière brisant ses flots limpides contre les arches du pont; il glisse sur le lac enserrant de ses eaux d'un vert d'émeraude des îles couvertes de villas élégantes et de parcs aux ombrages épais, sur les beaux jardins tracés au versant de la Char-

treuse, puis il s'élève avec la pyramide du Niesen, avant-poste des hautes Alpes, et s'élance au loin vers les sommets étincelants de la Jung-Frau et les pics de la Blumlisalp, dessinant leurs lignes neigeuses sur l'azur du ciel.

FRANÇOIS ARAGO.

Suite et fin. — Voy. p. 254, 378.

« Les Espagnols caressaient toujours l'idée que le bâtiment et sa cargaison pourraient être confisqués; une commission vint de Girone pour nous interroger. Elle se composait de deux juges civils et d'un inquisiteur. Je servais d'interprète. Lorsque le tour de M. Berthemie fut arrivé, j'allai le chercher, et lui dis :

» — Faites semblant de parler styrien, et soyez tranquille, je ne vous compromettrai pas en traduisant vos réponses.

» Il fut fait ainsi qu'il avait été convenu; malheureusement, la langue que parlait M. Berthemie était très-peu variée, et les *Sacrament der Teufel* qu'il avait appris en Allemagne, lorsqu'il était aide de camp de d'Hautpoul, dominaient trop dans ses discours. Quoi qu'il en soit, les juges reconnurent qu'il y avait une trop grande conformité entre ses réponses et celles que j'avais faites moi-même pour qu'il fût nécessaire de continuer un interrogatoire qui, pour le dire en passant, m'inquiétait beaucoup.

» Le lendemain, les choses avaient totalement changé de face : un des juges de Girone vint nous déclarer que nous étions libres de partir, et de nous rendre avec notre bâtiment où bon nous semblerait. Quelle était la cause de ce brusque revirement? La voici. Pendant notre quarantaine dans le moulin à vent de Rosas, j'avais écrit, au nom du capitaine Braham, une lettre au dey d'Alger. Je lui rendais compte de l'arrestation illégale de son bâtiment et de la mort d'un des lions que le dey envoyait à l'empereur. Cette dernière circonstance transporta de fureur le monarque africain. Il manda sur-le-champ le consul d'Espagne, M. Onis, réclama des dédommagements pécuniaires pour son cher lion, et menaça de la guerre si l'on ne relâchait pas sur-le-champ son bâtiment. L'Espagne avait alors à pourvoir à trop de difficultés pour s'en mettre, de gaieté de cœur, une nouvelle sur les bras, et l'ordre de relâcher le navire si vivement convoité arriva à Girone et de là à Palamos.

» Cette solution, à laquelle notre consul d'Alger, M. Dubois-Thainville, n'était pas resté étranger, nous parvint au moment où nous nous y attendions le moins. Nous fîmes sur-le-champ nos prépartifs de départ, et, le 28 novembre 1808, nous mîmes à la voile, le cap sur Marseille. Mais il était écrit là-haut, comme disaient les musulmans à bord du navire, que nous n'entrerions pas dans cette ville. Nous apercevions déjà les bâtisses blanches qui couronnent les collines voisines de Marseille, lorsqu'un coup de mistral d'une violence extrême nous poussa du nord au sud. »

Le navire, emporté par les vents contraires, aborda, le 5 décembre, à Bougie. Là on prétendit que pendant les trois mois d'hivernage toute communication avec Alger, par les petites barques nommées *sandales*, serait impossible. Mais Arago et Berthemie résolurent de se rendre à Alger par terre, malgré tous les efforts du caïd de Bougie pour les détourner de ce projet dangereux.

Ils firent marché avec un marabout qui s'engagea à les conduire à leur destination pour la somme de vingt piastres fortes et un manteau rouge. Ils se déguisèrent tant bien que mal, et se mirent en route avec leur guide, ses Arabes et plusieurs matelots maures appartenant à l'équipage du bâtiment.

Plusieurs fois, en route, ils furent attaqués par les Kabyles et en danger de mort. Un jour, pour sauver leur vie, ils furent obligés de se faire passer pour renégats. Enfin ils arrivèrent en vue d'Alger, le 25 décembre 1808. « Nous prîmes congé des Arabes, propriétaires de nos mules, qui marchaient à pied à côté de nous, et nous piquâmes des deux, afin d'atteindre la ville avant la fermeture des portes. En arrivant, nous apprîmes que le dey à qui nous devions notre première délivrance avait été décapité. La garde du palais, devant laquelle nous passâmes, nous arrêta, en nous demandant d'où nous venions. Nous répondîmes que nous venions de Bougie, par terre.

» — Ce n'est pas possible! s'écrièrent les janissaires tout d'une voix; le dey lui-même n'oserait pas entreprendre un pareil voyage!

» — Nous reconnaissons que nous avons fait une grande imprudence; nous ne recommencerions pas ce voyage, nous donnât-on un million; mais le fait que nous venons de déclarer est de la plus stricte vérité.

» Arrivés à la maison consulaire, nous fûmes, comme la première fois, reçus très-cordialement; nous eûmes la visite d'un drogman envoyé par le dey, qui demanda si nous persistions à soutenir que Bougie avait été notre point de départ, et non le cap Matifou, ou quelque lieu voisin. Nous affirmâmes de nouveau la réalité de notre récit; il fut confirmé, le lendemain, à l'arrivée des propriétaires de nos mules. »

Arago et son compagnon restèrent six mois captifs à Alger.

« Le dey régnant, successeur du dey décapité, remplissait antérieurement dans les mosquées l'humble office d'épileur de corps morts. Il gouvernait la régence avec assez de douceur, ne s'occupant guère que de son harem. Cela dégoûta ceux qui l'avaient élevé à ce poste éminent, et ils résolurent de s'en défaire. Nous fûmes informés du danger qui le menaçait en voyant les cours et les vestibules de la maison consulaire se remplir, suivant l'usage en pareil cas, de Juifs portant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Il était de règle, à Alger, que tout ce qui se passait dans l'intervalle compris entre la mort du dey et l'intronisation de son successeur ne pouvait pas être poursuivi en justice et restait impuni. On conçoit dès lors comment les fils de Moïse cherchaient leur sûreté dans les maisons consulaires, dont les habitants européens avaient le courage de s'armer pour se défendre dès que le danger était signalé, et qui, d'ailleurs, avaient un janissaire pour les garder. Tandis que le malheureux dey épileur était conduit vers le lieu où il devait être étranglé, il entendit le canon qui annonçait sa mort et l'installation de son successeur.

» — On se presse bien, dit-il; que gagnerez-vous à pousser les choses à bout? Envoyez-moi dans le Levant; je vous promets de ne jamais revenir. Qu'avez-vous à me reprocher?

» — Rien, répondit son escorte, si ce n'est votre nullité. Au reste, on ne peut pas vivre en simple particulier quand on a été dey d'Alger.

» Et le malheureux expira par la corde.

» Voyant avec quelle facilité les deys disparaissaient, je dis un jour à notre janissaire :

» — Avec cette perspective devant les yeux, consentiriez-vous à devenir dey.

» — Oui, sans doute, répondit-il. Vous paraissez ne compter pour rien le plaisir de faire tout ce qu'on veut, ne fût-ce qu'un seul jour!

» Lorsqu'on voulait circuler dans la ville d'Alger, on se faisait généralement escorter par le janissaire attaché à la maison consulaire, pour échapper aux insultes, aux avanies et même à des voies de fait. Il y avait un autre moyen, c'était d'aller en compagnie d'un lazariste français âgé de soixante-

dix ans, et qui s'appelait, si j'ai bonne mémoire, le père Josué; il résidait dans ce pays depuis un demi-siècle. Cet homme, d'une vertu exemplaire, s'était voué avec une abnégation admirable au service des esclaves de la régence, abstraction faite de toutes considérations de nationalité. Le Portugais, le Napolitain, le Sicilien, étaient également ses frères. Dans les temps de peste, on le voyait jour et nuit porter des secours empressés aux musulmans : aussi sa vertu avait-elle vaincu jusqu'aux haines religieuses; et partout où il passait, lui et les personnes qui l'accompagnaient recevaient des gens du peuple, des janissaires, et même des desservants des mosquées, les salutations les plus respectueuses.

» Pendant nos longues heures de navigation sur le bâtiment algérien, de notre séjour obligé dans les prisons de Bosas et sur le ponton de Palamos j'avais recueilli sur la vie intérieure des Maures ou des Coulouglous des renseignements qui, même à présent qu'Alger est tombé sous la domination de la France, mériteraient peut-être d'être conservés. Je me bornerai cependant à rapporter à peu près textuellement une conversation que j'eus avec Raïs-Braham, dont le père était un *Turc fin*, c'est-à-dire un Turc né dans le Levant :

» — Comment consentez-vous, lui dis-je, à vous marier avec une jeune fille que vous n'avez jamais vue, et à trouver peut-être une femme excessivement laide, au lieu de la beauté que vous aviez rêvée?

» — Nous ne nous marions jamais sans avoir pris des informations auprès des femmes qui servent en qualité de domestiques dans les bains publics.

» — Combien avez-vous de femmes légitimes?

» — J'en ai quatre, c'est-à-dire le nombre autorisé par le Coran.

» — Vivent-elles en bonne intelligence?

» — Ah! Monsieur, ma maison est un enfer. Je ne rentre jamais sans les trouver au pas de la porte ou au bas de l'escalier; là, chacune veut me faire entendre la première les plaintes qu'elle a à porter contre ses compagnes. Je vais prononcer un blasphème, mais je crois que notre sainte religion devrait interdire la multiplicité des femmes à qui n'est pas assez riche pour donner à chacune une habitation à part.

» — Mais puisque le Coran vous permet de répudier même les femmes légitimes, pourquoi ne renvoyez-vous pas trois d'entre elles à leurs parents?

» — Pourquoi? parce que cela me ruinerait; le jour du mariage, on stipule une dot avec le père de la jeune fille qu'on va épouser, et on en paye la moitié. L'autre moitié est exigible le jour où la femme est répudiée. Ce serait donc trois demi-dots que j'aurais à payer si je renvoyais trois de mes femmes.

» En février 1809, le nouveau dey, le successeur de l'épileur de corps morts, peu de temps après être entré en fonctions, réclama de deux à trois cent mille francs, je ne me rappelle pas exactement la somme, qu'il prétendait lui être dus par le gouvernement français. M. Dubois-Thainville répondit qu'il avait reçu de l'empereur l'ordre de ne pas payer un centime. Le dey, furieux, décida qu'il nous déclarait la guerre. Une déclaration de guerre, à Alger, était immédiatement suivie de la mise au bagne de tous les nationaux. Cette fois on ne poussa pas les choses jusqu'à cette limite extrême. Nos noms durent bien figurer dans la liste des esclaves de la régence; mais en fait, pour ce qui me concerne, je restai libre dans la maison consulaire. Sous une garantie pécuniaire contractée par le consul de Suède, M. Norderling, on me permit même d'habiter sa campagne, située près du fort de l'Empereur.

» Le marchand Bakri venait souvent au consulat de France traiter de nos affaires avec M. Dubois-Thainville : « Que » voulez-vous? disait celui-ci, vous êtes Algérien, vous » serez la première victime de l'obstination du dey. J'ai déjà » écrit à Livourne pour qu'on se saisisse de vos familles et » de vos biens. Lorsque les bâtiments chargés de coton, » que vous avez dans ce port, arriveront à Marseille, ils » seront immédiatement confisqués; c'est à vous de voir » s'il ne vous convient pas mieux de payer la somme que » réclame le dey que de vous exposer à une perte décuple » et certaine. » Le raisonnement était sans réplique, et, quoi qu'il pût lui en coûter, Bakri se décida à payer la somme demandée à la France. La permission de partir nous fut immédiatement accordée; je m'embarquai, le 21 juin 1809, sur un bâtiment dans lequel prenaient passage M. Dubois-Thainville et sa famille.

» Le 2 juillet, je débarquai au lazaret de Marseille.

» Après avoir terminé ma quarantaine, je me rendis d'abord à Perpignan, au sein de ma famille, où ma mère, la plus respectable et la plus pieuse des femmes, fit dire force messes pour célébrer mon retour, comme elle en avait demandé pour le repos de mon âme lorsqu'elle me croyait tombé sous le poignard des Espagnols. Mais je quittai bientôt ma ville natale pour rentrer à Paris, et je déposai au Bureau des longitudes et à l'Académie des sciences mes observations, que j'étais parvenu à conserver au milieu des périls et des tribulations de ma longue campagne.

» Peu de jours après mon arrivée, le 18 septembre 1809, je fus nommé académicien, en remplacement de Lalande. Il y avait cinquante-deux votants; j'obtins quarante-sept voix, M. Poisson quatre, et M. Nouet une. J'avais alors vingt-trois ans. »

LE NOUVEL AN DANS LES VOSGES.

Le renouvellement de l'année était autrefois l'occasion de fêtes populaires dont on retrouve encore quelques traces dans les provinces les plus reculées. Tandis que les villes ont transformé cette antique solennité en un banal échange de cartes de visite accompagné d'une distribution forcée de cadeaux, les campagnes lui ont conservé une partie de son caractère antique.

Dans les Vosges, par exemple, la veille et le jour du nouvel an sont encore célébrés, à peu de chose près, comme ils l'étaient il y a plusieurs siècles.

La veille, d'abord, jour de la Saint-Sylvestre, on voit des troupes d'enfants parcourir les villages en chantant cette vieille chanson terminée par le cri : *Au gui l'an neuf*, qui se répète dans presque toutes nos provinces. Les expressions de la chanson varient, mais le thème reste partout invariable; c'est évidemment la même inspiration primitive modifiée selon les patois de chaque pays.

Le lendemain (premier jour du nouvel an), tous les enfants accourent d'alentour pour adresser leurs vœux aux chefs de la famille; le compliment traditionnel qui leur souhaite une longue vie en ce monde et une place près de Dieu dans son paradis, est habituellement récité par le plus jeune enfant. Après les embrassements réciproques, le père et la mère distribuent des petits gâteaux nommés *veek*.

Chacun revêt ensuite ses habits du dimanche et va rendre visite à son parrain et à sa marraine, c'est-à-dire au père et à la mère spirituels. Là encore le filleul ou la filleule reçoivent un gâteau connu sous le nom de *courrieu*, et un don en argent qui varie selon la richesse ou la générosité.

Voilà pour la fête domestique; quant à la fête populaire, elle se célèbre près des fontaines.

Une partie de la nuit qui précède le nouvel an est con-

sacrée, par les jeunes filles qui fréquentent une source, à préparer un *mai;* elles se procurent pour cela un jeune sapin, ou un beau plant de houx orné de ses baies écarlates; elles l'ornent de rubans, de coques d'œufs, de petites figures qui représentent un galant berger le bouquet à la main, un mauvais mari battant sa femme, ou un coq de village en habit de gala. Le *mai*, ainsi décoré, est planté au-dessus de la fontaine, et s'il y en a plusieurs dans le village, les habituées de chacune s'évertuent à avoir le plus bel arbre de nouvel an.



Le jour de l'an dans les Vosges. — Dessin de feu Valentin.

Pendant tout le jour, on vient lui rendre visite et l'admirer à cette place qu'il doit occuper jusqu'à l'année suivante; on le regarde comme un symbole protecteur pour celles qui l'ont dressé et qui doivent, pendant l'année entière, puiser de l'eau et causer sous son feuillage.

Le soir venu, la neige est soigneusement balayée autour de la source, et les jeunes filles du *mai* viennent y chanter et y danser des rondes, auxquelles les jeunes gens ne se mêlent qu'avec leur permission.

La plupart de ces rondes n'ont aucun rapport à la fête qui se célèbre; cependant nous nous rappelons en avoir entendu deux évidemment composées pour elle; en voici une traduite aussi fidèlement que nous l'avons pu :

« Qui a planté le *mai*? il a dans ses feuilles plus de ru-

» bans que les buissons n'ont jamais eu d'oiseaux dans la » saison du soleil. Qui a planté le *mai?* C'est une jeune » fille de belle espérance. — Ohé! la! la! tournons pour » la jeune fille!

» Qui a planté le *mai?* il a plus de coquilles d'œufs dan- » sant au vent que toutes les poules du village n'en pour- » raient pondre en un jour. Qui a planté le *mai?* C'est une » jeune fille à qui tout le monde va faire la cour. — Ohé! » la! la! tournons pour la jeune fille!

» Qui a planté le *mai?* il a plus de pommes de pin, de » petits bergers et de soldats de plomb, que le plus gâté » de nos enfants uniques. Qui a planté le *mai?* C'est une » jeune fille dont dépend notre bonheur à tous. — Ohé! » la! la! tournons pour la jeune fille!

» Qui a planté le *mai?* il rendra la source meilleure, les » causeries moins malignes, et le voisinage plus chrétien. » Qui a planté le *mai?* C'est une jeune fille qu'on nomme » *Nouvelle Année.* — Ohé! la! la! tournons pour la jeune » fille! »

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

BEAUX-ARTS.

SANGLIERS RAVAGEANT UN CHAMP DE MAÏS.

Deux sangliers, en l'absence du cultivateur, ont pénétré dans un champ de maïs. L'un d'eux, déjà repu, se frotte d'aise contre le tronc d'un arbre; l'autre, plus vorace ou moins expéditif, continue son repas, foulant aux pieds ou dévorant tiges et épis. Le fermier ne le préoccupe guère.



Exposition universelle de 1855; Beaux-Arts. — Sangliers ravageant un champ de maïs, par M. Haffner, de Strasbourg. — Dessin de Lallemand.

Un oiseau sauvage, effrayé par le bruit, s'envole du milieu de la moisson pillée. La vigoureuse couleur de ce tableau, la forme et le pelage bien étudiés des quadrupèdes, l'ont fait remarquer à l'Exposition universelle. Les sujets simples et agrestes ne charment pas la foule cependant, et les œuvres qui les représentent ne sont guère appréciées que des connaisseurs.

Les Islandais ont construit à grands frais de petites îles artificielles, où ils placent leurs poules, leurs canes et leurs œufs, afin de les mettre à l'abri des renards, des chiens et d'autres animaux chasseurs. L'auteur d'un Voyage en Islande (1), Hooker, raconte qu'une fois un renard parvint, en passant sur la glace, à atteindre la petite île de Vidoc, près la côte d'Islande, et y fit un grand ravage parmi les volatiles, leurs poussins et leurs œufs. On se donna longtemps beaucoup de peine sans pouvoir le prendre; on y réussit à la fin en introduisant dans l'île un autre renard, que l'on attacha près de la tanière du premier, de manière à l'attirer dehors.

(1) *Tour in Iceland*, vol. I, p. 64, 2e éd.

SUR LA CONSTITUTION PHYSIQUE DE LA LUNE.

Voy. p. 317.

A M. le Rédacteur du Magasin pittoresque.

Est-il permis d'assurer, d'une manière aussi absolue qu'on a pour ainsi dire pris coutume de le faire, que le monde lunaire est complétement dépourvu de toute substance, soit liquide, soit gazeuse?

Je remarque d'abord que lors même qu'il serait constant qu'il n'existe aujourd'hui sur la lune ni gaz, ni liquide, on ne serait nullement fondé à vouloir qu'il en ait toujours été de même. Les phénomènes de soulèvement, ou plus exactement de boursoufflure, dont la surface de la lune offre de si frappantes traces, aussi bien que les nombreux soupiraux qu'on y observe, ne permettent guère de douter que les gaz ou les vapeurs n'aient joué un rôle considérable dans son histoire; et les grandes plaines qui y occupent près des deux tiers de l'hémisphère visible semblent indiquer que, sinon des eaux proprement dites, du moins des liquides, ont agi librement à sa surface durant une certaine période.

Comment ces fluides ont-ils disparu? Je me rappelle avoir lu quelque part que l'atmosphère de la lune lui avait été soufflée en passant par une comète; et cela étant, on pourrait peut-être bien, par la même occasion, mettre aussi sur le dos de l'astre vagabond l'océan lunaire. Mais il n'est certes pas besoin, pour rendre compte d'un tel changement, d'avoir recours à de si grandes hypothèses : il suffit d'un simple refroidissement pour tout expliquer. Nous connaissons sur la terre assez de substances liquides qui non-seulement se congèlent par le refroidissement, mais qui, une fois congelées, n'émettent plus aucune vapeur, pour n'être pas embarrassés à cet égard. Concevons du zinc en ébullition dans le centre de la lune : il s'en dégagera des vapeurs très-puissantes, très-capables de soulever et de gonfler une enveloppe élastique qui refuserait de leur livrer passage, et très-capables aussi de perforer cette enveloppe, en supposant sa ténacité ou son élasticité diminuée, et d'y produire cette multitude de trous qui caractérise le disque de la lune. Rien n'empêchera non plus d'imaginer que des bains de ce métal fondu n'aient pu se répandre anciennement à la surface de l'astre et remplir le rôle de véritables mers dans ces vastes plaines que les anciens astronomes, faute d'en discerner assez rigoureusement les détails, avaient pris pour des bassins maritimes. Que la lune, comme son analogie avec la terre porte à le penser, aille en se refroidissant de siècle en siècle, il sera arrivé un premier instant où le liquide, ayant atteint une température inférieure à celle qu'il possédait d'abord, aura cessé d'émettre des vapeurs, et où les vapeurs précédemment émises seront retombées à la surface, et un second instant où, la température ayant continué à s'abaisser, le liquide se sera solidifié, de telle sorte qu'il n'y aura plus eu désormais sur la lune ni atmosphère, ni Océan. Rien n'est plus simple; et si la terre n'avait d'autre atmosphère que la vapeur que lui fournit l'Océan, il en arriverait à peu près de même sur ce globe si la chaleur y décroissait jamais assez pour que l'Océan en vînt à se congeler dans toute son étendue. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en prenant le zinc pour exemple, je n'ai cherché qu'à fixer les idées, car bien d'autres substances connues sur la terre fourniraient le même argument, sans compter les minéraux inconnus qui peuvent se rencontrer sur la lune.

Il se pourrait donc très-bien que des corps liquides et gazeux aient exercé autrefois de grandes actions sur la lune, et que cependant il ne s'en trouvât plus aujourd'hui la plus minime quantité dans l'ordre physique de cet astre; mais sur ce dernier point même, la certitude est-elle absolue? Voici, en résumé, les motifs principaux que l'on fait valoir :

D'abord, malgré le nom de mers donné aux grandes plaines de la lune par les anciens observateurs, on s'aperçoit sans peine, à l'aide des télescopes que nous possédons aujourd'hui, que non-seulement ces plaines ne sont pas exactement de niveau, mais qu'elles ne renferment même pas des étendues de la valeur d'un hectare dont la surface ne présente quelque inégalité, preuve qu'il ne s'agit pas d'une surface liquide. De plus, s'il y avait quelque liquide sur la lune, il y aurait de l'évaporation, et par suite des nuages et de la pluie : or les lunettes nous montrent qu'il n'y a jamais de nuages sur le disque de la lune; et s'il y avait de la pluie sous une forme quelconque, il en résulterait des eaux courantes et par suite des dégradations dans les escarpements et dans les vallons, tandis que l'on ne voit aucune trace d'accidents de ce genre. Enfin, dit-on, s'il y avait de l'évaporation, la lune jouirait d'une atmosphère, et les observations prouvent qu'il n'y en a pas.

Voici maintenant quelles sont les observations touchant l'atmosphère. On dit : Si la lune avait une atmosphère, cette atmosphère continuant à être éclairée par le soleil dans sa partie supérieure lorsque la surface de l'astre ne l'est plus, ou l'étant déjà lorsque l'astre ne l'est pas encore, on ne passerait, sur la lune, de la nuit à la lumière que d'une manière graduelle, comme cela a lieu sur la terre; tandis qu'au contraire, faute d'atmosphère, le passage de la nuit à la lumière, comme on le constate aisément, s'opère sur cet astre d'une manière tout à fait brusque : un sommet de montagne qui se dérobe à nos yeux dans une obscurité complète, éclate tout à coup, comme si on l'allumait, à l'instant où les rayons du soleil viennent le frapper; et de même il s'éteint tout à coup, dès l'instant qu'il n'est plus au soleil. Il n'y a dans la lune ni crépuscule, ni aurore. C'est d'ailleurs ce dont il est aisé de se convaincre, même à l'œil nu; car tout le monde sait combien la ligne de séparation d'ombre et de lumière est toujours tranchée net sur le disque, tandis qu'il est évident, d'après ce qui précède, que s'il y avait une enveloppe gazeuse, cette ligne de séparation devrait être plus ou moins confuse. En outre, dans les éclipses de soleil, l'atmosphère devrait demeurer dans la lumière tout autour du disque opaque et obscur de la lune, et dessiner ainsi à la circonférence de l'astre une couronne brillante, ce qui n'a pas lieu; et, de plus, les étoiles que l'on voit s'occulter derrière le disque de la lune devraient diminuer de vivacité à mesure que leurs rayons traverseraient une plus grande épaisseur de l'atmosphère lunaire, ce qui n'a pas lieu non plus, car on constate qu'elles s'éclipsent et émergent sans aucune variation dans l'intensité de leur lumière.

Enfin, et ce sont là les observations les plus délicates et par conséquent les plus probantes, s'il y avait autour de la lune une enveloppe gazeuse, cette enveloppe ne pourrait manquer, comme il arrive à toutes les substances diaphanes, de réfracter, autrement dit de faire dévier plus ou moins les rayons lumineux qui la traverseraient. Une étoile sur laquelle la lune vient à passer devrait donc continuer à demeurer visible pendant un certain temps, en raison de cette inflexion subie par ses rayons, alors qu'en réalité elle serait déjà derrière le corps de l'astre : il en résulterait une inégalité apparente de mouvement, que la science permet de calculer avec un degré excessif d'exactitude; et comme cette inégalité ne se produit pas, on en conclut que l'atmosphère qui la causerait nécessairement n'existe pas davantage, ou tout au moins qu'elle est d'une telle ténuité qu'on peut la regarder comme non avenue.

Toutefois, il n'est pas malaisé de se convaincre par la réflexion qu'aucun de ces arguments n'est rigoureux. Ils prouvent bien que la lune n'est pas constituée à l'égard des substances liquides et gazeuses de la même manière que la terre, mais ils ne prouvent nullement que ces substances y fassent tout à fait défaut. Rien n'est plus facile que de concevoir un astre qui renfermerait des vapeurs et des liquides et qui répondrait cependant aux enquêtes de nos astronomes exactement de la même manière que la lune. Ainsi, je veux que ces grands pays de plaines, que les anciens observateurs nommaient des mers, ne soient pas tout à fait des mers, mais des espèces de marécages dans lesquels l'eau soit con-

tenue comme dans une éponge : il est évident que le télescope pourra fort bien ne mettre à découvert aucune surface parfaitement uniforme et horizontale, bien que l'eau soit en réalité fort abondante dans les interstices des terrains et puisse même être réunie çà et là par petites flaques trop peu étendues pour être perceptibles.

De ce qu'il n'y a pas de nuages, on n'est pas en droit non plus de conclure qu'il n'y a pas de liquide : d'abord, parce qu'il ne manque pas de liquides, comme nous le savons par les expériences de notre chimie, qui ne s'évaporent point, ne fût-ce que le fer fondu; et ensuite, parce qu'un liquide peut fort bien s'évaporer sans se résoudre en nuages par le refroidissement, ainsi que nous le voyons journellement, même par l'eau qui, dans certaines régions et dans certaines saisons, ne se dépose guère sur la terre que sous forme de rosée, par un ciel serein. En outre, comme l'a fait observer M. Herschel, le jour sur la lune étant de 328 heures, pendant lesquelles la surface est exposée aux rayons d'un soleil qui, en raison même de l'absence d'une atmosphère capable de tempérer son action, est au moins aussi ardent que celui de nos tropiques, il se peut fort bien qu'il y ait quelque substance, soit liquide, soit solide, qui se mette en vapeur par l'effet de cette chaleur; mais comme, dans le même moment, l'autre hémisphère de la lune est dans l'obscurité, et qu'il y règne par conséquent un froid au moins aussi violent que celui du sommet des Alpes ou de l'Himalaya durant la nuit, les vapeurs formées dans l'hémisphère échauffé doivent affluer dans celui-ci pour compenser le vide produit par la condensation des vapeurs qui s'y étaient élevées durant le jour; et par conséquent, s'il se développe des nuages, ce doit être justement au-dessus des régions qui sont dans les ténèbres, d'où il suit que ces nuages doivent se dérober à nos yeux. L'absence des nuages ne prouve donc rien, et l'absence des vallées ne prouve rien non plus, car le liquide peut se déposer à la surface en trop petite quantité pour déterminer des courants ni aucune altération appréciable dans le relief des terrains, ou même, tout en se déposant abondamment, être immédiatement absorbé dans les cellules et autres cavités de l'enveloppe.

Reste donc la question de l'atmosphère. Aucune observation ne prétend démontrer qu'il n'y en a pas. On affirme seulement que l'atmosphère de la lune, si elle existe, est tellement ténue que sa densité n'est guère que la millième partie de la densité de la nôtre; au plus, pour parler exactement, d'après les calculs de M. Bessel, le 968e. Mais je veux supposer au contraire une atmosphère extrêmement lourde, une atmosphère formée d'acide carbonique ou de quelque gaz, comme il est parfaitement permis de l'imaginer, encore plus dense; je veux supposer, en outre, que dans le corps de la lune il y ait de très-grandes, très-profondes et très-nombreuses cavités; n'est-il pas évident que cette atmosphère s'y engouffrera de telle sorte que si sa masse n'est pas trop considérable, il n'en paraîtra rien à la surface, pas plus que de l'eau que je faisais tout à l'heure absorber dans le terrain? Ainsi donc rien n'empêche qu'il y ait dans la lune des gaz respirables, aussi bien que des liquides, et que les observations restreintes auxquelles nos astronomes se trouvent réduits ne puissent en aucune manière les faire reconnaître.

Mais il n'est pas même nécessaire, veuillez bien le remarquer, de supposer que cette lourde atmosphère soit complétement emprisonnée dans l'intérieur de l'astre. Il suffit, pour que les observateurs soient hors d'état de la découvrir, qu'elle ne s'élève qu'à une faible hauteur au-dessus de la surface. Imaginons, en effet, que l'atmosphère respirable, au lieu de former autour du corps de la planète une enveloppe de sept à huit mille mètres d'épaisseur, comme la nôtre, ne dépasse pas une centaine de mètres; dès lors les montagnes, et même les collines, élèveront leurs cimes au-dessus des zones supérieures de cette atmosphère, qui ne fera que baigner, comme un lac, leurs premières pentes. Or, les occultations d'étoiles, dont on se sert pour reconnaître si la lune est entourée d'une atmosphère, se font derrière les dentelures, accumulées les unes sur les autres, qui couvrent le bord du disque; autrement dit, ces occultations se font communément par des cimes de montagnes, et par conséquent elles prouvent bien qu'il n'y a pas d'atmosphère sensible au-dessus de ces cimes, mais elles ne prouvent nullement qu'il n'y a pas une légère couche atmosphérique au-dessous de ces mêmes régions. Il faudrait évidemment, pour être en droit de conclure d'une manière absolue, d'après des observations de ce genre, à la non-existence des substances gazeuses sur la lune, s'appuyer sur des occultations d'étoiles par les parties les plus déprimées du sphéroïde; et c'est ce dont on est si loin, que M. Bessel, dans ses mémorables calculs, admet que les occultations ont lieu par des montagnes de 8 000 mètres, preuve que cet éminent astronome a bien entendu que les éléments dont il s'est servi ne serrent point la question d'aussi près qu'il le faudrait pour autoriser une négation absolue.

Sans doute, la pesanteur à la surface de la lune étant beaucoup plus faible qu'à la surface de la terre, puisque la masse de l'astre est beaucoup moindre, l'atmosphère à cent mètres, même en la composant de gaz très-lourds, ne saurait jamais avoir qu'une très-médiocre densité, puisque les gaz, en raison de leur élasticité, ne sont retenus dans leur tendance à se dilater que par la force de la pesanteur. Il y a là un problème de géométrie, et rien n'empêcherait de calculer exactement à quelle hauteur du baromètre terrestre s'élèverait à la surface de notre satellite une atmosphère de gaz carbonique ou de tout autre gaz encore plus lourd, qui, à une altitude de 8 000 mètres, ne posséderait que le millième de la densité de notre atmosphère. Mais, à la rigueur, peu importe ici le degré de densité; il ne s'agit pas d'assimiler l'atmosphère de la lune à l'atmosphère de la terre, pas plus qu'il ne faut assimiler la géographie de l'un des astres à celle de l'autre. Il est évident qu'il y a là en présence deux mondes très-différents.

Mais remarquons que, même sur la terre, il y a au moins autant de différence entre le monde qui repose au fond de l'Océan et celui qui repose à la surface des continents, qu'il faut en supposer, d'après les observations astronomiques, entre le monde terrestre et le monde lunaire; et assurément, si nous n'avions jamais vu que les animaux qui respirent dans l'air, nous pourrions nous laisser aller à conclure qu'il ne saurait y avoir des animaux dans le fond de l'Océan, attendu qu'ils ne trouveraient point à y respirer. Tout ce qu'il est permis à une saine critique d'affirmer, c'est qu'il peut, à la vérité, exister une atmosphère à la surface de la lune sans que nous ayons les moyens de nous en assurer; mais qu'à coup sûr, cette atmosphère, si elle existe, est très-différente de la nôtre; qu'elle est beaucoup moins élevée et fait à peu près la même figure que notre Océan, laissant surgir, au-dessus des couches douées d'une densité sensible, une multitude d'îles formées par les montagnes : d'où il resterait en définitive à conclure, ce qui résulte déjà bien clairement de toutes les autres différences astronomiques, que les animaux lunaires, s'il y en a, doivent être d'une constitution très-différente de celle des nôtres.

Vous voyez donc, Monsieur, que, malgré la sévérité de l'astronomie, l'imagination est parfaitement libre de reprendre carrière au sujet des populations de la lune. Vous vous pressez trop, dans l'article qui m'a suggéré les réflexions que je vous adresse, de déclarer que la lune est « une planète dépourvue d'habitants, une planète désolée, une planète morte. » Quoi que vous en disiez, la science n'a pas

encore démontré que si quelque Cyrano s'élevait jusque-là, il n'y trouverait pas de philosophes à qui parler. La science, ou, pour mieux dire, les savants sont souvent un peu usurpateurs, et l'histoire de la lune n'est pas le seul domaine où l'on puisse, à juste titre, leur reprocher de s'être permis d'outre-passer leurs droits.

En résumé, on ne peut établir, sur les conclusions légitimes des observations, qu'un seul fait général, c'est que la lune est un monde d'une nature très-différente du nôtre, et que si elle a des habitants, il ne faut nullement chercher, comme je le faisais observer tout à l'heure, à se les représenter d'après nous; car les conditions de notre organisation, étant adaptées à l'organisation de la terre, seraient évidemment en discordance, par là même, avec l'organisation de la lune. Il ne manque pas de curieux qui aspirent à amplifier le pouvoir des télescopes, afin d'arriver à apercevoir ces habitants, ou tout au moins leurs villes et leurs monuments; mais qui nous dit que, lors même que nous nous fabriquerions des instruments capables de nous faire parfaitement discerner un homme placé à la surface de la lune, ces nouveaux instruments seraient suffisants pour nous faire découvrir *un des habitants* de cette planète? Si leur atmosphère est si peu élevée, ne se peut-il pas que leur taille soit en proportion avec cette exiguïté? N'y a-t-il pas sur la terre, sous notre main, des multitudes d'habitants dont nous ne soupçonnerions pas même l'existence si nos yeux n'étaient heureusement armés du microscope? Ne saurait-on concevoir des êtres tout aussi intelligents et tout aussi industrieux que nous, et dont la grandeur ne dépasserait pas celle d'un moucheron? Qui peut nous garantir que les habitants de la lune ne soient pas de ce genre-là? Leurs monuments, tout gigantesques qu'ils pussent être à leurs yeux, seraient donc imperceptibles par les nôtres! Mais, de plus, avons-nous seulement la moindre raison de nous persuader que la population vive à la surface de l'astre plutôt que de vivre dans sa profondeur, abritée dans les mailles de ses labyrinthes, comme nous dans l'intérieur de nos maisons, contre la violence des intempéries?

Donc, lors même que des télescopes, aussi colossaux que l'imagination peut en créer, ne nous découvriraient sur la lune que des déserts inanimés, tels que ceux que nous y apercevons aujourd'hui, cette absence de mouvement et de vie ne serait même pas encore un argument contre la probabilité de l'occupation de cette résidence par des êtres vivants. Si nous ne connaissions que les animaux aériens, il nous serait plus difficile, assurément, de concevoir les animaux aquatiques qu'il ne l'est de concevoir que, malgré les conditions d'existence si différentes des nôtres qui existent sur la lune, cette planète puisse être peuplée, à notre insu, tout aussi richement que la nôtre. Il est possible qu'elle soit mieux douée, que ses peuples soient plus riches, plus sages, plus religieux que nous; mais, réciproquement, il est possible aussi que sa population soit inférieure à la nôtre; car nous savons, grâce aux révélations que nous fournit la géologie relativement au passé de la terre, que toute planète ne possède pas nécessairement une population intelligente, puisque, pendant des milliers de siècles, la terre n'a donné asile, sous son ciel et dans ses splendides campagnes, qu'à des générations d'animaux.

Même, comme il est certain qu'à l'origine la terre a roulé longtemps sans habitants; comme, en outre, il est vraisemblable qu'elle se dépeuplerait tout à fait si sa température venait à descendre au-dessous d'une certaine limite, il s'ensuit que l'on ne peut refuser d'admettre la possibilité de mondes dépourvus, au moins passagèrement, de toute population. Ces mondes seraient simplement placés, dans toute leur étendue, dans les mêmes conditions que nous observons encore actuellement autour de nous, dans certaines parties de nos déserts, dans les cratères de nos volcans, ou sur les cimes désolées où ne réside non plus aucun être vivant. Aussi, pour ne point nous aventurer au delà des bornes d'une stricte logique, devons-nous, relativement au sujet qui nous occupe, nous contenter d'exprimer qu'il n'est point à croire que la Providence ait créé et accidenté d'une manière si variée les vastes campagnes de la lune dans le seul but de refléter vers nous un peu de lumière, et que, par conséquent, on peut regarder comme excessivement probable que des êtres vivants, d'une forme que nous ne saurions imaginer, en jouissent, y respirent et s'y perpétuent. C'est la conclusion à laquelle j'avais à cœur d'arriver, et dans laquelle se résument toutes les considérations que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer.

Agréez, etc.

SCARLET.

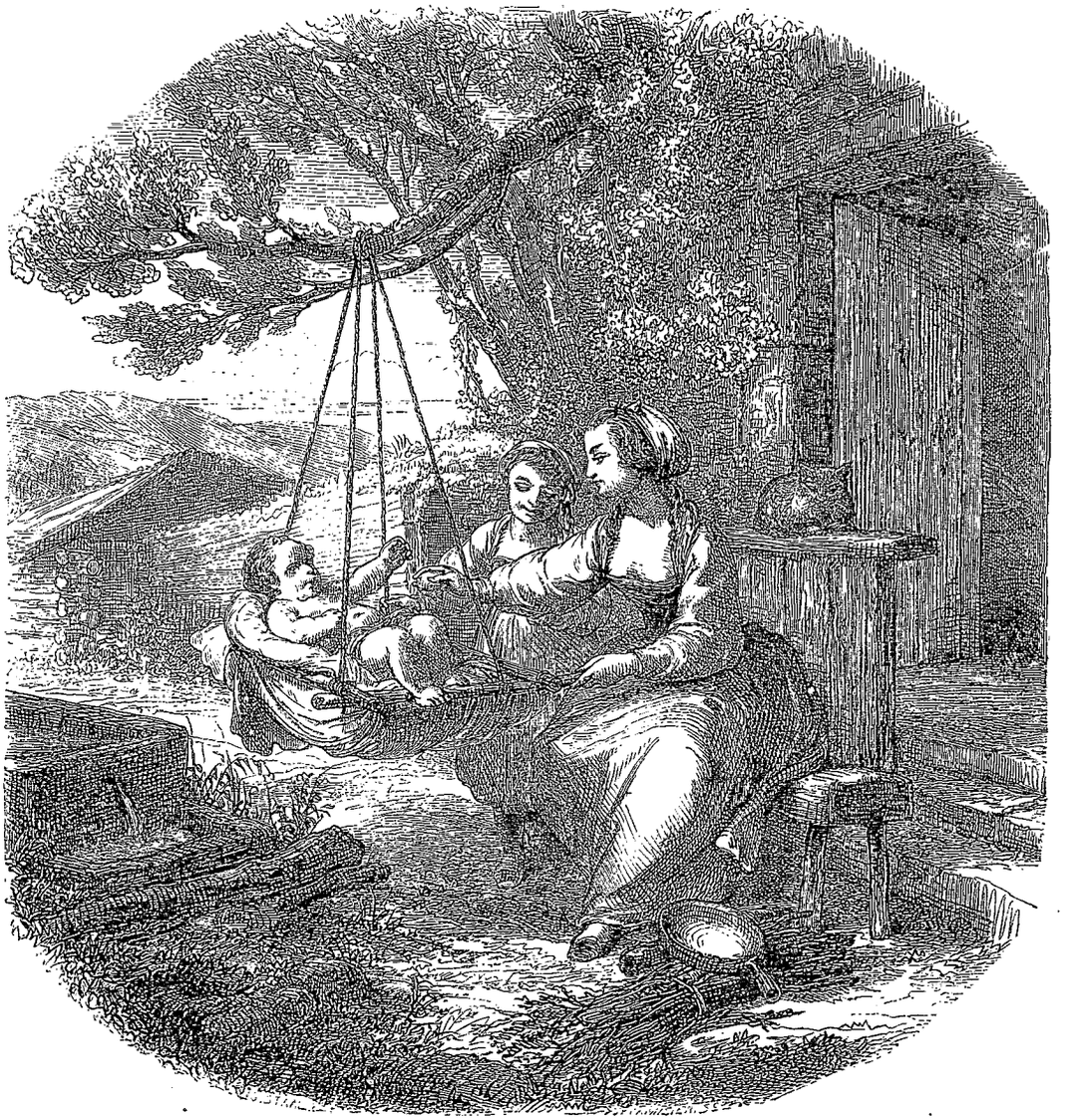
Cette esquisse a été faite d'après un grand portrait en pied grossièrement peint à fresque sur la muraille de la cathédrale de Peterborough, dans le Northampton. Une douzaine de vieux vers anglais tracés sous la peinture expliquent que ce personnage avait, en sa qualité de fossoyeur, enterré deux reines célèbres, Catherine, femme de Henri VIII, et Marie Stuart, dont les corps, ensevelis d'abord à Peterborough, furent transportés depuis à Windsor. Dans sa longue carrière, il avait creusé les fosses de tous ses parents, de tous ses amis, et de plusieurs propriétaires qui s'étaient succédé dans la maison où il avait toujours logé. Il était devenu, dans sa vieillesse, un sujet d'étrange curiosité pour tout le monde, et en particulier pour les poëtes



Scaleits ou Scarlet.

et les chroniqueurs : son nom, mêlé à l'histoire funèbre de deux reines, s'était popularisé au loin par les contes et les légendes; aucun voyageur ne passait à Peterborough sans demander à voir le vieux Scarlet. Il y avait longtemps qu'il s'était préparé son dernier asile, et la plupart de ses contemporains commençaient à croire qu'il n'y descendrait jamais, lorsque enfin il mourut à son tour, le 2 juillet 1594, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

LE BERCEAU.



Le Berceau. — Dessin de Staal, d'après Le Prince.

Ah ! si j'étais le cher petit enfant couché dans ce mouvant berceau, je ne pleurerais pas ; j'écouterais en silence la chanson de ma mère, le balancier de la pendule dans la maison, les petits oiseaux qui gazouillent, le vent qui souffle dans les feuilles au-dessus de ma tête, l'eau qui tombe dans le bassin de pierre ; je rêverais aux blonds petits poussins qui picotent sur la paille de la cour, au beau cheval blanc qui passait tout à l'heure et allait à l'abreuvoir (il a avancé sa grande tête comme pour embrasser l'enfant, mais la mère l'a écarté de la main). Je ne penserais pas aux loups : on en parle souvent, mais ils ne viennent jamais que la nuit, quand la porte est fermée ; le chien aboie, le père prend son fusil, et ils se sauvent. Le petit enfant n'a peur de personne ; sa mère est tout près de lui et son père est plus fort que tout le monde.

On n'entendit plus l'enfant, ses petites paupières s'étaient à demi fermées : la sœur s'éloigna doucement ; la mère fit l'endormie. Il rouvrit les yeux, regarda la mère, murmura son nom, et se laissa prendre tout de bon cette fois par le sommeil.

DIALOGUE ENTRE L'AME ET LE CORPS,

PAR JEAN GERSON.

Extraits d'une œuvre qui n'a pas été réimprimée depuis l'an 1500 (1)

Complainte de l'homme à son âme.

Ma pauvre, ma malade, ma chétive, ma misérable âme, mise en otage loin de ton pays, toi qui n'as rien et ne sais ni

(1) Ce dialogue est aussi désigné sous ces différents titres : — *le Truant*, ou *Livre de la mendicité ; — la Mendicité spirituelle ; — le Secret parlement de l'homme avec son âme.*

Il a été imprimé en l'année 1500, par Michel Lenoir, avec deux autres traités de Gerson, *les Méditations de l'âme* et *le Consolatif de tristesse*. Il existe en latin dans toutes les éditions des œuvres de Gerson.

On conserve à la Bibliothèque impériale un beau manuscrit de ce dia-

ne peux rien acquérir par ton labeur (1), crois mon conseil : apprends le métier de mendier (2), et que ta mendicité te soit en lieu de rente. Pourquoi mourrais-tu de faim, de soif et de froidure? A blâme serait une telle honte et paresse.

Réponse de l'âme déconfortée.

Comme toi, mon petit hôte, qui es jeté avec moi hors de ton premier pays, en la geôle obscure et douloureuse de ce pesant exil, je connais bien, hélas! que je suis malade, emprisonnée, blessée et navrée, nue, sans vêtement, et que je n'ai rien. Trop abandonnée fut l'heure où le premier père commit envers Dieu le souverain roi telle offense, telle trahison et tel crime de lèse-majesté, que tout notre héritage nous fut ôté et perdu, et que du lieu de plaisance, de joie et d'excellence, nous fûmes déchassés en ce lieu de pleurs, de tribulation, d'angoisse et de désolation, de richesse en pauvreté, de noblesse en vileté, de vie en mortalité, de lieu sûr en lieu hors de toute sauveté, et, à brief dire, de tout bien en lieu de tout malheur. Or je ne sais que faire, car à labourer je suis impatiente, infirme et ignorante. Mon métier devrait être de connaître Dieu, le voir, l'aimer, le louer et honorer; mais, las! j'en suis trop éloignée, trop m'a jetée loin de lui; voire que j'en suis en ténèbres, environnée d'ignorance et d'incertitude, et aveuglée quant veux le regarder. Puisque j'ai donc mon droit métier perdu, dorénavant que ferai-je? à quoi gagnerai-je? que labourerai-je? Mais tu me dis que je mendie et demande pour ma vie. C'est trop bien dit. Mais où irai-je, moi qui suis emprisonnée et enlacée dedans l'hôpital de ton corps, en la grande prison de ce mortel monde? Comment m'échapper et m'éloigner? Comment pourrai-je demander aide? Qui m'écouterait, qui me regarderait ou secourerait? Tu vois, partout où nous sommes, indigence et pauvreté, et il n'est aucun qui puisse s'aider soi-même. De quoi fera-t-il bien à autrui et que donnera-t-il, celui qui n'a rien? Aussi me semble-t-il que mon sort ne soit autre chose que me désespérer, et en désespérant finir.

L'homme enseigne l'âme à demander l'aumône spirituelle par saint désir.

Désespérer! que dis-tu, âme? désespérer! Tu n'en feras rien. Point ne désespéreras, mais suivras mon conseil. Je te montrerai un lieu plein de charité et de miséricorde, où tous pauvres sont secourus qui la vont demander; car là sont les piteuses et larges aumônes de Dieu en grande abondance. Ce lieu est l'église de paradis. Là est la trésorière de grâce, la reine de miséricorde, la mère des pauvres et orphelins, et, qui plus est, là est le rédempteur d'humain lignage, notre sauveur Jésus-Christ, qui envers Dieu le Père est intercesseur et avocat pour les pécheurs. Mais tu demandes comment tu iras à eux et monteras en haut, toi qui es emprisonnée, malade, enlacée. Je te réponds que le désir t'y portera; car Dieu te jugera là être où ton saint désir sera : aussi dit le prophète que Dieu écoute et exauce le désir des pauvres : or aucune chose n'est plus en ta puissance que désir; et par désir tu peux toujours aller parler à Dieu et à ses saints, et demander leurs secours et aide.

L'âme répond à ce qui lui est dit.

O homme! s'il en est ainsi comme tu dis, à désirer ne manquerai, bien que je désire souvent beaucoup de choses que n'obtiens guère! Et quoique je parle en désirant, je ne trouve personne qui réponde, et trop peu souvent ou jamais je m'aperçois que je sois secourue.

L'homme répond, et assigne trois causes pourquoi l'âme n'est pas toujours exaucée en ses demandes.

Ame, tiens pour certain que saint désir est toujours ouï pour toi et reçu et exaucé, sinon par aventure, pour l'une de ces trois causes : ou parce que ne désires point chose convenable à ton salut; ou parce que tu as mauvais désirs plus forts qui sont contraires à ton saint désir, comme est désir de vanité mondaine qui réclame à l'encontre que point ne soit ouï ton saint désir; ou parce que ton saint désir trop tôt se lasse et n'a point de persévérance en sa demande. Et c'est bien raison, si tu veux être aidée, que ce soit à ton profit, que tu ne demandes point le contraire par autre désir, et que tu attendes le bon plaisir de celui que tu requiers.

Réponse de l'âme qu'elle ne peut réformer ces trois choses.

C'est vérité, je le confesse; mais ce qui me déconforte, c'est que je ne sais souvent ce qui m'est bon ou mauvais. Quant au premier point, je suis pleine de vains désirs mondains sans nombre; quant au second et quant au tiers, je suis bientôt lasse et ennuyée de saintement désirer, et je n'ai point de persévérance.

L'homme apprend à l'âme comme elle demandera.

Pourtant te dis-je, mon âme, qu'il te convient d'abord apprendre le métier de mendier, par lequel tu sauras demander profitablement et sans empêchement et persévéramment. Et pour profitablement demander, ne désire rien que ton salut, rien que le plaisir en Dieu, et fais ce qu'il te commande, te rapportant toujours au plaisir de Dieu, en disant que sa volonté soit faite, non la tienne.

L'âme oppose en demandant pourquoi l'on prie Dieu.

O homme! je me donne grande merveille de ce que tu veux que je demande par saint désir que la volonté de Dieu soit faite, quand il n'en peut être autrement, que je veuille ou non, puisque Dieu voit tout, sait et connaît tout, dès avant le commencement du monde, et qu'il a ordonné de moi tout à son plaisir, et qu'il n'ignore rien de toutes mes nécessités. Qu'est-ce que tu me dis que je parle à lui par saint désir, comme s'il ne savait ce qu'il me faut et comme si besoin était que je lui en donnasse connaissance?

L'homme répond par trois vérités.

Ame, tout ce que tu dis est vrai, et cependant on doit prier Dieu par saint désir à une autre fin que celle que tu as touchée; car, comme Dieu a fait toutes choses, non pour son besoin ou pour qu'il en soit plus riche ou meilleur, mais afin que les créatures eussent preuve de sa bonté, ainsi Dieu veut que nous l'aimions et parlions à lui dévotement et par saints désirs, pour notre bien propre; car en cela est notre perfection, comme la perfection du soleil est luire et la perfection du feu chauffer. Sache donc que Dieu a ordonné que nous fassions notre salut et que nous l'acquérions par dévote prière et en accomplissant ses commandements. C'est certain que Dieu pourrait par soi-même satisfaire à toutes choses; néanmoins veut-il que les causes secondes aient leur action. Ainsi veut-il que homme soit sauvé par aide de l'homme ou de ses anges. Mais par aventure tu diras encore que Dieu ne se peut changer d'un vouloir en un autre, ni de courroux à pitié et miséricorde; et qu'ainsi ce te semble chose vaine d'espérer le faire incliner à pitié par ton désir

logue de la fin du quinzième siècle, vol. in-fol., vélin, avec miniatures et vignettes.

« Ce traité, dit M. Paulin Paris, rivaliserait en réputation avec *l'Imitation*, si on le lisait aussi communément. »

Dans les extraits que nous donnons, il nous a paru nécessaire de remplacer par des équivalents modernes quelques locutions devenues trop peu intelligibles.

(1) Rien des biens célestes, du salut.

(2) Demander à Dieu, prier.

ou prière. Je réponds que nous devons le prier à autre fin que nous ne prions les hommes; car nous prions Dieu, non pour l'émouvoir, mais pour nous émouvoir à dévotion et avoir nous-mêmes pitié de nous, tandis que nous prions les hommes pour les émouvoir à miséricorde (1) : ce qui est bien manière contraire; et aussi voit-on clairement un autre effet contraire en ce point que plus l'homme se condamne devant Dieu et se rend coupable, plus tôt gagne-t-il sa cause et est délivré de la cour de justice, ce qui se fait tout à l'opposé en la cour des hommes. Veux-tu donc qu'il te soit pitoyable et miséricordieux? Tu répondras oui. Aie donc de toi-même pitié et compassion, et il te sera tel. Il est dur aux durs, doux aux doux, bon aux bons, et cruel aux mauvais. Tel ton désir sera, tel tu le trouveras, non par son changement, mais par le tien. Veux-tu enfin avoir absolution en sa cour de justice? Je sais que oui. Accuse-toi, juge-toi, condamne-toi, punis-toi, et tu seras quitte. Mais si tu te veux défendre et justifier, tu ne rapporteras que confusion et condamnation; et si tu pèches mille fois, condamne-toi mille fois; et si en te condamnant tu te trouves au dernier point de ta vie, tu seras délivré.

L'âme demande la manière de mendier spirituellement.

O homme! tu as bien satisfait à ma demande; tu m'as montré trois belles vérités, et parce que je les ignorais, je sentais un grand trouble en moi. Mais à présent je reprends courage, et veux par saint désir m'émouvoir à dévotion, recourir aux saints et saintes, et devant Dieu me condamner et punir. Mais me souvenant de ce que tu me dis au commencement que je dois apprendre à mendier, je te prie que tu m'enseignes ce qui est à faire.

L'homme enseigne l'âme à demander par l'exemple des pauvres.

Il me semble, âme, que tu peux bien apprendre ceci en observant diligemment les mendiants et pauvres gens qui vont de huis en huis, d'église en église, de riche en riche, pour demander les biens temporels et pour avoir secours en leurs nécessités temporelles. Prends garde encore aux prisonniers et à ceux qui sont devant le juge qui attendent leur sentence; visite les malades des hôpitaux; informe-toi de l'état de tous les pauvres petits hôtels, et de tous ceux généralement qui sont en adversité ou péril, comme de mer, d'exil, de feu, d'eau, ou de bataille. Aie bien devant tes yeux l'ardent désir que ceux-là ont d'être délivrés ou d'être secourus et tout ce qu'ils font et disent; puis retourne ton attention sur toi et sur tes défauts, tes misères et tes maladies, tes péchés, ta prison, ton exil, ta mort par péché, ta désolation pour avoir perdu Dieu ton père et ton pays de paradis : si tu agis ainsi et par ce saint désir, je t'affirme que cela suffira et que tu auras bonne abondance des biens spirituels et d'aumône de grâces et de vertus, et tu te trouveras aidé et secouru en toutes tes nécessités, et, qui plus est, seras-tu riche à merveille, aussi riche que si tu étais reine de tous les biens du monde.

(1) Il y en a qui disent : A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives, qui leur a donné le sentiment, et la pensée et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin?

Dieu sait mieux que nous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

LAMENNAIS.

L'âme oppose la honte de demander.

O homme! tu me promets grande chose, grande dignité, excellence et noblesse, qui me viendra d'être mendiante, pauvre et truande, si je veux faire ce métier; mais c'est à vrai dire une pratique très-honteuse, ce semble, quant au monde, et déshonnête spécialement à personne de noble lignée et de haute extraction.

L'homme répond en montrant ce que c'est que mendier spirituellement.

Ne juge pas, mon âme, si tu es sage, qu'il en soit autrement que je t'ai dit; et songe, comme je te l'affirme, que Jésus, le souverain empereur du monde, a voulu être lui-même de ce métier. Aussi dit-il par la bouche du prophète : « Je suis mendiant et pauvre. » C'est ce qui apparaît en toutes les oraisons qu'il fit à Dieu le Père, et spécialement sur la croix, quand il lui demanda : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu délaissé? » Grande est la différence entre la mendicité corporelle et contrainte, que l'on juge honteuse, et la mendicité spirituelle, dont je te parle. Le puissant roi David ne se jugeait-il pas être de ce métier, en tous ses psaumes, quand il se nommait maintenant malade, maintenant orphelin, maintenant navré et couvert de plaies, puis sourd, aveugle, impotent, pauvre, pèlerin, emprisonné, gisant au plus profond de la fange, et de telles autres misères sans nombre? Et de même Salomon le sage, qui se disait pauvre, malade, et le plus ignorant de tous à connaître la loi de Dieu? Et pareillement en toute l'Écriture nous trouverons tels exemples en grand nombre.

L'âme demande à parler des pauvres, et l'homme répond.

Parlons premièrement des pauvres qui ne sont pas enclos, mais vont par les églises et les maisons des riches à l'huis, et apprenons par eux à faire diligence; car, si faibles qu'ils soient et brisés, ou par vieillesse, ou par maladie, ou autre accident, ils se portent par béquilles ou s'aidant les uns aux autres, ou en se traînant à terre sur leurs mains, souffrant chaud et froid, vent et pluie, dont bien devraient-ils devenir malades s'ils étaient bien sains, ou souvent du matin jusques à la nuit à terre nue, en froid et en faim et en soif. Et ils font tout ceci pour l'espérance ou le désir d'avoir aucune aumône, et ils ne savent souvent quelle elle sera, ou même à la fin ils n'ont rien. Et si d'aventure on fait une donnée, remarque comme ils y courent hâtivement. Là voit-on bien le proverbe commun être véritable : « Besoin fait vieille trotter. » Prends donc en toi quelque diligence, ô âme! pour demander aumônes spirituelles, et que rien ne soit qui t'en détourne, ni ailleurs point ne t'arrête, car tu pourrais bien faillir à la donnée comme les pauvres musards qui par la ville ou par les champs iraient jouer ou s'occuperaient en parlant et riant, puis à l'un, puis à l'autre, et laisseraient passer le temps; ensuite, quand ils voudraient venir, on leur dirait : « Allez à Dieu, l'aumône est faite. » Et ils seraient moqués des autres. Pareillement serais-tu folle, mon âme, si tu perdais ton temps quand tu devrais aller à l'aumône spirituelle; car tu ne sais quand Dieu veut te donner l'aumône, au matin ou au vêpre, tôt ou tard. Et si à toutes les deux heures il donne aumône, tant mieux vaudra.

L'âme demande le lieu où elle doit demander.

Homme, c'est bon conseil; mais il me convient savoir les lieux et les places où je quérirai mes aumônes. Car je regarde que ces pauvres, desquels tu me parles, savent enquérir et trouver lieux convenables; car s'ils allaient aux tavernes et aux lieux diffamés, ils n'en rapporteraient rien hors quelquefois batteries et vilenies. Pour ce vont-ils aux

églises et aux huis des riches gens, et là demandent de loin sans entrer dedans : « A la pauvre, du pain pour Dieu ! »

L'homme répond que saint désir peut aller partout.

Ame, je te réponds que les lieux et les places où tes aumônes se doivent proprement trouver, sont les lieux spirituels des cieux, comme j'ai dit à paravant, et c'est là que te peut et doit porter ton désir, car désir est donné à toi en semblance d'un cheval volant, comme les poëtes feignent que Pégasus était ; et sont les deux ailes la crainte et l'espérance. Tu es comme un char de feu, semblable à celui qui porta Élie en paradis terrestre, et les quatre roues sont les quatre vertus cardinales ; les chevaux qui le tirent, les trois vertus théologiques ; le charretier, la discrétion. Tu te peux donc porter ou comporter partout où tu voudras ; mais remarque bien où tu vas, car là où tu enverras ton désir, là tu seras. Va donc en l'église céleste du paradis sans vouloir entrer au sanctuaire ou trop près de l'autel. Mais qu'il te suffise à présent seoir à la porte, et là y hucher : « A la pauvre, l'aumône pour Dieu ! » Là sont habitations innombrables de saints et de saintes où tu peux aller de huis en huis, semblablement crier et demander, désirer fort et haut crier.

L'âme dit qu'il est difficile de bien désirer.

Homme, je voyais, avant que je l'eusse éprouvé, que puisqu'il ne fallait que désirer, ma besogne serait bientôt faite. Mais quand je l'ai voulu essayer et envoyer en haut mon désir, empêchements sans nombre me sont venus, tellement que je ne trouve rien plus malaisé à faire que cette chose qui me semblait si légère. Car incontinent que je veux être porté par saint désir aux cieux, je sens que mon désir tombe ou se tourne aussitôt ailleurs, soit au marché, soit aux fêtes, puis à l'un, puis à l'autre, sans constance ni arrêt ; mais à tout ce qui lui vient au-devant veut-il courir et voler.

L'homme explique pourquoi l'âme ne sait pas désirer fort.

Mon âme, tout ceci te vient de ce que tu ne connais pas bien ta pauvreté au vif, et au vrai le péril où tu es. Car si bien le connaissais certainement n'aurais le pouvoir de te réjouir, ou jouer, ou entendre ailleurs, et tu le peux voir par l'exemple des pauvres dont nous avons déjà devisé ; et tu le peux apercevoir aussi par ceux qui sont en prison, qui n'attendent d'heure en heure que d'être tirés de prison pour aller au jugement, quand ils savent ce qu'ils ont fait ou commis crime de mort. Certes ceux-là ne désirent rien hors leur délivrance, et ces désirs ils les montrent au dehors en toutes guises qu'ils peuvent, maintenant à l'un, maintenant à l'autre, puis envers le juge, puis envers ses conseillers et autres de la cour où ils croient trouver aucun confort. Ils n'ont humeur lors de rire ni de jouer ; au contraire, ils parlent humblement de leurs périls et meschiefs, en pleurs, en soupirs, en gémissements et amères pénitences de cœur. Or dis-moi, âme, n'es-tu pas de même emprisonnée comme tu le confessais dès le commencement ? Certes oui. Et en quelle prison et pour quel forfait ? Vraiment en la prison du corps, sale et dangereuse, pleine de misère et d'obscurité et d'infinies nécessités, de laquelle prison il te faut sortir pour comparoir devant le jugement épouvantable de Dieu, sur tes crimes dignes de mort, non point de mort quelconque temporelle, mais éternelle. Et tu ne sais et ne peux savoir à quelle heure la porte sera rompue pour ta sortie. Comment peux-tu donc ailleurs tourner ton désir, qu'à vouloir demander secours et absolution ? Si pour une maille et un morceau de pain, tu vois ces pauvres tellement prendre peine et tellement se hâter, comment pour ta vie n'arrêtes-tu point ton désir où tu peux délivrance et santé trouver ?

L'âme se complaint du corps en soi excusant pour exemple.

Homme, telle est bien ma misère, et ma faute est grande, je le reconnais. Je veux m'efforcer, et désormais faire plus grande diligence. Mais tu sais et tu vois aussi qu'il me faut songer au corps pour le soutenir, nourrir, chauffer, vêtir, et que par là souvent suis-je empêchée à labourer et retenue à terre quand je devrais en haut voler et mes aumônes demander.

L'homme répond à cette plainte.

Ame, par ma foi, celui-là n'est pas sage qui pense tant à autrui qu'il s'oublie lui-même. Tout ce que tu dis du corps se peut faire en beaucoup moins d'espace de temps et avec bien moins de diligence et occupation que tu n'y emploies. Mais sais-tu ce qui te trouble et déçoit ? Tu veux trop complaire au corps et le servir, non suivant ses nécessités, mais suivant sa volonté ; or sa volonté est si désordonnée, si gloutonne, si convoiteuse, que qui voudrait lui donner tout à son gré, ne saurait jamais le contenter. Que le corps ne périsse, et il suffit ; quant au demeurant, pense à toi, si tu es sage.

L'âme continue à se plaindre du corps.

Homme, je ferai comme tu veux. Mais ne veulent le corps ni ses sergents me laisser paix aucune, toujours demandant chose nouvelle, et toujours se plaignant que quelque chose leur manque. Les yeux demandent à voir beauté en toutes parts, en robes, en chevaux, en édifices et autrement. D'autre part, la bouche brait et crie à la mort si elle n'a vins et viandes en maintes guises et souvent des meilleurs. Que dirai-je des oreilles, lesquelles on ne peut rassasier de voix, vanités, médisances, flatteries, mélodies et folies sans nombre ? Hélas ! et qui pourrait apaiser la langue de toujours vouloir avoir son haut et franc parler ? Quel bruit, quelle noise, quel murmure ne fait-elle souvent ! Tu dis avec vérité, homme, qu'il n'est saint désir qui puisse avoir son franc aller et vouloir, avec de tels trouble-paix qui semblent toujours tenir en mon hôtel une foire ou une halle, quand je devrais reposer, ou par saint désir en paradis me déporter. A ce sujet il convient que tu me conseilles.

L'homme répond.

Mon âme, je t'ai déjà répondu, et montré que tu peux vaincre tout ceci, et qu'afin d'obtenir par fort désir à être secourue où le péril est le plus grand, tu dois laisser hardiment crier et braire le corps et tous ses vassaux tant qu'ils voudront. Considère ce que fait celui qui a perdu une de ses brebis, ou dont la maison brûle, ou dont le fils meurt ; certes, il laisse tout pour querir sa brebis, ou éteindre son feu, ou penser à son enfant. Et quand au demeurant du corps et de ses sergents qui font cette noise, comme tu dis, il en tient très-peu compte. Qu'ils fassent et disent ce qu'ils voudront, il ne les écoute point. Et tu me dis, quand tu es navrée de mort et perdue par le péché, et que tu brûles et es assiégée de mauvaises tentations, que tu ne peux tourner tout ton désir à demander et querir secours. Prends garde que tu ne sois toi-même la cause de cet empêchement qui, comme tu me le dis, te vient du gouvernement de ton corps ; car tu ne cherches pas seulement à le gouverner, mais tu consens à lui complaire et à le délecter sans mesure : aussi tu le perds et le gâtes, et toi aussi.

L'âme se condamne, et ajoute :

Pourtant, je te dirai avec confiance ce qui m'arrive quelquefois. Je trouve que bien que par mon désir je crie aide à Dieu et à ses saints, je ne reçois nulle réponse, aide ni



Exposition universelle de 1855; Beaux-Arts; Peinture. — Jean Gerson, auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, mort à Lyon en 1429 (1), par M. J. Reynier, professeur à l'Ecole impériale des beaux-arts de Lyon. — Dessin de Freeman.

(1) L'immortel auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* se nommait Charlier. Suivant un usage assez général parmi les lettrés de son temps, il prit, à la place de ce nom, celui du lieu de sa naissance, Gerson, près de Rethel, dans le diocèse de Reims. Né le 14 décembre 1363, il était l'aîné de cinq garçons et de sept filles. Il étudia d'abord à Reims; en 1377, à l'âge de quatorze ans, il fut admis comme boursier au collége de Navarre. Pierre d'Ailly, grand maître de ce collége, devina son génie et dans la suite concourut puissamment à son élévation aux plus grandes dignités de l'Église. Après avoir professé au collége où il avait été disciple, Gerson fut député à Clément VII, prêcha devant la cour, fut nommé chancelier de Notre-Dame et de l'Université en 1414; il fit partie, à ce titre et comme ambassadeur du roi de France, du concile de Constance, où il déploya beaucoup trop de rigueur contre Jean Huss et Jérôme de Prague. Obligé de sortir de Constance déguisé en pèlerin, pour échapper à la haine du duc de Bourgogne, il se réfugia successivement dans le Tyrol, et en Bavière dans l'abbaye de Mœlk, puis en Autriche. En 1419, grâce à la défaite du parti bourguignon, il revint en France, et passa les dix dernières années de sa vie dans le couvent des Célestins, à Lyon, où il mourut le 12 juillet 1429. Il fut enseveli dans l'église Saint-Laurent. On plaça son portrait au-dessous d'un

confort; c'est pourquoi je demeure plus froide et mal disposée à les prier et requérir.

L'homme dit plusieurs causes pour lesquelles Dieu fait attendre l'âme à lui accorder sa demande.

Ame, Dieu le fait ainsi ou souffre pour l'une des causes que je te dirai. L'une est pour t'apprendre mieux le métier de mendier; car si tu recevais si aisément ce que tu demanderais, tu n'en tiendrais compte et tournerais légèrement ton désir ailleurs, ou perdrais et gâterais ce qui te serait donné des biens de grâce. Ne vois-tu pas qu'aux fols pauvres, qui perdent légèrement ce qu'on leur donne, on fait souvent refus, l'aumône étant bientôt pour eux-mêmes chose perdue. Une autre cause est que Dieu veut éprouver ta diligence, ton humilité, ta patience, et savoir si tu es vrai pauvre, sans feintise. Ainsi voyons-nous que l'on fait aux pauvres du monde; car on les laisse attendre pour les éprouver en cette guise; et ceux qui ne sont vrais pauvres, mais sont feintifs, montrent bientôt impatience, et murmurent, en disant qu'il ne leur importe, et que bien s'en passeront : pareillement il y a des âmes qui se croient riches en vertu : et bien qu'elles demandent, on voit bien qu'il ne leur est besoin de rien, tant elles disent le contraire par dehors. Et Dieu, qui voit tout jusque dans les plus lointaines profondeurs, connaît toute leur feinte et leur orgueil, les fait attendre pour les ramener à patience et humilité et reconnaître leur pauvreté et indigence. Une autre cause de faire attendre l'âme est que Dieu veut qu'à toutes heures l'âme soit toute prête à attendre son aumône; car s'il donnait à heure certaine et nommée tout ce que l'âme demanderait, on ne prendrait garde qu'à cette heure. Une autre cause est souvent qu'il lui plaît donner plus large don après qu'il aura fait grandement attendre, ou après qu'il aura paru avoir rudement refusé, comme on donne souvent plus à celui qu'on a fait longuement attendre, ou auquel on a dit des vilenies et honte, qu'il a souffertes patiemment. Il advient, au surplus, que quand on sait qu'un pauvre est dur et sans miséricorde pour les autres, lesquels il pourrait aider, on l'éconduit volontiers; et ainsi en est-il de l'âme qui ne veut rien pardonner ou rien donner. En outre, il advient souvent qu'on donne à aucuns de grands dons sans qu'ils s'en aperçoivent; par exemple, en les mettant en la main de leurs amis afin que ceux-ci les secourent selon ce qu'ils jugeront utile, parce que, par aventure, eux-mêmes pour l'heure n'en sauraient bien user ou s'en enorgueilliraient; ou bien encore Dieu leur veut donner plus large don et loyer, quand il sera temps, comme le père ne donne pas d'une fois tout l'héritage à son fils, mais lui garde jusques à parfait âge; ou parce que la demande est trop petite chose, et que Dieu veut en donner une bien encore plus grande, quoiqu'il fasse attendre, à l'exemple d'un roi qui ne donnera pas à un de ses serviteurs qu'il aimera une petite seigneurie s'il la demande, parce qu'il lui veut donner une grande prévôté ou un bailliage; ou c'est parce que l'âme n'a point connaissance ou gratitude quand elle a reçu quelques dons, et par là se rend moins habile à en recevoir un autre, comme si l'on voit un pauvre qui, sitôt après l'aumône, s'éloigne du donnant sans lui en rendre grâces, honneur ou merci, lui qui, en demandant, était si humble, ce semblait; ou c'est parce qu'en demandant l'âme tourne le dos à Dieu, parlant ou pensant aux choses terriennes, ayant ainsi la main à Dieu pour recevoir et le visage tourné au monde; ou c'est parce qu'elle ne sait ou veut accroître ce qu'on lui donne en bon usage, comme le père ne donnerait pas cent livres à son propre fils pour faire commerce, s'il n'eût su bien employer cent deniers auparavant. Notre commerce spirituel avec Dieu est bien user et faire bonnes œuvres de ses dons.

L'âme approuve ce qui est dit, et fait deux demandes.

O homme! à ce que je vois, les jugements de Dieu sont merveilleux et justes, et je comprends que souvent Dieu ne me donnerait ce que je demande que par grande ire ou courroux, car souvent ce me serait chose contraire ou nuisible. Mais je fais ici deux doutes; car nous voyons que l'on donne plus volontiers aux pauvres ménagers honteux qui n'osent demander, qu'aux autres qui montrent à découvert leur pauvreté. En outre, il semble que ce soit chose chargeable et ennuyeuse pour Dieu de demander si souvent et longuement, comme tu dis. Et s'en font haïr âmes pauvres envers les riches du monde, parce qu'il semble que rien ne leur suffit ou qu'ils ne croient ce qu'on leur dit quand on les éconduit.

L'homme explique pourquoi on doit s'accuser de ses défauts et demander souvent.

Ame, grande différence il y a entre la largesse et bonté de Dieu et celle des hommes. Les hommes ne donnent pas toujours aux pauvres qui vont par les rues, parce qu'il y en a trop de trompeurs et feintifs, et que tous perdent ce qu'on leur donne ou n'en ont point de nécessité. Puis les riches du monde ne peuvent pas donner à tous tout ce qui leur serait besoin, car leurs biens ne suffiraient pas. Mais autre chose est de la richesse et magnificence de Dieu, qui tout donne et peut donner sans s'appauvrir, et est plus près de donner que nous de recevoir : aussi veut-il que par bien prier, mon âme, tu sois toujours disposée pour recevoir ses dons; car plus tu les désireras et demanderas, de tant plus en auras; comme qui ouvre les fenêtres de la chambre du soleil, de tant plus reçoit de sa lumière. C'est pourquoi, loue Dieu et lui demande persévéramment sans cesser, et garde que jamais tu ne croies assez avoir et être assez riche pour ne plus avoir besoin de mendier.

L'âme demande les manières de désirer et parler à Dieu, et l'homme répond.

Mon âme, je réponds que bien et fort désirer, se fait souvent sans aucune voix par dehors; aucune fois convient-il demander par soupirs et gémissements, plaintes, larmes, regrets, en tordant ses mains, en levant ses yeux, en cris et sans paroles, comme les enfants ou les bêtes en leurs douleurs; aucune fois par certaines oraisons faites par autrui, comme le grand maître et ministre de l'hôpital du monde nous enseigna dire notre *Pater Noster*, qui doit être spéciale oraison, car tout y est compris. Et d'aventure on n'est pas toujours en douleurs, mais il convient souvent se réjouir, mais sobrement et humblement, en n'oubliant aucunement sa pauvreté et pensant aux louanges de Dieu et ses saints. Tu vois que quand on fait grande fête aux cours des princes, les pauvres ne huchent pas toujours à l'aumône, mais attendent à l'huis, en pensant à la solennité, en écoutant et devisant, et néanmoins reçoivent-ils l'aumône; tu en vois d'autres qui jouent d'aucuns instruments et chantent comme d'une symphonie, d'une musette, bien rudement. Toutefois, cela plaît bien aux seigneurs pource qu'ils font fête et mènent joie en leur simplesse et pauvreté, patiemment, et qu'ils n'ont nul ennui. Et aucune fois les pauvres ne font que montrer eux seulement et leurs plaies découvrir; aucune fois ils sonnent une petite clochette ou une tartevelle (1), parce qu'ils ne peuvent assez fort crier par dehors ou pour émouvoir à plus grande compassion. Aucune fois font-ils tant qu'ils semblent pauvres plus qu'ils ne sont, ou par soi battre de volonté, ou par soi déchirer; et ainsi font les dévots qui se font donner disciplines, bat-

autel, et l'on écrivit au-dessous sa devise : *Pœnitœmini et credite Evangelio*, avec cette parole du prêtre sacrifiant : *Sursum corda* (Courage!).

(1) Crécelle.

tures ou corrections; et par ainsi ils amollissent aucune fois la dureté de leur cœur et s'émeuvent à dévotion et pitié. Tu peux voir qu'ainsi sont diverses manières de mendier, tantôt en douleur et en doute de la justice de Dieu, tantôt en liesse et espérance, et en le regraciant, louant, et honorant, et aimant pour sa bonté et largesse, non par voix seulement, mais par autre sens, ainsi que les églises sonnent ou les cloches ou les orgues. Et brièvement il n'est rien que tu ne puisses tourner à profit pour te rendre digne de l'aumône de grâce; mais garde-toi bien de désespoir en ta tristesse et d'orgueil en ta liesse; et, à brief dire, toujours celui-là prie qui toujours fait bien, en mangeant, en buvant, en prenant récréation honnête, même en dormant, quand on se met à dormir pour mieux après servir Dieu.

Mais voici que nous avons longuement parlé sans repos; et aussi est-il temps que de fait tu te mettes à mendier et prier. Et en ce faisant, tu apprendras toujours mieux le métier, non-seulement en observant les faits et exemples des pauvres dont entre nous il vient d'être parlé, mais parce que d'autres exemples sans nombre te viendront toujours à la connaissance; car « en forgeant on devient forgeron, » selon le proverbe commun.

L'âme dit qu'elle fera les oraisons dorénavant.

Ton conseil sera suivi; mais je te prie que quand il sera besoin, ou quand tu me verras faillir ou être paresseuse, tu me veuilles aider, admonester et conseiller.

L'homme répond.

O mon âme! volontiers le ferai. Dieu te soit en aide, afin que tu demandes sagement, que tu lui puisses plaire, et que ce que tu demanderas tu puisses l'obtenir.

D'UNE ERREUR ACCRÉDITÉE

SUR PLINE L'ANCIEN.

Toutes les fois qu'il est question de l'éruption de 79, on ne manque pas de rappeler que Pline mourut victime de son zèle pour la science, et on l'a encore répété depuis qu'il s'agit d'une nouvelle éruption du Vésuve. Oui, sans doute, Pline voulait se rendre aux environs du Vésuve pour satisfaire son amour de la science, et il y périt; mais ce qu'il faudrait dire aussi, et ce qui est encore plus vrai et plus glorieux pour lui, c'est qu'avant tout il fut victime de son respect pour le devoir, de son dévouement pour l'humanité : il suffit, pour le prouver, de revoir la lettre que son neveu, Pline le Jeune, écrivait à l'historien Tacite, qui lui avait demandé des détails sur cet événement.

Le premier jour de l'éruption, aux calendes de novembre, vers la septième heure (premier novembre, à une heure après midi), Pline se trouvait à Misène, où il commandait la flotte en qualité de préfet. Il apprend qu'on voit à l'horizon un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires; le savant interrompt alors ses études, monte sur un lieu élevé pour contempler ce phénomène; puis, désireux de se l'expliquer en s'en approchant davantage, il fait appareiller un liburne (vaisseau léger), sans savoir quel péril l'attend. Ce n'est que lorsqu'il va sortir de sa demeure qu'il reçoit des lettres de Rétine, dans lesquelles les matelots l'informent avec effroi de l'affreux danger qu'ils courent eux et tous les habitants de cette côte, où la beauté des sites et du climat attire de nombreux visiteurs. Loin d'être détourné de son premier projet, Pline ne hâte son départ qu'avec plus d'ardeur; ce n'est plus le savant qui va monter un seul vaisseau pour satisfaire sa curiosité (et rien ne dit que sans un plus noble intérêt Pline se fût tant avancé); c'est le préfet de la flotte qui va exposer sa vie pour obéir à son devoir; c'est l'homme de bien qui va mourir pour sauver des malheureux. Il part alors avec de nombreuses quadrirêmes, et ce qu'il voulait faire dans l'intérêt de la science *(et quod inchoaverat animo studioso)*, il le fait avec le courage du dévouement *(obit maximo)*.

Il me semble, d'après ces faits empruntés à la lettre de Pline le Jeune, qu'on ne rend pas à son oncle toute la justice qu'il mérite, et qu'il est bon de répéter très-haut, pour l'honneur du cœur humain et pour la gloire de l'antique savant, qu'il mourut moins pour la science que pour les hommes.

Toute cette lettre à Tacite nous retrace, du reste, avec le plus grand intérêt, le calme de Pline en prenant des notes, sa grandeur d'âme au milieu des périls, sa persistance à s'avancer sur le lieu du sinistre malgré les conseils de son pilote, son oubli de lui-même pour rassurer ceux qui l'entourent; et certainement, à cette lecture, on accorde encore plus d'admiration à cette illustre et grande victime du devoir accompli.

Le goût des études astronomiques est général dans les États-Unis. Beaucoup de négociants font construire de petits observatoires d'où ils s'amusent à étudier le ciel.

AMPÈRE, *Promenade en Amérique.*

Le poids de la terre est de cinq mille sept cent milliards de milliards de tonnes, ou bien, en chiffres, de

5,700000,000000,000000,000000 kilogrammes.

L'EMBOUCHURE DE LA SOMME.

C'est une des plus belles scènes de notre littoral que celle de la Somme à son embouchure. Elle se développe dans toute sa magnificence quand on passe de Normandie en Picardie, et qu'ayant atteint l'extrémité des falaises, on commence à descendre vers les vastes plaines qui s'étendent à l'est. On domine, de ces dernières hauteurs, la totalité du tableau. A gauche, la mer; à droite, les collines fuyant en amphithéâtre; en avant et dans le fond, la Somme courant à l'horizon sur une largeur d'une lieue, et se versant dans une baie spacieuse, qui s'évase de plus en plus jusqu'à se confondre entièrement dans les flots de la Manche. La rivière est du même bleu que la mer, et cette communauté de lumière accroît encore le caractère de majesté que lui imprime sa grandeur. Au delà de son cours l'œil ne discerne plus la terre que sous forme d'une côte basse, blanche et brillante, qui se prolonge le long de la baie et se perd enfin dans le vague de la perspective aérienne. Sous les pieds du voyageur se déroule une plaine fertile de trois à quatre lieues de rayon, couverte de moissons, de pâturages et de troupeaux, et parsemée de villages qui, ensevelis dans les ormes, se dessinent çà et là comme des bouquets de bois. Cette plaine, bordée par la mer et arrosée par le fleuve, n'est, en réalité, qu'une partie de la baie qui, grâce au travail séculaire des populations s'ajoutant à celui de la nature, a fini par se soustraire à l'empire des eaux. Ses dimensions sont proportionnées à celles du fleuve, et l'œil, en se promenant à plaisir dans tous les sens sur cette nappe splendide, n'y rencontre partout que de grandes lignes.

Mais, de quelque admiration que l'on se sente saisi devant ce spectacle, surtout quand le soleil inonde la plaine, miroite sur les flots, et fait rayonner jusque dans le lointain

la blancheur éclatante des dunes, l'âme se trouve involontairement arrêtée dans son essor par un étrange défaut d'harmonie. A côté de cette campagne qui atteste une population si active et une culture si prospère, le fleuve semble abandonné comme s'il sortait d'un continent désert : point de voiles se croisant sur la mer comme aux abords de la Seine ou de la Gironde, point de mâts rassemblés en groupes sur quelque point d'élite, point de cité opulente étalant sur l'azur des eaux ses docks, ses monuments et ses mille toitures. Deux vieilles églises massives, vis-à-vis l'une de l'autre sur chaque rive, et indiquant l'une le lieu où fut la ville du Crotoy, l'autre celui où végètent les restes de ce Saint-Valery, qui fut le rendez-vous des Normands pour la conquête de l'Angleterre ; tout au plus une poignée de maisons ; et sur cette immensité de mer et de rivière, pour toute marque de l'homme, quelques pauvres barques de pêcheurs. Fleuve maudit, sur lequel rien ne circule et qui ne sait point attirer à lui la vie et l'abondance !

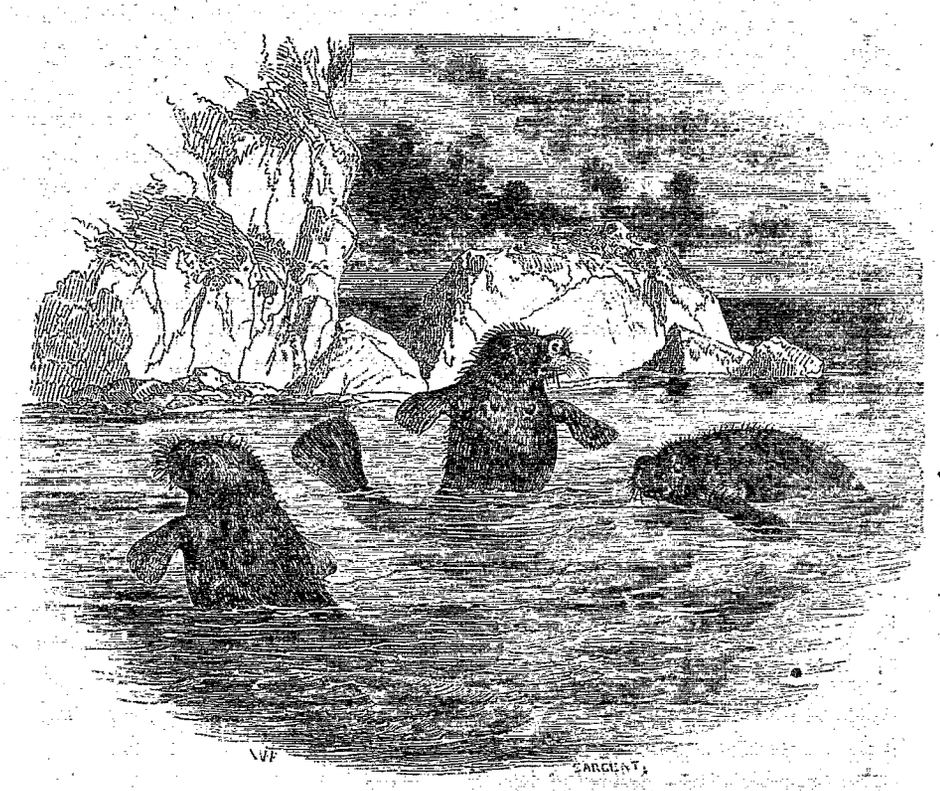
Toute cette magnificence extérieure n'est en effet qu'illusion. La puissance du fleuve n'est pas à lui, et son apparente majesté est un leurre. Ce sont les eaux de la mer qui, s'élevant, à chaque marée, au-dessus du lit de la maigre rivière, lui communiquent tant de prestige. Mais c'est un triomphe qui ne dure pas : le temps marche, la mer se retire, et de cette pompe d'une heure il ne reste qu'un filet d'eau qui s'éparpille sur les grèves et ne compte même plus pour les riverains. Du haut de la dernière falaise, j'avais vu le fleuve s'étaler dans sa plénitude, et je n'étais pas arrivé sur ses bords qu'il n'était déjà plus que sable et vase. Au lieu de ces eaux vives dont j'avais admiré la beauté, il n'y avait plus devant moi qu'un désert morne et gris. A peine si quelques flaques d'eau, triste résidu de sa gloire, attestaient la réalité du courant que j'avais vu passer là. Je mis le pied sur ce sol de fange et de gravier, et, troublé seulement dans ma solitude par les cris sauvages des oiseaux de mer qui venaient y quêter leur pâture, je traversai, en la stigmatisant de l'empreinte de mes semelles, cette baie orgueilleuse qui, tout à l'heure, m'aurait enseveli sans pitié, après avoir fait de moi le jouet de ses courants.

Frappante vicissitude ! juste fin de toute fausse grandeur ! symbolique leçon de la nature à toute fortune qui ne repose pas sur un fond vrai et ne se gonfle que par la faveur d'autrui ! « Pauvre sire, disais-je, tout en contemplant la décadence rapide de ce grand fleuve, à quoi t'a servi de te parer de ce manteau d'emprunt pour revenir si vite à ta nullité d'hier ? » Et devant cette prospérité évanouie sous mes yeux dans l'espace d'une heure, je me récitais, comme pour mieux me la graver dans le cœur par cette vivante image, la prophétique sentence du poëte :

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

LES SIRÈNES.

Le mercredi 9 janvier 1493, Christophe Colomb, en côtoyant l'île Espagnole (Saint-Domingue), vit trois sirènes.

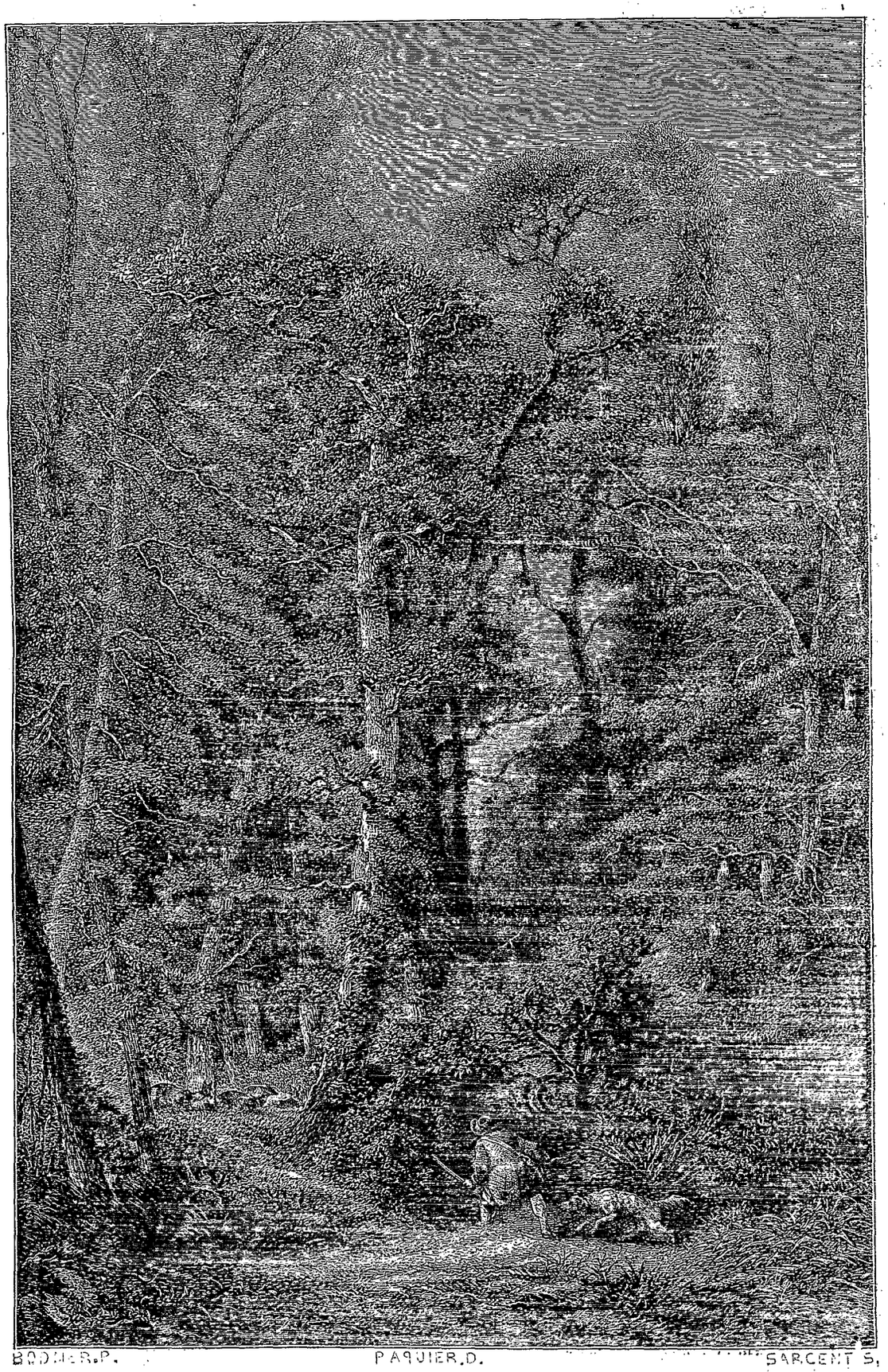


Lamantins ou Manates, mammifères de l'ordre des cétacés herbivores, que les navigateurs du moyen âge prenaient pour des sirènes. (Gravure empruntée au tome III des *Voyageurs anciens et modernes;* Voyageurs du seizième siècle, relation du premier voyage de Christophe Colomb, p. 130.)

Elles s'élevèrent beaucoup au-dessus du niveau de la mer, mais elles ne lui parurent nullement belles. (Relation écrite par l'évêque Barthélomé Las Casas.)

Ces sirènes étaient très-probablement des lamantins ou manates. Le lamantin d'Amérique est le type du genre ; il atteint 6 mètres de longueur. On l'appelle poisson-femme, vache marine, bœuf marin, grand lamantin des Antilles. Son lait a une saveur très-agréable.

INTÉRIEUR DE FORÊT.



Un Intérieur de forêt, d'après Karl Bodmer, — Dessin de Paquier.

M. Karl Bodmer n'avait jamais fait de peinture qu'en amateur; à peine s'était-il encore essayé à quelques paysages d'après nature, lorsqu'il céda au désir d'accompagner le prince Maximilien de Wied-Neuwied dans ses explorations de l'Amérique du Nord. Le voyage dura plusieurs années. A son retour, M. Bodmer était artiste. La grandeur des scènes qui s'étaient déroulées sous ses yeux l'avait profondément ému, et son enthousiasme, en enflammant son amour de l'art et en redoublant son zèle, lui avait révélé une originalité et une force d'exécution dont lui-même n'avait pas eu le pressentiment. Son album, joint à la relation du prince, l'a placé tout d'abord dans les premiers rangs de nos dessinateurs de paysages et d'animaux. Un ami, qui a compulsé à loisir les portefeuilles de M. Bodmer, nous parle avec un égal intérêt des esquisses qu'il y a vues et des récits que lui a faits M. Bodmer : « Que de figures pittoresques, nous dit-il, ont été dessinées au milieu du carnage ou dans l'attente d'un carnage prochain! que d'éblouissants paysages ont été reproduits les membres transis de froid, les entrailles déchirées par la faim! que d'animaux terribles ont été, pour ainsi dire, daguerréotypés le fusil d'une main et le crayon de l'autre! Mais, en revanche, que de belles nuits passées dans le calme des grandes prairies, à la clarté des magiques constellations d'un autre hémisphère! que de repas savoureux auprès des cours d'eau tranquilles et muets, ou des cascades impétueuses et mugissantes! que de découvertes merveilleuses en histoire naturelle : insectes, oiseaux, reptiles, mammifères, fleurs, arbustes, arbres gigantesques enlacés et étouffés par des lianes qui restent seules debout, comme les moules fantastiques des masses vigoureuses qui les ont portées vers les nues, et des branches qui leur ont permis de s'étendre pour ne plus former qu'une voûte étrange, un réseau de végétation aérienne, alors que ces centenaires sont tombés en poussière fécondante aux pieds de leurs monstrueux parasites! » M. Bodmer est resté comme fasciné par les grands spectacles du nouveau monde; il n'est possédé que d'une seule ambition : celle de se retrouver avec son crayon au milieu des forêts vierges.

LE PION.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 350, 353, 366, 370.

Un jour, puis deux, puis trois, s'écoulèrent sans amener aucune révélation. On était au jeudi. L'espion de Montmeillan, qui jusque-là avait en vain écouté aux portes et fureté partout, arriva triomphant dans la cour.

— Je tiens enfin le mot de l'énigme! Voilà deux pages de ce fameux *journal du soir* qui nous intriguait tant. Je les ai découvertes sous le lit de Greenhorn, dans sa chambre, où je n'ai pas pénétré sans peine, je vous assure, mademoiselle Suzette s'étant faite le cerbère de ce lieu de délices. Il m'a fallu escalader la place et y entrer par la fenêtre; mais je ne regrette pas ma peine, puisque nous allons savoir de quoi il retourne. Remarquez que la date est précisément celle du jour néfaste où la version *Cucurmis* fit long feu.

— Lis donc, bavard, au lieu de faire de l'esprit, interrompit Montmeillan.

— Tu en parles à ton aise, toi! J'ai lu la date, parce que les chiffres sont de toutes les langues; mais pour les mots, c'est une autre affaire : je n'entends rien à ce maudit baragouin britannique; à la bonne heure si c'était du latin.

— Pédant! Est-ce que personne ne sait l'anglais ici? s'écria Montmeillan d'un ton impérieux.

Malgré sa feinte indifférence, il mourait d'envie de savoir ce que disait le journal. J'avais appris assez d'anglais pour m'en tirer tant bien que mal. On se groupa autour de moi, et je lus haut ce que vous allez entendre.

Ici le narrateur fit une pause, tira de sa poche son portefeuille, et y prit un papier mince, jauni par le temps et couvert d'une écriture fine et serrée.

— Je le garde comme une précieuse relique, dit-il; je le relis souvent, et jamais sans profit.

« *Samedi matin, 27 octobre.* — Il se trame contre moi quelque nouvelle noirceur. J'en juge aux regards sournois que me lance à la dérobée le chef ordinaire des complots, au redoublement d'activité de son éclaireur, à l'air moitié curieux, moitié inquiet, de ceux qu'il remorque à sa suite. Depuis deux jours, on me laisse tranquille; je ne trouve plus d'épingle piquée dans la chaise où je dois m'asseoir, plus de ficelle tendue sur mon passage, plus de pois fulminants qui éclatent sous mes pieds, plus d'injures écrites en tête de la leçon que je dois faire réciter; mais c'est le calme trompeur qui précède l'orage. Il ne tiendrait qu'à moi de savoir à quoi m'en tenir : trois ou quatre élèves, entre autres le confident de M... »

— C'est faux! s'écria celui-ci, en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Laissez-moi donc achever, repris-je.

« Trois ou quatre élèves, entre autres le confident de M..., se mettent sans cesse sur mon passage, et n'attendent qu'un mot, qu'une question, pour me livrer les secrets de leurs camarades; mais Dieu me garde d'encourager une pareille lâcheté! On se prépare à livrer l'assaut : soit! je m'y attends, et ne faiblirai pas.

» *Samedi soir.* — Je ne m'étais pas trompé : ils m'ont accusé (en détestable latin, il est vrai) de les avoir trahis, et m'ont signifié mon *arrêt de mort*, si je ne quitte la pension!... C'est absurde! c'est puéril! Et cependant mon cœur s'est serré, et j'étouffais au dedans, tout en faisant bonne contenance au dehors. C'est qu'au fond de ce misérable enfantillage, je retrouve le lâche acharnement du fort contre le faible : Tu es pauvre, tu es orphelin, donc tu seras honni et chassé! ton travail, ta persévérance, font le procès de notre paresse. Arrière! tu nous gênes! Tu as conquis par ton labeur le pain de chaque jour : nous te le rendrons si amer qu'il t'y faudra renoncer, quitte à mourir de faim! On t'a commis le soin de nous garder, mais, troupeau de bêtes fauves, nous dévorerons notre berger. Louveteaux qui n'ont pas encore de dents, et qui s'essayent à mordre! »

Je vous fais grâce des exclamations qui m'interrompaient à chaque ligne : — Quoi! il y a cela? — En es-tu sûr? — Traduis-tu bien?

Je n'en poursuivais pas moins, prenant plaisir à voir si énergiquement rendu ce que j'avais vaguement pensé, et flagellant, en expiation, ma faiblesse et celle des autres.

« Il est donc vrai que l'homme naît méchant! Mais non; il a suffi d'un mauvais cœur, gâté par la fortune et par la vanité, pour entraîner les autres et les égarer à sa suite. Ces enfants ne savent pas ce qu'ils font. Mon Dieu! donnez-moi la force de dire aussi : « Pardonnez-leur, mon » Père! » comme ma sainte mère, qui, à son lit de mort, priait pour ceux qui l'avaient persécutée. J'entends encore sa voix : « Le plus grand mal que puissent nous faire nos » ennemis, mon fils, me disait-elle, c'est d'éveiller en nous » la haine et l'envie. Fuis surtout cette contagion-là! Si tu » possèdes ton âme, tu seras invulnérable, et chaque épreuve » te rendra plus généreux et plus vaillant. » Fais qu'il en soit ainsi, ma mère! Quand je faiblis, c'est vers toi que je crie, et c'est toi que j'appelle! Viens-moi en aide! que ta douce influence descende du ciel en moi, et me rende meilleur.

» *Dimanche matin, 28.* — Je me suis éveillé calme et

presque joyeux. Oh! ma mère a raison : la victoire qu'on remporte sur soi ne laisse ni trouble ni remords. Je ne suis plus irrité, je n'en veux à personne. Puis, moi-même, n'ai-je donc rien à me reprocher? ne suis-je pas réservé, hautain? n'ai-je pas toujours fait de ma pauvreté une ligne de démarcation orgueilleuse entre moi et mes compagnons d'étude?...

» Je viens d'être interrompu au milieu de mon examen de conscience par un paquet qui arrive d'Angleterre, et qui contient une lettre pour M. Bénignet. Après un long oubli, on me rappelle en hâte; mon grand-père paternel est mourant et désire me voir. Il veut réparer, trop tard, hélas! le mal qu'il a fait à ma mère. Il se repent de sa longue injustice, de l'abandon où il l'a laissée depuis la mort de mon père; il la croit encore vivante et demande son pardon! Elle le lui a accordé depuis longtemps!... Que diront-ils demain? Ils diront que j'ai eu peur, que j'ai fui!... Que m'importe, si mon devoir, qui m'ordonnait de rester hier, m'ordonne aujourd'hui de partir? Je ne la quitte pas sans regret, cette maison d'études austères, d'épreuves douloureuses. Si l'hospitalité que j'y ai trouvée a été mêlée d'amertume, j'y ai aussi rencontré un noble cœur, profondément et silencieusement dévoué, que le malheur attire et retient; un cœur qui m'a rappelé le tien, ô mère bien-aimée! Bénie soit donc cette maison et tous ceux qu'elle abrite! Quoi qu'il advienne, je reviendrai. »

Deux ans s'écoulèrent, cependant, sans que Greenhorn reparût. Nous ne croyions plus le revoir, lorsque vers la fin d'octobre, par une belle matinée d'automne, un riche équipage s'arrêta devant la grille de l'institution Bénignet. Un gentilhomme en descendit; un véritable gentilhomme, car, à l'appui d'un titre, il avait la vraie noblesse, celle des sentiments. En reconnaissant notre ancien maître d'études, nous poussâmes trois joyeux hourras : la lecture de son journal avait commencé notre conversion; nous avions secoué le joug de notre tyran, qui, ne pouvant plus faire de nous les dociles instruments de son mauvais vouloir, et sentant la puissance lui échapper, avait obtenu de son père qu'il le reprît chez lui; son complaisant l'avait suivi. A la même époque, le brutal Adolphe terminait ses humanités. Délivrée de ses trois mauvais génies, la pension était devenue digne de son premier renom d'*institution modèle*. Il n'y avait pas jusqu'à l'humeur revêche de Mme Bénignet qui ne se fût adoucie, depuis le mariage de Mlle Prudence, sa fille. Un esprit de justice, de mansuétude, de bonté, régnait sans entrave et pénétrait partout. D'où émanait-il? Il le savait bien, ce digne Greenhorn, qui, à peine majeur, héritier d'un rang, d'une fortune, les venait mettre aux pieds de Mlle Suzette et demander sa main! Elle qui, un jour, avait envié à sa mère un tel fils, trouva la démarche toute simple, et accepta. N'en eût-elle pas fait autant, si Dieu l'avait faite riche? Et il advint que, par un don d'en haut ou par une de ces métamorphoses qu'amène le bonheur, Mlle Suzette se révéla tout à coup jeune et jolie. Ses lunettes bleues nous avaient longtemps caché des yeux doux et charmants; et ses soins maternels nous avaient fait illusion sur son âge.

Lors de la signature du contrat, la veille des noces, auxquelles nous fûmes tous conviés, le chevalier Greenhorn, qui devait être plus tard baronnet, s'il vous plaît, distribua des présents à chacun, en souvenir de ce jour mémorable; « et aussi, ajouta-t-il en riant, un peu en mémoire de ce pauvre Cornichon, dit *Cucurmis*, qui espère avoir payé son tribut pour tous les maîtres d'études présents et à venir, et qui vous demande, au nom de l'amitié que vous lui témoignez aujourd'hui, d'assurer à vos contemporains et à la génération qui vous suivra qu'un *pion* est un homme, et peut avoir droit à l'estime et au respect même de ses élèves. »

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

BIJOUTERIE ET ORFÉVRERIE PAR M. LE COINTE.

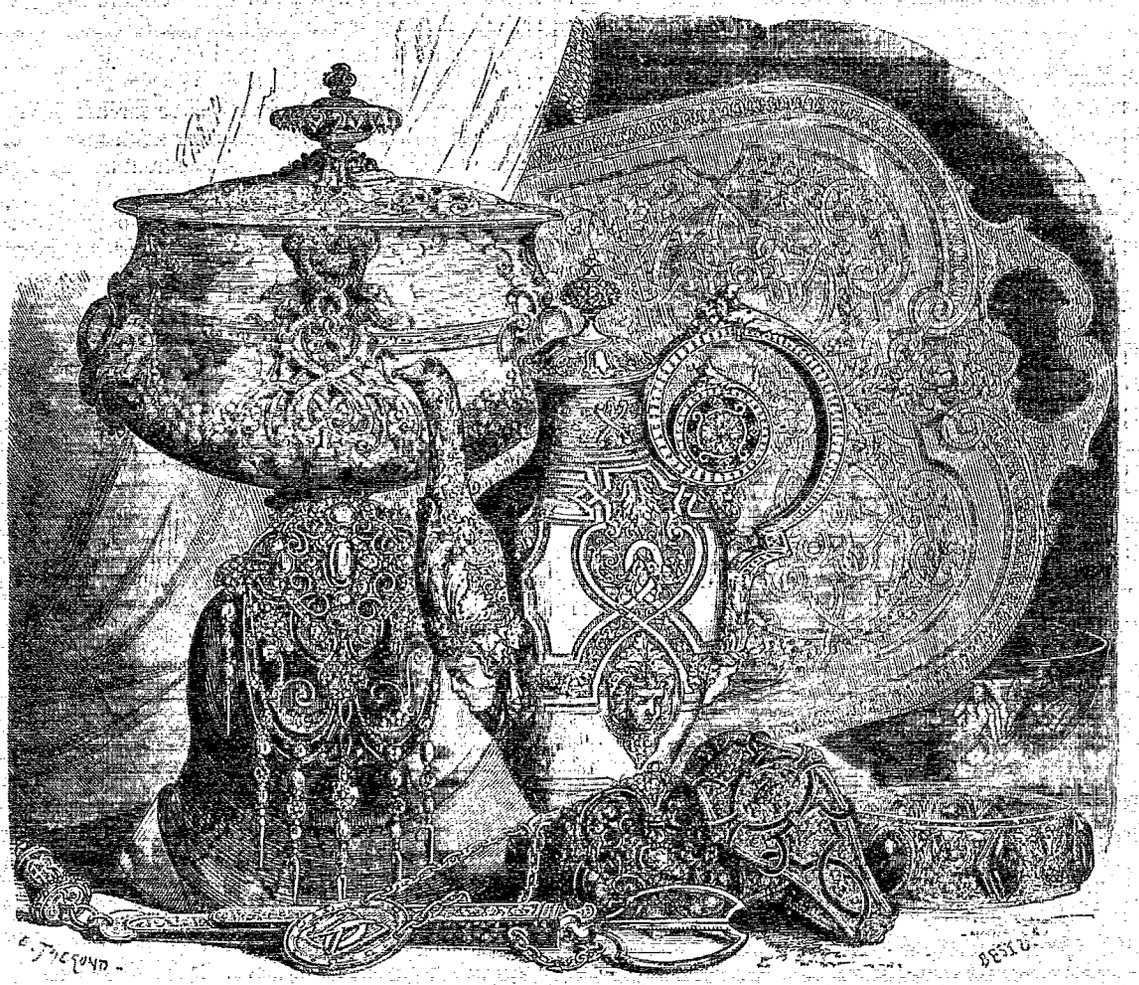
Dans les temps les plus anciens, les bijoux consistaient pour la plupart en bracelets, anneaux et colliers. La Bible parle des objets de ce genre donnés par Isaac à Rébecca; l'histoire et la poésie font mention des diadèmes de Sémiramis et de Didon, des colliers d'Ériphyle et d'Amphiaraüs; elles citent également les bagues de Salomon, de Polycrate, de Mahomet et des califes, ainsi que celles des femmes indiennes et le mystérieux anneau des calenders. La Grèce, Rome et l'Orient, virent des merveilles d'art et surtout la profusion des bijoux. On montrait au doigt Cornélie, mère des Gracques, parce qu'elle n'en portait point. Cléopâtre, reine d'Égypte, se donna le luxe de faire dissoudre des perles et de les absorber dans un festin. Ce n'étaient point seulement les métaux précieux qui entraient dans la composition des parures; les pierres fines les plus rares y étaient prodiguées. Dès l'année 371 avant l'ère chrétienne, Théophraste écrivait un livre sur ce dernier sujet. La joaillerie, l'art de tailler les pierres, marchait de front avec la bijouterie, l'art de les sertir, de les coordonner et de les fondre dans le travail de l'or et de l'argent. De bonne heure la terre et l'Océan furent contraints à livrer leurs trésors, et l'on vit scintiller dans le monde ces petits astres de notre globe, les diamants, les rubis, les saphirs, les topazes, les émeraudes, les améthystes, les grenats, les coraux et les perles. Chacun de ces joujoux du genre humain a son histoire, chacun a joué son rôle dans les annales des nations et fourni son témoignage du génie de l'homme en même temps que de sa misère.

Tantôt les pierres sont agencées dans les métaux, et concourent par la vivacité du relief à l'éclat de l'ensemble; tantôt elles sont isolées, et ne tirent leur effet que d'elles-mêmes. La maison Le Cointe a exposé de délicieux modèles en ces deux genres au palais de l'Industrie. On remarque entre autres objets une parure composée d'une coiffure et d'un corsage. La coiffure, forme de chaque côté de la tête deux touffes de fleurs reliées entre elles par une guirlande de feuilles. Ces touffes se composent de lis et de deux grands cactus qui occupent les centres. Au milieu des guirlandes et des pendants s'échappent des chatons destinés à accompagner la figure. (On appelle chaton un seul brillant serti par des griffes dans de l'or ou de l'argent; ainsi, les rivières de diamants sont une série de chatons.) Le corsage est du même système d'ornementation, et se compose, ainsi que la coiffure, d'une série de brillants sertis d'argent, qui courent et scintillent de l'une à l'autre extrémité. Il en est de même d'une grande broche dite de corsage, qui la suit, formée par un bouquet de feuilles de lierre. Plusieurs de ces feuilles, qui ne sont plus retenues au corps de l'objet que par des lianes, donnent lieu en se détachant aux pendants disposés de manière à couvrir entièrement le corsage. Quelques perles fines semées çà et là viennent encore rehausser cette parure, et par leur ton mat reposent les yeux éblouis par le vif éclat des brillants. Cette broche est accompagnée d'un second ouvrage du même genre exécuté en émeraudes et brillants. L'ornementation se compose de nœuds de rubans rattachés ensemble par des chatons d'émeraudes.

Ces trois parures figurent au nombre des plus belles de l'Exposition de 1855. Leur valeur intrinsèque ne s'élève pas à moins de 300 000 francs. Quant à la valeur artistique, elle est moindre, comme dans toutes les œuvres de joaillerie, où, comme on le sait, la beauté résulte, avant tout, de l'éclat des diamants, des perles, des rubis, des émeraudes. Le grand art du joaillier est de mettre en relief cet éclat et de lui prêter, pour ainsi dire, par une heureuse et savante disposition des détails, une nouvelle vivacité. Mais autre chose

est d'assujettir à une forme voulue ces corps d'une dureté désespérante, et dont la taille exige une délicatesse infinie : aussi la joaillerie ne peut-elle généralement être reproduite que par la gravure : on ne dessine pas un feu d'artifice.

Au milieu des objets d'art et des joyaux figure un ouvrage d'orfévrerie qui mérite une analyse particulière. C'est un déjeuner dit tête-à-tête, composé d'une théière, d'un sucrier, d'une cafetière, d'un pot à crème et de deux tasses, reposant sur un plateau. Aucun style particulier ne domine dans la composition. Il était difficile de faire un thé Henri II ou même Louis XIV, et chaque partie a été exécutée dans le goût du dix-neuvième siècle. Le profil se dessine très-net, et aucun ornement n'a été travaillé en relief, à l'exception de ceux nécessairement provoqués par la saillie des anses et des goulots. Les autres décorations sont gravées et les fonds dorés; l'argent n'est pas bruni, mais seulement poli, de façon à empêcher les reflets nuisibles à la forme. La théière, petite, quoique de grande capacité, a la forme courte et large de flancs. La cafetière, d'une légèreté charmante, est d'une coupe étroite et élancée. Des ornements en entaille se détachent en blanc mat sur les fonds dorés; ce sont des filets plats qui se croisent en divers sens, et autour desquels s'enroulent des feuilles, des lianes et des graines en arabesques. Ces anses, de forme et de grandeur



Exposition universelle de 1855. — Bijouterie et orfévrerie de M. Le Cointe. — Dessin de Thérond.

différentes, sont toutes rehaussées des mêmes motifs et sujets décoratifs; partout et toujours une tête d'homme, de femme ou d'enfant, supporte un ornement d'où s'échappent des fruits et des fleurs.

Le sucrier est d'un genre complétement moderne, ainsi que le reste des pièces qui composent le service. Autrefois ces petits vaisseaux n'étaient généralement destinés qu'à contenir du sucre en poudre, et le couvercle, en forme de dôme, était percé de petits trous au travers desquels passait la poussière blanche lorsqu'on renversait le vase, à la manière de quelques poivriers encore en usage, notamment dans la campagne. Scarron, dans un accès d'humeur satirique, reproche à sa sœur d'avoir fait rétrécir les trous de son sucrier par esprit d'avarice ou d'économie.

La pièce la plus importante de l'ouvrage est sans contredit le plateau, tant à cause de sa dimension que par le mérite des gravures et des ornements qui en décorent le fond. La forme est un quadrilatère allongé et arrondi en demi-cercles sur les angles. Les arcs, pleins, se courbent jusqu'à la moitié environ de la longueur, où ils se rattachent l'un à l'autre par un mascaron de femme qui supporte la poignée. Ce dernier détail n'est que la répétition à double révolution des anses des autres pièces. Il y a dans la gravure de toutes ces parties une difficulté vaincue. D'ordinaire, on décore le fond d'un plateau sans tenir assez de compte des pièces qu'il doit porter. Il en résulte que l'opposition de ces pièces coupe les ornements d'une façon disgracieuse. Le remède à cet inconvénient a été cherché ici et parfaite-

ment trouvé. Les décorations ont été exécutées de manière à concourir, sans être effacées jamais, à l'harmonie et à la beauté de l'ensemble. MM. Vernant pour la ciselure, et Salomon pour la gravure, ont admirablement compris les dessins qui leur avaient été confiés, et ont traduit en praticiens habiles et consommés l'idée de la composition. Celle-ci, de même que celle de tous les objets d'art, bijouterie et joaillerie, qui figurent dans la même vitrine, est de M. E. Le Cointe, élève de Jules Klagmann et d'Armand Toussaint. Son déjeuner tête-à-tête, d'un style sobre, gracieux et léger, révèle une grande entente de la beauté simple et sévère en même temps que le sentiment vrai des effets artistiques.

VASE EN BISCUIT DE MM. JOUHANNAUD ET DUBOIS.

Ce beau vase, de grandes proportions, a été exécuté en biscuit, c'est-à-dire en pâte de porcelaine soumise à une



Exposition universelle de 1855 ; Céramique. — Vases exposés par MM. Jouhannaud et Dubois. — Dessin de Thérond.

double cuisson et ayant conservé son blanc mat, sans aucune ornementation de peinture ou d'émaillure.

Il repose sur un socle également en biscuit, de forme carrée, et rehaussé de feuilles d'acanthe. Cette végétation fournit à elle seule la plupart des motifs décoratifs qui courent sur toute la surface de l'ouvrage.

Le sujet de la composition est emprunté aux fêtes de l'ancienne Grèce : ce sont les diverses phases d'une Bacchanale que l'artiste a représentées en bas-relief sur les flancs de la coupe ; mais il a laissé de côté les faunes, les satyres, les nymphes, les égipans, et tous ces personnages de figure étrange et d'attitude grotesque, dont la présence blesse trop souvent le goût. Les célébrants sont des êtres réels, des hommes, des enfants et des femmes aux traits pleins de beauté et à l'allure gracieuse jusque dans le délire. Le délire ou l'enthousiasme, ainsi que les poëtes nommaient

cette fureur singulière, paraît avoir atteint au paroxysme dans cette troupe enivrée de vin, de chant et de bruit. La procession s'avance, au milieu d'incidents renouvelés à chaque pas, à l'ombre des guirlandes de fleurs et de feuillages formées par les acanthes. Deux hommes ouvrent la marche : l'un joue de la flûte, et l'autre fait résonner des cymbales; ce sont des espèces de chorèges dont les efforts paraissent tendre à animer encore les transports de leurs compagnons, et qui guident le cortége par les lieux où il doit passer. Derrière eux, un initié courbé vers le sol relève une bacchante. Ce groupe est suivi de deux ménades aux cheveux épars, à la robe flottante, dont la bouche semble s'ouvrir pour pousser des cris de triomphe, et qui portent par les jambes, enveloppée dans les plis de ses vêtements, une de leurs compagnes enivrée. La main droite de cette belle folle repose gracieusement sur sa poitrine tandis que la gauche, pendante et abandonnée à elle-même, retient encore une coupe vide des dernières gouttes de la fatale liqueur; un homme la porte par le milieu du corps, un autre soutient dans ses bras sa tête dont les yeux sont fermés par le sommeil, tandis qu'un troisième personnage, exécuté en demi-bosse à quelques pas plus loin, est gravement occupé à vider une outre en l'honneur du dieu des vendanges. Le mystère se continue par une bacchante tombée sur le gazon, et dont la main cherche à retenir sur sa tête une corbeille de fleurs, de fruits et de gâteaux qui menacent de s'échapper dans la chute. Un enfant, sorte d'amour, aux mouvements pleins de grâce et de souplesse, est accouru à son aide, et, tout en s'empressant à lui porter secours, il cherche à embrasser l'imprudente canéphore. Ce groupe précède un bacchant, au front couronné de lierre, de fenouil et de peuplier, dont les mains soutiennent une jeune femme qui chancelle, sur les pas d'un amour chargé de grappes de raisin dans lesquelles il mord à pleine bouche. Ici, le cortége s'enfonce derrière les épais feuillages de l'acanthe, et reparaît de l'autre côté avec deux personnages dont l'un élève une coupe en manière d'invocation, tandis que l'autre, armé d'un thyrse et vêtu d'une peau de panthère, devance de quelques pas un enfant portant *des fleurs à pleins bras*. Deux bacchantes s'avancent sur leurs traces; l'une tourne la tête en arrière et relève son voile dans lequel se jouent les vents de la plaine. Un homme assis au bord du chemin s'efforce de la retenir. Non loin d'eux, un amour verse la liqueur d'une urne sur un monceau de fleurs et de verdure, à l'ombre d'un grand bacchant, au corps ceint de guirlandes de lierre, qui continue la marche en sonnant de la trompe.

Ce bas-relief n'entre, du reste, que pour une partie dans les motifs décoratifs de la composition. Le piédouche du vase est rehaussé de moulures, et se développe entre deux cariatides qui portent la coupe au-dessus de leur tête. Chacune d'elles représente une femme assise sur les degrés supérieurs de l'embasement, et courbée sous le poids du fardeau qu'elle soutiennent de leurs bras. Une élégante guirlande de feuillages court alentour de leurs membres, les attache l'une à l'autre, et les enchaîne au pied du vase. Ces captives sont abritées par les larges feuilles d'acanthe qui forment la naissance de la voûte, et qui, inclinées de gauche à droite, ont été violemment contournées sur les parois extérieures du vase, et paraissent comme tourmentées sous l'effort d'un vent d'orage. Ce mouvement de végétation se prête merveilleusement à l'animation du bas-relief, et l'effet est complété par le jeu des massives guirlandes de fleurs qui courent sur toute la surface, et retombent de temps à autre en gerbes abondantes de pampres et de feuillages. Dans les courbes successives qu'elles décrivent autour de la coupe, depuis le piédouche jusqu'au col, elles vont enrouler, à la hauteur de la corolle, les jambes et les bras de deux statues d'un délicieux modèle, placées, l'une sous l'anse et l'autre sous le bec du vase. Ces deux personnages, de proportions non moins grandes que celles des cariatides inférieures, ont les pieds posés sur les fleurs des festons, les bras recourbés en arrière autour de la coupe, et la partie supérieure du corps retenue par de longues tiges d'acanthe roulées en spirale suivant le mouvement imprimé à toutes les végétations. Elles courent dans toutes les directions, et, après s'être jouées dans leur développement en capricieux rinceaux, ces tiges s'élèvent en forme d'anses d'une ornementation splendide, et vont se perdre dans les larges feuilles dont l'épanouissement compose le bec du vase.

COUSIN, NAVIGATEUR DIEPPOIS.

La ville de Dieppe prétend qu'un de ses navigateurs découvrit l'Amérique quatre ans avant Christophe Colomb.

Ce navigateur, nommé Cousin, parti de Dieppe en 1488, se serait élevé fort au large dans l'océan Atlantique, aurait été porté à l'ouest sur une terre lointaine et inconnue, et aurait reconnu l'embouchure d'un grand fleuve, que l'on suppose être le Maragnon. Il était accompagné d'un étranger nommé Pinçon ou Pinzon, qui, pendant le voyage, se montra insubordonné, arrogant, et excita une révolte dans l'équipage. A son retour à Dieppe, Cousin porta plainte contre Pinzon, qui fut renvoyé du service de la ville par décision des officiers de la commune, exerçant alors la juridiction maritime.

M. Estancelin a fait à ce sujet une hypothèse singulière : « Ce Pinzon, dit-il, ne pourrait-il pas être le même que celui qui fut associé à la première expédition de Christophe Colomb, et qui méconnut aussi l'autorité de l'illustre Génois? »

Malheureusement, la découverte fortuite de l'Amérique par le Dieppois Cousin ne s'appuie que sur des traditions.

Les journaux et les mémoires des anciens voyageurs de Dieppe étaient déposés dans les archives de la ville, et l'on sait que ces archives ont été brûlées lors du bombardement de 1694. Peut-être retrouverait-on quelques indices dans les archives de l'archevêché de Rouen, qui percevait des droits sur les entrées des navires à Dieppe.

Quoi qu'il en soit, comme la découverte de Cousin n'aurait été certainement que l'effet du hasard, et n'aurait eu aucune conséquence utile, elle ne diminuerait en rien la gloire de Colomb, qui avait découvert théoriquement les terres nouvelles avant d'y avoir abordé.

Sur cette question, les deux ouvrages principaux à consulter sont : *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe* (Paris, 1785); — *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, dans les Indes orientales et en Amérique*, etc., par L. Estancelin (1832).

LES SEPT DEGRÉS DE LA VIE.

Partons du berceau..... Sur le premier degré, voici l'âme, à peine attachée d'hier à ce séjour, et qui, s'épanouissant déjà au sourire maternel, apprend pour ainsi dire à aimer en même temps qu'elle apprend à respirer. Au second âge, devenue maîtresse de ses organes, elle s'initie aux trésors amassés par les générations antérieures et se rend capable de prendre utilement place à son tour dans le concert de la société. Un nouvel échelon se présente, et, s'élevant au-dessus de l'idée de la famille, elle entre dans la grande et substantielle idée de la patrie, soit que, pour y pénétrer par

une pratique généreuse; il faille se sacrifier sur les champs de bataille, soit que tout autre service désintéressé doive l'habituer au dévouement et compléter son éducation par un exercice formel de la vertu. Le quatrième âge est venu, l'homme est prêt; il cherche sa compagne et achève de s'enraciner dans le genre humain en y devenant la tige d'une famille nouvelle. C'est alors qu'il faut, tout en contribuant au bien-être commun, songer plus directement à soi-même et fonder par le labeur l'avenir et l'indépendance de ses enfants. Dans l'âge suivant, fortifié par l'expérience, entouré de l'estime publique, déjà plus riche de loisirs, le citoyen peut rendre derechef à sa patrie une partie de sa vie dans les magistratures et les fonctions de confiance auxquelles il est appelé. Bientôt l'heure de la vieillesse va sonner : c'est le moment du repos, le dimanche de la vie; loin d'être une période de dessèchement et d'envie, c'en est une de bienveillance, de piété plus sérieuse, de recueillement. L'échelle est à sa dernière marche : les sept degrés sont franchis; il faut se mettre en mesure d'en franchir bientôt de plus sublimes, et d'un pas plus ferme et plus heureux. Tel est le secret de la mort, et il n'y a pas de quoi mener d'avance son propre deuil : l'homme n'a graduellement monté, à travers la vie, vers cette transfiguration finale, que pour y gagner une résidence meilleure, une forme plus parfaite et des vertus plus solides (1).

LE PRÉSENT DE NOEL (2).

Je vis, un jour, un livre sur la toilette d'une jeune demoiselle, et je ne comprenais pas pourquoi elle le retirait si précipitamment. Elle rougit au soupçon qu'elle paraissait éveiller, et me lut, pour sa justification, les premières lignes, qui étaient de la main de son père. Je la priai de m'en donner une copie, et elle fut assez bonne pour y consentir. La voici.

« Quelque insignifiant que puisse paraître un présent de quelques pages vides, il en est peu qui aient été faits d'aussi bon cœur en ce jour, où même l'avarice et la pauvreté deviennent généreuses. Il n'y en aura aucun qui puisse être plus utile si tu sais en tirer parti.

» Je te l'ai déjà dit bien souvent : quelques paroles ou une couple de lignes que nous dépensons pour exprimer nos idées, — quelque difficile qu'il puisse être quelquefois de produire les unes ou les autres, — seront amplement compensées par la précision, l'ordre, la vie, qui en résulteront pour ces pensées.

» Il est étrange que l'on promette de si grands effets d'une aussi petite cause; mais cela est vrai. Tant que l'homme ne put pas parler, il vit, entendit, éprouva des sensations morales et physiques, et voilà tout; mais il ne pensait pas. Tant que l'homme ne put pas écrire, il pensait peu et parlait mal. La langue et la plume firent enfin l'homme ce qu'il devait être. Ses pensées devinrent claires quand il chercha à les communiquer, elles devinrent méthodiques quand il leur donna une certaine durée qui les rendit susceptibles d'amélioration et de développement. Et cette route, que le genre humain tout entier prit pour devenir plus sage, est encore la seule que les individus doivent suivre.

» Toi, mon enfant, tu as déjà fait un grand pas vers la sagesse; tu as écouté les sages ou tu as lu ce que tu aurais désiré entendre d'eux. Si aujourd'hui il n'y a plus beaucoup de mérite pour une demoiselle à lire, il y en a toujours à lire pour s'instruire, pour devenir meilleure et plus raisonnable. La frivolité qui s'est dirigée aujourd'hui de ce côté détruit le mérite de la lecture, tandis qu'elle en pervertit le but et substitue à la sagesse une pure fantaisie. Un grand nombre d'individus n'éprouvent pas, en lisant un livre, un plaisir plus vif que celui de prévoir l'instant où ils pourront dire : « Je l'ai lu; » car, mon enfant, tu connais mieux le but de la lecture, et il ne te manque qu'un peu de courage et d'exercice pour y arriver tout à fait.

» Notre âme est un peintre qui reproduit des originaux d'après nature ou des copies d'après de bons originaux. Ceux-là sont ses propres sensations, ses observations et ses conclusions; celles-ci sont toutes les idées que nous acquérons par la lecture et la conversation. Les bons maîtres font des copies comme études, — c'est ainsi qu'ils nomment leurs essais, — pour acquérir du coup d'œil et une main sûre; les mauvais peintres s'en tiennent là, et fondent là-dessus leur gloire tout entière.

» Tout cela prouve que ce que les autres ont déduit de leur propre expérience par une suite de raisonnements, longue ou courte, — car tout procède enfin de l'expérience, — nous le considérons comme tiré de la nôtre propre. Avant de penser par nous-mêmes, nous devons d'abord apprendre à méditer les pensées des autres. C'est là le second pas que tu as déjà tenté, il est vrai, mais que maintenant tu dois encore plus prendre à cœur de faire. De lectrice deviens écrivain. Quand tu lis, sépare la pensée de l'expression, dépouille-la de sa parure, suspends quelquefois le plaisir qu'éprouve la curiosité de chacun à aller plus loin, jusqu'à ce que tu puisses résumer en quelques mots ce que l'auteur a peut-être dit longuement. Écris ces quelques mots; ils t'appartiennent alors, ainsi que la pensée qu'ils expriment. De gros livres peuvent de cette façon se transformer en quelques feuilles qui valent plus pour nous que les livres, et qui nous rendent un peu plus capables d'écrire quelque chose digne d'être lu.

» Mais ces écrits extraits ne seront pas longtemps des pensées étrangères : c'est en elles que tu développeras bien vite les tiennes. Les idées naissent les unes des autres. Comme des étincelles électriques, si l'âme est une fois en travail et en mouvement, si elle tient une fois le fil de la pensée, elle passe alors rapidement de la reproduction de pensées étrangères à la manifestation des siennes propres. Avant qu'on ne s'en aperçoive, surgit du trésor de nos sentiments une pensée qui était trop faible pour en sortir par elle-même, mais qui, au contact de la pensée de l'auteur, s'éveille et s'élance. Essaye, mon enfant, car je suis sûr qu'avec ton intelligence l'essai réussira, et s'il réussit seulement une fois, sans nul doute tu continueras. Penser est pour nous un plaisir si pur et si vif que quiconque l'a goûté une fois dans sa vie ne peut plus jamais s'en passer. »

LES HOMMES A QUEUE DE L'AMAZONIE.

L'Afrique, la terre privilégiée des monstres, renferme-t-elle définitivement des hommes pourvus d'une queue? Turner a-t-il rencontré ces êtres privilégiés dans les montagnes du Thibet? On peut rester tout au moins en doute, jusqu'à plus ample informé, sur ces assertions des voyageurs; nous ferons observer néanmoins que les hommes à queue, amis des profondes solitudes, ne se laissent voir qu'à de bien rares intervalles dans les lieux où ils peuvent être l'objet d'une observation scientifique digne de crédit. L'Amérique du Sud ne pouvait être sans injustice dépourvue du précieux appendice qui orne les niam-niams africains. Elle montre avec orgueil, dans cette précieuse collection, les *Cauamas* et les *Uginas*, qui, moins favorisés de la nature que les autres hommes à queue, sont presque des nains. Pour visiter ces étranges personnages, il faut, malheureuse-

(1) *Terre et ciel.*

(2) Trad. d'Engel. — On sait qu'en Allemagne il est d'usage d'échanger des cadeaux à Noël, comme on le fait en France au 1er janvier.

ment, s'enfoncer dans les solitudes que baigne le Japura ou Iliapura, l'un des affluents de l'Amazone; vaste cours d'eau qui se jette dans ce fleuve par les 2° 29′ de latitude sud et les 30° 33′ de longitude ouest, et qui prend naissance dans le Popayan.

Les hommes à queue dont parlent Weddel et Accioli, sur la foi du P. Nogueira, sont, dit-on, dans la cruelle nécessité de couper l'appendice pour l'empêcher de croître démesurément. Il se maintient ordinairement à la longueur fort raisonnable d'un demi-palme; un respectable missionnaire en vit un en 1768. La belle rivière du Jurua jouit des mêmes priviléges; ainsi que l'affirme M. Baena, on y rencontre des Indiens muni de l'appendice caudal qui a fait tant de bruit dans ces derniers temps et trouve encore si peu de crédit près des esprits sérieux.

FÊTES ESPAGNOLES.

Les derniers jours de décembre, consacrés, comme partout, aux cadeaux et aux visites, changent complétement l'aspect de Madrid. Toute proportion gardée, l'agitation qui règne à Paris à pareille époque n'est pas comparable à celle de la capitale de l'Espagne. Tout le monde ici a ses étrennes :



Marchands de fruits et de nougats, aux fêtes de Noël, sur la *plaza Mayor*, à Madrid. — Dessin de Rouargue.

le plus pauvre jeûnera plutôt huit jours que de ne pas se régaler ce jour-là. La place Mayor, la rue d'Alcala, toutes les boutiques de confiseurs, sont resplendissantes, et la profusion de fruits, de raisins, de sucreries, fait, pendant huit jours, de Madrid, une autre terre promise. Au milieu de toutes ces richesses étalées, les gens du peuple, les *caleseros*, les *majos*, se promènent fièrement, leur *manola* à leur côté : on dirait qu'ils sont les rois de la fête et que l'univers n'a été créé que pour leurs menus plaisirs.

ERRATA.

Page 14, colonne 2, ligne 3. — *Au lieu de :* Léda; *lisez :* Léa.

Pages 63 et 87. — On nous a signalé des rectifications nécessaires dans les articles sur *les Éditions incunables*, notamment en ce qui touche les origines de l'imprimerie. Nous insérerons en 1850 une lettre qui exposera les faits conformément aux travaux les plus récents, et montrera quelles sont les assertions traditionnelles qu'il faudra rejeter aujourd'hui comme contraires à la vérité.

Page 132, colonne 2, ligne 12. — *Au lieu de :* M. le général Lacombe; *lisez :* M. Leguével de Lacombe.

Page 275, colonne 1, ligne 12. — *Au lieu de :* Dembrah; *lisez :* Dembeah.

Page 276, colonne 2, ligne 16. — *Au lieu de :* Koubirat; *lisez :* Kombirat.

— — Ligne 18. — *Au lieu de :* d'Olivi; *lisez :* d'Ulivi.

Page 281, colonne 2, ligne 13. — *Supprimez les mots :* à cet artiste.

Page 293, colonne 2, ligne 11. — *Au lieu de :* Égipones; *lisez :* Épigones.

Pages 308 et 310. — Dans un très-petit nombre d'exemplaires, on a mis une figure de femme du quinzième siècle portant un éventail en paille de riz, au-dessus du titre : *Éventail grec, d'après un vase étrusque du Musée du Louvre.* — On a placé, au contraire, l'éventail grec (il eût mieux valu écrire *grec-romain*) au-dessus du titre : *Éventail en paille de riz, tiré d'un manuscrit du quinzième siècle.*

Page 341, sous la gravure. — *Au lieu de :* Aiguière par Gueyton; *lisez :* Plateau de l'Aiguière de Gueyton.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abondance du gibier en Allemagne au siècle dernier, 11.
Achmet (le sultan), 260.
Adagia (les), 146.
Agaric phosphorescent, 199.
Aiguière par Gueyton, 341.
— arabe du seizième siècle, 315.
Aimant (Idée d'une correspondance lointaine à l'aide de l'), en 1626, 315.
Alarme causée par une bande de hérons à Angostura (Amérique méridionale), 323.
Allégories (les) de Platon, 217.
Alliance de la France et de l'Angleterre au seizième siècle, 250.
Alouchta (Crimée), 364.
Aloupka (Crimée), 301.
Ame (l'), pensée de Mme Necker de Saussure, 171.
Ami (un) des champs, 170.
Anecdote arabe, 67.
Anges (les) intercesseurs, 345.
Anjouan (îles Comores), 99.
Appareil pour conserver la viande, le poisson et le gibier, 144.
Aquarium du jardin des Plantes de Paris, 33.
Arago (François) : ses Mémoires, fragments (v. t. XXII); suite et fin, 254, 314, 378, 386.
Arbres du soleil et de la lune, 136.
Ardrian-Souli, ancien sultan de Mayotte, 196.
Arènes (les) d'Arles en 1666, 225.
Arrivée d'une diligence, 11.
Art (l') de se procurer une vie saine et longue, par un médecin chinois, 130.
Art militaire au quatorzième siècle, 224.
Astrologie (l'), scène de la Nef des fous, ouvrage publié au quinzième siècle, 87.
Astrologue (un) au quinzième siècle, 368.
Atlas (les meilleurs), 21, 38.
Avasaxa (l') et le soleil de minuit, 233.

Bacharach, 45.
Balaclava (Crimée), 221.
Balbek (Ruines de), 27.
Balboa, 1.
Baptême de Clovis, 25.
Baquet (le) des Francs, 382.
Basse-cour en Islande, 389.
Bas-relief antique trouvé à Sicyone, 200.
Berceau (le), 393.
Bibliothèque impériale; nouvelle galerie des estampes, 297.
Biot (Édouard), 135.
Boîte à poudre de toilette en ivoire (dix-huitième siècle), 236.
Bonbonnière : son usage général sous Henri III, 382.
Bonnemère (François), graveur, 117.
Bonnes femmes et enfant, étude par Grandville, 381.
Bouclier du seizième siècle, 68.
Boutre (un), bâtiment des habitants de la Grande-Comore, 261.
Brouette à fourrages à deux roues, 360.
Bruges; le pont Saint-Jean et la tour du Beffroi, 177.
Buisson (le) ardent, tableau de Charles Lebrun, 117.
Buisson (le) à sucre, 327.
Bulimes (les); anecdote sur les coquilles de ce genre, 363.

Cacao fausse monnaie, 359.
Canton de Tycho dans la lune 320.
Caire (le), 265.
Caoutchouc (le), 55 70.
Carbet (le), nouvelle, 276, 282.
Carte de l'Amérique polaire, 168.
— de la Crimée et des territoires voisins, 93.
— de la lune (Fragments de la), de MM. Reer et Madler, 320.
— des îles Comores, 99.
Carthagène (Espagne), 138.
Cascade à Mohéli (îles Comores), 105.
Casque anglo-saxon, 382.
Causerie géographique, 21, 38, 173.
Caverne (la) de Platon (allégorie), 217.
Cayenne, 352.
Chacun à son tour, anecdote, 37.
Champs-Élysées (Plan des), à Paris, 210.
Chant du soir, traduit de Ruckert, 375.
Chapelle du Saint-Sang, à Bruges, 73.
Charbon de terre (Sur l'histoire de l'usage du), 238.
Chat (le) de Grandville, 380.
Château de Lorca, 140.
— d'Ortenstein, 115.
— de Tellenbourg, 305.
— de Vianden, 251.
Chaussures en caoutchouc (Fabrication des), au Brésil, 56.
Cheminée de la salle des mariages, à l'hôtel de ville d'Anvers, 113.
Cheverus (le cardinal de), archevêque de Bordeaux, 99.
Chiens employés contre la cavalerie, 224.
Chimie (la) sans laboratoire (voy. t. XXII); suite, 142.
Chimpanzé (le), 361.
Cimetière chrétien à Péking, 285.
Cimetière des juifs caraïtes à Tchifout-Kalé, 165.
Cirratule de Lamarck, annélide marine, 249.
Clovis : son baptême, 25.
Coatis (les), 361.
Colleoni (Bartolomeo), 41.
Colonnade du temple du Soleil, à Balbek, 28.
Colonnes (les) d'Hercule, 175.
Comment les voleurs d'autrefois s'exerçaient à supporter la question, 375.
Comparaison (une), par William Cooper, 103.
Conseils à un jeune homme, extrait du Citoyen du monde, par Goldsmith, 358.
Conservatoire des arts et métiers à Paris, 97.
Constable (John), 266 à 271, 342.
Constellation de la Grande-Ourse, 104.
Constitution (Sur la) physique de la lune, 317, 389.
Conté (Nicolas-Jacques), 230.
Conversation (une) en wagon, 161.
Coquilles (Anecdote sur des) du genre des bulimes, 363.
Corvo (île de) Açores, 278.
Costume (Histoire du) en France (suite); règne de Henri III, 85, 123, 323.
Cotonnier et coton, 247.
Cour de l'hôtel des Monnaies à Munich, 160.
Couronne (la) mérovingienne, 382.
Cousin (de Dieppe), navigateur, 406.
Couvent de la Rambla, à Elche (Espagne), 58.
Crapaud (le) est-il venimeux ?
Crimée (la), 92, 153, 163, 219, 301, 331, 363.
Curiosités de l'industrie : Meubles, volière, arquebuserie, 241; Bronzes d'art, 338; Orfévrerie, 341, 403; Sculpture en bois, 371, 377; Vase en biscuit, 405.

Dames et gentilshommes d'environ 1584, 125.
Daniel Dancer, 376.
Découverte (la) de la mer du Sud, 2.
Déesse (la) japonaise et ses quinze enfants, 239.
Défense de bâtir à Paris en 1663, 152.
Département (le) des estampes à la Bibliothèque impériale, 297.
Dernière (la) étape, journal d'un vieillard (voy. le t. XXII); suite, 46, 50, 158, 178, 186, 198, 222, 234, 262, 290, 305.
Devises françaises adoptées en Angleterre par les familles nobles, les cités, etc., 30, 71, 82.
Dialogue entre l'âme et le corps, par Jean Gerson, 393.
Difficulté de faire le bien, 187.
Donjon de Saintines (Oise), 23.
Dormitona (la), reptile, 123.
Dressoir de Ribaillier et Mazaroz, 373.
Dzou-no-dzé (le) ou polype à vinaigre, 98.

Éducation d'un prince en Perse, 82.
Embouchure (l') de la Somme, 399.
Encrier (un) de Maquet, 372.
Enfant (l') prodigue, 245.
Enseignes (Recherches sur les) curieuses de Lyon, 263, 288, 348.
Entrée de l'Exposit. des beaux-arts, 169.
Entrée principale du palais de l'Industrie, 209.
Entrevue entre le commandant Desfossés et le sultan d'Anjouan, en 1846, 101.
Erreur accréditée sur Pline l'Ancien, 399.
Etat de l'Eglise de France et de son revenu à la fin du dix-septième siècle, 98.
Etoffes de soie, leur fabrication, 60, 75, 203.
Etudes au microscope : eunices, cirratules, 249.
Etudes (Goût des) astronomiques en Amérique, 399.
Eunice, annélide marine, 249.
Eventails (Diverses formes d'), 216, 307, 334.
Expéditions envoyées depuis 1848 à la recherche de John Franklin, 256.
Expérience de Davy, contée par lui-même, 304.
Expériences de l'abbé Chappe sur l'électricité, 81.
Explorateurs (les) récents de l'Afrique centrale, 321.
Exposition universelle; beaux-arts, 169, 337, 369, 389, 401.
Exposition universelle; industrie, 209 à 216, 241, 340, 371, 377, 403, 405.

Fabrication des étoffes de soie, 60, 75, 203.
Femme (la) du Titien, 311.
Femmes (les), leur influence, 65.
Ferme (une) de la Brie française (v. t. XXII), suite, 279, 360.
Fêtes espagnoles, 408.
Fibres élémentaires des tissus, 47, 247.
Fierte (la) de saint Romain, à Rouen, 273.
Fierté et orgueil, 63.
Fléaux (les quatre) de l'Apocalypse, par Cornélius, 369.
Forbin (comte de), 257.
Fouilles du lac de Bienne, 182.
Fouilles récentes de la voie Appienne, 171.
Franklin (sir John), 166, 227, 256.
Fruits d'or, 219.
Fuller (Marguerite); extrait de ses mémoires : la Mort dans la vie, 62.
Fusils sculptés, à l'Exposition universelle, 244.

Galera arrivant à une auberge de la sierra Nevada, 141.
Galerie (la nouvelle) des estampes à la Bibliothèque impériale, 297.
Gargouille (la) de Rouen et le privilége de saint Romain, 273.
Gens (les) fins, 307.
Gerson (Jean), 397.
Gibier (Abondance du) en Allemagne, au siècle dernier, 11.
Grand (le) capitaine, Revue française, 1828 (Thiers), 42.
Grande-Ourse (la), constellation, 104.
Grandville (J.-J.), dessins inédits, 356, 380.
Grenade (Espagne), 139.
Grenoble; un restaurant populaire, 106, 118.
Guise (Henri, duc de), 1580, 324.
Guise (le duc de), 124.

Habitations gauloises sur les lacs, 36, 179.
Histoire de l'éventail, 216, 307, 334.
— du costume en France, suite; règne de Henri III, 85, 123, 323.
— de la fabrication des étoffes de soie à Lyon, 59, 74.
Henri III; son portrait, 85.
Heurtoirs ou marteaux de portes, serrurerie du moyen âge, 155, 256.
Hoang-ti-tian-fan (le), cimetière chrétien à Péking, 285.
Hommes (les) à queue de l'Amazonie, 407.
Horloges (Moteurs des), 272.
Hôtel de ville d'Anvers; la salle des mariages, 113.
Hôtel des monnaies, à Munich, 160.
Hylas et Philonoüs, dialogue d'Engel, 200.

Ialta (Crimée), 332.
Idée d'une correspondance lointaine à l'aide de l'aimant (1626), 315.
Ile Beechey, premier quartier d'hiver de Franklin, 229,
Ile Mohéli, 105, 131, 133.
Iles Comores, 99, 105, 131, 196, 259.
Impôt (l') sur la barbe en Russie, 327.
Incrédulité (l') des ignorants, 190.
Incunables (les éditions), 63, 87.
Influence des femmes, 65.
Instruments gaulois, 180, 181, 184.
Intérieur de forêt, 401.
Invitation (une) chinoise, 175.
Ivresse (Lois contre l'), 207.

Jeune (le) pasteur, nouvelle, 6 14, 18.

Jour (le) de l'an au Japon, 16.
Jour (le) de l'an dans les Vosges, 388.
Joyeuse (Anne de), 124.
Juifs caraïtes, 164.
Jupiter Trophonius, 13.

Kahtchenn-Lauzang-Monnelamne, chef de l'Eglise thibétaine en Kannawer, 79.
Kossery (Afrique centrale), 20.
Kutchuk-Lampat (Crimée), 333.

Labyrinthe de l'ancien château de Choisy-le-Roi, 72.
Labyrinthes de jardins, 72.
Lac (le) Baïkal (Russie d'Asie), 145.
Lac sur des montagnes à Mayotte, 197.
Lamantins ou manates, cétacés herbivores, 400.
Lampyre (le) noctiluque, 120.
Lanterne (la) magique, tableau de Schenau, 289.
Lanternes (les) de Novo-Tscherkask, 118.
Leczinska (Marie), 313.
Lesché (le) de Delphes et les peintures de Polygnote, 291.
Lettre (une) du duc d'Anjou, frère de Henri III, en 1582, 250.
Lettre (une) inédite de Vauban, 142.
Lois contre l'ivresse, 207.
Lorca (Espagne), 138.
Lune (Sur la constitution physique de la), 317, 389.
Mahomet (Portrait de), 303.
Maison (Intérieur d'une) de juifs caraïtes en Crimée, 164.
Maison natale de Conté à Saint-Céneri (Orne), 232.
Maisons (vieilles) à Bacharach, sur la rive gauche du Rhin, 45.
Maisons (les) de Kossery, 20.
Maisons (Quelques) du Splugen, 4.
Maistre (Xavier de); anecdotes, 10.
Mandarin, origine de ce nom, 38.
Manière de débarquer au Ciara, 32.
Mansardes (deux), 49.
Manuscrit sur l'art militaire au quatorzième siècle, 224, 368.
Mappemonde de 1417, 344.
Marchands de fruits et de nougats aux fêtes de Noël, sur la plaza Mayor, à Madrid, 408.
Marche apparente dans le ciel, en 1855, des planètes Vénus et Mars, 176.
Mariages (les) à Ceylan, 187.
Marques d'imprimeurs du quinzième siècle, 64.
Mausolées (les) des Kans à Baghtché-Séraï, 153.
Mayotte (îles Comores), 197.
Mémoires d'un voyageur qui se repose, 190, 374.
Mère (la) Dolly, 112.
Méreaux russes, monnaie, 328.
Meuble de salon fabriqué pour la reine d'Angleterre, 377.
Microscope (un) économique, expérience de Davy contée par lui-même, 304.
Minerve, statue grecque, 152.
Mœser (Justus), 35, 66.
Monastère de Saint-Georges (Crimée), 220.
Monnaie de barbe de 1725 (Russie), 328.
Mont (le) Argée, en Asie Mineure, 69.
Montmorency (François de), maréchal de France (1576), 324.
Moore (Thomas), 57.
Moroni (îles Comores), 261.
Mort (la) dans la vie, extrait des mémoires de Marguerite Fuller, 62.
Mostasem-Billah (supplice du calife), 304.
Moteur des horloges, 271.
Mousquetaire (seizième siècle), 325.
Moutsa-Moudu (îles Comores), 100.
Murcie (Espagne), 92.

Noces (les) de Joyeuse, tableau au musée du Louvre, 124.
Notre-Dame des Sarrasins près de Massa di Carrara, tableau de M. Forbin, 257.
Nouvel an (le) dans les Vosges, 387.
Novo-Tscherkask, 118.

Observation judicieuse attribuée à Henri IV, 51.
Officier d'infanterie (seizième siècle), 325.
Oiseaux (les), 353.
Oiseaux et enfants dans un rayon de soleil, d'après Hollar, 353.
On n'est jamais trop vieux pour se corriger (Mme de Sévigné), 103.
Orfévrerie du moyen âge et de la renaissance, 5, 188.
Orgueil et fierté, 63.
Orgues (les plus belles) d'Europe, 103.
Orgues (les) de Notre-Dame de Saint-Omer, 17.
Orphelins (les), 337.
Ostensoir ou reliquaire en argent du quinzième siècle, 189.
Ostiaques (les) ou Ostiaks, peuple de Sibérie, 205.

Palais de l'Industrie; plan du rez-de-chaussée, plan de la galerie supérieure, 214; vue perspective du palais, 212.
Palais des Beaux-Arts, avenue Montaigne, entrée, 169; Plan des galeries, 215.
Papillottes (les) de Mme Grandville, 357.
Passants vus d'un troisième étage, étude par Grandville, 381.
Paviola (la), 31.
Paysage (un) de John Constable, 269.
Paysage (un) par Ruysdael, 281.
Paysage (un) à Ténériffe, 185.
Peau de bison peinte par un sauvage de l'Amérique du Nord, 253.
Pêcheurs (les), ou la Pauvreté, idylle de Théocrite, 9.
Peintures (les) de Polygnote et le Lesché de Delphes, 291.
Pensées. — Anonyme, 95. Baer, 144. Mistress Beecher Stowe, 311. De Bonald, 315. Bossuet, 107. Charrière (Mme de), 95. Chesterfield (Lord), 359. Coleridge, 166. Constable (John), 266. W. Cooper, 103. Cousin, 47. Descartes, 79, 166, 374. Dutens, 79. Faber (Jean-Paul), 179, 187, 287. Gœthe, 331. Laplace, 235. La Rochefoucauld, 303. Le Batteux, 311, Liebig, 235. Malesherbes, 366. Montesquieu, 71. Necker de Saussure (Mme), 169, 261. J.-F. Payen, 31. Proverbes allemands, 115. Proverbes hollandais, 166. Proverbe indien, 190. A. de Ravinel, 363. Sablé (Mme de), 23. Gaspard de Saulx-Tavannes, 350. Sévigné (Mme de), 103. Staël (Mme de), 51. Thucydide, 107. Vasari, 287.
Pensées d'un paysagiste, 266 à 271, 342.
Perce-Neige (le) par J. Petit-Senn, 359.
Petites fleurs (les) de saint François, 195.
Pion (le), nouvelle, 350, 353, 366, 370, 402.
Pisciculture en Chine, 118.
Planètes (Si les) sont habitées par des êtres intelligents, 179.
Pline l'Ancien, 399.
Plus de bien que de mal, 79.
Poids de la terre, 399.
Poissons (les) royaux, 31.
Polype (le) à vinaigre de la mer Jaune, 98.
Pompe simple à purin, 280.
Pomponius Mela, 343.
Pont d'Elche (Espagne), 52.
Pont (le) Saint-Jean, à Bruges, 177.
Porte d'entrée du Conservatoire des arts et métiers, à Paris, 97.
Porte d'entrée du temple de Jupiter, à Balbek, 29.
Porteur d'eau valaque, 21.
Portrait de Mahomet, 303.
Positano, 83.
Pot à tabac par Denière, 340.
Poule et coq de Perse sans queue, 207.
Précaution contre la pluie, 258.
Prénoms français tirés du latin, 246.
Présent (le) de Noël, 407.
Prison de l'Abbaye Saint-Germain des Prés, démolie en 1854, 237.
Procession des mariés, à Ceylan, 188.
Proverbe indien, 190.
Proverbes allemands, 115.
Proverbes hollandais, 166.

Raie électrique (la Torpille), 147.
Recherches sur les enseignes curieuses de Lyon, 263, 287, 347.
Réfléxions sur la vie heureuse, 53.
Reine (la) de Saba, chronique de Nuremberg, 88.
Reine (la) des fleurs, portrait de Marie Leczinska par Toqué, 313.
Reliquaire espagnol du quinzième siècle, 283.
Renaissance de l'antiquité, 122.
Rencontre (une), ou le Duel au télescope, nouvelle, 101.
Restaurant (un) populaire à Grenoble, 106, 118.
Révolution (la) française prédite en l'année 1414, 171.
Rhinocéros (le) du roi Emmanuel, son triomphe et sa mort, 202.
Rue (une) du Caire, 265.
Ruines de Balbek. Colonnade du temple du soleil, 28; Porte d'entrée du temple de Jupiter, 29.
Ruysdael, 281.

Sakadjiou (le) de Bucarest, 20.
Salière en vermeil et émaillée, seizième siècle, 5.
Sangliers ravageant un champ de maïs, 389.
Sarcophage phénicien, 8.
S'arrêter à l'aisance, 20.
Savaron (Maître Jean), sieur de Villars, 301.
Scarlet, 392.
Scène (une) du jour de l'an au Japon, 16.
Schenau (Zeizig), 289.
Sentiments et conduite convenables dans la perte d'un parent ou d'un ami, 166.
Sépultures des missionnaires à Péking, 285.
Sérapéum (le) de Memphis, 107.
Serment (le) des petits hommes, nouvelle, 109, 113, 125, 133.
Serres (les) et leurs diverses destinations, 121, 326.
Serrurerie du moyen âge; heurtoirs ou marteaux de portes, 155, 255.
Silphium (le), plante, 311.
Siméis (Crimée), 300.
Sirènes (les), 400.
Songe de Polyphile (fac-simile d'une gravure du), 88.
Soudak (Crimée), 365.
Soufre (du), 142.
Sources du Nil (découverte des), 275.
Souvenirs d'un voyage en Espagne, 52, 91, 138.
Sphinx en marbre trouvé dans l'île de Délos, 96.
Splugen (le), 3.
Statue équestre de Bartolomeo Colleoni, à Venise, 41.
Statue (la) équestre de l'île de Corvo (Açores), 278.
Supplice d'un calife de Bagdad, 304.

Taverne (la) de la mère Dolly, à Londres, 112.
Télégraphie électrique, 30.
Tempérance (la), tableau de Breughel le Vieux, 201.
Théodosie (Crimée), 365.
Thoun (Suisse), 385.
Tigre (un) et un crocodile, par Barye, 340.
Toilette (la) d'une femme sous Louis XV, 193, 235.
Tombeau de Sénèque sur la voie Appienne, 173.
Tombeaux de juifs caraïtes, 165.
Tour (la) du Beffroi, à Bruges, 177.
Trois (les) urnes, tradition Arabe, 63.
Types russes, 129.

Vase en biscuit, 405.
Vauban (une lettre inédite de), 142.
Vaudemont (Louise de), femme de Henri III, 124.
Vaudemont (Marguerite de), 124.
Ver (le) luisant, 119.
Vérité (la) du caractère (Madame Necker de Saussure), 261.
Vérité, justice, humanité, lois immuables, 235.
Victoria (la) regina, plante nouvelle, 34.
Vie (la), 406.
— (la) de famille, 263.
— heureuse (réfléxions sur la), 53.
— (la) matérielle; pourquoi mange-t-on plus dans le Nord que dans le Midi? 331.
Vieillard (le), 203.
Vilain (le); histoire naturelle des poissons, 192.
Village gaulois sur pilotis, au lac de Zurich, 37.
Village papou sur pilotis, dans la Nouvelle-Guinée, 36.
Villes chinoises (des), 95.
Visite du commandant Desfossés à Youbé-Soudi, fille de Ramana-Téka, 132.
Voie Appienne (fouilles récentes de la), 171.
Volière (une), par M. Tahan, 241.
Voyage (fragments d'un) dans la Crimée méridionale, 92, 153, 163, 219, 299, 331, 363.
Voyage chez les Ostiaques ou Ostiaks, peuple de Sibérie, 205.

Walckenaër (Charles), 43.
Walter Scott et sa famille, tableau de Wilkie, 149.
Weert (Jean de), 329.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Abondance du gibier en Allemagne au siècle dernier, 11. Basse-cour en Islande, 389. Brouette à fourrages, à deux roues, 360. Charbon de terre (sur l'histoire de l'usage du), 238. Fabrication des chaussures en caoutchouc, au Para (Brésil), 56. Fabrication des étoffes de soie, 60, 75, 203. Ferme (une) de la Brie française (voy. t. XXII), suite, 279, 360. Pisciculture en Chine, 118. Pompe simple à purin, 280. Serres (les) et leurs diverses destinations, 121, 326. Serrurerie au moyen âge, 155, 256.

ARCHITECTURE.

Aquarium (l') du jardin des Plantes de Paris, 33. Arènes (les) d'Arles en 1666, 225. Carbet des nègres marrons, 277. Chapelle du Saint-Sang à Bruges, 73. Château de Lorca, 140. Château d'Ortenstein, 115. Château de Tellenbourg, 305. Château de Vianden, 251. Colonnade du temple du Soleil, à Balbek, 28. Couvent de la Rambla, à Elche (Espagne), 53. Donjon de Saintines, 23. Entrée de l'exposition des Beaux-Arts, 169. Entrée principale du palais de l'Industrie, 209. Habitations gauloises sur les lacs, 36, 179. Hôtel des monnaies, à Munich, 160. Labyrinthes de jardins, 72. Maison (intérieur d'une) de juifs caraïtes en Crimée, 164. Maison natale de Conté, à Saint-Céneri (Orne), 232. Maisons (vieilles), à Bacharach, 45. Maisons (les) de Kossery, 20. Maisons (quelques) du Splugen, 4. Mausolées des Kans, à Baghtché-Séraï, 153. Monastère de Saint-Georges (Crimée), 220. Orgues (les) de Notre-Dame de Saint-Omer, 17. Palais des Beaux-Arts, avenue Montaigne; entrée principale, 169. Palais de l'Industrie, 209, 212, 213. Pont d'Elche (Espagne), 52. Pont (le) Saint-Jean, à Bruges, 177. Porte d'entrée du temple de Jupiter, à Balbek, 29. Porte d'entrée du conservatoire des arts et métiers, à Paris, 97. Prison de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, démolie en 1854, 237. Sérapéum de Memphis, 107. Tombeau de Sénèque, 173. Tombeaux de juifs caraïtes, 165. Tour (la) du beffroi, à Bruges, 177.

BIOGRAPHIE.

Achmet (le sultan), portrait, 260. Arago (François) (voy. t. XXII), suite, 254, 314, 378, 386. Ardrian-Souli, ancien sultan de Mayotte; portrait, 196. Balboa, navigateur, 2. Barth (Heinrich), navigateur, 321. Biot (Edouard), 135. Bonnemère (François), graveur, 117. Breughel (Pierre), dit le Vieux, 201. Chappe (l'abbé), ses expériences sur l'électricité, 81. Cheverus (le cardinal de), archevêque de Bordeaux; son portrait, 89. Clovis; son baptême, 25. Colleoni (Bartolomeo); sa statue, 41. Constable (John), 266, 342. Conté (Nicolas-Jacques), 230. Cousin, de Dieppe, navigateur, 406. Daniel Dancer, 376. Davy; expérience faite et contée par lui-même, 304. Dolly (la mère), 112. Femme (la) du Titien, 311. Forbin (comte de), 257. François, duc d'Anjou, frère de Henri III; une lettre de 1582, 250. Franklin (sir John), 166, 227, 256. Fuller (Marguerite); extrait de ses Mémoires: la Mort dans la vie, 62. Gerson (Jean); portrait, 397. Grand (le) capitaine (Thiers), 42. Grandville (J.-J.): portrait; dessins inédits, 356, 380. Guise (Henri, duc de), 1580, 324. Guise (le duc de), 124. Henri III; son portrait, 85. Henri IV (Observation judicieuse attribuée à), 51. Joyeuse (Anne de), 124. Kahtchenn-Lauzang-Monnelamne, chef de l'église thibétaine en Kannawer; portrait, 79, Leczinska (Marie); son portrait, 313. Mahomet; son portrait, 303. Maistre (Xavier de); anecdotes, 10. Mœser (Justus), 35, 66. Montmorency (François de), maréchal de France (1576), 324. Moore (Thomas); portrait, 57. Mostasem-Billah, calife de Bagdad; son supplice, 304. Overweg (Adolph), navigateur, 321. Pline l'ancien, 399. Pomponius Mela, 343. Richardson (James), navigateur, 321. Ruysdael, 281. Savaron (maître Jean), sieur de Villars, 301. Scarlet, 392. Schenau (Zeizig), peintre, 289. Vauban; une lettre inédite, 142. Vaudemont (Louise de), femme de Henri III, 124. Vaudemont (Marguerite de), 124. Walckenaër (Charles), 43. Weert (Jean de); portrait, 329.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Alouchta (Crimée), 364. Aloupka (Crimée), 301. Anjouan, 99. Atlas (les meilleurs), 21, 38. Bacharach, 45. Balaclava (Crimée), 221. Boutre (un), bâtiment des habitants de la Grande-Comore, 261. Bruges, 172. Caire (le), 265. Carte de l'Amérique polaire, 168. Carte de la Crimée et des territoires voisins, 93. Carte des îles Comores, 99. Carthagène (Espagne), 138. Causerie géographique, 21, 38, 173. Cayenne, 352. Colonnes (les) d'Hercule, 175. Crimée (la), 93, 153, 163, 219, 301, 331, 363. Découverte de la mer du Sud par Balboa, 2. Embouchure (l') de la Somme, 399. Expéditions envoyées depuis 1848 à la recherche de John Franklin, 256. Explorateurs (les) récents de l'Afrique centrale, 321. Grenade (Espagne), 139. Grenoble, 106, 118. Ialta (Crimée), 332. Ile Beechey, 229. Ile de Corvo (Açores), 278. Ile Mohéli, 105, 131, 133. Iles Comores, 99, 105, 131, 196, 259. Kossery (Afrique centrale), 20. Kutchuk-Lampat (Crimée), 333. Lac (le) Baïkal (Russie d'Asie), 145. Lac de Bienne, 182. Lorca (Espagne), 138. Manière de débarquer au Ciara, 32. Mappemonde de 1417, 344. Mayotte, 197. Mémoires d'un voyageur qui se repose, 190, 374. Mont (le) Argée, en Asie Mineure, 68. Moroni (îles Comores), 261. Moutsa-Moudu, 100. Murcie (Espagne), 92. Novo-Tscherkask, 118. Positano, 83. Ruines de Balbek, 27. Siméis (Crimée), 300. Soudak (Crimée), 365. Sources du Nil (découverte des), 275. Souvenirs d'un voyage en Espagne, 52, 91, 138. Splugen (le), 3. Ténériffe (paysage à), 185. Théodosie (Crimée), 365. Thoun (Suisse), 385. Village gaulois sur pilotis, au lac de Zurich, 37. Village papou sur pilotis, dans la Nouvelle-Guinée, 36. Villes chinoises (des), 96. Voyage dans la Crimée méridionale, 92, 153, 163, 219, 301, 331, 363. Voyage chez les Ostiaques (Sibérie), 205.

HISTOIRE.

Alliance de la France et de l'Angleterre au seizième siècle, 250. Baptême de Clovis, 25. Erreur accréditée sur Pline l'Ancien, 399. Histoire du costume en France, suite; règne de Henri III, 85, 123 323. Histoire de l'éventail, 216, 307, 334. Histoire de la fabrication des étoffes de soie, à Lyon, 59, 74. Recherches sur les enseignes curieuses de Lyon, 263, 287, 347. Révolution (la) française prédite en l'année 1414, 171.

Voyez *Biographie, Géographie, Voyages.*

LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Bibliothèque impériale; département des Estampes, 297. Champs-Elysées (plan des), à Paris, 210. Conservatoire des arts et métiers, à Paris, 97. Défense de bâtir à Paris, en 1663, 152. Etat de l'Eglise de France et de son revenu à la fin du dix-septième siècle, 98. Exposition universelle de 1855, 169, 209 à 216, 241, 337, 369, 371, 377, 389, 401, 403. Hôtel de ville d'Anvers, 113. Impôt sur la barbe en Russie, 327. Lesché (le) de Delphes, 291. Lois contre l'ivresse, 207. Prison de l'abbaye Saint-Germain des Prés, démolie en 1854, 237. Poissons (les) royaux, 31. Sépulture des missionnaires, à Péking, 285. Taverne (la) de la mère Dolly, à Londres, 112.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Ame (l'), définition par Mme Necker de Saussure, 171: Conseils à un jeune homme; extrait du Citoyen du monde, par Goldsmith, 358. Comparaison (une), par William Cooper, 103. Chant du soir, traduit de Ruckert, 375. Difficulté de faire le bien, 187. Dialogue entre l'âme et le corps, par Jean Gerson, 393. Fierté et orgueil, 63. Gens (les) fins, 307. Influence des femmes, 66. Incrédulité (l') des ignorants, 190. Lettre (une) inédite de Vauban, 142. Lettre (une) du duc d'Anjou, frère de Henri III, en 1582, 250. Mort (la) dans la vie, 62. Oiseaux (les), 353. Observation judicieuse attribuée à Henri IV, 51. On n'est jamais trop vieux pour se corriger; Mme de Sévigné, 103. Perce-Neige (le), par J. Petit-Senn, 359. Proverbes allemands, 115. Présent (le) de Noël, 407. Pensées d'un paysagiste, 266, 342. Renaissance de l'antiquité, 122. Réflexions sur la vie heureuse, 53. S'arrêter à l'aisance, 20. Sentiments et conduite convenables dans la perte d'un parent ou d'un ami, 166. Vérité, justice, humanité, lois immuables, 235. Vie (la), 406. Vérité (la) du caractère, 261.

Voyez à la table alphabétique, *Pensées.*

Anecdotes, apologues, nouvelles, légendes. — Alarme causée par une bande de hérons, à Angostura, 323. Allégories (les) de Platon: la Caverne, 217. Ami (un) des champs, 170. Anecdote arabe, 67. Anecdotes sur Xavier de Maistre, 10. Carbet (le) 276, 282. Chacun à son tour, 37. Dernière (la) étape, journal d'un vieillard (v. le t. XXII), suite, 46, 50, 158, 178, 186, 198, 222, 234, 262, 290, 305. Education d'un prince en Perse, 82. Enfant (l') prodigue, 245. Fruits d'or, 219. Hylas et Philonoüs, dialogue d'Engel, 200. Jeune (le) pasteur, 6, 14, 18. Mansardes (deux), 49. Orphelins (les), 337. Pion (le), 350, 353, 366, 370, 402. Pêcheurs (les), ou la Pauvreté, idylle de Théocrite, 9. Plus de bien que de mal, 79. Petites fleurs (les) de saint François, récits, 195. Pouvoir (le) d'un enfant, 137. Rencontre (une), ou le Duel au télescope, 101. Rhinocéros (le) du roi Emmanuel, 202. Serment (le) des petits hommes, 109, 113, 125, 133. Supplice d'un calife de Bagdad, 304. Trois (les) urnes, 63. Vie (la) de famille, 363. Vieillard (le), 203.

Bibliographie. — Adagia (les), 146. Chronique de Nuremberg (quinzième siècle), 87. Citoyen (le) du monde, par Goldsmith; extrait: Conseils à un jeune homme, 358. Devises françaises adoptées en Angleterre par les familles nobles, les cités, etc., 30, 71, 82. Editions (les) incunables, 63, 87. Grand (le) capitaine (Thiers), 42. Hylas et Philonoüs, dialogue d'Engel, 200. Livre (le) des merveilles, manuscrit du quatorzième siècle, 136. Mandarin; origine de ce nom, 38. Manuscrit sur l'art militaire au quatorzième siècle, 224, 368. Mappemonde de 1417, 344. Marques d'imprimeurs du quinzième siècle, 64. Méditations (les) de l'âme et le consolatif de tristesse, par Gerson; extraits, 393. Mémoires (fragments des) de François Arago (v

t. XXII), suite, 254, 314, 378, 386. Mémoires de Marguerite Fuller; extrait : la Mort dans la vie, 62. Mémoires d'un voyageur qui se repose, 190, 374. Meilleurs (les) atlas, 21, 38. Nef des fous (la), ouvrage publié au quinzième siècle, 87. Prénoms français tirés du latin, 247. Songe (le) de Polyphile, ouvrage allemand du quinzième siècle, 87.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

Aiguière par Gueyton, 341. Aiguière arabe du seizième siècle, 315. Appareil pour conserver la viande, le poisson et le gibier, 144. Arbres du soleil et de la lune, 136. Arrivée d'une diligence, 11. Baquet (le) des Francs, 382. Boîte à poudre de toilette en ivoire, dix-huitième siècle, 236. Bonbonnière; son usage général sous Henri III, 382. Bouclier de bois du seizième siècle, 68. Cacao fausse monnaie, 359. Casque anglo-saxon, 382. Chaussures en caoutchouc, 56. Cimetière chrétien, à Pékin, 285. Cimetière des juifs caraïtes, à Tchifout-Kalé, 165. Comment les voleurs d'autrefois s'exerçaient à supporter la question, 375. Conversation (une) en wagon, scène de mœurs, 161. Costume civil en France, sous Henri III, 85, 123. Costume militaire sous Henri III, 323. Couronne (la) mérovingienne, 382. Dames et gentilshommes d'environ 1584, 125. Déesse (la) japonaise et ses quinze enfants, 239. Dressoir (un), par Ribaillier et Mazaroz, 373. Encrier (un), par Maquet, 372. Éventails (diverses formes d') : éventail égyptien, indien, 215; grec, chinois, 308; des anciens Mexicains, 309; en paille de riz, 310; girouette, 311; de Ferrare; à touffe, 334; attribué à Watteau; en plumes, 336. Fêtes espagnoles, 408. Fierte (la) de saint Romain, à Rouen, 273. Fusils sculptés, 244. Galera arrivant à une auberge de la sierra Nevada, 141. Hommes (les) à queue de l'Amazonie, 407. Idée d'une correspondance lointaine à l'aide de l'aimant, 315. Instruments gaulois, 180, 181, 184. Invitation (une) chinoise, 175. Jour de l'an (le) au Japon, 16. Jour de l'an (le) dans les Vosges, 388. Juifs caraïtes, 164. Lanternes (les) de Novo-Tscherkask, 118. Marchands de fruits et de nougats aux fêtes de Noël, sur la plaza Mayor, à Madrid, 408. Mariages (les), à Ceylan, 187. Méreaux russes, monnaie, 328. Meuble de salon fabriqué pour la reine d'Angleterre, 377. Monnaie de barbe de 1725 (Russie), 328. Ostensoir ou reliquaire en argent du quinzième siècle, 189. Ostiaques (les), peuple de Sibérie, 205. Paviola (la), 32. Peau américaine, 253. Porteur d'eau valaque, 21. Précaution contre la pluie, 158. Reliquaire espagnol du quinzième siècle, 284. Restaurant (un) populaire, à Grenoble, 106, 118. Serrurerie du moyen âge : heurtoirs ou marteaux de portes, 155, 255. Sirènes (les), 409. Statue (la) équestre de l'île de Corvo, 278. Toilette (la) d'une femme sous Louis XV, 193, 235. Types russes, 129. Vase en biscuit, 405. Volière (une), par Tahan, 241.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peinture.—Arrivée d'une diligence, par Boilly, 12. Berceau (le) d'après Leprince, 393. Buisson (le), ardent tableau de Charles Lebrun, 117. Dames et gentilshommes d'environ 1584, d'après un tableau de Clouet dit Janet, 125. Enfant (l') prodigue, par Albert Durer, 245. Éventail attribué à Watteau, 336. Fléaux (les quatre) de l'Apocalypse, par Cornelius, 369. Gerson (portrait de Jean), par M. J. Reynier, 397. Henri III (portrait de), d'après un peintre inconnu, 85. Intérieur de forêt, d'après Karl Bodmer, 401. Kahtcheun-Lausang-Monnelamne (portrait de), chef de l'église thibétaine en Kannawer, 80. Lanterne (la) magique par Schenau, 289. Noces (les) de Joyeuse, tableau, 124. Notre-Dame des Sarrasins, près de Massa di Carrara, par M. de Forbin, 257. Oiseaux et enfants dans un rayon de soleil, d'après Hollar, 353. Orphelins (les), par Hamon, 337. Paysage (un) de John Constable, 269. Paysage (un) par Ruysdael, 281. Peau de bison peinte par un sauvage de l'Amérique du Nord, 253. Peintures (les) du Lesché de Delphes, tableaux de Polygnote, 292 à 296. Reine (la) des fleurs, portrait de Marie Leczinska, par Toqué, 313. Scène (une) du jour de l'an au Japon, par Siebold, 16. Soleil (le) de minuit, d'après Skoldybrand, 233. Sangliers ravageant un champ de maïs, par M. Haffner, 389. Tempérance (la), tableau de Breughel le Vieux, 201. Vue (une) de la voie Appienne, d'après L. Canina, 172. Walter Scott et sa famille, tableau de Wilkie, 149. Weert (portrait de Jean de), d'après Petrus Iode, 329.

Dessins. — Achmet (portrait du sultan), dessin de Lebreton, 260. Anges (les) intercesseurs, composition et dessin de Staal, 345. Annexe du palais de l'Exposition universelle (vue de l'), 213. Balboa prend possession de la mer du Sud, dessin de Gilbert, 1. Baptême de Clovis, composition et dessin de Karl Girardet, 25. Bonnes femmes et enfant, par Grandville, 381. Carbet de nègres marrons, dessin de Lebreton, 277. Cascade à Mohéli, dessin, par L. Lebreton, 105. Caverne (la) de Platon, 217. Chat (le) de Grandville, 380. Cheverus (portrait du cardinal de), archevêque de Bordeaux, 89. Constable (portrait de John), 268. Conversation (une) en wagon, dessin de Bertall, 161. Déesse (la) japonaise et ses quinze enfants, d'après Siebold, 240. Deux mansardes, dessin de Valentin, d'après une composition de M. Ratel, 49. Entrevue entre le commandant Desfossés et le sultan d'Anjouan en 1846, dessin de L. Lebreton, 101. Expérience faite par l'abbé Chappe, à Tobolsk, en Sibérie, l'an 1761, dessin d'après Leprince, 81. Galera arrivant à une auberge de la sierra Nevada dessin de Rouargue, 141. Gargouille (la) de Rouen et le privilége de saint Romain, composition et dessin de Cabasson, 273. Influence des femmes, composition et dessin de Staal, 65. Jour de l'an (le) dans les Vosges, dessin de feu Valentin, 385. Lac [illegible] montagnes, à Mayotte, 197. Maison où est né Conté, à Saint-Céneri (Orne), dessin de Karl Girardet, 232. Maisons (vieilles) à Bacharach, sur la rive gauche du Rhin, dessin de Stroobant, 45. Maisons (quelques) du Splugen, dessin de Karl Girardet, 4. Marchands de fruits et de nougats aux fêtes de Noël, sur la plaza Mayor, à Madrid, dessin de Rouargue, 408. Moore (portrait de Tomas), dessin de Gilbert, 57. Papillotes (les) de Mme Grandville, dessins de J.-J. Grandville, 357. Passants vus d'un troisième étage, par Grandville, 381. Pêcheurs (les) de Théocrite, composition et dessin de Gérome, 9. Positano, dans le golfe d'Amalfi, dessin de Karl Girardet, 84. Pouvoir (le) d'un enfant, dessin de Tony Johannot, 137. Procession des mariés, à Ceylan, dessin de Morin, 188. Rue (une) du Caire, dessin de Karl Girardet, 265. Ruines du château de Vianden, sur la rive gauche de l'Our, dessin de Vanderhocht, 252. Sakadjiou ou porteur d'eau valaque, dessin de H. Valentin, 21. Siméis (Crimée), dessin de Karl Girardet, 300. Sommets du mont Argée, dans l'ancienne Cappadoce, près de Césarée, 69. Toilette (la) d'une femme sous Louis XV, dessin d'Eustache Lorsay, 193. Visite du commandant Desfossés à Youbé-Soudi, fille de Ramana-Téka, dessin d'après L. Lebreton, 132. Vue du lac Baïkal, dessin par M. Marchal, 145. Vue de Moutza-Moudu (îles Comores), dessin de L. Lebreton, 100. Vue de Murcie, dessin de Rouargue, 92. Vue de Thoun, prise du lac, dessin de Stroobant, 385. Vue de la côte de las Aguas (île de Ténériffe), 185. Walckenaër (portrait de Charles), dessin de Chevignard, 44.

Estampes et gravures anciennes. — Arènes (les) d'Arles, d'après une ancienne estampe, 225. Astrologie (l'), dessin du quinzième siècle, 87. Guise (Henri duc de), en habit de général d'infanterie, gravure du temps, 324. Montmorency (François de), maréchal de France, gravure du temps, 324. Reine (la) de Saba, gravure du quinzième siècle, 88. Songe de Polyphile, fac-simile d'une gravure du quinzième siècle, 88.

Miniatures. — Arbre (l') du soleil et l'arbre de la lune, miniature du quatorzième siècle, 136. Astrologue (un) au quinzième siècle, 368. Supplice du calife Mostasem-Billah, miniature du quatorzième siècle, 304.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Archéologie. — Fouilles récentes de la voie Appienne, 171. Fouilles du lac de Bienne, 182. Instruments gaulois, 180. Objets trouvés dans les lacs de Suisse, 181.

Astronomie. — Canton de Tycho, dans la lune, 320. Constitution (sur la) physique de la lune, 317, 389. Études (goût des) astronomiques en Amérique, 399. Grande-Ourse (la), constellation, 104. Marche apparente dans le ciel, en 1855, des planètes Vénus et Mars, 176. Poids de la terre, 399. Si les planètes sont habitées par des êtres intelligents, 179.

Art militaire. — Art militaire au quatorzième siècle, 224; Chien employé contre la cavalerie, 224; Chien sonnant la cloche dans une forteresse abandonnée, 224. Général (un) d'infanterie en 1580, 324. Maréchal de France (1576), 324. Mousquetaire au seizième siècle, 325. Officier d'infanterie au seizième siècle, 325.

Botanique. — Agaric phosphorescent, 199. Aquarium (l'), au jardin des Plantes de Paris, 33. Buisson (le) à sucre, 327. Caoutchouc (le), 55, 70. Cotonnier et coton, 247. Fibres élémentaires des tissus, 47, 247. Serres (les) et leurs diverses destinations, 121, 326. Silphium (le), 311. Victoria (la) regina, 34.

Chimie, mécanique, physique. — Aimant; idée de son emploi à une correspondance lointaine, en 1626, 315. Chimie (la) sans laboratoire; suite (voy. tome XXII), 142. Études au microscope, 249. Expériences de l'abbé Chappe sur l'électricité, 81. Microscope (un) économique, 304. Moteur des horloges, 272. Soufre (du), 142. Télégraphie électrique, 39.

Hygiène. — Art (l') de se procurer une vie saine et longue, par un médecin chinois, 130. Vie (la) matérielle; pourquoi mange-t-on plus dans le Nord que dans le Midi? 331.

Zoologie. — Bulimes (anecdote sur les coquilles du genre des), 363. Chimpanzé (le), 361. Cirratule de Lamarck, annélide marine, 249. Coatis (les), 361. Crapaud (le) est-il venimeux? 138. Dormitona (la), 123. Eunice, annélide marine, 249. Lamantins ou Manates, 400. Lampyre (le) noctiluque, ver luisant, 120. Polype (le) à vinaigre de la mer Jaune, 98. Poule et coq de Perse, sans queue, 207. Torpille (la) ou raie électrique, 147. Vilain (le), (Able Jesse), 192.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Aiguière par Gueyton, 341. Aiguière arabe du seizième siècle, 311. Bas-relief antique trouvé à Sicyone, 200. Boîte à poudre de toilette, en ivoire, dix-huitième siècle, 236. Bouclier de bois du seizième siècle, 68. Cheminée de la salle des mariages, à l'hôtel de ville d'Anvers, 113. Enseignes curieuses à Lyon, 263, 264, 288, 348. Franklin (médaillon de sir John), par David d'Angers, 228. Grandville (médaillon de J.-J.), par David d'Angers, 356. Heurtoirs et poignées de porte, serrure et verroux, aux douzième et treizième siècles, 156, 157, 256. Jupiter Trophonius, buste en marbre, 13. Minerve (figure de) en bas-relief, statue grecque, 152. Ostensoir ou reliquaire en argent, du quinzième siècle, 189. Pot à tabac, par Denière, 340. Reliquaire espagnol du quinzième siècle, en bois sculpté, 284. Salière en vermeil et [illegible]. Sarcophage phénicien, 8. Sphinx en marbre trouvé dans [illegible], 96. Statue équestre de Bartolomeo Colleoni, à Venise, 41. [illegible] (un) et un crocodile, par Barye, 340. Orfévrerie du moyen âge [illegible] de la renaissance, 5, 188.